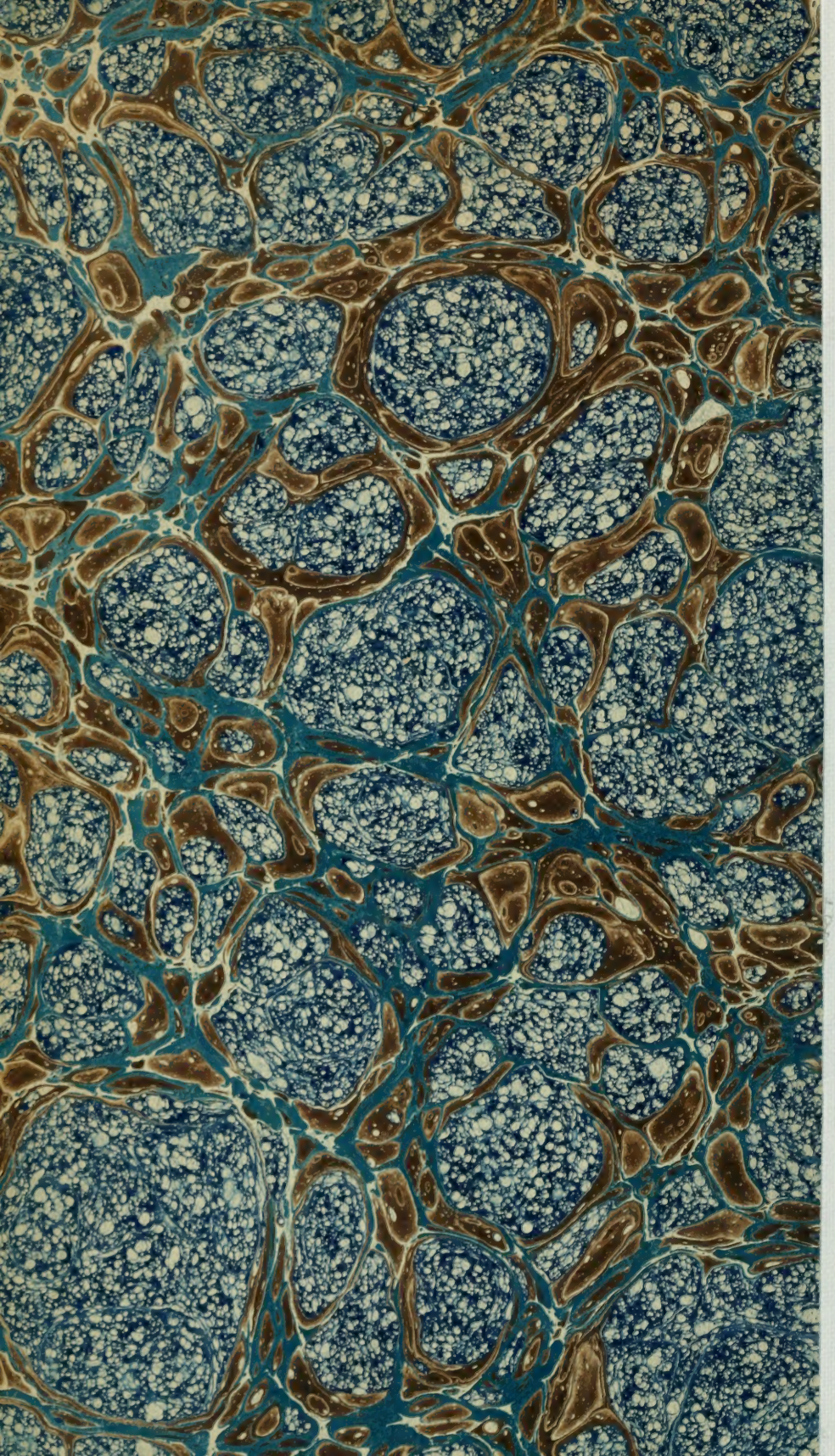
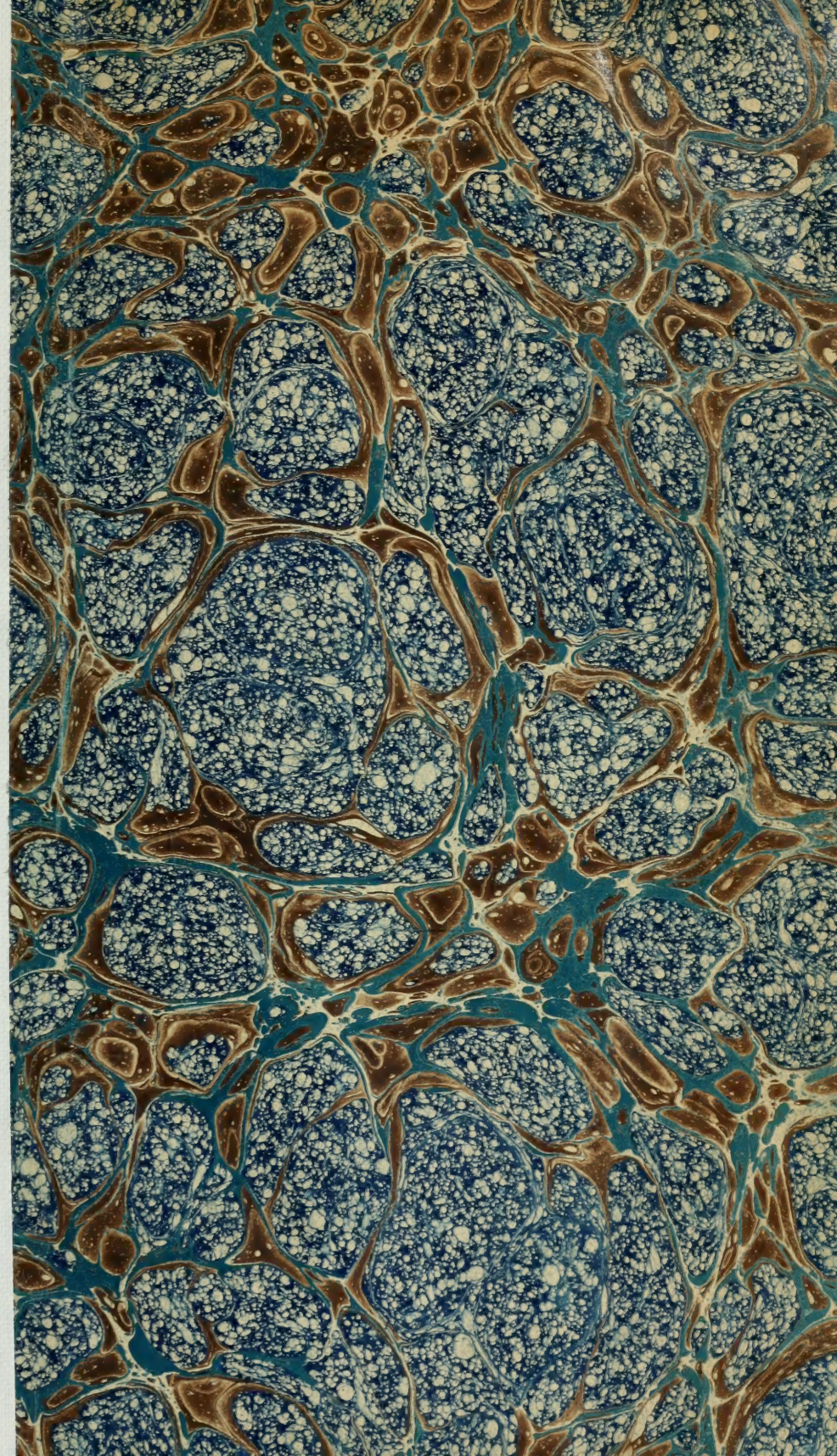
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01642226 3





De Pascal à Chateaubriand

De Pascal à Chateaubriand

Les défenseurs français du Christianisme de 1670 à 1802

PAR

Albert MONOD

Docteur ès lettres

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN,
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1916

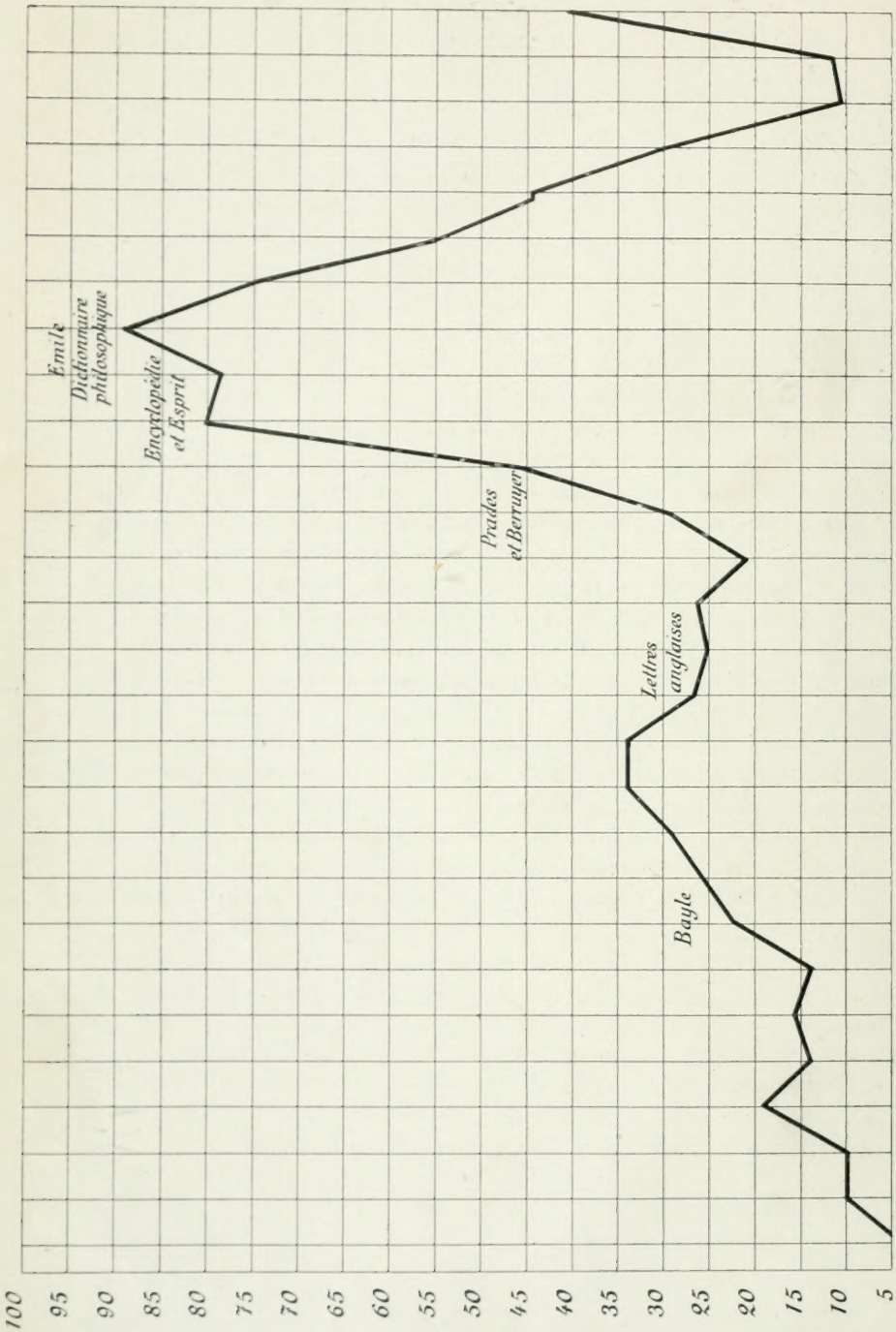
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

150676
27/5/19

PQ
245
M6

MOUVEMENT DE L'APOLOGÉTIQUE DE 1670 A 1802

Les chiffres de gauche indiquent *le nombre des apologies* publiées ; ceux du bas *les années* divisées par lustres



PRÉFACE

Ce livre retrace un épisode de la lutte du christianisme contre le rationalisme envahissant. Dans l'étude de ces conflits d'idées qui déchirent les hommes et les peuples, le devoir d'impartialité se fait plus strict s'il est possible. Nous avons essayé de ne pas l'oublier. En tout cas nous avons résisté à l'instinct cruel de détériorer les choses par les mots. On trouvera ici peu de ces épithètes péjoratives qui trahissent la secrète intolérance d'historiens bien intentionnés. S'il nous arrive çà et là de traiter les philosophes de « mécréants » ou de dire d'une apologie qu'elle est « digne d'un capucin », c'est avec un demi-sourire.

Nous aurions voulu rattacher par un lien plus visible et plus continu l'histoire de l'apologétique à l'histoire générale du siècle; mais, ayant tant de matière neuve à manier, nous ne pouvions refaire après *Desnoireterres, Aubertin, Brunel, Roustan,* le tableau du mouvement général des esprits et rappeler toutes les répercussions des événements politiques sur l'opinion. Nous renvoyons aux ouvrages de ces auteurs devenus classiques ; ils servent de fond à notre étude.

Aussi bien est-on frappé du faible écho de la littérature apologétique dans une société dont l'attention est absorbée d'abord par les controverses entre gallicans et ultramontains, ensuite par les productions des savants et des philosophes. Dans le dernier tiers du siècle, 73 bibliothèques privées appartenant à des laïques renferment sur 172 livres un ouvrage d'apologie, un peu moins de 6 pour mille (1). Les journaux, si utiles pour étudier l'action des écrits irréligieux, ne nous laissent guère apprécier l'effet produit par les « défenses du christianisme ». Ils distribuent indistinctement l'eau bénite à tous les avocats de la bonne cause. Les feuilles plus indépendantes, comme le *Journal encyclopédique,* parlent prudemment ou se taisent. Les journaux « réfugiés » de Hollande ou d'Angleterre sont rédigés par des chrétiens, aussi libéraux que l'on voudra, mais sympathiques en principe

1. V. Appendice.

aux apologistes. Les jugements des journaux comme des Mémoires ne s'animent un peu qu'autour des cinq ou six œuvres marquantes que le siècle a produites pour la défense de la foi. Nous en avons alors tiré large parti.

Dans la masse des autres ouvrages nous n'avons fait un sort qu'à ceux dont les rééditions attestaient le succès relatif et à ceux qui, quoique non réimprimés, sont en eux-mêmes assez solides ou servent à jalonner l'évolution de l'apologétique.

Nous remercions ici notre maître M. *Lanson* qui, en nous indiquant ce sujet vaste et inexploré, n'a pas cru nos forces trop inégales à un lourd fardeau, et M. *Rébelliau* qui, dans ses cours sur des matières analogues, nous a donné un exemple de la manière précise et sereine dont il convient de les traiter.

Juillet 1914.

P.-S. — La publication de ce travail a été retardée par la guerre. Dans l'intervalle a paru l'admirable ouvrage du regretté *P. M. Masson* sur la religion de Rousseau (1), — trop tard pour que nous puissions en profiter. Son étude et la nôtre se complètent. Sans préjugé et sans entente, nous avons remis en lumière les mêmes écrivains, que l'ombre des grands noms cachait à la postérité. Il y a, dans le concert chrétien, peu de *solistes*. Les apologètes connus sont des « chefs de pupitre » qui renforçaient la voix de choristes oubliés.

Nous nous félicitons d'avoir passé rapidement sur quelques-uns des auteurs qui relient *Rousseau* à *Chateaubriand*. Leur médiocrité et le faible débit de leurs ouvrages ne nous permettaient pas de leur donner, dans une histoire générale de l'apologétique, une place disproportionnée. P. M. Masson, qui étudie l'action d'un homme dans une période limitée, les présente avec plus de complaisance. On trouvera très largement développées dans son dernier volume les sommaires indications auxquelles nous nous sommes, dans nos derniers chapitres, volontairement borné.

Mai 1916.

1. Paris, Hachette, 1916, 3 v. 16 : La formation religieuse de Rousseau, — La « profession de foi » de Jean-Jacques, — Rousseau et la restauration religieuse.

CHAPITRE PREMIER

Vue d'ensemble. — Les précurseurs

I. — Objet et Ordonnance de cette étude

Le XVIIIe siècle est le grand siècle anti-chrétien. On ne l'a guère étudié jusqu'ici qu'à travers les philosophes. On sait bien que des luttes entre jansénistes et ultramontains est sortie une abondante littérature de controverse ; on ignore généralement la résistance que les chrétiens de toutes dénominations opposèrent à l'ennemi commun. Le public lettré connaît les noms de quelques-uns de ces défenseurs, pour les avoir rencontrés sous la plume de Voltaire à jamais ridiculisés. A-t-on la curiosité de feuilleter *Nonnotte*, on le trouve souvent erroné, Georges *Lefranc de Pompignan*, érudit mal instruit ou raisonneur médiocre. Les apologistes houspillés par Voltaire avec prédilection passent aisément pour les principaux. Et ainsi les lecteurs qui soupçonnent l'existence d'une littérature chrétienne au XVIIIe siècle la méprisent.

Les meilleurs apologistes comparaissent plus rarement dans les œuvres des philosophes, soit qu'ils ne s'attaquent pas aux personnes, soit qu'ils offrent à la verve des « incrédules » un triomphe moins assuré.

Ce n'est pas qu'ils fussent invincibles : nous constaterons la défaite des tenants du christianisme traditionnel. Mais encore était-il utile de connaître les plus dignes, et de ne pas laisser plus longtemps ignoré le gigantesque effort que, dans un siècle irréligieux, le christianisme a fait pour repousser l'assaut de ses adversaires.

Il y a, en effet, une lacune dans l'histoire de l'apologétique française de *Pascal* à *Chateaubriand*. Les ouvrages spéciaux étudient mal cette période : ou ils disent des pauvretés (1), ou ils

1. « La presse anti-chrétienne ne rencontra plus pour lui répondre que *4 ou 5 apologistes.* » *Chastel*, prof. d'hist. ecclés. à l'Université de Genève : « Histoire du christianisme ». Paris, 1883, 5 v. 8°, t. 5, p. 132. « La France chrétienne menacée... avait encore des réserves en hommes, en vertus, en talents de tout ordre. Néanmoins *les apologistes furent rares.* » R. P. *At*, prêtre du Sacré-Cœur : « Les Apologistes français au XIXe siècle », Bloud,

mentionnent au hasard quelques auteurs, sans vue d'ensemble. Or les philosophes n'attaquaient pas la forteresse du dogme sans viser à la fois des ennemis précis, maintenant oubliés.

Et ces défenseurs sont légion ; ils étonnent non par leur valeur, -- par leur masse. De 1670 à 1802, il se publie par an 7 apologies en moyenne, près de 950 ouvrages dont certains ont plusieurs volumes (1). Nous avons lu et dépouillé à peu près tous ces livres morts, ensevelis sous la poussière inviolée. Quelques-uns sont devenus introuvables, plusieurs ne figurent dans aucune bibliothèque de Paris et reposent dans de lointaines bibliothèques de province ; je n'ai pas toujours pu me les procurer. Puissions-nous avoir dispensé les chercheurs de recommencer en entier ce travail de plusieurs années.

Le champ de notre étude est vaste, il ne pouvait guère être réduit. La période qui s'étend de 1670 à 1802 est, dans l'histoire de l'apologétique, une *époque* entre deux moments. Ces dates marquent l'apparition d'œuvres saillantes, considérables par leur action sur l'opinion. De l'une à l'autre s'étend le XVIIIe siècle qui, dans l'histoire des idées religieuses, s'ouvre avec le *Traité théologico-politique* de Spinoza (1670) et le plaidoyer le plus original contre l'irréligion moderne, les *Pensées*, et se ferme avec la renaissance chrétienne dont *le Génie du Christianisme* est moins un facteur qu'un effet. Tout arrêt entre ces deux termes serait arbitraire. A chacun d'eux finit un âge, un autre s'ouvre : il n'y a point dans l'intervalle de commencement nouveau.

Nous embrassons dans ce travail toutes les œuvres de langue française, parce qu'elles s'adressent toutes au public français, celui sur qui les philosophes agissent le plus directement, et un petit nombre d'œuvres latines publiées par des auteurs de ce pays. Il n'y a pas lieu de distinguer entre protestants et catholi-

1898, 8°, p. 5. Ce qu'on a écrit de mieux documenté sur la question se lit dans le « Dictionnaire de théologie catholique » de *Vacant et Mangenot*, à l'article *Apologétique*.

1. Nous appelons *apologie* tout ouvrage *qui vise expressément la défense du christianisme*. Nous éliminons les œuvres dogmatiques, catéchétiques, forcément apologétiques par endroit, les plaidoyers particuliers destinés à justifier un usage propre à une église (plaidoyers en faveur du monachisme, du célibat ecclésiastique, etc...), les ouvrages de philosophie spiritualiste purement philosophiques. Dans les sermons, nous retenons seulement les apologies caractérisées. Ici la voie était ouverte par *Bernard* : « Le Sermon au XVIIIe siècle », Fontemoing 1901, 8°. Nous renvoyons souvent à cet ouvrage qui nous dispense d'insister sur des auteurs déjà connus. L'apologétique des prédicateurs est d'ailleurs le décalque de celle des spécialistes : d'abord scolastique et dogmatique, puis historique, « par les faits », pragmatique, « par les bienfaits ». Les 950 apologies sont l'œuvre de 625 auteurs environ, dont 450 catholiques et 175 protestants.

ques. Leur cause est ici commune. Les points sur lesquels les orthodoxes des deux camps s'accordent sont en somme les points fondamentaux du christianisme traditionnel. Il arrive qu'une apologie catholique du christianisme soit suivie d'une apologie de l'église romaine à l'adresse des protestants. Nous laissons de côté cette *controverse entre sectes* qui n'entre pas dans notre plan. Plus généralement les meilleurs écrivains des deux églises se prêtent un mutuel appui et se citent avec estime. Les écrivains du Refuge forment une plus grande France constamment tournée vers l'ancienne patrie, où leurs livres s'écoulent et pour laquelle ils sont écrits. Si *Pascal, Huet, Mauduit* leur fournissent des faits ou des arguments, en revanche le Traité de la vérité de la religion chrétienne du réfugié *Abbadie* sera, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le livre de chevet des apologistes catholiques. Et comment exclure de l'apologétique française les ouvrages issus de la Suisse romande, où, à côté des réfugiés et dans le voisinage de Voltaire, des professeurs de Genève ou de Lausanne participent à la vie intellectuelle de la France, suivent de tout près le mouvement de nos idées, et bataillent contre nos penseurs ?

La France, le Refuge, la Suisse romande entrent donc dans le plan de notre étude sur l'apologétique française de Pascal à Chateaubriand. *Leibniz* lui-même y figurera un instant, comme un des principaux adversaires de Bayle, par son livre français de la Théodicée.

Intérêt de la lutte

L'intérêt de la bataille entre croyants et incrédules ne saurait être exagéré. Des deux côtés on est convaincu que l'existence même du christianisme est en jeu.

Devant les progrès foudroyants de la propagande philosophique, le ton des apologistes change : à la confiance hautaine des premiers succèdent vers 1730 l'inquiétude et l'indignation, vers 1750 l'amertume. Dans le dernier tiers du siècle les blasphèmes ne révoltent plus et c'est la lassitude des soirs de défaite : on lutte encore par devoir, pour l'honneur, sans illusion. Mais, à toutes les époques, la douleur vivifie plusieurs de ces défenses, où, sous les arguments scolastiques, on sent le frémissement du cœur blessé. La flèche dont l'auteur voulait préserver ses frères, il n'a pas toujours pu l'arracher de son âme, d'où la foi goutte à goutte commence peut-être à fuir.

Les faits nouveaux

Mais l'intérêt psychologique de certaines œuvres disparaît devant celui du résultat. Depuis les Pères et St-Thomas, chez lesquels les apologistes vont chercher leurs armes, une série de faits nouveaux se sont produits qui obligent à réviser le procès du

christianisme ou celui de l'incrédulité. La question que les chrétiens pouvaient croire résolue par la réfutation victorieuse de *Celse* et surtout par le triomphe de leur foi, se pose encore. Ils s'aperçoivent avec angoisse que pour un nombre croissant d'esprits elle est restée entière. Comment vont-ils adapter leur démonstration aux besoins nouveaux ? L'apologétique traditionnelle s'appuie sur les prophéties et les miracles. Comment faire accepter de telles preuves à la génération mathématicienne formée par *Descartes*, pour qui le critère du vrai est l'évidence ; puis à la génération de la fin du XVIIe siècle, que les découvertes de physique inclinent au déterminisme ; aux premières générations newtoniennes éblouies par la loi la plus générale que l'Univers ait révélée à l'homme ; aux lecteurs de *Buffon*, qui prouve l'antiquité du monde et qui entrevoit nettement l'évolution de la matière organisée sinon celle de la matière inerte ?

D'autant plus que la critique historique est née. Les érudits orthodoxes comme *Mabillon* et *Blondel* ont donné l'exemple de la recherche indépendante ; ceux à tendances rationalistes comme *Richard Simon* et *Leclerc* en ont posé les principes. Tous ont fait brèche dans la tradition sur des points de détail. Et comme le sens historique est encore à naître, il semble que ces hommes accumulent des ruines et que le vide se fasse où ils ont passé.

D'autre part, l'influence de la philosophie anglaise contribue à rendre les français réfractaires au dogmatisme, au surnaturel, à l'*a priori*. *Locke*, idole de nos écrivains, leur inculque l'empirisme. A son exemple, ils chassent avec joie de leur esprit les derniers fantômes des entités et des notions innées ; et l'on sait par quelle curieuse déformation l'apologiste du christianisme raisonnable devient entre les mains de nos gens un adversaire dangereux du spiritualisme même.

L'éveil de la critique politique favorise puissamment l'émancipation de l'esprit public. Les fruits amers du despotisme de Louis XIV sont de plus en plus évidents (1). Et quand, avec Louis XV, les méfaits de l'absolutisme ne sont plus compensés par la prospérité intérieure ou par la gloire militaire, l'impatience va grandissant. Or, par toutes les avenues, la critique du régime aboutit à l'Eglise. Qu'on attaque les privilèges, le système fiscal ou la tyrannie administrative, le clergé reçoit directement sa part de coups. La tyrannie intellectuelle du gouvernement est pres-

1. M. *Lanson* a admirablement montré le rôle du sentiment civique dans la formation de l'esprit rationaliste : *Le Rôle de l'expérience dans la formation de la philosophie du* XVIIIe *siècle en France*. — Rev. du Mois, 10 janv.-10 avr. 1910. — V. aussi son cours de 1908. Rev. des cours et conférences, 27 févr. et 12 mars 1908.

qu'entièrement son œuvre. L'intolérance et les prétentions ultramontaines ont leur principe dans le grand rêve catholique d'unité.

Mais le clergé c'est l'église, l'église c'est le christianisme, il ne faut pas perdre de vue en pays catholique la rigueur de cette identité ; si bien que toute attaque contre Rome ou contre les prêtres sera précisément dans l'esprit des agresseurs et des victimes une tentative antichrétienne, une atteinte à *la Religion*.

Parmi les faits nouveaux qui remettent en question les vérités acquises, en élargissant le débat, les voyages lointains ont leur importance (1). D'une part, ils font mieux connaître des peuples très anciens, tels que les Chinois, d'autre part, ils révèlent ailleurs que dans le monde judéo-chrétien des vertus et une saine métaphysique. L'horizon recule du côté de l'antiquité : l'univers des grecs et des romains n'a pas contenu tout le paganisme. La relativité de la Bible apparaît, elle n'est plus ou pas encore la Bible de l'humanité.

Enfin les mystiques, mieux connus, minent à leur façon le christianisme des églises. Ils apportent aux incrédules une aide inattendue en faisant bon marché des dogmes, du culte et des prêtres ; ils déconcertent les défenseurs officiels de la religion en déprisant leur laborieux échaffaudage d'arguments rationnels, déclarés incapables de procurer la foi. Spectateur du conflit entre *Mme Guyon* et l'Eglise, le public ne deviendra certes pas quiétiste, mais il sera peut-être un peu moins orthodoxe et ici encore Bossuet est le vrai vaincu. L'on sait aussi quel parti Voltaire tirera des *Quakers* pour jeter le discrédit sur les églises constituées.

De tous ces champs nouveaux vont surgir de nouvelles objections contre le christianisme. Le déterminisme niera les miracles, la physique et l'histoire naturelle contrediront la Genèse, la critique biblique exténuera l'inspiration, l'histoire mieux informée reculera l'antiquité des peuples bien au delà des Hébreux, l'antiquité du monde bien au delà d'Adam ; elle réduira la merveille de la propagation du christianisme ; la connaissance des philosophies et des religions, encore élémentaire, comblera partiellement l'abime jusqu'alors creusé entre l'excellence de la morale chrétienne et la médiocrité des morales païennes.

Nous constaterons bien chez quelques apologistes un effort d'adaptation, mais il n'aboutira qu'à énerver les arguments classiques sans faire appel à de nouveaux moyens de persuasion. Dans l'ensemble, l'apologétique officielle, intellectualiste et dialectique, ne se renouvelle pas.

1. Bernier, Régis et les jésuites, la Hontan, font connaître l'Inde, la Chine, les Hurons.

Pascal

Et cependant, *Pascal* avait posé les fondements d'une apologétique nouvelle tirée de l'expérience et du témoignage intérieur. L'apologétique moderne est sortie du germe enveloppé dans les *Pensées*, mais les chrétiens du XVIIIe siècle n'ont pas su l'apercevoir. Esprits abstraits et secs dans la note du temps, ils alignent sans se lasser les preuves exploitées par les premiers apologètes, et ne cherchent parmi les matériaux de l'œuvre de Pascal que ces arguments équarris qu'on numérote et catalogue. Peut-être sentent-ils que leur génération rationaliste, étrangère à la vie intérieure et aux réalités du *cœur*, demande des idées logiques, des raisonnements et des faits. Leur propre foi, d'ailleurs, est peu sentimentale.

Un petit nombre cependant a compris les « Pensées » : quelques protestants et, dans le catholicisme, quelques mystiques. Nous suivrons avec le plus grand soin à travers tout le siècle cette postérité spirituelle du grand chrétien. C'est un courant, par moments invisible, qui porte l'avenir. Il jaillira avec force après la Révolution avec *Schleiermacher*, et pendant le XIXe siècle ne cessera de s'élargir (1).

Ces novateurs n'éveilleront au XVIIIe siècle pas plus d'écho que les apologètes scolastiques. Et cependant le plus grand apologiste du siècle, le seul qui trouvera le chemin des consciences, qui rendra aux esprits le respect de l'évangile et qui fera jaillir de l'aridité des âmes le sentiment religieux, *Rousseau*, est imbu de leur pensée. Le Vicaire savoyard clôt le siècle encyclopédiste, parce qu'il annonce un Dieu raisonnable sans doute, mais avant tout sensible au cœur. *L'Emile* ne portera pas ses fruits tout de suite. On ne l'entend pas en un jour. Nous verrons après lui fleurir encore deux ou trois cents apologies classiques et le Réveil chrétien du XIXe siècle se fera dans les cadres de la vieille orthodoxie, mais ce siècle de critique et de foi se rangera par degrés, après combien de révoltes et de luttes, au point de vue de Rousseau.

Ordonnance de cette étude

Nous pouvions adopter pour notre étude un ordre systématique ou l'ordre chronologique. Le premier aurait consisté par exemple à suivre séparément les destinées de l'apologétique scolastique, celles de l'apologétique historique, dite « par les faits », celles de l'apologétique psychologique, à la Pascal. Cette distinction,

1. Parmi les représentants de l'apologétique nouvelle, il faut citer, — pour ne parler que des morts, — dans le protestantisme *Vinet* et Auguste *Sabatier*, dans le catholicisme *Newman* : Grammar of assent ; — Discours, édités par l'abbé Deferrière (Paris, Sagnier et Bray, 1850). V. surtout le 9e : Discours d'Oxford.

parfois un peu forcée, nous aurait ramenés à deux reprises sur nos pas et aurait isolé les uns des autres des auteurs contemporains. Nous avons préféré l'ordre chronologique qui suit le mouvement des idées et celui de la production littéraire. La bataille se concentre autour de quelques ouvrages importants qui jalonnent les progrès de l'assaut. Le Traité de Spinoza, le Dictionnaire de Bayle, les Lettres anglaises, l'Esprit, etc... sont des *nœuds* de la lutte. Dans les intervalles on escarmouche contre les menues impiétés, mais le gros effort se porte naturellement sur les livres qui marquent une pointe plus hardie de l'ennemi. Nous groupe-rons autour d'eux l'essaim des apologies. C'est le seul moyen de distribuer un peu de clarté dans ce panorama d'une bataille immense.

II. — Etat de l'apologétique en 1670

L'ennemi

Au moment où Pascal préparait son apologie, les libertins français n'avaient encore attaqué le christianisme par aucun ouvrage à la fois systématique, direct et fort. Le *Montaigne* de 1695 était pour eux une école de scepticisme et d'épicurisme ; « la Sagesse » de *Charron,* manuel de morale laïque, apparaissait de plus en plus impie (1), mais ces œuvres ne sont pas des machines de guerre expressément dressées contre la foi. L'incrédulité n'est encore ni scientifique, ni érudite. L'exégèse libre est à naître, la philosophie à la mode est le spiritualisme cartésien. Au libertin débauché à la *Des Barreaux* a succédé le libertin « honnête homme » dont *Méré* (2), *St-Evremond, Ninon* (3), offrent des variétés intéressantes. Ces mondains radicalement incrédules et, qui pis est, indifférents, n'ont pas le mauvais goût de faire du scandale, ils sont bien trop amis de leur repos. Ils croient qu'on peut sans religion bien vivre, c'est-à-dire honnête et heureux, et quelques-uns d'entre eux le prouvent. C'est eux que Pascal veut inquiéter et détromper.

Etat de la défense. Apologies intellectualistes

Le siècle a déjà vu paraître plus d'une apologie. Sans parler de celle de *Vanini* (4), ouvrage intéressé qui vise une prébende, *Garasse* (5) a déchaîné contre les esprits forts de la régence sa

1. V. *Strowski :* « De Montaigne à Pascal », Plon, 1907, p. 161 sq.
2. *Id. :* « L'histoire de Pascal », 218 sq.
3. V. *Lanson :* « Les Origines de l'esprit philosophique au XVIIe siècle. » Rev. des cours, 1907-08.
4. V. *Strowski :* « De Montaigne à Pascal », 145 sq.
5. « La doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps », 1623, 4°.
« La Somme théologique des vérités capitales de la religion chrétienne », Paris, 1625, fol.
V. *Strowski :* « Les Provinciales et les Pensées », 221 sq.

verve grossière et pittoresque. *Mersenne* (1) a démontré la Providence, *Joseph de Voisin* (2) a mis à la disposition des théologiens chrétiens une partie de la science talmudique.

Surtout *Grotius*, suivant l'exemple de *Duplessis Mornay*, a donné le modèle de l'apologie sérieuse destinée au grand public. Son traité « de la Vérité de la religion chrétienne » (3) est l'ouvrage capital avant les « Pensées ». On peut considérer ce petit livre populaire et d'une lecture aimable comme le sommaire de la plupart des apologies qui verront le jour pendant deux cents ans. Plusieurs auteurs tireront même plusieurs tomes de tel chapitre de l'écrivain hollandais sur le témoignage des païens en faveur du christianisme ou sur les objections des juifs. C'est le manuel classique, où l'on établit contre les athées la nécessité d'une religion qui honore infiniment Dieu, contre les déistes la nécessité d'une religion qui sauve les hommes. Après une médiocre démonstration de Dieu, de la Providence et de l'immortalité, voici les développements désormais de rigueur sur les emprunts faits par tous les peuples anciens à Moïse, sur les miracles, les prophéties, la valeur intrinsèque de la religion chrétienne parfaite en ses préceptes, relevée en sa récompense, admirable dans sa propagation, sur l'authenticité des livres du Nouveau Testament, sur les imperfections du paganisme et du mahométisme, sur J.-C. consommateur non destructeur de l'ancienne Loi. Quelques traits archaïques datent l'ouvrage, tels que l'utilisation des miracles et des prédictions rapportés par les historiens profanes pour prouver la Providence ; les songes et les ordalies concourent à la même fin. La notion de loi physique est encore mal élaborée et notre auteur ne comprend pas l'objection : Dieu ne s'occupe que de l'ensemble de l'Univers. Mais il excelle dans les démonstrations populaires : l'arrangement du monde, l'excellence de la morale chrétienne. C'est nourri, précis, plein de verve. Et, d'autre part, son explication du passage de l'ancienne à la nouvelle alliance et de la révélation progressive, par laquelle Dieu a

1. *Quæstiones celeberrimæ in Genesim*, 1623 fol. — *L'impiété des déistes, athées et libertins du temps combattue et renversée de point en point par des raisons tirées de la philosophie et de la théologie*, Paris 1624, 2 v. 8°.

2. Dans son édition du *Pugio fidei christianæ* de *Raymond Martin*, Paris, 1651, fol.

3. *De veritate religionis christianæ liber*, Elzevir, 1636, pet.-in 12. L'ouvrage, écrit d'abord en vers flamands pour rendre les marins hollandais capables d'évangéliser les infidèles, fut traduit en anglais, en allemand, en grec, en persan, en arabe, en malais, en chinois. Les principales réimpressions latines avant 1670 portent les dates de 1640, 1662, 1669. Les meilleures traductions françaises sont de *Mézeray*, 1649, de *Beauvoir*, 1659, de l'oratorien *Lejeune*, 1692 et 1728, de l'abbé *Goujet*, 1724 et 1754.

« départi à un peuple nouveau une plus grande abondance de son esprit » (1), n'a guère été mieux présentée.

Malgré l'allure familière du traité, la grande érudition de l'auteur perce par endroits (2) : l'énumération des rapports des traditions païennes avec la tradition mosaïque fait déjà pressentir le trouble torrent de Huet.

En 1666, Messire Jean Belin, évêque et seigneur de Belley, publiait : « *Les preuves convaincantes du christianisme* où le christianisme est exposé de telle sorte qu'on ne peut jamais douter de sa vérité et l'on connaît évidemment qu'il faut l'embrasser » (3). C'est un cours scolastique en 13 leçons fait au collège de Cluny, pesant, pédant, ratiocinant, où les syllogismes se rangent sous « 3 objections, 6 chefs principaux, 10 articles ». Toute la suffisance du docteur de Navarre s'y étale. Convaincu de la valeur souveraine de sa démonstration, il estime qu'aucun adversaire ne doit subsister après elle. Et cependant l'idée centrale de ce monument illisible est l'idée forte et féconde que seul le christianisme conduit parfaitement l'homme à sa fin, qui est la claire vision de Dieu par la sagesse et la sainteté. C'est par un côté l'idée de Pascal, mais elle reste ici dans l'abstrait, jamais vivifiée par le drame de l'expérience personnelle et des ailes brisées.

La même année, le P. Paul Beurrier, curé de St-Etienne-du-Mont, mettait au jour un *Speculum christianæ religionis, in triplici lege naturali, mosaïca, et evangelica* (4), « carquois plein de traits variés » à l'usage des prêtres et des missionnaires. Il y établissait la perpétuité de la foi et de la religion chrétienne, progressivement révélée depuis l'origine du monde et développée dans la loi naturelle, la loi écrite et la loi de grâce. Mais son 4e livre, plus directement apologétique, montrait qu'il n'y a pas de vie meilleure que la vie chrétienne, le christianisme étant la religion la plus propre à donner le bonheur pendant la vie et à la mort. L'ouvrage n'est qu'un assez bon sommaire des arguments anciens, dressé par un homme d'esprit médiocre, très pieux et sans haine. Mais, tout en signalant la multiplication des incré-

1. Livre V. c. 1.

2. « Cet ouvrage est excellent, dit *Bayle*. Les notes qui l'accompagnent sont remplies d'une profonde érudition » (Dictionnaire, art. *Grotius*, n. G.) et *Leibniz* préfère à toutes les apologies anciennes et modernes « le livre d'or » de « l'incomparable Grotius ». *Let. 5 à Burnet*, Opera, Genève de Tournes, 1768, 6 v. 4°, t. VI, 244.

3. Paris, de Bresche, 4°.

4. « In quo quæ potissimum faciunt ad fidei confirmationem et conversionem atheorum et quorumvis infidelium sincere exhibentur. » Paris, Langlois, 8°. L'auteur est le prêtre qui visita Pascal mourant et qui crut un moment que le grand homme reniait la doctrine janséniste de la grâce.

dules, Beurrier se préoccupe de les prendre chacun selon sa qualité : politiques, philosophes, libertins. Il donne une brève méthode de discussion avec les athées, les idolâtres, les juifs et les mahométans. Avec les athées et les politiques, il faut détruire d'abord l'orgueil et la sensualité, partir d'idées admises par tout le monde : la mort inévitable, l'incertitude de la destinée, et, avant tout, émouvoir la conscience.

Il n'est pas impossible que Pascal ait connu ce manuel, car il eut du succès. L'auteur en fit vers 1673 une deuxième édition augmentée, puis en tira 200 homélies en français. Il eut le bonheur de ramener par elles plusieurs douteurs de sa paroisse et d'ailleurs, qui gâtaient les catholiques faibles. Aussi en publia-t-il une édition française en 1680, sous le titre de « *La perpétuité de la foi et de la religion chrétienne* » (1).

Le trait commun de ces diverses apologies est un intellectualisme confiant et étroit. La religion se démontre par des arguments rationnels, auxquels les méchants seuls résistent. Belin lui-même qui fait parfois appel à des arguments d'ordre moral, veut « contraindre tous les hommes par la force de la raison à suivre et embrasser le christianisme » (Préface). N'est-il pas en parfait accord avec la raison et la clarté ne lui est-elle pas essentielle ? Des trois mystères chrétiens : Trinité, Incarnation, Eucharistie, le premier est presque démontré, les deux autres prouvés possibles. En tout cas, s'il arrive à la foi d'être obscure en son objet, que l'on admet par témoignage, elle est claire en son motif, parce que ce témoignage est évidemment authentique.

L'apologète commence par démontrer du point de vue philosophique la possibilité et la nécessité d'une révélation surnaturelle, il en montre ensuite, au point de vue historique, la réalité. *A priori*, étant données l'existence et la puissance de Dieu, les faits de la révélation sont possibles ; étant donnée sa bonté, ils sont vrais. *A posteriori*, l'Ecriture est authentique et la tradition fidèle ; leur contenu est donc certain. Peu importe qu'il ne soit pas entièrement intelligible, l'origine du contenant garantit la vérité et la bonté du contenu. Je suis un malade à qui un médecin sûr ou un ami fidèle envoie un remède dont on discerne mal la composition. Je l'accepte les yeux fermés. Dieu a-t-il parlé ? Tout le problème est là. S'il a parlé, quoi qu'il ait dit, écoutons-le. Et les apologies classiques insisteront davantage, les unes, comme celle de Malebranche, sur la démonstration philosophique de la révélation, les autres, à l'exemple de Grotius, sur la démonstration historique.

1. V. Bibliographie.

Mais historiens ou métaphysiciens, en autorisant les mystères, proposent à notre esprit une vérité extérieure, qui, suivant un mot de Leibniz, peut bien être *apprise,* mais non pas *comprise* (1). En matière de vérité, le contenu n'est pas acceptable s'il n'est pas assimilable, et il n'est pas assimilable s'il n'est pas conforme aux lois de la pensée ou aux exigences d'une conscience donnée. J'ai beau accepter le contenant pour des raisons historiques, je repousse le contenu pour des raisons logiques ou morales. La vérité offerte reste un corps étranger dans mon esprit.

Toutes les démonstrations rationnelles du christianisme dogmatique vont se heurter pendant un siècle à cette fondamentale objection.

Pascal. — Une apologétique nouvelle (2)

Il n'est pas difficile de retrouver dans les *Pensées* les pierres d'attente d'une démonstration de ce genre. C'est l'apologie que Pascal aurait pu écrire après sa première conversion. Mais il y a l'ébauche d'une autre, qu'il ne pouvait écrire qu'après la totale renonciation. De même que, dans cette seconde crise, la lutte ne s'est pas engagée sur le terrain de la pensée qui était convaincue, mais sur le terrain de la vie : « Je m'en suis séparé, je l'ai fui, renoncé, crucifié », l'apologie nouvelle vise moins à la tête qu'au cœur. Elle veut atteindre dans l'homme le fond de l'être et la source de la vie, non pas seulement la raison, qui, faculté essentielle de l'espèce, est bien ce qu'il y a de plus impersonnel dans l'individu. L'apologétique n'est plus une science théorique, c'est un art pratique. Pascal a fait une expérience ; il veut amener les autres à la faire aussi, en parcourant les étapes qu'il a lui-même parcourues.

On connaît sa tactique. La première démarche consiste à révéler l'homme à lui-même, à lui faire sentir sa misère. Son état, que les philosophes jugeaient normal, est un intolérable malaise. Avide de vérité, de vertu, de bonheur, l'homme livré à sa faiblesse en est à jamais incapable. Mais Pascal dresse en face du pécheur la personne de Jésus-Christ, modèle et Sauveur à la fois. Homme normal, il fait mesurer au pécheur son infirmité ; homme-Dieu, il

1. Œuvres philosophiques, éd. Paul Janet, Paris, Ladrange, 1866, 2 v. 8° ; t. I, 532 (Nouveaux Essais).

2. On ne cherchera pas dans ces quelques pages une *étude* proprement dite sur l'Apologie pascalienne, sujet inépuisable largement traité en vingt volumes, en cent articles par les penseurs les plus pénétrants. *Nous fixons simplement notre point de départ.* — En principe, nous éviterons de redire trop longuement au lecteur ce qu'il sait déjà et de lui présenter comme des inconnus les grands apologistes, Bossuet, Malebranche, Fénelon, sur lesquels des maîtres ont écrit des ouvrages durables. Un seul de ces grands noms remplirait plusieurs tomes, et nous avons tant d'oubliés à rappeler du fond des brumes cimmériennes !

en apporte le remède. Allez à lui après les vrais chrétiens de tous les siècles (1), comme eux et comme Pascal lui-même vous ferez une telle expérience de paix intellectuelle, de joie du cœur, de force morale (2) que vous aurez une certitude d'être dans la vérité supérieure à toutes les démonstrations rationnelles.

Car la raison faussée n'est pas l'organe par lequel nous appréhendons cette vérité. C'est une faculté spéciale, *d'un autre ordre*, sur laquelle la dialectique n'a pas de prise : le cœur. « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison » (3). « Ceux à qui Dieu a donné la religion par le sentiment du cœur sont bien heureux et bien persuadés » (4). Le *cœur* est, on le sait, ce fond propre et ultime de l'être, ce réduit de l'âme d'où sourdent les principes innés, les connaissances intuitives, les sentiments de l'amour et les élans de la volonté qui dépassent l'impulsion réfléchie. C'est le subconscient des modernes, si l'on veut, mais plus largement tout ce qui dans notre monde intérieur nous *apparaît premier*, tout le donné dont la cause nécessaire et suffisante nous échappe, ou nous déborde.

Tel est l'organe de la connaissance religieuse.

Mais cet organe même fonctionne mal. Cet œil de l'âme est voilé par le péché. Même quand la raison est convaincue, le cœur n'est pas vaincu. « Votre raison vous porte à croire et néanmoins vous ne le pouvez. » « Travaillez donc non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions qui sont vos grands obstacles. » Le moyen ? « Pliez votre automate. » « Au lieu qu'en parlant des choses humaines on dit qu'il faut les connaître avant de les aimer... les saints au contraire disent en parlant des choses divines qu'il faut les aimer pour les connaître et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité » (5). Comme le dit *Vinet*, ce disciple : « L'âme pure ou l'âme épurée peut seule recevoir certaines vérités, parce que le péché n'est pas seulement souillures mais ténèbres » (6).

Mais tout ce travail de l'homme n'a d'autre résultat que d'écar-

1. « Suivez la manière par où ils ont commencé », éd. Havet, X, 1 ; éd. Port-Royal, VII, 2.

2. « Le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation ; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède ; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme, qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour. » XXII, 1 ; XXIV, 5. P. R. XX, 2.

3. XXIV, 5 ; P. R. XXVIII, 58.

4. I, 20 ; P. R. XXVIII, 15.

5. De l'esprit géométrique.

6. « Etudes sur Blaise Pascal », Paris, 1846, 8° ; 3e éd. p. 106.

ter des obstacles. Le Saint-Esprit est l'agent de la conversion. « Pour ceux qui ne l'ont pas (la religion) nous ne pouvons la leur procurer que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime lui-même dans le cœur. Sans quoi la foi est inutile pour le salut » (1).

L'apologétique nouvelle de Pascal consiste donc à préparer ceux auxquels il s'adresse au drame de la nouvelle naissance, que lui-même a vécu. Et c'est pourquoi toute une partie des *Pensées* a l'accent poignant d'une histoire d'âme. C'est moins une démonstration académique qu'un manuel de conversion d'où sort la contagion persuasive de l'exemple. Pour conquérir un homme, il faut l'attaquer par les trois parties de son être : « L'esprit par les raisons », « l'automate par la coutume » (2), le cœur par la grâce (3). Cette dernière opération, la seule décisive, est l'œuvre de Dieu. L'apologète ne peut qu'appeler l'attention du malade, et indiquer le médecin dont il produit les titres. Le salut ne consiste pas à admettre la validité de ces titres, peut-être le patient l'admet-il déjà sans réserves. Il est dans une union personnelle avec le Christ vivant : c'est une réconciliation.

« La religion chrétienne... *consiste proprement au mystère du Rédempteur* qui... a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine. »

« Que je n'en sois jamais séparé » (4).

Presque tous les grands chrétiens de l'histoire, et la foule des chrétiens *obscurs* mais authentiques ont suivi ce même chemin. Le calme argument que Belin tirait du témoignage ininterrompu des saints s'anime sous la plume de ce saint qui est un témoin lui-même.

Si Pascal n'était qu'un mystique ou un protestant moderne, il aurait pu s'en tenir à cette apologie pragmatique fondée sur une expérience interne et directe, d'une force telle qu'aucun raisonnement ne saurait l'ébranler. Mais il n'est pas un pur mystique, il est catholique pleinement et entièrement.

Sans doute la religion est essentiellement pour lui le commerce direct de l'âme avec Dieu. Pourvu qu'il possède J.-C., sa conscience est en paix, et, sur son lit de mort, dans un cri confiant injurieux à Rome, il en appellera de l'Inquisition au tribunal du

1. I, 20 ; P. R. XXVIII, 15.
2. X, 8. P. R. dit « les sens par la coutume », VII, 3.
3. « Il faut ouvrir son esprit aux *preuves*, s'y confirmer par la *coutume*, mais *s'offrir par les humiliations aux inspirations* qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : ne evacuetur crux Christi. » XXIV, 42 ; P. R. XXVIII, 68.
4. Ecrit trouvé dans l'habit de Pascal.

Rédempteur. Mais Pascal est aussi l'homme du confesseur, des messes, des reliques. Il habite l'Eglise dont aucune pierre n'est à rejeter. Comment son apologie va-t-elle justifier le système historico-dogmatique de l'orthodoxie ? Comment serait-il passé de l'expérience psychologique du péché et de la réconciliation avec Dieu en Christ à la démonstration des dogmes ?

Malgré l'état fragmentaire des *Pensées*, ce passage est saisissable. La préface d'*Etienne Périer* et le Discours de *Filleau de la Chaise* nous montrent qu'il se fait au moment où l'homme, pénétré du sentiment de sa misère, cherche des yeux le salut parmi les religions et les philosophies. La question vitale : qui me délivrera ? se double d'une question spéculative : qui démêlera cet embrouillement (1) ? L'impuissance morale devient une contradiction à résoudre, une énigme dont on cherche le mot. Ce mot c'est le dogme orthodoxe du péché originel, auquel Pascal va nous amener par le peuple juif et la Bible : « Dans cette recherche le peuple juif attire d'abord mon attention »(2). Dieu a paru et parlé dans l'histoire. S'il n'avait paru et parlé que dans mon cœur, comment l'apologétique pascalienne échapperait-elle au subjectivisme où risque de sombrer toute apologie psychologique? Les « mystères » qui me donnent la paix ont la valeur rationnelle d'une explication suffisante de l'homme, du problème du mal et de l'ensemble des choses. A partir de ce moment, nous rentrons dans l'apologétique traditionnelle. Pascal va prouver Moïse et Jésus-Christ et l'église de Jésus-Christ par les démonstrations ordinaires. Pas de preuves métaphysiques cependant, — elles ne sont accessibles qu'aux sages, — Pascal ne les aime pas plus que les preuves de la religion tirées de l'ordre du monde, qui ne frappent que les croyants (3), mais des preuves de faits. Les principales sont : les figures, les prophéties, les miracles (4).

Nous ne saurions admirer avec M. Strowski (5) Pascal emprun-

1. I, 111 ; P. R. XXI, 1.

2. XIV, 1 ; Cf. P. R. VIII, 1. Le P. *Petitot* a écrit sur l'utilisation apologétique de cet argument des pages très judicieuses. *Pascal, sa vie religieuse et son apologie du christianisme*. Paris, Beauchesne, 1911, 8°. p. 232 sq.

3. « Après donc qu'il leur eut exposé ce qu'il pensait des preuves dont on se sert d'ordinaire et fait voir combien celles qu'on tire des ouvrages de Dieu sont peu proportionnées à l'état naturel du cœur humain et combien les hommes ont la tête peu propre aux raisonnements métaphysiques, il montra clairement *qu'il n'y a que les preuves morales et historiques et de certains sentiments qui viennent de la nature et de l'expérience qui soient de leur portée.* » *Filleau :* « Discours sur les Pensées. » Cf. P. R. XX.

4. Les autres auraient pu être : l'établissement prodigieux du christianisme, sa perpétuité, sa morale, sa doctrine, la sainteté d'une âme chrétienne, la conduite du monde (Havet, VIII, 1).

5. « Les Provinciales et les Pensées », p. 311.

tant à *Martini* un peu de son érudition juive pour faire progresser les incrédules vers la foi. Un incrédule moderne ne pouvait entrer dans l'esprit du vieillard Siméon ; nous ne le voyons pas aisément convaincu par les subtilités du symbolisme rabbinique ou par la revue des prophéties messianiques. Cette partie de l'apologie est tellement faible qu'elle arrachait à Scherer ce jugement outré : « L'apologie de Pascal est aujourd'hui nulle ; elle a vieilli, vieilli « tout entière, méthode et arguments... il n'est plus aujourd'hui « qu'un des plus éloquents de nos moralistes » (1).

Montrer dans les personnages et les faits de l'Ancien Testament des « ombres » et des « préfigurations » des personnages et des faits du Nouveau est une preuve où l'imagination a trop de part. Chez les prophètes, Pascal ne dégage pas l'élément spécifiquement religieux, il s'attache au merveilleux des prédictions. Pour croire à la divinité de J.-C., il suffit d'avoir de bons yeux. Mais ceux de l'incrédule sont mauvais. Sur la preuve par les miracles, ce ferme esprit se débat dans le cercle vicieux : les miracles prouvent-ils la doctrine ou inversement ? Il en sort par l'affirmation *a priori:* Dieu ne peut pas tromper les justes. Donc il ne peut permettre que le miracle et la doctrine soient équivoques en même temps. Un miracle douteux accompagnant une doctrine évidemment fausse est faux. Une doctrine douteuse accompagnée de miracles est divine (2). Par instants, il semble faire bon marché de ce bagage imposé par la tradition, qui deviendra de jour en jour plutôt un fardeau qu'un viatique. « Ceux que nous voyons chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. »

Ainsi les modernes discernent dans l'œuvre apologétique de Pascal deux parties (3), sans qu'il y ait lieu de parler d'un dualisme dans sa pensée. *L'unité de son œuvre est dans son intention d'écrire une démonstration par les faits :* faits psychologiques d'une part, faits historiques de l'autre. Le rejet de la métaphysi-

1. Nouvelle Revue de théologie, 2e vol., p. 103 (juil.-déc. 1858) : « Quelques questions d'Apologétique ».

2. Art. XXIII. P. R. XXVII.

3. Cette idée émise par *Vinet :* « Peut-être ne serait-il pas très difficile de distinguer les morceaux où Pascal est chrétien selon la norme de son église et de son parti, et ceux où il est chrétien à sa manière », a été développée dans une excellente thèse de Montauban à laquelle nous empruntons beaucoup : *S. Séquestra : « D'un dualisme dans la pensée religieuse de Pascal. »* 1895. Le P. *Petitot* nous semble avoir exactement *dosé* la part des « preuves extrinsèques » et celle des « preuves subjectives » dans l'Apologie des Pensées. Depuis cette étude équitable et pénétrante, partisans de « l'immanence » et chrétiens intellectualistes ne peuvent plus prétendre accaparer Pascal. O. c. 2e partie.

que était inouï : c'était tourner le dos à l'esprit du siècle, aux cartésiens chrétiens qui, enivrés de la mathématique, *démontrent* si magnifiquement *a priori* le Dieu des philosophes et des savants, jusqu'au moment où Kant brisera leurs palais de verre (1). Mais, avant Pascal, Grotius avait connu l'importance du problème historique dans le problème religieux (2) ; une bonne moitié des *Pensées* vient des prédécesseurs et de l'école. Il l'accepte telle quelle, l'illuminant çà et là de quelques éclairs de son génie. C'est une démonstration de la divinité de Jésus et de son église par des arguments exégétiques et historiques, par une critique des témoignages. Une telle apologétique n'est pas populaire puisqu'elle réclame des connaissances exceptionnelles. Elle est d'une efficacité douteuse, puisque tout en invoquant miracles, prophéties et figures pour triompher de la raison des incrédules, Pascal avoue çà et là que seul le croyant peut constater le miracle et être touché par la prophétie, à plus forte raison par certaines figures que l'on tire par les cheveux (3).

L'autre méthode, déjà en germe chez les Pères, notamment chez Tertullien disant : « anima humana naturaliter christiana » (4) et chez St-Augustin, consiste à faire sentir l'admirable adaptation de la religion chrétienne aux besoins de l'âme humaine, n'y ayant pour l'homme aucune communication possible avec Dieu en dehors de Jésus-Christ (5).

La méthode externe s'adresse à l'esprit sans toucher le cœur : elle a le défaut de dépendre à chaque instant de l'état des sciences philologiques et historiques. La méthode interne par l'observation psychologique repose sur l'expérience commune de tous les hommes de bonne volonté qui ont « goûté combien le Seigneur est bon ».

La première était destinée à voir tomber l'une après l'autre presque toutes ses positions. La seconde est aujourd'hui debout. En plein triomphe de l'intellectualisme cartésien, Pascal procla-

1. V. *Brunschvicg* : « Spinoza et ses contemporains », Rev. de métaphysique et de morale, 1906, p. 703.

2. « De Veritate... », l. III. Ce grand esprit sentait aussi l'importance de la philologie. Il est le père de l'exégèse grammaticale, dans ses « Annotationes in V. Testamentum (1641, 3 v. fol.) et N. Testamentum ». (1641 fol.).

3. « Il y a des figures claires et démonstratives, mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. » XVI, 1. P. R. XII, 1. « Les prophéties, les miracles mêmes et les preuves de notre religion ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. » XXIV, 18. Ceux-là seuls « voient véritablement les miracles à qui les miracles profitent. » Let. 9 à Mlle de Roannez.

4. C'est le sujet de son traité « De testimonio animæ ». Il a dit ce mot pascalien : « On ne se rend qu'à son propre témoignage ».

5. XXII, 7 ; P. R. XX.

mait un autre mode de connaissance et de certitude que la connaissance rationnelle (1). En face de l'homme-esprit de Descartes il dressait l'homme vivant.

Le meilleur de son apologie, tiré de l'étude de l'âme et de ses expériences, ouvrait les voies de l'avenir. Ses successeurs sauront-ils s'y engager à sa suite ? C'est ce que nous rechercherons.

1. V. Victor *Giraud :* « Blaise Pascal », Hachette, 1910, 16. *Astié :* « L'apologie récusée par le Vicaire savoyard et l'apologétique irrécusable de Pascal. » Rev. chrét., 1851.

CHAPITRE II

Spinoza

1. — Le traité théologico-politique

Jusqu'en 1670, les libres-penseurs français du XVIIe siècle avaient été plus amateurs de liberté que de pensée. Un penseur de génie, dont la critique devançait les temps de deux siècles, allait les munir d'armes solides. L'année même où sont éditées les *Pensées*, paraît le *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza.

La traduction française par *St-Glain*, capitaine au service des États de Hollande, parut en 1678 sous les trois titres suivants, destinés à ménager au livre une circulation plus étendue : « La clé du sanctuaire » (1), « Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut tant public que particulier » (2), « Traité des cérémonies superstitieuses des juifs » (3). Dans l'intervalle, le cartésien *Pierre Poiret* avait réfuté l'athéisme métaphysique, mais ses « Cogitationes rationales de deo, anima et malo » (4), ne constituant pas proprement une apologie du christianisme, n'ont pas leur place ici. Bien que l'Éthique paraisse en 1677 avec les « Opera posthuma » du philosophe juif, le Traité attirera davantage l'attention des apologètes (5) ; c'est par le Traité que Spinoza agira d'abord sur l'opinion de nos « philosophes » du XVIIIe siècle et sur celle du public lettré.

L'Éthique fut, en effet, mal comprise de nos Français rompus

1. Leyde, in-12.
2. Amsterdam, pet. in-12.
3. *Ib.*
4. Amst., 1677, 1e ; 2e éd. 1685 ; 3e 1715. L'auteur confronte Descartes et Spinoza.
5. V. *Van der Linde :* « Bibliografie van Spinoza », La Haye, 1871. Les principaux réfutateurs étrangers de la première période sont : *Regnerus a Mansveldt*, qui attaque la théologie du traité : « Adversus anonymum Theologo-politicum liber singularis ». Amst., 1674 ; — *Batalerius :* « Vindiciæ miraculorum », Amst., 1674 ; — *Fréd. Spanheim* prouve Dieu et la Providence par des arguments populaires contre les spinozistes : « L'athée convaincu », Leyde, 1676, 8° (4 homélies sur le psaume, 14, 1) ; — *Kortholt :* « De tribus impostoribus magnis » (Herbert, Hobbes, Spinoza), Kilonii, 1679, 12 ; — *Limborch :* « De veritate religionis christianæ collatio cum erudito Judæo », 1687, réimpr. à Bâle, 1740, bonne apologie écrite par un arminien en dehors de tout parti pris ecclésiastique.

à la terminologie scolastique et à la cartésienne, habitués d'autre part aux copieux développements des théologiens et des philosophes tels qu'Arnauld, Malebranche, Descartes même dans les *Méditations*. L'extrême concision des propositions de l'Ethique, l'allure géométrique qu'on prend pour une affectation et qui diffère profondément de la dialectique « en forme » de tant d'ouvrages composés, eux aussi, « more geometrico », le sens inouï des termes connus : substance, attributs, Dieu et âme, la plus haute spiritualité fondée sur la mathématique (1), tout concourt à dérouter le lecteur. Aussi demeure-t-il entendu que l'Ethique est à peu près inintelligible (2). Elle étonne et irrite plus qu'elle n'effraie. Le petit nombre de chrétiens qui en voit le fond se réjouit que l'ouvrage soit illisible (3). Les autres se borneront à dénoncer les conséquences horrifiques du fatalisme et le chapitre des passions. « Spinoza, dit Jurieu, semble n'avoir écrit que pour dégoûter ses lecteurs et par ses principes énormes, et *par les obscurités de son style* » (4). Et, trente ans après, l'abbé Houteville (5) écrivait encore que tous les spinozistes interrogés par lui avaient déclaré ne pas comprendre la philosophie de leur maître, mais s'attacher à lui parce qu'il niait.

Le Traité, lui, épouvante (6). Du premier coup paraissent con-

1. V. *Brunschvicg :* « Spinoza et ses contemporains ». R. mét., 1906, p. 17.

2. De là l'effort de vulgarisation fait par *Boulainvilliers* qui, dans sa prétendue « Réfutation de Spinoza », mit à la portée de tous les esprits les principales idées de l'Ethique : « Réfutation des erreurs de Benoist de Spinosa par M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, par le P. Lamy, bénédictin et par M. le comte de Boulainvilliers. Avec la vie de Spinosa par M. Jean Colerus... » Brux., 12, 1731 (pp. Lenglet-Dufresnoy). Cet exposé avait d'abord circulé à part et manuscrit sous le titre d' « Essai de métaphysique dans les principes de Spinosa ». On attribua aussi à Boulainvilliers « la Vie et l'Esprit de M. B. de Spinosa », s. l., 1719, 8°, réimprimé sous le titre « De tribus Impostoribus », Francfort-sur-Mein, 1721, 4°. Il ne faut pas confondre cet ouvrage français spinoziste avec le traité latin et déiste de même titre imprimé vers 1753. (V. *Lanson*, R. h. l., janv.-mars 1912).

3. « On n'a pas fait beaucoup d'attention sur cet auteur parce que l'on savait qu'il n'avait point de religion, et que d'ailleurs *l'obscurité et la négligence qui règnent dans ses ouvrages les ont rendus moins considérables. On ne craint pas de tels ennemis.* » — *Groteste de la Mothe :* « Traité de l'inspir. des livres sacrés du N. T. » Amst., 8°, 1695, p. 4. *Dortous de Mairan*, le disciple de Malebranche conquis par Spinoza sous les yeux de son maître déconcerté, est du petit nombre de ceux qui comprennent à fond les *principes énormes*. (V. *Ollé-Laprune :* « La philosophie de Malebranche », Paris, Ladrange, 2 v. 8°. 1870, t. I, 18, 22 ; t. II, 125).

4. « Le Philosophe de Rotterdam accusé, atteint et convaincu », p. 137. Amst., 1706, 12.

5. « Discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme depuis son origine », en tête de la 2e éd. de « la Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits ». Paris, 3 v. 1°. 1740, p. 189).

6. On peut y voir cependant une apologie de la religion, une tentative pour concilier les sectes en posant les principes d'une *interprétation objective* de

densées, aux yeux des croyants confiants et des sceptiques mal informés, à peu près toutes les raisons de douter de la Bible en tant que document exclusif de la révélation. Ce livre vraiment divinatoire contient en germe mieux que la critique du XVIIIe siècle, celle du XIXe, et l'exégèse moderne en développera et confirmera graduellement les principaux points. Il procède de la philosophie de Spinoza pour les principes, d'*Aben Ezra* et *La Peyrère*, pour l'exégèse, de *Hobbes* pour la partie politique. Il voit plus large et plus juste que l'explication trop aisée par faussaires et imposteurs. Le philosophe donne parfois l'impression d'avoir un sens historique plus profond et plus exact que celui de l'érudit Bayle. Voici son point de vue :

La Bible

La Bible n'est pas une révélation privilégiée, mais une adaptation aux facultés d'un peuple grossier de la pure révélation naturelle (1). La loi divine originale qui nous enseigne à aimer Dieu est inscrite dans le cœur de tous les hommes. Il ne faut pas « être idolâtres de je ne sais quels caractères, de l'encre et du papier » (2). La Bible, émanée de la conscience humaine, est parole de Dieu par ce qu'elle contient de cette loi, et non en tant que recueil dicté par Dieu. La connaissance intellectuelle de Dieu, la seule réelle, est un don réservé à quelques-uns. Dieu n'exige pas que la masse des hommes le connaisse autrement que par les attributs de justice et de charité, les seuls que nous devions et puissions imiter.

Le livre qui enseigne à obéir à Dieu de tout son cœur par la pratique de ces deux vertus est une voie de sagesse à l'usage des humbles, car tous peuvent *obéir* alors que peu deviennent vertueux en ne suivant que les lumières de la raison. *La Bible est donc un livre de piété*, non un livre de philosophie. La raison et la science gardent leur entière indépendance à l'égard d'un ouvrage moral, étroitement conditionné par les circonstances historiques de son apparition et adapté à un public populaire.

C'est pour s'accommoder à sa faiblesse que l'Ecriture représente anthropomorphiquement Dieu comme un *législateur*, alors qu'il agit par la seule nécessité de sa nature et qu'une connais-

l'Ecriture et en dégageant *l'essence du christianisme*. Mais c'est une apologie qui paraissait deux siècles et demi trop tôt. Nous n'avons à considérer ici que l'effet contemporain produit par les ouvrages et leur rôle historique. Sur l'âme religieuse du Traité, v. *Couchoud : « Benoît de Spinoza »*, Alcan, 1902, 8vo, p. 95 sq.

1. « La foi et l'histoire n'auront donc pas un autre objet que la science et la raison ; elles représenteront seulement, appliquées à la même matière, un autre procédé de connaissance. » *Brunschvicg*. o. c. R. mét., 1905, p. 683.

2. C. 12 (V. trad. *Saisset*, Paris, 1872, 16, t. II, 212).

sance plus avancée de sa perfection nous montrerait dans ses « décrets » des vérités éternelles. Les *prophètes* n'ont et n'apportent aucune connaissance extraordinaire. Mais, doués d'une imagination vive, ils croient voir ou entendre Dieu, et c'est cette imagination, dont ils se servent pour manifester la volonté divine, qu'on appelait l'esprit de Dieu. Chacun a écrit avec son tempérament, Esaïe le courtisan avec élégance, le berger Amos avec rusticité. Les *cérémonies* et les ordonnances mosaïques données comme voulues de Dieu n'étaient pas essentielles. Réglant toutes les démarches de la vie, elles avaient pour but d'empêcher un peuple stupide de rien faire de lui-même. Les *histoires* de la Bible sont destinées à rendre sensibles au vulgaire les vérités qu'il est incapable de comprendre par le pur entendement : l'existence de Dieu, la Providence, les rétributions. Les doctes peuvent se passer de la foi aux histoires. Les *miracles* sont une illusion des simples qui imaginent deux puissances distinctes, la Nature et Dieu. Mais le cours de la nature est immuable et sa fixité fait bien mieux comprendre l'existence, l'essence et la Providence de Dieu. Dire que Dieu peut quelque chose contre la nature serait dire qu'il peut quelque chose contre sa nature, ce qui est impossible. Sa volonté et son entendement se confondent. Or, son entendement a connu de toute éternité, sa volonté a donc voulu de toute éternité. Tout ce qui est contre la nature est contre la raison, et ce qui est contre la raison est absurde et par conséquent indigne de notre créance (1).

Il faut donc *interpréter* les miracles de l'Ecriture. On les voit presque toujours accompagnés de circontances physiques, qui ne seraient pas nécessaires si ces prodiges étaient un simple effet de la volonté de Dieu : les sauterelles ont été amenées en Egypte par le vent, le vent a aussi ouvert la mer Rouge. Si certains miracles sont présentés comme immédiats, c'est par une hardiesse poétique ou pour mieux frapper l'imagination. Il faut, pour les interpréter, bien connaître le tempérament, les préjugés, l'intérêt du narrateur, les façons de parler du peuple pour lequel l'auteur écrit. Ainsi l'Ecriture a mis sous la forme du miracle de Josué le simple fait que le jour fut plus long, parce que les Juifs avaient intérêt à prouver aux païens adorateurs du soleil qu'il y avait un Dieu maître du soleil (2). Pour des esprits grossiers ce miracle appuyait cette doctrine. Mais au regard des sages une doctrine

1. C. 6. — V. *Saisset*, p. 105 sq.

2. V. *Saisset*, 119. Il ne faut pas perdre de vue que pour Spinoza la connaissance par ouï-dire, quels qu'en soient l'objet et le messager, reste le plus bas degré de la connaissance. Il faut subordonner la révélation historique à la démonstration rationnelle. V. *Brunschvicg*, o. c., p. 685.

se justifie d'elle-même par sa conformité avec la lumière intérieure. C'est elle bien plutôt qui garantirait le miracle (1).

L'exégèse indépendante

L'idée de la relativité de la Bible fait découvrir à Spinoza, avant Richard Simon, les règles les plus sûres de l'*exégèse moderne*, son fondement philologique, psychologique, historique.

1° — Bien connaître l'histoire de la langue, ses lois.

2° — Bien connaître l'histoire de l'Ecriture, ses conceptions, ses façons de parler habituelles et confronter avec elles les passages douteux.

3° — Connaître l'histoire de chaque auteur, de chaque livre et du canon, pour en établir le degré exact de créance. Les livres de l'Ecriture n'ont pas été écrits à la fois, par ordre exprès, pour tous les siècles, mais par hasard, pour quelques personnes, selon l'exigence des temps. Même dans les prescriptions pratiques, il faut avoir égard à la contingence des préceptes, à qui adressés, en quel temps : ainsi celui de tendre la joue gauche. Pour les opinions spéculatives on ne peut pas expliquer la pensée d'un prophète par celle d'un autre. Le principe essentiel est de tout tirer de l'Ecriture elle-même (2), non d'une autorité extérieure comme la tradition des pharisiens, ou celle de l'Eglise, ou le pape.

Critique du Pentateuque

Le philosophe donne un exemple célèbre de l'exégèse nouvelle en démontrant « que les cinq premiers livres de la Bible n'ont point été écrits par Moïse, ni ceux de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuel et des Rois par ceux dont ils portent le nom » (3). Contre l'authenticité du Pentateuque, il reprend les arguments d'un rabbin du XIIe siècle (4), le premier qui se soit élevé contre l'opinion commune. Ils jouent un trop grand rôle dans l'histoire de l'apologétique pour que nous ne les énumérions pas ici, la première fois que nous les rencontrons :

1° — La préface du Deutéronome dit « au delà du Jourdain » pour parler de la rive *droite* du fleuve. Il est impossible que Moïse l'ait écrite puisqu'il ne passa pas le Jourdain.

1. V. *Saisset*. 128.

2. Réaction contre la méthode de *Maimonide* (1135-1204), qui prétendait approprier à une saine philosophie les endroits choquants de l'Ecriture, ceux par exemple où Dieu est présenté comme corporel. (V. *Couchoud*. o. c. 96).

3. C. 8. L'authenticité du Pentateuque avait laissé *Jérôme* indifférent : « Sive Mosem auctorem dicere voluerit, sive Esdram instauratorem operis non recuso » (Contr. Helv. 1 ; c. p. *Margival* : « Essai sur Richard Simon », Paris, Maillet, 1900, 8°, p. 335). Deux auteurs modernes que Spinoza possédait dans sa bibliothèque la contestaient : le jésuite *Bento Pereira* : « Commentaire sur Daniel et sur la Genèse », 1562, et le protestant *La Peyrère* : « Præadamitæ », 1655. Nous empruntons ce renseignement à Couchoud, 102 n.

4. *Aben-Esra*, dit « le Sage », né à Tolède, écrivit des « Commentaires sur l'Ancien Testament » (Venise, 1526), dont la tendance rationaliste contraste avec l'exégèse allégorique des anciens docteurs juifs.

2° — Tout le livre de Moïse fut gravé sur un autel de douze pierres. Il était donc plus court qu'aujourd'hui.

3° — Il est peu probable que Moïse ait parlé de lui-même à la troisième personne. « Moïse a écrit la Loi » (Deut. **31**, 9).

4° — « Le Cananéen était alors en ce pays là » (Gen. **12**, 6) n'a pu être écrit qu'après l'occupation de Canaan par les Hébreux.

5° — Morya est appelée « montagne de Dieu » (Gen. **22**, 14). Elle ne put prendre ce nom qu'après avoir été consacrée à la construction du Temple.

6° — Le Deutéronome parle du lit de fer d'Og, roi des géants, comme d'une relique fort ancienne et non comme d'une chose contemporaine (ch. 3).

A ces arguments Spinoza ajoute les suivants :

Au chapitre 34 du Deutéronome il est question de la mort de Moïse.

Certains lieux portent des noms modernes (Gen. **14**, 14 : Dan.).

Moïse parle quelquefois de temps qui dépassent sa vie : « Israël mangea la manne 40 ans » nous mène jusqu'à la période racontée par Josué.

Le Pentateuque fait mention des livres composés par Moïse : le livre des Guerres, le livre de l'Alliance ou de la loi, le Cantique. Nous ne les avons pas. Le Pentateuque n'est pas de lui.

Cet ouvrage et les livres historiques suivants, jusqu'aux Rois, sont l'œuvre d'Esdras qui exposa la loi de Dieu à ceux de son temps. Le *Deutéronome* est « le livre de la Loi » mosaïque, illustré et expliqué par lui. Mais il n'eut que le temps de rédiger un précis, inspiré par l'idée de tenir registre des paroles et des ordonnances de Moïse et de les démontrer par les événements (1). L'inachèvement de son œuvre et l'intervention de divers auteurs après lui, ainsi que les fautes des copistes, expliquent l'incohérence des récits, les altérations du texte, la chronologie désespérée. Comme tout livre humain, l'Ecriture a souffert de la faiblesse humaine. Les autres livres de l'Ancien Testament sont tous ou mutilés, ou inauthentiques, ou plus récents que la tradition ne l'enseigne. Le canon a été dressé par les pharisiens du second Temple.

Pour ce qui est du *Nouveau Testament*, ses auteurs l'ont écrit non en tant qu'apôtres et prophètes parlant au nom de Dieu, mais comme docteurs et hommes privés. Ils ne dogmatisent pas, ils raisonnent, ils ont des opinions particulières, par exemple sur

1. C. S. V. *Saisset*. 160 sq.

le fondement du salut : Jacques le fait reposer sur les œuvres, Paul sur la grâce : il mêle même à la religion les spéculations de la philosophie pour agréer aux Gentils. Il y a beaucoup de choses dans leurs livres qui sont maintenant de nulle importance pour la foi.

On connaît la partie politique du Traité sur les fondements de la république. Le droit naturel va aussi loin que les forces de chacun, mais chacun s'en démet entre les mains du Souverain pour éviter les luttes. Il est cependant un droit dont nul ne peut se défaire, encore qu'il le voulût : c'est la liberté d'opinion. Le droit des Souverains, tant sur les choses saintes que sur les profanes, ne regarde que les actions et le culte extérieur. Peu importe la foi-opinion. La religion, qui est obéissance, n'a rien à voir avec la connaissance où chacun est libre. On ne doit juger si la foi de quelqu'un est bonne ou mauvaise que par ses œuvres. La liberté d'opinion ne saurait être préjudiciable à l'Etat (1).

On le voit, le déisme est contenu dans le Traité théologico-politique. Même sans tenir compte du « fatalisme » latent de l'ouvrage, il s'en dégage un rationalisme essentiel, négateur de toute révélation privilégiée autre que la lumière universelle de la raison et de la conscience. Ainsi plus de théopneustie, de prophétie, de miracle. — La religion se réduit à la pratique de la justice et de la charité. La Bible est un livre de morale et de piété, non de philosophie et de science. — Elle est de plus un livre relatif et historique, comme tous les autres, et doit être étudiée par les mêmes moyens. — L'Ecriture laissant la raison libre, l'indépendance du philosophe à son égard est absolue. La liberté de conscience est un droit naturel ; elle entraîne la liberté de parole dont chacun peut user, sauf l'intérêt du Souverain et la paix de l'Etat. Le culte extérieur est indifférent, le magistrat peut le prescrire.

L'influence de Spinoza ne se limita pas aux petits cercles panthéistes dont M. Lanson a commencé l'étude (2) et aux athées tels que *Meslier* ou *Fréret* dont les impiétés manuscrites coururent longtemps sous le manteau. Elle est sensible à l'émotion des prédicateurs et des apologistes qui en constatent les ravages autour d'eux. *Massillon* attaque l'empressement des gens du monde à visiter Spinoza (3). *François Lamy* se justifie de le réfuter en

1. C. 19 et 20.

2. Voir cette étude, entièrement originale, dans son Cours sur les Origines de l'esprit philosophique, R. des Cours, 2 avr. 1908, 2 et 23 déc. 1909 et dans « Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750 », R. h. l., janv.-mars et avr.-juin 1912.

3. Sermon pour le mardi de la 4e semaine du Carême.

français, en disant que ses erreurs ont « tourné la cervelle à bien de jeunes gens » (1), et les lettres approbatives qu'il a reçues de *Fénelon*, de *Silleri*, évêque de Soissons, de *Hideux*, curé des Saints-Innocents, de *Coulau*, directeur de la Bibliothèque Mazarine, sont pleines d'un frémissement bien rare dans cette littérature conventionnelle. La même année (1696), *Leclerc* relève parmi les motifs d'incrédulité l'entêtement d'un principe qu'on admet sans examen : celui de l'unité de substance (2).

Mais nous pouvons affirmer que la métaphysique panthéiste doit uniquement à ses conséquences antichrétiennes cet engouement passager. Le déisme va régner en maître. Spinoza agit durablement sur un petit nombre par l'Ethique, sur le grand nombre par le Traité. Que l'action du Traité s'exerce directement ou par l'intermédiaire de *Simon* et de *Leclerc*, peu importe. Quand ces derniers essaient d'instituer une exégèse rationnelle, lorsque R. Simon adopte le principe qu'en matière de philosophie (de sciences), il ne faut pas suivre l'Ecriture à la lettre parce qu'elle est accordée aux idées vulgaires (3), quand Leclerc exténue l'inspiration des apôtres en suivant le chemin que Spinoza n'avait fait qu'indiquer (4), on se rend compte que par eux l'action du philosophe juif s'est répercutée et amplifiée. Et c'est bien ainsi que l'entendent les chrétiens traditionnels (5). Tout le mouvement rationaliste, déiste ou socinien, a été fortifié par lui.

II. — Les Réfutations

Le premier réfutateur français de Spinoza, Yvon, est aussi un des plus remarquables, non par la valeur de sa critique qui est médiocre, mais par sa position intellectuelle, qui sera celle de la plupart des antispinozistes et qui nous explique d'abord l'inefficacité de leurs ouvrages, — d'un autre côté, par son intelligence de l'apologétique moderne que Pascal venait d'inaugurer (6). **Yvon**

1. « Le Nouvel athéisme renversé. » Paris, 1696, 12. Avertissement.
2. « De l'Incrédulité », Amst., 1696, 8°, 1re part., c. 2.
3. « Bibliothèque critique », Amst., 1708-10, 4 v. 12 ; t. IV, p. 94, n. 2.
4. « Sentiments de quelques théologiens de Hollande », Amst., 1685, 2 v. 8°. Let. 11 et 12.
5. « Il n'y a personne qui ait attaqué plus formellement l'inspiration des livres sacrés du N. T. que l'auteur des Sentiments de quelques théologiens de Hollande. Spinosa avait tracé le chemin de cette entreprise... Mais M. N. [Leclerc] a donné aux pensées de Spinosa un tour plus subtil et plus dangereux. » *Groteste de la Mothe* : « Traité de l'inspiration », p. 4.
6. *Yvon*, né à Montauban (1646), était le disciple et le successeur du mystique *Labadie*. En 1678, il alla s'établir en Frise avec son troupeau et devint par son mariage duc de Wiewert.

Il y a deux parties dans son œuvre, comme il l'indique lui-même : « *L'Impiété convaincue* en deux traités, dont le premier établit clairement l'existence de Dieu comme la première et la plus certaine de toutes les vérités, et le second contient la défense de l'Ecriture sainte par l'entière réfutation du livre impie de Spinoza nommé Traité théologique-politique » (1).

La première partie, qui ne porte pas spécialement contre Spinoza, découvre Dieu avec une clarté grandissante dans la nature, dans l'homme naturel, dans l'homme chrétien, dans la révélation. Yvon tire de l'examen de l'homme moral, esprit, volonté, amour, c'est-à-dire de l'analyse psychologique, sa preuve la plus forte, et l'on sent qu'ici Pascal l'a aidé à voir clair en lui-même et à discerner la vraie source de sa certitude. L'homme constate que son entendement n'est pas satisfait par la connaissance des êtres et des choses matérielles, qu'il est fait pour Dieu en qui seul il se repose. « Que notre esprit trouve bien en lui ce qu'il lui faut et qu'il est important à l'homme qu'il y ait un être souverain ! » (2).

Si nous passons au cœur et à la volonté, qui sont le siège principal de la vie spirituelle et le foyer supérieur de l'être, puisque la charité est supérieure à la connaissance, notre expérience se confirme. L'être infini et saint est le seul bien adéquat à notre faculté d'aimer. « Quand on n'a pas Dieu, on est dans de conti-« nuelles recherches de son propre contentement. Car on ne le « trouve qu'en Dieu seul. Aussi quand nous renonçons à notre « propre plaisir pour le sien, il nous rend tellement satisfait de « ce qu'il est, de ce qu'il veut et de ce qu'il fait... que notre âme « est portée pleinement à dire : c'est assez, je ne veux que cela « seul ; c'est là toute ma joie... *Voilà comme tout ce qui est en « Dieu répond à tout ce qui est dans nous.* Et voilà comme notre « cœur nous mène nécessairement à lui » (3).

Il est aussi seul capable de plier notre liberté par la grâce. « Ceux qui l'ont éprouvée savent bien qu'ils ont trouvé un être « plus fort qu'eux qui a été victorieux de leur cœur et a triomphé « hautement de toute la rébellion de leurs propres volontés. *Cette « preuve n'est pas universelle, mais ceux à qui elle est propre « savent combien elle est forte et tout à fait indubitable* » (4).

Et dans son chapitre III, qui serait tout entier à citer, Yvon développe avec la plus grande netteté cet ordre de « preuves

1. Amst., 1681, 12.
2. C. 2, p. 19.
3. P. 68.
4. P. 71.

tirées de l'homme chrétien soit considéré en lui-même, soit vu dans la société qu'il compose avec ceux qui lui ressemblent » (1). Vu du dehors, cet homme « surnaturel » est une démonstration vivante de l'action de Dieu et par suite de Dieu même (2). Vu du dedans, il se sent transformé : *l'humanité* a grandi en lui. « C'est « un homme, de vrai, comme les autres, et ce qu'il y a de bon « en eux se trouve si réellement en lui qu'on peut dire qu'il est « plus homme que tous eux, c'est-à-dire au fond plus raisonnable, « plus intelligent, plus sage et plus avisé qu'ils ne le sont » (3). Tout est dans l'ordre maintenant : son corps est soumis à l'esprit. Le phénomène de la conversion qui consiste à mourir à soi est une œuvre tellement surnaturelle que Dieu seul a pu l'accomplir. Le chrétien en a fait l'expérience, après celle de sa propre faiblesse.

« Nous pouvons dire que s'*il est vrai que Dieu se fait réellement sentir « à l'âme du chrétien et du fidèle, il est impossible qu'il doute de la vérité de « son être.* Or, non seulement l'Ecriture assure qu'il se fait comme voir, « goûter, sentir et toucher même en esprit, mais *l'expérience constante de « l'homme régénéré* et vraiment chrétien le lui prouve d'une manière indu- « bitable. Il *sent souvent au dedans de soi un être et un esprit tout autre « que le sien.* Il éprouve qu'il est plus noble, plus fort, plus puissant, et « qu'il est son maître véritable. Pour peu qu'il reçoive l'impression de ses « opérations divines, *il ne peut qu'il n'avoue qu'elles passent tout ce que son « esprit humain et propre est capable de produire...* Il trouve cet être admi- « rable si réel... *si sensible même qu'il douterait mille fois plutôt de son âme « et de son corps que de sa vérité et de son éternelle existence.* » (4).

C'est l'expérience religieuse bien connue de tous les mystiques, dont l'évidence interne est plus forte même que l'évidence des sens. « Qu'on nie donc plutôt ce que l'on voit clairement des « yeux du corps ou de l'esprit... avant que de *vouloir faire « renoncer au fidèle à ce qu'il connaît d'une manière si vive, si « simple et si expérimentale* » (5).

Cherchons maintenant Dieu dans l'Ecriture. Si vraiment il existe un livre donné de Dieu, il doit être plein de sa présence. Or Job, David, les Prophètes, Jésus, Paul nous montrent Dieu dans l'univers et dans le cœur de l'homme. Ce livre nous fait une impression unique. Le plan de Dieu dans la création et le salut paraît impossible à inventer humainement. Ce livre est donc authentique. A ce témoignage rendu par la conscience reli-

1. Titre du chap. 3.
2. La vie paisible et vertueuse des sociétés de vrais chrétiens montre mieux que tous les miracles que Dieu y est présent. De même la mort chrétienne.
3. P. 82.
4. P. 92.
5. P. 95.

gieuse (1), Yvon ajoute les preuves d'authenticité que nous verrons mieux présentées par les grands apologistes. Ce sont des preuves externes de la religion auxquelles un mystique n'attache jamais qu'une importance secondaire.

Notons que les accents de l'intellectualiste mystique qu'est Spinoza ne sont pas très différents de ceux du mystique chrétien. L'un parle plutôt de Dieu en nous, l'autre de nous en Dieu, mais, que Dieu soit conçu personnel ou immanent, ces deux âmes qui se croient ennemies sont parentes au moins en un point.

La critique du Spinozisme débute par des considérations générales sur Dieu et ses attributs ; elle se poursuit par une réfutation pied à pied du Traité théologico-politique.

Les considérations métaphysiques vont sans doute à prouver que Dieu est un être libre, mais leur longueur dénote l'intellectualisme foncier du christianisme du XVIIe siècle, même chez les mystiques : les spéculations nourrissaient la piété des chrétiens de ce temps.

Elles font éclater l'opposition irréductible des deux notions de Dieu qui s'affrontent au cours de l'histoire : Dieu immanent, Dieu transcendant. Yvon dresse des affirmations contre des postulats. Le conflit est sans issue. L'emploi spinoziste des termes traditionnels : Dieu, puissance infinie, souveraine indépendance, lui paraît comme à tous ses contemporains une perfidie et un piège.

Mais ce qui le scandalise le plus dans le Traité, c'est le pragmatisme injurieux de la thèse : la foi a pour objet l'action, non la connaissance. Car, à ses yeux, la foi fondée sur l'intuition atteint la vérité absolue.

La deuxième partie vaut peu, parce qu'Yvon manque d'érudition et de compétence pour traiter les questions d'histoire et de critique. Là où le bon sens suffit, il lui arrive de relever justement des exagérations de Spinoza. Celui-ci consacre, par exemple, son 7e chapitre à démontrer que l'Ecriture ne peut être entendue. — Sans doute faut-il que la nature de la langue soit connue, mais une connaissance parfaite n'est pas indispensable. On comprend les latins sans savoir à fond leur langue morte. Nous avons la traduction des Septante, dans le Nouveau Testament des citations faites par des écrivains qui comprenaient l'hébreu, le secours de l'arabe, du syriaque, du chaldaïque. — Nous ignorons les noms de plusieurs auteurs. — Cela n'empêche pas de comprendre les livres ; surtout lorsqu'ils se confirment mutuellement.

1. C'est ce que les protestants appelaient le témoignage intérieur du Saint-Esprit, qui, dans la première pensée des Réformateurs, était le seul garant de la divinité des Ecritures.

Si sa science est bornée, sa position est assez forte parce qu'elle est large. Comme tous les mystiques qui tiennent non à la forme mais à l'esprit, il accepte facilement les chicanes sur l'authenticité, les interpolations, les dates. De quel intérêt sont ces disputes sur les dehors d'un livre s'il renferme l'esprit de Dieu ? Esdras a parfaitement pu fondre des ouvrages antérieurs de Moïse et y ajouter des éclaircissements. Toutes les étrangetés qu'Aben Esra et Spinoza exhument du texte comme autant de sentences de condamnation, s'atténuent alors d'elles-mêmes.

Mais l'avant-dernier chapitre est fait pour ruiner dans les esprits philosophiques tout le bon effet de cette largeur de vues. D'un seul mot, il creuse à nouveau le fossé qui paraissait peut-être moins profond. Ce chapitre est une diatribe contre la raison *corrompue :* « De la raison humaine et de son assujettissement à la lumière de la grâce et de l'écriture sainte contre le sentiment impie de Spinoza qui l'élève au-dessus et la propose comme une reine et une souveraine. »

Nos concepts naturels doivent plier devant la foi, « soit parce qu'étant naturels et essentiels à l'homme ils sont proprement finis comme lui-même l'est, *soit parce que par le péché ils sont falsifiés et corrompus* » (1). Voilà le mot lâché, qui va pendant plus d'un siècle de luttes épuisantes séparer les deux camps. Spinoza demande si, quand l'Ecriture répugne à la raison, celle-ci doit se soumettre avec raison ou aveuglément. Le second est indigne d'un être intelligent, le premier est contradictoire, puisque nous ne recevons l'Ecriture que par le commandement de la raison. — Mais Spinoza parle comme si c'était notre raison qui crée la vérité, notre œil qui crée la lumière. « Si lorsque Dieu met devant « nous sa vérité, témoignant clairement d'elle en sa parole... nous « trouvons diverses choses en notre entendement de même qu'en « notre cœur qui y répugnent, n'en soyons pas surpris. *Nos « pensées propres ne valent pas plus que nos propres affec- « tions* » (2).

Malentendu fondamental. Si, pour Spinoza, la pensée et l'être se confondent, oui la raison crée la vérité. La vérité n'est pas hors de nous, mais en nous, elle est notre esprit. La conception de la vérité bloc, objet extérieur à l'entendement suscitera toutes les révoltes ; pourquoi croire la raison quand elle nous dit : ceci est révélé de Dieu et ne pas la croire quand elle dit : ceci n'est pas admissible ? C'est un abus funeste de l'idée que l'esprit est obscurci par le cœur.

1. P. 375.
2. P. 391.

En somme, Yvon réunit en lui le vieil homme, qui, selon la formule scolastique, bâtit avec sa raison au recto de la page une métaphysique intellectualiste et entonne au verso un couplet contre la raison, — et l'apologiste de l'avenir, qui fonde la justification de sa foi non sur des raisonnements, mais sur la psychologie et l'expérience. La seconde partie de son œuvre lui aliènera tous ceux, de plus en plus nombreux, qui croient en la raison humaine et qui ne vont à Spinoza que parce qu'il l'a divinisée.

Après lui il y aura des réfutateurs philosophes, qui s'appliquerent à renverser le principe panthéiste de l'unité de substance, et des réfutateurs de la critique biblique. Les premiers sont *Aubert de Versé, Lamy, Jaquelot, Bayle, Malebranche, Fénelon.* Les seconds : *Levassor, Huet* et, d'une manière générale, tous les apologètes proprement dits (1). Depuis le Traité, il est difficile d'écrire une défense de la religion sans consacrer de longs chapitres à l'authenticité des livres de l'Ancien Testament, et sans réfuter les objections contre le miracle et la prophétie sous la forme renouvelée que leur a donnée Spinoza. Nous ne comptons pas Richard Simon parmi ses adversaires sérieux, bien qu'il l'ait attaqué sur l'inspiration des livres sacrés. Il a beau doser son rationalisme, il est le meilleur auxiliaire du philosophe et c'est par lui que le virus de la libre critique s'insinuera dans l'Eglise ; aucun orthodoxe ne s'y est trompé.

Nous retrouverons à propos de Simon et Leclerc ces apologistes généraux, qui, dans l'examen des doutes modernes, visent à la fois Spinoza, le critique protestant et le catholique ; retenons ici seulement les philosophes antispinozistes.

Sauf les très grands esprits, Malebranche, Bayle, Fénelon, ils fondent leur réfutation sur un malentendu irrémédiable. Ils ne comprennent pas comment toutes les notions de l'Ethique doivent être transposées en pensée mathématique pour devenir intelligibles. Que l'auteur traite de l'existence nécessaire, de la cause, la géométrie ne lui fournit pas seulement un procédé d'exposition, elle est le moule même de sa pensée, la catégorie unique de son

1. Jean *Graverol*, ancien pasteur de Lyon, atteint indirectement Spinoza dans son « Moses vindicatus » (1694), réfutation de l' « Archeologia philosophica » de Burnet qui voyait dans la Genèse des allégories. On trouve aussi des réfutateurs partiels de l'Ethique : ils n'apportent rien de nouveau. L'ouvrage de *Huet* : « De concordia rationis et fidei » (1691) est indirectement antispinoziste. *La Placette* prouve la liberté par l'expérience intime, dans ses « Eclaircissements sur quelques difficultés qui naissent de la considération de la liberté nécessaire pour agir moralement ». Amst. 1709, 12. *Pictet* combat l'idée de la substance unique par ses conséquences absurdes : « Traité contre l'indifférence des religions », éd. de 1716, Amst. 12.

esprit. Pas d'autre causalité que la causalité mathématique, selon laquelle la définition de la circonférence est cause des théorèmes qui en découlent. Ils sortent d'elles sans rien lui ajouter de nouveau par ce déroulement intérieur qu'est la déduction ; chacun n'est qu'un aspect de la même réalité et pourrait aussi bien être considéré comme définition à son tour. Nos philosophes abordent les propositions spinozistes, préoccupés par la notion traditionnelle de la cause tirée de l'observation externe ou interne. De là leur désarroi, leur indignation, leur argumentation laborieuse qui tombe tout entière à faux.

Aubert de Versé

Aubert de Versé, ci-devant ministre de la religion réformée (1), est un de ceux qui contiennent le plus mal leur rage philosophique. Il appelle Spinoza : « infâme, misérable, impertinent, fourbe, juif apostat » (2). Il voit nettement la filiation du spinozisme par rapport au cartésianisme qu'il combat aussi. Il ne comprend pas l'identification fondamentale établie par Spinoza entre l'essence et l'existence, ni qu'en parlant de la nécessité de Dieu, Spinoza veut dire non seulement que Dieu existe nécessairement, mais que ses manières d'être sont aussi nécessaires que les théorèmes, une fois la définition posée. Il repousse l'idée d'une substance unique: deux substances pouvant différer par autre chose que par leurs attributs essentiels et leurs modifications, par exemple par le lieu. Dieu, souverainement parfait, travaille une matière éternelle comme lui, mais imparfaite. Aubert ne veut pas de la création *ex nihilo*, absurdité introduite par Tertullien, pas davantage d'un monde émané de Dieu : d'où viendrait notre imperfection ? Pour rendre possibles les rapports de la pensée et de l'étendue, Malebranche subtilisait l'étendue, Aubert fait l'esprit et Dieu corporels. Cette solution était trop en dehors des habitudes de pensée du temps, surtout chez les chrétiens, pour plaire.

François Lamy

Nous la voyons dédaigneusement jugée par le fervent disciple de Malebranche, le bénédictin François Lamy, qui publia en

1. *De Versé*, né au Mans, mort à Paris en 1714, naquit et mourut catholique. Il fut un temps calviniste, puis socinien, et est surtout connu comme adversaire de Jurieu. *L'Impie convaincu, ou Dissertation contre Spinoza où l'on réfute les fondements de son athéisme*, parut à Amsterdam en 1684, 8°.

2. La candeur des gens d'église imaginait volontiers la noirceur de son âme peinte sur son visage. Voir la calomnie du Ménagiana (Amst., 1695) réfuté par *Colerus* : « La vérité de la résurrection de J.-C. défendue contre B. de Spinosa et ses sectateurs, avec la vie de ce fameux philosophe ». La Haye, Johnson, 1706, 8°, p. 158 : « Bien des personnes qui l'ont vu m'ont assuré qu'il était petit, jaunâtre, qu'il avait quelque chose de noir dans la physionomie et qu'il portait sur son visage un caractère de réprobation. »

1696 « *Le nouvel athéisme renversé, ou réfutation du système de Spinoza* tirée pour la plupart de la connaissance de la nature de l'homme » (1). Il avait donné deux ans auparavant un traité d'apologétique (2), résumé bref et superficiel des preuves classiques, par les témoignages rendus à Jésus-Christ dans l'évangile (par Dieu, par lui-même, par le Baptiste), par les prophéties et les miracles. Il y ajoutait deux arguments *a priori :* la religion chrétienne est la seule qui adore Dieu en esprit et en vérité et par un chef d'une dignité infinie, sans lequel les êtres finis ne sauraient avoir aucun rapport avec l'infini (3). A l'exemple de St-Thomas, il distinguait avec force le contenu obscur de la religion et le contenant évident, c'est-à-dire le fait même de la révélation. Mais il ne prouvait le contenant que par les arguments les plus ordinaires. Son livre ne pouvait avoir aucun effet sur les incrédules.

Son ouvrage contre Spinoza n'est pas plus efficace. Une fois exprimés l'horreur que lui causent « les extravagances d'une cervelle renversée » et l'étonnement qu'il éprouve à entendre Spinoza parler encore de connaître Dieu, l'aimer, se sauver, il promet une démonstration populaire de la religion, et une géométrique, dans le goût de l'Ethique, à l'usage des habiles.

Il annonce que la connaissance de l'homme est le grand écueil du spinozisme et nous attendons avec intérêt une critique fondée sur la psychologie qui est, en effet, l'ennemie redoutable des systèmes logiques de la métaphysique *a priori*. Il nous fait même pressentir l'harmonie du christianisme avec nos besoins (4). Mais il entend surtout par là que la raison livrée à son cours naturel nous mène aux vérités du spiritualisme, que la religion affirme avec autorité. Et voici sa réfutation :

C'est d'abord la critique des principes de Spinoza par les conséquences horribles qui en découlent, procédé contestable, commun aux controversistes de tous les temps. Puisque Dieu est nécessité, il n'est ni législateur, ni rémunérateur. Pas de Providence, pas de miracles. Pas d'enfer ni de paradis. Le péché est inconcevable : l'impie fait aussi bien la volonté divine que le

1. Section I : Importance de la métaphysique. V. sur les rapports de cet auteur avec Malebranche : *Ollé-Laprune :* « La philosophie de Malebranche », t. II, 179 sq. « Il était si occupé de la recherche de la vérité qu'il était devenu comme insensible à tout autre objet. » *Dom Tassin :* « Hist. lit. de la congrégation de St-Maur », 1770, 4°, p. 355.

2. *Vérité évidente de la rel. chrét., ou élite de ses preuves et de celles de sa liaison avec la divinité de J.-C.* Paris, 1694, 12.

3. Réminiscence de *Malebranche.*

4. « Les conseils de l'évangile, tout sévères qu'ils paraissent, sont des remèdes absolument nécessaires à nos maux. » 90.

juste. Pas besoin de Sauveur. La vertu consiste à agir suivant la raison, c'est-à-dire selon la nature, soit chacun selon *sa* nature. Peu importe le culte qu'on rend à Dieu. Les religions sont indifférentes (1).

Suivent une démonstration rationnelle du spiritualisme (2), les preuves cartésiennes de Dieu, un développement sur les causes finales. Voyez la bouche : les dents broyantes sont au fond, car si elles étaient devant, les aliments pulvérisés s'échapperaient. L'œil n'est pas placé au talon ou derrière la tête (3), etc... Il est contradictoire de reconnaître un Dieu infiniment parfait et de lui ôter la liberté et la sagesse. L'homme est aussi sûr de sa liberté que de son existence, par le sentiment intérieur.

C'est ensuite la démonstration traditionnelle et faiblement présentée de la possibilité de l'Incarnation (4). Union n'est pas confusion. L'union de deux substances peut se faire sans mélange et sans altération de leurs propriétés. Ainsi l'union du corps et de l'âme dans l'homme.

Vient enfin une réfutation géométrique du principe de la substance unique (5). La forme géométrique est ici un pastiche artificiel des procédés d'exposition spinozistes. L'incompréhension des formules de l'Ethique est complète (6).

Telle est, dans ses grandes lignes, la réfutation la plus laborieuse que les chrétiens du temps aient opposée au panthéisme de Spinoza. Elle est faible : la critique par les conséquences étant trop facile, et la critique directe tombant à faux, car elle oppose un système à un autre en prenant les mêmes termes dans des sens différents.

Malebranche

Au cours de sa grande œuvre apologétique, MALEBRANCHE ne pouvait pas ne pas combattre le plus grand adversaire contemporain du christianisme. Il le fait assez rarement. Dans le chapitre 9

1. Sect. II, p. 36 sq.
2. L'homme est composé de deux êtres qui sont deux substances parce qu'ils peuvent être conçus chacun seul sans le secours d'aucune autre idée. Il est donc faux qu'il n'y ait qu'une seule substance. Cela suffit pour renverser l'édifice de Spinoza.
3. Traité I, c. 1.
4. Traité II.
5. Traité III.
6. En voici un exemple (propos. 7) : Spinoza ne prouve point que la substance ne puisse être produite par une autre cause. Il dit : c'est impossible, parce que l'idée de cette substance dépendrait de l'idée de sa cause, ce qui est contre la définition de la substance. — Pardon, il n'est pas contre la définition de la substance que son idée dépende de l'idée de quelque autre chose, pourvu que cette autre chose ne lui serve pas de sujet. Or, la cause de la substance n'est nullement son sujet. — (Spinoza parle le langage mathématique, Lamy le langage courant).

de ses *Entretiens sur la métaphysique et la religion* (1688) « Que Dieu agit toujours selon ce qu'il est », il s'indigne à la pensée que les êtres imparfaits et méchants puissent être des parties de l'être parfait : « Quel désordre, quel combat entre la divinité et ses parties ! » (1). Et, dans la 9e *Méditation chrétienne*, il conteste que les esprits soient des modifications particulières de la raison universelle. Spinoza n'a soutenu cela que parce qu'il croyait la création impossible. On dit : Dieu ne peut pas avoir la puissance de tirer quelque chose de rien, mais il est aussi difficile de mouvoir une chose déjà existante. Nous croyons mouvoir plus facile que créer parce que nous pouvons l'un et pas l'autre, ou plutôt « les hommes *s'imaginent* qu'ils ont véritablement la puissance de remuer les corps ». Cela posé, il faut distinguer l'étendue matérielle *qui est créée* de l'étendue intelligible qui est éternelle et infinie. Mais c'est cette distinction qu'un disciple de Malebranche, Dortous de Mairan, ne comprendra plus bien quand il aura lu Spinoza. L'auteur de la Recherche de la vérité, dont le système verse au panthéisme par une pente invincible, était mal placé pour combattre l'auteur de l'Ethique. Sa doctrine sur les rapports de l'âme et du corps, les causes secondes, la vision en Dieu, est toute pénétrée d'un panthéisme latent. Si nos idées viennent de Dieu, que devient notre liberté ? La vision en Dieu ne conduit-elle pas à l'existence en Dieu ? Si Dieu n'agit que par des volontés générales, que devient le miracle ?

Jaquelot

Plus expresse est la réfutation donnée par JAQUELOT dans sa « Dissertation sur l'existence de Dieu » (2). Il y a une substance, qui n'existe pas nécessairement parce qu'elle ne contient pas l'existence dans sa définition. Le sophisme de Spinoza consiste à unir étroitement l'existence à la substance. — C'est toujours la même incompréhension du caractère mathématique des notions de l'Ethique. Jaquelot démontre un Dieu créateur de l'Univers

1. V. sur cette controverse philosophique qui déborde notre cadre l'article cité de *Brunschvicg* (R. mét., 1905, p. 692 sq.) : « Historiquement, il est possible de soutenir que l'absurdité est simplement la transposition inconsciente que Malebranche le premier a fait subir au spinozisme. » Il demande au Dieu de Spinoza « de justifier par la perfection absolue de son essence non seulement l'univers tel que le conçoit l'intuition rationnelle, l'unité du tout, — mais l'univers tel que se le figure l'imagination, la multiplicité des parties ». Or, « *l'univers matériel et fini n'est qu'une apparence* née de l'imagination humaine et de ses auxiliaires : le nombre, le temps, l'espace divisible ». *Ib.*, 701 et 704.

2. La Haye, 1697, 4°, réimpr. Paris, 1744, 3 v. 12. C'est le premier ouvrage apologétique de l'auteur. *Jaquelot*, né à Vassy en 1647, fut chassé par la Révocation à Heidelberg, puis à La Haye. Le roi de Prusse l'appela à Berlin où il mourut en 1708. Il est surtout connu par sa controverse avec Bayle.

par les preuves cartésiennes, notre liberté par le pouvoir que nous avons d'appliquer notre esprit à la méditation, d'agir contre notre inclination naturelle. Bayle lui reprocha d'avoir mal établi la liberté divine et humaine.

Bayle

Il ne faut pas être surpris de voir « l'impie » BAYLE attaquer avec vigueur l'impie Spinoza. L'article « *Spinoza* » du Dictionnaire critique (1) n'est pas uniquement un article-bouclier à l'abri duquel passeront les hardiesses voisines. Bayle a sans doute grand plaisir à jouer une fois au naturel le rôle de philosophe bien pensant, mais c'est l'Ethique qu'il attaque. Le Traité a, comme bien on pense, toute sa faveur. Or, ce grand démolisseur des constructions métaphysiques devait se piquer au jeu, en présence d'un monument dont l'architecte proclamait la solidité nécessaire. D'autant plus qu'il n'en est pas de plus purement spéculatif, offrant moins de contact avec l'expérience. Or, comme M. Delvolvé l'a lumineusement établi (2), le « sceptique » Bayle est un esprit positif qui n'admet de philosophie que celle qui s'appuie sur les faits et prolonge le mieux notre connaissance des faits. C'est au nom de l'expérience qu'il repousse l'unité de substance. Nous concevons distinctement la matière comme composée de parties extérieures les unes aux autres ; ses modifications continuelles sont incompatibles avec l'unité de Dieu. Nous constatons par l'expérience des existences distinctes qu'aucun raisonnement *a priori* ne peut identifier.

A cette fin de non recevoir péremptoire Bayle ajoute l'argument déjà classique tiré du principe de non contradiction : Dieu substance unique ne peut pas au même moment dire oui et non, aimer et haïr (3) ; et une protestation d'ordre moral contre un système qui fait Dieu auteur de toutes les erreurs et de tous les crimes.

Fénelon

Après Bayle, le meilleur réfutateur de Spinoza est sans contredit FÉNELON. C'est dans le chapitre 2 de la seconde partie de « l'Existence de Dieu » qu'il a systématisé ses idées sous le chef: « Si l'être infini peut être la collection de tous les êtres. » Toutes

1. La 2e édition renferme une défense des premières critiques. L'année même de la publication du Dictionnaire, *Bayle* écrivait à l'abbé Dubos : « J'attends avec impatience l'exemplaire du livre du P. Lami contre Spinoza pour voir le tour qu'il a pris ; car peut-être n'a-t-il pas choisi celui qui serait le plus propre par rapport à l'entêtement des Spinozistes de ces quartiers. » 28 mai 1697. Let. inédites, R. h. l., oct-déc. 1912, p. 930.

2. *Essai sur Pierre Bayle*, Alcan, 1906, 8°. Nous nous inspirons ici du chap. 5 de la IIe partie de cet excellent ouvrage, p. 259 sq.

3. « Dieu modifié en Allemands a tué Dieu modifié en mille Turcs,... il se persécute, il se tue, il se mange, il s'envoie sur l'échafaud », art. *Spinoza*.

les preuves qu'il a données précédemment de l'existence de Dieu prouvent bien une perfection infinie, mais elles ne prouvent pas qu'elle soit distincte de l'ensemble des êtres. Le tout est plein et continu, il n'y a de changement que dans les relations réciproques des parties. Pourquoi ajouter à l'Univers une autre nature incompréhensible ? — A cela Fénelon répond : 1° *cette hypothèse suppose l'infinie perfection changeante et variable.* Toutes les parties séparément sont changeantes. Donc le tout doit l'être, car il n'est pas une idée abstraite mais la totalité des parties. Or, on peut concevoir un tout immuable, donc plus parfait.

2° *Ce qui est composé ne peut être l'infini absolu.* Car si l'on admettait une identité réelle des parties, l'une serait l'autre, la terre serait l'eau, le chaud le froid, ce qui est absurde. Et, à admettre une séparation réelle, on retombe dans l'imperfection que relève l'objection précédente. « S'il y a identité réelle entre les parties et le tout, il faut dire ou que le tout est chaque partie ou que chaque partie est le tout » (1). Si le tout est chaque partie, il a les imperfections des parties et renferme des contradictions. Si chaque partie est le tout elle est infinie, immuable, donc n'est plus partie et rien de ce qu'elle paraît.

3° *Tout composé ne peut exister par soi,* puisque chaque partie est imparfaite ; et un composé ne peut être infini, puisqu'on peut toujours lui ajouter ou retrancher une partie. L'infini doit être Un.

4° *Un composé d'êtres infinis ne répond pas à l'idée de l'infinité absolue.* Il est contradictoire, car d'une part il contient des perfections infinies, et, d'autre part, la faculté de croître et de décroître (puisqu'il est composé) lui ôte la principale.

Spinoza nierait que l'Etre soit un composé, à moins qu'on ne veuille dire que la définition est composée des théorèmes qu'elle enferme. Ainsi, même cette réfutation si séduisante porte mal. Le spinozisme est un bloc ; on accepte ou l'on n'accepte pas sa définition de la substance. Il y est tout entier renfermé. Et l'adoption ou le rejet de cette définition, comme de tout autre système métaphysique, ne s'impose par aucune raison démonstrative.

Mais ce qu'il y a d'intéressant, c'est que, malgré sa critique, Fénelon tend lui-même au panthéisme, et cet éclectique qui fond tous les grands spiritualistes, utilisant la grandeur et la bassesse de l'homme d'après Pascal, la liberté d'après Descartes, l'action de Dieu d'après Malebranche, le mal détail de l'ensemble d'après Leibniz, est avant tout un platonicien qui a lu Spinoza. « Dieu

1. 2e part., c. 2, 2°.

« est éminemment et d'une manière infiniment parfaite *tout ce* « *qu'il y a de réel et de positif* dans les êtres qui existent, tout « ce qu'il y a de positif dans les essences de toutes les créatures « possibles dont je n'ai point d'idée. Il a tout l'être de chacune « de ses créatures, mais en retranchant la borne et les imperfec- « tions qui la restreignent et la rendent imparfaite » (1). Fort bien, mais voici qui ne laisse pas d'inquiéter : Aussi ne faut-il pas le restreindre et le considérer sous l'idée seule d'esprit. L'Ecriture le dit Esprit pour éloigner l'idée qu'il soit corporel, mais Etre dit plus qu'esprit. S'il était esprit selon notre manière bornée de concevoir, il ne pourrait pas produire et mouvoir la nature corporelle, tandis qu'*il peut tirer de son être les esprits, les corps et toutes les autres essences possibles.* Dans le chapitre 3 sur l'Unité du premier être, Fénelon reprend avec force : l'Etre doit être tout l'être, sinon la totalité de l'être serait une composition, imparfaite et pas infinie. Et dans la prière à Dieu qui clôt la première partie (2), un magnifique élan vers le Dieu qui est en nous accuse la tendance au panthéisme que tout mystique porte en lui. Nous n'échappons à Dieu qu'en nous échappant à nous-mêmes. Cette preuve de Dieu par le sentiment interne de sa présence, qu'il n'a pas traitée dans l'ouvrage, est autre chose que la preuve par le spectacle du monde qui en fait l'objet. Et cependant un panthéisme instinctif est leur source commune : le monde et notre âme nous donnent une double révélation de Dieu.

Ainsi, des réfutateurs philosophes de Spinoza, trois ne l'ont pas compris ou n'étaient pas de taille à le combattre ; trois en étaient dignes : Malebranche, Fénelon, Bayle ; mais les deux premiers sont déjà gagnés par le panthéisme, au point qu'une partie de leur œuvre rétablit indirectement ce que l'autre combat de face. Un seul adversaire tient bon, et cet auxiliaire occasionnel du spiritualisme chrétien allait se révéler bien plus foncièrement irréligieux que le mystique géomètre.

Pendant que les penseurs subissaient l'influence de la pensée de Spinoza, sa critique agissait sur les jeunes gens (3).

L'esprit nouveau de la critique biblique s'introduisait dans les églises mêmes, par deux théologiens dont les idées firent une sensation profonde et provoquèrent une réaction de défense : le protestant Jean Leclerc et le catholique Richard Simon.

1. 2e part., c. 2. « Ce que c'est que Dieu ».
2. C. 92.
3. V. l'Avertissement du « Nouvel athéisme renversé ».

CHAPITRE III

Jean Leclerc et Richard Simon

I. — L'Éveil de la critique

Il est possible que ces deux hommes fussent arrivés seuls à concevoir la critique biblique indépendante. Mais *Hobbes* (1), *Spinoza*, *La Peyrère* (2), les y ont aidés. Bien qu'ils ne l'avouent pas, cette influence nous paraît difficilement contestable.

Le sens littéral

Pour appliquer à l'étude de la Bible les règles que, depuis la Renaissance, les savants appliquaient avec plus ou moins de rigueur à l'étude des textes profanes de l'antiquité, le catholique avait à déchirer deux voiles : la croyance au livre inspiré et la foi à la tradition dépositaire du vrai sens. Le préjugé du livre saint occupait seul le protestant, mais bien plus fortement encore que le catholique, puisque l'Ecriture, que Rome subordonne à la Tradition, était pour les réformés l'unique règle de la foi. Les traditions de l'exégèse orthodoxe n'étaient pas pour eux contraignantes. Sans parler des sociniens, que la liberté d'examen rendit aussi hardis qu'on pouvait l'être, les réformateurs avaient jeté par-dessus bord, en même temps que les Pères et le moyen-âge, une bonne part de l'exégèse allégorique, et, depuis l'origine, les érudits protestants contestaient les interprétations par lesquelles l'Eglise appuie de textes les dogmes proprement romains. D'ailleurs, mettre la Bible aux mains de tous c'était préparer la sou-

1. Nous ne parlons pas des initiateurs *Capelle* et *Morin*, dont l'orthodoxie n'était pas suspecte. Dans son « Léviathan », III, 33, *Hobbes* traite « du nombre, de l'ancienneté, de l'autorité et de l'interprétation des livres de la Bible ». V. infra p. 50.

2. Le protestant *La Peyrère*, de Bordeaux (1594-1676), soupçonna, en lisant au chap. 5 de l'épître aux Romains : « Comme par un seul homme le péché est entré dans le monde », etc... qu'il y avait eu des hommes avant Adam. Il profita d'un séjour aux Pays-Bas pour exposer sa thèse dans un livre qui fit scandale : « *Præadamitæ* sive exercitatio super versibus 12, 13, 14, capitis V epistolæ Pauli ad Romanos, quibus indicantur primi homines ante Adamum conditi. » 1655, 4°. L'ouvrage fut brûlé par le Parlement de Paris. L'auteur, arrêté à Bruxelles sur l'ordre de l'archevêque de Malines, obtint sa liberté en abjurant le protestantisme et en se rétractant à Rome. Il devint bibliothécaire du prince de Condé.

veraineté du sens littéral dans les esprits peu entrainés à la théologie.

C'est cependant le catholique qui formula de la façon la plus moderne les exigences de la critique scientifique. Cela tient non seulement à la qualité plus solide de son érudition orientale, mais surtout à l'assurance qu'il avait ou feignait d'avoir en la tradition, antérieure et supérieure à l'Ecriture. Les fréquentes sorties de Simon contre les protestants (1) et leur superstition de la Bible, ne sont à notre avis qu'une habileté, peut-être à demi-consciente, pour rassurer les autorités ecclésiastiques. En insistant sur le caractère relatif et secondaire de la tradition écrite, idole des protestants, il se donnait les coudées plus franches pour la critiquer (2), mais la contre-partie manquait, car il se gardait d'autre part d'exalter imprudemment la tradition orale. Il n'a pour elle que des louanges convenues ; en réalité, il lutte sans cesse pour échapper à son étreinte, Bossuet ne s'y est pas trompé.

Bossuet le blâma, puis le persécuta pour avoir essayé, dans la « Version de Trévoux », de traduire le Nouveau Testament selon la vérité philologique, non selon la vérité catholique (3). Quand les Pères ont fixé le sens d'un mot ou d'une phrase sur lesquels l'Eglise appuie un dogme, la linguistique et la grammaire n'ont plus voix au chapitre. Ainsi les mages *adorèrent* l'enfant Jésus (Mat. 1, 11). Ne dites pas qu'ils le saluèrent ou qu'ils lui rendirent hommage ; vous nous ôteriez une preuve de la divinité du Christ. Mais le « moqueur déclaré », comme l'appelait son grand adversaire, se débattait ou pirouettait sans céder. Car « il y a bien de « la différence entre le sens théologique et celui qu'on appelle « grammatical ou littéral. Un interprète doit toujours avoir devant « les yeux ce dernier. Autrement chacun prendra la liberté de « traduire l'Ecriture selon ses préjugés, et alors ce ne sera plus « interpréter la parole de Dieu, mais l'expliquer selon ses idées » (4). Les traducteurs des divers partis font du N. T. un traité de dogmatique.

1. Précaution analogue chez les jansénistes. Le zèle déployé par *Port-Royal* contre ces frères spirituels qu'étaient les calvinistes tient un peu à leur ardent désir de mettre leur orthodoxie au-dessus du soupçon.

2. Les « modernistes » contemporains ont, eux aussi, tiré grand parti de cette relativité, admise par l'Eglise. M. *Margival* se trompe, à notre avis, lorsqu'il accepte bon jeu bon argent la tactique de *Simon* et le croit bon catholique sur sa parole. Mais M. Margival est un disciple moderne de Simon et a besoin des mêmes sûretés.— *Essai sur R. Simon et la critique biblique au* XVII*e siècle*, Maillet, 1900, 8°.

3. « *Nouveau Testament de N.-S. J.-C.* traduit sur l'ancienne édition latine avec des remarques », Trévoux, 1702, 4 v. 8°. Bossuet condamna l'ouvrage, ainsi que le cardinal de Noailles, et publia contre lui 2 *Instructions*, Paris, 1702-3, 2 v. 12.

4. *Hist. crit. des Versions du N.-T.*, 1690, 4°, p. 117. V. note suivante.

La théopneustie ébranlée

En 1685 paraît son *Histoire critique du Vieux Testament.* Tout le livre est téméraire, par la recherche des sources, des dates, des interprétations, qui trouble la confiance officielle dans l'intégrité des Ecritures juives (1). Mais la nouveauté scandaleuse est l'atteinte qu'un homme d'Eglise porte à l'authenticité du Pentateuque par la thèse suivante : Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque entier. Il a fait les lois et les ordonnances. Des écrivains publics, scribes ou chroniqueurs officiels dont Simon suppose l'existence, ont rédigé la partie historique sur l'ordre de Moïse et peut-être après lui. De là les invraisemblances menues ou fortes relevées par Aben-Ezra.

La même année, Jean Leclerc (2) critiqua cette hypothèse dans les *Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du Vieux Testament.* Mais c'était pour opposer une conjecture à une autre. « Le compilateur du Pentateuque a pu « être un israélite craignant Dieu qui aurait recueilli tous les « écrits de Moïse et y aurait ajouté d'autres faits tirés de livres « anciens et dignes de foi en faveur des Samaritains, vers le « temps de la Captivité » (3). Ce serait, par exemple, un sacrificateur envoyé de Babylone pour instruire les nouveaux habitants de Palestine, vers la 18e année de Josias.

Les lettres 11 et 12 des « Sentiments » formaient un *Traité de l'inspiration des auteurs sacrés* qui n'est pas un hors-d'œuvre, car il est difficile de soulever la question d'authenticité d'un livre saint sans toucher à celle de l'inspiration. Ce traité fit horreur.

Le but de Leclerc était pourtant très religieux. Conscient des

1. Nous n'avons pas à analyser ici l'œuvre colossale de Simon ; nous étudions la défense, non l'attaque. *Nous indiquons seulement la direction et les principaux résultats de cette attaque, pour éclairer les points sur lesquels porte la défense.* On trouvera l'analyse de l'Histoire critique dans *Marginal*, o. c. Simon poursuivit méthodiquement ses recherches dans l'*Histoire critique du Texte du N. T.*, Rot., 1689, 4°, à laquelle le protestant *Coulan* répondit par un *Examen...* (Amst., 1696) ; — l'*Histoire critique des Versions du N. T.*, Rot., 1690, 4°, qui le mit en conflit avec Arnauld ; — l'*Histoire critique des principaux Commentateurs du N. T.*, Rot., 1693, 4°, combattue avec force par Bossuet dans sa *Défense de la tradition et des Saints Pères.* L'irréductible opposition de l'exégèse traditionnelle et de l'exégèse scientifique se marque dans cette réponse par des formules et des exemples saisissants. C'est le livre à lire pour le lettré « honnête homme » qui veut comprendre vite et bien la révolution religieuse que Simon pouvait opérer, si, pendant près d'un siècle, les disciples ne lui avaient manqué. Nous ne pouvons en faire état, car il parut en 1753 dans le 2e volume des *Œuvres posthumes* de Bossuet (Paris, 4°).

2. Littérateur et théologien (1657-1736), professeur à Amsterdam de 1684 à 1728, un des esprits les plus ouverts du temps. Il est encore connu des lettrés par ses « Bibliothèques » : *Bibliothèque universelle et historique* (1686-93) ; *Bibliothèque choisie* (1703-13) ; *Bibliothèque ancienne et moderne* (1714-27).

3. « *Parrhasiana* ou pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale et de politique. Avec la défense des divers ouvrages de M. L. C. — Amst., 1699, 8°, par *Théodore Parrhase* (Jean Leclerc).

obstacles que les affirmations antihistoriques et les absurdités métaphysiques opposent à la foi, il est de ceux qui périodiquement vont essayer d'ôter ces pierres de scandale. En reconnaissant la non-inspiration des livres historiques, on « soudra tout « d'un coup une infinité de difficultés que les libertins ont accou- « tumé de proposer contre l'Ecriture sainte, qu'il n'est pas pos- « sible de soudre selon les principes ordinaires... on les verra « embrasser sans peine ce qu'ils ont rejeté jusqu'à présent avec « opiniâtreté parce qu'on l'appuie mal à propos sur des suppo- « sitions qui se trouvaient contraires à toutes leurs lumières ».

Sa méthode découle du principe protestant : l'inspiration des Ecritures se révèle par le témoignage intérieur du St-Esprit. Alors que l'Eglise catholique préfère prouver cette inspiration juridiquement, par des productions de titres : authenticité des livres, dons surnaturels de leurs auteurs, constitution du canon, tradition constante, le protestant confronte leur contenu avec les exigences de sa conscience ou les besoins de son cœur, et de l'harmonie entre le livre et ces besoins il conclut à son origine divine. Cette conclusion n'est pas la conséquence d'un raisonnement : c'est une impression directe, l'intuition d'une « onction » spéciale. Telle était du moins la notion des réformateurs.

La scolastique protestante du XVIIe siècle revint vite à la démonstration dialectique et traditionnelle de l'inspiration, mais le principe de la Réforme restait vivant chez les théologiens en marge de l'orthodoxie et prenait insensiblement la forme suivante: la conformité de la Bible à la conscience morale et à la raison prouve son inspiration. Leclerc soutint que là où la Bible choque la raison ou la conscience, elle n'est pas inspirée. Le désordre et les sutures maladroites des livres historiques prouvent qu'ils ne sont pas l'œuvre d'auteurs privilégiés, mais de personnes pieuses visant à l'édification. Les *Proverbes* sont des conseils de la sagesse humaine. Dans *Job*, Dieu approuve des choses « qui ressemblent « fort à des blasphèmes » : « puissé-je n'être pas né ; — te sied-il bien de me faire tort ? » (1). Il n'est pas besoin d'inspiration pour savoir que Dieu afflige quelquefois les bons pour les éprouver. Il y a des cruautés dans les *Psaumes*, des enfants écrasés sur la pierre (2). *L'Ecclésiaste* soutient le sentiment sadducéen que tout finit avec la vie. Rien dans le *Cantique des cantiques*, ni dans l'A. T., ni dans le N. T., n'autorise l'application allégorique de ce poème à la synagogue ou à l'église.

Si nous passons aux auteurs du N. T., nous constatons qu'ils

1. C. 10.
2. Ps. 136, 8.

ont souvent péché ; Paul s'emporte contre le Souverain Sacrificateur, il dispute avec Pierre. Ils connaissaient les principes de la religion judaïque et le fond de la religion chrétienne, et raisonnaient ensuite sur ces bases avec leur raison humaine. On ne doit donc pas regarder toutes leurs paroles comme des oracles. Les martyrs protestants, avec les simples forces de leur esprit, ont tenu devant les juges des discours aussi beaux que ceux des apôtres. Si l'inspiration des apôtres était telle qu'on le prétend, ils seraient sur ce point les égaux de Jésus-Christ.

En somme, Leclerc fait partie de ce groupe intermédiaire de chrétiens que les incrédules tirent volontiers à eux parce qu'il insiste sur le caractère raisonnable du christianisme. Il dépouille la religion de tout l'adventice pour la rendre moins vulnérable. Les protestants écartaient déjà ce qu'ils appelaient les « additions » catholiques, pour limiter leur foi à l'Ecriture. Leclerc concentre cette foi sur l'essentiel de l'Ecriture, sur l'évangélique. Il n'est pas moins pieux, il est plus moderne. Il diminue en lui non la foi « *qua* creditur », mais celle « *quæ* creditur ». Il embrasse d'une foi aussi intense des objets moins nombreux.

Leclerc et Simon, attaqués tous les deux pour leurs conjectures critiques, continuèrent à disputer entre eux au sujet du Pentateuque. Il n'est pas utile de suivre ici les phases de ce débat (1). Il restait de leur tentative la *méthode* qui leur était commune, et le premier *résultat* de son application qui ressemblait à la conclusion de Spinoza : Le Pentateuque n'est pas, au moins tout entier, écrit de la main de Moïse. Par là la conception orthodoxe de l'inspiration était fortement ébranlée. Le catholique et le protestant s'unissaient dans une même antipathie pour la spéculation et, au fond, pour la théologie, Simon parce que la préoccupation théologique vicie l'exégèse, Leclerc par pudeur rationaliste (2).

Après avoir montré leur méthode en action, Simon dans son *Histoire critique*, Leclerc dans ses *Commentaires sur le Penta-*

1. *Simon* oppose à *Leclerc* une « Réponse au livre intitulé : Sentiments... », Rotterd., 1648, 1°. *Leclerc* réplique par la « Défense des Sentiments... », Amst., 1686 et 1689, 8°. *Simon* riposte par le traité « De l'Inspiration des livres sacrés », Rot., 1687 et 1699, 4°, suivi de la « Réponse au livre intitulé : Défense des Sentiments... par le prieur de Bolleville ». Le traité de l'Inspiration s'applique « à satisfaire quelques théologiens de Paris qui ne peuvent concilier l'inspiration de l'Ecriture avec ce qu'on a dit des écrivains publics chez les Hébreux ». (Avertissement).

2. « Les lumières de l'esprit ne vont qu'aussi loin qu'il faut pour régler notre conduite sur la volonté de Dieu et pour parvenir au souverain bonheur ». *Parrhasiana*, t. I, 355. Sur l'union de J.-C. avec Dieu, par exemple, « il ne faut pas s'imaginer d'en savoir plus que ce qui nous a été révélé, mais *se contenter de cela sans y rien ajouter* ». *Ib.*, 119.

tcuque (1), ils en exposèrent les principes : le premier dans son *Traité de l'Inspiration des livres sacrés* (1687), le second dans l'*Ars critica* publié seulement en 1696 (2). Voici les idées de Simon :

On doit accorder l'inspiration des livres sacrés avec la raison.

La critique regarde aussi bien les livres sacrés que les livres profanes.

On a toujours fait la critique des livres saints même dans les siècles les plus barbares.

Il n'y a pas eu de Providence spéciale pour la conservation des livres saints, comme le croient par erreur les juifs et quelques protestants dont Spanheim le jeune (3).

Il faudrait, tout en laissant la Vulgate dans l'usage de l'Eglise, en faire une nouvelle sur les originaux (4), à laquelle on se réfèrerait dans les doutes.

Il est indifférent que Moïse ait écrit de sa main le Pentateuque ou par des scribes (5).

Ces scribes rapportaient ce qu'ils avaient vu et entendu, tout comme Luc et Jean ; ils étaient inspirés au même titre (6).

Quand on dit que les livres de l'Ecriture sont des abrégés, on ne veut pas dire qu'ils soient imparfaits.

D'ailleurs, — et ceci est le coup de massue, — *l'hypothèse des scribes est le seul moyen de ne pas ruiner l'autorité des livres de Moïse,* puisqu'on y trouve des noms inexacts, des faits postérieurs à lui, etc...

Suivait la critique des onze objections de Spinoza contre le Pentateuque, pour montrer comment on doit s'y prendre lorsqu'on est compétent. Aben Ezra, qui l'était, n'a point du tout tiré de ses

1. « *Genesis sive Mosis prophetæ liber I,* ex translatione J. Clerici, cum paraphrasi perpetua, commentario philologico, dissertationibus criticis et tabulis chronologicis. » Amst., 1693 fol., et *Mosis prophetæ libri IV, ib.,* Ed. plus complète 1710.

2. « *Ars critica* in qua ad studia linguarum latinæ, græcæ et hebraicæ via munitur, veterumque emendandorum et spuriorum scriptorum a genuinis dignoscendorum ratio traditur. » Amst., 1696, 2 v. 8°. Il y eut 5 éditions, les deux dernières, 1712 et 1731, augmentées. On peut y joindre : « Epistolæ criticæ et ecclesiasticæ *in quibus ostenditur usus artis criticæ* ». Amst., 1700, 8°.

3. On saisit ici une des habiletés de *Simon,* qui consiste à démolir aux dépens des hérétiques une idée courante aussi dans l'Eglise.

4. Autre habileté. Cette concession grave au bon sens et à la science sentait jusqu'alors l'hérésie. *Simon* la fait passer en ne perdant pas une occasion d'exagérer les fautes des versions protestantes et de la janséniste (Version de Mons).

5. A moins que ces scribes ne soient des particuliers sans commission.

6. Rapprochement contestable, car Jean au moins a reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte.

observations les conséquences qu'en tire Spinoza, disciple de La Peyrère. On peut admettre des interpolations dans un livre sans en nier l'authenticité. — Sans doute, mais à la condition d'adopter un système à la Simon, ce qui n'est guère moins funeste aux yeux de l'orthodoxie.

Voici donc quelles sont, en 1685, les pointes poussées par la critique :

Aben Ezra, dont Spinoza vulgarise les remarques, a relevé dans le Pentateuque des anachronismes et des interpolations.

Louis Cappel a montré que même le texte sans voyelles de l'Ancien Testament n'est pas exempt de fautes (1).

Hobbes suppose que Moïse a écrit seulement les chapitres 2 à 27 du Deutéronome.

La Peyrère dit : nous n'avons que des extraits et des fragments des livres de Moïse aujourd'hui disparus (2). Le monde est beaucoup plus ancien que ne le laisse croire la Genèse.

Spinoza : le Pentateuque et les livres historiques sont probablement d'Esdras.

Simon : Moïse est l'auteur des lois et des ordonnances ; sur son ordre, des écrivains publics ont rédigé la partie historique.

Leclerc, qui renonça plus tard à son système : le Pentateuque est l'œuvre d'un sacrificateur israélite envoyé de Babylone pour instruire les nouveaux habitants de la Palestine, sous le règne de Josias.

Ces deux derniers auteurs, hommes de foi, essaient de fonder sur la seule connaissance des langues et de l'histoire la critique indépendante, qu'Erasme avait recommandée. Avec eux l'ennemi est dans la place.

Or, voici où en sont encore certains chrétiens à la fin du XVIIe siècle.

Les Attardés

La même année que l'Histoire critique du Vieux Testament, paraissaient les « *Questions curieuses sur la Genèse,* expliquées par les Pères de l'Eglise et par les plus doctes interprètes » (3), par P. A. M. C'est un fatras ridicule des imaginations des Pères, et des problèmes saugrenus chers aux docteurs du moyen âge. *De quel côté d'Adam Dieu tira une côte :* du gauche, le plus faible, parce que le corps des femmes est plus faible et parce que le cœur, siège de l'amour, si puissant chez les femmes, est à gauche.

1. « *Critica sacra* sive de variis quæ in sacris V. T. libris occurrunt lectionibus lib. VI. » Paris, 1650 fol. L'auteur avait déjà prouvé la nouveauté des points voyelles que l'on croyait antiques et divins.
2. *Præadamitæ*. l. IV, c. 1 et 2.
3. Paris, Debats, 12.

Si cette côte était nécessaire à la perfection du corps d'Adam. « Quelques docteurs croient qu'elle y avait été mise comme sur-« numéraire pour servir de matière au corps de la première « femme, mais ils prétendent qu'il ne fut pas monstrueux parce « que cette côte n'y resta que fort peu de temps et qu'elle était si « bien couverte de chair qu'il n'y paraissait nulle difformité » (1). *Auquel des deux cette côte doit être rendue* au jour de la résurrection ? *Si Adam a pu légitimement épouser Eve* et si leur mariage n'est point « contre l'honnêteté publique » (2). *Si le paradis était sur la ligne équinoxiale. S'il était dans le monde de la lune.* Si le corps d'Adam en l'état d'innocence *aurait été comme les nôtres sujet à quelques superfluités. De quelle espèce de serpent était celui qui tenta Eve.* D'après Pererius, ce fut le Scitale, « qui est si beau, dit Solin, que par la diversité éclatante de ses « écailles et de ses couleurs, il arrête les passants qui le regar-« dent et les rend comme stupides » (3). Mais Delrio croit que c'était une vipère, parce que Jean-Baptiste nomme les juifs diaboliques « race de vipères ». Eugubin croit à un basilic, parce qu'il a une couronne sur la tête qui le montre roi des serpents, mais il est trop petit, laid et malfaisant.

Sans doute, ces dissertations ne sont pas l'essentiel de la spéculation théologique au temps de Malebranche. Elles ne révoltent pas encore cependant le public religieux, et il n'est pas rare de trouver chez les apologistes graves un écho des préoccupations de notre auteur. C'est dire qu'ils étaient mal préparés à comprendre ou à réfuter la critique biblique déjà solidement munie.

Allix, ancien pasteur de Charenton, érudit estimé, ne craint pas de tirer parti des passages choquants de la Bible (4) : Moïse, si sage, n'aurait pas rapporté en détail des futilités, des crimes, des obscénités, si tous ces traits n'avaient pas de rapport à l'attente du Messie ; l'histoire des filles de Loth, celle de Juda et Thamar, de Léa et des mandragores montrent le désir du Messie obsédant depuis Adam l'esprit des anciens fidèles (5). Dieu utilise

1. P. 108.
2. P. 113.
3. P. 302.
4. Dans ses *Réflexions sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament pour établir la vérité de la rel. chrét.*, Amst., 1689, 2 v. 8°. L'ouvrage comprend 3 parties. La 1re, sur le Pentateuque, parut à Londres en 1687. La 2e est sur les Prophètes, la 3e sur le N. T. (V. *Fabricius : Delectus argumentorum et syllabus scriptorum qui veritatem religionis christianæ adversus Atheos etc... asseruerunt.* Hamburgi, 1725, pet. 4°, p. 133). *Allix*, né à Alençon en 1641, mort à Londres en 1717, avait étudié à Saumur et à Sedan. Il ouvrit après la Révocation une église de réfugiés à Londres, fut nommé docteur en théologie de Cambridge et d'Oxford, honoris causa, et chanoine de la cathédrale de Salisbury.
5. 1re part., c. 9.

même la haine et la jalousie comme des sentiments mnémotechniques. Il choisit presque toujours des indignes pour que la colère des autres maintienne le souvenir de la promesse. Juda est préféré à Ruben, Jacob à Esaü, David, cadet des enfants d'Isaï, à ses frères, de même Salomon fils de l'adultère.

L'auteur n'a pas trace de sens historique. Il se représente Adam, puis Seth, Enoch, tenant des « assemblées religieuses » chaque sabbat et faisant un « sermon sur la promesse du Messie » pour en enseigner la tradition à leurs descendants.

II. — Les défenseurs de la tradition

Deux auteurs, l'oratorien Bernard Lamy (1) et le bénédictin Jean Martianay (2) firent une défense générale de l'authenticité des livres de la Bible et en particulier du Pentateuque, sans réfuter nommément Simon et Leclerc. Mais trois autres attaquèrent les grands critiques. Avec eux, plus encore qu'avec les réfutateurs de Spinoza, la défense du christianisme traditionnel se localise. C'est une lutte corps à corps avec les novateurs du jour, sur les points précis où ils innovent.

Le Vassor

Le premier en date est l'oratorien Le Vassor, qui dirigea contre Simon et Leclerc en 1688 un traité *de la Véritable religion* (3), où il combattait les théories modernes sur *l'authenticité* des livres de l'Ancien Testament et sur *l'inspiration*. Il vise les trois critiques : le juif, le catholique, le protestant, mais celui qui l'irrite le plus

1. *Apparatus ad Biblia sacra*, Grenoble, 1687 fol. L'édition française parut en 1693 sous le titre d' « Introduction à l'Ecriture sainte où l'on traite tout ce qui concerne les juifs... avec l'histoire du texte original de l'Ecriture, des versions, des polyglottes et des paraphrases ». Cet ouvrage eut un gros succès et fut réimprimé en 1697, 1699, 1709 et 1720. L'auteur y résume brièvement les raisons classiques de l'authenticité des livres saints, sans aucune digression apologétique. Son érudition porte surtout sur les mœurs des juifs et l'histoire naturelle de leur pays, plus que sur la philologie.

2. Ses *Traités de la vérité et de la connaissance des livres de la Sainte Ecriture*, Paris, 1694-97 et 1703, 4 v. 12, sont sans valeur. Ils visent Spinoza, La Peyrère, Hobbes, et leur auteur, qui ne soupçonne pas les difficultés de croire, pense, en faisant des syllogismes, se mettre sur le terrain de Spinoza. Sa défense de la Vulgate soutient une thèse désespérée : « *Continuation du 1er Traité des Ecritures, où l'on défend la Bible de Saint Jérôme contre la critique de M. Simon* ». *Ib.*, 1699, 12. *Lenfant*, chapelain du roi de Prusse, critiqua son 1er Traité dans « Réflexions et remarques sur la dispute du P. Martianay avec un juif ». *N. rép. let.* 1709, p. 479, 599 ; *J. sav.* 1698, p. 151; *M. Trév.*, 1703, p. 1588 ; *Dupin :* « Bibliothèque ecclésiastique » ; « *Hist. lit. de la congrég. de St-Maur* », p. 382 ; *Tassin :* « Hist. des savants de la congrég. de St-Maur », t. I.

3. Paris, gr. 4°. V. *J. sav.*, 1689, p. 32. L'auteur quitta l'Oratoire 2 ans plus tard et se retira en Hollande, puis en Angleterre où il se fit anglican.

est naturellement celui qui fait un si mauvais usage des bienfaits de l'Oratoire.

Ce n'est pas que Le Vassor soit sans culture ; on le sent de la maison qui a produit tant de bons esprits (1), mais il manque d'érudition. Il a de l'Ecriture la connaissance d'un homme pieux qui l'a beaucoup lue pour s'édifier (2). Il a lu les ouvrages contemporains les plus courants, mais il ne paraît pas savoir l'hébreu ; il ne connaît le Talmud que par les ouvrages de *Lightfoot* (3) et de Simon lui-même. N'osant pas s'engager dans la chronologie, il prouve expéditivement l'accomplissement de la prophétie de Daniel non par le calcul des semaines, mais par l'événement des circonstances : abolition de la royauté, du sacerdoce, de la prophétie chez les juifs, ce qui ne permet aucune approximation décisive.

Le danger que fait courir à l'Eglise l'ennemi du dedans l'a seul décidé à se faire apologète.

« Le libertinage déclaré n'est pas ce qui fait le plus de mal en ce siècle « corrompu. La plus grande partie du monde en a horreur et le seul nom « d'un homme sans religion empêche souvent qu'on ne l'écoute. Certains « sentiments hardis sur l'Ecriture sainte, sur l'inspiration des auteurs sacrés, « sur l'interprétation des prophéties et sur la loi de Moïse que l'on a débi- « tés depuis quelque temps avec beaucoup d'adresse et d'érudition sont infi- « niment plus dangereux... Où en sommes-nous, par exemple, si le Pentateu- « que n'est pas de Moïse et si les livres sacrés ne sont que des extraits « d'autres livres, tels que le Sanhédrin des juifs a jugé à propos de les « donner et qu'il a revus et corrigés en différents temps, selon les raisons « qu'il en a eues ?... Où en sommes-nous encore si les prophètes et les « historiens sacrés n'ont pas eu d'autre inspiration que celle qui leur est « attribuée dans un certain mémoire que l'on réfute dans cet ouvrage ? (4)... « Où en sommes-nous enfin, si la circoncision était avant Abraham et si la « loi de Moïse n'est qu'une imitation de la morale et de la religion des « Egyptiens ?... »

Le Vassor établit d'abord l'authenticité du Pentateuque par les arguments dont *Filleau de la Chaise* a donné le plus remarquable exposé (5). Puis il réfute les objections communes à tous les cri-

1. Faisant le tableau du culte chrétien, il dépeint celui du temps de Justin martyr, sans dire un mot de cérémonies modernes auxquelles il ne semble pas attacher d'importance. — L'influence de Malebranche l'empêche d'accepter trop de miracles. Il rejette l'hypothèse de Huet avec un grand bon sens.

2. Il déclare qu'il empruntera beaucoup aux protestants qui ont eu « plus de temps pour étudier l'Ecriture sainte », n'ayant pas à étudier aussi la tradition. (Préface).

3. Hébraïsant (1602-75), vice-chancelier de l'Université de Cambridge. Il fut un des premiers à appliquer à la critique biblique les connaissances tirées du Talmud et des rabbins. *Horæ hebraicæ et talmuddicæ*, Cambridge, 1658 et 1679, 3 v. 4°. Il collabora à la *Polyglotte* de Londres.

4. Le mémoire sur l'Inspiration, dans les « Sentiments » de *Leclerc*.

5. *Discours sur les preuves des livres de Moyse*. Paris, 1672, 12. V. infra p. 65.

tiques modernes (1) en partant de leur principe : n'y a-t-il dans l'ouvrage examiné rien de contraire à la personne et au temps de l'auteur ? Sa thèse est celle-ci : le Pentateuque étant un livre destiné à tout le monde, Josué, Samuel ou les prophètes ont pu y ajouter des notes marginales passées depuis dans le texte. — Et pourquoi pas des chapitres entiers ? — Parce que le peuple avait trop de respect pour ce livre et qu'il s'y serait opposé (2). Les additions sont aussi dans le texte Samaritain ; ce sont donc des annotations très anciennes. — Mais la description exacte de la Chaldée indique un auteur qui y a vécu. — Moïse a pu avoir un mémoire plus exact sur ce pays que sur d'autres. — L'auteur dit: « les Cananéens étaient *alors* dans le pays ». — Le Vassor ne saisit pas la portée de l'objection et répond : cet alors est une répétition à la manière des Hébreux. — Jacob tendit ses tentes au delà de Migdal-Héder. C'est la tour du bétail à Jérusalem. Or, Jérusalem n'était pas bâtie. — Non, c'est un endroit près de Bethléem que Jérôme nous dit s'appeler tour d'Héder (3). — « Avant qu'aucun roi régnât sur les enfants d'Israël » (4) n'a pu être écrit qu'après David et Salomon. — Moïse a pu voir prophétiquement les rois ; ou encore on a pu ajouter ces paroles. — Le Pentateuque renferme plusieurs fois *nabi*, mot très postérieur à Moïse. D'après Samuel, 1 Rois 9, 9, on disait jadis *roë*-voyant. — Samuel veut dire simplement que le mot populaire était roë, comme chez nous évêque et prélat. — Au Chapitre 3 du Deutéronome : « Jaïr appela Basan, Havot Jaïr, *jusqu'à ce jour d'hui* », indique un événement lointain. — Pas forcément. Matthieu dit du champ acheté par Judas : « Ce champ s'appelle encore aujourd'hui le champ du sang ».

Vient ensuite la réfutation particulière du système de *Simon*. Le Vassor commence par appuyer l'attribution du Pentateuque à Moïse sur le besoin que nous en avons pour assurer notre foi. L'existence d'un collège d'écrivains publics ou prophètes chargés de tenir les archives serait admissible, si Moïse, chef de ce collège, l'a dirigé et contrôlé. Mais Simon ajoute que « ces écrivains prenaient la liberté d'ajouter ou de diminuer ce qu'ils jugeaient à propos aux mémoires des autres prophètes qui les avaient précédés ». Comment être sûr après cela de la vérité d'aucune prophétie ?

1. Il tombe assez souvent dans la naïveté : dans l'Exode Dieu parle à Moïse, comment un autre a-t-il pu savoir ce qui se passait entre eux ? (3e part., c. 2).
2. Il cite *Bossuet* sur ce point.
3. Affirmation arbitraire.
4. Gen. 36, 31.

Moïse ne fait rien que par ordre de Dieu, et Dieu ne lui ordonne nulle part d'établir de tels écrivains. Le Vassor conteste qu'on appelle prophètes ceux qui écrivent des annales. Samuel, Nathan, Gad, Ahias et Addo sont appelés ainsi parce qu'ils sont inspirés et non parce qu'ils sont annalistes. Il réfute la citation de Josèphe sur laquelle Simon étayait son hypothèse. Simon prétend que ces écrivains ont subsisté après la captivité sous le nom de scribes. Or, juifs et chrétiens croient fermement qu'après la captivité il n'y a plus eu de succession certaine de prophètes.

La conjecture de *Leclerc* était plus hardie, puisqu'elle avançait jusqu'à la Captivité la composition du Pentateuque, mais moins vraisemblable aussi. Voici comment son auteur l'appuyait : le sacrificateur israélite envoyé de Babylone ne pouvait être suspect ni aux Samaritains ni aux Juifs. Il écrit en hébreu et avec d'anciens caractères, parce qu'il ne sait pas encore la langue des chaldéens. Il doit être postérieur à la 18e année de Josias, parce que c'est cette année-là que le livre de la Loi fut découvert dans les ruines du Temple. Le Vassor demande à l'auteur de ce « roman » : Comment ce personnage connaît-il si bien la carte de la Chaldée et pas sa langue ? Comment fait-il admettre son ouvrage comme venant de Moïse ? Comment n'est-il pas suspect aux juifs puisqu'il est schismatique ?

Tout cela prouvait à la rigueur que les hypothèses de Simon et Leclerc n'étaient pas bonnes, mais non pas que la thèse orthodoxe fût vraie, les faits que les hypothèses essaient d'expliquer bien ou mal restant les mêmes.

Les objections contre l'inspiration ne sont pas plus fortement réfutées. Tantôt Le Vassor fait appel à la démonstration objective, tantôt il nie toute contradiction entre l'Ecriture et nos idées morales. *L'inspiration* des livres de Moïse, auteur de miracles, et celle des livres prophétiques se prouvent par ces miracles et ces prophéties mêmes. Celle des autres livres se prouve par le consentement des juifs et des chrétiens et par l'autorité de J.-C. et des apôtres, qui ont considéré le canon comme inspiré. Même les Proverbes sont cités par les apôtres. Ceux-ci n'ont pu les recevoir comme inspirés que si Jésus les a crus tels. — Les auteurs des livres historiques sont « des hommes que Dieu a conduits et inspirés *pour nous conserver la mémoire des faits qui servent de fondement à notre sainte religion* » (1). — Il est faux de dire que Job blasphème (2) ; Dieu n'exige pas que nous soyons stoïques dans la souffrance, et Paul donne Job en exemple (2 Cor. 3, 20).

1. P. 223.
2. C. 10.

— Les cruautés des Psaumes ont un sens figuré et prophétique (1). L'Ecclésiaste n'est pas matérialiste ; il faut regarder sa conclusion : tu viendras en jugement.

Notre auteur maintient à plus forte raison l'inspiration des auteurs du Nouveau Testament dans le récit des faits (2). Les apôtres ont pu avoir des défauts de caractère, cela ne les empêche pas de prophétiser et d'être inspirés dans leur prédication. Ils n'auraient pu, sans une inspiration particulière, abroger la loi. Ils disent hardiment : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous » (3).

L'infiltration de la critique chez un orthodoxe

En fait, Le Vassor est moins notable dans l'histoire de la défense du christianisme par sa résistance que par ses concessions. Sa nervosité marque l'infiltration de la critique dans le bloc orthodoxe.

Il gémit bien : « Le pyrrhonisme en fait d'histoire devient fort à la mode et c'est une marque du bon goût de notre temps. L'histoire est pleine d'incertitude. On n'est assuré tout au plus que des faits généraux » (4). Mais, en même temps, il renonce assez facilement à l'authenticité de l'épître aux Hébreux et de l'épître de Jude (5), il se rend compte que l'argument tiré des *figures* de l'A. T. est bon pour édifier les chrétiens plus que pour convaincre les incrédules, il chancelle sur la preuve par les prophéties, toujours chicanée par les libertins et qui n'est pas populaire. Les critiques la rendent impraticable : jusqu'à présent on réfutait les juifs et les païens les uns par les autres. Les païens disaient : les prophéties s'appliquent bien à J.-C., mais elles ont été inventées après l'événement. On répliquait : les juifs vous prouveront que les textes sont intacts. Les juifs disaient : les prophéties sont anciennes, mais elles ne s'appliquent pas à J.-C. On les renvoyait aux païens.

Cela n'est plus possible avec le système de Simon. Quand on a fait un corps des harangues des prophètes, qui empêchait les écrivains publics d'y insérer des prédictions ?

Aussi Le Vassor est-il conduit à chercher ses preuves les plus solides dans la personne de Jésus-Christ, ses miracles, sa doctrine, et dans l'accord du christianisme avec notre âme. « Le seul « système de la religion chrétienne paraît beau et digne de Dieu. « On y découvre de si grands rapports avec le cœur et les besoins

1. Ps. 136, 8.
2. 3e part., c. 2.
3. Actes 15, 28.
4. P. 93.
5. 3e part., c. 5.

« de l'homme qu'il suffit de le proposer à un homme éclairé et de « bonne foi pour la lui faire embrasser » (1).

Chez un protestant : Groteste de La Mothe

La cognée est mise à la racine de l'arbre. Ceux qu'il abrite n'ont plus une entière assurance. L'ouvrage de GROTESTE DE LA MOTHE, ministre du Saint Evangile, rend aussi sensible la pénétration des idées nouvelles dans le protestantisme. C'est un *Traité de l'inspiration des livres sacrés du Nouveau Testament* (2). Tout en annonçant qu'il va défendre l'inspiration « jusque dans les moindres choses » (3), Groteste abandonne la théopneustie et se range à une théorie modérée, qui sera celle de la majorité des protestants français au XVIIIe siècle : une petite partie du Nouveau Testament est *suggérée* par le Saint-Esprit ; la plus grande partie est simplement *dirigée*, Dieu laissant agir les facultés de l'écrivain, mais dans la bonne direction pour qu'il ne s'égare jamais.

L'auteur se borne au Nouveau Testament parce que « l'on ne demande que de petits livres, surtout en matière de théologie » (4). Sa verve et son style vif rendent la lecture de son petit livre agréable : Leclerc « pour me servir d'une comparaison qu'un « grand auteur me fournit (Hooker, Préf. Eccl. pol.) ressemble à « ceux qui, à force de vouloir aiguiser un couteau, le réduisent « à rien. Ne pouvait-on se contenter d'ôter la rouille ? » (5). Dire que l'accord exact des évangélistes n'est pas nécessaire pour que nous les croyions, que, dans les épîtres, à côté des doctrines semblables à celle des évangiles et infaillibles, il y a des conjectures et des choses que les apôtres avancent de leur chef, c'est courir au déisme. Car, d'après l'adversaire, les paroles de Jésus-Christ infaillible ne sont connues que par des évangélistes faillibles. Les apôtres écrivent en tant que docteurs et la raison naturelle est la seule lumière en religion.

Mais l'inspiration du Nouveau Testament se prouve : par *l'honneur* que lui rendaient les anciens, l'appelant l'Ecriture au même titre que l'A. T., le plaçant sur un trône dans les conciles et défendant de l'altérer ; par le *dessein* que Dieu a eu en le donnant, « prendre soin des siècles suivants » (6) qui n'ont pas vu

1. P. 542.
2. Amst., 1695, 8°. édition française de « *The inspiration of the N. T. asserted and explain'd in answer to some modern writers* », Lond., 1694, 8°. L'ouvrage est dirigé contre *Leclerc*. L'auteur, né à Orléans en 1647, mort à Londres en 1713, fut avocat au Parlement de Paris, puis pasteur à Lisy-en-Brie (S.-et-M.). Après la « Révocation », il devint un des pasteurs de l'église française de la Savoie, à Londres.
3. C. 1.
4. Préface.
5. P. 15.
6. P. 71.

J.-C. ; par la *qualité* de ses écrivains, gens incultes, auteurs d'un livre merveilleux ; par la nature de *l'alliance* qu'il fonde : c'est une économie où Dieu s'est manifesté beaucoup davantage que sous la loi ; nier l'inspiration de nos livres, c'est nous mettre dans une condition inférieure à celle des juifs possesseurs d'un Testament infaillible ; — par les *prérogatives des apôtres* qui ont reçu le Saint-Esprit, comme le prouvent leurs miracles ; par le *discernement des esprits* accordé aux premiers chrétiens, c'est-à-dire le don de « connaître les personnes et les doctrines véritablement inspirées » (1).

A l'égard des révélations, l'inspiration a lieu par des visions, des songes, des voix célestes, des suggestions secrètes. A l'égard des choses que les apôtres avaient ouïes et vues, la logique naturelle suffit « et nous n'avons recours au St-Esprit que pour garantir l'infaillibilité du raisonnement » (2). Sans quoi Dieu serait trompeur. Ici fond et forme sont des apôtres, mais toutes les traces humaines de leur génie particulier n'affaiblissent pas leur témoignage.

N'ont-ils pas cependant fait des erreurs criantes, par exemple sur la fin du monde qu'ils croyaient proche ? — Non, dans les passages incriminés ils désignent la fin de Jérusalem ou celle de chaque homme. Quand Paul parlant vraiment de la fin du monde dit : « nous qui vivrons et qui resterons nous serons enlevés dans les nuées » (3), il pense à ceux des fidèles qui vivront alors, mais il ne s'y comprend pas. — Matthieu (4) fait prédire la trahison de Judas par Jérémie et non par Zacharie. — C'est peut-être une faute de copiste ; peut-être aussi la parole rapportée par Zacharie a-t-elle été dite par Jérémie et transmise oralement.

Matthieu dit : Judas s'étrangla et Luc : il se précipita. — Il a pu se pendre dans un endroit élevé et le fil cassa. Ou encore il fut étranglé par la tristesse, suffoqué par le chagrin et tomba dans un trou. Car il est inadmissible qu'un collègue de Judas ou un homme qui écrivait sous le contrôle de ses collègues aient pu se tromper.

Les faiblesses des apôtres (5) viennent de ce que le St-Esprit ne les a instruits que par degrés. Elles sont d'ailleurs presque toutes justifiables.

Ces réponses sont des défaites, et l'offensive de Leclerc a pour

1. 1 Cor. 12, 10.
2. P. 147.
3. 1 Thess. 4, 17.
4. Mat. 27, 9.
5. *Pierre* dissimulant avec les juifs (Gal. 2, 11) ; *Paul* disant : « *Je ne savais pas* que ce fût le grand prêtre » (Act. 23, 5).

résultat définitif de faire reculer Groteste sur la position suivante : « *La plus grande partie du Nouveau Testament* n'est du « St-Esprit qu'en ce qu'elle a été *écrite sous sa direction par des* « *hommes dont il laissait agir les facultés* en les rendant inva- « riables dans le chemin de la vérité » (1).

Chez un janséniste : Dupin

C'est à peu près la thèse vers laquelle semble pencher le pieux et libéral Dupin dans la *Dissertation préliminaire ou Prolégomènes sur la Bible* (2). L'inspiration est une « assistance particulière du St-Esprit qui conduit l'esprit de celui qui écrit en sorte qu'il ne permet pas qu'il se trompe » (3). Pour cela, il lui inspire la *volonté* constante de dire la vérité et la *lumière* pour distinguer le faux du vrai. Mais, plus affirmatif que Groteste, Dupin répond oui à la question : tout ce qui est dans l'Ecriture, même les faits et les questions qui ne regardent point la religion et les points de philosophie, est-il divinement inspiré ? (4). En tout cas, il discute pied à pied tous les arguments qu'on peut apporter contre et ne laisse qu'une part infime à l'erreur.

Cet érudit à l'esprit ouvert et foncièrement droit montre la falsification de presque tous les témoignages profanes allégués en faveur du christianisme. Il rejette les oracles sibyllins, les lettres de *Lentulus* et de *Pilate* sur J.-C., les lettres de *Sénèque* à *Paul* (5), etc..., documents que bien des apologistes catholiques exploiteront encore pendant près d'un siècle. On sait comment la probité scientifique dont il usait dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* le rendirent suspect d'hérésie. Il avouait que l'Eglise primitive avait ignoré : péché originel, purgatoire, confession auriculaire, jeûne régulier, monachisme, célibat des diacres, dîme ecclésiastique. Il parlait avec indépendance des Pères et de leurs erreurs, affaiblissait la vénération due à Marie et l'autorité de Pierre (6). Mais Bossuet veillait. Il poursuivit le pieux ami de Racine et du bon Rollin comme il avait poursuivi l'oratorien sar-

1. P. 226.
2. Paris, 1699, 3 v. 8°, réimpr., 1701. Les chapitres I, 2 ; III, 1 et 7 ont une valeur apologétique. Dupin vise surtout *Simon*.
3. I, 2, 2°.
4. On connaît la doctrine orthodoxe : « Nefas omnino fuerit aut inspirationem ad aliquas tantum sacræ Scripturæ partes coangustare aut concedere sacrum ipsum errasse auctorem. » — Encycl. de *Léon XIII* : « Providentissimus deus », 18 nov. 1893. V. le P. *Brucker* : « *L'Eglise et la critique biblique* », Lethielleux, 1908, 8°.
5. « Il n'y a presque aucune pensée morale dans celles de Sénèque, ni aucune chrétienne dans celles de Paul. » III, 375.
6. Toutes ces hardiesses étaient relevées dans les « Remarques » du bénédictin *Petit Didier* « sur la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques », Paris, Hortemels, 3 v. 8°, 1691, 92, 96 et Leclerc, 2 v. 8°, 1701.

castique et équivoque. Il obtint de l'archevêque de Paris un décret, du Parlement un arrêt supprimant l'ouvrage (1).

Mais si Dupin élague les branches basses déjà condamnées par les protestants, c'est pour mieux conserver le tronc, et sur l'authenticité, la canonicité, l'autorité des livres du Nouveau Testament, il maintient les positions rigoureusement orthodoxes (2).

On le voit, si la lutte est engagée entre la critique et la tradition, elle se localise encore entre gens qui s'accordent sur l'essentiel. Bayle ébranlera les fondements de l'édifice en sapant le principe de la révélation, le surnaturel, le spiritualisme même. Avant la tourmente et aussi avant le grand essor de l'esprit scientifique, l'apologie classique, hautaine et encore assurée, va atteindre son apogée avec Huet, Bossuet, Abbadie. C'est l'âge d'or de l'apologétique intellectualiste. Elle livre le grand combat contre les objections venues de la raison, tantôt bon sens, tantôt évidence philosophique, et escarmouche contre l'histoire à ses débuts. Nous n'entendrons plus de ces grandes voix qui ont la sérénité de la force. A mesure que nous entrerons dans le siècle de Bayle, les apologistes ne se battront plus, ils se débattront.

1. Arrêt du 16 avr. 1693. Il ne fut pas exécuté.

2. De même, J.-B. *Duhamel* dans ses « Institutiones biblicæ », Paris, 1698, 12 et Matthieu *Petit Didier* dans ses « Dissertations latines, historiques, critiques et chronologiques sur les livres de l'A. T. », Toul, 1699, 4°.

CHAPITRE IV

L'âge d'or de l'apologétique classique

Malebranche. — Huet. — Bossuet. — Abbadie

Le grand siècle de foi pensée qu'est le XVIIe siècle s'achève sur le concert magnifique de quatre apologistes, qui appliquent à la défense de la foi de Pascal une raison formée par Descartes.

Le grand évêque surveillant de l'orthodoxie, le pasteur réfugié, l'érudit ingénieux et mal pondéré, le doux oratorien dont la métaphysique est le plus beau poème psychologique du siècle psychologue entre tous, ces quatre hommes sont d'esprit très divers. Mais l'essentiel de leurs croyances est commun et leurs démonstrations sont rationnelles. L'incarnation et la rédemption par le sang, ces deux fondements de l'orthodoxie chrétienne, sont à la base de leurs ouvrages. Ils bâtissent sur St-Thomas.

L'ange de l'Ecole a dit : « Croire est un acte de l'intelligence en tant que celle-ci est menée à l'assentiment par la volonté » (1). Ils le pensent aussi. Sans doute Pascal a grandi, à leurs yeux, le rôle du « cœur » et mieux ils sentiront ce rôle, comme Abbadie, plus ils seront proches de nous, mais ils restent tous convaincus que *la vérité de la religion est démontrable*, par des raisonnements et par des faits. Ils compliquent ou simplifient leurs démarches, insistent davantage sur tel ou tel ordre d'arguments ; ils peuvent feindre comme Huet une confiance limitée dans la certitude rationnelle, pour tous les preuves cartésiennes du spiritualisme qui est bien la moitié de la religion sont décisives, et, au bout de la démonstration du christianisme lui-même, seul le méchant peut résister.

Cartésiens avant tout, ils prendront à Pascal des procédés d'exposition non la substance de son apologétique. La preuve interne, même pour Abbadie et Malebranche qui l'ont le mieux connue, reste une preuve entr'autres. Les arguments historiques et philosophiques prouvent Jésus-Christ à l'entendement, aux yeux mêmes.

1. Summa II a II ae ; q. IV, a. 2.

Cartésiens encore par leur mépris pour la critique et les vétilles des grammairiens, ils ont le goût des grandes constructions systématiques. Celui qui, d'une vue d'ensemble, a compris le plan du salut se moque bien d'une erreur de copiste qui fait dire à Moïse *au delà* du Jourdain, pour *en deçà,* ou des difficultés de la chronologie.

I. — L'ennemi a convaincre. — Progrès de l'incrédulité

A tout prendre, leur démonstration n'est pas mal adaptée à un public peu documenté, plus jaloux de son indépendance que capable de la légitimer. Le gros des libertins avant Bayle est insuffisamment armé ; ils sentent le faux de la religion et souhaitent sans doute qu'un esprit vraiment fort l'établisse, mais l'histoire et la critique ne sont pas leur fait.

Ces libertins sont, en effet, des gens du monde ; le témoignage des apologistes est concordant sur ce point. C'est le jésuite *Rapin* qui dit que la foi du peuple doit compenser aux yeux de Dieu les manquements des gens de cour (1), c'est l'oratorien *Mauduit* constatant que les églises sont encore pleines (2) ; c'est le pasteur *Spanheim* qui relève le sens nouveau du nom d' « honnête homme » : « Selon le style du siècle, qu'est-ce que d'être honnête « homme ou que d'être un galant homme ? Ce n'est pas comme « vous le savez être un homme de bien, mais c'est être impie dans « le raisonnement, c'est être railleur dans la conversation, c'est « être libertin dans la vie... et souvent c'est être sans Dieu et « sans religion » (3).

Car, parmi les causes de l'incrédulité que Rapin cherche à définir, *l'esprit aristocratique* a sa place. « Ils sont seuls les beaux « esprits, dit lourdement Spanheim, les déniaisés et les savants, « et à leur avis ceux qui prennent plaisir au tout Puissant ne sont « que des esprits faibles, des niais et des idiots » (4). Joignez-y la *curiosité*, la prétention damnable de pénétrer les mystères. On entend cavaliers et dames trancher allègrement les problèmes de la grâce, dont les papes et les conciles ne parlaient qu'en trem-

1. *Œuvres diverses touchant la religion :* « La foy des derniers siècles », Paris, 1672, 12.

2. *Traité de religion contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens*. Paris, 1677, 12, Préface.

3. Frédéric *Spanheim* le jeune, né à Genève en 1632, mort en 1701 à Leyde, professeur de théologie : *L'Athée convaincu en 4 sermons*. Leyde, 1676, 8°, p. 83. *Bossuet* s'écriait déjà en 1665 : « O Dieu, les verrai-je toujours triompher dans les compagnies et empoisonner les esprits par leurs railleries sacrilèges ? » (Serm. sur la divinité de la religion, 1er point).

4. O. c., p. 24.

blant (1). L'esprit cartésien a sourdement fait en eux son œuvre. La *passion de raisonner* les possède. « C'est en raisonnant qu'ils veulent chercher Dieu et le trouver » (2). Et comme, avant les « Pensées sur la comète », leur raison n'est peut-être pas bien convaincue de l'impossibilité du miracle, ils *demandent des miracles* pour croire, alors que le plus grand est la conversion du cœur humain par l'évangile, et qu'il devrait suffire.

Or, le mal encore secret tend à se propager. Les églises sont pleines, mais cette uniformité apparente cache « une diversité horrible de sentiments » (3). D'autant plus que les malades n'osent pas dévoiler toute la gravité de leurs blessures. « S'ils en parlent ce n'est que par manière d'entretien ou de divertissement et l'on peut dire que ce sont là les péchés honteux des hommes » (4).

II. — Les assembleurs de matériaux

En attendant que la critique érudite et le rationalisme scientifique munissent d'armes redoutables le scepticisme mondain, d'obscurs ouvriers chrétiens cherchent des matériaux, taillent les pierres dont les grands apologistes élèveront un rempart à la foi. L'un développe une seule idée, l'autre éclaircit un point particulier, un autre ouvre une perspective. Ces travailleurs modestes, très nombreux après Pascal, manqueront un peu au XVIIIe siècle.

Girard des Bergeries et les « Figures »

L'année même des *Pensées,* un protestant, Jacob Girard des Bergeries, publiait un copieux recueil des *figures* de l'Ancien Testament (5). Ces figures ont une valeur démonstrative *contre les athées,* car un Dieu seul a pu créer cet ajustement entre des écrivains nombreux et différents et des événements lointains ; *contre les juifs,* car si leurs cérémonies ne sont pas symboliques elles sont absurdes, Dieu ne pouvant être apaisé par la graisse et le sang qui n'ont aucune vertu morale ; — *contre les sociniens :* si, en effet, les sacrifices lévitiques sont des types, la mort de J.-C. est bien une expiation qui nous justifie par le sang d'une victime substituée, et non un simple exemple de patience.

Girard promet d'être prudent. Il ne fera pas comme ceux « qui, sous prétexte de quelque légère analogie, font des types de toutes choses et qui leur baillent la torture pour les faire servir à leur

1. « Tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, ils se mêlent de décider hardiment des plus relevées. » *Bossuet.* o. c.
2. *Rapin.* o. c. 325.
3. *Mauduit.* o. c. Préf.
4. *Ib.*
5. « *Moyse dévoilé* ou l'explication des types et figures du V. T. » Genève, 1670, 12.

dessein ». Il tombe en fait dans ce travers (1). Depuis l'origine, les plus grands apologistes ne l'ont pas évité. Son ouvrage, d'ailleurs médiocre, repose sur l'idée de la révélation progressive, qui prendra dans la suite une si grande ampleur (2). Dieu n'a pas voulu donner le Messie aussitôt après la chute, parce qu'il agit dans le domaine de la nature et de la grâce par degrés. Dans l'enfance, il a dû traiter tous les hommes comme des enfants « sous des pédagogues et des curateurs », avec des promesses charnelles, images des spirituelles dont ils n'étaient pas encore capables. Les figures projettent une lumière croissante et suffisante, chacune ne montrant qu'un trait des réalités à venir.

Magendieu et la Trinité

D'autres font porter leur effort sur la démonstration d'un dogme. C'est ainsi que le Ministre MAGENDIEU s'engage dans une voie dont les apologistes ne sortiront que sous les sarcasmes des incrédules; il démontre la Trinité non seulement par des comparaisons telles que celle tirée des trois facultés de l'âme humaine : mémoire, intelligence, amour, ou celle de *Nicolas de Cusa :* la source, le fleuve et l'étang sont une même eau, mais par des raisonnements philosophiques (3).

1. Samson tue un lion comme J.-C. la mort et le diable (c. 10). Les ouvriers du Temple travaillent sans bruit, pour marquer que Dieu ne bâtira pas l'église chrétienne avec violence (c. 30).

2. Elle avait déjà pris une forme assez nette dans un ouvrage de théologie morale publié avant les Pensées en 1655 et réimprimé 2 ans après, en 1672 : « Le Chrétien du temps », par le P. *Bonal*, de l'observance de St-François. L'auteur, obligé d'expliquer l'apparente inconstance de Dieu qui élit puis rejette le judaïsme, cherche dans la notion de progrès une conciliation du changement et de la continuité. Il entrevoit une révélation universelle dont la forme primitive est la conscience, seule science donnée à tous. Vient ensuite la religion naturelle, l'idéal des philosophes ; et, après la religion de Moïse, « *qu'est-ce aujourd'hui que le N. T. sinon la même religion à l'égard du même genre humain quand il est arrivé à l'âge de la raison* et de la force, c'est-à-dire lorsqu'il est plus instruit, plus illuminé et capable d'une plus ample révélation, d'une plus sublime théologie et d'une morale plus héroïque » (p. 23). Le P. *Beurrier* avait aussi tiré de la perpétuité de la foi le principal argument de son apologie.

3. Dieu étant un bien infini peut se communiquer par une production éternelle. Or, il ne l'a pas fait hors de soi, puisqu'aucune créature ne peut se vanter d'être infinie ou éternelle. Il l'a pu faire en soi par la création des deux autres personnes. — La créature a la puissance d'engendrer son semblable ; il est vraisemblable que Dieu l'a aussi et que cette puissance est dans un acte perpétuel. — La nature humaine se communique à plusieurs hommes différents. L'infinité de la nature divine empêche sa multiplication, car il est impossible qu'il y ait plusieurs infinis. — Cet ouvrage permet de juger combien la scolastique protestante du XVIIe siècle s'était éloignée du premier esprit de la Réforme. *Mélanchton* disait, dans la 1re édition des *Loci theologici :* « Il n'est pas nécessaire de nous arrêter longuement sur ces grandes questions, Dieu, son unité, la Trinité... Qu'ont obtenu les théologiens scolastiques qui, pendant tant de siècles, se sont obstinés dans l'étude exclusive de ces mystères ? Pour nous, il n'y a qu'une seule manière de connaître Christ : connaître ses bienfaits. »

Filleau de la Chaise et Moïse

Un développement capital qui entrera désormais dans toutes les apologies est fourni, dans sa forme à peu près définitive, par FILLEAU DE LA CHAISE (1). C'est le *Discours sur les preuves des livres de Moyse* publié en 1672 à la suite des *Pensées* de Pascal. L'auteur rassemble les meilleures preuves de l'authenticité du Pentateuque, mais surtout il inaugure une méthode qui rompt avec les habitudes de la démonstration scolastique. C'est la preuve *par les faits* que *Bossuet*, puis *Houteville* au XVIIIe siècle (2) exploiteront, l'un dans un tableau panoramique, l'autre dans une analyse minutieuse de l'histoire sacrée. L'œuvre de Filleau marque un des principaux efforts d'adaptation de l'apologétique aux besoins des esprits positifs que le raisonnement ne convainc plus : le moindre fait historiquement établi ferait bien mieux leur affaire. On lie donc inséparablement les mystères à des faits ; on montre par les procédés ordinaires de la critique historique que les faits sont authentiques. Et ainsi les mystères sont possibles puisqu'ils sont.

Nous citons ici tout au long ces preuves de Moïse, pour n'y plus revenir.

L'auteur ne conteste pas que les mystères de la religion chrétienne soient incompréhensibles ; mais ils ne sont pas sans preuves. Dieu n'ayant pas voulu nous proposer des objets de foi contre lesquels l'instrument de notre connaissance fût continuellement révolté, il les a joints à des vérités de fait « les plus proportionnées à l'esprit des hommes et dont ils peuvent s'instruire par les voies les plus communes et les plus certaines » (3). « Si Moïse a « été et qu'il ait écrit le livre qu'on lui attribue, la religion « judaïque est véritable, Jésus-Christ est le Messie, et si « Jésus-Christ est le Messie, il faut croire tout ce qu'il a dit, et « la Trinité et l'Incarnation et la présence de son corps dans « l'Eucharistie et tout le reste » (4). Ces preuves par les faits produisent une certitude sinon plus pleine, au moins plus intime que celle qu'on a des démonstrations spéculatives.

Si un homme *a existé* faisant les miracles de Moïse, la religion qu'il a établie est divine. Or, ni les juifs, ni les chrétiens, ni les historiens païens n'ont mis sérieusement en doute son existence. Il est plus certain même que les autres héros, car son livre a été

1. L'auteur fit œuvre d'historien dans son *Histoire de Saint-Louis*, Paris, 1688, 2 v. 4°, où il mit en œuvre des matériaux préparés par *Lenain*. On sait que Bossuet, Montausier et Huet, qui l'estimaient fort, songèrent à lui pour l'éducation du Dauphin, en 1684.
2. V. infra, c. VI, § 3.
3. 3e page du Discours.
4. *Ib.*

conservé avec une fidélité inviolable malgré des intérêts contraires. *Cet homme n'est pas un imposteur ;* le mensonge s'accorderait mal avec sa sagesse et sa vertu, et il serait étrange qu'un fourbe eût seul rencontré une juste idée de Dieu. Comment d'ailleurs persuader à tout un peuple sain d'esprit qu'il a passé la Mer Rouge et vu des miracles énormes ? Un imposteur n'affirme pas communément que ses prodiges ont eu 600.000 témoins. D'autant plus que Moïse malmène les juifs. Pourquoi ne protestent-ils pas ? Moïse s'attribuant des victoires chimériques sur les Egyptiens, qu'auraient dit ces derniers et les autres peuples présentés comme des vaincus ? Enfin l'époque attribuée à ces miracles est trop voisine.

Reste l'objection : *Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque,* ou du moins les miracles y ont été ajoutés après lui. — Le Pentateuque lui a toujours été attribué, il n'y a pas d'autre preuve d'authenticité pour les livres profanes. Ce livre était trop important pour qu'on ne s'assurât pas de l'auteur ; on ne peut pas en dire autant des ouvrages profanes.

Les cérémonies et les lois des juifs sont une seconde histoire de Moïse qui confirme la première. Comment justifier, par exemple, la conservation parmi les Israélites d'une urne de manne et de la verge d'Aaron ? Deux hypothèses sont possibles : ou bien ces lois ont été établies bien après la publication des livres, mais il est inadmissible que le peuple ait cru les avoir toujours observées et que toutes les tribus aient souffert la prérogative de Lévy ; ou bien la loi fut donnée oralement par Moïse et les livres ont été ajustés après coup aux cérémonies en usage, avec addition de prodiges pour justifier ces cérémonies et ces lois. Mais il est etrange que les juifs aient reçu un joug si pesant d'un homme qui n'aurait rien fait d'extraordinaire. De plus, puisque Dieu lui prescrit à tout instant d'écrire, il connaissait l'écriture ; pourquoi n'en eût-il pas usé ? — L'obligation que Moïse impose de lire la Loi entière au peuple tous les 7 ans empêchait la falsification. Cette loi défend le mensonge. Qu'auraient dit les voisins des juifs s'ils l'avaient falsifiée ?

Serait-ce par vanité qu'ils ont inventé des miracles ? Le miracle, c'est que de pareilles histoires soient parvenues jusqu'à nous. Elles sont souvent humiliantes pour les hébreux qu'elles montrent dignes de mépris. Sans parler du veau d'or, des oignons d'Egypte que ce peuple matériel préfère à des destinées divines, les malédictions de Moïse lui promettant ruine et captivité sont des prophéties offensantes, et les descendants de Coré ont marqué de la modestie en conservant le récit de sa révolte.

Enfin le caractère général d'un livre « où l'homme paraît si

peu » explique la vénération commune que juifs et chrétiens ont pour lui (1).

Cette démonstration rentrait sans doute dans celles que vante l'opuscule publié à la suite des *Pensées* de Pascal : « *Qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce et aussi certaines que celles de la géométrie.* » Elle vise à fonder la certitude sur des preuves qui, séparées, ne sont pas infaillibles, mais qui réunies font une conviction inébranlable. Malheureusement presque toutes sont caduques et ce premier essai d'une nouvelle méthode, excellente dans son principe, nous fait mal augurer des résultats qu'elle donnera, même maniée par les maîtres (2).

Mauduit et l'argument du pari

Un autre admirateur de Pascal, le P. MAUDUIT, de l'Oratoire, essaie lui aussi de sortir des sentier battus (3) ; il exploite jusqu'à l'absurde un argument nouveau de l'auteur des *Pensées*, l'argument du pari. Mieux que les apologistes dialecticiens, en effet, il connaît l'esprit des impies, leurs besoins et la vanité des armes traditionnelles.

Athées matérialistes, déistes, douteurs en suspens, n'admettent pour principes que la raison et le témoignage des sens. Ils rejettent l'Ecriture et la tradition d'où la religion tire ce qu'elle a de plus fort, et par là ils la désarment ; ils rejettent l'histoire sacrée à cause des miracles et les preuves philosophiques tirées de l'arrangement du monde, en invoquant la Nature ou le hasard. Que faire? Leur demander de douter aussi de leurs dogmes, l'éternité du monde et la mortalité de l'âme, pour tenir la balance égale. Maintenant, puisque la religion offre de plus grands biens que l'impiété, choisissez-la par un effort de volonté. La position de Mauduit est nette, la hardiesse du maître semble d'abord l'avoir gagné ; il est sans illusion sur les difficultés de la lutte et la force de l'ennemi. Mais il ne reste pas beau joueur jusqu'au bout. Il va, par une double action, tenter de détruire la liberté d'indifférence

1. Les négateurs sont aveuglés par les passions, conclut l'ami de Pascal. S'ils lisent l'Ecriture avec application et bonne volonté, les preuves de sentiment surgiront en foule. Elles sont les meilleures, car en persuadant la vérité, elles la font aimer.

2. *Filleau* et ses imitateurs tombent souvent dans une pétition de principe dont *Voltaire* fera justice : ils tirent du Pentateuque des preuves de Moïse, alors que l'autorité du Pentateuque est précisément en question. On dira que Moïse est bien informé de l'histoire d'Adam parce qu'il n'y a que 4 générations d'Adam à lui. Mais nous ne le savons que par lui-même.

3. Michel *Mauduit*, né à Vire en 1644, mort à Paris en 1709, fut professeur d'humanités dans sa congrégation, puis prédicateur missionnaire. Il traduisit les psaumes de David en vers médiocres. C'était un esprit ouvert à la critique, comme le prouvent les dissertations jointes à ses « Analyses » des livres du N. T. Son *Traité de religion*, 1677, 3 v. 12 fut jugé assez fort pour être réimprimé 3 fois, en 1678, 1698, 1699.

du sceptique, en réduisant la félicité de l'incrédule, puis l'incertitude du christianisme. Il exténue le bonheur du libertin par le tableau des disgrâces qui empoisonnent la vie terrestre. Il fallait, comme Pascal, faire la part belle à l'adversaire et dire : vous risquez de *gagner un bien* fini, mais de perdre un bien infini. Le marchandage de Mauduit met en défiance.

Surtout sa démonstration n'échappe pas plus que celle de Pascal à cette objection : vous représentez comme une nécessité absolue une nécessité conditionnelle. Je suis obligé de croire pour échapper à l'enfer, si l'enfer existe, mais donnez de son existence un commencement de preuve. Mauduit est amené à entreprendre cette preuve et il ne peut l'administrer que par les arguments classiques.

Ainsi l'oratorien rentre dans les sentiers battus de l'apologétique. Il a voulu faire un sort privilégié à l'argument utilitaire qui devait rendre simplement les libertins attentifs à la gravité de la grande énigme. Il l'a tourné et retourné sans augmenter sa force ; mais l'exemple est donné d'utiliser les nouveautés pascaliennes. Les successeurs de Mauduit reviendront à celle-ci avec plus de lumières ou d'habileté.

Ferrand et les 70 semaines

Deux ans plus tard, Louis Ferrand, avocat au Parlement de Paris, publiait ses *Réflexions sur la religion chrétienne,* qui allaient donner l'appui d'une érudition minutieuse à deux prophéties capitales : celles de *Jacob* et de *Daniel.*

On sait qu'au 49e chapitre de la Genèse (v. 10) Jacob mourant dit : « Le sceptre ne sortira pas de Juda jusqu'à ce que Siloh (celui qui doit venir), vienne, et à lui appartient l'assemblée des peuples. » L'interprétation traditionnelle appliquait à J.-C. cette promesse, un des premiers anneaux de la chaîne d'oracles qui, d'Adam à Malachie, ont entretenu dans les âmes fidèles l'attente du Libérateur.

L'auteur du livre de Daniel donne, au chapitre 9, la prophétie dite des *70 semaines.* Elle annonce un Oint, qui, au bout de 62 semaines, « sera retranché et non pas pour soi. Puis le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire » et, au milieu de la 70e semaine, « fera cesser le sacrifice et l'oblation » (1). Supplice de Jésus, destruction du Temple par les Romains, abolition des sacrifices mosaïques, les chrétiens voyaient

1. Vers. 26. 27. On admet généralement que ce livre a été écrit peu avant la mort d'*Antiochus Epiphane*, survenue en 164 av. J.-C. L'Oint mis à mort est peut-être le grand prêtre *Onias,* traîtreusement assassiné en 170. Le Dévastateur qui supprime les sacrifices rituels serait Antiochus lui-même, qui profana le Temple en 166. Pour le compte des semaines, V. *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*. Tübingen, 1909, t. I, p. 1964.

tout cela avec évidence dans le texte sibyllin. Les érudits se divisaient seulement sur la supputation des semaines.

Or, les juifs repoussaient l'explication chrétienne de la prophétie de Jacob et un auteur anglais, *Marsham* (1) fondé sur l'histoire profane, contestait l'application traditionnelle de la prophétie de Daniel. Au lieu d'y chercher des semaines d'années, il fallait la prendre à la lettre : dans 49 ans Cyrus mettra fin à la Captivité.

Ferrand constate que, parmi les apologistes, certains n'ont rien dit de ces deux oracles, d'autres n'ont pas entièrement utilisé les œuvres des rabbins, l'histoire profane, la chronologie. Il les utilisera contre les « savants orgueilleux » et son livre « contient « des choses dont la plupart n'ont jamais été traitées en notre « langue, et dont quelques-unes ne se trouvent dans aucun auteur, « ou du moins dans pas un de ceux qui sont venus à sa connais- « sance ». (Dédicace).

Touchant la première prophétie, il explique le terme Siloh (*qui mittendus est*) selon les Hébreux et les Pères grecs et latins, et réfute tous les sens cherchés que les rabbins ont donnés successivement à *tous* les mots du texte, pour échapper au sens qui les condamne. Mais voici deux grandes difficultés : le sceptre est sorti de Juda lorsque le Roi Sédécias fut emmené captif à Babylone. Le Messie a dû venir à ce moment ou il n'est pas venu du tout. — Ferrand se tire d'affaire par une distinction : dans la première partie de la prophétie, *Juda* désigne seulement la *tribu* de ce nom, mais à partir de « le sceptre ne sortira pas », il désigne la *nation* judaïque. On peut dire ainsi par antonomase que l'empire romain dure encore, puisque l'empire d'Allemagne est debout.

L'autre objection, de *Scaliger,* est celle-ci : on dit communément que Siloh, le Messie, a dû venir au temps d'Hérode, parce qu'avec Hérode l'Iduméen le sceptre est sorti de la nation juive. Mais les Iduméens avait embrassé le judaïsme, Hérode était donc juif. — Pardon, répond notre avocat : sa mère était arabe et païenne. Or, chez les Hébreux comme chez les romains : « partus ventrem sequitur ».

Si la prophétie de Daniel n'a pas convaincu tout le monde, cela tient à la fertilité de l'esprit humain en opinions. *Varron* dit, en effet, qu'on en peut former 288 sur une même question.

1. Chronologiste anglais (1602-85), étudia à Oxford, voyagea en France, en Italie, en Allemagne, fut secrétaire de la Chancellerie en 1638, membre du Parlement en 1660. Dans sa *Diatriba chronologica,* Lond., 1649, 4°, il étudie les problèmes chronologiques de l'A. T. Dans son « *Chronicus canon* ægyptiacus, hebraicus, græcus, *ib.*, 1672, fol., rééd. Leipzig, 1676, et Franeker, 1690, 4°, il réduit l'antiquité des Egyptiens par l'hypothèse des dynasties simultanées et attribue une origine égyptienne aux rites mosaïques.

Ferrand commence par nous donner un aperçu de l'histoire des Assyriens, des Mèdes, des Babyloniens et des Perses. Pour expliquer les contradictions désespérées entre l'histoire profane et l'Ecriture touchant les rois de ces peuples, il pose en principe que : 1° l'histoire profane n'a rien de bien assuré avant les Olympiades, 2° elle donne des noms différents à un même prince ; il n'est pas surprenant que l'Ecriture en donne de particuliers. Il dresse un catalogue de ces rois d'après les diverses sources, en essayant de les identifier.

Après ces préliminaires, il passe la revue des interprétations qu'on a données de la prophétie de Daniel (1). Mais la plupart sont viciées par l'application qu'on fait du nom de Christ aux pontifes juifs.

Voici son opinion, très importante, parce que *Bossuet* l'adoptera et lui donnera le prestige de son autorité : les semaines commencent à l'édit d'Artaxerxe permettant de rebâtir Jérusalem. Ceux de Cyrus et Darius qui prescrivaient seulement la reconstruction du Temple avaient eu peu d'effet et les juifs étaient encore molestés. Cet édit est de la 20e année du règne d'Artaxerxe, en commençant ce règne, suivant l'usage perse, l'année où le prince fut élevé au trône, du vivant de son père. Les 69 semaines d'années finissent au baptême de J.-C. et non à sa naissance, car « usque ad *Christum ducem* » désigne l'*Oint* et le *Conducteur*, qualités qu'il tient du baptême. — Les 69 semaines et demie finissent à la mort de J.-C., dont on fixe la date en cherchant une année où la pleine lune de mars tombe un vendredi, pour la Pâque, et où se place cette éclipse de soleil signalée par Phlégon, qu'Origène et Eusèbe identifient avec les ténèbres de la Passion. On obtient le 3 avril de l'an 33. Et ainsi, avec une exactitude merveilleuse, les 69 semaines d'années qui font 483 ans finissent à la 15e année de Tibère et les 69 et demie qui font 486 ans et demi prennent fin à la 19e année.

Ferrand suppute ensuite les semaines d'une manière plus populaire en additionnant les années des rois perses, des Ptolémées, des consuls romains, d'Artaxerxe à J.-C. Il conclut que, quel que soit le calcul adopté, le Messie est déjà venu.

1. En voici quelques-unes. Pour *Rabbi Selomoh Iarchi*, le « Christ » désigne Agrippa. Mais personne ne dit qu'Agrippa ait été tué à la prise de Jérusalem. — Pour *Scaliger*, qui ne cherche pas une supputation exacte, les semaines commencent la 2e année de Darius Nothus et finissent à la 12e de Néron. La demi-semaine supplémentaire s'étend jusqu'à la ruine de Jérusalem. — *Eusèbe* les place entre la 1re année de Cyrus et la prise de Jérusalem par Pompée, ou encore de la 2e année de Darius à la 15e d'Auguste, où Hircan, dernier souverain pontife légitime des Juifs, fut tué par Hérode.

Le tome II contient quatre dissertations également apologétiques (1), et une défense de la *réponse de Josèphe à Apion,* toujours contre Marsham qui voyait dans cette réponse un tissu de rêveries. Ici encore Ferrand va étayer de son érudition un des principaux arguments de l'apologétique traditionnelle, tiré de l'antiquité du peuple juif, de sa langue, de sa théologie et de ses lois. Le peuple élu de Dieu et dépositaire de sa révélation a été l'instituteur des autres peuples ; tout ce que leur cosmogonie, leur philosophie ou leur religion renferme de sain est un souvenir plus ou moins fidèle de l'enseignement de Moïse. Rendre les païens indépendants, dire que Pythagore et Platon se sont élevés par les seules forces de leur raison à la notion du vrai Dieu, pis encore, renverser l'ordre comme les impies l'oseront bientôt, faire des élèves les maîtres et soutenir que les juifs ont été instruits par les païens, c'est saper la Révélation.

Apion ayant nié l'ancienneté de la nation juive, puisque les Grecs n'en ont pas parlé, *Josèphe* lui répond que les philosophes grecs ont puisé dans Moïse une partie de leur doctrine. *Manéthon* parle des Hébreux sous le nom d'Hicsos ; ils sont donc sortis d'Egypte mille ans avant la guerre de Troie. Ferrand vient au secours de Josèphe et montre que les Grecs tiennent leurs lettres des Hébreux. La langue assyrienne, dont l'hébraïque fut une fille, est en effet aussi vieille que le monde. Les trois inscriptions du temple d'Apollon Isménien, qui sont le plus ancien monument de la Grèce, prouvent que les Grecs avaient adopté l'alphabet phénicien. Or, les Phéniciens ont tiré toute leur littérature des Hébreux, comme le prouve la théologie de Sanchoniaton, toute proche de celle de Moïse. Les Grecs tiennent des Juifs leurs idées spiritualistes, plusieurs histoires touchant Adam et Eve, le Déluge, Babel, Sodome, Abraham. La Pythonisse a donné naissance à l'Apollon Pythien. Aristobule, juif péripatéticien du temps de Ptolémée Philadelphe, dit que Pythagore, Platon, Aristote ont emprunté à Moïse. Justin, Clément, Eusèbe le disent aussi. Lactance, qui le nie et dont Marsham tire parti, est seul de son avis. Porphyre assure même que Pythagore alla en Judée.

Marsham exploite encore un passage des Actes (8, 22) où il est dit que « Moïse connut toute la science des Egyptiens », pour

1. Un discours sur le *Sénat de Judée* montre que les Juifs perdirent la souveraineté vers le temps d'Auguste. Or, Jacob fait coïncider la venue du Messie avec cette perte. Le discours sur les *Prosélytes* fait voir qu'Hérode était étranger. Celui sur les *Paraphrases* nous apprend que la paraphrase la plus estimée des Juifs, celle d'Onkelos, explique le terme Siloh par le Messie. Celui sur les *années des Juifs* établit qu'au temps de Daniel l'année juive était aussi longue que la julienne. Or, 486 années juliennes nous mènent exactement à la mort de J.-C.

affirmer que les sciences viennent d'Egypte. Mais les sciences dont parlent les Actes sont les sciences profanes, non la religion et la vertu.

L'ensemble de ces démonstrations laisse une impression de faiblesse. La prophétie de Jacob étirée sur le lit de Procuste pour s'appliquer à un Messie venu six siècles après le dernier roi de Juda, après que la nation juive elle-même avait perdu sa souveraineté, ne pouvait convaincre un juif, moins encore un incrédule. La prophétie de Daniel aurait pu faire impression si les interprètes s'étaient accordés au lieu d'étaler leurs incertitudes, mais l'explication si simple de Marsham gardant au mot semaine son sens naturel devait faire réfléchir un lecteur déjà mal content. La controverse avec Apion-Marsham ne pouvait guère à cette époque être tranchée que par passion et préjugé. On manquait de documents décisifs et, quand Marsham déclare que les plus anciennes lettres sont les hiéroglyphes, si Ferrand ne trouve à lui répondre rien de solide ni de clair, il n'a lui-même, et pour cause, rien de définitif à proposer.

Cependant l'ouvrage de notre auteur parut assez fort pour que les apologistes de haut vol s'en inspirassent, jusqu'au jour où l'antiquité des Chinois devint évidente et jusqu'au terrible « Examen des apologistes », de *Lévesque de Burigny*. Il fut réimprimé en 1701 et *Houteville* le cite encore avec éloge en 1749, dans son « Discours historique et critique », en tête de « La Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits » (1). Son calcul des semaines semble avoir fixé pour longtemps l'opinion orthodoxe.

L'apologétique prend le ton des honnêtes gens

Pendant que les spécialistes perfectionnent ainsi les arguments anciens ou en essaient de nouveaux, trois hommes pieux trouvent le *ton* sur lequel il convient de les présenter au public et font un effort heureux pour rendre l'apologétique aimable et populaire. Cet effort marque bien les progrès de l'impiété dans la société mondaine ; la théologie quitte la robe de l'école pour l'habit des honnêtes gens.

Choyseul

C'est d'abord l'évêque de Tournay, Gilbert de Choyseul du Plessy-Praslain (2) qui publie en 1680 trois volumes de *Mémoires touchant la religion*. Le premier mémoire est contre les incrédules, les autres contre les protestants. L'auteur passe en revue

1. V. infra c. VI, § 3.

2. Un des principaux auteurs de la paix de l'Eglise en 1669, fut parmi les défenseurs de la grâce efficace qui députèrent 4 théologiens à Rome pour protester contre la machination jésuite des 5 propositions. V. *Racine : « Hist. de Port-Royal »*, éd. Gazier, Lecène, 1908, 16, p. 56.

comme il convient les prophéties, les miracles, la morale excellente du Christ, l'établissement merveilleux du christianisme, mais il présente nettement les difficultés des incrédules, sans suffoquer d'indignation. Il répond parfois avec verve, par exemple sur le succès de Mahomet, avec bon sens quand il arrête une objection fondée sur un peut-être : peut-être les habitants d'autres planètes sont-ils plus parfaits que nous et font-ils ce que nous appelons « miracles ». De ces habitants, dit le prélat, nous n'en avons jamais vu passer jusque chez nous (1). L'allure générale est la bonhomie, et sa démonstration de l'existence de Dieu se résume en ce mot de brave homme : « l'esprit humain est plus content de penser ainsi » (2). Le fond de son résumé clair, léger de citations, n'est pourtant pas entièrement banal, témoin cette preuve ingénieuse sinon solide de la divinité de Jésus-Christ. Le Seigneur ayant donné l'infaillibilité aux apôtres et à l'église en disant : « qui vous écoute, m'écoute » et « quiconque n'écoutera pas l'église sera comme un païen », nous devons croire l'église et les apôtres sur la question de sa divinité. Touchant le pourquoi des mystères, du péché originel, du petit nombre d'élus, il se retranche avec sagesse derrière le dessein de Dieu d'exercer notre foi. Ce silence ne contentait pas les incrédules, mais toute explication les eût mécontentés.

Ce livre aimable et discrètement janséniste (3) fut accueilli avec faveur et souvent réimprimé (4).

Diroys

Agréable aussi et adapté au grand public était l'ouvrage de François Diroys, docteur de Sorbonne brouillé avec Port-Royal : *Preuves et préjugés pour la religion chrétienne et catholique contre les fausses religions et l'athéisme* (5). De courts chapitres, encore allégés par des sous-titres en marge et de fréquents alinéas, rendent le livre engageant, et, sauf quelques arguments sur l'existence de Dieu que l'auteur nous invite à sauter, nous n'y trouvons rien d'indigeste. Diroys voit justement que les preuves populaires de Dieu sont plus propres à persuader le commun des lecteurs que les preuves philosophiques, malgré la rigueur contraignante de ces dernières.

Son originalité réside dans son procédé méthodique et dans la modération de ses idées. Il démontre les vérités du spiritualisme

1. Réponse à quelques objections qui ont été faites à l'auteur.
2. T. I, p. 9.
3. V. sur la question de la grâce, t. I, p. 125.
4. V. *Fabricius* : « Delectus », p. 179 ; *Houteville*, o. c. Discours préliminaire, éd. 1749, t. I, 268.
5. Paris, 1683, 4°. L'auteur fut d'abord précepteur de Thomas du Fossé, ami des solitaires. Il mourut chanoine d'Avranches.

que la raison peut nous enseigner, puis la nécessité d'une révélation. Les caractères de la révélation divine sont : le crédit personnel du messager et les signes surnaturels. Il les cherche impitoyablement chez tous ceux qui, depuis Adam, se sont donnés comme envoyés de Dieu. Il les trouve éminents dans Moïse et surtout en Jésus-Christ.

Mais sa modération éclate quand il admet que les livres mosaïques ne soient pas de Moïse lui-même et aient souffert des additions, que la Bible est faite pour enseigner la religion, non la physique ; quand il donne de la Trinité une idée rationnelle en comparant le Fils et l'Esprit à la pensée et à l'amour de Dieu, sans parler des trois personnes, quand il atténue enfin l'horreur des peines éternelles (1). Il avance un principe intéressant : la conformité de l'enseignement du christianisme avec l'enseignement de la raison, mais sa pensée n'est pas assez vigoureuse pour le pousser bien loin. Il mentionne en passant la preuve pragmatique, mais n'en voit pas la fécondité ; elle lui apparaît, comme il est naturel à un intellectualiste, par le côté objectif : la religion est source d'ordre et de vertu. — Son livre prolixe et médiocre dans le bon sens du mot est l'œuvre d'un esprit honnête et assez éclairé, qui a lu Pascal et Bossuet sans bien pénétrer le premier, d'une âme généreuse et pieuse.

Choisy et Dangeau

Plus séduisant encore et mieux proportionné aux lecteurs frivoles est l'ouvrage anonyme que composèrent deux académiciens de condition : l'aimable François Timoléon de Choisy et l'abbé de Dangeau (2). Ce sont *4 Dialogues sur l'immortalité de l'Ame, l'existence de Dieu, la Providence et la religion* (1684).

Les trois premiers objets sont démontrés par les sens et leurs merveilleux usages, car avec les peuples que les missionnaires évangélisent (mais nous pouvons entendre : avec un public mondain et cartésien qui glisse au rationalisme), « il faut employer « des raisons qui soient tirées de la connaissance de nous-mêmes, « *qui ne dépendent d'aucune autorité* et qui ne présupposent « aucune instruction précédente » (3). Le fond est sans valeur,

1. La peine sera proportionnée à la malice et peut-être beaucoup moindre, p. 350 sq.

2. *De Choisy*, né et mort à Paris (1644-1724), fut doyen de la cathédrale de Bayeux. Après des erreurs de jeunesse un peu fortes, il se fit ordonner prêtre aux Indes, où l'avait mené une ambassade auprès du roi de Siam (1685). Il resta enjoué et superficiel. Il est surtout connu par son Histoire de l'église, 11 v. 4°. — *Dangeau* (1643-1723), frère du courtisan modèle, fut converti au catholicisme par Bossuet. Il est l'auteur du 1er dialogue ; le second fut fait en collaboration. « C'est un ouvrage clair, solide et parfaitement écrit... il doit être recherché avec le plus vif empressement », dira le journal de Trévoux en 1769, à l'occasion d'une réimpression (p. 552). V. *N. r. l.* 1684, t. II, 53.

3. Préface. Chauffez votre main, sentez une fleur. Vous préférez l'un à

mais la « présentation » de l'ouvrage est exquise. *Timoléon* déclare que ces Dialogues avec *Théophile,* qui y a la meilleure part, l'ont converti dans une grave maladie. Une vignette représente Théophile homme de cour debout devant un bon feu, causant avec un homme en robe assis. Par la fenêtre on aperçoit le Palais de Versailles. Au second dialogue, le personnage à longue robe est couché sur un lit de repos, son ami en long manteau et rabat est assis à côté. Au troisième, les deux amis se promènent sur le bord d'une rivière, au quatrième dans un parterre à la française. L'apologétique illustrée fait pendant à l'astronomie galante de Fontenelle. Les deux partis commencent à se disputer l'esprit des gens du monde, symptôme avant-coureur de la lutte décisive où Bayle l'emportera sur les Abbadie, les Bossuet, les Malebranche (1).

III. — Malebranche

Voici l'effort le plus original de la pensée française pour accorder la raison et la foi.

L'œuvre de Malebranche est une apologie grandiose, non pas, à la façon des autres, un plaidoyer souvent laborieux pour justifier les dogmes chrétiens ou les faire accepter sur titres, mais une démonstration sereine et souveraine de leur vérité nécessaire. Par là, la « *Recherche de la vérité* » (1674-75) répondait, semble-t-il, mieux que « les Pensées » aux besoins d'une société intellectua-

l'autre. Il suffit : un être commun reçoit les deux sensations et juge, car votre nez ne peut pas juger la chaleur de la main, ni votre main le parfum que le nez respire. Voilà le ton.

1. Au même temps, on imprimait à plusieurs reprises *la Vérité de la religion chrétienne* du marquis de *Pianesse,* premier ministre de Savoie, trad. de l'italien par le P. *Bouhours.* Le succès de cet ouvrage est certainement dû à son ton laïque et au fait que l'élément irrationnel du christianisme reste au second plan. — Pour comprendre le progrès réalisé par les apologistes dont nous nous occupons, il suffit de lire l'ouvrage du P. *Petiot* S. J. : *Démonstrations théologiques* (1674). C'est bien le défi maximum porté à la raison des incrédules. L'érudition de cet homme fait penser à celle de Pline ou des compilateurs du XVIe siècle. Il ignore le cartésianisme et ne trouve donc pas de difficulté à la transubstantiation, car la propriété d'occuper un lieu est une qualité des corps comme les autres. Elle peut être suspendue. — Les païens ont bien cru Vénus née de l'écume, on ne peut donc pas s'insurger contre la naissance miraculeuse de Jésus. — Sa démonstration de Dieu par la disposition des 4 éléments est la plus grandiose que nous connaissions. Dieu se déclare « par les dispositions qu'il a mises dans l'*air* pour nous servir de rafraîchissement lorsque nous respirons, d'espace et de milieu lorsque nous nous mouvons, d'instrument pour articuler nos paroles, de miroir pour rapporter à nos yeux les images et les couleurs des objets, de cassolette pour répandre les odeurs » (p. 145). La paille « conserve la neige qui est froide, et cependant elle fait mûrir les pommes sauvages qui ont besoin de chaleur » (197). Cet ouvrage est moins digne d'un jésuite que d'un capucin.

liste et raisonnante. « Ce n'était point par des preuves métaphy-« siques et abstraites que M. Pascal voulait conduire les hommes « à la parfaite conviction... Il voulait *aller à l'esprit par le cœur* « *et prouver Dieu en le faisant sentir,* ce qui est la meilleure ma-« nière de le connaître. La foi parfaite, disait-il, c'est Dieu sen-« sible au cœur. Et dans la vérité, quoique les cieux et tout « l'univers racontent sans cesse la gloire de leur créateur, ils n'en « parlent pourtant pas si bien à l'homme ni si efficacement que « cette voix secrète qui l'interroge et qui lui répond au milieu « de lui-même » (1). Or, nous l'avons noté, Pascal devançait son temps qui le comprit mal. Ecoutez, en effet, les plaintes du mystique *Poiret,* obligé de démontrer sa foi par « les spéculations et la méthode de la science humaine » : « Le monde est présente-« ment si façonné *à ne recevoir aucune connaissance que par une* « *voie approchante du raisonnement* et de la science que c'est « peine perdue que de leur parler d'acquérir la lumière de la « vérité par la voie de la véritable foi, sans consulter la raison, « ses idées, ni ses actes de discourir mentalement. On ne sait « presque plus ce que cela veut dire... Encore s'il n'y avait que « des opiniâtres et de méchants résolus qui fussent dans cette « disposition-là... mais *il y a plusieurs bonnes âmes et plusieurs* « *personnes dociles qui sont atteintes de cette espèce de ma-* « *ladie* » (2).

Malebranche est bien le maître qu'il faut pour rasséréner les bonnes âmes, puisqu'il veut « faire servir la métaphysique à la « religion et répandre sur les vérités de la foi cette lumière qui « sert à rassurer l'esprit et à le mettre bien d'accord avec le « cœur » (3). Sera-t-il aussi puissant sur l'esprit des libertins, surtout dans le siècle qui vient, si défiant de la métaphysique ? On peut d'abord en douter.

Le grand oratorien est un penseur et une âme pieuse, d'une piété profonde aux accents mystiques plus d'une fois. Quand il parle de la vie en Dieu, de la communion avec Dieu, sa voix n'exprime pas seulement l'ivresse de l'entendement qui s'est placé au centre de la pensée divine et voit se dérouler le plan de la Création et du Salut, mais aussi ce ravissement de l'âme aimante

1. *Houteville : « Discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme depuis son origine ».* En tête de la « Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits », éd. de 1749, p. 217.

2. *L'Economie divine,* Amst., 1687, 7 v. 8°. Préf. 31.

3. *Entretiens sur la métaphysique et la religion,* 1688, 2 v. 12 ; éd. J. Simon, 1re série, p. 333. Ed. de Genoude et de Lourdoueix, Paris, de Sapia, 1837, 2 gr. 4°. t. II, 112.

où la reconnaissance domine. Sa philosophie procède de Descartes et d'Augustin, sans doute, mais elle est aussi sa piété pensée. Si elle se réduit à la démonstration cent fois reprise de la présence de Dieu dans l'âme et dans le monde (1), c'est qu'il éprouve cette présence en lui. Comme presque tous ceux qui ont passé par ce que les modernes appellent l'expérience religieuse, il est porté à grandir l'action divine et à amoindrir l'homme devant le Tout-puissant ; et s'il tire, malgré lui, le cartésianisme vers le spinozisme, c'est peut-être bien qu'il cède à la poussée panthéiste de tout mysticisme (2) autant qu'au besoin intellectuel de rendre le système du maître plus logique.

Nous pourrions donc nous attendre à trouver dans son apologie deux sortes de preuves, celles qui s'adressent à la raison et ces preuves morales qui font sentir Dieu au cœur. Mais pour un cartésien les premières seules comptent. Ce sont des idées claires. Quand il ajoutera aux arguments abstraits quelques-unes de ces preuves tirées de la vie intérieure, ce sera pour se proportionner à la faiblesse de lecteurs sans métaphysique. N'importe, ce psychologue sans égal, chez qui la piété a encore affiné la science de l'âme, trouvera dans les expériences du cœur un des meilleurs éléments de son apologétique.

Cette apologétique éparse dans tous ses ouvrages est condensée dans les *Conversations chrétiennes* (1677), le seul qui soit expressément destiné à « justifier la vérité de la religion et de la morale de Jésus-Christ ». Ce traité, composé pour le grand public en 1676 à la demande du duc de Chevreuse (3), offre la mise en scène et le ton familier que nous avons relevés dans Choisy. Le principal interlocuteur a seulement du génie. C'est *Théodore*, sorte de Socrate moins malicieux, qui accouche l'esprit d'*Eraste* de toutes les vérités malebranchiennes, à commencer par la vision en Dieu. Eraste est le jeune homme non préoccupé, être aussi fictif que la table rase. A côté de lui, *Aristarque*, homme du monde voyageur et douteur qui juge « cavalièrement » des choses, apparaît, lui, préoccupé par la lecture des anciens, ces premiers maîtres de pensée libre.

Les preuves philosophiques

Cinq entretiens sont une apologie métaphysique par le système de Malebranche. C'est la Recherche de la Vérité mise en menue monnaie. Dès le début l'auteur pose nettement sa conception in-

1. V. *Ollé-Laprune* : « La philosophie de Malebranche », t. I, 4.
2. V. *Delacroix* : « Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme », Alcan, 1908, 8°, p. 368.
3. Dans cet ouvrage de vulgarisation, l'auteur se tient aux positions strictement orthodoxes. V. *Henry Joly* : « *Malebranche* », Alcan, 1901, 8°, p. 26.

tellectualiste. Aristarque croit en Dieu par la foi, non par la raison. — Ni par l'une ni par l'autre, répond Théodore. Car il faut être convaincu par raison que Dieu existe pour croire par foi ce qu'il enseigne. Le premier Entretien établit « qu'il y a un « Dieu et qu'il n'y a que lui qui agisse véritablement en nous et « qui puisse nous rendre heureux ou malheureux ». Le deuxième réfute les objections d'Aristarque dont la plus forte est celle-ci : faire de Dieu, cause unique, l'auteur du plaisir sensible, c'est le faire auteur de la concupiscence. — Mais la chute intervient. Dans l'institution primitive, ce plaisir, nécessaire à la conservation du corps, n'avait aucun mauvais effet, car l'esprit s'appliquait à sa véritable fin. Après la chute, l'attrait du plaisir a continué, Dieu ne pouvant pas changer les lois une fois établies, ce qui aurait été une imperfection, car « l'inconstance de la volonté est une marque de petitesse d'intelligence et Dieu est incapable de repentir » (1), mais l'homme avait perdu la maîtrise de son corps. En attendant les rétributions, le fonctionnement des lois naturelles du plaisir donne aux débauchés une espèce de récompense, mais « une récompense trompeuse, une récompense de péché, « *qui engraisse la victime pour le sacrifice,* et qui prépare les « pécheurs pour le jour terrible de la vengeance du Seigneur » (2).

Arrêtons-nous sur ces paroles sévères. Elles vont faire surgir Bayle, et toute la suite de la démonstration contribuera à lui fournir ses armes les plus cruelles. L'auteur aborde, en effet, le problème du mal, qui est la grande pierre d'achoppement des incrédules. La solution chrétienne qui contentait Pascal ne fait, à leur avis, qu'augmenter le scandale. Dans les Entretiens intitulés « *De l'ordre de la nature dans la création de l'homme* », — « *Du désordre de la nature causé par le péché originel* », — « *De la réparation de la nature par Jésus-Christ* », l'apologie de Malebranche va justement à contrefin. Son système a pour effet d'aggraver les difficultés des doctrines traditionnelles sur le péché et l'incarnation. Que répond-il à la question que Bayle tournera et retournera comme le poignard dans la plaie : « Pourquoi Dieu a-t-il fait l'homme, prévoyant sa chute » ? Au lieu de s'en tenir aux défenses classiques, qu'il n'omet pas : j'ignore les desseins de Dieu, une difficulté ne doit pas nous faire renoncer à une vérité évidente, Dieu a fait l'homme libre parce qu'il veut être aimé par raison, d'un amour de choix, méritoire, digne de lui et de nous, — il tire de sa philosophie l'idée que les défauts du monde viennent de la simplicité des moyens employés pour le produire, l'en-

1. Ed. de Genoude et de Lourdoueix, t. II, 204.
2. *Ib.*

semble présentant une perfection plus grande qu'un monde moins défectueux fait par des moyens compliqués, argument métaphysique auquel un incrédule ne se rendra jamais (1).

Et surtout, il fait de l'Incarnation non plus un expédient sublime de l'amour divin, décidé à sauver l'humanité malgré elle-même, mais le but unique de la Création. Dieu agit pour sa gloire, il crée le monde pour en tirer honneur. Or, son ouvrage ne lui sera glorieux que s'il l'unit à une personne divine. De là l'incarnation du Médiateur en qui le fini et l'infini se rencontrent (2). Dieu retire plus grande gloire de son Fils, Adorateur, Sacrificateur, Victime d'une dignité infinie, que d'une créature si noble soit-elle.

On voit où l'ardeur de sa foi et le démon métaphysique entraînent l'imprudent philosophe. Pour mettre le dogme central du christianisme au-dessus du doute, il le prouve nécessaire. On attaque la conduite du Dieu créateur, il ne plaide pas les circonstances atténuantes comme certains défenseurs paraîtront réduits à le faire, il montre la déchéance et la misère de l'homme non pas accidentelles mais prévues — le lecteur non prévenu dirait voulues — comme des pièces du plan éternel (3). Et la liberté qu'il laisse à l'homme est si précaire que Dieu reste en définitive responsable du mal. Ainsi, plus Malebranche établit fortement l'Incarnation, plus il aggrave le crime de Dieu. Il exalte sa puissance au détriment de sa bonté ; c'est l'insoluble conflit des attributs divins. Il compare l'Auteur des choses à un ouvrier qui n'hésite pas à mettre un bel ouvrage en un lieu où il risque d'être cassé, parce qu'il sait qu'on le lui paiera plus qu'il ne vaut et qu'il gagnera en somme à la casse (4). Bayle ne dira rien de plus fort contre le dogme de la chute et de la rédemption. Parlant de l'optimisme de Malebranche, il émettra cette raillerie froide : Dieu, dans ce système, ressemble à un prince « qui se pique de faire paraître son habileté plus que son amour pour le bien public » (5).

Il n'est pas jusqu'à la Trinité dont il ne démontre le lien néces-

1. Dieu n'a pas voulu faire le monde le plus parfait possible, « mais seulement *le plus parfait par rapport aux voies les plus dignes de lui* » (9e Entretien sur la métaphysique et la religion, éd. cit., t. II, p. 64). De là, les monstres et les désordres que le jeu uniforme des lois simples permet à côté de beaucoup de bienfaits.

2. V. « Traité de morale », 2e part., c. 5, § 10.

3. Pièces utiles, pas indispensables à vrai dire : « Il est clair que *quand même l'homme n'aurait pas péché*, une personne divine se serait unie à l'ouvrage de Dieu pour le sanctifier, le rendre digne de son auteur. » Traité de la Nature et de la Grâce, 3e éclaircissement, § 18.

4. Entretien 5, p. 222.

5. Réponse à un Provincial, c. CLV, p. 826. — Œuvres diverses, La Haye, Cie des libraires, 1737, 4 v. fol., t. III.

saire avec l'Incarnation : on ne se fait pas satisfaction à soi-même, de là la pluralité de personnes en Dieu.

Ainsi, comme tous les théologiens qui tendent à voir en Dieu l'unique Cause efficace, Malebranche prête le flanc plus largement à la critique de Bayle. Celui-ci reproche, en effet, au christianisme traditionnel de faire Dieu auteur du mal, puisqu'il a créé l'homme libre, donc susceptible de se perdre. Que sera-ce si l'on exténue la liberté de l'homme ? Mettre toute causalité en Dieu et présenter la chute comme un incident qui ne dérange pas, en somme, le plan de l'Univers, n'est-ce pas « aggraver le cas » du Tout-Puissant et, pour reprendre un mot familier du philosophe, « engraisser la victime » ?

Les preuves sensibles

Voyons s'il sera plus heureux dans la deuxième partie de son ouvrage, où nous trouvons « la vérité de la religion chrétienne *prouvée par d'autres raisons* ». Un libertin à qui Aristarque rapporte les raisonnements de Théodore les juge trop abstraits. Aussi, dans les quatre derniers Entretiens, Théodore expose-t-il des preuves plus sensibles. Et ici éclate son manque de sens historique et critique. L'on voit d'abord que Malebranche était de ceux qui font « plus de méditations que de lectures » (1), et qui raisonnent en dehors du temps et de l'espace.

Soit l'objection classique : Moïse ne dit pas un mot de la vie future, il ne propose aux Hébreux que des récompenses charnelles ; donc il n'est pas inspiré de Dieu. Un Grotius aura l'idée d'une révélation progressive et se demandera si ces récompenses charnelles n'étaient pas les seules que les grossiers Israélites pussent prendre pour fin au moment où Moïse les leur promet, les adorateurs du veau d'or étant peu capables de « porter » des promesses spirituelles. Malebranche répond *a priori :* « Ce qui « rend plus heureux et plus parfait doit être plus noble que ce « qui reçoit son bonheur et sa perfection » (2), or les juifs ayant une âme, les jouissances du corps étaient une fin indigne d'eux, Moïse n'a pas pu les leur proposer. Il faut donc chercher à l'Ancien Testament un sens autre que le littéral.

Les preuves sensibles tirées de l'histoire sont donc nulles chez Malebranche. Restent celles tirées de la psychologie, de son expérience de chrétien. Nous avons dit que l'intellectualisme du philosophe empêchait le pieux oratorien de tirer ouvertement de sa communion spirituelle avec Dieu ces arguments mystiques et subjectifs que les modernes ne craignent pas d'invoquer comme des faits. Cependant sa vie morale, qui a nourri sa pensée, est

1. Entret. 7, p. 231.
2. Entret. 6, p. 225.

trop riche pour qu'il ne l'appelle pas en preuve (1), et quand il écrit que la morale chrétienne est « parfaitement conforme à la « raison, et, dans l'état où le péché nous a réduits, on ne peut « rien prescrire de plus utile *pour rétablir l'ordre des choses* que « les préceptes et les conseils que Jésus-Christ nous a donnés qui « regardent la prière et la privation des choses sensibles » (2), que fait-il que penser son expérience et la citer en témoignage, à l'exemple de Pascal dont il est pénétré ? La correction philosophique l'oblige à dire : la fin de l'homme étant de s'unir à Dieu, la religion chrétienne est la meilleure voie pour l'atteindre et le meilleur remède à nos maux (3) ; qui ne voit qu'il pourrait renverser l'ordre des termes, comme Pascal l'avait fait hardiment, et dire : la religion étant le meilleur remède à nos maux, — nous l'avons éprouvé, — elle nous révèle notre fin en nous y conduisant. Il montre l'Ecriture consolante, instruisante, la morale chrétienne utile à la perfection de l'esprit (4) ; il a des pages admirables et d'une psychologie pénétrante sur l'obscurcissement de la pensée par les plaisirs du corps (5). Il sait tout aussi bien que Pascal que la charité conduit à l'intelligence, que celui qui voudra faire connaîtra (6) et, comme pour s'unir à Dieu, il faut « boucher les avenues par lesquelles les objets ont commerce avec les sens » (7), il nous donne un manuel d'ascétisme, la mortification étant préliminaire à l'action de la grâce.

Les entretiens sur « la morale chrétienne absolument nécessaire pour la conversion du cœur », sur « la force nécessaire pour accomplir les préceptes de l'évangile » (8), achèvent de gagner Aristarque et un libertin de ses amis. Eraste éprouve qu'une fois

1. On pourrait appliquer à Malebranche apologète ce qu'*Ollé-Laprune* dit de Malebranche philosophe : « S'appuyant avec raison sur l'expérience [la conscience qu'a l'individu d'être une substance active, etc...], il en conteste à tort le caractère scientifique, et voyant nettement l'insuffisance et les périls de la démonstration géométrique en philosophie, il laisse croire cependant qu'elle est la seule voie par laquelle se puisse faire la science. » O. c., t. I, 151.
2. Entret. 7, p. 229.
3. Entret. 8.
4. Entret. 7.
5. « Croyez-vous, Eraste, qu'un homme qui a goûté quelques années les plaisirs du monde puisse, en les quittant, s'unir aux choses intellectuelles avec autant de force et de lumière que ceux qui ont veillé toute leur vie à la pureté de leur imagination ? — *Eraste :* Non certainement... *Lorsque l'imagination a été frappée de quelque chose de sensible, elle en demeure blessée...* Il demeure dans le cerveau des traces qui représentent sans cesse à l'esprit les plaisirs qu'il a goûtés et qui l'empêchent bien souvent de s'appliquer aux objets qui n'ont point d'attrait sensible. Lorsque l'imagination est salie, l'esprit est donc rempli de ténèbres. » Entret. 7, p. 230.
6. Jean 7, 17. Car ce que nous faisons alors est au-dessus de nos forces et prouve un secours surnaturel. (Entret. 8, p. 238).
7. 20e Méditation chrétienne, éd. cit. 192.
8. Entret. 8 et 9.

en possession de la grâce l'âme est en liberté ; il se retire dans la solitude.

Telle est la partie la plus vivante de l'apologétique de Malebranche : la philosophie établit que l'homme est fait pour connaître la vérité et aimer le bien, l'expérience du chrétien prouve que sa religion le conduit à cette fin en perfectionnant son intelligence et sa volonté, elle est donc la religion vraie.

La correspondance mémorable de Malebranche avec *Dortous de Mairan* prouve bien quel était pour le grand oratorien lui-même, et quoiqu'il en eût, le fondement solide de la foi. On sait que ce disciple de Malebranche, gagné par la philosophie de Spinoza, demandait à son maître de le sauver en réfutant le panthéisme de l'Ethique. Notre penseur, peut-être inconsciemment gêné par les rapports de sa philosophie avec celle du philosophe d'Amsterdam, se trouva déconcerté et ne sut que dire au jeune homme : tenez-vous à la foi, sans elle la raison s'égare. Ce fervent de la Raison en est réduit à opposer aux raisonnements de l'impie la certitude intime, inébranlable mais indémontrable, du mystique (1). Imaginez un goutteux à qui un philosophe démontrerait qu'il ne peut pas être malade : « Je sais que votre démonstration « est fausse, répond le goutteux, et vous vous moquez de moi. « Adieu. Le vrai fidèle fait comme le goutteux » (2).

Concluons. Malebranche a été lu avidement, puisque de 1675 à 1712 on compte 5 éditions de la « Recherche de la vérité », mais la partie métaphysique de son apologie était peu efficace. Impuissante contre Spinoza, elle va grossir aux yeux du siècle de Bayle les difficultés de la religion. Les dogmes révoltent les incrédules ; les démontrant nécessaires, il les fait monstrueux. En rendant raison des mystères, il fait éclater le divorce entre la raison divine qui les a conçus et la raison humaine qu'ils offusquent. L'apologie métaphysique conviendra de moins en moins à des esprits de plus en plus positifs (3). Tout au plus, le XVIIIe siècle retiendra-t-il pour l'utiliser la thèse d'allure spinoziste : Dieu incapable d'agir par des volontés particulières. Chez les chrétiens, Malebranche contribuera à maintenir longtemps encore l'idée que la religion est dialectiquement démontrable.

1. Saisissante illustration du mot de *Fichte :* « La démonstration ne produit pas la foi, c'est la foi qui suscite la démonstration. » (Sur la croyance d'un gouvernement divin du monde, 1798).

2. 3e let. à Dortous, V. *Ollé-Laprune,* I, 132. Cet auteur a relevé ailleurs combien les théories de Malebranche sur la grâce sont flottantes et contradictoires. Mais on sent qu'il a éprouvé ce dont il parle, et que sa foi en la grâce sort de cette expérience bien plus que de ses spéculations.

3. Les *Nouvelles de la république des lettres* insinuent que les « Conversations chrétiennes » ne sont convaincantes que pour les cartésiens. Janv. 1703, p. 71.

La partie psychologique et pascalienne de son apologie, tirée de l'universelle expérience chrétienne, indiquait bien la voie de l'avenir, si la vie intérieure dont tant d'âmes vivaient au XVIIe siècle avait persisté. Elle restera sans effet ; car nous allons entrer dans un siècle dont les yeux regardent le monde, et la preuve intime fournie par les âmes individuelles deviendra vite la preuve par les bienfaits publics de la religion. Aussi bien ce genre de démonstration n'a de prise que sur ceux qui ont fait un commencement d'expérience analogue et qui cherchent parce qu'ils ont déjà trouvé.

IV. — Huet

« *Te cum tua Monstratione magnus perdat Jupiter* » (1), disait le pieux Racine, qui n'avait pas tout à fait dépouillé sa malice avec sa mondanité. C'est au digne Huet, évêque d'Avranches et à la *Demonstratio evangelica* qu'il appliquait ce vers de Térence. Et, de fait, lorsqu'on entreprend la lecture de l'énorme *in folio* latin, hérissé d'érudition, parsemé d'excentricités, on comprend l'impatience du plus attique de nos écrivains.

Il ne faut pas rester sur cette impression pour juger équitablement un des grands efforts faits par l'apologétique française au moment où Bayle va paraître. Huet apologiste se distingue par la position qu'il adopte et par sa conception de la certitude.

A l'inverse de Malebranche, cet érudit qui a plus de lectures que de méditations s'abstiendra de tout argument métaphysique. Il veut prouver la vérité du christianisme par l'autorité du témoignage, c'est-à-dire en appliquant les règles de la critique historique. Jusqu'à Houteville, son œuvre restera l'enquête la plus minutieuse, sinon la plus judicieuse, pour prouver la religion par les faits. Par l'étendue de ses connaissances, par l'examen scrupuleux qu'il fait de toutes les opinions émises sur un problème donné, sans omettre les saugrenues, par ses conjectures aventureuses et sa sérénité à déduire les conséquences d'un principe hasardeux, l'ami de Lafontaine fait penser dans le siècle français du bon sens et de la mesure à quelques allemands du siècle dernier.

Son « scepticisme »

Sa théorie de la certitude s'est développée au cours de ses divers ouvrages. En germe dans la préface de la *Demonstratio*, elle devient plus consciente dans la *Censure de la philosophie cartésienne* (1689), se précise dans les *Alnetanæ quæstiones de*

1. La peste soit de toi et de ta démonstration. — *Louis Racine :* « Mémoires sur la vie de J. Racine », Œuvres de Racine p. p. Mesnard, Hachette, 1865, t. I, 304.

concordia rationis et fidei (1690) (1), s'exagère et se ruine elle-même dans le *Traité philosophique de la faiblesse de l'entendement humain* (1723), qu'il n'osa pas publier. Le premier prouvait directement la divinité du christianisme, les trois suivants devaient écarter les obstacles qui s'opposent à la foi. Huet n'est pas philosophe ni théologien. Au siècle des raisonneurs lucides, il apparaît gêné dans le maniement des idées. Voici cependant, semble-t-il, le fond permanent de ses considérations sans rigueur. Une démonstration est un raisonnement fondé sur des principes primitifs ou sur des principes connus à l'aide de ces principes primitifs. Or, les démonstrations fondées sur des principes tirés de l'expérience et de l'évidence morale sont supérieures aux démonstrations géométriques, en ce qu'elles obtiennent un assentiment plus étendu. L'existence d'Auguste, par exemple, établie par le témoignage historique, est plus généralement adoptée que les vérités mathématiques regardées cependant comme les plus incontestables (2). La démonstration évangélique sera bien plus convaincante fondée sur des preuves morales (3).

Faisant un pas de plus, ou dévoilant mieux sa pensée, Huet attaque le critérium cartésien de l'évidence qui conduirait à rejeter les vérités obscures de la foi. Il y a parfois de l'obscurité dans les idées vraies et de la clarté dans les fausses. La véracité divine, garante de la vérité de nos conceptions claires, n'est elle-même établie que sur une idée claire et Descartes tourne en cercle (4). Aussi notre érudit accueille-t-il avec joie les vieux arguments des sceptiques. Dans son *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, écrit pour ceux qui ne s'en rapportent qu'à la raison, il met cette raison aux prises avec elle-même pour que, constatant sa faiblesse, elle sente la nécessité de la foi. Victorieuse ou vaincue dans le conflit des dogmatismes, elle est toujours démontrée impuissante. La philosophie qui s'abstient de tout assentiment dogmatique est moins opposée au christianisme qu'on ne pense, car elle laisse le champ libre à la foi. Elle se contentera de chercher le plus vraisemblable.

1. *Questions d'Aulnay*. Huet avait reçu l'abbaye d'Aulnay en récompense de ses services de précepteur.

2. Ceux qui ne doutent pas de la géométrie, fondée sur des postulats indémontrables ou évidents d'une évidence non rationnelle, ne devraient pas douter de la religion fondée sur des preuves morales.

3. La faiblesse philosophique de Huet éclate dans la confusion de ses idées touchant « les vérités morales et pratiques ». Il juxtapose sous ce titre des vérités d'expérience sensible, comme le lever du soleil, et des vérités historiques. Il abuse vraiment des doutes émis par « quelques philosophes » sur la certitude absolue de la proposition : 2 et 2 font 4, pour ravaler les vérités géométriques.

4. Censure de la philosophie cartésienne.

La vraie certitude nous est donnée par la foi qui ne dépend pas des premiers principes, qui est un don de Dieu. Les vérités de la foi ne sont pas adoptées pour leur clarté, mais parce que la grâce détermine notre assentiment.

Quels sont donc les rapports de la raison et de la foi ? La raison est juge des motifs de crédibilité. Il suffit que ces motifs soient probables ; c'est tout ce qu'on peut lui demander. Sans doute, la foi qui repose sur ces motifs est humaine, elle n'a que la certitude à laquelle la raison peut atteindre, et, contrairement à l'opinion des Thomistes, l'esprit adhère moins fortement aux vérités de raison qu'aux vérités de foi. — Quand la raison garde le silence sur ces dernières, la foi n'en souffre aucun dommage. Le soleil n'est pas diminué parce que les lanternes sont éteintes. Quand les vérités de la foi sont au-dessus de la raison, la raison doit s'incliner (1).

Le scepticisme posthume de Huet fit scandale parmi les chrétiens cartésiens, comme *Arnauld*, qui ne séparaient pas encore le domaine de la foi du domaine de la raison. Ils ne comprirent pas que l'évêque d'Avranches n'était pas vraiment pyrrhonien, mais qu'il délimitait à sa manière, un des premiers, l'Inconnaissable, cantonnant la raison dans la philosophie et les sciences et lui refusant le droit de décider en religion. Il reprenait en somme la vieille idée de l'insuffisance, non de l'impuissance de la raison (2), et nos modernes prédicateurs qui se plaisent à entrechoquer les systèmes pour les détruire l'un par l'autre ne s'y méprendraient plus ; ils s'accommoderaient eux aussi du philosophe agnostique, celui qui n'affirme rien, mais qui ne nie rien non plus.

Crousaz réfuta le Traité (3), le P. *Baltus* en comprit la valeur apologétique et défendit dans les Mémoires du P. Desmolets (4)

1. Questions d'Aulnay.

2. C'est le scepticisme de *Raymond de Sebonde* (V. *Strowski :* « De Montaigne à Pascal », p. 54). Pascal l'entend. Il paraît monstrueux aux catholiques cartésiens.

3. *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne,* dernière section. La Haye, 1733, fol. Les *Mémoires de Trévoux* avaient aussi protesté (juin 1725). En 1760, *Formey* place encore Huet dans « la secte des sceptiques modernes » : *Hist. abrégée de la philosophie,* Amst., 12, p. 247. L'abbé *Flotte* l'a justifié : *Etude sur Daniel Huet,* Paris, 1857, 8°.

4. « Il m'a paru que cet illustre et savant auteur, après nous avoir donné, à l'exemple d'Eusèbe de Césarée, une Démonstration évangélique, avait encore voulu l'imiter en nous donnant dans cet ouvrage posthume une espèce de *Préparation* pour disposer les esprits à se soumettre plus facilement aux vérités de la foi et pour détruire l'un des principaux et des plus ordinaires obstacles qui s'y opposent... l'orgueil de l'esprit humain. » *Mém. de lit. et d'hist.,* t. II, 169 ; Paris, 1749, 12. *Leclerc* avait déjà remarqué que Huet tient le milieu suivant : se servir de la raison, non pour juger les dogmes en eux-mêmes, mais pour juger de leurs fondements. — *Bibl. univ.,* 1692, p. 60.

cet étrange démonstrateur qui paraissait affaiblir l'instrument de ses démonstrations.

La gaucherie philosophique de Huet ne doit pas nous le rendre méprisable. Ses théories traduisent un effort pour penser et formuler un sentiment que l'auteur éprouve vivement, et que les modernes exprimeraient peut-être ainsi : la foi n'est pas la croyance. La première déborde la seconde et transforme en certitude les probabilités auxquelles atteint la raison (1). Elle ajoute un supplément de confiance aux lumières de l'entendement.

En reléguant ainsi la certitude rationnelle au second plan, Huet sapait l'intellectualisme dogmatique dont Malebranche fut le plus pur représentant.

Sa démonstration

La « Démonstration évangélique » servira simplement à préparer la foi, ou à la confirmer en lui fournissant un secours extérieur.

Elle est écrite pour l'instruction du Dauphin. Par une inconséquence puérile, le bon précepteur qui vise une certitude morale veut donner à sa démonstration une allure géométrique. Il règne à cette époque un engouement pour ce genre d'exposés. C'est sans doute un effet du progrès des mathématiques où Descartes trouvait le type du raisonnement certain, plus tard de l'exemple de Spinoza et du désir de le réfuter à sa manière (2). Est-il besoin de dire que la *Demonstratio evangelica* offre avec un traité de géométrie ou avec l'Ethique une analogie de pure forme. Il n'y a aucune nécessité dans les déductions, et la distinction entre définitions et axiomes fait sourire, étant arbitraire (3). Il pose sous cette rubrique quelques-unes des règles de la critique historique.

L'occasion vraie ou feinte du livre est une controverse qu'il eut avec le juif le plus notable d'Amsterdam. Aussi concentrera-t-il la discussion sur les prophéties, terrain commun aux juifs et aux chrétiens qui les appliquent diversement.

Sa démonstration se réduit à établir trois vérités de fait : l'Ancien et le Nouveau Testaments ont été écrits *au temps prétendu — par les auteurs prétendus,* — l'histoire de Jésus-Christ accomplie dans le nouveau *est prédite dans l'ancien.* Donc les deux Testaments sont vrais, J.-C. est le Messie, sa religion est divine.

1. De même qu'il manque à la certitude de la foi un degré de clarté que possède la certitude des bienheureux, il manque à la certitude humaine un élément qui se rencontre dans la certitude de la foi.

2. V. *Lanson :* Rev. des Cours, 26 nov. 1908 et 23 déc. 1909, p. 263.

3. La définition du Messie, par exemple : « homme-Dieu divinement envoyé par Dieu pour le salut des hommes et prédit par les prophètes dans l'A. T. » est une véritable proposition.

Les preuves de l'authenticité et de la vérité des Ecritures, dont nous verrons dans Abbadie le déroulement plus harmonieux et plus complet, sont renouvelées par la thèse favorite de Huet : tous les dieux de tous les pays s'identifient avec Moïse ou avec les membres de sa famille, toutes les religions anciennes découlent des livres de Moïse, les sages parmi les sages se sont tous proposé de l'imiter. Il était banal, depuis les Pères, d'affirmer sans approfondir que les Grecs avaient fait des emprunts aux Hébreux. *Bochart,* le maître de Huet, avait adopté ce principe (1), mais personne n'avait encore tenté de rechercher tous les emprunts analogues chez tous les peuples connus.

Erudition et délire

La poursuite de cette idée réclamait un esprit d'une érudition immense et d'une médiocre pondération. Huet s'y appliqua avec enthousiasme. Homère, par exemple, passait pour avoir étudié en Egypte, où la mémoire de Moïse était certainement vivante. Les dieux voyageant sur la terre sont un écho des anges d'Abraham. La théogonie d'Hésiode montre, comme la Genèse, le monde tiré du chaos, et qu'est Pandore sinon Eve ? Presque toute la théologie des Gentils découle des écrits ou des actes de Moïse. Taautus, dieu des Phéniciens, Adonis, Marnas, dieu des Gazéens, sont Moïse. Loin de dire avec Simplicius que la doctrine de Moïse eut son origine en Egypte, nous voyons que Moïse fut considéré comme un Dieu par les Egyptiens. C'est Theuth ou Mercure, Osiris ou Bacchus, c'est Apis et Mnevis, Serapis, Orus, Anubis, Vulcain, Typhon. Le Zoroastre des Perses est le même que Moïse. L'ancienne religion des Indes a découlé des livres de Moïse, tant celle du Guzzara que celle du Coromandel ; de même celle des Chinois et des Japonais. Si l'on demande comment la doctrine mosaïque a pu pénétrer si loin, ne sait-on pas que Sésostris, par exemple, est allé jusqu'aux Indes ?

Passons au nord et à l'occident. Moïse a été adoré par les Thraces, les Germains, les Gaulois, les Bretons, les Espagnols, par les Américains eux-mêmes. Les preuves ? une conjecture : il est vraisemblable que les Phéniciens ont traversé l'Atlantique, une analogie de noms : le dieu Teutl des Mexicains pourrait bien être Teuth des Egyptiens.

Les Grecs ont voilé d'une infinité de fables la doctrine de Moïse, que dès Cadmus et Danaüs ils connaissaient. Apollon, Pan, Priape lui-même (2), Æsculape, Prométhée, Cécrops, Minos sont

1. *Bochart : « Geographia sacra »*, Caen, 1646, fol., rééd. 1651, 1681.

2. Ici il y eut des rires ; « comme si en disant que ces dieux sont Moïse déguisé, il avait attribué à Moïse tous les vices et tous les caractères de ces dieux... Priape représentait la force vivifiante du soleil ». C'est le *Journal*

Moïse. Rhadamanthe, Eaque, Protée, Persée également. Aristée, Musée, Orphée, Linus, Amphion, Eumolpe, Tirésias, éducateurs de peuples ou prophètes, cela va de soi.

Presque toute la théologie romaine est venue d'Arcadie. On reconnaît Moïse dans Janus, Vertumne, Faune, Silvain, Evandre. Il est même caché sous les Pénates et les Lares. Plusieurs traits de son histoire ont passé dans celle de Romulus. Disons mieux, tous les dieux de la Fable sont un seul et même : Moïse. Toutes les déesses sont une seule et même : Séphora, femme de Moïse. La plupart d'entre elles reproduisent aussi la sœur de Moïse, Maria.

Le fougueux érudit a usé sans le vouloir des deux procédés rabelaisiens par excellence : l'énumération énorme et la répétition. Au bout de ce défilé grandiose auquel la gravité latine ajoute un ironique prestige, le rire éclate, et l'on goûte l'atticisme de Louis Racine disant : Mon père « n'approuvait pas l'usage que ce savant écrivain voulait faire en faveur de la religion de son érudition profane » (1).

L'usage qu'il en fait ici nous donnerait, en effet, une assez pauvre idée de sa critique. Il part d'observations justes : les motifs traités dans la Genèse se retrouvent dans les traditions ou la littérature des régions les plus diverses du globe, mais y a-t-il filiation et dans quel sens ? Les érudits du XXe siècle n'osent pas encore le décider (2). Il suffit que Moïse soit assimilé à un dieu égyptien pour que tous les équivalents grecs et romains de ce dieu deviennent des exemplaires de Moïse. Ces assimilations sont fondées sur la ressemblance des *coutumes*, des *événements* ou des *noms*. C'est par un jeu analogue qu'on a pu tirer de la Grèce la langue et le peuple français. Ailleurs il est plus raisonnable, mais il maintient les opinions traditionnelles sur tous les points importants : Moïse est l'auteur du Pentateuque, bien que quelques fautes aient pu se glisser dans les manuscrits. Le livre de la Loi retrouvé dans le Temple par le pontife Helcias (3) contenait tout le Pentateuque et non pas seulement le Deutéronome. Les prophé-

des savants qui rappelle ainsi les moqueurs au respect de l'érudition, 1690, p. 160.

1. Loc. cit., p. 304. *Leibniz*, qui estimait beaucoup Huet, trouvait aussi que « non seulement lui mais encore plusieurs autres excèdent et donnent trop de carrière à l'imagination et aux jeux d'esprit ». Let. 5 à Burnet, Opera, Genève de Tournes, 1768, 6 v. 4°. t. VI, 244.

2. V. *Gunkel : « Genesis übersetzt und erklärt »*, 3e éd., p. LXII, Gœttingue, 1910. En 1856, Heinrich *Lüken : « Die Traditionen des Menschengeschlechts »* essayait encore de démontrer l'antiquité supérieure des récits de la Genèse dont les mythologies grecque, hindoue, perse, germanique, ne seraient que l'écho. V. A. *Réville : « Prolégomènes de l'histoire des religions »*, Fischbacher, 1881, 8°. p. 74 sq.

3. 2 Rois 22, 8.

ties de Daniel sont antiques et authentiques (1). Un canon unique des livres saints paraît avoir été mis au jour avant notre ère, composé par *Esdras* et approuvé par la *grande synagogue*.

Il rejette deux opinions larges de *Grotius* sur les prophéties, la première d'après laquelle toutes les prophéties touchant le Christ renferment un double sens : un sens historique et un sens symbolique applicable au Messie, la seconde d'après laquelle les prophéties n'ont pas force d'argument. Huet les répartit en trois catégories : celles qui regardent purement le Christ, celles qui regardent le Christ selon la lettre et un autre objet par figure, — celles qui concernent le Christ figurément et un autre objet selon la lettre. Du parallélisme des deux Testaments il ressort que toutes les prophéties messianiques de l'Ancien conviennent à J.-C. seul. « Et comme Dieu seul, écrit *Leibniz*, peut dire des parti- « cularités sur l'avenir qui passent les anges mêmes, Huet en « conclut que les livres des deux Testaments sont divins. Ce rai- « sonnement est bon... » (2).

Sa démonstration de la divinité de J.-C. est une revue complète de tous les passages de l'Ancien Testament qu'on peut, avec un peu de bonne volonté, rapporter à Jésus. Elle écrase par sa masse. Il assène, comme autant de coups de marteau sur l'idée à faire pénétrer dans l'esprit de l'incrédule, 170 chapitres dont voici quelques sujets: Jésus-Christ lumière, Jésus-Christ feu, Jésus-Christ soleil, Jésus-Christ étoile, Jésus-Christ germe ou aurore, racine, fleur, tige, Jésus-Christ chef, Jésus-Christ porte, Jésus-Christ chemin.

Que reste-t-il de ce monument ? Tous les exégètes, à très peu près, sont d'accord aujourd'hui pour reconnaître que les livres essentiels de la Bible n'ont pas été écrits au temps prétendu ni par les auteurs indiqués. Quant aux prophéties expresses, elles se réduisent à un petit nombre dès qu'on élimine les sens figurés arbitraires, et l'interprétation orthodoxe de ce petit nombre ne s'impose pas plus que telle interprétation juive ou rationaliste. C'est dire qu'il reste bien peu du riche travail dont l'auteur méritait mieux que d'autres le nom de « père des conjectures » (3).

1. Pour les 70 semaines, Huet adopte dans l'ensemble l'interprétation de *Julius Africanus* renouvelée par *Ferrand*. V. supra p. 70.

2. Lettre 5 à Thomas Burnet. Opera omnia, Genève de Tournes, 1768, 6 v. 4°, t. VI, 244.

3. Une des plus cavalières est celle qui lui fait remplacer Cyrenius ou *Quirinius*, ce gouverneur de Syrie si gênant au début de l'évangile de Luc (2, 2) par Quintilius (Varus) qui aurait achevé le recensement. Cette correction lui paraît autorisée par la similitude des noms et la ressemblance des lettres. La difficulté vient, on le sait, de ce que le recensement donné comme contemporain de la naissance de Jésus, eut lieu après la déposition d'Archélaos,

Il fut pourtant estimé de ses contemporains, surtout à l'étranger (1). En France, les spécialistes se documenteront souvent dans son recueil. Il se félicite dans sa préface de leur avoir fourni un plan, des arguments, des citations d'auteurs anciens.

Son grand mérite à nos yeux est d'avoir, par ses écrits théoriques, fait une brèche dans l'apologétique intellectualiste, mais cet aspect de son œuvre n'arrêtera guère l'attention de ses compilateurs (2).

V. — Bossuet

L'histoire universelle

C'est aussi pour le Dauphin que son premier précepteur, Bossuet, composa une Apologie du christianisme. Le grand défenseur de l'orthodoxie, qui guerroyait sans répit contre les ennemis du dedans, ne pouvait pas négliger l'ennemi du dehors. Il le connaissait bien, comme le prouvent quelques-uns de ses sermons, sans peut-être prévoir son triomphe. Avec le *Discours sur l'Histoire Universelle*, l'apologiste du catholicisme élargit son action et se fait apologiste du christianisme. A vrai dire, il l'est dans toutes ses œuvres. Il ne peut rien écrire sans exalter ce qui remplit sa pensée et son cœur. Qu'est la « Politique tirée de l'Ecriture sainte », sinon une apologie par l'utilité sociale de la religion, qui seule rend la vie en commun possible et les Etats subsistants (3) ? Son essai d'histoire universelle sera la démonstration de la divinité du christianisme par le tableau du développement de l'humanité. Il faut considérer nettement le Discours comme un apologie, c'est ainsi que tous les apologistes ultérieurs l'ont envisagé : apologie fondée sur l'établissement, la propagation et le maintien de la religion chrétienne. D'autres montrent la Providence dans la Nature, Bossuet la découvre dans l'Histoire. Il retrouve le plan du monde non en s'élevant, comme Malebranche, sur les cimes métaphysiques, pour déduire des attributs de Dieu ses Volontés, la Création et l'Incarnation, mais en examinant les faits.

Or, la suite de ces faits ne peut pas nous paraître un enchaîne-

l'an 6 de notre ère. V. *Loisy : « Les évangiles synoptiques »*. Ceffonds, 1907-08, 2 v. 4°, t. I, 343-47.

1. « Il a pu juger du succès de son livre par le prompt débit qu'il a eu et par les diverses éditions qui en ont été faites [il parut une contrefaçon à Leipzig], et bien plus encore parce que un très grand nombre de gens doctes et pieux ont été excités par son exemple à la défense de la religion chrétienne, n'étant pas croyable combien d'ouvrages ont paru sur cette matière incontinent après le sien. » *J. sav.*, 1690, p. 155, à propos de la 3e édition.

2. Un des premiers fut Jean *Bompart*, dans ses *Parallela sacra et profana in Genesin*, Amst., 1689, 4°. V. Bibl. univ., t. XIV, p. 170.

3. V. livre 7, art. 2.

ment fortuit ou spontané dans lequel aucun agent surnaturel n'interviendrait, car un livre renferme les intentions de Dieu, palpables dans des oracles. La Bible est la clé de l'histoire humaine. L'histoire accomplit pas à pas les desseins divins annoncés au début, sans cesse rappelés au cours des âges et perceptibles aux âmes droites. La correspondance est si exacte entre les faits et le livre, que seul put écrire le livre celui qui suscita les faits.

Orchestration magnifique d'un petit nombre de thèmes

Bossuet va donc, après Malebranche, tracer le plan de Dieu, en utilisant comme Huet les prophéties. Mais là s'arrête la ressemblance entre les deux précepteurs. Celui qu'on appela le dernier Père de l'église n'a pas d'inquiétude touchant la certitude rationnelle. Il a en la raison la confiance des thomistes et des cartésiens. Et surtout, au lieu d'un catalogue énorme et indigeste de *toutes* les prophéties mises sur le même plan avec leur réalisation en regard (1), Bossuet va construire une des plus merveilleuses œuvres d'art du grand siècle. Comme d'autres classiques, ses contemporains, il ne dira rien de nouveau peut-être, mais il placera mieux la balle. Le choix et la disposition des arguments font l'originalité grandiose du Discours.

Ce n'est pas qu'il fût incapable de recherches personnelles et de critique en histoire profane, il a fait ses preuves dans les « Variations ». Il paraissait moins apte à l'exégèse et à la critique sacrée, enchaîné qu'il était par le respect des opinions traditionnelles et le souci constant de l'édification (2). Aussi utilise-t-il largement les ouvrages particuliers des derniers apologistes (3). Ainsi sa division en sept périodes du temps qui s'écoule d'Adam à la naissance de Jésus-Christ fait penser aux six périodes que le pasteur *Jean d'Espagne* (4) intercalait entre la création et la mort du Sauveur. L'idée de fonder son apologie sur la perpétuité

1. V. « Demonstratio evangelica », propos. 9.

2. Sans entrer dans le détail de ses controverses avec *R. Simon*, où sa science est sur tant de points en défaut, on peut s'en convaincre en lisant son *Explication de la prophétie d'Isaïe sur l'enfantement de la Sainte-Vierge*. Paris, Anisson, 1704, 12. Il n'est cependant pas crédule. Dans le « Discours », il rejette comme inventés les oracles cités par Porphyre touchant J.-C.

3. On sait qu'il a constamment présente à l'esprit « la Cité de Dieu » d'Augustin. Nous n'insistons pas sur ce rapprochement souvent signalé. J. *Denis* dit de sa conception de l'histoire : « Il serait curieux de la suivre depuis l'auteur du livre de Daniel et les plus anciens Sibyllistes jusqu'à S. Augustin, Salvien et Paul Orose, et, depuis cette époque, au travers du moyen-âge. » *Mém. de l'Acad. de Caen*, 1895, p. 83. Bossuet se faisait illusion sur la nouveauté de certains arguments de son discours. V. les Mémoires de l'abbé *Ledieu*, c. p. Denis, *ib.* 107.

4. Ministre de l'église française de Londres. Esprit d'une subtilité rabbinique et assez mal équilibré, il cherchait avec prédilection dans la chronologie sacrée les rapports mystiques des nombres. Il publia en 1668 à Londres un

de la foi sous le règne de la nature, de la loi et de la grâce, rappelle l'ouvrage du P. *Beurrier* réimprimé en 1673 (1) et dont l'adaptation française venait de paraître en 1680. Pour ce qui concerne les discussions chronologiques, l'interprétation des semaines de Daniel, le conflit entre l'Ecriture et l'histoire profane touchant le second empire assyrien et Cyrus, Bossuet suit *Ferrand* (2).

Mais quelle clarté son génie projette à travers le fatras des obscurs travailleurs !

Son œil d'aigle a tôt fait de choisir *un petit nombre de prophéties frappantes*. Jacob, Daniel, Zacharie, Aggée, Malachie lui fourniront ses principaux repères. Et leurs oracles *ont trait à des événements frappants*, étranges même, dont deux se déroulent à nos regards : l'apparition de Jésus-Christ, la ruine des juifs, la conversion des gentils. Cette concentration de la lumière redonne à des idées banales un air de verte nouveauté. Un art tout proche de l'art du Poussin préside à l'ordonnance de ce chef-d'œuvre, où il y a moins de profondeur que dans la plus informe page des *Pensées*. Il y avait une habileté de dialecticien psychologue (3) à partir de faits actuels palpables et déconcertants, propres à arrêter le passant le moins attentif : les contrées jadis païennes où régnait la douceur de vivre et la religion la plus indulgente à la nature sont aujourd'hui chrétiennes, c'est dire qu'elles ont adopté en quelques siècles la loi la plus dure aux passions. Les juifs, peuple singulier, sont, sous nos yeux, maudits et cruellement exercés. Ils n'ont plus ni Temple ni patrie, et cependant ils se conservent, pourquoi persécutés, pourquoi sauvegardés ? Le Livre de Dieu et l'Eglise répondent à ces questions.

Analyse La composition du Discours est bien connue. Bossuet veut dresser une carte d'ensemble où son élève situera les cartes particulières, soit les histoires des divers peuples qui pourraient se brouiller dans son esprit. « Vous voyez tous les siècles précédents « se développer pour ainsi dire en peu d'heures devant vous ;

« *Essai des merveilles de Dieu en l'harmonie des temps qui ont précédé les jours de Christ* ».

1. V. p. 7.

2. Il y a bien d'autres sources possibles ou probables qu'on pourrait indiquer. On ne peut pas les assigner avec certitude ; d'abord parce que les apologètes, quand ils n'étaient pas Pascal, se sont copiés à l'infini, — ensuite parce que Bossuet ne plagie jamais, à notre connaissance. Il n'est pas de l'école des Molière et des Chateaubriand.

3. M. *Lanson* remarque, dans son cours sur *les Origines de l'esprit philosophique au* XVII*e siècle*, que le dogme de la Providence sur lequel Bossuet insiste tant est un dogme déiste, auquel les philosophes arrivent d'eux-mêmes. Il a choisi pour présenter le catholicisme la manière qui peut donner le plus de satisfaction à la raison. (*R. des cours*, 1907-08, 2e leçon).

« vous voyez comme les empires se succèdent les uns aux autres, « et *comme la religion dans ses différents états se soutient depuis « le commencement du monde jusqu'à notre temps* » (1). Pour lui faire admirer « la suite des conseils de Dieu dans les affaires « de la religion », il exposera d'abord d'ensemble les événements de l'histoire sacrée et profane, ce sont *les Epoques ;* puis il reprendra ces deux séries parallèles sous les titres de *la Suite de la religion, les Empires.*

Les faits de l'histoire

La première partie est le monceau des faits en vrac, si l'on peut dire. On peut contester l'intérêt de ce fouillis sans idée, simple memorandum chronologique de choses déjà connues. Du IVe au IXe siècle, l'auteur, pour tout mener de front, saute sans cesse d'un bout à l'autre du monde ancien (2). Cette période, en apparence chaotique, laisse une impression de trépidante confusion. Mais, voulue ou non, cette confusion sert le dessein du pédagogue. Anarchique paraît l'agitation humaine quand on n'en possède pas le sens. Dans les livres suivants, tout va s'éclairer d'une illumination soudaine, comme ces dessins d'abord inintelligibles dont le sujet vous obsède dès qu'ils vous est indiqué.

Leur sens : le plan du salut

Ou attendu ou donné Jésus-Christ a toujours été l'espérance des enfants de Dieu, voilà donc la religion uniforme dès l'origine du monde. La préparation et les conséquences de sa venue font l'unité de notre histoire. A peine Dieu a-t-il fait éclater sa sagesse et sa bonté dans la création harmonieuse du monde et de l'homme, que celui-ci trouble l'ordre par sa chute. Dieu promet aussitôt un Rédempteur, mais il fallait « que le genre humain connût par une longue expérience le besoin qu'il avait d'un tel secours » (3). De là le Déluge, les maladies, la guerre. Ces commencements du monde nous montrent « l'univers et le genre humain toujours « sous la main du Créateur, tiré du néant par sa parole, conservé « par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, « délivré par sa miséricorde et toujours assujetti à sa puis- « sance » (4).

Le Christ annoncé

Abraham est suscité pour conserver la religion au milieu de l'idolâtrie grandissante. La prophétie de son petit-fils Jacob sur Juda « marque toute la suite du peuple de Dieu et l'effet en dure encore » (5). *Moïse* sépare les Hébreux des autres peuples pour

1. Ed. princeps, Paris, Mabre Cramoisy, 1681, 4°, p. 4.
2. 11e époque.
3. P. 171.
4. P. 175.
5. P. 189.

les protéger de l'idolâtrie ; il leur donne l'assurance inouïe, s'il ne parlait pas au nom de Dieu, que fidèles ils seront heureux et infidèles misérables. Il leur promet le Rédempteur que l'agneau de Pâque, le serpent d'airain symbolisent. *David et les prophètes* précisent les circonstances de la venue du Messie, son caractère, sa gloire, ses souffrances. Ils figurent ces souffrances par les leurs. Mais ils insistent surtout sur son triomphe et la conversion des Gentils. « Ce Messie, montré de loin comme le fils d'Abraham, est « encore montré de plus près comme le fils de David, un empire « éternel lui est promis : la connaissance de Dieu répandue par « tout l'Univers est marquée comme le signe certain et comme le « fruit de sa venue » (1). Les prophètes, particulièrement nombreux dans les temps de crise et d'impiété, assurent la perpétuité de la société du peuple de Dieu, même sous les plus mauvais rois comme Manassès. Les infidélités répétées des juifs provoquent la répression de Nabuchodonosor, instrument que Dieu brise ensuite, de peur que ses enfants « ne fussent surpris de la gloire des impies » (2). Revenu de Babylone, le peuple repenti vit en paix pendant 500 ans. La prophétie de *Daniel* ajoute une clarté de plus à celle de Jacob : le royaume de Juda devait cesser à la venue du Messie, on apprend maintenant que sa ruine sera l'effet de la mort du Messie. Peu importe le compte exact des 70 semaines ; le malheur d'Israël prouve que l'oracle est accompli.

Bossuet place ici un saisissant tableau du monde ancien avant l'apparition du Christ. C'est peut-être la plus belle et forte partie de son œuvre. Dieu préparait de longue main la conversion des Gentils par des faits tels que la dispersion des juifs à travers le monde, la traduction des Ecritures en grec, l'avènement des philosophes à la connaissance du vrai Dieu. Cependant ces rares initiés n'osaient pas déclarer leur pensée et les peuples les plus policés restaient les plus aveugles. Avec moins de véhémence mais avec autant de génie, l'évêque de Condom refait le développement de *Tertullien* sur les impuretés païennes. Solon élevait un temple à Vénus la prostituée. « Cependant ils détestaient l'adul- « tère dans les hommes et dans les femmes : la société conjugale « était sacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquaient à la reli- « gion, ils paraissaient comme possédés par un esprit étranger, « et leur lumière naturelle les abandonnait » (3).

Les juifs mêmes étaient corrompus et superstitieux, comme Jésus le fait sentir aux pharisiens. Les disputes entre Hircan et

1. P. 221.
2. Partie II, c. 4, p. 228.
3. P. 256.

Aristobule pour le sacerdoce provoquent l'intervention de Pompée, qui les assujettit tous deux et détrône Antiochus, l'asiatique roi de Syrie. Ce sont les trois princes dont Zacharie avait prédit qu'ils seraient retranchés en un seul mois (1). La royauté est donnée à Hérode qui brouille la succession des pontifes. Le peuple opprimé et les pharisiens humiliés aspirent après un Messie guerrier ; ils l'attendent fermement à cette époque, justement d'après les prophéties, et ceci est un argument bien fait pour frapper.

Sa venue

Jésus paraît. « Il annonce de hauts *mystères,* mais il les « confirme par de grands *miracles ;* il commande de grandes « *vertus,* mais il donne en même temps de grandes *lumières,* de « grands *exemples* et de grandes *grâces* » (2). Pour la première fois, la vie future est clairement révélée. Moïse s'était contenté de promettre la félicité temporelle aux juifs charnels, parce qu'il est « dangereux d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il est avant qu'il ait connu Dieu parfaitement » (3). La croyance à l'immortalité admise prématurément conduisait les peuples à l'adoration des morts, comme les Gaulois, ou à la métempsycose, comme les Hindous.

Réjection des Juifs. Adoption des Gentils

Il fallait une vertu plus qu'humaine pour répandre et mettre en pratique les hautes vérités de l'évangile dans un monde immense et pervers, et, pour être plus éclatante, cette vertu devait se manifester dans la faiblesse. Aussi le Saint-Esprit descend-il sur douze pêcheurs incultes qui fondent l'église du Christ. Aussitôt s'exécutent les jugements de Dieu sur les juifs et sur les gentils. La dernière désolation des juifs « n'est plus une transmigration comme celle de Babylone, ce n'est pas une suspension du gouvernement et de l'état du peuple de Dieu » (4), ils cessent d'être le peuple de Dieu. Le peuple nouveau se greffe sur l'ancien, hérite de ses destinées. Cependant, alors que les peuples vainqueurs d'Israël, assyriens, grecs, romains ont depuis longtemps disparu, Israël est mystérieusement conservé pour l'enseignement des fidèles, et pour le jour prédit (5) où il viendra au Christ. Les païens adoptent la foi nouvelle ; — notre auteur, tombant dans une illusion un peu forte, admet facilement que le monde entier a été évangélisé peu après J.-C. (6). Appuyée sur des miracles ou

1. Zach. 11, 8. Bossuet, partie II, c. 10.
2. P. 264.
3. P. 280.
4. P. 298.
5. Rom. 11, 26.
6. 12 pêcheurs auraient converti l'univers. En fait, ils convertirent de petits

non, cette extension rapide est surnaturelle, particulièrement dans la seconde hypothèse. La jeune église où fleurissaient les saints résiste à 300 ans de persécution, et tôt après aux hérésies (1).

Bossuet, arrivé au cœur de sa démonstration, s'arrête avec complaisance aux deux épisodes dont l'opposition dramatique fait le centre de son tableau : la réjection des Juifs, l'adoption des Gentils.

De leur propre aveu, enregistré dans le Talmud, les juifs n'ont jamais été plus cruellement frappés que dans leur dernière désolation. Elle fut annoncée par les prodiges qui éclatèrent dans le Temple après la mort de Jésus, par un paysan qui cria sept ans dans les rues : « Malheur à Jérusalem ». La seconde chute du Temple prit comme la première les juifs au dépourvu : le feu fut mis malgré Titus. Les juifs s'entredéchiraient. En sept mois, il en périt 1.100.000. Jésus-Christ avait prédit tout cela peu avant sa passion, « afin qu'ils connussent mieux la cause de tous leurs maux » (2). Dans une double prophétie, il avait annoncé des pestes, des famines, des *guerres*, — et, en effet, les guerres recommencent vers la fin du règne de Néron, quatre empereurs luttent pour lui succéder ; — de *faux prophètes*, et Josèphe dit que sous le règne de Néron il y eut un peu partout quantité d'imposteurs. Or, ceci n'était pas facile à prévoir, puisqu'on n'avait pas vu de prophètes depuis 500 ans. Ce redoublement des efforts de l'enfer fut un signe de la colère de Dieu. Jésus donnait aux fidèles le moyen de se sauver quand ils verraient les armées entourer Jérusalem, et, en effet, le siège de Titus (an 72), qui ne permettait pas la fuite, fut précédé d'un siège moins étroit, celui de Cestius (68), pendant lequel les chrétiens se retirèrent à Pella, dans les montagnes (3).

Depuis, les juifs sont plus abattus que leur temple. Ils n'ont plus de prophètes et les promesses sont éteintes. La prédiction de J.-C. : « Un autre viendra en son nom et vous le recevrez » se vérifie tous les jours. Les juifs sont toujours prêts à se laisser entraîner par de faux messies. Toute leur erreur vient de ce qu'ils

groupes de petites gens. Il fallut des savants ensuite, des Origène et des Augustin pour persuader les lettrés. Ce qu'on peut dire, c'est que tous les grands missionnaires (Colomban, le moine Augustin, etc...) n'ont usé que des procédés des apôtres et non de la sagesse humaine. V. *Harnack :* La propagande et l'extension du christianisme dans les trois premiers siècles. « *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten 3 Jahrhunderten* », Leipzig, 1906, 2 v. 8°.

1. C. 7.
2. C. 8, p. 322.
3. C. 9. Mat. 24, Marc 13, Luc 21.

ont laissé passer le temps, nettement fixé par Jacob et Daniel. Les anciens juifs ne s'y étaient pas trompés. Lorsqu'ils virent « la tyrannie du premier Hérode et le changement de la république judaïque qui arriva de son temps » (1), le sanhédrin dépouillé de son pouvoir de vie et de mort, ils ne doutèrent pas que le Messie ne fût proche. La Samaritaine traduit cette attente (2). *Tacite* et *Suétone* la montrent générale. Alors que personne n'avait cherché le Messie parmi les Macchabées parce que les temps n'étaient pas venus, maintenant on le voit partout : dans Jean-Baptiste, dans Hérode, dans Dosithée, dans Simon le magicien, dans Ménandre. *Josèphe* le trouve dans Vespasien.

Sous les Antonins, les juifs disent : il est venu, mais il se cache, attendant Elie qui doit le sacrer.

Depuis ils sont déconcertés. Ils ont fait un article de foi de cette parole du Talmud : « Tous les termes qui étaient marqués pour la venue du Messie sont passés. » Et ils ont décrété : « Maudits soient ceux qui supputeront le temps du Messie » (3). Sa venue, disent-ils, est retardée par leurs péchés. Mais il reste l'obstacle invincible des prophéties : le Messie doit venir avant la chute de Jérusalem (4). La succession des pontifes, perpétuelle depuis Aaron, a cessé à ce moment. De même la distinction des familles, nécessaire jusque-là, puisque Lévi devait fournir les lévites, Aaron les pontifes et Juda le Christ.

Passons au deuxième signe : la conversion des Gentils. Bossuet fait un commentaire grandiose du début de la première épître aux Corinthiens. L'homme n'ayant point reconnu Dieu dans l'organisation du monde parfaitement intelligible à son esprit, « un autre ouvrage lui est présenté... où tout lui paraît folie : « c'est la croix de Jésus-Christ. Ce n'est point en raisonnant « qu'on entend ce mystère, c'est en captivant son intelligence « sous l'obéissance de la foi » (5). Car ce qui n'était pas entré dans l'homme par le raisonnement, — l'idolâtrie, l'amour de soi, — ne devait pas être ôté par le raisonnement, mais par le dépouillement de la volonté. Que d'obstacles pourtant l'idolâtrie élève ! Les *sens* tiennent le cupide Félix, impatient quand il entend Paul parler de continence (6), *l'intérêt* les orfèvres éphésiens marchands d'idoles (7). *L'ignorance* croit le christianisme nuisi-

1. C. 10, p. 341.
2. Jean 4, 25.
3. C. 10, p. 350.
4. Prophétie de Daniel.
5. C. 11, p. 362.
6. Act. 24, 25 sq.
7. Act. 29.

ble à l'état, alors que dans 300 ans de persécution les chrétiens n'ont jamais pris part aux troubles civils. La *politique* condescendante d'Adrien et d'Alexandre Sévère honore Jésus à l'égal d'un autre dieu. La *philosophie* innocente les dieux païens en disant avec les stoïciens qu'ils ne sont que des vertus du Dieu unique, avec Pythagore et Platon des esprits chargés de former et de régir le monde. Les *hérétiques* « ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvait dans l'évangile » (1), attaquent successivement les dogmes pour atténuer les difficultés de la foi.

L'Eglise triomphe de tout. Le tableau de ses vicissitudes et de sa victoire fait éclater le plan du salut révélé dans la parabole de la vigne (2).

Le développement s'achève sur la démonstration de la continuité de l'Eglise catholique, qui remonte d'Innocent XI à Adam.

La 3e partie du Discours établit comment la suite des empires a une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Leur succession a été prédite aussi bien que les divers états de ce peuple. Au seul empire des saints l'éternité est promise.

La conclusion générale « où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence » est celle-ci : l'action de Dieu sur les affaires humaines se fait par l'intermédiaire des cœurs. « Il a tous les cœurs en sa main » (3).

Telle est l'apologie de Bossuet, admirable par la simplicité limpide et par l'art d'épuiser un petit nombre d'arguments, comme la ruine des juifs ou leur attente du Messie au moment précis où Jésus paraît. Il laisse de côté les *miracles* autres que les prophéties ou les mentionne en passant, la *preuve interne* dont on n'aperçoit que la face objective : le changement produit dans les païens par l'évangile, après le superbe tableau du paganisme sans Dieu.

Mais ce coup d'œil d'aigle sur l'ensemble des temps rapetisse trop les obstacles. Faut-il justifier Jacob d'avoir promis le sceptre à Juda jusqu'à la venue du Christ, alors que le dernier roi de Juda termine sa carrière vers le temps de Solon, Bossuet accepte bien facilement que sceptre veut dire puissance et que la prophétie « marque toute la suite du peuple de Dieu » (4). Il avance, comme tous les apologistes orthodoxes à cette date, sans serrer

1. C. 12, p. 390.
2. C. 13.
3. « Tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride ; et par là il remue tout le genre humain » (557). Il sème la peur devant les pas du conquérant, inspire la sagesse au législateur, si bien que ceux qui gouvernent « *font plus ou moins qu'ils ne pensent* » (559). Alexandre travaille pour ses capitaines, et Brutus pour les tyrans.
4. IIe part., c. 2, p. 189.

de près les questions, que les choses de l'Ancien et du Nouveau Testament ont toujours été écrites et lues par les contemporains, ou quand la mémoire en était encore récente. A l'objection de Spinoza que la Loi avait sombré pendant la captivité et qu'Esdras l'avait restaurée à sa fantaisie, il répond : il faut aussi qu'Esdras ait écrit les livres des prophètes puisque tout y parle de Moïse. Ainsi présentée la réponse est faible et spécieuse, car les prophètes parlent de Moïse en général, tandis qu'Esdras pourrait avoir, en conservant un noyau primitif, innové dans le détail des histoires ou des préceptes (1). Il passe cavalièrement sur les additions du Pentateuque. Ce n'est pas que ces arguties le gênent, mais il les trouve futiles puisque le fond est certain. Dans l'histoire philosophique il n'y a pas lieu d'ergoter. Une preuve suffit : on ne nie pas que l'Ancien Testament soit écrit avant le Nouveau. Or, le nouveau remplit ce que l'ancien annonce.

L'effet que pouvait produire le *Discours* comme la *Demonstratio* de Huet, dépendait donc de l'acceptation des prophéties. Là est le fondement de l'édifice. Après Spinoza, Fontenelle allait saper ce fondement à sa manière. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Bossuet reste l'utilisation la plus habile d'une des preuves classiques de la religion, une des apologies intellectualistes les plus lisibles, mais avant tout — que le grand évêque nous pardonne, — une magnifique œuvre d'art.

Elle n'eut pas cependant la fortune de l'œuvre d'Abbadie, soit que le grand public s'attachât plus volontiers à l'histoire des empires qu'à « la suite de la religion », soit que la démonstration apologétique parût incomplète, insuffisamment fouillée et sans grande nouveauté de fond (2).

VI. — Abbadie (1654-1727)

« Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de la religion comme cet homme-là ».
Mme de Sévigné.

La plus complète et la plus typique des apologies du grand siècle est celle du béarnais Abbadie, ancien élève des académies de Saumur et de Sedan, pasteur à Berlin, puis à Londres (3).

1. IIe part., c. 13.

2. *Grotius, Pascal, Abbadie,* voilà les trois noms qui reviennent le plus souvent sous la plume des apologistes, quand ils veulent rappeler leurs grands devanciers. Dans les 73 bibliothèques laïques de la fin du XVIIIe siècle que nous avons dépouillées, le Discours se trouve 12 fois, les Pensées 29, le Traité d'Abbadie 30. V. Appendice.

3. Docteur en théologie à 17 ans, *Abbadie* commença à 22 son grand ou-

Son succès

Les deux premiers volumes du *Traité de la vérité de la religion chrétienne* parurent à Rotterdam en 1684, le troisième volume : *Traité de la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ*, en 1689. L'ouvrage n'a cessé d'être réimprimé. Il fut traduit en anglais et en allemand. La dernière édition date de 1864. Ce fut avec les *Pensées* l'apologie moderne la plus lue. Sur elle ont pullulé tous les menus apologistes du XVIIIe siècle. Protestants et catholiques l'admiraient d'une seule voix : « Il y a fort longtemps, dit *Bayle*, qu'on n'a fait un livre où il y ait plus de force et plus d'étendue d'esprit, plus de grands raisonnements et plus d'éloquence » (1).

Quand *Bussy* écrivait à *Mme de Sévigné :* « Nous le lisons à présent et nous trouvons qu'il n'y a que ce livre-là à lire au monde » (2), sa cousine lui répondait : « C'est le plus divin de tous les livres ; cette estime est générale. Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de la religion comme cet homme-là » (3). « La seule chose qui me chagrine, dit *Montausier* à l'ambassadeur de Prusse, c'est que l'auteur de ce livre soit à Berlin et non à Paris » (4). Et *Pélisson* le convertisseur le considérait déjà comme à moitié converti, quand il s'écriait : « Seigneur, ce n'est pas sans vous qu'on combat pour vous avec tant de force ; daignez l'éclairer de plus en plus » (5). En 1722, quand l'abbé *Houteville*, apologiste lui-même, parle des « éloges presque sans exemple que

vrage. Bien avant la Révocation de l'Edit de Nantes, il se laissa persuader par l'ambassadeur de *Frédéric Guillaume*, qui l'attirait à Berlin. Il y devint chapelain de la colonie française, et ses succès oratoires le firent nommer en 1680 prédicateur ordinaire du prince. A la mort de ce dernier, Abbadie suivit le maréchal *de Schomberg* à Londres ; il fut nommé en 1689 pasteur de l'église française de Londres et mourut titulaire d'un bénéfice en Irlande. Outre ses ouvrages d'apologétique chrétienne, il avait écrit des sermons et des oraisons funèbres, des traités dogmatiques et des ouvrages d'apologétique protestante : « La Vérité de la religion chrétienne réformée », Rotterd., 1718, 2 v. 8°, — « Le Triomphe de la providence et de la religion », Amst., 1721, 2 v. 8°. On peut lire encore avec intérêt son *Art de se connaître soi-même ou recherche sur les sources de la morale*. Rot., 1692, 8°, et sa *Défense de la nation britannique* (*id.*) contre « l'Avis important » de Bayle, — où il soutenait le droit des peuples à l'insurrection. V. *Sayous*, o. c., t. II, 152 sq. ; Ch. *Weiss*, o. c., t. I, 316 sq. C'était un homme droit, bon et d'une piété profonde sans exaltation.

1. *Nouv. rép. let.*, 1684, t. II, 309. « Le style de cet ouvrage répond fort bien à la grandeur des pensées. On n'y a point oublié la métaphysique, et il ne fallait pas aussi l'oublier. » Car si elle est inutile pour les croyants, « il n'en va pas de même avec les esprits forts, *ils veulent qu'on les paye de démonstrations...* et on ne gagne rien avec eux si on ne les pousse jusqu'aux derniers retranchements avec de plus fortes armes que ne sont les moralités et les probabilités ». *Ib.* 408.

2. Let. du 5 juil. 1688. Et ailleurs : « C'est un livre divin, je ne dis pas seulement pour la matière, mais encore pour la forme. » 15 août 1688.

3. 13 août 1688. V. les nombreuses références de l'index *Monmerqué* au mot Abbadie : *Lettres de Mme de Sévigné*. Hachette, 1862, 11 v. gr. 8°.

4. *Weiss*, o. c., t. I, 149.

5. Traité de l'Eucharistie. *Migne :* « Démonstrations évangéliques », t. III.

le traité d'Abbadie reçut en naissant » et du « cours universel dont il jouit encore » (1), le journaliste *Desfontaines* trouve le moyen de s'indigner : « Vous le louez, il est vrai, mais que vos « louanges sont froides et négligées en comparaison de celles « que vous donnez à M. Bossuet, à M. de Fénelon et surtout à « M. Pascal, dont l'ouvrage posthume, faible ébauche de celui « qu'il méditait, est à la vérité digne de nos éloges, mais est fort « inférieur à celui d'Abbadie, car peut-on comparer des pensées « détachées, des réflexions solides mais peu naturelles, des spé- « culations abstraites, des raisonnements métaphysiques à un « corps d'ouvrage complet, nourri d'un style éloquent et où « l'érudition et le raisonnement ne laissent rien à souhaiter. « *Aussi ce livre admirable efface aux yeux de l'univers tout ce* « *qui s'est publié avant lui* pour la défense du christianisme. « Quelles conversions n'a-t-il pas opérées ? Que d'esprits forts « n'a-t-il pas soumis ? » (2).

En effet, dit l'abbé *Gauchat* 36 ans plus tard, « Abbadie a mis « les preuves de la religion sous une profondeur de réflexions « morales et de sentiments si vive, si juste, si lumineuse et si « intime, qu'il n'est pas possible à un esprit droit et à un cœur « qui cherche, qui aime le vrai, de s'y refuser » (3).

Quel est donc cet ouvrage, qui répondait si bien aux vœux des chrétiens qu'on osât le préférer aux *Pensées* et en tirer peut-être plus de fruit ? C'est le chef-d'œuvre apologétique d'un des « moments » historiques du christianisme. Le christianisme français du XVIIe siècle, intellectualiste et raisonneur, y trouvait sa justification la plus systématique. En même temps, la foi s'y nourrissait. Car la piété de ces générations formées par François de Sales, par Pascal et les jansénistes, par les jésuites, eux aussi, n'est pas uniquement une piété de tête. Chez ses meilleurs représentants elle répond, par un merveilleux équilibre, aux exigences de la pensée et aux besoins profonds du cœur. Il faut, pour en douter, n'avoir pas fréquenté ces roides logiciens que sont à première vue Arnauld et Bossuet. Or Abbadie, chrétien ratiocinant et scolastique, comme la plupart des protestants de son temps, a gardé de la Réforme quelque fraîcheur de sentiment et cette vie religieuse intime et personnelle qu'avait desséchée dans le protestantisme du XVIIe siècle l'atmosphère d'autorité.

Chez lui aussi l'esprit et le cœur se font harmonieusement

1. Discours hist. et crit., éd. de 1749, t. I, 264.
2. « Lettres de M. l'abbé *** à M. l'abbé Houtteville au sujet du livre de la Religion chrétienne prouvée par les faits » (an.), Paris, 1722, 12, p. 38.
3. « *Lettres critiques* ou Analyse et réfutation de divers écrits modernes contre la religion », Paris, 1758, 12, t. IX, Avertissement, p. XVI.

équilibre. De là l'écho éveillé par son œuvre dans l'âme analogue de ses contemporains.

Et d'abord, en un siècle ami des nobles ordonnances, l'apologie d'Abbadie se présente comme un édifice à quatre étages exactement proportionné, ou encore comme un organisme logique dont les diverses parties sortent l'une de l'autre par un progrès continu. Son plan ne lui est pas personnel ; il s'offre naturellement aux esprits raisonneurs habitués à cheminer de proche en proche des principes généraux aux vérités particulières, mais Abbadie le suit plus rigoureusement. Il sera classique après lui.

Les preuves de *l'existence de Dieu,* d'une *religion naturelle,* de la *révélation judaïque* et de la *révélation chrétienne* se superposent solidement, si, au cours de la construction, l'on admet comme de qualité égale tous les matériaux rassemblés.

En réservant la démonstration finale de la divinité de J.-C. (1), l'ouvrage tel qu'il parut en 1684 présente en deux parties une strophe et une antistrophe. « Dans la première (2) on descendra de cette proposition « Il y a un Dieu » jusqu'à celle-ci « Jésus fils de Marie est le Messie promis. » Et dans la seconde (3) on montera de celle-ci : « Il y a aujourd'hui des chrétiens dans le monde » jusqu'à cette première proposition « Il y a un Dieu ».

Ce double mouvement comporte quatre phases dans chaque sens.

La révélation naturelle

L'existence de Dieu est cherchée dans la nature, dans la société, dans le cœur de l'homme. Après une protestation rapide contre le pyrrhonisme universel et métaphysique, qui est extravagant puisqu'il y a des choses dont nous ne *pouvons pas* douter, comme l'existence de notre pensée, Abbadie montre « en recherchant les principes de nos erreurs que le sentiment qui établit l'existence de Dieu n'est point un faux préjugé ». Cette idée *viendrait-elle de l'éducation ?* Mais l'éducation varie chez les divers peuples. Or, l'idée de Dieu « s'est conservée parmi tous ces changements de la société » (4). Les sauvages qui ne l'ont pas, si tant est qu'il en existe, sont à mettre au rang des enfants sans réflexion. Ce n'est pas faire une objection décisive qu'invoquer le rôle puissant de l'éducation. « Qui doute que la nature et l'éducation n'agissent de concert pour obliger un père à aimer son enfant et l'enfant à respecter son père ? » (5). *Est-ce une invention de la politique ?*

1. Tome III de l'ouvrage, paru en 1688.
2. T. I : Dieu, religion naturelle, religion judaïque.
3. T. II : Religion chrétienne.
4. *Ed. de 1864.* Toulouse, Société des livres religieux, 3 v. 16, t. I, p. 23.
5. *Ib.*, p. 25.

On croyait en Dieu avant Lycurgue et les historiens parlent des inventeurs du labourage, mais pas des inventeurs de Dieu. Les Socrate et les Platon, qui raillaient les superstitions par lesquelles la politique amuse les peuples, ont cru en Dieu. « La politique suppose et ne fait point cette connaissance » (1). L'invention des moulins n'a pas créé le vent. Viendrait-elle *d'une cause d'erreur intérieure,* sens, imagination, passions ? Mais elle est plus contraire que conforme à ces trois principes de nos préjugés. Ce sont plutôt les doutes des athées qui viennent de ces sources et nous doivent être suspects.

Entrons dans l'examen des preuves : la *Nature.* « Il faut sans « doute avoir perdu la raison pour douter que nous ayons des « yeux pour voir..., les plantes des pieds plates pour nous tenir « debout..., et quand nous voyons que notre bouche a une com- « munication avec notre estomac sans laquelle nous demeurerions « privés de nourriture, nous ne croyons pas que cela se trouve « ainsi fait sans dessein » (2). — Soit, mais le désordre ? Pourquoi grêle-t-il sur les rochers, pourquoi les chenilles ? — « Ce qu'on ne connaît point ne peut jamais servir de principe dans un raisonnement » (3). Quand nous concluons la sagesse nous raisonnons sur le connu. — Sophisme que répèteront tous les apologistes ; si conclure de l'anarchie apparente à l'absence d'un organisateur, c'est dépasser les prémisses, c'est les dépasser aussi que de conclure de l'ordre apparent à Dieu, surtout, ajoutera Kant, au Dieu *tout puissant* du christianisme. Il faudrait s'interdire dans les deux cas de raisonner sur des apparences.

La *philosophie* prouve de son côté l'existence nécessaire d'un premier moteur et d'un être parfait. La démonstration du spiritualisme, à laquelle Descartes avait donné une rigueur nouvelle, sera répétée jusqu'à la fin du XVIIIe siècle avec une assurance hautaine que Locke troublera un moment.

Le monde est matière et mouvement. Ils n'ont ni l'un ni l'autre une existence nécessaire (4). La pensée indivisible ne peut être

1. *Ib.* 28.
2. *Ib.* 33.
3. *Ib.* 37.
4. La matière n'est pas déterminée à exister par l'éminence de ses perfections, puisqu'elle est *tabula rasa ;* son mouvement est encore moins nécessaire, puisqu'elle ne cesse pas d'être ce qu'elle est quand elle n'est pas dans un mouvement actuel. Si le mouvement était essentiel à la matière, elle serait toujours agitée et le repos la détruirait. Ou encore, l'atome solide se corrompant continuellement, « le mouvement au lieu de conserver la Nature la détruirait » (p. 42). — Mais admettons le mouvement inhérent à la matière. *Pourquoi a-t-il le degré et la détermination précisément nécessaires pour former un monde plutôt qu'un chaos ?* Hasard est un mot vide de sens qui recouvre notre ignorance des causes.

un effet de la matière divisible, car l'effet serait plus noble que la cause. Elle ne peut sortir du mouvement : je connais assez la matière pour voir que ses parties peuvent agir les unes sur les autres, mais non se replier sur soi. Le mouvement des atomes ne saurait aller dans le passé ou l'avenir, rassembler les choses en soi, abstraire, concevoir Dieu. Il faut donc supposer un principe extérieur à la matière et au mouvement, qui produit en nous les pensées.

De la spiritualité de ce principe découle son *immortalité*. La mort est une dissolution de parties qui n'atteint pas ce qui est sans parties. La vie future est nécessaire pour unir vertu et bonheur. Nous la désirons éternelle et il n'y a pas en nous de désirs inutiles. Les remords en impliquent l'appréhension, la révélation la garantit.

Il y a, de plus, dans le monde des *caractères de nouveauté* qui nous conduisent à admettre l'existence d'un Dieu. Si le monde était éternel, la mer serait comblée et les montagnes nivelées. Le monde est donc créé.

La considération de *la société* humaine le proclame. « On ne « peut reconnaître le monde éternel sans faire la multitude des « hommes qui vivent infinie » (1). Ajoutons-y un homme par jour, il faudrait que toute la terre fût habitée « et même que les « habitants y fussent par manière de dire les uns sur les autres... « Il ne sert de rien de dire qu'il arrive des accidents et des « désordres dans la société qui font périr une infinité de per- « sonnes, puisque nonobstant ces accidents... la terre s'est tou- « jours peuplée davantage, depuis 3.000 ans par exemple, qui est « le temps dont nous pouvons parler avec le plus de certi- « tude » (2). Dans le vaste monde, l'embrasement de tout un pays est comme celui d'une maison dans Paris, la famine d'un état comme la pauvreté d'une famille.

Les *sciences* sont nées d'hier. La philosophie « est si récente qu'avant Pythagore personne n'en avait ouï parler entre les Grecs » (3). L'auteur des « Préadamites » conclut l'antiquité du monde de ce qu'il a fallu beaucoup de siècles pour inventer toutes les parties de la Sphère et qu'il est impossible qu'Abraham ou Moïse l'aient sue, si le monde n'est pas très ancien. Mais qui lui

1. P. 74. Dans sa conception statique des choses, Abbadie n'imagine pas l'apparition récente de l'homme comme une réussite fortuite dans un monde éternel. Dominé par l'idée d'une création *définitive*, il s'attarde à combattre la chimère d'une humanité contemporaine de l'infini.

2. P. 76.

3. P. 77.

dit que l'astronomie fût dans le degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui ? La médecine fut réduite en corps pour la première fois par Hippocrate. L'histoire « ne s'étend que jusqu'à 4 ou 5.000 ans d'ici ». Car la chronologie des Chaldéens et des Egyptiens est réfutée par Plutarque, qui réduit leur année à 4 mois ou même au mois lunaire. Pourquoi n'ont-ils pas appris aux Grecs une foule d'événements qui devaient s'être passés dans ce long espace ?

Bref, il est bien étrange « *qu'une éternité eût été si stérile et 4 ou 5.000 ans si féconds* » (1).

Si de la société nous passons à la considération de *l'homme*, nous trouvons encore des preuves de Dieu. Son âme maîtresse de ses pensées et de ses passions, bienveillante et sociable, et que les biens terrestres ne peuvent satisfaire, porte l'empreinte d'un Dieu.

Après ce développement fort bien conduit, Abbadie répond avec Pascal à une objection solide des incrédules, mais presque toujours puérilement présentée. Comment admettre que l'Univers ait été fait pour l'homme si petit ? Mais quoi, « il y a de la sim-« plicité à croire que la grandeur ou l'étendue puisse donner à « une chose matérielle quelqu'avantage sur un esprit dont la « perfection consiste dans la connaissance et non pas dans la « grandeur ». L'éclat et la beauté des cieux « n'ont aucune proportion avec l'excellence d'un être qui se connaît et qui connaît les autres choses » (2).

L'estime des hommes fait la dignité des choses, si bien que « ce qu'il « y a de plus beau et de plus magnifique dans la Nature à notre égard sort « en quelque sorte du fond de notre âme et n'est point en quelque façon « différent de nous-mêmes » (3). « Enfin l'Univers est pour Dieu et l'Univers « est pour les créatures intelligentes (l'homme et les autres), comme un « tableau est pour l'original qu'il représente et pour les personnes qui doi-« vent le considérer. Toutes les beautés de l'Univers sont des liens par « lesquels Dieu attire notre cœur... et c'est cette union de la créature « intelligente avec son Dieu que nous prétendons être le but et la fin de ses « ouvrages. » (4).

A ces arguments les athées opposent des difficultés.

Il y a, disent-ils, *autant d'idées de Dieu que d'imaginations*. Mais il faut distinguer l'idée de Dieu qui vient de l'imagination et celle qui naît de la lumière de l'entendement. — Elle est *acquise*

1. P. 86. L'antiquité de l'Egypte et de la Chaldée n'inquiètera sérieusement que quand les missionnaires auront dûment prouvé celle de la Chine. V. infra 202
2. P. 97.
3. P. 98.
4. P. 99.

par l'éducation ou le raisonnement. — Oui, s'il s'agit de savoir ce qu'est Dieu, non s'il s'agit de savoir simplement qu'il est. Cette idée spirituelle « demeure comme cachée et ensevelie jusqu'à ce « que les actes les plus purs de l'esprit s'exercent avec liberté ». On a une raison bien qu'elle ne s'exerce pas toujours. — « *Elle renferme des contradictions* » : « Deus sui ipsius et principium et finis... Semper est sine tempore... Regnat ubique sine loco », etc... (Vanini). — Ces contradictions apparentes viennent de l'infinité de Dieu et de la faiblesse de notre esprit. « L'on remar- « que cet ordre entre les choses qui sont capables de connaissance « que les plus nobles ne sont jamais connues à fond par celles « qui sont d'un ordre inférieur » (1).

— *Par Dieu on pourrait entendre l'Univers.* — Non, car l'Univers est trop visiblement un ouvrage. Il n'a rien de nécessaire ; ses parties ont entre elles un rapport arbitraire. Le ciel pourrait exister sans la terre, et la lumière sans l'œil.

— *Le souverain Bien exclut le mal.* — En soi, mais non hors de soi.

— C'est dire que *Dieu permet le crime, mais pourquoi ?* — Le péché donne aux vertus l'occasion de s'exercer. « Nous ne som- « mes surpris que Dieu permette le péché en général que parce « que nous ne connaissons qu'en partie et obscurément les biens « que la sagesse de Dieu procurera par ce moyen » (2). Un témoin des persécutions de Joseph innocent, ou de la passion de Jésus, ne devinait pas qu'il en sortirait le salut du monde. Le raisonnement : Dieu permet le mal, donc il est méchant, ne peut conclure, à moins que notre esprit ait une étendue infinie.

Si maintenant nous mettons en parallèle le sentiment des athées et celui des théistes, nous trouvons l'un singulier, l'autre universellement admis, l'un favorable aux passions, l'autre à la vertu et à « l'intérêt raisonnable ». L'un a mille inconvénients, l'autre mille heureuses suites et il est dur d'admettre que tout ce qui élève l'homme sorte du sein d'une erreur, tandis que le crime et le vice naîtraient d'une vérité. Il y a plus de difficultés dans l'athéisme que dans l'opinion contraire, car le monde éternel et infini de l'athée serait un infini réalisé. Les athées n'ont qu'une preuve négative, c'est-à-dire aucune vraie preuve : « Je ne vois point, je ne comprends point Dieu ». Tandis que nous avons beaucoup de preuves positives. « Nos raisons sont prises de tout « ce que nous comprenons et les raisons des athées de tout ce

1. P. 108.
2. P. 116.

« qu'ils ne comprennent point » (1). Mais « n'est-ce pas le « comble du dérèglement et de la folie de ne comprendre rien « dans la nature et de vouloir tout comprendre dans la reli- « gion ? » (2). Leurs objections feraient douter aussi bien de l'existence de la matière que de celle d'un Dieu.

La 2e section établit la *vérité et la nécessité de la religion contre les déistes.*

Une fois prouvée l'existence de Dieu, l'auteur établit *l'idée* de Dieu par les déductions classiques. Le raisonnement par lequel on fait découler sa justice de sa connaissance et de sa volonté marque, une fois de plus, l'impuissance où nous sommes de concevoir Dieu autrement que sur le modèle du meilleur de nous-mêmes.

La nécessité de la religion se confond avec le devoir de reconnaissance envers le Créateur, notre bienfaiteur et notre père. La fin de l'homme est visiblement le bon usage de sa raison, c'est-à-dire la connaissance de Dieu. Les hommes ne sont pas faits seulement pour la société, mais aussi pour la religion, « les liens qui « les attachent à Dieu étant sans comparaison plus forts et plus « naturels que ceux qui les unissent les uns aux autres » (3). Les principes de cette religion naturelle sont gravés en nous : c'est, d'une part, l'aptitude à connaître Dieu par ses œuvres, et, d'autre part, la conscience morale.

Mais « à quoi sert la révélation naturelle si les hommes n'en font aucun usage ou s'ils n'en font qu'un usage pernicieux » (4) ? Dieu avait manifesté sa gloire dans le soleil, les astres, les plantes; les hommes les ont adorés. Ils connaissent et aiment le bien et ne le suivent pas. De là la nécessité d'une seconde révélation : le criterium pour la reconnaître sera justement si elle rétablit la religion naturelle.

Les déistes (5) disent que cette religion prétendue naturelle est un fruit de l'éducation. Eux qui redoutent beaucoup le préjugé de l'éducation ne redoutent pas celui beaucoup plus fort des passions. Nous demandons qu'on se mette en garde contre les préjugés de toute origine. — La *conscience* morale est une illusion puisque *nos actions sont déterminées.* — Personne ne le croit sérieusement. — Dieu est trop au-dessus de notre petitesse pour

1. P. 129.
2. P. 128.
3. P. 152.
4. P. 164.
5. Chez Abbadie ce mot désigne les libertins en général, non les esprits de la catégorie de *Pope* et de *Voltaire.*

réclamer de nous un culte ou des vertus. Un monarque ne s'occupe pas des fourmis. — Ce monarque ne les a pas créées à son image, il a l'esprit borné et sa caractéristique n'est pas la bonté. La fin des fourmis n'est pas l'adoration du monarque. « Le soleil peut éclairer les plus bas lieux de la terre sans s'abaisser » (1). — Un enfant nourri au désert n'aurait pas la religion naturelle. — « Le germe est dans son cœur aussi bien que le germe de la société » (2). Il se développera dans une occasion favorable. Les politiques travailleraient en vain si les hommes n'étaient nés sociables et religieux.

La révélation judaïque

Abbadie sait bien que les peuples anciens les plus civilisés nous affligent par leurs supertitions, et que les philosophes y sont rares et incertains. Mais, à l'exemple de Pascal, il aperçoit le peuple juif, un des plus grossiers, qui prétend avoir une révélation particulière et qui la conserve pendant des milliers d'années. Examinons-la (3).

Elle a des caractères de divinité qui frappent d'abord la vue.

La Bible qui la contient est avant tout une œuvre honnête d'écrivains modestes. « On voit ici une longue suite d'auteurs qui, « ayant vécu en de très différents siècles, écrivent non pas un « seul livre, mais plusieurs livres où non seulement vous ne trou- « vez aucune trace de faiblesse et des passions humaines, mais « où vous voyez régner l'esprit de la douceur, de la piété, du « désintéressement et d'une aimable et vertueuse simplicité. » Ils disent des choses sublimes en un langage accessible à tous. — Sublimes, car « on y trouve les doutes de la raison éclaircis et les mouvements de la conscience satisfaits » (4). La Bible confirme les vues de la raison touchant la non éternité du monde, la distinction du spirituel et du matériel, l'impossibilité de faire Dieu auteur de notre corruption. Elle confirme les données de la conscience, règle nos désirs, fait de la piété et de la gloire de Dieu la fin de l'homme. « Les hommes s'étaient fait une dernière « fin qui n'était point leur dernière fin... Jamais docteur n'avait « entrepris de corriger ce désordre » (5). Elle renferme enfin des *prophéties*. Les miracles sont contestés, mais les prophéties accomplies sous nos yeux sont des preuves parlantes. Le songe de Nabuchodonosor et la vision de Daniel prédisent si clairement

1. P. 188.
2. P. 191.
3. 3e Section, « où l'on établit la vérité de la religion judaïque », p. 193.
4. P. 202 et 203.
5. P. 208.

la succession des empires, que Porphyre déclare supposé le livre qui les contient. Mais jamais aucune secte de juifs ne l'a considéré comme tel. Il fut présenté à Alexandre comme annonçant sa venue. En tout cas, il existait avant J.-C. qui le cite. Or, il prédit la dernière désolation des juifs par les aigles romaines sous Titus.

Ces caractères de la religion judaïque nous permettent d'assurer qu'elle n'est pas essentiellement corrompue, car, si Dieu ne permet pas que le blé devienne un poison, il ne peut permettre « qu'une « révélation destinée à nous procurer la vie serve à nous donner « la mort ». « Quand elle aurait été rétablie par Esdras, il fau- « drait qu'elle l'eût été par l'ordre de Dieu et par l'inspiration du « Saint-Esprit. Un simple homme n'a point mis dans l'Ecriture « des juifs tous ces caractères de divinité que j'y aperçois » (1).

Les voies dont Dieu s'est servi pour la préserver sont bien connues. C'est l'isolement des juifs, leurs privilèges de peuple élu, l'institution des lévites gardiens du dépôt sacré, la lecture publique de la loi tous les 7 ans, les divisions des sectes juives qui se surveillaient mutuellement, les cérémonies qui commémoraient les principaux faits et les miracles de l'âge héroïque. Si l'Ecriture est corrompue dans l'essentiel, les prophéties, elle l'est tout entière, car elle n'est qu'un tissu de prophéties.

Et ici reparaissent les objections de *Spinoza,* auxquelles notre auteur oppose une longue réfutation, souvent faible faute d'indépendance critique et d'une érudition philologique suffisante. Nous pouvons le suivre quand il dit que Morija (Dieu y pourvoira) fut ainsi appelé en souvenir de la réponse d'Abraham à Isaac demandant où était la victime, et non par anticipation parce que le temple devait s'élever là (2), mais quand il admet la version protestante de son temps : « *deçà le* Jourdain », pour échapper à la difficulté que présente le sens *delà* (3), ou qu'il interprète : les Cananéens étaient *déjà* dans ce pays au lieu d'*encore* (4), ou transforme les *rois* en *chefs* de famille ou de tribu dans la phrase embarrassante : « avant qu'aucun roi régnât sur Israël » (5), son exégèse est complaisante. Quand il considère comme l'objection la plus forte celle tirée du fait que Moïse parle de lui à la troisième personne et se loue, on se demande si ce n'est pas parce qu'elle est la plus facile à réfuter. Se présenter comme homme de Dieu

1. P. 222.
2. 5e objection d'*Aben Ezra*. V. supra p. 29.
3. 1re objection.
4. 4e objection.
5. P. 269.

n'est pas agir en vaniteux si l'on est vraiment prophète : Paul, Jean se sont vantés de leurs révélations ou d'un amour particulier de J.-C. Moïse avoue ses faiblesses avec la même ingénuité. Un panégyriste auteur du Pentateuque n'aurait pas étalé des défauts que Moïse seul connaissait (1).

Malgré tout, Abbadie admet la possibilité d'altérations du texte, Dieu n'ayant pas pu faire un miracle continuel pour que les copistes n'interpolent jamais de notes marginales. Enfin Dieu peut changer lui-même son Ecriture, « et ces mêmes écrivains à « qui il a donné son esprit pour continuer cet ouvrage y peuvent « insérer ou des parenthèses ou des liaisons ou des généalogies « que le Saint-Esprit leur fait juger nécessaires pour le temps « auquel ils écrivent » (2). Si Josué a continué l'histoire sainte ou si les prophètes ont rajeuni des noms de lieux, on ne peut rien en induire contre la certitude de la révélation. De petites parenthèses inauthentiques (3) n'infirment pas les grandes vérités suivantes : Moïse a écrit ou fait écrire les faits essentiels du Pentateuque ; il y a toujours eu parmi les juifs une loi de Moïse qui contenait la substance de leur religion. C'est le premier monument de la révélation. Spinoza lui-même reconnaît que Moïse écrivit le Livre de l'Alliance, puis un plus gros, le Livre de la Loi, où il inséra le premier et écrivit les lois avec plus d'étendue. Ce livre de la Loi est le *Deutéronome,* car il est dit qu'Esdras le lut de l'aurore à midi (4). Ce délai, trop long pour le Décalogue, serait trop court pour le Pentateuque. Le Deutéronome existait donc avant Esdras qui dit (c. 3) qu'on offrit des sacrifices conformément à la loi de Moïse. Mais la découverte du livre sous Josias ne cache-t-elle pas une fraude pieuse, à savoir la rédaction à ce moment de l'œuvre attribuée à Moïse ? Les réponses d'Abbadie sont faibles. Si cette œuvre était de l'invention de Josias ou du grand prêtre Hamalkija, ils y auraient inséré des prophéties favorables à eux-mêmes. Les successeurs idolâtres de Josias auraient découvert la supercherie. Enfin, réponse décisive, comment Hamalkija pouvait-il prédire et concevoir la dispersion des juifs ?

Le second monument de la révélation, le *Pentateuque,* n'a pu être supposé par Esdras. La *Genèse* devait exister avant la Captivité, car les autres auteurs parlent de la création comme Moïse. Isaïe parle du Déluge, de l'élection d'Abraham (5), des crimes de

1. P. 245.
2. P. 250.
3. Abbadie en reconnaît quelques-unes, comme celle de Deut. 2, 9-13 qui coupe le discours de Moïse. P. 297.
4. Néh. 8, 3.
5. Is. 51, 2.

Sodome (1) ; Jérémie marque la subversion de cette ville (2) ; le psalmiste parle de Melchisédec (3). Mais Moïse en est-il l'auteur ? Oui, car la Genèse ne semble faite que pour encourager les Israélites à conquérir la terre promise aux patriarches. L'*Exode* existait sûrement, « car comment aurait-il manqué à faire une histoire vraie ou fausse d'un événement qui l'a rendu si illustre » (4) et dont il prescrit de conserver le souvenir ? Au chapitre 17, Dieu dit à Moïse d'écrire la défaite d'Amalec « au livre ». Il y en avait donc un où Moïse consignait les événements considérables. Quant au livre des *Nombres*, il renferme les généalogies sans lesquelles la distinction des lévites qui est le fondement de l'Etat ne peut subsister.

Mais Esdras n'a-t-il pas changé la forme de l'Ecriture ? — Outre que son style diffère de celui du Pentateuque, le désordre même du Pentateuque relevé par Spinoza prouve qu'il ne l'a pas remanié. Il en aurait vraisemblablement retranché les murmures des Hébreux, Moïse meurtrier et désobéissant, Lévi perfide, Joseph vendu par ses frères. Il n'a même pas corrigé les passages « qui font de la peine » comme celui où l'on voit Sara âgée de 80 ans plaire à Abimélec ou enfanter Isaac (5).

Outre la Loi et les autres parties du Pentateuque, il y a un troisième livre où les faits qui établissent la religion judaïque étaient nécessairement gravés, c'est *le cœur des Israélites*. Un remanieur n'aurait pas solennellement condamné l'oubli de l'histoire d'Israël (6), puisque c'est à la faveur de cet oubli qu'il remanie. « Mais rien ne montre mieux combien avant et après le « règne de Josias les idées de la loi ont été présentes à l'esprit « des Israélites, que de voir tout ce qu'il y a de considérable dans « cette loi répandu dans les divers écrits des prophètes qui ont « vécu en Juda et en Israël avant et après Hamalkija et Josias » (7).

Enfin *la religion et l'Etat des juifs* sont un quatrième et un cinquième monuments de la vérité des faits de Moïse. Tout ce que les autres historiens y ont ajouté est broderie. Si, comme *Trogue Pompée* le prétend, les Israélites étaient sortis par la force, ils mangeraient la Pâque en habits de soldats et non de voyageurs. La fête des Tabernacles, où les juifs dressaient des tentes, ne

1. C. 1, 9.
2. Jér. 50, 40.
3. Ps. 110, 4.
4. P. 289.
5. Gen. 20 et 21. Après tout, Dieu a pu faire « venir le lait dans son sein et le teint sur son visage » et « former de nouveaux esprits dans son corps pour le rendre capable de concevoir », p. 300.
6. Deut. 11.
7. P. 306.

s'expliquerait pas s'ils n'étaient restés que sept jours dans le Désert. L'institution du Sabbat et de l'année sabbatique est inintelligible en dehors de l'explication de la Genèse.

« Ainsi les Israélites se trouvent pressés et rembarrés de tous côtés. S'ils « font difficulté d'attribuer à Moïse le Pentateuque, le Deutéronome nous « suffit car il contient les faits essentiels qui établissent la divinité de la « religion judaïque. S'ils disent que le Deutéronome fut composé par le Sou- « verain sacrificateur Hamalkija au temps de Josias, on le leur fait voir « contenu essentiellement dans les écrits des prophètes. S'ils se défient des « écrits des prophètes et de toute l'Ecriture généralement, on le leur montre « peint dans la tradition, dans le culte et dans la pratique des Israélites. « Et si leur raison résiste, on consulte cette raison et elle acquiesce d'elle- « même au récit que l'Ecriture nous fait de ces événements et les conjectures « s'accordent parfaitement avec l'Histoire sainte. » (1).

Comment Juda aurait-il reçu des faits inventés en Israël, et les tribus dispersées un exemplaire de la Loi tardivement corrompu ?

Moïse ainsi établi, Abbadie reproduit la démonstration classique depuis *de la Chaise :* il n'a pu avoir dessein de tromper les Israélites, car il s'y serait bien mal pris. Les miracles rapportés par Moïse étant véritables, ils prouvent la vérité de la religion judaïque, car ils ne peuvent venir que de l'auteur de la nature. Spinoza est particulièrement faible quand il veut leur assigner des causes naturelles et, devant une verge changée en serpent, il est difficile de dire avec *Hobbes* que la seule ignorance des causes nous fait crier au prodige.

Difficultés des incrédules

Passons en revue les difficultés que l'on oppose à la religion judaïque, sans oublier que « c'est une pure extravagance de se déterminer à rejeter un principe parce qu'il est sujet à quelques difficultés ». Il faut « comparer les difficultés et l'évidence » et surtout voir si elles ne viennent pas de nos préjugés.

Or, ici les préjugés sont visibles. C'est d'abord *l'amour de la philosophie.* « Ils voudraient que le Saint-Esprit eût parlé le langage des philosophes » (2). Mais quoi, fallait-il « que Dieu oubliât « le langage du peuple en parlant au peuple et qu'on ne pût crain- « dre Dieu, ce qui est le but de l'Ecriture, qu'autant que l'on « serait persuadé des hypothèses de Copernic » ? Dieu devait donc « changer la religion en spéculation », révéler par exemple que les sons et les couleurs sont dans notre âme. Mais, — et ici le sens religieux d'Abbadie lui inspire le même langage que l'esprit critique faisait tenir à Spinoza, — « ce n'est pas là le but du « Saint-Esprit qui se révèle non de la manière qu'il le faudrait

1. P. 313.
2. P. 323.

« pour satisfaire la vaine curiosité des savants, mais de la manière « qui est nécessaire pour sanctifier les hommes ; car soit qu'il « nous parle de nous, soit qu'il nous fasse connaître les autres « créatures, il ne nous fait voir les choses que du côté qui regarde « notre salut, et il ne se révèle que dans la mesure qui est néces- « saire à notre sanctification » (1). Parle-t-il de lui-même, « il se revêt de ses bienfaits pour faire naître notre reconnaissance » (2): je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, je suis l'Eternel qui t'ai retiré du pays d'Egypte. Nous parle-t-il de nous, c'est pour nous découvrir notre corruption et nous obliger à recourir à sa miséricorde ; — des créatures, c'est pour nous les montrer dans la main de sa Providence. Moïse veut mettre en lumière une seule chose : la fin que Dieu s'est proposée est le bien de l'homme. Les absurdes spéculations des théologiens philosophes sur la nature de Dieu lui sont étrangères.

On relève ensuite des traits qui *choquent notre conscience* et notamment, dans la *chute*, la disproportion terrible de la faute et du châtiment. Mais l'homme est entièrement responsable de cette faute, la plus grande qu'il pût commettre, la désobéissance à Dieu. Quant à la transmission du péché, il n'est pas étonnant « que par « la rébellion des pensées des hommes les organes mêmes de « leurs corps aient été déréglés ; qu'avec la matière le dérègle- « ment de ces organes ait passé jusqu'à leurs descendants... de « même que la lèpre et plusieurs autres maladies » (3).

On refuse aux faits de l'Ecriture toute valeur symbolique et l'on s'égaie sur Dieu luttant avec Jacob, figure de la lutte que nous devons soutenir « pour lui demander des sentiments de sa grâce et de sa bénédiction » (4). — On relève la conformité de certains récits avec ceux de la fable. Mais les juifs haïssaient trop les païens pour leur rien emprunter. Ceux-ci, plus jeunes, ont copié les livres mosaïques. — Avec Spinoza on rit de l'obstination des juifs à se croire le but des ouvrages de Dieu. Mais ce sentiment vient d'une constante expérience de la faveur du ciel et de l'abandonnement où est tombée la postérité d'Ismaël et d'Esaü qui en fut privée.

Les préadamites relèvent des difficultés dans la *chronologie* de l'Ecriture et font grand bruit d'une parole de Caïn, qui semble indiquer que la terre était peuplée avant Adam : « quiconque me trouvera me tuera », — « puis il bâtit une ville » (5). Pour la

1. P. 324.
2. *Ib.*
3. P. 329.
4. P. 330.
5. Gen. 4, 14 et 17.

chronologie, Abbadie renvoie aux démonstrations des doctes. Mais le cri de Caïn n'est qu'une appréhension de sa conscience troublée. Il peut craindre d'autres enfants qui sortiront d'Adam. La ville, il put la bâtir avec ses propres enfants. — Spinoza relève encore, et c'est son objection la plus forte, que *les prophètes ont prophétisé selon leur intérêt*, leur éducation, leur tempérament. Nous voyons pourtant que leurs prophéties leur attirèrent la persécution. Ce n'est pas le tempérament de Jérémie qui lui fait prédire la date exacte de la délivrance de son peuple. Quant à l'éducation, le bouvier Amos parle plus grandement que les plus polis des hommes. Constamment les écrivains de l'A. T. ont écrit contre leurs préjugés, et c'est une preuve bien forte de leur inspiration. Moïse, si farouchement monothéiste, parle à tout instant des anges qui conversent avec lui comme de Dieu lui-même. Il est même bien difficile d'identifier l'Adonaï qui discute avec Abraham le sort de Sodome (1) et celui qui, d'après Moïse lui-même, ne peut être portrait aux yeux. Les autres prophètes qui détestent les nations étrangères, Moab, Assur, l'Egypte, prédisent pourtant leur salut. Enfin et surtout, contre les préjugés de leur éducation, ils annoncent un Messie souffrant.

L'incrédule se réfugie alors dans le *scepticisme historique :* l'éloignement des faits de l'Ancien Testament les rend incertains. — Non, car ils ont été écrits par des témoins oculaires ou des auditeurs de témoins oculaires, qui n'auraient pas tenté d'accréditer des mensonges faciles à réfuter. De plus, des monuments encore subsistants prouvent la vérité de ces faits. La vérité du récit de la Création éclate dans la *société humaine* qui doit être sortie d'un premier couple, dans *l'histoire* qui montre la nouveauté des arts, dans le *sabbat* dont l'institution serait extravagante. La vocation d'Abraham est prouvée par trois monuments : son *émigration*, le *sacrifice de son fils* qu'atteste le nom de la montagne Morija — Dieu y pourvoira, — la *circoncision* qui resterait inexplicable. Pourquoi les Israélites ne mangeaient-ils pas la hanche des animaux sinon pour rappeler la lutte de Jacob contre l'ange ? La manne, la verge d'Aaron, le serpent d'airain conservés par les Israélites, autant de monuments des miracles du désert. La vocation d'Israël brille même dans « la langue « sainte toute composée d'expressions qui vont à attribuer tout à « Dieu (car les langues expriment les mœurs des peuples) et qui « exprime par son génie et par ses manières de parler l'histoire « de ce peuple et les bienfaits signalés que Dieu lui a si souvent « accordés » (2).

1. Gen. 18.
2. P. 370.

L'introduction à la révélation chrétienne

La 4e section s'ouvre par un chapitre « où l'on fait voir que la *révélation judaïque nous conduit à la divinité de la religion chrétienne* ». Elle annonçait en effet la conversion des païens, entreprise formidable qui ne peut venir que de Dieu, puisque la corruption formait la religion des païens et qu'ils exécraient tout ce qui venait des juifs. Cette preuve est capitale pour prouver le christianisme contre le judaïsme, et ces deux religions contre l'incrédulité. Car la prophétie va se réalisant. Les juifs ont perdu leurs caractères d'élection qui étaient, en dehors de la connaissance du vrai Dieu devenue commune, la sacrificature, la royauté, les dons de prophétie. Les nations encore dans les ténèbres seront éclairées ; c'est le sens mystique qu'il faut donner aux prédictions annonçant que les païens se conformeront aux juifs, car ils ne peuvent pas monter tous matériellement à Jérusalem.

Et ici Abbadie développe l'idée de la révélation progressive que le sens de l'évolution a rendue familière aux modernes, mais que, sous la pression de la nécessité, l'orthodoxie avait acceptée et qu'elle défendait assez crânement.

Dieu devait traiter avec les hommes une alliance plus parfaite que la première, qui, trop étroite, embrassait un seul peuple. Cette alliance prédite par Jérémie et Ezéchiel devait abolir la religion païenne, qui ignore le vrai Dieu et la vraie vertu, et parfaire la judaïque qui n'offre à la vertu que des motifs humains et temporels, à commencer par la « Terre promise ». La majesté de Dieu ne lui permettant pas de se communiquer familièrement, un médiateur avait été nécessaire, Moïse. Le médiateur d'une alliance plus excellente doit être plus excellent : et « ainsi la raison ne nous éloigne point de la connaissance d'un Messie » (1). Dieu ne pouvait pas tolérer que cette grande révolution arrivât par un imposteur, aussi tout est-il prédit : le temps, le lieu de sa naissance, sa tribu, sa famille, ses vertus, ses souffrances, les circonstances de sa mort et les événements qui la suivront. Contrairement à l'opinion des juifs modernes, la venue du Messie n'est pas conditionnelle et retardée par leurs péchés. Leur état de misère n'est pas un obstacle, mais un châtiment. Et Abbadie passe en revue les prophéties, en défendant l'interprétation traditionnelle des moins défendables et en opposant aux juifs l'opinion des anciens rabbins. Voici les plus importantes :

Depuis Jésus les Juifs ont appliqué à divers personnages celle de Jacob mourant : à *Moïse*, mais c'est après lui seulement que Juda règne ; à *Saül*, mais les rois qui lui succèdent sont de la

1. P. 392.

tribu de Juda ; à *David*, mais c'est sous lui que le sceptre de Juda jette l'éclat le plus grand ; à *Nébucadnetsar*, mais, pendant la captivité, Juda gouverné par ses propres juges n'avait pas perdu le sceptre. En fait, « l'autorité et le pouvoir de se gouverner par « ses lois et d'avoir ses conducteurs sont toujours demeurés dans « la tribu de Juda jusqu'à la venue de J.-C. Après la mort de « J.-C. précisément, elle a perdu cette autorité et ce droit : donc « il faut que Jésus-Christ soit le Schilo » (1).

Aggée écrit (2, 3-10) : « J'émouvrai toutes les nations afin que « le désir des nations vienne... La gloire de cette dernière maison « ici sera plus grande que celle de la première et je mettrai la « paix en ce lieu ici. » (2). Les rabbins disent : c'est parce que le second Temple dura dix ans de plus que le premier et qu'il fut rebâti magnifiquement par Hérode. — Non, il lui manquait l'Urim et le Tummim, les prophéties et les miracles. C'est parce qu'il fut honoré de la présence de J.-C. Dieu ne mit pas sa paix dans son second Temple, puisque depuis sa construction la Judée fut beaucoup plus troublée qu'autrefois par les ravages des étrangers et les dissensions intestines. Il s'agit de la paix du cœur avec Dieu que J.-C. apporte. L'émotion de la terre et des cieux sera l'effet des miracles du Désiré. Enfin Aggée et Malachie proclament : Voici, il vient, encore un peu de temps et il viendra. Il serait bien ridicule qu'il ne fût pas encore venu.

La prophétie de *Daniel* « est comme un flambeau qui répand « un tel jour sur les autres qu'on ne sait lequel on doit plus « admirer ou l'évidence de la vérité qu'on y trouve ou l'aveugle- « ment prodigieux de ceux qui n'aperçoivent pas cette évi- « dence » (3).

Elle ne peut pas s'appliquer à *Antiochus l'Illustre* qui profana le temple, car 70 semaines de jours finiraient bien avant lui, et 70 semaines d'années bien après. Pas davantage à *Néhémie*, conducteur du peuple qui n'a pas fait cesser le sacrifice et l'oblation. Les « ailes abominables » qui causeront la désolation sont celles des aigles romaines. La prédiction concerne donc bien le Messie.

1. P. 413. L'application de cette prophétie à J.-C., qu'Abbadie défend si allègrement, est en réalité si laborieuse qu'elle ne convaincra jamais un incrédule. La *tribu* de Juda n'existait plus à proprement parler au temps de J.-C. Si l'on élargit le sens du mot jusqu'à l'appliquer aux Juifs soumis à Hérode le tétrarque, il est difficile de représenter cet Iduméen comme un fils de Juda, et d'autre part les magistrats religieux de Jérusalem n'avaient plus le *sceptre* puisqu'ils n'avaient pas les prérogatives du pouvoir souverain : juridiction civile, droit de condamner à mort, etc...

2. P. 416.

3. P. 423.

Mais est-il venu ? Il était annoncé pour le temps où les 4 monarchies subsisteraient encore, ou tout au moins aussitôt après leur ruine et avant la consomption de Jérusalem. C'est bien la place de Jésus. Le christianisme s'établit sur les ruines des quatre monarchies qui avaient fait la guerre à Dieu : Syrie, Egypte, Grèce, Perse. La pierre détachée de la montagne, qui brise la statue aux pieds d'argile (1), ce sont les humbles pêcheurs galiléens. Le royaume éternel prédit est celui de J.-C. L'auteur n'entrera pas dans la supputation des 70 semaines. « Plusieurs grands « hommes l'ont déjà fait et on n'a en particulier qu'à lire le « *Discours sur l'histoire universelle* que M. *de Condom* a donné « depuis peu au public (2). Pour nous qui nous arrêtons aux preu- « ves de la religion les plus sensibles et les plus proportionnées « à toutes sortes de personnes, nous aimons mieux raisonner par « le gros de la prophétie que nous dissiper en contestations « chronologiques. » (3). Sans doute, la lumière n'est pas parfaite sur ce point, mais notre foi ne doit pas en dépendre. Jésus-Christ est le seul dont on puisse dire qu'il a expié l'iniquité, amené la justice des siècles, été retranché de la terre, mais non pour soi. C'est 40 ans après lui que les Romains ont désolé Jérusalem. C'est lui qui par son sacrifice fait cesser les sacrifices rituels. Cela est imprévisible par des conjectures.

Enfin le *Chapitre 53 d'Esaïe*, quelquefois appelé le 5e évangile, dépeint le messie souffrant en termes tels qu'on ne peut méconnaître J.-C.

L'homme de douleur dont parle le prophète ne peut pas être *Jérémie* qui n'a pas porté les péchés des hommes, ni le *peuple juif* dans son état actuel, car en quoi ses meurtrissures donnent-elles la guérison aux gentils ? Il n'est d'ailleurs pas comme un agneau sans fraude puisque les rabbins le disent pécheur. Il n'a enfin aucune envie de donner sa vie pour nos transgressions. Si bien que certains rabbins, appliquant la prophétie au Messie, en ont imaginé deux, l'un souffrant, l'autre triomphant. Mais dans Esaïe, c'est le même qui est relevé après avoir été abaissé. Dix caractéristiques du personnage s'appliquent à Jésus ; la *terre desséchée* dont il sort c'est sa basse origine et la croix, il *souffre pour le peuple avec la patience d'un agneau*, — destiné à partager la *sépulture des malfaiteurs* (les brigands) il s'est néanmoins « trouvé *avec le riche en sa mort* » (4) (dans le tombeau de Joseph d'Ari-

1. Dan. 2, 31.
2. Nous avons vu que *Bossuet* s'approprie l'argumentation de *Ferrand*.
3. P. 431.
4. P. 450. Abbadie s'appuie sur l'ancienne traduction : « On avait ordonné son sépulcre avec les méchants, *mais* dans sa mort il s'est trouvé avec le

mathée), — parfaitement *saint il est sacrifié* pour les péchés des hommes (Jésus est le seul homme qui ait été ou prétendu être dans ce cas), — il *engendrera une postérité après sa mort*, — par sa mort *il travaillera à l'avancement de la gloire de Dieu*, — *il rend les hommes justes par la connaissance de son nom*, — *il est élevé en conséquence de son abaissement*. — D'autres ont passé de la bassesse à la gloire, Joseph, Moïse, David, mais pas *à cause* de leur bassesse. Esaïe n'aurait jamais trouvé par le raisonnement ces paradoxes. Il est ridicule de soutenir que J.-C. *s'est appliqué* à réaliser toutes les circonstances de la prophétie. Il n'était pas maître de tous les événements de sa vie ni de ceux postérieurs à sa mort, et notamment de sa résurrection.

Après cette prophétie capitale, l'auteur distingue trois sortes d'oracles : des types sans preuve, Isaac, Joseph, Samson, images anticipées du Messie, « mais ces types supposent la vérité de la venue du Messie et ne la prouvent point » (1), — des preuves sans types telles que la prophétie expresse d'Esaïe, — des preuves avec types qui représentent en même temps qu'elles promettent. Ces dernières ont un objet prochain, David par exemple, et un éloigné, le Messie. Ainsi dans Esaïe (7, 14), les mots « la vierge sera enceinte » s'appliquent à une fille ou même à une femme mariée du temps du prophète, mais ils renferment des traits qui dépassent infiniment l'enfant qui sortira d'elle.

Cette distinction entre l'objet prochain et l'objet éloigné, que les incrédules n'admettent pas, fait le nœud des discussions sur les prophéties. L'incrédule rejette la première classe d'oracles, applications ingénieuses, mais arbitraires, il ramène la seconde à la troisième et rapporte la troisième à des objets « prochains ». Les rabbins, les Pères, avaient démesurément grossi cette dernière classe ; Abbadie, esprit orthodoxe mais pondéré, en retient l'essentiel (2). Les incrédules se plaignent que les prophéties ne soient pas claires au point de rendre impossible toute méprise. — Mais, trop clairement avertis, les hommes auraient pu éviter ou changer l'événement. Hérode aurait sûrement tué l'enfant Jésus (3).

riche », — que n'admettent pas les modernes : « On a mis son sépulcre parmi les méchants, son tombeau parmi les orgueilleux » (Segond). — « On lui a donné son sépulcre avec les méchants, *et* dans sa mort il est avec le riche » (Crampon).

1. P. 160.

2. Il voit cependant la *résurrection* dans le Ps. 16 : « Tu ne permettras point que ton saint sente corruption », inapplicable, dit-il, à David seul qui est mort, — et l'*ascension* au Ps. 110 : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : sied-toi à ma droite », inapplicable à Ezéchias que le grand roi David n'appellerait pas « mon Seigneur ».

3. Réponse spécieuse, dirait l'incroyant, car Dieu était assez puissant pour le sauver.

— Il est difficile de concilier la gloire promise aux juifs à la venue du Messie et leur rejet de l'alliance. — Mais ces promesses sont faites à l'Israël selon l'esprit, c'est-à-dire les bons juifs et les bons païens. Le rejet est pour l'Israël selon la chair, c'est-à-dire les juifs et les gentils rebelles. L'absurdité du sens littéral de passages tels que celui qui dit que la montagne de l'Eternel sera élevée au-dessus de toutes les montagnes de la terre (1) nous incline à adopter le sens figuré. L'événement nous y oblige. Pascal dit que Dieu a mêlé dans les prophéties ce qui regarde le règne spirituel du Messie et l'état temporel des juifs, pour que les hommes spirituels discernent le sens spirituel, tandis que les charnels ne s'attacheront qu'aux bénédictions temporelles.

Ainsi Dieu nous a conduits de la révélation naturelle à la révélation judaïque et de la révélation judaïque au seuil de la religion chrétienne.

L'Antistrophe. — La révélation chrétienne

Nous allons maintenant, par un mouvement inverse, remonter du fait : il y a des chrétiens dans le monde, au principe : il y a un Dieu qui a voulu se faire connaître par la religion. Jésus-Christ éclaire à son tour la religion de Moïse et la révélation naturelle. Nous verrons d'abord l'écorce de la religion chrétienne, les preuves externes prises du témoignage que les premiers chrétiens lui ont rendu, puis la moelle du christianisme : son excellence, sa fin, son génie qui constituent autant de preuves internes. Et nous douterons de tout avec les incrédules, pour « ne recevoir les vérités qu'à mesure qu'elles nous paraîtront évidentes » (2). Pour cela partons de faits incontestables.

Preuves externes

Sous le règne de Trajan, une lettre de *Pline le jeune* nous révèle l'existence de chrétiens qui prient dans des lieux écartés et s'engagent à ne pas commettre de crimes. Leur croyance repose sur des faits. Or, parmi les premiers chrétiens, des hommes intelligents et tout voisins des apôtres (Polycarpe a connu Jean) ont souffert la mort pour soutenir ces faits. Ils n'ont pas pu être trompés par les apôtres avec lesquels ils avaient conversé, car il leur était facile de savoir si les apôtres avaient le don des langues, le pouvoir de guérir, celui de communiquer ces dons. De plus leurs adversaires n'ont pas nié les miracles de J.-C. ; ils ont cherché à les expliquer. La religion nouvelle ne s'est pas établie comme les autres par la politique et l'autorité, mais contre elles ; et un Dieu crucifié était bien fait pour choquer les païens

1. Es. 2, 2.
2. T. II, p. 6.

« qui donnaient le nom de divin aux choses qu'ils voulaient représenter comme souverainement belles et magnifiques » (1).

A première vue, *les faits du Nouveau Testament ne peuvent être supposés*, car il aurait été trop facile aux juifs de démentir l'existence de Jésus, son habitation à Nazareth, sa mort. S'il n'a pas fait de miracles, comment a-t-il pu se faire suivre de disciples qui attendaient un messie glorieux ? S'il n'est pas ressuscité, comment expliquer leur revirement et leur activité missionnaire après l'abattement de Golgotha ? — Peut-être étaient-ils victimes d'une illusion. — Soit, on peut croire, en effet, voir un homme quand on ne voit qu'un fantôme. Mais comment croire qu'on parle plusieurs langues quand on n'en parle qu'une ?

Examinons de plus près l'Ecriture du N. T. Elle n'est pas l'œuvre d'un imposteur. Car, si haut qu'on remonte, les chrétiens la connaissent ; elle est citée par les plus anciens Pères. Il est au reste difficile de supposer des livres qui obligent les hommes au martyre. Quand on prête son argent, on prend des sûretés, à plus forte raison quand on hasarde sa vie. Il est difficile de supposer des *lettres écrites à des sociétés* et qui doivent être aux mains d'une infinité de personnes. Or, *supprimez les Evangiles et les Actes, les Epitres nous suffisent, car elles supposent tous les faits essentiels de l'évangile*. Les doutes que les premiers chrétiens ont eus sur l'autorité de l'épître aux Hébreux, de la deuxième épître de Pierre et de celle de Jude prouvent qu'ils tenaient les autres pour certaines. Enfin le N. T. a été composé avant la ruine de Jérusalem, puisqu'il y est fait plusieurs fois mention de l'église de Jérusalem ; on n'y indique nulle part que la ville soit alors détruite, on y prend soin de prouver que les gentils sont aussi aimés de Dieu que les juifs, ce qui serait superflu après l'horrible châtiment de la cité sainte.

Ces livres n'ont pas été corrompus depuis leur publication. Une telle falsification réclamerait un consentement universel des chrétiens, de leurs ennemis, des hérétiques. La liaison de tous les événements rapportés est parfaite. Les citations qu'en font les Pères sont identiques. De plus, les apôtres prêchent à Jérusalem, quelques semaines après la mort de Jésus ; ils en appellent à des témoins vivants de faits grossièrement sensibles tels qu'une mort, une résurrection, un orage apaisé. Quand on invente, on prend des précautions pour ne pas être démenti. Les faits miraculeux dont ils sont les auteurs prouvent ceux qu'ils attribuent à leur maître. Leur ingénuité inspire la confiance ; ils ne cachent pas leurs faiblesses, pas même les traits qui font critiquer J.-C. :

1. *Ib.*, p. 19.

l'apostrophe à sa mère : « femme qu'y a-t-il entre toi et moi », son angoisse à Gethsémané.

Ces hommes incapables de fraude n'ont pas été trompés eux-mêmes. Si J.-C. n'a pas fait de miracles, d'où vient le repentir de Pierre et le désespoir de Judas ? Comment avancer les phénomènes effrayants qui accompagnent la mort de Jésus, si personne ne les a notés ? Comment expliquer le rapport des soldats sur l'enlèvement du corps, et le rapport de Pilate à Tibère ? (1).

Ce que les évangélistes disent du caractère de J.-C. n'a pu être inventé. Les héros païens rapportent tout à l'Etat ou à leur orgueil, Jésus rapporte tout à la gloire de Dieu. Les sages antiques étaient des modèles de justice. Jésus donne l'exemple de la charité, plus divine puisqu'elle « fait du bien sans devoir rien à personne » (2). Il n'y a pas trace de vice en lui. Si le fils de Dieu est venu au monde, il a dû vivre comme lui. L'inventeur d'un tel portrait serait aussi miraculeux que l'original (3). Jésus prophétise la ruine de Jérusalem. Cette prophétie n'a pas été interpolée, car elle est différente dans les trois évangiles qui la rapportent, et elle paraît confondre la ruine de Jérusalem et la fin du monde. Un interpolateur aurait fait disparaître ces ombres.

Les *Actes* renferment trois faits : l'ascension du Christ, la descente du Saint-Esprit, l'établissement des églises. Tous les « actes » des apôtres supposent l'effusion du Saint-Esprit ; c'est sur elle qu'ils fondent leur vocation, tout dans leurs lettres s'y rapporte. Le succès de la prédication de ces chétifs ne peut s'expliquer que s'ils ont été les témoins oculaires des merveilles qu'ils annoncent. Les épîtres de *Paul* renferment à leur tour des caractères divins. Sans insister sur la piété et l'humilité de cet homme, sa préférence pour la *charité* qu'il met au-dessus des dons miraculeux est dans l'esprit de la vraie religion. Son *désintéressement*, qui le pousse à tout affronter pour courir à la conversion des hommes, sa *joie* plus que stoïcienne au sein de l'affliction ne peuvent pas être d'un imposteur. Ses continuelles allusions à la mort, à la résurrection, à l'ascension de J.-C. peuvent remplacer l'évangile. Celles qu'il fait sans cesse aux dons du Saint-Esprit embarrassent fort les incrédules, car il faut admettre la réalité de ces dons ou tenir Paul pour un dément.

1. Le fait qu'Abbadie admet l'authenticité des *Actes de Pilate* prouve que sa critique est inférieure à celle de plusieurs érudits chrétiens de son temps. V. *Dupin*, supra 59.

2. P. 69.

3. C'est l'argument repris par *Rousseau : « L'inventeur en serait plus étonnant que le héros »*. Emile, l. 4. Ed. Mussay-Pathay, Paris, 1826, t. IX, p. 102. Sur les emprunts de Rousseau à Abbadie, V. *Masson*, o. c., t. I, p. 109, n. 1.

Aussi ne connaissons-nous pas de livre aussi excellent que le Nouveau Testament, mille fois plus exempt des faiblesses humaines que les plus sages livres des païens, très supérieur à tous les livres pieux écrits depuis, y compris les œuvres des Pères. Les miracles qu'il contient passent la puissance de l'Enfer, sa doctrine sainte prouve l'inspiration divine.

Qu'objecte-t-on ?

Jésus-Christ doit tout ce qu'il a de bon à la secte des *Esséniens* dont il était. — Affirmation gratuite, puisqu'il a de simples pêcheurs, non des esséniens à sa suite et qu'il n'a en horreur ni le mariage ni les villes.

— Il doit ses lumières à son éducation. — Non, puisqu'il grandit chez un charpentier, et on le lui reproche.

— Sa haine des pharisiens l'engagea à inventer une religion contraire à la leur. — Mais qu'aurait-il pu prétendre ? le fils de Marie n'a aucune concurrence avec les sacrificateurs et les lévites.

— Son ambition de passer pour prophète lui fait mal entendre certains oracles, et c'est de bonne foi qu'il se croit le Messie. — Sa morale et ses enseignements excluent l'ignorance et sa sainteté l'imposture.

— *Mahomet* cependant fut victime d'une erreur analogue.

— Ce parallèle ne tient pas. Mahomet ne prétend pas établir sa religion par des miracles, il ne fait pas de prophéties réalisées sous nos yeux, il n'était pas prédit, il s'établit par la violence sans changer les cœurs corrompus ; il n'est pas ressuscité ; ses lois n'ont qu'une valeur régionale ; il tient de J.-C. sa connaissance du vrai Dieu.

— Les doutes les plus sérieux s'élèvent sur les miracles de J.-C. Il a pu guérir deux ou trois fois par hasard ou par la vertu des causes secondes, de là sa réputation de prophète. — Non, ses miracles sont nombreux et variés et sa résurrection ne peut être l'effet des causes secondes.

— Il avait peut-être des témoins apostés pour attester des miracles fabuleux. — Mais il n'a ni argent ni crédit. — Il n'opérait ses prodiges qu'en présence de trois disciples. — La résurrection du fils de la veuve de Naïn, celle de Lazare eurent lieu devant une foule.

— *Pourquoi ont-ils fait si peu d'impression ?* Quel émoi si un mort revenait aujourd'hui ! — La plupart de ceux qui apprirent la résurrection de Lazare n'y crurent pas, d'autres l'attribuèrent à Béelzébuth, ou à la connivence de Lazare. Tout est possible avec des gens à préjugés. Mais on en revient toujours là : il n'est pas d'homme qui veuille mourir pour soutenir une imposture.

— *Pourquoi Josèphe ne parle-t-il pas de Jésus ?* (1). — Il était pharisien. Ayant par courtisanerie appliqué à Vespasien les oracles de l'A. T. il se tait par politique, non par ignorance puisqu'il mentionne les plus petits agitateurs.

— *Il est très commun de voir des gens accréditer de prétendus miracles,* Vespasien par exemple. — Je crois vrais les miracles qui ont ces 10 caractères : 1. qui sont prédits ; 2. nombreux, divers et sensibles ; 3. opérés par des simples qui n'ont ni assez de lumières pour pouvoir tromper ni assez de malice pour vouloir ; 4. éprouvés par des habiles qui, ne pouvant les nier, les expliquent bizarrement ; 5. attestés par des martyrs ; 6. tendant à sanctifier les hommes ; 7. annoncés par des personnes qui croient le salut incompatible avec l'imposture ; 8. reproduits par ceux qui s'en font les hérauts ; 9. impossibles à nier sans tomber dans des contradictions, sans admettre par exemple que les plus sages des hommes sont des fous et les plus constants des fourbes ; 10. étroitement liés ensemble et couronnés par la résurrection de leur auteur.

— Viennent ensuite *les doutes sur les apôtres.* — Pourquoi furent-ils si peu ? — Jésus en envoya 70, et 500 frères furent témoins de sa résurrection.

Pourquoi étaient-ils pauvres et ignorants ? — Pour que la puissance de Dieu éclatât mieux dans leur faiblesse.

Pourquoi Jésus admet-il dans sa suite des péagers et des courtisanes ? — Pour mieux manifester son action régénératrice.

Pourquoi croire les disciples attestant la résurrection, plutôt que les envoyés de la synagogue attestant le contraire ? — Parce que les uns ont vu, les autres non. La rétractation de Juda et de Saul prouve la force de la vérité.

— *Et le scandale de la croix ?* « Qui croira que la condamnation et l'infamie puissent être les caractères du Fils de Dieu ? » (2). — Nous y voyons une marque de divinité, car ces souffrances ont été *prévues* par Jésus et *voulues* par Dieu *pour notre salut.* Cette mort est « comme un miroir qui nous représente toutes les vertus de l'homme et tous les attributs de Dieu » (3), sa *haine* pour le péché, son *amour* pour ses créatures.

Dans la troisième section notre auteur fait encore un effort pour « pousser les preuves de fait et de sentiment jusqu'au degré de la démonstration ».

1. Abbadie, plus prudent ici que pour les Actes de Pilate, admet les réserves des savants.
2. P. 140.
3. P. 143.

Les préjugés des disciples élevaient un mur entre Jésus et eux. Ils attendaient un Messie qui rétablirait le royaume d'Israël, ils croyaient la Loi éternelle, ils jugeaient les païens exécrables et impurs. Il faut qu'ils aient trouvé dans J.-C. de quoi récompenser leur attente trompée. Comment expliquer sans cela que, déjà vieux, ils renoncent aux pratiques juives ? C'est qu'ils ont été frappés par ses miracles, surtout par sa résurrection.

La *résurrection* est étroitement liée aux miracles : si elle est vraie, les miracles le sont aussi et réciproquement. Jésus-Christ la prédit en instituant un mémorial de sa mort. Les précautions des juifs pour qu'on n'en dise rien, le rapport des gardes, le langage assuré des apôtres qui la proclament dans leurs premiers discours, la conversion d'un grand nombre d'auditeurs sont autant de preuves de ce grand fait. Pourquoi les juifs ne poursuivent-ils pas, ne torturent-ils pas les disciples, s'ils croient vraiment que les disciples ont enlevé le corps ? Ils ne les en accusent même pas ; c'est ultérieurement qu'ils répandront ce bruit. L'impossibilité d'une imposture concertée entre les apôtres et jamais démentie éclate, « vu surtout qu'à mentir on ne gagne que des prisons, les tour- « ments et la mort, et qu'à dire la vérité on peut se concilier du « crédit, de l'appui et acquérir du bien en plaisant à ceux qui « sont les maîtres des richesses et des charges de l'état » (1).

Le récit de l'*ascension* renferme les preuves de la résurrection. A supposer que les apparitions de Jésus soient une vision des disciples, ils ont eu en 40 jours le temps de se ressaisir. « Ils ne « se peut qu'après avoir vu un fantôme, ils conversent avec lui « pendant 40 jours : que ce fantôme se fasse manier, qu'il leur « donne des préceptes, leur fasse des promesses et qu'ensuite il « soit enlevé dans le ciel, eux le voyant, le regardant, l'adorant « comme il monte au ciel... » *Spinoza* dit que si nous connaissions toutes les circonstances de ces événements extraordinaires nous n'y trouverions rien que de naturel. Mais les récits évangéliques sont suffisamment circonstanciés. « Et quel moyen de « s'imaginer qu'il soit naturel et selon le cours réglé des causes « secondes de voir un homme qui a été crucifié et mis dans un « tombeau avec des gardes pour le garder, se relever de ce tom- « beau, apparaître vivant à des hommes qui le touchent et le « manient et puis monter dans le ciel à leurs yeux ? » (2). L'ascension coupe court à l'hypothèse d'une mort apparente qui aurait abusé les disciples : c'est « un fait sensible sur lequel ils

1. P. 210.
2. P. 215.

n'ont pu souffrir d'illusion » (1). D'autre part, on peut bien enlever secrètement un corps, mais non pas l'élever sur les nuées. L'invention d'un tel prodige serait inutile, car une fiction pure ne trouve pas d'adeptes ; inhumaine, puisque l'annoncer serait s'attirer des coups par plaisir.

L'effusion du Saint-Esprit sur les disciples se prouve par ses effets. Ils disent : Jésus-Christ a fait des miracles, nous en faisons aussi, nous communiquons le pouvoir d'en faire. C'est un fait capital, car leur promesse de communiquer ce pouvoir prouve qu'ils croient vraiment le posséder, et l'épreuve en est bien facile. Nous sommes ici au cœur de l'apologétique. « Toute la démonstra-« tion de la vérité de la religion chrétienne roule sur cet argu-« ment. Les apôtres et les disciples de J.-C. ont cru de bonne foi « les miracles, la résurrection, l'ascension de J.-C. et l'effusion « des dons de son esprit ; donc tous ces faits sont véritables. » (2). Car ces faits, au moins un, les dons surnaturels des apôtres, n'étaient pas susceptibles d'illusion, et, comme ils sont étroitement liés entre eux, en établir un c'est les établir tous (3).

Deux objections se dressent : *Comment les ennemis de l'évangile ont-ils pu étouffer la connaissance de tant de miracles* capables de convertir le genre humain ? — En les attribuant à la magie, — par les tourments, — en appelant à la rescousse les préjugés et les passions que ces miracles menaçaient.

Pourquoi les historiens païens n'en font-ils aucune mention? — Cette objection prouve trop. Si les écrits de ces historiens sont la mesure de la vérité, faut-il conclure d'un passage de *Suétone* que Jésus s'appelait Chrestus (4), qu'il n'y a point eu d'églises chrétiennes fondées à Ephèse, à Corinthe, puisque les écrivains profanes n'en disent mot ? Très ignorants des choses juives, ils ne s'accordent pas mieux avec Josèphe qu'avec l'évangile. Ils parlent peu de la religion judéo-chrétienne parce qu'ils la regardent comme une superstition détestable.

On dit encore : pourquoi les apôtres n'ont-ils pas ressuscité tous les morts de Judée ? Alors une lumière éclatante préviendrait toute discussion. — « C'est que Dieu ne veut pas être connu malgré nous », répond Abbadie, avec tous les apologistes. Il veut nous conduire par la foi, non par la vue, car la foi a une valeur morale, impliquant un effort de volonté et d'amour, un sacrifice et un acte de confiance envers notre Père. Un Père ne sait pas de gré

1. P. 216.
2. P. 231.
3. Les apôtres affirment, par exemple, n'avoir reçu ces dons qu'à partir de l'Ascension de J.-C.
4. « Judæos impulsore Chresto assidue tumultuantes. » Vie de Claude, 25.

à son fils de croire que le soleil brille ; il lui sait gré de croire en lui et en sa parole.

Ce genre d'objections théoriques est d'ailleurs oiseux : « On « doit régler des opinions spéculatives par des preuves de faits « et non pas régler les preuves de fait par des opinions spécula- « tives » (1). Les antipodes et l'aimant soulèvent bien des difficultés.

Ayant ainsi concentré la démonstration en un point dont le fort ou le faible fera la vérité ou la fausseté du christianisme, Abbadie relève en détail divers endroits du N. T. propres à établir que les apôtres ont vraiment enseigné les faits miraculeux et qu'ils n'étaient ni trompeurs, ni trompés (2).

L'évangéliste n'aurait pas inventé des épisodes gênants, tels que Jésus entre les mains du diable, la prédiction de son retour prochain non encore accomplie, sa défaillance à Gethsémané. Il n'aurait pas mis dans la bouche d'un homme qui dispose de dix ou douze misérables pêcheurs des paroles outrecuidantes : je vous ferai pêcheurs d'hommes, je suis venu apporter l'épée, le royaume de Dieu sera donné à une autre nation. Lui aurait-il prêté des idées inouïes comme « Dieu est esprit » (3), ce qu'aucun homme ne savait pleinement, ou bien « personne n'est monté au ciel si ce n'est celui qui est descendu du ciel » (4), langage extravagant si la sainteté de Jésus ne le prouvait divin ; ou encore cette pensée profonde : « Si quelqu'un veut faire... il connaîtra » (5). « Tous « les hommes avaient ignoré cette vérité si grande et si relevée ; « ils ont fait de la religion une science qui n'est que pour les « docteurs,... pour la science du salut on ne l'obtient que par « l'humilité et la sanctification... Plus nous vivons bien, moins « nous avons de doute. Plus nous aimons Dieu et plus nous voyons « les merveilles de sa loi » (6).

Dans les *Actes*, dans les *Epîtres*, la prédication de la nouvelle naissance et de la vie en Christ est entièrement nouvelle. « Exa- « minez-vous, dit Saint Paul, pour voir si Jésus-Christ est en « vous. » (7). A-t-on jamais dit : César est en nous ? « C'est que « nous n'avons jamais reçu l'esprit de César et que les disciples « avaient reçu l'esprit de Jésus-Christ » (8). Il n'est pas jusqu'à

1. P. 240.
2. « Car ces trois principes forment la démonstration de la vérité du christianisme », 242.
3. Jean 4, 24.
4. Jean 3, 13.
5. Jean 7, 17.
6. P. 267.
7. 2 Cor. 13, 5.
8. P. 291.

ses métaphores incohérentes dont on ne puisse tirer argument. « L'éloquence du Saint-Esprit... emploie plusieurs images à la « fois, toutes différentes, parce qu'une seule est incapable d'expri- « mer tout. » (1).

Preuves internes

Examinons maintenant la substance de la religion, le dedans après le dehors. La vérité du christianisme nous apparaîtra « par « la considération de sa nature et de ses propriétés ».

Cette analyse est la meilleure partie de l'œuvre d'Abbadie, chez qui la piété l'emportait sur l'érudition ou la critique. Il tire de lui-même ce témoignage que la conscience rend à la révélation de J.-C. et lui fait une bien plus grande place que ses successeurs. La 4e section de son traité est une magnifique revue en 11 tableaux de l'excellence du christianisme et de son accord avec les besoins de l'âme.

L'amas des témoignages qui lui sont rendus doit faire impression sur les esprits sincères. Ont parlé en sa faveur : les prophètes, Jean-Baptiste, les apôtres, la Trinité elle-même, le Père au baptême du Christ, le Fils par ses miracles, le Saint-Esprit par ses dons ; la *conscience des hommes* à qui l'évangile donne paix et consolation ; les juifs, dont le Talmud reconnaît dans l'homme de douleurs le Messie et essaie de l'identifier avec des personnages tels qu'Ezéchias ! les païens, Pline, Tibère (2), les empereurs qui admiraient la morale de J.-C. ; les événements : la ruine des 4 monarchies qui avaient affligé Israël et à la fin desquelles le royaume des cieux devait être établi, la désolation de la terre sainte et la fin de la république juive, l'établissement de l'église chrétienne, la révélation de Moïse et la religion naturelle.

L'opposition de la religion chrétienne avec toutes les autres fait apparaître aussi son excellence. Les autres n'ont pas ses avantages, elle n'a pas leurs défauts. Seule confirmée par d'anciens oracles, elle a suscité des martyrs éclairés et saints, alors que les martyrs des autres religions sont des superstitieux aveugles. « D'autres se vantent de leurs succès comme d'une faveur divine ; la prospérité de Rome, des Arabes prouvait, disait-on, la vérité de leur religion. Mais chercher un criterium dans la prospérité temporelle, c'est vouloir « que les plus grands scélérats soient les favoris de la divinité » (3). Notre religion « n'est pas mondaine comme celle des juifs d'à présent qui ne soupirent qu'après une pompe charnelle » (4), ni monstrueuse comme celle

1. P. 289.
2. Abbadie admet la légende d'après laquelle Tibère aurait proposé au Sénat de recevoir Jésus au nombre des dieux. (V. *Tertullien* : Apologétique, 5).
3. P. 306.
4. P. 318.

des Samaritains, mélange de paganisme et de judaïsme, ni impie et cruelle comme celle des gnostiques, ni, comme la païenne, affectée de tous ces défauts ensemble.

Les autres religions varient, la nôtre est immuable. Les autres se couvrent de mystères, elle s'étale au grand jour, bien qu'elle prêche une folie paradoxale. On trouve ailleurs un antagonisme entre la religion du peuple et celle des savants. La chrétienne « a de divins rapports avec le cœur de tous ». Les autres conduisent l'homme de l'esprit aux sens, la chrétienne des sens à l'esprit. « Il est plus aisé de prendre le soleil pour Dieu que « d'être perpétuellement occupé à chercher un Dieu qui se « cache ; de célébrer des jeux et des fêtes à son honneur que de « renoncer à soi-même pour l'amour de lui, plus facile de s'abste- « nir des aliments ordinaires que de renoncer aux vices, de chan- « ter des hymnes ou de saluer des statues que de pardonner à « ses ennemis. » (1).

Les autres abaissent Dieu, élèvent l'homme : le stoïcien se dresse en face de Vénus. Le christianisme, loin de faire Dieu à l'image de l'homme, veut que l'homme devienne à l'image de Dieu.

Le paganisme favorise la corruption au détriment de la politique ; le mahométisme favorise la politique au détriment de la corruption. Le christianisme ne ménage ni l'une ni l'autre. La politique se plaint qu'il fasse des agneaux au lieu de soldats. La corruption se plaint d'être attaquée en ses derniers retranchements.

Les autres sont un produit extravagant des habiles, le christianisme est un produit sensé des ignorants. Il vient du cœur et marque le dessein de Dieu d'anéantir l'intelligence des sages.

L'excellence de la religion chrétienne éclate en troisième lieu dans *l'excellence de ses effets et de sa fin*, puisqu'elle vise à rétablir la pureté primitive. Elle anéantit les passions et l'égoïsme qui troublent la « société de la nature », elle confirme la « société de la politique » par l'ordre de rendre à César ce qui lui est dû, elle crée dans la « société de la religion » une famille de saints unis à travers le temps et l'espace. C'est dans celle-ci surtout qu'il faut chercher les fruits du christianisme : la cessation des oracles, des sacrifices humains, de l'amour grec, une connaissance de Dieu plus parfaite que celle des anciens savants répandue parmi les humbles, l'humilité et la charité, dont le nom même était inconnu, mises au rang des vertus essentielles.

1. P. 311.

Elle éclate surtout dans sa *proportion avec les besoins de l'homme*. Nous trouvons en nous bassesse et corruption. Le christianisme nous relève. Avant lui nous étions impuissants à nous guérir : éducation, lois civiles, bienséance, respect de soi, raison, exemple d'autrui, honneur du monde, philosophie, vertus humaines qui sont masques de l'amour-propre, tous ces remèdes « sont de nouvelles maladies » (1). Seule la religion chrétienne « purifie le fond de la conscience » et la racine de toutes mes actions, sous l'œil de Dieu qui voit dans le secret. Alors que les animaux vivent tranquilles et heureux, l'homme est « le centre de la misère ». « C'est la plus grande de toutes les merveilles que de « rendre l'homme heureux en l'obligeant à se connaître et à « guérir sa misère en guérissant son ignorance. » (2). La religion accomplit ce chef-d'œuvre de nous faire souffrir patiemment les maladies et la mort, en nous en découvrant le principe et la fin.

Mais il y a aussi dans notre âme des germes de grandeur. « Or, « c'est la religion chrétienne qui non seulement nous fait connaî- « tre cette grandeur de l'homme, mais c'est elle seulement qui la « produit en soumettant la plus basse partie de nous-même à la « plus noble. » (3). Seule elle ne laisse point de vide dans le cœur, car en nous sanctifiant elle nous satisfait.

Ses rapports avec la gloire de Dieu montrent aussi sa divine origine. Seule elle découvre distinctement l'infinité des vertus de Dieu, notamment les miracles de sa bonté. Elle nous enseigne d'autre part à le glorifier par le sacrifice de nous-mêmes.

Sa morale conduit à la même conviction. Il existe, on le sait, un commerce d'erreur et d'illusion entre le cœur et l'esprit : « La « science qui éclaire l'esprit corrompt le cœur et la débauche qui « satisfait le cœur corrompt l'esprit. » Les erreurs des épicuriens et des stoïciens s'expliquent ainsi. Or le christianisme « satisfait « le cœur sans corrompre l'esprit et étend les lumières de l'esprit « sans corrompre le cœur » (4).

Cette morale est « le paradoxe des sens, du cœur, de l'esprit et de la nature » (5). Porter sa croix, se réjouir dans l'affliction, mortifier l'amour-propre, paraît un défi au sens commun. Mais la preuve qu'elle est vraie, c'est qu'elle conduit au bonheur ; et non seulement l'individu, mais la société qui, par la charité, devient une grande famille. On dit qu'elle propose un idéal inaccessible.

1. P. 329.
2. P. 333.
3. P. 337.
4. P. 342.
5. P. 343.

Mais J.-C. et les premiers apôtres l'ont réalisé, et, contrairement aux morales philosophiques qui sont de simples spéculations, elle enferme en elle-même des forces qui élèvent l'homme, l'espoir et la crainte d'une éternité heureuse ou malheureuse.

La divinité du christianisme éclate enfin *dans ses mystères*. Ils ont un côté obscur et un côté lumineux. Par celui-ci les mystères de la création, de la rédemption, de la résurrection sont sublimes et dignes de Dieu. Leur obscurité, qui en fait des objets de foi, vient d'abord de ce que l'âme appesantie par le corps ne peut prétendre à une lumière parfaite. Ensuite elle est le seul moyen de guérir l'orgueil, ce vice de l'esprit. L'esprit est humilié par le renoncement comme l'est notre cœur par l'affliction. « Si les « objets de la révélation n'étaient revêtus de quelques ténèbres, « il n'y aurait ni effort, ni difficulté, ni sacrifice de la raison à « croire. » (1). Nos esprits s'endormiraient même, s'ils n'étaient pas piqués par ces épines.

Il faut toutefois distinguer « les ténèbres de Dieu et les ténèbres des hommes ». Les préjugés des sens et de l'imagination nous font dire : je le croirais si je le voyais. L'éducation nous accoutume à n'admettre que les choses d'une expérience courante. Même parmi les croyants, les uns ont voulu faire « une religion de plain pied » sans mystères, les autres, non contents de savoir les choses, veulent en sonder le comment. De là les questions de théologie, « un des plus grands obstacles à la foi véritable » (2). « Ce ne sont que distinctions barbares à l'écriture de grâce antécédente, grâce conséquente, grâce suffisante, grâce efficace. » (3). Disons tout simplement que nous ignorons comment Dieu agit. La foi a deux sortes d'ennemis : ceux qui nient tout et ceux qui veulent connaître tout. Ceux qui ont voulu éclaircir la Trinité et l'Incarnation sont tombés dans des excès téméraires.

La *superstition*, qui cherche dans les pratiques extérieures un prétexte pour éviter la repentance et qui « confond ses imaginations les plus monstrueuses avec les plus sacrés mystères, sert aux incrédules pour attaquer la religion » (4). La *philosophie* se propose de satisfaire la curiosité alors que la religion la mortifie. Elle raille dans l'Ecriture de simples images accommodées aux idées du vulgaire, comme le feu de l'enfer, les trompettes qui accompagneront la venue de J.-C. au dernier jour, la droite et la

1. P. 363.
2. P. 370.
3. P. 371. « Les chrétiens ayant ensuite étudié la philosophie de Platon et celle d'Aristote, ont cru que la connaissance du salut était une science comme les autres. » 391.
4. P. 388.

gauche de Dieu. La variété même de ces images pour exprimer un même fait devrait interdire de les presser : la venue de l'époux, le berger, le père de famille, l'ivraie, sont autant de symboles du jugement dernier. Un autre danger de la philosophie est qu'elle fournit à l'incrédulité des conjectures, dont celle-ci s'empare comme de vérités pour battre en brèche la religion : l'existence d'autres globes habités, la formation des mondes par un concours d'atomes, l'inviolabilité des lois de la nature. — Elle habitue l'esprit à exiger des démonstrations géométriques.

« *La politique* est encore plus véritablement ennemie de la religion que la philosophie », car elle prétend lui être supérieure. Elle maintient entre les hommes les inégalités que la religion abolit ; elle « agit, comme si la vie des hommes n'était point de « plus grande considération que celle des bêtes », alors que la religion enseigne la valeur infinie des âmes. La *rhétorique* est contraire à la religion qu'elle revêt de faux ornements. De même, la *grammaire* d'où les incrédules tirent des pointilleries contre l'Ecriture. Mais dans les ordonnances d'un roi puissant on ne s'arrête pas aux fautes d'orthographe.

Voilà les « instruments dont nos passions se servent pour anéantir la soumission que notre foi doit à Dieu » (1). Cependant on n'attend pas pour manger de connaître le comment de la nutrition. Il faut croire les mystères de même. C'est un miracle propre à la religion chrétienne « de nous rendre clair- « voyants en nous faisant sacrifier les lumières de notre raison » (2). « Si je suis dans cette disposition d'humilité, toutes les « difficultés perdront leur force. » (3). La convenance de la foi et de la raison à l'égard des mystères est analogue à la convenance de la raison et des sens à l'égard de la nature. Les sens nous montrent le flux et le reflux. La raison ne le comprend pas, mais ne le nie pas. Pourquoi, si nous sommes raisonnables dans la nature, le sommes-nous si peu dans la religion ? « C'est que dans la « nature notre esprit agit naturellement et que dans la religion « il est trompé par ses passions qui ne cherchent que matière de « doute. » (4). « Le théologien examinera seulement *s'il y a* une « grâce, une prédestination, un péché originel. » (5). Nous disons

1. P. 388.
2. P. 389.
3. P. 390.
4. P. 404.
5. P. 393. « Le philosophe considèrera quel est l'ordre des décrets de Dieu, de quelle manière la grâce déterminera le libre arbitre et par quelle voie le péché originel s'est transmis. » « La doctrine de la prédestination séparée des « spéculations de l'école et des recherches de la curiosité humaine est toute

que Dieu nous nourrit, et cependant nous nous nourrissons nous-mêmes. Mais personne n'est assez fou pour dire : si Dieu me nourrit, comment suis-je obligé de manger ? « On ne fait point toutes ces différences dans la nature, on les fait dans la religion. »

La proportion de la religion chrétienne avec la judaïque confirme encore sa vérité. La religion juive était grande, certes, mais *matérielle* par sa localisation de Dieu et ses rites. Elle était destinée à représenter le ministère du Messie dans un tableau anticipé, pour qu'il fût impossible aux âmes élues de ne pas le reconnaître. Il y a une préparation d'événements dans ce choix du peuple saint, de la tribu de Juda, de la famille de David ; une préparation de cérémonies figuratives mais pesantes, pour que les juifs soupirent après l'affranchissement, une préparation d'oracles, de préceptes, de dogmes.

Enfin la *proportion du christianisme avec la religion naturelle* est une dernière marque de divinité. Il rétablit la religion naturelle altérée par la corruption, fournit à la vertu les motifs « qui seuls peuvent balancer le poids des objets sensibles » (1). Sa fin est la fin même de l'homme : se donner à Dieu en renonçant à soi-même, puisque seul Dieu satisfait « l'infinie curiosité de nos esprits » et « l'insatiable avidité de nos cœurs ».

Divinité de Jésus-Christ

Le dernier volume d'Abbadie, qui démontre la divinité de J.-C., est superbe de rigueur et d'assurance orthodoxe. Le ton, jusqu'alors didactique, s'anime jusqu'au défi. C'est un audacieux raisonnement par l'absurde : si J.-C. n'est pas consubstantiel avec Dieu la religion chrétienne est une idolâtrie, et, comme elle est révélée, Dieu a trompé les hommes.

Les vérités essentielles de la religion s'enchaînent étroitement. La vérité du christianisme nous conduit à la divinité du Christ. « On n'aura point recours à des spéculations humaines pour « montrer comment la chose est, mais on montrera qu'elle est « effectivement par des preuves prises de la révélation. En tant « que c'est une vérité révélée elle est clairement et distinctement « contenue dans l'Ecriture. » (2).

Abbadie va pourtant fonder le mystère en droit avant de l'établir en fait.

« Si Jésus-Christ n'est pas vrai Dieu d'une même essence avec

« comprise dans ces deux propositions : Dieu prévoit le péché et la misère « des hommes et il en destine quelques-uns au salut, selon cette maxime de « l'apôtre : Ceux qu'il a connus, il les a prédestinés », etc... « Et qu'y a-t-il de plus raisonnable que ces deux principes ? » 400.

1. P. 425.

2. Tome III, p. 2.

« son père *la religion mahométane est préférable à la religion* « *chrétienne et Jésus-Christ est moindre que Mahomet* » (1), car en adorant J.-C. nous adorons une créature, tandis que Mahomet sauvegarde la souveraineté de Dieu. Après Mahomet, les hommes ne sont pas retombés comme après Jésus dans la superstition. Il est plus véritable que Jésus puisqu'il se donne comme un simple envoyé, plus sage puisqu'il travaille ainsi au rétablissement de la vraie religion, tandis que J.-C. rabaisse Dieu en se confondant avec lui, plus charitable puisqu'il préserve les hommes de l'idolâtrie (2).

En second lieu, si Jésus-Christ n'était pas le vrai Dieu, « *le* « *sanhédrin aurait fait un acte de justice en le faisant mourir* ou « du moins les juifs auraient bien fait ensuite de s'en tenir à cette « sentence » (3). En effet, Jésus a pris le nom de Dieu alors que l'article essentiel de la Loi est : tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. Ses disciples lui en attribuaient les titres : « Tu sais toutes choses » (4) ; « il n'a point réputé à rapine d'être égal à Dieu » (5). « Si J.-C. n'est point égal à Dieu et si c'est un crime de le penser, pourquoi le dire ? » (6). Cette expression ne sert ni à la gloire de Dieu qu'elle ravale, ni à élever J.-C. qui peut être grand sans égaler l'être parfait, ni à édifier les hommes puisque c'est un blasphème. — Ils lui appliquaient les oracles de l'A. T. en le nommant le saint des saints, le roi des siècles. Lui-même s'est fait *adorer* par les bergers et les mages, par les anges mêmes, à en croire les évangélistes, or il disait : « tu adoreras le Seigneur ton Dieu et à lui seul tu serviras » (7).

Si donc le Christ n'est pas vrai Dieu, lui et les apôtres « nous ont eux-mêmes engagés dans l'erreur » (8), *et cela détruit les idées que l'Ecriture nous donne de la charité de Dieu.* Car Dieu n'a plus fait un grand sacrifice : il a procuré notre salut à bon marché. Si Jésus est un simple homme, Dieu fait plus pour lui en lui donnant la vie éternelle et la royauté sur les âmes en échange d'une vie misérable, qu'il ne fait pour le monde. Et il ne faut plus dire : Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, mais Dieu a tant aimé son Fils qu'il lui a donné le monde.

1. Titre de la 1re Section.
2. Abbadie écarte fort bien les menues objections qu'on pourrait tirer de la supériorité de la morale chrétienne et du paradis sensuel de *Mahomet*, puisque l'essentiel de la morale est de s'abaisser devant Dieu.
3. Titre de la 2e Section.
4. T. III, p. 69 sq.
5. P. 84 sq.
6. P. 90.
7. P. 104.
8. Titre de la 3e Section.

« Cette doctrine *détruit tous les mystères* tout à la fois, en ôtant absolument tout ce qu'il y a de difficile dans la religion. » (1). La croix n'est plus scandaleuse. Il est tout naturel qu'un serviteur de Dieu meure pour lui ; cela s'est vu cent fois. Le mystère de l'Incarnation « Dieu manifesté en chair » fait place à la formule de *Socin :* la chair est élevée par la grâce jusqu'à être appelée Dieu. « Il y aurait plus de mystère dans le pied d'un ciron que dans toute la religion chrétienne. » La foi est anéantie (2). *Jésus-Christ perd toute sa dignité* s'il possède par métaphore les noms que l'Ecriture lui donne. Sa conception miraculeuse, sa charge, sa résurrection, son exaltation souveraine ne suffisent pas à fonder le titre de *Fils de Dieu.* Moïse est plus *sauveur* que lui puisqu'il sauve les Israélites directement, tandis que J.-C. les sauve par l'intermédiaire de ses disciples. Sa mort n'a aucune véritable utilité. Si la vie du Christ n'est pas aussi précieuse que la vie éternelle de tous les hommes, « le don qui nous est fait de la première ne peut pas nous répondre qu'on nous accordera la seconde » (3). Et Abbadie réfute les explications sociniennes de la mort du Galiléen, pour maintenir l'expiation par le sang qu'appuie le langage de l'Ecriture (4). L'Ecriture représente partout Jésus comme venant du ciel sa patrie ; elle affirme la préexistence de l'être loué à sa naissance par les armées célestes, commandant ensuite aux éléments et à la mort, montant au ciel. A quoi bon l'ascension dans l'hypothèse adverse ? Le Dieu de vérité nous aurait proposé une énigme absurde.

Si J.-C. n'est pas d'une même essence avec son père, il n'y a aucune harmonie entre les prophètes et les apôtres ni entre le Vieux et le Nouveau Testament (5). Les prophètes qui ont parlé de lui ont mal prévu les choses, ou bien les apôtres qui lui ont appliqué les oracles ont été dupes ou dupeurs. La prophétie d'après laquelle la nouvelle alliance sera marquée par la ruine des idoles (6) est fausse, si le christianisme ne fait que substituer l'idolâtrie du Christ à celle des dieux.

Si J.-C. n'est point Dieu, la religion est « un jeu de théâtre » et « n'a pas assez de caractères pour la distinguer de la ma-

1. P. 136.
2. P. 138.
3. P. 152.
4. « Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1, 29), etc...
5. La théologie traditionnelle s'écroulait en effet si l'on détruisait cette harmonie, rendue visible dans les vitraux et les sculptures de nos cathédrales : à *Albi*, par exemple, les personnages des 2 Testaments sont adossés deux à deux pour mieux marquer leur correspondance.
6. Ps. 97, 7.

gie » (1). Comédie ou artifice du malin cet ange qui apparaît à Moïse et Abraham et prétend être Dieu lui-même. On peut en dire autant de J.-C. que les juifs voulaient lapider parce qu'étant homme il se faisait Dieu (2). Les apôtres ne cherchent pas à le disculper. Au contraire, « il semble qu'ils n'écrivent ensuite que « pour confirmer cette accusation. Car, sachant ce qui se passe, « ils lui donnent après sa mort des titres qu'il n'a jamais pris « pendant sa vie » (3). A l'égalité avec Dieu ils ajoutent l'identité.

Passons aux objections. Elles sont tirées de trois sources, la raison, l'analogie de la foi, l'Ecriture. *Smalcius* (4) dit : si nous trouvions clairement dans l'Ecriture que Dieu a été fait homme, il faudrait « inventer quelque façon de parler qui fît qu'on pût dire cela de Dieu plutôt que de l'entendre au pied de la lettre ». Car notre raison y répugne. Mais la raison de l'homme, naturellement bornée, est de plus corrompue par « le commerce nécessaire qui est entre ses pensées et ses passions » (5). Au lieu de dire : je ne croirai pas une absurdité, même dans l'Ecriture, il faut dire : je croirai ce qui est dans l'Ecriture, même absurde.

La plus considérable objection est prise du *silence de l'Ecriture touchant la Trinité*. Les choses nécessaires au salut y sont, dit-on, souvent et clairement expliquées. Or, Luc, par exemple, ne dit pas un mot de l'union hypostatique des deux natures en Christ. Pierre, dans son premier sermon qui convertit 3.000 hommes, ne dit pas un mot de l'Incarnation. Pas davantage Paul à Athènes et devant Félix. — Mais il suffit qu'on puisse tirer une doctrine de l'Ecriture par voie de conséquence naturelle. Ainsi la parfaite sainteté de J.-C. ne se trouve nulle part formellement déclarée. Il entre dans le plan de Dieu de ne pas révéler d'abord tous les mystères : la vie future, obscure chez Moïse, est manifestée par J.-C. Enfin, Pierre parlant à des non convertis devait leur apprendre les *faits* avant les *mystères*.

Au 17e chapitre de l'évangile selon St-Jean, Jésus dit : « C'est ici la vie éternelle de te connaître *seul vrai Dieu* et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ». — Notre auteur a recours au distinguo qui fournit à l'orthodoxie sa réponse passe-partout : Jésus-Christ peut être considéré dans deux états différents, l'état d'humiliation et l'état de gloire. Dans le premier il prend des noms qui expriment son abaissement, dans le second des noms qui marquent son

1. Titre de la 5e Section.
2. Jean 10, 33.
3. P. 316.
4. *Schmalz* (1572-1622), célèbre unitaire, prédicateur et professeur à Rakow, auteur de 52 ouvrages, dont le plus célèbre traite de la divinité du Christ.
5. P. 326.

exaltation. Avant sa résurrection c'est le Fils de l'homme, après c'est le Fils de Dieu.

— Paul dit aux Corinthiens (1 Cor. 8, 6) « nous n'avons qu'un seul Dieu père ». — Abbadie remarque justement que Paul veut ici distinguer Dieu des faux dieux et des anges et des magistrats, mais il se débat pour préciser que le mot *seul* ne doit point être pris « dans toute la force dont sa signification naturelle le rend capable » (1). Il fait une pétition de principe en affirmant que Dieu et Jésus-Christ sont tellement unis dans l'Ecriture que ce qu'elle dit de l'un elle le dit de l'autre.

— Nos adversaires « nous citent avec empressement les en-« droits de l'Ecriture qui disent que J.-C. ne fait rien de par « lui-même ou qu'il ne fait que les œuvres que le Père lui a donné « à faire ; que le Fils ne sait point l'heure du dernier jugement ; « que le Père est plus grand que lui ; qu'il doit remettre le « royaume à son Père après la fin des siècles » (2). — Mais il y a dans l'Ecriture des passages qui établissent le contraire. L'hypothèse de *Socin* ne les concilie pas. La nôtre les concilie par la distinction des deux natures. En tant qu'homme J.-C. est soumis à Dieu.

Si le mystère des objets finis est insondable, à plus forte raison celui d'un objet infini. Dans la théologie comme dans toutes les sciences, il y a une connaissance *pratique* et une connaissance de *curiosité*. Pratiquement il suffit que je sache que J.-C. est Dieu pour mettre en lui ma confiance. Je n'ai pas besoin de sonder les secrets de l'union hypostatique. Toutes les difficultés consistent en spéculations ou en passages de l'Ecriture artificiellement isolés, « au lieu que nos preuves consistent dans les passages de l'Ecriture clairs, exprès, répétés, liés les uns aux autres » (3).

L'œuvre d'Abbadie est achevée ; à Dieu d'agir. Il termine par une prière : « O Dieu pardonne-moi mon bégaiement et mes fai-« blesses et établis toi-même par ton esprit les saintes et éternelles « vérités de ton évangile, afin que, comme tu as voulu te ma-« nifester en chair, toute chair aussi reconnaisse ta gloire. « *Amen.* » (4).

Le fort du Traité

Ainsi finit l'apologie la plus complète que l'orthodoxie ait produite dans l'âge classique. Quelle en était la valeur à la fin du XVIIe siècle, d'où venait sa prise sur les esprits, quelles étaient ses lacunes ?

1. P. 382.
2. P. 410.
3. P. 431.
4. P. 433.

Sa conception intellectualiste de la foi est bien celle du temps : « La foi consiste en ce que nous recevons sur le témoignage de « Dieu des vérités contraires à nos préjugés. » (1). Abbadie ne dit pas comme les modernes : la foi se fait connaître dès qu'elle se fait sentir, mais l'inverse. La primauté reste à l'intelligence. D'ailleurs, par « sentiment » il faut entendre aussi souvent conscience que sensibilité. Intelligence et volonté voilà ce qui est au fond du christianisme moyen au XVIIe siècle, chez les catholiques à la Bossuet, chez les jansénistes, chez les protestants (2). *Mme Guyon* et *Fénelon* ne sont pas représentatifs de la masse chrétienne.

Mais, protestant nourri de Pascal, Abbadie est l'héritier le plus authentique de l'auteur des Pensées parmi les apologistes du siècle finissant. Il dit au début de son livre : « comme la religion chré- « tienne a une lumière qui éclaire et une force qui sanctifie, il y a « aussi deux sortes de preuves qui en font connaître la vérité ; « les unes qu'on peut appeler les preuves de l'esprit et les autres « qu'on peut nommer les démonstrations de la conscience. Les « premières consistent en connaissance et les autres en senti- « ment ». Celles-ci « se font sentir par la proportion qu'elles ont « avec le cœur comme la lumière se fait connaître par la propor- « tion qu'elle a avec nos yeux ». Les incrédules « n'ayant jamais senti l'efficace de la religion » la déprisent. Abbadie veut « tâcher de les disposer à *sentir les divins rapports qui sont entre la religion chrétienne et la conscience* » (3).

Il fait toucher à l'homme sa misère, et sa grandeur qui éclate dans ses défauts mêmes, dans son insatiabilité. L'expérience prouve que la religion nous retire de notre détresse et guérit notre corruption (4). « Plus nous descendons dans la pratique,

1. P. 139. Parlant de la scolastique protestante du XVIIe siècle, *Frommel* écrit : « Les dogmes eux-mêmes, violemment séparés de l'histoire qui les fonde, y retrouvaient à peine leurs attaches et formaient un code abstrait, dont une dialectique judiciaire était à la fois le principe d'unité, d'interprétation et d'application. A la base de cet édifice, qui avait pour faîte... le salut individuel obtenu par satisfaction juridique et par expiation vicaire, se trouvait l'autorité souveraine de l'Ecriture... Une autorité morale et spirituelle, sans doute, mais non pas d'abord ni en première instance, puisqu'on la prouvait à coups de miracles, c'est-à-dire de témoignages sensibles, et qu'on l'établissait à la façon d'un théorème, c'est-à-dire par enchaînement syllogistique. » — *Etudes littéraires et morales*, Saint-Blaise, 1907, in-16, p. 133.

2. Les protestants n'en sont jamais venus à la conception strictement juridique de la religion, telle qu'elle apparaît dans la définition suivante : « La religion n'est autre chose que *le code des volontés légales de Dieu* ou de ce qu'il veut que nous fassions pour l'honorer et lui plaire. » Œuvres du R. P. *La Berthonye*, t. II, 401, Paris, Desaint, 1777.

3. P. I, II et III.

4. 5e Tableau de la religion chrétienne.

« plus nous *connaissons* la religion, en *sentant* sa divine efficace « par notre propre expérience et la *reconnaissant pour ce qu'elle* « *est aux impressions qu'elle laisse dans nos cœurs.* » (1). Notons ce rôle donné à la preuve interne, qu'Abbadie a tirée de sa propre piété et que Pascal lui apprend à mettre dans son jour. Nous la trouverons rarement, même chez les plus habiles. Comme Pascal, plus homme de foi que théologien, il a une expérience intime de la vie religieuse et des rapports de la pensée et de la volonté. Il n'est pas jusqu'à la doctrine hardie de la corruption de la raison par le péché, où l'on ne retrouve l'action de l'auteur des Provinciales sur un esprit ailleurs cartésien.

Dans l'antipathie qu'il éprouve pour les problèmes vainement curieux de la métaphysique chrétienne, je ne sais s'il faut voir l'influence des Pensées, le vieil esprit de la Réforme qui abolit la scolastique et simplifia la théologie, ou simplement l'instinct de sa piété. Toujours est-il que ce champion de l'orthodoxie est par là en avance sur un temps où les chrétiens sont aussi préoccupés de penser leur foi que de la vivre, et où la troupe des croyants suit encore sans défaillance les querelles de ses docteurs. Il adapte par anticipation l'apologie à l'esprit du public qui, au siècle suivant, rejettera toute dissertation sur l'incompréhensible ; il parle çà et là comme *Locke* ou *Leclerc*, apologistes d'avant-garde. Bien plus, quand il assigne pour but unique à la révélation la sanctification de l'homme, on croirait lire un Spinoza sans arrière-pensée.

Ainsi, méthodique et complet, essentiellement intellectualiste et convaincu que le christianisme est démontrable, Abbadie est bien dans la ligne de ses contemporains immédiats ; disciple de Pascal, tout pénétré de vie chrétienne, il fait une place assez large aux preuves psychologiques et trouve par là un puissant écho dans les âmes pieuses ; médiocrement théologien et peut-être frappé du grand nombre de points vulnérables de la théologie, il en fait volontiers bon marché, et cela est d'une bonne tactique dans la lutte contre le doute. Par tous ces caractères s'explique son succès et l'action qu'il dut avoir, sinon sur les incrédules au moins sur les indécis et les chancelants.

Ses points faibles

Voici ses points faibles et ses défauts :

Il pèche gravement contre l'histoire, contre les sciences, contre la philosophie.

Ce serait une banalité de dire que le manque de sens historique,

1. T. II, 381.

commun à nos pères du XVIIe et du XVIIIe siècles, lui interdit toute conception approximativement exacte des origines du christianisme. Sa notion du passé est faussée par l'impuissance cartésienne à penser autrement que par idées claires. Chez un apologiste français du siècle de Descartes cette impuissance se traduira par le besoin d'introduire dans les faits historiques, c'est-à-dire dans le déroulement de la vie, la logique et une cohérence lumineuse qui n'y sont pas.

Or, quand il s'agit d'un moment de l'histoire trouble, mal connu, fuyant, où un monde nouveau, c'est-à-dire imprévisible et en apparence au moins indéterminé, s'est formé par degrés au sein de collectivités infimes, d'où nous voyons sortir après un long travail caché les évangiles et une religion nouvelle, nous ne pouvons pas enfermer ce travail anonyme d'âmes vivantes, cette création d'idées et de sentiments inouïs, la naïve transposition de l'histoire du Christ en légende, dans des syllogismes et des dilemmes. Pas plus que Descartes n'admet d'activité inconsciente de l'esprit, Abbadie ne tolère qu'un fait ou une idée ait pénétré dans la créance des premiers chrétiens sans qu'ils l'aient su et voulu, sans un contrôle exact, des enquêtes, des témoignages, tout un appareil judiciaire qui confond notre sens moderne des réalités psychologiques. Abbadie est un des meilleurs représentants de ce qu'on pourrait appeler la *conception carrée de l'histoire*. Elle sera commune à tous les polémistes de l'âge classique, chrétiens ou antichrétiens, et *Voltaire* imaginant des imposteurs qui dupent à plaisir des imbéciles se place sur le terrain même où, depuis Abbadie, les apologètes livrent bataille. L'idée que les martyrs aient « pris des sûretés » avant de hasarder leur vie, cette idée qui mêle un froid calcul de la prudence à l'enthousiasme de la foi dénote une ignorance surprenante de l'action secrète et aveugle des sentiments.

Quand il réfute ceux qui pensent : le Nouveau Testament a été corrompu, il pose aussi mal la question que ses adversaires. Le vrai problème n'est pas si l'évangile s'est corrompu une fois rédigé, mais si la tradition orale ne s'est pas insensiblement muée en légende dans le trajet des faits à la rédaction définitive, s'il restait, au moment où cette rédaction parut, des témoins qui auraient pu la contredire, et si les souvenirs n'étaient pas altérés dans l'imagination des premiers conteurs. De même les évangélistes n'auraient pas osé mêler de surnaturel à des faits aussi publics que l'histoire de Zacharie, le massacre des Innocents, la multiplication des pains. Tout fut clair, défini, constant.

Outre ce défaut de sens historique qui vicie la démonstration

par les faits, on relève chez Abbadie quelques graves erreurs matérielles fondées sur des raisonnements spécieux, difficilement acceptables, même dans l'état rudimentaire de la critique. Il conclut témérairement que le Nouveau Testament fut composé avant la ruine de Jérusalem, parce que, faisant plusieurs fois mention de l'église de Jérusalem, il n'indique nulle part que la ville soit alors détruite et prend soin de prouver que Dieu aime autant les gentils que les juifs. — Il faudrait distinguer entre les épîtres, dans lesquelles seules il est question des gentils, et les évangiles qui, reconstituant des scènes antérieures à la ruine, n'ont pas à épiloguer sur cette catastrophe (1). Quand notre auteur avance parmi « les faits qui ne peuvent être contestés » que la religion chrétienne ne s'est pas établie par le secours de la politique et de l'autorité, il fait bon marché de l'histoire après Constantin (2).

Un coup grave sera porté à l'Ecriture par ceux qui établiront l'antiquité des Chinois et des Chaldéens. Abbadie écarte dédaigneusement ces prétentions nouvelles.

C'était pécher contre les sciences naissantes, qui démontreront bien plus irréfutablement que La Peyrère le grand âge du monde et son immensité. En plein succès des *Entretiens sur la pluralité des mondes*, il s'insurge contre l'hypothèse des globes habités ; à la veille de la découverte de la gravitation *universelle* il repousse l'inviolabilité des lois de la nature. Confondant la Terre et l'Univers, il croit ruiner l'hypothèse du monde incréé en constatant que la montagne est encore haute, comme si notre planète ne pouvait pas être récente dans un monde éternel.

Il fait injure enfin à la philosophie, en proclamant la convenance des mystères avec les lumières de la raison. Descartes, en les mettant à part, les mettait hors la loi de l'intelligence et refusait d'envisager ce qui ne saurait être un objet de pensée.

Ainsi ce majestueux édifice apologétique, où entrent quelques solides matériaux, va se lézarder en plusieurs endroits. La critique et la philologie, que notre auteur dédaigne, retarderont la date des évangiles que toute sa démonstration suppose écrits au lendemain de la mort de Jésus ; l'astronomie, les sciences physiques et l'histoire prouveront la jeunesse du peuple hébreu. La philosophie désormais attachée au critère cartésien de la vérité, l'évidence, daignera de moins en moins discuter l'inintelligible. Mais ce triple conflit n'a pas encore éclaté dans sa force. Abbadie, qui n'en pres-

1. T. II, 2e Section, c. 1.
2. T. II, 1re Section, c. 4.

sent pas la gravité, parle avec une sereine assurance ; le plus grand ennemi de la foi est encore à ses yeux le mauvais cœur de l'homme. Son œuvre n'en est pas moins le chant du cygne de l'apologétique du grand siècle dont les plus grands penseurs furent chrétiens.

VII. — Les apologies mystiques

A côté des apologies rationnelles, quelques irréguliers composent des démonstrations essentiellement fondées sur les preuves de sentiment. Ces mystiques, plus près de Pascal que les intellectualistes, montrent la persistance du courant d'où sortira l'apologétique moderne.

Desmarets de St-Sorlin

Avant les Pensées, en 1658, Desmarets de St-Sorlin avait écrit un ouvrage bizarre, mais non point absurde, que nous signalons ici parce qu'il fut réimprimé en 1675 et en 1687, à l'époque même où nous sommes, et qu'au moins une partie du public put le lire en même temps que les œuvres de Malebranche et d'Abbadie. *Les Délices de l'esprit, dialogues dédiés aux beaux esprits du monde* (1), prétendent amener les libertins à l'union avec Dieu, laquelle comporte divers degrés, mais où l'on n'accède que par l'humilité. On ne démontre pas Dieu : seuls peuvent parler de lui et des réalités spirituelles ceux qui les ont « *goûtés* » (2). Mettez-vous en état de faire l'expérience que j'ai faite, moi, ancien profane. La foi fait goûter Dieu et le goût le fait connaître. Il faut distinguer connaître et reconnaître, la créance et la foi, croire Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Des sujets rebelles connaissent le roi mais ne le reconnaissent pas. Le second est l'œuvre de la volonté. L'apologie de Desmarets sera donc un appel à l'expérience.

Si tu m'offrais un bon vin et que je te dise : « Je crains qu'il ne me trou-
« ble la tête, je crains que ce ne soit un poison, que pourrais-tu faire autre
« chose que me dire : crois-moi et tous ceux qui en ont bu, ils te jureront
« comme moi qu'il est d'un goût excellent... et que ce n'est point un poison
« puisqu'il ne nous a point fait de mal et que, bien au contraire, il nous a
« toujours fortifié l'estomac. Si je te disais : Je ne te veux point croire,
« ni ceux qui en ont bu, tu me répondrais : goûtes-en toi-même et tu trou-
« veras qu'il est excellent. Je te dirais : *je n'en veux point goûter et je*
« *veux que tu me prouves démonstrativement qu'il est bon,* tu te mettrais en
« colère... Mon ami je te puis dire de même : il y a un Dieu qui est bon,
« qui est juste, qui est tout puissant. Tu me dis : je ne te crois point. Je te
« réponds : tu dois me croire, parce que je l'ai connu comme plusieurs

1. Paris, in-12.
2. Expression biblique, pleine de sens pour les âmes religieuses : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon. » Ps. 34, 9.

« autres avec moi, qui ont goûté comme moi sa bonté et qui ont éprouvé « sa justice et sa toute puissance. Si tu me répliques : je ne te veux point « croire ni tous ces autres là, mais je veux que tu me prouves démonstra- « tivement qu'il y a un Dieu et qu'il est bon... enfin je te dirai : je veux te « prouver par ton goût même qu'il y a un Dieu et qu'il a toutes ces grandes « qualités. Goûtes-en comme plusieurs en ont goûté avec moi ; tu le sauras « aussi bien que nous et tu le publieras par tout le monde. *Si tu avais goûté* « *Dieu une fois, tu sentirais bien que ce n'est pas une chose imaginaire*, mais « un être réel très parfait et très délicieux ; et pour ce goût, tu quitterais « bientôt tous les goûts des plaisirs de la terre. » (1).

Mais cet appel à l'expérience favorise l'individualisme, c'est-à-dire l'hérésie. Les hérétiques aussi prétendent goûter Dieu et ils ont une foi différente de la tienne. — Desmarets se débat pour échapper à cette objection insoluble. Il frappe sur les hérétiques et leur dénie une vraie expérience, parce qu'ils sont orgueilleux et hors de l'Eglise.

Après avoir si nettement indiqué la preuve interne, l'auteur retombe prudemment dans la démonstration traditionnelle. Il conduit *Philédon* non par l'expérience intime mais par des raisonnements scolastiques. Il faut lui savoir gré pourtant d'avoir mis les incrédules en garde contre un injuste penchant : ne niez pas ce que vous ne connaissez pas et sur quoi vous n'avez pas encore de compétence.

Poiret

Même sentiment vif des vraies conditions de la foi dans l'*Economie divine* (2) de Poiret, sorte de Somme où le disciple d'Antoinette de Bourignon expose rationnellement une théologie mystique. Sans être proprement apologétique son ouvrage met fortement en lumière Dieu sensible au cœur et la vérité profonde du : « qui voudra *faire, connaîtra* ». La raison n'atteint que l'idée de Dieu, c'est-à-dire un portrait de Dieu. C'est la faculté de créer et de combiner des représentations ; elle se joue à la surface des choses, jongle avec les concepts, disons avec « des tableaux idéels des choses vivantes que la foi montre ». La foi saisit Dieu vivant (3). L'auteur s'est résigné à peindre un tableau, pour réveiller chez les hommes charnels « quelques désirs de l'original » (4).

Mais Poiret en veut moins encore aux théologiens qu'aux critiques, qui « cherchent le sens divin de l'Ecriture par des raisonne-

1. 1re éd. fol., p. 23 sq. Qu'on ne soit pas surpris de ce langage sensuel, commun à tous les mystiques. *Eusèbe* entreprend de mener le charnel *Philédon* à la vraie volupté en le faisant passer par l'échelle des six plaisirs humains ; il lui parle sa langue et tire volontiers ses comparaisons des plaisirs de la table ou de l'amour.

2. « *ou Système universel* ». Amst., 1687, 7 v. 12. V. *N. r. l.*, 1687, *p*, 666.

3. Préface, § 37.

4. *Ib.*, § 35.

ments et des Dictionnaires » (1). « Représentez-vous des aveugles « dans des cavernes noires et ténébreuses, les yeux couverts de « cent bandeaux, entendre parler de la lumière. Les voilà qui « s'alambiquent l'esprit à savoir comment on appelle la lumière « en latin, en grec, en hébreu, en syriaque, en arabe. Ils apprennent à la décliner et à conjuguer les verbes de luire et d'éclairer... sur cela ils se veulent mêler de l'expliquer et d'expliquer « les discours et les choses que les clairvoyants en ont dites... Je « parle de ces critiques qui se raillent de la lumière intérieure, « des opérations immédiates et des saintes inspirations du « Saint-Esprit et qui ne s'arrêtent qu'à leurs têtes et à la lettre ou « aux mots des Ecritures. » (2).

Le siècle tournait le dos à ces mystiques (3) et ce n'était vraiment plus le temps de dépriser la critique ni la raison. Mais ils sont les représentants d'une lignée vivace. Ils auront leur revanche un jour.

1. T. IV, p. 312.

2. T. III, p. 343 : « Ils s'amusent à compter les clous de la roue d'un chariot... et appellent ces folies Critica sacra... » (342).

3. Ils n'étaient pas non plus soutenus par l'Eglise, dont on connaît la traditionnelle méfiance à l'endroit du mysticisme. *Pie X* écrit dans l'Encyclique *Pascendi* (8 sept. 1907) contre les modernistes : « Toute issue fermée vers « Dieu du côté de l'intelligence, ils se font forts d'en ouvrir une autre du « côté du sentiment et de l'action. Tentative vaine... ce que dit le sens commun, c'est que l'émotion et tout ce qui captive l'âme, loin de favoriser la « découverte de la vérité l'entravent. Nous parlons, bien entendu, de la vérité « en soi ; *quant à cette autre vérité purement subjective, issue du sentiment « et de l'action, si elle peut être bonne aux jongleries de mots, elle ne sert de « rien à l'homme*, à qui il importe surtout de savoir si, hors de lui, il existe « un Dieu entre les mains de qui il tombera un jour. — Pour donner quelque « assiette au sentiment, les modernistes recourent à *l'expérience*. Mais l'expérience, qu'y ajoute-t-elle ? Absolument rien, sinon une certaine intensité qui « entraîne une conviction proportionnée de la réalité de l'objet. Or, ces deux « choses ne font pas que le sentiment ne soit sentiment, *ils ne lui ôtent pas « son caractère qui est de décevoir, si l'intelligence ne le guide ;* au contraire, « ce caractère ils le confirment et l'aggravent, car plus le sentiment est intense « et plus il est sentiment. »

CHAPITRE V

Bayle

« Celui qui a la raison de son côté a des armes bien puissantes pour se rendre maître des esprits ; car enfin nous sommes tous raisonnables et essentiellement raisonnables. Et de prétendre se dépouiller de sa raison comme on se décharge d'un habit de cérémonie, c'est se rendre ridicule et tenter inutilement l'impossible. »

MALEBRANCHE (1).

Voici le champion le plus redoutable qu'ait encore produit l'incrédulité : son œuvre renferme en germe ou développées toutes les raisons de douter, historiques, scientifiques, philosophiques. Mais le critique de Rotterdam est avant tout dialecticien et, en un siècle de controverses passionnées, c'est par ses arguments philosophiques qu'il a frappé ses contemporains raisonneurs. Son érudition, sa méthode historique sévère, les applications possibles de son principe si fécond de l'utilité sociale, ses vues atomistiques n'ont pas tout d'abord porté coup.

Aussi n'avons-nous pas à résumer toute l'œuvre du penseur. Et dans ses controverses mêmes nous laisserons de côté les polémiques interconfessionnelles, où il se range successivement avec les catholiques et les réformés pour les détruire les uns par les autres, en montrant avec les premiers que la logique du libre examen dissout la vérité religieuse une et souveraine, avec les seconds que la prétention de Rome à l'immutabilité et à l'apostolicité de sa doctrine est contraire aux faits. Nous nous contenterons de relever les attaques portant contre le fond commun du christianisme, contre le fondement de toute religion, celles que tous les chrétiens ont ressenties et auxquelles les apologistes contemporains ont réagi.

Or, ils ont réagi aux *nouveautés* bayliennes, aux critiques encore inouïes, laissant de côté celles que d'autres impies développent plus nettement. Ces nouveautés les voici :

1. Entretiens sur la métaphysique et la religion, Rot., 1688, 12, p. 263 ; éd. J. Simon, 1re série, p. 333.

Dans les « Pensées sur la comète », Bayle *rétrécit le champ du surnaturel.* Pour cela il exploite un principe théologique, peu suspect jusqu'alors : Dieu ne fait des miracles que pour rendre les hommes meilleurs, et en tire cette application dont il est l'inventeur : Dieu n'a pas pu en faire, dans l'espèce envoyer des comètes, pour favoriser l'idolâtrie, car l'idolâtrie rend les hommes plus mauvais que l'athéisme. Il élimine aussi une foule de miracles admis par préjugé, en critiquant la croyance aux funestes effets des comètes. Cette croyance est appuyée sur l'autorité contestable d'historiens qui n'ont pas à s'ingérer dans la métaphysique (1), sur le consentement général qui n'est que la répétition servile d'une affirmation lancée par deux ou trois personnes (2). Enfin et surtout elle n'est pas justifiée par les faits : les années qui suivent les comètes n'apportent pas aux hommes plus de maux (3). La *critique de la preuve par le consentement universel* et le paradoxe de *l'athéisme préférable à l'idolâtrie* retiendront l'attention de presque tous les adversaires de Bayle. Mais voici bien plus essentiel.

Souveraineté de la raison et de la conscience

Bayle pose ou soutient partout le principe de la *souveraineté de la raison et de la conscience.*

On n'oserait plus parler sans restrictions du scepticisme de notre auteur. Son œuvre rend un son très clair de rationalisme. Sceptique à l'endroit des idées reçues, il l'est parce qu'il croit à la raison. Et d'autre part, ses courbettes devant le dogme et les grimaces pas toujours plaisantes que l'amour de son repos imposait à ce libre esprit ne pouvaient abuser que ceux qui voulaient bien être trompés. « La raison est le tribunal suprême et qui juge en dernier ressort et sans appel de tout ce qui nous est proposé » (4), a-t-il dit dans un moment de franchise. Sans doute il n'est pas cartésien (5) ; l'évidence comporte, à ses yeux, des degrés, et, parmi les proposition rationnelles, seules ont une certitude absolue celles que l'expérience vérifie (6). Celles, si nombreuses,

1. *Pensées diverses,* sect. 5 et 6. *Œuvres diverses de M. Pierre Bayle... excepté son Dictionnaire,* La Haye, Cie des libraires, 1737, 4 v. fol., t. III.
2. *Ib.,* sect. 7, 22, 45 à 57.
3. *Ib.,* sect. 24 à 45.
4. Commentaire philosophique. O. t. II, 368.
5. Il est intéressant de noter la faveur avec laquelle il parlait de la « Censura philosophiæ cartesianæ » de *Huet,* maltraitée par un professeur de Leyde : « Je n'ai pas trouvé en lisant le livre de M. Huet qu'il mérite un si mauvais traitement, mais plutôt des louanges, encor qu'il n'ait point traité à fond les matières. » — Let. du 21 avr. 1695. — Lettres inédites p. p. Fr. Paul *Denis* M. B. (*R. h. l.,* avr.-juin 1912).
6. V. Dictionnaire, éd. 1697, art. *Maldonat,* t. III, p. 520, note L. « Telle est, par exemple, cette proposition : le tout est plus grand que la partie,...

qui n'ont pas de rapport avec l'expérience, les vérités métaphysiques par exemple que Descartes croyait fonder à tout jamais, peuvent paraître évidentes sans être pour cela certaines, — quand elles sont combattues par d'autres propositions tout aussi évidentes. Le critérium de la certitude serait ici l'incontradiction (1). Mais c'est la raison qui juge en dernier ressort les raisons données pour et contre. Le rationalisme de Bayle n'est donc pas, comme celui de Descartes, un rationalisme dogmatique capable d'atteindre les réalités métaphysiques et de connaître *ce qui est*, mais c'est un rationalisme critique propre à déterminer *ce qui n'est pas* (2). De là le danger qu'il présente pour tous les dogmatismes et surtout pour la religion, qui n'est pas, si elle n'est certaine.

Le succès de Bayle, à lui seul, pouvait faire pressentir le caractère positif de sa philosophie. La foule n'a jamais aimé s'aventurer sur les sables mouvants du scepticisme ; elle ne suit pas pendant un siècle les prédicateurs de néant.

Bien plus que la raison théorique la raison pratique est souveraine dans son domaine propre. Si la première soutient avec des arguments plausibles le pour et le contre sur plus d'une question métaphysique, la seconde prescrit dans tous les temps et dans tous les pays les mêmes vérités. L'esprit empirique et déjà positiviste de Bayle est amené par l'examen des *faits* à la constatation suivante : il y a eu des athées aussi vertueux que les saints, il y a donc une conscience commune indépendante des religions.

C'est la loi éternelle « qui montre à tous les hommes les idées de l'hon-« nêteté et qui a fait voir à tant de païens qu'il est louable et très digne de « l'homme de pardonner à ceux qui nous ont offensés et de leur faire du « bien au lieu du mal qu'ils nous ont fait » (3). Cette loi fait partie de notre nature. « S'il y a des règles certaines et immuables pour les opérations de « l'entendement, il y en a aussi pour les actes de la volonté. Les règles de « ces actes là ne sont pas toutes arbitraires ; il y en a qui émanent de la « nécessité de la nature et qui imposent une obligation indispensable ; et com-« me c'est un défaut de raisonner d'une manière opposée aux règles du « syllogisme, c'est aussi un défaut que de vouloir une chose sans se con-« former aux règles des actes de la volonté. » (4).

La distinction du vice et de la vertu est donc fondée dans les

2 et 2 font 4. Ces axiomes ont cet avantage que non seulement ils sont très clairs dans les idées de notre esprit, mais qu'ils tombent aussi sous les sens. » M. *Delvolvé* a clairement dégagé le critérium baylien de l'évidence et montré le développement des idées du critique sur ce point. O. c., p. 87 sq., 255 sq.

1. V. *Delvolvé*, p. 91.

2. « La raison est plus propre à démolir qu'à bâtir ; elle connaît mieux ce que les choses ne sont pas que ce qu'elles sont. » *Réponse aux questions d'un provincial*. O. t. III, 778.

3. Commentaire philosophique, O. t. II, 369.

4. Continuation des Pensées diverses, O. t. III, 406 *a. c.* p. *Delvolvé* (135 p. 398) et lumineusement commenté par cet auteur.

faits, et, selon la formule du plus profond commentateur de Bayle, « le fait de la législation rationnelle de la volonté humaine « est un phénomène de la nature » (1). Il n'y a pas lieu de chercher ailleurs l'origine de la loi morale : elle est, elle se suffit. De là la vertu de l'athée, de là aussi la vertu du chrétien qui ne voudrait pas mal faire même s'il était assuré que Dieu ne le voit point (2).

Ces idées fort simples ont des conséquences infinies. Voici celles que Bayle a tirées lui-même. *La raison et la conscience autonomes et antérieures aux religions sont juges de la foi.* Or le Dieu spiritualiste et chrétien conçu comme Créateur, Providence, Rédempteur, est impossible ou en tout cas indémontrable, puisqu'il serait irrationnel et immoral. Irrationnel car *les preuves classiques de son existence ne prouvent pas.* Dès son premier ouvrage critique, « Objectiones in libros P. Poiret », publié en 1679, Bayle conteste les preuves cartésiennes. Est-il sûr que nous ayons l'idée d'un être parfait de la façon qui convient à cet être ? De plus, il est facile de concevoir qu'une créature douée de pensée puisse construire en partant de son expérience l'idée d'une perfection supérieure à la sienne.

La notion d'un être qui est à lui-même sa cause est obscure. Ou bien le mot de cause n'a pas de sens ou bien c'est une chose qui donne l'être. Or on ne peut pas dire que Dieu se donne l'être à lui-même. Dans la *Continuation des Pensées diverses sur la comète* (1704) Bayle attaque avec force la preuve populaire par le consentement universel. Ce consentement serait probant en vertu des principes mêmes de Bayle (3), s'il était établi, mais il ne l'est pas. Nous ne connaissons pas tous les peuples du monde. Strabon et les voyageurs modernes en décrivent quelques-uns d'athées (4). « La thèse : il y a un Dieu, ne tombe pas sous les sens et a été *niée dans tous les siècles par des gens d'étude* » (5). Les preuves *a posteriori* par la nécessité d'un premier moteur et d'un ordonnateur du monde tombent, si l'on admet une matière éternelle douée de mouvement et portant en elle un principe organisateur. Le Dieu chrétien et cartésien, conçu *a priori* comme un être par-

1. *Delvolvé*. o. c. 399.

2. « Toute femme protestante ou catholique romaine qui fait profession d'honneur et à qui l'on demanderait : si vous étiez assurée que ni Dieu, ni les hommes ne sauraient jamais le commerce que vous auriez avec un galant, ne seriez-vous pas infidèle à votre mari ? répondrait que non, et protesterait que la seule malhonnêteté de l'adultère l'empêcherait d'y tomber. » Rép. aux quest. d'un provincial, p. 414 *b*. (C. p. *Delvolvé*. 103).

3. V. supra, p. 146.

4. Continuat. des Pensées, c. 13 sq.

5. Dictionnaire, art. *Maldonat*. t. III, p. 520, n. L.

fait, est une hypothèse moins naturelle dont la seule révélation peut faire une vérité (1). La raison livrée à ses seules forces n'y a pas conduit les anciens et n'y conduit pas sans la grâce.

Mais il y a plus troublant encore.

Ce Dieu contre lequel la raison peut élever de si graves difficultés, *révolte la conscience*. Parmi ses attributs deux au moins sont moralement inconciliables, la puissance et la bonté. On dit qu'il a créé le monde et l'homme pour manifester sa puissance ; soit, mais c'est au détriment de sa bonté puisque dans ce monde l'homme est malheureux. — L'homme est malheureux par sa faute, ayant mal usé de sa liberté. — Pourquoi Dieu lui fit-il un présent funeste, sachant qu'il en mésuserait ? — Parce qu'il lui était plus glorieux d'être aimé et adoré par choix, et, d'autre part, pour manifester éminemment sa bonté et sa puissance en réparant le mal et en sauvant l'humanité. — La première raison ne justifie pas sa bonté, la seconde la fait paraître sous un jour étrange. Que dirions-nous d'une mère qui envoie sa fille au bal où elle est libre de se perdre, prévoyant qu'elle s'y perdra ? d'un homme qui casserait les jambes à ses enfants pour montrer à toute une ville son habileté de rebouteur ? Seuls les manichéens, avec leur hypothèse absurde d'un Dieu méchant ennemi du Dieu saint, ont résolu le problème du mal sans choquer la conscience, c'est-à-dire sans faire Dieu auteur direct de la souffrance, auteur indirect du péché (2). Or « dès qu'on oserait enseigner que Dieu est l'auteur du péché on conduirait nécessairement les hommes à l'athéisme » (3).

La conscience juge de la foi contrôle aussi la Bible, bien loin d'être régie par elle, et alors apparaît *la relativité de l'Ecriture* au point de vue moral. Les histoires et les enseignements que nous offre en particulier l'Ancien Testament n'ont pas une valeur absolue. Nous ne saurions prendre pour norme la conduite des hommes de Dieu en Israël, car elle heurte plus d'une fois *notre* morale. Ce n'est donc pas la Parole de Dieu qui éclaire et redresse notre conscience, c'est notre lumière naturelle qui fait le départ dans la Bible entre ce qu'elle approuve et qui peut, si l'on veut, être appelé divin, et ce qu'elle réprouve, qui est humain, histori-

1. V. aussi sur cette question la controverse avec *Leclerc*, dans les « Réponses au provincial » (1704-06) et, dans le Dictionnaire, l'article *Zabarella*.

2. Cet examen du problème du mal occupe la principale place dans les derniers écrits de Bayle : « Continuation des pensées », — « Réponses aux questions », — « Entretiens de Maxime et de Thémiste » (1706) et dans plusieurs articles du Dictionnaire : *Manichéens*, *Pauliciens*, subsidiairement : *Marcionites*, *Brutus* et *Rufin*.

3. Art. *Pauliciens*, Dict., Rem. I, p. 761.

que et périmé. *David*, le pieux auteur des Psaumes, « répand par ses ouvrages une lumière féconde de consolation et de piété », mais c'est aussi « un homme de sang », un chef de brigands qui tue tout sauf le bétail, objet de ses expéditions, un traître, un fornicateur qui fait assassiner Urie pour avoir sa femme. « On « ferait un très grand tort aux lois éternelles et par conséquent à « la vraie religion si on donnait lieu aux profanes de nous « objecter que dès qu'un homme a eu part aux inspirations de « Dieu nous regardons sa conduite comme la règle des « mœurs. » (1).

Elie assemble traîtreusement les prêtres de Baal et les fait massacrer au nombre de mille. « Les théologiens sont obligés de « reconnaître, afin de pouvoir disculper Elie qu'il reçut visible- « ment de Dieu une mission extraordinaire et spéciale pour faire « mourir ces prophètes. » (2). On ne peut pas mieux inciter le lecteur à conclure que ou bien le Dieu de l'Ancien Testament est immoral, ou bien l'A. T. n'est pas inspiré de Dieu et reste une œuvre humaine et faillible parmi les autres livres de l'antiquité.

C'est encore au principe de la souveraineté de la conscience que Bayle rattache sa doctrine de la *tolérance* universelle. « Tout « dogme particulier, dit-il dans la préface du Commentaire phi- « losophique (3), soit qu'on l'avance comme contenu dans l'Ecri- « ture, soit qu'on le propose autrement, est faux, lorsqu'il est « réfuté par les notions claires et distinctes de la lumière natu- « relle, principalement à l'égard de la morale. » Or la contrainte des esprits répugne à la morale, d'abord parce qu'elle compromet l'ordre social sans atteindre son but qui est d'unifier les pensées,

1. Art. *David*, Dict. t. II, 930, rem. I. A vrai dire, l'exemple de David n'est pas le mieux choisi. Aucun juif ni chrétien n'a jamais regardé sa conduite comme la règle des mœurs. Le raisonnement de Bayle ne serait inattaquable que si l'Ecriture ne blâmait jamais les crimes de David, en considération de sa piété. Or, plusieurs de ces crimes sont présentés comme tels, et peut-être Bayle se récrierait-il d'admiration si l'admirable histoire de *Nathan*, envoyé par Iaveh pour condamner le roi fornicateur, se trouvait dans Homère. Nathan incarne au moins ici la conscience éternelle que le philosophe se plaint de ne pas trouver dans ces vieux récits. « *Ce que David avait fait déplut à l'Eternel* » (2 Sam. 11, 27). « Maintenant l'épée ne s'éloignera jamais de ta maison *parce que tu m'as méprisé et que tu as pris la femme d'Urie le Héthien* [sur ce point au moins morale et piété coïncident] ;... parce que tu as fait blasphémer les ennemis de l'Eternel en commettant cette action, le fils qui t'est né mourra » (*ib.* 12, 10 et 14). — *Voltaire* a également passé sous silence cette intervention gênante (Dict. phil., art. David). Elle a, sûrement par inadvertance, échappé à M. *Delvolvé*, qui écrit (o. c. p. 244) : « Sans doute les faits que Bayle rapporte et blâme ne sont pas loués par l'Ecriture. Mais *ils ne sont pas blâmés* non plus. » Exceptons le meurtre d'Urie et l'adultère avec Bath-Schéba. — L'exemple d'Elie est beaucoup plus démonstratif.

2. Dict., art. *Elie*, t. II, 1027.

3. O. t. II, 370.

l'intolérance universelle menant à l'entr'égorgement ; ensuite et surtout parce que « la conscience par rapport à chaque homme est la voix et la loi de Dieu » (1). Une conscience hérétique convaincue est identique à une conscience orthodoxe convaincue. La persuasion où chacune est de posséder la vérité leur impose le même devoir, celui de suivre la lumière qui les éclaire. Bayle substitue aux droits de la vérité les droits de la persuasion. Il fonde ainsi les « droits de la conscience errante », qu'il étaie d'arguments tirés de la relativité de l'évidence, et de l'innocence de l'erreur. L'erreur n'est pas un crime imputable à la volonté mauvaise, comme le croient facilement les théologiens, mais un acte fatal de l'esprit (2).

Enfin, dans l'autonomie de la conscience Bayle entrevoit le fondement d'une *morale indépendante*. Comme l'a montré M. *Delvolvé* (3), ses conceptions sur ce point n'ont pas pris une forme arrêtée. Tantôt, à voir la rigueur et l'universalité qu'il attribue aux lois de la raison pratique il paraît s'orienter vers Kant, tantôt, à considérer le contenu positif de la conscience morale qu'il détermine empiriquement par l'observation de l'homme et des sociétés, il annonce les morales scientifiques de notre temps. Quoi qu'il en soit, deux idées nouvelles surnagent, que ses adversaires retiendront pour les critiquer sans en saisir toute la portée : 1° — *la morale est indépendante de tout credo religieux et de toute spéculation métaphysique*. La pratique et la théorie sont radicalement séparées, comme le prouve l'expérience : un croyant n'est pas plus vertueux qu'un athée. Sa croyance en Dieu, en des rétributions futures, n'a aucune influence sur sa conduite. Car « l'homme ne se détermine pas à une certaine action plutôt qu'à « une autre par les connaissances générales qu'il a de ce qu'il « doit faire, mais par le jugement particulier qu'il porte de cha- « que chose, lorsqu'il est sur le point d'agir » (4). Cette indépen-

1. Commentaire, t. II, 381.
2. Nouvelles lettres critiques, lettre IX. O. t. II, 217 sq.
3. O. c. p, 99 sq., 419 sq.
4. Pensées diverses. O. t. III, 87. Cette affirmation d'un divorce entre la conviction et l'action a pu être inspirée à Bayle par l'expérience. Il aime à répéter « *video meliora proboque deteriora sequor* », parce qu'il *voit* que « la vie humaine n'est pas autre chose qu'un combat continuel des passions avec la conscience, dans lequel celle-ci est presque toujours vaincue » (Dict., art. *Hélène*, t. III, p. 29) — ce qui lui fait dire que « *cette proposition, l'homme est incomparablement plus porté au mal qu'au bien... est aussi certaine qu'aucun principe de métaphysique* » (Nouv. let. crit. O. t. II, p. 248 *b*). Mais cela sent aussi furieusement son protestant qui a fréquenté saint Paul (Rom. 7, 15). On retrouverait, croyons-nous, dans le paradoxe préféré de Bayle, une trace de sa formation calviniste, tout mysticisme mis à part. Les incrédules s'empareront de ce paradoxe pour ôter à la religion le principal mérite auquel elle prétende, celui d'appuyer la morale. Ils ne prendront pas garde que c'est

dance est, à tout prendre, heureuse, car le Dieu chrétien auteur du mal ne saurait être proposé comme un modèle (1) ; le christianisme « à la mondaine » a inspiré des violences horribles (2), le christianisme selon le Christ ferait une société d'agneaux sans défense, tôt dévorés par leurs voisins (3). Ce paradoxe du *christianisme antisocial* fera couler des flots d'encre pendant cent ans (4).

2° — *les passions, non les idées, sont le vrai mobile de la conduite des individus et des peuples.* Sans invoquer aucun finalisme, Bayle *constate* que leur libre jeu suffit à faire surgir de l'instinct de conservation l'organisation sociale (5). C'est par l'amour des richesses, de la gloire, par la ruse diplomatique qu'une nation prospère. Comme la lance d'Achille, les passions guérissent les maux qu'elles font. Elles sont un levain utile. La *réhabilitation des passions,* condamnées et réprimées par le christianisme, sera une des grandes pensées du XVIIIe siècle dans son effort pour renouveler la morale, et un des sujets de conflit entre chrétiens et philosophes.

Voilà les points autour desquels va se livrer la bataille contre Bayle. Ce sont bien des points stratégiques. L'idée de la souveraineté de la raison et de la conscience peut être considérée comme un des ferments les plus puissants de la pensée moderne. C'est par elle que notre auteur, qui n'est pas un philosophe de premier plan, restera pendant près d'un siècle un des directeurs de la conscience française. Il accentue le mouvement qui, au début du siècle de la Révolution, porte les penseurs à affirmer la valeur de l'individu dans le monde. Le progrès des sciences physiques, le système cartésien, les méditations de Pascal ont élargi l'Univers. Le roseau pensant prend conscience de sa grandeur en face de la

une arme à deux tranchants et que le principe de Bayle, dans sa généralité, vaudrait aussi contre les philosophes du XVIIIe siècle, si convaincus que leur *philosophie* ferait les hommes plus vertueux. Grâce à cette inadvertance, le paradoxe a pu réjouir quelque temps nos pères. En fait, il choque nos idées les plus enracinées. De loin en loin, des penseurs, généralement d'origine protestante, agacent notre intellectualisme par des paradoxes de même famille. Au siècle des lumières, *Rousseau* dira du savant au cœur corrompu : « Les sciences sont dans sa tête comme autant d'armes entre les mains d'un furieux (Gouvernement de Pologne, c. 4). Au siècle où V. Hugo croit expliquer le crime d'un assassin en s'écriant : il ne savait pas lire, *Spencer* soutient, dans son « Introduction à la science sociale », que la culture de l'intelligence n'a rien à voir avec l'éducation de la volonté ; — idée que Marion réfute avec soin dans ses « Leçons de psychologie » (Colin, 1884, 4e éd., p. 50 sq).

1. Continuat. des Pensées, t. III, 307 *b*.
2. Rép. aux quest., t. III, c. 21, p. 958 *a*.
3. Continuation, c. 124 et 125 ; t. III.
4. Il en coule encore périodiquement, à propos de *Tolstoï*, des Doukhobors et des conscrits chrétiens qui refusent de porter les armes.
5. Continuation, c. 121.

souveraineté divine. La raison humaine cite Dieu à sa barre. Dieu devient une personne morale ; il doit respecter ces lois qui rempliront l'esprit de Kant d'un respect religieux, celles qui régissent les astres et celles qui gouvernent la conscience (1).

Spinoza posait, lui aussi, le principe de la raison souveraine : la Bible est bonne parce qu'elle confirme la lumière naturelle, mais il ne l'avait pas tourné et retourné dans tout son jour à la faveur de mille applications frappantes. De plus, son œuvre ne parait pas s'être largement répandue, tandis que la jeunesse faisait queue à la Bibliothèque Mazarine pour dévorer le Dictionnaire (2). L'action de Bayle est trop connue pour que nous y insistions. Nous la résumerons en nous inspirant d'un mot de Taine : « La raison s'indigne à tort de ce que le préjugé conduit les choses humaines, puisque pour les conduire elle doit elle-même devenir préjugé » (3). Bayle a créé chez beaucoup de Français le *préjugé de la raison*, chez Mathieu Marais par exemple qui dit : « je suis bayliste », c'est-à-dire un homme qui veut examiner et critiquer toutes les idées avant de les recevoir (4).

I. — Les premiers adversaires
Jurieu. — Leclerc. — Jaquelot

Les premiers adversaires de Bayle furent des protestants. La plupart des apologistes catholiques paraissent s'être aveuglés d'abord sur le danger que son œuvre faisait courir à la religion. Une fois de plus la passion fut un admirable instrument à crever agréablement les yeux des hommes. Bayle avait écrit avec Laroque « l'Avis aux Réfugiés » (1690), lequel justifiait le bannissement des dissidents religieux et montrait l'inconséquence des protestants, qui repoussent le principe d'autorité en matière de foi pour en garder les applications : l'orthodoxie intolérante. Il les obligeait à prendre pleinement conscience du principe de libre examen qui conduit à la libre-croyance, c'est-à-dire à cette anarchie religieuse que Bossuet avait dénoncée dans l'Histoire des Variations (5).

1. V. *Victor Monod :* « Le Problème de Dieu et la théologie chrétienne depuis la Réforme. » — Foyer solidariste, 1910, p. 13, 99 sq. Les idées de Bayle ont été préparées par les théologiens qui, comme *Amyraut* et *Courcelles*, ont miné le dogme de la souveraineté divine. C. 5, p. 90 sq.

2. « Nous avons aussi des dévots qui murmurent, écrit *Basnage de Beauval* à l'abbé Dubos, « mais leur voix est étouffée par celle de tous les gens d'esprit et de bon goût. » 31 janv. 1697. *R. h. l.*, oct.-déc. 1912, p. 923.

3. C. p. *Marion :* « Leçons de morale », 6e éd. Colin, 1890, p. 393.

4. C. p. *Aubertin :* « L'Esprit public au XVIIIe siècle », p. 38.

5. V. au sujet de cette controverse la Vie de Bayle par *Des Maizeaux*, dans la 5e éd. du Dictionnaire (1740).

L'ouvrage plut aux catholiques et leur fit oublier la sévérité avec laquelle ils étaient traités quatre ans plus tôt dans « Ce que c'est que la France toute catholique » (1).

Les controverses de notre auteur avec ses coreligionnaires pouvaient sembler à la rigueur ne pas sortir de la secte, et, quand il bataillait contre les outrances de l'orthodoxie réformée, les catholiques pouvaient croire avec un peu de bonne volonté qu'il minait le seul calvinisme, et compter froidement les coups. Nous avons pour les ennemis de nos ennemis des indulgences infinies. D'autant plus que par des ouvrages tels que les « Nouvelles de la République des lettres » (2). Bayle s'était rendu sympathique à tout le public cultivé. Condé, Lamoignon, Montausier, Pélisson, Omer Talon, l'abbé Dubos, Benserade, Lafontaine le goûtaient fort, les uns pour son érudition, les autres pour son esprit ou pour son style.

Enfin sa tactique même, qui consistait à humilier en apparence la raison devant la foi, ne devait pas déplaire aux fidèles peu philosophes. L'exemple de Huet prouve qu'au siècle des grands chrétiens intellectualistes quelques apologistes catholiques ne craignaient pas, selon une formule de Scherer, d'outrer « l'incertitude de la connaissance humaine afin d'atténuer dans le doute général les difficultés particulières de la religion et de pousser à la foi comme à un refuge les esprits affamés de repos » (3).

Pour toutes ces raisons sans doute, les défenseurs romains du christianisme laissèrent la parole aux réformés.

Jurieu l'orthodoxe

Il y avait à ce moment dans le protestantisme du Refuge un gardien de l'orthodoxie, aussi vigilant que Bossuet pouvait l'être dans son église, et, comme lui, de moins en moins suivi par l'esprit public. C'était Jurieu. Sa clairvoyance terrible lui permit de percer le premier l'impie déguisé, jusqu'au fond. Il l'attaqua avec la violence intolérante qui lui venait de son tempérament, de sa fidélité à une cause jugée sainte, de l'amitié déçue, de l'indignation. Les ruses de Bayle, pour lesquelles les amis de l'homme et les amis de sa pensée ont eu et ont une large indulgence, devaient scandaliser un adversaire sans pitié. Un raisonneur constamment abrité derrière des principes qu'il déteste, irrite quand il n'amuse pas. Or les maximes frauduleusement

1. Mars 1686.
2. 1er numéro mars-mai 1684.
3. « Etudes sur la littérature contemporaine », Calmann, 1889, t. IX, 194. Art. sur la religion de Pascal.

orthodoxes de Bayle, qui abondait dans le fidéisme de Jurieu pour mieux faire éclater l'absurdité des dogmes, blessaient Jurieu comme autant d'insultes personnelles. Presque toute la dialectique antireligieuse du philosophe était pour un calviniste rigide une dialectique *ad hominem*. Aussi le fougueux théologien aperçoit-il du premier coup les points stratégiques de l'attaque et y porte-t-il son effort.

Ces controverses sont connues (1), nous n'en retiendrons que ce qui intéresse la religion en général et pas seulement le calvinisme.

Le Commentaire, qui nous paraît ne pas toucher au fond du christianisme puisqu'il dénonce un contresens fait par certains chrétiens sur une parole d'amour changée en ordre de haine, le visait cependant par la thèse partout latente : aucune religion ne détient la vérité. Jurieu, encore lié avec Bayle qui reniait d'ailleurs la paternité de l'ouvrage, répondit par le traité *Des droits des deux souverains* (1687) qui « se propose de détruire le dogme de l'indifférence des religions et de la tolérance universelle ». Le conflit entre la morale théologique et la morale indépendante y éclate avec netteté, car les deux adversaires sont des intelligences vigoureuses et il n'y a point de malentendu entre eux. Pour le disciple de Calvin, la rectitude morale est liée à l'orthodoxie, non à la bonne volonté ; la vertu est l'obéissance aux volontés de Dieu, non aux suggestions du sens intime. Les deux se confondent en général, pas toujours cependant, car Dieu est maître souverain même du bien et du mal. Quand les Israélites volèrent aux Egyptiens leurs vases d'or, « l'autorité de Dieu, dit Calvin, les disculpa « du crime de vol et de mauvaise foi. Prendre ou reprendre « quelque chose sur l'ordre de Dieu n'est contraire au droit pour « aucun des mortels, non seulement parce que l'empire de Dieu « est au-dessus de toutes les lois, mais parce que sa volonté « parfaite est la norme de toutes les lois » (2). Pour Bayle l'intention pure fait l'acte moral, Jurieu y ajoute la pensée correcte. La « justice » dépend de la connaissance, pas seulement de la volonté. C'est la pure doctrine de Louis de Montalte : « dites « plutôt avec Saint Augustin et les anciens Pères qu'il est impos- « sible qu'on ne pèche pas quand on ne *connaît* pas la justice... « Tous les méchants *ignorent* ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils

1. V. notamment J. *Denis* : « Bayle et Jurieu » (Mém. Acad. de Caen, 1886 et *Delvolvé*, [135].

2. *Commentarium in Exodium*, Opera, 24, 131 et 24, 19, c. p. *V. Monod* (o. c., p. 43) qui reconnaît que des affirmations aussi radicales sont rares chez l'auteur de « l'Institution ».

« doivent fuir, et c'est cela même qui les rend méchants et « vicieux » (1).

Cette doctrine est dure et nous choque, mais Jurieu la défendait par des arguments offensifs qui ne laissèrent pas d'embarrasser le philosophe. D'où la conscience de chacun tire-t-elle sa valeur absolue ? l'autonomie que Bayle lui confère aura pour conséquence horrible l'indifférence des religions, — le philosophe n'en a cure, — mais aussi l'anarchie morale, si ma conscience me prescrit des crimes, l'intolérance par exemple (2). Cette critique est assez forte à ce moment-là contre Bayle, car, comme l'a montré M. Delvolvé, « il détache la valeur morale de la vérité de la « croyance religieuse sans la rattacher à aucune réalité posi- « tive » (3). Mais Jurieu était secrètement gêné dans le maniement d'une arme à deux tranchants : c'est celle dont les catholiques se servaient constamment contre les saints et les martyrs qui eurent, hors de l'église, belle vie ou noble mort. Les vertus des païens et des hérétiques ne sont pas véritables, ne sortant pas de la vraie foi, et le martyr se définit : celui qui meurt pour *la* vérité. L'avenir se chargeait d'ailleurs de justifier Bayle et de donner à *l'intention,* compromise par les casuistes, la place qui lui revient en morale. Le siècle tournait le dos au rigorisme de Calvin et de Jansénius.

L'Avis aux réfugiés allait donner à Jurieu l'occasion de relever des doctrines plus nettement irréligieuses que celle des droits de la conscience errante. Parmi les réponses faites à cet ouvrage, il faut retenir sa *Courte revue des maximes de morale* où il signalait la négation de la Providence, conclusion tacite des « Pensées sur la Comète » et *l'affirmation de l'indépendance de la croyance et des mœurs.* Aux deux thèses il n'opposa que des réponses émoussées. La Providence est attestée par le consentement universel, l'Eglise, l'Ecriture et l'histoire. Bayle a assimilé le premier au préjugé ; l'autorité de l'Eglise ou de l'Ecriture n'est pas un argument rationnel; l'histoire des hommes, — depuis la Critique du P. Maimbourg, nous savons de quelle certitude elle est capable. — Soutenir le divorce de la croyance et des mœurs conduit à l'indifférence doctrinale et à proclamer l'indépendance de la puissance civile à l'égard de la religion. Ce dernier argument pouvait encore faire impression sur certains esprits, mais pas pour longtemps.

Le Dictionnaire vint préciser et aggraver toutes les attaques

1. 4e Provinciale.
2. « Des droits des deux souverains », p. 91.
3. O. c., p. 162.

précédentes. Bayle y démasquait même de nouvelles batteries pointées contre le christianisme, notamment celle-ci : le fait de la révélation n'a aucune certitude (1). Entre temps son ennemi mortel avait travaillé à lui faire perdre sa charge (1693). Les controverses que l'auteur eut à soutenir avec d'autres théologiens achevèrent de démontrer son athéisme. Après un long silence, Jurieu éclata dans un libelle plus violent que les autres : *Le philosophe de Rotterdam, accusé, atteint et convaincu* (2). Il ôtait son masque avec rage à l'impie déguisé en bon apôtre. Peu de livres sont écrits avec autant de verve : Bayle « a renversé toutes les religions et les a rasées rés pied, rés terre » (3). « Il ne mon- « tre jamais la divinité que par le côté de son obscurité et de sa « conduite incompréhensible, contraire à la justice... Il est tou- « jours là dedans, il se roule et s'égaie avec un souverain plaisir « dans toutes ces difficultés. » (4). Il faudrait agir contre les libertins par la raison, or Bayle en les renvoyant à la révélation, après avoir montré l'idée de Dieu contradictoire et révoltante, « les renvoie à un juge qu'ils méprisent souverainement » (5). Où trouver la certitude de la foi ? « Ce n'est pas dans l'autorité car « elle est ruinée. Ce n'est pas non plus par la voie d'examen, car « personne ne s'en sert. » (6). On juge par préjugés. Au reste l'examen nous conduirait plutôt à croire deux principes, à la vue des turpitudes commandées par Dieu. N'a-t-il pas incité Absalon à coucher avec les femmes de son père ?

Bayle feint d'avoir recours à la grâce pour nous faire accepter la foi. A quoi bon, puisque « toute ignorance de bonne foi disculpe entièrement » ? Quel besoin de nous faire croire un Dieu cruel, ou sans sagesse, ou impuissant ? La grâce ne fait pas l'impossible; or il est impossible de croire après les démonstrations de la raison.

La véritable solution aux objections du sieur Bayle est dans la doctrine calviniste, que Jurieu dresse encore avec une audace superbe ou désespérée : Dieu ne peut avoir d'autre fin que sa propre gloire, si dur qu'il paraisse à notre chair. « C'est en vain « que l'on compare et la conduite et les droits de Dieu à l'égard « de l'homme à ceux des hommes envers les autres hommes. » Volonté, Intelligence, Liberté, Droit, Justice, « ne signifient pas en Dieu ce qu'ils signifient dans l'homme ». Dieu a un droit sou-

1. Art. *Alting, Beaulieu, Nicole.*
2. Amst., 1706, 12.
3. P. 1.
4. P. 14.
5. P. 17.
6. P. 71.

verain sur les créatures. On l'accorde aux tyrans sur leurs sujets et on le dénierait à Dieu ? Toute réponse pélagienne tirée de la liberté susciterait de nouvelles difficultés. Paul a tout résolu par l'absolue indépendance de Dieu. Tout vient de son dessein « de manifester ses vertus » (1).

Bayle ne répondit rien à ce réquisitoire inattaquable qui le prouve athée sans réfuter l'athéisme. Près de mourir, il eut la suprême pudeur de ne plus mentir et ne renouvela pas ses protestations d'orthodoxie. Aussi bien avait-il cause gagnée. Le christianisme sous sa forme la plus hautaine, la plus dure à la raison était défait en la personne de Jurieu. Qu'adviendrait-il s'il n'avait pas un meilleur sort sous sa forme la plus raisonnable ? Entre les deux s'échelonnaient toutes les théologies chrétiennes, de Jansénius à Pélage, de Bossuet à Socin.

Les Rationaux

.....« Distinguer l'or de l'évangile du billon théologique. »

Vernes (2).

Il y avait eu presque dès les origines de la Réforme des théologiens libéraux (3). Si trois hommes ne peuvent pas méditer sur le même sujet sans que leurs opinions les rangent, selon la terminologie moderne, à droite, à gauche et au centre ; si l'unité romaine elle-même souffre ces diversités, il ne faut pas s'étonner de les trouver marquées dans les églises protestantes aux incessantes variations. Sans entrer dans le détail de l'histoire ecclésiastique en Hollande avant et après le Refuge, disons que les idées libérales des *Arminiens* ou *Remontrants* (4) avaient, au temps de Bayle, fait de grands progrès chez les pasteurs et dans l'esprit public. Les décisions des Synodes ne doivent pas nous abuser :

1. P. 126.
2. *Confidence philosophique*. Lond., 1771, 8°, p. 283. *Vernes* est le successeur de ces théologiens qui auraient accepté sa devise.
3. V. *Buisson :* « Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre », Paris, 1892, 2 v. 8° (Thèse 1890-91).
4. Jacques Harmensen ou *Arminius* (1560 ?-1609), pasteur à Amsterdam (1588), puis professeur à Leyde (1603), critiqua le calvinisme rigide de son collègue *Gomar ;* il l'assimilait à un véritable manichéisme qui sépare l'humanité en deux groupes éternellement distincts : la part de Dieu, la part du diable, — et lui reprochait de faire Dieu auteur du péché. En 1610, les Arminiens, calomniés par leurs adversaires, adressèrent, pour se justifier, aux Etats de Hollande et d'Ouest-Frise, une *Remonstrance* où ils soutenaient que « J.-C. est mort pour tous ceux qui s'approprient ses mérites par la foi ». C'était, dans le calvinisme, une des premières protestations de la conscience et de la liberté humaines contre l'arbitraire divin.

on sait la force d'inertie ou la puissance conservatrice des corps constitués. Quand un changement d'orientation apparaît dans leurs actes officiels, il est depuis longtemps accompli dans l'esprit de ses membres (1).

Les théologiens que les orthodoxes flétrissaient du nom de « rationaux » étaient rationalistes à des degrés très divers. Comme les orthodoxes purs ils partent tous du principe que la raison et la foi ne peuvent pas se contredire, étant l'une et l'autre de Dieu. Seulement les orthodoxes tirent la raison vers la foi : si la raison s'égare elle est ramenée dans le bon chemin par la soumission à la foi (2), tandis que les rationalistes rapprochent la foi de la raison (3). Ils commencent par réduire le mystère en économisant les dogmes, dont plusieurs, manifestement absents de l'évangile, ont été inventés par les théologiens. « La raison et la « révélation, dit *Leclerc*, sont pour ainsi dire deux filles du Ciel « qui ne se querellent jamais l'une l'autre, et si l'on voit, comme « il semble, le contraire dans la théologie scolastique, c'est que « ce qu'on y nomme raison ou révélation ne sont souvent que « des fantômes qu'on a substitués en leur place. » (4). Il faut s'en tenir strictement à l'Ecriture. « Si les théologiens s'étaient « toujours tenus dans ces bornes *sans ajouter quoi que ce soit aux « idées que l'Ecriture sainte nous fournit et sans inventer des « termes nouveaux* comme plus commodes que ceux dont les « auteurs sacrés se sont servis, on n'aurait peut-être jamais vu le « quart des hérésies qui se sont formées depuis les apôtres « jusqu'à nous et la théologie chrétienne serait infiniment plus « belle et plus propre à porter les hommes à la piété. » (5).

Sur les dogmes conservés, s'interdire toute spéculation. « Il n'y « a personne qui puisse définir la manière de l'union de Jésus-« Christ avec Dieu et s'en former une idée claire. Que faut-il « donc faire ? Acquiescer dans l'idée générale et confuse que « nous en pouvons tirer de l'Ecriture sainte *et n'expliquer pas « ce que nous ne savons point* ou imposer aux autres la nécessité

1. Quand, en 1690, Jurieu demande au Consistoire de Rotterdam de poursuivre Bayle pour athéisme, le Consistoire décline l'invitation. Jurieu excepté, presque tous les grands noms du Refuge étaient du côté modéré : *Saurin, Leclerc, Jaquelot, Basnage de Beauval, Huet, Papin, Le Gendre.*

2. « Le philosophe de Rotterdam », p. 108.

3. « Car enfin, dès que nous nous sommes défaits des lumières de la raison, nous n'entendons rien dans la révélation ni dans ses preuves qui supposent que nous savons raisonner. » *Leclerc :* « Parrhasiana ou Pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale et de politique », par Théodore Parrhase, Amst., 1699, 2 v. 8°, t. I, 417.

4. *Id. :* « Entretiens sur diverses matières de théologie », 1684, 12. Introduction.

5. *Ib.* et Parrhasiana, I, 355.

« de croire nos explications particulières. » (1). De même *Jaquelot,* dans ses « Dissertations sur le Messie » (2), refuse de spéculer sur la Trinité, et il relève ailleurs que l'Ecriture n'emploie aucun des termes (personne, substance, etc...) qui forment les difficultés (3).

Il semblerait qu'il dût y avoir alliance entre ces esprits modérés et Bayle, au moins dans la mesure où ils étaient fidèles à la raison, ennemis du dogmatisme et partisans de la tolérance. Mais si Bayle leur est sympathique comme un auxiliaire puissant dans leur lutte contre Jurieu, eux lui restent antipathiques et étrangers comme ces hommes de juste milieu et de conciliation le seront toujours aux purs logiciens qui les taxent de timidité. Pour le vrai rationaliste les rationaux demeuraient empêtrés dans des lambeaux de préjugés, alors que d'autres verraient peut-être en eux des âmes plus riches, chez lesquelles l'inconséquence intellectuelle manifestait maladroitement une protestation du cœur et du sentiment contre les rigueurs de la dialectique. Le sens du mystère et les besoins religieux, sensibles chez Jaquelot surtout, les empêchaient de suivre Bayle jusqu'au bout de ses déductions cruelles et d'admettre avec lui que l'usage naturel de la raison conduise nécessairement à l'athéisme.

C'est après le « Dictionnaire » que les théologiens modérés firent front contre Bayle (4). Le philosophe attaquait désormais ouvertement leur principe le plus cher : la foi et la raison sont conciliables. Plus royaliste que le roi, plus orthodoxe que Jurieu, il amoncelait malignement les difficultés de la raison contre les

1. *Parrhasiana,* I, 419. Cette sage réserve est dans la tradition de *Luther,* ennemi de la scolastique. C'est se contenter du *ita* sans chercher le *quare* ni le *quomodo.*

2. La Haye, 1699, 8°, 2e dissert., c. 6.

3. « Examen de la théologie de M. Bayle », Amst., 1706, 12, c. 22.

4. Nous ne parlerons pas de J. *Bernard,* qui écrivit sur la preuve de Dieu par le consentement universel (*N. r. l.,* fév. 1705, p. 123) et sur l'origine du mal d'après le *De origine mali* du Dr *King* (*ib.,* mai 1703, p. 554, — juin, p. 603) parce que tout ce qu'il a dit a été mieux et amplement développé par les réfutateurs plus complets de Bayle. Quant à *La Placette,* pasteur à Copenhague, sa réfutation est non avenue puisqu'elle consiste à refuser le combat. Dieu a-t-il voulu rendre les hommes heureux ? — Je n'en sais rien. — A-t-il tout fait pour sa gloire ? — Je l'ignore ; il y a d'autres hypothèses possibles, ses fins nous échappent. — A merveille, dira l'incrédule, adorez en silence, *ne parlez pas* de la sagesse de Dieu et *n'écrivez pas* sur le sujet. Ministre pacifique et conciliateur, La Placette maintient avec les modérés l'union de la foi et de la raison, avec les orthodoxes la légitimité de l'arbitraire divin. « Dieu n'a pas fait cela. N'est-ce pas une preuve invincible qui justifie que sa bonté ne demandait pas qu'il le fît ? » (*Rép. à deux objections qu'on oppose de la part de la raison à ce que la foi nous apprend sur l'origine du mal et sur le myst. de la Trinité,* Amst., 1707, 12, p. 224). V. aussi : *Eclaircissements sur quelques difficultés qui naissent de la considérat. de la liberté nécessaire pour agir moralement.* Amst., 1709, 12.

dogmes chrétiens et les thèses spiritualistes, puis il se réfugiait dévotement dans la forteresse inexpugnable de la foi révélée ; tactique d'un homme de cabinet qui n'a aucun goût pour l'héroïsme et qui trouvait plus sûr de fusiller ses adversaires à l'abri des canons du synode de Dordrecht (1), mais aussi tactique de dialecticien suprêmement habile et amusante. Il l'appliquera dans tous les ouvrages de controverse qui suivront le Dictionnaire ; le caractère frauduleux en apparaîtra clairement.

Leclerc

Leclerc ouvre le feu dans ses *Parrhasiana* publiés sous le nom de Théodore Parrhase (1699). C'est un recueil d'articles, de petits traités dont le 6e est intitulé : *Défense de la Providence contre les Manichéens dont les raisons ont été proposées par M. Bayle dans son Dictionnaire critique.* Il y introduit un origéniste (2) qui rend l'homme libre responsable du mal moral et qui atténue la sévérité de Dieu à l'endroit des pécheurs : il n'exige pas des hommes la parfaite innocence mais le repentir, il ne les menace des peines éternelles que pour les engager à la vertu par un fort motif, mais rien n'empêchera sa bonté de les réduire. Quant au mal physique il est négligeable, courte médecine au prix du bien être éternel.

Dans une remarque ajoutée à l'article *Origène* (3) Bayle n'eut pas de peine à montrer que Leclerc atténuait la cruauté de Dieu sans rendre la religion raisonnable. Sur la pente des concessions il n'est pas rationnel de s'arrêter.

Leclerc revint à la charge en 1706 par la *Défense de la bonté et de la sainteté divine contre les objections de M. Bayle* (4). Il se débat épouvanté dans la prison de fer où Bayle enferme la pensée. La certitude de la bonté de Dieu est le fondement de la religion ; le mal la rend indémontrable, on ne peut plus l'admettre que par un acte de foi. — Les deux adversaires n'ont plus rien à se dire. Leclerc tourne et retourne la question : s'il est compatible avec une bonté infinie de faire *acheter par un peu de peine* à une créature qu'elle a tirée du néant et à qui elle a fait mille biens une félicité éternelle, que cette bonté n'est nullement obligée de donner ; il a beau réduire le mal, le résidu reste insoluble. Les

1. Ce synode tenu en 1618 et où presque toutes les églises réformées étaient représentées, avait rétabli dans sa rigueur le dogme de la prédestination absolue et condamné les *Arminiens*, qui faisaient collaborer la liberté de l'homme à l'œuvre de son salut : le salut, disaient-ils, est offert à tous et assuré à ceux qui l'acceptent. (Canones synodici, c. I, art. 7 et 10).

2. Origène n'admettait pas les peines éternelles.

3. 2e éd. du Dictionnaire, t. IV, 118, rem. E.

4. Bibliothèque choisie, t. IX, 103, Amst., 12.

deux opinions : en faisant l'homme libre Dieu est bon, Dieu est cruel, s'affrontent sans issue. A chacun de choisir selon sa préférence. Si Bayle, conclut Leclerc, trouve dans la révélation des paroles qui lui paraissent contredire la raison, il doit tâcher de les concilier ou avouer qu'il ne les entend pas. C'est l'aveu de la défaite : la conciliation a été prouvée impossible, consentir à ne pas entendre c'est, pour la raison, abdiquer.

Jaquelot

Leclerc appartenait à la gauche théologique, étant même suspect de socinianisme (1) ; JAQUELOT, qui se rangeait parmi les arminiens, appartient au centre. Il fut, comme pasteur à La Haye, hautement estimé (2). Il a composé contre Bayle 3 ouvrages qui sont les répliques successives d'une même conversation. Le premier sur la *Conformité de la foi avec la raison ou Défense de la religion contre les principales difficultés répandues dans le Dictionnaire historique et critique de M. Bayle* (3), a été très travaillé et renferme un des plus beaux développements que nous connaissions sur la noblesse de la liberté humaine. Il est méthodiquement composé, mérite rare quand on réfute l'auteur le plus dispersé qui fût jamais.

Il y a deux parts dans la religion révélée, l'une commune avec la religion naturelle s'accorde d'emblée avec la droite raison, l'autre atteint des vérités qui dépassent la raison sans la contredire. Tel sera le plan, peu original mais bien suivi. Jaquelot voit que tout le conflit se réduit à la négation d'un *Dieu personnel.* Il établit son existence par des preuves classiques, sans prendre garde que sa démonstration s'écroule devant l'objection du mal. Après cela les preuves tirées de la révélation paraissent superflues et tournent en cercle (4). Touchant *la nature de la religion,* la révélation progressive n'a fait que confirmer ce qu'enseigne la raison. Si nous passons aux *mystères,* il n'y a rien d'irrationnel dans la voie que Dieu a choisie pour pardonner aux hommes leurs péchés : l'Incarnation n'est pas plus obscure que l'union de l'âme et du corps (5). La Trinité, à condition de ne pas donner au mot personnes le sens qu'il a dans les créatures, n'est pas plus obscure

1. *Le Vassor* l'en accuse nettement : « De la véritable religion », Paris, 1688, 4°, p. 162.
2. Né à Vassy en 1647, mort à Berlin en 1708, il était prédicateur du roi de Prusse (depuis 1702) quand il écrivit contre Bayle. Ses ouvrages sur l'Existence de Dieu, le Messie et l'Inspiration de la Bible le rangent parmi les apologistes les plus honorables du XVIIIe siècle commençant.
3. Amst., 1705, 8°.
4. C. 3.
5. C. 7.

que l'idée d'une substance spirituelle, couramment admise malgré son insuffisante clarté.

Dans une seconde partie Jaquelot répond aux difficultés qu'on forme contre la religion.

Aux difficultés tirées de la *Genèse* (1) il répond comme Spinoza: la révélation n'a d'autre but que la sanctification des hommes. Personne n'aurait cru le vrai système de la Nature qui détournerait l'attention de la seule leçon essentielle : l'obéissance (2). De même les cérémonies mosaïques, déclarées par les délicats indignes de Dieu et des hommes, étaient proportionnées à la faiblesse des Israélites (3).

Aux difficultés que Bayle élève contre *la liberté* dans les articles *Buridan* et *Hélène* et qui sont des difficultés logiques, Jaquelot répond par l'expérience intime. Aux arguments tirés de l'observation du monde physique s'oppose l'argument tiré de l'observation du monde moral. Médée dit : *video meliora,* et elle est entraînée. Mais le fait qu'elle regrette et résiste et que parfois on surmonte la passion ne prouve-t-il pas la liberté ?

Arrivons à l'objection formidable, idée fixe de Bayle, cauchemar de ses adversaires : en faisant l'homme libre le Dieu chrétien a créé le mal. Le critique n'a pas senti un seul moment l'éminente dignité d'un être libre. La liberté est l'endroit par lequel l'homme approche le plus de la divinité. « On ne saurait imaginer une « créature plus excellente qu'un être intelligent et libre, soit qu'on « le considère en lui-même, soit qu'on le regarde par rapport à la « gloire de Dieu, puisque religion, lois, vertu, sainteté, jugement, « peine, récompense, tout suppose nécessairement le libre arbitre « de l'homme. » (4). Dieu ne peut être dignement adoré que par un être libre, on n'attache de prix qu'à un amour de choix. La vertu est-elle une belle et noble chose ? sans doute. Or, qui dit vertu dit épreuve. Une mère, dit Bayle, n'enverra pas ses filles dans un bal où elle sait qu'elles perdront l'honneur. Mais si cette mère avait un dessein sublime et que la permission d'aller au bal contribuât à son dessein, serait-elle obligée de tenir ses filles enfermées, « principalement si elle les avait bien instruites de « leur devoir, et si elle avait fait tout ce qui dépendait d'elle et « qui était nécessaire pour les porter à la vertu ? » (5). Jaquelot

1. La petite lune appelée grand luminaire, 6 jours employés pour créer la Terre, un seul pour les millions d'astres, etc...

2. 2e partie, c. 1.

3. C. 2. Nous ne marquons, bien entendu, que les *articulations* de la controverse, ne pouvant pas nous perdre dans le détail des objections.

4. P. 166. On connaît le mot de *Pascal :* « Dieu a voulu communiquer à ses créatures *la dignité de la causalité* ».

5. P. 201.

est nourri de la pensée de Malebranche. Dieu en mettant un être libre au monde a pris une mesure générale utile et sage. Les conséquences de la liberté qui nous offusquent, les péchés, ne compromettent pas plus sa sagesse que la pluie tombant sur l'océan stérile en vertu des lois du mouvement, utiles et sages dans l'ensemble.

Mais l'adversaire insiste : une créature toujours déterminée au bien et heureuse ne serait-elle pas plus digne de Dieu ? Il y en a, répond Jaquelot ; il n'ose pas les proclamer moins dignes, — ce sont les anges, — mais ceux qui croient à la liberté sont enclins à penser que le loup révolté de la fable est peut-être plus noble, plus « excellent » que le chien gras. Bayle n'exige pas assez. Pour créer les hommes heureux « Dieu ne devait leur donner ni « intelligence, ni sentiment, parce que ces facultés sont cause des « craintes, des inquiétudes et des douleurs qui nous agitent » (1). Et en effet chez l'homme le mal vient de la connaissance autant que de la liberté.

Mais ses craintes concernent le *mal physique* qui pose un problème nouveau. Les innocents : gens de bien, enfants, bêtes, souffrent ; les méchants souffriront éternellement pour des fautes passagères. Touchant les gens de bien et les enfants, Jaquelot, après le rappel obligé du rôle éducatif de la douleur, retourne aux lois générales de Malebranche : il faudrait les bouleverser pour empêcher les innocents d'être emportés par la peste. Les bêtes sont peut-être des automates ; en tout cas la douleur sert à leur conservation. Celle que l'homme leur inflige résulte de la subordination des êtres. Il n'est pas plus horrible de tuer un chien qu'un pou. Quant aux méchants, nous ignorons la nature de leurs peines éternelles, elles consisteront peut-être dans la simple privation de la gloire des bienheureux.

L'erreur de Bayle, et ici Jaquelot fait un pas vers Leibniz, vient de ce qu'il s'enferme dans notre monde et dans la société humaine comme si c'était l'Univers. Il parle anthropomorphiquement de Dieu, comme d'un maître lié à ses serviteurs par la conformité de la nature humaine. « Donnons lieu un moment à la méthode de « M. Bayle, on trouvera de quoi faire le critique à chaque pas « avec autant de fondement que lui. Dieu, dira-t-on, ne devait « créer que des esprits purs, saints et parfaits. Car dès qu'une « perfection aurait manqué, aussitôt la critique entrerait en « exercice : pourquoi n'avoir pas donné cette perfection à cet « esprit ? » (2). On pourrait plaindre les pierres de n'être pas couronnées de feuilles et de fleurs.

1. P. 193.
2. P. 245.

Notre auteur reprend une dernière fois sa démonstration de l'accord de la raison et de la foi à propos de l'article *Pyrrhon* et pose les trois principes classiques. 1° — Il faut se servir de la raison pour connaître les preuves de la divinité de la révélation. 2° — L'autorité divine étant infaillible, la raison, qui peut s'exercer sur la vérité ou la vraisemblance des choses révélées (1), doit s'y soumettre en cas de contradiction apparente. 3° — Dans les matières du ressort exclusif de la raison, ce qui est une fois prouvé reste vrai quoique les conséquences soient parfois incompréhensibles. Exemple : la divisibilité à l'infini.

Il termine par l'exposé d'un *Système abrégé de l'âme et de la liberté* qui incline vers l'harmonie préétablie.

La Presse « réfugiée » suivait avec passion le débat. Les *Nouvelles de la République des lettres* approuvaient Jaquelot : « On « ne peut avancer que la religion est contraire à la froide raison « qu'on n'assure en même temps qu'elle est contraire aux perfec- « tions de celui qui en est l'auteur. » (2). *Leclerc* se fâche contre Bayle qui admet humblement une révélation, — contraire à la bonté de Dieu : « Pour croire ces deux choses à la fois il faut « être fou et non pas humble... car un Dieu mauvais et injuste « n'est pas un Dieu. » Jaquelot « a ramassé tous les principes « nécessaires soit pour établir la conformité de la religion avec « la raison... soit pour répondre aux objections de M. Bayle » (3).

Ce dernier inséra ce qu'il avait à dire dans les derniers tomes de la *Réponse aux questions d'un provincial* (4). Il réduisait la dispute à 3 articles : la liberté d'indifférence, l'origine du mal, les objections du pyrrhonisme à quelques dogmes. Il n'eut pas de peine à montrer que le rationalisme de Jaquelot l'abandonnait bien vite en route, puisque sur la question du mal, la plus épineuse aux théologiens, il abdiquait en se repliant sur les positions orthodoxes, c'est-à-dire derrière l'inintelligibilité de Dieu : sa justice n'est pas la nôtre. L'hypothèse de la liberté de l'homme ne saurait innocenter Dieu, puisque Dieu prévoyait l'abus que l'homme ferait de ce don (5). Touchant les dogmes révélés, pourquoi Jaquelot qui trouve absurde la transubstantiation admet-il l'Incarnation et la Trinité ?

L'intérêt de la lutte allait grandissant. *Basnage de Beauval* écrit à ce moment : « Quoiqu'on puisse déjà juger que la cause de « M. Jaquelot est embarrassée de beaucoup de difficultés, ce sera,

1. Voilà un reste du rationalisme scolastique répudié par Leclerc.
2. N. r. l., mars 1705, p. 331.
3. Bibl. choisie, t. VI, 121 et 412.
4. Rotterdam, t. I, 1704 ; t. II et III, fin 1705 ; t. IV, 1706.
5. Jaquelot admet la prescience divine que les sociniens repoussaient.

« je pense, tout autre chose après qu'il aura répliqué et qu'on lui « aura répliqué. Ce sera alors que le procès pleinement instruit « laissera connaître s'il est possible ou non de parer aux objec- « tions que M. Jaquelot s'est engagé de résoudre. » (1).

Jaquelot répliqua par l'*Examen de la théologie de M. Bayle* (2) où il ne disait rien de nouveau sur les 3 points discutés. Lui aussi, comme Leclerc, se débat sous l'étreinte du puissant lutteur. Quelques ripostes heureuses sur des points de détail ne peuvent changer l'issue du combat (3).

On trouve son rationalisme insuffisant : il devait, prétend-on, montrer l'accord de *tous* les dogmes avec *toutes* les maximes de la raison ; mais pourquoi Bayle n'affiche-t-il pas la même exigence à l'égard de notions acceptées dans les sciences et qui mènent à des contradictions : les notions d'étendue essence des corps, de mouvement ? Bayle n'a rien répondu à l'objection tirée de la divisibilité à l'infini (4). « Il y a des objets de l'existence desquels la « raison se peut convaincre, quoiqu'elle ne puisse les concevoir « dans toute leur étendue et que même elle y découvre des diffi- « cultés qu'elle ne saurait résoudre. » (5). Un mystère imparfaitement compris doit être admis s'il est appuyé sur un texte formel de l'Ecriture (6). Soit, répondait par avance Bayle (7), mais il repose alors sur un principe inévident, l'autorité de Dieu. La révélation ne comporte pas en effet de preuves décisives. Pour convaincre les incrédules, les apologistes devraient avoir mieux que des probabilités.

Après ce second ouvrage, le triomphe de Bayle sur la question du mal restait complet. Malgré les affirmations de Jaquelot, les incroyants trouvent aux mystères une répugnance rationnelle invincible. Le théologien rationaliste reculait encore ; après s'être retranché derrière l'inintelligibilité de Dieu, il se réfugiait derrière l'autorité de l'Ecriture, seconde abdication de sa raison.

Les *Entretiens de Maxime et de Thémiste* (1706) auxquels

1. Hist. ouv. sav. [38], août 1705, p. 368.

2. « *répandue dans son Dictionnaire critique, dans ses Pensées sur les « comètes et dans ses Réponses à un Provincial ; où l'on défend la Confor- « mité de la foi avec la raison contre sa Réponse.* » Amst., 1706, 12.

3. *Bayle* dit, par exemple, que Dieu n'avait pas besoin de la douleur pour conserver les animaux ; il pouvait les déterminer par un plus grand plaisir. — Mais quoi, riposte *Jaquelot* avec assez de bon sens, trouvant du plaisir à brûler ma main j'aurais continué sans en chercher un plus vif (c. 19).

4. V. Réponse aux Entretiens, c. 28.

5. Examen, p. 149.

6. *Ib.*, c. 11. Jaquelot blâme ceux qui croient qu'on peut être persuadé d'un mystère par goût et sentiment intérieur, quoiqu'il ne soit pas fondé sur un texte formel.

7. Dict., art. *Alting, Beaulieu, Perrot.*

Jaquelot riposta par la *Réponse aux Entretiens* (1707) (1) marquent la dernière reprise du duel. Avec une ironie supérieure Bayle se joue de Jaquelot comme le chat de la souris. Celui-ci en vient aux attaques personnelles ; il s'en prend à la bonne foi de Bayle et dévoile ses petites hypocrisies. Bayle proteste « qu'il a « dit mille et mille fois que l'on ne saurait agir plus conformé- « ment à la raison qu'en préférant l'autorité de l'Ecriture aux « maximes philosophiques qui s'opposent à nos mystères » (2) parce que Dieu ne peut pas nous tromper. Mais un esprit fort invité à préférer cette autorité se défendra par cet argument de Bayle : « Toute doctrine qui enseigne des choses contraires à la « raison et opposées à ses maximes les plus évidentes ne peut être « émanée de Dieu qui est la raison et la vérité même. » (3). Ailleurs le philosophe feint de parler en historien : voici une difficulté que les scolastiques peuvent faire aux cartésiens, ce n'est pas mon sentiment, attendez ma conclusion. Il est d'accord avec Jaquelot sur l'harmonie de la raison et de la foi, il n'est pas l'auteur du Commentaire philosophique, etc...

Est-il loyal pour réfuter un protestant de faire discuter un abbé pyrrhonien et un abbé papiste ? « Le bon sens permet-il d'allé- « guer des dogmes que les chrétiens réformés rejettent comme « faux et pleins de contradiction afin de faire convenir ces mê- « mes chrétiens réformés que la raison est souvent opposée à la « religion ? » (4).

Quand Jaquelot en revient aux idées, c'est pour exalter les lumières que nous devons aux dogmes seuls. Bayle est frappé par leurs obscurités ; après Pascal notre auteur fait valoir qu'ils retirent la raison d'un labyrinthe. Si, par exemple, la matière est éternelle et indépendante, elle doit avoir toutes les perfections, dont la connaissance. La raison se perd dans cette pensée ; le dogme de la Création vient l'illuminer (5). « Toute doctrine qui « éclaire la raison sur des articles capitaux qui l'avaient de tout « temps fort embarrassée est divine. Or telle est la révélation « touchant la Création du monde, la Providence, la prospérité « des méchants et l'adversité des gens de bien, le franc arbitre, « etc... » (6).

1. *Réponse aux Entretiens composés par M. Bayle contre la « Conformité de la foi avec la raison »* et *« l'Examen de sa théologie »*. Amst., 12.
2. P. 52.
3. P. 54.
4. P. 246. C'est toujours la prudence de *Bayle* vivant en pays protestant. *Jaquelot* comprend mal que la démonstration faite contre un dogme irrationnel vaut contre tous les dogmes.
5. V. Conformité de la foi, 2e part., c. 10.
6. Rép. aux Entretiens, p. 54.

Une dernière et inutile confrontation de sa doctrine du mal réduite en 5 propositions et de la doctrine de Bayle contenue dans « 19 notions communes », n'aboutit qu'à dresser encore une fois le principe de la *prééminence de Dieu* contre l'idée que *Dieu est lié par les mêmes devoirs qui lient les hommes* entre eux (1). Puis Jaquelot conclut par des plaintes amères sur le dogme de la prédestination absolue, invention d'Augustin qui a fourni des armes à Bayle et à bien d'autres avant lui.

Telles furent les premières réponses des apologistes chrétiens au premier « philosophe » du siècle incrédule. Ils ont dès la première rencontre vidé leur carquois ; leurs successeurs, jusqu'à la veille de la Révolution, reprendront sans se lasser leurs flèches émoussées.

Victoire de Bayle

Pour le lecteur intellectualiste, comme presque tous l'étaient vers 1706, Bayle n'a pas été réfuté. Les défenseurs de la croyance ont beau enfler la voix, ils font figure de vaincus, car, tenants de l'orthodoxie ou latitudinaires, ils ont par leurs efforts accusé le divorce entre la foi et la raison. Faire éclater ce désaccord était le grand objet de Bayle, alors que le but séculaire du rationalisme chrétien était de démontrer l'accord des deux sources de vérité.

Résister sur les positions orthodoxes en disant : renonçons à comprendre (2), c'est avouer que le dogme est *hors* de la raison humaine. Rien ne sert de dire *au-dessus*, nous ne connaissons pas d'autre raison que la nôtre et l'immense majorité des chrétiens repousse comme une impiété l'idée que ses principes soient trompeurs. « Si erramus, a te, Domine, decepti sumus. » Faire des concessions à l'esprit de Bayle pour adoucir le conflit, c'est faire effort pour conformer la foi à la raison, donc avouer leur divergence. Leclerc et Jaquelot atténuent la rigueur de Dieu touchant les peines éternelles. Jaquelot se replie vers trois fauteurs de nouveautés, vers Spinoza quand la Genèse choque le bon sens, vers Malebranche quand les innocents souffrent, vers Leibniz quand le monde apparaît mauvais. Dans le premier cas il porte un rude coup à l'inspiration des Ecritures, dans les autres il ne songe pas que l'appel aux volontés générales ou à un ensemble excellent dont nous sommes partie asservie et souffrante, marque un recul du providentialisme. Tous deux estompent le dogme hautain de la Trinité, effacent nettement la Prédestination de la théologie calviniste.

Ces concessions ne les fortifient pas ; trop profonde est la cause de leur faiblesse.

1. C. 8. V. les Entretiens, c. 13 ; *Delvolvé*, o. c., p. 322.
2. Tôt ou tard, *Jurieu*, *Jaquelot*, *Leclerc* le disent. C'est une question de délai.

Raisonneurs parlant à des raisonneurs (1), ils ignorent ce qui fait la force de la religion et croient fonder ses droits sur des idées. Ils dirigent une défense logique de la foi contre un logicien dont la logique s'exerce sur des *faits*, l'existence du mal, et sur les exigences de la *conscience*. Cette conscience, très noble, soutient qu'il est impossible que Dieu soit injuste ou moins bon, semble nier le dieu traditionnel au nom de Dieu et pourrait passer pour le défenseur de sa gloire. Tandis que Bayle bâtit sur le terrain solide des faits physiques et des données morales, nos théologiens bâtissent sur une idée métaphysique, la notion d'un être parfait, et sur un principe encore inévident, l'autorité des Ecritures. Pour un esprit non prévenu c'est raisonner *a priori*. Quand Jaquelot déclare que la réalité du mal ne doit pas contrebalancer les raisons tirées de la sagesse divine (2), il fait une pétition de principe, l'existence d'un Dieu sage étant l'objet même du débat. Quand il invoque un texte formel de l'Ecriture pour admettre un mystère obscur (3), il oublie que l'auteur de la révélation est toujours en question, à plus forte raison les choses révélées.

Nos apologistes ont oublié *Pascal* et son apologie nouvelle, le fondement solide de la foi cherché dans les faits intérieurs, dans la psychologie non plus dans la logique, au cœur même de l'âme, dans ses besoins, ses angoisses, ses retours à l'équilibre et à la paix. Jaquelot, qui est une âme religieuse, sent que Dieu est, que sa Providence est une réalité, même s'il ne peut pas les prouver ; on n'entend jamais dans ses œuvres polémiques le cri du cœur, la révolte du sentiment contre la dialectique. Et cependant le seul moment où il lutte sans désavantage est celui où il appuie sa démonstration de la liberté sur l'expérience interne. Mais partout ailleurs il est victime, comme presque tous ses contemporains, de l'illusion intellectualiste. Son adversaire est une pure intelligence: il se rirait d'un Dieu sensible au cœur. Ou plutôt il triompherait: vous l'avouez, Dieu est indémontrable, il se révèle par la grâce aux seuls hommes de foi. Avec un tel homme une apologie ne pouvait sans doute consister qu'à aligner et à combiner des idées, mais il faut se bien rendre compte que sur le terrain du pur raisonnement la foi fondée sur l'intuition et l'expérience interne aura toujours le dessous. Un orthodoxe aussi intraitable que Jurieu

1. Le bouillonnement intellectuel est à son comble dans le Refuge hollandais, foyer des journaux et des livres. Tout le monde ratiocine, disserte, polémique. V. *Sayous* : « Hist. de la littér. française à l'étranger », Paris et Genève, 1853 ; *Weiss* : « Hist. des réfugiés », Charpentier, 1853, 2 v. 16, t. II, c. 3.

2. Conformité, 2e part., c. 8.

3. Examen, c. 11.

a souligné le triomphe de Bayle. C'est PHILIPPE NAUDÉ qui, dans *la Souveraine perfection de Dieu* (1), exulte autour des rationaux défaits : « les deux personnes professant un christianisme erroné « et corrompu qui avaient voulu entrer en lice avec Bayle ont « été accablées et vaincues de *la victoire la plus complète, la plus « pleine et la plus triomphante* qui se soit jamais vue en matière « littéraire, par ses derniers traits » (2).

Son action sur le protestantisme

Aussi la critique de Bayle contribuera-t-elle à pousser dans les voies de l'avenir au moins une partie des apologètes protestants. Du Bayle seconde manière, esprit constructeur, positif et positiviste sortiront les Helvétius et les d'Holbach. Le Bayle première manière, le critique, paraît avoir profondément agi sur les fils de Calvin, qui feront leur profit d'une bonne part de sa pensée.

Sur presque tous les points l'auteur du Commentaire philosophique accélère l'évolution jamais arrêtée du christianisme réformé. Sans parler du principe de libre examen dont il a enfin donné aux protestants une conscience claire, ni de la tolérance qu'il a définitivement fondée, l'ayant fondée en raison, sa doctrine de la *souveraineté de la conscience* porte le dernier coup à la conception calvinienne de la souveraineté de Dieu, ébranlée depuis un demi-siècle et abandonnée de plus en plus autour de lui, puisque Jurieu se sentait isolé. Nous avons vu Jaquelot jeter par-dessus

1. *La souveraine perfection de Dieu dans ses divins attributs et la parfaite intégrité de l'Ecriture prise au sens des anciens réformés, défendue par la droite raison contre toutes les objections du manichéisme répandues dans les livres de M. Bayle* (an.). Amst., 1708, 2 v. 12. *Examen de 2 traités nouvellement mis au jour par M. La Placette.* Amst., 1713, 2 v. 12. *Naudé* (1654-1729), réfugié à Berlin en 1687, fut nommé membre de l'Académie comme mathématicien. Il publia aussi en 1718 une *Réfutation du Commentaire philosophique.* Berlin, 2 v. 8°, qui ne prouve qu'une chose : l'impuissance d'un protestant à éluder le principe de la tolérance.

2. P. 150. Le bon *Naudé* ne voit pas la poutre qui est dans son œil. Ses arguments de prédestinateur sont d'une maladresse caricaturale. L'homme s'arroge bien le droit de viviséquer les animaux qui ne lui appartiennent pas, et l'on s'indigne que Dieu inflige quelques souffrances à des êtres qui lui appartiennent ! Toute la discussion se réduit à savoir si la bonté est un attribut essentiel de Dieu ; Naudé le dit secondaire. Tenir la bienfaisance envers les créatures pour un attribut aussi nécessaire que la puissance ou la sagesse, c'est comme qui « *mettrait entre les qualités aussi nécessaires aux « plus grands monarques du monde celle d'être bienfaisant aux fourmis, « aux grenouilles et aux souris* que celle d'être grand capitaine, bon justicier « et grand homme de tête et de cabinet » (p. 42). — Excluez-vous la bonté ? — Non, mais je la réduis à la miséricorde, à une vertu libre (p. 46). Dire que Dieu a, en créant, un autre but que sa gloire, c'est se jeter dans des difficultés inextricables. Si le péché n'existait pas, Dieu ne pourrait pas faire paraître sa haine du péché, qui est une de ses perfections. Elle se manifeste superbement par des châtiments d'une rigueur infinie. Naudé est un de ces adversaires que, s'ils n'existaient pas, il faudrait inventer. Lui aussi engraisse la victime pour le sacrifice.

bord la prédestination, en l'appelant un dogme de pure spéculation qui n'est pas dans l'Ecriture (1).

En même temps l'idée capitale de Bayle prépare de loin une conception nouvelle de l'inspiration, qu'on voit fleurir chez les protestants modernes et chez des catholiques modernistes : est divin dans la Bible ce qui est ratifié par la conscience. L'Ecriture est divine parce qu'elle fournit à la vie spirituelle un aliment exceptionnel et a une vertu éducative universelle. Bayle accentue le moralisme protestant qui aboutit à Kant (2).

Le discrédit jeté par notre auteur, comme par les Leclerc, sur la spéculation théologique contribue à en éloigner les prédicateurs, dont les sermons deviendront, à mesure que le siècle avance, de simples discours moraux (3).

Il enlève surtout aux défenseurs du christianisme les arguments métaphysiques pour les réduire à prouver *le fait* de la révélation. Les raisonnements du spiritualisme chrétien ne tiennent pas contre certaines objections rationnelles. Si la révélation est authentique la raison n'a qu'à s'incliner (4). Prouvez cette authenticité. La partie historique de l'apologétique va prendre le pas désormais sur la partie philosophique.

Le succès de la pensée de Bayle au sein de la Réforme était à signaler. Marie Huber et son fils spirituel, le Vicaire savoyard, s'expliqueraient moins bien sans lui.

II. — Leibniz. — La Théodicée

Le deuxième des cinq principes opposés par Jaquelot aux « notions communes » de Bayle était celui-ci : on ne doit pas juger du dessein de Dieu ni de la manifestation de tous ses attributs dans la création de l'Univers par la seule dispensation des choses de cette terre, qui est moins qu'un point dans l'univers (5).

Cette idée n'était pas nouvelle. Sans parler de *Malebranche* qui a particulièrement développé son optimisme dans les « Entretiens sur la métaphysique » (1688) (6), *Descartes* lui-même (7) estimait

1. Rép. aux Entretiens, c. 29. *Naudé* confirme l'abandon croissant de ce dogme depuis *Bayle* (Préface de « la Souveraine perfection »). La réaction contre le pseudo-manichéisme de Bayle a peut-être aussi contribué à chasser du protestantisme la croyance au diable.

2. M. *Delvolvé* a admirablement montré les rapports des deux penseurs ; [135], 97, 106 et passim.

3. Ils en portent même le titre. V. *Olivier Desmont :* « Discours moraux ou sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte. » La Haye, 1771, 12.

4. Eclaircissements. Dict., t. V, 742.

5. Rép. aux Entretiens, c. 8.

6. Entretiens 8, 9, 11, 12.

7. *Descartes* ennemi de l'optimisme : Dieu n'a pas fait les choses ainsi

qu'il ne faut pas « considérer une seule créature séparément lors-« qu'on recherche si les ouvrages de Dieu sont parfaits, mais « généralement toutes les créatures ensemble ; car la même chose « qui pourrait peut-être avec quelque sorte de raison sembler fort « imparfaite, si elle était seule dans le monde, *ne laisse pas d'être « parfaite étant considérée comme faisant partie de cet uni-« vers* ». *Bossuet,* ennemi de l'optimisme de Malebranche (1), écrit de son côté : « A regarder le total, rien n'est plus grand ni « plus petit qu'il ne faut ; *ce qui semble défectueux d'un côté « sert à un ordre supérieur et plus caché que Dieu sait.* » (2).

C'est à cette idée que Leibniz allait donner une base ample et magnifique : toute sa philosophie.

Il intitule sa réfutation de Bayle : *Essais de Théodicée* (3), c'est-à-dire jugement ou justification de Dieu. Ce titre est un signe des temps. « La plus grande partie de cet ouvrage, dit l'auteur, « avait été faite par lambeaux quand je me trouvais chez la feue « reine de Prusse (Sophie Charlotte) où ces matières étaient sou-« vent agitées, à l'occasion du Dictionnaire et des autres ouvrages « de M. Bayle qu'on y lisait beaucoup... S. M. m'ordonnait assez « souvent de mettre mes réponses par écrit... Après la mort de « cette grande princesse, j'ai rassemblé ces pièces... Comme j'ai « médité sur cette matière depuis ma jeunesse, je prétends de « l'avoir discutée à fond. » (4). Nous savons en effet que la préoccupation religieuse fut dominante dans la vie de Leibniz ; il aurait souhaité d'être un nouveau Pascal (5), et, dans le monument colossal qu'il rêva longtemps d'élever à la vérité du christianisme, la Théodicée aurait été une pierre des fondations, une partie de cette « théologie naturelle démonstrative » (6) d'où l'on s'élève à la religion.

La forme de ces essais sera populaire, car l'apologète philosophe a « pour but principal la connaissance de Dieu telle qu'il la

parce qu'elles sont bonnes, mais les choses sont bonnes ainsi parce qu'il les a faites. (Réponses aux sixièmes objections, § 6 et 8).

1. On sait qu'il inspira à *Fénelon* sa « Réfutation du système du P. Malebranche ».

2. C. p. *Nourrisson :* « Essai sur la philosophie de Bossuet », 1852, 8°, p. 163.

3. Le mot est de 1697. V. *Guhrauer :* « G.-W. Freiherr von Leibnitz. Eine Biographie. » Breslau, 1846, 2 v. 12 ; 2e éd., t. II, 245 sq.

4. *Gerhardt :* « Die philosophischen Schriften von Leibniz », Berlin, 1875-90, 7 v. 1° ; t. III, 321.

5. *Ib.*, p. 195-96, *Lettre à Th. Burnett,* 11 fév. 1697, c. p. *Baruzi :* « Leibniz et l'organisation religieuse de la terre », Alcan, 1907, 8°, p. 222.

6. Dans la même lettre à Burnett, il insiste sur la nécessité d'établir certaines vérités préliminaires à l'apologétique : « J'appelle *Etablissement* lorsqu'on détermine et achève au moins certains points et met certaines thèses hors de dispute pour gagner terrain et pour avoir des fondements sur lesquels on puisse bâtir. » *Ib.*, p. 192.

faut pour exciter la piété et pour nourrir la vertu » (1). Le défenseur de la « gloire de Dieu » qui a montré ailleurs que comprendre cette gloire c'était l'augmenter en aimant Dieu (2), déclare ici: « j'ai tâché de tout rapporter à l'édification ».

L'éternel conciliateur que fut ce vaste génie se propose encore non seulement de concilier la raison et la foi, la toute puissance de Dieu et le bonheur de l'homme, le sentiment religieux et la conscience morale, mais aussi de réconcilier les diverses écoles protestantes en apportant à quelques problèmes irritants de la théologie une solution acceptable pour tous (3).

Son idée centrale est bien connue : Dieu a fait pour le mieux. *Jaquelot* et *Leclerc* rendaient compte du mal moral, le plus grave, par la liberté, mais Dieu restait sous le coup de l'accusation : pourquoi créer la liberté et façonner un monde où il y ait place éventuelle pour le mal ? Dire : Dieu l'a fait le meilleur possible, il a été déterminé à le créer non par une nécessité géométrique et spinoziste certes, mais par une nécessité morale tirée de sa perfection, c'était innocenter l'Auteur des choses. Il n'aurait pu prévenir le péché qu'en péchant lui-même, en abandonnant le meilleur. Devait-il cesser d'être Dieu ?

Tous les mondes possibles étant présents à l'entendement divin, ils luttent entre eux (4) si l'on peut dire, pour se réaliser, et chacun a autant de chances qu'il a de perfection. C'est ce principe de l'optimisme que Leibniz développe avec une courtoise abondance dans un livre sans chapitres, à peine divisé en paragraphes inorganiques : le désordre de Bayle semble l'avoir gagné.

Dans une introduction édifiante le philosophe montre que ceux qui détruisent les perfections de Dieu détruisent la religion. Les sociniens qui nient sa prescience, les supralapsaires qui font de lui un despote arbitraire ne sont pas qualifiés pour réfuter Bayle.

Le vestibule de l'ouvrage est un *Discours de la conformité de la foi avec la raison*, où l'on justifie contre l'auteur du Dictionnaire l'attitude intellectuelle des croyants. Bayle mêle les notions comprendre et expliquer, prouver et répondre aux objections,

1. Théodicée, préface.

2. *Trois dialogues mystiques inédits* (R. métaph., janv. 1905). M. *Baruzi* a mis en lumière le mysticisme latent de ce grand esprit ; o. c., p. 415 sq.

3. Sur cette constante préoccupation d'union ecclésiastique, voir la 2e partie et la conclusion de l'ouvrage de *Baruzi*.

4. L'expression et l'idée sont de *Couturat*, qui a ingénieusement montré l'origine mathématique de l'optimisme leibnizien. « De toutes les combinai- « sons séparément possibles, celle-là se réalise infailliblement qui réunit en « elle la plus grande somme d'essence... La détermination de la combinaison « qui doit prévaloir se ramène à un de ces problèmes de maximum et de « minimum pour lesquels Leibniz avait justement inventé son Calcul infini- « tésimal. » — *La Logique de Leibniz*, Alcan, 1901, 8°, p. 225 sq.

incompréhensible et faux. Parmi les vérités de la raison il faut distinguer les vérités *éternelles* dont le contraire implique contradiction et les vérités *positives*, les lois naturelles par exemple, que Dieu a librement choisies en vertu du principe de convenance. La foi ne peut pas être contraire à une vérité de la première classe, mais la nécessité physique des secondes n'est fondée que sur une nécessité morale « qui peut manquer, si Dieu le trouve bon » (1). Cette distinction de la nécessité métaphysique et de la nécessité physique fonde la distinction traditionnelle. « Ce qui « est *contre* la raison est contre les vérités absolument certaines « et indispensables, et ce qui est *au-dessus* de la raison est con- « traire seulement à ce qu'on a coutume d'expérimenter ou de « comprendre. » (2). Dans les mystères nous trouvons « une explication suffisante pour croire et jamais autant qu'il en faut pour comprendre » (3) τὸ ὅτι non τὸ διοτὶ, mais on peut réfuter démonstrativement les objections. « Nous n'avons pas besoin de « renoncer à la raison pour écouter la foi (4), ni de nous crever « les yeux pour voir plus clair, comme disait la reine Christine ; « il suffit de rejeter les apparences ordinaires quand elles sont « contraires aux mystères ; — ce qui n'est point contraire à la « raison, puisque même dans les choses naturelles nous sommes « bien souvent désabusés des apparences par l'expérience ou par « des raisons supérieures » (5).

Le tort de Bayle dans le procès qu'il fait à Dieu est précisément de s'en tenir aux apparences. On peut avoir permis le péché sans en être complice, malgré toutes les présomptions du monde. Un tuteur n'a que sa pupille à diriger (6). Le maître de l'Univers « *a eu une infinité d'égards* dont le résultat lui a fait juger qu'il « n'était pas à propos d'empêcher certains maux » (7). Nous ferions crédit à un homme qui couvrirait un pays de bienfaits, si on l'accusait d'un larcin, nous ne le jugerions pas d'après les vraisemblances ordinaires ; *a fortiori* Dieu qui nous a fait tant de bien.

1. 1re éd., p. 7.
2. P. 32.
3. P. 66.
4. Leibniz accepte ou feint d'accepter pour sincère cette tactique de *Bayle*, mais il compare le triomphe de la foi chez le critique « aux feux de joie que l'on fait après avoir été battu » (p. 50).
5. P. 49.
6. Allusion à la jeune fille envoyée au bal. Ailleurs : « Il semble que « Dieu soit une mère, un tuteur, un gouverneur dont le soin presqu'unique « regarde l'éducation, la conservation, le bonheur de la personne dont s'agit « et qu'ils négligent leur devoir. Dieu a soin de l'univers, il ne néglige rien, « il choisit le meilleur absolument » (p. 257).
7. P. 44.

Il ne faut pas déclarer inexistant tout ce dont on n'a pas une idée adéquate, claire et distincte. Il y a des connaissances obscures et confuses (1).

Leibniz touche ici au fond de l'éternel conflit entre deux catégories d'esprits et deux grandes philosophies.

La première partie des *Essais* traite essentiellement du mal moral. Les affirmations choquantes de Naudé et les reproches faits par Bayle à Dieu viennent de ce que l'un et l'autre se « représen- « tent Dieu comme un prince absolu, usant d'un pouvoir despo- « tique, peu propre à être aimé et peu digne d'être imité » (2). Mais Dieu ne possède pas l'absurde liberté d'indifférence (3). S'il était indifférent entre plusieurs plans il ne créerait pas. Agissant suivant la suprême raison il a fait le meilleur des mondes possibles. Nions dès lors qu'un monde sans péché ni souffrance eût été meilleur. Bayle objecte après Arnauld que sa puissance est donc bornée, ne pouvant pas réaliser un monde où le mal ne soit pas la condition du bien. — « On ne limite point la puissance de Dieu en disant qu'il ne saurait faire l'impossible. » (4). Or il lui est impossible de ne pas choisir le meilleur, puisque c'est sa bonté qui le pousse à créer. Son choix, d'une nécessité morale, reste libre puisqu'il ne rend pas impossibles les autres plans.

Dans une deuxième partie, Leibniz défend les propositions de Jaquelot contre les 19 maximes de Bayle.

Ne pas vouloir de créatures libres ou ne les vouloir qu'infaillibles ce serait ne laisser au monde qu'une espèce d'êtres et lui ôter cette variété qui fait une des perfections du plan le meilleur. Et « de dire que Dieu ne devait point donner un bien dont il sait « qu'une mauvaise volonté abusera, lorsque le plan général des « choses demande qu'il le donne, ou bien de dire qu'il devait « donner des moyens sûrs pour l'empêcher contraires à ce même « ordre général, c'est vouloir que Dieu devienne blâmable lui- « même pour empêcher que l'homme ne le soit » (5). Toutes les comparaisons de Dieu avec un médecin, un bienfaiteur, un ministre, un prince, clochent parce *qu'on connaît leurs devoirs.*

1. P. 88.
2. P. 113.
3. Elle supposerait un effet sans cause.
4. P. 105.
5. P. 246. On voit le rapport avec la doctrine de *Malebranche* sur l'inconvenance qu'il y aurait à ce que Dieu déroge aux lois générales. Malebranche dit subtilement : Dieu n'a pas voulu faire le monde le plus parfait possible, « mais seulement le plus parfait par rapport aux voies les plus dignes de lui » (Entret. sur la métaph., 1688, p. 151), savoir : un petit nombre de lois uniformes et fécondes dont le jeu permettrait quelques désordres parmi beaucoup de merveilles et de bienfaits.

Nous ne connaissons pas ceux de Dieu. De même qu'il ne faut pas isoler l'homme du monde pour juger équitablement sa destinée, il ne faut pas considérer isolément les attributs de Dieu et séparer sa sainteté de sa sagesse (1).

La troisième partie traite du *mal physique*. Mais, dit Leibniz, « les souffrances, les misères nous embarrasseront moins, étant des suites du mal moral » (2). Dieu qui veut antécédemment le bien et conséquemment le meilleur ne veut pas d'une manière absolue le mal physique, mais comme peine, amendement, exemple. Il est dans l'ordre et conforme à des lois générales que nous ne démêlons pas, comme dans les mathématiques les irrégularités apparentes de certaines *séries* qui cependant obéissent à une loi, comme une ligne capricieuse dont l'équation nous échappe.

La Théodicée offre une des principales solutions que la pensée chrétienne ait données au problème du mal (3). Au philosophe, Leibniz montre Dieu déterminé à créer le monde par la perfection de sa nature, auteur de tout ce qu'il y a de positif en nous, le mal n'étant que négation et venant des limites originelles de la créature, des idées des possibles que *Dieu n'a point faites puisqu'il n'est pas auteur de son entendement*. Au grand public il fait sentir l'injustice de ceux qui tantôt démontrent que l'homme n'est pas le roi de la création, tantôt somment Dieu de tout organiser pour son bien. Lui, utilise l'élargissement récent du monde pour noyer le mal humain dans l'immense bonheur du cosmos. Qui nous dit que toutes ces planètes ne sont pas remplies de félicité alors que la nôtre seule est malheureuse, à titre d'exemple ? Il y a dans les machines les plus parfaites des parties « souffrantes » ; pourquoi ne serions-nous pas celle-là ? « Il ne faut pas que les tuyaux d'un jeu d'orgue soient égaux. » (4). Le surplus de bonheur des bienheureux, des créatures non intelligentes pourrait largement compenser nos maux (5). Et s'il faut considérer le meilleur dans l'espace, il faut aussi l'envisager dans le temps, avoir égard aux états à venir de l'homme comme des autres créatures. *Omnia omnium causa, non hominis solum causa.*

1. Suivent des considérations sans valeur, parce qu'elles portent sur des impondérables, touchant la quantité comparée des biens et des maux sur la terre. Il y a plus de maisons que d'hôpitaux et de prisons. — Sans doute, mais tous les malades ne sont pas à l'hôpital, et la prison ne contient pas tous les pécheurs ni tous les esclaves.

2. P. 421.

3. On y « trouve *les meilleures solutions* qui eussent encore été données sur l'épineuse question de l'origine du mal. » *Formey :* « Hist. abrégée de la philos. », 1760, p. 281. Formey est wolffien. V. *N. r. l.*, 1710, t. II, 314, 363 : « Ouvrage excellent ».

4. Part. III, § 246.

5. Abrégé de la controverse, 2e objection.

Leibniz paraît satisfaire à la fois l' « orgueil » philosophique et l'humilité religieuse (1), le sentiment moral et le sentiment chrétien. Pour traiter la question de la Providence, les apologètes du XVIIIe siècle s'appuieront désormais sur lui (2). En 1759 à l'occasion du désastre de Lisbonne, Kant, encore endormi du sommeil dogmatique, écrivait ces mots leibniziens : « L'homme « est si épris de lui-même qu'il se considère purement et simple- « ment comme l'unique but des arrangements de Dieu... Nous « sommes une partie de la nature et nous voulons être le « Tout. » (3).

Mais il ne pouvait pas désarmer la critique (4). Il déforme sans le vouloir le Dieu personnel du christianisme. Il innocente bien l'Auteur des choses, mais celui-ci n'est plus le *Père*, le Père *tout puissant*. Il a trop répété : ne le comparez pas à un tuteur, à une mère. Ce Dieu qui n'est pas maître de son entendement, qui obéit à un fatalisme, moral sans doute, mais en fait aussi déterminant que le géométrique, apparaît nécessité. La création du monde est une mathématique divine en action (5). Dieu est par-dessus tout le Calculateur, l'Architecte : « *Cum Deus calculat et cogitationem exercet fit mundus* » (6). Cherchez-vous le Dieu d'Esaïe au cœur miséricordieux, ou celui de Jésus qui prend souci des asphodèles et des passereaux, à plus forte raison de chaque homme, vous trouvez un excellent mécanicien (7). Sur un point capital Leibniz, par sa notion de la liberté, aggrave les difficultés, loin de les résoudre. La punition de l'humanité pécheresse, ici-bas par le mal physique, plus tard par la damnation, devient une injustice plus criante quand on réduit notre liberté à la spontanéité (8). Le damné dont la volonté fut déterminée à un mauvais choix se plaindrait à bon droit qu'on lui vînt dire : votre volonté n'était

1. Il dirait volontiers avec l'ami de *Job :* « Veux-tu donc disputer avec Dieu parce qu'il ne rend aucun compte de ses actes ? » (Job 33, 13).

2. Dès 1711, il est cité dans des thèses soutenues à Genève sous la présidence de *Turrettin*. V. Bibliogr.

3. Sämmtliche Werke, éd. Hartenstein, I, 443, « Considérations sur l'optimisme », c. p. *Delbos :* « Philosophie pratique de Kant », 1905, p. 86.

4. « La résolution de ces difficultés, disait *Naudé*, a toujours été regardée en théologie comme la pierre philosophale en chimie, la quadrature du cercle en géométrie, le mouvement perpétuel en mécanique. » — La Souveraine perfection, p. 33.

5. « Ex his jam mirifice intelligitur, quomodo in ipsa originatione rerum Mathesis quædam divina seu Mecanismus metaphysicus exerceatur. » Phil. Schrif., éd. cit. VII, 304. V. *Couturat*, [88], p. 226.

6. *Couturat*, o. c., 191, note.

7. On ne peut pas dire que le mysticisme personnel de Leibniz éclate dans la Théodicée. Il transparaît aux seuls yeux avertis.

8. Théodicée, p. 162 sq.

pas nécessitée puisque le choix contraire était, théoriquement, possible. Ne retombons-nous pas dans la prédestination ?

Enfin, comme ses devanciers, Leibniz répond par des spéculations à des objections tirées de l'expérience. Il lui plaît d'appeler cette expérience une apparence (1), c'est au nom d'un *a priori :* l'existence d'un Dieu parfait que Bayle révoque en doute. Conclure du Tout à l'homme c'est conclure de l'inconnu au connu.

Aussi la controverse reste-t-elle ouverte. Si beaucoup d'esprits se rallient à son christianisme raisonnable, parmi lesquels *Pope, Rousseau, Mendelssohn,* d'autres reprendront les objections de Bayle : *Voltaire, Hume, Maupertuis,* et le sentiment le plus noble qu'ait connu le XVIIIe siècle, celui qui fera sa grandeur, le sentiment de la dignité humaine, malgré tout froissé par Leibniz, resurgira chez *Kant* avec une force triomphante (2).

III. — Le Christianisme anti-social
Saurin. — Bernard. — Benoist

Là où le génie d'un Leibniz a médiocrement réussi, les apologistes subalternes ne peuvent prétendre à mieux dire. Aussi répondront-ils de préférence à une critique de Bayle laissée dans l'ombre par les adversaires précédents : le vrai christianisme serait nuisible aux nations. Leur empressement peut s'expliquer par l'énormité du paradoxe, facile à réfuter en apparence. Mais ils sentent surtout qu'en un siècle où l'utilité sociale devient la préoccupation dominante, c'est porter un coup mortel à une doctrine que la montrer ennemie de la société.

Saurin

C'est la seule idée que Saurin réfute dans un sermon dirigé contre Bayle. Il traite de *l'accord de la religion avec la politique* à l'occasion d'un texte des Proverbes (**14**, 34) que Bossuet aurait pu mettre en tête de son traité sur le même sujet (3). Bayle disait : « Une société toute composée de vrais chrétiens et entourée « d'autres peuples ou infidèles ou chrétiens à la mondaine, tels « que sont aujourd'hui et depuis longtemps toutes les nations où « le christianisme domine, serait-elle propre à se maintenir ? Je « crois que non. » (4). Saurin répond : « la justice (5) élève une

1. P. 96.
2. V. *Victor Monod,* [168], 105.
3. « *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte* », La Haye, 1708-25, 5 v. 8°, t. III, 1e sermon.
4. Continuat. des Pensées, c. 124. O., III, 360 *b*.
5. Au sens biblique et complet du mot : toutes les vertus du juste.

nation » ; or la religion a pour but la justice. — Mais il y a eu des états païens florissants. — Probablement parce que les plus fausses religions ont certains principes de droiture communs avec la vraie. La religion qui prescrit l'amour mutuel soutient la société en général, formée pour l'aide mutuelle, soutient chaque gouvernement particulier puisqu'elle rend le monarque juste, ôte à l'aristocrate le désir de primer, éteint dans les démocraties la haine des supériorités et le goût des factions.

Voilà qui va bien et Saurin prouve agréablement que la vie intérieure d'une société chrétienne serait en effet bien réglée. Puisque les devoirs civiques coïncident ou voisinent avec les lois morales, une religion qui rend l'homme moral en fera un bon citoyen. Mais les difficultés commencent avec les relations extérieures d'un peuple, la société des nations, surtout au temps de Bayle, étant livrée à l'anarchie. Si, à la rigueur, une société non menacée n'a pas besoin d'avares et d'ambitieux pour prospérer, une société entourée de rivaux ne peut pas mépriser ses intérêts temporels. De plus Saurin glisse sur une difficulté capitale, celle de la guerre. Il dit que les membres de cette société chrétienne se battront pour être agréables à Dieu. Mais la résistance violente est-elle compatible avec le vrai christianisme ? — Enfin les exemples de nations religieuses et prospères qu'il invoque : Egyptiens, Perses et Romains, ne sont guère valables puisque leur religion ne leur prescrivait pas les vertus de renoncement proprement chrétiennes.

Ainsi le prédicateur passe à côté de l'obstacle. D'autres plus hardis s'y briseront.

Bernard

Jacques Bernard avait consacré plusieurs articles des *Nouvelles de la république des lettres* (1) aux prétendus méfaits des religions en général et particulièrement du christianisme. Ses réponses sont intéressantes et assez fortes. Mais la source des « paradoxes » de Bayle est l'idée que la morale n'est pas fondée sur l'idée de Dieu. Il lui suffisait de confirmer son principe, pour ruiner la réfutation de Bernard qui suppose le principe contraire. Les deux thèses discutées sont : *l'athéisme est moins funeste que la superstition ; — une société de vrais chrétiens ne pourrait pas se défendre.* La première met en conflit les deux principes de la morale (2), la seconde l'interprétation littérale de certains préceptes de Jésus et celle qui cherche l'esprit sous la lettre.

1. 1705, p. 123, 289, 317 ; — 1707, janv., p. 8, juil. 69, août 168, sept. 286.
2. *Bayle* prétend qu'il en est de la vertu et du vice comme du bon et du mauvais raisonnement. Les athées croient qu'on doit raisonner juste *parce que c'est conforme à la nature de l'homme ;* ils pratiqueront la vertu par la même raison.

Les athées sont si convaincus que la religion moralise, qu'ils accusent les politiques de l'avoir inventée pour servir de frein (1). Le 6e livre de l'Enéide prouve que l'idolâtrie elle-même réprimait les vices. Bayle devait comparer à l'athéisme le mélange de bien et de mal qu'elle offrait « et non un extrait pur et simple de tout ce qu'il y avait chez les païens d'erreurs et de crimes » (2). A côté de Vénus est Diane. En revanche il suppose bien gratuitement que « les athées ne seraient jamais qu'un cœur et qu'une âme » (3), comme si les passions humaines ne savaient trouver d'autres prétextes de discorde que les prétextes religieux ! L'athéisme donne à un malade un pur poison, le paganisme un poison mêlé d'antidote, qui tuera moins sûrement.

Quant à la résignation qui ferait la faiblesse d'une société chrétienne, elle n'est recommandée que par certaines expressions manifestement outrées de Jésus. Il reprit celui qui l'avait frappé. En tout cas « ce serait très mal entendre ses préceptes que de pré« tendre que ce qu'il a dit des vengeances particulières doive « s'étendre jusques aux souverains et aux Etats » (4). Un état chrétien serait fort, ayant moins de guerres qu'un autre, une armée saine et faisant bon marché des biens terrestres et de sa vie, le prestige que donne un gouvernement vertueux. La bonne foi de sa diplomatie le rendrait-elle inférieur ? non, la meilleure finesse est de n'en pas avoir. Jusque là Bernard fait bonne figure. Mais quand Bayle détaille avec complaisance toutes les variétés d'immoralité que la guerre résume et dont un vrai chrétien serait incapable, notre auteur ne trouve rien à opposer que ce principe malsonnant : les devoirs des états ne sont pas ceux des particuliers, ce qui revient à dire : un état ne peut pas vivre conformément aux préceptes du Christ pris même dans leur sens le plus métaphorique, et c'est tout ce que Bayle voulait démontrer.

Benoist

Elie Benoist (5) qui réfute à son tour Bayle à travers *Toland*, conteste l'existence de peuples athées que le sceptique accepte

1. Objection solide que Bayle ne parvient pas à démolir.
2. N. r. l. [63], janv. 1707, p. 163.
3. *Ib.*, 540. Bernard manquait de documents sur la prétendue félicité des peuplades sauvages, que Bayle exploite.
4. Juil. 1707, p. 77.
5. Pasteur de l'église wallonne de Delft, né à Paris en 1640, mort à Delft en 1728, auteur de « l'Histoire de l'Edit de Nantes ». L'ouvrage dont il est ici question est le *Mélange de remarques critiques, historiques, philosophiques et théologiques sur les deux Dissertations de M. Toland, intitulées l'une « L'homme sans superstition », l'autre « les Origines judaïques »*, Delft, 1702, 8°. La préface est une défense de la preuve par le consentement universel. *Benoist* est un assez libre esprit qui admet la haute antiquité du monde et l'inauthenticité du Pentateuque.

sans contrôle, en négligeant pour une fois les scrupules habituels de sa critique. Les jésuites, comblés en Chine, jugent tout le peuple d'après la cour. Mais que savons-nous si le fort n'y opprime pas le faible ? Nous savons en tout cas que le peuple est pire qu'esclave et qu'il y a eu des guerres civiles. Le récit du P. *Le Gobien* touchant l'athéisme aux Iles Marianne est suspect. Comment des indigènes qui croient l'âme immortelle peuvent-ils être athées ? Benoist remarque justement que Bayle et Toland nous montrent un athée d'un bon naturel et un superstitieux d'un mauvais naturel, mais il a tort de le leur reprocher, car Bayle veut simplement prouver que les mauvaises croyances de l'athée ne gâtent pas un bon naturel et que les croyances plus saines du superstitieux n'améliorent pas un mauvais naturel. Cette réfutation, qui est une des meilleures, tombe donc à faux sur un point important.

CHAPITRE VI

De Bayle à Voltaire

Le premier choc de la critique et de la foi avait été grandiose. D'un côté Spinoza, Simon, Bayle, de l'autre Pascal, Malebranche, Leibniz, pour ne nommer que les athlètes. L'âge suivant n'assistera plus guère qu'à des combats inégaux.

En attendant la venue du génie du siècle, la lutte paraît s'assoupir si l'on en trace la courbe en ne joignant que les sommets. En fait elle se poursuit sans répit; nous voyons Voltaire se former idée par idée dans les productions manuscrites d'incrédules subalternes (1). Seulement, de « l'Histoire des oracles » et du « Dictionnaire historique » aux « Lettres anglaises », l'irréligion française ne publiera qu'un ouvrage important, les *Lettres persanes,* et cet ouvrage impertinent qui eut dix éditions dès la première année fut entièrement négligé par les apologètes, comme par les évêques et la Sorbonne plus occupés des derniers « Appelants ». Le venin déiste s'y cache ; les critiques les plus grosses ne portent pas le plus loin. Montesquieu approuvant le divorce, ou reprenant de vieilles plaisanteries protestantes sur l'idole du Vatican et sur le célibat des moines, n'ébranlait pas le christianisme dans ses fondements. Les Lettres étaient surtout politiquement scandaleuses ; peut-être aussi le côté galant de l'ouvrage fit-il baisser les yeux aux théologiens (2). Quoi qu'il en soit, leur attention était ailleurs.

Le déisme anglais

De 1708 à 1734 c'est l'Angleterre qui mène le train. Une pléiade de déistes s'emploie à monnayer Bayle et enhardit par son exemple les mécréants français auxquels elle donnera d'abord le ton. Leurs incisives productions passent la Manche, quelquefois traduites par les *réfugiés* qui font circuler les idées. Ces mêmes réfu-

1. V. sur ces ouvrages qui circulaient sous le manteau, *Lanson :* « Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750 » (R. h. l., janv.-mars et avr.-juin 1912).

2. C'est un peu l'opinion de *Michelet ;* la frivolité couvrit tout. (Hist. de France, t. XV, 425). La seule protestation vint de *Marivaux,* dans *le Spectateur français* (1722-23, n° 8). Il dit que l'auteur compromet par son badinage la gravité des questions traitées. La première réfutation ne parut qu'en 1751 : *Les Lettres persanes convaincues d'impiété,* par l'abbé *Gaultier.* V. chap. suiv. I, § 7.

giés exportent encore davantage la littérature chrétienne, que les attaques de la libre pensée anglaise ont fait fleurir avec vigueur (1). Si Desmaizeaux, Rousset, Garrigue rendent accessibles à tous nos gens Collins et Wollaston, *Barbeyrac* traduit les sermons de Tillotson, *Joncourt* ceux de Sherlock ; *de Marmande, Mazel, Lemoine* les traités apologétiques du même, sur l'immortalité, la résurrection, les prophéties ; *Ricotier* ajoute la clarté de notre langue aux démonstrations à la fois serrées et prolixes de Clarke ; *de La Chapelle,* en traduisant l'ouvrage de Ditton sur la résurrection de J.-C., fait à une apologie médiocre un honneur bien immérité (2).

Ainsi pendant une quinzaine d'années le public français, — tant les dévots que les impies, — va se nourrir de la pensée anglaise (3).

Cette pensée est, il est vrai, pour une bonne part issue de France ; pour la première fois, non la dernière, les Français faisaient fête à leurs idées retour de l'étranger. Nous ne prétendons certes pas que les déistes qui ont été les maîtres les plus directs et les plus authentiques de Voltaire fussent de fidèles interprètes de toute la pensée baylienne. L'implacable critique aurait désavoué ces spiritualistes, si préoccupés dans l'ensemble des intérêts de la religion. Leur nom même est incompatible avec le naturalisme auquel Bayle paraît aboutir. Mais ce naturalisme, si bien dégagé par les modernes qui ont lu Auguste Comte, seuls et seulement vers le milieu du XVIIIe siècle les matérialistes l'utiliseront. Comme les protestants rationaux et plus fortement, les déistes anglais ont subi l'influence du Bayle première manière, ennemi du surnaturel et des dogmes, champion de la conscience humaine et de la raison. Ils s'échelonnent par degrés insensibles entre Leclerc et Voltaire, du pieux Locke à l'injurieux Toland qui finira par dépasser le déisme (4). Ils ont certainement contribué à vulgariser Bayle en France même, par la forme nette qu'ils ont donnée à ses principales thèses, par l'exagération de quelques-unes. *Toland* reprend la critique du « consentement universel » et soutient à

1. Le physicien *Robert Boyle* (1627-91) avait légué un fonds dont les revenus annuels (50 livres sterling environ), devaient servir à récompenser le prédicateur qui prêcherait 8 sermons apologétiques dans une église désignée. *Bentley, Clarke* et d'autres profitèrent de cette fondation et publièrent leurs discours.

2. Nous mentionnons dans notre Bibliographie les principales de ces traductions.

3. *Barbeyrac* peut publier jusqu'à 7 volumes de sermons de *Tillotson* sans lasser ses lecteurs.

4. *Lettres à Serena,* 1704. Ses derniers ouvrages, *Nazarenus* 1718, *Pantheisticon* 1720, sont panthéistes.

son tour l'athéisme préférable à la superstition (1). *Tindal* établit la raison juge légitime des dogmes (2). *Mandeville* adopte le paradoxe des croyances sans action sur la conduite et montre que les vices privés créent la prospérité publique (3). *Collins*, faussant la juste protestation de Bayle contre le préjugé qui fait l'athée nécessairement scélérat, nous présente un libre penseur nécessairement vertueux (4).

Ils agissent aussi sur le public français par leurs doctrines propres. On en connaît les points communs. Elles se trouvent déjà chez *Herbert* le fondateur de l'école (5), elles sont parfaites chez *Tindal* (6) le plus systématique de ses disciples. Il y a dans toutes les religions un même fond qui en est la substance essentielle ; le bon sens y reconnaît la loi naturelle primitive à laquelle les divers peuples ont fait des additions diverses. Il y a un Dieu organisateur du monde par des lois immuables. Il faut l'honorer ; mais la religion se réduit à la morale que la lumière naturelle nous révèle suffisamment : l'adoration que Dieu aime, c'est la vertu. Cette vie sera suivie de rétributions. Le surplus est le fait des prêtres qui ont transformé la religion en superstition.

Comme les protestants français, les déistes anglais sont violemment anticléricaux, ayant les uns et les autres sous les yeux une religion dominante très ecclésiastique, ritualiste, intolérante, où les serviteurs de Jésus n'étaient pas détachés des grandeurs temporelles.

On sait quelles habitudes d'esprit et quels sentiments ces écrivains ont contribué à entretenir chez les libres esprits de France: l'anticléricalisme âpre, l'identification de la raison et du bon sens, la confusion de la religion et de la superstition, l'inintelligence historique et psychologique qui réduit les choses religieuses à un commerce entre imbéciles et imposteurs.

Soit manque d'envergure, soit que l'esprit « analysant » du

1. Dans l' « *Adeisidæmon* », 1709.

2. « *Christianity as old as the creation, or the Gospel a republication of the religion of Nature* », 1730. Le Christianisme aussi ancien que la création, ou l'Evangile (considéré comme une) réédition de la religion naturelle.

3. « *The fable of the bees* », 1714. La fable des abeilles.

4. « *A Discourse of free thinking* », 1713. Discours sur la liberté de penser. Cette affirmation, aussi gratuite que l'affirmation contraire, avait été déjà produite par le français *Cotolendi* dans le 5e tome de « *l'Espion du grand Seigneur* » publié en 1696 : « Je leur trouve en tout de la probité et de la bonté, et ils vont beaucoup plus loin que les bigots du siècle pour la véritable vertu. » Ed. de 1756, t. V, 178, c. p. *Lanson :* R. des cours, 10 déc. 1908, p. 217.

5. « *De veritate, prout distinguitur a revelatione, a verisimili, a possibili et a falso.* » Paris, 1624.

6. O. c., 1730.

siècle agisse en eux, aucun de ces polémistes n'a produit contre la religion chrétienne une œuvre synthétique et complète, analogue au Traité de Spinoza, où la foi traditionnelle soit ébranlée dans *tous* ses fondements. Les assaillants se spécialisent, c'est un des caractères de la période où nous entrons. *Collins* s'en prend aux prophéties (1), *Woolston* aux miracles (2). Dans les églises mêmes les déistes trouvent d'involontaires associés pour cette démolition pierre à pierre. Après la preuve secondaire par le témoignage des oracles, que Fontenelle a renversée à tout jamais, c'est l'argument plus considérable de Huet que l'on ébranle. Il était hasardeux, mais voici : les assauts se multiplient contre les colonnes du Temple, contre les manifestations du surnaturel dans le temps et dans l'espace, les prophéties et les miracles déjà minés par Spinoza. Bien plus, les preuves jamais contestées, le *quid inconcussum* de la foi : l'excellence du christianisme et la supériorité de sa morale vont être affaiblies par des mains chrétiennes. Telle sera l'œuvre propre du siècle, la guerre au surnaturel : point de surnaturel dans l'histoire, ni dans les faits réputés merveilleux, ni dans les hommes soi-disant inspirés, — point dans la nature et dans l'âme esclaves du déterminisme, — point dans la destinée humaine que tout montre sans lendemain.

La défense suit naturellement l'attaque. Comme il n'y a point de Pascal ni d'Abbadie pour faire front de tous côtés, comme aussi les lecteurs deviennent frivoles et ne tolèrent plus les ouvrages compacts (3), il y a beaucoup d'apologies partielles et les défenses générales elles-mêmes portent particulièrement sur les points le plus menacés. Les défenseurs sont nombreux et vaillants. Mais, dans l'église romaine, jansénistes et jésuites (4) s'usent en luttes fratricides, les réfugiés ont une pléiade d'esprits de valeur, aucun talent de premier ordre. Aussi dans la période que closent la *Lettre à Uranie* et les *Lettres anglaises*, — couronnement tout autant que début, — les apologistes vont perdre du terrain. Théologiens honorables et médiocres, dans le plus digne sens du mot, ils commencent à devenir inférieurs à une tâche de plus en plus lourde.

1. « *A Discourse on the ground and reasons of the christian religion* », 1724. Discours sur le fondement et les motifs de la foi chrétienne.

2. « *Discourses on the miracles of our Saviour* », 1727-28. Discours sur les miracles de notre Sauveur.

3. Ils sont « fort paresseux », disait *Fontenelle* dans la préface de l'Histoire des oracles.

4. On a dit que les jésuites avaient été seconds dans tous les genres, avec une multitude de talents, aucun génie. Je ne sais si c'est vrai partout. C'est exact pour l'apologétique.

I. — Etat des esprits au début du XVIIIe siècle
Progrès de l'incrédulité

L'état des esprits n'était pas fait pour la leur rendre aisée.

Nous ne manquons pas d'ouvrages qui nous permettent de connaître le degré et les formes de l'incrédulité au début et au cours de la période que nous étudions, ainsi qu'à la veille des Lettres anglaises (1).

En 1683 le P. *Boutauld* avait publié un recueil de dialogues apologétiques qu'il prétend tirés des manuscrits et des mémoires du P. *Cotton*, le confesseur de Henri IV (2). Ce livre très curieux peut servir rétrospectivement de point de repère pour mesurer le chemin parcouru vers 1690. L'auteur nous montre une irréligion non scientifique ni historique (3) sans doute mais philosophique, où la raison sous la forme du bon sens a sa part. L'impatience de la règle morale ne fait plus seule le libertin dont on écrit : « Il « ne pouvait souffrir qu'on entreprît de le convaincre d'aucune « de nos vérités chrétiennes *autrement que par des raisons*, ni « qu'on lui dît : croyez. Il voulait qu'on montrât les choses à ses « yeux. » (4). Nous savons comment Bayle a porté à sa perfection cet état d'esprit critique.

Au début de notre période *La Bruyère*, dans son chapitre *des Esprits forts*, mentionne naturellement les traits que les croyants ont toujours attribués à l'impie ; d'après lui l'athée sobre et chaste n'existerait pas encore (5), l'athée bon teint encore moins : « quand l'hydropisie est formée, l'on quitte sa concubine et l'on « croit en Dieu » (6). Il est vrai que le moraliste a surtout vécu parmi les mécréants hommes du monde. Il relève aussi chez eux un sentiment signalé depuis Cotton par tous les apologistes qui ont fréquenté la noblesse (7), la singularité aristocratique : « il ne faut pas que dans une certaine condition l'on songe à croire comme les savants et le peuple » (8). Mais voici qui est nouveau :

1. En dehors des ouvrages hardis tels que les *Voyages de Jacques Massé* ou *l'Espion du grand Seigneur*, et des manuscrits violemment impies (V. *Lanson*, [100] qui dépassent parfois l'opinion moyenne, nous avons une source sûre dans les apologies dialoguées où les objections du moment paraissent sous leur forme contemporaine. Ainsi la « *Démonstration* » de *B. Lamy* en 5 entretiens (1688-1711).

2. « *Le théologien dans les conversations avec les sages et les grands du monde* », Paris, 1683, 1re.

3. Quand le théologien avance : Platon a deviné la Trinité, ses interlocuteurs n'en savent tirer aucun avantage (dial. 3).

4. P. 141.

5. Pensée 10.

6. Pensée 6.

7. V. le P. *Rapin* : « La foy des derniers siècles », Paris, 1679, 12.

8. Pensée 5.

« quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages « et perdent le peu de religion qui leur restait : ils voient de jour « à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémo- « nies » (1), ou s'ils ne voyagent pas eux-mêmes les récits d'un Tavernier, d'un Chardin les leur montrent (2). Ils restent incapables de fixer leur choix ; leur paresse d'ailleurs les laisse dans l'indifférence, pire que l'hostilité. « Ils ne nient ces choses ni ne les accordent ; ils n'y pensent point. » (3).

Une dizaine d'années plus tard, *Leclerc* publiait une étude plus approfondie sur « *les raisons générales qui portent les incrédules à rejeter la religion chrétienne* » (4). Cet ouvrage dont Bayle écrivait qu'il méritait d'être lu (5), fut trois fois réimprimé dans la période qui nous occupe (6). Il est intéressant, comme toutes les productions de ce fertile esprit, et joliment composé. L'auteur examine les motifs d'incrédulité qui naissent de la disposition intérieure des incrédules, ceux que leur fournissent les chrétiens, ceux que leur fournit le christianisme. C'est tout d'abord le défilé classique des passions, obstacle bien plus grand que les mystères, puisqu'on voit des sceptiques notoires comme Julien ou Mazarin croire magiciens et astrologues. L'orgueil se complaît dans les opinions singulières comme le panthéisme. Il est dur à un gentilhomme de partager les idées d'un homme du commun. Les personnes de qualité, les gens d'épée sont d'ailleurs mal à l'aise dans les sujets abstraits ; bien peu conçoivent les raisons qui fondent le christianisme. Quant aux personnes capables de raisonner, elles sont pénétrées de l'hypothèse cartésienne : ce qu'on ne conçoit pas distinctement n'est pas.

Mais voici plus original : Leclerc est, à notre connaissance, le premier protestant qui ait secoué avec impatience les traits dirigés contre le christianisme et qui atteignent le catholicisme seul. Il ébauche un développement devenu classique chez les apologistes réformés sur le tort fait au Christ par Rome : l'interdiction d'examiner, la morgue persécutrice, l'absurdité visible de la Transubstantiation, les faux miracles modernes, autant de motifs d'incrédulité qui désolent. Ses successeurs y ajouteront le commerce des choses saintes, l'idolâtrie, que sais-je, et renverront comme lui à l'évangile ceux que le trafic des messes ou l'opulence

1. Pensée 4.
2. *Tavernier* : « Voyage en Turquie, en Perse et aux Indes », 1676-79, 3 v. 1°. *Chardin* : « Voyage en Perse », Lond., 1686.
3. Pensée 16.
4. *De l'Incrédulité*. Amst., 1696, 8°.
5. *Let. à l'abbé Dubos*. 19 avr. 1696 (R. h. l., avr.-juin 1912, p. 452).
6. En 1714, 1722, 1733.

de certains évêques a éloignés de la foi. Dans le *Discours sur l'existence de Dieu* par lequel *Basnage* ouvre son « *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament* » (1) l'auteur estime qu'il est de véritables provocations à l'athéisme : « On a de la peine à ne « rire pas lorsqu'on voit un homme qui croit servir Dieu en « baisant l'os décharné de quelque homme mort depuis longtemps « ou bien en encensant une image insensible et morte. Le nombre « prodigieux de miracles non seulement inutiles mais badins, « ridicules, imaginés avec peu d'esprit et qu'on ne laisse pas de « soutenir avec chaleur et avec des anathèmes, dégoûte les esprits « solides. » (2).

Leclerc relève aussi une idée commune aux apologistes de tous les bords et inutilement choquante : celle que la religion est faite pour Dieu, un Dieu glorieux qui aurait besoin d'hommages. La religion est faite pour les hommes, pour les rendre heureux, non pour Dieu qui peut se passer de nos temples (3).

Enfin, pour la première fois apparaît sous une forme nette le principe déterministe comme obstacle à croire : *ce qui a été est et sera l'avenir*. Un savant a réfuté les mensonges des poètes sur les Centaures et les Géants. L'esprit plein de ce principe, il tiendra qu' « on ne peut pas croire ce dont on n'a point vu « d'exemple et dont on n'a pas de témoins oculaires et dignes de « foi, de qui l'on puisse s'informer » (4). C'est la plus grande nouveauté de l'âge où nous entrons. Jusque-là les *difficultés* étaient philosophiques, les difficultés d'ordre scientifique ont surgi.

L'initiation scientifique et déterministe

On n'en est pas surpris quand on voit à quel point l'engouement pour les sciences va répandre dans le public cultivé et le public mondain *l'état d'esprit déterministe*. Dès 1681 on saisit dans l'ouvrage bizarre d'un chimiste amateur, où quelques hardiesses fumeuses alternent avec des chapitres de théologie orthodoxe, la soudure entre le déterminisme philosophique de Malebranche et le déterminisme scientifique auquel ses recherches personnelles introduisent l'auteur. Le sieur *Parisot*, maître ordinaire en la Chambre des comptes, veut démontrer Dieu par la chimie, la Trinité par les 3 éléments chimiques du monde, la résurrection par l'immortalité de ces 3 principes. Peu importent ces divagations, mais ce qui est intéressant ce sont les tendances détermi-

1. Amst., 1704, fol.
2. P. 12.
3. O. c., 2e part., c. 6. On sait avec quelle verve *Voltaire* est revenu sur ce sujet. *Masson* a fort bien étudié cette adaptation des idées religieuses à « l'utilitarisme eudémonique » du XVIIIe siècle. [166], t. I, 241 sq.
4. P. 55.

nistes du bonhomme, le cartésianisme radical qui lui fait assigner aux passions une cause toute physique : l'acide ferment du chyle influe sur les cinq sens et se les asservit. Nos tempéraments venant de l'hérédité et des astres, nous ne sommes pas responsables du fond de notre caractère, aussi cessons de disputer sur les grâces de Dieu. Il méprise fort les miracles. Utiles jadis pour établir la religion parmi les petits esprits, ils ne sont plus aujourd'hui nécessaires. « Dieu se fait en quelque façon mieux connaître par l'ordre de la nature. » (1).

Cet ordre de la nature était alors bien plus sensible dans la science de Képler que dans l'art informe des chimistes. C'est l'astronomie, la première, la plus simple et la plus mathématique des sciences qui a fait l'éducation déterministe de l'humanité.

Fontenelle

Tout a été dit sur le rôle joué par *Fontenelle* dans l'initiation scientifique de nos Français (2). Les *Entretiens sur la Pluralité des mondes* en vulgarisant le système de Copernic chassaient la Terre et l'Homme du centre du monde, sapaient la Genèse et rendaient suspecte la Rédemption. Mais ils avaient, à notre point de vue, un effet bien plus essentiel : ils donnaient à des esprits novices en ces matières le *sens de la loi.* Ils tiraient de la science où les nombres règnent en maîtres un type des rapports nécessaires des choses. Et par delà Genèse et Rédemption cela heurtait l'idée d'un Dieu libre, dont au même moment Bayle niait la providence. Ayant imprimé ce modèle dans les esprits, Fontenelle pouvait désormais par l'*Histoire de l'Académie* poursuivre la vulgarisation de l'espérance cartésienne : la possibilité de réduire un jour toutes les sciences à la forme mathématique, forme parfaite de la connaissance (3). M. Maigron a excellemment relevé comment l'auteur des *Eloges des Académiciens* fit sentir à ses contemporains la solidarité des sciences et comment, grâce à la

1. *La foi dévoilée par la raison dans la connaissance de Dieu, de ses mystères et de la nature.* Paris, chez l'auteur, 8°, p. 238.

2. V. *Maigron :* « Fontenelle », Plon, 1906, 8°, passim et notamment 287 sq. *Lanson :* « La formation de l'esprit philosophique ». R. des cours, 26 nov., 3 déc. 1908. Ce dernier a établi que « le mouvement scientifique est antérieur à Fontenelle et le dépasse » (26 nov., p. 117). Nous ne pouvons que renvoyer à cette démonstration magistrale. On trouvera aussi un excellent chapitre sur l'éducation scientifique de l'esprit public dans *Dufourcq :* « L'Avenir du christianisme », Bloud, 1904, 8°, l. III, c. 9, p. 713 sq., et des vues claires et justes dans l'œuvre trop oubliée de *Portalis :* « De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le XVIIIe siècle. » Paris, 1820, 2 v. 8°. V. 3e éd. ib., 1831, t. II, 173 sq. « L'Esprit philosophique doit beaucoup aux sciences exactes. »

3. V. le *Discours sur l'utilité des mathématiques et de la physique*, en tête de l' « Histoire de l'Académie ». Cf. *Maigron*, 331 sq., 393 sq.

communication constante qu'il maintenait entre les divers spécialistes, ses collègues, et ceux-ci et le grand public, la réorganisation de l'Académie opérée en 1699 porta tous ses fruits.

La gratitude de ceux qui savouraient par lui les doux fruits de la science sans connaître l'amertume de l'étude est à peine concevable. Vauvenargues appelle ce vulgarisateur « un des plus grands philosophes de la terre », un homme qui a « donné de nouvelles lumières au genre humain » (1).

Contrairement à ce que les modernes pourraient croire, eux qui voient un million d'impiétés dans la Pluralité des Mondes, cet opuscule n'excita pas d'emblée l'inquiétude des hommes de foi. Bien peu en sentirent le venin. Le danger n'était pas autant qu'on l'imagine dans l'élargissement de l'Univers. Aussi bien Pascal, La Bruyère, Euler en ont tiré des motifs d'adoration. « Si « un homme était situé dans une étoile, notre soleil, notre terre « et les trente millions de lieues qui les séparent, lui paraîtraient « un même point : cela est démontré. » Et *La Bruyère* s'émerveille de l'ordre précis et constant qui régit ces grands corps dans « cet espace immense ». Peut-on douter d'un Organisateur ? « Lucile, si c'est par hasard qu'ils observent des règles si inva- « riables, qu'est-ce que l'ordre ? qu'est-ce que la règle ? » Système de Ptolémée, système de Copernic, qu'importe ? ce dernier « ne diminue rien du merveilleux » (2).

Le pasteur *Martin,* auteur d'un honnête *Traité de la religion naturelle* (3) cite même Fontenelle pour exciter ses lecteurs à la piété. Celui-ci n'enseigne-t-il pas, dans l'Histoire de l'Académie de 1707, qu'une simple tache du soleil est 1727 fois plus grande que la Terre. Qui n'admirerait après cela l'étendue de la création ? (4).

Aussi l'hypothèse des habitants des planètes, suggérée par la Pluralité des mondes, n'émeut-elle pas autrement le bon chrétien qu'est La Bruyère. L'homme de lettres ramène froidement l'homme de science à la considération du connaissable et aux données positives, dont le Flammarion du XVIIe siècle s'était, avec quelques précautions de forme, écarté. C'est une assez jolie leçon de méthode adressée au conteur de « la dent d'or ».

1. Œuvres posthumes, c. p. *Maigron,* [103], 412.
2. « Des Esprits forts », vers la fin.
3. Amst., 1713, 8°. *Martin* était pasteur à Utrecht. Il a fait une révision de la Bible d'*Olivetan* (1696-1707) qui est restée en usage dans les églises françaises jusqu'au XIXe siècle. Cette version consciencieuse et barbare ne fut pas entièrement supplantée par la révision d'*Ostervald* (1744).
4. C. 11. L'auteur d'une critique des « Entretiens » parue dans les *Nouvelles de la république des lettres* (oct. 1699, p. 386) conteste simplement la mécanique de Fontenelle.

« Vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'Univers que « Dieu ait si bien traités ? S'il n'y a point dans la lune ou d'autres hommes « ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisés ? Vaine curiosité, frivole « demande ! La terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons et nous savons « que nous l'habitons. — Vous avez *observé* la lune, vous avez reconnu ses « taches, ses abîmes... tous les astronomes n'ont pas été plus loin. Imaginez « de nouveaux instruments, *observez*-la avec plus d'exactitude : voyez-vous « qu'elle soit peuplée, et de quels animaux ? ressemblent-ils aux hommes ? « Sont-ce des hommes ? Laissez-moi voir après vous ; et *si nous sommes* « *convaincus* l'un et l'autre que des hommes habitent la lune, examinons « *alors* s'ils sont chrétiens, et si Dieu a partagé ses faveurs entre eux et « nous (1). »

Ce n'est donc pas cette petite infraction à la sévère méthode des savants qui est redoutable, c'est la méthode elle-même, appliquée rigoureusement : ne rien avancer qui ne soit démontré, prouvé par le raisonnement ou constaté par l'expérience.

C'est aussi l'immense orgueil dont les premières découvertes scientifiques (2) remplissent le cœur de l'homme. On va répétant que l'élargissement du ciel laissait l'homme humilié sur son grain de poussière. Nous sommes plus frappé de l'exaltation de sa dignité, que les chrétiens eux-mêmes ressentirent. Poussière, soit, mais qui embrasse le monde. Pascal redresse le roseau pensant avec un frémissement de fierté. La Bruyère cesse de dénigrer, quand il parle du « petit animal relégué en un coin » qui « *s'est* « *fait une méthode infaillible* de prédire à quel point de leur « course tous ces astres se trouvent d'aujourd'hui en 2, en 4, en « 20.000 ans » (3). L'abaissement de l'homme « relégué » est compensé par la conviction qu'il possède les clés de la connaissance et de la puissance. L'observation armée du verre grossissant, le calcul — perfectionné depuis par Descartes — ont d'abord conduit l'homme, pénétré de l'enchaînement nécessaire des choses,

1. *Esprits forts*, 45. On ne peut mieux dire. N'ayant aucune répugnance à admettre tous les hommes ou êtres supérieurs que l'on voudra dans toutes les planètes que l'on voudra, nous sommes un peu surpris que l'on traite sérieusement la suggestion puérile et extra scientifique de *Fontenelle*. Quand il dit : « *toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avez ;* « la ressemblance entière des planètes avec la Terre qui est habitée, l'impossi- « bilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la « fécondité et la magnificence de la nature, de certains égards qu'elle paraît « avoir eus pour les besoins de leurs habitants, comme d'avoir donné des lunes « aux planètes éloignées du soleil et plus de lunes aux plus éloignées » (6e soir), il raisonne sur de grossières analogies, comme si l'homme ne pouvait pas être une « réussite » exceptionnelle, réalisée dans un petit coin de l'univers où s'offrent les complexes et très étroites conditions nécessaires, — à notre connaissance, — à la vie d'un être pensant, et pas ailleurs. N'insistons pas. *La Bruyère* dit bien : *observons*, nous verrons ensuite. — Le discours à *Lucile* date de 1692 (7e éd.).

2. On en trouvera le relevé dans *Baudisson :* « Essai sur l'union du christianisme avec la philosophie », Paris 1787, 12.

3. Esprits forts 43, vers la fin.

à la conquête du ciel. Que ne pourront-ils pas désormais ? Nous ne savons pas tout, mais nous savons la vraie méthode.

Fontenelle n'apparaît guère plus modeste qu'un docteur de Sorbonne, détenteur de la vérité (1).

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas une leçon de modestie que l'homme du XVIIIe siècle retirera de ses écrits et de cette excursion au-delà des vieux murs du monde. Le triomphant « *refert nobis victor* » de Lucrèce exprime le vrai sentiment de nos gens, aux yeux de qui l'homme miroir de l'univers grandit, à mesure que Dieu s'éloigne. L'humilité est une attitude essentiellement religieuse, et quand les hommes de foi reprochent aux autres *l'orgueil*, nous ne savons ce qu'ils entendent, si ce n'est cette ferme confiance dans l'esprit humain que les « Entretiens » de Fontenelle inspirent.

Mais, grandi ou humilié, peu importe ; il reste que les sciences impriment à cet esprit, selon le mot de Jaquelot, « *des plis funestes à la religion* ».

Dans la préface de son *Traité de l'existence de Dieu* (1697) le pasteur de la Haye qui, lui, se sent troublé par l'immensité du monde, constate que « les *mathématiques* accoutument l'esprit à « ne se laisser persuader que par une certaine évidence dont les « matières de religion ne sont pas susceptibles. *L'astronomie* « étourdit la raison et l'imagination par les idées qu'elle nous « donne de l'étendue presqu'infinie de l'Univers, de la grandeur « démesurée de tant d'astres que nous n'apercevons que comme « des étincelles dans les cieux. La Terre s'évanouit quand on fait « réflexion que la distance de ces astres se compte par des « millions de lieues... *C'est un point, c'est un rien que la religion « néanmoins engage de considérer comme une partie la plus « considérable de l'Univers, la plus favorisée du Créateur* et la « seule qu'il ait honorée de ses grâces et de ses merveilles les « plus extraordinaires. La *philosophie* occupée à la recherche « des causes naturelles, croit avoir satisfait pleinement l'esprit « quand elle l'a conduit jusqu'à la première de ces causes et « qu'elle nous a donné la connaissance de la nature...

« Ainsi on peut dire des sciences qu'elles remplissent un peu « trop l'esprit et *qu'elles le façonnent trop à leur mode.* » (2).

1. M. *Lanson* relève « qu'il a quelquefois le ton assuré d'un homme qui a raison tout seul contre les autres ». (*R. des cours*, 26 nov. 1908, p. 118). — La leçon de modestie qui se dégagerait de *Micromégas*, vrai supplément à la *Pluralité des mondes*, nous semble aussi bien théorique. L'humilité philosophique du vrai savant, que quelques grands esprits connaissent, paraît moins sincère chez les esprits moyens qui jouissent des fruits de la science sans avoir enduré le labeur de l'enfantement.

2. P. 2-4.

L'utilisation apologétique des sciences

Le prestige des théories nouvelles est tel, que le besoin s'est fait sentir d'y harmoniser la Genèse. C'est le travail de Pénélope que certains croyants reprendront toutes les fois que surgira un nouveau système du monde. Il ne prouve qu'une chose : le désir du savant chrétien d'unifier sa pensée.

Déjà *Théodore Barin* avait opéré cet ajustement dans *Le monde naissant* (1), interprétation cartésienne de la cosmogonie mosaïque. On y trouve la formation mécanique de l'Univers, la rotation de la terre. L'auteur s'aide des lumières de Descartes parce que, suivant les principes des disciples d'Aristote, la création est hérissée de difficultés. *Vallade* dans un *Discours philosophique sur la création et l'arrangement du monde* (2) montre aussi tous les êtres, y compris les anges, créés par les lois de la communication des mouvements. Il y joint une explication de la Chute et du désordre de l'homme : l'âme tend aujourd'hui à détruire « la machine » que l'union de l'âme et du corps ne devait pas altérer. Les rapports étroits du fœtus avec la mère rendent inévitable la transmission du péché. Un élève de Rohault, *Genest*, fit un travail analogue en vers d'une platitude horrible (3). On ne peut le comparer à *l'Anti Lucrèce* du cardinal de *Polignac* dont l'exorde et quelques fragments parurent la même année (1716) (4). Ce poème latin, véritable tour de force littéraire du successeur de Bossuet à l'Académie, est la réfutation de l'épicurisme par l'exposé de la physique et, partiellement, de la métaphysique cartésienne. Il porte naturellement contre tous les athées ; Spinoza y est combattu (5). Il devait servir de préface à une défense en vers du christianisme qui est annoncée au livre 9. Mais comme il parut tardivement, à un moment où la physique de Descartes était abandonnée, il est permis de croire que son succès fut un succès de curiosité dû en grande partie à ses qualités littéraires (6).

1. Utrecht 1685, 12. *Bayle*, qui lui décerne quelques éloges, ajoute sans rire : « Il serait à souhaiter que l'auteur portât sa philosophie cartésienne jusques à l'histoire de la tentation. » (*N. r. l.* déc. 1685, p. 1308). *V. Fabricius :* « Delectus argumentorum » p. 362. La première tentative de cet ordre est celle de *Jean Amerpoel* (de Groningue) auteur du « Cartesius mosaisans », Leovardiae 1669, 12 (V. Hist. rép, let. t. IV, 332). Il y en eut d'autres. V. dans notre bibliographie : *St Rambert* 1713.

2. Amst. 1700, 8°.

3. « *Principes de philosophie ou preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme* ». Paris 1716, 8°. En voici un spécimen : « Que les corps odorants soient donc imaginés — Comme envoyant toujours de subtils corpuscules — Qui chatouillent des pellicules — Que le cerveau prolonge au fond de notre nez. »

4. « Mémoires de littérature », Amst. 8°. t. I, 413.

5. L. III.

6. La 1re édition est de 1745, p. p. l'abbé *Rothelin : Anti Lucretius seu de*

Pendant que les chrétiens, surtout à l'étranger, multiplient les démonstrations de Dieu par les causes finales, le principe même et la légitimité de leur raisonnement sont révoqués en doute par ceux que l'esprit déterministe possède. Les ouvrages de « théologie physique » dont les anglais *Ray* (1) et *Derham* (2), le hollandais *Nieuwentyt* (3) donnaient d'illustres modèles, allaient, jusqu'à Bernardin de St-Pierre, se succéder sans répit. La *Théologie de l'eau*, de l'allemand *Fabricius* (4), déchaînera un flot d'ouvrages où tous les éléments et les diverses classes d'animaux seront utilisés en faveur de la religion (5). Après les merveilles de l'astronomie, celles moins grandioses mais plus complexes et variées des sciences naturelles naissantes devaient tenter les apologistes. Il semble que, selon un mot de Parisot, le moment soit venu où « pour être bon théologien il faut être bon naturaliste » (6). Et cependant dès le début du siècle ils sentent la résistance de l'esprit scientifique ; car les sciences naturelles, en rétrécissant le domaine de l'incompréhensible et de l'anormal, élargissent aussi le règne de la *loi* (7).

L'abbé *Pluche* dans son « Histoire du ciel » (8) répond à ceux qui disent « Convient-il de faire usage de la cause finale en phy-« sique ? Et puisque, selon la sage remarque de Descartes, Dieu

Deo et Natura libri IX, rééd. 1747, 2 gr. 8°, 1748, 2 in-12. Traduction française de *Bougainville*, en prose, 1749 2 gr. 8° ; 1755, 2 pet. 12 ; 1767, 2 v. 12 ; 1772, 12. Traduction de *Jeanty Laurans*, en vers, Auch 1813, 8°. *Bougainville* dit dans sa préface qu'il fallait venger la poésie prostituée par Lucrèce. La partie métaphysique qui traite de l'âme est ultra banale.

1. *L'Existence et la sagesse de Dieu manifestées dans les œuvres de la création.* Lond. 1691. Trad. franç. Utrecht 8°, 1714 et 1729. (V. Biblioth. anc. et mod. t. IV, 352). Le goût des sciences naturelles est en Angleterre un goût national.

2. *Théologie physique*, Lond. 1713, 8° ; tr. fr. Rotterdam 1726, 8° (V. Mém. Trév., fév. 1728). L'année suivante sa *Théologie astronomique* (Lond. 1714, 8° ; tr. fr. Paris 8°, 1729 et 1760) tire parti de la philosophie newtonienne. Les éclipses servent aux chronologistes.

3. *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la Nature*, Amst. 1715, 4° ; tr. fr. Paris 4° 1725 et 1760 (V. Mém. Trév. avr. 1726). L'auteur fait une utilisation finaliste du newtonisme.

4. Hambourg 1734, 4°.

5. On en trouvera une amusante énumération dans l'excellent ouvrage de *Mornet : « Les sciences de la nature en France au* XVIIIe *siècle »*, Colin 1911, 8°. Le chapitre 3, intitulé « La lutte contre la théologie », nous dispense à peu près d'un développement analogue. Nous y renvoyons.

6. O. c. 87.

7. *Lecky : « History of the rise and influence of the spirit of rationalism in Europe »*, Lond., Longman 1866, 2 v. 8°. (V. R. de théol. 1867, p. 373). Rappelons d'après *Pluche* les principaux ouvriers de cette période : « *Malpighi* a démêlé l'admirable structure des plantes ; *Samuel Morland* l'usage de toutes les parties des fleurs ; *Hooke, Leuwenhoek* et *Joblot* les petits animaux qui vivent dans les liqueurs ; *Swammerdam* et *Réaumur* les opérations, l'industrie et les services des insectes ; *Ray, Tournefort, la Quintinie* et *les Jussieus* une multitude de nouvelles plantes, de nouveaux remèdes, de nouvelles teintures, de nouveaux légumes, de nouveaux fruits ». *Hist. du Ciel* (1739) éd. de 1757, t. II, 447.

8. V. infra 195. Ed. de 1757, t. II, 339.

« ne nous a point fait part de ses desseins, n'est-ce pas une « arrogance extrême d'oser dire : Dieu s'est proposé ceci ou « cela ? Servons-nous plutôt de nos connaissances mathématiques « et expérimentales pour remonter aux causes efficientes. » Pluche constate que cette règle « a séduit beaucoup d'esprits ». Malgré quelques concessions négligeables il s'entête à mêler la métaphysique à la physique, la recherche du pourquoi à celle du comment, et, faisant éclater une inintelligence absolue de la révolution intellectuelle qui s'accomplit sous ses yeux, il s'indigne « qu'on étudie la nature pour avoir lieu de calculer » (1).

Le beau Traité de *Fénelon* sur *l'Existence de Dieu tirée de la connaissance de la Nature* (1712-13), qui eut un si vif succès, est assurément le chef-d'œuvre de cette apologétique virtuellement condamnée (2). Le fond commun de ces sortes d'ouvrages y est revêtu d'une poésie qui tantôt annonce Buffon et Bernardin, tantôt égale la Bible.

« Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles? La pro- « fusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait « voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. *Il en a semé les cieux comme « un prince magnifique répand l'argent à pleines mains...* Que quelqu'un « dise tant qu'il lui plaira que ce sont autant de mondes semblables à la « terre que nous habitons : je le suppose pour un moment. Combien doit « être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les « grains de sable qui couvrent les rivages des mers et *qui conduit sans peine « pendant tant de siècles tous ces mondes errants comme un berger conduit « un troupeau !* » (3).

Il ne faut pas douter que la splendeur et la séduction de la forme aient rehaussé la majesté de l'argument finaliste déjà compromis. En France la beauté du vêtement donne aux idées vieillies de toute origine une prodigieuse survie. Au demeurant, la curiosité de la Nature était déjà si vive qu'on lisait avidement tous ceux qui parlaient d'elle, en philosophes ou en théologiens (4). Fénelon repousse la notion d'un monde s'organisant sans Créateur. L'idée qu'il se fait d'une combinaison tout extérieure à laquelle aurait procédé le hasard ôte toute valeur à ses raisonnements, au gré des modernes. Il voit le hasard procé-

1. *Ib.* 345. Il est franchement hostile aux « volontés générales ». V. *Hist. du ciel :* Le monde de Descartes. A ses yeux, le bois est plus léger que l'eau pour rendre les bateaux possibles.

2. Dans la 2e partie : *Démonstration tirée des preuves purement intellectuelles*, tous les grands spiritualistes ont mis le meilleur de leur pensée : *Descartes* sa notion hautaine de la liberté, *Pascal* l'idée de la grandeur et de la bassesse de l'homme, *Malebranche* celle de l'action de Dieu par les lois les plus simples et les plus fécondes, *Leibniz* son explication du mal physique. Cet ouvrage est trop classique pour qu'il y ait lieu d'insister.

3. (1re part., c. 18). Cf. la page qui commence ainsi : « Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde ? » (*ib.* c. 12).

4. V. *Mornet* [105 *bis*], loc. cit.

dant à la manière de l'homme, du dehors au dedans, en assemblant des matériaux (1). Mais on ne saurait lui reprocher d'ignorer Darwin et Bergson.

Pluche

La meilleure preuve de l'importance prise par les sciences physiques dans les préoccupations des honnêtes gens vers la fin de la période que nous étudions nous est fournie par l'abbé PLUCHE. Cet ancien professeur de rhétorique (2) entreprend un grand ouvrage de vulgarisation scientifique en 11 volumes, pour canaliser dans la bonne direction la curiosité grandissante. C'est le *Spectacle de la Nature ou Entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux et à leur former l'esprit.* Il paraît en 1732 ; son complément, l'*Histoire du ciel* (3), en 1739. Cet ouvrage aujourd'hui oublié fut un des classiques du siècle (4).

L'auteur étudie successivement ce qui regarde les animaux et les plantes, les dehors et l'intérieur de la terre (5), le ciel et les liaisons des différentes parties de l'Univers avec les besoins de l'homme, l'homme seul et en société, l'homme en société avec Dieu. Ici se place une démonstration du christianisme sur laquelle nous reviendrons. L'œuvre est, en somme, une encyclopédie des sciences physiques théoriques et appliquées à l'usage des gens du monde (6). Des gravures contribuent à la rendre attrayante. L'*Histoire du ciel* réfute la physique de *Descartes* comme contraire à Moïse « selon lequel chaque être particulier est l'ouvrage

1. « Que dira t'on d'un homme qui se piquerait d'une philosophie subtile et « qui, entrant dans une maison, soutiendrait qu'elle a été faite par le hasard ?... « Qu'y a t'il de plus absurde que de se représenter des pierres, qui se taillent, « qui sortent de la carrière, qui montent les unes sur les autres sans laisser de « vide, qui portent avec elle leur ciment pour leur liaison ? » 1re part. c. 72.

2. *Pluche* (1688-1761) fut successivement professeur à Reims (1710-13), directeur du collège de Laon et précepteur à Rouen. Il refusa d'adhérer à la bulle *Unigenitus* et vint à Paris, où il écrivit ses ouvrages tout en donnant des leçons d'histoire. V. Eloge de Pluche p. *Rob. Estienne* 1765, 12.

3. « *considéré selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse.* » Paris Estienne 2 v. 12.

4. *Mornet* l'a trouvé dans 206 Bibliothèques, sur les 500 dont il a dépouillé les catalogues, soit 14 fois de moins que Buffon (o. c. 248 et 263). La dernière édition est, le croirait-on, de 1875, p. *Picaudé,* 3 v. 8°. Sur l'estime qu'en faisait Rousseau, v. *Masson* [166], I, 106.

5. Cette partie comporte un manuel pratique sur l'entretien du jardin d'agrément, du potager, des bois, des vignes, la fabrication du vin, du cidre, etc... et des notions plus théoriques sur les sources, la mer et sa faune, la navigation.

6. Un jésuite, le P. *Buffier* (1661-1737) publia au même moment un recueil analogue pour les sciences morales. C'est le *Cours de sciences sur des principes nouveaux et simples pour former le langage, l'esprit et le cœur dans l'usage ordinaire de la vie,* Paris Cavelier et Giffart 1732 fol. (V. *Mém. Trév.* mai 1732). Le cours traite de grammaire, éloquence, poésie, musique, logique, métaphysique, morale, un peu de droit et d'économie politique. Il renferme aussi une apologie de la religion.

d'une volonté particulière », et à l'expérience « selon laquelle il est impossible par aucun mouvement général d'organiser un corps » (1). Il repousse également *Newton*, parce que l'attraction ne suffit pas à rendre compte de la structure des êtres ni du fond même de l'Univers. Ce qu'il rejette en somme c'est toute explication mécaniste du monde.

Mais, tout conservateur qu'il est, il veut male mort à l'ancienne éducation littéraire imprégnée de mythologie (2), plus encore aux exercices scolastiques (3). Il réclame un enseignement fondé sur le *vrai*, pratiquement utilisable et limité (4), un enseignement scientifique en un mot, tel qu'on pouvait le concevoir à cette époque. C'est cela qui marque les progrès de l'esprit nouveau depuis les « Entretiens » de Fontenelle. Les « modernes » parlent très haut.

Baisse de la superstition et de la croyance au surnaturel

L'état d'esprit scientifique et critique devait amener une baisse de la superstition, légère étant donné le cœur humain et le petit nombre des personnes cultivées, sensible cependant (5). Avec

1. *Hist. du ciel*, éd. cit. t. II, c. 9, p. 275.

2. « *On est las de monter sur le Pinde et d'entendre les chansons de Clio ou* « *de la vieille Terpsicore.* On n'est point touché d'admiration mais de pitié et « de dépit lorsque dans une sculpture publique on expose un roi, dont la « mémoire nous est chère, tout nu au milieu de son peuple, maniant une lourde « massue et portant une perruque carrée. Quelle idée nos beaux esprits nous « donnent-ils d'eux en nous inondant de vers où l'on cherche à nous attendrir « par les alarmes d'*Amymone* ?... » (*ib.* 425).

3. « Des dames cultivées à l'école du monde nous demandaient quelquefois « ce qui nous avait attiré tant d'applaudissements... Elles apprenaient qu'on « avait examiné : savoir si la philosophie prise d'une façon collective ou d'une « façon distributive loge dans l'entendement ou dans la volonté... Savoir si les « degrés métaphysiques dans l'individu sont distingués réellement ou s'ils ne « le sont que virtuellement et d'une raison raisonnée... Si syngatégoriquement « parlant le concret et l'abstrait se... Miséricorde ! s'écriaient ces dames : est-ce « pour aller converser avec les habitants de la lune qu'on vous exerce sur ces « questions là, ou bien si c'est pour vivre avec des hommes ? On s'attend que « vous allez nous dire *comment se façonne le sucre, d'où et comment nous vient* « *le coton, quelle est l'origine des perles et des pierreries, ce qui fait l'entre-* « *tien des fontaines et des rivières, ou telle autre chose qui nous intéresse.* » (*Ib.* 454).

4. Limité, d'abord par positivisme : « Depuis que, sans se mettre en peine « d'aucuns systèmes et sans même ambitionner de connaître le fond de l'objet « nouvellement aperçu, on se contente d'*en savoir l'existence, l'usage et les* « *rapports avec d'autres ou avec nous*, on ne peut pas nombrer les connaissances « nouvelles qu'on a acquises et les secours qui nous sont venus à la suite de « ces connaissances. » Ensuite par défiance de la pensée : « *Les plus habiles* « *maîtres de philosophie donnent de jour en jour des bornes plus étroites aux* « *spéculations incertaines... pour s'en tenir modestement à ce qui est de fait et* « *de pratique...* Ils emploient en plusieurs endroits près des deux tiers de leurs « cours à exercer leurs élèves dans tout ce que la physique moderne a de plus « utile. » (446 et 448). *Pluche* est très préoccupé de détourner son élève des « recherches présomptueuses et d'en faire « un laboureur ». (p. 473).

5. On trouvera dans *Mornet*, o. c., ch. 2 « *La lutte contre le merveilleux* », une revue de la crédulité savante au XVIIIe siècle.

l'*Histoire des oracles* (1687) *Fontenelle* avait porté au surnaturel un coup bien grave. L'émotion des chrétiens prouva qu'ils se sentaient autrement touchés que par la Pluralité des mondes. On connaît le point débattu : les Pères de l'Eglise croyaient que les oracles païens étaient rendus par les divinités du paganisme, c'est-à-dire par les démons, et qu'ils avaient cessé à la venue du Christ vainqueur de Satan. Par une application très saine de la méthode historique, le hollandais *Van Dale,* dont Fontenelle abrégeait l'ouvrage (1), avait prouvé que les oracles étaient une imposture des prêtres et qu'ils avaient cessé pour des raisons tout humaines, non à l'apparition du Christ mais sous les empereurs chrétiens. Un exemple de merveilleux consacré par la tradition et par des autorités vénérables s'évanouissait ainsi, quand on l'examinait avec exactitude et qu'on ne se rendait qu'à de bonnes raisons.

C'était continuer l'action des « Pensées sur la comète ».

Même sur les esprits bien pensants de tels ouvrages ne restaient pas sans effet. En 1702, *Pierre le Brun,* de l'Oratoire, publie une « Histoire *critique* des pratiques susperstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants, *avec la méthode et les principes pour discerner les effets naturels* d'avec ceux qui ne le sont pas » (2). C'est un progrès. Sans doute l'auteur conserve à certains phénomènes une origine surnaturelle ; mais il recommande une grande circonspection. Et le *Journal de Trévoux* constate en 1732 que cette circonspection est entrée dans les mœurs des magistrats laïques. Le Parlement « laisse à l'Eglise le « soin de punir ceux qu'on dit aller au sabbat, ou qui d'ailleurs « ne nuisent à personne ; pour les autres *il veut des preuves* « *évidentes et il ne les condamne pas facilement au feu.* Mais « aussi il est certain qu'il punit de mort ceux qui par des malé- « fices ou sortilèges portent préjudice au prochain » (3).

M. Lanson a signalé le rôle des médecins dans cette limitation du merveilleux (4). Les habitudes d'observation que leur art exige et donne, leur connaissance plus exacte des maladies nerveuses les rendaient sans doute moins accessibles au préjugé.

En 1725 paraissent les « *Lettres de M. de St-André,* conseiller « médecin ordinaire du roi à quelques-uns de ses amis au sujet « de la magie, des maléfices et des sorciers ; *où il rend raison*

1. *De Oraculis veterum ethnicorum dissertationes duo,* Amst. 1683, 8° et 1700, 4°.
2. Rééditée et augmentée en 1732. V. Mém. Trév. [39], oct. 1732.
3. *Ib.* p. 1680.
4. *R. des cours* 17 déc. 1908, p. 265.

« *des effets les plus surprenants qu'on attribue ordinairement* « *aux démons et fait voir que ces intelligences n'y ont souvent* « *aucune part*, et que tout ce qu'on leur impute qui ne se trouve « ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, ni autorisé par « l'église, est *naturel* ou supposé » (1).

En 1719 le médecin *Pestalossi* avait adressé à l'archevêque de Lyon une dissertation sur *Jonas* dans la baleine, où il économisait à sa manière le miracle. Le poisson était non une lamie, comme l'a cru Rondelet, médecin de Montpellier, à cause de l'étroit gosier de la baleine, mais une baleine bel et bien. Seulement Jonas resta dans sa gueule, comme y reste le baleinon pendant les tempêtes. Ainsi s'explique sans miracle qu'il ne fut pas digéré. La langue était son matelas, les évents ses bouches d'air (2).

En 1729 le pasteur *Serces*, vicaire d'Appleby, afin de conserver aux miracles bibliques leur valeur exclusive, ruinait avec entrain ceux du diable et ceux de l'église. Son « *Traité sur les miracles, dans lequel on prouve que le diable n'en saurait faire pour confirmer l'erreur* » « fait voir par plusieurs exemples tirés de « l'Ecriture sainte et profane que ceux qu'on lui attribue ne sont « qu'un effet de l'imposture ou de l'adresse des hommes » (3). C'est, en théologie, une œuvre parallèle aux Lettres du médecin de St-André.

Aussi bien, deux manifestations éclatantes du surnaturel, aubaine inespérée qui permettait de le saisir sur le fait, n'avaient décelé que maladie ou charlatanisme. La part d'inexpliqué qu'il pouvait y rester ne convainquit nullement les bons esprits d'une intervention divine. Ce sont les prophéties des illuminés des Cévennes et les guérisons des Convulsionnaires (4). Le mirage se dissipait. Les douteurs se disaient entr'eux : *major e longinquo reverentia*, et l'invincible raisonnement par analogie se fera jour dans la période suivante. Les apologistes auront beaucoup de peine à remonter ce courant. Les chrétiens clairvoyants sont déjà consternés.

Imprudents et rigoristes

Or, au moment où l'esprit humain secoue ses liens et prend assez de confiance en lui-même pour toiser les vieux objets de

1. Paris Despilly 12.

2. « Si la baleine fait son petit de la grosseur d'un taureau, l'on peut juger... de la capacité de sa gueule, puisqu'elle l'y reçoit tout le temps qu'elle l'allaite... La baleine de Jonas se trompa : *elle le prit sans doute pour son baleinon.* » Cette dissertation fut publiée dans *Mém. Trév.* sept. 1719, p. 1468-96.

3. Amst. Humbert 12. *Serces*, né en 1695 à Genève, mort à Londres en 1762, fut pasteur à Appleby, chef-lieu du comté de Westmoreland (N. O. de l'Angleterre), avant d'être aumônier de la chapelle royale de St-James à Londres.

4. V. infra § 6 le développement sur les prophéties et les miracles.

son respect, certains théologiens rajeunissent quelques-unes des thèses les plus dures à la raison humaine et creusent le fossé que d'autres, plus modernes ou plus habiles, essayaient de combler par des concessions.

Le problème de la vertu des païens était, chez les libres esprits, un point particulièrement sensible. Dans les interminables controverses sur la grâce, les jésuites inclinaient à croire que les païens vertueux n'étaient point damnés, les jansénistes tenaient l'opinion contraire. En 1701 Dupin publia un traité posthume d'*Arnauld : « De la nécessité de la foi en J.-C. pour être sauvé, où on examine si les païens et les philosophes qui ont eu la connaissance d'un Dieu et qui ont moralement bien vécu ont pu être sauvés sans avoir la foi en J.-C.* » (1). Cet ouvrage dirigé contre le ministre Montaigu, d'après lequel St-Clément aurait sauvé les païens philosophes, rétablissait naturellement la doctrine la plus rigoureuse d'Augustin. Autre chose est faire une action juste et la faire par esprit de justice. Leurs actions extérieurement bonnes étaient viciées par leur fin vaniteuse. D'ailleurs un seul vice anéantit la sainteté. Or le vice grec était commun parmi les philosophes (2). — Même note chez *François Lamy* dans ses *Lettres théologiques et morales sur quelques sujets importants* (1708) (3). Il y soutient, non sans embarras, que l'idéal des héros du stoïcisme est un idéal « créé ».

Loiseleur, dans sa 4e *Proposition importante pour l'apologie de la religion* (4), concède que les vertus des païens ne sont pas des péchés, mais elles ne méritent que des récompenses temporelles (5). Il enraye tous les efforts contemporains tentés pour adoucir le dogme. Avec une superbe insolente il humilie la raison aux yeux des moyenneurs, car J.-C. n'a pas promis l'infaillibilité à la raison mais à l'Eglise. Il maintient âprement l'intolérance, car la diversité est « une peste dans le christianisme et un flambeau de division dans les états politiques » (6). Les intransigeants de sa trempe commencent à faire figure de forcenés.

A côté d'eux, quelques esprits candides font sourire. Le bon *Abbadie* vieillissant (7) prouve la providence aux baylistes en

1. Paris Osmont 2 v. 8°. V. *Hist. ouv. sav.* [38], 1702 p. 76.
2. C. 14.
3. Paris 12, (an.).
4. Paris 2 v. 4° 1719, 3e v. 1721.
5. IIIe part., 3e quest. En 1729 *A. de Beaumarchais* soutient l'opinion large dans son *Traité des vertus païennes*, en tête de sa traduction de *Steele :* Le héros chrétien, La Haye 12. L'opinion large était déjà très installée chez les protestants, indifférents aux Pères.
6. T. II, 479.
7. Il avait 69 ans. *Le triomphe de la Providence et de la religion*, Amst. 1723,

cherchant dans l'Apocalypse le programme de son action. Un doux croyant, *Develles*, ne voit qu'un remède à l'incrédulité grandissante, — il est digne de La Palisse, — c'est de « recourir à la simplicité de la foi » (1). On avait vu plus ridicule. Le déplorable auteur d'une apologie anonyme parue en 1701 prouvait la Trinité par les 3 dimensions de l'espace et par le fait que Dieu disait : « *faisons* l'homme à *notre* image » (2).

La critique historique

A la fin de cette période où grandit la difficulté scientifique de croire, nous voyons poindre aussi la difficulté historique. *De Crousaz* (3), qui est parmi les défenseurs du christianisme un des mieux informés des objections modernes sous leur aspect le plus récent, formule le problème historique fondamental, en des termes que nous ne retrouverons de longtemps ni chez les libres-penseurs ni chez les chrétiens. Dans un sermon sur « *la validité du témoignage des apôtres* », il expose l'hypothèse actuelle sur la formation des évangiles, pour l'avoir sans doute entendue dans la conversation, car les livres les plus hardis, y compris celui de *Collins*, ne s'élèvent pas, que nous sachions, à une conception aussi nette (4). « Il se peut, diront les incrédules, qu'il y a eu un « homme chez les juifs qui s'appelait Jésus. Il s'est dit le Messie, « il s'est fait des disciples... Les premiers disciples en font d'au-

4 v. 12. C'est une explication des « 7 sceaux et des 7 révélations prophétiques » de l'Apocalypse par les grands événements de l'histoire de l'empire et de l'église, « depuis le temps de S. Jean jusqu'à notre temps » (t. IV, 670). Ce nouveau Discours de l'histoire universelle s'écarte de l'interprétation de *Bossuet*, qui suivait lui-même *Grotius*. V. *Rossel : « Hist. de la lit. fr. hors de France »* p. 422. Fait à noter, Abbadie observe que l'ennemi n'est plus l'athée, le spinoziste, mais le déiste qui, admettant Dieu, l'immobilise.

1. *Traité de la simplicité de la foi* Paris Lamesle 1733, 12, p. 22. Nous n'avons à vrai dire aucune preuve que ce livre obscur ait eu un lecteur. Il nous renseigne cependant sur l'état d'esprit de certains combattants d'un côté de la barricade.

2. *Histoire du christianisme où l'on fait voir l'origine et l'antiquité de ses vérités*. Paris 2 v. 12, c. 6. Trois journaux ont pris la peine d'en parler. *J. sav.* 1702 p. 386 ; *N. r. l.* 1702, t. 2 p. 318 ; *Mém. Trév.* sept. 1702, p. 160.

3. J. P. *de Crousaz* (1663-1750 ?) professeur de philosophie et de mathématiques à l'Académie de Lausanne puis à Groningue (1724), devint gouverneur du prince Frédéric de Hesse Cassel. Il publia un *Traité du beau* 1715, un *Examen du traité de la liberté de penser de Collins* 1718, *5 Sermons sur la vérité de la religion chrétienne*, Amst. 1722, 8° d'où est tirée notre citation, un *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne* 1733. C'est un esprit ouvert, généreux, très peu clérical.

4. Dans son *Traité de la liberté de penser* (1713), qui renferme l'attaque la plus poussée qu'on eût encore vue contre le N. T., *Collins* montre qu'on ne peut faire aucun fond sur ce document à cause de l'incertitude du Canon, des variantes du texte, des variations des interprètes ; mais il n'envisage pas clairement les évangiles comme un produit de la conscience collective des premiers chrétiens. Cette idée de création collective, avec toutes les modifications que les modernes lui ont fait subir, ne deviendra familière qu'après les *Prolegomena ad Homerum* de Fréd. Aug. *Wolf*.

« tres. *Les éloges de leur maître commun croissent de bouche en* « *bouche. A la fin quelqu'un s'avise de rassembler dans un livre* « *ce qu'on en a dit,* et il y a des gens qui reçoivent ce livre sur « la foi d'une tradition qui a passé de main en main, mais à qui « il est arrivé comme à toutes les autres, de grossir et d'aller « au delà de la vérité. » (1).

A vrai dire, les difficultés historiques sont loin d'avoir encore l'importance capitale qu'elles paraissaient devoir prendre après Spinoza et Simon. Peut-être parce que le mouvement qu'ils avaient initié fut arrêté chez les Français par des ouvrages considérables d'auteurs respectés, qui faisaient l'opinion moyenne des ecclésiastiques sur ces questions. Or, jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, la critique biblique s'est faite par des hommes de foi. Pour passer une vie entière sur les textes sacrés, il fallait y trouver un intérêt vital. Peut-être aussi l'esprit du XVIIIe siècle, moins sérieux et moins ami de l'érudition, détournait-il les esprits laborieux vers des études plus en vogue.

Cependant les questions brûlantes sont posées (2), et si la masse des apologistes et des croyants retient les conceptions traditionnelles, nous pouvons noter un léger progrès de la critique biblique, plus chez les protestants que chez les catholiques, où *Bossuet* en réprimant Simon a tué la liberté naissante, où les *Pezron* restent dans les limites permises et où les *Dupin* sont condamnés.

Voici les idées nouvelles par lesquelles l'œuvre de *Simon* se continue et la notion des Ecritures se modifie.

Le ministre *Souverain,* en dévoilant le platonisme des Pères poursuit une démonstration dont on trouve çà et là l'esquisse dans les travaux du grand critique : le dogme de la Trinité est le fruit d'une élaboration théologique (3).

Basnage, dans son *Histoire des juifs depuis J.-C.* conteste que ce mystère ait été cru des anciens Israélites ou connu des païens.

1. O. c. 69. *Crousaz* répond faiblement que, s'il en était ainsi, jamais les chrétiens n'auraient reçu nos évangiles. — Mais pourquoi se seraient-ils défiés de livres conformes à la tradition orale ? La réponse tirée des épîtres, reconnues antérieures aux évangiles et qui en donnent l'essentiel, est plus solide. — Entr'autres objections assez nouvelles, Crousaz examine celle des « divisions des premiers chrétiens », qu'il faut envisager, dit-il, du point de vue historique.

2. Dans sa critique de l'Apologie d'Houteville, *Desfontaines* lui reproche de n'avoir pas répondu à l'objection formidable : les évangiles sont-ils bien des auteurs nommés et non écrits sous leur nom, après leur mort ou après la ruine de Jérusalem. *Lettres de M. l'abbé* *** Paris 1722, 12, let. 10.

3. Son compte rendu de l'ouvrage de *Maldonat* sur la *Trinité* et la façon dont il se défend de l'accusation d'antitrinitarianisme montrent qu'il n'avait pas une conception strictement orthodoxe de la Trinité. (*Bibl. crit.* t. I). Ailleurs il examine si les juifs ont lu les livres des Grecs, s'ils ont emprunté d'eux quelque chose, et n'a pas de peine à prouver que les juifs hellénistes ont beaucoup emprunté aux platoniciens (*ib.* t. II, c. 34).

Les juifs du temps de Jésus ne pensaient nullement que le Messie dût être Dieu (1). Voilà au moins deux erreurs que les apologistes devront rectifier dans leurs ouvrages.

L'orientaliste *Fourmont*, professeur d'arabe au Collège royal et d'hébreu au collège d'Harcourt, reprend la thèse de l'inauthenticité du Pentateuque dans ses *Lettres à M. *** sur le Commentaire du P. Calmet sur la Genèse* (2). Il s'élève contre les sens mystiques. Il conteste que dans « Dieu *créa* les cieux et la terre » le terme hébreu « bara » exprime le passage du néant à l'être : il signifie forma (3). Ces lettres n'eurent pas de suite, par ordre supérieur.

Mais plusieurs années après, Fourmont eut encore l'occasion de combattre l'exégèse allégorique, si odieuse à Simon. Le pieux *Duguet* avait publié des *Règles pour l'intelligence des Saintes Ecritures* (4), ouvrage d'édification où il enseignait l'art de trouver J.-C. dans tout l'Ancien Testament. Le philologue en fit une *Réfutation* où il défendait « le sens littéral des histoires et des prophéties », et où il établissait « des principes fixes contre l'abus et les excès des allégories » (5).

L'antiquité du monde Pezron

Dans un autre domaine, la tentative du P. *Pezron* (6) de donner un peu d'air à la chronologie en adoptant le calcul des Septante pour les années des premiers patriarches, marque un désir timide

1. « Il est à craindre que des gens qui ne voient point la Trinité dans le N. T. où elle est clairement exprimée, n'aient encore plus de peine à la voir dans l'ancien où elle ne se trouve qu'obscurément » (t. III, c. 4, p. 58 et c. 24). *Basnage* est orthodoxe, mais il était incapable d'atténuer la vérité.

2. *1re lettre*, Paris Delaulne 1709, 8° ; *2e ib.* 1710. « Il est assez probable que le Pentateuque ne porte le nom de Moïse que parce qu'il contient ses lois ; les titres des livres de la Bible marquent plutôt les histoires que les historiens. » *1re let.*, 25.

3. *2e lettre*, Sur la manière de prouver la création par la Genèse.

4. Paris 1716, 12.

5. Paris Vincent 1727, 12. V. le compte rendu et la suite de cette controverse dans *Mém. Trév.* [39], janv. 1728.

6. *Pezron* (1639-1706) était sous-prieur des Bernardins de Cîteaux. Son *Antiquité des temps rétablie et défendue contre les juifs et les nouveaux chronologistes*, Paris Vve Martin etc. 1687, 4°, suivie d'une *Défense* (1691), soutient la thèse suivante : la chronologie des 70 est celle des anciens hébreux, des PP., des églises orientales et de presque tous les latins jusqu'à la Réforme. La chronologie du texte hébreu et de la Vulgate a été inventée par les juifs modernes, probablement sous Adrien, pour pouvoir nier que le Messie fût venu. Cette thèse est insoutenable. Les 70 ont altéré les chiffres comme parfois le sens du texte original. Toute discussion sur la chronologie des patriarches, dont la précision même trahit le caractère artificiel, est, au demeurant, oiseuse. Le dominicain *Lequien* écrivit une *Défense du texte hébreu et de la version vulgate servant de réponse au livre intitulé : de l'Antiquité des temps*. Paris Auroy 1690, 12. Pezron a aussi composé une *Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*. Paris Boudot 1696, 2 v. 8° Il accompagne le récit des faits d'un commentaire historique et géographique tout à fait extérieur, sans les discuter.

d'élargir l'histoire. On y peut loger les Chinois, les Egyptiens et les Chaldéens, s'il s'est écoulé 5.500 ans au lieu de 4.000 de la Création à J.-C. La nouveauté de son attitude n'est certes pas dans la maladroite adoption d'une chronologie manifestement remaniée et postérieure à celle du texte hébreu, mais dans le fait qu'il ne repousse plus *a priori* la haute antiquité des trois peuples.

La thèse de l'ancienneté du monde, insinuée par *La Peyrère* en 1655, avait trouvé une confirmation redoutable dans l'histoire chinoise que les missionnaires révélaient. Les Chaldéens faisaient sourire avec leur prétention d'étudier l'astrologie depuis 472.000 ans, et l'incertitude des renseignements donnés par Manéthon, Hérodote et Diodore sur la chronologie égyptienne ouvrait la porte à ce scepticisme historique qui met la foi en repos (1). Mais en 1658 le P. *Martini* vantait la certitude des annales chinoises, qui donnent les observations astronomiques les plus anciennes que l'on ait. En 1676 le P. *Navarrete* faisait hardiment commencer l'empire du Milieu 72 ans après le Déluge (2). Les recherches ultérieures, historiques ou astronomiques (3), ne devaient rassurer qu'à demi les croyants. En 1735 le P. *du Halde,* le second rédacteur des *Lettres édifiantes et curieuses* commencées en 1704, fait encore régner Yao 2.357 ans avant J.-C. c'est-à-dire avant le Déluge. Desfontaines s'en réjouit, mais parce qu'on avait généralement adopté le subterfuge de Pezron (4).

1. Dans ses *Réflexions sur les 5 livres de Moïse* (1687), *Allix* qui est, à notre connaissance, le premier à traiter la question avec un peu d'ampleur, donne les éclaircissements suivants : le long règne que les Egyptiens attribuent aux dieux et aux demi-dieux désigne le mouvement des astres revenant au même point, l'année astronomique. Si l'on identifie *Ménès* avec *Misraïm* fils de Cham, puis *Sésostris* avec le *Sérac* de la Bible, la chronologie hébraïque est d'accord avec l'égyptienne. Les Chinois sont bien plus gênants car la liste de leurs rois était officiellement tenue. Cependant leurs traditions sur l'homme sorti du chaos, le Déluge, les anges, les rétributions, sont celles de la Genèse déformées. Ils les auront connues grâce au commerce ou par l'intermédiaire des Chaldéens. — C'est ainsi qu'on opposait à des monuments des conjectures indémontrables.

2. Le P. *Martini* S. J., né à Trente (1614-61), fit beaucoup de conversions en Chine. Son ouvrage : *Sinicæ historiæ decas prima,* Munich 1658, 4° fut traduit en français par l'abbé *Le Pelletier* en 1692, (Paris 2 v. 12). — Le P. *Navarrete,* missionnaire dominicain (1620-89), qui eut de vifs démêlés avec les jésuites, écrivit des *Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos de la monarchia de China,* Madrid 1676, 4°. V. p. 4, § 3. Un 2d volume fut supprimé par l'Inquisition, un 3e ne vit pas le jour.

3. Le P. *Souciet* releva dans les documents chinois 16 éclipses de soleil dont 9 avant J.-C. (*Observations mathématiques, astronomiques, géographiques et physiques tirées des anciens livres chinois... par les PP. de la Cie de Jésus,* Paris Rollin 1729, 4°). Le P. *Gaubil* rechercha si elles n'avaient pas été calculées après coup. (V. *Mém. Trév.* juin 1730).

4. Le P. *Du Halde* (1674-1743) succéda au P. *Legobien* et donna les volumes 9 à 26 des Lettres. Son grand ouvrage est la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise.* Paris 1735, 4 v. fol. *Desfontaines* en rend compte dans ses *Observations sur les écrits modernes* [50]. V. surtout t. III, p. 14, 17.

Leclerc et Simon sans disciples

Le Commentaire de *Leclerc* sur le Pentateuque offrait aux exégètes l'œuvre la plus indépendante en ce genre qu'on eût encore vue. Elle était lue et fit grand bruit (1). L'auteur en publia en 1710 une édition augmentée. Son manuel de critique, *Ars critica,* l'était plus encore : de 1697 à 1731 il en paraît 5 éditions.

Cependant ni Leclerc ni Simon n'ont de disciple assez hardi pour continuer leur œuvre de science (2). Ils auraient rougi de *Collins,* qui réclame après eux la liberté d'examiner et qui rassemble avec une âpre joie les obscurités que les exégètes ont relevées dans l'Ecriture, les 30.000 variantes de Mill (3) pour en faire balle contre la foi. Il substitue brusquement à la critique la polémique passionnée. Voltaire succède à Spinoza.

Résistance des conservateurs : Protestants

Est-ce l'appréhension d'un tel abus qui rendit la plupart des théologiens protestants plus timides ? Toujours est-il que les conservateurs enrayèrent le progrès de la critique jusqu'à le rendre peu sensible.

Basnage, avec son admirable candeur (4), sent et dit la difficulté qu'il y a à prouver nos évangiles seuls authentiques (5).

Cependant, sur tous les points essentiels il garde l'opinion reçue. Il nie purement et simplement les écrivains publics de Simon et le prêtre de Leclerc. Il ne veut pas que les prophètes aient eu l'esprit agité et des troubles physiques. L'inspiration leur donnait au contraire une plus grande maîtrise de soi (6).

1. Témoignage du P. *Martianay :* Préface des *Traités de la vérité et de la connaissance des livres de la S. Ecriture,* Paris 1694-1704, 4 v. 12.

2. En France il faut attendre *Astruc* pour trouver un critique digne des maîtres : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse,* Bruxelles (Paris) 1753, 12. Encore est-ce un isolé, une manière de génie. Simon fut mieux continué en Hollande et en Allemagne. Ce n'est pourtant qu'avec *Semler : Apparatus ad liberalem V. T. interpretationem,* Halae 1773, 8°, que paraît un représentant authentique de son esprit, et que la critique moderne est définitivement fondée.

3. Principal du collège de St-Edmond à Oxford (1645-1707), consacra sa vie à une édition du N. T. grec, où le texte de *Robert Estienne* (1550), improprement dit « *texte reçu* », est accompagné des variantes recueillies dans plus de 120 mss. Ces 30.000 variantes deviendront, après *Collins,* la tarte à la crême des polémistes antichrétiens.

4. « Il était vrai jusque dans les petites choses. » *Annales des Provinces Unies,* préface de l'éditeur.

5. « L'argument du renvoi aux églises apostoliques est faible quand on le fait dépendre uniquement de leur autorité ou de la tradition. » (*Hist. du Vieux et du Nouveau Testaments,* Amst. fol. 1704 ; éd. augm. 3 v. 12, Genève 1712 ; — 1re éd. p. 64). En suivant leurs décisions « on aurait souvent erré. D'un côté « on aurait rejeté des écrits véritablement divins et de l'autre on en aurait « reçu de supposés ; l'hérétique qui serait allé à Rome pour fonder sa foi sur « la tradition de cette église apostolique aurait rejeté l'épître aux Hébreux « comme fausse » *ib.* 59.

6. *Discours préliminaire,* c. 3.

Jaquelot, dans son traité posthume *de la Vérité et de l'inspiration des livres du Vieux et du Nouveau Testaments,* qui est sa grande œuvre apologétique (1), est aussi réfractaire aux innovations et moins ouvert que Basnage. La partie critique de cet ouvrage surfait est d'une affligeante faiblesse. Son succès même prouve combien la masse du public chrétien était peu prête à suivre les premiers modernistes.

Très inférieur à Abbadie et sans aucune profondeur, Jaquelot expose clairement des idées courantes. Abbadie prenait hardiment le taureau par les cornes. Lui, mentionne rapidement les objections sans leurs appuis. Il abuse du raisonnement par l'invraisemblable, d'un maniement si délicat en histoire : si cela n'était pas vrai, ceci ne serait pas arrivé. Si Hacan n'avait pas été lapidé pour un vol d'objets interdits après le pillage de Jérico (2), sa famille n'aurait jamais souffert qu'on l'écrivît. Si Moïse était un imposteur il n'aurait pas inventé le déluge et autres « incredibilia ». Il n'aurait pas, en romancier maladroit, placé sa mort au seuil de la terre promise. Jaquelot présente comme une nouveauté de son ouvrage l'argument tiré des appels que font souvent les auteurs sacrés aux annales officielles et profanes (3). Or de ces annales nous savons tout juste qu'elles existaient probablement. L'authenticité de la législation mosaïque lui paraît péremptoirement établie par la remarque qu' « une république fondée sur de « telles et telles lois ne saurait être plus ancienne que ces « lois » (4), comme si le fait ne pouvait précéder le droit, les lois ayant été codifiées après coup et attribuées à un premier législateur. On voit la faiblesse d'une telle défense, viciée par le souci de combattre la thèse de l'imposture, qui n'était pourtant pas celle des Simon et des Leclerc. Jaquelot n'est pas historien ; il suffirait pour s'en convaincre de le voir nier les faits gênants tels que les prodiges des exorcistes juifs, qui compromettraient la preuve par les miracles (5). Dans son *Traité de l'Existence de Dieu* (1697) il dit simplement fabuleuses les histoires égyptienne et chinoise, pour n'avoir pas à les concilier avec la chronologie biblique.

1. Rotterdam 1715, 12. Il fut souvent réimprimé. Nous citons la 3e édition, Amst. 1752, 2 v. 12. *Viguié*, dans son *Histoire de l'apologétique dans l'Eglise réformée française*, Strasbourg 1858, 8°, en fait, à notre sens, trop de cas.

2. Josué 7.

3. 1re part., c. 20. *Le Livre des batailles de l'Eternel*, les *Chroniques des rois d'Israël*, les *Chroniques des rois de Juda.*

4. I, 83.

5. II, c. 14. Disons, pour être juste, que la partie de son apologie qui traite du N. T. est bien supérieure à celle qui concerne l'Ancien. Jaquelot est bon psychologue s'il est mauvais historien.

Il y a peut-être plus de candide bonne foi chez *Martin* (1) le pieux traducteur de la Bible, mais presqu'autant d'*a priori*. Cet homme, qui a passé sa vie à sonder les Ecritures, maintient la doctrine de l'inspiration du fond et de la forme dans les choses essentielles, de la préservation de l'erreur dans les non essentielles. Matthieu (27, 9) dit : Jérémie, au lieu de Zacharie. N'invoquez pas de faute de mémoire. « Si une fois je pouvais me per- « suader que le Saint-Esprit n'a pas présidé sur leur mémoire, je « ne me sentirais guère assuré sur une infinité de choses que je « trouve dans leurs écrits. » (2). Il admet les sens figurés. Sans doute il ne faut pas voir une prédiction expresse partout où revient la formule « afin que fût accompli... », il ne faut pas non plus y voir toujours, comme le font certains critiques, une ingénieuse application (3). Bien plus, Martin accepte encore les « Actes de Pilate » et le passage de Josèphe sur J.-C. Ceci donne la mesure de son sens critique.

Martin, Jaquelot, Basnage jouissaient d'une grande autorité parmi les réformés. Ils représentent assez bien la conception moyenne des orthodoxes de leur temps touchant l'Ecriture et les problèmes qui s'y rattachent.

On comprend que la résistance d'hommes aussi considérés ait retardé l'évolution inévitable. Et cependant les premiers efforts de la critique n'auront pas été vains. Dans son traité *de la Foi divine* (4) un homme comme *La Placette* en arrive à poser nettement l'idée que le fondement de la foi n'est plus l'Ecriture. Comme un protestant ne saurait le trouver dans la tradition, il faut le chercher dans la conscience. Simon et Leclerc tout autant que Bayle conduiront un nombre croissant de réformés à cette conclusion.

1. *David Martin* (1639-1721), pasteur à Lacaune (Tarn) puis à Utrecht, refusa la première chaire de théologie des Pays-Bas, celle de la Haye. Son N. T. parut en 1696, la Bible entière en 1707, Amst. 2 v. fol. C'est dans la préface de l'A. T. qu'il faut chercher ses idées sur l'inspiration et dans son *Traité de la religion révélée, où l'on fait voir que les livres du V. et du N. T. sont d'inspiration divine : on donne des règles générales pour les expliquer et l'on prouve invinciblement contre les hérétiques modernes la vérité des plus profondes doctrines de la religion chrétienne.* Lewarde 1719, 2 v. 8° Cet ouvrage, qui fait suite au *Traité de la religion naturelle*, et *l'Histoire du Vieux et du Nouveau Testaments* Amst. 1700, 2 fol., montrent que certains pasteurs n'avaient encore rien appris en fait de critique biblique. Dans une dissertation de sa vieillesse, *Martin* défendait encore l'authenticité du fameux passage des 3 témoins, interpolé dans 1 Jean 5, 7 « Il y en a trois qui rendent témoignage »...

2. *Traité de la religion révélée*, 414.

3. *Ib.* c. 7.

4. Amst. pet. 8° 1697, et Rot. 4 v. 8° 1716. (V. *N. r. l.* 1716 p. 182). *La Placette* (1639-1718) pasteur en Béarn puis à Copenhague, moraliste estimable, un des théologiens protestants qui ont, avant *Vinet*, le mieux connu la véritable essence de leur foi.

Dans le catholicisme, depuis la condamnation de Simon et de Dupin, le P. *Calmet* (1) représente la critique approuvée. Il suffit de parcourir son œuvre pour voir combien le triomphe de Bossuet a été complet. **Catholiques: Calmet**

Cet érudit consciencieux voit et sait ; il renonce aux allégories mystiques et recherche de bonne foi le sens historique et grammatical. Il expose avec une grande honnêteté les objections les plus gênantes, mais, ou bien ses réponses sont les insuffisantes solutions traditionnelles (2), ou bien, sur le problème du Pentateuque par exemple, il n'en donne aucune et écrit au pointilleux Fourmont que c'est aux incrédules à faire la preuve (3). Au moment où l'anglais *Prideaux* (4) émet une opinion modérée que nous verrons beaucoup d'orthodoxes accepter : Esdras a dressé le canon, a retouché Moïse, corrigé les fautes, ajouté les éclaircissements nécessaires, rajeuni les noms, écrit en caractères chaldaïques, mais il n'est pas l'auteur, — Calmet maintient qu'Esdras n'est ni auteur ni restaurateur des Ecritures (5). Il professe contre Leclerc la même doctrine que Martin sur l'inspiration (6); il repousse toute explication naturelle du miracle de Jonas (7). Par contre il accepte le passage des 3 témoins, par un raisonnement qui suffirait à juger sa critique : sans doute hors de l'église d'Afrique les anciens Pères grecs et latins paraissent ne l'avoir ni lu ni connu, mais « c'est *apparemment* que quelques

1. *Calmet,* bénédictin de St-Vanne (1672-1757), apprit l'hébreu avec un pasteur de Munster. Il vint à Paris en 1706 pour terminer son principal ouvrage, *Commentaire littéral sur tous les livres de l'A. et du N. T.,* Paris 1707-16, 23 v. 4° ; 2e éd. 1714-20, 26 v. 4° ; 3e corrigée 1724-26, 8 fol. Le texte est celui de la Vulgate accompagné de la belle traduction de Sacy. Chaque livre de la Bible et chaque problème critique ou historique important est l'objet de dissertations que Calmet réunit à part : *Dissertations qui peuvent servir de prolégomènes de l'Ecriture sainte,* Paris 1720, 3 v. 4°. Son *Dictionnaire hist., crit., chron., géogr. et littéral de la Bible,* Paris 1722-28, 4 fol. a été encore imprimé au XIXe siècle dans l'Encyclopédie de *Migne,* Paris 1845-46, 4 v. 4°. Il faut aussi mentionner son *Histoire sainte de l'A. et du N. T. et des juifs pour servir d'introduction à l'histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury,* Paris 1716, 2 v. 4°. Calmet, travailleur infatigable et désintéressé, mourut abbé de Senones (Vosges). Il avait refusé l'épiscopat.

2. V. la *Dissertation où l'on essaie de concilier S. Matthieu avec S. Luc sur la généalogie de J. C.* (Dissert. t. III).

3. *Lettres de l'auteur du Commentaire littéral sur la Genèse pour servir de réponse à la critique de M. Fourmont contre cet ouvrage.* Paris 1710, 4°, 1re lettre.

4. *Histoire des juifs et des peuples voisins depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de J. C.* Lond. 1716-18, 6 v. 8° ; *tr. fr.* Amst. 1722, 5 v. 12. Cet ouvrage eut en France un succès dont témoignent les rééditions de 1726, 1728, 1732, 1742, 1744, celle-ci par le P. *Tournemine. Prideaux* (1648-1724) fut professeur d'hébreu au collège de Christ-Church (Oxford).

5. *Dissert.* t. I, 2e part.

6. *Ib.*

7. *Ib.* t. II, 2e part., 394.

« uns des premiers exemplaires copiés sur l'original s'étant trou-
« vés défectueux par la négligence ou la précipitation des copistes,
« la plupart des copies qu'on en tira... se répandirent par-
« tout »(1). Touchant l'antiquité des peuples de l'Orient il est aussi retardataire que Jaquelot. Il lui suffit de constater les divergences d'Hérodote et de Manéthon pour écarter les 36.875 ans auxquels les Egyptiens prétendent, car « la vérité est une et uniforme » (2). Il s'irrite contre les jésuites qui, au lieu de nous embarrasser avec les Annales chinoises, devraient les traduire et les critiquer.

En somme Calmet n'admet les conclusions modernes que dans un petit nombre de cas évidents, — par exemple sur la question des « Actes de Pilate » (3). Trésor de l'érudition catholique jusqu'à la fin du siècle, il sera un obstacle plutôt qu'un secours pour la défense du christianisme, car il s'est contenté de rafraîchir les vieilles démonstrations dont le fondement reste ruineux. Voltaire aura beau jeu à les détruire.

Et cependant Calmet paraîtrait presque un homme d'avant-garde quand on compare son exégèse à celle dont un autre bénédictin, le P. *Martianay*, donnait la théorie dans son *Traité méthodique ou manière d'expliquer l'Ecriture par le secours des trois syntaxes, la propre, la figurée et l'harmonique* (4). Cet ouvrage, destiné à combattre le mauvais exemple donné par Leclerc dans ses Commentaires, rétablissait le principe néfaste d'expliquer l'Ancien Testament par le Nouveau et, en cas de doute, de suivre la tradition.

Clairvoyance de Laubrussel

De son côté, un jésuite merveilleusement clairvoyant, dans un livre bien composé et bien écrit comme presque tous les ouvrages de la Société à cette époque, adjurait les critiques de s'arrêter au seuil du terrain réservé. Le *Traité des abus de la critique en*

1. *Ib.* t. III, 568.

2. *Hist. de l'A. et du N. T.* Dissertation préliminaire sur l'excellence de l'histoire des Hébreux.

3. *Dissert.* t. III.

4. C'est le 3e de ses *Traités de la vérité et de la connaissance des livres de la S. Ecriture*. Paris 1694-1701, 4 v. 12 ; rééd. *ib.* 1718. V. supra p. 52. *Martianay* a fait de sa méthode une application qui la condamne dans l'*Harmonie analytique de plusieurs sens cachés et rapports inconnus de l'A. et du N. T.* 1709. — Ni le P. *Frassen* : « *Disquisitiones biblicæ* », Paris 1682, 4° ; Lucques 1769 fol. ; Venise 1781 ; ni le P. *Alexandre* : « *Selecta historiæ ecclesiasticæ capita* » 1677-86, rééd. augm. sous le titre d'*Historia ecclesiastica V. Novique Testamenti* Paris 8 fol. et 28 v. 8°. 1699 ; Lucques 1751 ; n'avaient, au dire de *Fourmont* qui est un juge informé, fait avancer la critique biblique. (*Lettre de R. Ismaël ben Abraham à l'abbé Houteville*, Paris 1722, 12, Préface).

matière de religion (1), par le P. *de Laubrussel,* ne prétend pas contester les droits de la critique en général, mais elle ne peut s'exercer que sur les matières de sa compétence. Elle est limitée par la tradition de l'Eglise : possession vaut titre (2). Que les critiques s'amusent à des vétilles indifférentes, la numismatique par exemple, mais qu'ils respectent les choses saintes. Expliquez la géographie et la faune de l'Ecriture comme *Bochart,* fixez les justes dimensions de l'Arche de Noé comme *Cunaeus* (3), mais ne touchez pas aux faits révélés comme *Van Dale, La Peyrère,* comme *Becker* qui a nié la magie et les suggestions du diable. Pourquoi seuls parmi les fidèles les critiques ne feraient-ils pas le sacrifice de leur raison ? Quel mérite leur restera-t-il s'ils éclaircissent tout ? Mais ils n'éclairciront pas tout, et là est le danger le plus terrible : « s'il fallait qu'indépendamment de tout recours à « la Providence ou à l'autorité de l'église la vérité des monuments « de la foi se reconnût et se réglât par les oracles de la critique, « à quelles incertitudes serait-on livré ? Il ne resterait plus sans « mélange de doutes ni texte authentique de la Bible, ni dépôt « inviolable de la tradition, ni décrets certains des anciens « conciles, et dès là plus de règle de foi » (4).

En effet les ravages de la critique sont déjà visibles. L'abbé *Fleury* (5) se plaint « que les protestants l'ont outrée jusqu'à ne « laisser rien de certain et que la mauvaise émulation de paraître « savants a entraîné quelques catholiques dans cet excès ». Voyez le Dictionnaire de Bayle qui « fournit de quoi former le plus monstrueux assemblage d'obscénités, d'hérésies et d'athéisme » (6), l'Art critique de Leclerc qui insinue le mépris des Pères (7), le socinianisme et la tolérance. « Quelques-uns n'ont-ils pas regardé « la république des lettres comme un pays de franchise où l'on « se permet de tout dire ? » (8). En ce qui touche les origines de l'église, la discipline, les rites, le culte de la Vierge, certains catholiques se sont approprié toute la critique protestante déjà ancienne en ces matières. Un Richard Simon a même pris à son compte la critique de la tradition.

Le jésuite sent admirablement que les ouvrages hérétiques, la

1. Paris 1710-11, 2 v. 8°.
2. C. 5.
3. Professeur de littérature et de droit à Leyde (1586-1638). Son traité latin *de la République des Hébreux* fut traduit en français en 1705, Amst. 3. v. 8°.
4. P. 239
5. *Histoire ecclésiastique,* Préface t. I.
6. P. 13. *De Laubrussel* est, à notre connaissance, un des premiers *écrivains* catholiques qui aient perdu toute illusion sur Bayle.
7. « Il n'omet rien pour... découvrir, si on l'ose dire, leur nudité » p. 13.
8. P. 17.

connaissance de l'histoire, la piété janséniste ont diversement contribué à ouvrir les yeux de plusieurs sur les innovations de l'église moderne. Il s'en inquiète, également animé contre les jansénistes pieux et contre les critiques qui menacent également l'Eglise telle qu'il l'aime. Et voici le bilan des erreurs qu'il déplore :

trop de crédit accordé à la connaissance des ouvrages rabbiniques et des langues (1), le texte de l'Ecriture rendu suspect en lui-même et dans la Vulgate, de même les auteurs et principalement Moïse ; l'origine des lois et des cérémonies juives cherchée dans les religions païennes (2), le canon hébraïque préféré à celui de l'Eglise (3), l'inspiration contestée, l'indépendance de la critique à l'égard de la tradition, le dédain des Pères, la réduction du nombre et de l'importance des prophéties, les atteintes portées à celles de Jacob et de Daniel (4), la réduction du nombre des martyrs (5), l'origine platonicienne de la Trinité. Reconnaître la souveraineté de la critique, c'est préparer l'écroulement de l'édifice. « Rien ne peut plus s'en justifier. »

Ce précieux ouvrage nous permet de mesurer le progrès de l'invasion critique et la résistance qu'oppose l'orthodoxie au développement de la science biblique. Cette résistance grossira les difficultés que l'histoire amoncelle devant la foi.

La discorde des sectes et les persécutions

Les résultats de la critique ne sont pas encore largement vulgarisés dans le public français. Des traductions d'ouvrages anglais n'atteignent pas tous les lecteurs qu'enchantera plus tard la pétillante malignité de Voltaire. Mais tout le monde a sous les yeux la discorde générale des disciples du Christ, et, — il faut que les hommes religieux en prennent leur parti, — on juge une religion sur ses fidèles. On connaît les querelles théologiques du Refuge hollandais. Jurieu passa la moitié de sa vie à batailler avec les siens. De Neuchâtel *Ostervald* écrit en 1700 : « Les ecclésias-« tiques n'ayant l'esprit rempli que de disputes, ils ne méditent, « ils ne travaillent que sur cela ; ils ne parlent dans leurs ser-« mons et dans leurs ouvrages que de ces matières qui les « occupent et qui leur paraissent capitales... Les incrédules « d'autre part, voyant que les chrétiens ne sont point d'accord

1. Vise surtout *Simon*.
2. Hypothèse du théologien anglais *John Spencer* : « *De legibus Hebraeorum ritualibus* » etc. — Cambridge 1685 2 fol., rééd. 1686, 1705, 1727.
3. Par *Dupin*.
4. L'anglais *Marsham* faisait tomber la fin des 70 semaines avant J. C.
5. Par *Dodwell* (1641-1711) dans la 2e de ses *Dissertations sur S. Cyprien* (1682) : « de paucitate martyrum. » *Voltaire* en a tiré parti.

« entr'eux, ils prennent de là occasion de douter de tout, et ils « jugent qu'il n'y a qu'incertitude et qu'obscurité dans une religion « où il n'y a que controverses et que sentiments différents. » (1).

Ce qui était vrai à Neuchâtel ou à Genève le devient aussi à Paris. En 1702 l'affaire du *cas de conscience* (2) réveille la lutte entre jansénistes et ultramontains. Le clergé se divise plus profondément. La guerre qui va se livrer autour de la bulle *Unigenitus* (1713) clôt les temps héroïques. La lutte en se prolongeant devient farouche et politique (3). La conclusion que Bossuet tirait des variations protestantes, les philosophes la dégageront tout à l'heure des divergences catholiques.

D'autre part la vue des persécutions éloigne insensiblement, peut-être à leur insu, bien des cœurs français de l'Eglise. Aux transports qui accueillirent la *Révocation de l'Edit de Nantes,* on pouvait croire la satisfaction générale. Mais ces témoignages de contentement émanent du clergé, de la cour, des acheteurs de biens confisqués, des ministres, intendants, subdélégués, de cette armée de fonctionnaires zélés dont Bâville est le type irréprochable. La masse des sujets semble avoir accepté passivement cette mesure, présentée comme la grande pensée du règne le plus glorieux. En tout cas, si le bourgeois français ressentit d'abord quelque joie parce qu'il envisageait, comme le roi lui-même, une conversion sans douleur, il finit par mésestimer secrètement les persécuteurs à la vue des souffrances infligées, plus encore à la vue des désastres économiques qui ruinèrent la France du grand roi finissant (4). Les manifestations de cet état d'esprit sont rares ; cependant les *Lettres persanes* (5) montrent au moins *un* magistrat considérant la persécution des réformés comme une faute sinon encore comme un crime. Le 8 mars 1715 une déclaration royale admet comme maxime d'Etat qu'il n'y a plus de pro-

1. *Traité de la corruption,* 2e part., p. 16 et 17. *Crousaz* écrit de son côté : « Vous diriez que l'amour de la paix, le caractère essentiel des disciples de J. C. est la plus grande des hérésies. » Préf. du *Traité du beau.* 1715.

2. Il s'agit, on le sait, de la question suivante posée en Sorbonne : peut-on donner l'absolution à celui qui signe le formulaire, c'est-à-dire qui condamne les 5 propositions hérétiques, *avec la restriction tacite qu'il ne les trouve pas dans Jansénius ?* Clément XI répondit négativement (*Bref* de février 1703, *Bulle Vineam Domini,* juil. 1705).

3. D'après les *Nouvelles ecclésiastiques* (29 mars 1728) les fidèles désapprouvent la doctrine du prédicateur par des rires ou en sortant avec ostentation. Une seule chose intéresse dans son sermon : son opinion sur la grâce. V. *Molinier :* Sermon sur la Samaritaine, c. p. *Bernard :* « Le Sermon au XVIIIe siècle » [22], 39.

4. V. *Sagnac* et *Rébellian :* Hist. de France de Lavisse, [180] t. VIII, p. 204 sq., 373 sq.

5. Lettre 85.

testants en France depuis 30 ans. Par la déclaration du 14 mai 1724 le *Duc de Bourbon* remet en vigueur les dispositions les plus cruelles de l'édit de 1685 (1). L'Eglise, instigatrice et seule bénéficiaire de l'intolérance, va subir le contrecoup de sa victoire à la Pyrrhus : sans exagérer l'intérêt que le public portait aux persécutés, généralement ignorés (2), une réaction de mépris pourra seule expliquer le succès démesuré de la Henriade.

Chez les victimes aussi la contrainte engendre souvent l'indifférence. Les témoignages sont unanimes sur ce point. *Pictet* vise particulièrement dans son *Traité contre l'indifférence des religions* (3) les protestants qui, pour assurer leur repos sans alarmer leur conscience, abritent leur dissimulation derrière ce beau principe : « on n'a que faire de se tourmenter sur ce qu'il faut croire, il faut seulement bien vivre » (4). La forme du culte est indifférente et l'on peut faire son salut dans toutes les communions chrétiennes. Après tout, l'Ecriture est obscure et la paix est un bien plus précieux que la vérité : la terre serait un petit ciel sans les discordes. — Pour un peu ils croiraient comme le roi de Siam que Dieu prend plaisir à la diversité des religions comme à celle des fleurs (5).

Avec une psychologie bien fine *Saurin* montre les causes et la gravité du mal (6).

1. *Edits, déclarations et arrests concernans la R. P. R. 1662-1751*. Fischbacher 1885, 8°, p. 482 et 534.

2. Dans les périodes de rigueur, les persécutions s'exercent le plus souvent en des provinces éloignées et font partie de ces affaires courantes des intendances, dont la presse ne s' ccupe pas. Quand on tracasse à Paris les protestants ou les jansénistes, un homme comme *Collé* le trouve mauvais : « *M. de « Beaumont se barbouille fort dans l'esprit des honnêtes gens* et des gens « sensés... il tourmente son diocèse ; il fait, à ce qu'on dit, de mauvaises diffi- « cultés aux calvinistes pour leurs mariages et leurs sépultures ; il persécute « les ecclésiastiques et les couvents. » *Journal*. juil. 1749, t. I, 87.

3. Amst. 1692, 12 ; rééd. 1711 ; augm. 1716.

4. Préface.

5. C. 3. Penser que l'intérieur peut rester bon, l'extérieur étant mauvais, c'est, dit *Pictet*, « ressembler à une femme qui dirait qu'elle a donné son cœur à son mari et qu'elle n'abandonne que son corps aux autres » (*ib.* 116). — *Leclerc*, le latitudinaire, adresse à ceux qui glissent ainsi sur la pente du scepticisme, un énergique appel. C'est le *Contra indifferentiam religionum liber*, La Haye 1724, 12 (22 p.) publié à la suite de son édition de *Grotius : De veritate religionis*. Sa conclusion est celle-ci : sur les questions controversées, dissimulez votre opinion pour ne pas engendrer de perpétuelles querelles. Dissimuler n'est pas simuler ; dans les questions obscures la liberté chrétienne reste entière. Mais *sur l'essentiel de la religion confessez hautement votre foi*. L'errant peut plaire à Dieu, le simulateur jamais.

6. Il avait commencé un ouvrage sur *l'Etat du christianisme en France, divisé en 3 parties, ou Lettres adressées aux catholiques romains, aux protestants temporiseurs et aux déistes*. La Haye 1725, 8°. Il n'en publia que la 1re partie, probablement découragé par l'insuccès ; mais la préface est un sommaire suffisant.

Il s'en veut de morigéner des malheureux sur leurs défaillances, mais ces défaillances mènent promptement au déisme les « temporiseurs ». Faute de pasteurs et de culte, « ils ne connaissent « qu'imparfaitement la religion protestante, et ils sont imbus de « tous les préjugés imaginables contre la religion romaine ». Chez les fils le mal est pire. Lors même qu'un père est incapable de leur découvrir les erreurs du catholicisme il les persuade que par sa cruauté persécutrice il mérite l'aversion. « *Mais la haine pour cette religion jointe à l'ignorance de la nôtre produira bientôt la réjection de toutes les deux.* » (1).

Et en effet au cours du siècle, les « pasteurs du Désert » feront entendre à ce sujet des plaintes de plus en plus vives (2).

Formes de l'incrédulité

Avec l'indifférence on voit apparaître dans la foule grandissante des libertins un type nouveau, l'*incrédule impartial* (3). Quand il est vertueux il est bien plus redoutable, car il se fait honneur de son désintéressement. « Les athées de spéculation, « dit *Basnage*, qui se piquent de pureté de mœurs, de grandeur « d'âme et de force d'esprit qui les élève au-dessus du vulgaire, « sont presqu'invincibles. » (4). Aussi les chrétiens sont-ils obligés de leur attribuer la passion raffinée de l'orgueil intellectuel, pour conserver une raison de les dépriser.

C'est bien aussi l'orgueil que leur reproche l'abbé *Boileau* dans ses *Pensées choisies* (5). « N'être assujetti à aucune religion c'est « vouloir être maître de la sienne. C'est s'ériger un tribunal, « décider de la divinité, juger la cause de Dieu. C'est mettre « l'Evangile et l'Alcoran sur le bureau, c'est citer J.-C. à compa-

1. Préface. V. aussi le témoignage d'*Angliviel de la Beaumelle : « La Spectatrice danoise »*, Copenhague 1749, 8°, t. I, 157 sq.

2. V. *Albert Monod : « Les Sermons de Paul Rabaut »* [167 *bis*], 19, 154. Chez les catholiques, dit *Saurin*, le déisme vient de l'insuffisance des lumières en matière de religion. Le catholique formé dès l'enfance « à n'examiner qu'impar- « faitement... découvre sans peine à un certain âge qu'on a abusé de sa crédu- « lité. Il ne possède pourtant pas un assez grand fonds de lumières pour « découvrir où est la vérité, lors même qu'il en a suffisamment pour voir où « est le mensonge ». Quoi qu'il en soit, le déisme « fait plus de ravages en France que partout ailleurs » et, chose remarquable, « *on trouve rarement dans ce royaume des incrédules éclairés* ». Un Français libertin « fonde tout son système sur cette bonne opinion de soi-même qui est innée à notre nation » ; et « quand on lui demande sur quoi il s'appuie... il répond avec un souris « moqueur, avec un air décisif, avec un bon mot, avec quelqu'un de ces ser- « ments dont il a de si riches formulaires. Voilà sa logique, voilà sa théolo- « gie » p. 44.

3. *Saurin : « Sermon sur la suffisance de la révélation. »* Sermons, La Haye 1708-25, t. I, 9.

4. *Discours sur l'existence de Dieu*, en tête de l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament*, 1704, p. 4.

5. Paris 1707, 8°, art. *Religion*, p. 281 de l'éd. 1709.

« raitre pour rendre compte de sa doctrine. Quel monstrueux « parallèle ! »

Basnage appelait d'un mot un peu gros les incrédules : des « athées », Boileau précise la forme de leur incrédulité, c'est le déisme dénoncé par Saurin chez les protestants tièdes, celui de la plupart des déistes anglais, proprement celui de Voltaire. Je reconnais un Dieu, je l'adore, je l'aime. « Comme parmi les diffé- « rentes nations il y a de différentes manières de saluer le prince, « il y en a aussi d'adorer Dieu (1). Je prendrai ce qui me convient « le mieux. Ne puis-je pas être juif sans cérémonies, païen sans « idoles, mahométan sans libertinage et chrétien avec liberté » (2).

Extérieurement les déistes professent la religion reçue, puisque les dehors sont indifférents, et Boileau s'indigne de leur duplicité, comme Leclerc et Pictet de celle des « temporiseurs ». « Dispu- « tez-vous avec eux, ils se piquent d'avoir une religion comme « vous, de la probité au moins autant que vous, de la raison plus « que vous » (3). De même que Fontenelle répondait quand on le pressait trop sur ses vrais sentiments : « j'ai fait mes Pâques », le déiste de Boileau dit hautement : « j'entends la messe ». — Mais « est-ce là le caractère d'un homme d'honneur ? » (4).

Vers la fin de cette période, l'observance des pratiques même se relâche chez les mondains et dans la bourgeoisie riche. A en croire le jésuite *Croisset*, le carême est regardé « comme une loi qui n'oblige plus que les gens de couvent et le peuple (5). « Ce « bourgeois jeûnait, cette femme dans sa boutique faisait réguliè- « rement le carême, leur fortune a changé... à peine leur a-t-on « vu tomber l'aune des mains qu'on leur voit prendre des airs « de gens de qualité et demander la dispense de faire maigre » (6).

De même pour les Cendres. « Une femme du monde craindrait « qu'on ne dérangeât sa coiffure et qu'on ne salît ses cheveux ; « la cendre bénite sied mal sur un front où toute la mondanité « est peinte, et elle ne sied pas mieux avec la poudre » (7).

Comme les riches ne font plus de largesses aux églises, les orne-

1. On connaît la formule chère à *Voltaire* sur « les différentes façons de saluer le Père ».

2. P. 277 sq.

3. *Ib. Boileau* abonde en phrases mordantes et bien troussées. « Plaisante « religion qu'une religion souple et maniable qui tourne l'esprit du côté le plus « apparent, le cœur du côté du plus libre, la conscience du côté du plus com- « mode et le culte du côté du plus fort » 279.

4. P. 285.

5. *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de J. C.* Lyon 1727, 2 v. 12 ; rééd. 1735 p. 390.

6. P. 391.

7. P. 417.

ments sacrés se fanent. « On croit faire un magnifique présent « au Seigneur quand on donne à l'autel une jupe qui a servi long- « temps de parure à la mondanité et qu'une nouvelle mode a « décriée » (1).

Les sermons nous montrent aussi l'incrédule donnant le ton dans les salons où il discourt avec « une contenance assurée, un air moqueur » (2). Désormais « le seul nom de miracle excite la risée dans les gens du monde » (3). Ils éprouvent déjà une pitié voltairienne pour les « bonnes gens qui sont la dupe de leur imagination effrayée... de l'avarice hypocrite et ambitieuse des gens d'église » (4).

Cependant l'incrédulité n'atteint encore que les classes cultivées. D'après *Molinier,* si « les savants sont trop difficiles à croire », « le peuple croit trop » (5). Nous savons que jusqu'à la fin du siècle, fortement encadré dans les associations religieuses, il restera sincèrement catholique (6). Mais nous venons de le voir, trop de causes ont favorisé l'impiété sous la Régence pour que, de Bayle à Voltaire, elle ne gagnât pas du terrain. Elle achève d'essayer toutes ses armes, si bien qu'on pourra dire vers 1730 avec encore plus de vérité ce qu'*Ostervald* disait en 1700 : « elle pourrait devenir plus générale, mais on ne conçoit pas qu'elle pût aller plus loin » (7).

II. — Les apologistes

Dans des circonstances aussi défavorables, que vont faire les apologistes ? Vont-ils d'une part profiter des leçons de Bayle, d'autre part tenir compte des besoins scientifiques et s'efforcer de calmer les scrupules historiques naissants ?

Dans une certaine mesure, oui. Voici laquelle.

1. P. 461.
2. *Molinier : « Sermons choisis sur les mystères »* etc... Paris 1730, 5 v. 12. T. IV, *Sur les jugements de Dieu ;* portrait de l'incrédule, p. 265. L'abbé Molinier est le seul prédicateur de cette période qui ait fait une place importante à l'apologétique (10 sermons). Il n'est d'ailleurs pas original. *Migne* a réimprimé un choix de ses sermons. (*Orateurs sacrés* t. 44). V. *Bernard* [22], c. 2 et p. 575.
3. T. II. Serm. sur la *vérité de la religion chrétienne,* p. 248.
4. T. IV, 265.
5. T. II, 248.
6. V. dans l'ouvrage de *Roustan : « Les philosophes et la société française au* XVIII*e siècle »*, Lyon 1906 gr. 8°, le chap. VIII § 2 « *les Philosophes et le peuple* ». Il ne faut pas étendre à la France ce qu'*Ostervald* écrit en 1700 : « Le peuple même est infecté », il se trouve des déistes « jusque chez les paysans » (o. c. I, 6). Il vit au milieu d'une population protestante et instruite où la religion est un ferment de culture intellectuelle.
7. [237], t. II, 204.

Du premier coup d'œil on les distingue en deux groupes ; ceux qui poursuivent le rêve intellectualiste de prouver la religion par des arguments que la raison de tout homme non prévenu doit tenir pour démonstratifs, — ceux qui préfèrent l'apologie disons psychologique, car ils repousseraient l'épithète mystique. Les uns visent plutôt à persuader l'esprit, les autres à convaincre le cœur. Entendons-nous bien, les uns et les autres croient la foi raisonnable ; seulement les premiers se tiennent aux preuves externes tirées de la philosophie, du monde, de l'histoire, les seconds insistent sur les preuves de sentiment tirées de l'âme du croyant. Ces preuves-ci ne sont pas, comme les premières, immédiatement probantes pour tout homme capable de raisonnement ; elles ne deviennent réellement efficaces que pour celui qui a commencé à faire les expériences qu'elles invoquent. Tout au plus en inspirent-elles à autrui le désir.

Si l'on veut comparer la foi à un édifice, les premières démontrent sa solidité par les puissants contreforts dont ils l'entourent ; les seconds, nouveaux Brunelleschi, prouvent qu'il a sa force en soi comme un temple antique. Ceux qu'il abrite la sentent, mieux que ceux qui le regardent.

Simplification de l'apologie. La démonstration par les faits

Or, dans les deux groupes, on fait un effort pour s'adapter aux besoins du temps par la *simplification de l'apologie.* Leclerc la réclamait lorsqu'il demandait qu'on se réduisît à prouver l'essentiel, qu'on n'entrât pas dans les broussailles de la théologie, qu'on voulût bien ne pas expliquer l'inexplicable, et quand il énumérait les « mauvaises raisons qui indisposent les incrédules » (1).

Même les intellectualistes rognent la part de la métaphysique, discréditée par Bayle. A plus forte raison ceux qui n'osent plus, après lui, garder les positions que le spiritualisme cartésien croyait à tout jamais conquises, et qui abandonnent le logique pour le psychologique. A l'exemple d'Abbadie et suivant l'avis de Leclerc, on insiste moins sur ce qui divise les sectes que sur les objets de la foi commune ; plusieurs adoucissent les thèses choquantes lorsqu'elles ne sont pas reçues de tout le peuple chrétien. Mais surtout les uns et les autres s'attachent à prouver le christianisme *par les faits,* les premiers de préférence par les faits historiques, les seconds par les faits psychologiques. Ils y sont poussés

1. *De l'Incrédulité* 2e part., c. 6. *Dupin* était du même avis. La créance n'est exigible que pour les vérités expressément enseignées par les apôtres. — *Traité de la doctrine chrétienne et orthodoxe,* Paris 1703, 8°, c. 4 à 6. (V. *Mém. Trév.* [39], 1703, p. 745).

moins par la mise en demeure de Bayle (1) que par l'exemple des chrétiens anglais, toujours plus positifs, et surtout par l'état d'esprit que l'initiation scientifique et les premiers essais de la critique ont répandu dans le public : la défiance de l'abstraction, le goût des études concrètes.

C'est dans une certaine mesure le retour à la méthode de *Grotius*, de *Pascal* et de son disciple *Filleau*, par réaction contre la méthode *a priori* des Malebranche. Malebranche disait : tel fait, la Résurrection par exemple, est possible, mieux que cela nécessaire au plan de Dieu, donc il est. Houteville dira : ce fait est, donc il est possible. On prouvait la révélation en démontrant l'existence de Dieu, ses attributs parmi lesquels la bonté. Cette bonté exige qu'il se soit communiqué aux hommes. Désormais la preuve *a posteriori* prendra la première place.

Avant l'abbé Houteville qui est le plus remarquable apologète de cette période, quelques simplificateurs de l'apologie, suivant la formule de Leclerc et de Locke (2), méritent d'être signalés.

C'est Pierre *Chauvin*, théologien protestant d'avant-garde, qui, pour rapprocher ses frères divisés, exalte la religion naturelle, restituée par le judaïsme et le christianisme. Pélagien, socinien, malebranchiste par endroits, il professe toutes les hérésies qui tendent à élargir, humaniser ou rationaliser la religion (3).

C'est le chanoine *Charon* qui reprend la thèse analogue de la perpétuité de la foi, et réduit la religion à l'amour de Dieu enseigné par la nature, Moïse et J.-C. Il utilise pour étayer sa démonstration les traditions juives (4).

1. « Toute la dispute que les chrétiens peuvent admettre avec les philoso-« phes est sur cette question de fait, *si l'Ecriture a été composée par des « auteurs inspirés de Dieu.* Si les preuves que les chrétiens allèguent sur ce « sujet ne convainquent pas les philosophes, la partie doit être rompue. » *Eclaircissements*, Dict. t. V, 742. *Lamothe-Houdar*, — qui le croirait ? — fut un des premiers à proclamer que le problème chrétien était une question d'histoire pure. Dans un opuscule de 7 pages, *Plan de preuves de la religion*, il a soutenu cette idée, et aussi que les faits surnaturels tombent sous les sens comme les faits ordinaires. (*Œuv. compl.*, Paris 1754, 11 v. 12, t. VIII).

2. Dans *Reasonableness of Christianity*, 1695, traduit en français l'année suivante sous le titre : *Que la religion chrétienne est très raisonnable, telle qu'elle nous est représentée dans l'Ecriture sainte*, Lond. et Amst, 8°, *Locke* soutient, comme *Leclerc*, que si l'on cherche le christianisme non chez les théologiens mais dans les évangiles, il est pleinement acceptable. Plus radical que Leclerc, il n'y trouve qu'un dogme : J.-C. est Messie, c'est-à-dire envoyé de Dieu pour le salut des hommes, qu'il procure en fondant la morale et en prêchant la repentance.

3. « *De naturali religione liber* in tres partes divisus, ubi falsa candide refelluntur, vera probantur vel deteguntur, ac orthodoxarum ecclesiarum fratres ad concordiam vocantur ». Rot. 1693, 8°.

4. *Démonstration évangélique ou Traité de l'unité et perpétuité de la véritable religion pour servir d'introduction à la lecture de l'Evangile.* Paris 1703, 12.

Mais la simplification la plus en honneur consiste à prouver purement et simplement par la méthode historique ou la méthode juridique, ici confondues, les faits de l'évangile. Rien n'est fort comme un fait. Un miracle physique bien établi : celui de la résurrection d'un mort, rend inutiles les métaphysiques pour, ruine les métaphysiques contre.

Le ministre converti, *Isaac Papin* (1) est un des premiers qui aient formulé nettement ce principe. Chaque connaissance doit être acquise par sa méthode propre, celle des faits de la révélation par la méthode des jurisconsultes qui repose sur la critique du témoignage. L'erreur des Spinoza, des Bayle est de supposer « qu'ils ne doivent s'appuyer que sur leurs méditations abstraites » et que « ce qu'ils ne conçoivent pas est impossible » (2). Mais l'impossibilité apparente d'une chose n'est pas une raison d'en douter, quand son existence a été démontrée. Il est également vain de me démontrer que Dieu n'a pas pu se faire homme et qu'Achille n'atteindra par la tortue (3).

L'apologétique oratoire elle-même s'efforce de rester sur le terrain des faits. Le P. *de la Rue* (4), prédicateur fort séduisant, s'attache, quand il défend la foi, aux deux faits incontestables utilisés par Bossuet : la propagation du christianisme et la ruine des juifs. Mais le plus notable représentant de la méthode historique est l'abbé Houteville.

1. *Papin* (1657-1709), neveu du ministre *Pajon* qui essaya de relâcher la prédestination calviniste, suivit d'abord et outra les idées de son oncle. Dans *La foi réduite à ses véritables principes et renfermée dans ses justes bornes* (préface de Bayle), Rot. 1687, 16, il simplifiait la dogmatique. Condamné par un synode, sur la plainte de Jurieu, il abjura entre les mains de Bossuet (1690). Sa veuve publia en 1713 un *Recueil des ouvrages composés par feu M. Papin en faveur de la religion*, Leyde (Amsterdam). Le succès de ces opuscules très médiocres ne peut guère s'expliquer que par la qualité de l'auteur et ses attaques contre ses anciens coreligionnaires. Rééd. Paris, 3 v. 12, 1723, 1733, 1773.

2. *Les fondements de la religion démontrés, ou le christianisme démontré par la méthode des jurisconsultes.* Œuvres, éd. 1723, t. III, 283.

3. Dans ses « *Réflexions et remarques sur la dispute du P. Martianay avec un juif* », *Lenfant* reproche au Père de laisser le juif demander : comment peut-on adorer un Dieu crucifié ? Avant de rien discuter, il faut trancher la question : si l'Evangile est vrai ou non. C'est le nœud de tout. (Art. des *N. r. l.*, mai 1709, p. 479 et 599). Cette préoccupation est générale chez les chrétiens du temps. L'évêque de Londres, *Gibson*, dans une *Lettre pastorale* écrite à l'occasion de quelques ouvrages d'incrédules, abandonne les preuves trop sujettes à discussion, et fait porter sa démonstration sur les *faits* de l'évangile.

4. Jésuite, professeur de rhétorique à Louis-le-Grand (1643-1725), publia 17 *Sermons* dont 4 seulement sont apologétiques (Paris 1719, 3 v. 8°). Il rafraîchit avec beaucoup d'art par la vivacité et le mouvement de son style les idées les plus banales.

III. — L'APOLOGÉTIQUE HISTORIQUE
HOUTEVILLE

« Je veux prouver par les faits seulement que la religion chrétienne est véritable et divine. » (1).

Claude François HOUTEVILLE, né à Paris en 1688, appartint pendant 18 ans à la congrégation de l'Oratoire, puis devint secrétaire du cardinal Dubois. Il mourut en 1742 : il était depuis huit mois secrétaire perpétuel de l'Académie.

En un siècle où les productions religieuses éveillaient un intérêt décroissant, son apologie, parue en 1722, excita de l'effervescence et des polémiques. C'est que l'auteur de la *Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits* avait essayé, dans la mesure où les séculaires traditions du genre le permettaient, d'accommoder l'apologétique aux besoins des esprits contemporains.

Chez ses prédécesseurs la preuve de fait n'était qu'une preuve entr'autres. « Je m'y suis renfermé, dit-il, parce que je la trouve « la plus convaincante et la plus simple de toutes... Celui qui « n'occupe pas un si grand terrain n'est pas si riche, mais « peut-être aussi qu'il le cultive mieux » (2).

Les miracles

Dans l'examen de l'histoire évangélique, ne perdons pas de vue que la conduite des hommes est soumise à des lois presqu'aussi constantes que celles du monde physique, notamment « qu'il ne « saurait y avoir entre eux de concert unanime pour la fraude ; « que s'ils trompent quelquefois ils ne le font point sans motif « ni sans intérêt ; qu'ils ne sont point tels dans un temps et tels « dans un autre, je veux dire tous fourbes dans un siècle et tous « sincères dans un autre siècle, que tout le monde ne conspire « point à tromper quelqu'un ; que personne ne réussit à tromper « tout le monde » (3). Un fait vrai doit être *possible*, c'est-à-dire ne pas impliquer contradiction, comme l'existence d'une montagne sans vallée, — constaté par plusieurs témoins oculaires ou contemporains ni dupes ni trompeurs, — intéressant et public, —

1. *Houteville : « La Vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits, précédée d'un Discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme depuis son origine. »* Paris, 1722, 4°. La 2e édition, expurgée d'une préciosité qui fit scandale, est bien meilleure, 1740, 3 v. 4°. Nous nous servons de la 3e, 1749, 4 v. 12. La citation ci-dessus est tirée de la *Préface*, p. XXXIX.

2. Conclusion de son excellent *Discours historique*, t. I, 311. La démonstration par les faits est, d'après le *journal de Trévoux*, « la plus courte voie, la plus victorieuse des révoltes de l'esprit ». 1722, p. 1160.

3. T. II, l. 1, c. 2, p. 12.

lié à d'autres faits qui ne peuvent s'expliquer sans lui, — avoué par tous ceux qui l'ont pu voir, — transmis jusqu'à moi sans altération (1).

Or l'histoire évangélique rapporte des faits qui, s'ils sont vrais, tranchent toutes les questions pendantes entre croyants et incroyants, car ils prouvent que Dieu a parlé. Ce sont les *miracles*. Où il y a miracle, Dieu est.

Ces faits sont possibles, même dans l'hypothèse spinoziste des lois immuables (2), s'ils sont préétablis par Dieu dans le développement des choses. Notre étonnement naît de l'ignorance de leurs causes. « Les miracles entrent comme le reste dans l'économie des desseins de Dieu et par conséquent dans l'ordre général de la nature » (3). — Ne perdent-ils pas leur autorité d'intervention particulière et leur valeur de témoignage ? — Non, puisqu'ils ne peuvent être ni prévus ni produits par un être borné. La guérison de l'aveugle-né reste probante, car ou Jésus la prévoyait et connaissait ce qui passe la science humaine, ou il l'ignorait ; mais alors comment les lois générales le servaient-elles à point nommé?

Ces faits sont rapportés par des témoins oculaires comme Matthieu et Jean, ou contemporains comme Marc et Luc. Matthieu écrit vers 35, Jean vers 98 (4). Ils n'avancent en effet rien que de conforme aux mœurs et aux institutions du temps, ils sont cités dès l'origine. L'évangile soulève des intérêts trop importants pour qu'on ne l'ait pas, quand il parut, épluché de très près. Il est impossible à un imposteur de se cacher sous le nom d'un homme vivant ou récent. 24 ans après la mort du Christ, *Paul* cite Matthieu (1 Cor. 6, 2) (5). Les églises apostoliques n'ont eu aucune

1. T. II, l. 1, c. 4 et 5.

2. *Houteville* ne comprend pas la nature mathématique des « lois » spinozistes. Il se laisse abuser par le mot « décrets » et y voit l'acte d'une volonté libre, qu'il se contente de reporter à l'origine des temps.

3. II, 57.

4. *Houteville* accepte d'emblée les données traditionnelles sur les auteurs des évangiles. Nous ne pouvons naturellement pas rectifier pas à pas toutes les ignorances, les erreurs, les fautes de raisonnement ou de critique des apologistes. Cela reviendrait à faire, en note, un cours de critique biblique. Nous supposons connu l'état actuel des questions traitées par nos auteurs. En tout cas, nous renvoyons aux ouvrages suivants, où l'on trouvera des solutions modernes modérées : *Guignebert : « Manuel d'histoire ancienne du christianisme. Les Origines »*. Paris, Picard, 1906, 16. *Cornill : « Einleitung in die kanonischen Bücher des Alten Testaments »*, Tübingen Mohr, 6e éd., 1908, 8°. *Holtzmann : « Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testament. »* Freiburg i. B. 1911, 8°. Si l'on place avec prudence la rédaction des *Logia* de Matthieu en araméen un peu avant 70, la tradition évangélique serait restée orale pendant une quarantaine d'années (V. *Guignebert*, p. 39). Ce fait, joint à l'ignorance où nous sommes touchant la personne des rédacteurs évangéliques, infirme le raisonnement d'Houteville.

5. Tout à fait contestable. C'est une rencontre d'idées.

peine à écarter les faux évangiles, ne recevant pour vrai que ce qu'elles avaient reçu de la main des apôtres. Comme nos 4 évangiles s'échelonnent sur une période de 60 ans, il est inadmissible que les derniers aient tenté de reprendre une imposture décriée.

Suit le développement sur la bonne foi des évangélistes, où tous les apologètes triomphent. Houteville y ajoute une juste remarque sur la mauvaise foi de l'adversaire. « Si, parlant des apôtres « nous avançons qu'au moins ils étaient raisonnables : point du « tout. Ils étaient les plus crédules et les plus bornés de tous les « hommes, on les accable de tous les reproches d'ignorance et de « grossièreté que le paganisme faisait aux juifs. Si d'un autre côté « nous les représentons comme des auteurs simples et sans art... « Avant eux et après, le monde n'a point vu de séducteurs plus « fins, plus déguisés, ni plus politiques » (1).

Ces faits : les guérisons, les ténèbres du Golgotha, la résurrection citée comme un événement patent dont plusieurs témoins vivent encore, les discours en langues étrangères tenus par les apôtres inspirés étaient *publics et intéressants* puisqu'ils tendaient à renverser le judaïsme et le paganisme. Tout le monde a *dû* s'informer et courir à ces spectacles rares. L'incrédule répète : « Si je voyais un miracle je croirais. Qu'il convienne donc que nos « ancêtres ont examiné ce qu'il approfondirait lui-même s'il se « trouvait dans les mêmes circonstances qu'eux ; qu'il convienne « que *l'univers a cru parce que l'univers s'est informé* » (2).

Ces faits sont nécessaires pour expliquer la conversion de l'Univers, — « Jamais le paganisme n'eût cru si le paganisme n'eût vu des miracles » (3), — la constance des nombreux martyrs, l'institution du dimanche destiné à célébrer la résurrection.

Ils sont reconnus par les ennemis du christianisme, les juifs, Hérode, les païens, Mahomet. Houteville consacre 65 pages à prouver l'authenticité du passage de *Josèphe* sur J.-C. (4), et défend des témoignages aussi suspects que celui de *Lampride* sur les temples élevés au Christ par Adrien, et la lettre de *Marc Aurèle* sur la pluie que les prières des soldats chrétiens auraient obtenue, dans la guerre contre les Quades.

Enfin les récits évangéliques nous sont *parvenus sans altération*. La surveillance mutuelle que chrétiens et païens exerçaient les uns sur les autres en est une sûre garantie.

1. II, 141.
2. *Ib.*, 156.
3. P. 162.
4. *Antiquités judaïques*. l. 18, c. 4, cité par *Eusèbe* : Dém. év. l. 4, c. 25, « Jésus était le Christ », etc... Les protestants *Cappel* et *Blondel* avaient montré l'interpolation de ce passage.

Les prophéties

Un des plus grands miracles est l'accomplissement des prophéties dans la personne de Jésus. Houteville ne dit rien ici de nouveau. Il admet leur double sens, leur inspiration selon la doctrine orthodoxe, leur conservation scrupuleuse. Il y a toujours 70 ou 80 générations vivantes à la fois. Une d'elles n'aurait pu toucher aux prophéties sans soulever les 79 autres (1).

Le fait le plus considérable qui ait été prédit est la résurrection. En la niant « on charge la résistance d'absurdités insoutenables » (2). 12 miséreux auront fait croire un conte au monde entier. « Il sera vrai que durant près de 17 siècles on n'aura su « trouver le mot de l'énigme, ni inventer un dénoûment tant soit « peu vraisemblable à ce malheureux mystère, à ce prodige de « séduction » (3). — Fort bien, mais puisque la résurrection a une importance capitale pour le salut des hommes, pourquoi ne pas la rendre éclatante et publique ? — Déiste, l'athée pourrait vous demander à son tour : pourquoi Dieu ne s'est-il pas manifesté plus clairement ? Vous avez des preuves suffisantes de son existence, nous en avons aussi de la résurrection.

Ce prodige est d'ailleurs inséparable d'un autre : la communication de dons surnaturels aux apôtres et à ceux à qui ils imposaient les mains. Les peuples n'ont cru à la résurrection que parce que la prédication de ce fait incroyable était appuyée de miracles (4).

Objections

La démonstration par les faits ne serait pas complète ni loyale, si l'on ne répondait pas aux objections. Houteville expose les plus fortes dans tout leur jour avec une droiture et une crânerie qui inspirent une grande estime pour son caractère. « On en voit mieux ce qu'il faut croire quand on voit de suite ce qui pourrait en détourner » (5). Il critique certains « zélés » (6) qui exagèrent le péril des objections lumineusement présentées. On adressait le même reproche à *Bellarmin* dont les protestants imprimèrent à part les objections qu'il s'adressait à lui-même (7). L'apologiste ne

1. Cette partie de l'œuvre d'*Houteville* est la plus faible. Il défend mal la prophétie de *Jacob* sur le sceptre de Juda et celle d'*Isaïe* sur l'enfantement de la vierge. Pour celle de *Daniel*, il admet le calcul de *Ferrand*.

2. T. III, c. 13, p. 314.

3. *Ib.* 345.

4. *Houteville* examine ensuite les faits de la conversion des Gentils et de la ruine des Juifs, mais il ne dit rien qui n'ait été dit supérieurement par Bossuet.

5. T. IV, p. 2.

6. Préf. de la 2e édition. Il vise surtout *Desfontaines*. V. plus bas p. 231.

7. Dans ses *Disputationes de controversiis fidei, adversus hujus temporis hæreticos*. Ingolstadt 1581-93, 3 fol.

condamne pas ses contradicteurs sans les entendre, ce qu'eux-mêmes font sans vergogne.

Repoussons d'abord quelques présomptions générales par lesquelles les incrédules tranchent l'ensemble du problème chrétien. La première est fondée sur l'éloignement où nous sommes des temps où l'évangile s'est établi. Un esprit bizarre, *Craig*, a soutenu que la certitude d'un événement historique diminue mathématiquement à mesure que le temps s'écoule. — Non, s'il est prouvé que le premier témoin « ne pouvait séduire et que les autres n'ont pu ni voulu se laisser surprendre » (1).

L'incrédulité des juifs contemporains du Christ, qui savaient le vrai sens des prophéties, est la difficulté la plus spécieuse et la plus simple. Mais la synagogue n'avait pas, comme l'Eglise, les « promesses d'une éternelle indéfectibilité » (2). Les juifs n'ont pas cru, parce qu'ils attendaient un Messie charnel, parce qu'ils appréhendaient le renoncement et les persécutions, parce que l'intérêt personnel des prêtres était en jeu. Enfin cette incrédulité était voulue de Dieu. Leur mauvais vouloir rend plus précieux leur aveu des miracles.

La bassesse du Christ prédit glorieux était bien faite pour les abuser « et jamais séduction n'eût été mieux préparée par l'équivoque » (3). — Houteville délaie la page de Pascal sur les trois ordres de grandeur et conclut : notre système est le bon puisqu'il concilie tout, comme une bonne hypothèse scientifique, tandis que celui des incrédules fait Dieu et les prophètes trompeurs ou le Messie inexistant.

Mais les faux oracles du paganisme rendent suspects les oracles chrétiens. « L'on ne dira rien contre les oracles de l'idolâtrie « qui ne soit contre ceux du judaïsme, ni rien pour les prophéties « des juifs qui ne soit également fort pour les prédictions des « païens » (4). — La différence est grande. Les prophètes païens étaient intéressés, défiants, en désaccord ; ils rendaient des oracles ambigus favorisant l'impureté et l'idolâtrie. Ils n'ont jamais prédit un fait dépendant de causes libres.

De même les faux miracles ne se comparent pas aux vrais ; ils

1. IV, 24. On s'étonnerait de voir le sentiment de l'incertitude des faits évangéliques revêtir des formes aussi enfantines que celle-ci, au lieu de la forme moderne nettement formulée par *Crousaz :* les évangiles ne sont pas du temps ni des auteurs indiqués, si l'on ne savait comme le sens historique s'est tardivement éveillé. *Craig*, mathématicien écossais, avait calculé en 1699 que la probabilité des faits évangéliques serait éteinte au bout de 1454 ans. *Theologiæ christianæ principia mathematica*, Lond., 36 p. ; et Leipzig 1755, 4°.
2. IV, 108.
3. P. 12.
4. P. 117.

ne séduisent que peu de temps peu de personnes. Ils sont faits en secret et mal circonstanciés (1).

Mais voici une objection plus forte : la vérité des faits de l'évangile est moins évidente que l'absurdité des dogmes qu'il propose : la Trinité, la mort d'un Dieu. « Les faits, quelque certains « qu'on les suppose, n'arriveront jamais à un degré de certitude « qui égale et qui balance la contradiction palpable des mystè- « res... Les faits n'ont qu'une évidence historique et le faux des « mystères est d'une évidence métaphysique. Loin donc que les « faits démontrent la vérité des dogmes, il est manifeste au con- « traire que l'absurdité visible des dogmes démontre la fausseté « des faits sur lesquels on veut appuyer les dogmes » (2). Les faits n'ont qu'une certitude *morale* étrangère et indirecte, les mystères enferment une fausseté *logique*, interne et immédiate. Dans le doute il faut préférer ce qui est le plus évident.

— Ce raisonnement, dit Houteville, repose sur des sophismes. Il n'y a pas de degrés dans l'évidence, une chose est évidente ou ne l'est pas. Il m'est également évident que le tout est plus grand que la partie et que j'existais il y a vingt ans. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la proposition spéculative contient une vérité nécessaire et la proposition de fait une vérité contingente. Si nous accumulons tant de preuves du fait, ce n'est pas pour augmenter la certitude, qui est entière avec la première démonstration, c'est parce que les esprits ne sont pas tous frappés par les mêmes arguments (3). Les mystères sont obscurs mais non absurdes. On ne peut affirmer l'absurdité d'une proposition que si l'on a une connaissance parfaite des idées qu'elle enferme. Sinon l'on n'est pas sûr que ces idées s'excluent (4). Vous ne niez pas Dieu sous prétexte que son infinité est incompréhensible. Notre impuissance à

1. Suivent quelques objections classiques auxquelles *Houteville* oppose les réponses classiques : Selon J. C. *les miracles sont des signes incertains* (Marc 13, 22). — La supériorité des miracles divins éclate toujours sur les autres et la doctrine qu'ils appuient sert à les discerner. (Notre auteur se débat ici dans le cercle vicieux : les miracles autorisent la doctrine qui autorise elle-même les miracles. Nous retrouverons cette controverse définitivement éclaircie et close par Rousseau). *Seul le christianisme a eu des martyrs.* — Si l'on en veut trouver ailleurs, c'étaient des hommes qui mouraient pour une doctrine, les chrétiens seuls mouraient pour attester des faits. (*Houteville* nie froidement que les chrétiens aient jamais fait souffrir personne, en un siècle qui revit les dragonnades, enlèvements d'enfants, massacres d'assemblées, profanation des cadavres, condamnations à mort ou aux galères pour fait de religion).

2. P. 258 et 259.

3. Réponse de circonstance, tous les apologistes avouant que chacune de leurs preuves prise à part n'emporte peut-être pas la conviction, mais que l'ensemble agit par sa masse.

4. Houteville vise ici nommément *Bayle* et *Toland*.

le comprendre prouve justement son infinité et les limites de notre raison. Le fait sensible des miracles faisait accepter le mystère inintelligible.

Cette résistance de la raison au fait était si bien le fort des rationalistes qu'Houteville a senti le besoin d'y revenir dans une *Dissertation* finale « *sur les faux principes des incrédules* ». Il s'adresse aux esprits les plus rebelles de tous, aux métaphysiciens spéculatifs qui « prétendent soumettre la religion à l'évidence des idées » (1).

L'esprit, disent-ils, ne doit juger que de ce qu'il est capable de connaître. — Je l'admets ; ne déclarez donc pas absurdes les mystères. — Ne les déclarez pas non plus vrais ; abstenons-nous les uns et les autres de faire aucun usage de la raison à leur égard. — Pardon, nous avons une *idée générale* des mystères, et d'autre part nous avons la preuve certaine qu'ils nous sont enseignés par Dieu. Il ne faut pas confondre « ce que l'incrédule affecte de ne pas distinguer, l'évidence des dogmes en eux-mêmes et l'évidence des motifs qui pressent de se soumettre aux dogmes » (2). — Soit, mais — ici intervient un argument nouveau — ces motifs sont des faits surnaturels, non susceptibles de preuve ni de certitude. « Toute règle de critique observée, on ne doutera pas que César « n'ait fait de grandes conquêtes, parce qu'au fond cet événement « n'a rien que d'humain... Mais qu'en tel temps Lazare ait été « ressuscité c'est ce que nulle loi de critique ne peut rendre « incontestable. Or J.-C. n'a prétendu certifier son témoignage « que par des faits surnaturels et *nous n'avons aucun moyen pour « en discerner le vrai ni le faux*. Il nous a donc laissés sans preu- « ves de la vérité de sa doctrine » (3).

— La seule différence entre le fait de César et le fait de Lazare est que nous connaissons le *comment* du premier, pas du second, mais les mêmes règles de critique établissent l'existence des deux. L'autorité du plus grand nombre vous prouve que le fait de Lazare est acceptable. Ne dites pas que, malgré votre bonne volonté, vous n'arrivez pas à vous convaincre : la maxime selon laquelle la bonne foi rend l'erreur innocente aurait pour conséquence horrible d'excuser l'idolâtre et l'athée (4).

1. P. 339.
2. P. 349.
3. P. 357.
4. A la prétention de *réduire la religion à la morale*, Houteville oppose la fécondité morale de l'humilité intellectuelle. Il y a là une idée qu'un esprit plus vigoureux aurait magnifiquement approfondie. A l'idée que *la religion est une invention des politiques*, il répond qu'elle gêne les princes autant que le peuple. — Si l'on conteste la *possibilité d'un lien entre notre bassesse et l'infinité de Dieu*, il dit qu'il est inadmissible que Dieu abandonne sa créature

Houteville réduit lui-même son œuvre à trois points : 1° les miracles de l'évangile ont les caractères de faits historiques, — 2° J.-C. accomplit les prophéties, — 3° le christianisme détruit ce qu'on élève contre lui.

Elle est fort instructive et par ses mérites et par ses lacunes.

L'auteur fait rentrer le miracle dans la nature, il universalise le salut, il repousse toute rigueur contre les incrédules (1), et propose les difficultés dans leur force avec une conscience rare en tout temps.

Son style même trahit un effort d'adaptation au goût du jour. Il évite l'appareil du pédantisme: les renvois ; celui de l'autorité : les citations de l'Ecriture. Déjà trop long pour des lecteurs frivoles, il les soulage par un index, vise à l'effet, au trait, avec une tendance à la déclamation. Le *Journal de Trévoux* relèvera dans son *Essai sur la Providence*, des « oraisons jaculatoires » qui font déjà songer à Rousseau (2).

Mais chez lui comme chez Abbadie on surprend les méfaits du raisonnement carré, dont l'habitude est devenue une seconde nature. L'éducation scolastique avec l'entraînement dialectique qu'elle comportait, l'obligation où elle tenait les esprits de décomposer continuellement la pensée en propositions, qui, sous forme d'arguments numérotés rentreront dans la composition de syllogismes, réduisait l'art de penser à je ne sais quel métier d'assembleur de cubes. Le cartésianisme ami des idées claires, les mathématiques d'avant Leibniz n'étaient pas faits non plus pour donner à nos Français intellectualistes le sens du devenir, du mouvant, de l'inachevé. Les voilà donc qui abordent avec leur esprit cloisonné l'étude du phénomène vivant le plus fuyant, le plus complexe, la naissance d'une religion, en Orient, à une époque confuse de fermentation morale et sociale, dans l'antiquité. Aussitôt la pensée emporte-pièce entre en action, découpe des notions bien

après avoir jugé bon de la faire. — Le fait que *la révélation n'a pas été universelle* n'infirme pas la bonté divine. Dieu est le Sauveur de tous (1 Tim. 4, 10) ; il jugera chacun selon sa connaissance.

1. *Préf.* 2e *éd.*, p. XI. Il faut avoir lu les productions cléricales du temps pour comprendre la valeur de cet effort de tolérance.

2. Dans cet *Essai philosophique sur la Providence*. Paris 1728, 12 (an.), l'auteur défendait la Providence contre *Bayle* par le système de *Leibniz*, en anéantissant la liberté. Le *journal de Trévoux* en critiqua les idées et le style (août 1728, p. 1524). — *Houteville* écrivain était très discuté. Les partisans du goût antique disaient que « toute son éloquence consistait à allier des expressions qui n'étaient pas faites l'une pour l'autre et qui, se trouvant ainsi bizarrement assemblées, présentaient à ses lecteurs les idées les plus monstrueuses ». *Bibl. fr.* 1723, t. II, 54. Un anonyme, l'abbé *de Grécourt*, envoya à la *Bibliothèque française* une lettre plaisante, mosaïque de néologismes tirés de « la Religion prouvée par les faits » [61] *ib.* p. 163-67.

nettes, que le mosaïste incrédule ou le mosaïste croyant groupent en syllogismes symétriques.

De là l'impuissance des uns et des autres à poser le vrai problème historique : les évangiles sont-ils des auteurs dits et du temps prétendu ? S'ils n'en sont pas, comment sont-ils nés ? comment doser la créance qu'ils méritent ? Bien loin d'imaginer ces confluents de sources qu'on devine aujourd'hui, ce ruisseau de la tradition grossi de matériaux qu'il emprunte à ses bords jusqu'au jour tardif où il se fige, déistes et chrétiens ne conçoivent que l'historiographe à la moderne, conscient, rassis, critique, et bataillent avec fureur autour de la notion carrée de l'imposture.

Il fallait que les sciences du vivant fussent nées, la biologie, l'histoire, la psychologie, la sociologie, pour que cette vision statique des choses fît place à une conception dynamique, pour que le « sens de la différence » s'éveillât, et le sens de « l'évolution par saltation », et celui de l'activité inconsciente et créatrice de l'esprit, et la notion d'une âme collective (1).

Pour notre auteur, en présence des miracles de l'évangile trois hypothèses sont possibles : ou Dieu se joue des hommes, ou les miracles sont vrais, ou ils sont inventés (2).

Ce filet d'idées claires que le raisonneur de collège jette sur la réalité historique la laisse échapper par toutes ses mailles. L'historien moderne, qui devine sous les récits évangéliques un germe merveilleux développé par la ferveur et l'illusion sincère des consciences croyantes, enclôt malaisément son esprit dans ces cadres rigides. Il sait que toute pensée n'est pas accompagnée d'une pleine conscience. Les fils de Descartes l'ignoraient. Houteville raisonne ainsi : l'on viendrait nous dire aujourd'hui qu'un faiseur de miracles a paru, nous ne le croirions pas. Il faut donc qu'il y ait eu des preuves bien fortes pour que les juifs admissent les miracles de Jésus. — C'est ignorer que les anciens vivaient entourés de surnaturel. — Comment Luc ose-t-il, dans les Actes, raconter les miracles des apôtres à Jérusalem et dire que 5.000 personnes en un jour adhérèrent au Christ, sans crainte d'être démenti par les habitants ?

Le peuple juif, les païens même, rationalistes éprouvés, doués d'un esprit critique en éveil, tous aux aguets pour examiner et

1. Quand les savants dignes de ce nom consentiront à étudier les forces psychiques encore suspectes et mal connues et à « désocculter l'occulte » (Dr Grasset), alors, nous semble-t-il, nos descendants auront des origines chrétiennes une notion approchée, auprès de laquelle la nôtre paraîtra à son tour singulièrement insuffisante. Plusieurs de nos idées sur le caractère légendaire du miraculeux seront peut-être à réviser.

2. T. II, l. 1, c. 3.

peser les miracles de Jésus ou de ses disciples, en faire des informations exactes et se convertir en connaissance de cause, telle est la représentation que se fait Houteville des contemporains de Jésus (1).

L'idée qu'un fait est la suite *nécessaire* d'un autre indique aussi une solide méconnaissance de la vie. L'audace des disciples après l'abattement de Golgotha *peut* avoir d'autres causes que la résurrection matérielle du Christ, la conversion des païens peut avoir d'autres causes que les miracles (2).

Au défaut de sens historique il faut joindre l'insuffisance des arguments par lesquels Houteville prouve l'authenticité et l'ancienneté des évangiles. De cette démonstration tout le reste dépend. Or elle est caduque.

Mais ces faiblesses si sensibles pour nous l'étaient moins pour les incrédules de 1730, aussi peu historiens que l'apologiste et moins érudits.

Ce livre marque une défaite

Voici, à leurs yeux, le principal défaut de la cuirasse de la démonstration par les faits. *Diderot* y poussera sa pointe dans les *Pensées philosophiques*.

Bayle a dit que la révélation était un *fait* vrai ou faux. Historiquement constaté il emporte tous les obstacles. Les chrétiens, confiants, l'établissent. Or, à l'expérience, il se trouve que les disciples de Bayle n'acceptent pas les faits qu'on leur allègue en preuve, — ou, s'ils en admettent la réalité, ils leur dénient toute valeur probante.

Car les faits invoqués sont des miracles. Or l'incrédule, après avoir exigé une démonstration par les faits, déclare : les faits ne peuvent rien contre le raisonnement. Fussent-ils cent fois plus avérés qu'ils ne sont, nous ne les croirions pas car ils sont *a priori* impossibles. Si je voyais un miracle, je m'estimerais fou plutôt que de l'admettre, car rien n'est hors de la nature, c'est-à-dire en dehors de l'ordre (3). Houteville sent bien que là est le réduit de

1. « Quel incrédule osera nier tous ces faits évidents qui se sont passés dans un coin à la face de toute la terre ? » *Voltaire*. Dict. phil., art. *Secte*. Houteville y est ridiculisé.

2. T. II, l. 1, c. 10.

3. Nous sommes au fond de l'impasse où les affirmations s'affrontent sans issue. « Ce n'est pas parce qu'il m'a été préalablement démontré que les « évangélistes ne méritent pas une créance absolue que je rejette les miracles « qu'ils racontent. *C'est parce qu'ils racontent des miracles que je dis : « les « évangiles sont des légendes.* » *Renan : « Vie de Jésus »*, préf. de la 13e éd. — D'après *Langlois* et *Seignobos : « Introduction aux études historiques »*, p. 177 sq., pour qu'un fait soit prouvé il ne suffit pas qu'il soit attesté conformément aux bonnes règles, il ne doit pas choquer une loi scientifique, car la méthode historique qui est indirecte ne vaudra jamais les méthodes directes

la défense adverse, il s'y heurte à plusieurs reprises : « dès qu'on « voit un fait de ses regards ou par les yeux de toute la terre et « de tous les siècles, quel paradoxe d'aimer mieux en croire à un « raisonnement spéculatif qu'à une existence sensible et pal- « pable » (1).

Houteville se méprend légèrement : l'incrédule croira, à la rigueur, à cette existence sensible, mais il ne croira pas qu'elle soit extra ou sur-naturelle. S'il voit un mort ressuscité il ne contestera pas qu'il soit en vie, mais il attribuera sa résurrection à l'action de lois inconnues. Il dira qu'il n'y a aucun moyen de discerner derrière ce fait une intervention divine. Le fait peut être vérifié, le miracle est invérifiable (2). Et ainsi la méthode *a posteriori*, sur laquelle l'apologiste comptait pour convaincre les ennemis de la foi, n'a pas plus de prise sur eux que l'ancienne méthode *a priori*. Malebranche établissait les faits sur la nécessité des dogmes, Houteville établit les dogmes sur la réalité des faits. Or ces faits, même solidement munis de tous les caractères des faits historiques, — ce qui n'est pas, — ne révèlent pas invinciblement la main de Dieu. Ils ne sont pas miracles au sens orthodoxe du mot.

L'ouvrage d'Houteville servit ainsi à préciser le point de conflit. Il a plus nettement posé certains problèmes, s'il ne les a pas toujours résolus à l'avantage du christianisme.

L'accueil que lui fit le *Journal de Trévoux* fut enthousiaste. Il louait non seulement le fond mais la forme. « A chaque pas le « lecteur marche sur des fleurs de toute espèce ; en un mot dans « un ouvrage de religion jamais le dogme et la raison ne s'étaient « montrés dans un appareil plus somptueux » (3). C'était « un ouvrage achevé ». Molinistes et jansénistes y cherchèrent les uns

des sciences d'observation. — A quoi *H. Monnier* répond : « On n'a pas le droit de contester des faits établis par de suffisants témoignages au nom du « cours ordinaire des choses », et si on le fait on cesse d'être historien, on fait de la philosophie. » *R. chrét.*, 1 nov. 1911, p. 920.

1. T. II, p. 20.

2. *Saintyves : « Le discernement des miracles »* (Nourry, 1909, 8°) montre qu'il faut renoncer au discernement objectif du miracle, car la critique historique, scientifique, philosophique ainsi que la théologie critique ne fournissent aucune pierre de touche de l'action surnaturelle. *Wendland : « Der Wunderglaube im Christentum »* (Gœttingen 1910, 8°) est du même avis, mais, partisan de la liberté divine et humaine, il n'admet pas qu'on fasse des lois naturelles des entités métaphysiques. — V. comment *Le Roy* renouvelle cette question dans son profond *Essai sur la notion du miracle*. Annales de philos. chrét., oct.-déc. 1906.

3. « Véritablement celui dont il s'agit ici est sur le vrai ton de ce qu'on appelle maintenant le bon goût. Ceux qui donnent aujourd'hui la loi dans l'empire des lettres ne peuvent proposer un modèle plus achevé dans son genre. » Juil. 1722, p. 1155 et 1181.

et les autres de quoi nourrir leurs préjugés (1). On en fit une parodie en Angleterre. L'auteur fut reçu à l'Académie le 25 février 1723 (2). En même temps, les critiques élevaient la voix. Le *Journal de Trévoux* insérait au mois d'août 1722 une *Lettre écrite en province,* dont l'auteur reproche à Houteville un « laconisme de paroles » avec un « asiatisme de pensées ». L'exposé des objections déistes est inutile : il vaut mieux prévenir que guérir. La doctrine sur le miracle est inquiétante. « J'ai craint de voir l'au- « teur adopter la réalité du spinozisme pour donner au spino- « zisme l'appareil et le langage du christianisme » (3).

Fourmont dans un écrit anonyme (4) relève, sur le ton discourtois propre aux gens d'étude, la nullité de l'érudition juive d'Houteville. Les rabbins sont beaucoup plus forts qu'il ne pense ; ils ont sur les prophéties des objections redoutables. Mais avec l'enseignement païen des collèges, des hommes comme Pascal n'ont rien de la culture nécessaire pour défendre la religion ; ils tombent dans des mystagogies ridicules. Presqu'aucun catholique français ne connaît les langues orientales et les controverses du judaïsme. Les Pères, fort bons contre les païens, ne valaient rien contre la synagogue. Ils croyaient s'en tirer avec des sens mystiques et des citations mal appliquées. On les imite encore, et surtout Augustin dont l'exemple est néfaste.

Ce sera l'œuvre des apologistes suivants de fortifier ce point faible, car la littérature rabbinique va devenir un arsenal pour les philosophes.

La critique la plus complète fut celle de *Hognant et Desfontaines* (5), à qui Houteville répondit dans la préface de sa seconde édition. Elle est juste dans l'ensemble, quoique mesquine dans les détails et sur un ton de magister insupportable. — L'ordre adopté par l'apologiste laisse à désirer, disent ces messieurs : avant d'aborder les miracles qui ne nous sont connus que par l'évangile,

1. V. *Bibl. fr.* [61] 1723, t. II, 53.

2. V. l'analyse des *Discours. ib.* p. 11.

3. *M. Trév.* août 1722, p. 1345. L'abbé *de St-Pierre* publia dans le même journal des *Observations générales sur le livre,* etc..., avr. 1725, p. 631. V. aussi : *J. sav.* 1723, 14, 506, 627, et juil. p. 9. — *Ephémérides littéraires parisiens,* Paris 1723, p. 632.

4. *Lettre de R. Ismael ben Abraham, juif converti, à M. l'abbé Houteville sur son livre intitulé,* etc... Paris 1722, 12.

5. *Lettres de M. l'abbé *** à M. l'abbé Houtteville au sujet du livre,* etc..., Paris 1722, 12. Le P. *Hognant* S. J., mort en 1745, passe pour avoir critiqué le fond, *Desfontaines* la forme. Il y a 18 lettres. V. *Mém. hist. et crit.* [47] déc. 1722, p. 80. Quand *Houteville* eut répondu, Desfontaines se déclara mal satisfait dans une *Suite des lettres* qui ne renferme rien de nouveau, si ce n'est un relevé des termes nouveaux, surannés, affectés, et des expressions vicieuses de son apologie, assurément utile pour l'histoire de la langue.

il devrait prouver l'évangile. — Il répond faiblement à des objections fortement présentées et la dernière partie de son ouvrage « est le triomphe des incrédules » (1). Peut on soutenir que les faits de l'évangile furent publics ? que le passage de Josèphe et celui des trois témoins soient authentiques ? — Sa notion du miracle marque l'abandon pur et simple de nos principaux arguments. « Vous soulagez le spinoziste » (2). Si les miracles sont des effets naturels de lois inconnues « prouvent-ils autre chose que notre ignorance » ? (3). Qui garantit qu'un jour le progrès des sciences n'en découvrira pas le comment, les causes secondes antécédentes, au lieu de la Cause première dont on veut surprendre la main ? (4).

Ainsi, de l'avis de certains chrétiens, la bataille livrée par Houteville aboutit à un recul sur le fait du miracle et le dogme de la Providence. De l'avis de Diderot, elle aboutit à la défaite de la méthode historique de démonstration par les faits.

IV. — La chimérique distinction du contenant et du contenu de la foi

La tendance à simplifier le débat et à donner le pas à la preuve des faits sur la démonstration des dogmes se retrouve chez presque tous les apologètes qui conservent l'illusion intellectualiste. Le principe intangible de l'accord de la foi avec la raison reçoit une application plus restreinte. Si la métaphysique n'est pas entièrement bannie, on tente de moins en moins, à la suite de Malebranche ou de Leibniz, de justifier rationnellement le contenu de la révélation. On se borne à fournir les titres du contenant à la confiance des hommes.

Le représentant le plus radical de cette tendance est le cartésien *Régis*, qui fait consister l'accord de la raison et de la foi « en ce que la raison ne cherche pas à donner des démonstrations touchant le fond des mystères, mais seulement à faire voir qu'ils sont croyables » (5). Elle n'a pas à prouver la divinité de J.-C. ; son

1. P. 340.
2. P. 69.
3. P. 59.
4. On pourrait ajouter que sacrifier la liberté pour sauver le miracle, — c'est à quoi revient l'ordre préétabli d'*Houteville*, — est une solution à la Gribouille, un remède pire que le mal.
5. *L'usage de la raison et de la foi, ou l'accord de la foi et de la raison*, Paris 1704, 4°, p. 268. En interdisant à la raison l'examen des dogmes, *Régis* suit l'exemple de Descartes. Un disciple impénitent d'Aristote, le P. *de Valois*, avait montré le cartésianisme contraire au dogme de la transubstantiation : l'essence des corps étant l'étendue, le corps du Christ ne peut pas être réelle-

rôle consiste à autoriser l'Ecriture et la tradition qui l'affirment (1). La foi divine n'est pas la foi humaine. Celle-ci résulte de l'examen du fait et du droit : le fait s'est-il passé, est-il convenable ? La foi divine repose sur l'examen du fait seul : Dieu a-t-il parlé (2) ? Les scolastiques et certains philosophes modernes ont erré en voulant expliquer les mystères et ont prêté le flanc aux incrédules (3).

Tous les apologistes ne sont pas aussi catégoriques. L'opinion de Régis est cependant celle qui tend à prévaloir (4). Nous serions porté à voir dans ce retour au principe cartésien de la séparation de la philosophie et de la foi un effet de la critique baylienne et de la mésaventure de Malebranche.

Le bénédictin *François Lamy* défend énergiquement ce point de vue dans ses apologies superficielles : *Vérité évidente de la religion chrétienne* (5) et *l'Incrédule amené à la religion par la raison* (6). Lui aussi distingue le contenant rationnellement démontré du contenu avoué obscur, et ne sent pas que cette obscurité rend contenant et contenu inadmissibles aux esprits forts. La raison conduit l'esprit au seuil de la foi et s'efface en prouvant qu'elle doit s'effacer. Son premier ouvrage renferme les arguments communs. L'auteur fait grand état du témoignage que Jésus se rend à lui-même, sans envisager l'hypothèse de l'illusion innocente. Dans le second, formé de 9 entretiens et beaucoup plus

ment dans la petite hostie, car il y serait sans son essence, c'est-à-dire sans son être. *De la Ville* (pseud.) : *Les sentiments de Descartes opposés à la doctrine de l'Eglise et conformes aux erreurs de Calvin.* 1680. — *Anonyme : « La philosophie de M. Descartes contraire à la foi catholique, avec la réfutation d'un imprimé fait depuis peu pour sa défense »*, (intitulé : *Eclaircissement sur le livre de M. de la Ville*), Paris 1682, 12. — C'est une des raisons pour lesquelles les Cartésiens n'aiment pas philosopher sur les mystères.

1. Préface.

2. L. 2, c. 3 et 4.

3. L. 3, c. 1. La théorie du « contenant » remonte à *St Thomas :* « La foi n'admet point une recherche de la raison naturelle ayant pour but de *démontrer les vérités que l'on croit, mais une recherche des motifs* par lesquels l'homme est induit à croire, à savoir que ces vérités ont été dites par Dieu et confirmées par des miracles. » II a, II æ, q. II, a I, ad I, c. p. *Hébert : « L'Evolution de la foi catholique »*, Alcan 1905, 8°, p. 91.

4. V. *Brueys : « Traité du légitime usage de la raison, principalement sur les objets de la foi »*. Paris 16, 1717 et 1727. *Dupin : « Traité théologique et philosophique de la vérité »* (an.), Utregt 1731, 12, pp. Dom *Perrault*, auteur des derniers chapitres (Barbier). Il faut croire les vérités « que la révélation nous découvre, *sans vouloir les approfondir* ». 324.

5. « *ou élite de ses preuves et de celles de sa liaison avec la divinité de J.-C.* » Paris 1694, 12. Dédié à la princesse Christine de Salm, qui lui avait demandé un abrégé clair des preuves lumineuses de la religion. *Lamy* a retenu surtout celles dont J.-C. s'est servi avec les juifs. V. *J. sav.* 1695, p. 9 et Dom *Tassin : « Hist. lit. de St-Maur »*, [15], 355.

6. Paris 1710, 12. V. *N. r. l.* nov. 1710, *Dupin*, Bibl. eccl. [13 *bis*] t. II.

travaillé, il retourne invinciblement à la métaphysique, sous prétexte que l'étude des faits sans le raisonnement ne suffit pas à établir la religion. La preuve par les faits est donc précédée de démonstrations *a priori* sur la chute et la nécessité d'un médiateur, qui ont le défaut d'être calquées sur l'enseignement chrétien et où l'on reconnaît un maladroit disciple de Pascal. Mais chez Lamy le logicien est encore supérieur à l'historien et à l'exégète. Sa démonstration historique pèche sur la question primordiale de la date des évangiles et par l'omission de l'hypothèse la plus plausible aux incrédules touchant la résurrection.

Nous avons déjà relevé la même faiblesse critique chez Jaquelot (1), qui fut pourtant très apprécié, au moins par les lecteurs chrétiens. Houteville, qui lui doit beaucoup, disait à propos de ses *Dissertations sur l'existence de Dieu :* il en est « peu qui aient mieux fondu ensemble la philosophie et la critique ». C'est « ce qui a jamais été fait de plus solide sur cette matière » (2). « Il trouve l'invincible preuve de Dieu dans l'histoire même du monde telle qu'elle est rapportée dans les livres saints » (3). La nouveauté de notre Terre éclate dans celle des monuments, des arts, des langues. Jamais les païens n'ont élevé aucune critique contre la chronologie de Moïse. Eux-mêmes étaient incapables de remonter au-delà des guerres de Thèbes et de Troie. Les dissertations 3 et 4 établissent l'authenticité des livres de Moïse, la divinité de la religion judaïque et de la chrétienne par les arguments dont Abbadie a donné l'exposé complet. Jaquelot n'y ajoute rien ; il est simplement clair et sympathique par l'accent sincère de sa piété (4).

Les *Dissertations sur le Messie* montrent aux juifs le rapport de l'œuvre du Christ avec la loi et les prophètes. Il a enseigné le culte spirituel, une morale d'amour, des dogmes sublimes. A lui seul la religion doit sa perfection, puisqu'il a seul expliqué le sens douteux de la Loi sur la vie future et que la religion ne subsiste à proprement parler que sur cette grande promesse (5). — Mais,

1. Supra 205. Outre ses écrits contre *Bayle*, son œuvre apologétique comprend : 1 *Dissertations sur l'existence de Dieu*, Amst. 1697, 1° ; Paris 1744, 3 v. 12 ; — 2 *Dissertations sur le Messie où l'on prouve aux juifs que J.-C. est le Messie promis et prédit dans l'A. T.* La Haye 1699, 8°. (V. *Hist. ouv. sav.* [38] 1698 déc., 534 ; *N. r. l.*, janv. 1699, p. 9) et le *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres du V. et du N. T.*. La Haye 1712, 12. (V. *Bibl. anc. et mod.*, t. IV, 233).

2. *Discours sur les apologistes*, éd. de 1749, t. I, 270.

3. *Ib.* 272. V. 1re *dissert. de Jaquelot.*

4. V. au début des Dissertations sur le Messie : *la paix de Dieu n'appartient point au méchant.*

5. P. 27.

dites-vous, si Dieu remplace Moïse par Jésus, il est inconstant (1). — Non, sa révélation est progressive. Il peut changer sa volonté : les cérémonies, non sa sainteté : la loi morale. J.-C. réalise les promesses de l'Ancien Testament. Il apporte comme bien essentiel la paix intérieure (2) par le renoncement, qui est toute la vie chrétienne. Or cette leçon-là ne se donne que par l'exemple. De là ses souffrances, scandale des juifs. Les rabbins ne savaient comment concilier dans le messie juif les humiliations et la gloire. Cette conciliation est parfaite en Jésus (3).

Dans le *Traité* Jaquelot insiste encore sur cette idée : l'originalité de Jésus consiste en ce qu'il apporte une explication inouïe de la Loi. La sainteté ne doit pas attendre la prospérité (4) mais les afflictions.

Ce dernier ouvrage reproduit le plan d'Abbadie, mais tout ce qui concerne la personne de Jésus est traité avec une émotion communicative. Parlant de l'évangile, l'auteur développe par anticipation le « *ce n'est pas ainsi qu'on invente* ». Il serait impossible de mélanger à juste dose dans un personnage fictif la grandeur divine et les « faiblesses innocentes de l'humanité » (5). Quand on a lu les paraboles du Talmud et de l'Alcoran, on n'imagine pas les évangélistes inventant les paraboles de Jésus, qui ont tant l'air d'histoires vraies. Cette manière d'enseigner « instruit paisiblement et sans contestation, parce que l'esprit se dit à lui-même ce qu'on ne voudrait pas lui déclarer ouvertement » (6).

Il y a ainsi bien des remarques fines dans le Traité de Jaquelot, soit sur la valeur des épîtres (7), soit sur l'infériorité des écrits de la seconde génération chrétienne. « La différence presqu'infinie « qu'il y a entre les évangiles et les épîtres des apôtres, et les « écrits qui nous restent de ceux qui leur succédèrent, est un « argument fort et sensible que les apôtres étaient dirigés par le « St-Esprit et que leurs successeurs furent laissés à eux-mêmes et « conduits par leur propre imagination » (8). — Tout docteurs

1. Argument cher aux philosophes. V. *Montesquieu :* « Esprit des lois », *Remontrance aux Inquisiteurs de Portugal.* (L. 25, c. 13).

2. « L'évangile nous apprend comment Dieu nous pardonne ces péchés pour lesquels la Loi n'avait point ordonné de sacrifices. » (228). Sous la nouvelle alliance, seuls les justes ont les biens de Dieu ; sous la Loi les impies jouissaient, eux aussi, de Canaan, et cela pouvait être un sujet de scandale.

3. La Trinité étant un fort obstacle à la conversion des juifs, *Jaquelot* atténue la rigueur du dogme : *personne* signifie ici simplement « manière de subsister » (295).

4. Comme sous l'ancienne alliance où le juste héritait de la terre et voyait ses jours prolongés.

5. 2e part., p. 80. V. aussi 149 sq.

6. *Ib.* 137.

7. *Ib.* c. 8.

8. *Ib.* p. 215.

et savants qu'ils étaient parfois, ils ont mis dans leurs ouvrages plusieurs puérilités ridicules.

Mais la base historique de l'ouvrage est, nous l'avons montré, fragile.

C'est afin de rester sur un terrain solide que *Leclerc* s'adresse aux historiens profanes pour s'informer des origines chrétiennes, dans 2 *lettres apologétiques* qu'il publie à la suite de « *l'Incrédulité* » (1). Nous avons la morale chrétienne sous les yeux. En cherchant son origine nous trouvons un passage de *Tacite* (2) qui établit l'existence et la mort de Christ. *Pline* dit quelques mots sur le culte de ses partisans ; ils chantaient des hymnes à Christ, croyant sans doute qu'il était un Dieu. Leur douceur, qui apparaît dans une lettre de *Clément de Rome,* et leur patience dans les persécutions prouvent leur sincérité. La sagesse de leurs écrits prouve leur bon sens. Ils ne sont donc ni trompeurs ni trompés ; cela nous suffit.

On objecte l'impossibilité des miracles (3) ; on les réduit à l'extraordinaire. Mais s'ils étaient l'effet de causes inconnues ils seraient imprévisibles.

Nous n'insisterons pas sur le *Traité de la religion naturelle* de *Martin* (4), qui sert d'introduction à son médiocre « Traité de la Religion révélée » (5). C'est, à peu de chose près, la première partie de « l'Incrédule », de Lamy. La connaissance de Dieu et de nous-même nous conduit à la religion, car de l'idée propre de Dieu nous déduisons la nécessité d'un lien entre lui et sa créature et la corruption de l'homme nous montre que ce lien est rompu. La religion naturelle ne peut pas nous assurer du pardon ; et ainsi est posé le postulat d'une religion révélée. — La religion naturelle de Martin est, comme celle de Lamy, un christianisme élagué, qui retient même les peines éternelles.

Plus digne d'attention est le gros *Traité des principes de la foi chrétienne* que l'oratorien Duguet (6) composa vers 1716 et qui

1. *De la vérité de la religion chrétienne.* La 1re avait paru dix ans auparavant ; la 2e est un chapitre d'un ouvrage latin paru en 1693 : « *de la Nature des Esprits* ».

2. *Annales* XV, 44.

3. 2e *lettre.*

4. Amst. 1713, 8°. V. *J. lit.* [62] t. I, p. 69. — *M. Trév.* [39] 1715, p. 1185. — *J. sav.* [35] 1711, p. 431.

5. V. supra, p. 206.

6. *Duguet* (1649-1733), une des plus belles âmes du jansénisme, quitta l'Oratoire en 1685 pour partager l'exil d'Arnauld. Rentré à Paris en 1690, il vécut dans la retraite, écrivant d'admirables *lettres* de direction spirituelle. *St-Simon,* qui l'a beaucoup connu, remarquait que « tout lui fournissait matière de quoi dire et instruire ». L'opposition qu'il fit à la « Bulle » le remit en vue quelque temps. V. abbé *Goujet : « Vie de Duguet »,* 1740. *Ste-Beuve : « Port Royal »,* t. VI.

parut en 1736 avec un avertissement du P. Lenet, génovéfain. Ce dernier précise la méthode de l'auteur, qui est bien celle des Régis et des Houteville : « il suffit de s'informer si Dieu a parlé pour « s'aveugler sur ce qu'il a dit, et, après les preuves de la révéla- « tion, il n'en faut plus attendre des choses révélées » (1). Ces preuves sont des faits historiques surnaturels, qui sont possibles puisqu'ils furent.

Duguet expose d'abord les motifs qui engagent à étudier sérieusement les principes de la foi chrétienne ; le plus puissant de tous est le désir du bonheur : « elle ne commande à l'homme que d'être heureux et ne lui défend que d'être misérable » (2). La nécessité d'une révélation résulte de l'impuissance de la raison humaine à sonder les volontés libres de Dieu. Un seul peuple prétend la posséder (3), dans le livre le plus ancien. Une preuve suffit à la garantir : les prophéties, dont l'auteur fait l'étude la plus minutieuse que l'on ait vue depuis Huet.

Avec sa foi d'enfant, il tombe malheureusement dans la démence allégorique et joint au petit nombre des prophéties frappantes les *figures* les plus arbitraires. Moïse priant les mains étendues et donnant la victoire figure J.-C. (4). Joseph vendu, mis au tombeau, grand en Egypte, adoré par ses frères, est un type du Rédempteur, tué par son peuple, grand chez les païens, adoré un jour par les juifs. Isaac, longtemps à l'avance, annonce la mort de Jésus. « Qui ne voit que les hommes dans le sacrifice de J.-C. n'ont été que les ministres et les exécuteurs d'un conseil éternel » ? Voltaire exploitera cet imprudent aveu.

Quand nous passons au Nouveau Testament, la vérité du christianisme est déjà démontrée. Je poursuis uniquement, dit Duguet, « pour me montrer à moi-même les richesses dont je suis en possession » (5). Est-ce parce qu'il tient la victoire qu'il semble fléchir désormais ? Les grandes objections le trouvent démuni. Pourquoi la résurrection ne fut-elle pas publique, la croix l'ayant été ? — Parce que J.-C. aurait dû se montrer à chaque concours de peuple, sans quoi les absents auraient toujours douté. Parce que nous aurions eu des rapports contradictoires d'amis et d'ennemis, d'où la vérité se fût mal dégagée ; parce que le mélange de lumière et d'obscurité exerce la foi et discerne les incrédules (6). Duguet

1. P. V.
2. C. 2, art. 3.
3. C'est une erreur, mais *Duguet*, maître en science spirituelle, est un médiocre historien.
4. Ex. 17, 11.
5. T. II, c. 1.
6. *Ib.* c. 10, art. 2 et 3. Cette réponse pascalienne est encore la meilleure.

est plus heureux en invoquant la conversion de Paul par Jésus ressuscité : la résurrection et la foi sont ainsi attestées par un ennemi mortel, directement éclairé sans le secours des apôtres, qu'il ne vit qu'au bout de 3 ans et pendant 15 jours (1).

En somme Duguet reprend après cent autres la preuve par les prophéties et les miracles, mais sa démonstration est minutieuse et passionnée et vivifiée par sa ferveur. Nulle part ce frère de Pascal n'invoque la preuve interne comme un des appuis de la foi, et cependant c'est elle, partout sous-jacente, qui porte l'édifice harmonieux quoiqu'un peu démodé de son apologie. Tout ce merveilleux, utile à la religion comme témoignage, ne fait qu'attirer l'admiration des hommes, il ne change pas leur cœur (2). Là il faut frapper pour convaincre, car « on cesse de voir ce qu'on n'aime pas et les lumières sont justement refusées à celui qui en était ennemi » (3). Les preuves sont tout au plus une cuirasse à l'égard du cœur, dont elle conserve le mouvement et la vie sans en être la cause (4). « Les pensées n'unissent point réellement l'homme à la religion » (5). La foi sans amour agit avec tristesse. On n'est vraiment persuadé que quand le cœur a savouré « le plaisir intime que Dieu fait goûter à ses serviteurs dans le lieu même de l'exil » (6).

C'était là un langage peu intelligible sans doute aux lecteurs des *Lettres anglaises*. Le conservatisme de ce dévot qui maintenait l'inspiration littérale et l'invariabilité des Ecritures était plus fait pour les frapper.

Tout près du janséniste Duguet est le jésuite *Dez* (7), tant il est vrai que la fraternité des âmes pieuses éclate malgré les divergences doctrinales. Comme lui Dez reprend les arguments externes, pour montrer « qu'on doit croire que c'est Dieu qui parle » et qu'il faut admettre « le mystère qu'il révèle quelqu'incompréhen-

1. C. 18, art. 1. Il tire aussi fort bon parti de la guérison du boiteux par St Pierre, au milieu d'un concours de peuple, au nom du Christ ressuscité, et il s'écrie à son tour : « *Est-ce ainsi que les hommes inventent ?* » *Ib.* art. 2.

2. T. II, c. 17, art. 9.

3. T. I, p. 7.

4. *Ib.* c. 1, art. 4.

5. C. 2, art. 1.

6. *Ib.* art. 6.

7. *La foi des chrétiens et des catholiques justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens et les autres hérétiques, ouvrage où l'on réduit la foi à ses véritables principes et où l'on montre qu'elle est toujours conforme à la raison.* Paris 1714, 4 v. 12 (posthume) dédicace par le P. *de Laubrussel*, provincial de Champagne. L'auteur s'excuse de prendre la plume après Grotius, Abbadie et Bossuet, mais il sera court (*sic*), pas abstrait ni profane. *Dez* (1643-1712) fut recteur à Sedan, Strasbourg, puis provincial de Champagne et de Gallo-Belgique.

sible qu'il nous paraisse » (1). Mais pas plus que lui il ne leur suppose une force contraignante sans la grâce. Son originalité est dans l'habile disposition de sa matière. Il part de la considération du christianisme actuel, inexplicable si les premiers chrétiens n'ont pas vu ce qu'ils prétendent. Il montre ce qu'ont vu les apôtres : Jésus-Christ, — ce qu'a vu le monde converti : les apôtres, — ce que nous voyons : le monde converti. Un homme sage qui se place successivement devant ces 3 tableaux ne peut pas refuser de croire.

L'ouvrage, sans métaphysique ni érudition, est vicié par le manque de critique. Tous ces apologistes, qui en ont si peu, en supposent une fort aiguisée chez les contemporains et les successeurs de Jésus. Et cependant, quand on objecte à Dez l'incrédulité du grand nombre, il allègue que beaucoup n'ont pas examiné les miracles, qu'ils n'étaient pas tous sages (2), et il démontre imprudemment l'indifférence des hommes par l'exemple de ceux d'aujourd'hui.

Nous trouvons plus de sagacité chez Jean *Denyse*, professeur de philosophie au collège de Montaigu, qui, dans son cours de philosophie par ordre géométrique, insérait une bonne démonstration de la religion fondée uniquement sur les miracles (3). L'auteur déclare devoir le meilleur de son ouvrage à Abbadie. Sa géométrie est chimérique, ses principes et ses déductions n'ayant aucun caractère de nécessité (4). Denyse s'applique simplement, et c'est déjà beaucoup, à raisonner serré. Voici quelques-unes des vérités psychologiques qu'il prend pour axiomes : *tout fourbe a dessein de persuader ce qu'il dit,* — donc un homme ne publierait pas aujourd'hui que tandis qu'on pendait un homme connu de tout Paris le soleil s'est éclipsé pendant 3 heures, ou encore que sous Louis XIII « il vint de l'Afrique des savants lesquels demandèrent « où était le roi des Français nouvellement né... que le roi fit « assembler le Clergé de France et s'informa du lieu où devait « naître ce roi » (5). *Une troupe ne peut pas être trompée à la fois sur une foule innombrable de faits.*

C'est le développement inévitable sur les apôtres ni trompés ni trompeurs, mais Denyse entrevoit comme possible que les évan-

1. P. 7.
2. P. 275.
3. *La vérité de la religion chrétienne démontrée par ordre géométrique.* Paris 1717, 8°.
4. « Il n'y a dans cet ouvrage rien de nouveau que la méthode. » « La démonstration d'un fait quoique procédant géométriquement est toujours une démonstration morale parce qu'elle n'est fondée que sur le calcul des vraisemblances. » *Europe savante*, [60], avr. 1718, p. 274 et 258.
5. P. 22.

giles aient été écrits par les disciples ou les secrétaires des auteurs nommés. Pour les apparitions du Ressuscité il envisage en face l'hypothèse de l'hallucination. « On dira peut-être qu'il y a beau-« coup d'apparitions, que les apôtres et les disciples avaient tant « d'amour pour J.-C. et pouvaient en avoir l'imagination si frappée « qu'ils se sont imaginés *le voir dans leurs songes* et que l'im-« pression leur en est restée si forte qu'ils n'ont pu s'en dissuader, « même après être éveillés ; ou bien même que cet amour aveugle « a pu leur déranger si fort le cerveau qu'*ils s'imaginaient à tous « moments le voir, surtout par l'attente de sa résurrection,* sur les « belles promesses qu'il leur en avait faites pendant sa vie » (1). A quoi l'auteur répond qu'il apparut à plusieurs ensemble, à des voyageurs, des pêcheurs « bien éveillés, occupés à des actions sérieuses », que le récit des apparitions est circonstancié, que l'envoi du St-Esprit aux apôtres atteste la survie du Christ.

Enfin Denyse fait preuve de quelque indépendance quand il passe sous silence le témoignage de Josèphe, admet que les martyrologes renferment beaucoup de faux martyrs, écarte les miracles attribués aux reliques. Mais ces quelques lueurs ne tirent pas de pair son ouvrage, vicié, comme les précédents, par la thèse du tout ou rien : les faits sont vrais ou les témoins menteurs. L'incroyant passera un jour entre les cornes du dilemme.

Un autre jésuite eut une idée intéressante qui témoigne d'un effort d'adaptation aux besoins du temps. La moindre ligne d'un historien profane faisant bien mieux l'affaire des douteurs que tous les in-folio chrétiens, le P. *Dominique de Colonia* rassembla les témoignages des païens qui confirment directement ou indirectement les récits évangéliques (2). Sa critique est malheureusement bien courte car, s'il élimine Sénèque et les Sibylles, il conserve Josèphe, les Actes de Pilate, Thallus (3), d'autres encore.

Un protestant, *Plantier,* disciple de Turrettin, fait aussi porter son effort sur un point particulier. Dans ses *Réflexions sur l'histoire des juifs* (4), il utilise *Basnage* pour réfuter *Collins* et spécia-

1. P. 99.

2. *La religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens.* Lyon 1718, 2 v. 12.

3. Auteur des *Histoires syriennes* connues par quelques citations dans *Justin martyr, Tertullien,* etc... Il parlait des ténèbres survenues à la mort du Christ.

4. « 1 — *sur la ruine de leur république et sur le Messie ;* 2 — *sur l'incrédulité de ce peuple ;* 3 — *sur les incrédules en général, pour servir de preuves à la vérité de la religion chrétienne.* » Genève 1721, 2 v. 12. Plantier est un laïc. A en juger par sa préface, la propagande irréligieuse était plus avancée dans les pays protestants qu'en France. Depuis peu, dit-il, les incrédules font paraître un grand zèle pour propager l'incrédulité. Il semble, dit

lement pour répondre à l'objection toujours brûlante : *s'il y avait tant de preuves de la messianité du Christ, pourquoi les juifs l'ont-ils repoussé ?* Il en cherche les raisons dans leur histoire.

Après avoir prouvé cette messianité par les prophéties et par la ruine de Jérusalem rebelle, il aborde la « difficulté terrible ». Elle est de celles dont il dit dans sa préface « qu'il est peut-être impossible de les résoudre entièrement » (1). Les juifs sont incrédules malgré 8 raisons de croire en Jésus, savoir : sa doctrine, sa vie, ses miracles, le temps et le lieu où il a paru, ,sa tribu, sa famille et sa mère. Leur résistance s'explique en général par les passions et les préjugés, en particulier par l'exclusivisme des sectes qui se partageaient le peuple élu. Chacune avait une raison de repousser Jésus : les esséniens l'orgueil, les gaulonites le principe du refus de l'impôt, les hérodiens l'attente d'un Messie temporel, les thérapeutes le goût du mysticisme allégorique, les sadducéens leurs erreurs capitales notamment sur la vie future, les pharisiens leur dévotion superstitieuse. Ces derniers étaient l'obstacle le plus fort, à cause de la confiance que le peuple avait en eux. — Un autre obstacle fut la conduite du sanhédrin, qui ne pouvait se condamner lui-même et avouer une erreur judiciaire. Enfin l'abrogation de la loi cérémonielle achevait et continue d'aveugler les juifs, car ils sont convaincus qu'elle doit toujours durer.

Plantier répond, en finissant, aux difficultés générales. Pourquoi, dit-on, blâmer les juifs simples instruments de Dieu ? — Dieu n'est jamais auteur du mal, il ne peut que le permettre comme un médecin permet un poison-remède. D'ailleurs la raison veut qu'on cherche l'évidence des preuves, non pas celle des choses prouvées (2). Collins mène grand bruit autour des divisions des théologiens. Elles tiennent à la diversité des tempéraments, à l'entêtement, aux intérêts, aux passions, aux disputes de mots. Un avocat corrompu ou ignorant ne fait pas qu'une bonne cause soit mauvaise.

Le meilleur préservatif contre l'incrédulité est l'intérêt que nous avons à rechercher les biens que la religion offre et à parier pour elle, dussions-nous être déçus (3).

Steele, que le salut du genre humain en dépende. « Ils harassent continuellement leurs amis pour les entraîner dans leur parti. » (Steele, t. 2, disc. 55). *Epître à Turrettin.*

1. P. 18.

2. 3e part., c. 2.

3. *Ib.* c. 4. On peut mentionner encore pour mémoire : un indigeste traité posthume de *Ferrand : « De la connaissance de Dieu »* (1706). C'est une compilation des Pères dont la seule particularité est d'avoir été provoquée par la lecture du *Theophrastus redivivus*, ouvrage manuscrit sur lequel on trouvera des renseignements dans *Lanson. R. h. l.*, janv.-mars 1912 ; — une apologie

On le voit, les apologistes de ce groupe essaient de se mettre à la portée de leurs contemporains, soit en concentrant la lumière sur un petit nombre de points, soit en éliminant l'érudition, soit par une disposition attrayante de la matière. Surtout ils croient rendre la foi plus acceptable en l'enfermant comme un parfum précieux en un vase scellé. Un certificat d'origine nous en garantit la nature et la valeur. Depuis que Bayle a montré le contenu de la foi irrationnel, ils renoncent à le justifier aux yeux de la raison, refusent le combat sur le terrain des dogmes et se replient sur la seconde ligne de défense. La raison répugne aux mystères, soit ; elle sera bien obligée d'accepter des livres et des faits, démontrés authentiques par ses méthodes à elle, par des moyens humains. Et il faut avouer qu'une telle tactique plaît tout d'abord par sa simplicité.

La distinction du contenant et du contenu ne satisfait point le rationaliste

Que valait-elle aux yeux de l'incrédule ?

A vrai dire, l'idée de prouver le contenant par la raison et d'admettre le contenu inintelligible reposait sur une méconnaissance psychologique de l'acceptation de la vérité. On peut dire : j'ignore le contenu de ce flacon, mais je l'accepte parce qu'il m'a été remis par un ami ou un médecin sûr qui ne peut me tromper. Mais en matière de vérité le contenu n'est pas acceptable s'il n'est pas assimilable ; et il n'est pas assimilable s'il n'est pas conforme aux lois qui m'ont fait accepter le contenant. Il reste comme un corps étranger en mon esprit. Je repousse le contenu en vertu des mêmes principes qui me feraient accepter le contenant.

« On ne fait pas à la raison sa part. Dès qu'elle se pose elle « s'impose, ne reconnaissant aucun tribunal au-dessus d'elle. « Prouver qu'une doctrine quelconque est vraie par des arguments « rationnels c'est faire d'elle une vérité rationnelle. Le rationa-

générale, populaire et agréable à lire, par *la Touche-Boesnier : « Préservatif contre l'irréligion »*, 1707. L'auteur est un réfugié intolérant qui propose au roi d'Angleterre un plan d'inquisition contre les incrédules ; — une vulgarisation édifiante des ouvrages d'apologétique contemporains : *Réflexions de M. Hervé, ancien évêque de Gap sur différentes matières de religion.* 1717 ; — le *Discours apologétique* de *Saurin*, en tête de ses *Discours historiques, crit., théol. et moraux sur les événements les plus mémorables du V. et du N. T.*, qui eurent grand succès, 1720 ; — une apologie inspirée de Bossuet : *L'évidence de la religion, par C. D. P. prêtre*, 1726 ; — 2 recueils de *thèses latines* soutenues à Genève sous la présidence de *J. Alph. Turrettini*, professeur de dogmatique (1711-23 et 1724-33). Ce sont des exercices scolaires bien faits. On y voit les positions traditionnelles défendues par les arguments classiques mais dans un esprit large, tolérant et modéré sur tous les points. Nous en retrouverons la substance dans l'Apologie de *Vernet* V. chap. suivant III § 5. Le 2e volume renferme une démonstration de l'existence de Dieu, par *Turrettin* lui-même.

« lisme de l'argument implique et amène nécessairement le ratio-
« nalisme de la conclusion » (1).

Dans la seconde moitié du siècle nous verrons les apologistes obligés de répondre à cette objection : nous ne pouvons pas croire une absurdité, même prouvée révélée, car, *obligés de croire que la raison se trompe en jugeant le contenu, nous pourrions croire aussi qu'elle nous trompe en jugeant de la vérité du contenant* (2).

Aussi, malgré le « noli me tangere » que les apologistes par les faits inscrivent au fronton du temple, en est-il peu qui résistent sans faiblir à la tentation de justifier ce « contenu ».

Il n'est pas tout à fait inintelligible ; on en conçoit assez, disent-ils, pour affirmer qu'il n'est pas contre la raison. Les imprudents oublient que leurs adversaires ont toujours sous la main les divers sens du mot raison pour les brandir successivement contre les divers dogmes. Contre la Trinité ils invoquent la raison principes rationnels ; contre la Résurrection, la raison expérience commune, les lois naturelles ; contre l'Incarnation la raison notions métaphysiques, l'infini incommensurable avec le fini.

Ceux des apologistes qui ont conservé la confiance hardie de l'âge précédent déclarent ne trouver dans les mystères rien de contraire à la raison, mais c'est toujours en prenant le mot raison dans une acception « à côté ». Ils allèguent ainsi que la résurrection n'est pas *contradictoire*, que la transubstantiation ne dépasse pas la toute puissance de Dieu.

D'autres invoquent les mystères auxquels on croit sans hésiter : notre existence (3), ou celle du brin d'herbe. — Ils ne considèrent pas que j'ignore, il est vrai, le pourquoi et le comment de ces existences, mais je *vois* l'herbe et je *sens* mon existence par une intuition immédiate. Par conséquent peu m'importe de comprendre : je ne doute pas. Ces existences n'ont rien de contraire aux principes rationnels, rien non plus de contraire à mon expérience puisque mon expérience me les représente continuellement. Tandis que les mystères contredisent l'expérience des sens ; la résurrection ; ou la raison : la Trinité ; ou la raison et l'expérience : la transubstantiation.

C'est un sophisme que d'assimiler l'ignorance à une impossibilité physique ou logique.

1. *Aug. Sabatier :* « *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit.* » Fischbacher 1904, 8°, p. 330.

2. *Œuvres du R. P. La Berthonye pour la défense de la religion chrétienne*, 1777, 2 v. 12, t. I, p. 107.

3. « Les hommes seraient injustes de demander à comprendre les mystères, eux qui ne se comprennent pas eux-mêmes et qui ne doutent point néanmoins de leur existence. *Villeau de la Chaise :* « *Discours sur les preuves de Moïse.* »

V. — L'Apologétique psychologique

Bien plus intéressants sont les apologistes qui font appel à la preuve interne (1), suivant la voie ouverte par Pascal. Ils ne se contentent pas, comme les intellectualistes, de lui emprunter l'argument du pari et les réflexions sur l'obscurité des mystères qui rend la foi méritoire, ni, comme *Ph. de Varennes* (2), de constater du dehors que le christianisme explique la misère humaine et y remédie, mais, rendant la religion plus intérieure et la considérant de plus en plus comme une source de vie spirituelle autant que comme un catalogue de propositions auxquelles l'esprit doit adhérer, ils croient la justifier en montrant la vie qu'elle éveille dans l'âme et le bonheur dont elle la remplit.

Plus fréquente chez les protestants

Cette tendance est naturellement plus sensible chez les protestants. Nous avons dit pourquoi. Leur individualisme religieux, le principe du libre examen, celui du témoignage intérieur du St-Esprit, étaient, même aux temps scolastiques, autant de portes ouvertes à l'expérience mystique. La preuve de la divinité de la Bible par son contenu leur était toujours familière (3). Le vieux *Bochart* avait excellemment décrit ces effets de « la Parole ».

« Ce n'est pas que nous nous vantions d'avoir des révélations particuliè-
« res par lesquelles l'Esprit nous révèle que tel livre est de l'Ecriture et que

1. Ce mot étant pris par les auteurs en deux sens différents, précisons une fois pour toutes celui que nous lui donnons. Preuve interne signifie pour certains : preuve *intrinsèque* par le contenu de la révélation ; ce contenu est si excellent qu'il apparaît divin. Pour d'autres, c'est la preuve par les effets que la religion produit dans l'âme, par ce que les théologiens appellent les « fruits spirituels » de la foi. Dans le 1er cas la preuve est prise de l'intérieur de la doctrine, si l'on peut ainsi parler, dans le 2e, de l'intérieur de l'homme, de son expérience intime. C'est pourquoi nous parlons plus souvent de preuve psychologique ou de preuve pragmatique. — A vrai dire les 2 sens se rejoignent, car la valeur intrinsèque de la doctrine ne nous est connue que par l'effet qu'elle a sur nous, tout au moins par sa conformité plus ou moins grande avec les exigences de notre conscience et de notre sensibilité. Quand nous disons le christianisme supérieur au mahométisme, c'est en comparant l'un et l'autre non à un étalon hors de nous, mais à un idéal que nous portons en nous, savoir essentiellement nos besoins moraux et religieux que telle religion satisfait plus ou moins. En définitive, *c'est donc à l'harmonie avec nos besoins spirituels que se réduit la preuve interne.*

2. Un des nombreux imitateurs de *La Bruyère*. Il publia en 1712 un recueil anonyme d'observations morales, *Les Hommes*, qui fut réimprimé en 1727. L'ouvrage se termine, comme les « Caractères », par un *traité de la vérité de la religion*, en 20 pages, où l'auteur s'inspire de Pascal.

3. « En supposant que Dieu ait voulu se révéler et donner aux hommes des lois et des préceptes... *n'est-ce pas ainsi qu'il devait parler ?* » *Martin : « La Ste Bible »*, Amst. 1707, 2 fol. *Préf. de l'A. T.*, p. 188, V. dans le *Traité de la religion révélée* du même, (Lewarde 2 v. 8°) « le témoignage des choses mêmes », t. I, c. 15. V. aussi *Elie Benoist : « Mélange de remarques contre M. Toland »*, Delft 1712, 8°, p. 15.

« tel livre n'en est pas, ni que si on prend une ligne ou un passage à part « nous nous vantions de pouvoir toujours discerner si c'est la parole de Dieu « ou des hommes. Seulement nous disons que tout fidèle versé en la lecture, « en l'ouïe et en la méditation de la parole de Dieu... *sent que cette parole a « toute une autre vertu que celle des hommes*, et que, comme dit le psal- « miste « la loi de l'Eternel est le restaurant de l'âme », *qu'elle réjouit le « cœur, qu'elle fait que les yeux voient, qu'elle apaise les troubles de la « conscience par le sentiment de la rémission des péchés et l'assurance de la « grâce de Dieu, qu'elle le pique au-dedans d'aiguillons secrets, et réveille en « lui l'amour de Dieu et du prochain qui porte son image, qu'elle dompte ses « affections rebelles... pour rendre l'homme de Dieu parfaitement instruit et « accompli en toutes bonnes œuvres.* C'est ce qui le fait écrier : voix de Dieu « et non point d'homme. » (1).

Çà et là un prêtre tient quelques propos analogues. Ainsi Jean Claude *Sommier*, prédicateur de Léopold Ier, duc de Lorraine, remarque dans le Pentateuque « un caractère qui doit le faire recevoir comme parole de Dieu ». Après mille précautions pour bien établir que la foi est fondée sur l'autorité de l'Eglise et sur cette autorité seule, il ajoute : « Ce que nous disons n'empêche « pourtant pas d'avouer que certaines personnes ne puissent par « leur étude et leurs méditations particulières trouver dans l'Ecri- « ture un certain caractère extraordinaire et divin... qui peut « naturellement contribuer à en faire reconnaître la vérité et la « faire respecter plus que tous les autres livres du monde » (2).

Mais en général la conception catholique de la foi répugnait à la preuve interne (3). — Beaucoup d'apologistes catholiques présentant Jésus comme un législateur et son message comme une *loi* nouvelle, il était naturel qu'ils cherchassent plus volontiers des

1. *Sermon de la divinité, nécessité et certitude de l'Ecriture sainte*, t. I, 85. Les sermons de *Bochart* furent tardivement publiés en 1705-11 (Amst. 3 v. 12) et 1714. Ils n'avaient point vieilli. Voici la conclusion du passage cité : « J'estime qu'il est malaisé qu'un homme, quel qu'il puisse être, lise les « derniers discours de J.-C. à ses apôtres ou le cantique de Moïse en sa « mort, ou l'épître de S. Paul aux Ephésiens, ou les discours qu'il tient aux « anciens de l'église de Jérusalem dans le 10e chapitre des Actes, ou 2 ou « 3 pages des psaumes à l'ouverture, qu'il ne sente quelque chose de ce que « nous disons ». *Ib.*

2. *Histoire dogmatique de la religion, ou la religion prouvée par l'autorité divine et humaine et par les lumières de la raison.* Champs et Paris 1708-11, 3 v. 4o, t. III, 34. *Sommier* est janséniste. Il n'est pas au courant des controverses modernes avec les incrédules et puise son érudition dans *Huet*.

3. Dans cette conception l'*idée* tient la première place. Dans « *Le Dogme source d'unité et de sainteté dans l'Eglise* », le P. *de Poulpiquet* expose que la révélation consiste avant tout dans l'imposition à l'humanité de vérités de l'ordre intellectuel. Aux pages 13, 52, 72, 74, il parle de vérités qui n'ont besoin de se justifier ni au regard de la logique ni au regard de la conscience et qu'on ne peut connaître que parce que l'autorité nous les enseigne. *L. Maisonneuve* écrit : « La foi est avant tout assentiment de l'esprit... S'il y a une relation nécessaire et une harmonie désirable entre penser juste et bien vivre, ceci dépend de cela ». *Dict. de théol. cath.* Vacant et Mangenot, art. *Apologétique* (Méthodes nouvelles), [32] p. 1578.

preuves rationnelles et historiques de l'authenticité de cette loi. Ils se préoccupent de l'objet de la foi, plutôt que de l'acte de foi, l'attitude nouvelle de l'âme, qui fait qu'elle croit. Cette « nouvelle naissance » suit l'acceptation de la vérité. Les protestants, gagnés jadis à l'intellectualisme, songent maintenant à présenter aussi la foi par son côté psychologique et subjectif. Ils disaient avec les catholiques : ceci est vrai, et ils déduisaient les bienfaits qui doivent en découler. Ils commencent à dire : j'ai éprouvé, tous les vrais chrétiens éprouvent de tels bienfaits, donc la religion est divine, et l'on voit un archevêque anglais (1) prononcer un sermon apologétique « *of the inward peace and pleasure which attends religion* », sur la paix intérieure et la joie que procure la religion.

Cette tendance encore timide s'était fortifiée dans les controverses. Sous la pression de *Nicole* et de *Bossuet* les réformés ont entrevu qu'ils devaient renoncer aux autorités extérieures. Ils se réclamaient des apôtres, mais il n'y a pas de tradition visible jusqu'à eux. Ils ont dans les synodes un magistère dogmatique, mais de quel droit ? le principe de l'examen coupe à sa racine toute autorité. Ils invoquent comme règle de leur foi l'Ecriture interprétée avec l'aide du St-Esprit, mais leurs divergences d'interprétation ressemblent furieusement à la variété des opinions humaines. L'idée point que chacun interprète avec sa raison.

La doctrine de *Bayle* sur la conscience juge souverain de l'Ecriture, en attendant qu'elle amène les chrétiens modernes à repousser ouvertement ce qui dans la Bible est inassimilable à leur morale, conduit plus d'un protestant du XVIIIe siècle à reconnaître que si l'Ecriture leur paraît divine c'est qu'elle est généralement en merveilleux accord avec la conscience. Au moment où Martin soutient que les textes sacrés se sont conservés sans altération, *Crousaz* est forcé par la critique de Collins de chercher leur authenticité dans leur teneur même. Sommes-nous sûrs du Canon et des manuscrits ? Qu'importe, « ce ne sont pas les livres, ce ne sont pas les versets et les mots qui fondent notre foi, *ce sont les choses* que ces livres nous apprennent » (2).

On sait combien *Locke*, dans son moralisme étroit, exaltait cet accord. La conscience, qu'aucun système de philosophie ne satisfait, a enfin trouvé la morale parfaite dans le Nouveau Testament; c'est à bon droit qu'elle le proclame inspiré (3).

1. *Tillotson* (1630-94), archev. de Cantorbéry, dont les sermons furent traduits en français par *Barbeyrac*. Amst. 1706-44, 17 v. 12. Serm. 12.

2. *Examen du Traité de la liberté de penser*, Amst. 1718, 8°, p. 82.

3. « Il s'en faut de beaucoup que les règles des philosophes contiennent une morale aussi parfaite que celle qui a été proposée par J.-C. et enseignée par ses apôtres, gens ignorants pour la plupart et simples pêcheurs, mais *pêcheurs*

Il était impossible que des esprits ouverts comme en comptait le Refuge, vivant dans des pays où la liberté de penser existait en fait, au milieu du choc des idées, au contact d'un parti déiste agissant, ne fussent pas inquiétés par l'ébranlement de l'ancienne apologétique. Leurs croyances dogmatiques sont peut-être atteintes, la foi dont vit leur âme ne l'est pas. De là leur tendance à diminuer la part des preuves externes dans lesquelles leur esprit n'a plus qu'une confiance chancelante et à tirer argument de la vie même de la conscience et du cœur que le christianisme nourrit en eux. L'autorité se maintient à leurs yeux en devenant plus morale, en prenant son point d'appui toujours plus dans l'homme même.

Cette tendance comporte naturellement mille degrés : à peine naissante chez certains, plus raisonnée chez d'autres, jamais exclusive, elle se manifeste à côté de l'apologétique traditionnelle qui garde le premier rôle. Nous lui faisons une place un peu plus grande que ne l'exigerait le nombre assez restreint de ses représentants. C'est pour suivre des yeux le courant pascalien qui porte l'avenir ; or il grossit après Bayle.

En 1688 un jésuite, le P. *Dozenne*, donnait comme conclusion à son traité de la « Divinité de J.-C. par ses œuvres » (1) un *Discours sur le bonheur des hommes de trouver en J.-C. tous les vrais biens*. Il y invoquait son expérience personnelle et celle des martyrs.

En 1692 *Pictet* écrivant *Contre l'indifférence des religions* (2) donne à cette preuve toute son ampleur. Il s'étend sur les affinités de la parole de Dieu avec notre âme : elle nous révèle à nous-mêmes et nous révèle notre fin. C'est ainsi que les écrivains si distants qui l'ont rédigée ont pu avoir un esprit commun. Et surtout, c'est « un livre qui *apaise tous les troubles de l'âme*, ce que « tous les livres du monde n'auraient jamais pu faire, qui nous

inspirés de Dieu ». — *Que la religion chrétienne est très raisonnable*, Amst. 1696, p. 309.

1. Paris 12.

2. Amst. 12, rééd. 1711, 1716. Bénédict *Pictet* (1655-1724), pasteur et professeur de théologie à Genève, lié avec tout ce que le protestantisme français, anglais et hollandais comptait de distingué, refusa de remplacer *F. Spanheim* à l'Université de Leyde (1701). Orthodoxe, il lutta sans succès pour maintenir l'obligation où étaient les ministres de Genève de souscrire aux canons du *synode de Dordrecht*. Mais son orthodoxie était douce et charitable. Membre correspondant de la société anglaise pour la propagation de la foi (1706) et associé étranger de l'Académie des sciences de Berlin (1714), Pictet fut un pasteur excellent. Il se ruina pour venir en aide aux réfugiés français. Sa mort fut déplorée dans tous les pays protestants. Le principal de ses nombreux ouvrages est sa *Theologia christiana*, Genève 1696, qu'il traduisit en français en 1701 et 1708, 3 v. 4°.

« rassure contre toutes les frayeurs que peuvent nous causer la « considération de nos péchés, la pensée de la mort et d'un juge- « ment à venir, et qui nous remplit d'une paix et d'une joie qu'on « ne peut ni exprimer ni concevoir ; — un livre *dont la doctrine « remplit tous les besoins de l'âme,* satisfait à tous ses désirs, *car « on ne saurait douter qu'un livre où notre âme, dont les désirs « sont infinis, trouve de quoi se satisfaire pleinement, ne soit la « production d'un Dieu qui pouvant lui seul connaître ce que « nous souhaitons, peut aussi nous contenter lui seul ;* — un livre « dont la doctrine *produit de si grands effets* que dès qu'elle est « une fois reçue dans nos cœurs rien n'est capable d'ébranler « notre constance et notre foi, non pas même les plus cruels « supplices » (1).

Dans un sermon sur « *l'examen des religions du monde* », c'est encore cette exacte proportion avec « tous les véritables besoins de l'âme » que le professeur de Genève invoque en preuve de la religion chrétienne : « elle nous éclaire, elle nous sanctifie, elle nous console, elle nous fortifie, elle nous réjouit » (2).

C'est à peu près le même langage que tient *Basnage* dans les *Discours* qui précèdent son *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament* (3).

Mais l'idée s'approfondit chez ceux qui modifient plus consciemment la notion intellectualiste de la foi. *La Placette,* dans son *Traité de la foi divine* (4) estime la foi impossible sans la piété. « Episcopius (5) dit qu'on peut connaître Dieu sans l'aimer et

1. C. 11, p. 79.

2. *8 Sermons sur l'Examen des religions,* Genève 1698. Serm. 2, p. 104. Rééd, 1701, 1716. V. *N. r. l.,* nov. 1702, p, 508. La même idée est reprise dans la 1re de ses dissertations sur l'excellence de la religion chrétienne. *Dissertationum theologicarum de rel. christ. præstantia ac divinitate decas.* Genève 1719, 8°. *Fabricius* qualifie cet ouvrage de « solidum ac præclarum scriptum » (*Delectus argumentorum.* [14] c. 49). V. *Nouv. lit.,* t. X, p. 32.

3. Amst. 1704, fol. La foi sera « inébranlable quand elle trouvera dans l'Evangile des preuves de sa vérité par la lecture et par l'examen qu'on en fera » (p. 69). Ces preuves sont bien supérieures à « toutes les preuves étrangères », car elles sont sensibles au cœur. « *Dieu seul peut remplir tous les désirs de l'âme* et nous rendre éternellement heureux comme lui. On trouve dans l'Ecriture ce Dieu qui pardonne au pécheur après sa rébellion et son crime, qui dissipe les remords et les agitations de la conscience, qui adoucit les frayeurs de la mort par une douce espérance d'un bonheur éternel ». 101.

4. Amst. 1697, 1717. « Il est assez difficile de dire si cette incompatibilité de la foi et du vice vient de l'efficace de la foi qui détruit le vice dans ceux qu'elle éclaire, ou de l'obstacle que le vice met à la production de la foi ». p. 258.

5. *Episcopius* (Biscop) 1583-1643, professeur au collège arminien d'Amsterdam, fut le plus célèbre représentant de l'*arminianisme,* réaction contre la prédestination calviniste au nom de la liberté humaine. Il ne faut pas le juger sur ce fragment de citation. Il considérait, lui aussi, le christianisme « moins comme un ensemble de doctrines que comme un nouveau principe de vie, et la foi comme une puissance essentiellement morale ». — *Encycl. Lichtenberger,* [30] art. *Episcopius,* t. IV, 449.

« sans observer ses commandements... St-Jean ne se contente pas « de dire que celui qui viole les commandements de Dieu ne le « connaît point... Il dit qu'un tel homme serait un menteur si « n'observant point les commandements de Dieu, il se vantait de « le connaître (1). N'est-ce pas dire formellement non que cette « connaissance séparée de la sanctification est inutile, mais qu'*il « est impossible de l'en séparer ?* » (2).

C'est donc la vertu sanctifiante du christianisme éprouvée par l'âme docile qui fait naître la persuasion. Celui qui veut *faire connaît ;* la croyance jaillit de l'obéissance confiante. Dès lors la foi repose sur l'évidence intrinsèque et, si l'on peut dire, expérimentale de la religion. Il n'est même pas besoin de l'Ecriture pour croire ; les illettrés, les peuples exotiques évangélisés par les missionnaires ne l'ont pas (3). Cette évidence ressort particulièrement des expériences de joie et de force que fait le fidèle : « la religion « *remplit nos vides* et pourvoit à toutes nos nécessités » (4). Elle chasse la peur de la mort et du châtiment, console des souffrances, enseigne le devoir et donne la force de l'accomplir. « On dira « que tout cela serait beau pourvu qu'il fût véritable. Et moi je « dis qu'*il paraît qu'il est véritable de cela même qu'il est si « beau* » (5).

On ne sera pas surpris de trouver la preuve interne dans les *Lettres* du mystique *Fénelon* (6), car là plus qu'ailleurs il réduit la religion à l'amour. C'est toujours à un état d'amour que l'état de foi se ramène. La preuve essentielle à ses yeux du christianisme, c'est qu'il remplit la fin de l'homme : « Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour ». « L'amour persuade, console, anime, possède toute l'âme ». « Ne raisonnez point, croyez votre propre cœur à qui Dieu, si longtemps oublié, se fait sentir amoureusement » (7).

1. Jean 8, 55. V. aussi 7, 17. « Si quelqu'un veut *faire* la volonté de Dieu, il *connaîtra* si ma doctrine est de Dieu ». On sait comment *Pascal* tire de cette vérité psychologique la méthode qui a scandalisé : pliez la machine, faites dire des messes. Nous avons avec *La Placette* une application plus « spirituelle » de cette loi. Il s'agit de changer non ses *pratiques* mais ses *actes*.

2. P. 262.

3. Ceci satisfait à la forte objection que les catholiques adressaient aux protestants : le christianisme existait avant le Nouveau Testament.

4. P. 84.

5. P. 86.

6. V. *Lettres sur divers sujets concernant la religion et la métaphysique*, Paris 1718, 8°. *Lettres spirituelles*, pp. de Sacy, Paris 1856, 3 in-16.

7. *Let. spir.*, I, 168 (Ed. Hachette, Œuv. choisies, t, IV, p, 113), — On publia en 1720, à Genève, 3 vol. de *Sermons* du pasteur vaudois Antoine *Léger*, mort en 1661. L'apologétique s'y réduit à l'exposition des effets de « l'Esprit » : la régénération, la nouvelle vie. Il est à noter qu'ils furent

Que l'esprit de Pascal continue à travailler dans le christianisme, c'est ce que prouvent des ouvrages tels que le *Traité du beau* (1) de *Crousaz*. Dans un chapitre sur la beauté de la religion, le mathématicien montre le christianisme établissant l'ordre dans le monde de la pensée et dans celui de l'action : lumière qui éclaire l'esprit et résoud les antinomies, force et espérance qui rendent capable de vertu, donnent la paix et réconcilient la vertu et le bonheur.

Il est incontestable que la disposition harmonieuse que prennent brusquement toutes choses dans l'hypothèse chrétienne, saisit l'esprit d'admiration, comme le ferait un plan de génie. « Toutes « ces parties différentes se trouvent également proportionnées « aux grandeurs de Dieu et aux besoins de l'homme » (2).

Vessière de la Croze

Mais le chef-d'œuvre de l'apologétique par les preuves morales et de sentiment a été écrit par VESSIÈRE DE LA CROZE (3). Ce bénédictin orientaliste, converti au protestantisme, qui avait voyagé en Amérique, qui connaissait bien des formes du christianisme puisqu'il fit l'histoire de celui des Indes et de celui d'Ethiopie, et qui mourut professeur de philosophie à Berlin, avait saisi sous les dogmes et les rites variables le fond essentiel de la foi. Dans ses *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique* (4), où, tout en s'attachant à convertir un juif, il dit leurs vérités aux diverses sectes chrétiennes, se trouve une *dissertation sur l'athéisme*. Plus nettement encore que *La Placette* il y fonde la « religion intérieure » sur l'expérience personnelle. Ceux qui traitent inconsidérément les déistes d'athées, n'ont souvent de Dieu, à en croire Buddeus, « qu'une connaissance spécula- « tive qui n'est rien en comparaison des preuves de goût et de

goûtés, puisqu'on en vit paraître un 2e recueil en 1728 (*Nouveaux Sermons*, Genève, 8°). V. *Bibl. anc. et mod.*, t. 14, p. 158. — *Ostervald* dans un sermon « *de la divinité et de l'excellence de la religion chrétienne* » trouve une preuve de cette excellence « dans cette vie douce et innocente et dans cette fin tranquille et heureuse à laquelle elle conduit ceux qui s'y attachent de cœur ». (*12 Sermons sur divers textes*, Genève, 8°, 1723 et 1725, 2e sermon). — En 1725, un poème anonyme, *la Religion*, suivi d'un « *discours pour disposer les déistes à l'examen de la vérité* » (Paris, 8°) développait aussi la preuve du christianisme « proportionné au cœur humain ». V. *M. Trév.*, mai 1726.

1. Amst. 1723, 12, rééd. augmenté d'un chapitre sur la *Beauté de la religion*, *ib.* 1724, 2 v. 12.

2. P. 109. C'est en assimilant le *beau* à l'ordre et à l'harmonie que *Crousaz* peut y faire entrer assez artificiellement le *bon*.

3. *Lacroze* (1661-1739) fut aussi bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg et précepteur de la princesse royale. Outre son *Histoire du christianisme des Indes*, La Haye, 2 v. 12, 1724 et 1758, et son *Hist. du christianisme d'Ethiopie*, *ib.* 1739, 8°, on a de lui un *Lexicon ægyptiaco-latinum*, Oxford, 1775, 8°.

4. Cologne (Amsterdam), 1711, 12, rééd. 1740, 12. Nous citons la 2e édition.

« sentiment. Je ne crains pas même de dire que celui qui n'a « jamais goûté Dieu et qui ne l'a pas senti dans son cœur est « lui-même un athée » (1). Ceux qui se moquent de ces preuves « de sentiment sont fort à plaindre. Je tâcherai de faire voir que « sans elles il est impossible de faire régner le christianisme et « fort difficile de le mettre véritablement en état de tenir tête aux « sophismes des libertins » (2).

Le meilleur moyen de lutter contre l'athéisme est en effet de remplir les cœurs de piété et de charité. C'est ce que *St-Evremond* appelle « point de raison ! ». L'Ecriture renferme bien des raisons, « mais nous avons des preuves intérieures encore plus « énergiques et plus persuasives, et plût à Dieu que ceux qui les « sentent eussent le don de pouvoir les rendre sensibles à ceux « qui n'en ont point de connaissance » (3). Malheureusement, — et Lacroze dévoile ici avec candeur le défaut de cette apologétique, — elles sont peu communicables.

« Il est plus facile de dire qu'on sent les affections de son cœur entraînées « vers quelque objet que de dire pourquoi elles y sont entraînées. On peut « peindre aux autres... ses réflexions et ses pensées, mais on ne saurait faire « connaître les mouvements de sa volonté qu'à ceux qui en ont senti de « semblables. *Il semble qu'il y a dans l'homme pieux comme un 6e sens* qui « lui fournit des perceptions dont il ne peut donner une idée juste à ceux « qui ne sont pas disposés à les recevoir. Quelqu'effort qu'on fasse, on ne « fera jamais comprendre à un aveugle de naissance quelle est cette modifi- « cation de la lumière qui produit en nous la sensation des couleurs... *Il la « croirait sans doute impossible s'il n'était comme accablé par le grand « nombre de témoins* qui déposent pour elle... Il y a donc de la témérité à « nier ces sentiments sous prétexte qu'on n'en a jamais été frappé. » (4) « Tel « qui ne les sent pas pourra les demander à Dieu et les obtenir, car *c'est « l'unique voie* par laquelle on y parvient. » (5).

Quels sont ces sentiments ? c'est la béatitude du repos. Le cœur livré aux biens sensibles « ne peut s'élever jusqu'au vrai bien qui « seul peut fixer toutes ses inquiétudes et lui donner un avant- « goût de la félicité pour laquelle il a été créé. *Ceux qui ont goûté « Dieu nous assurent que cela est véritable. Nous inscrirons-nous « en faux contre leur expérience ?* Ne serait-il pas infiniment plus « raisonnable de suspendre son jugement sur ce qu'on ne connaît « point ?... C'est en vain qu'on objecte ici le fanatisme... A-t-on

1. P. 265. Jean François *Buddée* (1667-1729) théologien luthérien, professa à Halle et à Iéna, estimé pour sa piété et sa tolérance. Ses *Theses theologicæ de atheismo et superstitione*. Iéna 1716, 8°. furent traduites en français en 1740. V. *Bibliogr.*
2. P. 266.
3. P. 477.
4. *Ib.* sq.
5. P. 450 sq.

« le droit de décrier une doctrine véritablement sanctifiante « parce que les hypocrites et les fous en ont abusé ? » (1).

Mais on charge la mémoire des jeunes gens d'abrégés secs de mystères et de preuves où il n'y a rien pour le cœur. La religion intérieure « menace ruine de tous côtés » (2). Aussi le déisme fait-il d'effrayants progrès.

« On ne ramènera jamais les hommes à la piété qu'en leur « faisant *sentir* tout le poids de leur misère et en les adressant à « Dieu qui peut seul leur donner la santé et la vie intérieure et « qui en effet la donnera à tous ceux qui la lui demanderont » (3).

Telle est la forme extrême qu'a prise entre Bayle et Voltaire la preuve interne ou mystique.

Elle est peu goûtée des contemporains

On sait à quelles objections elle se heurte. Les contemporains de Lacroze lui adressaient le reproche de subjectivisme. Il n'y a de preuve que de l'objectif, ou, selon la notion commune, qui dit preuve dit universellement valable, directement communicable et perceptible à tous les esprits. Lacroze répond par la nuée de témoins qui accable l'aveugle en déposant pour la lumière.

Les modernes ont découvert dans l'argument un sophisme qui consiste à conclure de l'existence d'un *sentiment* à l'authenticité de *faits*, les faits évangéliques. C'est à peu près, dit un critique, comme si l'on affirmait la vérité de l'histoire d'Œdipe parce que la lecture de Sophocle est bienfaisante (4). Tout au plus pourrait-on conclure de l'expérience religieuse l'existence de Dieu, mais non la vérité des divers dogmes. *La Placette* répond par avance que « l'admirable beauté » de l'évangile et de son action dans les âmes « fait voir clairement qu'il vient d'ailleurs que de l'esprit « de l'homme qui est absolument incapable d'une telle pro- « duction » (5). Et *Crousaz* dirait la même chose du plan du salut (6). S'ils avaient connu la comparaison tirée d'Œdipe, on peut affirmer qu'ils eussent objecté : Sophocle tout bienfaisant qu'il est ne remplit pas nos vides, ne résoud pas les contradictions de notre être pas plus que celles du monde (7), ne nous donne pas la joie et la sérénité parfaites, avec le sentiment de posséder la clé de notre destinée. Il manque donc d'autorité pour nous faire

1. P. 452.
2. P. 456.
3. *Ib.*
4. Aug. *Sabatier* : « *Les religions d'autorité* », (1871) p. 302.
5. O. c. p. 86.
6. O. c., c. 12.
7. V. *La Placette*, 171.

accepter une histoire d'où se dégage un enseignement utile mais non définitif (1).

Quoi qu'il en soit, cette apologétique psychologique avait moins de prise encore sur les esprits entre 1700 et 1730 que l'apologétique par les preuves externes. Déjà *Leclerc*, en 1696, signalait parmi les « mauvaises raisons qui indisposent les incrédules » l'idée que le St-Esprit rend un témoignage intérieur de la divinité de l'évangile (2). Cela n'empêche pas Lacroze de reprendre « les « preuves de sentiment *dont il y a aujourd'hui tant de gens qui « se moquent* parce qu'ils n'en ont point d'idée, et qu'ils croient « qu'on ne les peut soumettre à la rigueur des raisonnements « ordinaires » (3). Mais *Denyse* démontre la vérité de la religion par ordre géométrique, justement parce que les « preuves de sen- « timent, les convenances de la religion chrétienne avec la nature « de l'homme ne sont point du goût des athées modernes ; *ils « prétendent que l'imagination y a plus de part que la rai- « son* » (4).

Il n'en faut pas être surpris. Nous entrons dans un siècle où la vie intérieure appauvrie, même chez les chrétiens, rend exceptionnelles les expériences religieuses de ce genre. Elles sont naturellement inintelligibles à l'honnête homme selon le monde, qui règle de plus en plus sa conduite par des principes de morale sociale, mais qui ignore la culture personnelle, les péripéties de la lutte intime, l'effort vers la perfection, l'inquiétude inséparable du sentiment du péché. Peu d'âges ont joui d'une allégresse aussi pleine, de la sérénité que donnent la foi dans la nature humaine, la certitude optimiste du progrès, l'oubli du tourment métaphysique et l'orgueil de la vie.

Les fils de Pascal en ce siècle sont venus trop tard ou trop tôt. Ce siècle dit leur maître fou : il donne ainsi sa mesure. Quand la vie morale et le sens religieux auront été puissamment réveillés par Rousseau, il perdra de sa magnifique assurance.

1. A vrai dire, la principale objection restera celle de la première heure, mais approfondie et modernisée. On appliquera par exemple à l'expérience religieuse de ceux qui prétendent « goûter Dieu » ce que *Delacroix* dit de l'expérience spirite : l'hypothèse des Esprits « s'impose au médium comme une suggestion qui lui vient du milieu qui l'entoure, et son expérience lui paraît vérifier cette hypothèse précisément parce que... cette théorie en devenant traditionnelle a pris la valeur contraignante d'une tradition, la forme d'*une expérience qui n'est exactement l'expérience de personne mais qui, étant l'expérience de tous, peut devenir celle de chacun* ». — *R. métaph.* 1905, p. 278, art. sur *Myers*.

2. *De l'Incrédulité*, 2e part., c. 6.

3. O. c. 147.

4. O. c. préf.

Pour le moment la vie profonde (1) se cache en quelques âmes catholiques ou protestantes, chez les *Duguet,* les *Ostervald.* Leurs œuvres ne peuvent pas trouver d'écho dans le grand public ; c'est dire qu'aucun plaidoyer en faveur du christianisme ne le touche : les preuves externes sont usées, les preuves internes prématurées.

L'argument tiré des fruits spirituels de la foi devient la preuve par l'utilité sociale du christianisme

Aussi la preuve pragmatique dévie-t-elle insensiblement, pour s'adapter à l'esprit du siècle préoccupé d'intérêts matériels et d'intérêt social. Si au lieu de dire : la religion me rend heureux, on dit comme *Leclerc :* la religion est faite pour rendre les *hommes* heureux (2), et si l'on montre ses bienfaits sociaux, l'on exploite toujours la preuve par les fruits ou par les effets, mais ces effets sont visibles du dehors.

Il y a là l'élément objectif et mesurable qui fait la preuve. Malgré Bayle et contre lui, les apologistes montreront de plus en plus l'utilité sociale de la religion. Le XVIIe siècle finissant a tressailli aux pleurs de joie de l'auteur des *Pensées,* le XVIIIe siècle à son déclin goûtera les raisonnables considérations de M. *de Necker* sur *l'Importance des opinions religieuses.*

Jacques Bernard

Jacques Bernard entre résolument dans les voies du siècle et, dans son *Traité de l'excellence de la religion* (3), parle à son temps le langage qu'il aime. « Quand les apôtres... n'auraient « point fait de miracles, la religion qu'ils enseignaient n'en eût « pas moins été véritable et divine » (4). En effet, « l'homme a « été créé avec un désir ardent d'être heureux. Il ne lui est pas « possible d'éteindre ou de réprimer ce mouvement naturel. Dès « qu'on exigera de lui qu'il y renonce ou qu'il agisse sans avoir « en vue sa félicité, on n'en obtiendra rien du tout » (5).

Or, — c'est l'idée centrale du livre, — la religion a été faite

1. Les romans révèlent bien, au moins chez quelques femmes, une vie sentimentale assez riche et qui s'analyse, mais exclusivement alimentée par l'amour. V. *Lanson,* R. des cours 1909-10, n° 1 sq.

2. *De l'Incrédulité,* 2e part. c. 6.

3. Amst. 1714, 12, rééd. *ib.* 1732, 2 v. 12. V. *N. r. l.* 1718, 305. *Hist. crit. r. l.,* t. 15, p. 386. *Eur. sav.* [60], juil. 1718, 151. *J. lit.* [62] t. 5, p. 175-233, *M. Trév.* 1716, p. 1828-35. *J. sav.* [35], 1715, p. 417.

4. *Préf.* p. L. C'est aussi l'avis du *Journal littéraire,* une des meilleures revues du temps : « Cet argument tiré de l'excellence de la religion pour en établir la divinité l'emporte sur toutes les autres preuves ; *il est essentiel à la religion* », tandis que les preuves tirées de ses progrès ou des miracles « sont en quelque sorte étrangères quoique très solides », 1714, t. V, 176. Le *Journal de Trévoux* fut sympathique aussi, mais le côté moderniste de la thèse l'offusquait un peu : « Il s'efforce de montrer que Dieu dans ses œuvres n'a point cherché sa gloire [mais notre bonheur]. Et c'est prétendre enlever à Dieu sa qualité de fin dernière ». 1716, p. 1835.

5. 2e éd., l. 3, 260.

pour l'homme et non l'homme pour la religion. Arrière les mystiques qui prônent l'amour désintéressé. Il faut au contraire montrer aux chrétiens les avantages qui les attendent pour les exciter au devoir : la prière est un remède merveilleusement facile à tous nos maux, la reconnaissance nous oblige à remarquer la source de tous nos biens, *c'est aussi un moyen d'en obtenir de nouveaux.* « Il n'y a point de règle plus nécessaire, plus indispensablement « nécessaire pour passer la vie dans la tranquillité et le repos « que celle qui nous ordonne... de faire exactement aux autres ce « que nous voulons qui nous soit fait à nous-mêmes » (1). Le précepte de ne pas résister au méchant ne nous prescrit que ce que la prudence et l'amour de notre repos nous conseillent. Il est utile de se faire des amis de ses ennemis. Et que dire des biens éternels promis aux fidèles ? On objecte que peu d'élus entreront par la porte étroite ; mais les prédicateurs exagèrent. En parlant de la porte étroite, Jésus ne pensait qu'aux juifs de son temps qui le suivaient en petit nombre. Nous aimons notre corps, nous serions fâchés qu'il ne ressuscitât pas. Dieu a prévu ce désir (2).

On voit quelle dégradation grossière subit la pensée des *Duguet* et des *Lacroze.* C'est la transposition du spirituel en matériel. Bernard invoque un utilitarisme bas et, peu s'en faut, l'appétit du bien-être, pour autoriser la religion. Il croit la rendre ainsi recommandable à des hommes qui n'acceptent plus que l'on condamne la nature humaine et ses instincts.

Ce même auteur avait déjà défendu avec Saurin contre Bayle l'utilité *sociale* du christianisme. Les apologies de ce genre iront se multipliant (3).

1. L. 3, p. 325.

2. L. 2, c. 11. On reconnaît l'auteur à son ouvrage : Dieu seul savait tous nos besoins et pouvait les remplir.

3. V. supra p. 178. En 1730 paraît un opuscule anonyme : *Les charmes de la société du chrétien.* Paris, 12 (161 p.) où l'on fait valoir les vertus sociales du disciple du Christ, bon père, ami fidèle, etc.,. Nous retrouverons ces idées plus amplement et mieux développées ailleurs. V. *M. Trév.*, mars 1731, p. 444. Devons-nous, dans une histoire de l'apologétique, mentionner la tentative du P. *Berruyer* pour accommoder, dans un autre sens, la religion au goût du siècle ? Il s'agissait de vaincre une autre répugnance, celle qu'inspirait aux délicats de salon, « modernes » dans l'esprit de *La Mothe* et de *Fontenelle*, la barbarie des Ecritures. Le jésuite, en sucrant le style de la Bible, en présentant un *Samson* mieux peigné, en tirant les rudes histoires sensuelles vers la galanterie, obtint un succès prodigieux, mais de quel aloi ! Les chrétiens sérieux désavouèrent cet ancêtre bien intentionné de Léo Taxil. Les diverses parties de sa Bible : *Histoire du peuple de Dieu, — les Evangiles, — les Epîtres* (1728-58) furent successivement censurées par Colbert, évêque de Montpellier, par Rome en 1734, par une assemblée d'évêques réunis à Conflans, par la Sorbonne et le Parlement. *Clément XIII* ordonna des prières à la Trinité, en réparation des outrages que renfermaient « les Epîtres », et écrivit le 2 décembre 1758 que « *la mesure du scandale était remplie* ».

VI. — Apologies particulières

En dehors de ces apologies générales, d'autres défendent un seul point plus particulièrement menacé, soit un fort avancé dont la possession n'est pas essentielle, soit un des gros ouvrages qui commandent la place elle-même.

Le silence des oracles

Parmi les arguments subsidiaires tirés des Pères, celui de la cessation des oracles païens était en honneur dans l'Eglise. *Rollin,* dans son Histoire ancienne (1), parle encore comme Cyprien. L'*Histoire des oracles* (2) de *Fontenelle,* sans jamais aborder la polémique directe, ôte à l'apologétique un de ses appuis, insinue que la religion chrétienne s'est établie sans miracle à l'aide du bras séculier, rend suspecte l'action et par suite l'existence des démons que l'Eglise exorcise encore, ébranle l'autorité des Pères, très haute aux yeux des catholiques, inspire un mépris général de la tradition, suggère l'identité fondamentale des religions établies sur le merveilleux et sur des témoignages incontrôlés, assimile les prêtres à des charlatans et les fidèles à des dupes, — et par-dessus tout cultive chez le lecteur l'esprit d'exactitude et de critique.

Les protestants admirent assez facilement l'explication « humaine » des oracles. *Jaquelot* dans « l'Existence de Dieu » (3), *La Placette* dans son « Traité de la foi divine » (4) renoncent à l'argument qu'on en tirait. *Basnage* dans ses « Antiquités judaïques » soutient la thèse de l'imposture (5), le pasteur genevois *Butini* triomphe de cette imposture pour rehausser par contraste les miracles de J.-C. (6). Respectant peu les Pères et ne croyant guère aux démons, leur mérite était mince.

Mais chez les catholiques l'horreur fut grande. Fontenelle, malgré son crédit, faillit être inquiété (7). Le réfuter, c'était une autre affaire. Le P. Baltus S. J. (8) s'y essaya 20 ans après. La *Réponse*

1. 1730-38, 13 v. 12. « Dieu pour punir l'aveuglement des païens permit quelquefois que les démons rendissent des réponses conformes à la vérité ». I, 387. V. *Cyprien : « De idolorum vanitate »*.
2. Paris 1687, 12 ; rééd. 1713.
3. IV, 8.
4. L. 1, « aperçu du contenu ».
5. Ed. de 1713, t. II, c. 7.
6. *Sermons,* Genève 1708, 12, serm. 3, *Bayle* avait inauguré les *Nouvelles de la république des lettres* par un article en faveur de *Van Dale.* 1684, art. 1.
7. V. sur cette agitation : *Lanson, R. des cours,* 3 déc. 1908, p. 151. Le document essentiel est la correspondance de l'abbé *Renaudot* avec le maréchal *de Noailles,* où il demande des mesures répressives ; pp. *Léon Pélissier, R. h. l.* 1899, dern. fascicule.
8. 1667-1743 ; fut recteur de divers collèges et bibliothécaire à Reims. Il y

à l'Histoire des oracles, publiée en 1707, rétablit les deux points contestés : les oracles sont l'œuvre des démons, ils ont cessé par le pouvoir de J.-C. et non par les édits des empereurs.

L'auteur, très déférent dans sa préface, devient vite mordant, soit par l'effet de son tempérament fougueux, soit qu'il sente chez Fontenelle la sournoise incrédulité (1). Il discerne fort bien la connexion du mépris des anciens et du mépris de la tradition sacrée.

Lisant le grec, il se donne le plaisir de relever les petits contresens de son adversaire, qui dit par exemple d'après *Eusèbe :* « 600 personnes entre les païens avaient écrit contre les oracles » sans voir que le *sexcenti* de la traduction latine rend le μυρίων de l'original, c'est-à-dire un grand nombre. Un point faible de la démonstration de Fontenelle est qu'au lieu d'expliquer la cessation des oracles par le déclin général du paganisme, il invoque la ruine matérielle des temples. Baltus le convainc d'inexactitude : *Plutarque* dit que Delphes était plus magnifique que jamais (2).

Mais sa critique est dans l'ensemble bien infirme. Il avance sans sourciller qu' « en matière d'autorité le plus grand nombre doit toujours l'emporter », et pense que l'homme incline à l'incrédulité parce qu'il y a de la peine à croire. Il garde une confiance antique dans le secret des demandes posées à l'oracle par billets cachetés et admire que les consultants eussent des songes en rapport avec leurs soucis. Sa démonstration procède volontiers de l'inconnu à l'inconnu : les oracles sont bien une production des démons puisqu'ils s'accompagnaient de magie, qui est proprement l'œuvre démoniaque. L'activité présente des esprits malins et la puissance de l'église contre eux permet de raisonner par analogie dans le passé. Pour affirmer leur intervention, les Pères avaient le témoignage de l'Ecriture, de leurs sens, *des oracles mêmes*. Fontenelle se prévaut de leur longue durée après J.-C. Mais leur disparition suivait la prédication graduelle de l'évangile (3) ; ils

avait eu une réfutation de *Van Dale* par le théologien allemand *Georg Mœbius* dans la 3e édition de son *Tractatus theologicus de oracutorum origine, propagatione et duratione*. 1685 ; une autre anonyme à Amsterdam en 1699.

1. « Donnez-moi, dites-vous, une demi-douzaine de personnes à qui je « puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespère- « rai pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. — Je ne sais « pas trop, Monsieur, ce que vous prétendez par là ni si c'est aux oracles « seuls à qui vous en voulez. Ce qui est de vrai, c'est que je connais une « personne très habile et très éclairée qui, ayant vu cet endroit de votre livre, « y a trouvé je ne sais quel venin caché qui lui a déplu infiniment ». P. 169.

2. 3e part., c. 9.

3. C'est ce que *Baltus* a dit de plus sensé, mais cela exténue le miracle, car on peut supposer que les conseils cessèrent faute de consultants.

ont pu rendre encore des réponses quand ils étaient évoqués par Julien avec toutes les ressources de la sorcellerie.

On comprend que Renaudot ait trouvé cette réfutation insuffisante.

Maltraité par les journalistes de Hollande, Leclerc (1) et Bernard (2), qu'il avait égayés, *Baltus* riposta par une *Suite de la réponse à l'Histoire des oracles* (3) où il reprend ses premiers arguments, mais la discussion tourne vite à la controverse antiprotestante sur l'autorité des Pères et les miracles de l'Eglise. L'auteur déclare qu'il préférera toujours cette autorité à celle de « 2 ou 3 protestants anabaptistes, arminiens ou calvinistes » (4). Il fait valoir l'aveu de *Celse* et de *Porphyre* qui ont reconnu le pouvoir des exorcistes chrétiens (5). Il observe que les remèdes prescrits par les oracles de Sérapis et d'Esculape étaient tous pernicieux ou inouïs, donc non inventés par les hommes (6). Il termine en affirmant que le paganisme était encore florissant sous les empereurs idolâtres, lorsque la plupart des oracles furent réduits au silence.

La position de Baltus ressemblait à une gageure : il devait faire voir le paganisme vivace et les oracles expirants. L'équilibre entre ces deux démonstrations inverses était difficile à garder. Enfin quand il disait : comment préférer « un médecin anabaptiste » aux SS. Pères ? il ne comprenait pas que le conflit ne portait pas sur l'autorité des personnes, mais qu'il était entre l'Autorité et la raison que le médecin anabaptiste représentait ici (7).

La primauté d'Israël

Un argument plus célèbre, auquel *Huet* avait fait un sort démesuré et dont nous ne devons pas juger l'importance selon nos idées modernes, mais d'après la largeur de la brèche que sa chute ouvrit dans la citadelle chrétienne, est l'idée de la primauté

1. *Bibl. choisie.* [37] t. 13, p. 178.
2. *N. r. l.* [63] juin 1707, art. 2.
3. « *où l'on établit sur de nouvelles preuves le sentiment des SS. PP. touchant les oracles du paganisme* ». Strasbourg 1708, 8°.
4. Les calvinistes n'admettaient pas l'exorcisme, que *Luther* avait conservé dans la liturgie du baptême.
5. 1re part., c. 18.
6. 2e part., c. 18.
7. *Baltus* trouva un imitateur dans le P. *Mourgues*, de sa société, professeur à l'Université de Toulouse, qui publia en 1709 une *Lettre apologétique, pour justifier le sentiment des Pères de l'église sur les oracles du paganisme contre diverses dissertations de Van Dale.* Cette lettre fut réimprimée en tête du 2e tome de son *Plan théologique du pythagorisme*, Paris 1712, 2 v. 8°, dont nous parlerons ci-après. Elle ne contient rien de nouveau. Un pauvre esprit, M. *de Lavaur*, héritier de l'idée fixe de *Huet*, défendit aussi les oracles contre Fontenelle dans sa *Conférence de la fable avec l'histoire sainte*, Paris, 1730, 2 v. 12. V. infra p. 259.

d'Israël, ancêtre intellectuel et spirituel de tous les peuples du monde.

Cette idée était née chez les juifs d'Alexandrie, dépités de voir les philosophes grecs arriver à la connaissance du vrai Dieu, privilège des fils d'Abraham pendant de longs âges. Très épris, d'autre part, des doctrines platoniciennes, ils unifiaient leur pensée et mettaient en paix leur conscience en répétant que Platon avait traduit Moïse en grec. Par une fraude pieuse, *Aristobule* fabriqua des poésies grecques où l'on trouvait des allusions aux patriarches. *Philon* montra que les philosophes avaient emprunté au Pentateuque des fragments de la vérité.

La théologie chrétienne, issue d'Alexandrie, hérita de cette croyance.

Au XVIe siècle, l'idée que non seulement les grecs avaient emprunté aux juifs leurs doctrines les plus saines mais encore que les fables païennes dérivaient de l'Ecriture est appuyée par *Vivès*, au XVIIe siècle par *Grotius, Casaubon, Vossius, Bochart.* En 1697 *Jaquelot* la soutient encore dans son *Traité de l'existence de Dieu:* jamais les païens n'ont critiqué la chronologie de Moïse, incapables qu'ils étaient de remonter eux-mêmes au delà des guerres de Thèbes et de Troie ; on défie de montrer un monument antérieur aux dates de l'histoire sacrée. En 1704 *Jurieu* la maintient dans son essai d'histoire religieuse (1).

Un brave homme de prêtre, nommé *Faydit,* retrouve dans les poètes anciens le christianisme (2), pour faire pièce à Leclerc qui retrouvait dans la Bible le paganisme, c'est-à-dire l'antiquité humaine et commune : chose honteuse à dire, la théologie de Virgile et d'Homère est plus orthodoxe, c'est-à-dire plus augustinienne que celle des protestants sociniens et du P. Malebranche sur les volontés particulières de Dieu et l'efficacité de la grâce. *Virgile* dit que ce sont les dieux et non les hommes qui ont ruiné Troie. « Il avait pris cette théologie d'Homère comme Homère « l'avait apprise des plus anciens écrivains du monde, dont

1. *Hist. crit. des dogmes et des cultes bons et mauvais qui ont été dans l'église depuis Adam jusqu'à J.-C.* Amst. 1704-05, 2 v. 4°. — Un augustin orientaliste, *Guillaume Bonjour,* fait dialoguer en latin un hébreu, un égyptien, un phénicien, un romain et un grec. Ils découvrent des rapports entre leurs traditions respectives et conviennent que la tradition hébraïque est la plus ancienne. Le nom des Ioniens, Iones, vient de *Japhet ;* Caïn est le *Caïnous* des Grecs. *Dissertatio in historiam sacram primæ mundi ætatis, habita per dialogos in Academia divinarum litterarum Seminarii Montis Falisci.* Ap. Montem Faliscum, 1705, 4°.

2. *Remarques sur Virgile et sur Homère et sur le style poétique de l'Ecriture sainte, où l'on réfute les inductions pernicieuses que Spinoza, Grotius et M. Leclerc en ont tirées, et quelques opinions particulières du P. Mallebranche, du S^r l'Elevel et de M. Simon.* (an.) Paris 1705, 12.

« l'origine ne peut être rapportée qu'à Moïse et aux prophètes qui « l'avaient apprise de Dieu » (1). Ailleurs il établit l'immortalité, les peines éternelles (2), un paradis spirituel, et, au grand dépit des protestants, le purgatoire ; il annonce J.-C. et a quelque connaissance de la Trinité. L'efficacité de la grâce est reconnue par *Cicéron* quand il écrit : « la philosophie est le plus beau présent que les dieux fassent aux hommes ». Il veut dire : c'est Dieu qui donne la sagesse (3).

L'ouvrage de Faydit est un de ces miroirs grossissants qui font saillir les difformités. Simon prit la peine, qui n'était sans doute pas superflue, de le réfuter (4).

Cela n'empêcha pas M. *de Lavaur* de reprendre en 1730 la thèse de Huet. Il en aggravait, si possible, le ridicule. Sa *Conférence de la fable avec l'histoire sainte* montre la fantaisie de Ménage au service de la manie de Huet. Il sollicite les syllabes ; Niobé est Job, Jason Josué, le navire Argo l'Arche de l'alliance. Le *Journal de Trévoux* lui-même fit quelques réserves (5), mais une accumulation d'à peu près paraissait encore équivaloir à une certitude. Ce serait trop exiger, disait-on, que de réclamer une démonstration de tous les points d'un système.

Ce rêveur nous fait sentir combien cruellement les Simon manquaient à l'Eglise, par la faute de Bossuet.

Tout sot qu'il est, il donne la main à un intelligent défenseur de la thèse, et qui avait fourni, lui aussi, de redoutables armes aux incrédules. Le P. *Thomassin* (6), de l'Oratoire, ancien professeur à Pézenas, à Saumur et au séminaire St-Magloire à Paris, était un homme fort cultivé et d'une lecture immense. A la fois théologien et humaniste, nourri des lettres sacrées et profanes, également capable de traiter de grammaire et de discipline ecclésiastique, il lui arriva, comme jadis aux juifs d'Alexandrie puis

1. P. 97.
2. Contestable.
3. On trouverait dans le *De natura deorum* l'idée contraire : les dieux donnent aux hommes « oliveta, segetes » et les autres biens matériels, mais la vertu, jamais (l. III, § 36).
4. *Bibl. crit.* Amst. 1708-10, [250], t. II, c. 32 : Il est ridicule de chercher dans Virgile J.-C. et la Trinité. C. 33 : Le purgatoire n'est pas dans l'Ecriture ; le démontrer aux protestants par Virgile, c'est leur prêter à rire. T. III, c. 39-42 : Son système rigoureux sur la grâce et les volontés particulières range *Faydit* à côté des mahométans.
5. Juil. 1730, p. 1237.
6. 1619-95. En 1668, il se retira dans la maison de l'institut pour se consacrer à la rédaction de ses ouvrages. Il se rendit suspect aux jansénistes et aux molinistes en essayant de les concilier. A la demande du P. *Bourgoing*, il avait composé des *Dogmata theologica* (1680-89, 3 fol. ; rééd. 1864-69, 6 gr. 8°) où il montrait l'accord des grands philosophes avec les Pères. V. *Ollé-Laprune* : « Malebranche » [172], t. I, 15, II, 172. Le P. *Lescœur* : Thèse, Paris, 1852.

aux Pères platoniciens, d'être frappé des rapports de la pensée gréco-latine avec la pensée juive ou judéo-chrétienne, et d'accuser ces ressemblances afin d'identifier, si l'on peut dire, les deux objets de sa ferveur. Le système de Huet lui offrait une voie commode et rassurante. Il l'adopta, et, de 1681 à 1693, il publia une *Méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les lettres humaines par rapport aux lettres divines et aux Ecritures* (1), qui devait harmoniser dans les collèges les deux cultures hétérogènes juxtaposées depuis la Renaissance. Ce collègue de Malebranche rétablissait à sa manière l'accord de la raison et de la foi.

Nous n'avons à considérer ici que sa méthode d'étudier la philosophie.

Or Thomassin reprend la thèse de Huet sous une forme inquiétante. Ce n'est plus Moïse qui est la source de toute la sagesse humaine. « C'est une conjecture fort apparente et fort juste que « tout ce qu'il y avait de bon dans la sagesse des Chaldéens, des « Assyriens et des Perses était sorti de *Noé* et de ses enfants » (2). Ceci posé, il relève à loisir « le rapport et l'alliance de la philo- « sophie en général, et en particulier de la logique, de la physi- « que et de la morale des anciens philosophes avec la religion ». « On trouve partout à peu près les mêmes sentiments de Dieu, « des anges, de nos âmes, du monde, de l'immortalité bienheu- « reuse ou malheureuse, des bonnes mœurs, de la sage politique, « parce qu'on trouve ce que les âmes formées de la main de Dieu « *ont clairement aperçu dans elles-mêmes* quand elles y sont « rentrées, et ce que les sectes diverses des philosophes ont em- « prunté médiatement ou immédiatement de nos divines Ecri- « tures, écrites du même doigt de Dieu qui a écrit les principes « de ce qu'il a voulu que nous sussions dans le fond de nos « âmes » (3).

Il reporte ainsi la révélation de Moïse à Noé puis de Noé à l'âme de chaque homme. C'est la révélation naturelle. Mieux vaut un adroit ennemi (4).

1. *Méthode d'étudier les poètes*, Paris 1681-82, 2 v. 8° ; la *philosophie ib.* 1685, 8° ; les *historiens* profanes, *ib.* 1693, 2 v. 8°.

2. P. 107.

3. P. 138.

4. Cette idée que la conformité des doctrines viendrait moins d'une imitation que de la participation de tous les hommes à la lumière naturelle transparaît aussi chez le pasteur réfugié *Bompart*, auteur de *Parallela sacra et profana sive notæ in Genesim*, Amst. 1689, 4°, où il met en parallèle la Genèse, prise verset par verset, avec les écrivains profanes, selon le procédé de Huet. Moïse a rendu à la lumière primitive tout son éclat, mais elle n'était qu'obscurcie chez les païens. « Hinc tot documenta philosophorum, qui sine Scrip-

La thèse de Huet, involontairement minée par Thomassin, est attaquée discrètement par *Fontenelle* quand, dans l'Histoire des oracles, il insinue que les chrétiens ont emprunté aux platoniciens leurs idées sur les démons. Elle est ouvertement menacée par l'ouvrage de SOUVERAIN dont le titre ne laisse pas soupçonner l'audace : *le Platonisme dévoilé* (1).

Chez cet auteur, Havet du XVIIe siècle, la thèse traditionnelle est retournée : c'est le christianisme qui s'est inspiré de la philosophie païenne. Unitaire déclaré, Souverain veut combattre la confusion du *Verbe* de St-Jean avec le *Logos* de Platon, et démasquer les Pères qui, comme Origène et Augustin, ont brouillé la doctrine des apôtres avec leurs rêveries platoniciennes. Quelle est l'origine de la Trinité des anciens Pères ? « Dieu s'étant révélé « à sa créature par voie de manifestation au dehors et de com- « munication au-dedans, on a fait de ces deux dispensations « autant de personnes divines distinctes de Dieu le Père » (2).

Quelle est l'origine de la Trinité des philosophes ? La contemplation des ouvrages de Dieu leur a découvert son infinie *Bonté*, sa *Sagesse* et sa *Puissance*. Platon comprenant que le monde n'était pas éternel, mais que Dieu poussé par sa bonté l'avait engendré par sa sagesse et rempli de sa vertu, appela ces 3 principes : le Bon, la Raison, l'Ame du monde.

Comment s'opéra la fusion des deux conceptions ?

« Comme plusieurs des disciples de Platon embrassèrent le christianisme, « ils ne manquèrent pas d'attribuer à J.-C. tout ce que cette philosophie « attribuait au second Dieu et particulièrement la création du monde, soute- « nant... que ce Verbe était apparu depuis aux patriarches comme le minis- « tre du souverain Dieu et qu'enfin ayant pris un corps dans le sein de « Marie il avait prêché l'évangile aux hommes. Ils ont cru par là relever « infiniment l'honneur du Messie et éblouir les platoniciens pour les attirer « plus facilement à la religion chrétienne ; joint qu'il leur aurait été fâcheux « qu'après avoir fait de si longues études et une si belle figure dans l'école « de Platon il fût dit qu'ils avaient étudié en vain. » (3).

Cette assimilation se fit en deux étapes. Les premiers Pères ont « théologisé » J.-C., non comme les Pères platoniciens qui sont venus ensuite, mais seulement par rapport à sa naissance miraculeuse et à son exaltation. Dans ces premiers temps c'était une hérésie de le dire Dieu souverain. Mais bientôt on eut recours

tura duce non pauca Scripturæ ad amussim respondentia protulerunt. *Vestigia namque in homine quædam et scintillæ remanserunt pristinæ lucis* »... Préf., p. 5.

1. « *ou Essai touchant le Verbe platonicien* », Cologne 1700, 8°.
2. C. 3.
3. P. 92.

à une fraude pieuse, pour compenser l'ignominie de sa naissance obscure et de sa mort par sa préexistence, sur laquelle on préférait insister que sur son exaltation, trop proche des apothéoses. On usa de « l'économie », de sens mythologiques analogues à ces symboles par lesquels les païens sauvaient leurs fables ridicules, et les Pères platoniciens se mirent à théologiser dans les idées de Platon.

« *Théologiser, c'est parler de quelqu'un sur le même ton qu'on* « *parle d'un Dieu ;* s'il naît miraculeusement dire qu'il est des- « cendu du ciel, s'il réforme les hommes, dire qu'il a créé le « monde, si Dieu l'élève à quelqu'extraordinaire dignité, dire que « Dieu l'a engendré » (1). *Jean* leur en donnait l'exemple dans son « évangile contemplatif » : « personne n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel ». Fort bien, si l'on prend cela dans un sens métaphorique ; mais le malheur est qu'on l'a pris au pied de la lettre.

La véritable économie est celle des unitaires qui entendent avec les anciens hérétiques par « *Verbe préexistant* » la raison éternelle de Dieu, qui est Dieu même, — avec les juifs par « la Sagesse » (2) non une sagesse personnelle, mais « la sagesse en général telle qu'elle est en Dieu ou qu'il l'a communiquée aux hommes » (3).

Leclerc au 3e tome de l'*Ars critica* (1706) dénonce, lui aussi, l'infiltration platonicienne et le rôle joué par Philon. *Simon*, examinant dans la *Bibliothèque critique* (1708-10) divers ouvrages modernes où il est traité de la Trinité (4) et parlant des livres apocryphes cités par les Pères, affirme les emprunts faits par les juifs hellénistes aux Platoniciens (5).

Dans les *Origines judaïcæ* (1709) *Toland* pousse une charge à fond contre Huet : presque toutes les citations d'auteurs païens où Huet croit saisir un écho de Moïse sont détournées de leur vrai sens. Par exemple il applique au Dieu du christianisme des vers de Manilius célébrant le Dieu panthéiste. Il cite un passage de Diodore d'après lequel Moïse a donné le premier des lois aux Egyptiens, mais le texte porte *Mneven* et non *Moysen* que Justin

1. 2e p., c. 21.
2. Dont il est question notamment dans *Proverbes* 8.
3. 1re p., c. 15. V. aussi c. 22, p. 282 : « Le père et le fils ne sont qu'un en vertu de l'économie qui met dans les mains du fils le droit de disposer des biens du père et d'en exercer toute l'autorité ».
4. *Maldonat* (t. I), *Faydit* (t. II et III), un professeur de Sorbonne (t. III).
5. « Il me paraît qu'une bonne partie de ces ouvrages... ont été composés par les juifs hellénistes ou par ces premiers demi chrétiens qui avaient emprunté beaucoup de choses de ces juifs et des philosophes platoniciens » t. III, 41.

martyr et Cyrille ont lu pour les besoins de leur cause. Dans un passage capital dont personne encore n'a tiré parti, *Strabon* donne des origines et de la religion judaïques et de Moïse lui-même une idée tout autre que le Pentateuque. Moïse était prêtre égyptien et gouverneur de province. Le peuple qu'il emmena dans la Judée stérile (1) et auquel il donna une religion nouvelle était égyptien et de sang mêlé, mais nullement la pure race d'Abraham. Comme les autres législateurs, il usa de la fiction qui consiste à rapporter à Dieu les lois qu'on institue. Toutes les rencontres avec Dieu dont parle le Pentateuque, comme tant d'autres livres anciens, sont des songes, et l'on sait, depuis Cicéron, s'il faut les prendre au sérieux. Moïse était panthéiste et ami d'un culte spirituel.

Toland a le plus fait, au début du XVIIIe siècle, pour assimiler le judéo-christianisme aux religions anciennes. Notre Révélation n'a rien de spécifique ; elle n'est point leur mère mais leur fille ou leur sœur. Elle est le produit de la faculté superstitieuse toujours en action dans le monde ; elle n'est pas plus fondée ni respectable que ces cérémonies de purification, ces oracles, ces croyances bizarres dont on rit chez les anciens, et auxquelles les choses chrétiennes ressemblent d'une façon si inquiétante (2).

En 1715, à l'extrême droite de l'armée théologienne, un orthodoxe sort enfin des rangs pour combattre à son tour Huet. C'est l'abbé *Loiseleur* (3) qui comprend le danger d'une thèse ridicule.

« Dans un ouvrage intitulé *Démonstration,* rien de faible n'y « doit entrer. Les simples apparences, les faibles présomptions, « les vraisemblances en doivent être bannies, ou du moins elles « y doivent être si rares qu'elles n'y fassent pas une partie du « capital... Il faudrait être juif ou chrétien très prévenus pour « reconnaître Moïse, son pays, sa naissance, son éducation, ses « qualités personnelles... dans Mercure, Adonis, Bacchus, Atis et « dans les dieux et les héros de l'ancien paganisme, la plupart « fabuleux » (4).

Si les païens ont copié Moïse qui est suspect aux libertins, la suspicion s'étend aux païens. Or ce qui est beau et probant, c'est de voir l'accord des philosophes inspirés par la raison naturelle avec Moïse qui la prolonge et l'enrichit. De plus, on frôle l'écueil

1. Et non « pays de lait et de miel ».
2. V. *Letters to Serena* 1704 ; *tr. fr.* 1768, Lond. 8° « *Lettres philosophiques sur l'origine des préjugés* » etc...
3. Auteur d'un *Traité sur l'homme en 4 propositions importantes,* apologie scolastique à tendances jansénistes, Paris 1714-21, 6 v. 4°.
4. T. II, p. 356, paru en 1715.

que n'ont pas évité les Pères. Imbus de l'idée des analogies, « en prétendant mosaïser Platon ils ont platonisé Moïse » (1).

Houteville, dans son *Discours sur les apologistes,* observe qu'insister sur les rapports de notre révélation avec la mythologie c'est suggérer l'idée qu'elle est aussi fabuleuse. Mais *Fourmont* lui fait dédaigneusement remarquer qu'on ne réfute pas Huet : « si l'on avait eu dessein de composer des livres pour rendre la « religion douteuse, de quelle autre manière s'y serait-on « pris ? » (2).

Les conservateurs cependant faisaient une défense opiniâtre.

Huet avait publié sous le nom de Morin, membre de l'Académie des inscriptions, une lettre où il se vengeait des sarcasmes de Toland (3). Il n'avait pas prétendu montrer dans les anciens une parfaite conformité de dogmes avec Moïse, mais simplement établir son existence. Il reste constant que le Mneves de Diodore est Osiris et qu'Osiris est Moïse. Toland s'égaie sur Vénus figure de Moïse, mais ce paradoxe est commun à plusieurs bons auteurs. On sait que chaque nom de divinité païenne convient à plusieurs dieux. La fertilité de la Palestine est attestée par Josèphe, Salignac, Adamannus, Brocardus, la Vallé, Doubdan. On voit des restes de champs étagés sur les montagnes. Elle est inculte depuis qu'elle est parcourue par les Arabes.

Le pasteur *de La Faye* fit la même démonstration en latin, sans érudition ni profondeur philosophique (4). Moïse n'était pas panthéiste, puisque les deux premiers chapitres de la Genèse distinguent nettement Dieu du monde.

Mais le P. *Baltus* eut plus de courage. Au lieu de réfuter Toland, qui donnait prise sur lui par ses exagérations passionnées et son ton de polémiste, il attaqua *Leclerc* et *Souverain* sur le sujet des infiltrations platoniciennes (5). Mais une fois de plus son courage fut malheureux. Voici en effet sa réponse : L'Esprit est tous les

1. *Ib.* 357. C'est la seule concession que *Loiseleur* fasse aux idées de *Souverain*, qu'il combat dans son 3e volume.

2. *Lettre de R. Ismaël* 1722, p. 163.

3. *M. Trév.* sept. 1709, art. 121 ; réimpr. dans le recueil de l'abbé *Tilladet : « Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie »*, Paris 1712, 2 v. 12, 5e dissert. (V. *Hurter* [21] t. II, 1062). La 6e dissertation, contre *Basnage*, est sur le même sujet.

4. *Defensio religionis necnon Mosis et gentis judaicæ contra duas dissertationes Joh. Tolandi.* Utrecht 1709, 8° V. *N. r. l.* août 1709 p. 195. *De la Faye* était pasteur de l'église anglaise d'Utrecht. Dans une 1re dissertation, il réfute l'*Adeisidæmon* de *Toland* et combat le paradoxe de l'athéisme moins nuisible que la superstition ; dans une 2e il défend *Huet.*

5. *Défense des SS. Pères accusés de platonisme* (an.) Paris 1711, 4° ; rééd. p. Morel, Paris et Lyon 1838, 2 v. 8° sous le titre « *Pureté du christianisme, ou le christianisme n'a rien emprunté à la philosophie païenne* ».

jours avec l'Eglise et l'on voudrait qu'elle se corrompît ? Les attaques des Pères contre Platon prouvent bien qu'il n'est pas leur maître ; ils relèvent chez lui des erreurs de physique touchant la matière éternelle, des erreurs de morale : sans parler du Banquet, que penser des jeunes filles nues à la palestre ? Ils ne se sont appliqués à la philosophie que pour pouvoir la réfuter (1), — et Baltus cite imprudemment l'école chrétienne d'Alexandrie, la plus ancienne de toutes. La plupart sont sortis de chez les rhéteurs, non de chez les philosophes. Enfin, et c'est la thèse centrale de l'auteur, la philosophie platonicienne était ruinée à la naissance du christianisme. Notre Trinité n'est par celle de Platon, et celle de Plotin est copiée sur la chrétienne. C'est d'autant plus vraisemblable que Platon lui-même a plagié les juifs, puisque seul il s'élève à Dieu principe et fin de toutes choses, et qu'on trouve chez lui seul une conformité aux sentiments et aux termes de l'Ecriture qui ne peut venir du hasard (2).

On ne peut mieux tourner en cercle et avancer à peu près autant d'erreurs que d'affirmations.

Plus intelligent est le P. *Mourgues* S. J. qui prend en mains l'année suivante la cause si mal défendue par Baltus (3). Lui ne nie pas les louanges que les Pères ont adressées aux platoniciens. Seulement, ils ne les ont exaltés, dit-il, que contre la religion populaire. Leurs apologies cherchent à détromper le peuple par la religion philosophique et les philosophes par les prophètes. On abuse aujourd'hui de cette estime relative pour accuser les Pères de platonisme, mais ils n'ont jamais approuvé le platonisme que par les endroits qu'il avait empruntés du judaïsme. Ces emprunts ont probablement eu lieu par le canal des Egyptiens. *Orphée* et *Pythagore* avaient rapporté d'Egypte la croyance au Dieu suprême (4) ; après ses courses, *Platon* tenta de substituer une théologie allégorique à la poétique. Le mélange de doctrines d'origine diverse explique leurs inconséquences. Ainsi, entêtés de

1. Inexactitude grossière. *Basile* et son frère *Grégoire de Nysse* se nourrissaient de *Plotin* et s'inspiraient souvent de lui. V. les notes de *Bouillet* dans sa traduction des Ennéades ; *Nicolas*, art. *Alexandrie* (école philosophique), Encycl. Lichtenberger. *Augustin* disait des Alexandrins : « paucis mutatis verbis atque sententiis christiani fierent ». *De vera religione* c. 4 § 7. V. sur la question du *Logos* les claires pages de *Guignebert : « L'Evolution des dogmes »*, Flammarion 1910 p. 46 sq.

2. Baltus accepte sans critique l'invention du juif *Aristobule* touchant une version grecque de la Bible antérieure aux 70. C'est celle qu'aurait lue Platon.

3. *Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce pour servir d'éclaircissement aux ouvrages polémiques des Pères contre les païens.* Paris 1712, 8°.

4. *Mourgues* accepte naturellement comme authentique la « palinodie » d'*Orphée*.

métempsycose, ils admettent cependant des peines éternelles pour les péchés incurables. Quand les Pères relèvent la Trinité de Platon, ils veulent « apprivoiser pour ainsi dire les païens à « la créance du dogme chrétien par cet argument : vous tenez « Platon pour un excellent maître sur les choses divines (ces « paroles sont de St-Justin) et Platon vous enseigne qu'il y a « 3 hypostases en un seul Dieu. Qu'avez-vous donc à vous récrier « contre nous qui ne faisons que rectifier Platon par Moïse, le « maître de Platon sur cette matière comme sur beaucoup « d'autres ? » (1).

Mourgues ne voit pas le danger de ce genre d'apologie. Ses efforts pour analyser les 3 hypostases archiques font éclater l'origine hellénique de la Trinité. Victime de la même illusion que les Pères, il rappelle avec candeur qu'Augustin retrouvait dans Platon tout le premier chapitre de S. Jean. Après lui la question : lequel, du christianisme et du platonisme, est le plagiaire, est plus près d'être résolue dans le sens de Souverain.

Psychologiquement on comprend la valeur de cet argument que Huet appelait une preuve *subsidiaire* du christianisme très importante et belle (2). Le chrétien se raccrochait avec joie aux traditions et aux doctrines analogues aux siennes que les mythologies ou les philosophies païennes lui offraient. Quoi qu'il en eût, cette harmonie le rassurait. D'abord la confiance orgueilleuse héritée des juifs lui fit considérer les autres comme des copistes imparfaits de la vérité qu'il détenait par privilège. Nous arrivons au moment précis où cette position commence à n'être plus tenable, et où, abandonnant la première ligne de défense, le chrétien insiste moins sur la filiation des doctrines que sur leur parenté, pour en conclure : le christianisme n'est pas absurde puisque la raison naturelle et les besoins de l'âme humaine ont conduit les païens à des vérités analogues. Les derniers défenseurs de la thèse inclinent par moment vers cette idée qui est celle de Thomassin. Mais dès lors l'argument tiré de la priorité de la révélation judéo-chrétienne est compromis.

Les prophéties

En même temps que les étais on ébranle les colonnes du Temple, les prophéties et les miracles.

La prophétie réalisée avait toujours été regardée comme le miracle le plus probant, la prévision des futurs contingents étant manifestement réservée à la prescience divine. Le conflit déjà

1. P. 112.
2. 6e dissertation du recueil de *Tilladet*. V. supra p. 264.

déclaré entre l'exégèse ancienne soumise à la théologie et l'exégèse indépendante, va s'élargir, surtout en Angleterre, à l'occasion des prophéties. Le supranaturalisme et le rationalisme entrechoqueront avec fureur leurs thèses opposées : les organes de la révélation sont inspirés donc infaillibles, — ils sont faillibles donc pas inspirés.

Fontenelle, — toujours lui, — avait jeté une suspicion générale sur les oracles. « Il est plus sûr, dit amèrement *Houteville,* de « couper l'arbre dans sa racine que de s'attacher vainement à « quelques rameaux que la tige repousse toujours » (1). Et il décèle le venin de l'Histoire des oracles : si c'est Dieu qui dictait les oracles païens, les prophéties ne sont pas preuve de la religion véritable. Si c'est un mauvais principe, il a pu inspirer les oracles des juifs. — Il pourrait ajouter : si les premiers sont illusoires, les seconds peuvent l'être aussi.

Or *Jurieu* fit ce qu'il fallait pour les prouver tels, à la grande joie des impies, à la consternation des fidèles sensés. Dans *l'Accomplissement des prophéties ou la délivrance prochaine de l'église* (1686) (2) il adoptait avec les juifs l'idée d'un millénaire temporel. D'autre part il calculait le temps où devaient finir les 1260 ans assignés par l'Apocalypse au règne de l'Antichrist (3). Le triomphe de la Bête, c'est-à-dire de Rome, ne durerait plus que trois ans. En avril 1689 les réformés persécutés par Louis XIV rentreraient dans leurs foyers. Ces espérances furent déçues ainsi que les rêveries millénaires qui les accompagnaient. Les huguenots continuèrent à être cruellement exercés. Mais le malin *Simon* ne perdit pas l'occasion de pousser une pointe à l'orthodoxie, tout en ayant l'air de la défendre par l'absurde. Dans une lettre soi-disant écrite par les rabbins d'Amsterdam (4) il raisonnait ainsi : M. Jurieu comble nos vœux en montrant que les prophéties doivent être prises dans un sens temporel et que les pieuses accommodations des chrétiens pour les appliquer à un règne spirituel du Messie sont fausses. Tels oracles touchant le Messie ne sont pas encore accomplis. Donc, selon ses principes, J.-C.

1. 6e difficulté des incrédules, t. IV, 115.

2. Rotterd. 2 v. 12.

3. *L'Apocalypse* (13, 5) dit 42 mois, c'est-à-dire 1260 jours, mais le grand-père de Jurieu, Pierre *Du Moulin,* avait déjà transformé ces jours en années. V. sur ces rêveries : *Ch. Bost : « Les prédicants protestants »*, Champion 1912, 2 v, 8°, t. I, 174 sq. *Rébelliau : « Bossuet historien »*, p. 8, 156, 344.

4. *Lettre des rabbins des 2 synagogues d'Amsterdam à M. Jurieu. Traduite de l'espagnol,* Brux. 1686 pet. 4° ; réimpr. dans « *Lettres choisies de R. Simon* » 1702, t. I, 303. Simon était trop intelligent pour ne pas voir la portée de sa feinte. Son horreur de l'exégèse allégorique interdit de le considérer comme un partisan sincère du sens spirituel des prophéties.

n'était pas celui qui doit venir et la religion chrétienne est une illusion.

Nous savons par l'abbé *Bastide,* qui prit la peine de réfuter Jurieu vingt ans plus tard, l'effet désastreux produit à la fois par les chimères du pasteur et par la pseudo-réfutation du critique (1). L'abbé rétablit bien le sens spirituel des prophéties, mais ces controverses ancraient dans les esprits l'idée que le sens des oracles bibliques n'était rien moins qu'évident.

Un second coup fut porté au crédit des prophètes par les *Camisards* inspirés. On sait comment les révoltés des Cévennes étaient, en pleine France, une « colonie d'Israël » (2), la république la plus purement théocratique qu'on ait vue. La guerre fut commencée par un prophète, Séguier, menée par un prophète, Cavalier, inférieur à Roland à bien des égards mais choisi pour son inspiration, et entretenue par les Marion, les Mazel, les Couderc, tous prophètes.

Quelques-uns de ces illuminés parurent dans la doctorale Genève. Marion, Fage et Jean Cavalier, cousin du capitaine, se rendirent en Angleterre à la fin de 1706. Quand on vit à la froide lumière de Londres ces montagnards méridionaux échappés au bûcher, à la roue et aux boucheries atroces de Montrevel, — leur exaltation donnée en spectacle, tournant parfois comme il arrive chez les médiums à la fraude semi-consciente, fit rire les sceptiques, scandalisa les chrétiens raisonnables. *Shaftesbury* distilla sur eux son ironie (3). Leurs crises prophétiques leur concilièrent quelques partisans, mais l'évêque de Londres chargea le consistoire de l'église française de « la Savoie » de les examiner. Celui-ci déclara que « les mouvements de ces inspirés n'étaient « que l'effet d'une habitude volontaire et indigne de la sagesse « du St-Esprit ». Sans souscrire à la première partie de ce jugement carré, on est frappé de l'indigence des révélations de *Marion* qui furent publiées par ses partisans sous le titre d' « *Avertissements prophétiques* » (4). Prédictions manquées ou « post even-

1. *L'incrédulité des déistes confondue par J.-C., par Messire Louis Bastide, prêtre, prédicateur ordinaire du roy, professeur du droit, ancien promoteur général de feue S. E. M. le cardinal de Bonzy.* Paris 2 v. 12, 1706 et 1712. « Les déistes (qui se multiplient par des progrès d'autant plus grands qu'ils sont imperceptibles) *se servent des raisonnements de M. Jurieu tant pour s'autoriser de leurs erreurs que pour les persuader aux autres* ». (Préf.). « Les rabbins d'Amsterdam et *les déistes en ont conclu dans un écrit blasphématoire qu'ils ont répandu partout que J.-C. n'est pas le Messie* ». (Ep. à Clément XI). Il dit aussi, dans sa préface, que tout le monde est infecté de cet écrit ; le silence des catholiques fait croire qu'ils n'ont rien à y répliquer.

2. *N. Peyrat : « Histoire des pasteurs du Désert »*, Paris 1842, 2 v. 8°, t. II, 521.

3. *Lettre sur l'enthousiasme, tr. fr.* La Haye 1709, 12.

4. Lond. 1707, 12.

tum », fastidieuse annonce de l'imminente destruction de Babylone et de la restauration de Sion, c'est-à-dire du protestantisme persécuté, centons de la Bible masquant les trous de la pensée, révélaient au lecteur impartial une seule vérité : à savoir que *l'inspiration n'a pas de rôle créateur.*

En France les prophètes camisards furent surtout connus par l'*Histoire du fanatisme* (1) de *Brueys,* œuvre de mauvaise foi, et *le Fanatisme renouvelé* de *Louvreleuil* (2), qui les présentaient sous un jour grotesque ou odieux.

L'idée que les prophètes juifs n'avaient rien de plus que les exaltés des Cévennes prenait assez de corps pour que *Groteste de la Mothe,* pasteur de l'église de la Savoie, rappelât les caractères des prophéties authentiques (3). En 1723 *Samuel Turrettin* reprit la question sous une forme plus systématique dans son *Préservatif contre le fanatisme et les prétendus inspirés des derniers siècles* (4). Il y marquait les signes infaillibles auxquels on reconnait l'inspiration : la prédication d'une doctrine nouvelle et supérieure à la lumière naturelle, le don des miracles. L'un et l'autre manquaient aux Camisards (5).

Les alarmes des chrétiens sensés n'étaient pas chimériques. L'année suivante paraissait l'ouvrage le plus fort qu'on eût encore écrit contre les prophéties, le *Discourse of the ground and reasons of the christian religion,* de *Collins* (6). L'auteur y montrait que les prophéties ne sont applicables que par le procédé des apôtres, l'interprétation allégorique. Sans cette méthode tout croule. Ce livre provoqua chez les Anglais des controverses passionnées. Les chrétiens sentaient que l'abandon d'une preuve essentielle serait un désastre. *Sherlock,* le futur évêque de Londres, en fut le principal défenseur. Son ouvrage sur l'usage et les

1. Exactement *Suite de l'histoire du fanatisme* 1709-13, 4 v. 12. *Brueys* (1640-1723), protestant converti par *Bossuet* (1682), entra dans les ordres et travailla depuis à éclairer ses anciens coreligionnaires.

2. 1704-17, 4 v. 12. L'auteur fut directeur du séminaire de Mende.

3. *Caractère des nouvelles prophéties en 4 sermons* Lond. 1708, 8° : *Nouveaux témoignages pour servir à l'histoire des 3 camisards,* Lond, 1708, 8°.

4. Genève 8°. V. *Bibl. anc. et mod.* t. 21, p, 408. *Supplément au Préservatif* (*ib.*), trad. du latin par *Jacques Théod. Leclerc.* Le pasteur *Samuel Turrettin,* fils de Michel (1688-1727) était professeur de théologie à Genève.

5. En mai 1708, l'inspiré *Lacy* avait vainement essayé de ressusciter un de leurs prosélytes mort 6 mois auparavant. V. *Voltaire : « Siècle de Louis XIV »,* éd. Moland, t. 15, p. 38 : « la scène finit par mettre au pilori les prophètes ». V. *Misson : « Le théâtre sacré des Cévennes »,* Lond. 1707, 12°. *Douen : « Les premiers pasteurs du Désert »* Paris 1879, 2 v. 8°. *Charles Bost : « Les prédicants protestants »* t. II, 295 et passim. *Bull. prot.* 2e série IV, 195.

6. Lond. 1724, 8°.

fins de la prophétie, paru en 1725 (1), fut traduit en français en 1729 par *Lemoine*, pasteur de l'église française. Mais, la même année, on traduisait aussi une Lettre pastorale de l'évêque *Gibson* (2) recommandant à ses fidèles de négliger l'argument tiré des types et de certaines prophéties *prises à part*, comme épineux et sujet à contestation. C'était l'aveu d'un recul.

L'ouvrage de Collins marquait l'attaque décisive, mais depuis plusieurs années les livres juifs que l'on commençait à connaître avaient inquiété les chrétiens. Jacque *Gousset*, pasteur réfugié, avait fait une réfutation générale des interprétations modernes d'un rabbin en lui opposant celles des anciens docteurs d'Israël (3). *Allix* (4), *Bossuet* (5), *Roger* (6), *Calmet* (7), s'étaient évertués sur la *prophétie d'Isaïe* (7-14) : « la vierge enfantera ». Achaz roi de Juda étant attaqué par les rois d'Israël et de Syrie, Dieu l'encourage par un signe et lui fait dire par le prophète : « Vois-tu, *Almah* est (ou sera) enceinte et quand elle mettra au « monde un enfant elle l'appellera : Dieu pour nous. Car avant « que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien le pays dont « les deux rois te font peur sera dévasté ». Le mot hébreu Almah, femme ou jeune femme, ayant été traduit à tort par *vierge* dans les Septante et la Vulgate, les chrétiens virent dans ce passage l'annonce de la naissance virginale d'Emmanuel, le Messie (8).

Mais parmi les difficultés que soulevait la prophétie une des

1. Lond. 8°. La traduction, faite sur la 2e édition, parut à Amsterdam 8° et fut réimprimée en 1754 à Paris, 2 v. 12.

2. *Lettre pastorale de l'évêque de Londres à l'occasion de quelques ouvrages en faveur de l'incrédulité* [ceux de Collins et Woolston] *avec 2 lettres et une exhortation.* Lond. 1729, 8°. V. *J. lit.* t. 14, p. 308.

3. *Jesu Christi evangeliique veritas salutifera demonstrata in confutattone libri Chessouk Emouna a R. Isaaco scripti, autore Jacobo Gussetio Blesensi.* Amst. 1712, fol.

4. Dans le 9e de ses 12 *Sermons* Rot. 1685, 12, 2e éd.

5. *Explication de la prophétie d'Isaïe sur l'enfantement de la Ste Vierge, Is. 7, 14 et du Psaume 21 sur la passion et le délaissement de N. S.*, Paris 1704, 12.

6. *Dissertationes duo critico-theologicæ... IIa de Isaiæ prophetia « Ecce virgo concipiet » contra Judæos, auctore Ludovico Roger, sacræ theologiæ doctore, patriarchalis ecclesiæ Bituricensis decano*, Paris 1713, 12.

7. Dans son *Commentaire littéral*, au livre d'Isaïe. V. *J. sav.* 1714, p. 540.

8. « Jamais ce texte n'aurait donné lieu à de si étranges méprises si les « traducteurs alexandrins dans leur ignorance du grec n'avaient eu la mala- « dresse de changer la *femme* en *vierge*, ce qui donna lieu à l'interprétation en « vogue dans l'église chrétienne. En présence de passages comme *Cant.* 6, 8 et « surtout *Prov.* 30, 19, *il est impossible de traduire* «*Almah par vierge*, d'autant « plus que la langue possède un mot propre à cette dernière notion et qu'on « trouve employé plus de 50 fois dans les textes. Et puis quelle consolation y « avait-il pour Achaz si le prophète lui disait : n'aie pas peur de ces 2 rois, « dans 750 ans naîtra le Messie ?! » *Reuss* : « *Les Prophètes* », Paris 1876, 8°, t. I, 231 n.

plus graves était la suivante : comment pouvait-elle être un *signe* puisque la présence de Joseph aux côtés de Marie était faite pour aveugler les juifs qui ne soupçonnaient pas la naissance miraculeuse de Jésus ? Bossuet répond que les preuves du Messie devaient être « distribuées » et « déclarées chacune en son temps (1) ». Rassuré par cette pensée, il relève avec force que personne ne s'est aperçu de la réalisation des prophéties du temps de J.-C. Les disciples eux-mêmes avaient besoin que le maître leur ouvrît le sens des Ecritures. « Nous ne voyons pas dans tout l'évangile que les juifs eussent la moindre attention à l'oracle d'Isaïe » (2). Marie appelle Joseph le père de Jésus. Jésus ne détrompe pas ceux qui l'appellent le fils du charpentier. — Sainte simplicité ! Roger fait la même réponse, mais institue une discussion grammaticale plus sérieuse du sens du mot hébreu : Alma.

Calmet, plus libéral que Bossuet, constate que les catholiques modernes l'appliquent *aussi* à la femme du prophète.

D'autres théologiens avaient essayé de rendre plus acceptable la *prophétie de Jacob*. Le sceptre étant depuis longtemps sorti de Juda quand le Messie parut, les interprètes torturèrent les divers mots de la prédiction pour les détourner de leur sens naturel. *De Joncourt*, pasteur à La Haye remplaçait sceptre par tribu: « la tribu de Juda subsistera jusqu'à ce que Scilo vienne », sans alléguer d'argument plus sérieux que le besoin d'échapper aux 13 ou 14 interprétations tant juives que chrétiennes du mot sceptre (3).

Un correspondant anonyme du *Journal de Trévoux* (4) traduisait *donec* non par : jusqu'à ce que mais par *au point que ;* loin de cesser, le sceptre restera jusqu'à ce qu'il atteigne son apogée avec J.-C. *Desfontaines* propose, comme une simple hypothèse, « *le bon ordre et la police* seront toujours parmi les descendants de Juda jusqu'à ce que le Messie vienne ». C'est en effet la seule tribu où il n'y ait point eu de confusion (5).

Mais le vaillant Baltus, toujours sur la brèche, maintint le principe de la preuve par les prophéties comme il avait sauvegardé l'argument de Huet ou celui des oracles. Dans *la Religion*

1. P. 18. « Cette naissance virginale ne pouvant être connue par aucune marque sensible ni autrement que par un témoignage divin, *il fallait rendre ce témoignage authentique et irréprochable par une longue suite de tant de merveilles...* » p. 25 sq.

2. P. 24.

3. *Lettres critiques sur divers sujets importants de l'Ecriture sainte*, Amst. 1715, 12. V. l'*Eclaircissement sur la prophétie de Jacob* par le P. *Tournemine*, *M. Trév.* 1715.

4. Oct. 1719, p. 1575.

5. *Lettres à M. l'abbé Houteville*, 1722, 12, let. 14.

chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament suivant la méthode des SS. Pères (1728) (1) il reproduit la démonstration chère à ces derniers en s'inspirant surtout d'Augustin. Mais il jette par dessus bord les figures pour se tenir aux prédictions les plus claires. C'est un signe des temps.

En 1737 il reprend la *Défense des prophéties de la religion chrétienne* (2) contre les juifs modernes, mais surtout contre Grotius, hérétique, et Simon, esprit téméraire. Ces deux auteurs avaient abandonné l'argument tiré des prédictions pour admettre les seuls miracles en preuve de la mission de J.-C. Les applications arbitraires que Jésus et les apôtres faisaient de passages de l'A. T. les avaient menés à la conviction que les prophéties ne désignaient pas directement le Christ. Baltus travaille à rétablir dans toute sa rigueur la preuve compromise. Son livre marque un épisode de la lutte que les apologistes conservateurs ont désormais à soutenir contre les ennemis du dedans. Amis de la tradition et amis du progrès se reprochent mutuellement de donner des armes à l'ennemi commun, les uns par leur largeur rationaliste les autres par leur intransigeance irrationnelle. Dans une *Lettre au Journal de Trévoux* (3) Baltus précise sa position : il n'admet aucun distinguo qui rendrait la doctrine reçue moins dure : ni les deux sens de Grotius, le littéral et le spirituel, ni les deux sens littéraux de Simon, système encore plus absurde qui applique *à la lettre* la même prédiction à la conception normale et pécheresse d'une femme mariée et à la conception de la Vierge. Il n'y a qu'un sens, le prophétique ; sinon les prophéties ne prouvent pas (4).

Contre *Grotius* il nie que Jésus et les apôtres aient invoqué en preuve seulement les miracles et la résurrection. Il écrase *Simon* sous l'exemple des Pères. Parce que Matthieu abuse des types en faisant prédire à Jérémie les pleurs que versent les mères des Innocents massacrés (5), Simon réduit toutes les prophéties à des types. C'est accuser Jésus, les apôtres, les Pères de supercherie et faire l'Ecriture équivoque. « Il est certain, du consentement de

1. Paris 1re. V. *M. Trév.* août 1728. Sa nullité critique, qui n'est plus à démontrer, éclate par exemple à l'occasion du ps. 44, texte fameux, dit-il, terreur des juifs et des sociniens, où le psalmiste s'adressant au roi *David* s'écrie (v. 8) : « C'est pour cela, *ô Dieu*, que votre Dieu vous a oint d'une huile de joie ». *Reuss :* « Aussi Dieu, ton Dieu, t'a t'il oint... ».

2. Paris 3 v. 12.

3. *Lettre de l'auteur de la Défense des prophéties à M.* *** M. Trév. mars 1738, p. 524.

4. C'était aller par réaction au delà de l'orthodoxie.

5. Mat. 2, 17.

« tous les dialecticiens et de tous les hommes qui savent raison-
« ner, qu'une proposition équivoque et ambiguë ne prouve
« rien » (1). « On n'écrit et on ne parle pas ordinairement ainsi
« parmi les hommes à moins qu'on ne veuille tromper quel-
« qu'un » (2).

Comment convaincre un juif maintenant, et comment troubler un incrédule dans son libertinage ?

L'enfant terrible de l'orthodoxie ne réfléchissait pas que de mauvaises raisons ne convainquent ni ne troublent. L'évêque Gibson en retirant les prophéties particulières de l'arsenal traditionnel avait plus sagement agi.

Les miracles

Mais si les prophéties paraissaient équivoques à quelques défenseurs du christianisme, si d'autres jugeaient indémontrables les miracles spirituels de la conversion et de la nouvelle naissance, on comprend la prédilection du grand nombre pour les miracles matériels objectivement constatés. Le *prodige,* manifestation de la *puissance* divine, était à leurs yeux un *signe* de l'origine céleste de leur auteur ou de sa mission, une lettre de recommandation surnaturelle.

Les incrédules contestaient ces 3 caractères ; le premier au nom du déterminisme, en invoquant des lois inconnues, les deux autres par voie de conséquence et au nom du principe de Spinoza: le miracle étant fini ne peut manifester l'infini avec une pleine évidence.

Dans la période que nous étudions, l'argument tiré des prodiges est, comme celui des prophéties, affaibli à la fois par les déistes et par certains chrétiens qui le trouvent insoutenable sous sa forme traditionnelle. C'est l'effet du travail intérieur de l'esprit scientifique.

Locke, dans son *Discours sur les miracles* (3), réfute la définition commune du miracle : une opération surnaturelle que Dieu seul peut exécuter. Qu'en sait-on ? Il ne serait d'aucun usage comme preuve, car l'immense majorité des hommes est incapable de connaître toutes les lois. Un pauvre faiseur de briques ne pouvait pas juger si les prodiges de Moïse les dépassaient. Le miracle est « une opération sensible que le spectateur regarde comme « divine parce qu'elle est au-dessus de sa portée et contraire

1. *M. Trév.*, loc. cit. p. 552.
2. *Ib.* 555.
3. 1707. *Œuvres diverses.* Rot. 1710, 12 p. 349. Cette dissertation est dirigée contre l'*Essai sur les miracles*, de *Fleetwood.*

« même, à ce qu'il croit, aux lois établies de la nature » (1). Donc ce qui est miracle pour l'un ne le sera pas pour un autre ; leur degré de science en décide. Cela n'annule pas l'usage des prodiges ; ils restent preuve s'ils sont unis à une doctrine saine, répétés, et tant qu'aucune puissance plus forte ne paraît. Car Dieu ne peut permettre qu'on use d'un pouvoir extraordinaire pour nous tromper (2).

En se rangeant parmi ceux qui jugent du miracle par la doctrine, Locke prépare la ruine de l'argument traditionnel. Il marche, quoiqu'avec prudence, sur les traces de Spinoza (3).

Un autre anglais, *Blackmore*, enseigna que le miracle ne consiste pas dans une suspension des lois de la nature mais dans une nouvelle détermination de son cours. Cette idée fera son chemin ; elle aboutit à la comparaison moderne de l'action de Dieu avec celle du savant qui combine intelligemment les forces physiques pour les faire servir à ses desseins et produit volontairement, à un moment donné, des phénomènes, des corps, parfois des monstres, que le cours normal des choses n'eût point créés.

Nous avons vu la grave atteinte portée par *Houteville* à la notion classique : le miracle *paraît* hors nature, mais il ne peut pas y être. Le panthéiste n'en demandait pas plus. Houteville va répétant que « toute doctrine autorisée par des interruptions de la loi commune est autorisée de Dieu même » (4), mais son hypothèse entraîne un fatalisme général que la conscience morale accepte malaisément. Jésus, les apôtres, les saints que nous croyons libres sont « agis » et l'œuvre de la rédemption est confiée à l'ensemble des choses.

La même année qu'Houteville, *Crousaz* affaiblit de son côté la valeur apologétique des prodiges dans 2 sermons *sur la divinité des miracles* (5). Il accorde que certains faits peuvent passer à tort pour miraculeux. Pour les miracles authentiques, peu importe qu'ils aient été faits par Dieu directement ou simplement « par son aveu et sous sa direction » (6). La puissance qui était

1. P. 349.

2. « Les marques d'un pouvoir supérieur ont toujours été et seront toujours « un guide infaillible pour conduire les hommes dans l'examen des religions... « quoiqu'ils ne puissent point déterminer au juste ce qui est ou qui n'est pas « au dessus des forces d'un être créé, ou ce qui requiert le bras immédiat de « l'Eternel ». 367.

3. C'est en effet dans le *Tractatus* que se trouve l'idée que la sainteté de l'auteur du miracle, la conformité de sa doctrine à la lumière intérieure sont les seuls signes garants, et seuls édifiants pour les sages.

4. T. II, c. 3.

5. *Cinq sermons sur la vérité de la religion chrétienne*. Amst. 1722, 8°. Serm. 3 et 4.

6. P. 197.

en J.-C. était toute sainte et bonne. Il suffit. — Mais dès lors le miracle ne prouve plus la mission spécifique du Christ, encore moins sa divinité personnelle. Il implique seulement l'approbation divine donnée à tout homme vertueux qui fait des prodiges pour rendre sa prédication recommandable.

La controverse de *Serces* contre *Clarke* qui discernait les miracles par la doctrine n'était pas de nature à fixer les croyants (1).

Si la discorde régnait au camp chrétien, on pense bien que les ennemis du dehors ne faisaient pas trêve. *Shaftesbury,* triomphant de l'échec des thaumaturges cévenols, leur conseillait de parcourir les hôpitaux pour guérir à peu de frais les malades. Son scepticisme était, semble-t-il, celui de la bonne société londonienne, car ses *Lettres sur l'enthousiasme* eurent un grand succès (2). Il s'en dégageait l'idée qu'il faut, au nom du bon sens, éliminer des cerveaux modernes la notion du surnaturel. Shaftesbury n'est ni un philosophe ni un savant, c'est un homme du monde pour qui « le ridicule est la pierre de touche des doctrines ; celles qui ne peuvent pas soutenir cette épreuve sont condamnées » (3). On sait combien Voltaire l'estimait.

Toland, dans la première dissertation du *Tetradymus* (4), appliqua ce critérium au prodige de la colonne de nuée. Mais l'ouvrage le plus hardi, celui que nos philosophes devaient utiliser avec prédilection fut les *Six discours de Woolston* (5) *sur les miracles de notre Sauveur.* Le récit de ces miracles pris littéralement n'a aucun sens. Ce sont des allégories (6). Car de tels prodiges, notamment la résurrection, sont physiquement impossibles, historiquement incroyables. Le scandale était tel que l'auteur fut emprisonné, mais les idées étaient lancées. Le public conclut de son livre que le surnaturel des évangiles est une invention d'imposteurs. Le principal de ses réfutateurs ici encore fut *Sherlock*, dont l'ouvrage *Les témoins de la résurrection de J.-C. examinés*

1. V. supra, p. 198.
2. Traduction française par *Sinson*. La Haye 1709, 8°.
3. *Rébelliau*, cours ms sur l'évolution des idées religieuses au XVIIIe siècle, 1907-08.
4. Lond. 1720, 8°. Ce titre bizarre, *les 4 jumeaux*, annonce 4 dissertations.
5. Le seul martyr du déisme anglais (1669-1733). Renvoyé pour ses opinions du collège de Sidney à Cambridge, où il avait une chaire, il fut condamné à payer 25 livres sterling d'amende pour chacun de ses discours contre J.-C. N'ayant pu le faire, il resta en prison où il mourut. Ses discours parurent en 1727-29, 3 v. 8°.
6. *Woolston* dit aussi : « tales », « romances ». L'eau changée en vin, aux noces de Cana, signifie l'interprétation spirituelle de l'Ecriture remplaçant la littérale. Si Lazare est vraiment sorti du tombeau, c'était un coup monté par Jésus et ses disciples.

et jugés selon les règles du barreau (1) devait être utilisé par tous nos apologètes.

Enfin, si Londres avait eu les prophètes cévenols, Paris eut les *convulsionnaires* de St-Médard qui fournirent aux incroyants l'occasion bienvenue d'étudier *in anima vili* le mécanisme des miracles. Le spectacle de guérisons imparfaites ou accompagnées de crises nerveuses, parfois de gestes et de paroles obscènes ou ridicules, jetait le discrédit sur les cures miraculeuses. Elles étaient le fait d'une imagination blessée. On pensait invinciblement à telles guérisons du Christ et des apôtres et l'on murmurait : « ab uno disce omnes ». La tentation était bien forte quand les jansénistes assimilaient eux-mêmes ces miracles à ceux de l'évangile et y reconnaissaient le doigt de Dieu. Quand un Conseiller au Parlement, *Carré de Montgeron,* versé dans la pratique judiciaire, établit en plein XVIIIe siècle la vérité de ces prodiges avec un luxe d'enquêtes, de témoignages et de gravures justificatives qui manquaient aux anciens miracles, les bonnes âmes raisonnables purent mesurer le mal qu'avait fait son livre, véritablement consternant (2).

En vain deux écrivains s'étaient plus spécialement appliqués à conserver aux prodiges évangéliques leur valeur privilégiée. Dupin avait remis à leur vraie place ceux d'*Apollonius de Thyane* que le déiste anglais *Blount* (3) rapprochait de ceux de Jésus.

Dans une conversation Dupin entendait faire cette comparaison. Un autre assistant attribuait à la magie les actes merveilleux du thaumaturge. Cette hypothèse n'est pas nécessaire. L'histoire d'Apollone est probablement un roman. Si elle est vraie, elle s'explique sans mystère. — Cette démonstration scientifiquement conduite est, à quelques détails près, un chef-d'œuvre. — L'histoire est destituée de témoignages dignes de foi. Lucien, le seul auteur qui mentionne Apollonius avant Philostrate, parle de lui

1. *Tryal of the witnesses of the resurrection.* Lond. 1729, 8° ; *tr. fr.* sur la 6e édition, La Haye 1732, 8° et Paris 1753, 12 par *Le Moine,* ministre à La Haye. *Sherlock* réfute l'hypothèse de l'illusion, d'un spectre par exemple apparaissant à des femmes nerveuses. L'idée commençait donc à se faire sa place à côté de celle de l'imposture.

2. *La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris et autres appelans, démontrés contre M. l'archevêque de Sens.* Utrecht 3 v. 4°. 1737-41-48. V. *Léon Cahen : « Les querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV »,* Hachette 1913, 16, p. 46 sq.

3. *Blount,* plus connu comme apologiste du suicide, auquel il eut recours en 1693, avait publié en 1680 une traduction anglaise des 2 premiers livres de *Philostrate.* Il y accusait les ressemblances d'Apollonius avec Jésus. Il a fait, en somme, un des premiers pas vers l'étude comparée des religions. La riposte de Dupin prouve que l'idée cheminait dans les esprits : *L'Histoire d'Apollonius de Thyane convaincue de fausseté.* 1705, 12.

sans estime ; tous ceux qui lui sont favorables depuis Philostrate en parlent d'après Philostrate lui-même. Or celui-ci écrit 120 ans après Apollone, alors que tous les témoins oculaires sont morts. Son but est de représenter un homme plus divin que Pythagore. Pour cela il accumule invraisemblances, anachronismes, erreurs de géographie, prédictions manquées ou *post eventum.* Il n'est pas un seul miracle d'Apollone qu'on ne puisse donner au hasard ou à la supercherie (1). Le principal est la résurrection d'une fille : mais Philostrate avoue que sa mort n'était pas certaine, au lieu qu'on riait quand Jésus dit la fille de Jaïrus endormie ; quant à Lazare, il « sentait ». Enfin la doctrine d'Apollone est contraire en beaucoup de choses à la sagesse naturelle et à la droite raison, puisqu'il travaille à rétablir les dieux du paganisme, enseigne le fatalisme et la métempsycose. Sa morale ne dépasse pas « les préceptes ordinaires des philosophes païens » (2).

Il importait de ruiner la considération que les incrédules affectaient d'avoir pour ces miracles ou de les empêcher d'englober les miracles du Christ dans un égal mépris.

Pour tout lecteur impartial, Dupin a, nous semble-t-il, réussi.

Le P. *Buffier* (S. J.), dans le 9e traité de son *Cours de sciences,* donne une apologie du christianisme uniquement fondée sur les miracles (3). Il reprend avec confiance les arguments battus en brèche mais sans rien apporter de neuf qui les confirme. Le miracle est un fait contraire aux lois naturelles établies par Dieu et que Dieu viole lui-même. — Ceux de l'évangile sont avoués par les juifs et les païens. — Buffier ne voit pas que les juifs modernes y regarderaient de plus près. Il y a une sorte de traîtrise pour un chrétien moderne à triompher du facile aveu des anciens.

Si les miracles ne sont pas vrais, ils sont le fruit d'une imposture grossière. Mais ils sont vrais, car, faux, les premiers spectateurs ne les auraient pu croire. Des prodiges tels que la multiplication des pains frappaient trop brutalement les sens pour faire illusion. — Sans doute, s'ils sont rapportés par des témoins oculaires, mais Buffier admet de confiance que *Marc* les raconte vers 36, *Matthieu* vers 43, *Luc* vers 47. De plus, en les prouvant par leur nombre et par leur énormité, il adopte après tant d'autres la thèse insoutenable de l'examen.

La notion traditionnelle du miracle ne trouva pas en France

1. *Dupin* faiblit ici sur un point. Il dit que le fait de retirer son pied des ceps peut être l'œuvre des démons.

2. P. 170.

3. Paris 1732, fol. Il annonce au début une utilisation de l'argument du pari : « la prudence porte manifestement au parti de la religion » (V), mais c'est une velléité non suivie d'effet.

à cet instant de champion mieux armé. Réellement étranger à l'esprit du siècle, Buffier, incapable de concevoir l'emprise souveraine du déterminisme sur les esprits, entretient le fossé qu'Houteville essaie de combler. Le succès relatif de son *Traité,* qui fut réédité à part en 1723 et que Migne a fait figurer dans son encyclopédie, ne s'explique que par sa forme courte, claire, bien divisée, en un temps où les seuls jésuites gardaient l'art précieux de la composition. Il se souvenait en effet que la manière « où il se « trouve le plus... de facilité et d'*ordre* est celle peut-être qui « convient davantage au génie des hommes en général et en par- « ticulier à ceux de notre nation » (1).

Mais si l'Angleterre avait donné Woolston à nos déistes, elle donnait aussi Sherlock à nos chrétiens.

L'excellence du christianisme

On peut à la rigueur être chrétien sans croire aux miracles ou aux prophéties, l'accent pascalien d'Houteville, la piété de Locke et sa mort ne laissent aucun doute à cet égard ; on ne l'est pas si l'on n'estime pas l'enseignement du Christ supérieur à celui des autres religions du monde.

Ces religions ne sont guère connues que depuis un demi siècle. Au temps où elles étaient mal ou point étudiées, la supériorité du christianisme était un lieu commun d'école incontestable. Le judaïsme du talion et des holocaustes était dépassé, la polygamie et un paradis sensuel souillaient le mahométisme propagé par le fer et le feu, le paganisme multiforme divinisait les passions. L'argument tantôt comprenait l'excellence de la doctrine et de la morale chrétiennes, tantôt se limitait à la morale.

Il est exposé en 1692 dans les *Réflexions sur le christianisme* (2) de l'académicien *de Chaumont,* ancien lecteur du roi et « ancien évêque d'Acqs ». L'auteur développe l'idée que la religion du Christ étant la plus choquante aux passions est la plus conforme à la raison. L'élévation de sa morale empêche les prédicateurs de faire plus de 5 à 6 conversions par an et les missionnaires de conquérir les païens polygames (3). Aussi l'établissement du christianisme est-il « contre la règle ».

Leclerc dans son *Historia ecclesiastica* (1716) trouve le merveilleux non dans l'extension de notre religion mais dans la supériorité de sa doctrine.

Or cette supériorité qui est vraiment le réduit de la défense

1. P. VII.
2. *Réflexions sur le christianisme enseigné dans l'église catholique, tirées de diverses preuves que la raison fournit...* Paris 1692-93, 2 v. 12.
3. 2e part., c. 1-13.

chrétienne, sans être encore contestée, devient un peu moins écrasante à mesure que l'on connaît le mahométisme de plus près. Les peuples musulmans aux portes de l'Europe furent en effet les non chrétiens les premiers étudiés. Le protestant *Chardin* dans son *Voyage en Perse* (1686) (1) fit des populations qu'il avait visitées une peinture aimable, bienveillante et remarquablement exacte. En 1696, *Cotolendi* (2) remanie et complète *l'Espion du grand Seigneur* de Marana ; il y vante la tolérance des mahométans, bien supérieure à celle des chrétiens.

Mais l'ouvrage décisif sur la matière fut celui de l'orientaliste hollandais *Reland :* « *La religion des mahométans exposée par leurs propres docteurs avec des éclaircissements sur les opinions qu'on leur a faussement attribuées* ». Il parut en latin à Utrecht en 1705 (3), fut réimprimé en 1717 et traduit en français ou plutôt adapté par le pasteur *David Durand* en 1721 (4). Le livre est destiné à rendre justice aux mahométans odieusement calomniés par les historiens ou les apologètes chrétiens. On sent chez l'auteur et le traducteur un large esprit de tolérance (5). Le mahométisme sera donc étudié dans ses sources. « Le bon sens, dit Re-
« land, est de tous les pays et de tous les climats, et je ne saurais
« me persuader qu'une religion qui a fait tant de progrès au long
« et au large dans l'Asie, dans l'Afrique et dans notre Europe
« même depuis l'établissement de l'évangile, soit aussi destituée
« d'apparence de vérité que nous le prétendons ». CXXV. Suit la réfutation des calomnies que des auteurs ignorants de l'arabe ont répétées, sur la foi de petits grecs au zèle menteur.

Les mahométans ne croient pas Dieu corporel, ni ami du péché. Ils ne pensent pas que la religion naturelle suffise au salut, ni que des ablutions ôtent les souillures de l'âme. Il y a dans leur paradis de la volupté sensuelle, et c'est la tare de leur religion, mais il y a

1. Publié à Londres ; rééd. 1711, 10 v. 12 ; 1735 Amst. 4 v. 4° ; 1811, 10 v. 8°. Nous ne parlons pas du *Voyage au Levant* de *Tournefort*, Paris 1717 2 v. 4° et Lyon 3 v. 8°, parce qu'il est déclaré inexact par *Reland*, un bon juge en ce qui touche au mahométisme.

2. Jurisconsulte d'Aix, déiste. Il ajouta un 5e et un 6e tomes à l'ouvrage du génois *Marana* intitulé *L'Espion du Grand Seigneur dans les cours des princes chrétiens, ou Mémoires pour servir à l'hstoire de ce siècle depuis 1637 jusqu'en 1682*, souvent réimprimé. V. *Lanson : R. cours* 10 déc. 1908, p. 215 sq.

3. *De religione mohammedica libri II, quorum prior exhibet compendium theologiæ mohammedicæ... posterior examinat nonnulla quæ falso Mohammedanis tribuuntur.* 8°.

4. La Haye 12, rééd. 1821. *Reland* (1676-1718) fut professeur de philosophie et de langues orientales à Utrecht (1701-18). *Durand*, né à St-Pargoire (Hérault) 1680-1763, pasteur de l'église française de la Savoie à Londres.

5. Le traducteur demande ce que diraient les protestants, si on les jugeait sur les déclamations de la Sorbonne et non sur leurs originaux. Les attaques des apologistes contre les musulmans remontent à *Duplessis-Mornay*.

d'autres joies aussi que les commentateurs ont laissées dans l'ombre.

L'idée qui remplit tout l'ouvrage est celle de la vaste extension de la religion naturelle. On sait quelle pointe antichrétienne les déistes peuvent lui donner (1).

Dans son « *Nazarenus* » (2), *Toland* lançait l'idée que les musulmans ont du christianisme une notion plus saine et plus authentique que la nôtre. Ils ne sont pas éloignés en effet du christianisme primitif qui est le chritianisme judaïque. Le nôtre est corrompu. Le véritable évangile est celui des Ebionites (3) où Jésus était représenté comme un simple homme. Le mahométisme peut passer pour une secte chrétienne, qu'on devrait tolérer à Londres comme on tolère tant de sectes chrétiennes en Turquie.

Et en effet, à en croire *Jacques Massé*, le héros d'un roman déiste bien caractéristique de l'état des esprits vers 1710 (4), on trouve chez les Turcs autant de loyauté et de charité que chez les chrétiens.

Le baron de *la Hontan* avait fait des observations analogues chez les Peaux Rouges (5). Le sauvage s'élève à la vertu en suivant simplement la religion naturelle.

A côté de ces esprits hardis, des esprits conservateurs maintenaient l'opinion traditionnelle, non qu'ils répondent toujours expressément aux premiers, mais ils bravent la menace qu'on sent dans l'air. Avant Reland, l'anglais *Prideaux* (6) avait écrit

1. En 1703 avait paru, sous le nom d'*Echialle Mufti*, une prétendue traduction de la *Religion ou théologie des Turcs* s. l. 12, rééd. Brux. 1704, 12, dont l'auteur fort prudent disait : « j'ai découvert dans cette théologie ottomane d'assez beaux sentiments de la grandeur et de la puissance de Dieu » p. 4. La *Vie de Mahomet*, de *Boulainvilliers*, « *avec des réflexions sur la religion mahométane et les coutumes des musulmans* », Lond. et Amst. 1730, 8° recélait aussi une arrière pensée anti-chrétienne. Elle est sans valeur.

2. *Le Nazaréen, ou le christianisme judaïque, païen et mahométan*, Lond. 1718, 8°.

3. C'était une des versions de l'*évangile selon les Hébreux*, qui n'est plus considéré par aucun critique comme l'original de notre Matthieu (V. *Holtzmann : « Einleitung in das N. T. »*. Besonderer Theil, K 2 § 8². Les chrétiens judaïsants de Syrie comprenaient les *Ebionites*, qui tenaient Jésus pour le fils de Joseph, et les *Nazaréens* qui admettaient sa naissance miraculeuse. V. *Guignebert : « Manuel d'hist. anc. du christianisme »*, p. 151 sq.

4. *Voyages et aventures de Jacques Massé*, Bordeaux (Hollande), 1710 (an.), par *Tyssot de Patot*, professeur de mathématiques à Deventer. M. *Lanson* a longuement analysé cet ouvrage. (*R. cours* 17 déc. 1908, p. 259 sq).

5. *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale*, La Haye 1703, 2 v. 12. V. *Lanson, ib.* 10 déc. 1908, p. 217. — On peut mentionner encore *Levesque de Burigny* (1692-1785) qui montra dans son *Histoire de la philosophie païenne* (1724), rééditée en 1745 sous le titre de *Théologie païenne* 2 v. 12, que le christianisme n'avait rien apporté de nouveau en fait de doctrine ou de morale.

6. 1648-1724, professeur d'hébreu au collège de Christ-church, puis doyen de Norwich.

la Vie de l'imposteur Mahomet (1697) pour défendre la religion chrétienne « qu'une multitude odieuse de déistes a infectée » (1). Nous mentionnons son ouvrage, qui fut d'ailleurs loué par Reland, parce que nos apologistes puiseront largement dans la traduction française qu'en fit l'ancien pasteur Daniel *de Larroque* en 1699. Prideaux montre que Mahomet fit servir de prétendues révélations à satisfaire ses passions dominantes : l'amour et l'ambition.

J. *Charon* (2) n'admet pas qu'on raie de l'apologétique la preuve par la propagation du christianisme, sous prétexte que le mahométisme s'est établi aussi rapidement et choque tout autant l'esprit et le cœur. Le Coran ne retient qu'un mystère, celui de la résurrection, dont les peuples qu'il subjugua étaient déjà instruits. Quant à la morale, elle est médiocre et peu gênante (3). Que coûtent et que valent des jeûnes et des prières quand la concupiscence est déchaînée ?

Pictet dans ses *Dissertations sur la supériorité de la religion chrétienne* (4) montre qu'elle enseigne tout ce qu'il y a de bon dans les autres ; ce qu'elle n'admet pas doit être rejeté. Les histoires de ses saints livres sont sans égales par la singularité des faits, leur vérité, leur importance ; ses dogmes sont sublimes, inspirent la vertu et illustrent la gloire de Dieu ; sa morale est sainte, les rétributions qu'elle annonce sont éternelles.

C'est à la démonstration plus étroite et plus sûre de la supériorité de la morale chrétienne que se réduisent le plus souvent les apologistes.

Le P. Bernard Lamy (5) ne voudrait point d'autre preuve, parce que tout le monde peut en juger. Seulement, ce disciple de Pascal et de Malebranche l'élargit jusqu'à y englober toute

1. Le mot est tiré de la préface de son traducteur *de Larroque*, l'ancien continuateur des *Nouvelles de la république des lettres*, rentré en France depuis 1690 et converti au catholicisme. Sa traduction parut à Paris, in-8°.

2. *Démonstration évangélique*, Paris 1703, 12. V. supra p. 217.

3. On peut, si l'on est curieux d'entendre sur toutes ces questions une opinion moderne et autorisée, consulter l'*Histoire sociale des religions*, de Maurice *Vernes*. Vol. I, « *Les religions occidentales dans leur rapport avec le progrès politique et social* ». Giard et Brière 1911, 8°. « *La réforme due à Mohammed*, « dit l'auteur, *a constitué un élément de régression pour une fraction notable* « *du genre humain*, quelque grandes que soient les vertus morales, privées ou « familiales qu'il recommande » p. 332.

4. Genève 1719, 8°. V. *Nouv. lit.* t. X p. 32.

5. 1640-1715. C'est le pieux oratorien curieux des sciences et disciple fervent de Malebranche, qui fut exilé par lettre de cachet dans le diocèse de Grenoble pour cause de cartésianisme. Il finit ses jours à Rouen. V. *Ollé-Laprune* : « Malebranche » t. II, 175. Sa *Démonstration ou preuves évidentes de la vérité et de la sainteté de la morale chrétienne* commença à paraître en 1688 (2 entretiens). La 1re édition complète en 5 entretiens est de 1706-11, Paris 5 v. 12. Elle fut rééditée en 1722.

l'apologétique. La raison et l'expérience intime nous révèlent la fin de l'homme : c'est un bonheur parfait. Il ne peut le trouver qu'en s'unissant à l'Etre infini. La morale chrétienne est la seule voie pour y parvenir (1). Ainsi Lamy part de l'expérience et, malgré de fréquentes incursions dans la métaphysique, il ne la perd pas de vue et remplit ses *Entretiens* d'une riche observation morale.

Son plan s'inspire de Pascal. Une fois établi que « la morale doit enseigner l'art de devenir heureux » (2), il passe en revue les faux systèmes où on l'a cherchée. La science des philosophes païens n'a servi qu'à rendre les hommes coupables, car en leur proposant les vérités qu'ils tiraient de la lumière naturelle, ils ne leur ont pas donné la force de s'y conformer. Encore n'ont-ils pas conçu l'union avec Dieu. Dieu, auteur du plaisir et de la douleur, peut faire goûter à une âme qui lui est unie des plaisirs infinis et faire souffrir à ceux qui sont séparés de lui des douleurs inexprimables. Cette union, le malebranchien la fait consister à écouter ce que dicte la raison, qui est « un langage de Dieu intérieur » (3), et à faire la volonté divine. C'est la conformité à l'ordre dont les règles sont innées en nous et que le péché a renversé. « Un chrétien semblable à J.-C., qui est la souveraine « raison, est par conséquent fait comme la raison dicte qu'un « homme doit être » (4). La morale chrétienne restaure en nous l'homme voulu par Dieu. Et quoiqu'elle impose un entier renoncement, il ne faut pas la dire contraire à la nature. Quoi de plus conforme à la nature que la solidarité avec les faibles ? « Dans le corps naturel tous les membres compatissent et se secourent » (5). « La charité chrétienne rétablit l'égalité qui doit être « entre tous les hommes que la nature a faits égaux » (6).

Telle est la forme la plus noble qu'ait prise l'argument tiré de la morale au moment que nous étudions. Or, dans leur désir de faciliter l'accès de la foi ou de s'adapter aux idées du temps, plusieurs chrétiens détruisent de leurs propres mains la supériorité de cette morale. Ils sont de bonne foi. Alors que pour Lamy la morale chrétienne est riche de la vie religieuse et a par conséquent sa saveur propre et une incomparable « efficace », elle

1. *Lamy* ajoute : la religion catholique est la seule qui donne les *moyens* de suivre la morale chrétienne, mais cette partie de son ouvrage rentre dans la controverse entre sectes.
2. C. 1.
3. 2e Entretien.
4. 5e Entret., c. 17.
5. T. V, 352.
6. *Ib.* 353.

reste pour eux un recueil de préceptes assez peu différents des règles d'action les plus hautes auxquelles sont parvenus les sages de tous les temps.

Ils ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité spirituelle de leur siècle. Qui s'en étonnerait ?

C'est ainsi que la tentative de *Thomassin* est strictement sincère. Il est difficile d'étudier de près la fleur des anciens sans y trouver, comme chez les juifs, le meilleur de la morale humaine. Ces ressemblances ne leur causent aucune inquiétude puisque tout ce que les poètes ont de bon est un écho de l'enseignement des prophètes ou un reste de la lumière naturelle primitive (1).

En 1693 son volume sur les *historiens* (2) aggrave, s'il était possible, l'imprudence de sa thèse. Il s'en dégage l'idée que l'antiquité profane a connu et pratiqué en somme la vraie morale, la vraie politique, presque la vraie religion. Les historiens donnent sur ces trois objets des leçons analogues à celles d'un instituteur chrétien. Ils ont connu le vrai Dieu qui gouverne tout par ses anges sous les noms de Destin, Fortune, Nature. Ce vrai Dieu était honoré sous les noms de Pudicité, Vertu, Intelligence, Foi, Paix. On commençait toutes les entreprises par la prière et la divination. La revue des vertus païennes, y compris la pauvreté et la virginité, prouve la « conformité de la nature et des usages universels du genre humain avec l'Ecriture et l'Evangile » (3). Fuir la louange et les honneurs, bien traiter ses ennemis, ses esclaves, sont des conseils fréquents chez les historiens. Leurs maximes politiques sont modernes : les grands doivent modérer leur puissance et leur gloire, ne faire la guerre que pour des causes justes, la déclarer toujours, cesser de tuer dès que l'ennemi cesse de combattre. Ils ont laissé sur les vicissitudes de l'histoire des réflexions conformes à celles des Pères, et l'on peut dire que Sénèque développe dans la préface des *Questions naturelles* la belle idée de S. Augustin : « quid sunt regna nisi magna latrocinia » (4).

Quand on ferme le livre de Thomassin, une question vient à l'esprit : à quoi bon le christianisme et sa morale ? qu'ont-ils apporté de nouveau ?

Elle ne se posait plus quand on lisait les préfaces du naïf et enthousiaste *Dacier* en tête de ses traductions de Platon, de l'em-

1. *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement... les poètes.* Paris 1681-82, 3 v. 8°.

2. *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les historiens profanes par rapport à la religion chrétienne et aux Ecritures. Ib.* 2 v. 8°.

3. L. 3, p. 554. « *De la morale des historiens* ».

4. *Cité de Dieu*, l. 4, c. 4.

pereur Marc Antonin, de Pythagore (1). La philosophie païenne « nous apprend à connaître le rapport que notre âme a nécessairement avec son créateur et par lui et en lui avec toutes les « créatures raisonnables, et *elle produit la connaissance certaine « de tous nos devoirs envers Dieu, envers notre prochain et envers nous-mêmes* » (2).

Il restait un pas à franchir, c'était de proclamer la morale laïque supérieure à la morale religieuse. Il le fut par *Barbeyrac* (3) professeur au collège des Réfugiés, à Berlin. Dans la préface qu'il mit à sa traduction du traité de *Puffendorf* sur le *Droit de la nature et des gens* (1706) (4), il exalte son auteur, moraliste, en développant cette idée que la morale, négligée par les prêtres de toutes les religions, a été surtout cultivée par les laïques. Même les prédicateurs protestants insistent plus sur le dogme que sur la morale. « Si l'on considère le peu de bons livres de « morale que nous avons, surtout en notre langue, en comparaison de ce nombre infini d'ouvrages de controverse qui inondent « les bibliothèques... on en conclura aisément que l'étude de la « morale est fort négligée ». Un exemple : « a-t-on pu encore « aujourd'hui arracher à bien des gens qui ont eux-mêmes éprouvé « les funestes effets de l'intolérance, un aveu bien formel que « toute persécution, toute vexation grande ou petite, directe ou « indirecte pour cause de religion est une tyrannie également « absurde et criminelle » ? Le premier qui ait entrepris de donner un système de droit naturel n'est pas un théologien mais *Grotius,* dont le traité fut mis à l'index. « Et il ne tint pas à « plusieurs théologiens protestants de Suède et d'Allemagne que « cet excellent ouvrage n'eût pas partout le même sort » (5). Les Pères de l'Eglise en particulier sont pleins d'erreurs en morale.

Barbeyrac sera hautement loué par *Voltaire* dans le *Catalogue raisonné des esprits forts.* Le dénigrement des ecclésiastiques

1. *Marc Antonin* 1690, 2 v. 12 ; — *Platon* 1699, 2 v. 12 ; — *Pythagore* 1706, 2 v. 8°. V. *N. r. l.* [63], 1709, t. II p. 232, 532.

2. V. le « *Discours sur Platon* ».

3. Publiciste et jurisconsulte, né à Béziers en 1674, mort à Groningue en 1744. Il collabora aux *Nouvelles de la république des lettres*, à la *Bibliothèque britannique*, à la *Nouvelle Bibliothèque* et à la *Bibliothèque raisonnée*. Sa traduction du traité de *Puffendorf* l'ayant mis en vue, il fut nommé professeur de droit et d'histoire à l'Académie de Lausanne (1710), puis professeur de droit public et privé à l'université de Groningue. Il a traduit aussi les *Devoirs de l'homme et du citoyen* de *Puffendorf* (1707) et le *Droit de la guerre et de la paix* de *Grotius* (1724).

4. « *ou système général des principes les plus importants de la morale, de la jurisprudence et de la politique* ». Amst. 2 v. 4°. V. du même *Barbeyrac : Traité de la morale des Pères de l'Eglise*, Amst. 1728, 4°.

5. P. 32.

n'était pas pour lui déplaire, celui des Pères moins encore. Mais il goûtait aussi le conseil donné aux prédicateurs d'enseigner la morale plutôt que le dogme (1).

Cette morale, dont les laïques sont les principaux promoteurs, se développe rapidement dans la première moitié du XVIIIe siècle en dehors des églises. Sous la forme parfois un peu étriquée de la morale mondaine, elle exalte d'autres principes de conduite que les principes chrétiens, l'honneur par exemple, stigmatisé par Bossuet. Sous la forme de la morale philosophique, elle opère un renversement des valeurs qui est un des traits caractéristiques de l'évolution des idées au moment où nous sommes : elle réhabilite la nature humaine déclarée bonne, les passions source de l'action, ressort d'énergie pour l'individu, agent de prospérité pour les peuples, — le luxe, le goût de la vie large, péchés pour le chrétien condamné à l'humilité ; elle rompt le lien qui unissait la morale à la religion chrétienne puisque les païens anciens ou modernes sont reconnus capables de vertus (2), celui qui l'unissait à la Religion puisque les lettrés chinois si vertueux sont athées ; — elle met l'humanité au-dessus de la vérité en faisant de la tolérance, avec Barbeyrac, une vertu essentielle, en jugeant l'homme sur ses actes non sur ses pensées (3).

« Chacun s'est accoutumé, dit *Houteville*, à n'apprécier les autres hom-
« mes que par leurs talents *sans égard à leur croyance, à n'exiger d'eux*
« *qu'une probité mondaine, des vertus philosophiques et des mœurs sociables.*
« *L'opposition des sentiments en matière de religion a cessé de surprendre et*
« *d'alarmer.* On n'a pas adopté formellement dans la spéculation le mons-
« trueux système de la Tolérance, mais sans y penser et je ne sais par quels
« degrés insensibles on est arrivé enfin à n'en plus avoir d'horreur et à le
« suivre dans la pratique. On laisse chacun arbitre de ses opinions particu-
« lières et libre de se composer à son gré sa propre religion. » (4).

1. *Barbeyrac* a certainement contribué à orienter au moins la prédication protestante vers le moralisme qui la dessèchera jusqu'à l'époque du « *Réveil* », entre 1830 et 1850.

2. « On vient de réimprimer l'*Histoire du christianisme dans les Indes* par « *La Croze*... On y lit avec plaisir la morale admirable de ces Indiens tirée de « leurs livres religieux. *Quand on voit de tels morceaux on s'étonne de la* « *vanité que nous tirons de la morale chrétienne.* Il n'y a point de peuple au « monde, quelque sauvage qu'il soit, qui ne pût prouver la divinité de son « culte par les principes de sa morale, si cette induction était d'une certaine « validité ». *Grimm*, éd. Tourneux [73], t. IV, 99.

3. Nous n'insistons pas sur cette transformation des idées morales qui est bien connue aujourd'hui. Elle a été admirablement mise en lumière par *Lanson*, dans son cours sur *les Origines de l'esprit philosophique*, déjà cité, dans un article sur « *le Rôle de l'expérience dans la formation de la philosophie du* XVIIIe *siècle* ». (*R. du mois*, 10 janv. — 10 avr. 1910). V. aussi *Morize* : « *L'Apologie du luxe au* XVIIIe *siècle* », Didier 1909. (V. *Revue universitaire*, 15 avr. 1910, p. 346). *Pellisson* : « *La sécularisation de la morale au* XVIIIe *siècle* ». (*Rév. fr.* 1903) Cf. *Lanson* : Manuel bibliographique, XVIIIe siècle p. 714 sq.

4. *La Religion prouvée par les faits.* Préf. de la 2e éd. p. X.

Une société qui voyait des chrétiens faire entrer l'intolérance dans la morale chrétienne, et, au nom de cette morale, brûler ce qu'*elle* adorait, n'était plus prête à en avouer l'excellence.

Plusieurs chrétiens sentirent le danger. A Thomassin un jésuite répond sans le nommer. C'est le P. *Mourgues* dans son *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes, pour faire voir la supériorité de nos saintes maximes sur celles de la sagesse humaine* (1).

La différence des deux morales est dans leurs principes. Celui du chrétien est d'aimer Dieu et de lui rapporter ses intentions et ses actions, celui du philosophe est d'aimer son propre repos et d'y rapporter toutes choses (2). L'un entretient, l'autre éteint l'amour-propre. Comment sur des principes opposés a-t-on bâti deux systèmes fort semblables ? C'est que le chrétien doit « se « concilier du repos et de l'indépendance du côté des créatures « pour donner avec liberté toute son application à son Créa- « teur » (3). Mais, alors que le philosophe s'en tient à cette indépendance, « l'autre passe outre » pour aller à Dieu. Chez l'un la religion est une partie de la morale, qui contient une maxime touchant le culte de Dieu. Chez l'autre la morale est une partie de la religion, du culte dû à Dieu qui doit absorber toute la vie. De cette dépendance du chrétien naît l'humilité, son sentiment dominant.

Ce dernier trait est juste, et il est possible en effet que la couleur propre de la morale des hommes de foi lui vienne de son union avec le sentiment religieux de la dépendance. Mais l'incrédule répondrait à Mourgues qu'il voit un *a priori* dans le principe de tout rapporter à Dieu et qu'il ne sent aucun besoin de ce recours. Or, ce point réservé, de l'aveu même de l'apologiste, les deux morales sont identiques.

Contre Barbeyrac, le bénédictin *dom Ceillier* défendit les Pères (4). Il les venge du reproche d'être tombés dans des superstitions, des bévues, et un ascétisme contre nature. Il examine,

1. Paris 1702, 12.

2. Il ne serait pas difficile de montrer que la recherche du *Souverain Bien* élève l'homme au-dessus de lui-même. Il y a dans cette poursuite plus d'idéalisme que ne le croit *Mourgues*. De même, *François Lamy* limitait la vertu stoïcienne en la disant « créée ». Celle que le stoïcien réalise dans sa vie, soit, mais la vertu idéale qu'il poursuit n'est-elle pas supérieure et créatrice ? V. supra p. 199. *Lamy* pense, lui aussi, à *Thomassin* quand il recommande de lire avec précaution les philosophes païens et seulement pour y retrouver « son bien », car ils enflent le cœur et font les esprits forts. (*Lettres théol. et morales* sect. 2).

3. P. 6.

4. « *Apologie de la morale des PP. de l'Eglise contre les injustes accusations du Sr Jean Barbeyrac* » etc... Paris 1718, gr. 4°.

en s'attachant aux pas du protestant, si Athénagore a loué la virginité jusqu'à condamner les secondes noces, si le « Pédagogue « de Clément d'Alexandrie est un mélange de maximes extrême- « ment sévères et bien éloignées des coutumes d'aujourd'hui, un « amas confus de préceptes sans ordre, sans liaison, plein de « déclamations et de mystiqueries », si Tertullien défend absolument à un chrétien de se couronner et de porter les armes, s'il est vrai que Cyprien fût marié quand il se convertit, s'il se passa difficilement de sa femme et si cette continence inconnue aux siècles précédents commençait alors seulement à passer pour une vertu. Ambroise regarde-t-il le mariage comme déshonnête, Jérôme a-t-il mal pris l'étymologie du mot cœlibes « quod cœlo digni sunt », Augustin est-il le grand patriarche des persécuteurs ? Tel est le genre de questions auxquelles Barbeyrac a, d'après Ceillier, fait d'impertinentes réponses. Nous n'entrerons pas dans le détail de ses raisons ; elles sont presque toutes mauvaises. Le crédit des Pères en morale, et par suite celui de la tradition catholique dont ils sont de puissants chaînons, demeurait ébranlé.

Contre Dacier l'infatigable *Baltus* prit la plume. Dès 1711 il avait dans sa *Défense des SS. Pères accusés de platonisme* promis de réduire à sa juste mesure le mérite des philosophes, qu'on exalte en disant qu'ils ont connu l'essentiel de notre morale (1). Après Barbeyrac, les Dacier et les Thomassin ne peuvent plus être excusés. Le jésuite publie le *Jugement des SS. Pères sur la morale de la philosophie païenne* (2). Que peuvent penser ceux qui ont peu de goût pour la morale chrétienne, quand ils entendent dire de Platon « que la plupart des vérités divines qui ont « été annoncées par les prophètes et qui sont enseignées dans « l'évangile se trouvent prouvées dans ses écrits avec tant de « force et d'évidence que l'opiniâtreté la plus ingénieuse ne sau- « rait rien leur opposer... » (3), que peuvent-ils penser « sinon « que pour s'instruire des vérités de la religion, connaître parfai- « tement tous leurs devoirs, *ils peuvent aisément se passer de « lire l'évangile et les autres livres de la morale et de la piété « chrétienne, et qu'il leur suffit de parcourir les Dialogues de « Platon* ou les Réflexions de l'empereur Marc Antonin, ou enfin « les vers dorés de Pythagore avec les Commentaires du philo- « sophe Hiéroclès » (4).

Baltus va montrer que les Pères, tout en louant le bon de la

1. Préface.
2. Strasbourg 1719, gr. 4°.
3. V. l'*Epître dédicatoire* des *Œuvres de Platon* traduites par *Dacier*.
4. Jugement des Saints Pères, p. 6.

morale païenne, ne l'ont jamais égalée ni même comparée à l'évangélique. Les Païens, disent-ils, n'en ont pas connu les vrais *principes*, car ils concevaient très imparfaitement Dieu, son unité (1), sa toute puissance, sa justice et sa miséricorde difficiles à bien entendre sans la Création et la Chute. Et cela, parce que l'orgueil leur faisait croire que l'homme se suffit. Leurs *préceptes* sont identiques aux chrétiens, à trois différences près : 1. ils rapportent les vertus à la vie présente, les chrétiens à la vie éternelle ; 2. ils règlent seulement l'extérieur, les chrétiens : les pensées et les désirs ; 3. leur principal motif est la gloire.

Leur amour du prochain laissait à désirer. Cicéron exclut les pauvres de l'hospitalité et permet la vengeance. Julien veut remédier à l'abandon général des pauvres dans le paganisme. Une lettre de Denys d'Alexandrie oppose la cruauté païenne et la charité chrétienne dans la peste qui éclata sous Gallien.

En politique, « il faut reconnaître la différence infinie des « conjectures des philosophes et d'une doctrine qui a réformé les « mœurs de tous les hommes et changé la face de tout l'univers ».

La morale philosophique est-elle donc de nul usage ? Non, les Pères la faisaient servir de préparation et de repoussoir à la morale chrétienne. Elle nous apprend l'état pitoyable du monde avant J.-C., qui devait selon les prophéties détruire la sagesse païenne. Il ne faut pas, comme certains modernes, appeler vices les vertus des païens ; il ne faut pas non plus les exalter. Si l'on se nourrit d'eux, on peut perdre la foi.

Cet ouvrage est le meilleur que Baltus ait écrit, le plus équitable et le plus modéré. Il n'est pas systématiquement injuste envers les païens ; il voit seulement le danger de leur commerce et des idées qui circulent sur leur valeur.

En fait, ce n'est pas la morale de Platon et de Cicéron telle quelle qui va évincer la morale chrétienne dans beaucoup de libres esprits, c'est la morale de Platon et de Cicéron enrichie des préoccupations sociales que le Christ a mises dans les cœurs, et qui échappe ainsi à quelques-unes des plus solides critiques de Baltus. Selon le mot de Gœthe le progrès se fait en spirale ; il coupe plusieurs fois la même ligne mais non pas au même point.

La supériorité de la morale était la haute retraite des défenseurs de la foi. Il n'y a plus maintenant aucune muraille inviolée (2).

1. *Dacier* substitue dans sa traduction *Dieu* à *dieux*. Si ceux qui font des recueils des beaux sentiments des philosophes les présentent comme des perles trouvées dans le fumier, fort bien ; mais il ne faut pas dissimuler leurs erreurs pour faire croire leurs ouvrages irréprochables. (L. 1).

2. Les mouvements d'idées étaient déjà européens. Deux ans après l'ouvrage de *Baltus*, en 1721, le philosophe *Wolf* remettant le rectorat de Halle entre les

Tous les efforts de l'adversaire dans la période que nous venons d'étudier tendaient à détruire le privilège de la religion chrétienne, et la vieille idée judaïque dont l'Eglise avait hérité, d'un monde et d'une histoire coupés en deux : là, le règne des ténèbres et de la damnation, ici celui de la lumière et du salut. Voltaire n'a pas encore pris les armes que l'attaque est déjà sur tous les points engagée.

De tous les ouvrages que nous venons de passer en revue lesquels ont eu le plus de succès ? Quelles voix chrétiennes sont arrivées à l'oreille du public qui s'arrache les « Lettres Persanes » ?

On connaît le mot du libraire : « il n'y a pas de bons livres, il y a des livres qui se vendent ». Nous constatons sans étonnement que les apologistes le plus lus n'étaient pas toujours les meilleurs. Si l'on néglige les productions plus particulièrement édifiantes, comme les sermons de *Tillotson* (1), qu'achète sans doute la clientèle pieuse, nous ne trouvons que deux auteurs vraiment originaux à qui le public ait fait un succès : *Houteville* (2) et *Leclerc* (3), pour son *Traité de l'incrédulité*. Les ouvrages courus sont ceux dont le fond très banal est présenté sous une forme agréable ou très claire : ceux de *Rapin* (4), *Lombard* (5), *Isaac Papin* (6), ce médiocre. Il y a là un signe du temps. Les lecteurs deviennent frivoles ; il ne faut plus les ennuyer.

mains de Lange soutint que la morale de *Confucius* était supérieure à toutes les autres. La faculté de théologie adressa au roi des remontrances où Wolf était accusé d'affaiblir les arguments apologétiques les plus importants. Le philosophe fut proscrit de Prusse en 1723. — Sur le fond du débat soulevé dans ce dernier chapitre, on peut consulter l'intéressante apologie moderne de *Dufourcq : « L'avenir du chrisitanisme »*, 1re part., 3e éd. Bloud 1908.

1. Leur publication s'échelonne en 1706, 08, 15, 16, 22, 25, 28-44.
2. 1722, 1740, 1744, 1749, ce qui est assez considérable pour un gros ouvrage.
3. 1696, 1714, 1722, 1733, trad. en anglais et hollandais 1697.
4. Ses divers opuscules sont imprimés ou réimprimés séparément en 1672, 1673, 1679, 1683 ; ensemble en 1695, 1709, 1725.
5. 1723, 25, 28, 31, 36, 43.
6. 1687, 1713, 23, 33.

CHAPITRE VII

Des Lettres philosophiques à l'Encyclopédie
1734-1754

I. — Les livres subversifs se multiplient

Si les ouvrages destructeurs du christianisme étaient rares ou restaient manuscrits dans la période précédente, ils vont se multiplier sous le gouvernement peu tyrannique de Fleury, puis avec la complicité de la Pompadour.

En dehors de toute polémique, le médecin Astruc (1) fait faire à la critique biblique un progrès capital. Leclerc, Simon, l'abbé Fleury, Le François s'étaient diversement écartés de la croyance orthodoxe touchant la composition du Pentateuque. Ce laïque, abordant l'étude de la Genèse avec un esprit libre de toute érudition théologique, avait remarqué l'alternance des mots *Elohim* et *Jéhovah* servant à désigner le Dieu d'Israël. Il en fit le signe distinctif de deux sources parallèles qui se mêlent dans le récit sacré : le document élohiste et le document jéhoviste. Redoutant le danger qu'une telle hypothèse pouvait faire courir à la foi, Astruc différa jusqu'en 1753 la publication de ses *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse* (2).

Peu importe qu'en faisant Moïse rédacteur de la Genèse et auteur des autres livres du Pentateuque, il marque un recul sur

1. Fils d'un pasteur de Sauve (Gard) converti après la Révocation, *Astruc* (1684-1766) fut professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, puis à celle de Paris. Il étudia surtout les maladies des organes de la génération. Ses préoccupations religieuses et théologiques se firent jour dans des *Dissertations sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme* (Paris 1755, 12). — Outre les 2 sources principales de la Genèse, il isolait un 3e récit parallèle où Dieu n'est pas nommé, et 9 autres documents étrangers à l'histoire du peuple élu et que Moïse aurait empruntés aux traditions des peuples voisins. *Astruc* croyait, contrairement aux critiques ses prédécesseurs, que Moïse avait juxtaposé, non fondu, ces divers éléments. On avait après lui brouillé l'ordre parallèle dans lequel il les avait disposés, de là des anachronismes choquants.

2. Bruxelles 12.

La Peyrère et Spinoza ; la clé de la composition du Pentateuque était trouvée. La découverte d'Astruc est la plus considérable du siècle, en son genre ; l'auteur pouvait écrire en tête de son livre « Avia Pieridum peragro loca, nullius ante trita solo ». La doctrine de l'inspiration directe de Moïse et des auteurs sacrés en général allait s'en trouver modifiée.

Au même temps, les 3 premiers volumes de l'*Histoire naturelle* de *Buffon* (1) modifiaient les idées traditionnelles sur la formation de la Terre. Pas plus que le livre de la Genèse elle n'était sortie toute faite d'un acte créateur ; elle s'était constituée par une lente superposition de couches géologiques bouleversées par endroits. Le naturaliste, d'autre part, faisait, à sa façon, rentrer l'homme dans la nature.

Réhabilitation de l'homme

Mais les ouvrages qui gardent encore le plus de prise sur les esprits sont les livres de polémique philosophique. *Bayle,* dont les catholiques découvrent enfin le venin, figure dans 288 bibliothèques sur les 500 dont D. Mornet a dépouillé le catalogue (2). De nouveaux champions se lèvent. Or tous concourent à réhabiliter la nature et particulièrement la nature humaine. L'entreprise datait de loin certes, et, sans remonter à la Renaissance, *Hobbes* avec sa morale de l'amour de soi, les *déistes anglais* avec leur optimisme avaient travaillé dans ce sens. Mais la glorification de l'homme semble être l'œuvre propre de l'âge où nous entrons.

La conception jusque-là dominante était celle d'une nature déchue, en lutte contre elle-même, dans un continuel déséquilibre, ne se suffisant pas à soi-même et explicable seulement par rapport à Dieu. La dépendance intellectuelle de l'homme se manifeste par les idées innées, sa dépendance morale par la responsabilité du péché. Or *Spinoza* fonde métaphysiquement l'idée que la nature est bonne puisqu'elle est ce qu'elle doit être, tout ce qu'elle peut être. Cette vue fortifie la tradition païenne de la dignité des passions, dont sont très pénétrés les hommes de passions vives. *Bayle* tire de leur expérience la conviction que la nature est la plus forte et que l'idée ne saurait la régler. *Leibniz* par son déterminisme atténue notre responsabilité, et par son optimisme la gravité du mal. De cet amalgame se dégage maintenant l'idée de la bonté de l'homme, qui n'est pas une boutade de Diderot ou un paradoxe de Jean-Jacques, mais la foi profonde et la plus fervente du siècle, avec la croyance au progrès qui en découle.

1. Paris 1749, 4°. L'édition fut épuisée en 6 semaines ; les deux suivantes parurent en avril 1750.

2. *R. h. l.* juil.-sept. 1910. C'est le livre le plus répandu, *La Henriade* ne figure que 181 fois, *la Nouvelle Héloïse* 165.

Elle surgit avec puissance entre 1730 et 1750 chez des écrivains très divers. Ils mettent la cognée à l'arbre chrétien plus bas qu'elle n'avait jamais frappé, à la doctrine du péché. Il ne s'agit plus seulement de la Trinité, des prophéties, des miracles ; c'est l'idée vitale de la religion judéo-chrétienne qui est sapée. Cette notion ne semble-t-elle pas dresser encore un mur irréductible entre les deux moitiés de l'humanité morale ? (1).

Pour nous en tenir aux plus illustres, *Pope* dit dans l'*Essai sur l'homme* (2) que tout est dans l'ordre et l'homme heureux par le jeu des lois générales. Les lecteurs français virent là une négation de la misère morale tant déplorée par les chrétiens (3). *Voltaire*, dans l'*Epître à Uranie* (1733) s'élève, à la suite de Bayle, contre un Dieu tyran qui créerait l'homme pour le punir. Dans les « Lettres philosophiques » il dégage avec un zèle malicieux le germe de matérialisme que contient le sensualisme de Locke, il redevient sérieux pour défendre l'homme contre Pascal, nier sa tragique infortune et le mystère de sa nature, pour réhabiliter les passions source d'action et jaillissement normal de la vie, en un mot pour contester le péché. *Diderot* lui aussi exalte la nature, soit que dans les *Pensées philosophiques* (1746) il nie formellement la possibilité du miracle, repousse un Dieu cruel, plaide pour les passions (4), soit que, dans la *Lettre sur les aveugles* (5), il soutienne que rien n'existe en dehors de la nature organisée par le hasard.

Il n'est pas jusqu'aux livres de morale qui ne se mettent, avec *Toussaint*, à parler favorablement des passions. Son traité des *Mœurs* (1748) respire une calme confiance en la nature humaine et fonde sans fracas une morale indépendante.

1. Il se fonda au début du XXe siècle, à Paris, une *Union de libres penseurs et de libres croyants pour la culture morale*. Ces hommes étaient possédés d'un même amour pour les « choses invisibles », la justice, la paix, la pureté. Une seule notion élevait entre eux un nuage qu'aucune bonne volonté ne parvenait à dissiper : la notion du péché.

2. Lond. 1733, 8°.

3. *Pope* et *Ramsay* protestèrent avec énergie contre cette interprétation. Le poète voulait dire qu'en ce monde tout est proportionné à l'état d'un être déchu. Notre public, mal apte à saisir les nuances des pensées qui s'écartent de l'orthodoxie, ne revint pas sur sa première impression. V. les lettres des deux anglais à *Louis Racine*, à la suite de son poème de « *la Religion* », éd. de 1747. Cf. infra p. 300 et III § 4.

4. On connaît le mot du *neveu de Rameau :* « il n'y a qu'un devoir au monde, c'est d'être heureux ». *Saint-Lambert* était du même avis. Il écrivait en 1749 à son colonel :

« Je sens, j'ai des goûts, des désirs
Dieu les inspire ou les pardonne
Le triste ennemi des plaisirs
L'est aussi du Dieu qui les donne ». C. p. *Collé*. Journal (72), I, 60.

5. Paris 1749, 12.

La contagion de l'esprit nouveau est telle qu'il pénètre certains chrétiens.

Avant tous les auteurs que nous nommons, une protestante, *Marie Huber* (1) de Genève, avait rétabli l'homme en sa dignité, en glorifiant non ses passions mais sa conscience et sa raison qui suffisent à le conduire. Elle aussi conçoit la vertu comme indépendante du dogme. Elle aussi diminue la gravité du péché, en déduisant de la bonté de Dieu toute sa théologie.

Un catholique, l'abbé *de Prades* (2), admet chez l'homme primitif un état de nature qui est la négation de la chute ; il fait rentrer le miracle dans l'ordre et voit dans la révélation un simple développement de la religion naturelle.

L'un et l'autre font bon marché de l'Ecriture au moment même où Astruc l'affaiblit.

Des « mécréants subalternes » poursuivent la double entreprise de grandir l'homme et d'abaisser le Dieu chrétien en suspectant le contenant et le contenu de sa révélation prétendue (3).

1. *Le monde fou préféré au monde sage*, Amst. 1731, 2 v. 12. V. infra 323.

2. *Thèse soutenue en Sorbonne* le 18 nov. 1751. V. infra 333.

3. Voici les principaux ouvrages dangereux pour la foi chrétienne publiés de 1730 à 1750, en dehors des œuvres de premier plan auxquelles nous nous arrêtons :

1734, *Les princesses malabares ou le célibat philosophique*, condamné par le Parlement le 31 déc. 1734, Andrinople (Paris) 8°, rééd. 1744 ; — 1735, une réédition non tronquée de la *Vie de Spinoza*, Hambourg 8° ; abbé *de Charte-Livry : « Dialogues critiques et philosophiques »*, éd. augm. Lond. 12. Ce sont des dialogues satiriques entre Neptune et St Antoine de Padoue prêchant aux poissons, entre Homère et le pape sur l'infaillibilité et la tradition, entre Moïse et St-Paul sur les prédictions vagues dont il est facile de trouver l'accomplissement etc... (V. *Bibl. fr.* t. 23 p. 57). — 1736, *Recueil de divers écrits*, p. p. *Saint Hyacinthe*, où l'on trouve notamment : *Agathon ou de la Volupté* par *Rémond le grec*. De *Radicati : « Recueil de pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes »*, Rot. 8°. Ce déiste hostile aux églises et aux prêtres, mais nullement à J.-C., est un des nombreux précurseurs de Voltaire dans l'emploi du masque oriental ; — 1738, *d'Argens : « Lettres juives »*, La Haye 6 v. 8°, rééd. 1742, 54, 66, 77, sur lesquelles *Aubert de la Chenaye des Bois* renchérit sous prétexte de les réfuter, dans sa *Correspondance hist., philos. et critique entre Ariste et Lisandre*, La Haye 3 v. 8° ; *de Mandeville*, rééd. des *Pensées libres sur la religion*, dont la 1re traduction française parut en 1722 à la Haye 2 v. 12 ; — 1739, *d'Argens : « Lettres chinoises »*, La Haye 6 v. 12 ; — 1741, *Examen sur la religion en général dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement*, rééd. 1745, 1761. V. *Lanson* R. h. l., avr. 1912. — 1748, *Nouvelles libertés de penser*, Amst. 16, recueil d'opuscules parmi lesquels *« le Philosophe »* de *Naigeon*, une *Lettre sur l'argument de M. Pascal et de M. Locke* (l'argument du pari) les *Sentiments des philosophes sur la nature de l'âme* (la matière peut penser). V. *Lanson*, R. h. l. avr. 1912, p. 306. Un colporteur de cet ouvrage fut mis à la Bastille, *ib.* ; — 1744, *Mussard : « Conformité des cérémonies modernes avec les anciennes »* rééd. Amst. 2 v. 12 ; — 1745, *La vraie religion démontrée par l'Ecriture sainte*, éd. augm. de l'Examen de la religion (V. ci-dessus 1741). *La Mettrie : « Hist. naturelle de l'âme »*, La Haye 8° et 1747 Oxford 12 ; — 1746, *d'Argens : « La Philosophie du bon sens ou réflexions philos. sur l'incertitude des connaissances humaines »*, La Haye 2 v. 12, rééd. 1747, 55 ; — 1748, *Montesquieu : « L'Esprit*

On comprend dès lors que *l'Anti-Pascal* de *Voltaire* ne soit pas une escarmouche isolée. Il répond aux besoins profonds d'un temps où la personne humaine, de plus en plus consciente de sa dignité et de ses droits, s'estime hautement et aime avec ardeur la vie terrestre. Tous les apologistes de la nature en veulent à celui qui l'a si superbement déprisée. Voltaire, — leur coryphée bientôt, — traduit leur commune protestation. Si le conflit n'était qu'un drame de théâtre, non une lutte historique pour la vie intellectuelle et morale, nous dirions que la rencontre des deux grands antagonistes était la scène inévitable, la scène à faire.

Nous allons suivre la défense opposée aux divers assaillants que nous avons nommés, puis les défenses générales. Bien que les deux premiers volumes de l'*Encyclopédie* paraissent en 1751 nous n'arrêterons cette étude qu'en 1754, date de la première réfutation du célèbre dictionnaire.

1. — Les Lettres philosophiques

Les *Lettres philosophiques* (1) étaient la première attaque française dirigée contre le christianisme à visage découvert. Le Parlement s'émut enfin de l'audace croissante des incrédules et fit brûler l'ouvrage, le 10 juin 1734, « comme scandaleux, comme contraire à la religion, aux bonnes mœurs et au respect dû aux puissances » (2). Le premier et le dernier griefs paraissent à vrai dire les plus forts. Le scandale de l'irrespect fit plus pour et contre le livre que la notoriété de l'auteur, l'agrément du style et la hardiesse des idées. Le premier venu, un poète, traitait sur un ton cavalier et de plain-pied les sujets les plus respectés, en s'arrogeant même la supériorité de l'ironie. Passe encore un Persan, mais un sujet du roi très chrétien... L'impertinence était intolérable, tous les bons esprits en furent offusqués.

Les bons chrétiens s'aheurtèrent surtout aux hérésies suivantes:

des lois » ; *La Beaumelle : « L'Asiatique tolérant »*, Paris (Amst.) 12 ; — 1749, *Lettres à Sophie contenant un examen des fondements de la religion chrétienne et diverses objections contre l'immortalité de l'âme*, Lond. 8° ; — 1750, *Deslandes : « Traité sur les différents degrés de la certitude morale »*, Paris 8°. L'auteur soutient que la certitude d'une tradition décroît mathématiquement à mesure que le temps s'écoule. — 1751, *Mirabaud : « Le Monde, son origine et son antiquité »*. — *« De l'Ame et de son immortalité »*. Lond. 8°. Ces 2 traités avaient été déjà publiés en 1740 par *J. Fr. Bernard*, dans ses *Dissertations mêlées* 2 v. 12. V. *Lanson*, R. h. l. avr.-juin 1912.

1. L'édition anglaise avait paru en 1733. Les 2 premières éditions françaises portent les titres suivants : *Lettres philosophiques par M. de Voltaire*, Amsterdam (Rouen) 1734 ; — *Lettres écrites de Londres sur les Anglois*, Basle (Londres) 1734. V. l'édition critique de *Lanson*, Soc. des Textes français modernes 1909, 2 v. 16.

2. V. sur cette condamnation, *Desnoireterres-: « Voltaire et la société au* XVIII*e siècle* » t. II, 37. *Lanson :* R. de Paris 1 mai 1904, *Caussy :* R. bleue 4 et 11 juil. 1908.

les 5 premières lettres sur les *quakers* tournent en dérision Eglise, sacrements et prêtres, la 6e vante la tolérance et la multitude des sectes, la 7e le socinianisme, la 25e attaque Pascal et développe une idée déjà lancée dans le public :

« Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes, Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer » (1). L'homme n'est pas tragiquement malheureux, il n'est pas une énigme, ses passions ne sont pas coupables (2), « il est ce qu'il doit être » (3). Voltaire nie la théorie d'Huet (4), le double sens des prophéties (5) ; il constate que certaines ne sont pas accomplies, par exemple celle touchant le retour du Christ (6), qu'il traite de juif circoncis (7).

La matière pensante

Mais l'utilisation des idées de *Locke* pour une fin antichrétienne eut un retentissement plus grand encore que l'anti-Pascal et fut considérée comme la nouveauté la plus dangereuse.

On s'est étonné du sort fait par Voltaire et par son siècle à un philosophe médiocre et sans rigueur. Sans insister sur le fait que Voltaire était alors tout plein de ses entretiens avec Bolingbroke, et sans invoquer sa propre médiocrité philosophique ou celle de ses admirateurs, constatons que Locke répondait merveilleusement au besoin des esprits après les excès dogmatiques du XVIIe siècle. Il réduit la connaissance à *l'humain* et s'en contente.

Pour *Spinoza, Malebranche, Leibniz,* la pensée vraie est la pensée de Dieu en nous. L'intelligibilité des choses n'existe que du point de vue de la connaissance totale. L'effort philosophique consiste à remettre la pensée finie dans la pensée divine. — Locke se place au point de vue de l'entendement *humain.* Or cet entendement est borné (8) ; la Providence nous l'a donné réduit, suffisant pour vivre. Notre premier devoir est de faire l'inventaire de nos ressources, de déterminer la portée de nos facultés pour éliminer les problèmes insolubles. Cette analyse du donné aboutit à tracer une démarcation entre le connaissable et l'inconnaissable. La religion nous renseigne sur les grands problèmes métaphysiques, notre esprit limité, point. Ainsi les autres philosophes partent de la définition de la substance, Locke refuse de se donner

1. *Epître à Mlle de Malcrais.* Mercure sept. 1732.
2. Let. 25, § 11.
3. *Ib.* § 3.
4. *Ib.* 8.
5. *Ib.* 15.
6. *Ib.* 13.
7. *Ib.* 12.
8. Essai II, XXIII. Cette limitation, venant de Dieu, ne conduit *Locke* à aucun scepticisme.

cette définition parce qu'il n'y a pas de contenu *a priori* de l'esprit. La critique des idées innées est le pivot de sa controverse anticartésienne. L'esprit n'enferme ni idée ni principe à l'état de virtualité (1). La pensée est l'action de l'âme, non son essence. « Nous ignorons... à quelle espèce de substance Dieu a trouvé à « propos d'accorder cette puissance » (2). Nous ne pouvons affirmer que ce ne soit pas à la matière (3).

Cette remarque, simple conséquence théorique d'un principe posé, sauta aux yeux de Voltaire. Les Français vont, tout le long du siècle, lui faire un extraordinaire succès (4). La découverte newtonienne d'une propriété inconnue de la matière semblait autoriser toutes les hypothèses. Voltaire, que Locke enchante parce qu'il a renversé *Descartes* en philosophie comme *Newton* l'a renversé en physique, parce qu'il élimine la métaphysique des connaissances accessibles à notre entendement, Voltaire agite avec prédilection l'épouvantail de la matière pensante pour effaroucher la Sorbonne. C'est une manière de jeu où il entre beaucoup de gaminerie, car le matérialisme n'est pas son fait. Mais les Encyclopédistes reprendront la thèse avec sérieux, avec véhémence, et Voltaire essaiera trop tard d'enrayer les idées qu'il a favorisées.

Les Réfutateurs

L'année même où paraissaient les « *Lettres Philosophiques* », un anonyme réfutait l' « Epître à Uranie » par un manuel complet d'apologétique en 46 pages et en vers. C'est *la Religion défendue* (5), — trop mal défendue pour nous arrêter.

En 1735 se succèdent 3 réponses aux Lettres anglaises, celles de Le Coq de Villeray, de l'abbé Molinier et de Boullier. Les deux premières sont moins une réfutation qu'un relevé des coups de crayon indignés et des exclamations qu'un lecteur irrité inscrit en marge au cours de sa lecture. Le saisissement des auteurs est tel qu'ils sont incapables d'une critique d'ensemble où ils dégageraient les idées générales des Lettres.

1. *Ib.* I, I.
2. IV, III.
3. IV, VI.
4. V. par exemple le parti qu'en tire l'auteur inconnu des « *Sentiments des philosophes sur la nature de l'âme* », dans le recueil intitulé : *Nouvelles libertés de penser*. Amst. 1743, 16. *Dangeau*. *Lamy* (Connaissance de soi-même), *Bayle* (art. *Leucippe*) avaient déjà montré que l'idée de matière pensante est contradictoire.
5. S. l. 1733, 8°. L'auteur, Fr. Mich. Chrétien *Deschamps*, d'après Barbier, répond à la satire « *ayant noyé les pères, Dieu veut mourir pour les enfants* », que nous ne sommes pas les fils des noyés du Déluge. Son meilleur argument est que la religion donne le bien suprême à l'âme et rétablit l'ordre en soumettant la chair à l'esprit et l'esprit à l'Eternel.

Le Coq (1), polygraphe rouennais, défend Huet en invoquant Philon et Josèphe. Il ne justifie pas l'argument du pari, la parousie du Christ, le double sens des prophéties. Tout au plus montre-t-il que Voltaire n'a rien compris à l'angoisse de Pascal et aux 3 ordres de grandeur qualifiés de galimatias. Mais il gémit de voir le penseur qui a confondu les plus beaux génies de son temps en butte au « panégyriste de la Le Couvreur » (2) et d'entendre un poète de théâtre « vomir » sur le Crucifié des blasphèmes dignes des Japonais.

Molinier (3) répond sur le sujet de la matière pensante que toutes les combinaisons de la matière ne font que du mouvement. Il reproche au déiste, qui cherche l'origine du mal dans la nature, de faire Dieu auteur direct du péché. Voltaire se contredit quand il affirme d'une part que nous dépendons de l'air et des aliments, de l'autre que la raison nous gouverne.

Boullier (4) fut un critique moins superficiel.

Fils d'un pasteur réfugié, pasteur lui-même à Amsterdam puis à Londres, David Renaud Boullier était le type du protestant conservateur. Il devait pendant 40 ans lutter contre l'esprit philosophique dans son église et au dehors, par des ouvrages laborieux où l'on sent beaucoup de conscience et pas mal de candeur. Au moment où il s'attaque à Voltaire, il avait déjà publié une dissertation latine sur l'*Existence de Dieu* (1716) et un *Essai philosophique sur l'âme des bêtes* (1728). Quand paraissent les Lettres anglaises il court au plus pressé, c'est-à-dire à la réfutation de Locke, car si la matière peut penser c'en est fait de la religion. Il publie dans la *Bibliothèque française* (5) des *Réflexions sur quelques principes de la philosophie de M. Locke à l'occasion des Lettres philosophiques de M. de Voltaire,* où il exprime son étonnement de voir le poète français se ranger « dans la classe

1. « *Réponse ou critique des Lettres philosophiques de M. de V. *** par le R. P. D. P. B. **,* Basle (Paris) 1735, 12. V. sur l'attribution *Quérard : « Bibliographie voltairienne »* p. 121, n° 578, *Desnoireterres* II, p. 41 n. Une réplique à cette réponse parut dans la *Bibliothèque française* 1735, t. 22 p. 38. L'auteur, *de Bonneval,* y défend surtout Locke. *Le Coq* écrivit depuis des ouvrages d'histoire.

2. P. 11.

3. *Lettres servant de réponse aux Lettres philosophiques sur les Anglais* (an.) s. l. 1735, 12. L'abbé Jean Baptiste *Molinier* se fit un nom comme prédicateur sous la régence. On a de lui 14 volumes de *Sermons* (Paris 12, 1730 sq.) où l'on relève 10 discours apologétiques sans grande originalité. V. *Bernard : « Le Sermon au* XVIII*e siècle »* p. 54 et 575. En 1734 il en publia 2 à part : *11e et 12e Discours contre les impies du temps et les fondements de l'impiété moderne.* Paris 12. V. *Mém. Trév.* mai 1735, 882, *Lanson* R. h. l. avr.-juin 1912,

4. Né à Utrecht en 1699, mort en 1759. V. la liste de ses ouvrages dans *la France protestante.*

5. 1735, t. 20, 2e part., p. 189.

des gens qui pensent et qui raisonnent » (1), et le chrétien anglais enrôlé au service de l'impiété. Il défend le spiritualisme cartésien par l'expérience interne. Je me sens simple et pensant, j'affirme donc que la pensée est liée à la simplicité, par suite incompatible avec la matière qui est divisible à l'infini. « Il est naturel de rai-« sonner ainsi : je vois un effet qui ne me paraît se rapporter à « aucune des causes qui me sont connues, donc une cause à moi « inconnue produit cet effet » (2). Il est d'ailleurs faux que notre âme nous soit inconnue. On semble se donner un rôle avantageux en exaltant la puissance infinie de Dieu, mais « les natures des « choses étant immuables ne sont point l'objet de la toute puis-« sance divine ». Voltaire fait de la pensée un attribut que Dieu ajouterait à la matière comme le mouvement. Cela revient à dire qu'une chose en devient une autre.

En 1741 Boullier met au jour une *Défense des Pensées de Pascal contre la critique de M. de Voltaire* (3). C'est la moins indigne.

Le pasteur reste faible sans doute sur les points faibles de Pascal : le pari (4) que Voltaire rend inutile en disant que douter n'est pas parier, les prophéties équivoques (5), l'obscurité preuve de vérité (6), le second avènement du Christ (7). Il demeure court, le malheureux, sur les 3 ordres de grandeur. Mais il se ressaisit dans le conflit du pessimisme chrétien et de l'optimisme du siècle. La grande force du christianisme est le solide fondement psychologique sur lequel il repose. L'inquiétude éternelle des heureux de ce monde, le malaise moral des justes de ce monde, quelques autres sentiments encore, profonds et presqu'universels, sont les *réalités* intérieures sur lesquelles l'histoire, la poésie et la théologie ont bâti un édifice sans cesse remanié. Pascal est chez nous le chercheur dont les fouilles ont le plus magnifiquement découvert le roc de ces fondations. C'est cette connaissance sans égale du cœur humain qui, génération après génération, ramène invinciblement à ses Pensées ceux que son ignorance historique et philologique fait sourire. C'est elle sans doute qui, dans le siècle le

1. P. 190.

2. P. 207. *Boullier* reprendra la critique du sensualisme dans son *Apologie de la métaphysique* contre *d'Alembert* (1753) et, après la publication de l'*Essai* et des *Traités de Condillac*, dans ses *Pièces philosophiques et littéraires* (1759).

3. Jointe à ses *Lettres sur les vrais principes de la religion* contre *Marie Huber*. (V. infra p. 330), réimprimée avec l'*Apologie de la métaphysique à l'occasion du Discours préliminaire de l'Encyclopédie* Amst. 1753, 16, sous le titre de *Sentiments de M. *** sur la critique des Pensées de Pascal par Voltaire.* C'est l'édition que nous citons.

4. § 5.

5. § 12, 15.

6. § 18.

7. § 13. *Boullier* l'entend au sens spirituel.

plus antipathique à son génie, assura des lecteurs aux dix éditions de son livre.

Boullier n'a pas de peine à toiser la courte psychologie de Voltaire demandant : qu'est-ce que ne penser qu'à soi ? est-ce regarder ses mains, ses pieds ? Il est impossible de ne penser qu'à soi, on deviendrait idiot. « N'être point occupé et n'exister pas est la même chose pour l'homme » (1).

Ici-bas, répond le défenseur de Pascal, l'homme est malheureux parce que l'activité et le repos sont séparés ; et il se sent si misérable qu'il préfère encore l'agitation au repos. C'est un désordre. Tous les sages du paganisme ont compris que ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement, puisqu'ils ont fait consister le bonheur dans la plus grande indépendance possible des choses extérieures.

A vrai dire, l'optimisme de Voltaire ne tiendra pas longtemps ; il ne résistera pas à Freitag et au tremblement de terre de Lisbonne. Pour le moment notre philosophe, tout pénétré de l'influence de *Bolingbroke*, répéterait encore « tout est bien », — à moins qu'il ne fasse ici le satisfait pour mieux contredire aux Pensées (2).

Le cartésien Boullier, toujours sérieux, offre le spectacle plaisant d'un homme convaincu aux prises avec Protée. On ne sait

1. *Apologie*, p. 159. Le principal intérêt de l'Anti Pascal de *Voltaire* est qu'il constitue un document de premier ordre pour la connaissance de son caractère. Cette impuissance à vivre en soi d'un homme toujours hors de lui, toujours en action, qui pense en parlant ou en écrivant, assez peu soucieux de sa destinée métaphysique, fait un contraste saisissant avec le goût et la science de la vie intérieure chez un homme qui passa des années dans la méditation. *Voltaire* est l'ennemi né de *Pascal*, non seulement pour des raisons spéculatives, non seulement parce que Pascal est le géant, moins facile à abattre qu'un *Houteville* ou un *Jaquelot* et que la difficulté excite Voltaire, non seulement parce que Voltaire n'aimera jamais beaucoup la supériorité d'autrui, mais aussi parce que les tempéraments de ces deux hommes s'opposent. Voltaire éprouve à lire Pascal, l'agacement de l'homme qui ne sent nullement en lui l'angoisse ou la misère, ni aucune de ces délicatesses familières aux hommes de culture intérieure. L'homme bien équilibré et de moralité moyenne s'impatiente volontiers en présence d'une conscience affinée et douloureuse. Certaines préoccupations morales sont restées étrangères à l'amant de Mme du Châtelet, ancien élève des jésuites. Suivant le caractère du lecteur, les critiques de Voltaire lui paraissent d'un merveilleux bon sens ou d'une affligeante inintelligence. Les critiques d'ordre historique sont presque toutes d'une parfaite justesse

2. Il écrira plus tard : « *ceux qui ont crié que tout est bien sont des charlatans*... J'ai vu Bolingbroke rongé de chagrin et de rage, et Pope qu'il engagea « à mettre en vers cette mauvaise plaisanterie était un des hommes les plus à « plaindre que j'aie jamais connus ». L'univers a bien une valeur esthétique, mais aucune valeur morale : « Si on entend par *tout est bien* que la tête de « l'homme est bien placée au dessus de ses deux épaules,... que son intestin « rectum est mieux placé vers son derrière qu'auprès de sa bouche, à la bonne « heure ! » c. p. *Carrau : « La philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours »*, Alcan 1888, 8° p. 87.

pas encore que le sensualisme à la Locke, le pyrrhonisme à la Bayle, l'optimisme à la Bolingbroke sont aux mains de Voltaire des armes, non des principes. Il se rit des coups qui n'atteignent pas chez lui des convictions (1). L'abbé *Duhamel* essaiera bien vainement de le mettre en contradiction avec lui-même (2).

2. — Locke et l'empirisme

D'autres apologistes ne virent dans les Lettres anglaises que l'amorce du matérialisme, et *Locke* seul fut en butte à leurs coups.

Le P. *Tournemine*, directeur des *Mémoires de Trévoux*, publia dans son journal une *Lettre sur l'immatérialité de l'âme et les sources de l'incrédulité* (3). *L. Racine*, répondant en vers à une lettre élogieuse de J.-B. Rousseau sur son poème de *la Religion* (4), rangeait le dévot Locke parmi les fauteurs d'impiété, avec l'optimiste Pope et le sceptique Bayle. En 1754 le janséniste *Troyat d'Assigny* (5), publiant une anthologie apologétique tirée de S. Augustin, la faisait précéder d'un discours contre Spinoza, Leibniz et Locke, tous trois négateurs du péché. L'hypothèse de Locke, dit-il, apporte un nouveau renfort au panthéisme : la pensée n'est plus un être à part, c'est une modification de l'être universel, la Matière. Mais comment la matière divisible aurait-elle pu inventer les arts et les sciences qui impliquent l'unité de conception, les mathématiques qui exercent la faculté de comparaison, l'idée de l'infini ?

En 1757 encore, *Hayer* démontrant la spiritualité de l'âme (6) considérera Locke comme le père du matérialisme. Le philosophe anglais ne méritait pas cet excès d'honneur. Nous devons croire cependant, puisque les contemporains l'affirment, qu'il eut sa part

1. Dans les *Pièces philosophiques et littéraires* (1759) *Boullier* réfutera quelques nouvelles critiques de *Voltaire* contre *Pascal*. On trouvera l'indication des autres ouvrages ou des articles de journaux que les Lettres philosophiques suscitèrent dans l'édition critique de *Lanson* : Introd. t. I, p. XLIV, ou dans notre *Bibliographie*. Ils ne disent rien de plus que ceux qui nous ont arrêté.

2. Dans les *Lettres flamandes ou histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle*, Lille (Auxerre) 1752-53, 2 pet. 12 ; 2e part. Mons 1754, 12 ; éd. complète Lille 1755, 12. Il y a 14 lettres contre *Pope* et *Voltaire*, et 14 contre l'abbé *de Prades*.

3. Oct. 1735. L'auteur avait précédemment donné des *Réflexions sur l'athéisme*, à la suite du *Traité de l'existence de Dieu*, de *Fénelon*.

4. V. supra p. 292.

5. *St Augustin contre l'incrédulité*, Paris 1754, 12. *Troyat* (1696-1722) prêtre du diocèse de Grenoble, fut un des premiers rédacteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*.

6. *La spiritualité et l'immortalité de l'âme*, Paris, 3 v. 12. C'est le premier ouvrage apologétique de l'auteur, récollet (1708-80), zélé défenseur du christianisme. V. le périodique intitulé *la Religion vengée* 1757-61.

dans les progrès du matérialisme sensibles vers 1750 (1) : les ouvrages se multiplient qui reprennent patiemment les démonstrations cartésiennes et remettent sur pied les vérités premières manifestement ébranlées dans nombre d'esprits. C'est l'abbé *du Gard* (2) Docteur de Sorbonne et chanoine de Paris, c'est *Boudier de Villemair* (3), c'est l'évêque *Belsunce* (4) qui, laissant au second plan les dogmes spécifiquement chrétiens, enseignent l'*a b c* du spiritualisme. Signe des temps ; les défenseurs du christianisme débordé reculent sur les positions déistes et sont en grand nombre réduits à sauvegarder la religion naturelle. Dans une Instruction pastorale qui est un modèle du genre, l'évêque de Marseille dénonce l'invasion du matérialisme pratique, suite ou cause, il importe peu, des doctrines matérialistes.

3. — Pope déiste

Si Locke eut l'étrange destinée de devenir entre les mains de Voltaire et de ses disciples un épouvantail antichrétien, *Pope* ne passa pas d'abord pour dangereux. Et de fait son *Essai sur l'homme* est un manuel de déisme de la plus noble inspiration. Paru en 1733, il fut traduit en prose par un futur ministre, *Silhouette* (5), et en vers par l'abbé *Resnel* (6). Cependant le journal de Trévoux fit entendre quelques protestations en 1737. En 1741 Crousaz les redoubla dans son *Traité de l'esprit humain* (7), où il attaquait l'optimisme de Leibniz et de Wolf. *Louis Racine* mit ouvertement Pope parmi les écrivains malfaisants (8). Enfin l'abbé *Gaultier*, le même qui découvrit le venin des Lettres per-

1. Les œuvres matérialistes qui inspirent le plus d'horreur aux écrivains chrétiens sont : *l'Histoire naturelle de l'âme* de *La Mettrie*, 1745 et 1747, et la *Lettre sur les aveugles*, 1749.

2. *De spiritualitate et immortalitate animæ humanæ oratio*, Paris 1735, 4°. V. *Observat. sur les écrits mod.* [50], t. IV, 229.

3. *Réflexions sur quelques vérités importantes attaquées dans plusieurs écrits de ce temps*, Paris 1752, 8°. La démonstration du spiritualisme est suivie d'une courte apologie de la religion, sans valeur car elle ne s'appuie ni sur la psychologie, ni sur l'histoire.

4. *Instruction pastorale de M. l'évêque de Marseille sur l'incrédulité*, Marseille 1753, 8°. C'est l'héroïque prélat qui s'illustra pendant la peste de 1721. Il mourut en 1755.

5. Le journal de l'abbé *Desfontaines : « Observations sur les écrits modernes »*, rendit compte de cette traduction sans critiquer l'original. V. t. IV, 25 sq. et t. X. *Silhouette* (1709-67) conseiller au Parlement de Metz, maître des requêtes, commissaire du roi près la Compagnie des Indes, devint contrôleur général des finances en 1759 par le crédit de la Pompadour. Il s'intéressait aux idées. V. ses *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1742, 2 v. 12.

6. *Obs. sur les écr. mod.* t. IX, 73. V. aussi : *Nouvelle traduction en vers de l'Essai sur l'homme*, t. XVI, 63. *Resnel du Bellay* était le type de l'abbé lettré. Il fut de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions (1692-1761).

7. Bâle, 4°.

8. Dans sa réponse à *J. B. Rousseau* déjà citée, p. 300.

sanes, écrivit tout un livre pour le réfuter : *Le poème de Pope, intitulé Essay sur l'homme convaincu d'impiété* (1).

Gaultier s'étonne qu'on ait laissé un membre de l'Académie imprimer avec privilège de l'Académie une traduction de Pope dédiée au duc d'Orléans. Les ouvrages impies anonymes, comme « l'Examen sur la religion en général » (2) révèlent l'intention de ceux qu'on signe. C'est d'inculquer le principe déiste : la nature et la raison sont l'ouvrage de Dieu, les religions celui des hommes. On pourrait extraire de « l'Essai » un catéchisme dont voici les principaux points : Dieu a créé le *meilleur monde possible* pour le bonheur de *tous* les êtres, y compris les animaux. Il les conduit par des *lois générales* qui ne lui permettent pas de déranger pour quelques favoris le système de l'univers. Il faut *céder aux lois de la nature,* amour-propre, passions, qui indiquent où Dieu nous pousse. Y trouver du mal c'est en mettre dans Dieu lui-même. On voit sortir des passions les vertus : de la colère, le courage, de l'avarice, la prudence. La raison doit « être moins l'ennemi que le modérateur » (3).

Que fait Pope en niant le désordre sinon donner la main à Spinoza ? Tous les impies, à son exemple, vantent l'amour-propre comme le lien de la société, parce que, disent-ils, il se limite lui-même dans son propre intérêt. « Tel est l'emplâtre que Pope, à « l'imitation de Spinoza, cherche à appliquer au mal que doit « causer dans le monde ce principe meurtrier, qu'en suivant la « cupidité on ne fait que suivre la loi de la nature » (4). Mais dire que l'amour-propre est la source de tout bien parce qu'il est la source de la société, que la bienveillance de tous envers tous est proportionnée au degré de dépendance où nous sommes les uns à l'égard des autres, rétrécir au sens égoïste la maxime « ne faites pas à autrui... » c'est substituer la crainte à l'amour. Or sans amour comment se faire esclave volontaire ou soigner les pestiférés ?

En terminant, Gaultier lance un des premiers l'idée, qui fera son chemin, d'un immense complot tramé contre la religion, et le premier, à notre connaissance, il soupçonne les francs-maçons d'en être les auteurs.

1. La Haye 1746, 8°. J. B. *Gaultier*, né à Louviers (1685) mort à Paris (1755) fut le théologien de l'évêque de Montpellier, *Colbert*. Il combattit avec un zèle égal jésuites et philosophes.

2. Trévoux 1745, 12. Cet ouvrage, qui avait longtemps couru en manuscrit, fut faussement attribué à *Burnet* traduit par *Saint Evremond*, puis à *La Serre*. V. *Lanson*, art. cit. *R. h. l.* avr.-juin 1912.

3. P. 21.

4. P. 72.

« *Qui sait si cette société qui prend le nom de Framassons* « *n'est pas établie pour réunir dans un même corps tous les* « *sectateurs de la religion naturelle...* Le nom de Framassons « annonce un dessein de bâtir » (1). Pourquoi ce secret ? Celui qui fait le mal hait « la lumière » (2). Ils reçoivent des gens de toutes religions ; il y a parmi leurs chefs des incrédules avérés.

« Quoi qu'il en soit des framassons, toujours est-il bien certain « que l'impiété gagne à vue d'œil. *Il se forme une conspiration* « *générale contre la religion.* Les systèmes ne sont pas totalement « les mêmes, mais tous vont au même but » (3).

Si médiocre que soit Gaultier son ouvrage est intéressant par les soupçons qu'il exprime, par ce qu'il nous révèle du rôle des impiétés manuscrites ouvrant les yeux les moins avertis et précisant la portée des hardiesses imprimées, par ce qu'il montre enfin du genre d'action de Spinoza : sa spéculation hautaine a des effets terre à terre et positifs. Où sont les définitions et les théorèmes de l'Ethique, les controverses des premiers adversaires sur la substance ? le grand public paraît les ignorer. Mais il sait que la nature est bonne, que l'amour-propre est légitime. Avec une clairvoyance ennemie, Gaultier rapporte ces idées à leur principale source et saisit l'unité du mouvement d'ensemble qui entraîne les esprits.

4. - Diderot Ses tendances « matérialistes »

Si certains chrétiens s'alarmaient de l'honnête déisme de Pope, qu'allaient-ils dire à la rencontre de l'homme qui incarne le plus profondément en son siècle l'esprit de Spinoza, quoique toutes leurs « apparences » s'opposent ?

Diderot fait paraître en 1747 un petit livre autrement hardi que les Lettres philosophiques, moins spirituel certes, mais plus suggestif. Les *Pensées philosophiques* sont encore du Bayle, mais du Bayle élargi et franc, tirant vers le matérialisme et épuisant le principe de la raison souveraine. Il n'y manque aucun des couplets qui sont désormais « de style » dans la littérature antichrétienne : celui du *Dieu cruel ;* — sans aboutir formellement au panthéisme, Diderot cherche Dieu dans la nature organisée : s'il n'est pas un agent moral, il est encore le principe intelligent du bel ordre ; — celui de *l'athéisme préférable à la superstition,* celui des *passions bienfaisantes,* non seulement parce que Dieu nous les a données, mais, plus profondément, parce qu'elles sont divines, étant les lois mêmes de la Nature qui est Dieu. Puis vient

1. P. 106.
2. P. 108.
3. P. 109.

la critique audacieuse de la révélation : le St-Esprit parle bien mal pour qu'on croie à *l'inspiration littérale ;* la *formation des légendes* païennes et chrétiennes est identique ; les miracles, même accomplis sous nos yeux, sont inadmissibles car *la raison est supérieure aux sens.*

De tous les méfaits du diacre Pâris, les « Pensées philosophiques » restèrent le plus redoutable (1).

Deux ans plus tard, Diderot enhardi enseignait dans la *Lettre sur les aveugles* que le hasard est créateur. Il s'en tenait encore au mécanisme suranné qui compose la Henriade en agitant des lettres dans la nuit. Mais il concevait bientôt la matière sensible, et, dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1754), tirait de cette « sensibilité », qualité générale et essentielle de la matière, l'idée d'une évolution créatrice que les modernes ont peu modifiée (2).

Réfutateurs Les « Lettres philosophiques » suscitèrent des réfutations, pour une fois assez heureuses et d'une verve amusante. Elles étaient cependant l'œuvre de pasteurs ou de professeurs protestants ; mais ils avaient barre sur Diderot par le fait que la moitié de ses critiques portaient sur le catholicisme seul. Comme il était naturel à un Français du XVIIIe siècle et qui n'avait pas voyagé, Diderot identifie *le* christianisme avec l'église romaine, et ne se borne pas à attaquer ce qui est commun aux diverses églises, au moins à toutes les orthodoxies, mais il impute les abus ou les singularités d'une confession à « la religion du Christ » (3). Ses adversaires auront beau jeu à dénoncer cette illusion d'optique ou ce défaut de loyauté. N'oublions pas que la polémique antireligieuse n'était pas en ce temps une controverse académique, mais une lutte au couteau pour l'air respirable contre la plus formidable puissance d'oppression qui ait existé.

George POLIER, professeur d'hébreu à Lausanne, riposta sans retard aux « Pensées philosophiques » par des *Pensées chrétiennes* (4).

1. En 1752 l'abbé *de Prades* pourra écrire aux *Appelants :* « L'impie a vu « dans la capitale du royaume, au milieu d'un peuple éclairé, dans un temps « où le préjugé n'aveuglait pas, vos tours de force érigés en prodiges divins, « vos prestiges regardés, crus et attestés comme des actes du Tout Puissant « et il a dit : un miracle ne prouve rien ; il ne suppose que des fourbes adroits « et des témoins imbéciles ». *Réflexions sur l'Instruction pastorale de l'évêque d'Auxerre* 1752, p. 96 (V. infra p. 336). Les *Pensées philosophiques* furent condamnées par le Parlement le 7 juillet 1746, avec l'*Histoire naturelle de l'âme.*

2. V. *Louis Ducros : « Diderot »*, Perrin 1894, p. 317.

3. Le gaillard débridé qu'il était ne se représente guère la religion que sous les espèces d'une cagote aigre et mesquine.

4. « *mises en parallèle ou en opposition avec les Pensées philosophiques. On*

Théologien ouvert et tolérant, il est d'accord avec Diderot sur bien des points. Il lui remontre sans aigreur que les macérations et les larmes ne sont pas imposées par un Dieu de bonté mais sont commandement d'homme et invention de moines. Que la piété des uns soit austère, celle des autres souriante, qu'en conclure pour la doctrine ? Jugez-la dans sa source et non par ses tenants. La divinité des Ecritures n'est pas éblouissante, dites-vous, puisque le style en est barbare ; *Moïse* est inférieur à *Berruyer* (1). Mais c'est le fond, non la forme qui prouve. Et cependant, quel pêcheur écrirait aujourd'hui comme Jean ? On juge d'une doctrine par sa conformité avec les idées que nous devons avoir de Dieu, sa convenance avec le vrai bonheur de l'homme (2). Vous vous plaignez qu'on parle trop tôt de Dieu aux enfants. Sans doute il faut leur en parler à un âge raisonnable et raisonnablement, en partant de la vue du monde. Il faut, dites-vous, leur donner l'idée de sa présence universelle. Oui, mais pas dans nos superstitions ou nos débauches (3). — La religion naturelle, à qui toutes les autres donnent la seconde place et qui s'attribue obstinément la première, est en effet la première. — Je le veux ; mais on ne peut la *vivre* sans secours. La religion chrétienne, destinée non à la combattre mais à la confirmer, donne les forces nécessaires.

En même temps Polier juge que Diderot outrepasse parfois les droits de la raison et dogmatise, ainsi quand il ravale le témoignage des sens (4). La certitude de la vue égale celle du raisonnement. Si le prodige vu vous paraît trop irrationnel, restez dans le doute, mais ne niez pas. Vous exagérez d'ailleurs votre foi dans les syllogismes : ceux de Descartes ne vous ont pas convaincu de l'existence de Dieu. — Vous dites : les passions sont bonnes ; cette proposition générale est un *a priori* mille fois contredit par

y a joint quelques réflexions d'un autre auteur sur ces dernières ». Rouen 1747, 12. *Polier de Bottens,* orientaliste distingué, né et mort à Lausanne (1675-1759) était d'une famille originaire de la France. Protecteur du séminaire fondé par *A. Court* pour fournir des pasteurs aux églises réformées de notre pays, il fut, du fond de sa petite ville, « le véritable père des protestants français ». V. *Picheral-Dardier : « Paul Rabaut, ses Lettres à Antoine Court »*, Paris Grassart 2 v. 8°, t. I, p. 18 n. 1. Sur ses rapports avec *Voltaire,* v. *Desnoireterres* t. V, 212.

1. Cette agréable sottise, dictée par l'esprit de parti, prend une saveur particulière sous la plume du fanatique ami du naturel et de la simplicité.

2. Cette dernière réflexion est de l'auteur anonyme dont *Polier* a joint quelques pensées aux siennes.

3. Réponse très nette et très pleine, qui oppose au Dieu panthéiste le Dieu moral.

4. « *Pourquoi me harceler par des prodiges, quand tu n'as besoin pour me terrasser que d'un syllogisme* ». 180. « Moins un fait a de vraisemblance, plus le témoignage de l'historien perd de son poids ». 154.

l'expérience. Il faut distinguer le don et l'abus, « ce qui est de Dieu d'avec ce que l'homme y ajoute » (1). Ce n'est pas leur degré de violence qui les rend plus ou moins recommandables mais les objets auxquels elles s'appliquent. Il s'agit de les régler, non de les ruiner comme vous feignez de le croire.

Ce dernier point est vertement traité par FORMEY, qui fit succéder aux Pensées chrétiennes de Polier des *Pensées raisonnables* (2).

Pourquoi exalter systématiquement un mouvement de l'âme indifférent en lui-même ? Vous dites que les passions rendent capable de grandes choses, tandis que la superstition qui les gêne rabaisse l'homme et le vieillit. Mais il n'est pas de plus grande chose que la maîtrise de soi. La religion ne contraint que les inclinations déréglées, elle allume au contraire celles qui procurent la véritable grandeur. Aimer Dieu et son prochain, ce n'est pas rien aimer. — Vous poursuivez : le bonheur est d'avoir des passions fortes et qui s'équilibrent, ainsi balancer le penchant au plaisir par l'intérêt de la santé. Pure logomachie. « On peut « atteler 4 coursiers fougueux de front parce qu'un habile cocher « les met à l'unisson en leur faisant prendre la même route, mais « on ne saurait faire aller de concert 4 passions véhémentes parce « que chacune d'elles tire à soi dans une direction opposée à « celle des autres ». — Il n'est pas de vertu sans passion ; je l'admets, puisque la passion est la vie en mouvement, mais « grandeur et vertu dépendent uniquement de l'exacte subordi- « nation des passions, réglée sur celle qui règne entre les objets « mêmes de ces passions » (3).

Formey accueille gaillardement, et pour cause, les satires de Diderot contre le célibat du cloître. « Il trouvera dans la commu- « nion dont il est extérieurement membre assez d'autres abus « de cette trempe pour exercer sa plume. Mais l'évangile n'en « ressentira pas le moindre contrecoup » (4). « L'erreur des « hommes peut-elle donc rejaillir sur Dieu. S'il y en a qui soient « capables de le prendre pour un tyran, le devient-il pour « cela ? » (5). — A vous en croire, un dévot tremble de peur ou

1. P. 13.

2. « *opposées aux Pensées philosophiques, avec un essai de critique sur le « livre intitulé les Mœurs* », (an.) Berlin 1749, pet. 8°, rééd. 1756. Il y règne une bonne humeur qui en rend la lecture agréable. *Formey* excelle à relever les « à peu près » chers aux philosophes, comme le tombeau de Mahomet situé par Diderot à la Mecque. « Ce ne peut être que par le privilège d'un style extrêmement figuré qu'il parle de renverser les autels de Mahomet ». 135.

3. P. 16.

4. P. 21.

5. P. 25. Formey ne s'abstient pas des plaisanteries vulgaires sur les « tor-

brûle d'amour selon son tempérament. « Comme si tout chrétien « était nécessairement un cagot atrabilaire ou un casuiste relâ- « ché » (1). « Personne n'a-t-il jamais tenu de milieu entre « l'abbé de la Trappe et le P. Girard ? (2). Un Pavillon évêque « d'Alet, un Belsunce évêque de Marseille... appartiennent-ils à « l'une ou l'autre des deux classes dans lesquelles vous renfermez « tout le christianisme ? » (3).

Vous assimilez les miracles de *Pàris* aux miracles de J.-C. Mais l'imposture des convulsionnaires a été d'abord découverte. Les infirmes guéris n'étaient pas d'antécédents connus comme l'aveugle-né.

Formey est moins heureux contre la partie forte de l'ouvrage. A propos des légendes païennes, dont celle de Romulus est le type, il se contente d'affirmer que la légende chrétienne a une plus grande authenticité. Sur la constitution du canon, œuvre de la critique humaine, il n'apporte rien de solide, admettant implicitement que les Pères furent guidés par des règles sûres. Quand il affaiblit imprudemment la preuve de Dieu par l'ordre du monde, en disant que cet ordre ne troublerait pas beaucoup Spinoza qui le conçoit nécessaire, il comble par avance les vœux de Diderot.

En somme, s'il effrite la première partie des Pensées où éclate la passion de l'antichrétien, il laisse intacte la plus solide, celle qui est fondée sur l'histoire, non sur des spéculations ou des sentiments.

Après les Pensées raisonnables, on vit les *Pensées anti-philosophiques* du pasteur vaudois ALLAMAND (4).

Elles sont pittoresques et pleines de bon sens. L'auteur secoue avec vigueur les paradoxes du philosophe et le ramène à l'équité

tures » monacales. Aujourd'hui « il n'y a guère d'embonpoint mieux condi- « tionné ni de visage plus fleuri que celui des reclus et des recluses. Les folies « des Flagellans n'étaient après tout qu'une mommerie où le plaisir passait de « beaucoup la douleur ». 24.

1. P. 35.

2. Jean Baptiste *Girard* S. J. (1680-1733) recteur du séminaire des aumôniers de la marine à Toulon (1728) avait séduit une de ses pénitentes, *Catherine Cadène*, jeune fille d'une rare beauté. Les deux frères de cette dernière, l'un dominicain, l'autre prêtre, incriminèrent la morale relâchée des jésuites. Le scandale fut grand.

3. La mémoire du janséniste *Pavillon* est encore vénérée à Alet (Aude), comme celle du jésuite *Belzunce* à Marseille. Il est douteux que Diderot ait connu beaucoup de chrétiens authentiques. V. *André Hallays : « Le Pèlerinage de Port-Royal »*, Paris 1909.

4. La Haye 1751, 12 (an.). L'auteur écrivit aussi contre *d'Holbach : l'Anti-Bernier*, 1770. V. infra c. X, § 4. D'abord précepteur à Paris, *Allamand* avait écrit à l'instigation de *Saint Florentin* une lettre contre les assemblées de religionnaires. Rentré dans son pays, il fut pasteur aux Ormonts sa patrie, à Bex, à Corsier, enfin professeur de grec à l'académie de Lausanne jusqu'à sa mort (1784). Il a correspondu avec *Voltaire*. V. *Picheral-Dardier* o. c. t. II, 123 n.

avec une bonhomie suisse qui amuse. En disant : J.-C. contredit Moïse, on eut raison de le châtier, Diderot croyait peut-être porter un coup fourré à la religion d'Etat de son pays, mais quoi, c'est lui qui s'enferre. Il suffit de le prendre au sérieux et de lui demander : « Pourquoi donc écrivez-vous des Pensées philosophiques ? » (1).

Sa mauvaise querelle sur le manque d'art de la *Bible* appelle la bourrade que voici : « Quoi, le St-Esprit a trop d'esprit pour « avoir dicté la Bible ? Que ne dites-vous aussi : il y a plus d'art « et plus de symétrie dans le moindre parterre du Bd St-Antoine « que dans tout le côteau et toute la plaine de Champigny, donc « c'est quelque mauvais jardinier qui a dressé ce côteau et cette « plaine-là ! Je sais ce qu'il vous faut ; des allées de sable, des « bordures de bouis... grand bien vous fassent ! il y en a tant et « plus dans le jésuite Berruyer et ailleurs ». Diderot sincère aurait contresigné sa conclusion : « la nature qui est hors de nous s'entend avec celle qui est en nous » (2).

On ne déclame que contre les mauvaises passions, mais c'est cela qui donne de l'humeur aux philosophes. Accourez Céladons et Don Quichottes dont les grandes passions font des héros. Les arts fleurissaient-ils en Allemagne plus qu'aujourd'hui, au temps des passions fortes, avant la trêve de Dieu et la paix publique du XVe siècle ? Sont-ils dans leur fleur chez les Hottentots ?

Vous demandez un bon syllogisme plutôt que des faits. « Si « vous n'en voulez qu'aux miracles de l'abbé Pâris, je les aban- « donne à votre belle humeur ; ils pourront embarrasser les « molinistes quand, réitérés et variés à l'infini, en toute occasion, « sans préparation et dans les 3 parties de notre hémisphère ils « les auront converties au jansénisme ». Leurs partisans et vous posez en fait qu'ils sont semblables aux miracles de J.-C. Eux concluent qu'ils sont vrais, vous qu'ils sont tous faux. « Le posé en fait est le même des deux côtés, quelle des deux conséquences est la plus pitoyable ? » (3). Les miracles de Pâris ont marqué la décadence de son parti ; ceux de J.-C. son triomphe (4).

La *Lettre sur les aveugles* ne suscita pas de riposte immédiate. Diderot ayant été emprisonné, l'intervention du bras séculier parut peut-être une réponse suffisante.

1. P. 58. *Diderot* contredisant Moïse, et celui des Hébreux et celui de Paris, devait en effet trouver bon son emprisonnement à Vincennes.
2. P. 63.
3. P. 66.
4. Les idées de Diderot sur le miracle ont été aussi réfutées par *Vernet*, au t. IV de son apologie, p. 247. V. infra p. 350.

En 1759 *Boullier* inséra dans ses « Pièces philosophiques et littéraires » des *Observations*, où il soutenait que la beauté de la Nature apparaîtrait même à un aveugle par les sens autres que la vue, dans l'harmonie des sons, dans les rapports géométriques, le mécanisme des organes. Il y pourrait trouver la preuve de Dieu (1). Le témoignage des voyants lui suffirait à la rigueur : il conçoit bien l'astronomie et les lois de la lumière sur un simple témoignage. L'aveugle sera même plus naturellement spiritualiste que le voyant, car connaissant moins de qualités de la matière, il sera moins enclin à croire qu'elle pense (2).

5. — Toussaint et la morale indépendante

Si le scandale causé par les opuscules du père de l'Encyclopédie s'explique aisément, la réprobation soulevée par le livre des *Mœurs* nous étonne. C'est un honnête recueil de réflexions morales assez médiocres. On n'ose pas, à propos de *Toussaint*, rappeler La Bruyère ou Nicole ; il est vraiment trop loin d'eux. Seulement ce médiocre, placé en plein courant du siècle, traite de la morale comme si elle se suffisait à elle-même, et, avec la même énergie que ses chefs de file, réhabilite la nature et « canonise les passions » (3). Sans lui consacrer de réfutation en forme, presque tous les apologètes lui décocheront quelques traits.

Formey (4), après avoir critiqué Diderot, s'en prend à ce moraliste qui insiste avec une complaisance suspecte sur l'amour et ses plaisirs, et qui laisse entendre qu'il rejette la révélation. « On « dirait que l'expérience a démontré que les hommes peuvent « avoir des mœurs sans le secours de la révélation et c'est pour- « tant tout le contraire ; car *il ne s'agit pas de quelques parti-* « *culiers ; il s'agit des nations entières* dont personne n'ignore « l'état corrompu avant le christianisme. C'est un étrange artifice « que celui dont les déistes se servent perpétuellement. *Ils em-* « *pruntent de la révélation ce qu'elle a de plus beau,* de plus « pur, de plus lumineux et vous disent ensuite : voilà la nature... « elle vous suffit, vous n'avez pas besoin de la religion. Et d'où

1. C'est l'avis de P. *Villey :* « La cécité n'apporte aucun argument inédit en faveur de l'athéisme... comme si les yeux étaient nécessaires pour mesurer ce qu'il y a d'ordre dans la nature ». — *A propos de la Lettre sur les aveugles.* R. du XVIIIe siècle, oct.-déc. 1913, p. 427.

2. *Boullier* croit que la Lettre a pour objet de rendre douteuses les vérités géométriques. Hormis l'hypothèse matérialiste, l'idée de Diderot est qu'il faut croire la raison plutôt que les sens, puisque l'aveugle ordinaire à qui l'on rend la vue ne reconnaîtra pas un cercle ou un cube qu'il connaît par le seul toucher, tandis que l'aveugle géomètre les identifiera plus aisément.

3. L'expression est de *Belsunce,* dans son *Instruction pastorale* de 1753. Le 6 mai 1748 le Parlement avait condamné « les Mœurs ».

4. *Essai de critique sur le livre des Mœurs,* à la suite des *Pensées raisonnables.*

« ont-ils tiré ces règles admirables, ces principes salutaires si ce « n'est de l'évangile ? » (1).

6. — Buffon et la physique indépendante

Au moment où « les Mœurs » libéraient la morale, *Buffon* affranchissait ce qu'on appelait d'un terme général « la physique ».

Le 15 janvier 1751 la Sorbonne censure 14 propositions de l'*Histoire naturelle* et demande une rétractation. Le 12 mars, le savant donne par lettre des « explications » sur les points censurés : il avait fait une pure supposition philosophique. Le 4 mai la Sorbonne se déclare satisfaite. Mais l'abbé *Duhamel* (2), outré de cette complaisance, publie les *Lettres d'un philosophe à un Docteur de Sorbonne sur les explications de M. de Buffon* (3) pour s'étonner « qu'il se tienne constamment dans les bornes du « déisme... que la Faculté n'entreprenne pas de l'en faire sortir « et ne lui apprenne pas à parler et à penser, leçon dont il a « grand besoin, car il s'en faut de beaucoup qu'il ne connaisse « toutes les choses sur lesquelles il entreprend de décider » (4).

Tel est le ton sur lequel les hommes d'Eglise parlent encore des savants.

Duhamel dénonce les erreurs sans les réfuter. Son ouvrage est fait pour blâmer les juges tout autant que le condamné.

Mais l'oratorien DE LIGNAC (5), sans culture préalable autre que la connaissance de la Genèse, eut le beau courage d'écrire une réfutation générale de Buffon, la plus complète qui ait paru (6). L'ignorance du public sur des matières aussi neuves que la formation de la terre excuse l'audace de l'abbé, puisqu'on attribua sérieusement son ouvrage à Réaumur.

1. Ce reproche soulève un problème insoluble. Il est à jamais impossible de savoir si, sans le christianisme, le philosophe ancien qui hésitait à soigner un esclave malade, fût devenu au cours des siècles *St Vincent de Paul* ou *Lincoln*.

2. Né à Lille en 1700, mort en 1769, plus connu comme auteur des *Lettres flamandes* (1752).

3. Strasbourg 8° s. d. (1751) an. ; rééd. 1754.

4. P. 110.

5. *Le Large*, abbé de Lignac (1710-62) resta fidèle à *Descartes*, au temps où le sensualisme triomphait. Il a écrit une *Métaphysique tirée de l'expérience*, Paris 1752, 12, un *Examen sérieux et comique des discours sur « l'Esprit »*, Amst. 1759, 2 v. 8°, contre *Helvétius*, et *Le témoignage du sens intime et de l'expérience opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes* Auxerre 1760, 3 v. 12, contre les *Encyclopédistes* et contre le déterminisme en général. C'est un esprit de valeur, digne de l'Oratoire, qu'il quitta pour des raisons inconnues. V. *Ollé-Laprune : « Malebranche »* t. II, 209. *Le Goff :* Thèse, Paris 1865.

6. *Lettres à un américquain sur l'histoire naturelle générale et particulière de M. de Buffon*, Hambourg 1751, 3 v. 16 (an.). Sur ces controverses pseudo-scientifiques, v. *Mornet : « Les sciences de la nature en France au* XVIIIe *siècle »*, Colin 1911, in-16.

Dans ce conflit deux méthodes se heurtent : celle d'observation, celle d'autorité (1) ; et deux philosophies, le naturalisme et le supranaturalisme, s'affrontent sans issue. Lignac voit nettement les tendances a-religieuses de la science nouvelle : ne faire intervenir aucune cause hors de la nature, c'est-à-dire omettre l'hypothèse Dieu, observer simplement les faits sans se préoccuper des autorités antérieures, exténuer les différences entre les êtres, pour montrer le passage de l'un à l'autre par des gradations insensibles, fortifier le matérialisme en expliquant généralement le supérieur par l'inférieur, notamment en favorisant l'hypothèse de la génération spontanée (2).

La lutte essentielle se livre autour du Déluge. Les observations de Buffon l'ont conduit à penser qu'il fallut des milliers d'années pour constituer les terrains ; l'amalgame de débris d'animaux avec les roches ne peut être l'œuvre d'une inondation passagère ; l'origine et la disparition de cette masse d'eau serait d'ailleurs inexplicable. Tous les terrains à fossiles, y compris les terrains montagneux, ont été déposés par la mer. Leurs inégalités proviennent de l'action des vents et des marées. La mer, rongeant ses bords et son fond, a lentement mêlé des éléments minéraux avec des déchets organiques. C'est parce qu'elle creuse son lit qu'elle a découvert les montagnes. Son travail d'érosion est bien visible sur les côtes : un trou de 16 pieds dans la falaise du Tréport est effacé en 30 ans. La force des courants qui la traversent est telle que nous trouvons dans notre sol des fougères apportées des Indes.

A cet essai, encore bien boiteux, d'une explication naturelle, de Lignac oppose l'hypothèse d'une dilution générale de la surface terrestre par le Déluge, balayant tout ce qui a vie. Avec ces matériaux de l'ancien monde Dieu en reconstruit un nouveau, auquel il donne des aspérités pour marquer que c'est une terre de châtiment (3).

1. Le temps énorme que demande le système de *Buffon* sur la formation du monde prouve sa fausseté. Buffon ne doit pas se donner cent mille ans de plus. « *Qui vous le défend ? la révélation ;* ce que Dieu vous déclare lui-même dans « ses livres saints, que les poissons n'ont point existé avant que la terre fût « hors des eaux et qu'elle fût revêtue d'arbres et de plantes ». 20.

2. *Buffon* ne vise pas à renverser le christianisme, mais « les matérialistes regardent son énorme préface comme l'anti-Polignac et comme le rétablissement de l'épicurisme. Ils ont tort assurément ». 5. Le hasard d'Epicure était remplacé par l'attraction.

3. N'oublions pas que jusqu'aux temps du romantisme la montagne, qui est pour nous source de joie et de beauté, ne laisse à nos Français qu'une impression de terreur. Dans la vallée, — car ils ne montent pas sur les sommets, — ils ont littéralement *peur* de voir les rocs « pendants » leur tomber sur la tête. Voir à ce sujet la curieuse inscription en vers gravée par deux fonctionnaires

Sur ce problème des montagnes, les arguments des deux auteurs portent à faux comme des coups d'aveugles, parce qu'ils ne soupçonnent pas les convulsions et les plissements de l'écorce terrestre. Buffon rapporte les failles au dessèchement du sol. Mais pendant qu'il s'exténue à expliquer les hauteurs par l'usure des siècles, Lignac les construit lestement à coups de miracles ; et, par le même procédé, il assemble et fait disparaître les eaux diluviennes.

Bien plus que les apologies théologiques, une telle défense de la Genèse mettait à nu la faiblesse du christianisme traditionnel, au moins sur des questions où l'autorité n'a que faire et où ses docteurs s'obstinaient à dogmatiser.

7. - Montesquieu l'impie

Le progrès de l'irréligion ouvrit les yeux sur des impiétés jadis inaperçues. *Montesquieu* et *Bayle* excitèrent chez certains ecclésiastiques des colères d'autant plus véhémentes qu'elles étaient plus tardives. L'abbé J.-B. *Gaultier* constate avec douleur que les *Lettres persanes* n'ont été flétries par personne : « je ne puis « l'attribuer qu'aux circonstances du temps où elles ont été pu- « bliées. Alors, on ne pensait qu'à la bulle Unigenitus. A la faveur « des troubles qui nous agitaient, les impies ont écrit et on les a « négligés. On sent aujourd'hui combien on leur a laissé prendre « de terrain et l'on commence à en être alarmé » (1).

Pour le cas où l'on voudrait censurer ces dangereuses Lettres, Gaultier en extrait le venin. Sa critique ressemble au rapport d'un censeur chargé de relever des propositions téméraires. Il a un œil de lynx pour les discerner, là même où nous n'en verrions pas. Il essaie de les réfuter, mais c'est en opposant une affirmation à une autre. Les attributs de Dieu ne se concilient pas. — Si, mais nous ignorons comment. — Le monde a vraisemblablement plus de 6.000 ans. — La Bible ne le dit pas. — Les modernes ont mieux débrouillé que Moïse la formation du monde, par la mécanique. — Le *fiat* est bien plus noble. — Le célibat religieux nuit à la population. — « A de tels discours, que répondre ? rien du tout : avec des pourceaux on se tait » (2).

Dans son excellente *Instruction pastorale* de 1753 (3), si vive, claire et concentrée, *Belsunce* s'en prend très particulièrement à

du XVIIIe siècle sur un rocher de la vallée de *Gavarnie*, un peu en amont du pont Napoléon.

1. *Les Lettres persanes convaincues d'impiété* s. l. pet. in-12, 1751, p. II.

2. P. 103.

3. *Instruction pastorale de Mgr l'évêque de Marseille sur l'incrédulité*, Marseille 12.

Montesquieu dont il cite les livres à côté d'œuvres matérialistes comme « l'Histoire naturelle de l'homme ». C'est que quelques-unes de ses thèses sont aussi redoutables que l'apologie des passions ou la négation de la loi morale, particulièrement celle de la relativité des religions à l'égard du climat. Comme si le christianisme n'avait pas fleuri aux lieux où Mahomet règne ! L'évêque fait aussi bonne justice de la naïve légende des sauvages heureux, sur laquelle ont vécu nos philosophes et leur descendance. Il en excepte au moins les femmes des Indiens qu'on brûle sur le bûcher de leurs époux.

8. — Mirabaud et la thèse de l'illusion

Un autre Gautier, prêtre de la congrégation de St-Sauveur, qui devint professeur de mathématiques et d'histoire des Cadets de Stanislas, dénonça un manuscrit qu'il appelle *le Celse moderne* et qui circulait au moins depuis 1740 sous le titre de : *Existence de la foi chrétienne*, ou *Motifs pressants pour exciter la foi des chrétiens et pour leur en faire fréquemment produire les actes*. M. Lanson l'a identifié avec les Opuscules de *Mirabaud*, publiés par *Naigeon* en 1769 : « *Opinions des anciens sur les Juifs, Réflexions impartiales sur l'évangile* » (1). Cet ouvrage est une critique très fouillée de tous les points faibles des évangiles. C'est, à notre connaissance, le relevé le plus complet qu'on en eût encore fait à l'usage de notre public. Gautier ne se méprend pas sur les mérites de l'auteur. « Il a, dit-il, plus de finesse que « Collins, plus de profondeur que Woolston, plus de méthode que « Tyndal » (2). Il infirme d'abord la valeur historique du N. T. en exploitant *Mill* et *Dodwell* (3), il passe à l'examen du fait, douteux pour toutes les raisons qu'il énumère (4), à l'examen du dogme qui tombe avec le fait ; la morale de J.-C. n'est pas nouvelle, ses prédictions sont rédigées après l'événement, ses raisonnements sont faux ou captieux.

1. Lond. 8°. V. *Lanson*, R. h. l. avr. 1912. On sait que *Mirabaud* (1675-1760) ancien militaire, ancien oratorien, fut précepteur des filles de la duchesse d'Orléans et secrétaire perpétuel de l'Académie (1742). *D'Holbach* publia sous son nom le *Système de la nature*.

2. *Réfutation du Celse moderne, ou Objections contre le christianisme avec des réponses*, Lunéville et Paris 1752, 12 p. III, rééd. 1765, 8°. Cette réfutation, trop faible, avait été interdite à Nancy (V. Quérard).

3. Le Nouveau Testament de *Mill* était précédé de *Prolégomènes* utiles pour l'histoire du Canon. — Henry *Dodwell* (1641-1711) théologien, quelques années professeur d'histoire à Oxford (1688-91) avait publié en 1681 une dissertation sur les fragments de Sanchoniaton, et en 1682 des *Dissertations sur S. Cyprien*, où il plaçait la rédaction des évangiles sous Trajan.

4. L'obscurité de J.-C., le refus des juifs de croire en lui, le silence inouï de Philon et de Josèphe, qui parle pourtant de Jean Baptiste, l'absurdité criante de l'histoire des mages etc...

Gautier répond faiblement à l'objection tirée des deux généalogies du Christ : les juifs, dit-il, ne se sont jamais prévalus de leur désaccord, il est donc imaginaire. Matthieu a sans doute omis des générations que ses contemporains connaissaient (1). En présence des doutes que fait naître la constitution tâtonnante du Canon, il affirme hardiment : le canon date du jour où Jean écrivit son évangile pour compléter les synoptiques connus depuis 30 ans (2). Quand Mirabaud reproche à Jésus d'avoir renversé les lois en soustrayant la femme adultère au châtiment prescrit, il répond que les pharisiens n'avaient pas le droit légal d'être ses juges. La critique et la réponse portent bien la date d'un temps étranger aux choses de l'âme (3). Pour prouver que Jésus était connu sous Claude à Rome, il invoque Suétone et Tacite qui le montrent connu sous Néron (4).

Mais il se relève quand Mirabaud, préludant aux exagérations énormes mais plaisantes de Voltaire, s'exerce à ravaler les Juifs, la nation la plus méprisable, d'une imbécile crédulité (5). Il les montre austèrement prosternés devant le seul vrai Dieu au milieu de l'effroyable corruption des autres peuples. L'accusation de fanatisme, portée contre eux par des païens pleins eux-mêmes de superstitions, n'a aucune valeur.

Mirabaud faisait une large part à l'hypothèse de l'illusion : les miracles du Christ n'ont peut-être existé que dans l'imagination des disciples. A quoi Gautier répond : les dons de l'Esprit que Paul réglemente chez les Corinthiens (6) ne sont pas une illusion ; de même sa conversion et ses propres miracles qu'il invoque. Il voit le parti que l'on peut tirer des épîtres incontestées, qui renferment, dit-il, les mêmes dogmes et la même morale que les évangiles (7). L'adversaire connaît bien la voie d'eau de la barque chrétienne : l'intervalle qui sépare les faits évangéliques de la rédaction des évangiles, et il essaie de l'élargir. Gautier la bouche aussitôt avec les épîtres.

Tout compte fait, l'ouvrage de Mirabaud marque un progrès de la critique : la thèse de l'illusion fait son chemin dans les esprits.

1. C. 3.
2. C. 2.
3. C. 11.
4. C. 7.
5. *Mirabaud* est presque toujours sérieux et fort. *Gautier* ne le rappelle qu'une seule fois à l'exactitude. Jésus a refusé 2 fois de faire des miracles devant les pharisiens. « Cependant le Celse moderne assure que la demande des pharisiens y est plus de 10 fois. Il y a des gens qui ont, pour ainsi dire, une imagination à facettes ». 152.
6. 1 Cor. 14.
7. C. 5.

Il admet bien encore l'imposture chez les premiers chrétiens, mais elle était sans malice. « Le zèle de religion est capable de rendre « les hommes de mauvaise foi sans avoir de remords, souvent « même *sans s'en apercevoir*, et les auteurs de ces faux évangiles « en ont peut-être attesté la vérité par leur sang » (1).

Mais d'aucun côté le problème n'est pris largement. L'attaque affirme l'illusion, plus qu'elle ne la démontre par une analyse psychologique un peu poussée. La défense ne s'entend pas mieux à porter le débat dans le monde de l'âme et de la vie, à montrer par exemple comme le fera l'apologétique moderne, les phénomènes de régénération spirituelle « au contact de la personne du Christ ». Nous restons dans le domaine des idées et dans le cercle de la discussion historique, dont on sort par un acte de foi religieuse ou philosophique. La réfutation du Celse moderne est ce que peut donner un chrétien de bon sens et de culture moyenne en 1750. Il peut jeter à bas les exagérations où le parti pris entraîne les incrédules, mais il n'ébranle pas le fondement de leur critique.

Nous trouvons chez Gautier une nouveauté cependant ; c'est son admirable modération. Il supporte les blasphèmes et les sarcasmes les plus outrageants, sans perdre un moment son sang-froid. Cela prouve combien l'éducation de la sensibilité chrétienne et de la tolérance est avancée chez quelques bons esprits. Car le livre qu'il réfute est, nous l'avons dit, redoutable.

9. — Bayle. Nouvelles attaques

Si les succès de l'impiété valaient à Montesquieu des attaques rétrospectives, il ne faut pas être surpris de voir fleurir entre 1730 et 1750 toute une littérature anti-baylienne. Après la Théodicée de Leibniz, il s'était fait autour de Bayle ce silence relatif qui se prolonge communément une dizaine d'années après la mort des grands hommes. Les protestants avaient dit ce qu'ils avaient à dire, les catholiques dans leur ensemble n'ouvraient pas encore les yeux. Le silence régna vingt ans, bien faiblement troublé à deux reprises par les réfugiés *David Durand* et *Philippe Naudé*. Le premier établit par l'exemple de Vanini que Bayle raisonnait quelquefois sur des faits douteux. Bayle cite en effet le philosophe athée pour prouver que l'athéisme peut faire un honnête homme et la raison pure un martyr. Vanini ne fut l'un ni l'autre (2).

1. P. 19.

2. *Durand* (1680-1763), fils d'un ministre de Sommières (Gard) fut pasteur de l'Eglise de la Savoie à Londres et membre de la Société royale. Polygraphe estimé dans son milieu, il publia des Sermons, des Traductions d'auteurs latins, une utile édition de Télémaque avec les passages grecs et latins imités, des ouvrages d'histoire, une Dissertation sur la poésie française etc... Sa cri-

Le second réfuta le *Commentaire philosophique* et défendit l'intolérance (1).

Les catholiques ouvrent les yeux

En 1728, Houteville ménage encore le grand critique mais on le sent alarmé. Sans doute Bayle n'est pas un ennemi, mais enfin « il cherchait plutôt à multiplier qu'à lever nos doutes » (2). En 1732 le P. *Merlin* S. J. professeur de théologie, annonce enfin une réfutation générale du Dictionnaire, où il s'est réservé les matières sacrées. Il en donne un fragment : la *Réfutation des critiques de M. Bayle sur S. Augustin* (3), où il se préoccupe de montrer qu'Augustin n'est pas janséniste, sans aborder les questions brûlantes comme sa controverse avec les Manichéens sur le problème du mal. En 1737 c'est une *Apologie de David* (4), en 1738 une *Dissertation sur les miracles contre les impies* (5), et, entre temps, dans le journal jésuite, 13 « défenses », « examens » ou « réflexions » sur des points particuliers du Dictionnaire (6).

L'abbé Laurent Josse *Leclerc* lançait aussi une *Lettre critique sur le Dictionnaire de Bayle* (7).

En même temps que les catholiques s'éveillent ainsi, les protestants se réveillent, mais aucun ne vaudra les adversaires de la première heure.

Au moment où les Lettres philosophiques donnent le modèle de la littérature appropriée au goût du jour, *Crousaz* assène un énorme et indigeste in-folio sur les pyrrhoniens en général et sur

tique de *Bayle* est intitulée : *La vie et les sentiments de Lucilio Vanini*. Rott. 1717, 12 (an.). On peut lui accorder que Vanini emprisonné fit tout pour échapper au supplice, ce qui n'est pas le fait des martyrs ordinaires. V. *Pensées sur la comète* t. I, 356.

1. *Réfutation du Commentaire philosophique* Berlin 1718, 8°. V. supra p. 169. La seule critique un peu importante de Bayle dans cette période est l'œuvre de l'allemand *Buddée : « Theses theologicæ de atheismo et superstitione »*, Iéna 1716, 8°, *tr. fr.* en 1740. V. *Acta erud.* 1716, p. 549, J. sav, 1717, p. 316.

2. *Discours sur les apologistes* éd. cit. 306. Bien des années plus tard un naïf, *Dubois de Launay*, dans sa *Nouvelle analyse de Bayle*, nous offrira encore un Bayle bien pensant. On y voit « qu'il ne croyait point dans le cœur toutes ces erreurs abominables qu'il débite et qu'il paraît enseigner ». *Migne*, Dém. év. [9], t. VI, 605.

3. Paris 1732, 4° ; rééd. *M. Trév.* 1736 p. 2605-16 ; et 1737 sous le titre de *Véritable clef des ouvrages de St Augustin*. Paris 2 v. 4°.

4. Paris, Chaubert 12.

5. S. l. 12. (V. *Mém. Trév.* 1742 p. 355, 1003, 1603).

6. *Apologie d'Arnobe*, 1736 p. 933, 1050 ; — *Examen d'un raisonnement attribué par Bayle à Origène, ib.* 1077 ; — *Apol. de Lactance, ib.* 1220, 1400 ; — *Dissertation sur la polygamie des patriarches, ib.* 1591 ; — *Défense d'un passage de S. Basile, ib.* 2816 ; — *Déf. de Chrysostome*, 1737 p. 351, 516, 917, 2050 ; — *Apol. des SS. PP. en général, ib.* 2077 ; — *Réflexions sur l'article d'Abel*, 1738 p. 678 ; — *de Caïn*, 821 ; — *d'Abraham*, 1601 ; — *d'Elie* 1783 ; — *de S. Bernard*, 581, 1710.

7. La Haye (Paris) 1732, 12.

Bayle en particulier. Son *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne* (1) est aussi prolixe et confus que les œuvres du grand douteur, avec cette aggravation que de l'effroyable fatras ne se dégage aucune idée neuve. Très inférieur à Jaquelot, il n'utilise pas tous ses arguments. Un seul est développé avec un peu de force : l'expérience dément les déductions *a priori* de Bayle (2). Le christianisme est, dit-il, incompatible avec la tolérance. — Elle règne pourtant en Hollande, pays chrétien. — La religion est sans action sur la conduite. — « Veut-on savoir quelle a été « l'influence des sectes de la religion naturelle sur les mœurs et « sur le bonheur de la société chez les païens mêmes... qu'on se « donne le soin de s'en instruire dans l'histoire » (3). Malgré l'honorable exception de quelques athées vertueux, nous constatons autour de nous que le manque de religion va de pair avec la licence. Bayle nous oppose les Vénitiennes, bonnes chrétiennes et débauchées. Athées, elles feraient pis. — Il affirme gratuitement que l'athée aurait un plaisir inexprimable à faire le bien. Pourquoi, grands dieux, s'il devait pour cela fouler aux pieds ses penchants ?

Toutes ces réponses ne sont certes pas péremptoires, mais Crousaz a bien vu que Bayle est un Zénon de cabinet, jouant avec les idées, et qu'il n'est qu'un moyen de réduire ses « paradoxes » sur le christianisme antisocial, les idées sans force, la liberté : les confronter à l'expérience. Seulement Crousaz est illisible. Depuis 30 ans et plus, la faute de tactique la plus grave que puisse commettre un défenseur de la foi c'est de faire gémir les presses sur un in-folio.

Pendant que le *journal de Trévoux* réhabilitait les Pères calomniés par Bayle, un jésuite, le P. *Le Febvre,* préparait un réquisitoire impitoyable destiné à convaincre enfin les catholiques abusés. Il parut en 1737 sous le titre de *Bayle en petit, ou Anatomie de ses ouvrages. Entretiens d'un docteur avec un bibliothécaire et un abbé* (4). Il fut réimprimé l'année suivante et augmenté en 1747.

1. La Haye, 1733 fol.
2. Part. III, sect. 14.
3. P. 720.
4. S. n. n. l. (Douay) 12. V. *Trév.* 1738, p. 1109 et *Nouv. Mém.* de l'abbé *d'Artigny,* t. II, 272. *Le Febvre* (1694-1755) enseigna la philosophie à Douai, dirigea le séminaire de Beuvrages et mourut à Valenciennes. *Raynal* reconnaît qu'il a souvent raison dans sa « maussade critique », « mais comme un sot peut l'avoir avec un homme d'esprit... un docteur avec un philosophe ». *Corresp. de Grimm* etc... éd. Tourneux, t. I p. 81 sq. La *Bibliothèque française,* journal indépendant, se moque de l'idée que Bayle est dangereux : « Nous ne pouvons résister à la tentation de croire que tout cela n'est qu'une ironie ». [61] 1739, t. 28 p. 290.

Le bibliothécaire tire pudiquement le rideau sur le *Dictionnaire critique* à l'arrivée du docteur. Celui-ci fulmine contre les ouvrages de Bayle, mais l'autre de répliquer : ils ne doivent pas être si pernicieux, « autrement se pourrait-il faire que nul de ses « lecteurs ne se fût récrié, ne les eût dénoncés aux évêques et « n'eût tâché de les faire proscrire ? » (1). Le docteur affirme bien que les vrais catholiques ont jeté les hauts cris, témoin l'auteur des *Abus de la critique en matière de religion.* — Oui, mais les évêques ne l'ont pas interdit.

Le docteur dessille les yeux de l'abbé, et leurs entretiens nous apprennent que Bayle est obscène, pyrrhonien, mauvais critique, mauvais raisonneur. C'est sur le ton d'un capucin, non d'un jésuite, que Le Febvre appelle ses ouvrages « un repaire affreux de reptiles impurs » (2). « On dirait qu'il a voulu que ses livres « fussent comme le répertoire de toutes les ordures *(pour ne rien « dire de pis)* dont les libertins d'une certaine trempe assaison- « nent leurs conversations » (3). C'est un aventurier, un nouveau Rabelais, plein « de raisonnements louches, de sophismes grossiers » (4).

A vrai dire Le Febvre ne le réfute guère, mais sa diatribe est un témoignage intéressant du revirement qui s'opère chez les chrétiens catholiques et aussi de l'action persistante de Bayle sur les mondains (5).

L'élan était donné, les censures sinon les réfutations se multiplient (6). En 1740 paraît la traduction française des *Theses de*

1. P. 10.

2. P. 25. *Raynal* disait du livre de *Le Febvre :* « l'esprit monacal s'y fait sentir à chaque ligne » loc. cit.

3. P. 15.

4. P. 243.

5. V. les joyeux compagnons qui veulent entraîner avec eux *l'Anti-Bayle* (Le Febvre) pour le tourner en dérision (3e entretien). « L'Anatomie » fut réfutée dans les *Lettres chinoises ;* Le Febvre y est traité « d'avorton théologique ». Il riposta par 2 réponses : *Clef du cabinet de Verdun,* mai 1741 et sept. 1742. A la 3e édition de son ouvrage, il ajouta des *Entretiens sur la raison, suite de la critique des ouvrages de Bayle,* Paris 1747, 8°. La véracité divine, qui nous garantit l'existence des objets extérieurs, nous garantit aussi la vérité des mystères.

6. A côté des critiques que nous étudions il faut mentionner : en 1740, *Jamet : « Lettres critiques sur le goût et la doctrine de Bayle »,* 8° ; « *Promptuaire de la métaphysique du Dictionnaire de Bayle* », s. l. 12. 1743, André-Joseph *Panckoucke : « Essais sur les philosophes ou les égarements de la raison sans la foi »,* Amst. 12 ; 1745 et 1749, *Polignac : « Anti-Lucrèce »,* 2 v. 8° ; 1753. — *Anonyme : « La folie des prétendus esprits forts, des impies, des indifférents et des séparatistes dévoilée par divers auteurs »,* Berlin, 2 v. 12. C'est une anthologie apologétique contre les incrédules et les protestants. Elle contient une réfutation du paradoxe de l'athéisme préférable à la superstition. Si jusqu'à présent les effets de la superstition ont été plus fâcheux que ceux de l'athéisme, c'est que les athées sont peu nombreux. La superstition n'affaiblit pas comme l'athéisme les fondements de la société (t. I).

atheismo et superstitione de *Buddée,* dirigées à la fois contre Bayle et contre Spinoza (1) ; en 1748 deux in-folio de *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle* par l'abbé Louis Philippe *Joly* (2). Ce sont des observations de détail qui laissent entières les idées du livre. Joly n'ose pas s'attaquer aux grands sujets, surtout pas au plus grand, le problème du mal ; il se contente de renvoyer aux réfutateurs précédents. Nous rencontrerons ainsi plus tard des réfutateurs de Voltaire qui croiront ruiner son action en pointant ses erreurs de dates.

Chauffepié (3) insère dans divers articles de son *Dictionnaire* cette critique des idées bayliennes qu'on cherche vainement dans Joly. A l'article *Pyrrhon,* il démasque la fraude de Bayle vantant le pyrrhonisme comme le vestibule de la foi (4). A l'article *Manichéens* il s'efforce de montrer que le manichéisme satisfait moins la raison que l'unité de Dieu. Pour qu'une hypothèse soit bonne, Bayle demande justement : 1° — que les idées en soient distinctes ; 2° — qu'elle rende raison des expériences. Or l'existence de deux principes n'est pas une idée distincte. Une hypothèse plus satisfaisante que la construction en commun d'un monde où les deux principes mêlent du leur, serait la division du chaos en 2 domaines où chacun règnerait séparément. D'autre part l'expérience ne semble pas montrer une proportion exacte de bien et de mal dans le monde.

Le mal, dit Bayle, compromet les perfections de Dieu. — Il n'y a sur ces perfections d'autres nuages que ceux qu'élève notre ignorance. Les révolutions de Jupiter et de Saturne sont plus longues. Pourquoi ? Dirons-nous que c'est un désordre ? la ques-

1. « *Traité de l'athéisme et de la superstition, avec des remarques historiques et philosophiques, tr. en fr. par L. Philon et mis au jour par J. Chr. Fischer* », Amst. 8°.

2. Paris et Dijon. La 1re partie (de A à F) fut réimprimée en 1752, *ib.* fol. L'abbé *Joly* (1680-1755) était fort peu théologien. Il a laissé un *Traité de la versification et des ouvrages en vers* dans l'édition de 1751 du *Dictionnaire de Richelet,* édité les poésies de *la Monnoye* (1745), la Bibliothèque des auteurs de Bourgogne, du chanoine *Papillon,* etc... Ses remarques sur les articles capitaux du Dictionnaire de Bayle : *Adam, Abraham, David, Manichéens, Marcionites, Pauliciens,* ne touchent pas au fond des questions.

3. *Chauffepié* (1702-86) pasteur à Amsterdam pendant 43 ans, fut aussi estimé comme prédicateur que comme érudit. Il a laissé des *Sermons* (1756) et un *Tableau des vertus chrétiennes* (1760). Son *Nouveau dictionnaire historique et critique pour servir de supplément ou de continuation au Dictionnaire de M. P. Bayle,* Amst. 1750-56, 4 fol., renferme environ 500 articles originaux sur 1400.

4. « Si le pyrrhonisme peut conduire à la foi aveugle... s'ensuit-il de là qu'il peut conduire à une foi éclairée, à une foi qui ait des fondements solides ? » t. III, 260 n. E. Comme l'a dit *Crousaz,* comment convertirez-vous les Indiens ? « Vous contenterez-vous de prier Dieu qu'il répande sur eux le même esprit dont il vous a fait part ? » C'est par la prédication que l'évangile s'est établi. Il est impossible de distinguer du fanatisme la foi due à la grâce seule.

tion est oiseuse, nous ne savons pas. — Mais si Dieu est bon, pourquoi l'homme libre ? — Bayle prouve trop car la bonté de Dieu exigerait alors qu'il fît aux créatures tout le bien qu'il pouvait (1).

En 1755, *de Marsy* vulgarisait les opinions hardies du célèbre critique dans son *Analyse raisonnée des œuvres de Bayle,* qui le fit mettre à la Bastille. Il condensait en 4 volumes in-12 toute la substance active de sa grande œuvre. Le *Journal de Trévoux* s'émut et réclama un apologiste de bonne volonté (2).

L'abbé Gauchat répondit à cet appel. Il venait de commencer la publication de ses *Lettres critiques ou analyse et réfutation de divers écrits modernes contre la religion* (3), qui sont une des entreprises d'apologétique le mieux suivies et le plus considérables du siècle. L'année suivante, dans les tomes V, VI et VII, il s'acquitta de la tâche proposée, mais très faiblement car sa réfutation porte constamment à faux.

Il proclame l'insuffisance de la raison pour nous conduire à Dieu et à la religion, sans considérer que Bayle abonderait dans son sens. Il démontre *a priori* que les jugements spéculatifs influent sur les mœurs (4), alors que la question ne peut être tranchée que par l'expérience et qu'il faudrait opposer aux exemples négatifs invoqués par Bayle des faits plus nombreux et plus généraux. Il ne comprend pas plus que Chauffepié que le manichéisme ne représente nullement l'opinion du critique, et il s'emploie à réfuter une hypothèse jugée par Bayle simplement un peu moins absurde que la notion chrétienne d'un Dieu bon auteur du mal. Pour justifier la liberté donnée à l'homme il redit l'argument classique : un hommage libre relève la gloire de Dieu (5). Les chrétiens assignaient la prospérité et l'étendue de leur religion comme marque de vérité, Bayle leur opposa l'extension du mahométisme. Gauchat subtilise le sens du mot étendue : il s'agit d'une « étendue de vocation » ; alors que le judaïsme était cantonné dans une famille, le christianisme s'étend à toute la terre en

1. T. III, p. 18 de la lettre M. Voir surtout p. 23, n. III, 2e colonne.

2. « Il y a environ 20 ans qu'on entreprit dans nos Mémoires une espèce de « justification suivie des PP. de l'Eglise calomniés par Bayle... Peut être qu'à « l'occasion de cette nouvelle *Analyse* quelqu'évrivain zélé reprendra le fil de « ces apologies » (mai 1755). Le journal la réfuta lui-même dans ses numéros d'avril, mai, juin. *Grimm* écrivait en mars que personne ne daignait regarder l'œuvre de *de Marsy*. Il ne l'avait sans doute pas ouverte. *Corresp.* II, 504.

3. Paris 1755-63, 19 v. 12. L'auteur, né à Louhans en 1709, était abbé de St-Jean de Falaise. Il consacra sa plume à combattre les incrédules. C'est un écrivain facile mais sans profondeur.

4. T. V, c. 50, 51.

5. T. VI, c. 63, 64.

appelant tous les hommes. Bayle exagère l'extension du mahométisme et du paganisme. « Si on excepte la Chine dont on enfle le « nombre des habitants d'une manière incroyable, il est sûr que « *l'Europe seule renferme plus de chrétiens que l'Univers entier* « *de païens* » (1). « Dans Paris seul, il y a peut-être plus de chré- « tiens que de musulmans dans les côtes de Barbarie, depuis le « détroit de Gibraltar jusqu'en Egypte ».

En somme, la reprise de la lutte n'a suscité aucune réfutation originale. Elles sont toutes notablement inférieures aux premières. Les objections bayliennes restent debout dans les esprits.

II. — L'infiltration du rationalisme dans les églises

1. — Marie Huber et le rationalisme religieux

L'esprit de Bayle n'a pas cessé de cheminer dans le protestantisme. Tandis qu'il s'épanouit hors des églises dans le rationalisme irréligieux, il donne naissance dans les âmes religieuses à un rationalisme chrétien qui peut unir la ferveur piétiste du cœur à une entière liberté de pensée.

Marie Huber est le principal représentant de cette lignée de rationalistes pieux qui, sous la pression du siècle, achèvent l'évolution commencée par les Lacroze et les Pictet, rendent la religion de plus en plus intérieure en rejetant tout magistère extérieur, pour reconnaître la seule autorité de la conscience et des expériences de l'âme.

Les chrétiens traditionnels repoussent ces indépendants et les penseurs irréligieux ont une tendance à les tirer à eux (2). Mais ils sont réfractaires à l'assimilation, le plus souvent par leur mysticisme (3), c'est-à-dire par l'état d'âme qui distingue radicalement les âmes religieuses des autres : la croyance à une relation personnelle avec la divinité ; quelquefois seulement par leur croyance à une mission privilégiée du Christ, par le rôle qu'ils lui attribuent dans l'histoire et dans leur vie, par leur attachement à un culte extérieur.

Marie Huber naquit à Genève en 1695, la deuxième de 14 enfants. Elle était sœur du futur abbé Huber, du peintre Jean Huber, qui fixa quelques scènes de la vie privée de Voltaire, et qui fut un des premiers, après l'invention des ballons, à étudier

1. T. VII p. 88.
2. V. l'éloge de *Marie Huber* par *Voltaire* dans le *Catalogue raisonné des esprits forts*. Il réduit sa religion au « pur théisme, tel que les Noachides le pratiquèrent avant que Dieu eût daigné de faire un peuple chéri ».
3. C'est le cas de *Lacroze* par exemple.

le vol des oiseaux de proie (1), — et tante du naturaliste François Huber, l'observateur des abeilles (2). Sa famille était piétiste : de Lyon où elle s'établit en 1711, elle entretenait des relations avec les mystiques allemands, suisses et anglais. Un grand oncle de Marie, le mathématicien *Nicolas Fatio,* ami de Newton, fréquentait à Londres les cénacles d'inspirés cévenols et entretenait par ses lettres, chez ses neveux, l'exaltation religieuse. A l'instigation d'un de ces inspirés, Pagès, Marie part à 22 ans pour aller convertir Genève, pendant que deux de ses petites sœurs ont des extases. Elle est fort mal reçue par le clergé et commence à douter de l'autorité ecclésiastique. Entre 1722 et 1731 elle se détache par degrés de l'orthodoxie, puis elle publie ses apologies rationalistes qui n'ont plus de piétiste que le ton (3). Elle semble avoir subi l'influence de *Béat de Muralt* l'auteur de *l'Instinct divin recommandé aux hommes* (1727) et des *Lettres fanatiques* (1739) (4).

On sait que le *piétisme,* renaissance de la vie religieuse qui se fit sentir en Allemagne à la fin du XVIIe siècle, à l'instigation de l'alsacien *Spener* (5), avait trouvé un terrain particulièrement favorable en Souabe. Il s'était répandu de là à Bâle, à Zurich et à Berne et n'avait pas tardé à gagner la Suisse romande, où *Mme Guyon* comptait des disciples fervents (6).

C'était une protestation de la foi vivante et pratique contre le dogmatisme théologique stérile et froid. Le piétisme distinguait la religion de la théologie et de l'église ; il tendait à l'identifier

1. *Note sur la manière de diriger les ballons et sur le vol des oiseaux de proie.* Mercure de France, 13 déc. 1783. *Observations sur le vol des oiseaux de proie,* Genève 1784, 4°.

2. *Nouvelles observations sur les abeilles,* 1792, 2 v. 8°.

3. Son premier écrit « *sur le Jeu et les Plaisirs* » (1736) était d'édification pure. Nous résumons ici la partie biographique de la thèse de G. A. *Metzger : « Marie Huber (1695-1753) sa vie, ses œuvres, sa théologie* », Genève 1887, 8°. V. E. *Ritter : « La jeunesse et la famille de Marie Huber* », 9e vol. des *Etrennes chrétiennes,* Genève 1882, et un intéressant article du même sur les *lectures* de Marie : Pope, Addison etc... dans *l'Alliance libérale,* n° du 21 juil. 1883, Genève Fuog. L'auteur a bien voulu nous le communiquer.

4. Londres, 2 t. 12. V. la 4e lettre du t. II, sur la Religion naturelle, p. 113-52. P. M. *Masson* a résumé les idées de *Muralt* dans « *La religion de J.-J. Rousseau* », t. I, 211, 226, 276.

5. Né à Ribeauvillé (1635), *Spener* étudia la théologie à Strasbourg, fut pasteur à Strasbourg, à Francfort sur le Mein, à la cour de Dresde, puis à Berlin où il mourut en 1705. Il fut chargé par l'électeur de Brandebourg d'organiser la faculté de théologie de *Halle,* qui devint le principal foyer du piétisme. Spener fondait dans les églises où il passait des *collegia pietatis,* réunions d'édification mutuelle réservées aux fidèles vraiment *convertis.* La piété ésotérique de ces conventicules fit accuser les piétistes de pharisaïsme et les discrédita.

6. Berne persécuta les piétistes dès 1698. Sur le piétisme romand v. *Ritter : « Magny et le piétisme romand* (Mémoires et documents publiés par la Soc. d'histoire de la Suisse romande, 2e série t. III, Lausanne Bridel, 1891, 8°). *J. Chavannes : « Jean-Philippe Dutoit* », Lausanne Bridel, 1865, 12.

avec la piété intérieure individuelle. Faisant bon marché du sacerdoce et des sacrements, il favorisait le mysticisme. Peu attentif à la théologie, c'est-à-dire aux *idées*, et déprisant l'ancienne dogmatique sans édifier un système nouveau, il ouvrait la porte au rationalisme. L'orthodoxe Spener compte dans sa descendance authentique Rousseau, Kant, et avant eux Marie Huber.

Et en effet, individualisme radical, dédain de la théologie, primat de l'action, nous trouvons tout cela chez celle qu'on peut considérer comme la mère spirituelle du Vicaire savoyard (1).

Son premier livre était destiné à adoucir le christianisme ; il ne dépasse pas ce qu'aurait pu écrire un Jean Leclerc. C'est *Le Système des anciens et des modernes concilié par l'exposition des sentiments différents de quelques théologiens sur l'état des âmes séparées des corps* (2). Il établit qu' « il y a des degrés à l'infini du comble de la sainteté au comble de la dépravation » (3) et par suite une échelle des peines futures. Combattue par *Ruchat* (4), Marie Huber maintint la non éternité des peines, l'existence d'une sorte de Purgatoire qui indignait fort les protestants, et la guérison finale de l'âme.

La même année parut le premier exposé de son christianisme raisonnable : *Le monde fou préféré au monde sage en 24 promenades de trois amis, Criton, Philon, Eraste* (5). Le monde sage est celui des gens graves et pieux, le monde fou celui des autres. L'un et l'autre sont mus par l'amour-propre, à découvert chez les uns, dissimulé chez les autres. Echappons aux deux pour entrer dans le monde sincère.

Nous ne le pourrons qu'en suivant scrupuleusement la Conscience. C'est elle qui a désabusé le piétiste *Eraste* du monde sage. Elle est la seule lumière ; l'Ecriture en est un reflet qui lui rend

1. V. les rapprochements par lesquels *Ritter* établit que Rousseau a lu notre auteur. (*Annales J.-J. Rousseau* 1907, Notes diverses p. 207 sq.) et la preuve matérielle tirée par *Masson* d'un exemplaire de Marie Huber annoté par Rousseau (o. c. I, 208).

2. Amst. 1731, 12.

3. P. 160. L'esprit du livre tient dans cette pensée : « *L'infinité de la justice « ne consiste pas à punir à l'infini, mais à être infiniment équitable*, à entrer « dans un détail infini de ce qui peut rendre chaque créature plus ou moins « coupable, plus ou moins pardonnable ».

4. Abraham *Ruchat* (1678-1750), pasteur, puis principal du collège de Lausanne (1721) et professeur de théologie (1733), est surtout connu par son *Histoire de la réformation de la Suisse*, Genève 1727-28, 6 v. 12. L'ouvrage dont nous parlons ici est *l'Examen de l'origénisme*, Lond. 1731-37, 8°. La réponse de *M. Huber* est intitulée : *Suite du système sur l'état des âmes séparées des corps*, Lond. 1739, 12.

5. Amst. 1731, 2 v. 12 ; rééd. 1744. *Criton* est philosophe, *Philon* avocat, *Eraste* négociant.

témoignage (1). Elle ne saurait nous égarer. « L'existence de la « conscience est prouvée par son langage même. Elle se fait en- « tendre, donc elle est... son témoignage est infaillible, donc les « vérités particulières qu'il adopte sont indubitables, par cela « seul elles n'ont pas besoin d'autres preuves » (2). Parmi les « vérités » religieuses, il faut distinguer les vérités simples que la conscience avoue et les additions humaines. Vous demandez quelle différence je mets entre l'Ecriture et la vérité, je demande à mon tour quelle différence il y a « entre un traité sur la lumière « et la lumière elle-même... Un livre qui contiendrait le portrait « d'un prince... n'a jamais été pris pour le prince et l'on a beau « dire que l'on a Louis XIV dans sa poche, personne ne s'avise « d'en rire » (3). La religion naturelle est « ce que les hommes « ont pu connaître de la vérité, au dehors par le témoignage de « la nature et au dedans par celui de la conscience... *La religion « chrétienne n'y ajoute rien quant au fond et à l'essentiel,* mais « elle sert à la développer et à montrer aux hommes l'usage « qu'ils en peuvent faire » (4).

La révélation a une valeur pédagogique. C'est dire que la religion s'identifie à la morale. De là son prix, car une seule question importante se pose à l'homme : Que faire ? quel est le

1. Idée chère aux déistes depuis *Spinoza*, et, dans un sens plus profond, aux mystiques de tous les temps. *Les deux courants confluent chez M. Huber.* Dans un appendice à *Fides et ratio collatæ*, (Amst. 1708, 12) l'ami d'Antoinette de Bourignon, *Poiret*, disait qu'un livre est divin quand l'auteur a de la piété, de la sincérité et le dessein d'amener les âmes à Dieu. *L'Ecriture n'est que pour rendre témoignage à la lumière.* Huber illustre cette idée par un apologue. Les habitants d'une catacombe n'ont pas voulu être éclairés par les messagers et le fils du roi de la lumière. Ceux-ci morts, on garda leurs écrits et l'on crut que les catacombes faisaient partie du royaume de la lumière. « Cela était évident « par les lettres de la lumière que l'on avait entre les mains et que l'on propo- « sait pour unique règle de conduite à tous les habitants » II, 88. On leur distribue des lunettes pour qu'ils voient mieux cette lumière du livre. Malheureusement elles sont colorées et tous voient différemment. Depuis 1600 ans ils se battent. Ça et là quelques esprits s'acheminent seuls vers la vraie lumière et ne laissent pas « de ressentir par un je ne sais quoi qui est une suite de leur origine qu'ils ont été faits pour le pays où elle éclaire » 99.

2. I, 190. A l'objection tirée des variations de la conscience dans les divers pays et des ordres cruels qu'elle donne aux persécuteurs, M. H. répond : ce sont les hommes qui varient vis à vis d'elle et non elle dans les hommes. Ils y font appel chez les autres, sachant fort bien dans quel sens elle parlera. En tout cas, il n'y a pas de guide supérieur à elle qui puisse la redresser. I, 110.

3. I, 210.

4. I, 221 sq. L'auteur explique : « Elle manifeste d'une manière particulière « les desseins du Créateur sur les créatures, l'amour qu'il a pour elles, les « marques inouïes qu'il leur en a données ; elle en apporte des preuves ou des « témoignages sensibles ; ce sont des faits publics, des exemples, des miracles, « des préceptes développés » etc... Ou encore : *la religion naturelle montre le but, la religion chrétienne le chemin* ». *Ib.* Cf. *Let. sur la relig. essentielle*, let. 5.

but de la vie ? La « vérité » est pour Marie Huber uniquement la vérité pratique ; c'est pourquoi la conscience est source de vérité. C'est pourquoi aussi la volonté est l'origine du vrai et du faux, car c'est elle qui oblige l'esprit à écouter la voix de la conscience ou qui détourne son attention (1).

L'expression que Marie Huber donne à sa pensée reste parfois enveloppée d'une nébulosité féminine ; les tendances de cette philosophie de la volonté sont cependant assez nettes.

Le moralisme pragmatiste

Elles se précisent dans les *Lettres sur la religion essentielle à l'homme, distinguée de ce qui n'en est que l'accessoire,* que l'on peut considérer comme son meilleur ouvrage (2).

Ces Lettres, comme les « Pensées philosophiques » de Diderot, attestent le coup mortel que les convulsionnaires ont porté aux miracles. Impossibilité de discerner le surnaturel, facilité de l'illusion chez les témoins, contagion de la croyance chez la foule, les guérisons de St-Médard faisaient ressortir tout cela, et aussi l'impuissance où sont les contemporains d'établir l'historicité d'un fait arrivé dans le quartier voisin. Aussi « ce serait se « moquer que de prétendre leur faire passer pour bonnes des « preuves prises de faits arrivés il y a 16 ou 17 siècles, tandis « qu'ils ne les tiendraient pas pour valables quand même ils « auraient lieu de nos jours » (3). « Je pencherais fort à croire « que si la religion peut leur être présentée d'une manière qui la « leur rende respectable, ce ne sera pas en l'appuyant sur des « preuves de nature étrangère, *ce ne sera jamais que par une « autorité prise d'elle-même* » (4).

1. Pour juger d'un paysage il y a un point de vue plus avantageux que les autres ; c'est celui où la volonté doit nous placer. « C'est donc à proportion « des démarches de la volonté que l'entendement ou l'intelligence sont mis à « portée de discerner le vrai ou de mettre le prix aux choses ». II, 174. « En « premier ressort la volonté décide secrètement de ce qu'elle veut que l'enten- « dement lui persuade ; elle lui commande par une autorité qu'elle se cache « à elle-même *de lui montrer le vrai et le juste dans ce qui lui paraît le plus « avantageux* ». II, 111.

2. Les 2 premières parties parurent à Amsterdam, 1738, 12 ; 2e éd. en 4 parties Lond. 1739, 2 v. 8° ; 3e éd. complète avec *Supplément* et *Lettres posthumes*, Lond. 1756, 4 v. 8°. C'est celle que nous citons.

3. V. l'*Introduction*. « On sait à n'en pouvoir douter que des faits prétendus, « attestés par des gens dignes de foi dont ils se disaient témoins oculaires, ont « été reconnus faux après avoir été mieux approfondis par ceux-là même qui « en avaient produit des attestations... *De semblables expériences ont produit « leur effet à un point que bien des gens ne savent plus s'ils en doivent croire « leurs propres yeux ;* et il n'est pas douteux que s'il s'agissait de quelque effet « qui parût tenir du merveilleux, ils ne s'en tiendraient pas à ce qu'ils « voient ».

4. *Ib.* « La différence est grande en effet entre acquiescer à la vérité par le poids que l'évidence lui donne, ou donner son acquiescement au témoignage que d'autres lui rendent ».

Or j'ai la faculté de discerner le vrai et le bon, comme celle de dire : ceci est du pain « sans qu'il soit nécessaire que d'autres « me le certifient » (1). Et tout caractère de vérité est un caractère de divinité, car d'où viendrait la vérité sinon de la cause suprême ? « Il y a des gens qui connaissent si peu le bon et le « vrai en lui-même que si vous leur demandez sur quoi ils jugent « que la doctrine évangélique est bonne, juste, véritable, ils ré- « pondront que c'est parce qu'elle est divine. Je prends une route « différente. *De ce que cette même doctrine est bonne, juste,* « *véritable, je juge qu'elle est divine dans son origine* » (2).

Mais avant d'instituer un entretien sur la religion, il faut répondre à l'objection préliminaire : si Dieu est l'être suffisant à soi, que lui importent les hommes ? il n'y a ni révélation, ni providence, ni rétributions. — Dieu n'a certes pas besoin des hommes, il ne les a créés que pour leur bonheur. Les obligations qu'il leur impose sont uniquement destinées à assurer ce bonheur (3) ; il faut persuader aux hommes que *leur devoir est leur intérêt.* Cette idée détruit la notion ridicule d'un Dieu tyran. Faite pour mener tous les hommes à la félicité, la religion essentielle doit être simple et sans mystère. Que trouvons-nous dans l'Ecriture ? des faits historiques, dont nous admettons le fond en réservant les détails choquants, — des vérités claires, — des préceptes durs qui ne sont qu'une discipline pour nous amener à réprimer nos mauvais instincts, — des mystères obscurs à laisser de côté, car la religion « doit être à la portée des idiots » (4). Elle consiste à aller au bonheur par la vertu.

La seconde partie de l'ouvrage est une critique de la fausse spiritualité qui n'a pas pour but unique l'amour de soi bien entendu (5). L'auteur le distingue de l'amour-propre qui va contre nos intérêts, mais son analyse des sentiments altruistes est du pur Larochefoucauld (6).

1. *Ib.* C'est le tribunal sans appel auquel J.-C. lui-même soumet sa doctrine. (*Obs. sur les miracles.* Œuv. posthumes t. IV, 3).

2. Introduction.

3. Cf. I, 181.

4. « Ce que je sais bien, c'est que le docteur de l'évangile l'a présentée ou annoncée à des idiots, qu'il l'a mise par conséquent à leur portée ». *Let. 13.* 132. Libre à vous de rechercher l'accessoire. « Mais on suppose que ceux qui voudraient commencer par cet accessoire pourraient bien manquer l'essentiel » *ib.* 144. Bien entendu M. H. n'admet pas la Trinité, la Rédemption par substitution. Voulant nous détacher du monde et du péché, *J.-C. « a voulu subir le plus pour encourager les hommes à subir le moins ».* T. III, p. 37. Nous ne connaissons d'ailleurs pas toutes les raisons de ce sacrifice.

5. On s'excite pour éprouver la tristesse, la joie, l'amour qui sont le fond de la sentimentalité religieuse. Or la nature du sentiment étant passive, on ne fabrique ainsi que des sentiments imaginaires. *Let.* 22.

6. Le tome III de l'édition de 1756 répond aux objections soulevées par son

Telle est l'apologie par laquelle Marie Huber pense recommander le christianisme aux « gens peu crédules ». Point de mystères, J.-C. déchu de son rang divin et classé le premier des anges (1), la religion et la vertu justifiées par leur utilité, cela est bien dans le sens du siècle. Mais ce siècle est encore, à cette date, plus épris de raison logique que de raison pratique et Marie Huber déplace l'axe des préoccupations contemporaines, bien qu'elle ait retenu du piétisme non le mysticisme mais seulement le moralisme pragmatiste (2).

Ses livres font avec les premiers ouvrages de combat de Voltaire publiés à la même époque un contraste fort suggestif. De ces deux rationalistes, l'un a pour criterium le bon sens, l'autre la conscience (3). Voltaire juge tout du point de vue intellectuel : cela est-il vrai ? (4). Marie Huber juge du point de vue moral : cela est-il bon, conforme à la règle intérieure, utile au bonheur ?

C'est une position nouvelle entre les deux intellectualismes aux prises : Marie Huber a trop de religion pour les Voltaire et pas assez pour les Boullier. Aussi bien les temps ne sont pas mûrs. Il faudra qu'on arrive aux excès desséchants du matérialisme pour qu'un second Huber, plus ému, ébranle les cœurs. Mais désormais les idées maîtresses du siècle, qui fermentaient confusément depuis 30 ans, sont clarifiées. *Les fils de Bayle ont suivi les trois directions de sa pensée* et les voici rangés en trois groupes non unanimes mais qu'unit une parenté originelle. Bayle avait exalté la *raison,* la *nature,* la *conscience,* et nous avons : le déisme voltairien, qui semble bien répondre au sentiment de la majorité des Français, spiritualisme sans élan qui admet une religion pour le peuple, aussi raisonnable que possible et contrôlée par l'autorité, — le matérialisme encyclopédiste qui n'a jamais gagné chez nous la masse des esprits, — le théisme chrétien d'origine protestante, mal compris des partis extrêmes décidés à s'exterminer et qui,

mépris des mystères. Les pièces diverses du t. IV envisagent le N. T. comme un manuel de religion pratique : il enseigne essentiellement la paternité divine et la fraternité humaine.

1. *M. H.* repousse le socinianisme à cause de certains textes catégoriques : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jean 8, 58). Elle propose la solution suivante « pour ce qu'elle vaut » (III, 150) : « l'âme de J.-C. qui a revêtu un corps dans le sein de la Vierge est originairement un esprit angélique », le premier né de toutes les créatures. *Ib.*

2. Elle annonce *Coquerel* plutôt que *Vinet.*

3. *Spinoza, Bayle* avaient déjà proclamé la souveraineté de la conscience, mais beaucoup d'autres choses encore qui attiraient leur part d'attention. La force de *M. H.* vient de ce qu'*elle est la femme d'une seule idée,* dont elle sature l'esprit du lecteur.

4. Ou vraisemblable. On sait combien *Voltaire* a élargi le domaine de l'absurde.

grâce à Rousseau, transportera les âmes sensibles, mais qui, comme tous les mouvements de renaissance religieuse en France, profitera finalement à l'église établie.

Ces trois groupes ont un trait commun. Le rationalisme ? ce n'est pas assez dire, puisque la raison prouve Dieu aux uns, le hasard aux autres. Disons la foi en l'homme. *Tous trois réhabilitent l'homme, sa faculté de penser, ses facultés d'agir et de sentir : il se suffit à lui-même.*

Les Réfutateurs

Les *Lettres sur la religion essentielle* furent condamnées à Rome, par décret du 28 juillet 1742, avec les « Lettres cabalistiques », les « Lettres chinoises » et les « Lettres juives ». Elles ne pouvaient que déconcerter et irriter un chrétien catholique.

« C'est ici, dit le *Journal de Trévoux,* l'ouvrage de ténèbres « d'un esprit hypocrite et artificieux, qui faisant semblant de « tout admettre, J.-C. la foi, la religion, les miracles, les mystères, « rejette tout ; et ne retient qu'une espèce de religion naturelle « telle qu'il lui plaît de l'imaginer » (1). Tous nos raisonnements pour atteindre par nous-mêmes la véritable religion « sont bien « plus propres à la dégrader jusqu'à nous qu'à nous élever jusqu'à « elle. Notre auteur nous en fournit l'exemple le plus sensible et « le plus capable d'épouvanter les raisonneurs téméraires et pré« somptueux » (2). « Il réduit plaisamment la foi à la bonne « foi » (3). Il prétend limiter les perfections de Dieu : « tous ces « Messieurs les déistes, athées et autres mécréants ne veulent « qu'un Dieu bon et ne peuvent souffrir l'idée de la grandeur, de « la justice, de la souveraineté absolue et rigoureuse. Ils ont leurs « raisons » (4).

A l'extrême gauche du christianisme, la *Nouvelle Bibliothèque* de *Chaix* et *Barbeyrac* proposait la même objection, dans une critique remarquable d'intelligence, de finesse et de courtoisie.

Tout le monde gémit sur la décadence de la religion, encombrée de théologie, et parle de « la ramener à son état primitif ». Notre auteur « veut bien communiquer au public ce que ses médita« tions lui ont fourni sur ce sujet. On ne saurait que lui avoir « obligation de ce présent... Se peut-il un but plus noble que « celui qui tend à concilier les esprits des hommes et à les rame« ner tous à une unité de principes et de conduite ? » (5). Mais

1. Fév. 1740, p. 213.
2. *Ib.* 223.
3. Mars p. 504.
4. P. 506.
5. [64] nov. 1738 p. 133 et 178.

le résidu religieux qu'il leur offre est mince. « Il faut avouer que « l'on exige plus que cela d'un chrétien ; on veut non seulement « qu'il croie que la religion est infiniment utile, mais on veut « encore qu'il la reçoive comme étant d'origine céleste » (1). Surtout il est présomptueux de décider ce qui convient — ou ne convient pas à la nature divine. Nous ne contestons pas que la religion soit donnée à l'homme pour son bonheur mais *est-ce le seul but de Dieu ?* Sommes-nous pleinement juges de la justice et de notre intérêt ? « Et n'y aurait-il pas du danger que... on ne « rejetât des choses qui peuvent, sans que nous l'apercevions, « infiniment contribuer à notre félicité ? » (2).

En même temps que deux suisses allemands (3), les pasteurs *de Roches* et *Boullier* combattirent leur coreligionnaire.

L'ouvrage du premier (4) prouve que le protestantisme n'est pas mûr pour comprendre et prendre l'attitude qui sauvera la religion en France au XVIIIe siècle. C'est cependant un théologien modéré de l'école de *Turrettin,* un de ces ministres raisonnables qui s'attireront les éloges de *d'Alembert ;* il atténue la rigueur des dogmes (5). Mais il s'en tient à la notion intellectualiste de la foi : prouvez que Dieu est l'auteur des vérités, nous les respecterons ensuite. Marie Huber définissait la foi « une perception évidente « sur la divinité et sur ses attributs essentiels » ; de Roches maintient : c'est une « *créance que l'on donne au témoignage* que « quelqu'un rend à une vérité qui ne peut pas être connue par « elle-même » (6). Il accuse son adversaire de confondre l'objet de la foi, les vérités révélées, avec le fondement de la foi, Dieu garant de ces vérités ; et en effet, c'est là tout le conflit, mais il est sans issue. Il appréhende à tort le fanatisme que Marie Huber pourrait déchaîner (7) ; il est bien peu à craindre quand on ne suit comme elle que la conscience et la raison.

1. *Ib.* 131.
2. P. 141.
3. *Zimmermann*, professeur de théologie à Zurich : *De causis magis magisque invalescentis incredulitatis et modela huic malo adhibenda,* Tiguri 1739, 4°. *Breitinger,* professeur de grec à Zurich : *Examen des Lettres sur la religion essentielle dans lequel on discute les principes qu'il faut employer pour déterminer l'essence de la religion,* tr. du latin Zurich 1741, 8°.
4. *Défense du christianisme ou préservatif contre un ouvrage intitulé Lettres etc... par François de Roches, pasteur de l'église de Genève,* Lausanne et Genève 1740, 2 v. 12.
5. Sur la Trinité, il s'en tient aux termes de l'Ecriture, c. 31 : c'est le point de vue de *Leclerc ;* sur la Rédemption, il s'écarte de l'idée antique de l'expiation par le sang, c. 28 ; dans les peines futures il distingue les afflictives et les privatives, c. 37, 38.
6. P. 56. Cf. c. 18.
7. Il redoute ceux qui aspirent « à vivre d'Esprit et de Lumière intérieure comme les théologiens avaient vécu de raisonnement et de raison », et qui veulent « *ôter la religion de la tête pour la mettre dans le cœur* ». 395.

La vertu morale des dogmes

Mais il touche du doigt les points faibles du christianisme rationaliste : l'expérience n'est pas favorable à Huber.

Sa religion est trop abstraite, elle oublie « par quels principes « les hommes peuvent être ébranlés et conduits » (1) et la vie des déistes ne plaide pas en faveur du déisme. L'utilité est signe de vérité ? fort bien : l'expérience prouve l'utilité des dogmes et des mystères pour rendre les hommes plus solidement vertueux. La considération de ces grandes idées et des desseins de Dieu élève l'âme qui s'en ressent toute. La reconnaissance que nous inspire l'œuvre de la rédemption, l'horreur du péché qu'inspire la mort de Jésus, l'assurance que sa résurrection nous donne, les secours qu'il promet nous attachent si fermement au bien « que les lumières naturelles toutes seules ne sauraient jamais produire rien de semblable » (2). L'exclusion des mystères ne supprimerait pas les disputes : le judaïsme qui ne les avait pas était déchiré par les sectes (3).

Enfin la religion essentielle, réduite à ce que tout homme peut trouver en soi par la réflexion, annule la révélation écrite. Juifs, mahométans et chrétiens convenant sur le fond de la religion, il est indifférent que l'on soit l'un ou l'autre (4).

L'efficacité morale des dogmes est aussi l'argument dirigé par Boullier (5) contre l'utilitarisme d'Huber.

La pratique du ministère donne à ce pasteur une connaissance des âmes qui manque un peu à la femme de cabinet qu'était notre logicienne. Il ne sait peut-être pas que les dogmes sont la projection théologique ou mythologique de vérités morales profondes ; à coup sûr il le sent. La doctrine de Marie Huber a en effet tous les défauts du rationalisme à ses débuts. Pour adoucir le christianisme, elle tire des déductions logiques de la bonté de Dieu, sans trop d'égard aux lois psychologiques. Ainsi dans son ardent désir d'assurer même aux vicieux la félicité éternelle, elle avance que la seule vue du paradis les guérira comme par enchantement. Mais Boullier sait mieux qu'elle la lenteur des cures morales. Il ne suffit pas de nous détromper des faux biens pour guérir l'âme. « La foi en tant que principe de sanctification est moins un « jugement actuel de l'esprit qu'une habitude du cœur formée « peu à peu par le concours de la volonté » (6).

1. P. 16.
2. P. 33.
3. Let. 21.
4. Let. 22.
5. *Lettres sur les vrais principes de la religion, où l'on examine un livre intitulé : La religion* etc... Amst. 1741, 2 v. 12.
6. Table.

De même Marie Huber, vraie Procuste, veut ramener de force le sens de l'Ecriture à la raison. Boullier lui rappelle sagement que la clé des textes sacrés n'est pas dans les vérités immuables, mais dans les lois du langage (1).

Il fait beau voir aussi le calviniste se dresser contre la conception utilitaire de la vertu et de la foi, et rétablir la haute notion du devoir désintéressé ; la vertu est avant tout devoir d'obéissance à Dieu. « Les habitudes de sainteté disposent l'âme à jouir du « bonheur céleste ; *elles ne le méritent ni ne le produisent. Il « reste un don gratuit avec lequel la vertu la plus pure n'a au- « cune proportion* » (2).

La religion naturelle n'est pas la fin ultime ; en relevant l'homme de sa chute « Dieu le porte sur les ailes de la religion révélée « au-dessus de la sphère d'où son péché l'avait fait choir » (3), — à une connaissance plus complète de l'amour de Dieu, révélé en J.-C. (4).

Mais Boullier fait moins bonne figure sur la question des miracles (5), de la satisfaction de J.-C., de l'incarnation. Il devait s'en tenir à cette réflexion : « il entre dans l'instruction qu'un sage « père donne à ses enfants mille choses qu'ils sont obligés de « recevoir sur sa seule autorité, comme il y en a d'autres où ils « sont obligés de lui obéir quoiqu'ils n'en comprennent ni la « nécessité ni le but » (6).

En somme, malgré son intelligence lucide et sa supériorité dans quelques conflits de détail, Boullier ne sort pas vainqueur de la lutte, car il oppose l'autorité au raisonnement. Or l'autorité infaillible de l'Ecriture est en 1740 une thèse fort ébranlée.

2. — L'abbé de Prades, ami des Encyclopédistes

Il ne faut pas être surpris de voir, avec l'abbé DE PRADES, le rationalisme pénétrer même l'apologétique catholique.

L'histoire de l'énorme scandale causé par la petite thèse de ce petit abbé est bien connue. Gascon hardi et avisé (7), il s'était lié avec les Encyclopédistes et avait fourni à Diderot quelques arti-

1. Let. 4.
2. Table.
3. P. 170.
4. *Boullier* montre encore que *M. H.* heurte de front l'Ecriture quand elle remplace la charité par un échange équitable et intéressé de bons offices (l. 18), quand elle fait bon marché de « la gloire de Dieu » (l. 16) : il n'a que faire de notre reconnaissance, soit, mais nous sommes tenus de la lui donner ; — quand elle sauve toutes les âmes par une purification après la mort (L 20).
5. Une des raisons pour lesquelles *Huber* les écartait est celle que *Rousseau* a reproduite : leur examen demanderait une étude infinie. *Boullier* s'attache à réfuter l'objection de l'imposture.
6. P. 214.
7. Né à Castelsarrazin (Tarn-et-Garonne) vers 1720.

cles, notamment celui sur la *Certitude*. Le 18 novembre 1751, il présentait à la Sorbonne une *thèse de licence* où les trois examinateurs ne trouvèrent rien à reprendre. Mais la publication des deux premiers volumes de l'*Encyclopédie* attira sur lui la vigilance des jésuites. Le tort que cette œuvre nouvelle faisait à leur *Dictionnaire de Trévoux* ne suffit pas à expliquer leur zèle. Défenseurs de la foi, ils devaient réveiller la Sorbonne endormie. A leur instigation la thèse du collaborateur de Diderot fut mise en jugement (1). Comme au temps de l'affaire Arnauld, on fit venir des moines et la thèse fut censurée (2). Très embarrassée pour se déjuger sur des opinions qu'elle avait faites siennes par son approbation, la Sorbonne prit le parti le plus ridicule, celui d'avouer la vérité : elle n'avait pas lu la thèse (3). De Prades, décrété de prise de corps, échappa grâce à la protection du marquis d'Argenson (4) et se réfugia chez le roi de Prusse, dans « une contrée où la vérité peut *aussi* s'exprimer sans contrainte » (5). Le 11 février 1752 le Parlement condamnait sa thèse. Coup sur coup *de Beaumont*, archevêque de Paris, *de Verthamon de Chavagnac* évêque de Montauban lançaient des *Mandements* contre elle (6), *de Caylus*, archevêque d'Auxerre une *Instruction pastorale* (7), le janséniste abbé *Gourlin* des *Observations importantes* (8).

1. D'autant plus que, d'après *Barbier*, « on dit communément que ce n'est pas l'ouvrage de l'abbé de Prades mais du Sr Diderot ». *Journal* [71], III, 333.

2. « Il y a un grand parti en Sorbonne pour l'abbé de Prades », écrit *d'Argenson* (Mémoires VIII, 201). Il eut 54 voix contre 82 (*ib.* VII, 80 ; 25 janv. 1752). L'inculpé ne fut pas entendu. Sur toute cette affaire V. *d'Argenson* [69] t. 7 et 8 (cf. *Index*) et *Barbier* t. 3 et 4.

3. Quoique fréquent sans doute, le fait amusa prodigieusement le public. Il est vrai que la Sorbonne renforçait le comique en ajoutant que les caractères de la thèse étaient trop petits. Comme *Tamponnet*, qui rédigeait la préface de la *Censure*, ne savait comment exprimer cela en latin, on députa vers le Sr *Lebeau*, professeur de rhétorique, pour lui demander une bonne formule. « Celui-ci envoya par écrit : *Thesim fusilium litterarum tenuitate digestam.* — Alors il n'y eut plus d'empêchement ». — *De Prades*, « *Le Tombeau de la Sorbonne* », Constantinople (Hollande) 1753, p. 20.

1. « Cet abbé est retiré depuis 8 jours chez mon curé de S. Sulpice de Favières, paroisse de ma campagne de Segrez ». *Mém.* VII, 97 (6 fév. 1752).

5. *Réflexions sur l'Instruction de l'évêque d'Auxerre*, dans le *Recueil de pièces concernant la thèse de M. l'abbé de Prades*, Paris 1752, 53, 54, 3 v. 4°, t. I, 97 (*Arsenal*, Théol. 8338 A).

6. *Mandement de Mgr l'archevêque de Paris portant condamnation d'une thèse soutenue en Sorbonne le 18 nov. 1751 par Jean Martin de Prades, prêtre du diocèse de Montauban.* Paris 1752, 4°. *Mandement de Mgr l'évêque de Montauban* etc... (V. ci-dessus), Montauban et Paris 1752, 4°.

7. *Instruction de Mgr l'archevêque d'Auxerre sur la vérité de la religion méconnue et attaquée en plusieurs chefs par la thèse soutenue en Sorbonne le 18 nov. 1751*, 1752, 4°.

8. *Observations importantes au sujet de la thèse de M. de Prades* (an.) 1752, 12. *Gourlin*, (1695-1775) célèbre par son opposition à la Bulle, vécut caché et écrivit pour son parti. Il a laissé un catéchisme janséniste très complet.

De Prades, qui avait répondu par quelques *Réflexions* (1) à Messieurs de Montauban et d'Auxerre, publia une *Apologie* (2) dont *Diderot* (3) avait écrit la dernière partie. Le jésuite *Brotier* la réfuta. En 1753 le protestant *Boullier* l'accablait à son tour (4). Le 2 mars, le pape *Benoit XIV* le condamnait. L'année suivante, l'abbé se rétractait et, dans un nouveau mandement, son évêque, de Verthamon, versait des larmes de tendresse sur la brebis retrouvée (5), pendant que le janséniste *Paris* ajoutait encore quelques critiques à celles de l'abbé Gourlin (6).

On le voit, jamais l'armée chrétienne n'avait donné avec un tel ensemble, et contre un si mince ennemi. C'est cette mobilisation qui a fait placer longtemps le début de la lutte antiphilosophique en 1750, alors qu'elle se poursuit sans répit depuis un demi siècle. Si l'explosion est générale, c'est que la colère et la douleur sont à leur comble.

La thèse

La thèse peut apparaître à un lecteur superficiel comme un bon devoir apologétique, sans aucune méchanceté que le rapprochement des guérisons opérées par Jésus et par Esculape. De Prades accepte les traditions les plus saugrenues comme celle des vêtements des Israélites inusables dans le désert, ou celle des oracles rendus par les démons, agiles à se transporter d'un lieu à l'autre. Mais il veut prouver qu'on peut arriver à la vraie religion par la raison. Même si cette idée n'est pas un souvenir de Spinoza (7), *l'ouvrage est plein d'échos des philosophes à la mode.* C'est le sensualisme de *Locke,* la théorie de *Hobbes* sur l'origine des lois, l'explication des miracles selon *Houteville,* l'idée chère aux *Anglais* que le théisme est le fond commun et solide de toutes les religions. Il défend bien la Création et le Déluge contre les systèmes modernes ; il vieillit cependant le monde en admettant l'antiquité des *Chinois* et la chronologie de

1. V. le *Recueil de pièces,* cité p. précéd., n. 5.
2. *Apologie de l'abbé de Prades,* Amst. 1752, 8°.
3. *Examen de l'Apologie de M. l'abbé de Prades* s. l. 1753, 8°.
4. *Examen de la thèse de l'abbé de Prades et Observations sur son Apologie* (an.) Amst. 1753, 12.
5. *Mandement de l'évêque de Montauban au sujet de la rétractation de l'abbé de Prades.* Montauban 1754.
6. *La religion vengée des impiétés de la Thèse et de l'Apologie de M. l'abbé de Prades, ou recueil de 9 écrits contre ces deux pièces et contre les impiétés des libertins de notre siècle.* Montauban 1754, 12.
7. L'écossais *Hooke* (1710-96), professeur à la Sorbonne, maître de Prades et président de la soutenance de sa thèse, pensait que la religion révélée est un simple développement de la religion naturelle. *Religionis naturalis, revelatæ et catholicæ principia,* 1754, 8°.

Pezron. Il parle sans égards des Pères et conteste enfin nettement l'infaillibilité du pape.

L'émoi se justifiait. Même en faisant la part de la réaction convulsive du christianisme blessé, de l'envie jésuite, de l'empressement du clergé à frapper celui des Encyclopédistes qu'il pouvait le mieux atteindre, il reste que tous les critiques de la thèse ont senti la portée de ses concessions. C'est l'intrusion de l'esprit du siècle dans l'Eglise (1).

Au moment où le matérialisme commence à dogmatiser (2), de Prades adopte la philosophie dont, à raison ou à tort, on le croit sorti. En histoire, il donne la main à *Deslandes* et à tous ceux qui affaiblissent la valeur d'un témoignage lointain et unilatéral. En critique biblique, il émet l'idée que les 3 chronologies qu'on peut tirer du texte de Moïse y ont été introduites après coup. On en retiendra le principe de l'altération possible de l'Ecriture. En théologie, il n'admet pas le double sens de l'économie mosaïque et, par son apologie de la religion naturelle, exténue le rôle du Christ. Sa défection sur tous ces points marquait un recul général de la défense catholique.

Levée de boucliers générale

Deux hérésies indignèrent particulièrement les autorités civiles et ecclésiastiques : le sensualisme et la notion d'un « état de nature » qui anéantissait le péché et fondait l'égalité des hommes.

La *Censure de la Sorbonne* (3) critique l'expression « substantiam igneam » appliquée à l'âme, l'affirmation de l'égalité naturelle, la suspicion jetée sur le Pentateuque (4), sur les faits attestés par deux ou trois témoins, le rejet de la preuve par les miracles et le mépris des Pères (5). *Caylus* affirme la chute (6), le droit divin des rois, l'origine surnaturelle et non empirique de la loi

1. Prades n'était pas le seul ecclésiastique atteint par cet esprit. En 1752 le jeune *Loménie de Brienne*, âgé de 25 ans, admettait dans sa thèse de doctorat le sensualisme, l'éternité du monde et que l'autorité des princes vient en partie du peuple. Il était lié avec *d'Alembert, Turgot, Morellet*.

2. *Lamettrie : Histoire naturelle de l'âme* 1745 ; — *l'Homme machine* 1748 ; — *Vénus métaphysique ou de l'Origine de l'âme* 1751.

3. *Christophe de Beaumont* dans son *Mandement* ne fit que la développer.

4. Par les doutes émis au sujet de la chronologie, et quand *Prades* insinue que Moïse ne prévoyait que des peines temporelles.

5. *Prades* estime que leurs raisonnements ne sont pas contraignants.

6. « Dans cet état de nature pure, tel qu'on le suppose et que les incrédules « ont intention de le réaliser, *l'homme n'aurait point reçu de Dieu des dons « surnaturels et par conséquent n'aurait pu en être dépouillé : il aurait été « sujet à la mort*, aux maladies et aux autres misères de la vie comme nous le « sommes à présent, et cela sans être coupable, parce qu'il n'y aurait point eu « de péché originel » p. 44. V. sur cette hypothèse de « l'état de nature » *Portalis : « De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le* XVIII*e siècle* », 3e éd. Paris 1834, 2 v. 8° ; t. II, 228 sq.

morale, la nécessité de la foi en J.-C. (1) ; il exhorte avec émotion le clergé à lutter contre les incrédules, au moyen de l'apologie par les faits. Mais il se contente de dresser les vérités orthodoxes en face des erreurs, sans réfuter à proprement parler ces dernières.

L'*Arrêt du Parlement* juge fort sainement que l'inculpé soumet la foi à la raison et la raison aux sens (2), qu'il attribue une origine empirique à la société, aux lois, à la conscience (3), qu'il affaiblit les preuves victorieuses de la religion. Mais le magistrat devient téméraire quand il arrête que la plus ancienne histoire certaine des Chinois ne remonte qu'au IXe siècle avant J.-C. Il est surtout ému par la monstrueuse égalité naturelle. « Pour lui « (l'abbé) toute supériorité est une usurpation, toute domination « une tyrannie... Les rois mêmes, si l'on ose le penser, ne seraient « pas à l'abri de la vengeance de leurs sujets » (4).

Ce spectre de l'égalité a épouvanté *Verthamon* qui présage la fin du monde. La thèse « confondant tous les états et toutes les « conditions traite la subordination de droit barbare, l'obéissance « de faiblesse, la principauté de tyrannie... Jusqu'ici l'enfer avait « vomi son venin pour ainsi dire goutte à goutte ; aujourd'hui « ce sont des torrents d'erreurs et d'impiété qui ne tendent à « rien moins qu'à submerger la foi, la religion, les vertus, « l'église, la subordination, les lois et la raison » (5).

A qui la faute, dit *Gourlin ?* aux molinistes, qui depuis un siècle et demi fraient la voie au déisme en minant « les vérités qui sont comme l'âme de la religion » (6). « Le péché originel est le fondement et la base de tout l'édifice » (7). Or, d'une part ils ne cultivent pas le sentiment du péché et de l'impuissance de l'homme ni celui de la toute puissance de Dieu dans notre faiblesse, d'autre part « suivant leurs principes, le péché originel n'a fait aucune plaie

1. Le péché, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption sont-ils un simple développement de la religion naturelle ? L'attente du Sauveur (A. T.) et sa venue (N. T.) font la différence propre de la religion chrétienne.

2. A quelle école se formeront les ministres de la religion si l'on introduit dans l'Université « une théologie tout humaine » ? p. 32.

3. Bâtir sur l'hypothèse chimérique de l'état de pure nature, c'est « *ne rien « attribuer à Dieu* dans les rapports qui forment la société, ni à la religion « dans les lois qui la soutiennent, faire descendre la loi naturelle du vice et de « l'intérêt ». *Ib.*

4. P. 33.

5. P. 36.

6. *Observations*, p. 33. *Gourlin* a des remarques pénétrantes sur le rôle vivifiant de la croyance aux dogmes, où l'on veut voir un joug « qui n'ait d'autre effet que d'abaisser notre orgueil, de captiver notre raison et de nous procurer le mérite d'une aveugle docilité ! » 33.

7. P. 35.

« à notre âme : le seul changement qu'il ait produit a été de « nous dépouiller des dons gratuits et surnaturels dont Dieu avait « enrichi Adam... *L'ignorance et la concupiscence ne sont pas « des maladies,* mais des suites et des apanages de notre na- « ture » (1) Les jésuites font bien de poursuivre de Prades, mais ils ne sont pas conséquents.

Que répondit de Prades ?

A *Verthamon,* qu'il aurait dû, depuis 20 ans, censurer des ouvrages bien plus pernicieux. A *Caylus,* qu'il faut distinguer entre les vérités de la foi et les démonstrations qui les établissent. Celles-ci « ne peuvent être examinées avec trop de rigueur et ce « serait un blasphème que de les supposer incapables de soutenir « la critique des hommes » (2). Puis, prenant vigoureusement l'offensive contre les *jansénistes,* il leur reproche d'avoir fait « plus d'incrédules que toutes les productions de la philosophie... « C'est vous qui avez encouragé les peuples à lever un œil « curieux sur les objets devant lesquels ils se prosternaient avec « humilité... C'est l'incroyable audace avec laquelle vos fanati- « ques ont affronté la persécution qui a presque anéanti la preuve « des martyrs... C'est le spectacle abominable de vos convulsions « qui a ébranlé le témoignage des miracles... Vos déclamations « contre les souverains pontifes, contre les évêques, contre tous « les ordres de l'hiérarchie ecclésiastique ont presque achevé « d'avilir cette puissance » (3).

A tous ses *censeurs,* de Prades répondit dans son Apologie, avec quelque subtilité (4). A l'appui des guérisons d'Esculape il invoqua, pour une fois, la tradition des Pères : le démon peut faire des miracles, — l'opinion de l'abbé Le Rouge, dénonciateur de sa thèse, et celle de M. de Bethléem qui l'avait taxée d'impiété.

1. P. 34. L'abbé *Paris* développe cette critique dans la Préface de sa *Religion vengée* (1751) et fait un relevé auquel il n'y a rien à ajouter de tous les points de contact du molinisme et du rationalisme. Il confond dans la même réprobation *Loménie de Brienne, Dom de la Taste* et l'abbé *le Rouge.* Ces deux derniers admettaient les miracles du démon.

2. *Réflexions sur l'Instruction de l'évêque d'Auxerre,* p. 86, dans le *Recueil de pièces* déjà cité. Il critique les « déclamations vagues de quelques théologiens « contre la raison. On dirait, à les entendre, *que les hommes ne puissent entrer « dans le sein du christianisme que comme un troupeau de bêtes entre dans une « étable,* et qu'il faille renoncer au sens commun soit pour embrasser notre reli- « gion soit pour y persister ». *Ib.*

3. P. 96, 97.

4. L'interpolation de la chronologie mosaïque ne compromet pas l'authenticité du Pentateuque, puisque les 3 systèmes liés et suivis qu'on y trouve ne sont pas une altération due à la négligence des copistes. — Le fait que Moïse promet des rétributions temporelles prouve la divinité de sa mission. L'économie judaïque étant une constitution civile et politique ne devait pas offrir les caractères d'une religion obligeant tous les peuples etc... (c. 6 et 7).

Tous deux avaient prouvé contre les jansénistes que la guérison miraculeuse est un signe équivoque ; le surnaturel qu'il pouvait y avoir dans les guérisons de St Médard était l'ouvrage du démon, comme les convulsions le montrent (1).

Les protestants n'avaient pas encore dit leur mot. Boullier entre en lice parce que Prades n'a pas omis le développement déjà classique sur le protestantisme père de l'incrédulité.

Il défend les idées innées, réfute le paradoxe de *Deslandes* que l'abbé a copié maladroitement, n'a pas de peine à montrer que sa conjecture sur les 3 chronologies intéresse bien la foi puisqu'il s'agit de l'histoire du monde, mais la faiblesse de sa critique sur deux points ne sert qu'à découvrir deux brèches irréparables : *l'économie mosaïque ignorait la vie éternelle, — les miracles ne prouvent plus* (2).

En 1759, il fournit cependant un bon « discours » sur le discernement des miracles (3). Prades les rapporte, après Locke, à l'action de lois inconnues ; mais un effet naturel, même inouï, se reconnaît toujours ; ainsi l'aimant, le télescope, les bombes pour qui les verrait la première fois. « La rareté de ces phéno-« mènes ou leur apparence imprévue n'empêchent personne « pourvu qu'il ait des yeux et de la raison de découvrir non pré-« cisément la cause d'un tel effet, mais que cet effet dépend d'un « ordre établi dans la nature » (4). Dans les miracles bibliques il y a une brusque interruption des lois sans aucune analogie avec des effets déjà connus, sans l'intervention d'agents corporels, sans réitération facultative. « Qu'une seule fois en 4.000 ans un « seul homme ait marché sur l'eau sans y enfoncer, il est clair « que la loi de la pesanteur n'est point là suspendue par une « autre loi mais par une volonté particulière c'est-à-dire par un « miracle » (5).

Que résultait-il de cette mêlée ?

Sans parler de l'immense publicité faite aux idées de l'abbé de Prades (6), et de la sympathie que lui assurait cette lutte inégale avec les puissances augustes, la *Sorbonne* avait été une fois de plus odieuse et ridicule ; tous les partis chrétiens blessés par

1. Abstraction faite des conséquences horribles qu'on déduisait de ses principes, il restait que *Prades* écarte la preuve par les miracles et n'admet pas la certitude évidente des évangiles.

2. Ce qu'il dit de meilleur sur le miracle préétabli d'*Houteville* c'est qu'il ruine la liberté par le déterminisme physique.

3. Dans ses *Pièces philosophiques et littéraires*, s. l. 12.

4. P. 200.

5. P. 203.

6. « Nos dames depuis 15 jours ne parlent que de prophéties et de miracles ». *Raynal*. Nouvelles littéraires, 27 déc. 1751.

Prades s'accusaient les uns les autres d'avoir fomenté l'impiété, les protestants avec leur liberté d'examen, les jansénistes avec leurs miracles et leur intransigeance sur les articles les plus durs, les jésuites avec leurs adoucissements raisonnables du dogme. Ces querelles fratricides sous l'œil de l'ennemi achevaient de discréditer leur cause.

Prades est intéressant comme symptôme ; il n'est d'aucun parti et a des sympathies pour celui de la nature et de la raison.

III. — Apologies générales

Pendant que certains apologistes attaquent les philosophes corps à corps, d'autres continuent à défendre la vérité chrétienne en général ou quelque vérité particulière.

Le *P. Merlin* (1) essaie de restaurer la foi aux miracles, mais c'est en soutenant la conception la plus inacceptable aux contemporains, celle de la violation des lois naturelles. Il ne sort pas du cercle : Dieu prouve l'authenticité des miracles, les miracles prouvent Dieu.

Un prêtre de Moulins, *Auroux des Pommiers* (2), se modernise en admettant que la doctrine discerne les miracles et répond à l'objection nouvelle : la doctrine chrétienne étant absurde, les miracles chrétiens le sont aussi. Mais il conteste l'absurdité de la divinité du Christ, par le distinguo des deux natures qui répugne aux esprits du temps (3).

Dans les apologies générales on peut distinguer celles qui suivent l'ornière classique et qui s'en tiennent notamment à l'idée de la formation contrôlée de la tradition évangélique, et celles où se marque un effort d'intelligence plus moderne.

1. L'Ornière classique

Les œuvres complètes de l'abbé *de St-Réal* publiées en 1757 (4) offraient un modèle de ces raisonnements « carrés » chers aux

1. *Dissertation sur les miracles contre les impies* (an.) s. n. n. l. 1742, 12. V. Trév. 1742, p. 355, 1003, 1603.

2. *Traité sur la nécessité de s'instruire de la vérité de sa religion et sur les moyens de s'en assurer.* Paris 1742, 12. L'auteur était Docteur en théologie et conseiller-clerc au Présidial de Moulins.

3. D'autres auteurs défendent les prophéties. Un anonyme publie en 1741 un *Traité du caractère essentiel à tous les prophètes de ne rien dire que de vrai quand ils prophétisent.* Brux. 12. C'est une apologie des prophéties du second ordre.

4. Il s'agit de l'historiographe de la cour de Savoie (1639-92). Ses œuvres, très estimées pour l'élégance de leur style, avaient été souvent imprimées : 1730, 5 v. 8° ; 1740 Amst. 6 v. 12 ; 1745 Paris 3 v. 4° ; 1755-56 *ib.* 8 v. 12 ; *1757 ib. 4 v. 16.* Le traité apologétique dont nous parlons se trouve au t. II de cette dernière édition, qui est la meilleure.

apologistes du XVIIe siècle et que tant de leurs successeurs reproduisaient encore.

Sa *Méthode courte et aisée pour combattre les déistes* repose sur un sophisme et un anachronisme. Le premier consiste à soutenir « que l'histoire de l'Exode et celle de l'Evangile n'auraient « jamais eu de cours si elles eussent été fausses, parce que l'insti- « tution du sacerdoce des juifs et celui des chrétiens, du sabbat, « de la Pâque, de la circoncision, du baptême et de l'eucharistie « y est racontée comme une chose établie dès lors, laquelle a « subsisté depuis sans interruption » (1). Le second consiste à transporter aujourd'hui l'hypothèse de l'imposture ou de l'illusion pour en montrer l'absurde. Si je disais que j'ai fait traverser la Seine à pied sec aux habitants de Paris, qu'il faut couper le petit doigt à chaque enfant de 12 ans et que cela se fait de tout temps en mémoire de tel événement, comment le faire croire ?

Cinquante ans après Bayle, trois ans avant le *désastre de Lisbonne,* le P. *Touron* développe la conception la plus rigoureuse de la Providence (2). Dieu est un horloger, maître absolu de son horloge, et qui la détraque ou l'arrête pour l'éducation des humains. Bossuet entrait dans le conseil de Dieu, mais pour saisir les grandes lignes du plan divin. Le moine rend raison du détail de l'histoire. Constantin est heureux ; c'est pour que les païens n'imputent pas au christianisme les maux de l'empire. Jovien ne règne que quelques mois ; c'est pour que les princes ne viennent pas au christianisme par intérêt. Quelques années plus tard Touron, Lactance au petit pied, voyant les arguments savants glisser sur les sceptiques, agitera le spectre de la mort épouvantée de l'impie (3). *Lefranc de Pompignan* ne veut voir chez ce dernier que des passions et de l'orgueil (4). De tels livres étaient bien faits pour dégoûter les philosophes et les pousser aux représailles.

1. T. II, 127.

2. *De la Providence, traité historique, dogmatique et moral, avec un discours préliminaire contre l'incrédulité et l'irréligion,* par le R. P. *Touron* de l'ordre de S. Dominique, Paris 1752, 8°, rééd. 1754. V. *Trév.* mars 1753 p. 616. L'auteur (1688-1775) montre justement que l'attaque du christianisme atteint son maximum d'audace. Il fait un effort pour alléger la forme de son apologie. Il était aussi historien. Il a écrit une *Histoire des hommes illustres de l'ordre de S. Dominique* et une *Histoire générale de l'Amérique.*

3. *La main de Dieu sur les incrédules, ou Histoire abrégée des Israélites souvent infidèles et autant de fois punis.* Paris 1756, 3 v. 12, et surtout : *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle ; ou l'impie en contraste avec le juste pendant la vie et à la mort, ib.* 1758, 12. Un anonyme avait repris avec force l'argument de la ruine des juifs. Son apologie du christianisme par le succès est le type des ouvrages où le providentialisme touche au matérialisme historique : *Réflexions décisives sur le judaïsme.* Paris 1751, 8°, 44 p.

4. *Questions diverses sur l'incrédulité,* Paris 1752, 12. V. *Trév.* 1752 fév. p. 259, mai 1095. *Jean George Lefranc de Pompignan,* frère du marquis poète,

2. - Concessions à l'esprit moderne

Nous trouvons plus d'esprit dans les œuvres de ceux qui comprennent la nécessité de concessions à la pensée moderne.

Il y en a beaucoup dans le très consciencieux et très estimable *Traité de la véritable religion* que l'abbé DE LA CHAMBRE (1) publia en 1737. C'est le chant du cygne de l'apologie par les arguments externes, les prophéties et les miracles (2), et la démonstration rationnelle de la nécessité d'abdiquer la raison atteint ici sa plus grande rigueur. Jamais plus on n'en lira d'aussi classique. Mais si La Chambre est le Clarke français par l'inépuisable fécondité de sa faculté raisonnante, s'il accable le lecteur sous une avalanche de dissertations, articles, propositions, preuves, objections et réponses numérotées, il est aussi le Turrettin catholique par sa modération théologique et sa liberté d'esprit.

Le *journal de Trévoux* disait de lui qu'il « fait assez volontiers main basse sur les pensées et les preuves ordinaires » (3). Et en effet, il rejette plusieurs preuves reçues de l'existence de Dieu (4), les raisonnements usuels pour établir l'inspiration. Il suffit que les écrivains soient des témoins fidèles et des thaumaturges pour que l'Ecriture ait autorité, quoiqu'elle ne leur soit pas *dictée* (5). Il admet que les apôtres font souvent de simples applications de passages de l'A. T., que le Pentateuque n'est peut-être pas de Moïse (6), que l'éternité des peines est irrationnelle. Il nie que

allait devenir un infatigable controversiste. Né à Montauban en 1715, mort en 1790, il était en 1752 évêque du Puy. Il devint archevêque de Vienne. Député aux *Etats généraux*, il se joignit au Tiers le 25 juin et fut, après *Bailly*, président de l'Assemblée nationale. C'était un homme droit, d'une piété sincère et sans aigreur. Même quand ses erreurs confinent, comme ici, à l'injustice, il reste sympathique par sa bonne foi et, malgré tout, sa modération que *Raynal* a remarquée : « *L'auteur ne met ni hauteur ni humeur dans sa manière d'attaquer les incrédules, ce qui prouve un cœur bien fait* ». (Nouv. lit. t. II, 110). Ses œuvres complètes ont été publiées pour la première fois avec celles de son frère par l'abbé *Emery*, Paris 1856, 2 gr. 8°. Nous renverrons aux éditions originales.

1. *F. Ilharart de La Chambre*, né à Paris en 1698 mort en 1753, fut chanoine de St-Benoît. Il consacra sa vie à l'étude et à la controverse anti-janséniste. Son Traité est « *contre les athées, les déistes, les païens, les juifs, les mahométans et toutes les fausses religions* ». Paris 5 v. 12.

2. En 5 volumes l'auteur ne dit rien sur l'excellence de la doctrine et de la morale du Christ, rien sur les expériences du chrétien.

3. *Mars 1738, p. 502.* Mais il trouvait que « l'auteur naturellement éloquent et disert se tire toujours avec avantage de tout ce qui s'appelle discussion, analyse, dissertation » *ib.* 523. Son ouvrage est « approprié au siècle et à ce tour régnant de philosophie discoureuse qu'on donne aujourd'hui à toutes choses » *ib.* 11. V. *août 1739* p. 1655. V. *Bibl. fr.* [61], t. 28 p. 290.

4. T. I, dissert. 8.

5. T. IV, dis. 3, c. 4.

6. « Qu'une autre personne que Moïse ait écrit cet ouvrage, les incrédules n'en peuvent rien conclure, *à moins qu'ils ne prouvent qu'il n'est qu'un tissu de faits supposés* ». III, p. 170.

l'Etre parfait puisse dire : ma justice n'est pas la vôtre ; il déclare nettement l'idolâtrie plus nuisible aux sociétés que l'athéisme (1) ; il ne condamne pas Houteville et sa notion du miracle *selon* le cours de la Nature ; il écrit *hors* au lieu de selon, mais pas *contre* (2). Il accepte enfin la diversité des cultes.

Toutes ces concessions étaient bien propres à rendre l'auteur sympathique. Mais quoi, on lit de moins en moins les ouvrages de théologie en 5 volumes. Le traité de La Chambre n'eut qu'une édition (3).

Aussi l'abbé *de Chebron du Petit Château* essaie-t-il d'adapter plutôt la forme que le fond au goût du jour (4). Il inaugure un genre court, fragmentaire, léger, pique la curiosité par des traits bien choisis et fait appel au gros bon sens plutôt qu'à des raisons solides. Pourquoi Spinoza se préoccupe-t-il de réfuter des erreurs, si l'erreur est Dieu ? Si l'évangile est faux, que de docteurs se sont usés pour un songe ! Les grands érudits protestants qui attaquaient toutes les vérités qu'ils pouvaient se sont trompés en l'épargnant. Tant de grands hommes ont été moins pénétrants que « ces prétendus beaux esprits qui n'ont jamais lu que des pièces de théâtre » (5). L'exemple des « Lettres anglaises » et l'impuissance à composer, qui ont déterminé la forme de beaucoup d'ouvrages philosophiques au XVIIIe siècle, multiplieront aussi les apologies plus maniables et plus lisibles.

D'autres auteurs se réduisent au petit nombre d'arguments qu'ils croient susceptibles de frapper leur génération (6). Ce sont les bienfaits sociaux et moraux du christianisme, de plus en plus contestés.

1. Parce que « le crime y est accrédité par le suffrage de la religion et par l'exemple des dieux ». I, 381.

2. « Un homme de bon sens doit se contenter de savoir qu'il n'y a de miraculeux par rapport à lui que les effets surprenants qui ravissent l'admiration par leur nouveauté et qui arrivent *hors* le cours ordinaire des lois générales du mouvement par l'intervention d'une cause qui est supérieure à l'homme ». II, 286.

3. Il fut suivi en 1743 d'un *Traité de l'église de J.-C.* (Paris 6 v. 12) ; apologie de l'Eglise romaine. *Migne* ne s'est pas mépris sur la valeur de cet écrivain. Il a réimprimé ses œuvres complètes, 1844-56 gr. 8°.

4. *Idée de la vérité et de la grandeur de la religion démontrée par des preuves claires et à la portée de tout le monde, par M. l'abbé de C. D. P. Ch. Dr de Sorbonne*, Paris 1750, 12. V. une tentative analogue de *Charpentier : « Lettres critiques sur divers écrits de nos jours contraires à la religion et aux mœurs »*, Lond. 1751, 2 v. 16.

5. P. 167.

6. Nous n'en avons trouvé qu'un seul d'original, dans une brochure de 37 pages d'*E. S. de Gamaches*, « *Système du philosophe chrétien* » (Paris 1746, 8°). Il renouvelle la preuve tirée de la beauté du plan du salut en disant : puisque nous devons mériter le plus possible, il est juste de sacrifier à Dieu ce qui nous est le plus précieux, la confiance en nos sens (Eucharistie). « Rien n'est plus concis, plus lié, plus systématique », disait le *Journal de Trévoux* (janv. 1747,

Angliviel de la Beaumelle (1) constate que si le christianisme a pu seul jadis déraciner l'idolâtrie, seul aujourd'hui il maintient la moralité. La religion du Christ a fait ses preuves, 12 apôtres ont changé le monde et restitué la lumière naturelle. La philosophie est en train de faire les siennes ; elles sont édifiantes. — Mais la morale des philosophes païens est aussi pure que celle de J.-C. — « C'est bien dans ce siècle-ci qu'il faut vanter la morale des païens ! » (2). — Et les prêtres débauchés ? — Le sont-ils *parce qu'ils sont chrétiens* ou parce qu'ils sont philosophes ? « L'Examen de la religion » objecte : les pasteurs ne pratiquent pas la religion, donc il n'y a pas de preuves qui en persuadent. Mauvais raisonnement, il faut conclure : donc ils n'en sont pas persuadés.

Mais si, comme le dit un autre (3), une expérience de 4.000 ans prouve que les passions sont indomptables à la raison seule, la piété qui en vient à bout reste inhumaine. Car elle se concilie mal avec « l'esprit des belles lettres, l'esprit des sciences, l'esprit de gouvernement, l'esprit des affaires, l'esprit de société » (4). Lefranc de Pompignan, ému de voir la dévotion en butte à la persécution la plus dangereuse en un siècle sociable, « le mépris et la dérision » (5), écrit un joli petit livre : *la Dévotion réconciliée avec l'esprit* (1754) (6), c'est-à-dire avec toutes les formes de la vie sociale et de l'activité humaine.

On y trouve une fine connaissance des hommes et l'usage du monde, et déjà l'instinct, sinon la pratique du gouvernement. Les adversaires attaquent la dévotion telle qu'elle existe chez de petits génies ; la tactique de Lefranc consiste à peindre la dévotion idéale. Malgré cette optimiste retouche, il rencontre parfois une opposition qu'il ne peut atténuer qu'en édulcorant à la fois la piété et le vice. « Les principes de la religion sont diamétrale-« ment opposés aux maximes de la prudence et à toutes les « règles du gouvernement. Car la dévotion a pour principe de ne

p. 37). *Gamaches* était chanoine et membre de l'Académie des sciences. Il essaya de vulgariser la métaphysique et la physique. *Nouveau système du mouvement* 1721, *Astronomie physique* 1740 etc... V. *Raynal* o. c. II, 30.

1. Dans une curieuse publication où il mêle le sérieux au profane et même au grivois : *La Spectatrice danoise ou l'Aspasie moderne*, ouvr. hebdom. Copenhague 1749, 3 part. 8°. V. Amusement 25 : *Réflexions sur l'incrédulité ;* Amus^t 56 : *Réfutation de l'Examen de la religion*, 3e part. : *De l'immortalité de l'âme*, contre Voltaire et Lamettrie. Le christianisme d'*Angliviel* est rationaliste, tolérant, très contaminé par le siècle. On sent chez lui l'effort un peu « province » pour paraître très parisien.

2. P. 479.

3. *Principes de religion ou préservatif contre l'incrédulité par M. Roussel, prêtre*, Paris 1751, 16 ; rééd. 1753. V. *Raynal* [73], II, 54 ; *Trév.* juil. 1753 p. 1699.

4. *Lefranc*, ouv. cité ci-dessous, p. 3.

5. *Ib.* 1.

6. Montauban 12. Nous citons l'édition de 1827, Paris pet. 12.

« jamais tolérer le crime ni les abus » (1). — Mais « que désire « après tout et que cherche la dévotion ? le plus grand bien. Si « donc elle le trouve dans les ménagements... pourquoi ne les « garderait-elle pas ? » (2). Elle peut comprendre les motifs qui font dissimuler parfois les crimes des grands. Inexorable aux abus contre la loi divine, elle peut tolérer ceux qui ne dérogent qu'aux lois humaines, car — délicieux sophisme, — elle préfère nettoyer le cœur que laver le dehors. Il est faux que la confiance en Dieu dédaigne la prudence humaine : « il y a des moyens na- « turels dont Dieu a voulu faire dépendre dans le cours ordinaire « de sa providence le succès et l'utilité du gouvernement. Les « rejeter ce serait tenter Dieu et lui demander sans nécessité des « miracles » (3).

Dans les affaires il faut savoir mentir, mais Dieu admet « qu'il « est quelquefois nécessaire de ne pas dire la vérité à ceux qui « n'ont pas droit de la savoir » (4). Au reste la sincérité est la plus fine politique.

Lefranc ne voit pas la raison de l'opposition irréductible des sciences à la religion. Elles prennent le temps, dit-il, dessèchent l'esprit, nourrissent l'orgueil. Sans doute, mais elles sont surtout avides d'évidence et inculquent à l'esprit avec une force souveraine la notion de loi. Il est exact qu'un savant judicieux distingue les objets et les méthodes, mais il est une méthode qu'il n'admettra jamais, celle d'autorité (5). C'est une « réconciliation normande » disaient *Voltaire* et *d'Alembert* (6). « Ne se raccommode pas qui veut », ajoutait *Grimm* (7). Quoi qu'il en soit, ce livre, comme les précédents, marque un progrès dans la discussion du paradoxe de Bayle. La discussion sort de la spéculation d'école pour chercher ses arguments dans l'histoire et dans la vie.

D'autres apologistes reprennent l'argument de Thomassin. Un esprit avisé, le libraire André Joseph *Panckoucke,* en avait senti le danger, et dans des *Essais sur les philosophes ou les égarements de la raison sans la foi* (1743) (8) il avait rassemblé sans critique tout ce qui décelait les faiblesses morales des anciens

1. P. 91.
2. P. 99.
3. P. 112.
4. P. 176.
5. *Lefranc* est mal informé, croyant que la physique raconte forcément la gloire de Dieu et que les mathématiques démontrent la faiblesse de l'esprit humain, quand elles supposent tantôt possible et tantôt impossible la divisibilité à l'infini.
6. V. *Desnoireterres* [92], VI, 258 n. 2.
7. *Corresp. lit., philos. et crit.*, éd. *Tourneux*, Garnier 1877, t. II, 281.
8. Amst. 12.

sages, leurs lacunes intellectuelles, la stérilité de leur doctrine. Ce fut en vain.

Cinq ans plus tard, le *P. Desmonts* bénédictin de S. Vanne dédiait au prince de Condé 4 volumes intitulés : « *le Libertinage combattu par le témoignage des auteurs profanes* » (1). Il y rassemblait « les principes magnifiques de morale et de discipline « que leurs auteurs soit philosophes, soit poètes ou législateurs « nous ont laissés » (2). « Car bien que les maximes renfermées « dans les Ecritures et dans les Pères suffisent pour nous sauver, « *celles qui se rencontrent dans les écrits des payens ne contri-* « *buent pas peu... à nous sanctifier et conspirent par conséquent* « *avec les premières à nous faire opérer notre salut* ». Cette voie est « beaucoup plus proportionnée à la malice, à l'endurcisse- « ment et à la délicatesse de certains libertins à qui les paroles « de l'Ecriture et des Pères sont devenues... une nourriture trop « forte et même un sujet de scandale » (3).

Formey renchérit encore (4), et pour absoudre Dieu du reproche d'avoir donné aux hommes une révélation tardive, incomplète et connue d'un fort petit nombre, il admet que tout le monde peut être sauvé par la lumière naturelle. La révélation ne confère aucun bien essentiel, mais seulement des secours accessoires et une félicité de luxe (5). C'est dire qu'elle est superflue. Voilà où aboutit logiquement l'enthousiasme du bon *Rollin* (6).

La preuve de Dieu par les causes finales est toujours en honneur, et cela tient sans doute à la ferveur que tout le monde apporte à l'étude de la nature (7).

3. — La preuve interne

La preuve interne se fait rare, mais elle atteint chez Dom Prudent Maran, le bénédictin janséniste persécuté, la forme la plus nette qu'elle ait prise chez les apologètes catholiques (8).

1. Charleville 1747, 8°. V. *Trév.* sept. 1747 p. 1811.
2. P. VII.
3. P. XII.
4. Dans un *Essai sur la nécessité de la révélation.* « Mélanges philosophiques », Leyde 1754, 2 v. 12 t. II.
5. Elle introduit à un état supérieur réservé aux âmes qui entreront dans le plan de Dieu, (il y a plusieurs demeures au ciel) ; mais aucune créature ne sera malheureuse faute de connaissance.
6. Peu de jésuites ou de mécréants ont parlé aussi dignement que ce janséniste des vertus païennes. Le P. *Desmonts* prétend développer simplement ce qu'il en dit.
7. Le marseillais *Dulard* publia en 1749 un poème en 7 chants sur « *la Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature* » qui en était, en 1767, à sa 5e édition. « On n'en a point parlé 24 heures », écrit inconsidérément *Raynal*, [73], I, 297.
8. Né à Sézanne (Marne) en 1683 mort en Paris en 1762, *Maran* entra à 19 ans dans la congrégation de St-Maur. Il étudia les langues orientales, l'Ecriture et les Pères et travailla à l'édition des œuvres de *Cyprien, Basile, Justin, Tatien,*

Profondément religieux en un siècle qui l'est si peu, et tout pénétré de S. Paul, il consacre tout un volume de son apologie à prouver la divinité de J.-C. par son action dans les âmes. Le seul miracle sur lequel il insiste est celui de la nouvelle naissance. *Si J.-C. n'est pas vivant, qui agit en moi avec cette puissance ?* L'erreur des sociniens et des déistes est qu' « ils regardent sa « divinité comme un dogme spéculatif dans lequel ils n'aperçoi- « vent aucun rapport avec la guérison du cœur humain » (1). Or l'humilité et la confiance, ces vertus essentielles dont les philosophes n'ont même pas connu le nom, J.-C. ne se contente pas de les commander, il les donne (2). « Si J.-C. n'était pas Dieu, s'il n'était « pas au plus haut des cieux à la droite du Père, comment en « croyant en lui et en l'invoquant deviendrais-je une nouvelle « créature ? (3)... Que l'incrédule dise tant qu'il voudra : qui « pourra monter au ciel ?... *je l'ai invoqué et je n'ai point été « confondu, il a créé en moi un nouveau cœur,* il y a répandu « un saint amour qui me vivifie et qui me fait observer ses com- « mandements (4)... Un incrédule pourra-t-il jamais se persuader « que ceux qui sentent en eux l'opération du S. Esprit par la « victoire de leurs passions et par le saint amour qui a été ré- « pandu dans leurs cœurs, ont tort d'être inébranlables dans « l'espérance que donne l'évangile ? » (5).

Aussi un des auteurs de *la Folie des prétendus esprits forts* refuse-t-il aux mondains toute compétence. « Il n'y a que ceux « qui ont livré leur cœur à cette sainte religion qui puissent ren- « dre un témoignage digne de foi aux ravissants effets qu'elle « produit ;... la sagesse ne peut être justifiée que par ses en- « fants » (6).

Athénagore, Grégoire de Nazianze. Son hostilité à la *Bulle* le fit exiler à Orbais (Marne) puis à St-Martin de Pontoise. Il passa cependant à Paris les 25 dernières années de sa vie. L'ouvrage dont nous parlons parut d'abord en latin : *Divinitas Domini nostri J.-C. manifesta in Scriptura et traditione,* Paris 1746 fol., puis en français : *La divinité de N. S. J. C. prouvée contre les hérétiques et les déistes,* (an. Paris 1751, 3 v. 12). Les 2 premiers volumes renferment les arguments classiques contre les sociniens. La matière du t. III est nouvelle. V. *Trév.* juil. 1752, p. 1458. Maran défendra de nouveau la divinité du Christ contre les Jésuites *Hardouin* et *Berruyer.* V. infra c. VIII, § 3.

1. T. I, 24.
2. P. 30.
3. T. III, 159 sq. « L'apôtre (Paul) fait voir que J.-C. est le Fils de Dieu et « qu'il est ressuscité parce que *la foi en son nom obtient la vie qui fait obser- « ver les commandements,* au lieu que la loi promettait la vie à ceux qui les « observent, mais par elle-même elle ne vivifiait pas pour les faire obser- « ver » *ib.*
4. P. 161.
5. P. 184.
6. P. 24. V. supra 318 n. 6. Deux autres apologistes font une place à la preuve interne. L'abbé *de Pontbriand,* l'instituteur des pauvres Savoyards, en

Cette apologie par l'appel à l'expérience intime est portée dans la chaire par le P. *Pérussault* S. J. En un temps où les prédicateurs n'ont pas encore, semble-t-il, conçu l'impérieuse obligation de défendre le christianisme, ce jésuite prêche sur la convenance de la foi avec les aspirations de l'âme, et ceci est un fait assez nouveau pour mériter d'être signalé (1).

Malgré tout, les apologies de cette période laisseraient une impression de grande faiblesse si deux d'entr'elles n'avaient, pour des raisons différentes, retenu l'attention du public.

4. — Louis Racine

Le poème de *la Religion*, de Louis Racine, combine le plan de *Pascal* avec celui de *Bossuet*. La religion se prouve par son adaptation aux besoins de l'homme et parce qu'elle donne la clé de l'histoire ; elle seule explique l'énigme du monde et du cœur humain (2). Après une démonstration obligée de l'existence de Dieu, l'auteur pose l'énigme, en cherche la solution, la trouve dans l'histoire du Libérateur qui éclaire l'histoire universelle. Les mystères chrétiens me donnent plus de lumière que la philosophie, ils ne peuvent être une invention humaine. Dans l'impuissance de la morale naturelle, la morale chrétienne « a changé l'Univers parce qu'elle est fondée sur l'amour qui rend tous les préceptes faciles » (3).

Ce poème est aimable parce qu'il respire l'amour des hommes. Il blâme la cruauté des *Croisés*, parle avec douceur des *héréti-*

use sans la ranger parmi ses 8 arguments capitaux. « Il est bien fâcheux, dit-il, qu'on ne connaisse pas dans le monde les consolations et les douceurs dont le Seigneur récompense dès cette vie ceux qui le servent ». — *L'Incrédule détrompé et le chrétien affermi dans la foi*, Paris 1752, 8° p. 512. V. *Trév.* juin 1752, p. 1268. — *Formey* lui consacre 10 de ses sermons : *Le Philosophe chrétien*, Leyde 1750, 8° et 1752-65, 6 v. 12. En voici les thèmes : *Ce que peut le chrétien qui met sa confiance en Dieu*, t. II, 16 ; — *la paix de Dieu, ib.* 21 : « La manière dont Dieu agit sur l'âme fidèle pour la rendre heureuse, les secours qu'il lui accorde, les consolations qu'il lui dispense, la joie dont il la remplit sont autant de faits incontestables et inexplicables », p. 296 ; — *les fruits de l'Esprit, ib.* 22 et 23 ; — *la source du vrai bien, ib.* 24 ; — *l'excellence de la loi divine*, III, 2 : elle produit « ces joies inénarrables, cette lumière salutaire », p. 35 ; — *les secours de l'esprit divin*, IV, 14 ; — *la source du vrai bonheur, ib.* 16 ; — *la sagesse et le bonheur du vrai chrétien*, t. V, 5 ; — *savourez et voyez combien l'Eternel est bon, ib.* 11.

1. *Sermons choisis*, Lyon 1758, 2 v. 12 ; *Migne* t. 51. — 1er serm. sur la foi, 1re part. ; — Serm. sur les derniers sacrements. V. *Bernard* : « *Le Sermon au* XVIIIe *siècle* », p. 124 sq. On verra dans cet ouvrage que les prédicateurs ne se sont guère émus des progrès de la philosophie qu'après 1750. *Pérussault* (1679-1754) fut confesseur du dauphin puis du roi. Son éloquence est du plus pur « style jésuite ».

2. « En suivant ces 2 grands maîtres, j'ai suivi les 2 hommes qui ont écrit sur la religion de la manière la plus convaincante, la plus noble et la plus digne d'elle ». *Préf.*

3. Chant VI.

ques : « nos bras leur sont ouverts », réprouve la persécution de *Galilée.*

« La terre nuit et jour à sa marche fidèle
Emporte Galilée et son juge avec elle. » (1).

Au 2e chant le tableau de nos inquiétudes mériterait encore d'être lu. Racine n'ajoute guère aux arguments de ses maîtres que celui qu'offrent les *missions.*

« Par quel crédit encor, si loin de sa naissance
Ce mensonge en tous lieux a t'il tant de puissance ?...
Si des rives du Gange aux rives de la Seine
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquents talapoins munis d'un long sermon
Accouraient nous prêcher leur Sommonokodon
Quelle moisson de cœurs feraient de tels apôtres ?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres. » (Chant V, v. 154).

Mais son poème est, contrairement à l'opinion reçue, rarement ennuyeux, rarement ridicule (2).

Pour juger de l'impression produite il ne faut pas s'en tenir aux railleries de Voltaire ou aux *Réflexions* consternées de *Bonneval* (3). « La Religion » eut un nombre énorme d'éditions ; elle encombre encore aujourd'hui les boîtes des bouquinistes.

5. Turrettin-Vernet. La meilleure apologie du siècle

L'apologie la plus solide depuis l'œuvre d'Houteville, en même temps que la plus considérable du siècle, fut le *Traité de la vérité de la religion chrétienne tiré du latin de M. J. Alphonse Turrettin professeur en théologie et en histoire ecclésiastique à Genève.* Le traducteur était *Jacob Vernet,* qui ajouta 9 volumes à celui de son maître. La publication des 10 tomes s'échelonna de 1730 à 1788. L'œuvre fut si estimée qu'un libraire de Paris publia en 1753 à l'usage des catholiques une édition retouchée de ce qui avait déjà paru (4).

Les deux auteurs, esprits larges et théologiens modérés que les voyages et le commerce de quelques grands esprits avaient élevés

1. Chant V, v. 140.
2. Il serait injuste de s'arrêter au tableau de la digestion :
« Au sortir d'un repas, dans votre sein paisible
Quel ordre renouvelle un combat invisible,
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement
Chercher, saisir, dompter, broyer cet aliment ? » (Ch. V, v. 144).
3. *René de Bonneval* est, d'après Barbier, l'auteur de *Réflexions sur l'anonyme et ses conseils à M. Racine au sujet de son poème de la Religion.* (an.) 1742, 8°, 7 p. Il déclare qu'il ne faut pas traiter de religion en vers. La *Correspondance* de *Raynal* parle dédaigneusement du « poème plus connu qu'estimé de M. Racine » I, 265. Mentionnons outre la 1re édition (1742) celles de 1747 et 1752 (*Œuvres complètes*) et la réimpression de *Migne.* Dém. év. t. 8.
4. Chez Garnier 2 v. 12. *Vernet* remercie l'éditeur dans l'*Introduction* du t. 8.

au-dessus des étroitesses d'école ou d'église, enseignaient dans la petite Genève, déjà grand carrefour d'idées.

Turrettin, descendant de persécutés italiens, avait visité la Hollande, l'Angleterre et la France, où il avait vu les hommes les plus cultivés. Recteur de l'Académie, de 1701 à 1737 date de sa mort, il fut nommé en 1705 professeur de dogmatique et travailla à alléger le joug des formules qu'on imposait aux professeurs et aux pasteurs. C'est ainsi qu'il fit abolir la confession de foi obligatoire. Il essaya aussi de rapprocher luthériens et réformés (1).

Vernet, fils de réfugiés provençaux (1698-1780) fut un des disciples préférés de *Leclerc* et de *Turrettin*. Il se destina au pastorat, en voyant une agonisante consolée par une prière du vieux *Bénédict Pictet* (2). Il voyagea en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre, fit, à 30 ans, la connaissance de *Montesquieu* à Rome et publia *l'Esprit des lois* à Genève en 1748. En 1756 il fut nommé professeur de théologie. On connaît ses relations avec *Rousseau* dont il combat avec modération le déisme dans son Traité, sa liaison puis ses démêlés avec *Voltaire* (3). Sa notoriété le fit consulter par *Malesherbes*, préoccupé d'améliorer la condition des protestants français. Vernet préconisa non une tolérance précaire mais le retour au droit commun.

Ces deux auteurs étaient aptes à comprendre les plus nobles aspirations de leur siècle. D'autre part leur science et leur piété les avaient bien armés pour la défense de leur foi.

La première partie du *Traité*, œuvre de Turrettin, est un exposé de composition très classique. Le *besoin d'une révélation* est établi par l'aveu de plusieurs philosophes anciens (4). Tous les nova-

1. On peut juger de sa hauteur d'esprit par sa *Harangue sur la liaison qu'il y a entre les sciences et la religion*, (De eruditionis et pietatis nexu oratio academica, Genève 1706, 1°). Au moment où Bayle identifiait la religion à la superstition, il les distingue nettement et montre quel secours la religion reçoit des sciences. Elles délivrent l'esprit des superstitions contraires à la piété : la croyance aux présages, comètes, éclipses, aux esprits et à la magie. Les siècles d'ignorance ont corrompu toute religion. Le XVIe siècle a vu simultanément la renaissance scientifique et la renaissance religieuse. « Enfin les véritables science« ces rendent les hommes équitables, doux, modérés. *Il ne faut pas s'étonner « que les enthousiastes, les fanatiques et autres visionnaires de nos jours décla« ment tant contre les sciences ; leurs visions ne sauraient subsister en présence « des lumières dont elles brillent toujours* ».

2. « Les exhortations du pasteur et surtout sa prière bouleversèrent mon âme. La figure angoissée de la malade, qui reprenait peu à peu le calme et une expression d'espérance, me causèrent une émotion profonde et je résolus de me vouer à ces fonctions dont les bienfaits paraissaient visibles auprès des êtres souffrants » c. p. Encycl. *Lichtenberger* [30], t. XII, 322.

3. V. *Desnoireterres*, t. V et VII. Sur le libéralisme de nos deux auteurs, cf P. M. *Masson* [166] I, 198 sq. et les références qu'il indique.

4. « Il ne reste presqu'aucune trace de la lumière primitive ». *Tusculanes* I. 3.

teurs, y compris Socrate, donnent leur doctrine comme venant du ciel. « Cette conduite des législateurs ne découvre-t-elle pas évi- « demment la pensée où ils étaient que sans une inspiration vraie « ou supposée on ne doit pas présumer de donner une assiette « stable à la religion ? » (1). Les philosophes modernes se croient plus habiles que les anciens, mais, comme le dit Locke, c'est l'éducation chrétienne qui fait leur force. « Celui qui voyage « présentement par de grands chemins s'applaudit sur la vigueur « de ses jambes et attribue sa diligence à la force de son tempé- « rament » (2).

Les *caractères de la révélation* sont les suivants : elle doit être universelle c'est-à-dire propre à être portée en tous lieux et à sanctifier tous les hommes, évidente en ce sens qu'elle ne doit pas choquer la raison restreinte aux axiomes (3), en accord avec elle-même, plus riche que la lumière naturelle, accompagnée de signes.

La *vérité du judaïsme* se prouve par les lois de Moïse, l'historicité du Pentateuque, les prophéties de l'A. T. (4). Il est miraculeux de voir ce peuple sans lettres, sortant de l'Egypte idolâtre, entouré d'idolâtres, posséder la science par excellence.

Juste équilibre des preuves internes et externes

La vérité du christianisme ressort de deux sortes de preuves : les unes internes et de sentiment, les autres externes ou de fait. Ici Vernet intervient et trace dans la préface du Tome II le plan le plus net des devoirs de l'apologète :

« Les premières se tirent de la *beauté* même de la religion, *de son accord* « *avec la droite raison et avec la conscience*, du *rapport qu'elle a avec* « *notre état et nos besoins*, de son *utilité* et des *consolations* qu'elle nous « fournit. — Le second genre de preuves se tire des marques extérieures « dont une religion est revêtue, comme sont les miracles, les prophéties, les « témoignages non suspects, le succès qu'elle a eu, les effets qu'elle a « produits.

« Ces deux sortes de preuves ont chacune leur valeur et on ne doit les « négliger ni l'une ni l'autre. La première fait d'abord impression sur des « personnes raisonnables, selon ce que dit J.-C. : « si quelqu'un est bien « intentionné pour faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine « vient de Dieu ou si je parle de mon chef » (Jean 7, 17). Mais quand l'esprit « n'a pas ce goût naturel de la vérité et de la vertu, quand il s'agit de mon- « trer la révélation par des endroits plus frappants et palpables pour tout le

1. Sect. I, c. 4.
2. *Ib.* c. 5.
3. « Ce sont autant de rayons de la vérité éternelle plus lumineux que tout « ce qu'on pourrait y opposer. Si quelqu'un nous réduit à la nécessité d'opter, « le choix n'est pas douteux ; jamais aucune théologie n'approchera de ces « principes pour la clarté et si par malheur elle les heurte, elle ne fera que se « briser elle-même ». I, 140.
4. L'auteur accepte le livre de *Daniel* comme antérieur à Artaxercès.

« monde, on est obligé de mettre en avant les arguments du second ordre. « C'est aussi ce que faisait N. S. : « Si vous ne croyez pas à ma parole, « disait-il, croyez du moins aux œuvres que je fais. » (Jean **10**, 38) (1).

Mais il faut présenter le christianisme dans sa pureté. On l'a surchargé d'un fatras scolastique comme le style gothique a surchargé les cathédrales. Même après la *Réforme* il en reste dans les catéchismes. « Les docteurs anglais sont ceux qui depuis près « d'un siècle ont le mieux réussi à *rendre à la religion ce carac-* « *tère de simplicité noble et raisonnable qui lui est propre et à* « *ramener tout à la pratique.* Ils ont été bien secondés par quel- « ques-uns des théologiens protestants de deça la mer. M. Tur- « rettin s'y est particulièrement distingué ».

Vernet montre donc l'excellence du christianisme dans ses dogmes, dans ses promesses, dans sa morale qui est l'essentiel de la religion et le plus ferme appui de la société. « La vraie piété « doit avoir pour objet d'inspirer surtout les vertus sociables. « Elle doit être tournée non tant à la spéculation qu'à la prati- « que » (2). Le christianisme est le seul vase qui ait conservé pure la religion naturelle. Les déistes sont fous, eux qui veulent avoir la liqueur sans le vase.

Viennent ensuite les preuves externes. *Marie Huber* disait que la religion chrétienne n'a pas besoin de ces contreforts. Vernet fait valoir contre elle l'authenticité du N. T. et le caractère des fondateurs du christianisme, car les faits ont de l'importance en eux-mêmes. « Il ne s'agit pas seulement de savoir s'il y a eu en « Judée un homme nommé Jésus qui ait mieux philosophé et « mieux raisonné sur la morale que Socrate. Il s'agit de reconnaî- « tre ce Jésus pour un législateur et un sauveur envoyé de « Dieu » (3).

Il défend les *miracles* contre *Diderot,* moins sûr de ses yeux que de son jugement. Son jugement n'est ici qu'un préjugé. Pourquoi le témoignage des sens deviendrait-il une illusion quand le fait constaté est surnaturel ? La partie philosophique de la religion se prouvera par des raisonnements, la partie historique par des faits.

On objecte la fausseté des miracles modernes, mais « la crédulité qu'on reproche aux chrétiens n'est pas générale » (4). Les protestants, les catholiques sages pensent comme l'abbé *Lenglet du Fresnoi* (5) que « le meilleur parti est d'abandonner à une

1. T. II, p. X sq.
2. II, 162.
3. III, 23.
4. V, 325.
5. *Méthode pour étudier l'histoire*, 1713, 2 v. 12, t. I, 5.

impitoyable mais véritable critique la chronique et le chroniqueur ».

Les écrivains non jansénistes ne laissent subsister aucune ressemblance entre les miracles de *S. Médard* et ceux de l'évangile (1). Les convulsions sont contagieuses et faciles à contrefaire; on en a des exemples historiques analogues, y compris celui des prophètes cévenols. Les témoins étaient sans discernement, fanatiques. On faisait des efforts désespérés pour procurer des guérisons. Les maux guéris étaient de ceux dont l'espèce et le degré ne se discernent pas immédiatement. Beaucoup étaient naturellement curables par l'exercice ou l'imagination. Les guérisons n'étaient ni subites ni complètes ; il fallait du temps, des neuvaines, des remèdes. « On n'oubliait pas d'appliquer aussi sur les yeux du « jeune Espagnol (outre les reliques de Pâris) une décoction de « guimauve ordonnée par un oculiste pour abattre l'inflamma- « tion » (2). Ces miracles étaient mal accompagnés, d'une utilité douteuse, sans lendemain puisqu'on n'en parle plus. Aussi l'auteur du *Plan général de l'œuvre des Convulsions,* moins affirmatif que *Montgeron,* les dit-il « faibles et voilés ». Pour nous, nous y reconnaîtrons l'effet des causes secondes.

La preuve par les *prophéties* ne doit pas être mise au premier rang, comme *Sherlock* l'a bien montré. « Sans trop nous étendre « à éplucher divers textes obscurs concernant la personne du « Messie, nous nous arrêterons plutôt à considérer l'esprit géné- « ral de l'ancienne économie qui demandait un supplément » (3). La réjection de J.-C. par les juifs ne prouve pas que les prophéties ne s'appliquent pas à lui. Il a été rejeté par le sanhédrin, mais un conseil n'acquiert pas une infaillibilité que chacun de ses membres n'a pas. La mort de Jésus « fut l'ouvrage d'une cabale des « sacrificateurs et des scribes, gens très corrompus et plus politi- « ques que religieux, qui ne souhaitaient point pour eux-mêmes « de voir un Messie prophète et réformateur, et qui, pour leur

1. *Des Vœux,* pasteur : *Discours sur les miracles* 1732. — *Critique générale du livre de M. de Montgeron,* Amst. 1740, 16. V. *Nouv. Bibl.* [64] déc. 1740 p. 494 ; — *Bibl. fr.* [61] t. 30 Avertissement et t. 31, 1. — *Dom La Taste : « Lettres théologiques »,* 2 v. 4° etc...

2. V, 411. Le *Journal de Trévoux* ne tarit pas d'éloges et cite largement les « réponses si sensées et si satisfaisantes » de *Vernet* (1748 p. 1068), auteur « *très attentif, très judicieux et très propre à confondre les ennemis des miracles de l'évangile* » (1070). Les preuves par lesquelles il établit la bonne foi des témoins de ces miracles « égalent pour la clarté les plus brillantes lumières du soleil » (124). « Cet écrivain a le malheur d'être protestant : nous sommes sincèrement fâchés qu'un si bon esprit tienne à une communion qui n'a aucun caractère d'antiquité » (1057). V. aussi *Trév.* 1745 p. 2005, et *J. lit.* [62] t. 16 p. 316.

3. VII, 15.

« pays et par la crainte des Romains, ne voulaient pas non plus « qu'on parlât d'un Messie roi » (1).

Reste l'argument de la *propagation* du christianisme, que Vernet défend contre *Voltaire* en essayant d'apporter sur ce fait, qui était resté un thème oratoire, des précisions entièrement nouvelles.

L'auteur de l'*Essai sur les mœurs* avait écrit : « Le berceau de l'Eglise naissante est couvert d'une obscurité impénétrable que l'érudition même n'a fait que redoubler » (2). Il présentait les progrès de la foi comme « un événement casuel et purement humain ». Vernet montre qu'il ne s'agit pas de déterrer l'origine des Druides ou des Brachmanes. Le procès de Jésus fut un procès de religion et un procès d'état. Ses disciples font parler d'eux, comme on le voit par les rapports de *Paul* et de *Festus*. La secte n'est pas aussi souterraine qu'on le dit, puisque dès sa naissance elle se répand, comme le prouvent ces frères qui attendent Paul en Italie ; elle est contredite, comme en témoignent *Tacite* et *Pline*. 4 histoires contemporaines nous renseignent sur ses origines. Dans le même siècle nous avons des épîtres de *Barnabé*, de *Clément*, en langue commune. Le Nouveau Testament achevé sous Trajan est bientôt traduit en syriaque et en latin. Le grand nombre des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles nous est connu par le catalogue de *Jérôme*, par *Eusèbe*.

Voltaire récuse tous les écrivains chrétiens comme « intéressés ». « Voudrait-on qu'un homme qui a examiné à fond une « affaire ou un point de science n'osât pas témoigner ce qu'il en « pense, et cela de peur de passer pour partial ? » (3). Si un païen parlait de J.-C. comme nos chrétiens, il serait chrétien et vous le récuseriez. Récuserons-nous aussi les profanes hostiles au christianisme ? Il ne faut pourtant pas agir en enfants chicaneurs et fantasques.

Partant de l'état présent de la chrétienté, Vernet remonte jusqu'au VIIe siècle pour en marquer historiquement les progrès. Il utilise tout ce que la science de son temps lui fournit pour établir l'extension réelle du christianisme à chaque époque (4). Puis il refait le tableau de cette expansion tel que le ferait un historien impartial. Il se flatte que sa relation est au moins fidèle ; « elle

1. VII, 220.

2. « *A quelquefois redoublée* », dit exactement l'*Essai sur les mœurs*, ch. 8 p. 171 (*Œuv. compl.*, éd. Hachette, 1876 in-16, t. X).

3. T. 8 p. 174. « Un médecin qui certifie des expériences faites en faveur de l'inoculation... ne plaide point sa propre cause, il plaide la cause de l'humanité, il dit ce qu'il a découvert » *ib.*

4. Voici quelques-uns de ses documents : *Assémanni : « Bibliothèque orientale »* (Rome 1719) où il trouve le dénombrement des églises dépendant du

« ne contient rien que de vrai et n'omet rien d'essentiel (1) ; elle « a aussi l'avantage que cherchait M. de Voltaire de s'en tenir à « l'historique sans rien décider sur le fond de la doctrine et sans « toucher à la grande question du divin » (2). Et il faut avouer que cette relation est fort équitable.

Vernet défend ensuite l'*authenticité du N. T.* contre l'*Examen des apologistes* et étudie de près le *gnosticisme,* dont l'Examen prenait les diverses branches pour des sectes différentes, afin de grossir le nombre des premiers chrétiens en désaccord avec l'évangile. « Au fond l'on ne doit compter dans le premier et le « second siècles que la petite secte des Ebionites née dans le sein « de l'église judaïque et la secte extérieure des gnostiques qui ne « lui appartenait point » (3). Tous les gnostiques s'accordent avec nous sur le caractère surnaturel de J.-C. Or c'est précisément le point que les incrédules voudraient affaiblir. Les gnostiques sont les premiers philosophes que les chrétiens voient venir à eux. Quelle tentation de les admettre ! Or ils les repoussent énergiquement. « La politique humaine n'entrait donc pour rien dans leur conduite » (4).

Le tome IX est, par un singulier manque de critique, consacré à défendre l'authenticité du témoignage de *Josèphe,* depuis longtemps abandonné par des apologistes moins éclairés. Le Xe revient sur la propagation du christianisme.

Telle quelle, cette apologie est, dans le genre classique, ce que le siècle a produit de meilleur.

Elle tient au passé, à la scolastique protestante et catholique du XVIIe siècle, par la conception intellectualiste de l'accord de la foi et de la raison (5), par la confiance dans la solidité des preuves externes et de la démonstration traditionnelle : Dieu a parlé. — Mais elle est bien du XVIIIe siècle par ses préoccupations pratiques. Avec *Spinoza,* nos auteurs voient dans la Bible un livre d'édification, jamais de science, car en tout ce qui n'est pas de la piété

patriarche de *Babylone.* — Recherches de M. *de Guignes* sur les chrétiens établis à la *Chine* dans le VIIe siècle, dans l'*Histoire générale des Huns* etc... 1756-58. — Table parlant de la *mission des prêtres nestoriens* etc...

1. *Voltaire* méprisait le document capital des *Actes.*

2. T. 8, 143. Il reconnaît hautement l'exagération du nombre des martyrs et la corruption du christianisme qui rendit *Mahomet* possible, mais il ne s'applique pas comme *Voltaire* à rapetisser les obstacles que la religion nouvelle rencontrait.

3. T. 8, 380.

4. *Ib.* 405.

5. « Un homme qui est sincèrement attaché à la religion naturelle, c'est-à-« dire qui croit un Dieu, une Providence, des règles de morale et une vie à « venir, *comme la raison le dicte,* n'a qu'un pas à faire pour devenir chrétien » I. 2.

l'Ecriture reproduit les préjugés régnants. Elle aide, comme la religion chrétienne elle-même, les individus et les sociétés à bien vivre. Avec les Anglais *Clarke, Tillotson, Locke,* ils simplifient la théologie de l'école, cet « art de chicaner avec les hommes » (1). Ce peu d'entêtement pour les systèmes les conduit à la tolérance. — Ils sont déjà du XIXe siècle parce qu'ils juxtaposent à l'autorité extérieure l'autorité intérieure, partent comme *Pascal* de faits psychologiques, les besoins de l'âme, et, en faisant nette et large la place des preuves internes (2), orientent l'apologétique vers un pragmatisme qui confond le vrai avec le bon et le fécond, c'est-à-dire avec ce qui favorise l'action et la vie.

Cela est surtout vrai de *Turrettin* ; l'originalité de *Vernet* réside plutôt dans ses études précises et documentées sur les miracles de Pâris, l'extension du christianisme, les gnostiques, et dans le fléchissement de son orthodoxie sur les prophéties dont il fait bon marché, et les miracles, où il cherche beaucoup plus une intention de Dieu que le surnaturel proprement dit. Le siècle avance, Vernet est l'ami de Rousseau (3).

L'action de son œuvre sur le public fut certainement énervée par la lenteur de sa publication et la prolixité qui en résulte.

IV. — Etat des esprits

Où en sommes-nous ? quels progrès fait l'incrédulité dans ces années où le christianisme subit des attaques si vives, et la défense est-elle sans effet ?

Le clergé s'émeut

A en croire *Trublet* en 1736, l'incrédulité, fréquente dans les grandes villes, est encore en horreur dans les provinces (4). Et pourtant le clergé provincial s'émeut. L'*Assemblée du clergé de 1734* attire l'attention du roi sur les nouveautés profanes ; l'évêque de Tours, président de l'*assemblée de 1748,* prononce un discours pour se plaindre des progrès de l'impiété et en solliciter

1. Mot de *Turrettin,* II, 328.

2. Pour la première fois la preuve interne, — l'accord intrinsèque de la religion chrétienne avec le cœur, — est clairement distinguée des effets de la religion dans la conduite des individus et des sociétés. Ces *fruits* visibles sont rangés parmi les preuves externes.

3. Il fut un des 4 pasteurs que *d'Alembert* vit à Genève. On comprend fort bien que le mathématicien catholique, peu initié aux subtilités et aux mille nuances de l'hérésie, ait accusé en gros de socinianisme des hommes qui repoussaient la notion orthodoxe de la Trinité. V. *Desnoireterres* V, 177. *Masson* [166] I, 282 sq.

4. *Essais de littérature et de morale,* chap. de *l'Esprit.* 1736, 12, p. 406. *Hurter* [21] t. III, 44 trouve excellentes ses *Pensées choisies sur l'incrédulité.*

la répression (1). L'*assemblée de 1750* dénonce au roi de mauvais livres ; le roi promet d'en arrêter le cours (2). Les *évêques* commencent à lancer des mandements. Nous avons vu ceux qui mettaient en garde contre la thèse de l'abbé de Prades. En 1753 *Belsunce* tâche de prouver par des citations que chez les philosophes l'immoralité marche de pair avec l'impiété. Bien que ce soit un procès de tendance et qu'il trouve jusque chez Toussaint une incitation à la débauche, il reste que la réhabilitation générale de la « chair » et des passions, ainsi que la vie privée de la plupart des philosophes, ne recommandaient pas la sévérité dans les mœurs. Pour contester l'effet démoralisant du matérialisme théorique, il faudrait admettre avec Bayle que les idées sont sans force.

De 1730 à 1750 les *missions* se multiplient.

Pendant que les jésuites Lafitau, Pérussault, Segaud (3) et surtout de Neuville (4) attirent le public élégant de Paris par leur éloquence de plus en plus académique, les lazaristes prêchent en Brie et en Beauce, les eudistes en Normandie, en Bretagne et dans le Maine, les missionnaires du S. Esprit (5) en Poitou, Anjou et Aunis, les oratoriens, les capucins et particulièrement les jésuites, un peu partout. Le succès du *P. Bridaine* (6) qui donna de 1725

1. Jusque là le clergé ne demandait de mesures que contre les jansénistes et les protestants.

2. *Précis par ordre alphabétique ou Table raisonnée des matières contenues dans la nouvelle collection des Procès verbaux des Assemblées générales et particulières du Clergé de France,* Paris 1780 fol. t. VIII, 402. La *Correspondance* de *Raynal* taxe les prélats de tiédeur : « La discussion de toutes ces choses a été « renvoyée à la Sorbonne qui s'en occupe sérieusement. Les livres qu'elle exa- « mine sont : l'Esprit des lois, l'Histoire naturelle, la Lettre sur les aveugles, « l'Histoire de l'âme, les Pensées philosophiques » éd. Tourneux I, 475.

3. *Lafitau* (1685-1764), un des partisans les plus passionnés de la *Bulle,* évêque de Sisteron. Chargé des affaires de France à Rome, il avait intrigué pour faire donner à Dubois le chapeau de cardinal. — *Sermons,* Lyon 4 v. 12, 1747 et 1754. *Migne,* Orateurs sacrés t. 52. — *Perussault,* V. supra p. 346. — *Segaud* (1675-1748) ancien professeur d'humanités à Louis le Grand, reçut une pension de 1.200 livres du roi qui appréciait sa prédication (1745). Il était pieux et de mœurs austères. Ses *Sermons* furent publiés par le P. Berruyer, Paris 1750-51, 6 v. 12. *Migne* t. 47. — Ces 3 orateurs se firent entendre à Versailles.

4. *Frey de Neuville* (1693-1774) fut 13 ans professeur de philosophie et 30 ans prédicateur. Il prêcha 6 carêmes à la cour. Quand son ordre fut chassé, il refusa d'abjurer son institut, erra 7 ans en France, puis obtint de Louis XV, en considération de son mérite, l'autorisation d'habiter St-Germain-en-Laye. *Il est regardé comme le meilleur prédicateur français du siècle.* Son éloquence est trop fleurie pour le goût moderne. Nous retrouverons dans la période suivante ses sermons apologétiques. — *Sermons,* Paris et Lyon 1777, 8 v. 12. *Migne,* t. 57.

5. Fondés à la Rochelle par *Guignion de Montfort* (1673-1716) qui avait beaucoup prêché lui-même en Poitou et à Nantes. V. sur ces missions *A. Bernard* [22], 197 sq.

6. Né et mort dans le diocèse d'Uzès (1701-67), il fit ses études chez les jésuites et consacra sa vie aux missions. Il avait tous les dons de l'orateur,

à 1767, 256 missions, surtout dans le midi, se marquait par des conversions nombreuses. A en juger par les sermons qu'il a publiés, il se préoccupait de réveiller les consciences beaucoup plus que de contester. C'est la meilleure défensive.

En avril 1751, *Barbier* constate l'affluence des fidèles dans les églises de Paris (1). En mai *Raynal* écrit : « L'histoire ne nous a « conservé le souvenir d'aucun jubilé qui ait fait à Paris autant « d'impression que celui qu'on y gagne maintenant. On n'y parle, « on n'y pense, on n'y est occupé que de cet objet » (2). Pour chauffer la piété populaire on répandait la « *Copie d'une lettre* » (3) de J.-C. : « Je vous dis par la bouche de Dieu mon « père et de ma chère Mère, et de tous les chérubins et séraphins « et par le chef de mon Eglise, St Pierre, que si vous ne vous « amendez et corrigez votre vie, je vous enverrai des fièvres « extraordinaires, tremblement de terre... et gelée sur les biens « de la terre, vos bestiaux périront ». « Ceux ou celles qui tien- « dront une copie de cette belle Lettre dans leur maison,... jamais « malin esprit, ni foudre, ni tempête ne leur toucheront, et toute « femme enceinte qui la portera accouchera heureusement ». Si vous n'apaisez ma colère, « je vous enverrai grande famine, peste, « dissenterie, guerre ou autres maux ».

Il y a bien du tintamarre là dedans. Il est cependant approuvé par 2 Docteurs de Sorbonne.

En même temps le besoin se fait sentir de préserver la jeunesse, toujours ouverte aux nouveautés, et ceux qui vivent dans des états peu favorables à la vie spirituelle, les soldats, les marins, les nobles. On voit apparaître et bientôt se multiplier les ouvrages de vulgarisation apologétique.

En 1739 un recteur de collège, le P. *La Guille* S. J., écrit un *Préservatif pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage* (4). Ce livre, adressé aux élèves d'une académie, montre la jeunesse riche déjà contaminée sur les bancs de l'école. En 1747 un autre jésuite, le P. *Yves de Valois*, professeur d'hydrographie à La Rochelle, publie des *Entretiens sur les vérités fon-*

mais, improvisant volontiers, il n'évitait pas la trivialité. Il prêcha 3 années de suite à Paris (1753-55). *Benoit XIV* le récompensa par le titre de « missionnaire général ». *Sermons*. Avignon 1841, 7 v. 12.

1. « Si l'intérieur n'est pas bien sincère, du moins les dehors de la religion sont remplis pour donner l'exemple au peuple ». *Journal* V, 39, c. p. *Roustan* [112], p. 293.

2. *Corresp.* t. II, 60.

3. « *trouvée depuis peu par un saint religieux au calvaire de N. S. à 2 lieues de Paris* ». 1751. Duval et Fère approbateurs. Bibl. Nat. D 7170.

4. Nancy 8°. *La Guille* (1658-1742) dirigea plusieurs collèges et fut élu 3 fois provincial.

damentales de la religion pour l'instruction des officiers et gens de mer (1), ouvrage clair et populaire qui n'a que le tort d'être long. L'abbé *Monnet*, dans ses *Lettres d'une mère à son fils* (2) réfuta Spinoza et Pope, déjà anciens, mais surtout la « Philosophie de l'histoire » de Voltaire et « l'Emile » de Rousseau. Chez Voltaire il relève la malignité du dénigrement systématique des juifs et des chrétiens, sa caricature des prophètes ; il utilise l'érudition contemporaine touchant l'antiquité des Chinois et des Egyptiens. Déconcerté par Rousseau, comme tous les orthodoxes, il combat sa solution si profonde et si religieuse du problème du mal ; mais son ouvrage, inspiré souvent de *Pascal*, est plein d'un sentiment pénétrant qui explique, croyons-nous, son succès. La religion éclaire d'une part ce que la philosophie laisse inexpliqué, d'autre part elle fortifie la volonté et donne la paix à l'âme, ce que la philosophie ne fait pas.

Les Lettres de Monnet, rééditées et complétées en 1758, parurent encore en 1767, en 1768, en 1776 (3).

On accueillit aussi avec faveur les *Preuves de la religion de J.-C. contre les spinosistes et les déistes, par Laurent François* (4). Mais l'auteur abaisse un peu trop le débat pour se mettre à la portée de la jeunesse. Il est trop facile de réfuter Spinoza par un appel au gros bon sens, en prenant tous les mots dans leur acception vulgaire.

Le Parlement s'éveille

Si l'on ajoute que le Parlement s'est réveillé, qu'il a condamné les *Lettres anglaises*, les *Princesses malabares*, *l'Histoire naturelle de l'âme*, les *Pensées philosophiques*, *la Lettre sur les aveugles*,

1. Lyon 2 v. 12 ; — 2e édition complétée par des *Entretiens sur les vérités pratiques de la religion*, *ib.* 1751, 4 v. 16.

2. « *pour lui prouver la vérité de la religion chrétienne* », Paris 1747, 12 ; 2e éd. augm. *ib.* 1758, 3 v. 12.

3. Nous comprenons moins bien le succès moderne fait à une autre apologie populaire, œuvre d'un jeune homme encore sans grande lecture, le grammairien *Beauzée* (1717-89) : *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion chrétienne*, ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse. Paris 1747, 12, réimpr. 9 fois au XIXe siècle. — *Migne*, Dém. év. [9] t. X, 1174.

4. Paris 1751-55, 8 v. 12. Les 4 derniers volumes parurent en 1755 sous le titre de *Défense de la religion chrétienne contre les difficultés des incrédules* ; les 4 premiers furent réimprimés en 1752 et 1754, *ib.* *François* (1698-1782), ancien prêtre de la Mission, ne publia pas moins de 5 ouvrages apologétiques ; 2 autres restèrent en manuscrit. Celui-ci, qui est le premier, n'est pas original. « L'auteur s'est fait un devoir de parler d'après les plus grands maîtres... il s'approprie sans scrupules leurs pensées et leurs raisonnements, il emploie leurs expressions » p. VIII. Il ne mérite cependant pas l'épithète de « pauvre imbécile » que lui octroie *Voltaire* dans une lettre à d'Alembert (c. p. *Pérennès*, Dict. t. II, 286). Le *Journal de Trévoux*, qui loue beaucoup cette défense, la trouve pourtant « un peu longue et un peu chargée de métaphysique ». 1755 p. 1786.

les Mœurs (1), on reconnaîtra qu'un effort de résistance aussi général et aussi énergique prouve le progrès des idées nouvelles.

Progrès des idées de tolérance

Nous en avons une autre preuve : la tolérance fait dans cette période un pas décisif. Si les ouvrages philosophiques relâchent la morale, ils fortifient l'humanité. Ne nous arrêtons pas à *Prémontval* qui renvoie dos à dos les chrétiens intolérants et les intolérants philosophes (2). Ceux-ci n'avaient pas le moyen d'embastiller les gens et l'on ne peut assurer que leur intolérance verbale eût jamais passé à l'action (3). Croyons-en le P. *Tournemine* qui voit dans la philosophie une école de tolérance (4), et voyons surtout ce qu'elle a fait d'un abbé, un de ses élèves.

L'abbé *Yvon*, l'ami des Encyclopédistes, veut laver le catholicisme du reproche d'intolérance essentielle (5).

Il n'admet pas la tolérance ecclésiastique qui serait la négation de l'Eglise, mais il réclame la tolérance civile et souhaite que Louis XV l'accorde aux protestants. Pas de communion avec les hérétiques, mais pas de persécution matérielle, tel est son programme. Ces idées généreuses sont, cela va sans dire, enveloppées du ton méprisant et des insultes qui étaient toujours « de style » en parlant des frères égarés (6) ; même sous cet uniforme l'intolérance d'Etat les acceptait avec peine. La même année, *Turgot* sou-

1. En 1734, 1746 et 1748. V. *Picot : « Mém. pour servir à l'hist eccl. du* XVIII*e siècle* » Paris 1815, 4 v. 8°. t. II aux dates indiquées.

2. C'est un chrétien rationaliste et pacifique, auteur d'un recueil de pensées intitulé *Le Diogène de d'Alembert*, Berlin 1754, in-24, et 1755. (D'Alembert dans son *Essai sur les gens de lettres* appelait de ses vœux un Diogène qui dirait à chacun ses vérités sans indécence). — « Quoi, s'écrie *Prémontval*, « je ne pourrai parler de Dieu, de religion, de morale sans être accusé de cagotisme, parce « que je n'en parle qu'avec respect ; *je ne pourrai proposer des doutes en gémissant et implorer des lumières supérieures* aux miennes sans être accusé de ne « tendre à rien qu'à tout détruire ! » éd. 1755 p. 167 sq.

3. Sans doute *Voltaire* a fait de son mieux pour embastiller *La Beaumelle* (V. Desnoireterres IV, 431), mais quoi, c'est un nerveux qui fait souffrir autrui par rancune, non par principe.

4. *Trév.* janv. 1736 p. 98, « *De la liberté de penser sur la religion* ».

5. *Yvon* (1714-91) docteur de Sorbonne, fut soupçonné d'avoir collaboré à la thèse de *Prades* et se retira en Hollande jusqu'en 1762. Il avait fourni à l'Encyclopédie les articles *Ame, Athée, Dieu*. A son retour il écrivit contre *Rousseau* et reçut de l'archevêque de Paris une pension bientôt supprimée. L'évêque de Coutances lui donna un canonicat. Les écrivains ecclésiastiques ont noirci à plaisir cet abbé philosophe. Il présente « les idées de la tolérance civile » « sous une forme catholique », car « les erreurs que les protestants ont mêlées « avec cette vérité lui ont fait du tort dans l'esprit des catholiques qui... l'ont « traitée ainsi que nos juges traitent un honnête homme qui se trouve engagé « par accident dans une troupe de coquins ». — *La liberté de conscience resserrée dans des bornes légitimes* (an.) Lond. 1754, 12, p. I.

6. Même sous la plume d'un *Turgot : « Le Conciliateur »*, lettre d'un ecclésiastique à un magistrat sur les affaires présentes, 1754 ; ou d'un *Malesherbes : « Mémoires sur le mariage des protestants »*, 1784-85.

tenait la même thèse, mais il faut noter qu'avant *Rippert de Monclar* (1) un ecclésiastique, touché par l'esprit du siècle, osait faire le premier pas vers la justice. Il osait avancer que l'intolérance nuit au christianisme en lui faisant perdre un de ses avantages sur le mahométisme : elle lui ferme les cœurs des infidèles, rend vaines les plaintes des premiers chrétiens contre les persécutions; la vérité ne peut avoir le droit de persécuter l'erreur qu'aussitôt l'erreur ne s'attribue le droit contraire ; la vérité ne se persuade point par la force, mais seulement par la raison.

Les apologistes affirmaient à tort que la philosophie n'accumulait que des ruines.

1. Procureur général au Parlement d'Aix, réclama le mariage civil dans un *Mémoire théologique et politique au sujet des mariages clandestins des protestants de France* (1755, 8°) qui fit beaucoup de bruit. V. *Grimm* III, 111. « Tout le monde, dit Grimm, connaît les maux que la Révocation de l'Edit de Nantes causa à la France ; il serait temps de mettre du baume sur une plaie aussi profonde ». V. une liste de brochures qui combattent la thèse de *Rippert, ib.* p. 192 et 210.

CHAPITRE VIII

De l'Encyclopédie à l'Emile et au Dictionnaire philosophique

1754 - 1762 - 1764

« Une ruine prochaine menace l'empire de J.-C. dans ce royaume ».

Fumel, évêque de Lodève.
(Mandement, 1759 p. 4).

Voici le cœur du siècle. En ces dix années capitales, la philosophie porte ses fruits dans le domaine de la pensée avant de les porter dans celui de l'action (1). Après 1764 les idées neuves se répètent ou s'exagèrent ; les « capucins athées » nous donnent le spectacle des violences d'Holbach, de la démence de Cloots, mais la décade qui a produit *l'Encyclopédie, l'Esprit, Emile, le Contrat social* et le *Dictionnaire philosophique* a vu l'apogée de la philosophie française au XVIIIe siècle.

C'est le moment où les deux courants de pensée issus de Bayle aboutissent à des œuvres décisives : le rationalisme des âmes religieuses trouve sa formule dans le Vicaire savoyard, que nous avons vu lentement sortir de la pensée protestante influencée par le critique de Rotterdam. Le rationalisme de beaucoup d'esprits irréligieux achève son évolution logique, et, dépassant le déisme, conduit au positivisme déterministe que l'on confond avec le matérialisme athée.

Laissons pour le moment Rousseau, qui, singulier, doit être étudié à part.

Les tendances positivistes

Cette décade marque, aux yeux des chrétiens, le déchaînement du matérialisme. C'est l'aboutissement de l'empirisme de *Locke* devenu le sensualisme de *Condillac* (2), — du fatalisme de *Spi-*

1. Réhabilitation de *Calas* 1765, Réformes de *Turgot* 1771-76, Abolition de la question préparatoire 1780, Edit de tolérance 1787, Déclaration des droits 1789 etc...

2. Le phénoménisme de *Hume* est encore peu connu en France. Le premier ouvrage de Hume traduit en français fut l'*Histoire naturelle de la religion*, en

noza, qui a sourdement cheminé dans les esprits puisqu'à nouveau sa réfutation s'impose, mais qui s'est déformé en panthéisme du hasard : le seul *Diderot,* s'il avait approfondi par la réflexion, l'étude et l'expérience ses intuitions de génie, pouvait jeter un pont entre le spinozisme et le monisme moderne. Mais *le positivisme de Bayle* seconde manière a la plus grande part dans l'orientation des pensers. Négliger la métaphysique inaccessible, donner à la philosophie et aux sciences des fins pratiques, fonder la morale sur les tendances essentielles de la nature humaine et les besoins des hommes vivant en société, telles sont les préoccupations désormais dominantes, et c'est Bayle chez nous qui les eut le premier.

Si le déisme perd du terrain, c'est qu'il paraît aussi indémontrable que le dogme. Il comporte un dépassement de l'expérience, des hypothèses invérifiables, soit : des actes de foi. Or, encouragés par les gains positifs des méthodes d'observation dans les sciences de la nature, beaucoup d'esprits ne croient plus qu'à l'expérience et aux sens. Les deux seules parties intéressantes de « la philosophie » sont la physique et la morale, qui permettent d'*agir* sur le monde et les hommes pour le bien de l'humanité. Améliorer la condition physique et morale de notre espèce est désormais le soin de nos penseurs. *Helvétius* « qui a dit le secret de tout le monde » (1) jette les premiers fondements d'une morale positive.

Voltaire suit le mouvement général des esprits. Il n'est pas juste de l'opposer, lui déiste, aux matérialistes de l'Encyclopédie, ou de l'opposer à lui-même. En deça du déisme et du matérialisme, où vont les préférences des uns ou de l'autre, ils sont tous essentiellement positivistes et de plus en plus. Font-ils de la métaphysique, — c'est une nécessité de la lutte contre un passé qui adosse au surnaturel son édifice inhabitable. Sous leur dogmatisme de combat, qui oserait chercher une conviction arrêtée touchant les causes et les fins ? Il n'est pas évident qu'Helvétius soit matérialiste et le Dieu de Voltaire est parfois d'un fatalisme inquiétant. Mais l'aversion croissante de Voltaire pour la métaphysique, la découverte qu'il fait de l'effroyable mal du monde (2), son refus d'en tirer une conclusion ferme sur les choses en soi (3), ses

1759. *Condillac* maintient sans doute avec force la distinction des 2 substances, mais il part de la sensation. On vit surtout en lui l'adversaire de la métaphysique.

1. C'est le mot bien connu attribué à *Mme du Deffand.*

2. V. l'article d'A. *Morize* sur « Candide », *R. du* XVIII*e siècle* janv.-mars 1913 p. 10 sq.

3. Malgré le mal présent espérons le mieux. *Ib.* 15.

doutes sur la liberté (1), son souci grandissant de l'action (2), tout cela est du positivisme qui le rapproche de plus en plus de l'école encyclopédiste.

S'il devient plus audacieux, c'est que la vie l'a rendu moins content et que Pope n'est plus son homme. Il a perdu Cirey et sa maîtresse, est revenu de Berlin par Francfort sans pouvoir rentrer à Paris. Sa longue enquête sur l'histoire générale pleine de tyrans et de fanatiques a nourri son pessimisme, et les hardis négateurs de Potsdam ont bien un peu déteint sur lui. Cinq ans d'exil errant étaient faits pour l'aigrir, et, maintenant qu'il est en sûreté, il va se venger de sa contrainte passée et de ses petites lâchetés inutiles. Le plaisir de braver l'Infâme sans risques est si doux. A peine installé aux Délices (1755) le désastre de Lisbonne bouleverse ses nerfs ; à peine installé à Ferney (1758) la persécution dirigée contre les philosophes l'exaspère.

On a dit enfin que, chef par l'âge et les services rendus, il ne voulait pas être dépassé par la troupe des jeunes. Si sa pensée est moins hardie que la leur, il semble toujours le plus audacieux par l'impertinence souveraine de la forme, la cruauté de l'attaque, la maîtrise du talent aux yeux d'un public qui apprécie surtout la crânerie de l'attitude. Et puis il cultivera une spécialité bien à lui, la critique biblique et historique, tandis que les Encyclopédistes se tournent plus volontiers vers la politique et les sciences.

Circonstances favorables aux philosophes

Par quels événements cette poussée vigoureuse de la philosophie a-t-elle été rendue possible ?

Une guerre intestine divise les puissances préposées à la défense de la foi.

Nous avons vu les jansénistes et les jésuites se rendre mutuellement responsables des progrès de l'impiété. Ces récriminations entre compagnons d'armes sont le prélude de la défaite. Le *Parlement* est janséniste. Au moment même où l'assaut décisif de la philosophie commence, il se fait exiler (1753-54) (3). Les jésuites

1. « La destinée se joue des hommes qui ne sont que des atomes en mou- « vement, soumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des « événements du monde qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre ». *Ib.* 13.

2. « Je suis à peu près aussi savant sur ce qui regarde notre être que je l'étais en nourrice : *j'aime mieux planter, semer, bâtir* »... *Ib.* 17.

3. Pour avoir interdit de refuser les sacrements à ceux qui repoussaient la *Bulle* (5 mai 1752). L'archevêque de Paris prescrivait ce refus aux prêtres de son diocèse. La plupart des évêques soutinrent avec lui que l'Eglise seule a le droit de disposer des sacrements. « Quel triomphe pour les libertins... qui « toujours prêts à secouer le joug de la religion, profitent avec empressement « des moindres occasions pour décrier, pour avilir l'autorité de ses ministres ! »

règnent à la cour sur la reine et sur le dauphin ; l'archevêque de Paris, *Christophe de Beaumont,* leur donne les mains pour la défense de la *Bulle.* Le roi est indécis et subit tour à tour des influences opposées (1). La *Pompadour* est favorable aux philosophes, les ministres varient ; le chancelier *Lamoignon* révoque le privilège de l'Encyclopédie que soutient son fils *Malesherbes ;* le secrétaire d'Etat de la maison du roi, *St-Florentin,* empêche, sur les instances de *Choiseul,* qu'*Helvétius* soit nommément censuré par le Parlement (2).

La *Sorbonne,* citadelle de l'orthodoxie au-dessus des partis extrêmes, était encore avant *de Prades* une puissance morale. Elle est minée par le ridicule.

Profitant de ce désarroi, la libre pensée s'enhardit. « Quand les pédants se battent, écrit Voltaire, les philosophes triomphent » (3). La force acquise les emporte et le public accepte des audaces plus téméraires à mesure que le respect s'en va.

Il s'en va avec l'esprit de soumission parce qu'au dehors grandit la honte, au-dedans la misère.

En 1757 c'est *Rosbach,* en 1758 *Crevelt,* la capitulation de *Louisbourg* qui nous fait perdre le Canada. En 1756 Louis XV a de nouveau brimé, par un lit de justice, le Parlement qui a l'opinion pour lui. La misère du peuple est grande. Pour nous en tenir à celle que deux philosophes campagnards ont sous les yeux, la pauvreté des gens de *Rémalard* et de *Ferney* incite Helvétius et Voltaire à créer des industries qui les font considérer, dans le Perche et au pays de Gex, comme des bienfaiteurs publics (4).

Ce malaise matériel et moral explique pourquoi désormais l'esprit critique s'attaque plus résolument aux institutions, pourquoi toutes les sciences qui concourent au bonheur de l'espèce humaine passent au premier plan. L'économie politique, la législation, l'éducation tiennent autant de place dans les écrits des philosophes que la critique religieuse. Celle-ci se fait moins théologique, moins exégétique, moins philosophique souvent. Elle en

Représentat. des évêques au roi à l'occasion de l'arrêté du Parlement du 5 mai 1752. Le 11 juin 1752. — *Fonds Joly de Fleury* n° 1683 pièce 9. — On connaît l'épigramme de *Piron.* Un jésuite dit à « un grivois » :... « Mais si vous êtes janséniste — Point de confession. — Mais je ne le suis pas. — Dieu soit béni ! vous êtes donc des nôtres ? — Non, je suis du parti qui se f... des deux autres ». *Raynal* I, 188.

1. Au retour du Parlement il exile l'archevêque.

2. *Keim :* « *Helvétius, sa vie et son œuvre* ». Alcan 1907, 8° p. 380.

3. *Let. à d'Alembert* 13 nov. 1756. « Pendant la guerre des Parlements et des évêques les gens raisonnables ont beau jeu, et vous aurez le loisir de farcir l'Encyclopédie de vérités qu'on n'eût pas osé dire il y a 20 ans ».

4. V. *Keim* o. c. 201 sq. *Desnoireterres* [92], VII, 301 sq.

veut surtout à l'Eglise, institut d'oppression morale et physique, ennemie des désirs et des droits naturels. Il s'agit d'assurer aux hommes le bien être dans le plus large sens du mot. Or le système religieux sur lequel repose la société actuelle a fait ses preuves d'impuissance. C'est de ce point que l'on attaque une conception du monde qui consacre la tyrannie et l'inégalité.

Le fort du combat

La condamnation de Prades et la suspension de l'Encyclopédie n'avaient rien arrêté. Coup sur coup paraissent : en 1753 et 1754 l'*Abrégé de l'Histoire universelle*, de *Voltaire ;* en 1754 les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, de *Diderot ;* en 1755 l'*Analyse de Bayle* par *de Marsy*, soigneusement expurgée de tout ce qui n'était pas impiété, et le *Code de la nature* de *Morelli*, moins dangereux par ses tendances matérialistes que parce qu'il pose les fondements du socialisme (1). En 1756, c'est l'*Essai sur les mœurs*, le Poème de *la Loi naturelle*, le poème sur *le Désastre de Lisbonne* (2), l'article *Genève* de l'Encyclopédie. En 1758 *l'Esprit*. En même temps, malgré promesses et défenses, Berruyer publie ses « *Epîtres* ».

La mesure était comble. « L'Esprit », plus important comme symptôme que par sa valeur intrinsèque, avait pour auteur un fonctionnaire de la cour, le maître d'hôtel de la reine la plus pieuse. L'esclandre fut immense. L'année précédente, l'attentat de *Damiens* était mis par l'archevêque de Paris sur le compte de l'esprit de révolte (3) et le roi effrayé se vengeait sur les philosophes, en décrétant la peine de mort contre les auteurs, éditeurs, colporteurs d'écrits hostiles à la religion (4). Toutes les puissances de conservation sociale suspendirent leurs luttes fratricides et, sans s'unir à proprement parler, firent front contre l'ennemi (5).

Le 10 août 1758 un arrêt du Conseil révoquait le privilège de *l'Esprit*, le 22 novembre un mandement de l'archevêque *de Beaumont* en interdisait la lecture ; le 31 janvier 1759 le pape *Clément XIII* le condamnait par lettre apostolique, sur un jugement de l'Inquisition ; le 23 janvier l'avocat général *Joly de Fleury* l'avait déféré aux Chambres assemblées du Parlement avec *l'Ency-*

1. « Ouvrage qui fait du bruit et qui n'est que hardi... Il ne vaut pas la peine d'être réfuté sérieusement ». *Raynal* II, 219.

2. *Voltaire*, dit *Grimm*, occupa 6 mois le public, III, 196. Cf. 160.

3. *Damiens* voulait engager le roi à s'élever contre le refus des sacrements.

4. Déclaration royale de 1757.

5. C'était déjà trop tard ; mais, comme le remarque *Portalis*, « le clergé « rassuré sur son existence religieuse par sa grande existence politique, n'était « pas frappé autant qu'il aurait dû l'être de la nouvelle guerre qu'on lui décla- « rait ». — *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le* XVIII*e siècle*. 3e éd. Paris 1834, 2 v. 8°, t. II, 354.

clopédie, la Religion naturelle, la Philosophie du bon sens et 4 autres ouvrages de moindre importance. Son réquisitoire montre la gravité du mal et demande le châtiment d'auteurs « sacrilèges et séditieux » qui ébranlent l'autel et le trône. Le 6 février une commission de 9 membres était chargée d'examiner l'*Encyclopédie,* les 6 autres livres étaient condamnés au feu. Helvétius et le censeur qui avait approuvé son œuvre se démettaient de leurs charges. Le 9 avril la *Sorbonne* censurait « l'Esprit ». *L'Assemblée du Clergé de 1758 avait payé du prix inouï de 16 millions la révocation du privilège de l'Encyclopédie.*

Ces rigueurs venaient trop tard. Nous savons par les Mémoires que le public était indulgent aux audacieux.

Cette année même *Voltaire,* aiguillonné par la persécution, publie *Candide* et le *Précis de l'Ecclésiaste ;* le philosophe berlinois *Mérian* (1) traduit en français l'*Histoire naturelle de la religion,* de *Hume,* où est combattue la vieille idée du théisme antérieur au polythéisme et où le polythéisme est démontré plus tolérant. *Rousseau* lâche, dans *la Nouvelle Héloïse,* des duretés contre le catholicisme. En 1760 paraissent les œuvres du *Philosophe de Sans-Souci* (2). *Pompignan* le poète ayant décrié les esprits forts dans son discours de réception à l'Académie, approuvé par le roi (3), Voltaire le submerge sous une avalanche de libelles plus cruels que vraiment plaisants. Deux ans après, il met au jour le *Testament de Jean Meslier.*

Mais 1762 est avant tout l'année d'Emile, le plus puissant ferment qui ait transformé le vieux monde. L'autorité sévit de nouveau et cette fois pas seulement en France. *Rousseau* riposte aux intolérants de Paris par la *Lettre à Christophe de Beaumont* (1763), aux intolérants de Genève par les *Lettres de la montagne* (1764). *Voltaire* condense son déisme et sa critique dans le *Dictionnaire philosophique.* Il met sa pensée à la portée des plus simples dans le *Catéchisme de l'honnête homme.* « L'Infâme » a un sursaut désespéré, d'abord contre les vieux champions de la liberté de conscience : en moins d'un mois, du 18 février au 9 mars 1762, le Parlement de Toulouse pend le pasteur *Rochette,* décapite les 3 frères *de Grenier* qu'on avait rencontrés allant à son secours, et roue le vieux *Calas.* Elle se tourne ensuite vers les nouveaux

1. *Mérian,* né à Liechstall près de Bâle en 1723, mort en 1807, fut d'abord pasteur. Appelé à Berlin par *Maupertuis* en 1750, il devint à la mort de *Formey* secrétaire perpétuel de l'Académie. Ses ouvrages, qui comprennent surtout des mémoires de philosophie, sont tous écrits en français. Sa traduction de *Hume* est précédée d'une critique.

2. V. sur les circonstances de cette publication *Desnoireterres* o. c. V, 376.

3. *Ib.* 121.

tenants de la liberté de pensée et tue *La Barre* leur disciple (1766). C'est le soubresaut d'agonie. Les principaux fauteurs d'intolérance ont déjà perdu leur crédit ; les jésuites sont dispersés, la réhabilitation de Calas a porté aux Parlements un coup sensible. La décade qui finit est bien, par là aussi, la plus décisive du siècle.

L'apologétique faiblit.-Les journaux

Pendant que la défense par le fer et le feu devient plus violente, où en est la défense par la plume ?

Elle faiblit et c'est bien le sentiment de sa faiblesse qui pousse l'orthodoxie à la violence. Cette période de la lutte qui, dans une histoire de l'attaque, tiendrait la moitié de l'ouvrage, peut, dans l'histoire de la résistance, se réduire à quelques pages. Comme aux plus hautes montagnes correspondent les dépressions les plus profondes, l'apologétique s'effondre pendant quelques années.

L'assaut porte souvent moins contre la révélation et l'Ecriture que contre le spiritualisme, ou la conception politique soutenue par l'église romaine. Là où il faudrait des philosophes au courant des sciences modernes ou des juristes versés dans les institutions des peuples, les théologiens sont mal armés. Les clercs qui rédigent les *Mémoires de Trévoux* et les *Nouvelles ecclésiastiques* mettent en menue monnaie l'apologétique classique quand ils ne se battent pas entre eux. L'anti-Voltairien *Desfontaines* avait principalement consacré à la critique littéraire son *Nouvelliste du Parnasse* et ses *Observations sur les écrits modernes*. *Fréron* qui lui succède et qui apparaît, de 1754 à 1776, comme le plus notable journaliste du parti chrétien, va pendant 22 ans combattre les philosophes mais non pas la philosophie. Manquant d'érudition et de vigueur d'esprit, il anathématise en bloc les encyclopédistes, les dénonce en détail (1) ou les ridiculise assez agréablement, mais les 290 volumes de *l'Année littéraire* ne méritent pas de passer pour une apologie du christianisme.

Ils étaient goûtés cependant par cette clientèle sérieuse de magistrats, de fonctionnaires, de bourgeois aisés qui faisait peu de place à Voltaire dans ses bibliothèques et qui, amie de l'ordre, lisait avec plaisir ceci : « Mon attachement à la religion et aux « lois de ma patrie, *mon respect pour les préjugés utiles*, la vé- « rité, le courage de la dire toutes les fois surtout qu'il s'agit « d'objets importants : voilà mes guides... » (2). Son ton généra-

1. Il dénonça les premiers articles de l'Encyclopédie.

2. *An. lit.* 1770, t. III, 186. — Dans les 500 catalogues de bibliothèques dépouillés par *D. Mornet*, les *Lettres sur quelques écrits de ce temps* et *l'Année littéraire* se rencontrent 84 fois. *Desfontaines*, le journaliste le plus lu, paraît 101 fois, le *Journal de Trévoux* seulement 50. (*R. h. l.* juil.-sept. 1910 p. 479).

lement calme plaisait aux gens rassis et faisait tomber en démence le patriarche de Ferney.

« Dans le libelle intitulé « la Défense de mon oncle », M. Larcher fut « traité de vil et ancien répétiteur du collège Mazarin, d'ennemi de la patrie, « de faussaire, etc..., etc... On y dit que ce citoyen respectable né en 1726 a « donné en 1729 des scènes dans le cimetière de St-Médard : tout cela parce « qu'on a prouvé que « la Philosophie de l'Histoire » n'est qu'un misérable « fatras. Cependant il est bon d'apprendre non au « Défenseur de son oncle » « qui le sait sans doute, mais au public qui peut l'ignorer, que M. Larcher « est aussi vertueux que savant, qu'il n'a jamais été *précepteur, répétiteur* ni « *cuistre* dans aucun collège, qu'il jouit d'une fortune considérable pour un « homme de lettres, qu'il est très bien né, que ses parents occupent des « places distinguées dans le Parlement de Dijon et qu'il a l'honneur d'appar- « tenir par son père et par sa mère à la famille du grand Bossuet. » (1).

Cette réponse est un modèle. Un polémiste aussi maître de soi était une puissance, comme L. Ducros l'a excellemment démontré (2). D'autres journaux menèrent le bon combat, le *Journal de Trévoux* qui ménagea longtemps Voltaire mais qui faisait un sort aux plus médiocres apologies de la religion, le *Journal de Verdun*, de 1717 à 1776 (3) continué par le *Journal historique et littéraire* de l'abbé *de Feller* (1773-94), le *Journal ecclésiastique* de l'abbé *Dinouart* (4) qui compta plus de 100 volumes de 1760 à 1786, et que l'abbé *Barruel* fit durer jusqu'en 1792 ; avec un autre ton les journaux « réfugiés » telles les *Bibliothèques* de *Formey* (5), qui continuaient en moins bien la tradition des excellentes Bibliothèques de Leclerc.

Toutes ces revues rendent compte d'ouvrages écrits pour la défense de la foi, elles critiquent parfois les productions des incrédules, plus souvent elles les vilipendent. Nous avons rencontré peu d'éloges solidement fondés, moins encore de réfutations en forme.

Chose curieuse, les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui parurent de 1728 à 1804, n'interrompent leur polémique sectaire et ne songent

1. *An. lit.* 1769, t. III, 147. *Voltaire* défendait son soi disant oncle, l'abbé *Bazin*.

2. *Les Encyclopédistes*, Champion 1900, 8° p. 284 sq.

3. Exactement : « *Suite de la Clef du cabinet des princes de l'Europe* », en 126 volumes. *Mornet* ne l'a rencontré que 5 fois dans les bibliothèques. V. pour tous renseignements bibliographiques sur ces journaux notre *Bibliographie* et l'*Histoire de la Presse*, de *Hatin*.

4. Né à Amiens en 1716, mort à Paris en 1786, janséniste.

5. Particulièrement la *Bibliothèque impartiale*. Mornet a rencontré 40 fois sa *Bibliothèque germanique*. On avait connu en Hollande un type de journal neutre qui analysait impartialement les bons ouvrages en réservant son opinion sur les matières religieuses. C'était le *Journal littéraire* de *Sallengre* et *St Hyacinthe*, La Haye 1713-22 et 1729-36, 24 v. 12. La *Bibliothèque française* de *Camuzat Dusauzet, Goujet*, 1723 sq. 50 v. 12, peut lui être comparée.

au danger commun qu'à partir de la publication de l'Encyclopédie (1).

C'est aussi à partir de ce moment que la presse philosophique essaie ses forces. Le *Journal étranger* de l'abbé *Prévost*, un moment rédigé par *Grimm*, débute en 1754 ; le *Journal encyclopédique* en 1756. *Arnaud* et *Suard* publieront de 1764 à 1766 une *Gazette littéraire de l'Europe*, mais la propagande de ces journaux consiste essentiellement à répandre les idées nouvelles par des compte-rendus favorables des ouvrages hardis. La *polémique* antichrétienne, n'est pas, — et pour cause, — leur fait.

I. — L'Encyclopédie et l'Esprit
L'antimatérialisme

Le déplacement de l'effort philosophique est surtout sensible dans *l'Encyclopédie* et dans *l'Esprit* que nous ne séparons pas, car les contemporains les ont étroitement unis et y ont vu des manifestations de la même tendance.

L'Encyclopédie

L'Encyclopédie en effet a des articles théologiques suffisamment orthodoxes et qui faisaient gémir Voltaire, mais ce qui terrifie c'est l'esprit laïque et positif, — qu'on appelait alors matérialiste. C'est l'élimination systématique du surnaturel, au sens le plus étendu de ce terme, le parti pris de s'en tenir en physique, en morale, en politique à ce qu'on voit, à ce qu'on touche, aux êtres réels et aux causes sensibles.

Nous ne nous arrêterons pas aux critiques que le *P. Berthier*, le directeur du *Journal de Trévoux*, fit au *Discours préliminaire*: elles n'ont rien de proprement religieux (2).

La première critique détaillée de l'Encyclopédie fut celle du *P. Bonhomme*, œuvre injurieuse et basse, vraiment digne d'un

1. Elles dénoncent la conformité des idées de l'abbé *de Prades* avec les idées encyclopédistes, an. 1752, p. 41, 1754, p. 106 ; — le but antichrétien de l'Encyclopédie, 1751 p. 107 ; — les impiétés des philosophes sur les miracles, 1756 p. 33-45. Elles signalent avec joie les « *Préjugés légitimes* » de *Chaumeix*, 1758 p. 201, 1759 p. 9, 1761 p. 159 ; — la suppression du privilège, 1759 p. 83 ; — la condamnation prononcée par Clément XIII, 1759 p. 173 ; — la prohibition du *Journal encyclopédique* par le prince-évêque de Liège, 1760 p. 69, 77. — V. aussi 1758 p. 120 ; 1759 p. 72.

2. *Trév. 1751* p. 302, 2250, 2419, 2592. L'auteur relève avec prédilection les plagiats du grand dictionnaire. L'inquiétude théologique se fait jour seulement dans l'avant dernier article : les écrits irréligieux ne sont-ils vraiment dangereux que pour le peuple ? *D'Alembert* lui répondit, d'après *Barbier*, par une lettre « vive et insolente » (t. III, 355) que la *Correspondance de Raynal* attribue à *Diderot* (II, 27). On trouvera dans « *les Encyclopédistes* » de *Ducros* un chapitre lestement mené sur la bataille autour de l'Encyclopédie, [94], 209.

capucin (1). C'est l'appel au bras séculier, l'attente joyeuse des rigueurs qui se préparent. L'auteur paraît surtout préoccupé de relever l'analogie des idées encyclopédistes avec celles de Prades. Il est épouvanté par la souveraineté du peuple, que proclame l'article *Conquête* en disant qu'un usurpateur cesse de l'être si le peuple l'accepte et s'il améliore les lois. Sa meilleure démonstration est celle des avantages du *célibat ecclésiastique*. On jugera par elle des autres. Il affirme sans sourciller que le célibat fut certainement établi par J.-C. et les apôtres. A suivre le raisonnement des Encyclopédistes sur les bienfaits de la population, il faudrait instituer la polygamie. L'Angleterre n'est pas plus formidable depuis qu'elle a des prêtres mariés. Si les prêtres se marient, les paroisses seront négligées, l'instruction se raréfiera et les crimes augmenteront ; les bénéfices entretiendront les femmes et les enfants, non plus les pauvres. Il est enfin nécessaire d'être pur pour administrer les sacrements.

Réfutée par le « Pauvre diable »

Plus sérieux mais plus illisibles sont les *Préjugés légitimes et réfutation de l'Encyclopédie avec un Examen critique du livre de l'Esprit* par *Abraham Joseph* DE CHAUMEIX, le « Pauvre diable », alors âgé de 28 ans (2). Il ne faut pas, quand on commet un livre en 8 volumes, inscrire en épigraphe : μέγα βίβλιον μέγα κακόν, L'auteur fondait sur ce coup d'audace sa renommée sinon sa cuisine. On l'a un peu légèrement accusé d'être un réfutateur à gages (3) ; nous ne connaissons pas de preuves décisives de cette imputation. Il attira sur lui les pamphlets de la secte. Le plus connu, attribué à Morellet, est un *Mémoire pour Abr. Chaumeix contre les prétendus philosophes Diderot et d'Alembert* (1759).

Chaumeix gémit d'abord sur la théologie laïcisée. Un ramassis d'écrivains incompétents se permettent de juger des matières qui ne sont pas de leur ressort. L'Encyclopédie achève la révolution commencée par les Anglais et Voltaire. « Que M. Dumarsais dé« cide sur la grammaire, à la bonne heure. Que M. d'Alembert « prononce sur les mathématiques, je n'y trouverai point à redire, « mais que les différents particuliers de cette société prennent le

1. *Réflexions d'un franciscain sur les 3 volumes de l'Encyclopédie* (an.) Berlin 1754, 8° ; rééd. sous le titre de l'*Eloge de l'Encyclopédie et des encyclopédistes*. La Haye 1759, 8°. « Vous ne convaincrez personne non seulement que vous pensiez mieux que le reste du genre humain, mais même que vous pensiez ». Voilà le ton. V. *Raynal* II, 198.

2. Bruxelles 1758, 8 v. 12. L'auteur, né à Chanteau (Loiret) vers 1730, mourut à Moscou en 1790. Il méritait par son outrecuidance un peu du mépris dont Voltaire l'abreuva. *Grimm* le traite de « janséniste d'une bêtise peu commune », IV, 59. V. *ib.* 108.

3. V. *Keim* [97], 399.

« même ton sur les sciences qui ne sont pas, ainsi que les pre-« mières, abandonnées à la fantaisie des hommes, c'est une témé-« rité qui n'est pas pardonnable » (1). Le critique s'en prend ensuite au principe même de la secte, à l'*empirisme*. Pour l'auteur du *Discours préliminaire* et celui de l'article *Droit naturel*, les hommes d'abord sauvages n'ont connu la loi naturelle que par les incommodités reçues de leurs semblables. Ils ont fondé sur des conventions leurs obligations réciproques. « C'est à la volonté « générale que l'individu doit s'adresser pour savoir jusqu'où il « doit être homme, citoyen, sujet, père, enfant, et quand il lui « convient de vivre ou de mourir... Vous avez le droit naturel le « plus sacré à tout ce qui ne vous est point contesté par l'espèce « entière » (2).

A cela Chaumeix répond que les conventions ne se conçoivent pas sans la notion du juste et de l'injuste. Un Maître suprême la met en nous et fixe ainsi, antérieurement à tout contact, les limites respectives des êtres.

En physique on prétend retracer la formation du monde par des hypothèses que suggère l'observation ; « et moi je vous dis que « la bonne physique est celle qui s'accorde avec les Ecritures, « puisqu'elles ne peuvent être fausses » (3). Quel lecteur éclairé de 1758 ne fermerait là le livre ?

On peut encore supporter la réfutation d'Helvétius en 2 tomes sur laquelle nous reviendrons, mais il n'est pas possible de subir 4 volumes dirigés contre *Locke*, sous prétexte qu'il est le vrai père de l'Encyclopédie. Chaumeix croyait n'avoir rien fait tant qu'il n'aurait pas ruiné les principes ; c'était une faute de tactique. C'était retomber dans le laborieux débat de philosophie pure, intolérable à des lecteurs légers ; c'était surtout ne pas sentir que les encyclopédistes, sauf peut-être d'Alembert, ne sont pas de vrais philosophes. Ce sont des réformateurs et des amis des sciences. Ils ont adopté Locke, non pas après avoir examiné si son système était inattaquable, mais parce que ses principes favorisent les idées où les mènent leur tempérament, la réaction générale des esprits contre le dogmatisme cartésien, l'horreur de la métaphysique, naturelle à des hommes soucieux d'améliorer au plus vite la condition terrestre de l'humanité. Aussi cette erreur de tactique, l'insuffisance de l'auteur et l'horrible prolixité d'un ouvrage hâtif font-ils du plus grand effort d'ensemble dirigé contre l'Encyclopédie un lamentable échec.

1. I, 22.
2. I, 77.
3. I, 121.

Les deux dernières parties sur Dieu et la révélation ne virent pas le jour (1).

L'Esprit

Aussi bien les défenseurs du christianisme s'attaquaient-ils plutôt à HELVÉTIUS. Son livre est un des nœuds du siècle. Quoique bien surfait en son temps, « l'Esprit » marque une date de la pensée, plus que le Dictionnaire philosophique aujourd'hui moins oublié. C'est qu'il fut avec l'Emile *un des premiers essais de construction* de l'esprit nouveau, récemment affranchi de la tutelle théologique.

Tout le siècle cherche la clé du bonheur de l'homme en société. Le premier livre qui fonde la *science* du bonheur est bien le point culminant du siècle. Dans son système Helvétius utilise et organise ces forces naturelles, l'amour-propre, les passions, en l'honneur desquelles on se bornait à exécuter de grands airs de bravoure. Avec lui nous entrons dans l'âge des réalisations. Jusque-là on avait démoli ou assemblé des matériaux ; un destructeur n'est qu'à demi redoutable tant qu'il ne remplace pas. Mais voici que les chrétiens s'épouvantent à voir surgir en face de la vieille demeure un abri nouveau pour l'humanité. Le constructeur bâtit sur le fondement le plus large : le désir du bonheur, immédiat, matériel, non point moral ou différé comme la félicité chrétienne. Montesquieu avait bien montré une des conditions de ce bonheur social, l'accord des institutions avec le milieu physique et moral de chaque groupe humain. Mais Helvétius estime qu'il faut « étu-« dier l'homme lui-même et fonder sur sa propre nature l'édifice « auquel il doit être soumis » (2). « *J'ai cru, dit-il, que l'on pou-« vait traiter la morale comme les autres sciences et faire une « morale comme une physique expérimentale* ». L'étonnement que devaient provoquer au XXe siècle les réducteurs de la morale à un *art* appuyé sur la science des mœurs, n'est rien auprès de celui qu'excita leur ancêtre.

Son livre comprend 4 discours. Le premier étudie l'Esprit en lui-même. Parti du sensualisme (3) l'auteur montre le rôle et la dignité des passions (4) et de l'amour-propre. Déterminés par le

1. L'abbé *Leclerc de Montlinot* publia une *Justification de plusieurs articles du Dictionnaire encyclopédique, ou Préjugés légitimes contre Abr. Jos. de Chaumeix* (an.) Lille Panckoucke 1760, 12.

2. *Chastellux : « Eloge d'Helvétius »* (1774, 8°) c. p. *Keim* 234.

3. Sensualiste pur, *Helvétius* dédaigne la métaphysique et n'examine pas si la substance est matérielle ou spirituelle.

4. « Elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher ». (*Œuvres*, éd. Didot 1795 14 v. 18, t. I, 260). « Il n'y a que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes » t. IV, c. 7.

désir du bonheur, nous ne pouvons pas, à vues humaines, nous considérer comme libres.

Le 2e discours est *de l'Esprit par rapport à la société.* Nous appelons vertu le désir du bonheur général ; est moral ce qui est conforme au bien social. De là la relativité de la morale ; la sagesse est la folie commune à un peuple donné à un moment donné (1). Tout l'art du moraliste et du législateur est de faire coïncider l'intérêt personnel, notre seul mobile, avec l'intérêt général. « C'est au besoin de l'état à déterminer les actions qui « sont dignes d'estime ou de mépris »(2). Le législateur qui connaît ce besoin devrait nécessiter les citoyens à la vertu en dirigeant leurs passions par un jeu de punitions et de récompenses sensibles (3). C'est ainsi qu'on pourrait encourager le citoyen vertueux, héroïque, par les joies de l'amour : au plus vaillant la plus belle.

Celui qui a tant de foi dans les lois pour changer les mœurs, croit aussi à la puissance de l'éducation et c'est d'elle que traitent les deux derniers discours. Helvétius veut une formation rationnelle du corps et de l'esprit, qui, sans comprimer les passions, les dirige au bien général.

Telle est la substance de son traité de morale empirique et de pédagogie laïque.

Réfutateurs

Le scandale fut, semble-t-il, le plus grand du siècle. A. Keim l'a raconté par le menu (4). Nous ne reviendrons après lui que sur les réfutateurs qui donnèrent à leur critique une forme originale capable d'attirer l'attention d'un public déjà blasé.

La presse religieuse éclata d'abord. Le *journal de Trévoux* attaqua Helvétius en septembre, octobre et novembre et réfuta en février deux apologies de « l'Esprit » (5). Il admet la nécessité d'une bonne législation, mais il faut la rapporter à Dieu source de toute loi. Le système de la sensibilité physique qui détruit la liberté et la distinction innée du bien et du mal, est « le matérialisme le plus clair, le plus absolu, le plus universel ». L'ouvrage

1. V. t. III, 80 sq. On peut rapprocher de ces pages la célèbre *apologie du préjugé* par *Durckheim.*

2. II, 250.

3. Sans jamais perdre de vue qu'on ne peut vaincre une passion que par une autre.

4. O. c. 319 sq. En juillet 1760 *Collé* note encore : « Tout Paris n'a retenti ce mois-ci que de la querelle des Encyclopédistes et de leurs adversaires ; on n'a vu que des brochures et des injures imprimées ». *Journal* II, 248. V. *Grimm* IV, 80.

5. *Lettre au R. P. *** journaliste de Trévoux*, par *Leroy*, et *Lettre au R. P. Berthier sur le matérialisme*, que Keim attribuerait à Diderot, o. c. 377.

devrait s'intituler : De la distinction de tout culte religieux et de toute bonne morale. Le P. *Berthier* voyait clair mais restait courtois. Le 12 novembre, les jansénistes des *Nouvelles ecclésiastiques* proposaient pour titre : « *De la chair et de la chair la plus sale et la plus impure* ». Ils exhortaient la Sorbonne à sévir : « Voyez le feu qui dévore la maison et réunissez-vous à nous pour travailler à l'éteindre ».

Le *mandement de l'archevêque de Paris,* du 22 novembre, n'est qu'une explosion de douleur : le matérialisme tue toute espérance, toute morale, toute soumission civile (1). Celui de *Fitzjames,* évêque de Soissons, montre que la dernière barrière est franchie puisqu'on anéantit la religion naturelle et la morale spiritualiste (2). Le *réquisitoire de Fleury* reproche au système de n'avoir pour principe que la sagesse humaine et déduit *a priori* les méfaits sociaux du matérialisme. La *Sorbonne* relève fort exactement toutes les propositions répréhensibles sur l'âme, la religion, la morale, le gouvernement. Rien ne montre mieux l'indissoluble union de la religion et de l'état sous l'ancien régime que le discours de ce magistrat exposant la théologie officielle, et la décision de ces théologiens fixant la politique orthodoxe. Ils censurent en effet 12 idées subversives de la monarchie, notamment l'idée que le roi n'aurait d'autre droit que la force, ou encore que la liberté de penser et de réclamer serait désirable.

N'insistons pas sur la réfutation de *Chaumeix* (3) qui est faible. Il a bien vu qu'une sorte d'obsession sexuelle inspire à Helvétius quelques paradoxes un peu gros (4). L'ambition est souvent autre chose que l'amour des femmes déguisé (5) et il est en somme assez rare que les vertus les plus hautement sociales s'allient à la « corruption religieuse » (6), c'est-à-dire aux mauvaises mœurs. Il signale des cas où l'intérêt personnel ne paraît pas pouvoir se concilier avec l'intérêt public et où, pour agir socialement, il faut être guidé par un idéal supérieur : Brutus tuant son fils pour la

1. Les haines entre chrétiens étaient si fortes qu'en face de l'ennemi commun les *Nouvelles ecclésiastiques* critiquèrent ce mandement, y flairant la main des jésuites. (16 et 23 janv. 1759).

2. Soissons 25 avr. 1759, 4°. Les collègues d'*Helvétius* lui sauront mauvais gré, dit-il, « d'avoir révélé les mystères de la secte » (p. 12). *Grimm* écrit en effet, le 15 février de la même année : « M. Helvétius aura à se reprocher toute la gêne qu'on opposera à quelques génies élevés ou sublimes ».

3. *Préjugés légitimes,* t. III et IV.

4. Le robuste *Helvétius* n'était pas, on le sait, ennemi d'Aphrodite. C'est toujours avec une allégresse dionysiaque qu'il parle des choses de l'amour.

5. En cherchant un peu, on trouverait, même au XVIIIe siècle, des hommes politiques dont l'ambition eut un autre objet : Washington, Necker, quelques autres.

6. *Helvétius* entend par là : ce que la religion appelle corruption.

patrie n'a pu se déterminer « que par l'examen des divers degrés de bien » (1), soit par la notion du bien moral. Mais il calomnie l'honnête auteur de l'Esprit dans un long procès de tendance. Un homme qui n'est point fou n'a jamais projeté de substituer le vice à la vertu.

« Ridiculum acri »

L'abbé *Gauchat* fit un effort pour adapter sa critique aux facultés d'attention limitées des contemporains. Dans son *Catéchisme du livre de l'Esprit* (2) il donne un extrait de sa substance (3). Quand un auteur a, comme Jansen, Helvétius, des opinions paradoxales et extrêmes, un pareil procédé de concentration a pour effet d'en augmenter l'âcreté singulière. On croit donner un exposé des principes enguirlandés dans l'ouvrage, on aggrave leur difformité ; l'auteur crie justement à la caricature.

Voici quelques principes isolés par l'abbé : Il n'y a pas d'autre différence entre la femme chaste et la galante que la différence de beauté. — Les Chinois qui tuent les filles ne sont pas plus cruels que les Européens qui les mettent au couvent. — Recommander la modération des désirs c'est vouloir la ruine de sa patrie. — Le patriotisme est exclusif de l'amour de l'humanité. — Manger un naufragé tiré au sort est légitime, car le salut public est la suprême loi.

Le procédé eut du succès. L'abbé *de St-Cyr*, sous-précepteur du Dauphin, le reprit, bien décidé à mettre les rieurs de son côté (4). Pour cela il répondrait aux questions du catéchisme par des citations bien choisies et isolées de leur contexte, il érigerait en lois des constatations de fait, tirerait les conséquences extrêmes des

1. III, 325. *Helvétius* répondrait peut être que *Brutus* est un autre *Agamemnon :* il fait coïncider l'intérêt général avec l'intérêt de sa gloire ; tout est bien.

2. « *ou Eléments de la philosophie de « l'Esprit » mis à la portée de tout le monde* » 1758, t. 12 des *Lettres critiques ou Analyse et réfutation de divers écrits contraires à la religion.* Paris 1755-63, 19 v. 12. Né à Louhans (Saône-et-Loire) en 1709, *Gauchat* fit partie quelque temps de la société des prêtres des missions étrangères. Abbé commendataire de St-Jean de Falaise, ordre de Prémontré, il écrivit plusieurs ouvrages d'édification et d'apologétique, clairs et plats. Ses *Lettres critiques* sont le plus prolixe et le plus faible.

3. « Peut-être une bonne manière de répondre aux libelles philosophiques « serait de les présenter tels qu'ils sont. *Dépouillés de ce jargon* systématique, « philosophique, politique, patriotique, historique, poétique etc... *analysés, quin-« tessenciés, on ne verrait plus dans le creuset que l'erreur et l'inconséquence* » p. 2.

4. Odet-Joseph *de Vaux-du Giry de St-Cyr* (1694-1761) avait dû sa fortune à son zèle pour la *Bulle*. Successivement élève de St-Sulpice, grand vicaire de Tours, sous précepteur du Dauphin dont « l'âne de Mirepoix », *Boyer*, était le précepteur, aumônier de la Dauphine, il prit à l'Académie la place du cardinal *de Polignac* (1742). *D'Alembert* ne lui pardonna pas d'avoir éloigné son élève de la philosophie (*Hist. des membres de l'Académie*). C'était un homme estimable et modeste.

principes posés, transporterait enfin dans la pratique les opinions théoriques d'un logicien de cabinet. Une fille a du penchant au libertinage, alors que sa mère lui donne l'exemple d'une vie sainte. Que doit-elle faire ? — Réponse : la vie sainte n'est pas utile à la société ; au contraire elle entretient la mendicité par l'aumône. La prostitution fait marcher le commerce. Sortons tout nus, etc...

Tel est le genre du *Catéchisme et décisions des cas de conscience à l'usage des Cacouacs* (1). St-Cyr reprend une allégorie que l'avocat *Moreau* avait exploitée dans deux mémoires. Le premier faisait le portrait des philosophes affublés d'un nom croassant (2). Le second révélait leur caractère : l'orgueil, leur code : l'athéisme destructeur de toute loi, leur tactique : livres, conversations, flatteries et plaisirs, la manière de les combattre : cette simple question, de quel droit remplacez-vous les mystères chrétiens par vos propres mystères ? « J'ai vu des Cacouacs qui, montés sur « des tréteaux, criaient à tous les passants jusqu'à en être enroués: « vertu de la Chine, vertu des Indes, vertu d'Espagne, vérités du « Mexique, vérités de la grande Tartarie, à peu près comme nos « charlatans crient Baume du Pérou, Baume de la Mecque » (3).

Ils décident dans chaque pays d'après la nature du terrain, la qualité des eaux « si l'on doit être bienfaisant ou cruel, fidèle à « ses engagements ou perfide, attaché à sa femme ou adul- « tère » (4). L'auteur est introduit dans leur tabernacle. L'amour « brisait les chaînes de l'hymen et lui attachait des ailes ;... et « sous ses pieds on voyait écrit en lettres de feu : il n'y a de bon « que le physique » (5).

Pour que les néophytes de la secte ne désertent pas, St-Cyr recueille dans son catéchisme l'élixir de la doctrine. Si Vénus doit

1. « *avec un discours du patriarche des Cacouacs pour la réception d'un nouveau disciple* » (an.). Cacopolis (Paris) 1758, 16 V. *Keim* [97] 405. C'est le seul ouvrage de l'auteur, qui s'en prend aussi à l'*Encyclopédie* et à l'*Interprétation de la Nature*.

2. Il parut dans le *Mercure* (*oct. 1757*). « Toutes leurs armes consistent dans « un venin caché sous leur langue ; à chaque parole qu'ils prononcent, même « du ton le plus doux et le plus riant, ce venin coule... Comme ils ne sont pas « moins lâches que méchants, ils n'attaquent en face que ceux dont ils croient « n'avoir rien à craindre » p. 104.

3. *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, Amst. 1757, 12 p. 10.

4. *Ib.* 14.

5. *Ib.* 45. Et ceci sur *Voltaire :* « Il ramassait les contes des Indiens, les « fables anciennes et modernes, les absurdités du mahométisme, tout lui était « bon. Il affectait de donner un air de raison à toutes ces folies qu'il plaçait « gravement à côté de la religion chrétienne... Cette religion qui a triomphé de « toutes les autres s'était établie comme toutes les sectes de philosophie sans « la moindre contradiction. Dèce et le sage Dioclétien avaient favorisé ses pro- « grès » p. 82.

couronner la vertu, « c'est que la force de la vertu est toujours « proportionnée aux degrés de plaisir qu'on lui assigne pour ré- « compense » (1). « Il n'y a nulle proportion entre les avantages « auxquels il faudrait renoncer pour bannir d'un état le liberti- « nage et le mal infiniment petit qu'occasionnent les faiblesses « de l'amour » (2). Il faut se marier selon son goût. Le concubinage est légitime, le divorce aussi. On peut exposer les enfants difformes, se suicider, etc...

Il y a chez cet abbé de la mauvaise foi, sensiblement plus que chez les Cacouacs eux-mêmes.

L'oratorien *de Lignac* (3) ayant constaté le succès de cet ouvrage et que « quand le Français rit, il est guéri de tous ses maux », tira une troisième mouture du même sac dans son *Examen sérieux et comique des discours sur l'Esprit* (4). Sérieux, car ce cartésien fait une fine critique d'un empirisme plein d'*a priori*. « Ils déclament continuellement contre les abstractions et ils en « abusent continuellement, ils ne parlent que de la nécessité de « fonder tout raisonnement sur l'expérience et perpétuellement ils « substituent à l'expérience les hypothèses les plus abstraites et « les plus compliquées. Leur indique-t-on quelqu'expérience qu'on « ne peut faire qu'en rentrant dans l'intime de son âme, qui coûte « à tout homme et à la légèreté française plus qu'à toute autre « nation, c'est ce que nos philosophes appellent des abstrac- « tions » (5). Fondé sur cette expérience interne, il réfute le déterminisme, le sensualisme et découvre en notre âme ce qu'Helvétius méconnaissait :

« Nous sentons que l'amour de soi inné en chacun de nous s'étend non « seulement à la sensualité attachée aux divers besoins du corps, mais encore « à la satisfaction de l'âme lorsqu'elle remplit des besoins propres à la nature « de l'être pensant, c'est-à-dire lorsqu'elle acquiert des connaissances ou « qu'elle se donne à elle-même ou aux autres des preuves de sa sagesse, de « sa force, de *sa noblesse intérieure*. Ainsi son amour du bien-être comprend « ces 3 objets : l'amour des biens relatifs au corps, l'amour des biens relatifs « à la capacité de connaître, enfin *l'amour des biens relatifs à sa perfectibi- « lité*. » De plus, « l'amour de soi ne se borne pas au temps présent, il « embrasse tout l'avenir » (6).

Le comique réside dans le froid exposé des conséquences les plus monstrueuses de « l'Esprit », à l'occasion d'une soutenance

1. *De l'Esprit*. 1re éd. 364 ; *Catéchisme* par. 13.
2. *Ib*. 158. *Décisions des cas de conscience*.
3. V. plus haut p. 310.
4. Amst. 1759, 2 v. 8°. « *par l'auteur des Lettres américaines* ».
5. P. 55.
6. T. II, 352. *Lignac* reprend l'argument du pari et montre que l'amour de soi doit opter pour le moindre risque.

de thèse devant l'*Académie des philosophes*. Une jeune fille de 18 ans fait l'apologie des obscénités d'Helvétius sur la nudité, la pudeur et les vertus de préjugé. C'est d'une ironie un peu grosse qui ne pouvait guère faire rire que des ecclésiastiques, mais l'ensemble est plaisant, jusqu'au ton protecteur avec lequel l'abbé signale à Helvétius-Jourdain ses âneries, comme à un homme qui veut faire de la philosophie sans savoir (1).

Après Lignac, un abbé d'Avignon, *Du Four*, dirige contre l'Esprit un de ces traités antimatérialistes qui foisonnent à ce moment (2). Campés dans le cartésianisme, leurs auteurs ressassent l'incompatibilité des attributs des deux substances. *Spinoza* redevient l'ennemi comme au début du siècle, soit qu'on voie en lui le père du matérialisme moderne, soit qu'on connaisse mieux un adversaire devenu classique et qu'on s'inspire volontiers des réfutations déjà faites.

L'antimatérialisme

En effet, sans parler de dissertations innombrables où le spiritualisme est rétabli par les arguments classiques, l'abbé *Pluquet* publie, à la veille de « l'Esprit », un *Examen du fatalisme* (3) où il découvre enfin la vraie source du mal moderne. Le développement des sciences physiques et naturelles a fortifié le déterminisme, réduit de l'incrédulité. Les défenseurs de la religion doivent commencer par renverser l'écueil où se brise toute apologétique.

Il réduit nettement toutes les formes du déterminisme au spinozisme et à l'atomisme, expose avec impartialité les systèmes en supposant toujours l'adversaire de bonne foi. Malheureusement sa défense est faible. On ne combat pas Spinoza. On accepte ou l'on rejette ses définitions de la substance et de la cause ; tout le reste s'ensuit. Les arguments tirés de l'intuition ne touchent pas les spinozistes.

1. V. *Keim* [97] 417. *Lignac* et d'autres paraissent avoir pris au sérieux l'humilité gémissante de sa rétractation.

2. « *L'Ame ou le système des matérialistes soumis aux seules lumières de la raison* », par M. l'abbé ***, Avignon 1759, 12. « C'est un recueil de raisonnements plats et ennuyeux contre la philosophie ». *Grimm* IV, 178. Mentionnons *Astruc* : « *Dissertations sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme* », Paris 1755, 12 ; *Hayer* : « *La spiritualité et l'immortalité de l'âme avec le sentiment de l'antiquité tant sacrée que profane par rapport à l'une et à l'autre* », Paris 1757 3 v. 12. L'auteur avait proposé de dédier cet ouvrage à l'Assemblée du clergé de 1755 qui nomma des commissaires pour l'examiner. *Formey* : « *Les preuves de l'existence de Dieu ramenées aux notions communes* », 1758, 8°.

3. Paris 1757, 3 v. 12. L'auteur (1716-90) fut assez longtemps précepteur. Il était lié avec *Fontenelle, Montesquieu, Helvétius* ; de là sans doute la courtoisie du ton sur lequel il parle des philosophes. De 1776 à 1782 il enseigna la philosophie morale au Collège de France. Il n'est plus connu aujourd'hui que par son *Dictionnaire des hérésies*, 1762, 2 v. 8°.

Dans sa seconde partie, Pluquet montre bien comment les sciences naturelles infirment l'hypothèse d'un Dieu créateur (1) ; il le conçoit moins bien pour les sciences physiques, les connaissant mal. Il ne voit pas quel vertige d'espoirs illimités la découverte de la plus grande loi connue, l'attraction, a jeté dans les esprits. Là où il faudrait une réfutation documentée, il répond par le providentialisme le plus usé, à la Derham (2). Il en résulte une impression de défaite, sauf dans la partie proprement philosophique, la démonstration de la liberté par exemple, où depuis St-Thomas l'échafaudage des arguments est complet dans l'école.

Le récollet *Hayer* qui, aidé d'une « *Société de gens de lettres* » publia de 1757 à 1763 vingt et un volumes de lettres antiphilosophiques (3), croit condamner *l'Interprétation de la nature* en rattachant la chaîne des êtres imaginée par *Diderot* à la fatalité stoïcienne. Le cours constant de la nature dément l'hypothèse d'une transformation (4). Que devient la preuve de Dieu par l'ordre du monde dans ce panthéisme modernisé ?

Il s'élève avec plus de succès contre le matérialisme de *Montesquieu* exagérant l'influence du climat sur la religion. *L'Esprit des lois* suppose que la religion chrétienne choquait trop le climat de son pays d'origine pour s'y maintenir. Elle s'y est conservée 10 siècles cependant et c'est la violence qui l'en a chassée. D'ailleurs l'église grecque y subsiste, et Montesquieu reconnaît lui-même que l'église éthiopienne « a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois ». Les peuples du nord sont protestants, dit-on, parce qu'ils aiment la liberté. Pourquoi furent-ils longtemps catholiques, ont-ils des rois et se déclarent-ils prêts à subir la monarchie du Christ si on leur prouve qu'elle existe ? « Pour ce qui est de la France, dites-moi je vous prie, où le pro-« testantisme a-t-il fait des progrès plus rapides, où se soutient-il « avec plus d'opiniâtreté que dans nos provinces méridionales, « c'est-à-dire les plus voisines de l'Espagne et de l'Italie ? » (5).

1. Notre planète a passé par différents états ; ses éléments s'entredétruisent. « Peut-on attribuer à une puissance intelligente, sage et toute puissante ces « vicissitudes, ces contradictions ? n'est-il pas bien plus raisonnable de les « regarder comme l'effet d'un mouvement aveugle ? » t. III, 350.

2. Les cavernes sont nécessaires pour produire les vents.

3. *La Religion vengée*, Paris 21 v. 12. *Hayer*, né à Sarrelouis (1708), mort à Paris (1780), fut professeur de philosophie et de théologie dans son ordre. Il fut comme Gauchat un des plus zélés contre les incrédules (V. *Bibliogr.* années 1774, 1780). Son principal collaborateur était l'avocat *Soret*. *Grimm* s'emporte contre ces « auteurs ténébreux » dont l'œuvre ne peut être qu'un « libelle infâme » (III, 349).

4. T. XV, p. 33 et 37. *St-Cyr* s'égayait aussi sur le transformisme et sur la parenté de notre main avec le sabot du cheval. (*Catéchisme* c. 4).

5. T. XVI, 69. La thèse de *Montesquieu* est devenue classique. Il est en effet

L'incorruptible cartésien *Boullier* (1) poursuit des fauteurs du matérialisme jusqu'en *Newton* qui invente une force inhérente à la matière, et en *Leibniz* qui anéantit l'étendue substance et admet un déterminisme.

Le P. *Gerdil* (2), futur cardinal, homme droit et champion infatigable de la bonne cause, oppose avec clarté au monisme grandissant les objections classiques : Il n'y a ni dans les lois du mouvement ni dans les propriétés essentielles de la matière un principe d'organisation. Il est impossible de concevoir un infini actuel dans le temps et dans l'espace.

Formey, réfutant *le Philosophe de Sans Souci* (3), montre que le spiritualiste va du connu à l'inconnu, au lieu de partir de suppositions gratuites ou d'un *x*, l'âme des bêtes. « D'abord j'ai consulté « ce qu'il y a dans nous de plus intime et de plus évidemment « connu, nos sentiments intérieurs, nos sensations, nos opérations « intellectuelles, d'où j'ai conclu la spiritualité de notre être pen- « sant » (4). Son ouvrage hâtif sent la fièvre de la bataille ; une horrible prolixité le rend illisible et inefficace.

Lignac développe les mêmes idées avec beaucoup plus de force (5) et reproche aux philosophes contemporains une série d'actes de foi, car s'ils érigent l'expérience en souveraine dans les sciences physiques ils la négligent en philosophie. Lignac, philosophe de race, sent fort bien le danger d'appliquer aux choses de l'âme les procédés de la physique qui rendent tout si lumineusement intelligible ; c'est ainsi qu'on recompose un acte volontaire avec des motifs atomes préalablement découpés, qu'on soumet les faits moraux à des lois de causalité analogues aux lois physiques. — Tout cela est bel et bon, mais entre les intellectualistes méta-

dommage pour elle que le protestantisme n'ait guère pu se maintenir que dans la partie latine de la France, la plus anciennement et la plus profondément romanisée. *Gauchat* combat aussi ce déterminisme du grand penseur qui lui fait « former sur la religion un plan purement humain » (let. 43) ; considérer le suicide anglais comme une maladie non comme un crime (l. 45), et tirer les lois « du local et de la société terrestre » (L. 84).

1. *Discours philosophiques*, Amst. et Paris 1759, 12.

2. *Recueil de dissertations sur quelques principes de philosophie et de religion par le R. P. Gerdil barnabite, prof. de théologie à l'Université de Turin.* Paris 1760, 12. *Gerdil*, né à Samoëns (Haute-Savoie) en 1718, mort en 1802, fut précepteur de Charles Emmanuel IV. Il a aussi écrit en latin et en italien. Citons parmi ses ouvrages français : *l'Immortalité de l'âme démontrée contre Locke* (1747), *Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation*, contre Rousseau (1763), *Considérations sur l'empereur Julien.* Il devint cardinal en 1777 et ne voulut pas être pape.

3. *L'Anti Sans souci ou la philosophie des nouveaux philosophes naturalistes, déistes et autres impies dépeinte au naturel*, Bouillon 1760, 2 v. 16 ; rééd. 1761.

4. 2e éd. t. II, 91.

5. *Le témoignage du sens intime et de l'expérience opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes.* Auxerre 1760, 3 v. 12.

physiciens à la Wolf et les intellectualistes physiciens, il n'y avait pas de place en France à cette époque pour la psychologie patiente fondée sur l'observation de la réalité intérieure.

Au mouvement de réaction antimatérialiste se rattachent toutes les réfutations de *Buffon* et de *Telliamed* (1). Elles sont sans valeur. Faute de compétence, tout le monde répète *Pluche*. Que penser de *Gauchat* qui affirme avec assurance que depuis 3.000 ans la surface du monde n'a pas changé et qui réfute le transformisme de Telliamed par une fade plaisanterie : « il y aura un peu de difficulté à expliquer comment les poissons devenus oiseaux ont appris à chanter » (2).

De même sur la question de l'antiquité du monde : tous les partisans de Moïse invoquent *Fréret*, qui montra comment les Chinois avaient profité de leur connaissance du ciel pour annexer à leur histoire fabuleuse des périodes astronomiques fixées rétrospectivement. Le règne d'Yao où commencent les temps historiques finit en 1991 avant J.-C. et ne choque donc pas notre chronologie sacrée (3).

1. *De Maillet* (1656-1738), consul général de France en Egypte, puis inspecteur des établissements français dans le Levant, avait écrit *Telliamed ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer, la formation de la terre* etc... Amst. 1748, 2 part. 8°, rééd. 1755. Il y soutenait l'origine marine des êtres et un transformisme très net. *Raynal* y voyait « un réchauffé de l'ancien système de Thalès », I, 240. V. sur la « Querelle Buffon », *Mornet* « Les sciences de la nature au XVIIIe siècle » [106] p. 108 sq., et sur les critiques de Telliamed sa Bibliographie n° 145.

2. T. XV, 220.

3. V. par exemple *Gauchat*, Let. 79, sur *la Philosophie du bon sens*. Le *P. du Halde* lui-même, que *d'Argens* utilise, dit-il, concilie la chronologie chinoise avec celle des Septante : les Chinois placent Yao en 2357 av. J.-C., — les 70 comptent 3258 ans entre le Déluge et notre ère. Donc en donnant 2 siècles à Fohi et à ses 5 successeurs avant Yao, il s'écoulerait 500 ans de la dispersion des peuples à Fohi. A vrai dire, *Gauchat* et les autres se satisfont à peu de frais. Voici exactement ce que dit *Fréret* : « Je me contenterai d'observer en « général que les énormes durées qu'assignent les Chinois modernes aux temps « fabuleux de leur histoire n'ont guère d'autre fondement que des spéculations « cabalistiques sur les propriétés de certains nombres, ou qu'elles marquent « tout au plus des périodes astronomiques imaginées pour donner la conjonc- « tion des planètes dans certaines constellations, conjonctions que les astrono- « mes chinois prenaient volontiers pour l'époque de leurs tables ». (*Chronologie des Chinois*, Œuv. compl. Paris Moutardier, 20 v. in-24, an 7, t. XIII, 116). Rejetant la chronologie des *Annales de Se-ma-couang*, qui fait autorité en Chine, *Fréret* adopte celle de la *Chronique de Tsou Chou* qui place Hoang ti (au règne duquel les Chinois font commencer les temps historiques), en 2455 av. J.-C. En donnant aux règnes de Fohi et Hoang ti 184 ans de durée, *on remonte à 2639 ans av. J.-C., c'est-à-dire avant le Déluge selon le texte hébreu*, 258 ans après selon les 70. La vocation d'Abraham est au plus tôt en 2155. — Tout en disant qu'il concilie les Chinois et Moïse, *Fréret* insiste longuement sur la difficulté que rencontraient les descendants de Phaleg à traverser rapidement l'Asie montagneuse et déserte. Il ne détruit pas l'impression que l'antiquité des Chinois, si scrupuleux à conserver leurs traditions, rend suspect le récit de la Bible. *Essai*

II. — Voltaire

Pendant qu'Helvétius et les Encyclopédistes préparent l'avenir en posant les fondements nouveaux de la morale et de la politique, Voltaire continue à déblayer le passé. Sa lutte contre les erreurs malfaisantes se poursuit dans l'Histoire, faussée jusqu'alors par la partialité chrétienne. Il met en lumière soit dans l'histoire universelle soit dans son plus beau siècle (1) le mal fait par les hommes religieux et voile celui qu'ils ont souffert.

En même temps il attaque à coups redoublés la racine du mal, la religion révélée ; il discrédite les documents de la révélation, manifestement humains, et très humains, comme le *Cantique,* ou contradictoires comme l'*Ecclésiaste* (2) qui, à l'inverse des écrits de la nouvelle alliance, enseigne la mortalité de l'âme. D'autre part il exalte la religion naturelle, rétrécie maintenant, puisque son pessimisme croissant exclut la Providence ; ses nerfs n'ont pas résisté à l'horreur du désastre de Lisbonne.

Histoire

Les réfutations historiques n'entrent qu'indirectement dans notre plan. Mais puisque Voltaire tourne contre le christianisme l'histoire qu'on exploitait jadis en sa faveur, ceux qui l'ont accusé de mensonge ou d'erreur faisaient aussi de l'apologétique.

Un anonyme (3) critiqua les éloges que Voltaire donnait à *Mahomet* dans son *Histoire universelle,* alors qu'il se taisait sur quelques-uns de ses défauts. Dire que sa définition de Dieu est sublime parce qu'elle exclut la Trinité est d'une partialité suspecte. Ses succès ne sont pas un prodige, car des ignorants croient sans preuve. — L'anonyme était imprudent.

Le jésuite *Nonnotte* publia en 1757 un *Examen critique du livre des Mœurs,* ébauche des *Erreurs de Voltaire* qui parurent en 1762 (4).

sur la chronologie générale de l'Ecriture t. 14. — *Léopold de Saussure* a montré que la preuve astronomique, tirée de la situation des étoiles fondamentales 2200 ans avant notre ère, confirme exactement la tradition qui place le règne d'Yao à 42 siècles de nous. V. *P. Puiseux : « Le plus ancien monument de l'astronomie chinoise ». J. sav.* 1908 p. 512.

1. *Siècle de Louis XIV,* 1752. — *Histoire universelle. Histoire des croisades. Annales de l'empire* 1753. — *Essai sur les mœurs* 1756.

2. *Cantique des cantiques,* Paris 1759, 8°. *Précis de l'Ecclésiaste* id. ; poèmes condamnés par le Parlement le 3 septembre de la même année.

3. *Critique de l'Histoire universelle de M. de Voltaire au sujet de Mahomet ou du mahométisme,* 1755, 4°. *Gauchat* critiqua aussi cette histoire (Let. 36). Il regrette que Voltaire n'ait pas fait valoir les grands papes, les saints. Mais *Grimm* dit du « petit ouvrage en 18 ou 20 volumes » de Gauchat, que « personne n'a jamais pu le lire », t. 14 p. 45.

4. Avignon 2 v. 12. Une 3e partie, *l'Esprit de Voltaire dans ses écrits* parut en 1779. L'ouvrage fut traduit en italien et en allemand. On sait que *Nonnotte*

Il voulait réfuter en détail ses erreurs ; piètre tactique ! Voltaire n'est pas un narrateur inexact, c'est un historien tendancieux. S'il donne un léger coup de pouce à l'histoire, ce n'est pas par ce qu'il dit mais par ce qu'il tait ; s'il ne dit rien des bons papes du xe siècle, il omet aussi les cruautés de Tamerlan. Il est encore tendancieux par l'intonation, « ce sérieux plaisant si difficile à attraper » dont parlait un contemporain, l'ironie subtile qui circule entre les lignes, la perfidie d'une épithète, tout cela impondérable, trop ténu pour que la forte main de la censure puisse l'empoigner et l'arracher. Dans l'ensemble les faits sont vrais, les idées justes, un petit nombre de détails exagérés ou erronés. — Nonnotte signale avec hauteur que le nom des *Vaudois* vient de *Valdo*, non de *Vallées* (1), conteste le rapprochement des Vaudois et des Albigeois. Il serait plus habile de montrer, comme il l'a fait quelquefois, que beaucoup d'opinions de Voltaire sont des machines de guerre, ainsi son estime affichée pour *Mahomet*, brigand religieux qu'il méprise cordialement comme tout fanatique, et sur lequel il exprime sa vraie pensée dans une lettre à Frédéric, son affectation de ravaler les Français sous les Anglais, les catholiques sous les protestants, les chrétiens sous les païens.

Dans son 1er tome Nonnotte s'attache surtout à l'*Histoire générale* et aux *Mélanges de littérature* ; il réfutera d'abord les erreurs historiques puis les erreurs dogmatiques. Cette dernière réfutation est une des plus faibles qu'on ait faites. La première est assez rarement fondée. Sans doute, Voltaire, dans son désir de montrer que les règnes des empereurs païens n'avaient pas été une St-Barthélemy continuelle, force un peu la note quand il dit qu'aucun César n'inquiéta les chrétiens jusqu'à *Domitien* (2), mais c'est manifester une partialité contraire de dire qu'en tuant sa femme et son fils, *Constantin* « fut plus à plaindre encore qu'à blâmer » (3), de laver à toute force *Charlemagne* du massacre des Saxons, les

né à Besançon en 1711, mort en 1793, prêcha d'abord avec succès, notamment à Paris, à Versailles et à Turin devant le roi *Charles Emmanuel III*. Après la suppression de son ordre il se retira dans sa ville natale, où un bref de *Clément XIII* (7 avr. 1768) vint récompenser son zèle pour la défense de la foi. C'était un homme d'un commerce aimable.

1. On en ignore l'origine.

2. *Hist. générale* c. 5.

3. *Nonnotte*, éd. de Lyon 1770, 2 v. 12, t. I, 43. *Voltaire* traitant de fable l'apparition de la croix à *Constantin*, le jésuite s'écrie : « A quoi pourra t'on « s'en tenir désormais si un fait constaté par les médailles de Constantin même, « rapporté par Lactance, par Optatien, par Eusèbe doit être mis au rang des « pieuses erreurs de l'antiquité » 51. Le bon *De Luc*, dans ses *Observations sur les savans incrédules*, Genève 1762, 8°, a aussi essayé de laver Constantin et de noircir Julien, contre Voltaire. Il n'y a pas mieux réussi.

croisés de leurs perfidies (1), *Simon de Montfort* de ses cruautés (2), le *concile de Constance* de sa trahison à l'égard de *Hus :* il n'avait pas à respecter un sauf conduit de l'empereur, il ne brûla pas Hus, il le condamna seulement.

Nonnotte est plus heureux quand il montre Voltaire adoptant sans critique sur *Jeanne d'Arc* les imaginations de *Girard du Haillan* qui vivait 160 ans après le règne de Charles VII.

Voltaire ayant noté que sous *Léon X* les prélats vivaient, sauf en Espagne, en princes voluptueux, — en effet, dit Nonnotte, il y en eut trois qui *se marièrent,* mais c'est la Réforme qui les induisit en cette débauche (3). Dire que Voltaire cite d'après des éditions protestantes les taxes de la chancellerie romaine pour l'absolution de l'inceste et de la bestialité, ce n'est pas contester *l'existence* de ces taxes.

Il est faux, dit Nonnotte, que Marie Stuart ait brûlé 800 personnes ; — 284 seulement d'après Thoyras. « Voltaire plaint la « France des pertes qu'elle a faites par l'*imprudente* Révocation « de l'Edit de Nantes, et il fait voir qu'il n'est ni bon politique, « ni bon philosophe, ni bon Français » (4). « Les étrangers n'en « ont pas tiré de si grands secours qu'on ose l'annoncer » (5).

Plus judicieuses sont les remarques suivantes : Pour que les Américains aient poussé comme de la mousse, le philosophe met 1.200 lieues entre l'Amérique et l'Asie ; on rira de lui quand on aura découvert toutes les terres de la Tartarie orientale. Son injustice à l'endroit des juifs est criante : ils n'avaient aucune philosophie, — cependant rien n'est supérieur à leurs idées sur la divinité et à la beauté de leurs livres moraux. — Ils ont menti sur la fertilité de leur pays stérile, — cependant *Dion Cassius* y compte encore sous Adrien 40 lieux fortifiés et 900 bourgs très peuplés. — Ils furent presque toujours brigands, ou esclaves, ou séditieux. — « Tous les désastres arrivés à la nation juive dans « l'espace de 1.500 ans Voltaire les réunit sous un seul point de

1. « Ils faisaient la guerre à des *brigands* qui avaient pris aux Grecs des *provinces* » (c. 18).

2. *Nonnotte* les dit certaines et horribles, mais bien méritées par des gens qui avaient massacré des catholiques. Les *Albigeois* se distinguant par leur vie pure, ils séduisaient les peuples « *par une apparence d'austérité* » (c. 20).

3. Le passage serait à citer comme illustration de l'idée que la volupté honteuse c'est le mariage. « Il est vrai qu'il y eut alors un archevêque de Cologne, « Gebhard Trusches, *qui épousa* une religieuse et qui fut chassé de son siège... « Un cardinal évêque de Beauvais *se maria* de même et fut également chassé. « Un évêque de Nevers, Jacques Spisame, *se maria* aussi et alla mourir ensuite « misérablement à Genève. Mais tout cela ne regarde point l'église catholique. « Ce furent les premiers fruits et les plus beaux trophées de la Réforme » I, 230.

4. I, 450.

5. I, 454.

« vue et il appelle cela le tableau de la nation juive » (1). Comme si l'on réunissait Romulus, les Tarquins, les Gracques, Sylla et qu'on en fît toute l'histoire de Rome. — Mais l'observation la plus juste de Nonnotte porte sur le célibat religieux. « Presque « tous nos philosophes modernes vivent dans le célibat. Et ils « s'accordent presque tous à condamner le célibat que la religion « consacre et autorise... Des amours errants et incertains ne sont-« ils pas encore plus préjudiciables à l'état que le célibat de la « religion ? Y a-t-il quelque chose qui arrête plus la popula-« tion ? » (2).

Ne nous arrêtons pas au 3e tome des « Erreurs » où l'auteur, combattant la *Philosophie de l'histoire*, rapporte les *Védas* au 7e siècle après J.-C. (3) et nie que la mer ait percé la Manche puisque l'isthme de Suez est encore fermé.

Il est fâcheux que Nonnotte reste connu et passe encore pour un des moins mauvais critiques de Voltaire, alors que *Guénée*, *Boullier* sont oubliés. La postérité a été dupe de l'acharnement du grand moqueur sur le porteur d'un nom ridicule et qui était, par sa faiblesse, particulièrement facile à écraser (4).

La religion naturelle

Le duc de Luynes raconte que *Marie Leczinska* revenant de la messe déchira le poème de *la Religion naturelle* à la devanture d'une librairie et menaça la marchande de lui ôter sa boutique (5). Ce poème, qui eut les honneurs du feu, suscita une foule

1. II, 137.

2. II, 162 et 163. Quel thème de choix pour un polémiste qui aurait eu quelques miettes de l'esprit ou du talent des philosophes ! Leurs développements civiques sur la population que les prêtres catholiques et les moines enrayent sont d'une impertinence un peu forte sous la plume de célibataires dont la stérilité, voulue ou non, était notoire. C'est une matière délicate où l'on prête à rire quand on déclame sans prêcher d'exemple. L'unique exemplaire d' « œuvres mêlées » que *Voltaire* édita avec l'active collaboration de *St-Lambert* ne le sauvait pas de ce ridicule. (V. *Desnoireterres* III, 232, 246). Un cordelier, le *P. Le Balleur*, fait crânement gloire au clergé de la stérilité qu'on lui reproche : s'il y avait trop d'enfants, on ne serait pas assez riche pour les instruire et les vols se multiplieraient. « La virginité met les royaumes à couvert » de ces suites fâcheuses de la population. — *La religion révélée défendue* Paris 1757-65, 5 v. 12, t. I, 116.

3. Date où l'invasion du mahométisme sépara de la chrétienté les chrétiens de la côte de Malabar. C'est grâce à eux qu'on trouve dans les *Védas* des traces de l'*Incarnation*, du *Baptême*, de l'*Eucharistie* III, 23.

4. V. l'opinion dédaigneuse de *Grimm*, V, 187.

5. *Mémoires du duc de Luynes*, let. du 19 juil. 1757, c. p. *Desnoireterres* t. V, 119. C'est cependant l'ouvrage qui tirait des larmes au sarcastique *Grimm* : « Je ne puis m'empêcher de prononcer l'anathème contre celui dont les yeux ne se rempliraient point de larmes à la lecture d'un ouvrage qui fait tant d'honneur à l'humanité » III, 160. Et le *Journal Encyclopédique* [66] se portait garant de la candeur de l'écrivain : « Ceux qui croiraient devoir s'élever contre le poète lui prêteraient un dessein [d'impiété] qu'il n'a jamais eu ». Mai 1756 p. 86.

de réponses, faibles en général et consacrées à signaler les hérésies beaucoup plus qu'à les réfuter. Elles s'accordent à déplorer l'absence du sentiment du péché dans un ouvrage qui déclare la raison suffisante pour nous conduire, les diverses religions inutiles ou ridicules, la tolérance nécessaire.

L'Antinaturaliste (1) est bienveillant : « La prière qui est à la « fin du poème fait honneur à M. de Voltaire qui ne parle dans « tout l'ouvrage que comme un philosophe qui s'égare et non pas « comme un novateur qui se fait abhorrer » (2). Personne ne peut dire si Marc Aurèle sera damné et personne ne dit qu'on soit sauvé pour avoir vécu dans la crasse, mais ce qui est certain c'est que la raison est insuffisante puisqu'elle ne maîtrise pas les passions et n'empêche pas Alexandre de tuer Clitus. La variété des religions prouve que le besoin d'un culte est une loi naturelle.

La Parodie antidotique (3) et le poème de *Sauvigny* (4) font appel au sentiment de notre misère pour prouver que la raison ne nous contente et ne nous sauve pas. « Interroge ton cœur, ne lui manque-t-il rien » ? dit la première. Le second montre aussi la vraie religion immuable sous ses trois états et conclut à la légitimité d'une intolérance modérée, car l'exemple de l'Angleterre prouve qu'on n'éteint pas les sectes par l'indifférence.

Le P. *Bonhomme* développe assez bien dans l'*Anti-Uranie* (5) les deux idées suivantes : le déiste accepte des mystères tout comme le chrétien, avec cette différence qu'il ne peut pas les défendre contre le spinozisme ou le matérialisme. On ne peut admettre Dieu qu'en admettant le péché originel et l'hypothèse chrétienne. Sinon Dieu est un monstre et l'athée a raison.

Voltaire le sentait à mesure que la vue du mal le frappait davantage. Aussi rétrécit-il, après Lisbonne, sa notion de la Divinité. Il y a réellement du désordre dans le monde, sinon les volcans s'allumeraient dans le fond des déserts.

Poème sur le désastre de Lisbonne

La réponse que *Rousseau* lui envoyait en tremblant (6) est devenue classique. Ses arguments ne sont pas originaux, certes ; ce

1. « *ou Examen critique du Poème de la religion naturelle* », Berlin 1756, 8°, 21 p.

2. P. 21.

3. La Haye 1757, 12.

4. *La religion révélée*, Genève (Paris) 1758, 8°. L'auteur (1730-1809), ancien garde du corps de Stanislas, fut censeur royal. Gagné à la philosophie, il fut cassé en 1788 pour avoir permis la publication de l'*Almanach des honnêtes gens*, de *Sylvain Maréchal*. Il a surtout écrit pour le théâtre.

5. « *ou le déisme comparé au christianisme* », Avignon et Paris 1763, 8° *Gauchat* (let. 37) et *Nonnotte* (II, c. 27) ont aussi donné une réfutation sans valeur de la Religion naturelle.

6. V. *Desnoireterres* V, 133 sq.

sont ceux mêmes que *Jaquelot* invoquait contre Bayle ; il y a beau temps que le débat est épuisé. Il montra « que de tous ces « maux il n'y en avait pas un dont la Providence ne fût disculpée « et qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme a fait de ses « facultés plus que dans la nature elle-même » (1). Mais l'imprévu, c'est l'attitude religieuse de confiance et d'acceptation, premier indice du divorce prochain de Rousseau et des philosophes. « Moi homme obscur, pauvre et tourmenté d'un mal sans remède, « je médite avec plaisir... j'espère... » (2). Le révolté contre les hommes ne l'est pas contre la nature ni contre Dieu.

Candide. L'Ecclésiaste. Le Cantique

L'abbé *Guyon* vint aussi au secours de la Providence dans la *Suite de l'oracle des nouveaux philosophes* (3), où il réfute les erreurs de *Candide*, du *Précis de l'Ecclésiaste* et du *Cantique des cantiques*. Dieu est certainement auteur du mal physique (4), mais non pas du péché qui n'est rien de positif.

Que Voltaire ait paraphrasé deux livres de l'Ecriture pour la Pompadour ou pour son plaisir propre, peu importe (5). « L'un de ces ouvrages est tendre, l'autre philosophique », écrit-il à Thiériot le 11 juin 1759. Ils sont donc les plus piquants de la Bible et les mieux faits pour rendre suspecte la révélation. De plus, en ces heures de pessimisme, le ton désabusé de l'Ecclésiaste lui convient momentanément.

A en croire Voltaire, dit Guyon, *Salomon* nous enseigne « l'épi- « curéisme, le manichéisme et le spinosisme tout purs. Il nous « donne pour conseils et pour règles de vie toutes les maximes « des nouveaux philosophes sur les plaisirs physiques... sur le « fatalisme, sur le matérialisme, sur l'égalité de notre nature avec « celle des bêtes, sur notre anéantissement commun par la mort, « sur le mépris des peines et des récompenses qui doivent la « suivre, et voilà ce que M. de V. nous présente comme un cours « de morale fait pour les gens du monde, comme la doctrine d'un « livre inspiré de Dieu » (6).

C'est comme si l'on donnait les paroles de *la Discorde* pour le précis de la Henriade. Voltaire prend pour les opinions de l'au-

1. *Rousseau*, Confessions, part. II, l. 9.
2. *Let. à Voltaire* 18 août 1756. Voltaire espère, lui aussi, que tout sera mieux demain. C'est bien la même chanson, mais sur une autre musique.
3. Berne 1760, 8°. V. infra p. 389. Il note lui aussi les variations de *Voltaire* depuis les *Discours sur l'homme* qui transposaient *Pope* en français.
4. « La prospérité et l'adversité ne sont pas les marques par lesquelles nous devons juger de la manière dont les hommes sont aux yeux de Dieu » 437.
5. V. *Desnoireterres* V, 200.
6. *Suite de l'Oracle*. 455.

teur les objections qu'il se fait. Il falsifie les textes. Salomon dit bien que le juste périt dans sa justice alors que le méchant vit longtemps dans sa malice, mais cela est précédé de : « Voici ce que j'ai cru voir dans les jours de ma vanité ». Voltaire le supprime ; de même le jugement qui attend l'homme, et qui met une différence entre les animaux et lui (1).

Moins heureux est Guyon sur l'idylle orientale du *Cantique*. Voltaire, dit-il, « s'est imaginé voir tous les sales plaisirs de sa « jeunesse ; il s'est délecté à les retracer dans son imagination et « à faire naître... leur désir dans l'âme de ses lecteurs » (2). Mais d'abord « ubera, mammæ, venter, femora » n'ont rien d'indécent dans les anciens idiomes. Ensuite la Bible exprime fréquemment par le symbole du mariage l'union de Dieu avec les hommes. Enfin, comme le dit *Théodoret*, si ce livre n'a pas un sens mystique, c'est l'esprit impur qui l'a dicté. — C'est bien là, dirait notre patriarche, ce que je voulais démontrer.

Catéchisme de l'honnête homme

Le Catéchisme de l'honnête homme ne fut guère mieux critiqué. Voltaire avait souvent songé à mettre sous une forme courte et populaire le programme de l'esprit nouveau. Il poussa *Helvétius* à s'y essayer (3). *Volney* fit plus tard une tentative analogue (4). Le manuel de Voltaire est une de ses meilleures productions, gai, vif, concis et plein de choses. La réfutation de l'abbé *François* qui reprend toutes les répliques du dialogue est des plus médiocres.

Celui que le moqueur appelait fort injustement un « pauvre imbécile » aurait dû s'en tenir aux points faibles du catéchisme : nos évangiles ignorés pendant 300 ans, les actions grotesques des prophètes, le scandale de la croix. Il avait beau jeu à montrer l'injustice inintelligente de Voltaire, nous ne dirons pas faute de sens historique, — le défaut était général, — mais faute de délica-

1. Tout cela est fort juste. *L'Ecclésiaste* qui, selon le mot d'un critique, apparaît d'abord parmi les livres de la Bible « *comme Tersite parmi les héros d'Homère* » doit être pris dans son ensemble et non décomposé en fragments isolés. On voit alors que l'auteur travaillé de doutes, incapable de trouver une réponse satisfaisante à l'énigme du monde, au problème du mal, espère fermement en un Dieu juge et conclut que craindre ce Dieu et observer ses commandements est la seule chose qui ne soit pas vanité et poursuite du vent. V. *Cornill : « Einleitung in das Alte Testament »*, Tübingen 1908 [133] p. 264.

2. P. 482. Il parut à Amsterdam un *Nouveau précis de l'Ecclésiaste sur les mêmes passages de M. de Voltaire avec des notes sur celui de ce poète*, par C. G. P. R. 1759, 8°.

3. Let. du 1 mai 1764.

4. *La Loi naturelle ou Catéchisme du citoyen*, 1793, 16. Le *Catéchisme universel* de *Saint Lambert* (Paris 1798, 3 v. 8°) aurait paru trop conservateur à Voltaire.

tesse morale et de ce que les chrétiens appellent l'amour des âmes. François veut trop tout réfuter. Voltaire dit : l'histoire des *cochons noyés*, celle du *figuier séché*, celle des *noces de Cana* « ne remplissent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la Nature ». François estime que le miracle de Cana était destiné à prouver la sainteté du mariage (1). Il n'est pas plus heureux quand Voltaire s'étonne « que l'assassin d'Urie soit le bien aimé de Dieu et que le pieux Antonin lui soit en horreur » (2) ou quand il s'agit de prouver que Jésus a établi dogmes, rites et hiérarchie (3). Il a cependant un élan quand l'impie ne reconnaît pas Dieu dans un juif de la populace suant le sang. « Dans quel tremblement, « dans quel saisissement ne devait pas tomber ce pénitent uni- « versel en présence de cette justice infinie... ! » (4).

Réfutations générales

Les réfutations générales de Voltaire ne donnent pas plus de satisfaction. Elles sont rares, et c'est naturel. On ne peut étreindre Protée.

Dans des *Remarques sur la Défense de Bolingbroke* (5), Boullier fait bonne justice de quelques procédés voltairiens : on insinue l'immoralité de l'adversaire, l'infamie d'Houteville « et voilà en deux mots l'abbé réfuté » (6). On maintient *mordicus* la moralité des siens. Vous niez que *Bolingbroke* ait été débauché. Ne nous obligez pas à raconter ce que nous savons. N'est méprisable, dites-vous, que celui dont les mœurs démentent les principes. C'est avouer que vos principes autorisent de mauvaises mœurs. Vous vous jetez sur David et Salomon. On trouve au moins dans leurs écrits la condamnation de leurs désordres. Cherchez la dans les écrits de Bolingbroke. Voltaire invoque le succès : tout est plein de déistes ! Voilà un argument qu'il retient de son catéchisme. « Manié par un musulman qui aurait votre génie, que de prosélytes ne ferait-il pas à l'Alcoran ? (7).

1. P. 68 sq. « Mon Dieu, bénissez ce bon janséniste ! » écrit *Grimm* VI, 142. Le *Journal de Trévoux* l'appelle « un exact logicien et un profond controversiste » (nov. 1761, 1313).

2. P. 156.

3. P. 91. Il répond avec confiance : du moment que la tradition remonte aux apôtres, elle a J.-C. pour auteur.

4. P. 81.

5. V. *Bibliothèque impartiale* (de Formey) [54] t. IX, 279 et X, 353 ; réimpr. dans *la Guerre littéraire ou choix de quelques pièces de M. de V. avec les réponses, pour servir de suite et d'éclaircissement à ses ouvrages* 1759, 12. Tout est faible dans ces *Remarques*, sauf la critique des procédés voltairiens.

6. *Guerre littéraire* p. 37. « L'abbé de Houteville s'était abandonné au plus « abominable crime, preuves en soient le caractère du cardinal qu'il a servi et « une allusion aussi fade qu'obscène au titre de l'abbaye que possédait celui à « qui il a dédié son livre » *ib.*

7. P. 48.

L'honnête Boullier conclut par un trait de candeur ; il exhorte Voltaire à une polémique respectueuse et décente (1).

Le ton change quand on quitte ce brave homme pour passer au vulgaire et borné *Guyon* qui a écrit, après Nonnotte, la réfutation la plus générale de Voltaire : *l'Oracle des nouveaux philosophes* (2).

Cet homme pense bassement. Il feint d'être allé dîner aux Délices. « Je fus surpris de voir ce peuple de nouveaux philosophes « tenir un langage que je n'avais presque jamais entendu, soute- « nir tous des opinions inouïes et différentes, attaquer les notions « les plus générales et les plus sacrées, se contredire mutuelle- « ment et ne se taire que quand *l'Oracle* ouvrait la bouche pour « prononcer... Je vis réellement parmi ces Messieurs l'exécution « de leur grand système sur la liberté de tout penser et de tout « dire » (3).

Comme Guyon exprime son étonnement de ce qu'il entend, Voltaire l'exhorte à revenir pour le déniaiser en particulier. Ils tombent bien d'accord sur l'universalité de la loi naturelle (4), mais Guyon la démontre insuffisante. Il fonde magistralement l'intolérance (5), puis il censure avec hauteur l'hypocrisie qu'elle engendre : « s'ils pensent mieux que nous, pourquoi ne parlent-ils pas « comme ils pensent ? C'est donc eux qui méritent les titres « d'hypocrites et de cagots » (6). Discute-t-il, c'est à coup d'affirmations ou de plaisanteries qui font long feu. Vous vantez l'antiquité chinoise, « nous vous opposons tous les savants de l'Eu- « rope, qui tous vous diront que le monde a commencé 4.004 ans « avant l'ère des chrétiens » (7) et si l'empereur Hiao monta sur

1. « Ne les révoltez pas (les chrétiens) par des injures, respectez, ne fût-ce que par politesse, ce qu'ils regardent comme sacré, parlez-en en termes décents » 54.

2. « *pour servir de suite et d'éclaircissement aux œuvres de M. de Voltaire* », Berne 1759-60, 2 part. 8°. Nous citons l'édition d'Amsterdam 1760, 8°. « *L'Esprit de M. de Voltaire auquel on a joint l'Oracle* »... (an.). *L'Esprit* prétend, par le seul étalage des principes de *Voltaire*, en faire sentir l'horreur.

3. P. 3.

4. Si certains peuples semblent ne pas avoir l'idée de Dieu, c'est qu'elle est assoupie comme l'amour paternel qui ne se montre que chez les pères, l'instinct de conservation qui ne se manifeste pas dans un fauteuil après un bon repas, mais *en cas de danger*. 34.

5. Sa démonstration est une des plus complètes qne nous connaissions. Nous sommes en possession depuis 17 siècles ; vous êtes les agresseurs, nous nous défendons. Si la tolérance s'établissait, « les Mosquées se croiraient en droit de disputer la première place à nos temples ». 87. Soyez heureux qu'on ne persécute que vos écrits.

6. P. 173.

7. P. 238.

le trône 37 ans avant le Déluge, « sa gloire ni ses observations n'en furent point troublées puisqu'il y régna 80 ans » (1).

Nous trouvons presque plus de sel dans *la Laïs philosophe* où une courtisane croyante se dégoûte à la fin de fréquenter Voltaire et sa bande, retourne chez son père et devient sage (2).

III. — Berruyer

L'indiscipline et l'hérésie dans l'Eglise

En même temps que les ennemis du dehors se déchaînent, l'indiscipline et l'hérésie déchirent le sein de l'Eglise avec Berruyer. En 1758, année deux fois néfaste, le jésuite publie la *Troisième partie de l'Histoire du peuple de Dieu ou Paraphrase littérale des Epitres des apôtres* (3). Au moment même où l'église se ressaisit, c'en était trop. *Benoit XIV* la condamne par un bref du 17 février, *Clément XIII* dans ses lettres apostoliques du 2 décembre ordonne des prières à la Trinité en réparation des outrages qu'elle a subis.

Les hérésies de Berruyer sont presque toutes inspirées par le souci apologétique d'atténuer le scandale des mystères. Il ébranle d'abord les deux fondements de la foi, l'Ecriture et la Tradition. Il ruine ensuite la dogmatique orthodoxe, étant sabellien et nes-

1. P. 235. Après cela on peut se dispenser d'étudier dans la *Suite de l'Oracle* « l'authencité de l'A. T. prouvée par les faits ». *Guyon* fut vertement repris dans *Le Sentiment d'un inconnu sur l'Oracle...* attribué à *Chaumeix*, Villefranche 1760, 12. *Grimm* écrit en août 1760 : « Cet ouvrage (l'Oracle), d'une platitude à faire trembler, *a cependant eu tant de succès parmi les sots que le libraire en a déjà vendu plusieurs éditions* ». IV, 270.

2. Cet opuscule saugrenu est, d'après Quérard, l'œuvre de *Marie Antoinette Walpurgis de Bavière*, princesse de Pologne. En sous-titre : *Mémoires de Mme D*** et ses discours à M. de Voltaire sur son impiété, sa mauvaise conduite et sa folie*, Bouillon 1760, 8° ; rééd. 1761. Voici le portrait de Voltaire : « Son visage maigre et décharné, son tempérament sec, sa bile brûlée, ses « yeux étincelants et mauvais, tout annonce en lui la malice d'un singe, la « finesse du renard et le caractère traître du chat ». 118. Un abbé *de St-Aignan* démontre que le dogme du péché originel n'est pas monstrueux puisqu'on admet le bannissement des parents de *Damiens*.

3. Sous la rubrique de La Haye, 2 v. 4° et 5 v. 12. La *1re partie*, parue en 1728, fut condamnée en 1731 par *Colbert*, évêque de Montpellier. Les supérieurs avaient annoncé une 2e édition corrigée (*Trév.* fév. 1729) qui vit le jour en 1733 et fut censurée par *Rome*. La 2e *partie*, parue en 1753, fut condamnée par une *assemblée d'évêques* à Conflans (3 et 13 déc. 1753), par *l'archevêque de Paris* (Mandement du 23 déc. 1753) et par la *Faculté*. Berruyer fit un acte de soumission en 1754. Les PP. *Tournemine* et *Berthier*, de son ordre, l'avaient combattu. Cité par le *Parlement*, il envoya une rétractation et promit de supprimer la 3e partie de son Histoire. Il fut cependant condamné sur le réquisitoire de *Joly de Fleury*, 9 avr. 1756. (V. les papiers de ce magistrat n° 1683, f. 249, 252, 257). Le *pape* le censura de nouveau l'année suivante.

torien (1) sur la Trinité et l'Incarnation, socinien sur la rédemption.

Comme le *P. Hardouin* (2) dont on ne le séparera guère, il dégrade les originaux de l'*Ecriture* par une hypothèse saugrenue. La Vulgate est seule inspirée et de la première antiquité. L'Ancien Testament fut traduit d'abord en latin ; c'est selon cette version que le citaient Jésus et les apôtres. Quant au Nouveau Testament, l'original est la Vulgate, que l'Eglise dès le début déclare seule authentique ; elle s'est conservée sans la moindre altération (3).

L'Ecriture n'est pas règle de foi parce qu'elle ne prouve pas les dogmes. J.-C. n'a pas voulu les enseigner. Il ne les aurait révélés qu'après sa résurrection, à un petit cénacle ; les apôtres eux-mêmes les transmettaient ésotériquement. Les écrits des Pères sont supposés ; Pierre n'est pas allé à Rome ; — et tout cela obscurcit la *Tradition*.

Et maintenant que reste-t-il de la doctrine, quand on nie que le Verbe soit égal au Père et individuellement distingué de lui ? N'admettre en Dieu ni paternité ni filiation éternelle, dire que le Verbe n'est devenu personne distincte que par l'incarnation, entendre par le St-Esprit, ou la vertu divine, ou de simples dons, ou un esprit créé, dire que l'Ecriture représente Jésus comme un homme-Dieu et non comme un Dieu-homme, qu'il eut une science humaine, que ses titres de Messie, Sauveur, Pontife, Roi, s'expliquent non par sa qualité de Verbe mais parce qu'il est le premier né et le Seigneur de tous les hommes, c'est anéantir la foi séculaire des chrétiens (4).

1. *Sabellius* (IIIe siècle) ne mettait d'autre différence entre les personnes de la Trinité que celle qui existe entre les *opérations* d'un même être. Dieu légifère en qualité de Père sous l'ancienne alliance, s'incarne en qualité de Fils sous la nouvelle, et illumine les apôtres en qualité de St Esprit. *Nestorius* (Ve siècle) repoussait l'idée d'une fusion des 2 natures en J.-C., comme contraire à la distinction essentielle du divin et de l'humain. Il s'en tenait à l'idée d'une liaison étroite qui laisse subsister chacune d'elle en son intégrité et n'aboutit pas à une déification de la nature humaine. Il ne faut pas appeler *Marie* « mère de Dieu » ; elle n'a pas enfanté le Verbe mais le « vêtement » du Verbe.

2. V. son *Commentarius in Novum Testamentum*, Amst. 1741. L'abbé *de Villefroy*, professeur d'hébreu au Collège royal, vulgarisa quelques-unes de ses hardiesses dans les *Lettres de M. l'abbé de *** à ses élèves pour servir d'introduction à l'intelligence des Saintes Ecritures*. Paris 1751, 2 v. 12. Les *Nouvelles de la République des lettres* [63] avaient, dès le début, combattu son système sur les auteurs anciens. (1709 t. II, 294).

3. Cette caricature de la décision du concile de Trente « *ut haec vulgata editio pro authentica habeatur* », était un bien vilain tour joué aux théologiens catholiques. Ils le ressentirent vivement.

4. Entr'autres hérésies accessoires, *Berruyer* essayait de justifier la prédication de l'imminence du « Royaume » en imaginant un 3e avènement du Christ, celui par lequel il *avait* éteint la Synagogue et fondé l'église des nations. V. *Jugement de la Faculté*, 1re part, sect. 3, p. 91.

Les réfutations s'amoncelaient (1). Elles reposent toutes sur des citations de l'Ecriture. C'est dire qu'elles étaient sans portée. Nulles pour le public sceptique, elles mettaient sous les yeux des croyants des textes rarement décisifs. Elles n'eurent aucun effet sur Berruyer qui récidiva par ses *Réflexions sur la foi* (2) où il enlève tout caractère absolu à la foi dogmatique : l'Ecriture n'est pas un catéchisme ou un Symbole ; les décisions des Conciles sont une proscription de l'erreur, non une définition du dogme révélé. Il *humanisait* J.-C., l'Eglise, l'édifice dogmatique construit après coup, la religion tout entière.

IV. — Ouvrages généraux

Décadence marquée de l'apologétique

C'est surtout dans les ouvrages généraux que se marque la décadence au moins momentanée de l'apologétique (3). Leur banalité tient en partie au fait qu'ils démontrent le spiritualisme et que cette démonstration est close depuis Descartes. Si l'apologie philosophique est épuisée, la démonstration par les faits n'a rien de neuf à dire jusqu'au jour où le progrès des sciences historiques et philologiques pourra la renouveler. Nos auteurs marquent le pas.

Il y a les rétrogrades, comme l'abbé *Maleville* qui repousse toutes les concessions déjà presqu'acquises aux yeux des chrétiens

1. Les plus importantes sont : *de Caylus : « Observations théologiques et morales sur le livre du P. Berruyer (2e partie) »* s. l. 1755, 2 v. 12 ; *Projet d'Instruction pastorale sur les erreurs du livre intitulé : Histoire du peuple de Dieu (2e part.)* s. l. n. d. (1755) 12 ; *Anonyme : « Exposition de la doctrine du P. Berruyer sur la divinité de J.-C. et sur la nécessité de sa médiation »*, Amst. 1755, 12 (cet ouvrage publié après un mandement de Caylus incite l'archevêque de Paris à sévir à son tour) ; le P. *Maille*, de l'Oratoire : *Le P. Berruyer, jésuite, convaincu d'arianisme, de pélagianisme, de nestorianisme etc...* La Haye 1755, 12 (réfutation érudite d'un théologien) ; abbé *Gaultier : « Lettres théologiques dans lesquelles l'Ecriture sainte, la tradition et la foi de l'Eglise sont vengées contre le système impie et socinien des PP. Berruyer et Hardouin »* 1756, 3 v. 12 ; *Maran : « Les grandeurs de J.-C. et la défense de sa divinité contre les PP. Hardouin et Berruyer »* en France 1756, 12 (an.) ; *Duhamel : « La vérité catholique sur le mystère du Fils de Dieu incarné, ou Défense du projet d'Instruction pastorale »* s. l. 1756, 12 (an.), controverse purement théologique ; *Fitzjames : « Mandement et Instruction pastorale de Mgr l'évêque de Soissons »*, Paris 1760, 4° (c'est de beaucoup l'ouvrage le plus net et le mieux fait) ; *Jugement doctrinal de la Faculté de théologie de Paris sur un livre qui a pour titre...* s. l. 1762, 3 v. 12, *Anonyme : « Examen du nouvel ouvrage du P. Berruyer intitulé « Réflexions sur la foi »* s. l. 1762, 12.

2. *« adressées à M. l'archevêque de Paris »*. Trévoux 1760, 12 ; mises à l'index en 1764.

3. On est surpris de voir une brochure du *P. de Menoux*, le jésuite ennemi de Voltaire à la cour de Stanislas, *Défi général à l'incrédulité* (1757) atteindre rapidement 8 éditions et obtenir de *Fréron* des éloges démesurés, car c'est la platitude même. (V. *Pérennès* qui la rapporte par erreur à 1738 ; [29] t. II, 479).

éclairés (1), et ne veut pas qu'on tire argument de l'impression que fait l'Ecriture sur l'âme (2) ; *Lefranc* qui compile encore les prophéties (3) ; — le P. *de Lamare* S. J. qui restaure la vieille distinction du contenant et du contenu, établit le premier par la méthode d'Houteville et se noie dans le discernement des miracles (4).

Il y a les médiocres comme *Chaumeix, Gauchat,* qui intercale dans ses Lettres critiques une étude sur la Certitude où pas une ligne n'est originale (5), *Millot* qui brandit l'évangile quand on attaque Rome (6), — *Salchli,* professeur à Lausanne (7) qui passe une revue assez intéressante des déistes anglais, combat Locke et s'égaie de ce que les incrédules à la d'Argens doutent de la conversion de Clovis pour accepter aveuglément la mythologie chinoise, mais qui ne dit rien de lui-même, — le bon roi *Stanislas* qui demande, si l'âme est une matière fine, comment elle ne s'évapore pas « au premier choc » (8).

D'autres sont plus ingénieux. Un jeune hongrois *Teleky de Szek* nie que le miracle soit une violation de l'ordre. Bien au contraire, Dieu n'en fait que pour rétablir l'ordre troublé par

1. *La religion naturelle et la révélée établies sur les principes de la vraie philosophie et sur la divinité des Ecritures* (an.) Paris 1756-58, 6 pet. in-12. Il nous ramène à l'inspiration verbale, nie l'action des eaux sur la surface terrestre, maintient le nombre des martyrs, repousse toute allégorie dans le récit de la Genèse : le serpent devait être « un de ces serpents brillants et ailés qui naissent en Arabie et en Egypte ; ils sont d'une couleur jaune »... V, 332. *Maleville* n'est pas plus choquant que l'abbé *Le Brun,* précepteur des pages de la reine, qui monte un laborieux mécanisme de 3 océans pour expliquer aussi naturellement que possible le Déluge (*J. eccl.*, [55] nov. et déc. 1762).

2. *Guyon* la fit valoir dans la *Suite de l'oracle* (1760), tout heureux de se rencontrer sur ce point avec *Rousseau* contre *Diderot.*

3. *L'incrédulité convaincue par les prophéties.* Paris 1759, 3 pet. 12. L'auteur copie Huet, Baltus, Limborch et Warburton.

4. *La foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison et l'incrédulité convaincue d'être en contradiction avec la raison...* Paris 1762, 12 ; souvent réimpr. comme ouvrage didactique, 1766, 69, 73, 1817 et dans *Migne* (Dém. év.) [9]. *L'Année littéraire* traite l'auteur de « respectable athlète » et, par une métaphore hardie, trouve dans son « excellent ouvrage » des « preuves remplies de profondeur et de solidité ». [53] 1762 t. I, p. 200, 193, 195. *De Lamare* (1700-70) était breton.

5. *Let. 88 à 108.* Il réfute après Houteville l'anglais *Craig* qui fixait la limite extrême de la probabilité des faits évangéliques à 3.550 ans. Il développa encore le sophisme : ces faits sont avoués puisqu'ils ne furent pas contestés.

6. C'est le jésuite qui remplaça *Gresset* à l'Académie en 1777. *Discours sur les préjugés contre la religion* Lyon et Paris 1759, 8°. V. *J. encycl.* [66] 1759 t. IV, 3e part. p. 3-20 et VI, p. 287-377. Cette équivoque annule beaucoup d'apologies ; elle consiste, quand l'adversaire dit : l'Eglise est riche, intolérante etc... à répondre : calomnie ! Jésus était pauvre et doux.

7. *Lettres sur le déisme,* Paris 1759, 8°.

8. *L'incrédulité combattue par le simple bon sens. Essai philosophique par un roi.* Nancy 1760, 8° p. 23. Disons, pour excuser ce vieillard, qu'il n'avait demeuré que trois jours à le faire.

l'homme libre (1). *Yvon* dans un *Discours sur l'histoire de l'Eglise* (2) insiste assez habilement sur le schisme qui divise désormais les philosophes en déistes et matérialistes et sur l'inconséquence de ces derniers qui, pour régénérer la société, font tout le temps appel à l'énergie de l'homme et à sa liberté qu'ils nient. *Fabry de Moncault* comte d'Autrey part d'un petit nombre de faits : la jeunesse du monde, l'existence des fossiles et la nouveauté des arts, la misère de l'homme. Il étend à ces faits le raisonnement de Pascal ; ils ne s'expliquent bien que par les hypothèses de Moïse : la création, le déluge, la chute. Si Moïse ne dit pas vrai, il faudrait un miracle pour qu'il eût inventé des solutions parfaites (3).

Le plus apprécié fut, comme toujours, non le meilleur mais le plus clair : *Le Masson des Granges,* un prêtre dont nous ne savons plus rien aujourd'hui, montra dans un banal mais court manuel, *Le Philosophe moderne* (4), « de quel côté il y a plus de « crédibilité dans les principes, plus d'honnêteté dans les maxi- « mes, plus de sûreté dans les conséquences » (5). La nuit, sur une route environnée d'abîmes, il est sage de marcher avec précautions.

Critique indirecte

Mais à mesure que la force d'esprit des apologistes diminue, ils osent moins attaquer les idées de front. Ils se rabattent sur la critique des conséquences, plus aisée, et d'ailleurs dans le goût d'un siècle positif.

L'Ami des hommes (6) estimait que les livres impies sont plutôt la suite du relâchement des mœurs que son principe. Le P. Sennemaud impute à la philosophie le dévergondage croissant. Le Dieu de ces messieurs est si accommodant ! « C'est le « meilleur et le plus tendre des pères... il chérit trop notre féli- « cité pour vouloir contraindre en rien nos inclinations... Nous

1. *Essai sur la faiblesse des esprits forts par J. T. de Sz C (omte) d (u) S (aint) E (mpire) R (omain)*, Amst. 1761, 12.

2. Paris 1763, 3 v. 12, rééd. 1779 sous le titre d'*Histoire philosophique de la religion*, Liège 2 v. 8°.

3. « *Le pyrrhonien raisonnable ou méthode nouvelle proposée aux incrédules par M. l'abbé de* *** La Haye 1765, 8°. Des faits dont part l'auteur ses contemporains n'admettent que les fossiles et ils les expliquent mieux que par le Déluge. *Fabry* chevalier de St Louis (1723-77) écrivit aussi, contre Voltaire : *Les Quakers à leur frère V.* 1768 (V. *Grimm* VIII, 243) et contre d'Holbach : *L'antiquité justifiée* (1776). Il n'est pas sans mérite. *L'Année littéraire* le dit « instruit » [53] 1767 t. IV, 232.

4. « *ou l'incrédule condamné au tribunal de sa raison* », Paris 1757, 12, rééd. 1759, augm. 1765. *Le Masson* né en 1700 mourut en 1760.

5. P. XVIII.

6. Avignon 1756, 5 v. 12 ; 2e part. c. 4.

« lui obéissons assez dès que nous savons jouir de la vie. Nos « désirs sont les interprètes de ses volontés et nos sens ses ins- « truments » (1). L'indécence des arts grandit, le divorce, la stérilité, l'adultère. Mais pourquoi craindre un Dieu vengeur ? « Nos frayeurs feraient injure à sa bénigne clémence » (2). « Si « le chrétien se trompe, il faut dire que le mensonge est la source « des vertus et la vérité celle des vices » (3). Jugeons l'arbre à ses fruits, poursuit l'abbé PICHON (4). La doctrine des philosophes est fausse puisque leur morale est antisociale, le christianisme est vrai puisqu'il a fait la force des peuples chrétiens en les liant par le grand lien social : l'amour.

On combat sa morale au nom de la nature et du bien de la société, parce que cette morale proscrit la polygamie, lie les époux indissolublement, interdit le mariage entre proches, prescrit la chasteté. Dans un excellent chapitre sur « *la dignité du christianisme dans l'ordre de la nature* », Pichon serre le débat et, pour la première fois à notre connaissance, montre la haute valeur sociale de ces lois si gênantes pour l'individu.

La polygamie, qu'on vante de confiance, fait l'infériorité des peuples asiatiques. Les peuples supérieurs, comme les Romains, se sont élevés à la monogamie pour en déchoir au temps de leur décadence. Elle ne remédie pas à l'adultère car le voluptueux est comme l'avare. On ne pense pas à l'avilissement de l'homme par l'injustice habituelle qui résulte de l'inégalité des sexes, à l'avilissement des femmes esclaves, aux jalousies, aux fureurs de

1. *Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre* (an.). La Haye 1756, 12. C'est un original petit livre, mordant : « Le public connaisseur est révolté de voir un académicien parler esprit pendant demi heure sans dire un petit mot du bon Dieu, ne fût-ce que pour rire » (c. 56). Il singe les procédés de la critique : « Il est faux que les impiétés de Théophile [Voltaire] l'aient fait « enfermer 2 ans à la Conciergerie et enfin condamner au bannissement. 1° les « auteurs qui le rapportent étaient des gens crédules et prévenus... 2° aucun « historien danois ni moscovite n'en parle... 7° en 1800 ce sera 10 degrés au « dessous de la probabilité » (c. 74). Le *P. Sennemaud*, jésuite, né à Limoges en 1699, enseigna les humanités et la philosophie et fut 7 ans supérieur. — « La montagne de Montmartre s'appelle la Cité des ânes à cause du grand nombre de moulins à vent qui s'y trouvent ». C'est bien là que devait se placer « ce redoutable athlète à longues oreilles ». *Grimm* III, 208.

2. C. 68.

3. C. 86.

4. « *La raison triomphante des nouveautés, ou Essai sur les mœurs et l'incrédulité, par M. l'abbé P*** D. en T.*, Paris 1756, 12. C'est le 1er ouvrage de cet auteur, né au Mans en 1731 mort en 1812, chanoine supérieur des communautés de filles du diocèse du Mans, historiographe de Monsieur. Il refusa en 1791 l'évêché constitutionnel de sa ville natale. Cet essai est supérieur à ses autres écrits apologétiques : *Cartel aux philosophes à 4 pattes* 1763 ; *Les arguments de la raison en faveur de la religion et du sacerdoce, ou Examen de l'Homme, d'Helvétius*. 1776. « C'est une chose bien malheureuse pour la religion d'avoir de pareils défenseurs », dit *Grimm*, ce bon apôtre. III, 224.

l'amour non satisfait. Enfin la polygamie, contrairement à l'opinion de ces messieurs, ne favorise pas la fécondité de l'homme (1). Le sérail d'un roi de Maroc donna 182 enfants de 1.400 femmes. Contre le divorce Pichon dresse les enfants. Sur la chasteté il tient un langage peut-être mal intelligible à ses adversaires : là où il y a plus de force d'âme, « il y a par une suite ordinaire « plus de bonne foi, plus d'humanité, plus de vrais et d'honnê- « tes citoyens », car développer *la vertu* personnelle, c'est donner une nouvelle force *aux vertus* sociales.

A ceux qui objecteraient qu'il y a beaucoup d'incrédules honnêtes, *Tricalet* répond qu'on est beaucoup moins exigeant pour la vertu des incrédules que pour celle des croyants. On se contente avec eux de l'honnêteté la plus banale, on ne s'attend pas qu'ils soignent les malades ou visitent les prisonniers (2).

Après l'immoralité, l'affaiblissement du patriotisme. Les philosophes ravalent nos plus grands princes, *Charlemagne, Louis XIV* (3). « Nous ne sommes plus citoyens. Un misérable « intérêt personnel a saisi la plupart des esprits et a totalement « éteint cet amour patriotique qui mérita jadis à nos pères le « précieux titre de Conservateurs, de Restaurateurs et de Héros. « Quand on secoue le joug de la religion, on secoue insensible- « ment tout autre joug » (4).

Si l'incrédulité relâche le sentiment moral et national, elle livre les libertins aux frayeurs de la mort. Certains écrivains agitent ce spectre. L'un évoque la félicité trompeuse d'Ariste qui, saisi de colique dans un festin, devient infirme et se convertit (5), l'autre nous convie au lit de mort d'un philosophe (6). Un appel à la

1. Sans doute, mais les apologistes soutenaient que Dieu l'avait permise aux patriarches pour peupler la terre.

2. *Les motifs de crédibilité*, Paris 1763, 2 v. 12, t. I, 4e part. *Tricalet* (1696-1761) fut directeur et professeur dans la communauté de St-Nicolas du Chardonnet.

3. *Le Prévôt d'Exmes : « Réflexions sur le système des nouveaux philosophes »*, Francfort 1761, 16. « Si ce militaire ne fait pas mieux la guerre aux ennemis du roi qu'aux philosophes, il est à craindre qu'il ne soit jamais maréchal de France ». *Grimm* IV, 470.

4. *Caraccioli : « Le langage de la raison »*, Paris 1763, 12 p. 180. C'est un recueil de réflexions morales d'un conservateur brave homme, naïvement intolérant, injurieux, dont le bon sens se manifeste çà et là par quelques coups de boutoir bien donnés : que les philosophes cessent de prêcher, ou de fronder les missionnaires qui ne font pas autre chose qu'eux.

5. *Jolicart : « Le faux heureux détrompé, ou l'impie fortuné devenu malheureux »* (an.), Bruxelles (Besançon) 1758, 12.

6. *Gros de Besplas : « Le rituel des esprits forts, ou le voyage d'outre monde en forme de dialogue »*, Paris 1759, 12 ; rééd. 1762 avec le sous titre : *« ou le tableau des incrédules modernes au lit de la mort »*. L'auteur, prêtre de la communauté de St-Sulpice, voyait beaucoup mourir, car il assistait les suppliciés. Il obtint, par un sermon pathétique prêché devant Louis XV, la suppres-

peur, c'est à quoi se réduit pour ces apologistes médiocres la preuve psychologique, l'appui qu'apporte l'expérience à une foi qui seconde la nature, aide l'homme à remplir sa destinée et à gagner la sagesse suprême où aboutissent toutes les religions et toutes les philosophies : accepter.

Ce genre de réfutation devait tourner insensiblement à la satire personnelle. On s'en est aperçu, la lutte prend fréquemment ce caractère, mais aucun défenseur de l'autel ne pourra disputer à Voltaire la maîtrise de l'injure et de l'ironie.

De fades allusions et de grossières accusations d'improbité ne parviennent pas à rendre plaisante la comédie de *Palissot,* à laquelle le public bien pensant fit un succès après la tourmente de 1759 (1). *Cydalise,* mère philosophe, veut faire épouser à sa fille *Rosalie* non *Damis* qu'elle aime et que son père lui promit avant de mourir, mais *le philosophe Valère,* flatteur intéressé. Mépris de l'autorité paternelle, apologie de l'intérêt personnel (2), amour égoïste du genre humain (3), hypocrisie des philosophes,

sion de cachots infects où pourrissaient les prisonniers. — La démonstration du « *Rituel* » repose sur une équivoque. Ce n'est pas de sa doctrine qu'on représente le mourant inquiet mais de ses péchés. Il faudrait représenter un incrédule vertueux tourmenté cependant par sa mauvaise doctrine. Tout ce qu'on peut conclure d'un tel ouvrage, c'est qu'il faut bien vivre. — « J'observai, dit *Fréron*, que quelques réponses aux objections des prétendus esprits forts étaient trop faibles ». *An. lit.* [53] 1762, t. IV. « L'auteur n'est pas un esprit mais un esprit plat ». *Grimm* V, 13. — Cf. *Touron :* « *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle, ou l'impie en contraste avec le juste pendant la vie et à la mort* ». Paris 1758, 12. « Comme on ne connaît point de fidèle qui veuille se ranger parmi les « impies à la mort, il n'est point aussi de libertin, s'il n'est dans le délire, qui « ne voulût alors avoir vécu en chrétien et pouvoir mourir en vrai fidèle ». 47.

1. *Les Philosophes, comédie en 3 actes, en vers,* Avignon 1760, 8°. *Pompignan* avait flétri les philosophes le 10 mars à l'Académie ; le 2 mai *Palissot* les ridiculisa sur la scène. La « personnalité » la plus forte visait *Rousseau,* à quatre pattes. La cour encouragea les représentations et *Fréron* déclara l'ouvrage : « d'un homme de beaucoup d'esprit et d'un bon citoyen ». *An. lit.* 6 mai 1760 t. III, 216. *Collé* constate que la pièce « fait beaucoup d'impression sur la plupart des gens qui la voient », elle est approuvée par les pères de famille, la noblesse de robe, « *beaucoup de gens du monde qui sans être dévots sont croyants* et que les Encyclopédistes dans leurs ouvrages ont confondus avec les sots... Le vulgaire des hommes fortifie encore le parti de ces derniers et pense que l'on défend celui de la vertu en attaquant les nouveaux philosophes ». *Journal* [72], mai 1760 t. II, 240 sq. *Grimm* exprima son dégoût, IV, 238.

2. « L'homme est toujours conduit par l'attrait du bonheur
C'est dans ses passions qu'il en trouve la source ».

Aussitôt le philosophe *Carondas* fouille la poche de *Valère.*

3. « Je ne m'attendris plus que sur l'humanité », dit *Cydalise.* A quoi *Damis* riposte : ...« ma foi je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne ».26.

L'abbé *Coyer* blâma Palissot dans son « *Discours sur la satire* ». 1760. Les *Petites lettres sur de grands philosophes* de *Palissot,* Paris 1757, 12, accusent les philosophes de vanité et combattent l'idée de progrès, mais sont d'un intérêt bien mince. « L'auteur est un bon diable, malgré tout ce qu'il fait pour être méchant ». *Grimm* III, 447.

tels sont les thèmes que l'auteur croit développer à la honte d'Helvétius et de Diderot.

Lignac, dans son *Examen sérieux et comique*, caricature Helvétius, président des lettrés de France : il devient fou quand un singe parlant lui saute sur les épaules, car il ne peut pas raisonnablement admettre que les animaux parlent. *Caraccioli* leur interdit de blâmer le célibat des moines : « Nos déclamateurs « contre le célibat seraient-ils bien aises qu'on les contraignît de « prendre une femme, eux qui, pour l'ordinaire, n'en veulent « connaître que d'une manière illégitime ? » et, poursuivant sur le ton d'un prolétaire malthusien moderne, le colonel marquis ajoute : « il faudra apparemment peupler l'Univers pour leur « fournir de jolies maîtresses et pour offrir des victimes aux « conquérants qui se plaisent à détruire l'espèce humaine » (1).

Linguet stigmatise leur lâcheté. Un apôtre prêche avec une noble hardiesse. « Mais le philosophe ménage avec soin ses « expressions. Amoureux tout à la fois de son bien-être et de ses « opinions, il ne découvre les unes qu'autant qu'il le faut pour « les répandre sans exposer l'autre. Vil hypocrite, il se met à « genoux dans les temples du Dieu qu'il apprend à mépriser... « Il se vante même de ce lâche subterfuge » (2).

On le voit, nous sommes loin du temps où Bayle faisait illusion. Le mal éclate à tous les yeux. Il gagne la province par les jeunes gens retour de Paris (3). Les compagnies s'y divisent déjà en

1. *L'Univers énigmatique*, Avignon 1759 et 1761, 8°. Le titre s'explique ainsi : le mystère est partout dans le monde, pourquoi s'étonner qu'il soit dans la révélation ?

2. *Le Fanatisme des philosophes*, Londres et Abbeville 1764, 8° (V. *Grimm* t. VI, août 1764). C'est une diatribe, vraie parodie du « *Discours sur les sciences et les arts* », qui impute à la philosophie tous les méfaits de la civilisation. — Malgré sa grossièreté, *Linguet* a malheureusement ici raison ; nos philosophes, *Diderot* mis à part, ont très exceptionnellement brillé par le courage. *Bayle* avait donné l'exemple de cette prudence, *Toland* l'avait conseillée dans son « *Pantheisticon* ». *Voltaire* présentant sa langue à l'hostie ou extorquant l'absolution à un capucin (*Desnoireterres* V, 27 ; VII, 230), *Helvétius* rédigeant la plus affligeante palinodie que la peur ait dictée à un brave homme, ne faisaient guère honneur à la Pensée. Le dernier historien d'Helvétius s'est donné un mal infini pour *améliorer la chose par les mots*. Disons en bon français que son caractère n'était pas à la hauteur de son talent. Ce divorce est fréquent partout, en France, au XVIIIe siècle, chez les philosophes. Les ricanements de leurs ennemis, l'embarras de leurs amis prouvent que les normes du jugement moral étaient, sur ce point particulier, assez sensiblement les mêmes que les nôtres. — *Il fallait* que la Chine fût évangélisée, tel est le fond de la pensée chez ceux qui excusaient les dissimulations des missionnaires jésuites. *Il fallait* que la raison et l'humanité triomphassent de l'intolérance et de la superstition, tel est le sentiment qui nous rend indulgents aux défaillances d'hommes que nous aimons Soit, mais un malaise subsiste, à voir le mensonge au service de la vérité.

3. V. le *P. Valois* : « *Lettre d'un père à son fils sur l'incrédulité* » s. l. n. d. 1756, 16 et 1767. « Comme il n'a pas inventé la poudre, dit *Grimm*, ses coups

esprits forts et esprits faibles ; Homais y règne faute de savants, un Homais dans le goût du siècle, impertinent et libertin. A Paris « les Savoyards commencent à penser dans le grand et les Décroteurs parlent d'humanité » (1).

Aussi voit-on pour la première fois quelques apologistes marquer du découragement. Le *P. Touron* dit qu'il faut se borner à préserver les fidèles. Pour les autres « leur parti est pris » (2). *Fumel*, évêque de Lodève, l'auteur du mandement le mieux documenté (3), prescrit de s'informer au confessionnal si les fidèles ne lisent pas les productions des philosophes. Il montre la foi, les mœurs, le gouvernement (4) menacés. Les évêques imputent naturellement à la seule impiété la démoralisation publique aux multiples causes (5). Aussi des hommes, personnellement peu dévots, comme *Mirabeau*, estiment-ils qu'il faut une religion pour le peuple et pour ceux qui pensent comme le vulgaire (6).

La prédication apologétique

Maintenant les prédicateurs s'émeuvent. Ils ont pu cons-

ne feront mal à personne ». III, 281. *Pichon* écrit : « Le crédule provincial commence à les recevoir (les incrédules) comme des divinités subalternes ». — *La Raison triomphante*, 23.

1. Le P. *Sennemaud* : « *Pensées philosophiques* » 77.

2. *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle*, 38. C'est aussi l'opinion du jésuite *Le Chapelain* dans un sermon sur la Stérilité du ministère évangélique. V. infra p. 400. *Prémontval*, l'homme de juste milieu, est de plus en plus un isolé. V. ses *Vues philosophiques* Berlin 2 v. 8°, 1757-58 et 1761.

3. Avec ceux de *Fitzjames*. « *Mandement et instruction pastorale de Mgr l'évêque de Lodève touchant plusieurs livres ou écrits modernes* ». Montpellier 4°, 1759 et 1761. Cf. les *mandements de l'archevêque de Paris* en 1752 et 1756. Le premier fut attribué au P. *Le Chapelain*. (*D'Argenson*, Journal [69] t. IX, 331).

4. « En défendant ici la cause des rois nous défendons la cause de Dieu. Les rois ne règnent que par lui... à lui seul appartient le droit de les élever sur le trône ou de les en faire descendre ». P. 51.

5. Un phénomène social en a toujours cent plutôt qu'une. Il y aurait une enquête serrée à faire sur l'immoralité du siècle de *Voltaire*, passée en axiome, et qui alimenta plus d'un siècle de déclamations (« *Dors-tu content* »... etc...). On en trouvera l'ébauche dans le 1er ouvrage de *Lamennais* : « *Réflexions sur l'état de l'église en France pendant le* XVIIIe *siècle et sur sa situation actuelle* » 1808. [155]. Nous en extrayons les chiffres suivants, que nous reproduisons sous toutes réserves, la documentation de l'auteur étant souvent suspecte : En 1670 le grand hospice de Paris a 512 enfants trouvés, en 1720 : 1441, en 1745 : 3224, sous Louis XVI un nombre plus grand. Au moment de la Révolution, il y a au Parlement de Paris 400 requêtes en séparation, et le double au Châtelet etc... Une fois les chiffres établis et contrôlés, il y aurait lieu d'étudier l'accroissement de la population parisienne, le paupérisme etc... etc... Nous serions tenté de croire que la moralité des hautes classes a été atteinte par les idées modernes, mais pas celle du peuple, très religieux encore à la veille de la Révolution. Nous croyons que l'affaiblissement du support séculaire de la morale contribue à la démoralisation parce que nous en voyons des indices autour de nous. De plus, une morale purement sociale, nullement favorable au développement de la vie intérieure et de la culture du moi, relâche peut être le ressort de la volonté, surtout en ce qui touche aux *mœurs*.

6. V. *L'Ami des hommes*. [233] éd. de 1758, 2e part. p. 87.

tater qu'il n'est pas une famille en parfait accord sur la foi (1).

Les Jésuites *Charles de Neuville* (2), *Papillon du Rivet* (3), les abbés *Poulle* (4) et *Clément* (5), se préoccupent de défendre la religion. Le P. *Le Chapelain* S. J. (6) publie en 1760 un recueil presqu'entièrement apologétique. Il y développe les preuves externes, mais manifestement le public des sermons lui-même goûte moins le merveilleux, car nous voyons *Neuville* insister selon le goût du siècle sur les bienfaits sociaux de la foi. Elle perfectionne les vertus (7), rehausse le génie (8), ferait d'un peuple chrétien un peuple modèle (9). *Clément* montre de préférence ses fruits intérieurs, les douceurs qu'elle procure, espérance, consolations, jouissance anticipée du ciel (10). Peut-être en réponse à Voltaire, il réhabilite l'église du moyen âge ou étale la gloire que le catholicisme a donnée à la France. D'autres fois, prenant l'offensive, les prédicateurs réduisent la morale philoso-

1. *Clément*, prédicateur du roi, Sermon sur la foi, c. p. *Bernard : « Le sermon au* XVIII*e siècle »* [22] p. 231.

2. *Sermons*, Paris 1777, 8 v. 12. *Migne*, Orateurs sacrés [10] t. 57. C'est, au point de vue littéraire, le meilleur orateur de cette période et peut être de tout le siècle.

3. Né à Paris (1717), mort à Tournay (1782), auteur de poésies latines et françaises, parmi lesquelles une épitaphe de *Voltaire*. Ses *Sermons* sont sans couleur. Tournay 1765 et 1768, 4 v. 8°. *Migne* [10] t. 59.

4. Prédicateur du roi, né à Avignon en 1703, mort en 1784. Ayant prononcé en 1748 le *panégyrique de St Louis* devant l'Académie, il obtint l'abbaye de N. D. de Nogent et prêcha pendant 35 ans à la cour et à la ville, aux applaudissements d'un public qui goûtait le style du P. *Berruyer*. Dans son dernier sermon, sur *la Vigilance chrétienne* (1770) il mettait encore en garde son auditoire contre les écrits impies : « Loin de vos lèvres cette coupe empoisonnée ! « vous buvez la mort. Que nous reste t'il donc à vous prédire en descendant de « la montagne ? nous le disons en gémissant : les vengeances du ciel ! » Sans vanité littéraire, il consentit tardivement à publier 11 de ses discours, Paris 2 v. 8° 1778, rééd. 1781 et 1818. *Migne* [10] t. 55.

5. Né à Dijon en 1706, mort en 1771, confesseur de *Mesdames* et prédicateur du roi. Ce fut un homme vraiment pieux en un siècle frivole. Il passe pour avoir opéré des conversions. Il laissa des ouvrages d'édification et 9 vol. de *Sermons* (Paris 1770-71, in-12) dont la simplicité relative repose le lecteur moderne de la « dégoûtante » élégance des orateurs jésuites. *Migne* [10] t. 54 et 55.

6. Né à Rouen (1710) mort dans la cathédrale de Malines en 1779, le plus célèbre prédicateur de la cour après le P. de Neuville, il prêcha aussi en province et s'acquit une telle réputation que *Marie Thérèse* le fit venir à Vienne quand son ordre fut dispersé. *Fréron* écrit de lui : « Tous les orateurs chrétiens cédaient à Bourdaloue la palme du raisonnement. Le P. le Chapelain est venu la partager avec lui », *An. lit.* [53] 1770, t. II, 111. Ses *Sermons ou Discours*, Paris 4 v. 12, 1768 et 1778, ont été partiellement traduits en allemand et en italien. *Migne* t. 59.

7. Serm. sur la Probité et la Religion, 1re partie.

8. S. sur l'Etablissement de la religion chrétienne, 1re partie.

9. Sur la Probité et la religion, 1re part. *Poulle* vante aussi les services que la religion rend à l'état. (S. sur *les Devoirs de la vie civile*).

10. Sermons sur les Douceurs de la foi, sur la Pentecôte, sur la Mort du juste.

phique à de « stériles conseils sans aucune efficacité » (1), montrent dans la jeunesse incrédule le débordement du libertinage (2), défendent les théories politiques orthodoxes.

On ne peut pas dire que cette action de la chaire, prolongée par le livre, fût sans efficacité. En 1750, à la suite d'un sermon du P. *Aubert*, on brûle le Dictionnaire de Bayle sur une place de Colmar (3). A Paris, le Jubilé de l'année suivante vit un mouvement religieux dont les Mémoires font tous mention (4). Mais le fait même que les prédicateurs n'osent plus guère annoncer le dogme (5), s'accommodent au temps et justifient la religion en la montrant faite pour l'homme, prouve qu'ils sont eux aussi gravement touchés par le siècle. Dieu n'est plus au centre des choses. C'est par rapport à l'homme et à l'humain qu'elles s'ordonnent et prennent leur valeur.

1. *Ch. de Neuville :* Sur la grandeur de Jésus 1re p., 3e consid.
2. *Clément :* Sur la Prédestination. *Poulle :* Sur la foi.
3. *Desnoireterres* V, 18.
4. *Barbier*, Journal [71] V, 39 ; *Grimm*, Correspondance [73] II, 60 ; *Collé*, Journal [72] I, 305. Ce dernier, toujours persifleur, dit : « Un des prêcheurs du jubilé qui s'est le plus signalé, c'est le P. *Duplessis*, jésuite ; il a fait devenir fous 2 ou 3 domestiques ». Le jubilé dura 6 mois à partir du 29 mai ; les 2 premiers mois furent consacrés à des sermons, des instructions et des retraites.
5. S'y risquaient-ils, certains auditeurs sortaient ostensiblement. *Clément :* Ministère évangélique, c. p. *Bernard* [22] 237. Il n'y a plus d'orateur janséniste dans les chaires de Paris ; 12 oratoriens avaient reçu des lettres de cachet et le P. Raynaud qui prêchait avec le plus grand succès fut privé du ministère de la parole à la fin de sa station à Notre Dame « pour son excessive sévérité ».

CHAPITRE IX

J.-J. Rousseau

« Consultons la lumière intérieure ».
(Profession de foi du Vicaire savoyard).

Jusqu'ici les défenseurs du christianisme ont eu si peu d'action sur l'auditoire habituel des philosophes, qu'il serait difficile à cette époque de citer un Français notable, homme d'esprit et chrétien. Un penseur que la secte encyclopédique a d'abord pris pour l'un des siens parce qu'il se prétendait tel, sapait l'ordre social, fréquentait Diderot, flattait Voltaire et acceptait les bienfaits d'Helvétius (1), va restaurer le spiritualisme que l'auteur de Candide a mal défendu et apporter à la religion une aide plus puissante que celle d'Houteville et de Turrettin. Rousseau se réclame de la raison, émeut les sentiments, écrit avec génie. De là sa force.

La lumière intérieure

L'idée s'établissait que la raison conduit normalement à l'atomisme ou au panthéisme, et l'exemple du déiste Voltaire, de plus en plus gagné par Bayle, sinon par Diderot, n'était pas fait pour réhabiliter le dogmatisme cartésien. On regardait hors de soi, on n'y voyait que matière et mouvement et l'on introduisait dans l'homme une passivité mécanique analogue.

Rousseau reprend la méthode classique, celle que *de Lignac* s'évertuait à prôner dans le désert (2) ; il regarde en lui-même et y retrouve, en dépit d'Helvétius, à peu près tout ce que l'intuition des grands spiritualistes y avait découvert (3). C'est pourquoi Grimm appelait dédaigneusement la première partie de sa *Pro-*

1. A en croire *Voltaire :* Lettre à *d'Alembert*, 28 août 1765. Let. à *Helvétius* 7 nov. 1766. Rousseau fut en tout cas un des familiers des soupers holbachiques. Sur sa rupture avec les philosophes lire *Masson* [166], ch. 5 et 6.

2. *Le témoignage du sens intime et de l'expérience, opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes*, 1760, 3 v. 12.

3. Il est de son siècle par quelques traits : estime les passions, conserve à l'amour propre une place privilégiée et croit à l'éducation. V. *Keim* [97], 462.

fession de foi « un cahier de philosophie scolastique » (1). Cette première partie est, dans sa rédaction définitive, pleine de ripostes à « l'Esprit » (2). Elle a été si souvent et si minutieusement analysée (3), que nous en résumons pour mémoire les principaux points.

J'existe ; le monde aussi, car mes sensations « m'affectent malgré que j'en aie » (4). La matière de ce monde, mue selon certaines lois, décèle une volonté et une intelligence (5). Intelligence et Volonté me sont connues par ma propre expérience. Or « nul être matériel n'est actif par lui-même et moi je le suis. On a « beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle « est plus fort que la raison qui le combat » (6). Je suis donc immatériel et libre. La promesse que je trouve en moi d'un accord entre la justice et le bonheur, promesse déçue en cette vie, me prouve une vie future (7). Que faire « pour remplir ma destination sur la terre ? » (8). La raison nous trompe souvent, la conscience jamais (9). Elle n'est pas un préjugé de l'éducation : elle existe chez tous les peuples (10). Elle n'est pas la voix de l'intérêt identifié avec le bien public. « Qu'est-ce qu'aller à la mort « pour son intérêt ? » (11). « Conscience, instinct divin, immor-

1. Ce développement philosophique fait surtout penser à *Clarke* dont on sent aussi l'influence dans la partie religieuse de la Profession.

2. *Rousseau* dut le lire dans l'automne de 1758 (V. *Rev. univ.* juin 1912 p. 55). — *P. M. Masson* (*R. h. l.* janv. 1911 p. 103), établit par un brouillon de la « Profession » antérieur à cette lecture que les ripostes ont été ajoutées plus tard. V. id. *R. des deux Mondes* 15 juin 1912 p. 880 sq. — *Barni : « Les moralistes français »* [77] p. 160. On sait que la Bibliothèque nationale possède l'exemplaire de « *l'Esprit* » annoté par Rousseau. V. *Keim* 457.

3. Pour nous en tenir aux ouvrages les plus classiques, V. *Bartholmess : « Hist. crit. des doctr. religieuses de la philosophie moderne »* 1855, 2 v. 8°, I, 241 sq. *Barni : « Hist. des idées morales et politiques en France au* XVIII*e siècle »* 1867, 2 v. 12, II, 122 sq. *Bersot : « Etudes sur le* XVIII*e siècle »* 1855, 2 v. 18 ; II, 83 sq. — *Villemain : « Tableau de la littérature au* XVIII*e siècle »*, éd. de 1868, II, 271 sq. Les études modernes de *Höffding, Bouvier, Parodi, Schinz, Seippel, Cuendet, Masson* (o. c. II ch. 3) complètent ces excellentes analyses sans rien y ajouter d'essentiel. V. Bibliographie dans *Masson* [166], III, 401 sq.

4. Ed. Musset-Pathay t. IX, p. 19.

5. *Ib.* 29.

6. P. 40.

7. « Je crois que l'âme survit au corps assez pour le maintien de l'ordre : qui sait si c'est « assez pour durer toujours ? » 47.

8. P. 53.

9. « Elle est le vrai guide de l'homme ; *elle est à l'âme ce que l'instinct est au corps* ». 54.

10. On citera d'après un voyageur suspect une obscure peuplade sans morale, comme si le monstre annulait l'espèce. « O Montaigne,.., dis moi s'il est quelque « pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bien- « faisant, généreux ; où l'homme de bien soit méprisable et le perfide honoré ». 60.

11. P. 60.

« telle et céleste voix... juge infaillible du bien et du mal qui « rend l'homme semblable à Dieu ! » (1). En lui obéissant, « je fais ce que tu fais », Dieu bon ; « le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite » (2).

Le doute respectueux

Toute autre révélation est superflue, la forme du culte est indifférente (3).

L'apologétique traditionnelle prouve, depuis les Pères, la révélation chrétienne par les *prophéties* et les *miracles*. Entreprise écrasante : « Il faut bien savoir les lois des sorts, les probabi- « lités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir « sans miracle ; le génie des langues originales pour distinguer « ce qui est prédiction dans ces langues et ce qui n'est que « figure oratoire » (4). Ces oracles sont équivoques (5). Fussent-ils clairs, « il faudrait trois choses dont le concours est impos- « sible ; savoir, que j'eusse été témoin de la prophétie, que je « fusse témoin de l'événement et qu'il me fût démontré que cet « événement n'a pu cadrer fortuitement avec la prophétie » (6).

Pour les miracles, il faut savoir « quels faits sont dans l'ordre « de la nature... comparer les preuves des vrais et des faux prodi- « ges et trouver les règles sûres pour les discerner ; dire enfin « pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui « ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se « jouait de la crédulité des hommes et qu'il évitât à dessein les « vrais moyens de les persuader » (7). En effet « après avoir « prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par « la doctrine, de peur de prendre l'œuvre du démon pour l'œuvre « de Dieu » (8), et l'on tourne en cercle.

Or les dogmes, que l'on appuie d'étais si incertains, ne peuvent être crus, ne pouvant pas être conçus (9).

L'apologétique moderne prouve *par les faits*, par un simple tra-

1. P. 63.
2. P. 70.
3. S'agenouiller ? « eh ! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours « assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit et en vérité ». 74. Le reste est une affaire de police.
4. P. 79.
5. « En Sorbonne, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie « se rapportent à J.-C. : chez les rabbins d'Amsterdam il est tout aussi clair « qu'elles n'y ont pas le moindre rapport ». 93.
6. P. 87.
7. P. 78.
8. P. 81.
9. « Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténèbres, il ne m'a point « doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage : me dire de soumettre « ma raison, c'est outrager son auteur ». 83.

vail de critique historique, appliquée à des témoignages humains. Mais quoi, « dans quelle horrible discussion me voilà engagé ; de « quelle immense érudition j'ai besoin... » (1), « que de langues « il faut apprendre » (2), tout cela pour soumettre finalement l'autorité de Dieu à l'autorité des hommes, et pour fonder une révélation que des millions d'humains ignorent (3).

« Si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combat- « tre, je vois aussi contre elle des objections que je ne puis résou- « dre. Il y a tant de raisons solides pour et contre que, ne sachant « à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette » (4). Je demeure à son égard dans un doute respectueux.

Voilà pour tout l'irrationnel de la révélation ; mais là où elle ne choque pas la raison, sa vérité éclate dans sa conformité merveilleuse avec notre conscience et notre raison même. Et le fils de Genève transpose magnifiquement en un hymne laïque la preuve chère à la Réforme par le témoignage intérieur du St-Esprit.

C'est la page célèbre : « la sainteté de l'évangile est un argument qui parle à mon cœur... » (5). Dans la *Profession de foi,* la *Lettre à de Beaumont* et les *Lettres de la montagne,* Rousseau revient vingt fois sur cette preuve intrinsèque, la seule efficace pour ceux qui repoussent toute autorité du dehors. Ce n'est pas rejeter la révélation « que ne pas l'admettre sur le témoignage « des hommes lorsqu'on a d'autres preuves équivalentes ou supé- « rieures qui dispensent de celle-là » (6). « Elle a sa véritable cer- « titude dans la pureté, la sainteté de sa doctrine et dans la « sublimité toute divine de celui qui en fut l'auteur » (7). « L'évan- « gile est la pièce qui décide et cette pièce est entre mes mains. « *De quelque manière qu'elle y soit venue et quelque auteur qui « l'ait écrite j'y reconnais l'esprit divin, cela est immédiat* autant « qu'il peut l'être ; il n'y a point d'hommes entre cette preuve et « moi » (8).

1. P. 78.
2. P. 88.
3. P. 93.
4. P. 99. « Que faire ?... *respecter en silence* ce qu'on ne saurait ni rejeter « ni comprendre et s'humilier devant le grand Etre qui seul sait la vérité ». 102. « S'ils étaient ailleurs, je rejetterais ces faits ou je leur ôterais le nom de « miracles ; mais *parce qu'ils sont dans l'Ecriture,* je ne les rejette point. Je ne « les admets pas non plus parce que ma raison s'y refuse et que ma décision « sur cet article n'intéresse point mon salut ». *Let. de la Montagne,* Musset-Pathay t. X, 246.
5. P. 100.
6. *Let. à de Beaumont.* Musset-Pathay X, 96.
7. P. 103.
8. P. 99.

Et voici enfin la raison que la Raison ne connaît pas : « Si je me détermine pour la révélation, *c'est parce que mon cœur m'y porte,* qu'elle n'a rien que de consolant pour moi » (1). C'est ce pragmatisme qui lui faisait répondre au reproche de traiter la religion comme une illusion utile : « Si j'en savais une plus con-« solante, je l'adopterais... Je veux vivre en bon chrétien, parce « que je veux mourir en paix » (2). « Jamais, disent-ils (les phi-« losophes) la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois « comme eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils « enseignent n'est pas la vérité » (3). L'athéisme est moins pernicieux que le fanatisme, sans doute, mais la philosophie est beaucoup moins bienfaisante que la religion (4).

L'archevêque de Paris maintint dans son mandement contre l'Emile (5) la preuve *par les faits,* classique depuis Houteville. Il s'indigne qu'on suspecte le témoignage humain touchant l'histoire évangélique, alors qu'on l'accepte dans l'histoire profane, mais Rousseau n'admet pas cette assimilation. « Il est tout à fait « dans l'ordre que des faits humains soient attestés par des témoi-« gnages humains » (6), mais « les preuves morales suffisantes « pour constater les faits qui sont dans l'ordre des possibilités « morales, ne suffisent plus pour constater des faits d'un autre « ordre et purement surnaturels » (7).

Pour s'évader du cercle du miracle et de la doctrine, l'archevêque a recours au *distinguo* suivant, déjà familier aux théologiens : les miracles prouvent une doctrine nouvelle, cette doctrine reconnue sert désormais à juger les miracles des imposteurs. Mais Rousseau n'a pas de peine à lui montrer que la pétition de principe subsiste, car si la preuve vaut une fois, elle vaut toujours.

1. P. 56. Rousseau ajoute : « et qu'à la rejeter les difficultés ne sont pas moindres, mais ce n'est pas parce que je la vois démontrée, car très certainement elle ne l'est point à mes yeux ».

2. Entretien avec Mme d'Epinay c. p. *Champion : « J.-J. Rousseau et la Révolution française »*, Colin 1909, in-18, p. 221. Cf. *Masson* [166] II, 74, 88 et passim.

3. *Emile* IX, 110.

4. V. la note bien connue sur le *Poul-Serrho, ib.* « Par les principes, la phi-« losophie ne peut faire aucun bien que la religion ne fasse encore mieux, et « la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire ».

5. *Mandement de Mgr l'archevêque de Paris, portant condamnation d'un livre qui a pour titre « Emile »* etc... Paris 1762, 4°. Attribué à Jacob Nicolas *Moreau. Grimm* le trouvait « beaucoup plus sage et plus décent que le réquisitoire » de *Joly de Fleury.* V, 160. — *De Fumel,* évêque de Lodève, dirigea contre Rousseau une *Instruction pastorale sur les sources de l'incrédulité du siècle.* Paris 1765, 12. Il tire un assez bon parti de l'argument : le déisme implique, lui aussi, des contradictions apparentes.

6. *Let. à Beaumont* X, 89.

7. *Ib.* 92.

En fait, le prétendu jugement par les miracles revient à apprécier les diverses doctrines par les lumières de la raison et de la conscience (1).

De Beaumont reprochait enfin à Rousseau de rendre hommage à l'authenticité d'un évangile connu par ces témoignages humains qu'il suspectait. Mais ce n'est pas sur ces témoignages-là qu'il l'accepte ; c'est sur le témoignage de sa conscience qui lui montre la conformité de J.-C. à notre idéal intérieur (2).

Sa *Lettre à Christophe de Beaumont* est, sans conteste, son ouvrage le plus achevé (3).

Après l'orthodoxie catholique, l'orthodoxie protestante.

On sait comment la condamnation de Rousseau dans sa propre ville, où le civil et le religieux se mêlaient encore si étrangement, fut le point de départ d'une révolution dans la petite République (4). Pour se défendre et pour défendre ses amis, il écrivit les *Lettres de la montagne* dont la première partie, de controverse religieuse, insiste plus que l'*Emile* sur les parties négatives de sa doctrine. Il ruine l'orthodoxie réformée par le même argument que *Bayle* et *Bossuet*, en la renvoyant simplement au principe de la Réforme, le libre examen (5). Il achève d'anéantir la preuve par les miracles en montrant qu'ils « ne sont pas un signe infaillible et dont les hommes puissent juger » (6), car il n'y a pas moyen de les distinguer des prestiges (7).

1. P. 94. L'illusion persistante des apologistes sur ce point vient, croyons-nous, de ce que « dans l'étude et l'enseignement de la religion » (*Mandement* p. 132) les fausses doctrines se présentent après l'établissement de la vraie. Le pédagogue chrétien, victime de son procédé d'exposition, *prend cette antériorité didactique pour une antériorité chronologique et celle-ci pour une primauté logique.* Mais les doctrines non chrétiennes ne sont pas postérieures à J.-C. ; plusieurs furent accompagnées de miracles. Et alors ?

2. P. 94. « Je tiens pour révélée toute doctrine où je reconnais l'esprit de Dieu ».

3. « On arrête à la poste tous les exemplaires qui viennent aux particuliers par cette voie... on s'arrache le peu d'exemplaires qui sont dans Paris ». *Grimm* V, 284.

4. V. *Rod* : « *L'Affaire J.-J. Rousseau* », 1906, 8° [110].

5. Les réformés « se réunissaient en ceci, que tous reconnaissaient chacun « d'eux comme juge compétent par lui-même. Ils toléraient et ils devaient tolé- « rer toutes les interprétations hors une, savoir celle qui ôte la liberté des « interprétations ». X, 193. « Le seul dogme que la religion protestante ne tolère pas est celui de l'intolérance ». 197. « Rousseau achève ainsi ce qu'avait commencé Bossuet », dit justement *Masson* (o. c. II, 162). L'âme de la Réforme prend définitivement conscience d'elle-même.

6. P. 226.

7. Les prestiges des prêtres égyptiens rivalisant avec *Aaron*, avaient toutes les apparences de la réalité. « Ne prenez pas ici le change, je vous en supplie ; « et de ce que je n'ai pas regardé les miracles comme essentiels au christia- « nisme, n'allez pas conclure que j'ai rejeté les miracles... Si j'ai dit des raisons « pour en douter, je n'ai point dissimulé les raisons d'y croire ». 241.

Telle est l'œuvre qui déconcerta les contemporains de Rousseau, comme elle déconcerte encore ceux dont la pensée garde les formes dures et nettes d'un siècle de combat (1). Déclarer l'évangile saint et divin et ne pas admettre les mystères qu'il enseigne c'était forger un système contradictoire.

Là où l'on cherchait les contradictions d'un système, il y avait la complexité d'un état d'âme, inintelligible au XVIIIe siècle, car il est de l'âge suivant : mélange de vénération et de scandale que seule une longue étude historique des origines chrétiennes fera cesser de nos jours.

Rousseau se heurte aux difficultés de cette vérification des faits à laquelle Houteville nous convie. Il sent en même temps l'impossibilité morale de ravaler Jésus au niveau de l'humanité commune. Alors, pris entre le merveilleux physique qu'il écarte et le merveilleux moral qui le subjugue, son esprit se défend, sa conscience applaudit, son cœur adore. Homme de sentiment, il a la foi, il n'a pas la croyance. Sa volonté conclut et se donne, sa pensée ne conclut pas.

De là, les poings tendus vers lui, les uns pour ses concessions, les autres pour ses réserves. Chacun des deux partis veut l'homme tout entier ; qu'il soit tout soumission ou tout révolte. En Suisse, en Allemagne il fut mieux compris et eut tout de suite un fort parti de fidèles. Mais chez nos Français fanatiques, esprits aux arêtes vives, chez nos jansénistes alors triomphants, chez nos philosophes « dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires » (2), dans toutes ces têtes avides d'idées claires et d'opinions radicales, quelle stupeur, puis quel esclandre (3) !

1. V. d'une part les jugements des chrétiens orthodoxes, d'autre part celui d'un auteur comme *Edme Champion*, o. c. [86], 221 sq. Même irritation, même malaise chez ces frères ennemis, partisans avoués du tout ou rien. Il faut être Voltaire si l'on n'est Bossuet. — L'embarras de *Grimm* éclate dans la longueur de ses réflexions sur « Emile » (V, 99, 113, 132) et ses retours fréquents sur le même sujet (148). « Quelle folie aussi à lui de faire la Profession de foi du « Vicaire savoyard et d'attester ensuite le ciel et la terre qu'il est chrétien au « fond de l'âme ». (382). « Sa folie est d'être bon chrétien... Il l'est d'une manière « si nouvelle qu'il n'y a point de déiste, point de sceptique qui ne puisse se « dire chrétien comme lui ». (VI, 126, 177). — L'auteur de *l'Esprit des philosophes irréligieux*, cité par *Mme de Genlis*, attribuait à « la passion d'être original » cette « idée singulière d'attaquer également la Philosophie et l'Evan- « gile ». « Ayant vu que des deux côtés toutes les places d'honneur étaient « prises, il a voulu se poser pour ainsi dire sur la ligne de séparation ». — *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. 1787 t. II p. VII n.

2. *Emile*, IX, 110.

3. Encore aujourd'hui les uns se lamentent sur les âmes qu'il a éloignées de la foi (V. *Lichtenberger :* Encycl. [30], XI, 334) les autres sur les âmes qu'il

Nous verrons le ton des chrétiens. On sait que Voltaire appela l'auteur d'Emile « le Judas de la philosophie » (1), et que Diderot ne désespérait pas de le voir finir dans une capucinière.

Rousseau apologiste

A considérer l'efficacité des œuvres, Rousseau est en effet le meilleur apologiste du siècle, le restaurateur de la religion. *Il a dégagé dans les âmes les fondements essentiels de la foi.*

Tout d'abord le *sentiment de la dépendance.* L'homme dépend non seulement comme chez Helvétius de l'univers physique et de la société humaine, mais d'un Etre souverain et intelligent, et voilà renoué le fil, coupé par le positivisme, qui nous relie à un monde invisible. Placés à dessein dans un concert, nous voilà responsables de la partie que nous devons jouer. Nous devons collaborer à l'ordre, accepter les maux (2), adorer notre maître pour ses bienfaits, le louer de l'or des genêts et de la pourpre des bruyères.

Ce n'est pas tout. Le Vicaire savoyard réintègre l'*absolu* dans l'homme où l'on disait que tout est relatif, acquis et introduit par l'action du milieu. En plein triomphe du sensualisme, il affirme l'inné ; cette conscience innée en nous n'est pas la règle empirique et changeante des Encyclopédistes, elle a une valeur absolue, c'est une communication incessante avec Dieu, puisque par son moyen il nous parle à toute heure. C'est le « sub specie æterni » rétabli comme point de vue de la conduite humaine et de la destinée.

Enfin Rousseau réveille le *sentiment mystique.* Il ne faut rien exagérer. Le mot de mysticisme évoque chez certains le souvenir obligé de Mme Guyon ou de Sainte-Thérèse. Les déductions serrées de la lettre à Beaumont rappellent mal, assurément, leurs effusions spirituelles. Mais si l'on définit le mysticisme le sentiment de Dieu en nous ou de nous en Dieu, il semble incontestable que Rousseau, quoiqu'il ne perde jamais pied, l'éprouve. Celui pour qui la loi morale a une origine surnaturelle, est une loi vivante, la voix de Dieu en l'homme, est déjà un mystique, à la façon de

lui a conservées (*Champion* o. c. 336). De même *Renan* recevait après la publication de la *Vie de Jésus* des lettres de gens qu'il avait éloignés de l'église et de gens qu'il avait ramenés à l'évangile. L'attitude modérée adoptée par un Rousseau ou par un Renan (que nous ne comparons pas autrement) nous semble être, *jusqu'aujourd'hui,* la plus foncièrement antipathique à l'esprit français ami des positions tranchées.

1. *Let. à Helvétius,* 27 oct. 1766. Il admirait sincèrement dans la *Profession* « cinquante bonnes pages » destructives. V. *Desnoireterres* VI, 320, 327 sq. *Masson* III, 32 sq. *B. Bouvier : « Notes inédites de Voltaire sur la « Profession de foi ».* Ann. J.-J. Rousseau 1905 p. 272.

2. *Lettre à Voltaire* sur le désastre de Lisbonne.

Socrate ou de Kant. Mystique aussi celui qui prie et de la prière la plus proprement religieuse, l'élévation de l'âme par la méditation et l'acquiescement à la volonté divine : « je converse avec « lui, je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence ; je « m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons » (1).

Mais Rousseau a aussi connu l'exaltation de l'âme, la communion avec la beauté et la vie divine partout répandue dans les choses. Quand, dans la splendeur de juin, à ce moment unique de l'année où il n'y a plus où il n'y a encore aucun indice de mort dans la nature, il tombait en extase, l'esprit abîmé, répétant « grand Etre, ô grand Etre » (2), il cédait à un élan mystique. Panthéiste ? peut-être. Qu'importe ! proprement religieux.

Et puis, dans l'âme où les diverses formes du sentiment sont solidaires, celui qui réveille l'émotion et la vie intérieure, ouvre une porte à la religion, On l'a cent fois noté, en un siècle où la vie intime était refoulée, non pas morte (3), il l'a fait resurgir par contagion, car la sienne était débordante. Sous la surface des idées, il a remué le tréfonds des sentiments et fouillé jusqu'aux sources de la volonté (4).

Il a troublé les âmes en relevant en elles la notion abolie d'un bonheur escarpé, inaccessible sans l'effort (5).

Il savait par sa propre expérience, et par cette science spirituelle que les siècles ont accumulée dans l'éducation religieuse, que pour obtenir beaucoup de l'âme humaine, il faut beaucoup lui demander. L'escarpement de la vie morale, loin de décourager, a toujours exalté les âmes qui aspirent aux cimes, et il fallait toute l'ignorance rationaliste du temps pour croire que la sévérité du christianisme avait pu retarder sa propagation. Helvétius montrait le bonheur où le cherchait le siècle, dans l'épanouissement aussi libre que possible des instincts et dans la bonne organisation

1. *Emile*, IX, 69.

2. *Lettre à M. de Malesherbes* 26 janv. 1762. V. *James* : « *L'expérience religieuse* », Alcan 1906, 8° p. 335. Chez sa mère spirituelle, *Marie Huber*, on ne trouve aucun mouvement analogue. Les « *Sermons de Théophile* », œuvre du vaudois *Dutoit*, disciple de Mme Guyon, l'un des restaurateurs de la vie religieuse et du mysticisme dans la Suisse romande, parurent en 1764. Il est intéressant de les voir réimprimer en 1800 sous le titre de *Philosophie chrétienne*, au début du grand « Réveil ». [212].

3. Elle est absente au moins de la grande littérature, des salons et de la plupart des correspondances, bien qu'il y ait eu un romantisme du XVIII° siècle.

4. Cela est arrivé 2 ou 3 fois à Voltaire, à propos de *Calas*, de *La Barre*. Il a fait vibrer les cœurs et c'est alors qu'il a eu le succès le plus prodigieux. A ces moments il n'ironise pas et son indignation est autre qu'intellectuelle. Dans sa belle « Prière à Dieu », du *Traité de la Tolérance*, le sérieux le rend éloquent. C'est alors qu'il devient vénérable et prend figure de patriarche.

5. « Rousseau est l'aspiration indomptable vers l'idéal ». *Bersot* [79], II, 79.

de la société. Rousseau le subordonne à la *vertu* traditionnelle. C'est la soumission non à ce maître extérieur : la volonté générale, mais au maître intérieur qui nous impose maint devoir personnel dont l'utilité sociale n'est pas évidente. Or, ces devoirs qui semblent n'avoir qu'une fin de luxe : la maîtrise de soi, le perfectionnement de l'Homme en nous (1), sont souvent en conflit avec le bonheur sensible qu'Helvétius jugeait si précieux. De là le réveil de l'inquiétude dans les âmes : Rousseau apporte non la paix mais l'épée, l'antique lutte entre le devoir et la passion qu'Helvétius voulait éteindre, le drame inséparable de la vie haute. La moralité se conquiert, les lois ne la créent pas. Le bonheur de la société est subordonné *d'abord* à la réforme morale de l'individu.

Réintégrer l'absolu en nous, l'obligation envers quelqu'un d'autre que le corps social, la responsabilité de Robinson dans son île, c'est ramener la morale religieuse.

Bien d'autres que les disciples avoués de Jean-Jacques (2), ont subi l'influence de son théisme ou, cessant à son exemple de se défier *du sentiment* (3) comme source de connaissance, ont préparé la restauration du christianisme. Le Vicaire savoyard est fils de la Réforme, descendant authentique de Locke, de Leclerc et de toute cette lignée protestante que Bayle a convaincue de la souveraineté de la conscience. Fils de Marie Huber et par elle du piétisme, il est père de Kant et du protestantisme libéral, une des formes vivaces du christianisme actuel dont on sait l'action sur le catholicisme moderne ou moderniste. En France, la renaissance provoquée par Rousseau a, comme tous les réveils religieux, profité au romanisme. Quand un fleuve déborde, il suit les lignes de moindre résistance et retrouve ses anciens lits. Celui qui voulait « établir à la fois la liberté philosophique et la piété religieuse (4) », a restauré la foi, « fides *qua* creditur », d'autres feront plus tard accepter la croyance, « fides quæ creditur ».

II. — Rousseau et les chrétiens

Nous ne redirons pas l'histoire bien connue des tribulations de l'auteur d'Emile. Le 9 juin 1762, le *Parlement* condamnait un livre

1. Quel mal sérieux feraient à la société un adultère discret de *Julie* et le mensonge qui assurerait la tranquillité de *Wolmar ?*

2. Mme Roland, Mme de Staël, Robespierre, Bernardin, les Théophilanthropes etc... V. le 3e volume de *Masson*, qui est la partie la plus neuve de son bel ouvrage. [166].

3. *Bartholmess* a fait la critique de ce terme vague et montré qu'il embrasse au fond, chez Rousseau, non seulement « l'émotion pieuse » mais aussi « la pensée réfléchie de Dieu ». [121], I, 250 sq.

4. 5e Let. de la Montagne III.

qui ramène tout à la religion naturelle, proclame les autres religions indifférentes et relatives au climat ou au génie des peuples, vante les passions comme instruments de notre conservation, établit la raison juge de la foi et détruit le principe de l'obéissance au Souverain (1). Onze jours plus tard, le *Magnifique Conseil* de Genève imitait le Parlement. Le 20 août, la *Sorbonne* censurait l'ouvrage (2).

C'est la réfutation la plus faible qu'on en ait faite. La Faculté maintient que la certitude morale des faits évangéliques est à la portée de tous les fidèles, que le miracle juge la doctrine, jamais la doctrine le miracle. Elle ne frappe juste que pour défendre les missionnaires. Rousseau prétend qu'ils n'apportent aux peuples qu'un récit étrange et incontrôlable : ils leur apportent une doctrine qui a un merveilleux rapport à leur conscience et aux besoins de leur âme. Si cette réponse n'est pas une naïveté, elle est d'une agréable finesse.

Le mandement de l'*archevêque de Paris* se méprenait, nous l'avons vu, sur la méthode de Rousseau. Sur l'éducation religieuse de l'enfance, l'auteur a quelques remarques justes. Mieux vaut prévenir que guérir. Si les principes religieux sont une force, et Rousseau l'admet, inculquons-les aux jeunes gens avant le choc des passions.

Mais ces censures officielles laissent mal deviner l'horreur que les bons chrétiens éprouvèrent. Ni les « Lettres anglaises », ni « l'Esprit », n'avaient secoué les âmes pieuses du frisson que donnait ce livre où Diderot voyait une capucinade. On préfère un franc ennemi ; les faiblesses de la foi sont plus poignantes dévoilées par la main respectueuse d'un homme qui attache du prix à la foi et en parle avec gravité.

Marin (3), le futur censeur royal, victime désignée de *Beaumarchais*, parle à Rousseau comme on parle à un dément irresponsable. Il passe de la hauteur du pédagogue à la bienveillance insinuante : ce malheureux écrit des énormités telles qu'il est manifestement inconscient. Tout n'est pas bon à dire, il ne faut pas ébranler la société. Voyez ce paysan famélique grelottant auprès

1. *Arrêt de la cour de Parlement qui condamne un imprimé ayant pour titre « Emile » etc... à être lacéré et brûlé...* Extraits des registres du Parlement du 9 juin 1762.

2. *Censure de la Faculté de théologie de Paris contre le livre qui a pour titre...* Paris 1762 8°. Le projet de cette censure était de l'éminent théologien *Hooke*. V. *Papiers Joly de Fleury* [1], n° 1708, f. 361.

3. François Louis Claude *Marini* (1721-1809) obtint en 1771 la direction de la *Gazette de France*, fut censeur et secrétaire général de la *Librairie*. Sa *Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage*, Amst. 1763, 12 était anonyme.

d'un palais : la seule religion lui fait supporter son sort. Rousseau pourrait employer ses beaux talents à faire de l'économie politique par exemple. « Portez vos vues sublimes sur les différentes « parties de l'Administration : écrivez et sur les spéculations des « finances, et sur les ressources du commerce » (1).

Chez VERNES, l'ami de Rousseau, c'est la consternation mêlée d'angoisse.

Ses *Lettres sur le christianisme de M. J.-J. Rousseau* (2), sont un précieux document pour montrer que malgré l'orientation libérale du clergé genevois, louée par d'Alembert, le criterium de la vérité religieuse adopté par Rousseau effrayait la masse des protestants tout autant que les catholiques. Peut-être sentaient-ils qu'ils ne pourraient échapper à ce saut logique où les poussaient depuis longtemps leurs théologiens avancés : la substitution de l'autorité intérieure aux autorités du dehors (3). De là cette appréhension de l'abîme et leur hostilité à l'apologétique nouvelle. « Mon ami, me dit M..., j'ai vu plusieurs de nos concitoyens navrés « jusqu'au fond de l'âme par les doutes et les perplexités que la « lecture d'Emile leur avait fait naître. Le dirai-je ? oui, j'en ai « vu un bien respectable par son âge et par la pureté de ses « mœurs, me dire avec effroi et la larme à l'œil en me montrant « Emile : voilà le poison de mon bonheur » (4).

Rousseau provoquait l'effroi du génie qui devance les temps d'un siècle, brusque l'évolution et détruit l'équilibre intérieur des âmes qui auraient mis cent ans à changer (5). Parmi les croyants bouleversés, les réfutateurs surgirent en masse.

1. P. 48.

2. « *adressées à M. I. L. par Jacob Vernes, pasteur de l'église de Céligny* », s. l. (Genève) 1763, 8° et Amst. 1764, 12. Les mêmes idées sont exprimées dans ses *Dialogues sur le christianisme de J.-J. Rousseau* 1763, 8°. Pour une fois *Grimm* accorda quelques éloges à cet ouvrage d'un chrétien : « Ces lettres ne sont pas mal faites et je crois que Jean-Jacques avec toute sa subtilité et toute son adresse aura de la peine à y répondre ». V, 382. On sait que *Voltaire* eut la lâcheté de brouiller les deux amis en laissant imputer à Vernes le *Sentiment des citoyens*. Vernes, malgré les soupçons injurieux de Rousseau, parle de lui dans les « Lettres » sur un ton digne et modéré. Le clergé de Genève était moins animé contre lui que les magistrats. V. *Desnoireterres* VI, 311. *E. Dufour : « Jacob Vernes, sa vie et sa controverse apologétique avec J.-J. Rousseau »*, Genève 1898, 8°. *Masson* II, 139. Nous ne comptons pas parmi les ouvrages apologétiques les articles plus ou moins violents qui foisonnèrent dans certains journaux suisses, à l'adresse de Rousseau. On en trouvera les références chez *Masson* o. c. II, 143 n. 3.

3. *Vernes* lui-même alla de plus en plus « à gauche ». Il publia en 1774 un *Catéchisme à l'usage de toutes les communions chrétiennes*, expurgé des points contestés.

4. P. 109.

5. Il n'y a dans le *Vicaire savoyard* pas une idée qui ne soit formellement dans *Huber* et nous avons vu comment *la « Profession de foi » se préparait*

Ils s'accordent à dire que la religion du Vicaire manque d'un élément essentiel, le sentiment du péché. Il ne demande rien à Dieu parce que l'ordre du monde est immuable, mais aussi parce qu'il ne lui manque rien. « O mon ami, écrit Vernes, c'est en s'oc-« cupant de ce que l'on a à demander à Dieu, c'est en étudiant « ses besoins que l'on apprend à se connaître et que l'on se forme « à l'humilité la plus profonde. Quand la prière, si utile à d'autres « égards, ne produirait que cet effet, elle serait déjà de la der-« nière importance » (1).

Puis les apologistes s'évertuent à sortir du cercle de la doctrine et du miracle, ils contestent que le christianisme favorise la tyrannie et affaiblisse le sentiment national, ils justifient l'éducation religieuse.

Les contradicteurs de Rousseau adoptent sa méthode

Par un curieux effet, Rousseau les a presque tous amenés aux preuves internes de la foi et rapprochés de *Pascal*.

Ils disent : nous constatons notre misère et que la foi nous guérit. Mais la méthode de Pascal n'est pas fondée uniquement, comme quelques-uns semblent le croire, sur une expérience personnelle qui serait aux yeux des savants sans valeur démonstrative ; les mystères ont la valeur rationnelle d'une explication suffisante de l'homme, du problème du mal et de l'ensemble des choses. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de voir après Rousseau et grâce aux progrès croissants du « sentiment » dans les âmes, les raisons du cœur prendre ou reprendre leur place dans l'apologétique rationnelle.

C'est la méthode de Pascal qu'adoptent André et Déforis dans leurs trois volumes de réfutation (2). L'abbé André, ancien bibliothécaire de d'Aguesseau et qui avait passé plusieurs années chez les oratoriens, connaissait bien les *Pensées* dont il donna en 1783

depuis 50 ans dans le protestantisme. Quand elle éclate cependant elle a un air de nouveauté ; c'est le privilège des œuvres du génie. On peut comparer leur apparition aux « saltations » de l'évolution organique, lentement préparées puis éclatant au grand jour.

1. *Lettres sur le christianisme* p. 89.

2. *André : « Réfutation du nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau intitulé « Emile »* (an.) Paris 1762, 8°. 2e partie : *Déforis : « La divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J.-J. Rousseau »* (an.) *ib.* 1763, 8°. — *Déforis : « Préservatif pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules »* (an.) *ib.* 1764, 12. *Déforis* est très supérieur à *André*. Son dernier ouvrage fut goûté et se vendit rapidement. (V. *Hist. lit. de Saint-Maur* [15], 764). Il a « beaucoup de zèle, écrit le *Journal de Trévoux*, une connaissance parfaite des « forces et des endroits faibles de son adversaire... L'étendue que nous avons « donnée à cette analyse prouvera combien nous faisons cas de son ouvrage... « Nous sommes persuadés que les 1ers apologistes de la religion goûteraient les « productions savantes de plusieurs de nos écrivains qui marchent sur leurs « traces ». (39) sept. 1764, p. 692, 725, 690.

une édition très enrichie. Dom Déforis était le futur éditeur de Bossuet, qui mourut pour la foi en 1794.

Ils voient d'emblée le point faible de Rousseau : l'état misérable de l'homme est injustifiable dans le théisme. Rousseau l'attribue bien au libre arbitre et pense, avec tous les chrétiens, contre *Bayle* que Dieu ayant « voulu communiquer à ses créatures la dignité de la causalité » (Pascal), la misère avec la liberté est préférable à une servitude dorée, mais il n'insiste pas sur cette difficulté capitale. « Qu'il nous dise comment sous un Dieu juste le « genre humain peut être accablé de tant de maux s'il n'est cou- « pable dès sa naissance... Il n'y a pas de milieu : Dieu est « injuste ou impuissant ou l'homme est coupable » (1). Seule, l'hypothèse du péché originel sauve la providence. Peut-on n'être pas prévenu en faveur d'une religion qui connaît si bien l'homme ? Si ses dogmes étaient sans rapport avec la morale chrétienne que Rousseau accepte, on comprendrait qu'il les rejetât, mais la bonne morale est inconcevable sans eux. « N'ont-ils pas pour objet de « sanctifier l'homme et de l'unir à son Dieu? » (2). L'acquiescement au mystère anéantit l'orgueil, principal écueil de la vie morale.

Rousseau dit que le chrétien préoccupé du ciel en oublie la patrie terrestre, mais on ne parvient pas à la patrie céleste si l'on n'est pas ici bon citoyen. Il ne veut pas parler de Dieu aux enfants ; mais s'il faut leur laisser ignorer ce qui est mystérieux, il ne faudra rien leur apprendre (3).

La preuve interne fait aussi la force de l'excellent *Traité de la foi des simples*, œuvre d'un « appelant », *Reinaud* (4).

Rousseau avait montré que l'ignorant ne peut courir le monde ou épuiser les bibliothèques pour fonder sa foi. Notre janséniste invoque hardiment l'expérience religieuse, accessible aux simples

1. *Déforis :* La divinité de la religion p. 25 et 26.

2. *Préservatif*, p. 135.

3. L'auteur d'une *Analyse des principes de M. J.-J. Rousseau* (attribuée à *Puget de St-Pierre*) La Haye 1763, 16 soutient qu'il est possible d'enseigner Dieu à l'enfant sans anthropomorphisme. L'enfant met une différence entre lui et la pierre ; il a ainsi l'idée de son âme. De cette idée d'âme invisible il passe facilement à l'idée d'un Dieu invisible. *Gerdil*, dans ses *Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation contre les principes de M. Rousseau*, Turin 1763, 8°, fait comprendre l'immatérialité par des comparaisons tirées de la pensée, du désir. Il reproche à l'auteur d'*Emile* de méconnaître l'utilité de l'*Histoire sainte* pour l'éducation : « Jamais l'homme ne fut peint avec plus de vérité » p. 135. *Rousseau* disait que de tous les ouvrages écrits contre lui, celui de *Gerdil* lui paraissait le seul digne d'être médité. Il ne porte malheureusement que sur le 1er livre d'Emile. V. *Grimm* [73] V, 456.

4. Né à Limoux (Aude) en 1717, curé de Vaux près d'Auxerre, et protégé de *Caylus*, écrivit aussi contre *d'Holbach* et *Naigeon* (V. *Bibliogr.* 1769, 1775). Emprisonné deux ans sous la Révolution, il mourut à l'hospice en 1796.

comme aux autres. La victoire sur les passions et la paix intérieure sont des signes qui ne trompent pas. Les sentiments de joie et de force qu'éprouvent les chrétiens de tous les siècles, ne sont pas le fruit de l'enthousiasme ou d'une imagination échauffée, car, étrange délire que celui qui rétablit l'ordre dans l'âme au lieu de le troubler.

« Comment pourraient-ils douter après cela que la religion qui les guide ne « fût pas véritable ?... On leur dit de prier par J.-C., ils le font et ils se « sentent forts. On leur dit que s'ils négligent la prière ils seront faibles ; « ils cessent de prier et ils sont faibles. On leur apprend que l'amour de « J.-C. remplit l'âme d'une sainte joie ; ils cherchent à lui plaire et ils se « trouvent foncièrement contents. On leur dit qu'il y a plus de plaisir dans « les larmes de la pénitence que dans les joies des théâtres, ils font pénitence « et ils éprouvent la douceur de ces larmes » (1).

Les mystères, ils les croient, à cause de leur union avec la doctrine qu'on leur prêche, « et *ils sont justement persuadés qu'une « religion si bienfaisante ne va pas se trouver en défaut de la « moitié* ; parce qu'il leur paraît impossible que Dieu qui est « l'auteur de la vérité, ait permis une union si bizarre ou plutôt « si insensée » (2).

Reinaud ne prend pas garde que, sauf en ces dernières lignes, il abonde dans le sens de Rousseau. C'est bien le témoignage intérieur, immédiat et universel, qui garantit l'évangile au Vicaire et aux simples, et non l'histoire ou la philologie.

Mais, au sens de Rousseau, ce témoignage intérieur ne saurait garantir les miracles et les dogmes inintelligibles. Ce départ dans le contenu d'un livre déclaré divin est en scandale aux apologistes, qui se désolent ou s'impatientent comme le faisait de Beaumont.

Caraccioli formule nettement leur opinion commune : « Si « l'évangile est l'ouvrage de Dieu en ce qui concerne la morale, il « doit l'être également dans ce qu'il nous dit des mystères. C'est « le même oracle qui nous déclare que J.-C. ne fait qu'un avec « son père et qui nous prêche l'amour des ennemis » (3). Depuis

1. P. 292.

2. *Ib.* Bien entendu l'auteur n'admet la possibilité de cette expérience que chez les catholiques, et quand on lui dit : nous pouvons vivre en saints sans croire à J.-C., il répond hardiment : essayez, je vous en défie (c. 23). *De Laulahnier*, évêque *in partibus* (1718-88) a développé la même idée dans ses *Essais sur la religion chrétienne et sur le système des philosophes modernes*. Paris 1770, 12, qui sont une réfutation d'ailleurs banale du *Vicaire savoyard*.

3. *Le cri de la vérité contre la séduction du siècle*. Paris 1765, 8° p. 63. Cet ouvrage, mieux composé et plus « actuel » que les autres productions du même auteur, qui écrivait trop, est tout vibrant de douleur et de piété. *Rousseau* a longuement expliqué dans les *Lettres de la Montagne* qu'il ne considérait pas

quand l'imposture parlerait-elle le langage de la vérité ? Rousseau apporte une conception nouvelle du Christ, aussi étrangère aux philosophes qu'aux croyants, celle d'un prophète à la fois saint et thaumaturge, opérant des prestiges sans être imposteur. On voit, au déconcertement des deux partis, que les esprits ne sont pas mûrs pour cette idée, que cent ans de labeur allemand finiront par rendre admissible (1).

Mais sans s'attarder à gémir sur les contradictions, un curé de village, l'abbé *Maleville,* mit le doigt sur le point faible de la méthode : la preuve par le sentiment intérieur vaut aussi bien pour l'Alcoran. Il faut en revenir aux témoignages humains et à la critique historique (2).

Désarroi des esprits sur la question des miracles

La plupart des réfutateurs abordent ce problème du criterium de la vérité religieuse par les miracles. Un grand désarroi règne dans les esprits à ce sujet.

Depuis longtemps, les théologiens étaient divisés sur la question de savoir si le diable pouvait en faire ou s'ils étaient réservés à Dieu seul. Les *protestants,* les *jésuites* tenaient en général la première opinion, pour expliquer les prodiges dont se vantent les religions fausses. Les *jansénistes* défendaient le pouvoir exclusif de Dieu, non sans l'arrière pensée de conserver aux miracles de St-Médard leur valeur apologétique. *Houteville* avait affaibli cet argument traditionnel, *Prades* l'exténuait. C'est après ce travail de désagrégation et dans l'incertitude des esprits, que *Rousseau* établit avec une dialectique rigoureuse ces deux principes : 1° — le vrai miracle est indiscernable, 2° — le garantir par la doctrine, c'est lui ôter toute force de preuve. De l'extrême confusion des réponses qu'on lui oppose, se dégage en effet l'impression qu'une preuve qu'on doit prouver n'en est plus une.

Un prêtre, *Hervieu de la Boissière* (3), admet comme Beaumont que le miracle n'est pas un privilège de Dieu et de l'église. Un

Jésus comme un imposteur et que les *incredibilia* de l'évangile viennent peut-être de ses disciples qui ont mal compris ou mal rapporté (t. X, 234 n.) ; mais personne n'a voulu l'entendre.

1. Voir un exemple de cette incompréhension radicale chez un homme intelligent, *Claparède* l'auteur des *Remarques d'un ministre de l'évangile sur la 3e des Lettres écrites de la montagne*, s. l. 1765, 8°. C'est la rédaction de notes prises pour préserver un catéchumène.

2. « L'un reconnaît l'esprit divin dans l'Alcoran, l'autre le reconnaît dans l'Evangile ». *Examen approfondi des difficultés de M. Rousseau contre le christianisme catholique,* Paris 1769 12, p. 165. L'auteur était curé à Domme, près de Sarlat. Il écrivait sous l'anonyme. V. supra p. 392.

3. *Traité des miracles dans lequel on examine 1° leur nature et les moyens de les discerner d'avec les prodiges de l'enfer, 2° leurs fins, 3° leur usage.* Paris 1763, 2 v. 12.

examen est nécessaire pour le discerner : avant l'établissement de la doctrine, par ses circonstances et son but, après, par la doctrine elle-même. Ce dernier point seul, dit-il, le distingue des déistes qui, même après la révélation, soumettent les miracles au tribunal de la raison. — Mais les examiner à la lumière de la doctrine n'est-ce pas les soumettre au tribunal de la raison ? C'est l'objection d'un contradicteur (1) qui remarque : si la raison a pu connaître des premiers miracles, elle suffit toujours ; mais si le diable peut en faire, elle aura de la peine à discerner les vrais.

Formey, dans son monstrueux *Emile chrétien* (2), où il remplaçait sans façon la « Profession de foi » par une apologie de son crû, tourne résolument en cercle : Il faut premièrement, dit-il, « que ce qu'il y a d'extraordinaire dans la doctrine ne soit pas en « contradiction avec les vérités dont l'esprit a déjà une connais- « sance évidente, secondement que ce que la doctrine renferme « au-delà de ces vérités évidentes soit prouvé par des miracles. « En ce cas, les miracles tirent leur force de la doctrine et la « doctrine justifie les miracles » (3).

L'abbé *Sigorgne* distingue 3 cas (4). Si la doctrine est *bonne*, il n'est pas besoin de miracles ; *mauvaise*, les miracles qui l'appuient sont évidemment faux ; *indifférente*, les miracles la prouvent. — Soit, mais le miracle est tantôt juge, tantôt jugé ; nous ne sortons pas du cercle. *Rulié*, curé de St-Pierre de Caen, recule sur les lignes d'Houteville : même si le prodige est l'effet de lois inconnues, il reste que l'annoncer et le susciter au moment voulu est un miracle (5). *De Keranflech*, frappé de la justesse des critiques de

1. *Lettres à l'auteur du Traité des miracles* (an.). En France 1767, 12. *Hervieu* répliqua par une *Défense du Traité des miracles*, 1769, 12.

2. « *consacré à l'utilité publique* », Berlin 1761, 2 v. 8°. Ce brigandage littéraire était, même au XVIIIe siècle, un trait d'effronterie. *Formey* a réfuté les principes d'éducation de Rousseau dans *l'Anti Emile*, Berlin 1763, 8°, où il professe un monarchisme utilitaire et intolérant. La religion, même fausse, est bonne pour le peuple et pour soutenir le trône. V. sa *lettre à Rousseau* du 7 juil. 1760, citée par *Masson* I, 281.

3. P. 99.

4. *Lettres écrites de la plaine en réponse à celles de la Montagne* (an.) Amst. 1765, 16. *Sigorgne* (1719-1809) professeur de philosophie au collège du Plessis, avait introduit le newtonisme dans l'enseignement de l'Université. Nommé doyen de la cathédrale de Mâcon et vicaire général, il écrivit des ouvrages de science, de philosophie, d'apologétique. Son « *Philosophe chrétien* » (1765 et 1776) est destiné à la jeunesse. Il fut nommé en 1803 correspondant de l'Institut. — Un autre auteur, *François Aubert*, essaie de rendre au miracle son autorité de critère unique et absolu, en réduisant aux seules visions des faux prophètes les prodiges que la doctrine juge : *Réfutation de Bélisaire et de ses oracles, MM. J.-J. Rousseau, de Voltaire etc...* (an.) Basle et Paris 1768, 12.

5. *La religion chrétienne prouvée par un seul fait, ou dissertation où l'on démontre que des catholiques à qui Hunneric roi des Vandales fit couper la lan-*

Rousseau, se réfugie sous l'aile de Malebranche, asile des catholiques indépendants qui veulent maintenir le miracle sans renoncer aux volontés générales (1).

La cause est jugée ; l'incertitude des uns, l'abdication des autres marquent l'effondrement de la preuve classique, menacée de passer au rang d'argument secondaire et d'un maniement périlleux.

Le christianisme antisocial

Mais le contempteur des miracles ébranlait à son tour la preuve la plus chère aux chrétiens de son siècle, celle qu'on pouvait tirer des bienfaits sociaux de leur foi. Dans « Emile », il vantait encore ces bienfaits : « Nos gouvernements modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes » (2). Mais le chapitre 8 du *Contrat social* faisait du vrai chrétien un mauvais citoyen et un mauvais soldat et les *Lettres de la montagne* montraient qu'une religion universelle, « inspirant l'humanité plutôt que le patriotisme » (3), est utile au genre humain, mais nuisible à l'état. La résignation chrétienne, plus propre à faire des esclaves que des citoyens, favorise la tyrannie.

Roustan, avec l'approbation de Rousseau son ami, combattit cette thèse dans un ouvrage intitulé *Offrande aux autels et à la patrie* (4).

gue, parlèrent miraculeusement le reste de leur vie ; et où l'on déduit les conséquences de ce miracle contre les Ariens, les Sociniens et les Déistes et en particulier contre l'auteur d'Emile... (an.) Paris 1766, 12 (c. 14).

1. *Dissertation sur les miracles pour servir d'éclaircissement au système de l'Impuissance des causes secondes,* Rennes 1772, 8°. L'auteur est un chrétien laïque, ennemi des théologiens et qui sait apprécier les bonnes raisons de l'adversaire. Une des réfutations les plus honorables, celle de *Claparède,* pasteur et professeur en théologie, ne traite pas des rapports du miracle et de la doctrine : *Considérations sur les miracles de l'évangile pour servir de réponse aux difficultés de M. J.-J. Rousseau dans sa 3e lettre écrite de la Montagne,* Genève 1765, 8°. L'auteur, « homme d'esprit » d'après *Grimm,* montre que J.-C. attachait au miracle une valeur de preuve, explique aisément pourquoi il refusa d'en faire en quelques circonstances, et pourquoi il réclamait la foi préalable et le secret. Mais il établit mal le discernement du miracle et ne justifie guère les guérisons par degrés. Voici sa conclusion : « *chaque dogme de l'évangile tient à quelque fait (miraculeux) qui l'accompagne, le met au-dessus de toute contestation ou sert à le rendre plus sensible.* J.-C. promet la résurrection et il ressuscite ; le bonheur du ciel et il monte au ciel ; le pardon de nos offenses et la mort qu'il souffre est un sacrifice qui les expie » p. 248. — L'ouvrage de *Claparède* eut du succès en pays protestant et fut traduit en allemand et en anglais. Il provoqua les *Questions sur les miracles* qu'un « jeune proposant », — *Voltaire,* — adressait à son professeur (V. *Grimm* VI, 407). Quant à *Rousseau,* il écrivit : « Comme mes plantes et mon bilboquet me laissent peu de temps à perdre, je n'ai lu ni ne lirai ce livre »... *Let. à d'Ivernois,* 20 juil. 1765.

2. T. IX, 112 n.

3. T. X, 184. V. 182, 183 et 185 n.

4. Amst. 1761, 8°.

Le chrétien mauvais citoyen ? Rousseau n'a pu le soutenir qu'en se plaçant au point de vue étroit et haineux des cités anciennes. C'est un mauvais calcul patriotique que d'abdiquer l'humanité. « *En général, il est vrai de dire des états comme des « particuliers que, quï n'aime que lui, n'est aimé de per- « sonne* » (1). Toute cette réfutation est excellente. Roustan pénétré de l'esprit chrétien et de l'esprit le plus généreux de son siècle, trouve sans effort les formules du patriotisme moderne et laisse loin derrière lui Rousseau, tout occupé des souvenirs du nationalisme antique. Mais il faiblit quand il s'agit de démontrer que le christianisme ne favorise pas la tyrannie et n'éteint pas les vertus guerrières, car il est malaisé de tourner le précepte évangélique de non résistance au méchant, même pour faire du chrétien le soldat du droit.

Nous retrouvons le malentendu qui séparait *Bayle* et ses premiers adversaires. La question qui se pose est au fond celle-ci : quel est le vrai christianisme ? le littéral et théorique ou celui adapté à la vie et aux faits ? Faut-il avec Bayle, Rousseau, Tolstoï prendre à la lettre les enseignements de Jésus, ou avec l'Occident « chrétien » en retenir l'esprit ? Rousseau et Roustan ont raison selon la solution choisie. L'un déduit a priori de la charité la faiblesse, l'autre regarde le monde et voit les peuples chrétiens forts. Leurs coups ne portent pas, car si l'un parle moine, l'autre lui répond chevalier (2).

La discussion paraissait donc à bout de course quand *Vernes* la relança en prenant l'offensive avec un argument propre « à faire de la peine » aux philosophes : la religion naturelle qui inspire l'amour des hommes est, dans cette mesure, elle aussi, contraire

1. P. 54. « *Le chrétien ne quitte point son pays pour aller chasser les autres du leur* ». 83. *Grimm* donne un échantillon de son équité en attribuant à l'intelligent auteur de cet ouvrage généreux « autant de chaleur que de sottise ». VI, 55. Rousseau insiste surtout sur la malfaisance *politique* du christianisme dans les « relations extérieures » d'un peuple (*Contrat social* III, 1re *Let. de la Mont.* III). Il admet sa bienfaisance *sociale* à l'intérieur d'un état. (*Prof. de foi*, éd. *Masson*. Hachette 1914, 8° p. 161) V. *Masson* [166] III, 183 sq.

2. *Lefranc de Pompignan* consacra une bonne partie de son *Instruction pastorale sur la prétendue philosophie des incrédules modernes* (Le Puy 1763, 4° et 1764 2 pet. 12 ; — V. *Grimm* V, 400) à réfuter le « paradoxe de Rousseau ». Alors que d'autres étaient frappés par le cosmopolitisme des philosophes, lui remarque leur patriotisme qui les rend ennemis de ce qui affaiblirait le pays (célibat monacal, richesses du clergé etc...). *De Bauclair* « citoyen du monde », dans son *Anti-Contrat social* La Haye 1765, 12, n'admet pas que le christianisme favorise la tyrannie, car il prépare la pure démocratie. « Une société de chré- « tiens, quelle qu'elle fût, serait une vraie démocratie. Car si d'un côté les « membres inférieurs du corps politique étaient soumis et dévoués à la volonté « du chef, de l'autre *cette même volonté du chef serait subordonnée à celle du « peuple et n'aurait jamais d'autre objet que le bien public* ». 267.

au patriotisme. C'était ennuyer les déistes que les réduire à déclarer leur religion moins humaine que la chrétienne (1). Rousseau aigri, persécuté, plein de la plus injuste haine pour Vernes, son ancien ami, ne répondit rien aux critiques. « Ne m'envoyez « plus de tous ces beaux livres », écrivait-il à d'Ivernois à propos de l'ouvrage de Claparède, « car je vous avoue qu'ils m'en- « nuient à la mort et que je n'aime pas à m'ennuyer » (20 juillet 1765).

Bergier. Sa réponse est la moins indigne

Un raisonnement analogue à celui de Vernes fait le fond de la meilleure réfutation française du « Vicaire », celle de l'abbé Bergier. C'était le premier ouvrage apologétique d'un prêtre lorrain aussi pieux que modeste, qui restera le moins indigne défenseur du christianisme dans le dernier tiers du siècle.

Né à Darney, dans les Vosges, en 1718, Bergier se fit connaître en remportant deux fois le prix d'éloquence à l'Académie de Besançon. Il était principal du collège de cette ville, où il avait succédé aux jésuites, quand il commença à combattre les incrédules. Il s'en prit successivement à Rousseau, à Levesque de Burigny, à d'Holbach, à Voltaire par occasion (2). En 1780, il résuma ses travaux dans un grand *Traité historique et dogmatique de la vraie religion* en 12 volumes. Deux ans avant sa mort, survenue à Paris en 1790, il publiait encore un *Dictionnaire théologique* faisant partie de *l'Encyclopédie méthodique*, « l'arche du Seigneur dans le temple des Philistins », disait l'abbé *Barruel* (3). On le força d'accepter une pension de 2.000 livres, un canonicat à Notre-Dame et les fonctions de confesseur des tantes du roi (4). Voltaire qui le railla n'osa point le vilipender. Il a décoré le catholicisme français de la fin du siècle de son érudition, de son talent honorable et de ses vertus.

Un de ses procédés favoris dans la controverse était la *rétorsion*. C'est elle qu'il emploie contre Rousseau. *Le Déisme réfuté*

1. *Examen de ce qui concerne le christianisme, la réformation évangélique et les ministres de Genève dans les 2 premières Lettres de M. J.-J. Rousseau écrites de la montagne*, Genève 1765 8°. Il y a dans cet ouvrage beaucoup de sophismes.

2. V. infra c. X, § 2, 4, 5. V. *Bachaumont* [70], 15 juil. 1768 ; 30 déc. 1769 ; 28 févr., 22 juin, 29 juil. 1770 ; 15, 16 janv., 1 avr. 1771. — *Gerbet : « Coup d'œil sur la controverse chrétienne »* Paris 1831, 8°. — *Lanfrey : « L'Eglise et les philosophes au* XVIII*e siècle »*, Paris 1855, 16 ; éd. Charpentier 1879 p. 233. — *Annales franc-comtoises*, Besançon 1864 et 1892.

3. *J. eccl.* [55] sept. 1788 p. 3.

4. « Je n'ai garde de vous entretenir de tous ces ouvrages qui paraissent en faveur de la religion. *Depuis que l'abbé Bergier a fait fortune à ce métier là*, tous ses confrères s'en mêlent ». *Grimm*, t. IX, 250, fév. 1771.

par lui-même (1) résume sous une forme intéressante tous les arguments des critiques antérieurs. Bergier se sert des concessions de Rousseau à la foi et au rationalisme pour le pousser tantôt vers l'orthodoxie, tantôt vers la négation radicale. C'est la tactique habituelle des extrêmistes contre les moyenneurs. Logiciens, ils accusent le modéré d'inconséquence. Mais ici la contradiction était dans les choses, dans l'évangile saint et incroyable, autant que dans l'esprit de Rousseau.

1° — puisque vous dites Jésus saint, pourquoi repoussez-vous la hiérarchie qu'il a lui-même instituée ?

2° — *puisque vous rejetez l'incompréhensible, pourquoi ne rejetez-vous pas Dieu et ses attributs, qui le sont, de votre aveu, et qu'une pensée logique ne saurait admettre ou concilier ?* (2).

Ce qu'il y a de moderne et d'émouvant chez Rousseau, cette sincérité absolue qui lui fait reconnaître du « divin » en Jésus et l'arrête hésitant devant les miracles, paraît à l'intellectualiste Bergier un manque de bonne foi ou de logique (3). Or, c'est par cette attitude nouvelle, répondant aux besoins des consciences qui se réveillent et des esprits qui ne peuvent se rendormir, que Rousseau agira jusqu'aujourd'hui avec puissance.

Est-il besoin de dire que le prêtre exploite avec vigueur l'intolérance de Rousseau à l'égard des athées, *dangereux pour la société*. Le même principe nous autorise à persécuter les antichrétiens (4).

Au terme de l'ouvrage, le lecteur garde la notion de deux oppositions irréductibles.

La première, déjà ancienne, est celle qui mettait aux prises

1. « *ou Examen des principes d'incrédulité répandus dans les divers ouvrages de M. Rousseau, en forme de lettres* ». Paris 1765, 12. L'ouvrage fut réimprimé en 1765, 66, 68, 71, 74, 75. *Nous citons l'édition de 1775.* Bergier avait publié un ouvrage sur les racines hébraïques, mais « en combattant les incrédules, il va plus directement à son but qui paraît être un bon bénéfice. Ainsi soit-il ». C'est tout ce que l'équitable *Grimm* trouve à dire de l'ouvrage estimé d'un honnête homme. (VI, 293).

2. Les athées et les matérialistes « soutiennent comme vous que l'on ne doit « point admettre ce que l'on ne peut comprendre et qui semble renfermer con- « tradiction : or *je ne comprends point, dit un athée, cet être éternel et infini « que l'on appelle Dieu ;* les qualités qu'on lui attribue renferment contradic- « tion, donc je ne dois point l'admettre. *Je ne comprends point, dit un maté- « rialiste, cette substance que l'on nomme esprit ;* ce que l'on en dit renferme « contradiction ; je ne dois donc pas l'admettre ». 1re part. p. 43.

3. Il oubliait que notre logique règne dans les déductions de la pensée, pas toujours dans le domaine de la vie. L'opinion de *Rousseau* est un reflet de sa vie intérieure.

4. « *C'est purger le corps politique d'un sang impur, c'est retrancher un « membre pourri...* Vous ne soutiendrez pas, je pense, qu'en envoyant *Cartouche « sur la roue l'on ait fait une plaie à l'humanité* ». 247.

Bayle et *Jurieu*, l'opposition de l'autorité extérieure et de l'autorité intérieure, la lutte pour l'hégémonie entre la conscience et le dogme. La seconde est un conflit entre les deux sens d'un mot. Quand Rousseau dit : Jésus, l'Evangile est *divin*, les orthodoxes de tout bord, mais surtout ceux de Rome, entendent l'adjectif au sens traditionnel, c'est-à-dire mythologique et matériel : l'Evangile et Jésus sont descendus des cieux, Jésus est Dieu, l'Evangile est sa Loi dictée. Rousseau lui donne un sens plus spirituel ou philosophique : le divin transparaît en J.-C. et sa parole. Fils de *Leclerc*, d'*Huber* et d'*Abauzit* (1), fils de cette Genève dont un géomètre sans esprit de finesse disait les pasteurs mécréants parce qu'ils ne voyaient pas dans le fils de Marie le Logos hypostatique, le Vicaire savoyard ne parle plus la même langue que de Beaumont ou que Bergier. De là un nouveau malentendu qui ôte au « Déisme réfuté par lui-même » de la force et de la valeur (2).

Il eut pourtant un grand succès, mais désormais bien peu d'apologètes échapperont à l'influence de Rousseau. En 1771, l'abbé *Dinouart*, qui veut fermer la bouche aux philosophes, tire son principal argument « *de la voix intérieure de notre cœur même* « *qui nous prouve par un genre d'argument supérieur à tous les* « *sophismes, supérieur même à toutes les démonstrations de*

1. On sait qu' « *Abauzit* fut à Genève le vrai et silencieux modèle de ce christianisme philosophique dont Rousseau devint par moment l'incomparable orateur ». *Villemain* [118] éd. de 1846, II, 106. V. *Nouv. Héloïse* 5e p. let. 1. — A lire ses pages « *Sur la connaissance du Christ* » et « *Sur l'honneur qui lui est dû* », on comprend qu'il ait pu inspirer le passage fameux du « Vicaire » sur J.-C. Une partie de ses œuvres fut publiée par *Moultou*, son exécuteur testamentaire. *Œuvres diverses de M. Abauzit, contenant ses écrits d'histoire, de critique et de théologie*, 2 v. 8°, le 1er Lond. 1770, le 2e Amst. 1773. Un éditeur non autorisé fit paraître une moins bonne édition à Genève en 1770. — Voici quelques pensées de l'auteur : « Il y a contradiction à dire qu'un dogme est « révélé et qu'il est incompréhensible. Dire que Dieu nous révèle des dogmes « incompréhensibles, *c'est dire qu'il nous donne des idées de choses dont nous* « *ne pouvons avoir aucune idée :* cela est absolument impossible ». (*Des mystères de la religion*, éd. Moultou I, 43). « Un dogme n'est important dans la « religion qu'à proportion de l'influence qu'il peut avoir sur notre sanctification, « mais un dogme plein d'obscurité ne peut avoir que très peu d'influence sur « notre cœur » (*ib.* 47). « *Je regarde J.-C. comme le grand et l'infaillible Doc-* « *teur ;* j'admire son pouvoir, ses vertus, ses talents extraordinaires, je le « reconnais pour mon supérieur et comme devant être un jour mon juge, « j'avoue qu'après Dieu il est l'auteur de mon salut ; je suis pénétré de recon- « naissance envers lui... » (*De l'honneur qui est dû à J.-C. ib.* 134). *Voltaire* écrivait avec quelqu'exagération : « Il n'y a plus dans la ville de Calvin que quelques gredins qui croient au consubstantiel ». *Let. à d'Alembert*, 28 sept. 1765.

2. *Bergier* excelle dans certaines réfutations de détail, toutes les fois que *Rousseau* rationalise l'évangile, nie que J.-C. ait voulu faire des miracles ou en tirer argument. Il faut réformer non l'évangile par sa raison, mais sa raison par l'évangile (let. 12).

« *l'école que la religion est faite pour l'homme, que l'auteur de* « *l'homme est l'auteur de la religion* » (1).

L'action de Jean-Jacques décuple celle des philosophes chrétiens d'Allemagne et de Suisse qui maintenaient le spiritualisme contre l'école française et qui, plus que les évadés de Rome, sont ses frères intellectuels : *Euler* (2), *Mérian* (3), *Bonnet* surtout qui, dans ses *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme* (4), abandonne les dogmes et tous les points contestés entre chrétiens, explique les miracles par un ordre naturel extraordinaire parallèle à l'ordre naturel des choses et prédéterminé, et renonce comme le « Vicaire » à toute *certitude* là où l'obscurité est encore si grande.

1. *L'art de se taire, principalement en matière de religion*, Paris 12. L'auteur était rédacteur du *Journal ecclésiastique*. Il est à remarquer que *dans le catholicisme la preuve interne est surtout familière aux jansénistes*. Son titre m'a charmé, écrit *Grimm ;* « l'auteur ne s'est pas cru obligé d'exercer l'art qu'il enseigne » t. IX, 250.

2. *Lettres à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie*. Pétersbourg 1768, 3 v. 8°. Ces lettres écrites en français, de 1760 à 62, à une nièce du roi de Prusse, la princesse *d'Anhalt Dessau*, eurent un grand succès jusqu'au milieu du XIXe siècle. L'auteur y maintient la liberté divine et humaine (2e part. c. 20-23).

3. Né près de Bâle en 1723, mort en 1807. Appelé à Berlin par *Maupertuis*, il devint à la mort de *Formey* secrétaire perpétuel de l'Académie. Tous ses mémoires de philosophie sont écrits en français.

4. Genève 1770 et 71, 8°. C'est la réimpression des chap. 16 à 21 de sa *Palingénésie philosophique* qui ont rapport à la révélation. On sait que le grand naturaliste essayait dans cet ouvrage de donner une base scientifique à la doctrine de l'immortalité, en attachant l'âme à un petit organisme impérissable. Car toutes les analogies tirées du développement des êtres organisés s'opposent à l'anéantissement d'un être indéfiniment perfectible. — V. sur les écoles spiritualistes de Suisse et de Berlin : *Villemain* [118], 19e leçon ; *Bartholmess* [121], I, 259 sq. Sur l'antipathie de *Bonnet* pour *Voltaire : Desnoireterres* [92], VII, 129. Les idées de la Palingénésie furent adoptées par l'abbé *Bailly* dans son traité de *L'immortalité de l'âme*, Dijon 1781, 12.

CHAPITRE X

Du Dictionnaire philosophique au Système de la nature (1764-1770)

La lutte continue

L'Eglise et le Parlement avaient espéré enrayer la philosophie par une réaction violente.

L'exhumation d'une loi de 1563 condamnant à mort qui écrit contre la religion, n'était qu'un épouvantail (1), mais la guerre aux livres redouble et la Bastille est encore debout. *Clément XIII*, à son avènement en 1758, avait, dans une lettre circulaire, recommandé la vigilance. Si les philosophes avaient indirectement contribué à la ruine des jésuites, cette ruine ne marquait point une victoire à leur actif. Au lendemain de l'expulsion, les gallicans de toute robe démontraient leur orthodoxie en poursuivant l'impiété. L'Assemblée du clergé de 1765 exhorte les évêques à suivre l'exemple donné en 1763 par Pompignan, auteur d'une grande *Instruction pastorale sur la prétendue philosophie des incrédules modernes* (2). Son *Bureau de la juridiction* est d'avis :

1° — de flétrir par une condamnation générale l'*Analyse de Bayle*, — *l'Esprit* et les ouvrages écrits pour sa défense, — *le Contrat social*, — les *Lettres de la Montagne*, — le *Dictionnaire philosophique*, — la *Philosophie de l'histoire*, — le *Despotisme oriental*.

2° — de faire précéder cette condamnation d'une instruction sommaire.

3° — de conjurer le roi de mettre un frein à la licence des

1. M. *Roustan*, dans son beau livre sur *Les philosophes et la société française*, s'effraie à cette pensée : « On ne se servait pas des armes, c'est vrai, mais on les avait et je trouve que ce n'était pas rassurant ». [112] p. 17. Qu'il se rassure. On n'aurait pas pendu un académicien.

2. Le Puy 4°. Le *journal de Trévoux* signale « le prompt débit d'une 1re édition de cet ouvrage dont la consommation a fait en très peu de mois désirer celle que nous annonçons ». *Avr.* 1764, p. 1148. *Voltaire* y répondit par l'*Instruction pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis* et par 2 *Lettres d'un quaker à Jean-George Lefranc de Pompignan.*

mauvais livres « dont le cours ne pourra être efficacement « arrêté que lorsqu'il voudra bien *donner aux évêques la même « part dans cette administration que leur ont donnée les rois « prédécesseurs dans le siècle du luthéranisme* » (1).

Le roi répond simplement qu'il sera vigilant (2), et *Joly de Fleury* requiert au Parlement contre les « Lettres de la montagne » et le « Dictionnaire philosophique ». L'année suivante, l'évêque de Langres flagelle à son tour les philosophes (3). *De la Barre* est décapité. Cette exécution atroce d'un libre penseur après un procès régulier remplit d'horreur les philosophes, que les pendaisons de libres croyants, par mesure administrative, avaient jusqu'alors médiocrement émus (4).

La sensibilité du patriarche en fut ébranlée au point qu'il demanda sa protection à Frédéric et voulut un moment fonder à Clèves une Salente philosophique (5). En 1770, l'Assemblée du clergé lance un nouvel Avertissement (6), suivi de mandements parmi lesquels ceux de Messieurs d'Amiens et d'Angoulême. Elle adresse au roi encore un Mémoire, encore une liste d'ouvrages scandaleux, et, pour essayer d'une arme nouvelle, charge le P. *Bonhomme*, cordelier, de publier, sous le contrôle de l'archevêque de Reims et de Messieurs les Agents du Clergé, une analyse raisonnée des premiers Pères apologètes (7). Mais, la même année, la philosophie du siècle a dit son dernier mot dans le *Système de la nature* d'Holbach, que le Parlement, fidèle second de l'Eglise, condamna le 18 août, sur réquisitoire de l'avocat général *Séguier* (8).

En effet, les philosophes ne se sont pas laissé intimider. Depuis l'affaire de « l'Esprit », ils sentent que la lutte décisive est engagée. C'est jusqu'en 1770 une avalanche de productions où l'on

1. *Précis des procès verbaux des assemblées du clergé*. Actes de l'assemblée de 1765 [5] p. 1959. V. *Procès verbaux des assemblées* [3] 1765, t. VIII, p. 1352-55, 63, 65, 1105. *Mémoire et pièces justificatives* p. 167.

2. Pièces justificatives 477.

3. *De Montmorin : « Instruction pastorale sur l'incrédulité »*, 2 mai 1766.

4. Exceptons *Voltaire* qui intercéda une fois auprès de *Richelieu* en faveur du pasteur *Rochette*, condamné par le Parlement de Toulouse (18 févr. 1762). *Rousseau* s'était dérobé. V. *Bul. prot. fr.* t. II, 362.

5. V. *Desnoireterres* VI, 495 sq.

6. *Avertissement du clergé de France, assemblé à Paris par permission du roi, aux fidèles du royaume sur les dangers de l'incrédulité*. Paris 8°, 96 p. Il fut envoyé aux évêques avec une circulaire. V. *Procès-verbaux* [3], année 1770, *P. J.* 574 et 607.

7. *Précis* [5], an. 1770 p. 1391.

8. Avec *la Contagion sacrée*, — *Dieu et les hommes*, — *Discours sur les miracles de J.-C.*, — l'*Examen critique des apologistes*, — l'*Examen important des principales religions*, — *le Christianisme dévoilé*.

chercherait vainement une idée nouvelle (1). Il s'agit de vulgariser, d'inculquer par une répétition inlassable les principes du rationalisme libérateur.

Quatre écrivains attirent sur eux tous les coups de l'ennemi : *Voltaire, Burigny, Marmontel* et d'*Holbach* (2).

I. — Voltaire

Depuis la condamnation de *la Religion naturelle,* depuis qu' « Omer » et « le Pompignan » ont sonné l'hallali contre les philosophes, Voltaire est exaspéré. En dépit de courtes paniques où ses nerfs « prennent le dessus » (3), on peut dire qu'il n'a plus peur. Sa situation est désormais stable ; Genève est folle de lui, malgré quelques tracasseries sans grande portée du clergé (4). Helvétius molesté, Rousseau proscrit, Calas, Sirven, La Barre ont décuplé sa haine de *l'infâme,* et comme il n'a ni la sotte fierté qui pousse Jean Jacques à signer ses ouvrages, ni la sotte dignité de les avouer, il est sûr de tuer son homme et de n'être point tué.

1. En particulier le problème *historique* des Origines chrétiennes ne fait aucun pas en France dans cette période.

2. Voici les ouvrages antichrétiens, contemporains ou réimprimés, que les apologistes négligeront en général : 1762, *Toussaint :* « *Eclaircissements* » (suite des « Mœurs » brûlée par le Parlement), *Boulanger :* « Recherches sur l'origine du despotisme oriental ». 1767, *De l'imposture sacerdotale,* tr. de l'anglais par *d'Holbach ; La religion chrétienne analysée,* par C. F. C. D. T. ; *Homélies prononcées à Londres en 1765 dans une assemblée particulière,* sur l'athéisme, sur la superstition et sur l'interprétation de l'A. T. ; *L'esprit du clergé ou le christianisme primitif vengé des entreprises et des excès de nos prêtres modernes,* tr. de l'anglais de *Thomas Gordon ; Traité des 3 imposteurs ; Collins :* « *Essai sur la nature et la destination de l'âme humaine* ». 1768, *d'Argens : Œuvres ; Collins :* « *Examen des prophéties* », tr. p. *d'Holbach ; Les prêtres démasqués,* tr. de l'anglais et refait par *d'Holbach ; Toland :* « *Lettres philosophiques* » ; *d'Holbach :* « *David ou l'histoire de l'homme selon le cœur de Dieu* » ; *Pierre Cuppé :* « *Le ciel ouvert à tous les hommes* » ; *De l'origine des principes religieux ; Lettres à Eugénie ou préservatif contre les préjugés ; d'Holbach :* « *De la cruauté religieuse* » ; *L'Enfer détruit,* 1770, *d'Holbach :* « *Essai sur les préjugés* » ; *Examen critique de la vie et des ouvrages de St Paul ; Naigeon :* « *Recueil philosophique* » ; *L'esprit du judaïsme.* 1771 : *De la Bastide :* « *Réflexions philosophiques sur la marche de nos idées* ».

3. En 1755 au moment de la publication de *la Pucelle* à Bâle, en 1766 après la condamnation de *La Barre,* ou quand il crut qu'un frère des *Pompignan* viendrait lui casser bras et jambes. V. *Desnoireterres* VI, 499, 495, 264.

4. En janvier 1759, il exhortait *Helvétius* à venir « dans un pays où il n'y a point d'archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas », (ap. *Keim,* « Helvétius » 138). Le 23 juillet 1766 il écrit à *Diderot :* « Vous devriez bien venir dans un pays où vous auriez *la liberté entière non seulement d'imprimer ce que vous voudriez, mais de prêcher* contre des superstitions aussi infâmes que sanguinaires ».

Il discrédite la Bible

Alors, de 1762 à 1770, il s'escrime sans retenue et jette son fourreau. Des *Sentiments de Jean Meslier* aux *Questions sur l'Encyclopédie,* il dit vraiment tout ce qu'il a sur le cœur et, pour frapper l'infâme au nœud vital, il vise presqu'uniquement la Bible.

Si les hommes ne croyaient pas posséder une vérité révélée, ils ne l'imposeraient pas si hardiment. La négation de la révélation est l'essentiel des pages qu'il extrait du *Testament de Jean Meslier* (1), (1762). La religion chrétienne a pour fondement un principe d'erreur : la *foi,* créance aveugle. Elle porte sur des *miracles,* analogues à ceux de toutes les religions ; des *livres falsifiés,* des *prophéties.* Si les oracles de l'A. T. étaient vrais, les juifs seraient depuis longtemps le peuple le plus puissant de la terre. Toutes les nations opprimées, les Irlandais par exemple, font un rêve analogue. Les prophètes prêtent à Dieu des ordres ignobles et un langage plus indécent que celui des crocheteurs (2). Des prédictions du N. T., aucune n'est réalisée. Aussi les chrétiens se jettent-ils sur le sens mystique, « subterfuge des interprètes ». La foi reçoit enfin des doctrines incroyables ou moralement pernicieuses. La morale chrétienne « est la même au fond que dans toutes « les religions, mais des dogmes cruels en sont nés et ont ensei- « gné la persécution et le trouble » (3).

Désormais, la position de Voltaire est immuable, nette, et d'une simplicité bien française : le christianisme est déraisonnable et malfaisant. En un siècle hanté par le noble souci du bonheur terrestre des hommes, on juge l'arbre à ses fruits et c'est « un blas- « phème de prétendre qu'un arbre qui a porté tant et de si horri- « bles poisons a été planté des mains de Dieu même » (4). « On a « beau dire que c'est la faute des jardiniers, bien des gens sen- « tent que c'est à l'arbre qu'il faut s'en prendre » (5).

Mais Voltaire a hâte de prêcher de lui-même. La même année que le Testament, il publie le *Sermon des 50* où il condense sa

1. Il a négligé les parties spinozistes et anarchistes. V. *Lanson*. R. h. l. 1912 p. 13.

2. Il s'agit du « *déjeuné d'Ezéchiel* » (Ez. 4, 11 sq.) symbolisant la misère du peuple après la ruine de Jérusalem, et des prostitutions d'*Oolla* et *Oholiba* (Ez. 23), Samarie et Jérusalem, adonnées aux dieux étrangers. *Voltaire* reviendra désormais avec délices sur ces deux épisodes, en faisant comme ce traducteur moderne de Pétrone qui trouvait le moyen d'ajouter des obscénités à l'original. *Rousseau,* qui lisait la Bible dans des traductions moins inexactes que la Vulgate, dit avec exagération : « *il est presque toujours de mauvaise foi dans les extraits de l'Ecriture* ». (*Let. à M. D..,* Motiers, 4 nov. 1764).

3. C. 6, à la fin.

4. *Examen de milord Bolingbroke* c. 37, à la fin.

5. *Let. à Vernes* 2 janv. 1763.

critique et qui dispenserait, à la rigueur, de lire ses autres satires. Il n'a jamais été plus serré. C'est un concentré de tous les déistes anglais.

« Il est impossible que le point dans lequel tous les hommes de « tous les temps se réunissent ne soit l'unique centre de la vérité « et que les points dans lesquels ils diffèrent tous ne soient les « étendards du mensonge » (1). Toute religion qui offense la morale universelle ou la vraisemblance est fausse. L'Ancien Testament offense les deux. Nous y voyons défiler les *filles de Loth*, le menteur *Isaac*, le fourbe *Jacob*, *Juda* l'inceste, les Juifs voleurs des Egyptiens. « Le propre frère de Moïse leur fait un autre Dieu « et ce Dieu est un veau » (2). *Moïse* les massacre. « Ce n'était « pas assez de 23.000 hommes égorgés pour un veau, on nous en « compte encore 24.000 autres immolés pour avoir eu commerce « avec des filles idolâtres, digne exemple, mes frères, des persé- « cutions en matière de religion » (3). Une prostituée, *Rahab*, introduit les Hébreux dans Jéricho par trahison, un lévite livre à la brutalité des Guibéens sa femme « qui meurt de cet excès ». *Samuel* « ce prêtre boucher, coupe Agag par morceaux ». On sait les crimes de *David*, « et c'est de cet adultère homicide que « vient le Messie, le fils de Dieu, Dieu lui-même, ô blasphè- « me » (4). *Elisée*, « ce digne dévot, fait dévorer 40 enfants par des ours ». Enfin le ridicule des rois de Juda et d'Israël « est toujours sanguinaire ».

Le second point traite des invraisemblances de la *Genèse*, mentionne que la religion de *Noé* n'était ni juive ni chrétienne, s'arrête au concours de miracles institué entre Moïse et les Egyptiens : « il faisait naître des grenouilles et eux aussi. Mais ils « furent vaincus sur l'article des poux : les juifs, en cette partie, « en savaient plus que les autres nations. » Suivent des facéties bientôt classiques sur les *vêtements des Hébreux* qui durèrent 40 ans au désert, sur l'ânesse de *Balaam*, *Samson*, le char de feu d'*Elie*, les enfants « qui chantent dans une fournaise ardente », la prédiction d'*Isaïe* « une fille sera engrossée » (5), et, comme couronnement, le déjeuner d'*Ezéchiel* : « Dieu lui ordonne de « manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croirait-on que « le plus sale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles « ordures ? ».

1. Début du *Sermon*.
2. 1er point.
3. *Ib.*
4. Fin du 1er point.
5. « *Virgo concipiet* », dit la traduction latine, seule accessible à *Voltaire*. Is. 7, 14. V. supra p. 270.

Enfin, le troisième point rassemble les scandales du Nouveau Testament, notamment la double *généalogie du Christ*, les *cochons noyés*, le *figuier séché*. Nos évangiles ont été choisis parmi 49, tous contradictoires, et c'est par des falsifications progressives que les chrétiens ont constitué le christianisme. La Réforme n'a pas achevé l'œuvre d'épuration, mais nous assistons au progrès de la religion naturelle et du culte en esprit et en vérité.

En 1763, c'est la tragédie de *Saül* qui s'en prend surtout à David, en 1764, le *Catéchisme de l'honnête homme* et le *Dictionnaire philosophique* dont le « Sermon » est un sommaire ; en 1765, la *Philosophie de l'histoire*, le *Discours de Julien contre les chrétiens*, les « *Questions sur les miracles* ». Les miracles sont invraisemblables, étant irrationnels ou indignes de Dieu. Celui des noces de Cana « semble encore plus indigne de la majesté d'un « Dieu que convenable à la profession d'un cabaretier » (1). Les apologistes, qui s'appuient sur les prodiges, supposent ce qu'on examine, ainsi *Abbadie* prouvant les prodiges de Moïse alors que l'existence même de Moïse est en question (2). Jésus a promis aux hommes de foi qu'ils déplaceraient les montagnes, or, ils ne déplacent rien du tout (3).

En 1767, c'est *le Diner du comte de Boulainvilliers* (4), et l'*Examen important de Milord Bolingbroke*, qui va des origines judaïques et chrétiennes jusqu'aux excès modernes de l'église romaine. Il débute par ce mot, qui explique la faible sympathie de Voltaire pour les Hébreux : « *Le christianisme est fondé sur le judaïsme :* « voyons donc si le judaïsme est l'ouvrage de Dieu ». En 1768, la *Profession de foi des théistes*. En 1769, *l'Evangile du jour*, et

1. *Questions*. Ch. « des Miracles après le temps des apôtres », 1re lettre. La facétie est de *Woolston*.

2. « Les incrédules ne disent pas : Moïse a trompé 630.000 soldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils disent : il est impossible que Moïse ait eu 630.000 soldats ». — *Evidence des miracles de l'A. T.* 2e lettre.

3. *La Comtesse* dit au *proposant* son chapelain : « Nous avons ici près une « montagne qui nous cache la plus belle vue du monde, vous avez de la foi plus « qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon ; j'ai beaucoup de foi aussi ; « disons un mot à la montagne et sûrement nous aurons le plaisir de la voir « se promener par les airs ». L'expérience échoue. « Il se pourrait faire, me « dit-elle, qu'on dût entendre, selon vos principes, le contraire de ce qu'on lit « dans le texte ; il est dit qu'avec un peu de moutarde de foi on transportera « une montagne ; cela signifie peut-être qu'avec une montagne de foi on trans- « portera un peu de moutarde. Elle ordonna sur le champ à son maître d'hôtel « d'en faire venir un pot. Pour moi la moutarde me montait au nez ». (12e let.). *Voltaire* se connaissait mal. Il écrivait ceci l'année même où sa foi dans la Vérité, la Justice et autres réalités invisibles a soulevé la montagne du fanatisme et la montagne de l'orgueil parlementaire, — Pélion sur Ossa, — sous lesquelles l'ancien régime tenait écrasé *Calas*.

4. V. dans le *Journal de Collé* [72] avr. 1768, le bruit d'après lequel *Choiseul* aurait prié *Voltaire* de ne point faire imprimer cet ouvrage.

une *Collection d'anciens évangiles* pour montrer dans quel fatras de légendes ineptes les nôtres étaient d'abord noyés.

En 1770, les « *Questions sur l'Encyclopédie* » parfont cette œuvre de Voltaire. Un petit nombre d'images nettes restent profondément gravées dans l'esprit du lecteur : « la sainte horde » des *juifs,* pouilleux, pillards, féroces, auteurs de sacrifices humains, cannibales à l'occasion, superstitieux, incultes, dans un pays stérile et semi désert ;

les *prophètes,* déments malpropres ;

Jésus, grossier paysan de Galilée, un peu plus doué que les autres et prêchant par moments une assez bonne morale, fait du vin pour des gens ivres, cherche du fruit sur un figuier en mars (1), noie 2.000 cochons démoniaques, est arrêté pour avoir insulté bassement les honnêtes gens et les magistrats de son peuple, est fessé et pendu à une potence. Ses disciples le disent ressuscité. Il disparaît par une ascension verticale, — pourquoi pas en rasant l'horizon ? — après avoir prédit son retour imminent.

La petite secte de ses *disciples,* gens de la lie du peuple, finit par répandre ses croyances, grâce à un amalgame platonicien, grâce surtout aux violences des empereurs chrétiens. Depuis, des fleuves de sang répandu ont justifié une seule des prophéties du Christ : je suis venu apporter non la paix, mais l'épée.

La Défense

L'attaque était rude. La défense visa surtout le *Dictionnaire philosophique* et la *Philosophie de l'histoire.* Chose curieuse, une des réfutations qui eurent le plus de succès, est une des plus faibles : le *Dictionnaire antiphilosophique* (2) de *Dom Chaudon,* un bénédictin de Cluny. On y goûtait probablement la forme alphabétique, la brièveté des articles, un ton de bonne humeur. Les atrabilaires ne se font lire en France que s'ils ont du génie, surtout au siècle d'Arouet. L'auteur fut félicité par Clément XIII et par Pie VI.

Trois autres réfutations parues la même année : celles de *Clé-*

1. Quand *Voltaire* est particulièrement en verve, il recule jusqu'à fin février.

2. « *pour servir de commentaire et de correctif au Dictionnaire philosophique* », Avignon 1767, 8°, rééd. 1769, 71, 74, 75, 80. On l'a aussi attribué à *Coger,* recteur de l'Université de Paris, et à *Nonnotte.* « Je ne sais, dit *Grimm,* quel est le cuistre à qui nous devons le Dictionnaire », VII 506. La science de *Chaudon* est de seconde main. On peut juger par l'article *Abraham* de la médiocrité de son ouvrage. Abraham ne vient pas de Brama. *Sichem* est stérile aujourd'hui parce que, d'après Buffon, toutes les parties de la terre végétale se volatilisent à la longue, excepté le sable et le sel fixe. *Sara* était encore séduisante à 65 ans, comparée aux égyptiennes basanées. Elle était à la fleur de l'âge, devant vivre 127 ans ; elle n'avait pas eu d'enfant et bénéficiait enfin d'une providence particulière.

mence (1), *Larcher* (2), *Viret* (3), et la première de toutes attribuée à *du Bos* (4), pèchent grandement par le ton. Ils ne savent pas, comme le demandait Bonnet, « mettre aussi le contre poison dans de « petites boîtes bien dorées » (5).

Du Bos est faible sur les points désespérés : les massacres exécutés par les Hébreux, l'institution tardive du baptême des enfants, l'eloge du Christ attribué à Josèphe, mais il s'allège des difficultés proprement catholiques et il lui arrive de faire à Voltaire une réponse judicieuse : ainsi exiger que Dieu donnât d'abord une révélation définitive, c'est lui interdire la préparation et le progrès (6). De même *Clémence* montre bien qu'Esdras n'a pu fabriquer la loi de Moïse, mais il échoue piteusement quand il veut rajeunir le monde, trouver chez les anciens juifs le dogme de l'unité de Dieu ou celui de la vie future. *Larcher,* qui est un érudit, connaît assez souvent les sources de Voltaire et n'a pas de peine à prouver que sa documentation est de seconde main. Mais, prise d'auteurs sûrs, elle reste, somme toute, exceptionnellement contestable.

La seule critique efficace de Voltaire était, nous l'avons dit, de le démontrer tendancieux. C'est ce que fait *Viret :* « On est « révolté d'entendre un particulier parler d'une nation qui a « fait du bruit dans le monde, qui a eu tant de grands hommes « distingués par leur vertu, leur courage,... comme on parlerait « de la bande de Cartouche ou de la troupe de Mandrin » (7).

Soit défaut de bienveillance, soit inintelligence historique, Voltaire lit la Bible, comme Lamothe Houdar lisait Homère : pour-

1. *Défense des livres de l'A. T. contre l'écrit intitulé : La philosophie de l'histoire.* Amst. 1767, 8°. L'auteur, chanoine de Rouen, a aussi réfuté *la Bible enfin expliquée* (V. 1782).

2. *Supplément à la Philosophie de l'histoire de feu M. l'abbé Bazin, nécessaire à ceux qui veulent lire cet ouvrage avec fruit.* Amst. 1767, 8°. *Larcher* (1726-1812) est un hellénisant qui fit des traductions de Xénophon et d'Hérodote. Il fut nommé en 1778 membre de l'Académie des Inscriptions. *Grimm* le dit « bête à faire plaisir » (VII, 295, 316) ; ce n'est pas l'impression qu'il laisse.

3. *Réponse à la Philosophie de l'histoire, lettres à M. le marquis de C*** par le P. Louis Viret, cordelier conventuel.* Lyon 1767, 12.

4. *Remarques sur un livre intitulé : Dictionnaire philosophique portatif, par un membre de l'illustre société d'Angleterre pour l'avancement et la propagation de la doctrine chrétienne.* Lausanne 1765, 8°.

5. *Let. 7 déc. 1768,* c. p. *Desnoireterres* VII, 137.

6. Art. *Religion.* — V. les articles : *Amour socratique,* traité par Voltaire de simple « faiblesse », de « fadaise » ; — *Anthropophages.*

7. P. 323. *Grimm* ricane, à son habitude : « Réponds, réponds mon ami. Ta « masure devient si vieille que les étais que vous assemblez tout autour d'elle, « toi, père Viret et les gens de ton froc, ne serviront qu'à la faire écrouler plus « vite ». VII, 461. « Il résulte simplement des recherches de Voltaire que le « peuple choisi par Dieu dans sa miséricorde était *le plus stupide, le plus « dégoûtant et le plus abominable peuple de la terre* ». VI, 271.

quoi un livre fait pour tous les hommes n'est-il pas *convenable* à tous les siècles ? Et il n'est pas médiocrement plaisant que, dans le feu de la polémique, l'impie l'exige universel et le croyant le montre relatif. Dieu ne peut agir et parler que *sub specie æternitatis,* ce qu'il a établi est donc immuable. Les chrétiens l'accordent pour leur religion ; mais nécessité l'ingénieuse leur a fait découvrir le mouvement de la vie pour expliquer que le judaïsme ne soit qu'une ébauche. C'est par là, d'abord, qu'ils s'évadent de la « conception carrée » des choses et que le sens historique s'introduit dans l'étude des religions (1).

Mais c'est assez que les histoires bibliques choquent souvent notre morale et notre goût. Encore ne faut-il pas, dit Viret, falsifier les textes pour rendre les prophètes odieux. Quand *Ezéchiel* compare Jérusalem à une prostituée, Voltaire, pour faire un sens lubrique, traduit ainsi le verset 8 du chapitre 16 : « je t'ai couverte, je me suis étendu sur ton ignominie ». Or, le texte dit : « j'ai étendu un voile sur toi » (2). Cela fait, on conclut dans *le Dîner du comte de Boulainvilliers* qu' « on ne trouve dans ces misérables que du galimatias et des obscénités » (3).

Aucun de ces réfutateurs ne sort d'une médiocrité honnête, mais voici d'un autre style :

Voltaire helléniste

« C'est surtout lorsqu'il est question de la langue grecque, que « vous vous plaisez, Monsieur, à étaler votre érudition. Cette lan« gue a pour vous des charmes inexprimables, vous n'en parlez « qu'avec transport, vous en vantez partout la clarté, la richesse, « l'harmonie... Comment se persuader après cela avec de témé-

1. V. *Sigaud de la Fond : « Economie de la Providence dans l'établissement de la religion »*, Paris 1787, 2 v. 12, où l'idée d'évolution est aussi nettement indiquée qu'elle pouvait l'être à la fin du XVIIIe siècle.

2. *Viret*, c. 15. *Vulgate :* « expandi amictum meum super te et operui ignominiam tuam ». *Original, trad. Reuss :* « j'étendis mon manteau sur toi et je couvris ta nudité ». *Reuss* ajoute : « Etendre le manteau (le pan de l'habit) sur une femme était un acte symbolique et par suite une locution figurée pour parler de fiançailles et de mariage (Ruth 3, 9) ». — *Les Prophètes*. Paris 1876, 8° t. II, 46 sq.

3. *Viret* a aussi réfuté cet ouvrage dans *Le mauvais dîner*, Paris 1770, 8° V. p. 64. Mentionnons pour mémoire les *Observations de l'abbé François sur la Philosophie de l'histoire et le Dictionnaire philosophique* (1770) (« M. François, dit *Fréron* avec son calme imperturbable, répond d'une manière victorieuse au faible adversaire qu'il attaque ». *An. lit* [53] janv. 1770, 132), — et le *Dictionnaire philosophique de la religion* par *Nonnotte* (Avignon 1772, 4 v. 12) où l'on trouve les mêmes défauts que dans « les Erreurs de Voltaire ». Il triomphe sur un détail, reste faible sur l'essentiel. — *Fréron* relève dans ces productions de Voltaire « le plus bizarre mélange qu'on ait jamais vu... d'honnêteté et de polissonnerie, de vérités et de mensonges, de bonhomie et de méchanceté. Nunquam homo sic impar sibi ». *An. lit.* 1764 t. VIII, 68.

« raires chrétiens que vous ne savez pas le grec ou que vous n'en « avez jamais eu qu'une très légère teinture ?... Vous avez dit par « exemple :

Texte

« On donna à ces magistrats le nom de *Basiloi* qui répond à « celui de Prince » (Philosophie de l'Histoire).

Commentaire

« On vous a tracassé, Monsieur, sur ce mot *Basiloi :* on vous a « dit qu'il fallait écrire *Basileis* et non pas *Basiloi,* que *Basiloi* « n'était pas grec, etc... Comme si M. de Voltaire pouvait ignorer « ce que les enfants savent ! vous avez très bien répondu que « c'est une erreur typographique. On a répliqué qu'il n'est pas « aisé de concevoir que, par une erreur typographique, le même « mot se trouve répété 5 à 6 fois dans vos écrits et dans toutes « les éditions de vos écrits, toujours de même, c'est-à-dire tou- « jours mal et jamais bien. Vraie chicane ! Quoique cela ne soit « point aisé à concevoir, il n'y a pourtant rien là de physique- « ment impossible... Aussi quoique vous ayez dit :

Texte

« Symbole vient de *Symbolein,* Idole vient du grec *Eidos,* « figure, *Eidolos* la représentation d'une figure... les Grecs avaient « leurs *Démonoi ;* le *Démonos* des Grecs, etc... (Dict. phil. ; Phil., « de l'histoire, etc...).

Commentaire

« Quoique vous ayez dit tout cela, Monsieur, nous ne nous « croyons pas du tout en droit de vous faire des querelles là- « dessus. Nous aurions bonne grâce, en effet, de vous dire qu'il « fallait mettre *Eidolon* et non pas *Eidolos,* qu'*Eidolos* n'est pas « grec ; que les Grecs n'ont point de *Demonoi,* mais seulement « des *Demones,* que le *Demonos* des Grecs pour le *Demon* est un « solécisme ; que *Symbolein* pour *Symballein* est un barbarisme, « etc... ! Vous savez tout cela mieux que nous, Monsieur, et il y a « mille à parier contre un que vous aviez écrit correctement. Il « est vrai qu'il est un peu fâcheux que ces petites fautes se trou- « vent dans toutes les éditions de vos ouvrages, même dans celle « qui s'exécute sous vos yeux. Mais ces typographes sont si négli- « gents ! » (1).

1. L'auteur poursuit : « C'est sûrement encore eux qui vous ont fait dire. Texte : « Certainement le mot de Knath qui désigne les Phéniciens n'est pas si

Guénée

Ainsi parle l'abbé GUÉNÉE, dans les *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire,* qui parurent en un volume en 1769 et en remplirent quatre au cours des nombreuses réimpressions (1). C'est le seul adversaire vraiment digne du grand polémiste que nous ayons encore rencontré. Il était né à Etampes en 1717, étudia à Paris, succéda à *Rollin* au collège du Plessis et fut pendant 20 ans professeur de rhétorique. Il savait le grec et l'hébreu, mérite assez rare en son temps, et voyagea avec quelques élèves en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Retraité, il traduisit d'abord des ouvrages anglais d'apologétique, puis s'attaqua au monstre lui-même.

Voltaire antisémite

Un juif portugais de Bordeaux, *Isaac Pinto,* avait, en 1762, écrit à Voltaire pour réfuter respectueusement quelques-unes de ses accusations contre les juifs (2). Voltaire s'excusa, promit un carton (3), et redoubla contre eux. Guénée reprit le travail de Pinto pour le développer en maître. Ce furent les « Lettres de quelques juifs », moins faciles à réfuter que toutes les « Erreurs » de *Nonnotte.* L'auteur avait des connaissances, de l'esprit, de la courtoisie et ce désintéressement apparent nécessaire pour être drôle (4).

La position qu'il prend d'emblée est habile et forte. Il n'est vraiment pas noble à l'apôtre de la tolérance d'ameuter les haines contre les opprimés. Il est étrange « que sous le masque de la « tolérance et de l'humanité, il insulte et calomnie un peuple « malheureux » (5). « Que doit-on attendre du vulgaire aveugle et

« harmonieux que celui d'*Hellenos* ou de *Graïos* (Phil. de l'hist.). On vous a « fait remarquer que le mot de *Graïos* n'est pas grec et que vous vous êtes trompé « jusque sur le nom de ce peuple dont vous vantez tant la langue ». *Let. de q. juifs, éd. de 1776,* Paris 3 v. 12 let. 14.

1. 1771, 72, 76, 81, 1805 (6e éd.) Paris 3 v. 8° et 4 v. 12. La 8e édition est celle de *Beuchot,* Versailles 1817, 8° avec une table alphabétique, des notes et des renvois aux œuvres de *Voltaire* (éd. de Kehl).

2. *Apologie pour la nation juive ou Réflexions critiques sur le 1er chapitre du tome 7 des Œuvres de M. de Voltaire au sujet des juifs, par l'auteur de l'Essai sur le luxe,* Amst. 12 (inséré par *Guénée* dans ses « Lettres »). *Pinto,* auteur d'ouvrages d'économie politique, laissa aussi un *Précis des arguments contre les matérialistes,* La Haye 1774 et 75, 8°.

3. « Les lignes dont vous vous plaignez, Monsieur, sont violentes et injustes. « Il y a parmi vous des hommes très instruits et très respectables ; votre lettre « m'en convainc assez. J'aurai soin de faire un carton dans la nouvelle édition. « Quand on a un tort, il faut le réparer, et j'ai eu tort d'attribuer à toute une « nation les vices de plusieurs particuliers ». La lettre est signée : *Voltaire chrétien et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi très chrétien,* 21 juil. 1762. V. *Villemain* [118], II, 79 sq.

4. Sa qualité de juif lui permet de jeter par dessus bord le christianisme, ce qui lui donne un air dégagé et point capucin.

5. *Ed. de 1776,* let. I, p. 3.

« féroce... si ces horribles préjugés se trouvent autorisés par le « plus grand génie du siècle le plus éclairé ? » (1).

Des *Lettres de quelques juifs*, il ressortira trois choses : que Voltaire manque de sens historique et géographique, — qu'il se livre à des « gasconades d'érudition », — qu'il est assez souvent de mauvaise foi ou injuste. Son inintelligence historique se marque dans ses facéties sur les coutumes juives telles que le repas pascal. « Etes-vous donc de ces hommes simples... qui, concentrés « dans leur siècle, ne jugent raisonnable que ce qui ressemble à « ce qu'ils voient ? » (2). La *Palestine* est aujourd'hui pauvre ; Voltaire veut à toute force qu'avant le cataclysme de Sodome et le passage des Turcs, au temps d'Abraham par exemple, elle ait toujours été stérile (3). Le désert est pour lui comme pour les enfants une étendue de sable vide ; aussi reste-t-il incapable de comprendre la vie des nomades et le séjour des Israélites pendant 40 ans « au désert » (4).

Ses gasconnades d'érudition éclatent quand, sachant peu ou point le grec, il s'appuie sur *Hérodote*. Cet historien dit que les peuples circoncis « *paraissent imiter les Egyptiens* » φαινονται ποιεοντες κατα ταυτα et Voltaire comprend : qu'ils étaient originaires d'Egypte. « Cette méprise qui nous avait d'abord étonnés de « votre part, ne nous surprend plus : nous venons d'en découvrir la source ; elle est dans le traducteur latin que vous suivez bonnement et qui vous égare. Vous voilà pris sur le fait et « il n'y a pas moyen de vous en défendre. Vous traitez Hérodote « comme nos livres sacrés : vous le traduisez sur la traduction « latine » (5).

1. Let. II, p. 25. Cette lettre est le plus admirable réquisitoire que nous connaissions contre « l'antisémitisme ».

2. I, 199. « Un sot trouve fort singulier qu'on puisse être persan », dit le P. *Adam* en un spirituel petit ouvrage : « *Instruction du P. Gardien des capucins de G... à un jeune frère quêteur partant pour le château de F(erney), ouvr. trad. de l'italien.* Amst. (Avignon) 1772, 8°, 99 p., qui répondait à l'*Instruction du Gardien des capucins de Raguse à Frère Pediculoso partant pour la Terre sainte.* Dans cette dernière brochure, *Voltaire* traduisait ainsi *Osée* 1, 2 : le Seigneur ordonne au prophète de prendre une femme de fornication, « parce que la terre fornicante forniquera du Seigneur ». *Fornicari a Domino,* dit justement *Adam,* signifie : s'éloigner du Seigneur par des idolâtries, expression courante de l'Ecriture. « *Un homme sage se transporte aux lieux et au temps dont on parle.* Il n'en juge point par nos mœurs actuelles ». 73.

3. *Guénée* lut à l'Académie des *Mémoires sur la fertilité de la Palestine,* qu'on trouvera dans les dernières éditions des « Lettres ».

4. Il s'effraie des obstacles qu'*Abraham* eut à surmonter pour venir de Chaldée en Palestine, car il y avait cent lieues de Haran à Sichem. Mais personne, répond Guénée, ne sait au juste où était *Haran* et des nomades n'ont jamais reculé devant cent lieues, même avec des déserts à traverser.

5. T. II, 338.

« Quand on veut se mêler de critiquer quelqu'ouvrage, on doit « avant tout savoir la langue dans laquelle il est écrit. Vous l'avez « senti, Monsieur, et c'est par cette raison que vous avez donné, « dit-on, une partie considérable de votre temps et de vos soins « à l'étude de l'hébreu » (1). De là ces considérations sur la difficulté de la langue hébraïque, la pauvreté de son vocabulaire, l'obscurité de ses deux « modes », le présent et le futur. Mais quoi, vous avouez : « J'ai pris un rabbin pour m'enseigner l'hé- « breu, je n'ai jamais pu l'apprendre. — Jamais ! l'aveu est net, « formel, par conséquent généreux. Que ne l'avez-vous fait, « Monsieur, avant nos lettres ?... il ne sait pas l'hébreu, il n'a « jamais pu l'apprendre » (2). « *Ces gasconades d'érudition ne « peuvent avoir qu'un temps ;* le moment vient où le masque « tombe et une petite humiliation bien méritée succède à un vain « triomphe » (3).

Voltaire n'est-il pas de mauvaise foi quand il dit que 24.000 israélites furent *massacrés* par Moïse pour s'être laissés séduire par les femmes moabites, alors qu'il s'agit d'une épidémie envoyée par Dieu ? (4). Quand il accuse les juifs d'anthropophagie parce que, au cas où ils transgresseraient la loi, ils connaîtront, d'après Moïse, l'horreur des sièges où l'on s'entremange ? (5). « Si l'on menaçait « un cannibale de lui faire manger de la chair humaine, on le « ferait rire » (6). — Cependant Ezéchiel promet aux juifs qu'après une invasion de Gog (les Scythes ?) ils mangeront la chair des chevaux *et des cavaliers.* — Cette promesse est faite aux oiseaux et aux bêtes sauvages (7). Et que penser du philosophe s'il connaît le vrai sens du texte sur le « déjeuner d'Ezéchiel » ! (8).

1. T. II, *Petit commentaire,* 8e extrait.
2. *Ib.* 463.
3. P. 464. Il est dur en effet pour un vieux singe de manquer quelques-unes de ses grimaces. Rien de plus légitime que de lire Homère en polonais ou Molière en Suédois, encore ne faut-il pas se donner l'air de posséder le grec ou le français.
4. Nomb. 25. *Guénée* t. I. *Let. de q. juifs allemands.* Let. 8.
5. Deut. 28, 53. *Guénée* t. II, let. 2.
6. II, 46.
7. *Ez.* 39, 20. *Guénée* dit vrai. Il fait dans son édition de 1776 les remarques suivantes : dans un N. B. qui suit la 1re édition du *Traité de la tolérance,* Voltaire dit bien : « on croit s'être trompé dans l'endroit où l'on cite le passage d'Ezéchiel », mais une nouvelle édition assure que « *si quelques commentateurs « appliquent ces 2 versets aux animaux carnassiers, plusieurs les rapportent « aux juifs* ». Je n'en connais aucun, ajoute *Guénée ;* une pareille affirmation est une « *calomnie historique* ». — Dans *la Bible enfin expliquée* (1776) *Voltaire* appuie son exégèse fantaisiste de mauvaises raisons (art. *Ezéchiel*). Nous ne pouvons expliquer cette résistance que par l'obstination sénile, seul signe de vieillesse qu'ait donné ce vigoureux esprit. Car, si sa passion est évidente, nous refusons de croire à sa mauvaise foi.
8. Il s'agit d'employer comme *combustible* des excréments humains au lieu

La civilisation juive

Y a-t-il de la justice à appeler le Juif *le plus superstitieux* de tous les peuples ? — Et le Romain « consacrant des statues au dieu Pet », l'Indien « s'enfonçant de grands clous dans les fesses et mourant avec résignation une queue de vache à la main ? »(1). — *Le plus barbare ?* mais voyez sa douceur envers les esclaves. Alors qu'à Sparte on massacrait les Ilotes sans défense pour les empêcher de multiplier, qu'à Rome tant de maîtres exerçaient sur leurs serviteurs leur débauche ou leur cruauté, Moïse punit du fouet l'adultère avec une esclave mariée, de mort le meurtre d'un serviteur, renvoie libre l'esclave à qui l'on a crevé un œil ou cassé une dent.

Considérez les prescriptions touchant les vieillards, les infirmes, les voyageurs, le débiteur à qui l'on a prêté gratuitement : on ne prend pas soi-même des gages, on attend dans la rue qu'il vous les apporte, on lui rend son manteau pour la nuit. S'il est réduit en esclavage, il doit être traité comme un simple homme de journée. Comparez à cela les lois des 12 Tables qui coupent le débiteur en morceaux.

Comparez maintenant vos lois.

Beaucoup de peuples modernes n'ont pas de code. « C'est un bienfait qu'ils attendent encore de leurs souverains » (2). Votre clergé est célibataire et possède des terres. Notre justice était gratuite et expéditive, *sans torture*, ne punissait pas de mort le voleur. Vous envoyez aux galères qui a tué un sanglier. Quand un de vos esclaves « rachetés du sang d'un Dieu mort pour eux comme pour vous » s'enfuit, vous lui coupez la jambe et lui faites tourner le moulin à sucre avec une jambe de bois (3). Vous châtrez des hommes. Les prostituées n'étaient pas admises en Israël, « toutes « vos villes en sont pleines, et si l'on en croyait vos sages, il fau- « drait leur fonder des établissements publics et leur profession « deviendrait honorable » (4). « Vous riez des détails dans les- « quels Moïse entre pour entretenir la salubrité de l'air dans nos « camps et dans nos villes... mais vos villes sont des cloaques et « vos jardins publics des latrines ; mais les lieux les plus fréquen- « tés de vos capitales offrent le hideux spectacle de cadavres « d'animaux dépecés ; le sang y coule de rues en rues » (5). Vous

des excréments d'animaux dont on se sert couramment en Orient, à défaut de bois. *Voltaire* ignore cet usage et, trompé par le texte de la Vulgate, il se plaît à imaginer des « confitures » dégoûtantes : « stercore quod egreditur de homine *operies* illud ». Ez. 4, 12.

1. II, 378.
2. III, 285.
3. III, 291.
4. 293.
5. III, 295.

déclamez sur la population, mais Moïse savait l'accroître, au lieu que vous la tarissez en préconisant le luxe (1). Bref, pour la réforme de vos lois, « *vous n'avez rien proposé que le Législateur juif* « *n'eût prescrit plus de 3.000 ans avant vous* » (2). Cessons donc de parler du « peuple ignorant et grossier ».

Il était en effet d'une tactique assez habile de montrer au philosophe humain, réformateur de l'hygiène et de la justice, qu'il avait été devancé par le peuple pouilleux, meurtrier, sodomite et bestial.

Voltaire se sentit touché. « Le secrétaire juif nommé Guénée, « écrivait-il à d'Alembert (3), n'est pas sans esprit et sans connais- « sances, mais il est malin comme un singe ; il mord jusqu'au « sang en fesant semblant de baiser la main. Il sera mordu de « même ». C'est la première fois que Voltaire s'avoue mordu.

Il répondit par *Un chrétien contre 6 juifs* puis par de longues additions au *Dictionnaire philosophique*. Il garde l'avantage sur tous les points où les prédécesseurs de Guénée et Guénée lui-même s'étaient montrés embarrassés : le polythéisme des anciens juifs, l'horrible cruauté de *Samuel*, l'ordre étrange donné à *Osée* d'épouser une prostituée (4), etc... Il discute pied à pied avec une application exceptionnelle des questions techniques comme celle du temps nécessaire pour fondre un veau d'or (5). Il observe un silence prudent sur les nominatifs grecs en *oi*, les seuls qu'il connaisse, et généralement sur celles de ses gasconnades qui ont été démasquées.

1. « Vos politiques commencent enfin à comprendre qu'un peuple nombreux « est la vraie force d'un état. *Moïse* l'avait compris mieux qu'eux 30 siècles « avant eux. Nul législateur n'a su animer la population comme lui. *Dans* « *l'esprit de sa législation le célibat est un malheur, la stérilité un opprobre, la* « *multitude des enfants la bénédiction du Seigneur.* Là tout seconde l'instinct « de la nature : le grand commandement du Créateur, l'attente du Messie, le « luxe prévenu, les débauches et les occasions de s'y livrer proscrites ». Quel fruit ont produit vos déclamations contredites par vos exemples ? le pays est plein de célibataires. « Célibataires de milice et de domesticité, célibataires de « littérature et de philosophie, de caprice et de volupté, de misère et d'indi- « gence ; célibataires, si l'on peut s'exprimer de la sorte, jusque sous le voile « du mariage ». III, 297.

2. P. 300. V. aussi le chapitre sur *l'intolérance religieuse chez les anciens*, que *Villemain* appelle « un chef d'œuvre de discussion ».

3. 8 déc. 1776. V. aussi 22 oct., 18 nov. et *d'Alembert* 5 et 23 novembre.

4. *Osée* 1, 2.

5. Il fallait d'après lui 3 mois de travail. *Guénée* répondait : pour faire un veau portatif le premier fondeur venu mettra une semaine. « Nous n'avons pas cherché longtemps et nous en avons trouvé deux qui ne demandaient que 3 jours ». I, 65. *Lettre du rabbin Aaron Mathataï à Guill. Vadé et lettre du lévite Joseph ben Jonathan à G. Vadé.* Amst. (Paris) 1765, 8°. (V. *Grimm* VI, 329). Cette lettre fut insérée ensuite dans les « Lettres de quelques juifs ». *Voltaire* répliqua dans les éditions postérieures du *Dictionnaire*, à l'article *Fonte*, en s'appuyant sur la haute autorité de *Pigalle* et en énumérant les 20 phases de l'opération. Il voulait montrer qu'*Aaron* ne pouvait fabriquer son veau « en une nuit », mais aucun délai n'est fixé dans le récit de l'Exode (c. 32).

Cependant le public riait. Ce ton, ni pédant, ni haineux, ni ulcéré était nouveau dans l'apologétique. Trois éditions et deux contrefaçons s'écoulaient assez vite pour permettre à l'auteur de grossir son ouvrage et de tenir tête aux ripostes de Voltaire. Le *Journal de Verdun* (1), *l'Année littéraire* jubilaient. Le *Journal des savants* louait « le ton de politesse et d'honnêteté » de Guénée, « l'énergie, la solidité, l'évidence » de sa démonstration. « Si tous « les ouvrages polémiques étaient écrits dans le goût de celui-ci, « ils feraient plus d'honneur à leurs auteurs et seraient mieux « accueillis du public » (2). Voltaire cependant traitait l'écrivain en sa langue, de franc ignorant, d'imbécile et d'emporté (3).

Il allait se heurter à un adversaire moins spirituel et moins bien muni, l'abbé Bergier.

II. — Burigny

La critique la plus solide du siècle

Dans l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne, par M. Fréret* (4), Levesque de Burigny avait, en 1766, développé sérieusement et avec force les critiques que Voltaire présentait dans le style suspect de la polémique. Il prenait les arguments classiques, — sauf celui des prophéties (5), — dans les meilleurs apologistes, *Abbadie* et *Houteville*, et donnait à leur réfutation une base aussi scientifique que possible. Sans être très nouveau, son livre est une mise au point précise et lumineuse de l'effort critique accompli depuis Spinoza, une des œuvres capitales du rationalisme antichrétien, si l'on considère la valeur intrinsèque et non la renommée.

Fréret-Burigny fait justice de la conception carrée des origines chrétiennes, sans se dégager encore tout à fait de la vieille notion d'imposture. Les arguments que l'on tirait de la publicité des faits

1. « Nos juifs savants, comme l'on voit, sont polis, mais cette politesse et « ces égards n'empêchent pas qu'ils ne prennent très souvent le ton d'un maître « qui sent la supériorité qu'il a sur ceux qui se mêlent de parler de matières « qu'ils n'ont pas assez étudiées ». [41] 1769, t. CV p. 293.

2. 1769 p. 472. V. *Bachaumont* [70]. 16 janv. 1773 ; 30 et 31 mai 1777 ; 12 nov. 1781 ; *Grimm* [73] VIII, 324 ; IX, 120.

3. « Il n'y a point d'emportement dans tout ce que nous avons extrait de cet excellent ouvrage ». « Ces lettres sont autant de chefs d'œuvre de critique, mais d'une critique sage, honnête, sans partialité, sans fiel ». *Trév.* 1772, p. 33 et 6.

4. *S. l.* [Paris] 8°. L'attribution à Fréret est un subterfuge. *Burigny*, né à Reims en 1692 mort à Paris en 1785, avait étudié la théologie en Hollande (1718-20). De là sans doute la qualité solide de son érudition biblique. Il était de l'Académie des Inscriptions depuis 1756.

5. Et celui de la concordance générale des épîtres de *Paul* avec les évangiles, une des plus fortes preuves d'*Abbadie*.

de l'évangile, dûment pesés et critiqués, du supplice des apôtres, *témoins* qui se font égorger, de l'aveu des miracles par les juifs et les païens, semblent définitivement condamnés. Et l'avenir commence à poindre : Burigny oblige les chrétiens à adopter nettement le point de vue évolutif pour expliquer les taches de l'A. T. Puis il reprend avec vigueur la critique baylienne qui détruit l'un par l'autre catholicisme et protestantisme et les oblige à renoncer à toute autorité autre que la raison et la conscience. Il ruine enfin la conception de l'histoire universelle s'ordonnant autour du Messie et de son église.

La réponse de *Bergier*, la *Certitude des preuves du christianisme* (1), méthodique et soignée, laisse une impression de défaite. Pas un moment ce défenseur de la foi ne fait appel à la psychologie ; or sur le terrain critique il est d'avance battu.

Burigny soutenait que l'histoire des faux évangiles et de tous les ouvrages supposés dans les premiers siècles infirme l'authenticité de nos évangiles. Bergier dissipe une équivoque : « C'est un « sophisme continuel de M. Fréret de confondre les évangiles « *vrais* avec les évangiles *authentiques* et les histoires dont on ne « connaît pas les auteurs avec les histoires fausses » (2). — Il est difficile, disent les chrétiens, de supposer des livres qui obligent au martyre. — C'est, répond Burigny, ne pas connaître l'esprit du monde qui, avisé dans les choses temporelles, se conduit dans les spirituelles par prévention et séduction. — Et Bergier de répliquer : y a-t-il risque plus temporel que celui de perdre la vie ? (3). — Mais le christianisme ne fut longtemps embrassé que par le peuple, enthousiaste et crédule. — Plus attaché aussi à ses coutumes que les gens cultivés.

Au total, le principal fruit de la discussion modérée de *Burigny* comme des charges enragées de *Voltaire* est de réduire les apologistes à recourir à la notion d'un développement historique de la révélation, c'est-à-dire à contaminer l'absolu par l'humain et le relatif. Cela même est une abdication ; car ils avaient posé la thèse de la Parole de Dieu, parfaite par définition, que les philosophes retournent maintenant contre eux (4).

1. « *ou Réfutation de l'Examen critique* »... Paris 1767, 12 ; rééd. 1768, 70, 73.
2. P. 64.
3. C. 2 « Il faut convenir, écrit *Grimm*, que M. l'abbé Bergier est un homme « très supérieur aux gens de son métier... Il a de l'érudition et même de la cri- « tique. C'est dommage que sa bonne foi lui fasse exposer les objections de ses « adversaires dans toute leur force et que les réponses qu'il leur oppose ne « soient pas aussi victorieuses qu'il se l'imagine ». VII, 295.
4. Dans cette période, pauvre en ouvrages français de critique biblique, le dominicain *Fabricy*, docteur théologien de Casanate, écrivit : *Des titres primitifs de la révélation ou considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du*

Dans ses *Conseils raisonnables à M. Bergier* (1), *Voltaire* lui recommanda de ne pas avancer de faussetés, notamment que Jésus se soit dit fils d'une vierge, et surtout de ne pas faire valoir l'argument des martyrs, après les effroyables hécatombes de l'Eglise. *Bergier* répondit que les moutons avaient commencé (2).

Les temps sont mûrs pour une autre apologétique. L'ancienne est à bout de souffle.

III. — Marmontel : Bélisaire

Cependant un ouvrage de la force de « l'Examen » causa moins d'esclandre qu'un chapitre du *Bélisaire*, de Marmontel (1767), auquel la Sorbonne et les philosophes firent un succès imprévu (3). Dans cette atmosphère de bataille tout était prétexte à conflit.

Le *15e chapitre* de ce fade roman moral et politique est une pâle réplique du *Vicaire savoyard* (4), un « vrai Petit carême », disait Grimm : la révélation et la foi en J.-C. déclarées superflues, car « la révélation n'est que le supplément de la conscience », la tolérance réclamée, le sentiment naturel comparé aux lumières

texte original des livres saints de l'A. T., dans lesquelles on montre les avantages que la religion et les lettres peuvent retirer d'une nouvelle édition projetée de ce texte comparé avec les mss hébreux et les anciennes versions grecques, latines et orientales. Rome 1772, 2 v. 8°. Il s'agit du projet de *Kennicott.* L'ouvrage de *Fabricy* marque un léger progrès sur la conception traditionnelle. Il ne parle plus d'une conservation miraculeuse par une providence particulière, il admet les variantes, mais il affirme que la vraie leçon n'a pu disparaître de tous les manuscrits. Il marque assez exactement ce qui a subsisté de *Simon* après la brutale réaction de Bossuet. *On réclame une édition scientifique,* mais on est persuadé qu'elle mettra en lumière l'intégrité essentielle du texte. Dans un éloge équivoque, le *Journal encyclopédique* dit que l'ouvrage de *Fabricy* est « le recueil « de ce que l'histoire ecclésiastique peut opposer de plus victorieux aux incré- « dules sur l'authenticité et l'intégrité des titres primitifs de la révélation ». [66] juin 1773, p. 395.

1. « *pour la défense du christianisme, par une société de bacheliers en théologie* », 1768.

2. Cela est prouvé par un jeu de métaphores équivoques : « *l'évangile sanguinaire* de la réforme », — « Calvin *sonnait le tocsin* contre les catholiques dans son Institution chrétienne ». *Réponse aux Conseils raisonnables,* Paris 12, 1769, 71. Nous citons l'édition de *Migne* [9] : Œuv. compl. 1855 t. VIII, 203. Le *Journal de Trévoux* estime que l'auteur de cette réponse « imite, surpasse même la modération de ses adversaires » juil. 1769 p. 189.

3. Il se répandit assez peu d'exemplaires de l'*Examen,* fort chers dans Paris, tandis qu'on achetait en 15 jours plus de 2.000 *Bélisaire.* V. *Grimm* VII, 260, 289.

4. Comme le montra l'abbé *Coger* par des citations parallèles : *Examen du Bélisaire de M. Marmontel* (an.) Paris 1767, 8°. V. aussi *Masson* [166] III, 116 sq. *Marmontel* répondit par une *Apologie* adressée à M. *Riballier,* l'approbateur de « l'Examen », et *Voltaire* ridiculisa Riballier. « Quand on pense, dit *Grimm,* à « cette troupe redoutable et joyeuse qui a pris la cause de Dieu en main depuis « quelque temps, leurs arguments et leurs plaisanteries font en effet trembler, « mais ce n'est pas pour les philosophes ». VII, 294.

divines, telles sont les erreurs que relève la Censure (1). *Collé* prétend que la Sorbonne était excitée par la cour, que choquait la partie politique de l'ouvrage (2), mais le clergé s'émut tout seul. L'archevêque lança un mandement, *Voltaire* entra dans la mêlée et submergea sous le ridicule ceux qui ne voulaient pas que les païens vertueux fussent sauvés. C'est en effet cette « hérésie fluette » (3) qu'ils reprochaient le plus à Marmontel.

« N'a-t-il pas dû savoir qu'il causait du scandale
Quand malgré la Sorbonne il faisait aimer Dieu ? »

dit une épigramme anonyme (4). Et Voltaire de renchérir : « Vous « êtes une troupe de coquins... qui poussez la méchanceté jusqu'à « vouloir que Dieu soit bon » (5). Il n'y a qu' « une âme atroce et abominable » pour vouloir que ceux qui n'ont pas « demeuré dans le quartier de la Sorbonne » ne soient pas damnés sans miséricorde (6).

Un « *déiste converti* », tout plein de fiel ecclésiastique, répondit que la bonté de Dieu dans « l'Incarnation » était bien supérieure à cette mansuétude universelle que réclament les philosophes (7). Un défenseur de l'intolérance la justifia par le fait que les bonnes mœurs sont liées aux bonnes croyances (8). *De Legge* étala les vices des païens. Aristide était pédéraste et Trajan ivrogne ; il ne suffit pas, pour être juste, d'avoir fait le bonheur de l'humanité. Le sentiment intérieur a inspiré le mensonge aux Spartiates, le parricide aux Massagètes. — L'état de l'Orient non chrétien prouve que la félicité publique n'est pas indépendante de la révélation. Et De Legge conclut par le plus cynique aveu de scepticisme touchant la force du vrai : la flamme des bûchers éclaire mieux les esprits que celle de la vérité. Ces réfutateurs pensent bassement et tournent le dos à leur siècle.

Un seul, le jésuite *de Feller* (9), cède aux exigences de la

1. *Censure de la Faculté de théologie de Paris contre le livre qui a pour titre Bélisaire*, Paris 1767 12. Le P. *Bonhomme* l'avait rédigée. Voir sur cette effervescence : *Grimm* VII, 293, 341, 439, 501.
2. *Journal* [72], III, 128.
3. Le mot est de *Collé ib.* — V. *Capéran : « Le problème du salut des infidèles, Essai historique »*. Paris Beauchesne 1912, 8°.
4. *Ib.* 129.
5. *1re Anecdote sur Bélisaire.*
6. *2e Anecdote.*
7. *Lettre à M. Marmontel par un déiste converti* s. l. 1767, 12. L'auteur voudrait voir un déiste « à genoux, pour une heure seulement, à la porte de son église paroissiale... ayant un écriteau sur son épaule ». 53.
8. *16e Chapitre de Bélisaire* (an.) Constantinople et Paris 1768, 12, 56 p.
9. *Entretien de M. de Voltaire et de M. P. D^r en Sorbonne sur la nécessité de la religion chrétienne et catholique par rapport au salut*, Liège 1771, 8° ; Stras-

conscience et, suivant la théologie modérée de son ordre, admet que Dieu fera infailliblement connaître la vraie foi au païen vraiment vertueux. Il ne dit point comment (1). Il critique avec beaucoup de sens la religion naturelle, être de raison impossible à définir, qui n'existe nulle part, et dont les âmes ne peuvent se contenter.

IV. — D'Holbach et Boulanger

« Incessamment nous aurons des capucins athées ».

(Grimm X, 175).

Les capucins athées

On sait que *Boulanger* cherchait dans les révolutions du globe et les phénomènes astronomiques l'explication des plus anciennes traditions de l'humanité. C'est ainsi que la terreur inspirée par le déluge donna naissance à la superstition, au despotisme, à la théocratie. Cette idée était exprimée dans les *Recherches sur l'origine du despotisme oriental* (2). En 1766 elle reparut dans *l'Antiquité dévoilée par ses usages* (3), que d'*Holbach* avait remanié. Il s'agissait d'ôter au christianisme son privilège en établissant l'existence d'une religion universelle qui s'est transmise à tous les peuples.

Fabry de Moncault s'empara de ce qui lui semblait un imprudent aveu et montra que l'A. T. donne de cette religion le tableau le plus satisfaisant (4).

bourg 1772, 8°. *De Feller*, né à Bruxelles en 1735 mort en 1802, enseigna dans les collèges jésuites des Pays bas jusqu'à la suppression de son ordre. Il se mit alors à écrire et rédigea de 1774 à 1794 le *Journal historique et littéraire*, à Luxembourg puis à Liège [43]. C'est un des apologistes les plus honorables de la fin du siècle. On lui doit une *Lettre sur le diner du comte de Boulainvilliers*, un *Examen impartial des Epoques de la Nature de Buffon*, surtout un *Catéchisme philosophique* (1772) souvent réimprimé.

1. L'abbé *Guidi*, un des rédacteurs de la *Gazette ecclésiastique*, s'éleva contre les concessions molinistes de ce genre dans ses *Lettres à M. le Chevalier de *** entraîné dans l'irréligion par un libelle intitulé le Militaire philosophe*, En France 1770, 12. « C'est une mode aujourd'hui chez la plupart de ceux qui « entreprennent de défendre la religion contre MM. de la religion naturelle, « d'altérer les dogmes de l'Eglise... pour dissiper plus facilement leurs difficul- « tés » p. VI. Mais *Riballier* atténua la dureté des expressions de ce janséniste et le chancelier lui refusa l'impression.

2. 1761, posthume. V. *Grimm* V, 364.

3. « *Ou examen critique des principales opinions, cérémonies et institutions religieuses et politiques des différents peuples de la terre* ». 3 v. 12. V. *Grimm* VI. 467.

4. *L'Antiquité justifiée*, Amst. et Paris 1766, 8° (an.). V. *An. lit.* 1767, t. IV, 217.

Le christianisme malfaisant

L'année suivante, *d'Holbach* mettait encore sous le nom du mort son *Christianisme dévoilé,* exploitation systématique du *paradoxe de Bayle :* « Comme citoyen, j'attaque la religion chré- « tienne parce qu'elle me paraît nuisible au bonheur de l'Etat, « ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine « morale dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais se « séparer ». C'est, d'après *Grimm,* « le livre le plus hardi et le plus terrible qui ait jamais paru dans aucun lieu du monde » (1).

Voyez le Paraguay

Bergier répondit par une *Apologie de la religion chrétienne* (2) dont voici les nouveautés :

En déclamant contre la tyrannie religieuse, Boulanger prépare celle des lois civiles, car « réduites à leur seule force coactive, « il faut nécessairement qu'elles soient sévères à l'excès et mul- « tipliées à l'infini » (3). C'est rendre le peuple esclave. — Il faut, dites-vous, fonder la morale sur l'intérêt. — Sans doute, et c'est pourquoi nous la fondons sur deux grands intérêts : le bien être de l'homme en ce monde et son sort éternel. Comment retiendrez-vous un jeune homme robuste, ou qui préfère une vie courte et bonne et qui se moque du bien être d'autrui (4) ? — Mais la morale appuyée sur la volonté de Dieu sera incertaine, elle inspirera le juste et l'injuste, tantôt la charité et tantôt la persécution. — Elle n'inspire jamais la persécution. L'ordre de faire entrer quelqu'un dans un festin ne prescrit pas la cruauté, et la conduite des hommes de l'A. T. à l'égard des idolâtres n'est pas un modèle pour nous. Les fautes de *David* n'ont pas été effacées par son zèle, comme les incrédules affectent de le croire, « mais par la sincérité de son repentir et de sa pénitence » (5). On n'a jamais puni les crimes contre la religion « que quand ils intéressaient la tranquillité publique » (6). Le projet d'amener les souverains à établir la liberté de penser ne réussira pas car ils ne seraient plus les maîtres (7). L'état des peuples non chrétiens est infiniment au-dessous du nôtre. Combien eût-il fallu de générations pour mener le *Paraguay* au point où l'évangile l'a conduit tout à coup ?

On nous objecte l'Espagne et l'Italie où fleurit la débauche, et

1. T. V, 367.
2. « *contre l'auteur du Christianisme dévoilé et contre quelques autres critiques* », Paris 1769, 2 v. 12.
3. I, 10.
4. II, c. 11.
5. II, 35.
6. *Ib.* 39.
7. Conclusion.

l'ignorance et la persécution ; mais si ces pays étaient tels, ils ne seraient chrétiens que de nom. Les siècles les moins chrétiens devraient être les plus vertueux ; or voyez le nôtre (1)... Il est faux que le christianisme rende les peuples séditieux ; il y a eu des régicides de tout temps ; 22 empereurs romains furent assassinés en moins d'un siècle.

Enfin, même inutile à la société, conservons-le, car le peuple le remplacerait par une religion plus mauvaise.

Allamand

En 1768 *d'Holbach,* qui s'enhardit, publie la *Théologie portative* (2). La prédiction de Grimm se réalise, les « capucins athées » sont nés.

Allamand lui répond par l'*Anti-Bernier* (3). C'est le très bon ouvrage d'un esprit modéré qui comprend qu'il y a beaucoup à retirer des philosophes et qui, quoique décidément chrétien, ne défend que l'essentiel avec une parfaite courtoisie (4). Nous retirions de Voltaire et d'Holbach l'impression que la *Bible* est un recueil abject, voici les choses remises au point :

« La Bible est comme la terre, il y a bien des épines et de la boue, mais « combien de fleurs et de fruits !... Quelque expression qui lui échappe « quand elle met sur la scène des juifs ou des arabes morts il y a 3.000 ans « et qu'elle les fait parler de Dieu, elle ne saurait me faire mépriser celui « dont elle célèbre hautement la souveraine perfection ou haïr celui dont « elle chante sans cesse la souveraine bonté » (5).

Prenons les *Psaumes.* « Je plains l'écrivain qui ne trouve que « de « vieilles chansons pour des cuisinières » dans ce recueil « d'hymnes religieux qui, au jugement d'un si grand nombre de « nations et de siècles, fait tant d'honneur à un siècle aussi reculé « et à une nation aussi peu cultivée » (6). Allamand sait bien que les possessions étaient des maladies, réelles comme le mal caduc,

1. II, c. 11. *Bergier,* dit le *Journal de Trévoux,* « oppose partout au langage de la prevention et de la haine celui de l'innocence, de la droiture, de la vérité » juil. 1769 p. 190. — Son ouvrage est « solide, lumineux et digne de la cause qu'on y défend ». *J. de Verdun* [42] janv. 1769 p. 19.

2. « *ou Dictionnaire abrégé de la religion chrétienne, par l'abbé Bernier* », Lond. (Suisse) 8°. *Grimm* la trouvait lourde, VII, 425.

3. « *ou Nouveau Dictionnaire de théologie par l'auteur des P. A.* » (pensées antiphilosophiques) s. l. 1770, 2 v. 8°.

4. Il se permet seulement une ironie froide : *Abnégation de soi-même :* « Le Dictionnaire abrégé n'est pas pour l'abnégation de soi-même ; en effet, il y aurait là de trop belles choses à désavouer ». *Abstinence :* Elle est quelquefois nécessaire « pour s'exercer à prendre sur ses appétits plus d'empire que les bêtes n'en ont... L'auteur de notre Dictionnaire abrégé n'est pas pour l'abstinence ». V. l'art. *Amour.*

5. Art. *Anthropologie.*

6. Art. *Psaumes.*

ou imaginaires ; qu'on ne trouve dans l'Ecriture ni le mot Trinité, ni « les autres expressions techniques dont on se sert pour l'expliquer » (1) ; que le christianisme a été persécuteur et sanguinaire. « Les philosophes font très bien de rejeter les absur-« dités, mais *ne vaudrait-il pas mieux s'entendre avec les chré-« tiens éclairés pour en purger le christianisme que de lui insul-« ter à cause d'elles ?* » (2).

Le Système de la Nature (1770) renouvelle le panthéisme

L'horreur qu'avait provoquée Spinoza, *d'Holbach* l'aurait renouvelée si les esprits n'avaient été blasés par des hardiesses toujours plus fortes. Le courant spinoziste qui avait circulé tout le long du siècle s'étale dans le *Système de la Nature* (3), œuvre probablement collective du groupe de matérialistes que fréquentait Diderot.

Il n'est plus question de l'atomisme de *Démocrite,* du hasard de *Lamettrie.* C'est un mécanisme panthéiste, un monisme où tout est rigoureusement nécessaire et qui permet de parler des « *lois* du monde physique et du monde moral » (4). L'Univers incréé se présente comme une circulation sans fin de matière en mouvement. L'homme est nécessité par son corps et par son milieu. L'hypothèse d'un Dieu ne sert qu'à reculer la connaissance des causes naturelles. Il est illégitime d'attribuer à l'activité de la nature l'apparente liberté de la nôtre. Il n'y a point de causes finales, il n'y a ni ordre ni désordre.

Les philosophes déistes prirent fort mal ce système athée. *Voltaire,* qui avait purgé le testament Meslier « du poison de l'athéisme » (5), réfuta le matérialisme à l'article *Dieu* du Dictionnaire (6). « Il s'agit ici, disait-il, de l'intérêt du genre humain ». Il s'égaya de la génération spontanée des anguilles dans la farine mouillée de *Needham* et des hommes de *de Maillet* qui « étaient originairement des marsouins ». Pour la morale utilitaire, il la condamnait lestement : « si les autres êtres sont moutons je me fais loup, s'ils sont poules je me fais renard » (7).

1. Art. *Trinité.*
2. Art. *Absurdités.*
3. Lond, 2 v. 8°, sous le nom de *Mirabaud.*
4. Sous-titre de l'ouvrage. Le breton *Robinet* peut être considéré comme le précurseur immédiat d'*Holbach* par son livre *De la Nature,* Amst. 1761-68, 4 v. 8°. Son système « est que tout est animé dans la nature et que le monde « n'est qu'un animal immense dans lequel existent des millions d'animaux de « différentes espèces ». *Grimm* VII, 55.
5. *Lettres sur Rabelais* etc.., (1767), art. *Meslier.*
6. Sect. 4.
7. *Histoire de Jenni* c. 11 (1775). Il est piquant de voir *Voltaire* se rapprocher, sans le faire exprès, de *Pascal* et démontrer dans cette histoire que « le meilleur parti » à prendre est de vivre comme s'il existait un Dieu et une âme immortelle.

Frédéric II dit aussi son mot (1). D'autres déploraient l'imprudence de l'ouvrage. « C'est un charlatan qui dit son secret », écrivait *Grimm* sept ans plus tard (2) et *Duclos* avait peur qu'on le fît aller à la messe.

Chez les chrétiens on retissait activement cette toile de Pénélope qu'est la réfutation du matérialisme et que, depuis *Helvétius*, on n'avait plus abandonnée. Mais l'enthousiasme manque et le génie. Que dire après *Rousseau* qui n'ait été mieux dit ? *Un découragement croissant pèse sur les apologistes* (3) *et la décadence de la littérature chrétienne va désormais s'accélérer.* L'un pousse un cri d'effroi et s'accroche au vieil argument de *Bossuet :* l'athée oppose à nos mystères un mystère plus ténébreux (4). L'autre remonte à *Malebranche :* nous avons l'idée de l'Infini, donc il est (5). Un autre, qui doit avoir lu *Mendelssohn,* réhabilite la religion en montrant qu'elle agit sur les sentiments ; or les hommes sont conduits par le sentiment et l'enthousiasme. Cet homme ouvre à l'apologétique épuisée une perspective d'avenir (6). Un quatrième, le philosophe allemand *Holland,* oppose, dans un ouvrage serré, au fatalisme l'expérience (7).

1. *Examen critique du livre intitulé : Système de la Nature.*

2. C. p. *Bersot,* XVIIIe siècle [79], I, 204.

3. « Aujourd'hui que l'impiété a fait un dernier effort, aujourd'hui qu'un « auteur enhardi par l'impunité et ayant perdu toute pudeur, arrache tous les « voiles, même transparents, comme s'exprime M. le cardinal de Luynes, sous « lesquels elle s'était jusqu'ici cachée... on sent peut être trop tard le danger « de n'avoir point étouffé dans sa naissance un feu qui... a enfin produit un « incendie général ». (*Trév.* mai 1771, p. 219). Le *Journal ecclésiastique* de l'abbé *Dinouart* [55] essayait de stimuler le zèle apologétique de sa clientèle en lui proposant des *questions* dont on insérait la réponse au numéro suivant : « *Quelles sont les preuves que Moïse est auteur du Pentateuque ?* » (sept. et oct. 1769). — « *Quelles sont les objections contre le sentiment qui attribue le Pentateuque à Moïse ?* » (nov. et déc. 1769).

4. *Pineault : « La nouvelle philosophie dévoilée et pleinement convaincue de lèse majesté divine et humaine »* (an.) en France 1770, 12. « Pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs ». *Or. fun. de la Palatine.* C'est l'argument populaire : « vous en êtes un autre ».

5. *Camuset : « Principes contre l'incrédulité à l'occasion du « Système de la Nature »*, Paris 1771, 12. L'auteur, professeur au collège Mazarin, écrivit aussi des *Pensées antiphilosophiques* contre *Diderot* (1770) ; *De l'architecte des corps humains ou le matérialisme réfuté par les sens* (1782) ; *Pensées sur le théisme,* contre *Clootz* (1785).

6. C'est Guillaume *de Rochefort,* homme de lettres, ancien commis des fermes à Cette, dans ses *Pensées diverses contre le système des matérialistes à l'occasion d'un écrit intitulé : Système...* Paris 1771, 12. Le *Journal de Trévoux* lui reproche de n'opposer à l'inconséquence des principes impies « que des preuves de sentiment » mai 1771, p. 248.

7. *Réflexions philosophiques sur le Système de la Nature,* Lond. (Neuchâtel) 2 v. 8°, 1772 ; rééd. 1773 et 75. L'auteur fut sous-gouverneur des fils du prince de Wurtemberg. Il interrompt parfois sa dialectique pour s'égayer des exagérations d'*Holbach :* « A entendre parler ce philosophe, on dirait que toutes les

Bergier contaminé par le « Vicaire »

Bergier entre en lice à son tour avec un *Examen du matérialisme* (1), inférieur à ses autres œuvres parce qu'il suit pas à pas le « Système », prolixe et mal composé. Le roi venait de l'encourager en le nommant confesseur de Mesdames, à la place de l'abbé Clément.

Il voit bien comment le « Système » est l'aboutissement du mouvement philosophique auquel « l'Esprit » avait donné une direction nouvelle, mais il est déconcerté par le langage nouveau d'une philosophie qui n'est ni le mécanisme extérieur de Descartes, ni le panthéisme mathématique de Spinoza, ni le monadisme de Leibniz. Enfermé dans la vieille notion du mouvement non inhérent à la matière, il ne comprend pas cette ébauche de l'évolutionnisme moderne. Il reprend alors les développements tant de fois faits sur les horribles conséquences du matérialisme, sur son mépris de l'expérience interne.

La seule originalité du livre est l'importance donnée aux preuves de sentiment, qui, à défaut de toute autre preuve, suffisent à démontrer Dieu. La victoire de *Rousseau* est grande, puisque même ceux qui l'ont combattu en viennent à parler sa langue et cèdent au courant qui éloigne les générations nouvelles de l'intellectualisme orthodoxe ou antichrétien.

L'homme « se sent sous la main d'une Providence attentive et prodigue de « ses dons : un moment de retour vers l'Etre suprême répand en lui une « douce émotion, lui fait oublier les maux inséparables de sa nature... Quand « la reconnaissance parle la philosophie doit se taire ; *la religion entre « d'elle-même et sans effort dans l'homme sensible. Celui qui croit en Dieu « par sentiment n'a rien à redouter de l'athéisme.* Quand ce monstre par- « viendrait à étonner la raison, l'humanité réclamerait toujours ; accablée « du poids de 20 sophismes, elle dirait encore : *je sens* qu'il y a un Dieu (2) ».

« nuits sont des S. Barthélemi, que les Anglais, les Hollandais, les Danois, les « Suédois, les Suisses etc... ne font autre chose que se détruire et s'égorger, que « pour ne pas être athées nous sommes tous des cannibales pleins de rage et « de fureur » éd. de 1775 p. 363. *Grimm* écrit que cet ouvrage « *s'est fait remarquer.* On dit que ce M. Holland est un homme de beaucoup de mérite ». X, 194. *Riballier* fit réimprimer l'ouvrage à Paris avec une magnifique approbation, mais en retranchant, — du point de vue catholique, — certaines hérésies. L'auteur protesta dans les journaux. *Ib.* V. aussi *Masson* [166], III, 133 et passim.

1. « *ou Réfutation du Système de la Nature* », Paris 1771, 2 v. 12. « C'est un champion infatigable de la foi ». (*Bachaumont*, 1 avr. 1771). « Il fait obser- « ver que loin de favoriser les progrès de l'incrédulité, cet écrit (le Système) « est peut être le coup décisif qui doit déconcerter ses projets, que les erreurs « monstrueuses qui y sont rassemblées sont un des plus beaux trophées que la « philosophie ait pu élever à la religion ». *Trév.* mai 1771, p. 231. Cette vue était juste.

2. 2e part., p. 241. Au moment où le *cœur* reprend ses droits, un abbé a l'idée de recueillir les discours et les pensées de *St Augustin* les plus propres à prémunir les fidèles contre l'incrédulité. « S'il fallait, dit-il, parler à l'esprit et *en même temps au cœur*... qui pouvait mieux le faire que S. Augustin ? » *Abbé d'A...* — « *Traité contre l'incrédulité* », Paris 1769, 2 v 12, p. III.

Cette influence du *Vicaire savoyard* va plus loin : Bergier recule sur la question du miracle physique. Nous ne demandons pas de miracles à Dieu dans nos prières, mais simplement qu'il agisse sur nos esprits, non que le feu cesse de brûler, mais qu'Il nous inspire de n'en pas approcher (1). Enfin l'abbé jette par-dessus bord l'exégèse imbécile qui cherchait sur les lèvres du Christ l'ordre de persécuter (2).

V. — Apologies générales

Lassitude et désarroi

Epuisement de l'ancienne apologétique, piétinement lassant, efforts timides pour suivre la voie indiquée par Rousseau, tentatives plus ingénieuses qu'heureuses pour trouver du nouveau, tel est le spectacle que nous offre désormais la défense du christianisme, particulièrement dans les ouvrages généraux.

François dresse une fois de plus les raisonnements carrés de l'intellectualisme, bâtis sur ce principe faux : « les hommes des « trois premiers siècles de l'Eglise n'étaient pas d'une espèce « différente de ceux d'aujourd'hui » (3). Piètre historien et piètre psychologue, il pense qu'une foi austère était faite pour repousser (4), alors que le besoin de l'expiation, du sacrifice, de la sainteté fut le grand adjuvant du christianisme. Pour lui la religion est une morale à suivre, des dogmes à croire, des cérémonies à pratiquer.

Fabry de Moncault rajeunit l'argument de la liaison des faits surnaturels du christianisme avec des faits naturels avérés : la haine des juifs pour les apôtres, le courage des martyrs supposent la résurrection de J.-C. (5). Mais ce système bien lié tombe

1. 2e part. c. 7.

2. « L'on défie les incrédules de citer aucune maxime de l'évangile, aucune doctrine des apôtres de laquelle on puisse conclure le droit de persécution » *ib.* 286.

3. « En partant de cette concession nous demandons : J.-C. aurait-il eu des « sectateurs si les miracles énoncés par les Actes des apôtres et dans les Epîtres « de St Paul n'avaient été de la plus grande notoriété ? — Quel eût été le sort « des apologies présentées aux empereurs en faveur des premiers chrétiens si « les miracles sur lesquels étaient fondées ces apologies n'eussent été de la plus « grande notoriété ? » *Examen des faits qui servent de fondement à la relig. chrétienne* » 1767, 3 v. 12. Cet Examen vise surtout *Burigny*. *Voltaire* en parle avec ironie dans le *Dictionnaire philosophique*, art. *Prophéties* sect. 3. *Grimm* en avait prédit l'insuccès : « Depuis qu'on saigne et qu'on purge il n'y a pas « moins de malades. On écrit tous les jours contre les incrédules et le nombre « des incrédules augmente toujours ». VII, 260.

4. T. III, 68.

5. *Les Quakers à leur frère V..., lettres plus philosophiques que *** sur sa religion et ses livres.* Lond. et Paris 1768 et 1777, 8°. V. *Grimm* VIII, 243. Rien de plus neuf dans le manuel d'apologétique de *Bailly*, bientôt classique : *Trac-*

devant l'hypothèse d'une formation graduelle de la légende, dans la pénombre, loin du contrôle public. Il n'est pas entièrement démontré, au reste, que les faits avoués fussent impossibles sans ce fait surnaturel.

L'*Avertissement* que l'Assemblée du clergé de 1770 publia *sur les dangers de l'incrédulité* est habile et bien fait. Les auteurs ont enfin compris ce qu'il fallait au temps. Plus de dogmatique, mais un pragmatisme dans le goût du jour. C'est l'utilité du christianisme que l'on nie après avoir ruiné sa vérité ; on l'a dit superflu, puis nuisible ; d'Holbach en fait maintenant le fléau de l'humanité. Au moment où la sensibilité devient à la mode, l'Avertissement montre dans la religion une source de félicité pour les âmes sensibles. Elle seule inspire les sentiments nécessaires à l'accomplissement du devoir. « Notre faiblesse, nos im- « perfections... tout annonce la nécessité et les avantages d'une « révélation ; elle seule nous ouvre le chemin de la vérité et du « bonheur » (1).

Malavisés

Ceux qui veulent à tout prix trouver du nouveau commettent des imprudences. Avec l'arrière-pensée d'infirmer la valeur historique des légendes païennes et de les rendre incomparables avec l'histoire sainte, *Bergier* cherche dans la mythologie une physique non une histoire (2). Le XVIIIe siècle substituera en effet à la conception courante : les dieux furent originairement des hommes éminents ou utiles, celle-ci : ce sont des génies présidant chacun à un ordre de phénomènes ou ces phénomènes allégorisés.

tatus de vera religione, Divione 1771, 2 v. 12, dans le *Catéchisme philosophique* de *Feller* ou « *recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis* », Liège 1772, 8° ; rééd. 1777, 87 et dix fois au XIXe siècle. Quelques tentatives pour prendre le ton du jour restent bien médiocres. Voici le genre d'un ouvrage anonyme : *Nos philosophes déconcertés*, La Haye 1770, 8°. « Voyez-vous ce singe qui joue avec une noix ? quelques fibres de plus dans « son crâne, il penserait tout comme moi, dirait des facéties, composerait des « brochures, rimerait des fatuités à Iris et régenterait plus de dames que le « gros abbé ***. C'est un tournebroche et je suis une montre à répétition » p. 7. — « *Les Américaines* » par Mme *le Prince de Beaumont*, Lyon 1770, 3 v. 12 sont de fades dialogues entre une institutrice catholique, « *la Bonne* », et *miss Préjugé, lady Inconséquente, miss Champêtre, M. Belesprit*, un ministre calviniste, un ministre arien, un rabbin etc... etc... L'ouvrage le plus solide est l'*Histoire de l'établissement du christianisme* par *Bullet*, Paris 1764, 8°, répertoire complet mais rébarbatif des témoignages païens et juifs favorables ou défavorables au christianisme. C'est un ouvrage de référence, illisible au grand public.

1. P. 4. C'est l'esquisse d'un retour à *Pascal* à travers *Rousseau*. « Tout y est plein de sagesse, de douceur et d'onction », dit *Fréron* de ce manifeste. *An. lit.* [53], 1770, t. IV, 172.

2. *L'Origine des dieux du paganisme et le sens des fables découvert par une explication suivie des poésies d'Hésiode*. Paris 1767, 2 v. 8°.

Mais Bergier prépare les voies à Dupuis, qui étendra au christianisme l'explication astronomique des religions (1).

Lefranc joue le jeu dangereux qui consiste à démolir chaque opinion par l'opinion plus avancée (2). Il a bien vu le progrès du déisme à l'athéisme à mesure que le siècle avance, mais sommer le Français de 1770 de choisir entre tout et rien, entre le bloc catholique et le pyrrhonisme est une lourde maladresse. Ce n'est pas ce qu'il fallait pour conserver quelque religion aux Français, déistes intellectuels et calmes qui, en majorité, ne suivront pas d'Holbach mais qui n'entendent pas être *gênés* par Rome.

Un autre malavisé, l'abbé *Guidi*, essaie de faire passer l'Eucharistie, l'Incarnation, la Trinité, à la faveur d'un miracle opéré par le Saint Sacrement sur un paralytique, à la procession de la paroisse de St-Côme le 25 mai 1769 (3). Depuis l'aventure de Pâris il était délicat d'exploiter un prodige contemporain. On ne prouvait pas facilement aux douteurs que le paralytique fût incurable et que le Saint-Sacrement fût le seul agent de la guérison.

La philosophie malfaisante

Plus imprudents encore ceux qui, pour compléter l'argument pragmatique, peignent la malfaisance de la philosophie et procèdent contre les incrédules par des insinuations outrageantes. « J'ai vu des échafauds teints d'un sang parricide, des maisons « dépouillées et démolies jusque dans leurs fondements, des « vieillards proscrits traînant après eux des enfants marqués au « sceau de l'infamie. C'était un fils scélérat qui par système phi- « losophique sacrifiait tout à ses penchants... L'œil d'un père « économe et censeur lui était odieux ; *le déisme l'a armé d'un « glaive,* il a trempé ses mains dans son sang » (4).

1. Un nommé *Bebescourt* donna l'exemple d'une démence analogue, dans ses *Mystères du christianisme approfondis radicalement et reconnus physiquement vrais* (an.) Lond. 1771 et 75, 2 v. 8°. Les mystères sont des figures des réalités physiques. *Moïse* reproduit la cosmogonie égyptienne sous des symboles légèrement différents. *Adam* est le globe terrestre d'où sont sorties toutes les races d'hommes, *Eve* l'eau vivifiante.

2. *La religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même* (an.) Paris 1772, 12. Les journaux louèrent la logique de cet ouvrage : « On verra par « quelles discussions solides, par quelles conséquences nécessaires sa logique « pressante et lumineuse conduit de proche en proche les incrédules à ce délire « complet de l'esprit humain » (le pyrrhonisme). *Trév.* nov. 1772, p. 357. Le *Journal encyclopédique* copie quasiment ce filet : [66] mars 1773 p. 207.

3. *Entretiens sur la religion entre un jeune incrédule et un catholique* (an.). En France 1769, 12 ; suivis de 2 vol. d'*Entretiens philosophiques sur la religion* contre le matérialisme, Paris 1771 et 72, 12. « De tous les écrits qu'on a fait paraître depuis bien des années en faveur de la religion, celui-ci est peut-être *par la forme* le plus propre à ramener ceux qui ont de l'éloignement pour elle ». *Trév.* oct. 1772, p. 144.

4. Le P. *Fidel.* de Pau : *Le philosophe dithyrambique* (an.) Paris 1765, 12.

« Que ne puis-je ici nommer, s'écrie Caraccioli (1), tous ceux « qui se sont défaits pour avoir lu dans les livres de nos esprits « forts que tout périt avec nous ». — « Interrogez les pères, les « magistrats, les supérieurs même des communautés... et tous « vous répondront qu'il n'y a plus de subordination » (2). Car secouer le joug de la religion c'est apprendre à secouer les autres.

Vernes

VERNES lui-même, qui fut lié avec Voltaire et Rousseau, invente le roman d'un jeune homme perverti par un ami philosophe (3). Son père meurt en apprenant ses débauches. Il se console par les principes philosophiques sur les rapports des pères et des enfants, et entreprend de « déconvertir » la femme de son patron, Mme Hébert, on devine à quelle fin. N'obéit-on pas toujours à son intérêt et les vices des particuliers ne contribuent-ils pas au bien public ? Mais « les noms seuls d'ivrognerie, de prostitution pré« sentent à l'esprit une foule de maux ! — Très bien, Madame, « les noms. Mais qui est-ce qui s'en sert ? le petit peuple. Les « gens bien élevés ne disent pas grossièrement un ivrogne mais « un bon compagnon, une prostituée mais une fille qui est en « liaison, un voleur mais un homme qui est aux ressources, un « adultère mais un homme qui est bien avec Madame, un blasphé« mateur mais un homme à saillies » (4).

Hébert trahi meurt de chagrin. Sa femme s'en console en 8 jours, mais elle tombe malade. Son ami lui démontre que le suicide est légitime, que le mariage qu'elle lui demande est un joug contre nature. Enceinte malgré l'usage d'abortifs, elle meurt d'une fausse couche dans un affreux désespoir.

Cette horrifique aventure fit hausser les épaules aux philosophes. *Grimm* s'en montre agacé.

« C'est-à-dire, commente *Grimm*, le philosophe charlatan, obscur, obscène, hypocrite etc... etc... Cela est plaisant à force de bêtise et de violence », VI, 383. V. aussi VII, 5. *Fréron* trouve pourtant le moyen d'admirer : « Si le style « alternativement élevé, trivial et plat prête quelquefois à la plaisanterie, les « matières dont il parle sont respectables ; tout y est édifiant ; il y a même « des raisonnements pleins de force et de la plus grande clarté ». *An. lit.* 1767, t. I, 305.

1. *La Religion de l'honnête homme*, Paris 1766, 12 p. 269. *Bersot* dit qu'à Paris en 1783, « il n'y avait presque pas de jours sans suicide ». (XVIIIe s, [79], I, 204). Nous ignorons où il a puisé ce renseignement. Le suicide de 2 dragons matérialistes en 1774 fit grand bruit. Ils laissaient une lettre et un testament qui inquiétèrent *Grimm* lui-même : « Ces 2 pièces sont peut-être un exemple des ravages qu'une philosophie trop hardie peut causer dans des têtes mal disposées ou qui n'ont reçu qu'une instruction superficielle ». X, 341.

2. *Ib.* 246.

3. *Confidence philosophique* (an.) Lond. 1771, 8°. V. sur les circonstances de la publication *Desnoireterres* VII, 150 ; sur le rousseauisme des idées, *Masson* o. c. III, 162 sq.

4. P. 195.

« On assure, dit-il, qu'elle est l'ouvrage de deux ministres du saint « Evangile, dont l'un, appelé Vernes, est un bel esprit manqué, aussi plat « que rempli de petites prétentions. L'autre, M. Claparède, m'a paru un « homme d'esprit, mais je suis fâché pour lui... qu'il se soit attelé avec un « pareil roquet pour une entreprise si ridicule. Le but de leurs efforts est de « montrer l'influence funeste des principes de la nouvelle philosophie sur la « conduite des courtauds de boutique : en conséquence de ce beau plan le « héros de MM. Vernes et Claparède, commis chez un négociant d'Amster- « dam... attaque le miracle du figuier maudit et celui de la noce de Cana « avec les armes de l'arsenal de Ferney, pour pouvoir aller en repos de « conscience faire sa cour à des filles... Malheureusement le commis cite « tout ce qui a été écrit de plus fort par les philosophes modernes et « n'oppose à leurs arguments que sa mauvaise conduite ; de sorte qu'il suffit « d'enfermer le maraud de commis dans une bonne maison de correction et « les arguments restent dans toute leur force. Au lieu de prendre ce parti si « convenable et si simple, son père fait la sottise de mourir de chagrin... ce « qui prouve évidemment que la « Confession de foi du vicaire savoyard », « l' « Examen important de Bolingbroke », le « Dîner du comte de Boulain- « villiers » et tant d'autres ragoûts sont des œuvres de Satan... Je ne connais « pas de livre plus impertinent ni plus bête » (1).

« Le détail des atrocités est monstrueux », disait de son côté le *Journal de Trévoux* un peu scandalisé par cet étalage d'horreurs, « toutes cependant sont des conséquences évidentes de « l'infernale doctrine qui se trouve répandue dans tant d'écrits... « La 9e lettre, à quelques passages près... est de toute beauté » (2).

L'œuvre « finit par un morceau du plus grand pathétique sur « le remords que doivent éprouver nécessairement ceux qui, en « arrachant l'évangile à l'homme, lui arrachent toute espèce de « consolation et de ressource » (3).

Un tel livre conduit le lecteur à la conception manichéenne du monde, chère aux apologistes catholiques, et qui s'étale dans *Les grands hommes vengés*, de *Chaudon* (4). Tout est bon chez les fidèles ; les infidèles sont forcément pervers à moins qu'ils ne soient inconséquents. Rien ne semblait plus révoltant que cette idée contraire aux faits, soutenue par une Eglise dégénérée, où les vertus languissaient (5). Je me trompe ; plus odieuse encore

1. T. IX, 341-42.
2. Déc. 1771, p. 520. V. aussi *An. lit.* 1771, IV, 194.
3. P. 531.
4. « *Ou Examen des jugements portés par M. de V. et par quelques autres philosophes sur plusieurs hommes célèbres* », Amst. 1769, 2 v. 8°.
5. *Voltaire* montrait communément une partialité contraire. *Jamin*, prieur de St-Germain des prés, le lui reproche dans un ouvrage antijansénisto qui eut un gros succès : *Pensées théologiques relatives aux erreurs du temps*. Paris 1769, 12 ; rééd. 1772, 73, 76, 78. *Hérodote* confirme t'il *Moïse*, il est « méprisé comme un voyageur crédule et trompeur ». Veut-on ridiculiser le peuple élu, « on « recueille avec avidité tout ce qui a pu être dit au désavantage » de ces barbares. « *Mais si les chrétiens se plaignent de leur cruauté, à l'égard de J.-C., « alors ce n'est plus un peuple barbare et méprisable, mais une nation sans « férocité et sans méchanceté. On relève la sagesse de son sénat* » etc... p. 372.

était la continuelle justification de l'intolérance qui fait dire à un capucin : on dépeuple les Etats, mais c'est un petit mal pour un grand bien ; « le reste est en repos » (1).

Au milieu de ces banales productions dont la pauvreté lasse le lecteur le plus opiniâtre, c'est avec joie qu'on rencontre les « *Lettres* » plus incisives de *Roustan* « *sur l'état présent du christianisme et la conduite des incrédules* » (2).

Il y prend l'offensive et, prévoyant peut-être la moderne postérité du grand roi, il soutient que l'athéisme serait un mauvais garant de la tolérance. « On finirait par persécuter pour éviter la persécution » (3), parce qu'il est très difficile de tolérer des gens qu'on méprise et qu'on tient pour de dangereux empoisonneurs des esprits. Les athées diront aux princes : « Vu la faiblesse de « la plupart des cerveaux, n'est-il pas à craindre qu'ils ne trou- « vent des imbéciles que leurs sophismes enlacent ? *Comment* « *surtout leurs enfants repousseront-ils des préjugés présentés* « *par des mains si chères ?* Et cela seul ne suffirait-il pas pour « entretenir dans l'état un schisme constant ? » (4)...

Dans sa 5e lettre (5) il fait bonne justice de l'exégèse romaine qui tord les textes à plaisir pour fonder son intolérance. Quand les philosophes s'emparent de ces textes pour crier au christianisme persécuteur, ils partent de l'idée *a priori* que Rome est identique au christianisme, ce qu'il faudrait démontrer. Roustan passe en revue ces divers passages. J.-C. parlant de la paix et l'épée recommande justement aux disciples de ne pas se défendre (6). Regarder l'hérétique comme un païen ce n'est pas le brûler ou l'envoyer aux galères ; ne pas le saluer « est-ce loger chez lui des dragons pour y vivre à discrétion ? » (7). Quant aux « contrains les d'entrer », la niaiserie de l'interprétation cruelle saute aux yeux. Les pauvres ont-ils besoin de coups pour aller à un festin ? Le maître n'envoie qu'*un* serviteur pour brutaliser tout ce monde ; son insistance n'a pour but que de vaincre la timidité. Même si les paroles étaient douteuses, voyez la conduite

1. Le P. *Sixte de Murvaux : « Le miroir des esprits forts »* (an.), Bouillon 1771, 2 v. 12, p. 282. Un autre capucin, le P. *Romain Joly*, se frotte les mains à la pensée que les philosophes seront damnés. *Le phaëton moderne* s. l. n. d. 1772, 8°, 13 p.

2. Lond. 1768, pet. 12.

3. P. 34.

4. P. 32.

5. *Sommaire :* Les maux imputés au christianisme ne sont pas son ouvrage. Erreurs du papisme et surtout l'intolérance condamnées par l'évangile. Les incrédules affaiblissent et décrient leur cause en confondant l'un avec l'autre.

6. *Mat.* 10, 34 et 23.

7. P. 159. V. *Mat.* 18, 17.

de Jésus et de ses disciples. Retinrent-ils jamais un dissident par force ? Le Concile de Jérusalem n'excommunie personne. Il dit simplement : « Vous ferez bien de vous garder de toutes ces choses. Adieu » (1).

1. P. 163. *Actes* 15, 29.

CHAPITRE XI

Du « Système de la Nature » à la Révolution
1770 - 1789

I

Victoire de la philosophie

« Tu as vaincu, Galiléen », dit Julien mourant, d'après la légende. Vers 1775 il peut sembler aux philosophes que Julien est vengé. Quoique représentée par des « mécréants subalternes » (1) la philosophie triomphe dans l'opinion ; elle sera demain dans les lois, et, avec l'optimisme d'un âge qui ne sait pas le cœur humain, on espère qu'elle passera bientôt dans les mœurs.

Raynal dans son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Indes* (2), *d'Holbach* dans *le Bon sens du curé Meslier* et le *Système social* (3), *Clootz* dans *les Mystères du christianisme* (4), *Condorcet* dans son édition de *Pascal* (5) n'apportent pas une *idée* nouvelle et l'ouvrage antireligieux le moins caduc de cette période est *la Bible enfin expliquée* (6), qui rassemble les critiques dix fois remâchées du patriarche de Ferney.

1. Le mot est du P. *Lambert : « Requête des fidèles à NN. SS. les évêques de l'assemblée générale du clergé de France »*, 1780, 12.

2. Amst. 1770, 4 v. 8°.

3. *Bon sens*, Lond. 1772, 8° ; *Système social ib.* 1773, 3 v. 8°. L'auteur veut « établir une morale et une politique indépendantes de tout système religieux ». *Grimm* [73], X, 175.

4. « *approfondis radicalement et reconnus physiquement vrais* », Lond. 1775, 2 v. 8°.

5. 1776. Cet « anti-Pascal d'un homme très supérieur à Pascal » combla de joie l'auteur des Lettres anglaises. *Let. à d'Alembert* 4 janv. 1777. V. les lettres suivantes au même.

6. « *par plusieurs aumôniers de S. M. L. R. D. P.* » (sa Majesté le roi de Prusse) 1776, 8°. Les autres ouvrages polémiques notables de cette période sont *Mélanie*, de *Laharpe*, (1770) drame en vers contre les vœux religieux ; *les Incas*, de *Marmontel*, roman contre l'intolérance (1778) ; la *Morale universelle*, d'*Holbach* (1776) ; la *Certitude des preuves du mahométisme*, de *Clootz* (1780). L'audace politique grandit dans presque tous ces livres et fait leur principal intérêt. Le seul écrit digne des productions de l'âge précédent est l'œuvre sereine de *Buffon ; « les Epoques de la nature »* (1778).

Mais au moment où le parti philosophique ne produit plus d'œuvre digne de vivre, il règne en maître à l'*Académie* qui goûte les douceurs de la popularité.

Jusqu'en 1763 la noble compagnie se voyait partagée entre les philosophes et les dévots. A partir de l'élection de *Marmontel* les premiers l'emportent. Le secrétaire perpétuel, *Duclos*, leur est acquis. Ce n'est pas que l'autorité abdique. En 1767 de Beaumont affiche à la porte du Louvre son mandement contre « Bélisaire » dont le chapitre 15 avait été lu à l'Académie. Duclos écrit au bas, si l'on veut croire Grimm (1) : « *Défenses sont faites de faire ici ses ordures* ». En 1770 le roi interdit l'impression du discours prononcé par *Thomas* à la réception de *Loménie de Brienne* et défend à la compagnie de rien laisser prononcer ou publier en son nom qui n'ait été examiné (2). On avait vu dans le discours une allusion au chancelier Séguier, assimilé aux « calomniateurs » et aux « tyrans ». En 1771 les philosophes font élire *Gaillard*, le prince *de Beauvau*, l'abbé *Arnaud*, couronnent l' « Eloge de Fénelon » de *Laharpe*. En 1772 c'est l'élection de *Delille* et *Suard* que Louis XV, conseillé par Richelieu, refuse de ratifier, puis ajourne en se dédisant à demi (3). C'est la nomination de *d'Alembert* au secrétariat perpétuel, charge où il apporte sa passion concentrée et sa haine des « f... prêtres ». Sept évêques n'empêchent pas « le sanctuaire des lettres » d'être « devenu le repaire de l'incrédulité », pour employer le style de *Lefranc* (4).

De 1776 à 1778, l'Académie est en disgrâce pour avoir admis Laharpe ; on la menace de suppression, mais elle n'en bataille pas moins pour obtenir le service funèbre dû à l'académicien Voltaire qui avait librement recueilli les ovations de tout Paris.

L'Eglise n'abandonne pas non plus la lutte.

En 1770 elle se sent encouragée par la disgrâce de *Choiseul*, par l'influence toute puissante que *Richelieu*, sourdement hostile aux philosophes, prend sur l'esprit du roi. L'Assemblée du Clergé obtient que l'*Encyclopédie* soit déposée à la Bastille (5). Le roi promet à l'Assemblée de 1772 qu'il « renouvellera ses ordres les plus précis pour empêcher l'impression et le débit des mauvais livres » (6). C'est de l'eau bénite de cour. Aussi l'Assemblée de

1. T. VIII, 33.
2. V. *Collé* : Journal [72], III, 268 sq. *Brunel* : « *Les philosophes et l'Académie* », Paris 1884, 8°, p. 201.
3. *Collé*, III, 349 sq. 355. *Grimm* X, 19.
4. *Brunel*, o. c. 284.
5. C'est ce qui décida *Lebreton*, le libraire, à corriger les articles des derniers volumes et à détruire les manuscrits sans prévenir *Diderot*. V. *Bachaumont*, éd. Jacob p. 396.
6. *Précis des Procès-verbaux des assemblées*, P. J. [5], 685 sq.

1775 porte-t-elle *en corps* à Versailles des remontrances plus pressantes. Sa Majesté répond : « Il y a déjà un grand nombre de « lois sur la librairie et je ne crois pas que le meilleur moyen « d'en assurer l'exécution soit de les multiplier ; cependant je « vais faire examiner s'il est possible d'en ajouter de nou- « velles » (1). Les prélats malcontents protestent que le mal est à son comble, les remèdes ne sauraient être trop prompts ni trop multipliés ; et incontinent ils proposent :

1° — d'obliger les auteurs à signer leurs ouvrages,
2° — de proscrire les permissions tacites,
3° — de rendre les censeurs responsables de ce qui est contraire à la religion, même dans les livres qui lui sont étrangers (2),
4° — d'éloigner par des visites exactes les productions impies de l'étranger (3).

Le roi cède, sauf sur les permissions tacites qui sont indispensables.

L'assemblée publie, comme elle l'avait fait dix ans auparavant, un *Avertissement sur les avantages de la religion et les effets pernicieux de l'incrédulité* (4). Elle condamne plusieurs ouvrages (5), gratifie de 6.000 livres l'abbé *Gourcy* qui travaillait à l'édition des anciens apologistes (6), et, — mesure nouvelle, — forme le projet d'une *Société de gens de lettres pour la défense de la foi.* Sept écrivains en devaient être le noyau : Bergier, Pey, Gérard, Guenet, Duvoisin, Martin, Floris, mais leur activité ne fut pas, que nous sachions, concertée.

L'Université de Paris met au concours le sujet suivant : « *non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia* » (7). La fête du triomphe de la foi, en 1773, et le *jubilé*

1. *Ib.* P. J. 714.

2. Ce principe fit le fond d'un projet d'édit dressé par les assemblées de 1780 et 1782. C'est ce que les prélats appelaient : « rétablir l'ordre sans... frapper le champ des beaux arts d'une odieuse stérilité ». *Procès-verbal de l'assemblée de 1785,* Paris Desprez 1789 fol. p. 150.

3. *Procès-verbaux* [4] t. VIII, 2228.

4. *Précis,* P. J. 715.

5. Le christianisme dévoilé, — l'Antiquité dévoilée, — le Sermon des 50, — l'Examen important, — Thrasybule et Leucippe, — le Système de la nature, — le Système social, — les Questions sur l'Encyclopédie, — de l'Homme, — l'Histoire critique de la vie de J.-C., — le Bon sens, — l'Histoire des 2 Indes etc...

6. V. *Bibliogr.* 1780 et 1786. *J. hist.* de *Feller* [43], janv. 1781, *De Gourcy,* vicaire général de Bordeaux et membre de l'Académie de Nancy, fut un polygraphe estimé.

7. *Bachaumont,* c. p. *Bernard,* [22], 470. En 1772 l'abbé *Boulogne* remportait un prix de l'Académie de Montauban sur ce sujet : « Il n'y a point de meilleur garant de la probité que la religion ».

de 1774 montrent que la masse est encore solidement pratiquante. Les officiers des présidiaux d'Auch et de Nimes, qui prétendaient — surtout les jeunes — ne recevoir la bénédiction pontificale qu'en s'inclinant, ont reçu l'ordre de s'agenouiller (1). On brûle encore du papier. L'*Histoire philosophique* de *Raynal* ayant eu grand succès (2), un tardif arrêt du Conseil (19 décembre 1779) en défendit l'introduction en France. En 1781, le Parlement, sur les conclusions de *Séguier*, la condamna au feu et décréta l'auteur. En 1785, l'archevêque de Narbonne demanda au roi, au nom de l'assemblée du Clergé, que le *Voltaire* de *Kehl* fût interdit en France. L'assemblée « ne délibérerait pas sans une sorte de peine « sur le don gratuit avant d'être rassurée sur cet objet impor- « tant » (3). Elle désirait qu'à la troisième contravention les auteurs de mauvais livres fussent « enfermés et détenus *pour tou-* « *jours* dans un château ou maison de force et ce sans aucune « espérance d'élargissement même dans les temps d'amnistie « générale » (4). En 1787, c'est la protestation contre l'*Edit de Tolérance* (5).

L'Eglise grièvement blessée

L'Eglise est cependant grièvement blessée.

La suppression des *Jésuites* l'a privée d'un grand nombre de défenseurs. Educateurs et prédicateurs se dispersent. Les PP. Le Chapelain, Geoffroy, Griffet, Papillon du Rivet descendent de chaire ; ils ne seront pas remplacés. L'*Oratoire* a été décimé par la persécution ultramontaine. Les congrégations cultivées diminuent et l'esprit moderne y pénètre. En 1765 plusieurs *bénédictins* de St-Germain-des-Prés adressaient au roi une requête scandaleuse où ils se plaignaient « d'être astreints à des pratiques « minutieuses, à des formules puériles, à une règle gênante et « *qui n'est d'aucune utilité à l'Etat.* Ils demandent à n'être plus « tondus, à faire gras, à porter l'habit court, à ne plus aller à « matines à minuit, etc... en un mot à être comme séculiers. Ils

1. « puisque S. M. elle-même ne fait pas difficulté de recevoir à genoux la bénédiction épiscopale de quelque habillement que soit revêtu le prélat qui la donne ». Abbé *de Broglie : « Rapport de l'Agence contenant les principales affaires du Clergé »* de 1760 à 1765. Paris Desprez 1773, gr. 4°. p. XXXI.

2. *Laharpe* dit qu'en 1774 on en avait fait en Europe plus de 40 contrefaçons. V. *Dezobry :* Dict. hist., art. *Raynal.* Cet ouvrage était, comme le « Système de la nature », un fruit de la collaboration holbachique.

3. P. V. de l'assemblée de 1785-86, [3] p. 73.

4. *Ib.* 191. Le bon *Louis XVI* interdit l'édition de Kehl mais refusa de renforcer la Censure. « Je me suis fait représenter, dit-il, les règlements sur cette matière et j'ai reconnu qu'ils sont suffisants pour empêcher les abus ». 477.

5. V. ces remontrances dans le *Journal ecclésiastique* de *Barruel,* [55] sept. 1788 p. 76 et oct. 187.

« prétendent la réunion des petites maisons en grandes *et se* « *regardent dès lors comme plus en état d'être utiles au pu-* « *blic* » (1).

Les prédicateurs parisiens cèdent aux conseils des philosophes, non par irréligion mais pour se faire tout à tous et garder l'oreille des gens du monde. « Prêcher la dévotion plus que la vertu, « écrit l'abbé *Trublet*, ce serait méconnaître l'objet propre et « essentiel du sermon » (2).

Aussi voit-on disparaître des sermons parisiens les développements de pure piété et les considérations dogmatiques, surtout celles touchant la grâce, qui s'imposaient au temps des luttes héroïques autour de la Constitution. L'abbé *Beauvais*, le futur député aux Etats Généraux, se proportionne à la faiblesse des grands (3). Le carme *Elisée* mérite l'approbation de Grimm (4) et de Diderot. L'abbé *Torné* (5) se préoccupe de la misère du peuple, du mauvais état des prisons et des hôpitaux, il critique le haut clergé, prêche l'amour de l'agriculture, la tolérance et la paix. On le retrouvera dans la Législative, votant la suppression des corporations religieuses et renonçant au costume ecclésiastique. En 1767 et 1769, les abbés *Bassinet* et *Le Cousturier*, prononçant devant l'Académie le panégyrique de St Louis, avaient déploré les Croisades (6).

A partir de 1774 quelques stations d'avent et de carême ne sont pas remplies, probablement faute de bons prédicateurs, car le public continue d'aller au sermon comme à un exercice littéraire (7).

1. *Bachaumont :* [70], 1 juil. 1765 (c. p. *Bernard* o. c. 368). « Dans le même « temps des désordres éclataient dans plusieurs maisons. Là on abolissait sans « formalité l'usage du maigre... Ailleurs des repas, des fêtes, des concerts... La « même année que la requête [des bénédictins] des divisions scandaleuses écla- « tèrent entre les *capucins* à Paris. C'est à cette époque que l'on peut rapporter « les longues querelles qui déchirèrent la *congrégation de St-Maur* et qui privè- « rent l'Eglise et l'Etat des secours qu'elle avait si souvent fournis à l'une et « à l'autre ». *Picot : « Mémoires pour servir à l'hist. eccl. pendant le* XVIIIe *siècle* » 2e éd. Paris Leclère 1815, 2 v. 8°, p. 478.

2. *Panégyriques des saints* 2e éd. 1764. Réfl. sur l'éloquence XL, c. p. *Bernard* 386.

3. Serm. sur la Parole de Dieu. *Sermons*, Paris 1806, 4 v. 12 et *Migne*, Orateurs sacrés t. 71. L'auteur (1731-90) fut évêque de Senez (Basses-Alpes). Il prêcha courageusement devant Louis XV en faveur du peuple misérable.

4. *Corresp.* t. VII, 92, c. p. *Bernard* 406. J. Fr. *Copel*, dit le *P. Elisée* (1728-83) professeur chez les carmes de Besançon, prêcha 26 ans à la cour et à la ville. *Œuvres oratoires* Paris 1784-86, 4 v. 12 et *Migne* t. 59.

5. *Sermons*, Paris 1765, 3 v. 12. *Migne* [10] t. 64. *Torné* (1727-97) ancien frère de la doctrine chrétienne, devint évêque constitutionnel du Cher et se maria.

6. V. *Brunel* [83], 187 sq. Le 25 août l'Académie assistait en corps dans la chapelle du Louvre à une messe en l'honneur de *St Louis* et à un *Eloge* prononcé par un prédicateur de son choix.

7. V. de curieuses citations à ce sujet dans *Bernard* 472.

L'éloquence chrétienne se fait de plus en plus moderne avec l'abbé *de Boismont*, qui loue la philosophie d'avoir contribué à « purger la terre de la superstition et du fanatisme, à éteindre le « feu des bûchers, à ridiculiser ces vaines disputes qui déshono- « rent l'éternelle vérité » (1) ; — avec *Fauchet* (2) le vainqueur de la Bastille, *Boulogne, Maury*, qui donna de l'esprit à Louis XVI. Comme il prêchait le carême à la cour en 1781, le roi aurait dit, d'après Grimm (3) : « Si M. le prédicateur avait parlé de religion, il aurait parlé de tout ».

Ces prêtres au ton laïque maintiendront la religion à travers l'orage révolutionnaire. Leur église les accuse d'infidélité (4), pour des raisons peut-être plus politiques que religieuses. Ils voulaient que le christianisme ne perdît pas toute action sur la société. Le pieux *Caraccioli* partageait leur modération quand il faisait dire au pape Clément XIV : « Malgré les affreuses conséquences de la « nouvelle philosophie, *je suis d'avis qu'on ne doit point irriter* « *ceux qui la professent*. Il y a des inconvaincus qui méritent de « la commisération, parce qu'enfin la foi est un don de Dieu. « J.-C. qui tonnait contre les pharisiens ne dit rien aux sadu- « céens » (5).

Au reste la morgue d'autrefois est rare. Blasés sur les horreurs et les blasphèmes, débordés par les productions impies, les apologistes s'affligent, n'injurient plus ; et quand un attardé dit des philosophes que « assis dans la chaire de pestilence ils y débitent

1. Discours pour une assemblée de charité. *Migne* [10] t. 65, col. 760, c. p. *Bernard* 476. *Grimm* était fort content t. XIII, 153. *Thyrel de Boismont*, ancien vicaire général d'Amiens, prédicateur ordinaire du roi a laissé des *Oraisons funèbres* de Louis XV, de la reine, du dauphin, de Marie-Thérèse et des *Sermons*, Paris 1805, 8°.

2. *Discours sur les mœurs rurales*, Paris 1788 ; *Migne* t. 66.

3. *Corresp.* t. XII, 497.

4. L'abbé *Bernard* les défend contre ce reproche, dans l'ouvrage que nous avons souvent cité. V. p. 397, 400 sq. A côté d'eux, des prédicateurs comme *Lanfant, Beauregard, Asselin*, faisaient entendre une note nettement religieuse. *Ib.* 492 sq.

5. *Lettres intéressantes du pape Clément XIV (Ganganelli) tr. de l'italien et du latin* (an.) Paris 1775, 12 ; let. 21 p. 107. Le succès de ces « *Clémentines* » fut grand. La tolérance de l'auteur et son ton « franciscain » eurent le don d'exaspérer quelques apologistes partisans de la manière forte. Le P. Ch. L. *Richard* s'indigne parce qu'il se moque des moines, des indulgences, des dévotions extérieures. *Préservatif à toutes les personnes qui ont les Lettres faussement attribuées au pape Clément XIV*. Deux Ponts 1776, 12. Le jésuite *Bonnaud* l'appelle « un colonel au service de tous les partis, parti philosophiste, parti janséniste, parti économiste ». *Le Tartuffe épistolaire démasqué*, Liège 1777, 8° p. 181. V. *Laharpe :* Corresp. lit. t. I, 305, 349. Pour l'attribution, V. *Lettre du Frère François cuisinier du pape Ganganelli sur les lettres de ce pontife...* Luques et Paris 1776, 12 ; et *Caraccioli : « Remercîments à l'auteur de l'Année littéraire de la part de l'éditeur des lettres du pape Ganganelli »*. La Haye et Paris 1777, 12.

la morale de Lucifer » (1), ses paroles rendent le son d'un autre âge.

Décadence du clergé

Les meilleurs sont découragés par la diminution du clergé, sa décadence morale et intellectuelle. « Un respectable prélat disait, « il y a quelques années : depuis six ans que je suis évêque, j'ai « vu mourir 253 prêtres dans mon diocèse et je n'en ai pas or- « donné 100. Ainsi voilà pour le clergé de ce pays-là une dimi- « nution de trois cinquièmes pendant 6 ans » (2). Ceci est écrit en 1779. On sait comment à la veille de la Révolution, les couvents, pleins de biens, étaient vides d'hommes. Dans le gras Soissonnais, les 2.600 hectares de l'abbaye de *Longpont* nourrissaient le commendataire et 10 moines (3). C'est pour 9 religieux qu'on édifiait près d'Arles, à *Montmajour,* le palais dont nous contemplons les murailles interrompues.

Or ce clergé riche est avare. Il a repoussé malgré la misère du peuple l'impôt du 50e proposé par Paris-Duverney, l'impôt du 20e proposé par Machault. Quelques-uns de ses plus hauts dignitaires ont déshonoré le ministère par leurs mœurs. L'église de Tencin, de Dubois, de Rohan, est envahie, dit l'abbé *Barruel* (4), par des prêtres cupides et sans vocation, et le P. *Lambert,* dans une *Requête des fidèles à NN. SS. les évêques de l'assemblée générale du Clergé de France* (5), fait entendre à quelques prélats de dures vérités. « C'est leur faste, leur orgueil, *l'abus horrible qu'ils « font pour la plupart du patrimoine des pauvres,* leur ambition, « leur zèle aveugle et amer qui offrent aux déclamations irréli- « gieuses des libertins des prétextes trop plausibles et une ma- « tière trop abondante » (6). Ils ne résident pas, car « il leur « tarde de déposer un personnage auquel un reste de bienséance

1. *Lancelin : « Le triomphe de la religion »*, Paris 1785, 12, p. XXIX.

2. *Conférences ou discours contre les ennemis de notre sainte religion, par M. Beurier, prêtre eudiste,* Paris 1779, 8°.

3. Abbé *Corneaux : « Longpont et ses ruines »*, Soissons Fèvre-Darcy, 1879, 16, p. 78.

4. *Le patriote véridique ou discours sur les vraies causes de la révolution actuelle,* Paris 1789 8°. *Barruel* (1741-1820) ex-jésuite, fut professeur en Autriche après la dispersion de son ordre, puis aumônier honoraire de la princesse de Conti. Il rédigea seul et avec un grand courage le *Journal ecclésiastique,* de 1788 à 1792. Réfugié en Angleterre pendant la Terreur, il publia 2 livres sur la Révolution. Son principal ouvrage est *Les Helviennes ou Lettres provinciales philosophiques* Paris 1781, 12 et 1785-88, 5 v. 12, qui furent très appréciées. (V. *J. eccl.* [55] juil. 1788 p, 260).

5. An., s. l. n. d. 1780, 12. Bernard *Lambert* (1738-1813), dominicain janséniste, écrivit divers ouvrages apologétiques, dont un contre *Dupuis* (1796), fournit les matériaux de l' « Instruction pastorale » de *Montazet* (1776) et combattit sous la Révolution l'église constitutionnelle.

6. P. 49.

« les force mais qui coûte trop à leurs passions. *Il faut à leurs « goûts plus de liberté et c'est dans la capitale qu'ils la trouvent:* « ils se flattent de s'y cacher dans la foule et d'échapper par ce « moyen à la censure publique » (1). — « Toutes les places étant « fermées au solide mérite et les dignités de l'église envahies par « l'ambition et l'intrigue, le dépôt de la religion a bientôt dépéri « en des mains malhabiles ou infidèles » (2).

D'autant plus que l'éducation de la jeunesse cléricale est négligée.

Les querelles religieuses ont nui aux études et jeté le discrédit sur la théologie. Les jansénistes, qui étaient les plus fervents théologiens, ont été persécutés et quelques évêques ont interdit aux jeunes clercs la fréquentation des Universités suspectes. L'enseignement est donné dans les séminaires, à l'aide de manuels médiocres dont la *Bibliothèque ecclésiastique* (3) de *Guyon* est le type. Aussi les diplômes délivrés par les facultés diminuent-ils (4) et la préparation théologique des prédicateurs séculiers est-elle insuffisante.

Cette culture indigente, tout autant que l'influence du siècle et le long règne des jésuites, explique le *relâchement dogmatique* des défenseurs de la foi.

Le janséniste abbé *Rivière*, dit *Pelvert*, a signalé leur glissement vers le déisme, sous la poussée moliniste. Nous avons noté en plusieurs rencontres le curieux effort des jésuites pour s'adapter au siècle et rendre la religion plus humaine (5). Pelvert leur reproche d'accepter la distinction de la religion naturelle et de la révélée, la première répondant à ce fameux état de nature, fétiche des

1. P. 60.

2. P. 40. Ambition, goût des plaisirs, indiscipline font que « le corps de l'église gallicane se corrompt de plus en plus ; tout tombe en dissolution : *c'est un malade qui passe des agitations du délire à l'engourdissement de la léthargie* » p. 6. Cette église porte les deux germes de mort de la synagogue : l'impiété des saducéens, la présomption des pharisiens. Le mal était ancien. En 1766 un avocat, *Chiniac de la Bastide*, disait les tares des ecclésiastiques générales et effroyables. *Le miroir fidèle ou Entretiens d'Ariste et de Philindor... par M. le Chevalier de C. de la B.* Lond. et Paris 12. En 1762 un janséniste, l'abbé *Guidi*, écrivait aux prélats assemblés :

« Quels évêques, grand Dieu, que ceux que j'aperçois !
Hélas, sont-ils chrétiens ? L'est-on sans innocence,
L'est-on sans charité, sans foi, sans pénitence ?...
Vos trésors ne sont pas mes dons mais vos larcins...
Sous l'habit des pasteurs on reconnaît les loups ».

La Religion à l'assemblée du Clergé de France [de 1761] ; poème. En France 12, p. 2 et 3. Le poème fut brûlé. (V. *Grimm* V, 132).

3. « *par forme d'instructions dogmatiques et morales sur toute la religion* ». Paris 1771, 8 v. 12.

4. V. *Bernard* o. c. 371.

5. V. notamment *Berruyer*, p. 390.

philosophes, et suffisant au salut (1). Leur indulgence pour les rites chinois procédait de la même vue. Elle leur était suggérée non seulement par le besoin de s'adapter au monde pour le gagner, mais par l'élargissement intellectuel que leur valaient leur expérience missionnaire et le contact avec des peuples moraux quoique païens.

Pelvert proteste encore contre le passage insensible de certains dogmes durs au rang de simples opinions. La Sorbonne elle-même admet ce relâchement, et *Languet* archevêque de Sens s'oriente délibérément vers ce qu'on appellera cent ans plus tard « l'évolution des dogmes », en soutenant que lorsqu'une doctrine ne passe plus que pour une opinion dans l'esprit du plus grand nombre des docteurs et pasteurs de l'église, elle n'a plus réellement que l'autorité d'une opinion (2). Quatre apologistes jésuites : *Delamare, Floris, Paulian, Nonnotte* ont ainsi énervé les dogmes du péché originel et de la damnation des païens (3).

Ignorance des fidèles

L'affaiblissement des connaissances religieuses se fait également sentir chez les fidèles, car peu d'évêques ont eu le zèle de *Partz de Pressy,* évêque de Boulogne, qui poursuivit dans ses *Instructions pastorales* une réfutation d'ensemble de l'incrédulité (4). La jeunesse est particulièrement mal instruite. Ce fait et l'interruption de l'enseignement religieux pendant quelques années de la Révolution, expliquent l'étonnante ignorance de la génération de 1800 et la facilité avec laquelle les pauvretés intellectuelles du « Génie du christianisme » seront acceptées.

Guidi se plaint que les enfants reçoivent dans les collèges une

1. *Lettres d'un théologien à M*** sur la distinction de Religion naturelle et de Religion révélée et sur les opinions théologiques,* s. n. n. l. 1769, 4 let. in-12. 3e let. rééd. 1770 ; éd. compl. (6 let.) 1776,

2. P. 267.

3. *Lettres d'un théologien à M*** où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules* (an.) s. l. 1776, 8°. *Delamare* a écrit : *La foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison* 1762 ; *Floris : « Les droits de la vraie religion »* 1774 ; *Paulian : « Dictionnaire philosophothéologique »* 1774 ; *Nonnotte : « Dictionnaire philosophique de la religion »*, 1774. *Guidi* avait aussi reproché aux modernes d'imiter *Hardouin* et *Berruyer* « qui pour délivrer les incrédules de leurs difficultés sur les mystères de la religion ont fait main basse sur tous les mystères », (*Lettres à M. le Chevalier,* 1770, p. VI), et le censeur *Riballier* avait jugé à propos d'adoucir quelques-unes de ses expressions (*ib.* XXII). Parmi les ouvrages qu'atteint la critique de Guidi et de Pelvert, on peut citer l'*Esprit des apologistes de la religion chrétienne* (Bouillon 1776, 3 v. 16) du curé *Bardou,* qui atténue l'inspiration et sauve les païens en s'appuyant sur ce mot de J.-C. : si les juifs n'avaient point vu mes œuvres *ils ne seraient pas coupables,* t. II, 259.

4. *Instructions pastorales et dissertations théologiques sur l'accord de la foi et de la raison.* Boulogne 1786, 2 v. 4°. Ces instructions datées de 1767, 72, 74, 76, 86, défendent surtout les mystères contre *Bayle* et *Rousseau.*

éducation toute païenne (1), et le chanoine *Aymé*, d'Arras, propose « de faire employer aux jeunes personnes bien nées de l'un et de « l'autre sexe l'année qui précède immédiatement celle où ils « doivent entrer dans le monde à l'examen et à l'étude des fon- « dements de la foi » (2). Il leur offre lui-même un guide, mais il omet imprudemment les difficultés tirées de la chronologie, des contradictions et de l'immoralité de la Bible. La *marquise de Sillery*, ci-devant *comtesse de Genlis*, en propose un autre, fait pour le duc de Chartres « auquel il a été lu manuscrit sur la fin « de l'année 1786, quelques mois après sa première commu- « nion » (3).

Mais il faut aussi instruire le peuple, car « le souffle empesté « de la contagion frémit déjà autour de la cabane du pauvre et « des ateliers de l'artisan » (4). L'apparition d'une apologétique populaire prouve que ceci n'est plus rhétorique de mandement.

1. *Entretiens philosophiques sur la religion*, Paris 1769, 71 et 72, 3 v. 12.

2. *Les fondements de la foi mis à la portée de toutes sortes de personnes:* Paris 1775, 2 v. 12. On voit se multiplier ces manuels pour la jeunesse. V. *Phangouse : « L'incrédule convaincu »*, Paris 1782, 12 ; *Fuschs : « Méthode abrégée d'étudier la religion par principes et d'en démontrer la vérité »*. Strasbourg 1783, 8°.

3. *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, Orléans 1787, 2 v. 16. Cet ouvrage se distingue par une certaine connaissance du cœur humain, assez rare chez les apologistes masculins, et qui engage la marquise à citer de préférence les prédicateurs. Après *Bourdaloue* et *Massillon*, ses auteurs de chevet sont *Gauchat* et *Guénée*. Ce livre de la romancière pédagogue fit naturellement du bruit : elle était gouvernante des enfants d'Orléans depuis 1770.

« Des titans, fléaux de la terre
Osaient aussi du ciel braver les habitans.
Jupiter n'a point fait entendre son tonnerre :
Minerve seule a détruit ces géants ».

Ainsi s'exprime *Sabatier de Cavaillon* dans le *Journal encyclopédique*, [66] mai 1788 p. 466. *Grimm* n'est pas content que la marquise ait attaqué les philosophes « avec des armes qui jusqu'alors n'avaient été employées que par la vanité des sages de ce monde ». De ce que les philosophes sont ridicules, la religion n'en est pas plus vraie (t. 14, p. 49). *Bachaumont* est très amusé : « ce n'est pas seulement une capucinade, comme on l'avait imaginé, mais un écrit « polémique où le théologien femelle expose et réfute les principes des préten- « dus philosophes modernes, non sans en avancer lui-même quelquefois de « susceptibles de censure : mais avec son sexe les Docteurs ne regardent pas de « si près... *On assure que M. le marquis de Condorcet, un de ceux qu'elle atta- « que le plus, aussi petit, aussi pusillanime, aussi irascible que son maître « d'Alembert, est très sensible aux déclamations de la marquise* »... 18 mai 1787.

4. *De la Luzerne : « Instruction pastorale de Mgr l'évêque de Langres sur l'excellence de la religion »*, Paris 1786, 12. « On a la douleur d'entendre des « personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, afficher hautement « l'oubli, la lassitude des principes et ce funeste délire de la pensée... Mille « voix osent faire retentir à toutes les oreilles que les peuples seront bientôt « affranchis de l'enseignement sacerdotal et que, battue de tous côtés par la « tempête, l'Eglise ne saurait échapper au naufrage ». *Archev. d'Arles*, P. V. de l'assemblée du Clergé de 1785-86, [3] p. 148 sq.

La nouvelle philosophie à vau l'eau, dialogue niais mais amusant, met en présence le philosophe *Toupet,* sombre scélérat dont la doctrine conduit droit au crime, M. *Bonsens,* bourgeois de Paris et *Jérôme,* batelier du Gros Caillou, à l'époque où Louis XVI vient de choisir Miromesnil et Turgot. Jérôme veut aller à la Muette acclamer le roi. Toupet l'en dissuade et bafoue le respect monarchique, l'existence de Dieu et la Création. Bonsens discute avec lui ; Toupet quitte la place, mais les deux autres le retrouvent sur le passage du roi, blême d'émotion, converti au royalisme, peu après à la religion : « La présence du roi... m'a causé... une sen- « sation universelle... *M. Bonsens :* — Mais que sera-ce donc, « Monsieur, si jamais vous venez à reconnaître un être suprême « puisque la présence du roi qui est son image produit sur vous « un effet aussi surprenant. *Toupet :* — Ah ! monsieur, je l'avoue, « il est un Dieu, une religion, un roi. *Jérôme :* — Queux chan- « gements ! » (1).

Depuis que les ouvrages philosophiques sapent ouvertement le despotisme politique en même temps que la religion, beaucoup d'apologies joignent ainsi la défense du trône à celle de l'autel (2).

L'abbé *Beurier,* prêtre eudiste, offre un recueil de conférences apologétiques familières à « MM. les curés qui voudront dans « leurs prônes instruire leurs paroissiens sur la foi ».

« J'en appelle à l'expérience, dit-il ; combien ne trouve-t-on pas dans les « provinces les plus éloignées de la capitale, dans de petites villes et jusque « dans le fond des campagnes, d'incrédules qui plaisantent froidement sur « les plus terribles vérités de notre religion, qui disent que l'enfer n'est « qu'un épouvantail de l'invention des prêtres ? Combien n'entend-on pas « d'artisans dans leurs ateliers et de paysans dans leurs villages, traiter de « momeries ce que nous avons de plus respectable dans nos mystères. Il est « vrai que ce n'est pas, grâces à Dieu, le plus grand nombre qui en est là. « Mais faut-il attendre que le mal soit irrémédiable pour y apporter le « remède ? » (3).

On objectera que le peuple ne s'intéresse pas à la métaphysique. Beurier répond avec justesse que rien ne passionne les hommes comme les questions métaphysiques. Les conférences apologéti-

1. *La nouvelle philosophie...* p. 24.

2. *Jérôme :* — « Mais quand un roi est méchant aussi, ça doit faire ben du « mal à la société. — M. *Bonsens :* Oh, *c'est un malheur que nous n'avons ja-* « *mais connu,* car depuis près de 1300 ans que la monarchie française est éta- « blie, nous ne pouvons pas dire absolument que nous ayons eu un seul mauvais « roi et surtout depuis que la branche des Bourbons est montée sur le trône ».

3. *Conférences ou discours contre les ennemis de notre sainte religion,* Paris 1779, 8°, p. X. *Beurier,* né à Vannes en 1715 mort en 1782, est une des figures les plus sympathiques du clergé du temps. D'une piété fervente, il dirigea quelque temps le séminaire de Rennes, puis fit des missions en Bretagne, en Normandie, en Beauce et à Paris. *Sermons* 1784, 2 v. 8° et *Migne* [10] t. 66.

ques ont toujours du succès et « six évêques ont eu la joie de voir « que dans leurs cathédrales où les jours sur semaine il y avait « à peine au service 60 auditeurs, il s'y en trouvait plus de 800 « dès qu'on commençait à traiter ces sortes de matières » (1).

Mais l'apologétique de Beurier est la plus usée et montre bien, chez un prêtre zélé, l'affaiblissement de la culture.

II

Les derniers défenseurs de la foi. Attardés et précurseurs

1. — Les Attardés

Regain de la critique dans l'Eglise

Est-ce le sentiment de cette décadence des sciences religieuses, un effet de la renaissance qui se dessine à l'étranger, ou plus simplement la nécessité de répondre aux attaques voltairiennes presque toutes fondées sur le sens des textes, — on voit paraître à ce moment plusieurs ouvrages de critique ; mais hélas, le nom même de leurs auteurs n'a point laissé de trace dans l'histoire de la philologie sacrée. Au pays de *Simon* et d'*Astruc* les prêtres n'ont aucun sens de la recherche scientifique.

Au moment où *Kennicott* et *Rossi* (2) élèvent leurs monuments philologiques, où *Ernesti* (3) et *Semler* (4), donnant la main à Simon par-dessus tout un siècle, fondent définitivement l'exégèse grammaticale et historique, en France on réimprime les *Disquisitiones biblicæ* de *Frassen* (5).

1. P. XII.

2. *Kennicott*, d'Oxford, publie en 1776 et 1780 son *Vetus Testamentum hebraicum cum variis lectionibus*. Ox. 2 fol. Il contient les variantes des mss hébreux, chaldaïques, samaritains. *De Rossi*, de Parme, collationna 1700 manuscrits et donna le résultat de son travail dans *Variæ lectiones V. T.*, Parme 4 v. 1784-88.

3. *Ernesti*, professeur de théologie et de littérature ancienne à Leipzig, avait fait paraître en 1761 (3e éd. 1770) son *Institutio interpretis N. T.*, où il récuse l'autorité de l'Eglise, le sentiment propre, l'imagination allégorisante, les systèmes philosophiques, et formule la règle appliquée par Simon : « *Una eademque ratio interpretandi communis est omnibus libris* ».

4. *Semler*, professeur de théologie à Halle, est le père de la critique théologique moderne. Dans son *Traité sur le libre usage du canon*, 4 v. 1771-75, il enseignait que la Bible n'est pas la norme de la foi mais le catalogue des livres officiellement désignés pour être lus dans l'Eglise. Son autorité est conventionnelle. Est inspiré tout ce qui édifie le lecteur. La Bible contient la vérité religieuse ; elle ne l'est pas elle-même. Il donna une édition critique des livres symboliques de l'Eglise luthérienne. V. *Apparatus ad libros symbolicos ecclesiæ lutheranæ*. Halle 1775.

5. En 1781. Elles dataient de 1682. L'abbé *de Villefroy*, professeur d'hébreu au Collège royal, avait en 1751 annoncé une société de savants hébraïsants qui devaient réfuter la fausse exégèse, mais nous ne voyons pas que ce projet ait été exécuté. (V. *Gauchat :* Let. crit. t. 8, p. IX).

Un vicaire général de Vienne en Dauphiné, *Du Contant de la Molette,* entreprend de rendre aux ecclésiastiques le goût de l'étude des langues.

Son *Essai sur l'Ecriture sainte, ou tableau historique des avantages que l'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints* (1) est un appel : cultiver la philologie et l'exégèse c'est s'armer contre l'hérésie et l'incrédulité. — Puis vient un programme, la *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture sainte* (2) ; — enfin des applications de la méthode à divers livres de l'A. T. (3). Mais du Contant ne croit pas à la formation graduelle des textes et par amalgame de sources. La position de tous les problèmes en est faussée.

Le même *a priori* annule l'effort très consciencieux de l'abbé *du Voisin* (4) qui repousse l'hypothèse d'Astruc (5) et fonde la vérité des faits évangéliques sur le raisonnement suivant : s'ils ont été acceptés, c'est qu'il y avait des églises, et s'il y avait des églises, elles étaient fondées sur la foi aux miracles, car jamais les peuples ne se seraient attachés à un crucifié (6).

Un fou, *Guérin du Rocher,* ancien jésuite, reprend la thèse de *Huet* en l'aggravant : les peuples anciens ont emprunté à la Bible non seulement leur mythologie mais leur histoire. Guérin voulait le démontrer en 10 ou 12 volumes, des Assyriens, des Babyloniens,

1. Paris 1775, 12.
2. *Ib.* 1777, 2 v. 12.
3. *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs avec des réponses aux difficultés des incrédules* (Voltaire), 1777, 3 v. 12. *L'Exode expliqué* 1780, 3 v. 12. *Les Psaumes* 1781. *Le Lévitique* 1785.
4. *Duvoisin* (1744-1813) professeur de Sorbonne, censeur royal, grand vicaire de Laon, fut déporté en septembre 1792. Rentré en France en 1801, il fut nommé évêque de Nantes et attaché au pape pendant son séjour à Fontainebleau. Outre ses défenses de l'Ecriture, il a publié un *Essai polémique sur la religion naturelle,* Paris 1780, 12 ; *De vera religione,* 2 v. 12 id., qu'on retrouve dans sa *Démonstration évangélique,* Brunswick 1800 et Paris 1802 et 1805 ; *Migne,* Dém. év. t. 13. *Duvoisin* est un des représentants les moins indignes de l'apologétique classique.
5. *L'autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules* Paris 1778, 12. (Surtout contre *Voltaire*).
6. *L'autorité des livres du N. T., contre les incrédules* Paris 1775, 12 (réfutation de *Burigny*). V. *J. hist.* [43] oct. 1775, p. 488, 490. Un livre analogue de l'abbé *Clémence* développe les mêmes idées : *L'authenticité des livres tant du Nouveau que de l'Ancien Testament démontrée, ou Réfutation de la Bible enfin expliquée,* Paris 1782, 8° ; rééd. 1826. *Muyart de Vouglans* limite avec netteté le débat : nos évangiles ont-ils été fabriqués après coup, par d'autres que les auteurs nommés ? mais il n'apporte rien de nouveau : *Preuves de l'authenticité de nos évangiles contre les assertions de certains critiques modernes.* Liège et Paris 1785, 12. L'auteur fut avocat au Parlement de Paris, puis membre du Parlement Maupeou. Il a aussi écrit : *Motifs de ma foi en J.-C., ou Points fondamentaux de la religion chrétienne discutés suivant les principes de l'ordre judiciaire.* Paris 1776, 12.

des Lydiens, des Mèdes, des Perses et des Grecs. Il n'a publié que 3 tomes sur les Egyptiens (1). Il se flatte de procéder plus scientifiquement que l'évêque d'Avranches. En fait il s'appuie comme lui sur des analogies de mots et des rapprochements arbitraires de faits. Les 330 rois d'Egypte sont les 3 fils de Noé car on obtient 330 en multipliant 3 par 10 et par cent.

Cette fantaisie ne passa pas aussi facilement que celle de Huet. Non seulement Laharpe et Voltaire, mais l'orientaliste de Guignes, Anquetil, Duvoisin crièrent haro (2).

Le moins mauvais des critiques de cette période est le digne *Bullet*, professeur de théologie, puis doyen de l'Université de Besançon et correspondant de l'Académie des Inscriptions (3), qui publia 3 volumes de *Réponses critiques à plusieurs difficultés proposées par les nouveaux incrédules sur divers endroits des livres saints*. L'abbé *Moïse*, professeur au collège de Dôle, y ajouta un 4e tome (4).

Bullet est un érudit, ce n'est pas un savant.

Il vise « cet habile homme qui sans savoir d'hébreu a enfin expliqué la Bible » (5). Cet homme ne veut y voir qu'un livre comme les autres. Qu'il ne soit pas alors plus exigeant pour lui que pour les autres. Bullet ne comprend pas que l'indulgence est moins aisément accordée aux défauts d'un livre divin. — Il abandonne la Vulgate, réduit des incrédules. La polémique voltairienne aura eu cet avantage de contraindre l'Eglise à remonter aux originaux de ses livres sacrés. Car la voici cruellement punie d'avoir substitué aux textes une fautive traduction. Les Bullet ne peuvent recourir aux sources pour rectifier les contresens de *St-Jérôme* sans blesser l'Eglise qui les a authentiqués. On ne sait pas ou l'on sait mal l'hébreu et le grec dont elle n'a jamais encouragé l'étude. Où sont maintenant les hommes capables de contrôler d'indigestes

1. *Histoire véritable des temps fabuleux*, Paris 1776-77, 3 v. 8°.

2. V. *J. hist.* 15 oct. 1777, 15 août 1780, 1 déc. 1790 ; — *J. de polit. et de lit.* 25 mai 1777 ; — *J. sav.* juin 1779 ; — *Bibl. du nord* juin 1778. Deux auteurs défendirent *Guérin* âprement. L'abbé *Bonnaud*, dans une *Lettre à M. de La Harpe, folliculaire des philosophistes*, Amst. 1777. 12, où il appelle le journal de Laharpe un « opuscule menstruel », et dans *Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir* (an.) La Haye 1786, 8°, simple abrégé de l'ouvrage de *Guérin*. L'abbé *Chapelle*, dans *l'Histoire véritable des temps fabuleux confirmée par les critiques qu'on en a faites*. Liège et Paris 1779, 8°.

3. *Bullet* (1699-1775) avait déjà écrit une *Histoire de l'établissement du christianisme* 1764, et *L'existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature* 1768 et 1773, où il développe cette idée que l'être organisé étant un *cycle* ne peut être réalisé par des jets successifs d'atomes.

4. Les 4 volumes parurent successivement à Paris in-12, en 1773, 74, 75, 83. L'abbé *Moïse* devint évêque constitutionnel du Jura en 1791.

5. I, 76.

discussions philologiques ? Aucun des philosophes ne le peut, moins encore le grand public où ils exercent leurs ravages.

Bullet est plus heureux quand il reproche à « la Bible expliquée » un littéralisme imbécile. Et de fait, quand *Voltaire* prend à la lettre des mots tels que « celui qui croit en moi ne mourra jamais » (1), déclare qu'il faut être fou pour semer sur des pierres ou des épines et qu'on ne peut tirer instruction d'une action folle (2), reproche à J.-C. d'injurier les pharisiens *parce qu'*ils détestent les crimes de leurs ancêtres et bâtissent des tombeaux aux prophètes (3), — Voltaire serait bien ignare s'il ne jouait l'idiot à bon escient.

Mais la critique de nos érudits n'est pas sûre. Ils adoptent la leçon des manuscrits la plus satisfaisante pour l'idée, sans rechercher si elle est philologiquement préférable (4). Et la plus satisfaisante est pour eux la plus propre à esquiver l'objection de l'incrédule, celle qui rehausse le plus les choses et les gens de la Bible, sans aucun souci de l'histoire (5). Ils ont ainsi le tort de suivre l'adversaire sur le terrain rationaliste. Quand ils justifient Dieu, par exemple, de punir les pères sur les enfants, ils acceptent le principe de la morale moderne que chacun ne doit être puni que pour ses fautes.

Leur tentative montre, en somme, que l'apologétique par l'exégèse était mal adaptée au temps. Dans l'universelle ignorance des langues, la plus mince plaisanterie prévaut sur une « réponse critique ». Il fallait désormais toucher le cœur pour dissiper sur les lèvres le sourire de l'ironie, — ou faire l'éducation du public par des savants d'une autre trempe. La critique historique seule renverra dos à dos rationalisme et autorité.

Apologies particulières. La défense de la Genèse

Cette ignorance des méthodes scientifiques s'étale aussi dans la réfutation de *Buffon*, que la publication des *Epoques de la nature*

1. *Jean* 11, 26 ; *Bullet* II.
2. Dans la parabole du Semeur.
3. Mat. 23, 29. Jésus « leur fait sentir qu'en déplorant un moindre crime ils vont en consommer un plus grand ». Abbé *Moïse* IV, 197.
4. V. I, c. 9.
5. « *Lorsqu'un terme a 2 acceptions, on peut, on doit même lui donner celle qui est la plus convenable* ». I, 455. — T. IV, *11e question*, on donne un sens favorable à un texte *incomplet* dont les 70 et la Vulgate ont donné une interprétation inadmissible. V. *Segond* et *Crampon* 1 Sam. 13, 1. — *13e question :* comme il n'est pas croyable qu'un mur ait écrasé 27.000 hommes (3 Rois 20, 30) on remplace *mur* par *fureur :* « on tomba avec fureur sur les 27.000 hommes ». — *16e question :* les jeunes garçons dévorés par des ours pour avoir insulté *Elisée* deviennent des « gens du petit peuple » simplement « blessés » par les ours. V. surtout dans la 22e *question* le remaniement fantaisiste de *Luc* 11, 47 sq.

en 1778 a tout à coup ranimée (1). En effet, les apologistes ne se lassent pas des corps à corps avec tel ou tel philosophe, avec d'Holbach (2), Helvétius, Montesquieu même (3) ou Bayle (4). *Hervieux*, l'abbé *Reynaud* s'en prennent à *Delisle de Sales* (5) ; le P. *Richard*, *Barruel* à *Robinet*, l'abbé *Camuset* à *Clootz*. Ils méritent l'oubli où sont tombés leurs adversaires.

Toutes les réfutations de Buffon sont viciées par la préoccupation de justifier Moïse.

Les *Lettres physiques et morales de* DELUC *sur les montagnes et sur l'histoire de la Terre et de l'homme* (6) renferment 136 lettres d'observations, 12 lettres de théorie. Les premières, recueil de faits patiemment rassemblés (7), offrent un grand exemple de recherche sincère et d'abnégation scientifique qui met l'ouvrage à cent coudées au-dessus des autres, écrits par des curés dans un cabinet. Aucun savant du temps, après Buffon, n'a fourni un pareil effort. Deluc parle toujours avec déférence du grand natu-

1. Aux Observations de la *Faculté de théologie* (nov. 1779) *Buffon* répondit par des protestations de soumission et d'orthodoxie (mai 1780). Il échappa ainsi à la Censure. V. *Picot*, Mém. hist. [17], III, 7. Sur toutes ces polémiques théologico-scientifiques, V. *Mornet : « Les sciences de la nature »* [105 *bis*].

2. *Richard* réfute le « Système social » et la « Politique naturelle » dans sa *Défense de la religion*, 1775 (V. Bibliogr.) *Anon : « Réflexions importantes sur la religion »* 1785, contre le « Système de la Nature ». *Paulian : « Le véritable Système de la nature »* 1788. *Le Gros : « Analyse et Examen de l'Antiquité dévoilée, du Despotisme oriental et du Christianisme dévoilé »*, 1788.

3. *Floris : « Des droits de la vraie religion »* 1774, contre la thèse de la relativité des religions.

4. Les « Instructions pastorales » de *Du Partz de Pressy*, déjà mentionnées.

5. *Delisle de Sales*, ancien oratorien, avait publié en 1769 sa *Philosophie de la nature ou Traité de morale pour l'espèce humaine, tiré de la philosophie et fondé sur la nature* « compilation informe qui veut être une espèce de somme du théisme » (Masson, o. c. III, 120), 4 v. 8°. *Hervieux de la Boissière* le réfute en l'opposant à lui-même, mais les affirmations orthodoxes de Delisle étaient de simples précautions. *Les contradictions du livre intitulé : De la philosophie de la nature, avec un discours préliminaire sur la religion chrétienne contre les philosophes de nos jours* (an.) s. l. n. d. 1775, 12. L'abbé *Reynaud*, « appelant » protégé de Caylus, publia la même année : *Errata de la Philosophie de la nature par un R. P. Picpus*, 12. — Le livre de *Robinet*, ancien jésuite, « *De la Nature* », datait de 1761. V. *Grimm* IV, 490. *Richard* écrit en 1773 : *La nature en contraste avec la religion et la raison*, Paris 8°, et en 1779 *Réflexions d'un citoyen qui aime son prince, sa religion, sa patrie, sur l'ouvrage intitulé « Félicité publique » (de Chastellux) et sur celui qui a pour titre : « Dictionnaire universel des sciences morales... ou Bibliothèque de l'homme d'état et du citoyen* (de Robinet), Deux Ponts 1779, 12. *Barruel* consacre à *Robinet* une partie de ses *Helviennes*, 1781-88. *Camuset* publie un recueil de pensées détachées contre la « Certitude des preuves du mahométisme » de Clootz : *Pensées sur le théisme, ou défense d'Aligier-Ber*, Paris 1785, 12. Il y insiste sur l'idée que le miracle tombe sous les sens.

6. La Haye 1778-79, 6 v. 8°.

7. On y trouve la description géographique, agricole, ethnographique, mais surtout géologique de diverses régions d'Europe : Suisse, Savoie, Saxe, Hanovre, Westphalie, Hollande.

raliste qu'il admire. Sa conclusion est une apologie de la Genèse avec une défense générale de la révélation. Il s'élève contre la formation graduelle des continents par les mers, maintient le Déluge et la jeunesse du monde et justifie le miracle comme une voie plus simple que les volontés générales. Il est plus simple de remonter une pendule tous les 8 jours que de la rendre capable de marcher pendant un siècle ou de se réparer elle-même (1).

De Feller (2) est complet et consciencieux aussi, mais il manque de compétence. Ses conjectures fondées sur quelques vraisemblances sont moins étayées que celles de Buffon. Le peu de paléontologie que l'on connaissait était tout favorable à ce dernier. Aussi notre auteur se débat-il pour contester le refroidissement terrestre et l'existence d'espèces géantes aujourd'hui disparues. Si la terre avait été en fusion, elle ne se serait jamais éteinte; ou elle se refroidirait insensiblement : or depuis 3.000 ans sa température est la même. Ce refroidissement aurait commencé par l'équateur plus éloigné du centre. Les dents de grands animaux qu'on retrouve viennent d'hippopotames.

Cet ouvrage eut du succès, moins cependant que *les Helviennes ou Lettres provinciales philosophiques* (3), de *Barruel,* la plus mauvaise et la plus lue des critiques de Buffon.

D'épaisses facéties ecclésiastiques charmaient sans doute les lecteurs. Mon neveu grelotte de fièvre, écrit la Baronne au Chevalier philosophe. Le médecin « aperçoit sur la cheminée un volume « de M. d'Alembert... Eh, c'est ce livre-là qui vous glace le sang, « dit-il, à son malade. En prononçant ces mots il jette le livre au « feu et mon neveu se trouve soulagé » (4). Un garçon relieur feuillette le *Système de la Nature* « et prend le lendemain quel- « ques libertés avec la fille de son maître » (5). Tous les systèmes de formation automatique du monde sont l'objet de réfutations rapides qui se réduisent à l'impossibilité de faire sortir l'organisé de l'inconscient. Assez fort contre *Lamettrie* et *d'Holbach,* Barruel ne parvient pas à établir contre Buffon la formation rapide des roches sédimentaires. On s'égaie sur les calcaires excrétés par des mollusques « lorsqu'ayant aperçu dans les carrières de Sèvres

1. « Certaines suites d'effets sont produites plus simplement par une intervention continuée que par une entière préordination » t. V, 2e part. 709. Cela eût surpris *Malebranche.*

2. *Examen impartial des Epoques de la nature de M. le comte de Buffon par l'abbé F. X. de F.,* Luxembourg 1780, 8°. L'ouvrage eut plusieurs éditions ; la 4e en 1792.

3. Amst. et Paris 1781-88, 5 v. 12. Elles sont adressées de la capitale aux compatriotes de l'abbé en Vivarais, l'ancien pays des *Helvii.*

4. T. I, p. 4.

5. *Ib.* 6.

« ou de Passy quelques coquillages, il nous démontra que les « huîtres avaient digéré les tours de Notre-Dame, le Louvre, le « Pont-Neuf et toute la ville de Paris et que, sans les effets de « cette digestion, jamais nos architectes n'auraient pu bâtir à « chaux et à sable » (1).

La physique moderne est tellement insensée que *Champion de Pontaillier*, ex-jésuite, conseille aux savants de chercher des simples au lieu de reconstruire l'univers (2).

L'audace de Buffon a-t-elle fait école ? La fin du siècle voit une floraison de vastes ouvrages sur les origines, essais d'explication qui précèdent la quête des faits : Origines du monde, des peuples, des religions, des langues, tout est élucidé avec une confiance juvénile. D'un côté, ce sont les livres de *Boulanger-Holbach*, l' « Histoire philosophique du monde primitif » de *Delisle de Sales* (3), « le Monde primitif » de *Gébelin* (4), l' « Essai sur la religion des anciens Grecs » de *Septchênes* (5), l' « Origine de tous les cultes » de *Dupuis* (6), l' « Histoire générale et particulière des religions et du culte de tous les peuples du monde » de *Delaunaye* (7) ; d'autre part, le « Tableau historique et philosophique de la religion depuis l'origine des temps » de *Para du Phanjas* (8), l' « Histoire des premiers temps du monde » (9) du P. *Bertier*, etc...

La question qui se pose est celle de savoir si Moïse restera le grand instituteur de l'histoire des origines, la Source par excellence pour les débuts de l'humanité. On a ruiné son autorité en physique, on la sape aujourd'hui en anthropologie, en ethnographie, en linguistique, si l'on peut employer les noms de sciences encore à naître. Selon qu'ils sont ouverts ou fermés aux idées modernes, ces auteurs, qu'il est difficile de classer en chrétiens et antichrétiens, se passent de Moïse ou le défendent.

L'abbé *Le Gros* observe que Rousseau, les Economistes, Gébe-

1. *Ib.* 21. *Richard* trouve aussi fort plaisante cette digestion des bêtes marines dans son *Exposition de la doctrine des philosophes modernes* (an.) Malines 1785, 12. *Gerdil* est plus sérieux dans ses *Observations sur les Epoques de la nature*. Parme 1789.

2. *Le théologien philosophe*, Paris 1786, 2 v. 8°.

3. 1779 et 1793, 7 v. 8°.

4. Paris 1772-82, 9 v. 4°.

5. Genève 1787, 8°.

6. 1795, 3 v. 4° et 12 in-8°.

7. Ou *De l'Aulnaye* (Fr. H. Stan.), né à Madrid (1739). *Quérard* dit que l'abbé *Leblond* eut part à cet ouvrage inachevé (Paris 1791, 4°).

8. Le 1er tome seul semble avoir paru : *La religion primitive depuis la création jusqu'à Moïse*, 1784 8°.

9. « *prouvée par l'accord de la physique avec la Genèse par les philosophes* », Paris 1778 et 1784, 12.

lin, Boulanger ont des systèmes différents mais qu'ils sont d'accord sur un point : *l'état des premiers hommes était l'état sauvage* (1). Malgré les protestations des tenants de Moïse, cette idée semble être dès lors un gain définitif. Elle fonde l'idée de progrès, principe d'activité et de moralité que les chrétiens affectaient de méconnaître.

2. — Les Précurseurs

Apologies générales. La double postérité religieuse de Rousseau

D'autres apologistes dédaignent d'opposer aux ouvrages philosophiques de cette période une réfutation particulière. L'apologétique redevient générale et, malgré l'affaissement de la culture biblique et théologique, moins mauvaise que dans les années précédentes. Car les chrétiens ont enfin découvert les sources religieuses encloses dans l'œuvre de Rousseau. La génération nouvelle ne l'attaque plus. La postérité chrétienne de Rousseau surgit en France sous nos yeux.

Elle est double, quoique son principe soit un ; ce principe est — terme moderne, idée ancienne, — une sorte de pragmatisme : la vérité de la religion se prouve par ses bienfaits. Mais les uns sont plus frappés par les bienfaits sociaux et politiques, les autres par les bienfaits individuels et spirituels.

Les premiers, esprits mesurés et positifs, dont le type est *Daunou* vont des futurs prêtres constitutionnels à Bonaparte, en passant par Necker. Ils représentent le gallicanisme sur lequel le philosophisme a déteint : Constituants, approbateurs de la constitution civile, puis, à défaut, du Concordat, Théophilanthropes. C'est la « troisième France », qui ne veut ni du gouvernement des prêtres ni de l'athéisme forcené, et qui constitue bien, semble-t-il, la masse modérée un peu molle qu'au cours du XIXe siècle les minorités extrêmes, bruyantes et actives, entraîneront tour à tour.

Ce premier groupe a des attaches avec Rousseau rationaliste, et son église nationale sort avant tout du vieux gallicanisme, mais aussi de l'Emile et du Contrat social, qui réclame une « religion civile » contrôlée par le Souverain.

Si l'on pouvait classer les âmes, nous dirions que le second tient davantage de Rousseau sentimental, et nous conduit insensiblement à *Chateaubriand*. Il n'est pas un développement apologétique du « Génie du Christianisme » dont il n'ait fourni le thème, sur lequel le virtuose brodera ses variations prestigieuses. Quelques-uns de ces précurseurs vont plus profond que Chateaubriand,

1. *Analyse et examen de l'Antiquité dévoilée* etc. (an.) Paris 1788, 8°. V. à la fin : *Précis raisonné des 4 systèmes.*

dont l'âme si peu chrétienne s'arrête à la surface du mystère, — et, retrouvant le mysticisme, ils retrouvent aussi Pascal.

Le Christianisme est vrai parce qu'il est bon

« La vertu est nécessaire au bien tant public que particulier : « or la religion chrétienne est l'institution où la vertu est le plus « parfaitement enseignée ; donc, cette religion est nécessaire au « bien tant public que particulier ». Ainsi parle le P. *Hayer* (1), et *Sigaud* ajoute (2) : elle est le lien social parfait. Or, explique un troisième (3), le vrai et l'utile se joignent nécessairement, car « *se conformer au vrai c'est agir d'une manière conforme à la nature et à la disposition des choses* ». Celui qui agit ainsi « doit parvenir à ses fins », et *parvenir à ses fins « c'est en quoi consiste l'utilité ou le bonheur* ».

Telles sont les idées que les apologistes vont presqu'exclusivement développer ; non seulement parce qu'ils savent moins la théologie, mais parce qu'ils sont fils de Rousseau et que le siècle, obsédé par le malaise social, ne peut plus écouter et aimer que les idées utiles (4).

L'abbé Gérard (5), qui avait eu une jeunesse dissipée et qui s'était converti sous l'influence de l'abbé Legros, chanoine de la Sainte Chapelle, montra dans un de ces romans par lettres si goûtés depuis Héloïse, le christianisme à l'œuvre dans la vie d'un homme du monde exposé à mille traverses.

Le Comte de Valmont ou les égarements de la raison, qui parurent en 1774 (6) en 3 volumes élégants illustrés de vignettes

1. *L'Utilité temporelle de la religion chrétienne,* Paris 1774, 12, p. XV. Le *Journal historique* loue dans cet ouvrage « une certaine théologie de sentiment qui captive le cœur en même temps qu'elle éclaire l'esprit ». [43] oct. 1775, p. 482.

2. *Economie de la Providence dans l'établissement de la religion,* Paris 1787, 2 v. 12. L'auteur était chirurgien. V. *J. eccl.* [55], janv. 1788. p, 7.

3. *Duvoisin : « Essai polémique sur la religion naturelle »,* Paris 1780, 12, p. 355 ; citation de *Silhouette* qui a pris l'idée à *Warburton.*

4. Ajoutons que tous les ouvrages philosophiques contemporains montrent le christianisme inutile ou nuisible aux états, notamment l'*Essai sur les préjugés,* le *Système social,* la *Politique naturelle,* d'Holbach. *Masson* a surabondamment démontré le pragmatisme des « disciples involontaires » de Rousseau [166], III, c. 3 et 4. Nous abrégeons ce développement pour ne pas tomber dans des redites ou exploiter les mêmes textes.

5. Né à Paris en 1737 d'une famille modeste, il étudia à Louis-le-Grand. Il fut chanoine de St-Louis du Louvre. L'Assemblée du clergé de 1775 le félicita pour son ouvrage. Emprisonné sous la Révolution, il mourut en 1813.

6. Paris, 12. Le succès lui fit ajouter 2 volumes. Cela n'empêche pas *Grimm* de prophétiser « qu'il n'a pu exécuter son plan de manière à se faire lire... « Je lui promets que Mme la Dauphine n'aura pas la patience d'en lire une « ligne et j'en suis fâché, car ce M. ***, *qui écrit d'ailleurs très bien,* est si « méchamment pieux etc... Tout cela est d'un ennui à périr ». X, 407.

exquises, eut vingt éditions et fut l'apologie la plus lue depuis Abbadie.

La première partie est plus théorique ; dans la seconde on voit comment la foi est le meilleur ressort personnel. Les péripéties du roman ne sont pas uniquement prétexte à disserter, elles sont attachantes. Et puis la psychologie reparaît : si les lettres du comte à son fils sont apologétiques, les lettres à sa bru sont des lettres de direction morale et pédagogique où éclate l'influence de Rousseau. Le souci de la vie morale et de l'éducation développé par les sentiments de famille conduit à considérer la sainteté des dogmes et de la morale comme la plus forte preuve du christianisme et « la plus sensible » (1). Les vertus qu'il nous inspire, la paix et les douceurs qu'il procure font éclater l'insuffisance de tout autre secours que le sien pour résister au mal.

A tout cela se mêle le *sentiment* de cette harmonie de la Nature, que les anciens apologistes *concevaient*. La paix du soir, les travaux des champs, l'éveil de la vie au matin (2) font un cadre virgilien, c'est-à-dire déjà religieux, à une œuvre qui nous transporte bien loin des arguties grammaticales de Moïse et de Bullet.

27 ans plus tard, l'abbé mettra à la portée de tous les hommes « l'art de se rendre heureux » : c'est la piété (3).

L'Assemblée du Clergé de 1775 elle-même omettait, dans son *Avertissement aux fidèles* (4), tout appel à l'Ecriture, au dogme, à la métaphysique. Plus encore que celle de 1770, elle invoquait les effets bienfaisants de la foi : repos de l'esprit et de la conscience, consolation, ordre public ; et l'archevêque de Lyon, *Malvin de Montazet*, commentant cet Avertissement à ses ouailles, développait cette idée qu' « avant J.-C. les malheurs du genre humain étaient le scandale de la Providence ». « Il était réservé à l'évangile de nous apprendre le grand art de savoir être malheureux » (5).

En même temps que le clergé modernisait officiellement l'apologétique, nous avons vu qu'il mettait encore à l'épreuve la vertu des premiers docteurs vainqueurs du paganisme. Il chargea l'abbé

1. T. II, 437.
2. II, 101.
3. *La théorie du bonheur, ou l'art de se rendre heureux mis à la portée de tous les hommes.* Paris 1801, 12. V. *Masson* III, 174 et 286.
4. « *sur les avantages de la religion chrétienne et les effets pernicieux de l'incrédulité* », (an.) Paris 1776, 12, par *Lefranc de Pompignan.*
5. *Instruct. pastorale sur les sources de l'incrédulité et les fondements de la religion,* Paris et Lyon 1776, 12. Etant évêque d'Autun le janséniste *Montazet* avait prononcé sur le même sujet un discours d'ouverture à l'Assemblée du clergé de 1750.

de Gourcy, vicaire général de Bordeaux, et quelques autres d'en donner une traduction ou des analyses. L'entreprise paraît bien vaine, mais de Gourcy compléta son ouvrage par quelques *Discours sur la religion* où l'argument tiré de l'expérience chrétienne prend un accent religieux plus attendri que chez Rousseau, moins mystique que chez Pascal (1). Et si l'on veut mesurer le chemin parcouru depuis les grands cartésiens catholiques, on peut s'arrêter à ces mots de *Boudier de Villemert :* « L'être infini ne peut « être conçu par aucun être créé... mais Dieu peut se faire sentir « à son cœur. *L'homme est fait pour l'aimer et non pour le com-* « *prendre* » (2).

L'ignorant, dit *de Laulahnier*, évêque d'Egée, peut savoir s'il est dans la vraie religion. « La paix intérieure dont il jouit le « rassure, ce qui ne saurait se trouver dans aucune autre secte ; « nous en avons la preuve dans l'aveu de tous ceux qui se conver- « tissent à la religion chrétienne : *ils conviennent tous que leur* « *âme jouit d'une douceur et d'une tranquillité qui leur avait été* « *inconnue jusque-là* » (3).

La prédication elle aussi se fait toute pratique. On trouve des pasteurs selon le cœur de Rousseau, comme *de Chaillet*, de Neuchâtel, qui prêche non seulement sur le bonheur du juste avec Dieu mais sur le Printemps et sur les sentiments que doit produire en nous la contemplation religieuse de la nature (4).

L'abbé *de Cambacérès*, prédicateur du roi, parle excellemment

1. *L'Apologétique et les Prescriptions de Tertullien*, 1780, 12. — *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne traduits ou analysés... avec quelques discours sur la religion*. 1785, 2 v. 8°. On trouve dans ces discours telle pensée qui *date :* « L'homme n'est heureux que par le sentiment, tout le reste est étranger au bonheur ». *Discours*. p. 160. *De Gourcy* avait publié un des nombreux *Essais sur le bonheur* qui paraissent à cette époque. (1777 in-12).

2. *Pensées philosophiques sur la nature, l'homme et la religion*, Paris 1784-86, 4 v. 24. Dans un précédent ouvrage plein de ferveur, *Boudier* avait prouvé la religion par l'expérience de « *la communication de Dieu avec l'homme* ». « Toutes les institutions de la religion ont pour fin cette communication... Il a « besoin de cet appui continuel pour se soutenir et c'est ce que la religion lui « offre dans toutes les circonstances de la vie ». — *L'Irréligion dévoilée*, Lond. et Paris 1774, 8°, p. 175. — Dans la *Relation de la conversion et de la mort de M. Bouquet* (le physicien compagnon de La Condamine) le P. *Laberthonie* met à l'origine de la conversion *le sentiment du péché et le besoin du pardon*. Ainsi l'intellectualisme perd de jour en jour du terrain. (V. *Bibliogr.* 1784).

3. *Essais sur la relig. chrét. et sur le système des philosophes modernes*, (an.) Paris 1770, 12 p. 127. L'auteur, né au Cheylard (Ardèche) en 1718, mort vers 1788, n'est connu que par cet ouvrage complété en 1773 et 1780.

4. *Sermons sur les dogmes fondamentaux de la religion naturelle*, Neuchâtel 1783, 8°. Serm. 8 et 9. V. dans *A. Monod :* « *Les sermons de Paul Rabaut* » [167 *bis*] p. 29 et 163 ce qui a trait aux discours moraux des pasteurs français vers la fin du siècle. V. aussi *Masson* o. c. III, 166, 214 sq.

des fruits de la parole de Dieu (1) ; l'abbé *Boulogne* (2) préfère traiter de l'utilité sociale du christianisme. Tous, même Lanfant, Beauregard, Asselin, moins touchés par le siècle, exploitent avec prédilection les preuves internes et les bienfaits de la religion. « On ne disputait autrefois, écrira Rivarol en 1788, que de la vérité de la religion ; on ne dispute aujourd'hui que de son utilité » (3).

Les Politiques

« L'acharnement de Voltaire contre la religion me paraît être « d'un esprit bien étroit et bien petit ; car enfin quel est son « but ? de détruire la religion ? *Mais il en faut une ; et, politi-« quement parlant, il est impossible que le peuple s'en passe,* et « il est impraticable même de lui ôter celle qu'il a sans la rem-« placer par une autre ».

Ainsi parle *Collé* (4), esprit médiocre et médiocrement religieux (5). Beaucoup de Français pensent comme lui. Nous les appellerons « les politiques » pour la commodité de l'exposé, sans prétendre les définir, en rangeant dans ce groupe de fermes croyants comme *Caraccioli* et les déistes christianisants comme *du Closel,* qui tous voient dans la religion le meilleur auxiliaire du législateur et qui sont ou sont devenus (6) ennemis du cléricalisme.

C'est ce parti moyen qui obtient les réalisations possibles dans l'ancienne France de la justice demandée par les philosophes. Avec les abbés *Guidi* et *Besoigne,* il prépare ou approuve l'édit de tolérance de 1787, vigoureusement combattu par le corps du clergé (7). C'est lui qui, à la Constituante, hésitera un moment devant le « même religieuses » que *Rabaut St-Etienne* veut faire

1. *Sermons,* Paris 1781, 2 v. 12. S. *sur la Parole de Dieu.* Ce recueil renferme 4 sermons apologétiques sur 17. L'auteur (1721-1802) archidiacre de Montpellier avait prêché en 1757 devant le roi. C'est un bon orateur, ordonné et persuasif, ne disant que ce qui peut frapper. Nous renvoyons pour tout ce qui concerne les prédicateurs de cette période à l'ouvrage de *Bernard* [22] 420 sq.

2. *Sermons et discours,* Paris 1826, 3 v. 8°. *Migne* [10] t. 74. V. surtout le sermon sur *la Religion* et les deux sur *l'Incrédulité.* Cf. Bernard 497. *Masson* III, 184, 200 sq. *Boulogne* prêcha devant Louis XVI le carême de 1787.

3. *Lettre à Necker :* Œuv. compl. Paris Collin 1808, 5 v. 8°, t. II 169, c, p, *Masson* III, 141.

4. *Journal* [72] sept. 1765, t. III, 44.

5. « Le vilain prêtre, *suivant l'esprit de l'Eglise,* ne lui a point pardonné », dit-il de l'abbé Guasco humilié par Mme Geoffrin (nov. 1767, III, 169) « Un cœur tendre, un cerveau faible *et de la dévotion ;* en voilà plus qu'il n'en faut pour rendre un homme fou », I, 150.

6. Nous pensons à *Caraccioli* devenu tolérant. V. infra p. 480, n. 7.

7. V. *Grimm* XIV, 177, 198, 273. *Guidi* écrivit en 1775 son *Dialogue entre un évêque de l'assemblée du clergé de France et un curé de Paris sur le mariage des protestants.* Le P. *Richard* lui répondit en 1776 par *Les protestants déboutés de leurs prétentions.* Guidi répliqua par un *Second dialogue* 1776, réfuté lui-même par les *Cent questions d'un paroissien* (id.) ; et par *l'Intolérance*

insérer dans la Déclaration des droits, car il est prudent et garde d'autre part les conceptions étatistes de l'ancien régime (1). Mais il fournira, somme toute, ce groupe libéral et modéré qui a compté jusqu'aujourd'hui d'illustres représentants. Beaucoup de ces esprits sont de la lignée de *Turgot* qui, nommé prieur de Sorbonne en 1749, prononçait un discours *Sur les avantages (temporels) que le christianisme a promis au genre humain.* Chateaubriand terminera son apologie par un tableau des *Services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général.*

La France doit à la religion chrétienne son unité et sa grandeur (2). Cette religion « a opéré sur les mœurs et sur la civilisa- « tion des peuples la même révolution en Europe et en Asie, en « Afrique et dans les pays du nord ; aucune nation ne l'a embras- « sée qui ne soit sortie bientôt de la barbarie et aucune ne l'a « quittée sans y tomber. Après 1700 ans la différence est toujours « la même entre les nations chrétiennes et celles qui ne le sont « pas » (3).

Aussi ne supprimez pas ce frein et cette consolation, fussiez-vous incrédule vous-même (4), car *il y a une « liaison des principes du christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états* » (5). Et l'on voit l'académie de Besançon proposer comme sujet de concours : « l'accord intime de la religion et de l'ordre social » (6).

Telles sont les idées familières aux politiques. Ajoutons qu'ils sont tolérants avec d'infinies nuances (7), et qu'ils n'admet-

éclairée 1777, — qui provoqua encore *la Tolérance chrétienne opposée au tolérantisme philosophique* 1784. V. *Douen*, Encycl. Lichtenberger [30], art. *Malesherbes.*

1. V. *Mathiez : « La Révolution et l'Eglise »*, Colin 1910.

2. Abbé *d'Arnavon : « Discours apologétique de la religion chrétienne au sujet de cette fausse assertion de J.-J. Rousseau : la loi chrétienne est au fond plus nuisible qu'utile à la forte constitution des états »*, 1773, 8°.

3. *Bergier : « Dictionnaire de théologie faisant partie de l'Encyclopédie méthodique »*, 1788, 3 v. 4°, art. *Christianisme.*

4. *Linguet : « Examen raisonné des ouvrages de M. de Voltaire »*, Brux. 1788, 8°. *« Je n'ai jamais, dit-il, envisagé le culte que du côté politique »*. 220.

5. *Gin : « De la religion, par un homme du monde... où l'on démontre la liaison »* etc..., Paris 1778, 4 v. 8°. Le P. *Beauregard*, citant ce très médiocre ouvrage en 1780 dans un sermon contre les philosophes, disait : « Ils le connaissent ce livre, ils n'y ont pas répondu, ils n'y répondront jamais ». L'auteur, ancien parlementaire, le réimprima en 1804 sous le titre *De la religion du vrai philosophe*, pour seconder les vues de *Napoléon.* C'est le thème commun de dix apologies qui paraissent la même année que le *Génie du christianisme.* V. surtout Paul *Didier : « Du retour à la religion »*. Paris Giguet 1802, 8°.

6. *Journal de Paris*, 22 sept. 1782.

7. *Caraccioli*, par exemple, s'est adouci. (V. supra 396 n. 4). Il ne veut pas « autoriser les hérétiques à faire les prédicans », (ouv. ci-dessous 321) veut ôter aux incrédules l'argument de l'intolérance de l'Eglise. Il condamne « les inqui-

tent plus guère au sens de Bossuet le droit divin des rois (1).

Les représentants les plus marquants de ce groupe sont l'abbé *Fauchet, Daunou, Necker.*

Les discours du premier sur la religion nationale (2), sur l'accord de la religion et de la liberté (3) renferment plusieurs des idées des prêtres constitutionnels. Mais le manifeste des esprits modérés qui forment la majorité de la Constituante est l'article « *De la religion publique* » de l'ex-oratorien DAUNOU (4), si curieux amalgame de catholicisme, d'étatisme selon Rousseau, et de libéralisme issu des autres philosophes. Daunou conserve la religion romaine comme religion publique, selon le vœu de la plupart des *Cahiers,* mais il l'amende officiellement et la rend nationale. L'exercice des autres cultes est libre, mais leurs adhérents ne pourront être instituteurs. Cette œuvre était, à cette date, puissamment apologétique, car elle séparait la cause du christianisme de celle du pape et des rois, enveloppés demain dans une haine commune (5).

Necker

Mais le sang de Rousseau se reconnaît bien mieux encore dans *Necker,* qui publia en 1788 son livre : *De l'importance des opinions religieuses* (6).

L'homme d'Etat se demande comment il peut faciliter sa tâche de conducteur d'hommes. Au cours de sa carrière, il a vu « com- « bien les gouvernements les plus sages ont besoin d'être secondés « par l'influence du ressort invisible qui agit en secret dans les « consciences » (7). Or ce ressort n'a pas de point d'appui plus

sitions », les dragonnades « *suscitées par des prêtres fanatiques* » (285), la St-Barthélemy « qui doit être effacée de la suite des jours » *ib.* — *J.-C. par sa tolérance modèle des législateurs* (an.) Paris 1785, 12. Beaucoup plus à gauche on trouve *Du Closel d'Arnery,* avocat, aussi ennemi de l'intolérance que de l'impiété. Il conseille à l'Inquisition de brûler l'Evangile qui la condamne. *Vues sur l'intolérance et le rapport essentiel qu'ont toutes les sectes ou religions avec les religions chrétienne et naturelle.* Brux. 1788, 8°.

1. Ainsi l'abbé *Liger* admet bien que l'autorité du roi est sacrée, mais il doit son élévation au choix du peuple. *Triomphe de la relig. chrêt. sur toutes les sectes philosophiques,* Paris 1785, 12, p. 432. A mesure que le siècle avance, la thèse du *Contrat social* chemine ; les apologistes n'ont plus pour la réfuter la belle assurance d'antan.

2. 1789, 8° *Migne* [10] t. 66.

3. En 1791.

4. *J. encycl.* [66] févr. 1790, t. I, 456 et II, 98 ; réimpr, dans *l'Esprit des journaux* avr. 1790.

5. *Daunou* avait prononcé à l'Oratoire un *Discours sur le patriotisme* en l'honneur des morts du 14 juillet.

6. Lond. 8°. *Warburton* avait soutenu quelques idées analogues dans un livre très différent : *The Alliance between Church and State,* Lond. 1736, *tr. en français* en 1742.

7. P. 4.

naturel que la religion. Necker n'en fait pas comme Napoléon un simple gendarme, son âme plus humaine s'attendrit sur le rôle consolateur de la foi. Il montre son action, puissante sur la volonté, bienfaisante sur le cœur, capable de s'exercer chez tous les hommes.

L'erreur des incrédules est de méconnaître le rôle du sentiment. Leurs raisonnements sont ceux « avec lesquels on décourage tous les sentiments passionnés » (1). Or, « au milieu des « ténèbres dont l'idée d'un Dieu se trouve environnée, le senti- « ment devient notre meilleur guide : *il est, j'en conviens, la « partie de nous-mêmes la moins réfléchie, mais c'est aussi la « plus innée et celle qui, sous ce rapport, semble communiquer « de plus près avec l'auteur de la nature* » (2). « Je me remets « avec confiance à la protection de cet être que je crois bon et « puissant, comme je m'abandonnerais au bras d'un ami qui, au « milieu d'une nuit profonde et tandis que j'ai le pied dans « l'abîme me retirerait à lui et calmerait mon épouvante » (3).

C'est toujours la pensée de l'avenir qui nous rend heureux. En perdant les splendides perspectives de la religion nous perdrions ambition et joie. « Il n'y a rien d'indifférent lorsque l'exercice « et la perfection de nos facultés paraissent le commencement « d'une existence dont le dernier terme nous est inconnu » (4).

C'est à établir le déisme que Necker borne son effort (5), tout en laissant entendre qu'il a personnellement foi au Christ rédempteur ; mais il ne fait pas une œuvre confessionnelle. Moins habile à manier les arguments traditionnels que les raisons de

1. P. 7. On sait quel rôle joue « l'enthousiasme » dans les idées de Mme *de Staël*.

2. P. 207. « On ne peut l'aimer sans le découvrir » 208. La principale preuve de son existence est « le penchant de notre cœur ».

3. P. 206.

4. P. 79.

5. L'abbé *Brémont* le lui reprocha, sur un ton de magister, et lui apprit le catéchisme dans ses *Représentations adressées à M. N**** (an.) Genève et Paris 1788, 8°. Ainsi les orthodoxes tiraient dans le dos des apologistes le mieux adaptés à leur temps. *Grimm* dit du chapitre sur la *Tolérance* : « Je crains bien que « beaucoup de docteurs de Sorbonne ne pensent en secret que c'est là de la « philosophie toute pure ; mais le moyen d'attaquer une si grande vérité, lors- « qu'on la voit entourée de toutes les étoiles d'Herschel ? » XIV, 235 (*Necker* fondait la tolérance sur la petitesse de notre grain de sable). — Le *Journal encyclopédique* fait le bon apôtre : « peut être ce chapitre pouvait-il être omis pour la gloire de M. N. Nous doutons qu'il y ajoute » avr. 1788 p. 202, « Aurait-il oublié, dit l'abbé *Barruel*, que ce grain de sable a été habité par un Dieu ? » Mais il reconnaît « tout le courage dont M. Necker avait besoin pour se déclarer si hautement contre nos incrédules et surtout contre ce projet également antireligieux et antipolitique de donner aux peuples un catéchisme de morale indépendant de tout motif religieux ». *J. eccl.* [55] mai 1788 p. 42 et 52.

sentiment, il a quelques remarques ingénieuses (1) et, s'il ne convainc pas toujours, il plaît et touche par la générosité de son accent (2). C'est cette générosité de l'homme et du livre que vint récompenser le prix Monthyon.

Les précurseurs de Chateaubriand

Il n'y a aucune différence *essentielle* entre les écrivains chrétiens que nous rassemblons sous ce titre et ceux du groupe précédent. Mais chez eux le sentiment domine, et avec lui le souci de *réhabiliter* le christianisme, de trouver des raisons d'estimer ce qu'on aime et, après l'avoir montré utile, de le rendre honorable à tous les yeux (3). Ajoutons que chez quelques-uns non seulement le cœur se satisfait à croire, mais la sensibilité esthétique commence à goûter la beauté de la Bible avant de percevoir celle des cathédrales gothiques et des orgues aux grandes voix.

C'est une façon de réhabiliter la religion que de réhabiliter l'homme pour lequel elle est faite. S'il mérite que Dieu s'occupe de lui, la trace de ces soins de Dieu, à savoir la révélation, est suffisamment vénérable.

De Villiers, prêtre et avocat, protesta contre l'appétit d'avilissement holbachique, dans un petit ouvrage qui est un hymne à *la Dignité de la nature humaine* (4).

D'autres montraient la dignité d'une opinion que tant de grands hommes ont eue. Les éditeurs de *Daguesseau* publient ses opus-

1. L'athéisme ne nous affranchit de la crainte que s'il nous garantit l'anéantissement. Sinon, pourquoi l'évolution du monde aveugle ne nous mènerait-elle pas à une vie de tortures ? (c. 14).

2. On dit que le *repos dominical* appauvrit les ouvriers, mais la multiplication des jours de travail occasionnerait une baisse des salaires. Les riches, de par le droit du plus fort, s'arrangeraient pour payer 7 journées au prix de 6 (p. 117). — La *charité* rend seule tolérable le droit de propriété. Elle comble les lacunes des lois, faites généralement par les riches (c. 17). « En lisant cet « ouvrage de M. N., dit un journaliste, nous nous étions souvent demandé... « d'où pouvait, après une vie passée dans une carrière si peu faite pour la « méditation des principes religieux, lui venir cette foule de raisonnements par « lesquels il démontre leur importance ; mais lorsqu'il développe ainsi ses sen- « timents, il est aisé de voir qu'*il les puisait dans les affections de son cœur* « autant que dans les ressources de son génie ». *J. encycl.,* l. c. 204, *Grimm* écrit que, traitant un sujet rebattu, l'auteur a cru devoir « s'adresser encore « plus souvent *au cœur, à l'imagination, à la conscience* de ses lecteurs qu'à « leur esprit et à leur réflexion » l. c. 231.

3. « A l'en croire (Raynal), la religion ne présente qu'une morale barbare, abjecte, extravagante, superstitieuse, puérile, indécente ». *Réquisit. de l'avocat général Séguier* contre l'*Histoire philosophique,* 25 mai 1781. (V. *J. hist.* [43], juil. 1781, p. 382).

4. « *considérée en vrai philosophe et en chrétien* », Paris 1778, 8°. *Necker* remarque de son côté que les mêmes personnes qui croient l'esprit humain capable de tout entendre, « *sont néanmoins les plus ardentes à dépouiller notre âme de sa véritable dignité* », o. c. 154.

cules religieux (1) pour montrer que la foi n'est pas incompatible avec de grandes lumières et de hautes fonctions. *Nonnotte* rend l'honneur aux *Pères*, présentés par Voltaire comme les grotesques de l'antiquité. Pour cela il les analyse et les cite, car « il suffit de « mettre sous les yeux... la manière de penser de ces grands « hommes pour faire connaître toute leur supériorité sur les « ennemis qu'avait alors la religion et sur ceux qu'elle a encore « aujourd'hui » (2). L'abbé *Baudisson* montre chez de grands hommes du XVIIe et du XVIIIe siècles, c'est-à-dire dans la vie et non dans la spéculation, « l'union du christianisme avec la philosophie ». « Qui pourra hésiter entre des philosophes subalternes et les plus illustres coryphées ? » (3).

L'apologie par la bonté de la religion semble ramener *Boulogne* au langage d'un La Placette ou d'un Pictet (4). « Les consolations « qu'elle nous procure, les remèdes qu'elle nous offre, nos maux « qu'elle soulage, nos besoins qu'elle sastisfait, nos désirs qu'elle « remplit, notre infirmité qu'elle soutient, voilà, m. f., les plus « beaux titres de notre foi et la base inaltérable de ses véritables « lumières ». Mais ces lumières sont peu mystiques encore dans l'âme de ce fils du siècle qui laisse échapper tôt après l'aveu de toute sa génération : « On n'est peut-être pas convaincu, mais on est persuadé » (5).

Le passage à *l'apologie par la beauté* est sensible chez *l'évêque de Langres*. « Pour vous éloigner plus sûrement de la religion, « dit-il, on s'efforce de vous la rendre odieuse ; on vous peint sa « doctrine absurde, sa morale outrée, son culte minutieux. *Notre « but est moins de vous faire voir combien la religion est vraie*

1. *Œuvres*, Paris 1759-89, 13 v. 4°. « *Méditations métaphysiques* » t. XI, 1179 (V. *Ollé-Laprune:* Malebranche [172], II, 207) « *Lettres sur divers sujets* », t. XII, 1783. « *Réflexions diverses sur J.-C.* » *ib.* 237, V. p. 401 n. 1 et 410.

2. *Les philosophes des 3 premiers siècles de l'Eglise*, Paris 1789, 12, p. 42. V. l'ouvrage analogue de *Rose* : « *L'esprit des PP. comparés aux plus célèbres écrivains sur les matières les plus intéressantes de la philosophie et de la religion* », Besançon 1790, 3 v. 12.

3. *Essai sur l'union du christianisme avec la philosophie*, Paris 1787, 12, p. 113. L'auteur était Docteur en théologie et premier vicaire de Ste-Marguerite de Paris. C'est l'apologie la plus complète que nous connaissions par l'argument d'autorité. Au XVIIIe siècle nous relevons les noms de *Linné, Maupertuis, Pluche, Formey, Robertson, Bonnet, Haller, Van Swieten, Mably, Condillac.* Au XVIIe *Pascal* est omis. L'abbé *Emery*, l'ancien supérieur de St-Sulpice, fit un travail analogue pour *Leibniz* : « *Esprit de Leibniz* » 1772 et 1803, *Bacon* : « *Le christianisme de François Bacon* » 1799, *Descartes* : « *Pensées de Descartes sur la religion et la morale* », 1811. Il voulait y joindre *Newton* et montrer ainsi que les 4 plus grands philosophes modernes ont été chrétiens, notamment le prophète de la science tant vantée par les incrédules. V. *Boulogne*, Art. sur le christianisme de Bacon, *Annales philosophiques* 1800-1801.

4. V. supra p. 246 sq.

5. *Sermon sur la foi.* Œuv. posth., Paris Le Clère 1826, 3 v. 8°. I, 209.

« *que de vous faire sentir combien elle est aimable. Nous ne* « *donnerons ici d'autre preuve de sa vérité que sa beauté* ». Elle est la plus sublime dans ses dogmes, la plus sainte dans ses préceptes, la plus auguste dans ses rites que l'esprit puisse concevoir (1).

On se moque de notre culte, mais « le culte extérieur n'est prescrit que pour établir, fortifier, animer le culte intérieur » (2). Chaque cérémonie comme chaque sacrement nous aide à remplir un devoir. « Combien de fois la sainte confusion que la confes- « sion inspire a-t-elle ramené la pudeur prête à s'égarer ? La « honte d'avoir un crime à dévoiler eut souvent plus de force « que celle de le commettre » (3). *Duvoisin* s'attendrit sur la douceur des fêtes chrétiennes qui marquent les étapes de la vie (4), LAMOURETTE sur le spectacle du peuple à l'église : « Com- « me tout parlait en eux de la douce révolution que la pensée et « l'espoir d'une meilleure vie produisaient dans leurs cœurs ! « Quelle avidité d'attention ! quel maintien, quels regards ! quels « soupirs ! quelles larmes délicieuses ! que la foi paraissait alors « un flambeau auguste et adorable ! » (5).

Ce développement exclamatif baigné de larmes délicieuses date de 1786. C'est déjà l'apologétique parlant à l'imagination par l'évocation d'une scène, d'une silhouette, d'un geste harmonieux, — de « cette croix plantée sur la colline et qu'un bouquet d'arbres « touffus couronne de ses épais rameaux » (6), de l'église au

1. *De la Luzerne : « Instruction pastorale sur l'excellence de la religion »*, Paris 1786, 12 ; rééd. 1793, 96 etc. — V. *Génie du christianisme*, Préface : « On « l'avait séduit en lui disant que le christianisme était un culte né du sein de « la barbarie, *absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies...* On « devait montrer qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus « aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte... Le « christiainisme sera t'il moins vrai quand il paraîtra plus beau ? »

2. P. 141.

3. P. 166.

4. *Démonstration évangélique*, 1800, c. 10. C'est le thème développé par *Chateaubriand* 1re part. l. I, c. 6 à 11 : « La connaissance de l'homme civil et moral est renfermée tout entière dans ces institutions », éd. Didot 1874, 2 v. 12 ; t. I, p. 30.

5. *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité*, Paris 1786, 8° p. 143. Cf. les développements de *Chateaubriand* sur la foi « ailes de l'âme » et sur l'espérance « nourrice des infortunés » 1re p. l. II, c. 2 et 3. *Lamourette* (1742-94), ancien lazariste acquis aux idées nouvelles, servit à *Mirabeau* de conseil théologique, rédigea le projet d'*Adresse au peuple français sur la constitution civile du clergé*, fut nommé évêque de Lyon. Mais il s'éleva courageusement contre les terroristes et périt sur l'échafaud. Plus sincère que Chateaubriand, plus fervent que Bernardin, *Lamourette* a déjà le ton de 1808, celui des ouvrages édiflants qui vont foisonner pendant la renaissance religieuse.

6. *Les Délices de la religion ou le pouvoir de l'évangile pour nous rendre heureux*, Paris 1788, 12, p. 290 *Masson* cite largement cet auteur, o. c. III, 198, 218 sq.

crépuscule avec « quelques personnes dispersées et agenouillées « loin les unes des autres ».

« Il y en avait qui ne proféraient aucun mot et dont les yeux fermés et « humides de pleurs ne s'ouvraient pas même lorsque marchant près d'elles « j'essayais d'interrompre leur recueillement. On aurait dit que ces créatu- « res sublimes ne se doutaient pas qu'il y eût autre chose que Dieu au « monde... *Voilà la preuve de la divinité du christianisme la plus capable de « déconcerter toutes les forces de l'irréligion* » (1).

Lamourette s'est essayé à penser dans un livre illisible sur la philosophie de la foi (2). Vraiment le temps n'est plus. Qu'il fasse son métier, qu'il nous enchante ! dirions-nous volontiers à l'imitation de Joubert. L'ignorance et la faiblesse logique de Chateaubriand ne lui sont pas des défauts propres. Les chrétiens n'étaient déjà plus que des âmes sensibles.

En 1780, Rondet publiait des opuscules de l'abbé *Fleury* (3) pour servir de suite à son « Histoire ecclésiastique ». Il s'y trouve un *Discours sur l'Ecriture sainte* qui, avec le *Discours sur la poésie des Hébreux,* pouvait encourager les avocats du christianisme à proclamer hardiment la beauté littéraire des Ecritures. Pourquoi, quand on admire Homère, trouver Moïse grossier ? La simplicité est un art ; il n'échappe qu'à ceux dont le goût est gâté par la rhétorique.

L'idée était si bien dans l'air que l'*Académie de la Conception* à Rouen avait proposé la question suivante : « *Quels sont, outre « l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints la « supériorité sur les livres profanes ?* » Le mémoire couronné en 1778 est largement cité par l'abbé *Brunet* qui, en pleine révolution, poursuivit calmement cette étude comparée des religions que Rousseau jugeait au-dessus des forces d'un homme (4).

1. P. 75. *Barruel* abonde dans son sens : « De toutes les preuves de la reli- « gion chrétienne, celle-ci est... la plus humiliante pour cette espèce d'hommes « qui ont osé se dire philosophes en combattant avec tout l'acharnement possi- « ble une religion si bien faite pour établir partout l'empire de la vertu et « celui du bonheur ». « Je connais peu d'ouvrages qui m'aient montré la reli- « gion sous un jour plus vrai, *plus ravissant*... cent fois j'ai remercié l'auteur « des sentiments qu'il m'inspirait ». *J. eccl.* [55] nov. 1788 p. 248 et 380.

2. *Pensées sur la philosophie de la foi, ou le système du christianisme entrevu dans son analogie avec les idées naturelles de l'entendement humain.* Paris 1789, 12.

3. Nîmes, 5 v. 8°.

1. C'est une terriflante compilation en 5 v. in-4°. *Parallèle des religions* (an.) Paris 1792. Les 2 premiers volumes furent imprimés à Châlons en 1785, d'après Barbier. L'auteur donne l'*exposé*, l'*histoire* et l'*explication* du paganisme moderne et ancien, du mahométisme, du judaïsme, du christianisme, puis les compare entre eux. Le christianisme est ainsi confronté au déisme ; c'est la seule partie nécessaire de l'ouvrage, c'est aussi la plus banale. *Brunet*, assistant général des lazaristes, professa la philosophie au séminaire de Toul et dirigea celui de

Pour la peinture de la vie antique, « des arts, des mœurs, des villes », l'Ecriture est incomparable. « Gédéon dans sa grange et « Saül derrière ses bœufs iraient à côté de Nausicaa puisant de « l'eau à la rivière (1)... Et finirions-nous sur les portraits, les uns « bizarres et terribles... les autres gracieux ?... Le monde intellec- « tuel et moral est encore dans l'Ecriture plus riche et plus varié « que le monde physique. Toutes les vertus, tous les vices s'y « présentent... vices et vertus des nations,... vices et vertus des « états et des conditions » (2).

Aime-t-on l'éloquence ? « La mère des 7 Macchabées exhortant « le dernier de ses fils à suivre ses frères au martyre, c'est Vétu- « rie et Coriolan, c'est plus encore. Que l'on compare le discours « que Dieu tient à Job avec celui que Sénèque met dans la « bouche de la Providence parlant à l'homme malheureux et l'on « sentira la différence » (3).

Pour la poésie, l'épopée de l'homme et le plan du salut enferment la plus grandiose. Et « dans la supposition qui ne souffre « les miracles et les prophéties que comme cette intervention des « causes supérieures évoquées par le génie créateur du poète, « quelle machine d'un merveilleux nouveau et seul digne de ce « nom ! » (4).

Châlons. Il mourut à Paris en 1806. Son érudition est indéniable. Son œuvre, très médiocre, se rattache à ces vastes enquêtes que l'on poursuit ambitieusement de tous côtés à la fin du XVIIIe siècle.

1. V. un développement analogue de *Fauchet*, sur les patriarches, c. p. *Masson* III, 217 et le Parallèle de la Bible et d'Homère dans le « *Génie* », 2e p. l. V, particulièrement c. 3, 1° et 2° : *simplicité, antiquité des mœurs.*

2. 8e part., p. 1071. Il en est de même, d'après *Chateaubriand*, dans la littérature chrétienne. « Une telle religion doit être plus favorable à la peinture des « caractères qu'un culte qui n'entre point dans le secret des passions ». 2e p. l. II, c. 1. « Le polythéisme ne s'occupait point des vices et des vertus ; il était « totalement séparé de la morale » l. IV, c. 1. « La religion chrétienne est un « vent céleste qui enfle les voiles de la vertu et multiplie les orages de la « conscience autour du vice » l. III, c. 1.

3. *Ib.* 1075.

4. *Ib.* 1076. « *Ces enfants de la vision (les prophètes) feraient d'assez beaux groupes sur les nuées... Après la peinture des tourments des martyrs, nous dirions ce que Dieu fit pour ces victimes et le don des miracles dont il honora leurs tombeaux* ». *Génie* 2e p. l. IV, c. 7. — V. dans les *Mémoires historiques et critiques* de 1801 un article capital sur les droits du christianisme à la reconnaissance des gens de lettres. Lui seul a conservé quelques étincelles des sciences. Savants et beaux esprits battent aujourd'hui leur nourrice. « Pourquoi donc « l'influence que les religions même fausses ont eue sur les arts s'est-elle succes- « sivement affaiblie et enfin totalement éclipsée depuis l'existence de la religion « véritable ? C'est l'intéressant problème que propose l'Université de Cambridge... « *Depuis plusieurs siècles les sciences et les beaux arts n'ont été en vigueur « que dans les contrées du globe où le christianisme est établi* ». 57 sq. C'est que la religion chrétienne élève l'âme, attendrit le cœur, occupe les hommes de Dieu et les attache les uns aux autres. « Partout l'impiété fut l'ennemi le plus dangereux des sciences et des arts. Depuis 10 ans toutes les têtes fermentent,

Ailleurs, on rend la religion recommandable en montrant qu'elle est l'unique remède au mal nouveau dont une partie de la jeunesse souffre depuis *Werther*.

L'abbé *de Crillon*, ancien agent général du clergé, nous présente un jeune allemand à l'âme tourmentée, venu en France pour fixer ses idées et son inquiétude. « Je ne savais ce que je pensais, « ce que je devais croire, ni même ce que je pourrais penser un « jour. La philosophie... ne produisait que des doutes séduisants « dans l'ivresse du plaisir mais meurtriers dans la douleur » (1). Il se jette dans la débauche et fréquente les philosophes. Mais un ami chrétien le dégoûte de leurs leçons. Or, ce ne sont pas des arguments dogmatiques qui le ramènent à la foi (2), mais des raisons sentimentales. La morale philosophique lui répugne moins quand elle choque la raison que quand elle froisse la sensibilité, en relâchant l'amour filial, les liens de la reconnaissance. « Je ne « puis sans horreur envisager la justice et la douce amitié comme « des fantômes qui trompent nos cœurs un moment et s'éva- « nouissent » (3). Il ne veut plus d'une doctrine désespérante ; il s'attache à la religion consolante qui aide à traverser la vie, religion d'un Dieu indulgent et bon, — qui date lui aussi, — et qui plaint la faiblesse.

Il se convertit à la mort d'une femme aimée. « J'aimais un objet périssable. Il meurt... la vérité m'attendait sur sa tombe » (4).

Ainsi les ouvrages apologétiques se transforment insensiblement en ouvrages d'édification. Ce n'est « pas tant la preuve que l'éloge du christianisme » (5). Le regain déjà marqué de la littérature

tous les arts s'évertuent, qu'ont-ils produit ? » 63. L'Institut gémit. Puisse t'il reconnaître la cause de cette stérilité. — La même année paraissait l'ouvrage de *Ballanche* que *Giraud* a rapproché du « Génie » : *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*. Lyon Ballanche et Barret, Paris Volland 1801, 8°. V. *Giraud : « Chateaubriand »*, [111], 93 sq.

1. *Mémoires philosophiques du baron de *** chambellan de S. M. l'impératrice reine*, Vienne et Paris 1777, 8° p. 3. Rééd. 1779. *Crillon* mourut à Avignon sa patrie en 1789. Il écrit avec agrément.

2. L'objection tirée des mystères est à peine effleurée : il faut qu'ils soient bien vrais pour qu'on les ait admis (p. 200 sq.).

3. P. 239. *Voltaire* était déjà de cet avis et *Collé* avait jugé sévèrement les « extravagances d'*Helvétius* sur l'amour, l'amitié, les sentiments ». « J'aime mieux mes illusions... et que le diable emporte tous les philosophes qui ne m'éclairent que pour m'affliger ». *Journal* II, 153 et 154.

4. P. 204. Cf. le « *j'ai pleuré et j'ai cru* » de *Chateaubriand*. — Tous les ouvrages religieux du temps offrent déjà ce « style empire » auquel Chateaubriand donnera l'ampleur du génie. On recherche la musique du nombre : « Vertus que la grâce a semées, vertus pleines d'appas et inconnues jusques alors, fleurissez, régnez toujours. Quel éclat ne donnez-vous pas à notre religion ? vous appuyez notre certitude ». Abbé *Louis : « Discours sur la vérité de la religion chrétienne et catholique »* 1776, p. 323.

5. Le mot est de *Masson* o. c. III, 306.

édifiante (1) montre que la vie religieuse se réveille sourdement, avant l'ébranlement de la Révolution, avant les tentatives des Conventionnels en mission pour déchristianiser le pays.

1. Nous mentionnerons : l'*Entretien d'un chevalier converti avec une marquise* 1779 ; tous les ouvrages du jésuite *Baudran*, notamment *l'Ame affermie dans la foi* 1779 ; la réimpression des *Pensées du P. Humbert sur les plus importantes vérités de la religion* 1780 ; les *Sentiments d'une âme pénitente revenue des erreurs de la philosophie moderne* par *de Besombes de St-Geniès*, conseiller à la Cour des aides de Montauban 1786 ; *l'Homme qui se dévoile à Dieu* 1787 ; *Candide ou l'élève du philosophe chrétien*, par l'abbé *de La Reynie* 1787. — Nommons pour mémoire les apologistes qui continuent à cultiver les genres connus. Le P. *Richard* ironise (V. *Bibliogr.* 1775 et 76) *Muyart de Vouglans*, magistrat, réunit dans un très bon petit ouvrage court et vif *les motifs de sa foi en J.-C.* (V. 1776 et 85). A côté d'eux les attardés, les maladroits s'obstinent : *Hespelle* identifie avec les patriarches les premiers empereurs chinois (1774) ; *La Berthonye* (1777) et *Sigaud* (1785) font des calculs sur l'arche de Noé ; *Bertier* (1778) estime que Dieu ne fut pas fâché de la Chute, qui lui donna des loisirs : en effet la douleur, fille du péché, le remplaça dans la conduite de l'homme ; le P. *Harel*, franciscain, déverse sur les philosophes une besace d'injures : « écrivains cyniques et dépravés, insensés fanatiques, nouveaux Corybantes, imagination impure, pasquinades, écrits pestilentiels » (1783).

CHAPITRE XII

La Révolution

De 1789 à Chateaubriand (1802)

Comme dans toutes les luttes humaines depuis Homère, des injures on passe aux coups.

Au fait, l'un des deux adversaires frappe depuis longtemps seul, mais, depuis une vingtaine d'années, sa vigueur se relâche et les blessures qu'il inflige sont moins cruelles. L'autre va prendre une revanche terrible ; car, s'il est puéril de voir dans la Révolution un mouvement essentiellement antireligieux, c'est mal connaître les hommes et particulièrement ceux de notre pays que d'imaginer les septembriseurs qui « travaillaient la marchandise » à l'Abbaye ou les « déchristianisateurs » de 94 mûs exclusivement par le civisme.

On ne saurait s'attendre à voir, en pleine action, la controverse cesser. Elle se poursuit en se transformant. Le débat d'idées devient la polémique journalière, fragmentée dans les journaux, autour de points précis et de questions pratiques : les vœux, les biens d'Eglise, la Constitution civile surtout. Presque toute la littérature religieuse tournant autour du « serment », rentre dans la controverse entre sectes qui est hors de notre sujet. La foi chrétienne des assermentés et des réfractaires est la même, si leur foi catholique diffère, et, pour l'observateur impartial, les destinées du christianisme multiforme n'étaient pas attachées à telle organisation de l'église.

On peut suivre ces discussions jusqu'à la Terreur dans les *Nouvelles ecclésiastiques* qui cessèrent en 93, et dans le *Journal ecclésiastique* de l'abbé *Barruel*, qui parut de 1787 à 1792 (1). Elles reprirent jusqu'au Concordat.

L'apologétique proprement dite comprend aussi deux périodes séparées par une année de silence, — la seule du siècle, — et ce silence est poignant quand on pense à ses causes : l'échafaud, les pontons, l'exil, la proscription de prêtres errants ou traqués dont

1. Avec des interruptions il dura jusqu'en 1801. [55].

beaucoup, mieux que la plume à la main, furent des confesseurs.

Dans ce silence la voix du *citoyen Dupuis* s'élève, pour prononcer sur J.-C. le dernier mot de la raison : « le Christ n'est que le soleil... le cortège des 12 apôtres n'a jamais existé que dans les 12 signes du zodiaque » (1).

Mais une fois de plus l'intolérance s'est suicidée. *Le bourreau a tué la cause qu'il servait.* Dès 1795 le renversement des rôles commence, dans la lutte des idées comme dans celle des partis. Cinq ans plus tard, pour la première fois depuis les « Lettres anglaises », la philosophie passe de l'offensive à la défensive et en est réduite à plaider (2).

I. — Dernières attaques. — Dernières ripostes

A vrai dire, pendant la Révolution, en dehors des pamphlets qui ne sont plus de la pensée mais de l'action forcenée, la violence de l'esclave libéré, digne de compassion quand on pense à ses souffrances passées et à la responsabilité de ceux qui l'ont avili, la production philosophique est mince.

A part les réimpressions d'*Holbach* (3), on ne peut guère noter que le *Catéchisme de la nature* (4) du même, à peu près expurgé de satire antireligieuse ; dans « l'Encyclopédie méthodique », le *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne* de *Naigeon* (1791-94), où l'auteur, commentant le vœu de *Meslier* « Puissé-je voir le dernier des rois étranglé avec les boyaux du dernier des prêtres ! » ajoute : « C'est le vœu d'un vrai philosophe... On « écrira dix mille ans si l'on veut sur ce sujet, mais on ne pro- « duira jamais une pensée plus profonde, plus profondément « conçue, et dont le tour et l'expression aient plus de vivacité, « de précision et d'énergie » (5). Il dit ailleurs qu' « il faut emmuseler les prêtres ». Ce ne serait au reste que de justes représailles, car, comme le dit un autre : « Les religions, depuis « l'origine des sociétés, n'ont servi dans tous les temps qu'à « museler les hommes afin qu'il fût plus facile de les soumettre « au joug du despotisme et de la superstition » (6).

1. *Origine de tous les cultes ou Religion universelle*, 1795, 3 v. 4° ; t. III, 115.
2. Voir les ouvrages caractéristiques de *Chaumont-Quitry : « De la persécution suscitée par J. Fr. Laharpe contre la philosophie et ses partisans »*, Paris 1800, 8° et *Cubières de Palmezeaux : « Le défenseur de la philosophie »* id.
3. *Essai sur les préjugés*, en 1792 et 97 ; *le Bon sens*, en 1793.
4. *« ou Eléments de la morale universelle »* (posthume) Paris 1790.
5. T. III, 239, art. *Meslier*.
6. *Nougaret : « Contrat social des républiques et Essai sur les abus religieux, politiques, civils etc... parmi toutes les nations et principalement en France »*. Paris an VIII, 12 (début du 1er chap. *« De la religion »*).

C'est l'opinion de tous les fils des philosophes. Ils attaquent dans le christianisme un institut d'oppression. Aussi n'avons-nous pas à suivre en détail un combat dont toutes les ripostes nous sont déjà connues.

Les Ruines, de *Volney* (1), ne suscitèrent pas de réfutation particulière. Il avançait pourtant la thèse de *Dupuis* qui allait renouveler le débat.

D'analogies entre la mythologie biblique, les mystères chrétiens et les mystères de Mithra, d'Isis et d'Osiris, Dupuis conclut non à l'influence des uns sur les autres mais à une identité. Et comme ces mythes païens sont des mythes solaires, le mythe du Christ en est un. Les dogmes de la création, de la chute, de la rédemption sont une mauvaise copie de la cosmogonie de *Zoroastre*, qui symbolise les phénomènes annuels de la nature (2). — La réalité historique du Christ dépend de la vérité des trois premiers chapitres de la Genèse. Or ceux-ci sont un amas d'allégories et de fictions astrologiques. Le Christ est un symbole solaire ; ses vicissitudes symbolisent sa course à travers les différents signes du zodiaque. — Le christianisme traditionnel est absurde et révoltant, surtout dans sa morale (3) ; il faut l'abattre.

Le P. *Lambert* qui partageait son zèle entre la critique de la Constitution civile et la défense de la foi, fit à Dupuis une réponse anonyme : *La vérité et la sainteté du christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs d'un livre intitulé : Origine de tous les cultes* (4). Dupuis est injurieux, Lambert est insultant : « Le délire de la tourbe philosophique est aujourd'hui à son « comble... Le seul régime qui leur convienne est celui de ces « asiles où la compassion publique rassemble les êtres infortunés « dont le cerveau en ébullition... » (5). Il n'a pas de peine à montrer le mal fondé de la thèse générale et qu'il n'y a aucun lien logique entre l'inauthenticité de la Chute et l'inexistence de J.-C. Pour expliquer l'analogie des mythes, tantôt il les rapporte à une

1. Parues en 1791. V. *Masson* [166], III, 279. L'abbé *Lefranc* l'attaque en même temps que *Dupuis* et *Bonneville* (v. infra p. 497).

2. Ainsi le mal introduit par le serpent est l'hiver, ouvrage du mauvais principe.

3. L'humilité rétrécit le génie ; il est atroce de se couper un membre pour entrer dans le royaume de Dieu etc...

4. Paris 1796, 8°. L'auteur, dominicain né à Salernes (Var), en 1738, s'était rendu suspect par son jansénisme. *De Beaumont* le souffrait dans un couvent de Paris, à condition qu'il n'écrivît que contre les incrédules. Il a publié une trentaine de livres ou brochures. V. *Annales de la religion* [56], III, 505.

5. P. 3. Parlant des fêtes infâmes du paganisme il dit qu' « au moyen de quelques misérables fictions, *Dupuis* se flatte d'avoir trouvé à ces viles saloperies une origine pure ». 510.

origine commune, tantôt il en revient à la thèse de *Huet* (1), mais il affirme plus qu'il ne prouve. Chez aucun des deux adversaires la critique n'est suffisante ni la science assez avancée. Pour établir l'existence du Christ, Lambert tire quelques bons arguments des épîtres de *Paul*, qui a dû mourir vers l'an 66, et du texte où *Tacite* parle de Chrestus (2). Mais la meilleure réfutation de Dupuis reste à écrire ; c'est celle où l'on retrouvera un mythe solaire dans la merveilleuse épopée de Napoléon-Apollon (3).

Après Dupuis, le seul antichrétien notoire fut *Sylvain Maréchal*, qui donna en 1797 son *Code d'une société d'hommes sans Dieu* et, en 1800, son *Dictionnaire des athées*.

Il avait sous l'ancien régime souffert pour sa foi (4) ; il se revanchait maintenant avec délices. Un écrivain, qui n'est pas autrement connu, *Léonard Aléa*, le réfuta dans un ouvrage bien accueilli : *l'Antidote de l'athéisme* (5). Il y contestait l'athéisme imputé aux philosophes anciens et à plusieurs modernes : Bacon, d'Alembert, Bonaparte. Maréchal tirait à lui Necker lui-même, pour quelqu'aveu d'ignorance philosophique ! Féliciter l'Institut de contenir 20 athées et vouloir faire « l'expérience d'une république sans Dieu » (6), c'était insulter la nation qui, par la voix de la Constituante, avait proclamé son attachement à la religion catholique.

Jusqu'à la Terreur, les apologistes sont peu nombreux. Des « *Observations* » posthumes du P. *Berthier*, l'ancien rédacteur du journal de Trévoux, « *sur le Contrat social* » de *J.-J. Rous-*

1. Les peuples païens ont reçu des infiltrations hébraïques, ou bien les livres qui relatent leurs croyances, ceux d'*Hermès Trismégiste*, par exemple, sont postérieurs au christianisme.

2. C. 10. On peut citer aussi cette réflexion ingénieuse sur l'entrée du mal dans le monde symbolisant l'hiver : *ce système ne serait valable que pour les pays du nord ;* on trouve sous la zone torride les mêmes idées sur un état primitif d'innocence dont un mauvais génie nous aurait fait déchoir (c. 17).

3. C'est la brochure de *J. B. Pérès*, bibliothécaire à Agen (1817). — On connaît, de *Dupuis* à *Drews*, l'extraordinaire fortune des doutes touchant l'existence du Christ. *Alfred Jeremias*, privat docent à Leipzig, passe en revue les successeurs de notre philosophe dans sa brochure « *Hat J. C. gelebt ?* » Deichert 1911.

4. En 1784, son *Livre échappé au Déluge*, où il parodiait le style des prophètes, lui avait fait perdre sa place de sous-bibliothécaire du Collège Mazarin ; en 1788, un *Almanach des honnêtes gens*, où des hommes célèbres remplaçaient les saints, le faisait enfermer dans une maison de correction.

5. Paris 1800, 8° ; rééd. 1802, 2 v. 8° sous ce titre : *La religion triomphante des attentats de l'impiété*.

6. P. 9. Quand elle serait établie, nos athées « iraient, n'en doutez pas, le fer et la flamme à la main, parcourir les diverses contrées pour y opérer la dévastation et la mort jusqu'à ce que tous les peuples eussent embrassé l'athéisme ». P. 10.

seau » (1), *le Philosophe chrétien* (2) de l'abbé *Pey*, ne firent pas grand tapage, mais l'activité religieuse se manifeste par la publication d'ouvrages d'enseignement. Les *Lettres à mon neveu* (3) de *Lemoine*, les *Leçons métaphysiques à un milord incrédule* (4) du P. *Aubry*, *les Catholiques du Jura* (5), le *Chemin du bonheur tracé aux jeunes gens* (6) prolongent l'effort tenté pour maintenir l'instruction chrétienne. Tous ces ouvrages ont un caractère pratique.

II. — Avant la Terreur. — Fermentation antirationaliste

En France, comme dans le reste de l'Europe, une sourde fermentation antirationaliste commence à gagner une partie des classes cultivées. Suivant une loi connue, le terrain perdu par la foi n'est pas entièrement gagné par le rationalisme : les superstitions effrénées envahissent les esprits avides de mystère. *Cagliostro* après *Mesmer* fait accepter à une société incroyante et crédule non seulement « l'élixir vital » que les plus philosophes demandent, — quand ils souffrent, — aux charlatans de tout habit, non seulement le « fluide vital » qui gardait un faux air d'explication scientifique, mais l'astrologie et la divination, le spiritisme et la théurgie.

D'autre part, le mysticisme renaît. La réaction inévitable contre l'intellectualisme rationaliste et théologique du siècle, la revanche naturelle du sentiment prennent une forme religieuse parfois théosophique.

Le Diable, si laborieusement chassé de l'imagination et de la conscience humaines, le Diable rentre en scène.

A l'époque même où *Voltaire* fouaille avec délectation les 2.000 pourceaux démoniaques de l'Evangile, pour la joie d'un très grand public (7), tel Français cultivé « exconjure » entre quatre murs *Satan, Belzébuth, Baran* et « les êtres formidables, êtres d'iniquité, de confusion et d'abomination » qui les accompagnent (8).

1. Complétées et publiées par l'abbé *Bourdier-Delpuits*, ex-jésuite, Paris 1789, 12.
2. « *considérant les grandeurs de Dieu dans ses attributs et dans les mystères de la religion* », Louvain 1793, 8°.
3. « *Sur les vérités de la foi et de la morale chrétienne* », Paris 1790, 8°.
4. Ib. 1790, 12.
5. « *Entretiens sur la religion entre des personnes de la campagne et des soi-disant philosophes et autres ennemis de la religion* », 1793, 8°.
6. Hambourg 1792, 12.
7. 1770 : *Questions sur l'Encyclopédie*. V. supra, 428-431.
8. *Lettre de St-Martin à Villermoz*, 24 mai 1771, pp. *Papus* : « *L'Illuminisme en France : Louis Claude de Saint-Martin* », Paris Chacornac 1902, in-18, p. 96.

Il se fait des initiations dans toutes les sectes secrètes qui commencent à foisonner, et, au moment où le *bon sens* de Jean Meslier croit avoir partie gagnée, un homme qui a frappé ses contemporains par sa modération et sa sagesse écrit gravement ce qui suit :

« Vous ferez mettre le candidat dans votre cercle, la face à l'est... Vous « tracerez sur sa tête le triangle désigné dans le grand cérémonial ; après « l'avoir tracé des 2 mains, l'une après l'autre, vous désignerez par un autre « triangle la plaque triangulaire qu'il doit porter sur le front et imposerez « sur son front votre main droite en équerre en prononçant les prières et « mots qui sont déjà en votre possession. Après cette cérémonie, vous ferez « laver les pieds et les mains au candidat et lui ferez parfumer les 4 angles « avec les parfums que vous savez et en commençant par le côté pres- « crit » (1).

Apulée serait-il ressuscité dans le Paris d'Holbach ?

Un homme fait la transition entre les thaumaturges équivoques à la *Mesmer* et les mystiques purs à la *Dutoit,* c'est *Martines de Pasqually* (2). Mage et magicien, il croit à l'existence d'agents occultes que notre physique d'apparences n'atteint pas, et il cherche à agir sur eux par une technique appropriée ; mais son but est déjà moins de faire descendre les êtres supérieurs vers l'homme que de hausser l'homme vers eux, de le régénérer. De toute façon, nous voilà bien aux antipodes du déterminisme absolu du *Système de la nature* (1770).

Avec son disciple *Saint Martin,* l'illuminisme devient de plus en plus moral et religieux, pour rejoindre finalement le mysticisme chrétien de Jacob Bœhme. Grâce au « Philosophe inconnu », *Swedenborg* fera chez nous, indirectement au moins, des conquêtes.

Qu'ils soient occultistes ou mystiques, tous ces « philosophes » d'un nouveau genre sapent l'œuvre encyclopédiste, relèvent et adorent tout ce que la philosophie critique, positive et sensualiste a brûlé. Comme un balancier désormais incapable d'équilibre, la pensée humaine repart en sens contraire, suivant un rythme qui durera peut-être aussi longtemps qu'elle.

Tout le siècle travaillait à nier ou à oublier le surnaturel et l'inconnaissable. Le trait commun de ces nouveaux esprits est la foi à l'*Invisible,* à un ordre supérieur à « l'ordre scientifique », à des facultés pour le percevoir autres que les sens : l'intuition, la vision directe, la prière. L'Illuminé est « un être capable

1. Ib. p. 95.
2. V. *Papus : « Martines de Pasqually »*, Paris, Chamuel 1895, in-18 ; et l'étude de *Ad. Franck* sur « *La philosophie mystique en France au* XVIII*e siècle* ».

d'entrer en rapport conscient avec le plan invisible » (1). L'un tracera des cercles et prononcera les mots ou les nombres qui enclosent la puissance, l'autre s'abîmera dans la contemplation, après avoir, pendant de longues années, purifié son âme par cette askèse que l'Orient millénaire a transmise à l'humanité, mais tous croient à *l'Esprit*, à son action, à son immortalité.

La sagesse du siècle expliquait le supérieur par l'inférieur, l'âme par la matière, les êtres par les phénomènes. Elle souhaitait borner ses investigations à ce qui est mesurable et prévisible ; et voilà que ces hommes, ressuscitant les illusions les plus anciennes, expliquaient les phénomènes par les êtres, derrière les mouvements cherchaient les causes, et quelles causes ! des agents libres qui ne sauraient être objet de science. Ils repeuplaient d'une légion d'esprits mystérieux l'espace que la raison avait enfin laissé lumineux, silencieux et vide.

Saint Martin travaille le mieux à relever les idoles métaphysiques. Il établit contre *Garat* « l'existence d'un sens moral et la distinction entre les sensations et la connaissance » (2) ; c'est dire qu'il retrouve l'inné en nous. Il restaure l'idée que l'homme peut connaître intimement le principe de son être, cause active et intelligente (3). Il reprend l'idée de la Chute : l'homme, tombé dans la dépendance de la matière et des choses physiques, peut se régénérer grâce au sacrifice du Réparateur, qui a remplacé les expiations anciennes (4).

Et surtout, le Philosophe inconnu ramène des notions et des préoccupations oubliées, toute une conception de la vie abolie par le siècle de Diderot. Il développe la vie intérieure chez lui et autour de lui, non seulement la culture morale que connaissait Rousseau, mais la culture *spirituelle*, effort admirablement patient vers une croissante libération. Il propage ce sentiment si entièrement étranger au matérialiste : l'amour des âmes. Il inspire le goût des biens *spirituels*, réhabilite la douleur et la pauvreté. Enfin, suprême reniement, il combat les passions et l'orgueil de la vie (5).

1. *Papus* : « Saint-Martin », p. 52.
2. *Discours en réponse au citoyen Garat, professeur d'entendement humain aux écoles normales sur l'existence d'un sens moral*, etc. Collection des Ecoles normales publiée en 1801 (V. t. III des Débats). Ce discours fut prononcé le 9 ventôse an III (27 février 1795). V. sur tout ceci *Papus* o. c. 211 sq.
3. *Des erreurs et de la vérité ou les Hommes rappelés au Principe universel de la Science par un Ph(ilosophe) Inc(onnu)*. Edimbourg (Lyon), 1775, 8°.
4. *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'Univers*. Edimbourg (Lyon), 1782, 8°.
5. *Papus*, o. c. 73.

Sans doute Saint Martin n'est pas connu du grand public, mais il agit sur cette haute société qui donne le ton, et qu'ont si longtemps enchantée scepticisme intellectuel et matérialisme moral. On croirait, en rappelant ses amis, nommer l'assistance mondaine d'une fête au noble Faubourg. Ce sont les d'Oberkirch, les de Lutzelbourg, les de Saint-Marcel, Mme de Gléon, Milord Beauchamps, Mme de Saint-Didier, le comte de Divonne, Mme de Wurtemberg, la duchesse de Brissac, le prince Galitzin, Mme de Coislin, M. de Lauzun, le duc de Bouillon, le prince de Lusignan...

Et la maréchale de Noailles « est comme un furet » après lui (1).

C'est pour ces disciples bien nés et pour quelques autres qu'il écrit son *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'Univers.*

L'abbé *Lefranc,* voyant le lien de toutes les formes du « délire » contemporain, dit que « Mesmer semble avoir préparé les esprits « à admettre en France les systèmes de Swedenborg, de Lavater, « de Saint Martin et de plusieurs autres fanatiques qui prêchent « dans toute l'Europe *une nouvelle doctrine qui se répand avec « une rapidité inouïe* » (2). Dans un ouvrage qui eut trois éditions, le marquis *de Luchet* (3), qui connaissait un peu les choses d'Allemagne, révéla au grand public la secte des *Illuminés* peu répandue chez nous.

De 1789 à 1791, *Dutoit-Membrini,* chef reconnu des quiétistes, éditait 35 volumes d'œuvres de *Mme Guyon ;* en 1790 et 1793, il publiait ses méditations personnelles : *la Philosophie divine* (4).

1. Ib. *Let. à Villermoz,* 18 déc. 1780. V. p. 21, 29 sq.

2. *Conjuration contre la religion catholique et les souverains dont le projet, conçu en France, doit s'exécuter dans l'Univers entier.* Paris 1792, 8° *Lefranc,* supérieur des eudistes de Caen, fut massacré aux Carmes le 2 septembre 1792. Il est l'ancêtre de tous ceux qu'obsède le spectre de la Franc-maçonnerie. V. infra p. 503. On sait que *Lavater* fondait son apologétique sur l'expérience intime. Il a puissamment contribué, dans son cercle d'action qui était vaste, à revivifier le sentiment religieux. V. son *Pontius Pilatus,* 1782.

3. Ancien bibliothécaire et directeur du théâtre français de Hesse-Cassel ; rentré en France en 1788, il prit parti pour la Révolution et rédigea le *Journal de la Ville.* Son *Essai sur la secte des Illuminés,* 8°, 1790, 92, 93, dont la 3e édition fut revue par le *comte de Mirabeau,* signalait la société des illuminés *politiques* fondée en 1776 par le théosophe *Weisshaupt,* professeur de droit à Ingolstadt, avec une constitution semblable à celle des francs-maçons. L'illuminisme s'affilia d'ailleurs à la maçonnerie. L'électeur de Bavière, jugeant cette secte ennemie des trônes, en ordonna la dissolution. *Grimm* reproche à *Luchet* de « confondre perpétuellement ce qui peut appartenir à l'une de ces « sectes avec ce qu'on ne saurait justement imputer aux autres ; les francs-« maçons, les rose-croix, les disciples de Lavater, de Cagliostro, de Schœpfer, « de Swedenborg, les illuminés proprement dits. Il est fou de dire que l'Etat « qui les souffrira est perdu ». XIV, 583. V. *Caro : « Du mysticisme au* XVIIIe *siècle* », 1852-54, 8°.

4. Lyon 1793, 3 v. 8°. L'édition de 1790 a un volume de moins et porte ce titre : *De l'origine des usages, des abus, des quantités et des mélanges de la*

Tout ce mouvement mystique, bien plus marqué à l'étranger qu'en France, est une protestation de la foi personnelle et vivante contre l'orthodoxie figée ou le rationalisme sec qui règnent dans les églises. Cependant, même en France, les chrétiens de tradition s'effarent. L'abbé Lefranc (1) déteste le mysticisme à l'égal du rationalisme, parce qu'ils sont tous deux fauteurs de révolte et de liberté. En face de ses « folies » malfaisantes, il dresse le bienfaisant *bon sens* de la religion reçue. Il ne voit pas que son église va bénéficier de cette démence et de cette « fausse spiritualité ».

III. — Après la Terreur. — La Renaissance religieuse

Les églises fermées rouvrent leurs portes en 1796, au lendemain du décret sur la liberté des cultes (2), et l'on compte bientôt 25.000 curés desservant 32.000 paroisses. Dès 1795, la presse religieuse a reparu. *Annales de la religion* (3), *Annales religieuses* (4), *Annales catholiques* (5), fort occupées du rétablissement du culte et de la rentrée des prêtres proscrits, rendent compte avec complaisance des ouvrages favorables à la religion et combattent la *Décade philosophique,* ce réduit des impénitents.

C'est une œuvre catéchétique, l'utilisation du labeur apologétique du siècle, la mise en menue monnaie des ouvrages les plus approuvés, pour l'instruction du peuple fidèle qui a beaucoup désappris. On le remet à l'*a. b. c.,* et le caractère élémentaire de cet enseignement montre combien rapidement la culture chrétienne aurait été exténuée, anéantie peut-être, si l'interruption des

raison et de la foi. Paris (Lausanne). 2 v. 8°. On sait que le quiétisme s'implanta de bonne heure en pays protestant et qu'il subsiste encore aux Etats-Unis. V. J. Chavannes : « *Jean Philippe Dutoit* », Lausanne, Bridel 1865, 12, *Bricaud : « Un disciple de Saint-Martin, Dutoit Membrini, d'après des documents inédits* ». Paris Chacornac 1901, br. in-18, *Masson,* o. c., 1, 70.

1. O. c. En 1802 *Chassanis* dira que le danger vient désormais non plus des incrédules mais des chrétiens qui s'émancipent de la soumission due à l'Eglise. *Du christianisme et de son culte contre une fausse spiritualité.* Paris, 8°.

2. « *L'exercice d'aucun culte ne peut être troublé. La République n'en salarie aucun* ». 3 ventôse, an III (21 févr. 1795). V. *Lavisse et Rambaud :* Hist. générale, Colin, t. VIII, 521 sq.

3. « *ou Mémoires pour servir à l'histoire du* XVIIIe *siècle, par une société d'amis de la religion et de la patrie* », Paris 8°, de mai 1795 à mai 1803. C'est un journal « constitutionnel ».

4. « *Politiques et littéraires* », 1796, 8°, rédigées par les abbés *Sicard* et *Jauffret* « anticonstitutionnels ». L'abbé *Jauffret,* futur évêque de Metz, publia la même année son livre *Du Culte public ou de la nécessité du culte public en général,* qui fut réédité en 1802.

5. « *Pour faire suite aux précédentes* » 1796-97, par l'abbé *Boulogne.* L'auteur, déporté le 18 fructidor pour avoir blâmé un discours antichrétien de *La Réveillère,* les reprit, de 1800 à 1801, sous le titre d'*Annales philosophiques et littéraires* [58]. V. *At : « Les Apologistes français au* XIXe *siècle* », p. 31 sq.

offices, de la prédication et de l'instruction religieuse avait duré quelques années.

Renaissance du spiritualisme

En philosophie, — il fallait s'y attendre, — le spiritualisme resurgit. A l'une des conférences de l'Ecole normale, *Saint Martin* se fait applaudir en demandant au « professeur d'entendement humain », *Garat,* de ne plus parler à ses auditeurs de matière pensante (1). *De Bonald* prouve Dieu par les lois du langage, « car, « ou l'inventeur ne se serait jamais entendu lui-même s'il avait « inventé le mot avant d'avoir l'idée, ou il n'aurait jamais été « entendu des autres s'il leur avait adressé des mots auxquels ils « n'eussent pu attacher aucune idée » (2). En 1800, *Aubry* publie un *Anti-Condillac* (3). Un an après « le Génie du christianisme », *Maine de Biran* portera au sensualisme un coup décisif (4).

Faiblesse des apologies. Le christianisme antirépublicain

L'apologétique est encore faible car tout est à rapprendre (5).

Les évêques réunis à Paris dressent le programme de 5 apologies. Il faut : 1° — *établir que le fanatisme n'est pas lié au catholicisme;* 2° — *justifier la conduite des catholiques français pendant la Révolution ;* 3° — *prouver la révélation et* 4° — *son accord avec la saine philosophie ;* 5° — *montrer l'excellence de la morale évangélique* (6). Il se fonde une « *Société de la philosophie chrétienne* » qui dresse une liste des ouvrages à réimprimer ou traduire, à continuer, — à réfuter, — à composer. L'abbé *Servois* prépare le premier « numéro » de cette bibliothèque apologétique (7). On mettra au concours les sujets suivants : La considération du monde physique et moral prouve la *dégradation primitive de l'homme.* — Etablir par la physique du globe, le progrès de la civilisation, les monuments de l'histoire et la généalogie des divers idiomes, la *vérité de la chronologie mosaïque* (8).

1. V. *Arboux,* Encycl. Lichtenberger [30], t. XI, 415. Le succès momentané des *Théophilanthropes* s'explique par ce regain spiritualiste.

2. *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social,* 1796, 8° ; 2e éd. Paris 1817, 8°, p. 300. « En un mot une idée sans expression n'est pas une « idée et n'est pas, puisqu'une idée n'est connue, pensée qu'autant qu'elle est « exprimée par une parole. Une parole sans idée n'est pas une expression et « n'est qu'un son puisqu'une parole n'est entendue qu'autant qu'elle exprime « une idée ». *Ib.*

3. « *ou Harangue aux idéologues modernes* », Paris 24.

4. Il donne en 1803 un *Mémoire* couronné par l'Institut sur « *Ce qu'est l'influence de l'habitude sur la faculté de penser* ». Le principe de toute connaissance est *l'activité* inhérente à l'âme et constituant son essence.

5. On réimprime les conférences populaires de *Beurier* en 1801.

6. *Grégoire* rendit compte de leurs travaux au *Concile national* de 1797. V. *Ann. de la rel.* [56] t. VI.

7. C'était une traduction de l'*Apologie de la Bible* de *Watson* (1796) contre Thomas Payne. Elle ne vit pas le jour, à notre connaissance.

8. *Ann. de la rel.* t. VI, n° 24.

Ne nous arrêtons pas à *la Religion vengée* de *Bernis* (1) qu'on fait paraître en 1795. C'est léger, léger, et, en cherchant bien, l'on y trouve 5 lignes sur le Christ. La réfutation d'*Helvétius* (2) par *Laharpe* converti n'apporte non plus rien de neuf et l'*Apologie de la religion* (3) par l'évêque assermenté de Quimper, *Audrein*, assassiné par les chouans comme il rejoignait son diocèse, ne prouve que la foi d'un de ces prêtres « patriotes », flétris par leurs adversaires comme d'horribles mécréants.

Mais une apologie est d'un accent nouveau parce qu'elle fait face à un nouveau danger. Le paradoxe de Bayle sur l'évangile fauteur du despotisme a traversé le siècle, enrichi, remanié par les événements et par les hommes. Après la Vendée et la révolte d'une partie du clergé contre la liberté naissante, il prend cette forme grosse de conséquences redoutables pour l'avenir de la France : *le christianisme est incompatible avec la République.*

C'est, à en croire le P. Lambert, le sentiment du rapporteur qui provoqua le décret du 3 ventôse sur la liberté des cultes (4). Il proteste avec désespoir contre un divorce si funeste, dans son *Apologie de la religion chrétienne et catholique contre les blasphèmes et les calomnies de ses ennemis* (5). On la représente à la tribune de l'assemblée nationale « comme une espèce de bête « féroce qui, née de la superstition et de l'imposture, laisse par- « tout en traversant les nations et les siècles des traces sanglantes « de ses fureurs ». On l'accuse d'être « servile par sa nature, « auxiliaire du despotisme par son essence, de trafiquer partout « et en tout temps avec les despotes de la liberté du genre « humain » (6). On sait en effet que nos philosophes n'ont été ni serviles ni tremblants devant le triumvirat *Robespierre-Couthon-Saint-Just.* L'esprit de la religion est douceur et charité. Elle désavoue ceux qui la défendent par les armes. Et Lambert blâme la Vendée :

1. *Poème en 10 chants.* Parme pet. fol. et 4°. Il se réduit à une idée : la religion fait le bonheur de l'homme et de la société. V. *Ann. de la rel. chrét.* t. VI, 241.

2. *Réfutation du livre de l'Esprit* prononcée au Lycée républicain dans les séances des 26 et 29 mars et 3 et 5 avril, Paris an V, 8° ; rééd. dans *La philosophie du* XVIIIe *siècle* 1805, et, depuis, dans toutes les éditions du *Cours de littérature.*

3. « *contre les prétendus philosophes* », 1797, 8°.

4. Dans son rapport, *Boissy d'Anglas* outrageait en effet tous les cultes, mais concluait à les laisser libres.

5. Paris 1795, 8°. Les *Annales de la religion* se proposaient de faire « chérir la religion *et la république* » (n° 1, p. 21). Aussi ne cessent-elles de montrer que le christianisme s'accorde avec tous les gouvernements. V. t. I n°s 9, 12, 13 ; t. II n° 20 ; t. III n° 8 et la controverse avec *La Réveillère-Lépeaux* au sujet de ses *Réflexions sur le culte public*, t. V n°s 6 et 17. *Ann. cath.* [58], t. IV, n° 41.

6. P. 4.

« Nous en faisons l'aveu sans réserve et sans ménagement : si la religion « avait été mieux connue et surtout mieux suivie dans ces malheureuses « contrées et ailleurs, nous n'aurions eu que des persécuteurs et des persécu- « tés sans insurrection et sans guerre civile. Si partout les fidèles et les « ministres du culte avaient été animés du même esprit qui dirigea les chré- « tiens des beaux âges de l'église, ils n'auraient eu garde de prendre les « armes... *En donnant la mort pour se venger de leurs ennemis ils ont déshonoré la religion* » (1).

Mais si Lambert réprouve la violence religieuse, il prévoit et déplore le schisme des deux Frances.

« *L'opposition entre la constitution française et la religion étant une fois « proclamée, le choix devient inévitable.* On ne peut, suivant les principes du « rapport chérir et défendre à la fois l'une et l'autre. L'amour qu'on aura pour « celle-ci sera la mesure nécessaire de la haine qu'on doit à celle-là. En se « déclarant pour la constitution on employera les moyens les plus efficaces, « hors la violence et les persécutions, pour étouffer la religion, pour l'effacer « des esprits et des cœurs... Par la raison des contraires, quiconque aime et « honore la religion comme... le plus précieux de ses trésors, se trouvera « forcé de détester la constitution,... de travailler par tous les moyens qui « sont en son pouvoir, hors les insurrections, à en préparer la chute... *Quel « coup mortel on porte à la chose publique quand on veut faire croire qu'on « ne peut à la fois conserver sa religion et demeurer fidèle à sa patrie* » (2).

Retenons la tolérance de cet ancien membre d'un ordre qui fournit les inquisiteurs. C'est une des conquêtes de la Révolution.

En 1789, quand Rabaut St-Etienne demandait l'égalité des cultes, *Laborie* écrivait : « nous ne vous tolérons pas comme des coupa- « bles, mais nous vous tolérons comme des malades » (3). En 1797, le comte *de Toustain-Richebourg*, « ex-victime de la tyrannie antisociale et du fanatisme anti-religieux », voudrait « substi- « tuer la tolérance civile, l'indulgence philosophique, la bienveil- « lance chrétienne aux malentendus, aux injures, aux animosités « des différents partis, propager enfin *de la manière la plus « humaine* notre divine croyance » (4). Il a travaillé, dit-il, à obtenir la tolérance pour les protestants, il la voudrait pour tous les Français, y compris les jésuites. C'est le trait caractéristique d'une apologie de la religion qu'il destine à ses descendants.

A côté de ces chrétiens, à qui la lutte ou l'épreuve ont beaucoup appris, d'autres reproduisent les vieilleries.

Duvoisin clôt le siècle en exposant une fois de plus avec clarté la preuve par les faits (5). Il vit sur les données traditionnelles

1. P. 28.
2. P. 55.
3. *Unité du culte public, principe social*, 12.
4. *Réalité des figures de la Bible* Paris 8°, p. XXXIV. L'ouvrage a la forme d'un commentaire des « *Figures de la Bible* » de *Fontaine et Sacy*.
5. *Démonstration évangélique*, Brunswick 1800. Cet ouvrage banal et honora-

touchant l'âge des évangiles, et sur l'éternel faux principe : les choses ont dû se passer ainsi. C'est remplacer la critique historique par un raisonnement logique. Aussi bien, le salut de la religion va-t-il venir d'ailleurs. L'ouvrage de Chateaubriand s'élabore. Il n'aura lui-même qu'un temps. Mais, un an avant Duvoisin, *Schleiermacher* a publié ses *Discours sur la religion adressés aux gens instruits qui la dédaignent* (1). Ils fondent l'apologétique moderne qui, par *Vinet* et par *Newman*, poursuivra l'œuvre de *Pascal*.

Les chrétiens attaquent

> « Instruits de nos malheurs, nos derniers neveux sauront qu'un état auquel on enlève la religion est un état perdu » (2).
>
> Abbé Audrein.

L'exploitation apologétique de la Révolution française

En attendant, la meilleure apologétique n'est plus plaidoyer mais réquisitoire. Après 94, les rôles sont intervertis. Si *Chassanis* peut écrire en 1802 que *les incrédules ne sont plus à craindre* (3), c'est qu'ils ont mis dans la main de leurs adversaires une arme du meilleur acier.

Depuis 20 ans et plus, le thème favori des « philosophes » est la malfaisance du christianisme, religion d'esclaves et de bourreaux. Dérision ! l'on a vu la nation et ses représentants suant de peur sous un triumvirat de disciples des philosophes, les prêtres rebelles à la loi des hommes pour obéir à leur conscience persécutés à mort. Le langage de ceux qui les traquent ne respire pas seulement le civisme mais la haine du culte et de la religion. « Momeries, sottises religieuses, hydre du fanatisme » sont leurs qualificatifs les plus doux (4).

On avait cru que le règne de la philosophie serait tolérance et fraternité (5), alors que les chrétiens lui imputaient de confiance

ble a été souvent réimprimé (6e éd. 1821). *Duvoisin* lui-même acceptait la tolérance civile. V. l'*Essai sur la tolérance* ajouté à la « Démonstration » à partir de 1805.

1. *Ueber die Religion. Reden an die Gebildeten unter ihren Veraechtern*, 1799.
2. *Apologie de la religion, prononcée à Notre Dame*. Paris 1797, 8° p. 31.
3. *Du christianisme et de son culte*, Paris 8°.
4. C'est le langage de *Laplanche* et de ses délégués dans le Cher. V. *Campagnac : « Les débuts de la déchristianisation dans le Cher (sept. 1793) »*, Paris Leroux 1912, 8°. Le zèle des subalternes dépassait les vues des chefs de la Révolution. *Danton, Robespierre* ont blâmé la déchristianisation violente. V. *ib.* le discours de *Bonnaire* à la fête de la Raison (Bourges, 20 frimaire). Cf. *Mathiez : « La Révolution et l'Eglise »*, Colin 1910, 8° p. 140.
5. « Peu s'en faut que même les meilleurs esprits ne se persuadent que l'empire doux et paisible de la philosophie va succéder aux longs orages de la déraison et *fixer pour jamais le repos, la tranquillité et le bonheur du genre humain* », *Grimm*, Corresp. III, 328.

la pire tyrannie et prédisaient que la ruine de la religion entraînerait le bouleversement et la corruption du corps social. Et voici la leçon des faits :

« L'expérience a jugé les systèmes et l'on sait maintenant ce que devient « une nation qui se laisse gouverner par des philosophes. Cette leçon terrible « ne sera pas perdue pour la postérité. Déjà les préventions antireligieuses « commencent à s'éteindre... On comprend enfin qu'il ne peut y avoir de « morale sans religion, ni de religion sans un culte public ; et ceux que « n'aveugle pas le fanatisme philosophique, reconnaissent que la religion « chrétienne est la seule qui puisse ramener la morale dans les familles et « dans la société » (1).

Car, pour les chrétiens la cause de la révolution n'est ni complexe, ni douteuse ; c'est le philosophisme qui a sapé le trône et l'autel. Dès 1789, l'abbé *Barruel* l'affirme catégoriquement (2). On a commencé par dépouiller l'Eglise de sa souveraineté sur tous les actes « qui ont rapport à la morale et aux sacrements », notamment le mariage (3). On en est venu par degrés à ces persécutions que *Laharpe* retrace dans son *Fanatisme de la langue révolutionnaire ou de la persécution suscitée par les barbares du* XVIII*e siècle contre la religion chrétienne et ses ministres* (4).

La poussée anticatholique avait été si forte et si générale que l'abbé *Lefranc* y voit l'effet d'un complot. Toutes les sectes secrètes mais surtout la *maçonnerie* ont juré la perte de Rome (5). La philosophie a trouvé chez elle son église.

« Que le système religieux franc-maçon renferme les principes de nos « philosophes, ceux des hérétiques et des athées, c'est ce dont il sera aisé de « se convaincre en rapprochant les discours et les écrits des francs-maçons

1. *Duvoisin : Dém. év.* p. 2 et 3. V. *Giraud* relève la même idée chez *Bonald, Rivarol, Joubert* etc... Nous n'insistons pas. « *Nouvelles études sur Chateaubriand* », Hachette 1912, in-16 p. 87 sq. Cf. *Masson* o. c. III, 255 sq.

2. *Le patriote véridique, ou discours sur les vraies causes de la révolution actuelle*, Paris 8°.

3. *Fauchét : « De la religion nationale »*, Paris 1789, 8°.

4. Paris 1796 et 97, 8°. V. aussi du même : *De la guerre déclarée par nos derniers tyrans à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts. Discours prononcé à l'ouverture du Lycée républicain 31 déc. 1794.* Paris 1796, 8°.

5. *Le Voile levé pour les curieux ou Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc maçonnerie*, Paris 1791 et 92, 8°. L'accusation date de 1746 (V. supra p. 303). Les rapports du philosophisme avec la maçonnerie sont certains. (V. *Lanson :* Questions diverses. *R. h. l.* XIX, 1 et 293). Tous les Grands Maîtres avaient appelé de leurs vœux l'Encyclopédie. (*Papus :* « Martines », 145). Les Maçons s'étaient initiés au régime démocratique dans les loges « toutes constituées (depuis 1773) d'après les principes du parlementarisme, du suffrage universel et des tribunaux électifs ». (*Ib.* 136). Mais que penser du *complot ?* On trouve des citoyens *maçons* à la tête du mouvement révolutionnaire dans plusieurs communes, mais rien jusqu'aujourd'hui, à notre connaissance, ne permet de parler d'un dessein concerté par *la Maçonnerie*, à plus forte raison par toutes les sectes secrètes, pour exterminer Rome.

« les plus décidés » (1). « La franc-maçonnerie a offert ses temples et ses « autels pour faire l'essai de cette irréligion philosophique. C'est là qu'on a « préparé les mystères d'une religion symbolique, qu'on a initié des Français « qui avaient déjà renoncé dans leur cœur à la religion de leurs pères... « qu'on leur a fait entendre qu'il n'y a que des symboles dans toutes les « religions » (2).

On leur a fait croire qu'on les ramène à la religion primitive et universelle. Toutes les sectes secrètes ont un fond commun, le socinianisme, toutes visent à établir l'athéisme.

En 1800, un ancien émigré, *Bernardi*, chef de division au ministère de la justice, achève de formuler la doctrine qui deviendra un dogme sous la Restauration. Traitant *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la Révolution* (3), il développe les idées suivantes : la république jacobine était l'athéisme organisé, — l'expérience a prouvé qu'il ne peut y avoir de société sans religion, — les doctrines des philosophes ont engendré les crimes révolutionnaires (4). Leurs erreurs sur la bonté et la perfectibilité (5) de l'homme, l'abolition de la distinction naturelle du juste et de l'injuste ont eu les effets malfaisants que les apologistes prédisaient. Les philosophes sont les théoriciens, les jacobins les exécuteurs (6). Et un abbé de renchérir : « tous nos buveurs de sang étaient des philosophes » (7).

Mais la plus magnifique utilisation de nos troubles à des fins apologétiques reste celle que *J. de Maistre* en a faite dans ses *Considérations sur la France* (8). Penché avec passion sur l'expé-

1. *Conjuration contre la religion catholique et les souverains* (an.). Paris 1792, 8°, p. 63.

2. P. 21.

3. Paris 8° (an.) s. d. V. *Ann. philos*, 1800-1801. L'Académie des inscriptions accueillit *Bernardi* pour ses ouvrages juridiques.

4. P. XV, XVII, XIX et XXI.

5. « *Plus les hommes, dit Condorcet, sont éclairés, plus ils sont libres, et plus ils sont libres, plus ils sont heureux* » p. 23.

6. *Bernardi*, admirateur du 18 brumaire, de la force et de l'action, a d'ailleurs plus d'estime pour les seconds : « Les projets des jacobins sont quelquefois imposants par leur atrocité même. On est toujours étonné de la profondeur de leurs vues et de la justesse de leurs combinaisons. Les plans des philosophes sont toujours niais et puérils », 208. V. sur cette question controversée de l'influence des philosophes sur la Révolution l'opinion des révolutionnaires eux-mêmes : *Roustan : « Les philosophes »* [112], c. 8 p. 432 sq. ; — et l'article décisif de *Morellet : « Apologie de la philosophie contre ceux qui l'accusent des maux de la Révolution »*. « Je ne blâme pas les ouvriers de Genève qui ont fait, chacun à part, un des mouvements de ma montre, mais l'ouvrier de Paris, si, en les rassemblant, il n'a pas su les retravailler comme il fallait pour les faire jouer tous ensemble avec justesse et facilité ». *On a tout livré au peuple, bête féroce, et voulu tout changer, sans y mettre le temps.* — « Mélanges de littér. », Paris Lepetit 1818, 4 v. 8°, t. IV, 329.

7. L'abbé *Gérard* dans sa *Théorie du bonheur*, Paris 1801, 12, p. 42.

8. Lond. (Lausanne) 1796, 8° ; 3 rééd. clandestines à Paris, à Lyon et en Suisse, en 1796 et 97. Nous citons l'édition *ne varietur*, Lyon 1891, 14 v., t. I.

rience inouïe qui se poursuit en France, le dur logicien constate que le philosophisme a aujourd'hui « toutes les chances humaines en sa faveur » (1). S'il ne triomphe pas et si le christianisme sort de cette épreuve terrible, c'est que le christianisme est soutenu par la puissance de Dieu. Cette puissance providentielle éclate dans tout le cours de la Révolution, *que les hommes n'ont pas conduite.* On a rarement vu, dans l'histoire des événements politiques, plus d'exemples de génération spontanée.

« Jamais Robespierre, Collot ou Barrère ne pensèrent à établir le gouver-
« nement révolutionnaire et le régime de la terreur ; ils furent conduits
« insensiblement par les circonstances et jamais on ne reverra rien de
« pareil... Sûrement ils étaient les hommes du royaume les plus étonnés de
« leur puissance. *Mais au moment même où ces tyrans détestables eurent*
« *comblé la mesure des crimes nécessaires à cette phase de la révolution, un*
« *souffle les renversa* » (2).

Leurs excès et leurs victoires militaires étaient voulus par la Providence pour conserver l'intégrité du plus beau royaume après celui du ciel. L'émigration des prêtres en Angleterre aura préparé pour l'église anglicane le retour au bercail. Le clergé appauvri ne recrutera plus que des membres désintéressés.

Toutes ces idées alimenteront l'apologétique de « l'école théologique » et des écrivains religieux qui vont fleurir sous l'empire, plus encore sous la Restauration. Quelques-uns des éléments réparateurs d'un genre qu'on pouvait croire épuisé sont ainsi dégagés avant la fin du siècle.

1. C. 5 p. 65. « *De la Révolution française considérée dans son caractère antireligieux* ». *Grotius* avait déjà prouvé la Providence par les révolutions, car « tout réussit à ceux qui les opèrent, *tout concourt à leurs vues et conspire pour leurs succès au delà même de leurs désirs* et plus que ne le permet la variété ordinaire du cours des choses humaines ». (*Ann. cath.* t. IV, p. 24). Les *Annales* notent que l'invasion, la fuite du roi, des officiers, des nobles n'ont eu d'autre effet que de fortifier la Révolution et de lui donner de l'argent par la confiscation des biens. D'après l'abbé *Audrein*, conventionnel, Dieu a voulu « nous rappeler ses droits et rafraîchir ses titres à nos hommages » o. c. 58.

2. P. 5.

CONCLUSION

La bataille a été chaude. Ces 130 ans de lutte resteront un moment considérable dans l'histoire de l'esprit humain.

L'opposition déjà marquée de l'humanisme à la foi au nom de la *raison* et de la *nature*, c'est-à-dire des lois de la pensée claire et des exigences du libre instinct, prend avec *Spinoza* un caractère plus réfléchi, c'est-à-dire plus philosophique et plus scientifique. Son panthéisme identifie en les divinisant la raison et la nature, supprime le tête à tête de l'homme avec Dieu, cette opposition de leurs volontés qui est au fond du drame chrétien et que le christianisme a pour fin de résoudre. Mais la religion judéo-chrétienne n'est pas seulement une philosophie, elle prétend être une histoire, et Spinoza essaie sur quelques documents sacrés la critique naissante, que *Simon* et *Leclerc* vont plus solidement fonder.

Dans l'histoire des idées religieuses, le XVIIIe siècle commence à Spinoza.

Comment les chrétiens, qui n'ont eu guère sous les yeux que l'incrédulité mondaine, vont-ils parer ce premier coup ?

Les apologistes anciens, acceptant les *Ecritures* sans contrôle, croyaient bâtir sur des documents solides, comme les historiens profanes appuyés sur *Hérodote* et *Tite Live*. Concevant généralement l'Apologie comme un ensemble d'arguments destinés à prouver à l'esprit le surnaturel de la révélation pour en imposer ensuite d'autorité le contenu, ils exploitent surtout les *prophéties* et les *miracles*.

Cependant, de tout temps, à ces preuves externes se sont jointes des preuves internes, tirées soit de la beauté des mystères et de la bonté de la doctrine conformes aux exigences de la conscience ou aux idées les plus hautes de la raison, — soit d'expériences personnelles de régénération morale par la foi au Christ rédempteur. Ceux qui invoquaient ces expériences pensaient échapper au subjectivisme en se fondant sur l'identité de la nature dégradée chez tous les fils d'Adam. Toutes les âmes étant semblables, souffrant de la même misère, on en induit que le remède expérimenté par plusieurs a une valeur universelle.

Cette dernière preuve avait été surtout chère aux protestants,

Duplessis Mornay, Grotius, Amyraut, à cause du caractère individualiste et personnel de la foi réformée.

Mais, dans les « Pensées », *Pascal* combine et dépasse ses devanciers.

Il s'étonne devant les aspirations de l'homme, devant tous les défauts de son être imparfait, interrogations de son esprit, impuissance de sa volonté, inquiétude de son cœur inassouvi, — et trouve dans le christianisme *la réponse.* Le christianisme *accomplit* l'homme, comble ses vides, et la généralité que Pascal donne à cette preuve expérimentale lui ôte son caractère subjectif pour lui conférer la valeur d'une explication rationnelle. Seul l'auteur de notre nature peut en être le réparateur. Or, après avoir ébauché une démonstration nouvelle : Dieu sensible au cœur, la religion légitimée par l'autorité intérieure, Pascal, sous la poussée de la tradition, cherche encore l'autorité de la révélation dans les preuves externes, les prophéties et les miracles.

Va-t-il dominer l'apologétique ? L'espérer serait méconnaître la profondeur et la fécondité des œuvres du génie qui, comme les grandes découvertes, demandent des siècles pour porter leurs fruits. Les *Pensées* éclatent en plein âge cartésien, où le type idéal de la démonstration est la démonstration mathématique ; les idées règnent. Les sentiments tout chauds de vie : paix d'une âme confiante, allégresse et vigueur d'une âme revenue à la santé et goûtant la certitude ineffable de son salut, sont peut-être des réalités spirituelles mais non pas des idées évidentes par elles-mêmes ni des faits au sens scientifique du mot.

Cependant l'influence de Pascal n'est pas perdue. Toute une lignée d'apologètes traverse le siècle en développant les preuves internes de la foi ; on y trouve des mystiques, des protestants, un assez grand nombre de jansénistes, quelques jésuites parmi les plus pieux (on sait qu'ils restèrent longtemps aristotéliciens et amis du syllogisme). On la suit d'*Abbadie* à *Huber* en passant par *Pictet, Duguet, de Lacroze ;* d'Huber à *Rousseau ;* de Rousseau à *Schleiermacher* et à *Chateaubriand* même (1). C'est d'elle que sortira l'apologétique moderne.

Mais le XVIIe siècle voit l'âge d'or de l'apologétique intellectualiste : elle triomphe dans la démonstration rationnelle de *Malebranche,* dans les démonstrations par les preuves externes où *Bossuet, Huet, Abbadie* donnent aux prophéties et aux miracles un rôle exclusif ou prépondérant.

1. Bien qu'il parle par ouï dire des félicités de l'âme chrétienne, n'ayant guère connu l'angoisse du péché et la joie de la délivrance, un peu comme il vantait les joies pures du mariage chrétien entre les bras de sa maîtresse.

Or l'adversaire le plus redoutable de la foi qu'ait produit la France, *Bayle*, ruine toute démonstration *a priori* en montrant l'incertitude et les contradictions de la raison quand elle s'attaque aux problèmes métaphysiques, et renverse le spiritualisme, fondement de la religion chrétienne, en exploitant contre lui l'existence du mal. Il ruine la démonstration par les preuves externes, en minant la croyance au surnaturel. Les chrétiens se débattent en vain contre la difficulté de concilier la liberté de l'homme, c'est-à-dire la permission du mal, avec l'existence d'un Dieu bon et juste. La meilleure solution, celle de *Leibniz*, aboutit à supprimer la liberté de l'homme, à limiter celle de Dieu en faisant un grand pas vers le panthéisme.

Dans ses derniers ouvrages, poursuivant la réhabilitation de la Nature commencée par les hommes de la Renaissance, favorisée par les Epicuriens du XVIIe siècle, Bayle ébauche une morale indépendante uniquement fondée sur les instincts et sur l'utilité sociale. Cette partie de son œuvre ne portera ses fruits que 50 ans plus tard.

Mais d'ores et déjà la plus grande victoire peut-être du rationalisme est remportée : Bayle, détruisant l'autorité catholique de l'Eglise par la critique protestante, l'autorité protestante de l'Ecriture par la critique catholique, contraint les chrétiens à reconnaître que la seule autorité religieuse est intérieure, que la valeur de la révélation lui vient de son accord avec la raison et la conscience, juges de l'Ecriture et de la Tradition et nullement jugées par elles. Les Protestants qui seuls le réfutent à cette époque, — une fois les fureurs de Jurieu passées, — lui donnent de bon ou de mauvais gré gain de cause sur ce point.

De Bayle à Voltaire, les principales idées du grand critique nous reviennent de Londres, dégagées du fouillis prolixe où elles se dissimulaient à demi. Les *déistes anglais* jouent cette fois un rôle où les Français sont depuis passés maîtres : ils filtrent la pensée de l'étranger et la rendent clarifiée, c'est-à-dire plus nette et moins riche. C'est d'eux directement que Voltaire relèvera.

En même temps, tout contribue à fomenter l'irréligion : la France, vidée de sa plus forte substance morale par l'élimination des protestants et le refoulement du jansénisme, verse sans contrepoids dans la frivolité et cette liberté de mœurs qui préparait jadis ou accompagnait volontiers l'émancipation de l'esprit. La défiance de la métaphysique inculquée par Bayle, l'essor et la vulgarisation des sciences répandent l'état d'esprit déterministe, signalé par Leclerc pour la première fois. *Fontenelle*, à la faveur de l'astronomie amusante, donne aux moins savants le sens de la

loi ; dans son *Histoire des oracles* il rend suspects le miracle et les témoignages anciens. Partout l'on voit baisser la croyance au surnaturel. Deux expériences où l'on espérait le surprendre, les convulsions jansénistes et les transports des prophètes cévenols, laissent, la fraude éliminée, un résidu de faits pathologiques. La discorde prolongée des sectes porte atteinte à l'autorité et incline à l'indifférence un public instruit à penser que la vérité n'est pas ou est *une*.

Après la marche d'approche générale conduite par Bayle et Spinoza, l'incrédule attaque chaque mur de la citadelle chrétienne ; non seulement les miracles, les oracles païens et chrétiens, l'antiquité du peuple hébreu, mais l'excellence du christianisme et notamment de sa morale, qui en était bien le donjon.

Pendant que le menu peuple des défenseurs se porte aux divers points menacés, *Houteville* comprend que, comme l'avait marqué Bayle, *le problème chrétien se réduit à un problème historique :* les faits évangéliques sont-ils vrais ? et abandonnant la méthode dialectique d'un Malebranche, ou celle qui consiste à raisonner sur les données de l'Ecriture admises sans examen, il cherche dans l'histoire évangélique les caractères des faits vrais.

D'autres, sentant ébranler leur confiance dans la méthode dialectique et répugnant peut-être à la méthode historique parce que leur religion est moins une croyance qu'une foi, se réfugient dans l'apologie psychologique. Ils prolongent Pascal sur un point et font valoir la merveilleuse conformité de l'évangile avec tous nos besoins.

Dès la fin du premier tiers du siècle, ces trois formes d'apologie coexistent, mais la seconde domine. *Sous la pression de la critique la défense a reculé sur sa deuxième ligne.* L'ennemi viendra l'y chercher. *Diderot* soutiendra qu'une démonstration historique de faits ne tient pas contre une impossibilité logique et physique : vous dites le miracle possible parce qu'il est, je dis qu'il n'est pas parce qu'il est impossible. Bien ou mal attesté, peu importe ; il est absurde, je le nie.

Voltaire paraît et, en même temps qu'il vulgarise le déisme anglais en le dépouillant d'un reste d'accent religieux, il contribue avec tous les « philosophes » contemporains à préparer l'avènement du positivisme encyclopédiste.

Tous en effet, esprits très divers, concourent à enfermer l'homme en lui-même, dans les données limitées de sa connaissance, — c'est-à-dire à écarter la métaphysique, — et dans les données de sa nature, c'est-à-dire à fonder une morale indépendante. Quand ils déclarent la nature bonne, ils signifient qu'ils l'acceptent telle

qu'elle est, sans porter sur elle un jugement de valeur. Ils ouvrent la voie à ceux qui, repoussant tout *a priori* théologique, chercheront à tirer des règles d'action de nos instincts fondamentaux, tels qu'ils peuvent entrer en jeu parmi les nécessités de la vie sociale. *Montesquieu, Pope, Toussaint, Diderot* travaillent, chacun à sa manière, à renouer le fil de la pensée antique par l'abolition de l'idée du péché, et cet *anti-Pascal* que Voltaire esquissait dans les *Lettres anglaises,* c'est tout le siècle qui l'écrit.

Les sciences de la nature, avec *Buffon,* élargissent le monde dans le temps comme l'astronomie l'avait élargi dans l'espace ; elles se contentent de l'expliquer par les causes secondes et portent ainsi une double atteinte à la cosmogonie mosaïque.

La philologie biblique exterminée du sanctuaire par *Bossuet,* et qui, depuis la ruine de Simon, restait inoffensive pour la foi, découvre dans le *Pentateuque* la plus forte trace de composition humaine qu'un livre puisse présenter. Mais l'ignorance de ces matières est telle en France, que ni l'attaque ni la défense ne verront dans la découverte d'*Astruc* un des points stratégiques de la bataille.

La défense s'attache à réfuter *Locke* et à étouffer le germe de matérialisme qu'on a cru découvrir chez lui. Elle combat l'apologie des passions, mais manque trop de sève religieuse pour rendre sensible le fondement psychologique de la notion du péché. Certains apologistes, comme *Prades,* cèdent à la philosophie sur ce point capital et sur celui du miracle physique.

En même temps, l'évolution du christianisme protestant, provoquée ou accélérée par la critique baylienne, aboutit chez *Marie Huber* à une sorte de rationalisme, moraliste ou mystique selon les tempéraments, qui repousse tout magistère extérieur et n'entend la voix de Dieu que dans les profondeurs de l'âme et de la conscience. Cette attitude religieuse nouvelle est de la plus haute importance : ce sera celle de *Rousseau* qui rappellera au respect de l'évangile le rationalisme sceptique. Le libre croyant servira d'intermédiaire entre la libre pensée et le christianisme traditionnel.

Mais les hardiesses ou les concessions de Prades et Huber qui sont, ne l'oublions pas, des apologistes, marquent une nouvelle défaite de la foi orthodoxe, — puisqu'on voit des chrétiens exténuer le péché, rejeter le miracle physique, nier la légitimité d'une autorité extérieure.

L'incrédulité fait de tels progrès qu'on multiplie les ouvrages d'instruction chrétienne destinés à munir la jeunesse.

Nous sommes au milieu du siècle ; le clergé, le Parlement, la

royauté se ressaisissent devant la gravité du mal. *L'Encyclopédie* et *l'Esprit* sont poursuivis, — en vain. La décade qui a vu naître ces deux ouvrages, et le *Dictionnaire philosophique*, et *l'Emile*, a produit les œuvres les plus fortes du XVIIIe siècle contre le christianisme traditionnel.

Les deux courants de pensée issus de Bayle aboutissent, l'un, dans les âmes religieuses, au christianisme raisonnable d'Huber et du *Vicaire savoyard*, l'autre à l'empirisme déterministe d'*Helvétius*. Entre les deux, le déisme intellectuel de Voltaire s'appauvrit, si possible, depuis que le père de *Candide* a retiré à Dieu la providence. Voltaire désormais se spécialise dans le dénigrement de la révélation, en montrant l'Ecriture humaine, ou inhumaine, ou moins qu'humaine.

Les chrétiens semblent à ce moment frappés d'épouvante, car, avec Helvétius et Rousseau, la philosophie commence à édifier les demeures de l'avenir. Ils courent cependant au plus pressé, à la défense du spiritualisme et du déisme, qu'un empiriste conséquent rejette puisqu'ils comportent des actes de foi. D'autant plus que la tradition spinoziste, muée chez *Diderot* en un naturalisme qui devançait les temps, inspire à *d'Holbach* et à ses amis un matérialisme agressif. Mais les réfutations du matérialisme, généralement cartésiennes, offrent ces arguments classiques impuissants à convaincre un esprit préoccupé de l'expérience. — La tentative d'Helvétius pour tirer un art moral de la science des mœurs, est combattue par l'exposé des conséquences horribles d'une morale sans Dieu.

Alors surgit le seul apologète du siècle, le seul du moins dont l'œuvre ait arrêté l'esprit public sur la pente du scepticisme. Semblable à la lance d'Achille, la *Profession de foi* de *Rousseau* guérira les blessures qu'elle fait à la religion.

Elle nie la révélation exclusive, les dogmes inintelligibles, laisse en doute le surnaturel, mais elle replace la religion dans son vrai sanctuaire, le cœur de l'homme, substitue la foi-confiance à la foi-croyance, cherche le seul critère de la vérité religieuse dans la « lumière intérieure », c'est-à-dire à la fois dans sa correspondance avec notre conscience et avec les besoins de notre sensibilité. Sentiment de la dépendance, sentiment mystique d'une union avec l'être infini, goût de la vie intérieure et de l'effort moral, Rousseau réintègre dans les âmes la substance de la religion.

Mais, avec lui, l'apologétique recule sur une troisième ligne de défense. On connaît sa critique impitoyable de l'apologie par les faits et comment il grossit l'incertitude et les difficultés de la méthode historique. Il réduit aux preuves internes toutes les raisons de la foi.

L'essentiel de *Bayle* et *Spinoza* subsiste : l'autonomie de la raison et de la conscience qui sont Dieu en nous. L'essentiel de *Pascal* subsiste : l'intuition religieuse, Dieu sensible au cœur. Mais rationalisme et foi ne sont plus affrontés comme aux temps de Bayle et de Jaquelot, où le sentiment religieux était l'âme d'un corps de dogmes. La critique a modifié les plis de l'esprit qui, gêné dans son ancienne armure, l'a laissée tomber par morceaux. L'âme du *Vicaire savoyard* est d'un type inédit : avec l'esprit critique s'y rencontre le sentiment religieux vêtu du corps léger du spiritualisme. La nouveauté de cet être inconnu excite la fureur des hommes, qui lui courent sus comme des enfants jetant des pierres à l'étranger. Un aspect insolite est toujours insolent et semble défier le commun peuple. Méconnu tout d'abord par les hommes de foi, le Vicaire paraît au moment où les rigueurs redoublent.

« L'Infâme » blessée à mort se redresse pour une dernière violence et le démon de l'Unité frappe ses dernières victimes : *Calas, Rochette, les trois frères de Grenier, La Barre.* Voltaire exploite habilement contre l'évangile ce sang répandu en son nom. Il achève de rendre la « Parole de Dieu » ridicule et odieuse. Un seul réfutateur, *Guénée,* se fait écouter du public quand il signale les erreurs ou les injustices du « Patriarche ». Plusieurs apologies médiocres, honorables parfois mais peu lues, tournent dans le cercle du miracle et de la doctrine que le Vicaire savoyard a bien définitivement fermé. On défend contre lui le surnaturel, et l'on attaque son étrange christianisme où il ne manque que le péché.

Mais de 1770 à 1789, *Rousseau* prend sa revanche. Il domine l'apologétique et l'on voit marcher après lui la foule de ceux qui prouvent la vérité de la religion par ses effets sur l'âme, aujourd'hui par sa bonté, demain par sa beauté.

Politiques comme *Daunou,* âmes sensibles comme *Lamourette,* tous sont bien de sa race, et, qu'ils l'avouent ou non, le dogme est pour eux secondaire. Aux époques de dogmatisme, le sentiment religieux se coule dans les moules des doctrines, et l'on égorge et l'on meurt pour un mot. Après la sarabande voltairienne, les moules sont brisés, les formules suspectes. L'indestructible sentiment reparaît alors dans les âmes, à l'état pur, si l'on peut dire, en tout cas mal déterminé et peu chargé d'éléments intellectuels ; cela expliquera l'indifférence d'un public d'ailleurs cultivé pour la faiblesse théologique de Chateaubriand. Peu importe ; on est tout à l'enchantement de sentir, et d'aimer Dieu. Bien vite la coulée retrouvera les formes les plus rigides de l'orthodoxie catholique

et protestante, mais pour l'instant la semi-incrédulité héritée du siècle des lumières s'unit à une foi émue, bientôt fervente, et c'est ce qui fait l'intérêt original du moment où nous arrêtons notre étude.

A l'apologie par les bienfaits du christianisme, la *Révolution* ajoute l'argument des méfaits de l'irréligion. Elle rejette aussi les esprits ébranlés et les cœurs meurtris dans l'espérance d'un monde où la justice habite, où il n'y aura pleurs ni tourments. Les journaux religieux exploitent, après la *Terreur*, cet élan des âmes navrées. Au lieu de rire de l'encens, écrit *J.-J. Dussault* au citoyen *Rœderer*, entrez dans une église et voyez les veuves et les orphelins des victimes y chercher la consolation (1).

Depuis plusieurs années le mysticisme travaille en Europe les âmes inquiètes, avides de franchir les bornes de la connaissance et de la puissance humaine et de capter les forces inconnues de l'Univers. Cette fermentation a gagné, même en France, assez d'esprits pour alarmer les chrétiens raisonnables. Tout cela contribue au réveil religieux. Malgré l'extrême faiblesse des apologètes de la période révolutionnaire, qui ne *savent* plus la religion ou qui s'adressent à un public sans instruction chrétienne, Chateaubriand peut paraître, son triomphe est assuré.

Au soir d'une bataille d'hommes on peut se demander « qui a gagné ».

Au soir d'une bataille d'idées cette question serait moins naturelle, quand les idées en conflit sont essentielles à l'âme humaine et mettent aux prises les deux facultés distinctives de notre espèce : l'homme est un animal raisonnable, l'homme est un animal religieux. Ceci ne tuera pas cela, la preuve est faite. Mais ceci peut modifier cela, orienter et accélérer son évolution. Parce que le christianisme, haï et bafoué de l'élite pensante vers 1770, ressuscite 30 ans plus tard, il ne faut pas croire que rien n'ait changé, qu'un siècle de critiques ait passé sur l'évangile sans l'entamer, que la barque de St-Pierre soit insubmersible. Le progrès se fait en spirale et recoupe la même ligne, mais jamais au même point.

Sous la pression de l'adversaire, l'apologétique a constamment cherché, au cours du siècle, un point d'appui de plus en plus proche de nous et des preuves de moins en moins rationnelles.

L'apologie sublime de *Malebranche* prouvait le christianisme par les *idées*, et démontrait *théoriquement* la nécessité, donc la

1. Annales de la religion (56), t. I, 241.

réalité de la révélation et d'un rédempteur. Mais les idées se jouent dans l'entendement, la partie la plus impersonnelle de l'être ; les idées métaphysiques n'ont pas une évidence contraignante ; enfin l'esprit fût-il convaincu, le cœur peut n'être pas persuadé. Aussi *Bossuet* fait-il appel aux *faits:* le fait des prophéties miraculeusement réalisées, la réjection des juifs et la conversion des nations. Mais ces prophéties sont acceptées sans contrôle. Il faudrait établir leur historicité, comme aussi celle des miracles. C'est l'œuvre d'*Houteville* et de ses continuateurs : la critique historique apparaîtra longtemps comme la méthode propre de l'apologétique.

Mais, maniée par *Burigny,* la critique historique fait soupçonner l'inauthenticité des évangiles et leur composition tardive, et *Diderot* de son côté proclame qu'il ne saurait y avoir d'histoire là où point le surnaturel. Les chrétiens se replient encore sur des faits contemporains et d'*expérience personnelle.* Le plus grand des miracles est la transformation de l'homme, la paix intellectuelle conquise, les passions domptées, le cœur content, la résignation à la destinée, aux souffrances et à la mort, leçon suprême de toutes les philosophies et de toutes les religions, nulle part plus facile à suivre que dans la religion du Dieu père, frère et sauveur des hommes.

Vu du dehors, l'argument des bienfaits du christianisme garde un caractère objectif et constitue l'adaptation la plus habile de l'apologétique aux tendances d'une société préoccupée de notre condition terrestre, et encline à penser avec *Rousseau* que si la vérité ne saurait être malfaisante, une doctrine bienfaisante ne saurait être fausse (1).

Vu du dedans, réduit à « l'expérience chrétienne », il reste pour le vrai croyant l'argument décisif, parfois le seul inébranlable, mais il n'a plus que virtuellement une valeur de preuve, fondée sur l'analogie des âmes humaines : insensé qui crois que tu n'es pas moi ! Etant donnés cette analogie, leur communauté de misère et d'aspirations, le témoignage innombrable de celles qui en tous lieux, depuis 18 siècles, ont trouvé le bonheur vainement cherché jusqu'alors dans les sentiers humains, — on conclut par une induction tacite que, la même cause produisant les mêmes effets, *si* quelqu'un veut tenter l'expérience il éprouvera et saura.

On affirme alors hardiment l'universelle efficacité et la divine

1. « La religion ne peut être utile et nécessaire sans être bonne et vraie. Ce « serait la plus révoltante impiété contre la Providence... que de nous offrir « une imposture pour base du bonheur du monde ». (*Réfl. sur la prétention des philosophes que la religion n'est bonne que pour le peuple.* — Mém. hist. et crit. 1801, p. 67).

origine d'un remède tout puissant où les autres ont échoué. Le médecin est Dieu lui-même (1).

Quoi qu'il en soit, l'apologie, qui planait avec Malebranche au-dessus des lois générales du monde, qui déroulait avec Bossuet la plus haute loi de l'histoire, est déjà descendue vers l'homme et s'appuie sur la connaissance du cœur humain. Sans doute on cherche encore Dieu dans les étoiles, avec Chateaubriand dans les solitudes de la mer et de la forêt, avec Bernardin de St-Pierre dans les harmonies des oiseaux et des fleurs, mais le siècle qui vient le cherchera surtout dans le mystère de la « nouvelle naissance », au fond d'un cœur vicieux, meurtri, régénéré.

En refoulant les défenseurs du christianisme de position en position, le XVIIIe siècle les a contraints à se réfugier dans le réduit de la foi : l'expérience mystique de « Dieu sensible au cœur ».

Ils ont passé d'un plan de certitude à un autre, de la certitude rationnelle à la certitude morale que donne le témoignage, puis à la certitude mystique qui résiste aux difficultés de la philosophie et de l'histoire. La démonstration semble devoir être remplacée par la contagion du sentiment. Bien entendu, les 3 genres n'ont cessé de coexister et l'on trouve des apologies intellectualistes après Rousseau et Schleiermacher, comme on a trouvé dans de très anciennes tombes égyptiennes des statuettes d'hommes libres armés de bronze et d'esclaves armés de silex. Mais après cent ans d'erreur intellectualiste, où la révélation est conçue comme un *code* dont il faut produire les titres d'origine (2), *on en revient à Pascal,* et nous savons que l'apologétique du XIXe siècle, dans la mesure où elle sort de l'ornière classique, sera toute pénétrée de son esprit (3).

1. V. *Nazelle : « Etude sur A. Vinet critique de Pascal »*, Alençon 1901, 8°.

2. Voici une des meilleures formules de cette conception : « Nous entendons « par la révélation *une manifestation extérieure et publique faite aux hommes* « *de la part de l'Etre suprême d'un* CORPS DE DOCTRINE *qui développe la loi* « *naturelle et fixe les règles des mœurs* ; qui établit des devoirs surnaturels et « annonce des secours dans le même ordre pour les remplir ; enfin qui propose « à croire des vérités incompréhensibles... auxquelles l'homme doit l'hommage « de son esprit et de son cœur, parce que la véracité de Dieu qui les a révélées « en est le motif ». *Jamin : « Pensées théologiques »*, Paris 1769, 12, p. 82.

3. « L'analyse de *Newman* discerne dans l'intelligence et surtout dans le « cœur des facultés distinctes de la raison par lesquelles l'homme atteint à la « foi. *Celle-ci lui apparaît comme une certitude morale à laquelle concourt tout* « *notre être, et il y voit ainsi quelque chose de plus réel, de plus vivant que* « *ne pourrait être une conviction purement abstraite* ». *Thureau-Dangin : « La renaissance catholique au XIXe siècle »*, Plon 1899-1906, 3 v. 8°, t. III, 106. — V. chez l'abbé *Blanc*, professeur aux Facultés catholiques de Lyon : *La foi et la morale chrétienne. Exposé apologétique*, Lethielleux 1906 pet. in-16, p. 69 et 72, l'argument tiré de la grâce et de ses effets : « *des contentements et des joies*

De plus, la critique baylienne développée par les déistes anglais, par Marie Huber, par Rousseau, a subordonné toute autorité au contrôle de la « lumière intérieure », c'est-à-dire, en définitive, de la conscience et de la raison. Chez les âmes religieuses modernes, cette lumière discerne dans l'Ecriture ou dans l'enseignement ecclésiastique l'aliment spirituel assimilable, des parties mortes et sans vertu ; ou, pour parler le langage contemporain, la conscience sociale de chaque génération juge et corrige la conscience religieuse.

Le réveil orthodoxe du premier tiers du XIXe siècle fit succéder par une réaction naturelle l'affirmation radicale à la négation radicale. Mais si, depuis, toutes les formes modernes de la foi chrétienne offrent un mélange de mysticisme et de rationalisme, en proportions variables selon les églises, les lieux et les temps, c'est parce que les luttes soutenues au siècle de Voltaire ont amené les chrétiens à se connaître eux-mêmes, à découvrir l'essence de leur foi et le critère intérieur de la vérité religieuse. C'est dans le cœur humain qu'elle a son siège et sa preuve.

Le combat ne fut donc pas stérile, puisque le christianisme traditionnel devait sortir de sa lutte inégale profondément modifié.

qui n'ont pas d'explication humaine » etc... Et encore : « *Ad interna criteria potest « illa quoque interna experientia revocari, qua is qui doctrinam Christi theore- « tice et practice sequitur, in se sentiat optimos et mirabiles ejus effectus,* animi « quietem, studium virtutis, tædium rerum mundanarum, desiderium rerum « cælestium, imminutionem malarum passionum, augmentum humilitatis, casti- « tatis, patientiæ, caritatis, pacem quæ exsuperet omnem sensum. Si e contra- « rio sine hac religione omnia tenebrescunt... *utique hoc indicium est non leve « doctrinam illam habere Deum auctorem* ». *Christianus Pesch*, S. J. : « *Prælectiones dogmaticæ* », Friburgi Brisgoviæ 1894-99, 3 v. 8°, t. I, 151 « *De criteriis internis doctrinæ Christi* ».

APPENDICE

Pour voir quelle trace avait laissée l'effort chrétien *de tout un siècle* dans quelques bibliothèques de la classe aisée, nous avons dépouillé *73 catalogues, publiés de 1775 à 1789.* Ils appartiennent à la collection de Toulouse étudiée par D. Mornet (*R. h. l.* Juil.-Sept. 1910). Recherchant les livres de théologie, nous avons négligé la bibliothèque de M. Josse, nous voulons dire des théologiens, qui aurait faussé les résultats de notre enquête. Nous relevons parmi ces possesseurs de 87.663 volumes :

19 nobles dont La Vrillière, La Vallière, le marquis d'Hautefort, la princesse de Conti,
2 ministres, Maupeou, Maurepas,
11 fonctionnaires, appartenant surtout aux finances, un directeur des domaines du roi, un trésorier des écuries, un trésorier de la vénerie, un maître d'hôtel,
7 magistrats ou juristes parmi lesquels Joly de Fleury,
6 avocats,
2 notaires,
2 médecins, 1 apothicaire,
1 diplomate, 1 officier, 1 professeur, 1 architecte, 1 peintre,
1 comédien,

Neuf d'entre eux ne possèdent aucun ouvrage apologétique : parmi lesquels un anonyme qui met en vente 22 livres seulement, deux nobles, un notaire au Châtelet, l'architecte Coutant, le directeur des Domaines, le trésorier des écuries, le marquis d'Hautefort.

Huit en ont un.

Les 509 apologies que nous avons notées font une proportion de 0,58 pour cent ou 5,8 pour mille sur le chiffre total des livres.

Abbadie	se rencontre	30 fois.
Pascal (Pensées)	—	29 —
Fénelon (Exist. de Dieu ou Réfut. de Spinoza)	—	20 —
Bossuet (Histoire Universelle)	—	17 —

Grotius	se rencontre	16	fois.
Houteville	—	16	—
François (divers, mais surtout les Preuves contre Spinoza)	—	13	—
Jaquelot (divers)	—	11	—
Bergier (divers)	—	9	—
Saurin (Discours hist. et crit.)	—	8	—
Duguet (Principes de la foi)	—	7	—
Guénée	—	6	—

mais nous donnons ce chiffre sous toutes réserves, car les *Lettres de quelques juifs* rangées sous les rubriques les plus diverses : Critique, Histoire, Belles lettres, Ouvrages épistolaires, etc. ont pu plus d'une fois nous échapper.

109 ouvrages sont représentés par un seul exemplaire.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

I

OUVRAGES GÉNÉRAUX — RECUEILS DE DOCUMENTS RECUEILS BIBLIOGRAPHIQUES — DICTIONNAIRES

Documents

1. *Collection manuscrite des papiers* Joly de Fleury à la Bibliothèque Nationale. Cote 1683 : Censure et librairie. *Ouvrages poursuivis par le Parlement* à la requête du procureur général (1752-65). Cote 1708 : Faculté de théologie de Paris (1703-80). *Thèses censurées.*
2. A. Molinier. *Inventaire sommaire de la collection Joly de Fleury,* Paris Picard 1881, 8°.
3. *Procès-verbaux des Assemblées générales du Clergé.* (Bibliothèque Nationale Ld[5]), — particulièrement :

   Procès-verbal de l'assemblée générale du clergé de France tenue à Paris en l'année 1760, Paris Desprez 1766 fol.
   — de l'assemblée générale extraordinaire de 1762, *ib.* 1768 fol.
   — — générale de 1765, *ib.* 1773 fol.
   — — générale de 1770, *ib.* 1776 fol.
   — — extraordinaire de 1772, *ib.* 1775 fol.
   — — générale de 1775, *ib.* 1777 fol.
   — — générale de 1780, *ib.* 1782 fol.
   — — extraordinaire de 1782, *ib.* 1785 fol.
   — — générale de 1785, *ib.* 1789 fol.

   Nous nous sommes surtout servi de
4. *Collection des procès-verbaux des Assemblées générales du clergé de France depuis l'année 1560 jusqu'à présent, rédigés par ordre de matières et réduits à ce qu'ils ont d'essentiel ;* ouvrage composé sous la direction de M. l'évêque de Mâcon, autorisé par les assemblées de 1762 et 1765, Paris Desprez 1767-68, 9 v. fol. (Ces 9 volumes résument 70 in-folio).
5. *Précis par ordre alphabétique ou Table raisonnée des matières contenues dans la nouvelle collection des procès-verbaux...* Ouvrage autorisé par les assemblées de 1770, 72, 75 et imprimé par ordre du clergé, *ib.* 1780 fol. (Bibliothèque Nationale Ld[5] 17).
6. Broglie (abbé de). *Rapport de l'Agence contenant les principales affaires du Clergé qui se sont passées depuis l'année 1760 jusqu'en l'année 1765.* Paris Desprez 1773 gr. 4°.

7. Mention (Léon). *Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1789*, Paris Picard 1893 et 1903, 2 v. 8°. (Le 2e volume renferme des documents sur la Bulle, les jansénistes et le clergé, la suppression des jésuites, etc...).
8. Barruel (abbé). *Collection ecclésiastique ou Recueil complet des ouvrages faits depuis l'ouverture des Etats généraux relativement au clergé, à sa constitution civile.* Paris Crapart 1791, 14 v. 8°.
9. Migne (abbé). *Démonstrations évangéliques*, Petit Montrouge 20 v. 4° à partir de 1842 (le 19e vol. renferme un Catalogue incomplet des apologistes, de la Renaissance à la Restauration, par Chassay, et une Table alphabétique des auteurs et des matières).
10. — *Collection intégrale et universelle des orateurs sacrés*, 1856-66, 4° (particulièrement les tomes 29, 31, 38, 41, 44-47, 50-60, 63-67, 69-71, 74).
11. Pélissier (Léon). *Correspondance de l'abbé Renaudot avec le maréchal de Noailles.* Rev. d'histoire littéraire, décembre 1899).
12. Denis (Paul). *Lettres inédites de Bayle.* Rev. hist. lit. (avr.-juin 1912).

Recueils bibliographiques ou biographiques

Outre Quérard (la France littéraire) et Haag-Bordier (la France protestante) :

13. Dupin (Louis-Ellies). *Table universelle des auteurs ecclésiastiques*, Paris Pralard 1704, 5 v. 8° (ouvrage capital ; le 4e vol. est une bibliographie méthodique).
13 *bis.* — *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du 18e siècle, ib.* 1711, 2 v. 8°.
13 *ter.* — *Bibliothèque des auteurs du 17e siècle, ib.* 1714, 5 v. 8°.
13 *quater.* — *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques séparés de la communion de l'église romaine du 16e et du 17e siècle, ib.* 1718-19, 5 v. 8°.
14. Fabricius (J.-Alb.). *Delectus argumentorum et syllabus scriptorum qui veritatem religionis christianæ adversus Atheos, etc... asseruerunt.* — Hamburgi, Felginer 1725 pet. 4° (méthodique et très complet ; l'auteur renvoie aux journaux qui ont parlé de chaque ouvrage : références souvent inexactes).
15. Tassin (Dom). *Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur où l'on trouve la vie et les travaux des auteurs qu'elle a produits depuis son origine en 1618 jusqu'à présent.* Bruxelles et Paris, Humblot 1770, 4°.
16. *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St-Benoît* par un religieux bénédictin de la congrégation de St-Vanne, Bouillon, Soc. typogr. 1776-78, 4 v. 4°.
17. Picot. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Eglise de France pendant le 18e siècle*, Paris Leclère 1806, 2 v. 8° ; 2e éd. 1815-16, 4 v. 8° ; 3e éd. augm. 1853-57, 7 v. 8°.
17 *bis.* Hatin. *Histoire politique et littéraire de la Presse en France, avec... la Bibliographie des journaux depuis leur origine*, Paris Poulet Malassis 1859, 8°.
18. Ingold (le P.). *Essai de bibliographie oratorienne*, Paris Sauton et Poussielgue 1882, 8°.
18 *bis.* — *Supplément à l'Essai... id.* 4°.
19. Batterel (le P.). *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire* pp. *Ingold et Bonnardet*, Paris 1892-1905, 4 v. 8°.
20. Sommervogel. *Bibliothèque de la Cie de Jésus*, Bruxelles Schepens et Paris Picard, 1890-1909, 10 gr. in-4°.
21. Hurter. *Nomenclator literarius recentioris theologiæ catholicæ, theologos exhibens qui inde a conciliis Tridentino floruerunt, ætate, natione, disciplinis distinctos.* Œniponte, libraria academica Wagneriana 1895, 3 v. 8°. T. 2 (1664-1763) ; t. 3 (1764-1894). (Répertoire le plus complet et le plus sûr de la littérature catholique des 17e et 18e siècles. Instrument de travail indispensable).

22. Bernard (A.). *Le Sermon au 18e siècle* (1715-89). Paris Fontemoing 1901, 8° (renferme une utile bibliographie des prédicateurs, avec renvois aux journaux, p. 555-585).
23. Lanson. *Manuel bibliographique de la littérature française moderne ; 17e et 18e siècles.* T. II et III. Paris Hachette 1910, 1911, 8°.
24. *Catalogue de la Bibliothèque du roy,* Paris 1739-53 6 fol. (Théologie t. 2 et 3). Bibliothèque Nationale.
25. *Catalogues des Bibliothèques* Nationale, de l'Arsenal, Mazarine, Ste-Geneviève, du Protestantisme français, — des Bibliothèques municipales d'Abbeville, Amiens, Béziers, Bordeaux, Boulogne, Carcassonne, Clermont, Dieppe, Dôle, Genève, Grenoble, La-Roche-sur-Yon, Lille, Montpellier, Nantes, Nîmes, Niort, Pau, Perpignan, Reims, Rennes, Vesoul.
26. *90 Catalogues de Bibliothèques privées vendues de 1775 à 1791.* (Bibliothèque municipale de Toulouse, cotes 135 E, G, H, I, J, K ; 137 I, J).

Dictionnaires

27. Chauffepié. *Dictionnaire historique et critique,* La Haye 1750-56, 4 fol.
28. Formey. *La France littéraire ou Dictionnaire des auteurs vivants,* Berlin 1757, 8°.
29. Pérennès. *Dictionnaire de biographie chrétienne et anti-chrétienne,* Petit Montrouge Migne 1851, 3 v. 4°.
30. Lichtenberger. *Encyclopédie des sciences religieuses,* Paris Sandoz et Fischbacher 1877-82, 13 v. gr. 8° (protestant).
31. Vigouroux (abbé). *Dictionnaire de la Bible,* Paris Letouzey et Ané 1894-1908, 4 v. 4° (catholique orthodoxe).
32. Vacant et Mangenot. *Dictionnaire de théologie catholique,* Paris Letouzey 1903-11, 5 v. 4°. (L'article « *Apologétique, 18e siècle, France* » (t. I, 1547) est jusqu'aujourd'hui ce qu'on a écrit de plus précis et de plus complet sur la matière).
33. Herzog et Hauck. *Realencyklopædie für protestantische Theologie und Kirche,* Leipzig Hinrichs 1896-1913, 24 v. gr. 8°.
34. Gunkel, Scheel, etc. *Die Religion in Geschichte und Gegenwart,* Tübingen Mohr 1909-13, 5 v. 4°.

II

JOURNAUX ET MÉMOIRES

Les chiffres entre parenthèses indiquent les *années* que nous avons particulièrement retenues comme renfermant des renseignements et des articles critiques intéressants pour nous.

Journaux chrétiens

35. *Journal des savants,* 1665 sq. 4°. — (1672, 80, 82, 83, 84, 89, 90, 97 ; 1769).
36. *Bibliothèque universelle et historique,* par J. Leclerc, Amst. 1686-93, 26 v. 12. — (1687, 92). Excellent, comme presque toutes les productions de Leclerc. Mornet a rencontré ses périodiques 101 fois dans les 500 bibliothèques privées dont il a dépouillé le catalogue. (V. *R. h. l.,* juil.-sept. 1910).
37. *Bibliothèque choisie,* id. *ib.* 1703-13, 28 v. 12. — (1705, t. VI).
38. *Histoire des ouvrages des savants,* par Basnage de Beauval. Rotterdam, sept. 1687-juin 1709, 24 v. 12. Excellent (Mornet 74/500). — (Sept.-déc. 1697, 98 ; 1705).

39. *Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts*, Trévoux et Paris 1701-67, 265 v. pet. 12. Continués sous le titre de *Journal des sciences et des beaux-arts* par l'abbé AUBERT, 1768-75, par les *frères* CASTILHON, 1776-78 et, sous le titre de *Journal de littérature, des sciences et des arts* par l'abbé GROSIER 1779-82. — Le « *Journal de Trévoux* » est, de tous les journaux du 18e siècle, celui qui rend compte le plus assidûment des ouvrages d'apologétique. Il a plus de zèle que de critique. (Mornet : 50/500). — (1703, 16, 22, 25-40, 45, 47, 51, 54, 55, 64, 69).
40. SOMMERVOGEL. *Table méthodique des Mémoires de Trévoux*, Paris 1864-65, 12.
41. *La Clef du cabinet des princes de l'Europe*, par CLAUDE JORDAN, Luxembourg, juil. 1704-déc. 1706, 5 v. 8°, continué sous le titre de : *Journal historique sur les matières du temps* (dit *Journal de Verdun*). Verdun 1707-16, 8°. — (T. 6 à 25). Estimable.
42. *Suite de la Clef*, 1717-76, 120 v. 8°. *Table générale jusqu'en 1756* par DREUX DU RADIER, 9 v. 8°. — (1769 sq.).
43. *Journal historique et littéraire*, par DE FELLER, Luxembourg, puis Liège, puis Maestricht 1773-94, 60 v. 12. Est considéré comme une continuation du précédent. — (1781).
44. *Bibliothèque anglaise, ou Histoire littéraire de la Grande-Bretagne* par MICHEL DE LA ROCHE et ARMAND DE LA CHAPELLE, Amsterdam 1716-28, 17 v. 12. Destiné à faire connaître au public français le mouvement intellectuel anglais. (1717).
45. *Bibliothèque britannique, ou Histoire des ouvrages des savants de la Grande-Bretagne*, par DESMAIZEAUX, BERNARD, etc... La Haye 1733-47, 25 v. 12. Se donne comme la suite du précédent. — (1740).
46. *Bibliothèque germanique ou Histoire littéraire de l'Allemagne, de la Suisse et des pays du Nord* par JACQUES LENFANT, BEAUSOBRE, MAUCLERC et FORMEY, Berlin 1720-40, 50 v. 12. — (1739-40).
47. *Mémoires historiques et critiques* par CAMUZAT et BRUZEN DE LA MARTINIÈRE, Amsterdam 1722, 3 v. 12. — (T. 2).
48. *Nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la Constitution Unigenitus*, par les abbés BOUCHER, BERGER, DE LA ROCHE, TROYA, GUIDY, RONDET, LARRIÈRE DE ST-MARS, MOUTON, 1728-1804, 4° (71 vol. jusqu'en 1798). Il existe 2 tables, une des *Noms et matières* pour les années 1728-31, 1 v. 4° et une *Table raisonnée et alphabétique* pour les années 1728-60, 2 v. 4° s. l. 1767. Journal violent et médiocre. — (1752, 54, 56, 58-60).
49. *Le Nouvelliste du Parnasse*, par GUYOT-DESFONTAINES, 1731-32, 4 v. 12.
50. *Observations sur les écrits modernes*, ID. 1 mars 1735-31 août 1743, 33 vol. 12. — (T. 1-4, 6-17, 21, 24, 27, 28).
51. *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, ID. Avignon 1744, 11 v. 12. (T. 1-3, 5, 6). La critique de DESFONTAINES est presqu'exclusivement littéraire. Il semble avoir été le journaliste le plus lu (Mornet : 110/500).
52. *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, par FRÉRON, Genève et Londres (Paris). Duchesne 1749-54, 13 v. 12, continuées sous le titre de
53. *L'Année littéraire, ou Suite des Lettres...*, Amsterdam (Paris Lambert), 1754-76, 292 v. 12. — (*Passim* et particulièrement 1762, 64, 69, 70). Cet ennemi des philosophes fait dans son journal une assez petite place aux théologiens et est personnellement mal armé pour la polémique apologétique. Il y a bien peu de chose à tirer de ces 292 volumes pour la défense directe de la foi. — Voir une juste appréciation du rôle et de la valeur de FRÉRON dans LOUIS DUCROS, « *Les Encyclopédistes* », Champion 1900, 8°, p. 284 sq. (Mornet : 84/500).
54. *Bibliothèque impartiale*, de FORMEY, Göttingue et Leide, Luzac 1750-58, 18 v. 12. — (1754).
55. *Journal ecclésiastique, ou Bibliothèque raisonnée des sciences ecclésiastiques*, par l'abbé DINOUART, 1760-86, puis par l'abbé BARRUEL, 1787-92, plus de 100 v. 12. Médiocre. — (1769).

56. *Annales de la religion, ou Mémoires pour servir à l'histoire du 18e siècle par une société d'amis de la religion et de la patrie,* Paris mai 1795 à mai 1803, 8°. Journal constitutionnel.
57. *Annales religieuses, politiques et littéraires,* par les abbés SICARD et JAUFFRET, Paris 1796, 8°. Anticonstitutionnel.
58. *Annales catholiques pour faire suite aux précédentes,* par l'abbé BOULOGNE, *ib.* 1796-97, 8°, reprises de 1800 à 1801 sous le titre d'*Annales philosophiques, morales et littéraires.*
59. *Etrennes religieuses pour l'an de grâce 1801* [et suiv.], 1801 sq. 12.

Indépendants

60. *L'Europe savante,* par THEMISEUL DE ST-HYACINTHE, VAN EFFEN, etc... — La Haye 1718-20, 12 v. 8°. Un des meilleurs ; donne à la fin de la première année un index des ouvrages dont les autres journaux ont parlé, avec les jugements portés. — (1718).
61. *Bibliothèque française ou Histoire littéraire de la France* par CAMUSAT puis DUSAUZET, les abbés GOUJET et GRANET, Amsterdam 1723-46, 50 v. 12. — (1723, 36, 38-41).
62. *Journal littéraire,* par SALLENGRE, ST-HYACINTHE, VAN EFFEN, S'GRAVESENDE, etc... La Haye 1713-22, 1729-36, 24 v. 12. Un des meilleurs ; se pique de rendre compte impartialement des ouvrages et de ne pas donner son opinion sur les matières de religion. (Mornet : 42/500). — (1713-33).

Philosophes

63. *Nouvelles de la République des lettres,* par BAYLE, LAROQUE, BARRIN, JACQUES BERNARD, J. LECLERC. Amsterdam 1684-1718, 56 v. 12 (Mornet : 101/500). — (1684-88 ; 1705, 18).
64. *Nouvelle Bibliothèque ou Histoire littéraire des principaux écrits qui se publient,* par CHAIX, BARBEYRAC, D'ARGENS, LA CHAPELLE et autres, La Haye Paupie, oct. 1738-juin 1744, 19 v. 12. — (1738, 40, 41).
65. *Le Journal étranger,* par l'abbé PRÉVOST, un moment rédigé par GRIMM, 1754-62, 45 v. 12.
66. *Journal encyclopédique, par une société de gens de lettres* (PIERRE ROUSSEAU, BRET, CASTILHON, CHAMFORT, DURUFLÉ, etc...). Liège Everard Kints 1756-59 et Bouillon 1760-93, 288 v. 12. (Mornet : 16/500). — (1773, 56).
67. *Gazette littéraire de l'Europe,* par ARNAUD et SUARD, 1764-66, 8 v. 8°.
68. *La Décade philosophique, littéraire et politique,* Paris an II-1807, 8°.

Mémoires

69. D'ARGENSON (marquis). *Journal et Mémoires,* pp. RATHERY, Paris Renouard 1859-67, 9 v. 8°.
70. BACHAUMONT. *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours.* Lond. Adamsohn 1777-89, 36 v. 12.
70 *bis. Table alphabétique des auteurs et personnages cités dans les Mémoires secrets,* Bruxelles Martens 1866, 16.
71. BARBIER. *Chronique de la Régence et du règne de Louis XV* (1718-63). Paris Charpentier 1857, 8 v. 8°.
72. COLLÉ. *Journal historique* (1748-72), Paris, Imprimerie bibliographique, 1805, 3 v. 8°.
— *Journal hist. inédit pour 1761 et 1762* pp. VAN BEVER et BOISSY, Paris Mercure de France 1911, 8°.
73. GRIMM. *Correspondance littéraire, philosophique et critique,* par GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER, etc..., pp. TOURNEUX, Paris Garnier 1877, 16 v. 8°.

III

HISTOIRE DES IDÉES

Ouvrages d'histoire générale et de critique

74. Aubertin. *L'Esprit public au 18e siècle* (1715-89). Paris Didier, 1873, 16.
75. Barante (de). *Tableau de la littérature française au 18e siècle*, 1809, 8°, 5e éd. Paris, Dufey et Vézard 1832, 16.
76. Barni. *Histoire des idées morales et politiques en France au 18e siècle*, Paris, Germer-Baillère 1865, 2 v. 16.
77. — *Les Moralistes français au 18e siècle, ib.* 1873, 16.
78. Bastide (Ch.). *Anglais et Français au 17e siècle*, Paris Alcan 1912, 16.
79. Bersot. *Etudes sur le 18e siècle*, Paris, Aug. Durand 1855, 2 v. 18.
80. Blanc (Charles). *La franc-maçonnerie et la Révolution française*, La Flèche, Charrier 1889, 8°, 15 p. (franc-maçon).
81. Bord (G.). *La franc-maçonnerie en France*, Paris, Nouv. librairie nationale, t. I. *Les ouvriers de l'idée révolutionnaire* (1688-1771), 1909, 8°. (V. surtout Ch. 1).
82. Bournand. *Histoire de la franc-maçonnerie des origines à la fin de la Révolution française*, Paris Daragon 1905, 8°. — (Œuvre de passion, mais qui contient un petit nombre de faits caractéristiques, d'où il résulte que l'action des maçons dans la Révolution est certaine, le complot de *la maçonnerie* reste à prouver).
83. Brunel. *Les philosophes et l'Académie française au 18e siècle*, Paris Hachette 1884, 8°.
84. Brunschvicg. *Spinoza et ses contemporains*. Rev. de métaphysique et de morale 1905, sept. p. 674 sq. ; 1906 p. 36-82 et 691-732.
85. Caussy. *Article sur la condamnation des « Lettres philosophiques » de Voltaire*. Rev. bleue 4 et 11 juillet 1908.
86. Champion. *J.-J. Rousseau et la Révolution française*, Paris Colin 1909, 18 (ch. 18 et 19).
87. Couchoud. *Benoit de Spinoza*, Paris Alcan 1902, 8°.
88. Couturat. *La logique de Leibniz*, Paris Alcan 1901, 8°.
89. Denis (Jacques). *Bayle et Jurieu*, Mémoires de l'Académie de Caen, 1886.
90. — *Bossuet. Discours sur l'Histoire universelle, ib.* 1895.
91. — *Le 18e siècle dans le 17e, ib.* 1896. — (Ces trois études sont excellentes).
92. Desnoiretterres. *Voltaire et la société française au 18e siècle*, Paris 1867-76, 8 v. 16.
93. Ducros (Louis). *Diderot*, Paris Perrin 1894, 16.
94. — *Les Encyclopédistes*, Paris Champion 1900, 16.
95. Frommel. *Etudes littéraires et morales*, Saint-Blaise, Foyer solidariste 1907, 16 (p. 132 et 259 sq. « *Pascal et Vinet* »).
96. Giraud (Victor). *Blaise Pascal*, Paris Hachette 1910, 16.
97. Keim. *Helvétius, sa vie et son œuvre*, Paris Alcan 1907, 8°.
98. Lanson. *Lettres philosophiques de Voltaire*, édit. critique, Paris Cornely 1909, 2 v. 12. (*Introduction*).
99. — *Article sur la condamnation des Lettres philosophiques*, R. de Paris, 1 mai 1904.
100. — *Cours sur les Origines de l'esprit philosophique en France*. Rev. des cours et conférences, Paris Lecène, déc. 1907-avr. 1910.
101. — *Le rôle de l'expérience dans la formation de la philosophie du 18e siècle en France*. Rev. du Mois, 10 janv.-10 avr. 1910.
102. — *Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750*. Rev. d'histoire littéraire, janv.-mars et avr.-juin 1912.
103. Maigron. *Fontenelle*, Paris Plon 1906, 8°.

104. Morellet. *Mélanges de littérature et de philosophie du 18e siècle*, Paris Lepetit 1818, 4 v. 12.
105. Mornet. *Les enseignements des bibliothèques privées* (1750-80). Rev. hist. lit., juil.-sept. 1910.
106. — *Les sciences de la nature en France au 18e siècle*, Paris Colin 1911, 16 (1re partie, ch. 2 et 3 ; 2e part. c. 2).
107. Morize (André). *L'apologie du luxe au 18e siècle. « Le Mondain » et ses sources.* Paris Didier 1909.
108. — *Le « Candide » de Voltaire*, Rev. du 18e siècle, janv.-mars 1913.
109. Rauh. *La Philosophie de Pascal.* Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1892.
110. Rod. *L'Affaire J.-J. Rousseau*, Paris Perrin 1906, pet. 8°.
111. Rossel. *Histoire de la littérature française hors de France*, Paris Fischbacher 1894, 8°.
112. Roustan. *Les philosophes et la société française au 18e siècle*, Lyon Rey et Paris Picard 1906 gr. 8°.
113. Sayous. *Histoire de la littérature française à l'étranger*, Paris et Genève 1853 et 1861, 2 v. 8°.
114. Scherer. *Etudes sur la littérature contemporaine*, Paris Calmann-Lévy 1889, 16.
115. — *Etudes sur la littérature au 18e siècle, ib.* 1891.
116. Schinz (Albert). *La profession de foi du Vicaire savoyard et le livre de l'Esprit.* R. h. l., avr.-juin 1910.
117. Strowski. *Pascal et son temps*, Paris Plon-Nourrit 1907-09, 3 v. 12.
118. Villemain. *Tableau de la littérature française au 18e siècle*, 1828, 4 v. 8°, éd. de 1846 et 1868, t. II.
119. Villey. *A propos de la « Lettre sur les aveugles »*. Rev. du 18e siècle, oct.-déc. 1913.

Histoire des idées religieuses

120. At (le R. P.). *Les apologistes français au 19e siècle*, Paris Bloud, 1898, 8° (Ch. 1).
121. Bartholmess. *Histoire critique des doctrines religieuses de la philosophie moderne*, 1855, 2 v. 8°.
122. Baruzi. *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre*, Paris Alcan 1907, 8°.
123. Blanc (abbé). *La foi et la morale chrétienne. Exposé apologétique.* Paris Lethielleux 1906, pet. 16.
124. Bonifas. *Histoire des dogmes de l'église chrétienne*, Paris Fischbacher 1886, 2 v. 8°. (V. t. I, 205 la conception de l'apologétique chez un protestant orthodoxe moderne).
125. Bost (Charles). *Les prédicants protestants.* Paris Champion 1912, 2 gr. 8°.
126. Brémond (abbé). *Newman, Essai de biographie psychologique*, Paris Bloud 1906, 16.
127. Brucker (le R. P.). *L'Eglise et la critique biblique*, Paris Lethielleux 1908, 8°.
128. Brunetière. *La philosophie de Bossuet*, R. des deux Mondes, 1 août 1891 (Etudes critiques, t. V).
129. Buddeus (J.-Fr.). *Isagoge historico-theologica ad theologiam universam singulasque ejus partes*, Lipsiæ ex officina T. Fritschii 1727, 2 v. 4° ; 2e édit. plus complète en 1730 (Contient des renseignements sur l'histoire de l'apologétique).
130. Cahen (Léon). *Les querelles religieuses et parlementaires sous Louis XV*, Paris Hachette 1913, 16 (Ch. III, 46 sq.).
131. Caro. *Le mysticisme au 18e siècle.* 1852-54, 8°.
132. Carrau. *La philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours*, Paris Alcan 1888, 8° (ch. 4).
133. Cornill. *Einleitung in die kanonischen Bücher des Alten Testaments*, 6e éd. Tübingen Mohr 1908, 8°.

134. Delacroix. *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme*, Paris Alcan 1908, 8°.
135. Delvolvé. *Essai sur Pierre Bayle*, Paris Alcan 1906, 8°.
136. Douen. *Les premiers pasteurs du Désert*, Paris 1879, 2 v. 8°.
137. Dufourcq. *L'avenir du christianisme*, Paris Bloud 1904, 8° (l. III, ch. 9, p. 713 sq., excellent développement sur l'éducation scientifique de l'esprit public).
138. Féret (abbé). *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, Paris Picard 1900, sq. 8°. (T. VI, 18e siècle, 1909).
139. Flotte (abbé). *Etude sur Daniel Huet*, Paris 1857, 8°.
140. Gerbet (abbé). *Coup d'œil sur la controverse chrétienne depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours*, Paris 1831, 8°.
141. Giraud (Victor). *Chateaubriand. Etudes littéraires*, Paris Hachette 1904, 16.
142. — *Nouvelles études sur Chateaubriand (La Genèse du Génie du christianisme)*, *ib.* 1912, 16.
143. Guignebert. *Manuel d'histoire ancienne du christianisme. Les origines.* Paris Picard 1906, 16.
144. — *Modernisme et tradition catholique en France*, Paris, édit. de « la Grande Revue », 1908, 12.
145. — *L'évolution des dogmes*, Paris Flammarion 1910, 16.
146. Hallays (André). *Le pèlerinage de Port-Royal*, Paris 1909, 16 (Ch. sur Pavillon).
147. Harnack. *Grundriss der Dogmengeschichte*, Fribourg 1893, 8°.
148. — *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten.* Leipzig Hinrichs 1906, 2 v. 8°.
149. Hébert. *L'évolution de la foi catholique*, Paris Alcan 1905, 8°.
150. Hettinger. *Apologie du christianisme.* Trad. de l'allemand par Lalobe de Felcourt et J.-B. Jeannin, Paris Bloud 1885, 5 v. 8°.
151. Holtzmann (Heinrich Julius von). *Lehrbuch der historisch-kristischen Einleitung in das Neue Testament* Freiburg i. B., Mohr 1911, 8°.
152. Houtin. *La question biblique chez les catholiques de France au 19e siècle*, Paris Picard 1902, 8° (Ch. 1).
153. — *Histoire du modernisme catholique*, Paris 1913, 12.
154. Joly (Henry). *Malebranche*, Paris Alcan 1901, 8°.
155. La Mennais (F. de). *Réflexions sur l'état de l'église en France pendant le 18e siècle et sur sa situation actuelle.* Paris, Soc. typogr. 1808, 16.
156. Lanfrey. *L'Eglise et les philosophes au 18e siècle*, Paris Lecou 1855, 16 ; 2e *éd.*, Charpentier 1879 (Premier livre où soit abordé notre sujet).
157. Le Roy (Ed.). *Essai sur la notion du miracle*, Annales de philosophie chrétienne, oct.-déc. 1906.
158. Loisy. *Les évangiles synoptiques*, Ceffonds 1907-08, 2 v. 4°.
159. Mathiez. *Les origines des cultes révolutionnaires*, Paris 1904, 8°.
160. — *Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution*, 1907, 16.
161. — *La Révolution et l'Eglise*, Paris Colin 1910, 18.
162. Margival. *Essai sur Richard Simon et la critique biblique au 17e siècle.* Paris Maillet 1900, 8° (ouvrage tendancieux d'un moderniste qui veut prouver l'orthodoxie d'un des ancêtres du modernisme. A consulter avec prudence).
163. Masson (Pierre-Maurice). *Rousseau contre Helvétius.* R. h. l., janv. 1911 (V. R. Universitaire, juin 1912, p. 55).
164. — *Les engendreurs spirituels de Rousseau.* R. des deux Mondes, 15 juin 1912.
165. — *La « Profession de foi du Vicaire savoyard » de J.-J. Rousseau*, édition critique avec une introduction et un commentaire historiques, Fribourg Gschwend et Paris Hachette 1914, 8°.
166. — *La religion de J.-J. Rousseau*, Paris Hachette 1916, 3 v. 16 : *La formation religieuse de Rousseau, — La « profession de foi » de Jean-Jacques, — Rousseau et la restauration religieuse.*
167. Metzger. *Marie Huber (1695-1753), sa vie, ses œuvres, sa théologie.* Genève 1887, 8° (ouvrage le plus complet sur cet écrivain).

167 *bis*. Monod (Albert). *Les Sermons de Paul Rabaut, pasteur du Désert* (1738-1785). Mazamet G. Carayol, 1914, 8° (Etude sur les mss inédits de Rabaut suivie du texte de 3 sermons annotés).
168. Monod (Victor). *Le problème de Dieu et la théologie chrétienne depuis la Réforme*. St-Blaise, Foyer solidariste, 1910, 8°.
169. Nazelle. *Alexandre Vinet critique de Pascal*, Paris Fischbacher, 1902, gr. 8°. (V. plus haut [95] l'article de Frommel sur cet ouvrage).
170. Newman (cardinal). *Discours*, édités par l'abbé *Deferrière*, Paris Sagnier et Bray 1850. (V. surtout le 9e : *Discours d'Oxford*).
171. Nourrisson. *Essais sur la philosophie de Bossuet*, Paris 1862, 8°.
172. Ollé-Laprune. *La philosophie de Malebranche*, Paris Ladrange 1870, 2 v. 8°.
173. Pellisson (M.). *La sécularisation de la morale au 18e siècle*. Rev. de « La Révolution française », 1903.
174. Pesch (Christianus) S. J. — *Prælectiones dogmaticæ*. Friburgi Brisgoviæ 1894-99, 3 v. 8°. (De criteriis internis doctrinæ Christi, t. I, 151).
175. Petitot (le P. H.). *Pascal, sa vie religieuse et son apologie du christianisme*, Paris Beauchesne 1911, 8°.
176. Picheral-Dardier. *Paul Rabaut, ses Lettres à Antoine Court*, Paris Grassart 1891-92, 2 v. 8°. (Renferme un index et des notes très utiles sur les protestants notables, français et suisses, du 18e siècle).
177. Portalis. *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le 18e siècle*. Paris Egron 1820, 2 v. 8° ; 3e éd. *ib*. Moutardier 1834, 2 v. 8°. (Excellent ouvrage, injustement oublié).
178. Racine. *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*, pp. *Gazier*, Paris Lecène 1908, 18.
179. Rébelliau. *Bossuet historien du protestantisme*, Paris 1891, 8°. 3e éd. 1909.
180. — *Affaires religieuses et mouvement des esprits de 1683 à 1715*, Histoire de France de *Lavisse*, t. VIII, l. V et VI, Paris Hachette 1908, 4°. (Exposé lumineux et impartial).
181. Rébelliau. (Notes prises à un cours de) *l'Evolution des idées religieuses au 18e siècle*, 1907-08.
182. Reuss. *La Bible, traduction nouvelle avec introductions et commentaires*. Paris Sandoz et Fischbacher 1874-80, 19 v. 8°.
183. Réville (A.). *Prolégomènes de l'histoire des religions*, 3e éd. Paris Fischbacher 1881, 8°.
184. Ritter (Eug.). *La jeunesse et la famille de Marie Huber*, 9e vol. des « Etrennes chrétiennes », Genève 1882.
185. — *Les lectures de Marie Huber*. « l'Alliance libérale », 21 juil. 1883. Genève Fuog.
186. — *J.-J. Rousseau et Marie Huber*. Annales J.-J. Rousseau, 1907, t. III, 207 sq. Genève Jullien.
187. Sabatier (Aug.). *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit*, Paris Fischbacher, 1904, 8°.
188. Saintyves. *Le discernement des miracles*, Paris Nourry, 1909, 8°.
189. Scherer (Edm.). *Quelques questions d'apologétique*, Nouv. Revue de théologie, Paris Cherbuliez, juil.-déc. 1858, 2e v., p. 103.
190. Séquestra (Sylvain). *D'un dualisme dans la pensée religieuse de Pascal*, Thèse Montauban 1895, gr. 8°.
191. Thureau-Dangin. *La renaissance catholique au 19e siècle*, Paris Plon, 1899-1906, 3 v. 8°.
192. Vernes (Maurice). *Les religions occidentales dans leur rapport avec le progrès politique et social*. Paris Giard et Brière 1911, 8°.
193. Viguié (Ariste). *Histoire de l'apologétique dans l'église réformée française*, Strasbourg Silbermann 1858, 8°. (Ne s'occupe que des apologètes de premier plan).
194. Weiss (Ch.). *Histoire des réfugiés protestants de France depuis la Révocation de l'édit de Nantes jusqu'à nos jours*. Paris Charpentier 1853, 2 v. 16.

Ouvrages divers de théologie, d'histoire, de critique et de morale du 17e et du 18e siècle (1)

195. Abauzit (Firmin). « *De la connaissance que J.-C. s'attribue* ». « *De l'honneur qui est dû à J.-C.* » dans : *Œuvres diverses*, Lond. 1770, 8° (t. I) et Amst. Harrevelt 1773 (t. II), 2 v. 8°. (Un des inspirateurs du Vicaire savoyard). La théologie est dans le t. I.

196. Abbadie (Jacques). *L'art de se connaître soi-même ou recherche sur les sources de la morale*, Rotterdam 1692, 8° ; rééd. La Haye Néaulme 1741, 12 ; Dijon 1826 ; Toulouse 1865.

197. Arnauld (Antoine). *Dissertation sur la manière dont Dieu a fait les fréquents miracles de l'ancienne loi par le ministère des anges*, Cologne Schouten 1685, 12. V. *Nouv. de la Rép. des lettres*, 1685, 254. (Défend contre Malebranche les volontés particulières).

198. Arpe (P. Frid.). *Apologia pro Jul. Cæsare Vanino*, Cosmopoli (Rotterdam), 1712, 8°.

199. Barbeyrac (Jean). *Préface de : « Le droit de la nature et des gens ou système général des principes les plus importants de la morale, de la jurisprudence et de la politique*, tr. du latin de Puffendorf », Amst. Kuyper 1706, 2 v. 4° ; rééd. 1720, 34.

200. Basnage (Jacques). *L'histoire et la religion des juifs depuis J.-C. jusqu'à présent, pour servir de supplément et de continuation à l'histoire de Joseph.* Rot. Leers, 1706-07, 6 v. 12 ; rééd. par *Ellies Du Pin*, expurgée des passages injurieux à Rome, Paris Roulland 1710, 7 v. 12 ; *L'histoire et la religion des juifs... réclamée et rétablie par son véritable auteur M. Basnage contre l'édition anonyme et tronquée qui s'en est faite à Paris chez Roulland*, Rot. Fritsch et Böhm 1711, 12 ; La Haye Scheurleer 1716-26, 15 v. 12.

201. Belin (Jean), évêque et seigneur de Belley. *Les preuves convaincantes des vérités du christianisme...* Paris de Bresche 1666, 8°.

202. Bentley (Richard). *Stultitia et irrationabilitas atheismi demonstrationibus ab emolumento atque voluptate vitæ religiosæ, facultatibus animæ humanæ, structura corporis animati, origine et compage mundi evicta, octo orationibus sacris habitis à R. B.*, Berlin Rüdiger, 8°. (1er bénéficiaire de la fondation Robert Boyle).

203. Bergier (abbé). *L'origine des dieux du paganisme et le sens des fables découvert par une explication suivie des poésies d'Hésiode*, Paris Humblot 1767, 2 v. 8°.

204. Bossuet. *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte à Mgr. le Dauphin*, ouvr. posth. pp. l'abbé Bossuet, Paris Cat, 4° et 2 v. 12 ; 3e éd. 1710, *ib.* et Brux. Léonard, 2 v. 8° ; 1721 *id.* (V. N. r. l. [63] 1710, sept. 343).

205. Boulogne (M. de). *Œuvres posthumes*, Paris Le Clère 1826, 3 v. 8°.

206. Caraccioli (Louis-Antoine). *Le chrétien du temps confondu par les premiers chrétiens*, rédigé par l'auteur de la Jouissance de soi-même (an.), Paris Nyon 1766, 12.

206 *bis*. — *Voyage de la raison en Europe*, Compiègne et Paris, 1772, 12.

207. Claude (Jean), pasteur. *Traité de J.-C.*, dans *Œuvres posthumes*, t. 2, Amst. Savouret 1688, 8°. (Dogmatique orthodoxe).

208. Deslandes (André F. Boureau). *Traité sur les différents degrés de la certitude morale*, 1750, 12.

209. Du Contant de la Molette (abbé). *Essai sur l'Ecriture sainte, ou tableau historique des avantages que l'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints*, Paris Crapart 1775, 12.

210. Dupin (Louis-Ellies). *Traité de la doctrine chrétienne et orthodoxe dans lequel les vérités de la religion sont établies sur l'Ecriture et sur la Tradition et les erreurs opposées détruites par les mêmes principes.* Paris Pralard 1703, 8° ; rééd. 1730 (Introduction à une Dogmatique).

1. Pour ne pas allonger démesurément cette Bibliographie, nous ne mentionnons pas les œuvres des « philosophes » auxquelles nous nous sommes continuellement référé.

211. — *Méthode pour étudier la théologie, avec une table des principales questions à examiner et à discuter dans les études théologiques, et les principaux ouvrages sur chaque matière.* Paris Coustelier 1716, 12. (Excellent manuel donnant les solutions moyennes).
212. Dutoit-Membrini. *Sermons de Théophile,* Francfort 1764, 8° ; *augm.* 1800, 4 v. 8° : « *La philosophie chrétienne* ». (Quiétiste).
213. Espagne (Jean d'), ministre de l'église française de Londres. *Essai des merveilles de Dieu en l'harmonie des temps qui ont précédé les jours de Christ,* Lond. de Varennes 1668, 8° ; *rééd. Œuvres complètes,* Genève Detournes 1671 et La Haye 1674, 2 v. 12.
214. *Examen de quelques explications de la prophétie de Daniel sur le Messie par les 70 semaines, Trév.* [39] 1733, avr., mai, juin. (Contre les systèmes de Petau et Hardouin).
215. Febvre (le P. Michel), missionnaire en Orient. *Præcipuæ objectiones quæ vulgo solent fieri a Mahumeticæ legis sectatoribus, judæis et hæreticis orientalibus adversus catholicos, earumque solutiones,* Rome, impr. de la Propagation de la foi 1679, 12.
216. Guyon (abbé Cl. Marie). *Bibliothèque ecclésiastique,* Paris 1771, 8 v. 12 (Cours de théologie).
217. Hervieux de la Boissière (abbé Simon). *Traité des miracles dans lequel on examine 1° leur nature et les moyens de les discerner d'avec les prodiges de l'Enfer, 2° leurs fins, 3° leur usage.* Paris Despilly 1763, 2 v. 12. — *Défense du Traité des miracles,* 1769, 12.
218. — *Traité de l'esprit prophétique,* Paris Despilly 1767, 12.
219. Holden (Henri), Dr de la Faculté de théologie de Paris. *Divinæ fidei analysis seu de fidei christianæ resolutione libri duo,* Cologne 1655, 12 ; *rééd.* Paris Villery 1685 ; *augm.* p. *Godescard,* Paris Barbou 1767. V. *Trév.* [39], fév. 1767, p. 359.
220. Honoré de Sainte Marie (Blaise Vauxelle, dit le P.), carmélite. *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique, touchant l'histoire de l'Eglise, les ouvrages des Pères,* etc... Paris 1713, 3 v. 4° ; *rééd.* 1720, 1723.
221. Hooke (abbé Luce Joseph). *Religionis revelatæ principia methodo scolastica digesta,* Paris Guérin 1752, 8° ; *rééd.* 1754, 3 v. 8° ; 2e éd. p. *Dom Brewer,* Paris Berton 1774, *id.* V. *Trév.* [39], 1754, p. 2635, et janv. 1774, p. 157. (Cours de théologie, très estimé).
222. Huet. *Censura philosophiæ cartesianæ,* 1689, 12 ; *rééd.* 1694.
223. Jauffret. *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion au 18e siècle.* Paris Le Clère, an XI-1803, 2 v. 8°.
224. Jurieu. *Des droits des 2 souverains en matière de religion, la conscience et le prince, pour détruire le dogme de l'indifférence des religions et de la tolérance universelle* (contre le « Commentaire philosophique » de Bayle), Rot. de Græf, 12.
225. La Harpe (J.-F. de). *De la guerre déclarée par nos derniers tyrans à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts. Discours prononcé à l'ouverture du Lycée républicain,* 31 déc. 1794. Paris Migneret, an IV (1796), 8° (45 p.).
226. Lamy (le P. Bernard) de l'Oratoire. *Apparatus ad Biblia sacra,* Grenoble 1687, fol. ; trad. fr. p. *Boyer :* « *Introduction à l'Ecriture sainte* », Lyon Certe 1693, 12 ; autre par l'abbé *de Bellegarde :* « *Apparat de la Bible ou introduction à la lecture de l'Ecriture sainte* », Paris Pralard 1697, 8° ; *rééd. Boyer,* Lyon 1699, 4° ; 1709, *id. ;* 1720, 12. — V. *Bibl. univ.* [36], 1687, t. 7, p. 201.
227. Leclerc (Jean). *Sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du V. T. composée par R. Simon,* Amst. 1685, 2 v. 8° ; *rééd.* 1711 (V. *N. r. l.* [63], juil. 1685, p. 767). — *Défense des Sentiments...* 1689, 8°.
228. — *Ars critica in qua ad studia linguarum latinæ, græcæ et hebraicæ via munitur Veterumque emendandorum, spuriorum Scriptorum a genuinis dignoscendorum et judicandi de eorum libris ratio traditur,* Amst. 1696, 2 v. 8° ; *rééd.* 1697, 1706 ; *augm. ib.* Schelte et Waasbergue 1712, 3 v. 8° ; 1731.

229. LIMBORCH (Philippe van), pasteur et professeur de théologie à Amsterdam. *De veritate religionis christianæ amica collatio cum erudito Judæo*, Goudæ van Hœve 1687, 4° ; *rééd.* Bâle 1740, 8°.
230. LOCKE. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, tr. de l'anglais par *Pierre Coste* sur la 4e éd. Amst. Schelte 1700, 4° (original en 1690).
— *Œuvres diverses*, Rot. Fritsch et Böhm 1710, 12 ; *rééd.* Amst. 1732, 2 v. 12.
231. LUCHET (Jean-Pierre-Louis, marquis de). *Essai sur la secte des illuminés*, Paris 1789, 8° ; *rééd.* 1790 ; *augm.* 1792.
232. MARTIN (Josiah). *Lettre d'un quaker à François de Voltaire*, tr. de l'anglais, Lond. Vaillant 8° ; *rééd. ib.* 1745 et 1790. (Rectifie les erreurs malignes de Voltaire sur les Quakers). *Original* en 1741.
233. MIRABEAU (marquis de). *L'Ami des hommes*, Avignon 1756, 5 v. 12 ; *rééd.* s. l. 1758, 2 v. 4°.
234. NAUDÉ (Philippe). *Réfutation du Commentaire philosophique*, Berlin chez Etienne et Naudé 1718, 2 v. 8°.
235. NAVARRETE (el P.). *Tratados historicos, politicos, ethicos y religiosos de la monarchia de China*, Madrid 1676, 4°.
236. NOLIVOS DE SAINT-CYR. *Tableau du siècle par un auteur inconnu*, Genève 1759, 8° an. (Immoralité des déistes).
237. OSTERVALD (Jean-Frédéric), pasteur à Neuchâtel. *Traité des sources de la corruption qui règne aujourd'huy parmi les chrétiens* (an.). Amst. et Neuchâtel 1700, 8° ; tr. en anglais 1702, hollandais 1703, allemand 1713 et 1716. *N. r. l.* [63], 1699, t. II, 577.
238. P. A. M. *Questions curieuses sur la Genèse, expliquées par les PP. de l'église et par les plus doctes interprètes* (an.). Paris Debats 1685, 12.
239. PEZRON (le P. Paul), bernardin. *L'antiquité des temps rétablie et défendue contre les juifs et les nouveaux chronologistes*, Paris Martin et Boudot 1687, 4°.
240. — *Défense de « l'Antiquité des temps »*, 1691 (contre Martianay et Le Quien).
241. PICTET (Bénédict), pasteur et professeur de théologie à Genève. *La théologie chrétienne et la science du salut, ou l'exposition des vérités que Dieu a révélées aux hommes dans la Sainte Ecriture avec la réfutation des erreurs contraires à ces vérités...* Amst. Gallet 1702, 4° ; *rééd.* Genève 1705, 12 : « *Les vérités de la rel. chrét. tirées des passages exprès de l'Ecriture* » ; *augm. ib.* 1708, 3 v. 4° ; 1721. (Dogmatique d'une orthodoxie tempérée, l'équivalent protestant du « *Traité* » et de la « *Méthode* » de *Dupin*. V. ci-dessus).
242. PLUCHE (abbé N. A.). *Le Spectacle de la nature*, Paris Estienne et Desaint 1732, 9 v. 12 ; *rééd.* 1733, 35, 36, 37, 39, 41, 43, 45, 46, 48, 49, 54, 63, 64, 68, 1875 (3 v. 8°). *Analyse et abrégé par le marquis* DE PUYSÉGUR, Reims 1772 et 86 ; par JAUFFRET 1803, 8 v. 18. — *J. sav.* [35] 1733, p. 191 et 197 ; 1736, p. 190 (V. *Mornet*. « Les sciences de la nature », p. 263). La 4e partie traite *des rapports de l'Univers avec les besoins de l'homme*, la 8e « *ce qui regarde l'homme en société avec Dieu* » ; elle renferme une *Démonstration évangélique*.
243. POIRET (Pierre), pasteur à Anweiler (Deux Ponts). *Cogitationum rationalium de Deo, anima et malo libri IV*, Amst. 1673, 4° ; *rééd.* 1677 ; 2e éd. *augm.* 1685 *ib.* V. *N. r. l.* [63], 1685, p. 440. *Fabricius*, Delectus [14], 358. (Cartésien, réfute l'athéisme de Spinoza).
244. PRÉMONTVAL (André Pierre le Gray, dit de). *Le Diogène de d'Alembert ou Diogène décent ; Pensées libres sur l'homme*, Berlin 1754, in-24 ; *rééd. ib.* Schneider 1755.
245. — *Vues philosophiques*, Berlin 1757-58, 2 v. 8° ; *rééd. ib.* Pauli 1761.
246. RAPIN (le P. René, S. J.). *L'esprit du christianisme*, Paris 1672, 12 ; *rééd.* 1674, 83 ; *ib.* Bouillé 90.
— *La perfection du christianisme tirée de la morale de J.-C.*, Paris 1673, 12 ; *rééd.* avec *L'importance du salut* 1677 ; *ib.* Le Clerc 1701.
La foy des derniers siècles, Paris 1679, 12 ; *rééd.* 1680.

Ces opuscules, parénétiques, ont été réimprimés dans :
— *Œuvres diverses sur la religion,* Amst. Mortier 1695, 12 ; *Œuvres complètes, ib.* 1709, 5 v. 12 ; La Haye Gosse 1725, 5 v. 12 (t. 4 et 5).

247. Reland (Adrien), prof. de langues orientales à Utrecht. *La religion des mahométans exposée par leurs propres docteurs avec des éclaircissements sur les opinions qu'on leur a faussement attribuées, tiré du latin par David Durand,* La Haye Vaillant 1721, 12. (*Original* 1705, *rééd.* 1717). V. *N. r. l.* [63], sept. 1705, p. 316.

248. Simon (Richard). *De l'inspiration des livres sacrés. Lettre à M. l'abbé P., D. et P. en Th. touchant l'inspiration des livres sacrés, par R. S. P. D. B.* (Richard Simon, prieur de Bolleville), Rot. Leers 1687, 4° ; publié avec la *Réponse au livre intitulé Défense des sentiments de quelques théologiens de Hollande sur l'Histoire critique du V. T. par le Prieur de Bolleville.*

249. — *Lettre des rabbins des 2 synagogues d'Amsterdam à M. Jurieu, dans les Lettres choisies de R. Simon,* t. I, 304, Rot. Leers 1702, 8°.

250. — (sous le nom de *Sainjore*). *Bibliothèque critique ou recueil de diverses pièces critiques,* Amst. de Lormes, 1708 et 1710, 4 v. 12.

251. Souverain. *Le platonisme dévoilé, ou Essai touchant le Verbe platonicien,* Cologne Marteau, 1700, 8°.

252. *Traité du caractère essentiel à tous les prophètes de ne rien dire que de vrai quand ils prophétisent. Contre le nouveau système des prophètes du second ordre qui mêlent le vrai au faux en prophétisant.* Brux. Foppens 1741, 12. (Contre l' « Examen de la consultation des 30 docteurs », 1736 (à propos des miracles de Pâris) et « La possibilité du mélange », 1739).

253. Valois (Le P. Louis le, S. J.). *Sentimens de M. Des Cartes touchant l'essence et les proprietez des corps, opposez à la doctrine de l'Eglise et conformes aux erreurs de Calvin sur le sujet de l'Eucharistie. Avec une dissertation sur la prétendue possibilité des choses impossibles, par Louis de la Ville,* Paris Michallet 1680, 12 ; *rééd. ib.* Caillou 1682 : « *La philosophie de M. Descartes contraire à la foi catholique, avec la réfutation d'un imprimé fait depuis peu pour sa défense.* »

254. Vincent de Lérins. *Avertissements sur l'antiquité, l'universalité et les mystères de l'Eglise,* tr. du latin (par *de Frontignières*), Paris, 1686, 12.

OUVRAGES ÉTUDIÉS

Apologies du christianisme

1670

Girard des Bergeries (Jacob). *Moyse dévoilé ou l'explication des types et figures du Vieux Testament,* Genève Chouët, 12.

Pascal. *Pensées sur la religion et sur quelques autres sujets,* Paris 12 ; *rééd.* Amst. 1672, Wolfganck ; Paris Desprez 1678, 83, 99 ; Amst. 1701, 1712 ; Paris 1714, 25 ; Amst. 34 ; Paris 48, 54 ; Amst. 58, 2 v. 12 ; Paris 61 ; Paris (Genève) 78, 8°, p. *Condorcet* avec les notes de *Voltaire.*

Spinosa (Bened. de). *Tractatus theologico-politicus,* Hamburgi 4°. Trad. *Saisset,* Paris Charpentier 1872, 3 v. 8°.

1672

BEURRIER (le P. Paul). *Perpetuitas fidei ab origine mundi ad hæc usque tempora*, Paris Langlois, 8° ; 1re éd. 1666, *ib. : « Speculum christianæ religionis in triplici lege... »* V. trad. française 1680.

BONAL (le P. François), de l'Observance de St François. *Le chrétien du temps*, en 4 parties, 2e éd. Lyon Comba 4° (1re éd. en 1655). La 1re partie de cet ouvrage de théologie morale : « *De l'origine du christianisme* » est apologétique.

DU BOIS DE LA COUR (*Filleau de la Chaise*). *Discours sur les Pensées de M. Pascal où l'on essaye de faire voir quel estoit son dessein, avec un autre Discours sur les preuves des livres de Moyse.* Paris Desprez 12 ; *rééd.* Amst. Wolfganck 1673, 12 ; Paris 1686, et avec un très grand nombre d'éditions des *Pensées.* (Le 1er Discours était la Préface des *Pensées* par MM. de Port-Royal).

MAGENDIEU (A.). *La gloire de J.-C. ou procès sacré des chrétiens contre les turcs, les juifs et les payens, par A. Magendieu M. D. L. P. D. D.* (ministre de la Parole de Dieu), Amst. Jacob, 8°.

PIANESSE (le marquis de). *La vérité de la religion chrétienne, tr. de l'italien par le P. Bouhours S. J.* Paris Mabre-Cramoisy 12 ; *rééd.* 1687, 91, 1718. (Dans un *Discours préliminaire*, Bouhours rend « un compte exact de toutes les apologies qui ont été faites pour le christianisme contre les infidèles et les libertins »).

REQUIEU (le P. Guill. de). *La conférence des figures mystiques de l'A. T. avec la vérité évangélique, pour la défense de l'église contre les hérésies tant anciennes que modernes*, Paris Du Breuil, 8°.

1674

PETIOT (le P. Estienne, S. J.). *Démonstrations théologiques pour établir la foi chrétienne et catholique contre les superstitions et les erreurs de toutes les sectes infidèles, — et pour fortifier les chrétiens dans la créance de nos mystères contre toute sorte de doutes et de tentations.* Metz Nicolas Antoine fol.

1675

DESMARETS de Saint Sorlin (Jean). *Les Délices de l'esprit, dialogues dédiés aux beaux esprits du monde*, 2e éd. Paris Besoigne 12 (1re éd. *ib.* Courbé 1658 fol. ; Lambert 1659 fol. ; 1661 *ib.*). *Rééd.* Audinet 12, 1677, 87, 91.

1676

GOMBAUD (de). *Traités et lettres touchant la religion*, Amst. Lanclume 12 (1re éd. 1669), *rééd.* 1688.

MALEBRANCHE. *Conversations chrétiennes dans lesquelles on justifie la vérité de la religion et de la morale de J.-C.* (an.), Paris 12 ; *rééd.* Mons Migeot et Brux. Frick 1677, 12 ; *n. éd.* Amst. 1680 ; Rotterdam Leers 1684, 85 ; Lyon 1689 ; Cologne d'Egmont 1693 ; *augm.* Rouen Behourt 1695, 12 ; *Paris Anisson 1702, 12* (éd. la plus correcte, recommandée par l'auteur dans l'Avertissement de la *Recherche de la vérité*, éd. 1712) ; Paris David 1733. (V. *Trév.* 39], janv. 1703, p. 69). *Œuvres de Malebranche*, pp. *de Genoude et de Lourdoueix*, Paris de Sapia 1837, 2 gr. 4°, t. II.

SPANHEIM (Frideric). *L'athée convaincu en 4 sermons sur les paroles du Ps. 14, vers. 1 : « L'insensé a dit en son cœur : il n'y a point de Dieu », — prononcés en l'église de Leyde.* Leyde Gæsbeeck, 8°.

1677

Esprit (Jacques). *La fausseté des vertus humaines,* Paris Desprez, 2 v. 12, *rééd.* Pralard, 12, 1693.

Mauduit (le P.) de l'Oratoire. *Traité de religion contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens, où en supposant leurs principes on les convainc par la disposition même où ils sont qu'ils n'ont point d'autre parti à prendre que celui de la religion chrétienne.* Paris Roulland 12, *rééd. augm.* 1698, 12.

Poiret (Pierre). *Cogitationum rationalium de Deo, anima et malo libri IV,* Amst. 4°. V. supra [243].

1678

St-Glain (chevalier de). *Réflexions curieuses d'un esprit désintéressé sur les matières les plus importantes au salut tant public que particulier.* Amst. pet. 12.

— *Traité des cérémonies superstitieuses des juifs tant anciens que modernes (id.).*

— *La clef du sanctuaire, par un savant homme de notre siècle.* Leide Warnaer 12 (3 titres du même ouvrage : une traduction du *Tractatus theologico-politicus*).

1679

Ferrand (Louis). *Réflexions sur la religion chrétienne ; t. I contenant l'explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur la venue du Messie, t. II contenant 4 discours.* Paris Pralard, 2 v. 12, *rééd.* 1701, Paris Debats, 2 v. 8°.

Huet (Pierre Daniel). *Demonstratio evangelica,* Parisiis Michalet fol. ; *rééd.* Amst. 1680, 8° et *avec additions :* Paris Hortemels 1690 fol. 1694 fol. ; Leipzig 1694, 1704, 1722, 4°. — V. *J. sav.* [35], 1690, p. 153.

1680

Beguin (Daniel). *De veritate divinitatis J.-C.,* Paris Michallet 8°.

Beurrier (le R. P. Paul). *La perpétuité de la foi et de la religion chrétienne dans les 3 états de la loi de nature, de la loi écrite et de la loi de grâce, expliquée et solidement prouvée en 200 homélies sur les principales matières de la religion et de la morale chrétienne,* Paris Pralard, 2 v. 8°. (Adaptation française du « *Speculum christianæ religionis in triplici lege naturali, mosaica et evangelica in quo quæ potissimum faciunt ad fidei confirmationem et conversionem atheorum et quorumvis infidelium sincere exhibentur* », Paris Langlois 1666, 12. V. 2e *éd.* 1672 sous le titre de « *Perpetuitas fidei* »).

Choiseul du Plessis-Praslin (Gilbert de). *Mémoires touchant la religion,* Paris Barbin 1680-82, 3 v. 12 ; *rééd.* 1685, Lefebvre 12 ; 1687 *ib.* (1er vol. contre les incrédules).

[Lactance. *Traité de la mort des persécuteurs de l'église, mis en français par Maucroix,* Paris 12].

1681

Parisot (J. P.). *La foi dévoilée par la raison dans la connaissance de Dieu, de ses mystères et de la nature,* Paris chez l'auteur, 8° ; *rééd.* 1688.

[Stillingfleet. *Défense de la religion chrétienne et de l'Écriture sainte contre les déistes, trad. de l'anglais par J. Bapt. de Rosemond,* Paris Lucas 12].

Yvon (Pierre). *L'impiété convaincue en 2 traités.* Amst. Van de Velde 12.

Bossuet. *Discours sur l'histoire universelle à Mgr. le Dauphin pour expliquer la suite de la religion et les changements des empires.* Paris Mabre-Cramoisy 4° ; *rééd.* 1682 *ib.* 12 ; 1691 Roulland 12 ; 1703 David 12 ; 1707 *id.* ; 1732 *ib.* 4°. Avec la *Suite depuis l'an 800 jusqu'à l'an 1700* (*par Jean de*

La Barre), *ib.* 1707-08, 2 v. 12 ; *rééd.* 1713-14, 19, 20, 24, 30, 31, 37, 39, 44, 52, 53-55, 65, 71, 84, 86, 88. — *Œuv. compl.*, éd. *Lachat*, Paris Vivès, 1861-66, 31 v. 8°, t. 24.

1682

Discours de la religion chrétienne où l'on en démontre la vérité, Lond. 18 (an.).

Thomassin (Louis), oratorien. *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les lettres humaines par rapport aux lettres divines et aux Ecritures. De l'étude des poëtes.* Paris Muguet 1681-82, 3 v. 8° (V. la *Suite* 1685, 92, 93).

1683

Cotton (le P. Pierre). *Le théologien dans les conversations avec les sages et les grands du monde*, Paris Mabre-Cramoisy 4° (tiré des mss. et mémoires du *P. Cotton* par le *P. Boutauld*), *rééd.* 1689, *ib.* 12 ; Hérissant 12 ; 1696 Lyon Molin 12 ; 1853 Avignon Seguin 18. — V. *J. sav.* [35], 1683, p. 82.

Diroys (François). *Preuves et préjugez pour la religion chrestienne et catholique contre les fausses religions et l'athéisme.* Paris Michallet 4°.

Fenis (Jean Léonard de) S. J. *Traité de la foy, où l'on établit la divinité de J.-C. et la vérité de l'église romaine.* Tulle Viallanes 12.

Malebranche. *Méditations chrétiennes et métaphysiques.* Cologne d'Egmond 12 ; Amst. Blaer *id.* ; Lyon *id.* ; — *éd. augm. 1699 Lyon Plaignard*, 2 v. 12 par l'abbé *de Guignes* (recommandée dans la 5e de la *Recherche*) ; n. éd. *ib.* 1707, 2 v. 12 ; *1707 Paris David* 12 (recommandée dans l'*Avertissement de la Recherche*, éd. 1712). Ed. des *Œuvres p. de Genoude et de Lourdoueix* 1837, t. II ; éd. *J. Simon*, Paris Charpentier 1846, in-16, 1re série ; *rééd. Œuvres choisies* 1859-71, 4 v. 12.

1684

Abbadie (Jacques). *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, Rotterd. Leers, 2 v. 8° ; *rééd. 1688 ib.* 2 v. 12 ; *89 id.* ; *89*, 3e éd. *ib.* 3 v. 12 ; *90, 92 id.*; *1701*, 4e éd. *id.* ; *1705*, 5e éd. *id.* ; *1711, 24, 28 id.* ; *1729*, Amst. Changuion, 7e éd., 3 v. 12 ; *1741* La Haye Néaulme *id.* ; *43, 50, 63, 71* ; *1826* par M. L. théologal et vicaire général du diocèse de Dijon, Dijon Lagier, 4 v. 12 ; *1864* Toulouse, Société des livres religieux, 2 v. 12.

Aubert de Versé. *L'impie convaincu ou Dissertation contre Spinosa dans laquelle l'on réfute les fondements de son athéisme.* Amst. Crelle 8° ; *rééd.* 1685 *id.*

Choisy (François Timoléon de) et Dangeau (abbé de). *4 Dialogues sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence de Dieu, sur la Providence, sur la religion.* Paris Mabre-Cramoisy 12. *Rééd.* 1690 ; Musier et Gogué 1768 ; 69. V. *N. r. l.* [63], 1684, t. II, 53 ; 1685, p. 107 ; *Trév.* [39], 1769, p. 552.

[Clément Alexandrin. *Discours pour exhorter les payens à embrasser la religion chrétienne ; traduit par M. Cousin, président en la cour des monnoyes.* Paris de Luyne 12].

[Eusèbe de Césarée. *Discours touchant les miracles attribués à Apollonius, trad. p. le président Cousin*, Paris de Luyne 8°].

La Colombière (le P.) S. J. *Sermons*, Lyon Anisson, 4 v. 12 ; *rééd.* 1757, 6 v. 12.

Leclerc (Jean). *Entretiens sur diverses matières de théologie*, 12.

1685

Allix (Pierre). *12 sermons de P. A. sur divers textes*, 2e éd. Rot. Leers 12. (Le 9e sur « Une vierge enfantera », Es. 7, 14, est apologétique).

Barin (Théodore). *Le monde naissant, ou la création du monde démontrée par des principes très simples et très conformes à l'histoire de Moïse.* Utrecht, pour la compagnie des libraires 1685 et 1686, 12.

CRUES (J.-B. de). *L'homme instruit par sa raison et sa religion,* Paris 12.
LE TOURNEUX. *Traité de la Providence sur le miracle des 7 pains,* Paris 12.
THOMASSIN. *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement la philosophie par rapport à la religion chrétienne et aux Ecritures,* Paris Muguet 8°, *rééd.* 1693 *id.*

1687

ALLIX (Pierre, fils). *Réflexions sur les livres de l'Ecriture sainte pour établir la vérité de la religion chrétienne,* 3 parties 1687-89. 1° *Réflexions sur les 5 livres de Moyse pour établir,* etc. Lond. Griffin 8° et 12° et Amst. Mortier 12 ; — 2° *Réflexions sur les Prophètes ;* — 3° *Réflexions sur le N. T.* — *Ed. complète* Amst. 1689, 2 v. 8°. Tr. en allem. par *Eschenbach,* Nuremberg 1702, 8°. V. *Fabricius,* Delectus [14], p. 133. *Bibl. univ.* [36], 1687, t. V, 305. *J. sav.* [35], 1689, 32.
POIRET (Pierre). *L'économie divine ou système universel et démontré des œuvres et des desseins de Dieu envers les hommes.* Amst. Wetstein, 7 v. 12.

1688

DOZENNE (le P. Pierre, S. J.). *La divinité de J.-C. par ses œuvres.* Paris Michallet, 12.
LA BRUYÈRE. *Les Caractères...* Paris Michallet, 12. *Chap. des Esprits forts ; augm.* 1689, 90, 91, surtout *1692* (7e éd.), 93.
LAMY (le R. P. Bernard, de l'Oratoire). *Démonstration de la vérité et de la sainteté de la morale chrétienne.* Paris Pralard, 2 v. 12. Cette 1re éd. en 2 entretiens fut *augmentée et refondue* en 5 entretiens, Rouen Boucher et Paris Pepie 1706-11, 5 v. 12 ; *rééd.* 1722. V. *Bibl. univ.* [36], VII, 212 et XII, 554. *N. r. l.* [63], 1688, p. 792. *Hist. sav.* [38], juil. 1688, 2. *Trév.* [39], oct. 1710.
LE VASSOR (Michel, de l'Oratoire). *De la véritable religion,* Paris Barbin gr. 4°.
MALEBRANCHE. *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion.* Rot. Leers 12 ; 2e éd. *augm. ib.* 1690, 12 ; 3e éd. Paris 1696, 2 v. 12 par *de Cordemoy,* recommandée dans la 5e éd. de la « *Recherche* » ; Paris David 1703, 2 v. 12 ; *n. éd. ib.* 1711 *id. ;* 1732 ; Lyon 1764. — (V. *Hist. ouv. sav.* [38], mai 1688 ; *J. sav.* [35], 1696), éd. de Genoude, 1837, t. II ; éd. J. Simon, 1846, 1re série.

1689

ABBADIE. *Traité de la divinité de N.-S. Jésus-Christ, faisant suite au Traité de la vérité de la religion chrétienne.* Rot. Leers 12 ; *rééd.* 1690 *id. ;* Toulouse 1864, 12.
BOMPART (Jean). *Parallela sacra et profana, sive Notæ in Genesin,* Amst. Wolters 4°.

1690

HUET. *Alnetanæ quæstiones sive de concordia rationis et fidei libri III,* Cadomi Cavelier pet. 4°. — V. *J. sav.* [35], 1690, 416. *Bibl. univ.* [36], t. 23, p. 58. *Rééd.* Leipzig Gross 1692, 4° ; 1719, 4°.
[PUFFENDORF. *Traité de la religion chrétienne, tr. du lat. par St-Amand,* Utrecht 12].

1691

[GROTIUS. *De la vérité de la religion chrétienne,* tr. fr. par *P. Le Jeune,* Paris 12 ; *rééd.* Utrecht 1692, 12 ; Amst. 1728, 8° ; Rot. Leers 1740, 3 v. 12. — V. *Dict. de Bayle,* art. *Grotius. Bibl. univ.* [36], t. 22, p. 71. *Fabricius,* Delectus [14], c. 30].

1692

CHAUMONT (Paul Philippe de). *Réflexions sur le christianisme enseigné dans l'église catholique*, Paris Guignard 1692-93, 2 v. 12. (Apologie complète malgré la modestie du titre).

PICTET (Benoît). *Traité contre l'indifférence des religions*, Genève et Amst. 12 (an.), *rééd.* 1711, *augm.* 1716 (cette édition combat Collins et Locke). V. *N. r. l.* [63], 1717.

THOMASSIN. *La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement la grammaire ou les langues par rapport à la religion chrétienne et aux Ecritures*, Paris Muguet, 2 v. 8° ; *rééd.* Roulland 1693 *id.*

— *La méthode... les historiens prophanes.* Paris Roulland, 2 v. 8° ; *rééd. ib.* 1693. V. *Jug. sav.* IV ; *N. r. l.* [63], avr. 1694 et mars 1696.

1693

CHAUVIN (Pierre). *De naturali religione liber.* Rot. Olivier 8° (Théologien d'avant-garde).

De la réalité des biens et des maux à venir, contre les sceptiques et les impies (an.). Rot. Acher 8°.

1694

GRAVEROL (Jean). *Moses vindicatus, sive asserta historia creationis mundi aliarumque quales a Mose narrantur, veritas.* Amst. 12.

LAMY (François, bénédictin). *Vérité évidente de la religion chrétienne, ou élite de ses preuves et de celles de sa liaison avec la divinité de J.-C.* (an.). Paris Couterot 12.

MARTIANAY (Jean, bénédictin). *Traités de la vérité et de la connaissance des livres de la Sainte Ecriture*, Paris Huart 1694-97, 4 v. 12. Continué en 1699: *Continuation du 1er traité des Ecritures où l'on répond aux difficultés... ib.* 12. (Critiqué par *Lenfant : Réflexions et remarques sur la dispute du P. Martianay avec un juif. N. r. l.* 1709, p. 479, 599). *Rééd.* 1718.

PICONNE (le R. P. Ignace). *Le christianisme éclairci, pour affermir la foi et nourrir la piété des fidèles. 1re partie où la vérité de la religion chrétienne est mise au jour d'une très parfaite évidence.* Amiens Le Bel, 2 v. 8°.

[SYNGE (Edouard). *La religion d'un honnête homme qui n'est pas théologien de profession, avec les fondements et les raisons qui l'établissent. Discours où l'on prouve la vérité de la religion chrétienne en général... Tr. de l'angl.* Amst. Brunel 12 ; 2e et 3e part. en 1699, tout l'ouvrage en un volume]. Apologète anglais en deça de Locke mais dans sa ligne.

[TILLOTSON (Jean). *Discours contre les athées et les libertins, tr. de l'angl. par David Mazel*, Utrecht Brœdelet 12].

1695

GROTESTE DE LA MOTHE (Claude). *Traité de l'inspiration des livres sacrés du N. T.*, Amst. Brunel 8°. (Ed. française de « *The inspiration of the N. T. asserted and explain'd in answer to some modern writers* », Lond. 1694, 8°). V. *Hist. ouv. sav.* [38], 1694 sept.

1696

LAMY (le P. François). *Le nouvel athéisme renversé ou réfutation du système de Spinosa*, Paris Roulland, 12 (an.) ; *rééd.* 1711 Brux. — V. *Fabricius* [14], 358 ; *J. sav.* [35], 1697, p. 46.

LECLERC (Jean). *De l'incrédulité.* Amst. Wetstein, 8° ; *rééd.* 1714, 22, 33. V. *Fabricius*, 658.

[LOCKE. *Que la religion chrétienne est très raisonnable telle qu'elle nous est représentée dans l'Ecriture sainte, tr. de l'anglais par Pierre Coste,* Amst. Wetstein, 8°. (Original : *Reasonableness of Christianity as delivered in the Scriptures,* Lond. 1695, 8°).

2e *partie* (même titre) *contenant un examen plus exact de quelques endroits de cet ouvrage et des réflexions nouvelles qui mettent toute la matière dans un plus grand jour,* Amst. Schelte 1703, 8° (résumé des réponses faites par Locke à ses critiques) ; *rééd.* 1715, 31, 40, sous le titre : « *Le christianisme raisonnable* », 2 v. 12.

— Traduit par *Leclerc,* Amst. 8° ; *rééd.* 1703. (Autre traduction en 1710 par *Jaquelot,* La Haye Foulque 8°)].

PEZRON (Dom Paul). *Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine,* Paris Boudot, 2 v. 8°.

1697

JAQUELOT. *Dissertations sur l'existence de Dieu,* La Haye, Foulque 4° ; *rééd.* Paris Didot et Barois 1744, 3 v. 12.

LA PLACETTE (Jean). *Traité de la foi divine.* Amst. pet. 8° ; *rééd.* Rot. 4°, 1716; Amst. Gallet 12, 1717. V. *Hist. ouv. sav.* [38], 1697, 20.

1698

PICTET (Bénédict). *8 sermons sur l'examen des religions,* Genève, 8° ; *rééd.* 1701 et 1716, Genève, Cramer, 8°.

1699

DUPIN (Louis Ellies). *Dissertation préliminaire ou Prolégomènes sur la Bible,* Paris Pralard, 3 v. 8° ; *rééd.* 1701, *id.* et Amst. Gallet 4° ; 1726. (Les chapitres : T. I, 2 et t. III, 1 sont apologétiques, traitant de l'autorité de l'Ecriture).

ANONYME. *Idée générale de la théologie païenne servant de réfutation au système de M. Becker,* Amst. 12 (maintient que les démons se sont manifestés dans l'antiquité, surtout par les oracles).

JAQUELOT. *Dissertations sur le Messie où l'on prouve aux juifs que J.-C. est le Messie promis et prédit dans l'A. T.,* La Haye L'Honoré, 8°. V. *Hist. ouv. sav.* [38], 1698, p. 533 ; *N. r. l.* 1699, p. 9 ; *rééd.* Amst. Arkstée et Merkus 1752, 12.

PARRHASE (Théodore) [*Jean Leclerc*]. *Parrhasiana ou Pensées sur diverses matières de critique, d'histoire, de morale et de politique, avec la défense des divers ouvrages de M. le C.* Amst. Schelte, 2 v. 8° ; *rééd.* 1701.

[PRIDEAUX (Humphrey). *La vie de l'imposteur Mahomet, tr. de l'anglais,* Paris Musier 8°].

1700

[ORIGÈNE. *Traité contre Celse, tr. du grec par Elie Bouhéreau,* Amst. Desbordes 4°].

VALLADE (J. F.). *Discours philosophique sur la création et l'arrangement du monde, par M. J. F. V. D. E. M.,* Amst. Marret 8°.

1701

ALLIX. 2 *Dissertations adressées aux juifs sur la seconde venue du Messie,* Lond. 8°.

ARNAULD. *De la nécessité de la foi en J.-C. pour être sauvé,* Paris Osmont, 2 v. 8° (pp. *Dupin*).

[Bellarmin. *Opuscules tr. du latin par le P. Brignon*, Paris, 5 v. 12 (renferme une démonstration de Dieu par les causes finales : l'Ascension de l'âme vers Dieu par l'échelle des créatures). Original latin : Lyon 1615, 8°].

Billard (abbé Pierre). *Le chrétien philosophe*, Lyon 12.

Anonyme. *Hist. du christianisme, où l'on fait voir l'origine et l'antiquité de ses vérités*, Paris Devaux, 2 v. 12. V. *Trév.*, sept. 1701, p. 160 (très faible).

Mourgues (le P. Michel, S. J.). *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, Toulouse, Paris, Amst. 12 ; *rééd.* Paris Dupuis 1702. V. *Trév.* 1703, p. 577-95.

Renoult (J. B.). *L'incrédulité judaïque confondue*, Lond. 12.

1703

Charon (J.). C. D. P. (curé de Poigny). *Démonstration évangélique ou traité de l'unité et perpétuité de la véritable religion.* Paris Coignard 12.

[Leclerc. Bibliothèque choisie (1703-13), Extraits de *Cudworth*. « *Le vrai système intellectuel de l'Univers pour réfuter l'athéisme* », Lond. 1678 fol.; dans les T. 1, 2, 3, 5, 7, 8 et 9].

1704

Basnage. *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament*, Amst. fol. ; *ib.* Grœnewoudt 1705, 4° ; *rééd. augm.* Genève Fabri et Barrillot 1712, 3 v. 12 (Précédée de 2 dissertations apologétiques, dont l'une démontre l'existence de Dieu, l'autre l'inspiration de Moïse et des prophètes et la vérité de la religion chrétienne). V. *N. r. l.* 1705, p. 395.

Bossuet. *Explication de la prophétie d'Isaïe sur l'enfantement de la Sainte Vierge, Is. 7, 14, et du Ps. XXI sur la passion et le délaissement de N. S.*, Paris Anisson 12, *rééd. ib.* 1731, 12.

Fabri (Gabriel). *Recueil de tous les miracles du V. et du N. T.*, Genève 8°.

Gaudin (D. Alexis, chartreux). *La distinction et la nature du bien et du mal. Traité où l'on combat l'erreur des Manichéens, les sentiments de Montagne et de Charron et ceux de M. Bayle.* Paris Cellier 8°. V. Réponse de Bayle, *Hist. ouv. sav.* 1704.

Régis (Pierre Sylvain). *L'usage de la raison et de la foi ou l'accord de la foi et de la raison*, Paris Cusson, 4°.

[Tillotson. *L'excellence de la religion, sermon tr. de l'anglais par Abr. Ruchat*, Yverdun, 8°].

1705

Basnage. *La République des Hébreux*, Amst., 3 v. 8° ; *rééd.* 1713 sous le titre d' « *Antiquités judaïques ou remarques critiques sur la république des Hébreux* », Amst. Chatelain, 2 v. 8° (t. II, c. 5 et 6, 2e éd., défend l'inspiration des Prophètes).

Bernard (Jacques). *Réponse à la Continuation des Pensées diverses de Bayle*, Nouvelles de la République des lettres, p. 123, 289 (sur le Consentement universel, et l'Athéisme préférable à la superstition). V. *Suite*, 1707.

Bochart (Samuel). *Sermons sur la Genèse*, Amst. 3 v. 12, 1705-11 ; *rééd. ib.* Desbordes 1714, *id.* sous le titre : « *Sermons sur divers textes* » (Presque tous apologétiques).

Bonjour (Guillaume). *Dissertatio in historiam sacram primæ mundi ætatis*, apud Montem Faliscum, ex typ. Seminarii 4°.

Dupin. *L'histoire d'Apollone de Tyane convaincue de fausseté et d'imposture.* Paris Giffart, 8°.

Faydit. *Remarques sur Virgile et sur Homère et sur le style poétique de l'Ecriture sainte, où l'on réfute les inductions pernicieuses que Spinosa, Grotius et M. le Clerc en ont tirées* (an.), Paris Cot, 12. (Critiqué par *R. Simon :* Bibl. crit. [250], t. II et III. Le livre fut confisqué et l'approbateur perdit sa pension ; v. *N. r. l.*, sept. 1705, p. 357).

JAQUELOT. *Conformité de la foi avec la raison* (an.). Amst. Desbordes et Pain, 8° (contre Bayle). V. *N. r. l.*, mars 1705, 330 ; *Trév.* juin 1706, 895.

LECLERC. *Réfutation des objections manichéennes de Bayle*, dans un article sur Tillotson ; *Bibl. choisie* [37], t. VII, 330 (Analogue à ce qu'il dit dans « *Parrhasiana* », t. I).

LE VASSEUR (abbé Michel). *Entretiens' sur la religion contre les athées, les déistes et tous les autres ennemis de la foi catholique.* Paris Guérin 12 ; *rééd. ib.* Lottin 1720, 12. V. *Trév.*, oct. 1706, p. 1729 et mai 1722, p. 900.

MASSILLON. *Sermons*, Trévoux, 4 v. 18 ; *rééd. ib.* 1714, 5 v. 18 ; 1723 *id.* ; Lyon 1740 *id.* ; Œuvres 1745-46, 14 v. 12.

[TILLOTSON. *Sermons sur diverses matières importantes, tr. de l'anglais par Jean Barbeyrac*. Amst. Humbert et Bernard, 12. Publication poursuivie avec le concours de *Dalbiac* et *Beausobre* en 1708, 11, 15, 16, 22, 25, 28 ; *éd. complète, ib.* 1744, 7 v. 12. (Original, Lond. 1671-94). V. t. I, serm. 1 à 6 ; t. II, s. 12 ; t. IV, s. 28 ; t. VI, s. 45 à 50]. *N. r. l.*, nov. 1710, p. 578 ; *Hist. crit. r. l.*, t. IV, 315.

1706

BASTIDE (abbé Louis). *L'incrédulité des déistes confondue par J.-C.*, Paris de Nully, 2 v. 12 ; *rééd.* 1712. V. *Trév.*, avr. 1707, p. 670, mai 751, déc. 2077 ; avr. 1713, p. 618.

BERNARD. *Critique de la « Réponse aux questions d'un Provincial »* (de Bayle), *Nouv. de la Rép. des lettres*, févr. 1706, p. 153. (V. *Suite* 1707).

COLERUS (Jean). *La vérité de la résurrection de J.-C. défendue contre B. de Spinosa et ses sectateurs, avec la vie de ce fameux philosophe.* La Haye Johnson, 8°.

FERRAND (Louis). *De la connaissance de Dieu*, Paris Guignard 12, et David, 8°.

JAQUELOT. *Examen de la théologie de M. Bayle* (an.). Amst. L'Honoré 12. V. *Trév.*, sept. 1707, p. 1489.

JURIEU. *Le philosophe de Rotterdam accusé, atteint et convaincu* (an.). Amst. 12.

LECLERC. *Défense de la bonté et de la sainteté divine contre les objections de M. Bayle*, Bibl. choisie, t. IX, 103, Amst. Schelte, 12.

TURRETIN (Jean Alphonse). *De eruditionis et pietatis nexu* (Discours sur la liaison de la piété et de l'érudition), Genève, 4°, 30 p.

1707

BALTUS (le P. J.-F., S. J.). *Réponse à l'Histoire des oracles de M. de Fontenelle*, Strasbourg Doulssecker, 8° ; *rééd.* 1709 *id.* (V. *Trév.*, août 1707, 545-53 ; *N. sav.*, août 1707, 547 ; *Clef du cabinet* [41], déc. 1708, 472 ; *Mercure de France*, sept. 45 ; — surtout *Bibl. choisie* [37], t. XIII, 178-282 et *N. r. l.*, art. II, juin 1707.

Ces dernières critiques provoquèrent :

— *Suite de la réponse à l'histoire des oracles, ib.* 1708, 8°. (V. *Trév.*, janv. 1709, 13 ; *J. sav.* 1709, 101).

BERNARD. *Critique de la « Réponse aux questions d'un Provincial »*, *N. r. l.*, 1707, p. 8, 69, 168, 286 ; et particulièrement :

Dissertation où l'on fait voir l'idée que l'on donne d'une société toute composée de vrais chrétiens, qu'elle serait très propre à se maintenir, ib., p. 69, juil.

BOILEAU (abbé). *Pensées choisies sur différents sujets de morale*, Paris Guérin 12 et 18 ; *rééd. ib* et Liège Broncart, 8°, 1709 ; Paris Cailleau 1718, 33, 34, 41.

BORDELON (abbé). *La véritable religion cherchée et trouvée* (an.). Paris Coustellier et Prudhomme, 8° ; *rééd.* 1708 *ib.* (V. *Trév.*, nov. 1707, p. 2046). Compilation banale des preuves externes.

BOURDALOUE. *Sermons*, Lyon Anisson et Posuel, 4 v. 12 ; *rééd.* 1708, 16, 27 (5e éd.), 33, 87.

JAQUELOT. *Réponse aux entretiens composés par M. Bayle contre la « Conformité de la foi avec la raison » et l' « Examen de sa théologie ».* Amst. L'Honoré, 12. (V. *Trév.*, août 1708, p. 1293).

LA PLACETTE (Jean de). *Réponse à 2 objections qu'on oppose de la part de la raison à ce que la foi nous apprend sur l'origine du mal et sur le mystère de la Trinité,* Amst. Roger, 12.

LA TOUCHE BŒSNIER (de). *Préservatif contre l'irréligion,* La Haye Delo, 12.

MARTIN (David). *La Sainte Bible,* Amst. Desbordes, 2 v. fol. (Les 2 Préfaces, de l'A. T. et du N. T., sont apologétiques).

ROUXELIN (Etienne). *Traité de la divinité de J.-C. prouvée par des raisonnements tirés des Saintes Ecritures, par M. ***,* Paris 12 (*Trév.*, avr. 1708, p. 702).

1708

BUTINI (Pierre). *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte,* Genève Fabri et Barrillot 12 ; *rééd.* par Vernes 1736, 2 v. 8° (Particulièrement le 3e sermon, sur la vérité de l'évangile).

LAMY (François). *Lettres théologiques et morales sur quelques sujets importants* (an.). Paris Pralard, 12 (5e lettre : la Vertu païenne n'est pas une vraie Vertu).

MALEBRANCHE. *Entretien d'un philosophe chrétien avec un philosophe chinois sur l'existence et la nature de Dieu.* Paris 12 (V. *Trév.*, juil. 1708).

NAUDÉ (Philippe). *La souveraine perfection de Dieu dans ses divins attributs et la parfaite intégrité de l'Ecriture prise au sens des anciens réformés, défendue par la droite raison contre toutes les objections du manichéisme répandues dans les livres de M. Bayle,* Amst. Roger, 2 v. 12 (V. *Trév.* avr. 1709, p. 586).

— *Recueil des objections qui ont été faites jusques à présent contre le Traité de la souveraine perfection de Dieu avec les Réponses,* Amst. 1709, 12.

POIRET. *Fides et ratio collatæ ac suo utraque loco redditæ adversus principia Joannis Lockii,* Amst. Wetstein 12 (Apologie mystique).

SAURIN (Jacques). *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte,* La Haye Husson, 1708-25, 5 v. 8° ; 1730 ; *n. éd.* Rot. 1749, 12 v. 8° (Presque toujours apologétique. V. t. I, s. 9 (1re éd.) ; II, 4 ; III, 4, 7, 8, 10 ; IV, 1). V. *Eur. sav.* [60], juil. 1718. *Rééd.* Lausanne 1759-61.

[SHERLOCK (Guillaume). *De l'immortalité de l'âme et de la vie éternelle, tr. de l'anglais par de Marmande,* Amst. Humbert 8° (V. *N. r. l.* 1705, p. 363, 520, 660 et t. II, 35 ; — 1708, t. II, 679) ; *rééd.* 1735 *ib.* (V. *Trév.*, sept. 1739, p. 1901 ; janv. 1740, p. 95 ; — *Bibl. fr.* [61], 1738, t. 26, p. 356) ; 1755].

SOMMIER (Jean Claude). *Histoire dogmatique de la religion ou la relig. prouvée par l'autorité divine et humaine et par les lumières de la raison.* Champs Bouchard, 2 v. 4° ; 3e vol. Paris Delaulne 1711.

1709

BASNAGE. *Entretiens sur la religion,* Rot. Acher, gr. in-12 (an.). *N. r. l.*, oct. 1709 (13 entretiens contre le catholicisme, le 14e établit la vérité du christianisme en général).

LA FAYE (Jacques de). *Defensio religionis, necnon Mosis et gentis judaicæ contra duas dissertationes Joh. Tolandi, quarum una inscribitur « Adeisidæmon », altera vero « Antiquitates judaicæ ».* Ultrajecti ap. Brœdelet 8° V. *N. r. l.*, août 1709, p. 195).

LA PLACETTE (Jean). *Eclaircissements sur quelques difficultés qui naissent de la considération de la liberté nécessaire pour agir moralement, avec une addition où l'on prouve contre Spinosa que nous sommes libres.* Amst. Roger 12.

LE SAGE. *Suite de la Religion d'un philosophe ou sentiments raisonnables sur diverses matières de religion et de morale par l'auteur du « Méchanisme de l'esprit »,* Lond. 12. *N. r. l.*, juin 1709. (1re partie en 1702). Seule piété rend heureux. Apologie banale.

MORIN (Henri). *Lettre de M. Morin, de l'Académie des inscriptions, à M. Huet touchant le livre de M. Tollandus, anglais, intitulé Adeisidæmon et Origines judaicæ. Trév.*, sept. 1709, art. 121 ; *rééd.* dans le *Recueil de Tilladet*, 1712. — (Cette lettre est d'*Huet* lui-même. *Hurter* [21], t. II, p. 1062).

MOURGUES (le P. Michel, S. J.). *Lettre apologétique pour justifier le sentiment des PP. de l'Eglise sur les oracles du paganisme contre diverses dissertations de M. Van Dale. Rééd.* dans le « *Plan théologique du pythagorisme* », 1712, début du t. II.

1710

JAQUELOT. *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, 2 v. 12 (T. I, s. 12 : « Conformité de la morale évangélique avec les lois naturelles »).

LAMY (François). *L'incrédule amené à la religion par la raison*, Paris Roulland, 8°. *N. r. l.*, t. II, 588 ; *Trév.*, oct. 1710, p. 1748.

LAUBRUSSEL (le P. Ignace de, S. J.). *Traité des abus de la critique en matière de religion*, Paris Dupuis 1710-11, 2 v. 8°. *Trév.* 1711, p. 1311 ; *J. Sav.* 1711, 385 ; *J. de Mathieu Marais*, I, 141.

LEIBNITZ. *Essais de théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, Amst. Troyel, 8°. *N. r. l.* 1710, t. II, 314, 363. — 3e *part. augm. rééd.* 1720, Lond. Tonson 12, sous titre : « *Réflexions critiques sur le système de feu M. Bayle...* »

MARTIN (David). *L'excellence de la foi et de ses effets, expliquée en 20 sermons.* Amst. Brunel, 2 v. 8°. *N. r. l.*, avr. 1710, p. 429.

1711

BALTUS (le P., S. J.). *Défense des SS. Pères accusés de platonisme*, Paris Le Conte et Montalant, 4° (Réfute *Souverain* et un art. de *Leclerc :* Bibl. choisie, t. 26, p. 178). *Trév.*, avr. 1711, p. 582. *J. sav.* 1711, p. 81 et 97.

TURRETINI (J. A.). *Thèses latines soutenues sous sa présidence contre l'indifférence des religions, sur la nécessité et la vérité de la révélation, sur la vérité de la religion juive, sur la vérité de la religion chrétienne*, Genève 1711-28, 16 pièces en 1 v. 4°. *Autre recueil, ib.* 1724-33, 12 pièces en 1 v. 4° (Exercices scolaires bien faits, d'une orthodoxie modérée).

VEYSSIÈRE DE LA CROZE (Mathurin). *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique*, Cologne (Amst.), Marteau 12 ; *rééd.* 1733 et 1740, 12 (an.). Il en parut une contrefaçon anti-chrétienne en 1770 sous le titre de : « *Entretiens... entre Mylord Bolingbroke et Isaac d'Orobio, rabin des juifs portugais à Amsterdam* », Lond. 12.

1712

BENOIST (Elie). *Mélange de remarques critiques, historiques, philosophiques et théologiques sur les 2 Dissertations de M. Toland...* « *L'homme sans superstition* » *et* « *les Origines judaïques* ». Delft Beman 8°.

GOUSSET (Jacques). *Jesu Christi evangeliique veritas salutifera demonstrata in confutatione libri Chissouk Emouna a R. Isaaco scripti*, Amst. ap. Borstium fol. (Soutient le vrai sens des prophéties contre les juifs).

MOURGUES (le P. Michel, S. J.). *Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce pour servir d'éclaircissement aux ouvrages polémiques des Pères contre les païens*, Paris Vincent, 2 v. 8°. *Trév.* 1713, 258 ; *J. sav.* 1713, 241, 257 ; *Bibl. choisie*, t. 27, p. 424.

TILLADET (abbé de). *Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie, contenues en plusieurs lettres écrites par des personnes savantes de ce temps* [surtout de *Huet*]. Paris Fournier et Léonard, 2 v. 12 (5e dissert. réponse à Toland, V. 1709 ; 6e, défense de la Demonstratio evangelica) ; *rééd.* La Haye 1714.

VARENNES (Ph. de). *Les Hommes*, Paris et Amst. 12 ; *augm.* Paris Barbou 1727, 8°. Contient un petit traité apologétique.

1713

FÉNELON. *Démonstration de l'existence de Dieu, tirée de la connaissance de la nature et proportionnée à la faible intelligence des plus simples.* Paris Estienne 12 ; 2e *éd. ib.* et Amst. L'Honoré, 12 ; 1715, 4e *éd.* avec *préface du P. Tournemine*, Amst. L'Honoré et Chatelain ; 1718, seconde partie : *Démonstration de l'exist. de Dieu et de ses attributs tirée des preuves purement intellectuelles et de l'idée de l'infini mesme, pp. Ramsay et le Mrs de Fénelon*, Paris Estienne 12 ; 1718, *Dém. de l'exist. de Dieu tirée de l'art de la nature*, 2e part. comme ci-dessus, suivie de *réflexions du P. Tournemine*, Paris Delaulne 12 ; rééd. 1719 ; 1726, *Œuvres philosophiques pp. Ramsay et le Mrs de Fénelon*, Estienne 12 (c'est la meilleure édition) ; 1739 Delaulne, Poirion, Desprez 12 ; 1764 Estienne ; 1775 *ib.* ; 1776 Paris et Avignon Delaire. — *Œuv. compl.*, éd. Gosselin, Paris Gaume 1845-52, 10 v. 4°, t. I.

MARTIN (David). *Traité de la religion naturelle*, Amst. Brunel, 8°.

PAPIN. *Œuvres*, Leyde (Amst.), 8° ; meilleure éd. 1723, *Recueil des ouvrages composés par feu M. Papin en faveur de la religion*, Paris Roulland, 3 v. 12 ; *rééd.* 1733, 73. — (Le seul ouvrage d'apologétique générale est : « *Les fondements de la rel. chrét. démontrés* ». Le reste contre protestants).

ROGER (Louis). *Dissertationes duæ critico-theologicæ, Ia de his Joannis evangelistæ verbis : Tres sunt... IIa de Isaiæ prophetia : Ecce virgo concipiet...* Paris Girin 12.

SAINT RAMBERT (de). *Nouveaux essais d'explication physique du 1er chapitre de la Genèse*, Utrecht Brœdelet 8°. V. *Hist. crit. r. l.*, t. IV, 332.

1714

D'ARTIS. *Recueil de 3 écrits importants à la religion*, La Haye Swart 8° (Le 1er établit la divinité de J.-C.).

[BAKER (Thomas). *Traité de l'incertitude des sciences*, tr. de l'anglais p. *Berger : « Reflections upon Learning wherein its shown the insufficiency Thereof, in its several particulars, in order to evince the usefulness and necessity Revelation »*. Paris Miquelin et Piget 12].

BERNARD (Jacques). *De l'excellence de la religion*, Amst. Wetstein, 2 v. 8° ; *rééd. ib.* L'Honoré 1732, 2 v. 12. V. *J. lit.*, t. V, 175, 233 ; — *Trév.* 1716, p. 1828 ; — *J. sav.* 1715, p. 417.

CALMET. *Dissertation sur Isaïe 7, 14 : Ecce virgo concipiet*, dans son « *Commentaire littéral* ». à l'article *Prophète Isaïe*. V. *J. sav.* 1714, p. 540.

DEZ (le P. Jean, S. J.). *La foy des chrétiens et des catholiques justifiée contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens et les autres hérétiques.* Paris Musier, 4 v. 12 ; *rééd.* 1714 *ib.* Hochereau. V. *Trév.* 1714, p. 1738 ; — *J. sav.* 1715, p. 145.

LATTAIGNANT (le P., S. J.). *L'esprit des saints évangiles*, Paris Rondet 12. (Prouve la divinité de J.-C.).

L'OISELEUR. *Traité sur l'homme*, Paris Estienne, 4° (an.). (C'est la 1re partie d'une « *Apologie pour la religion et l'église de J.-C.* ». Démontre l'immortalité de l'âme et la création). *J. sav.* 1714, p. 129, 153 ; — *Trév.*, mai 1714, sept. 1718, p. 395. (V. suite 1715).

[RAY (John). *L'existence et la sagesse de Dieu manifestées dans les œuvres de la création, tr. de l'anglais*, Utrecht Brœdelet, 8° ; *rééd.* 1723, 1729, *id.* V. *Fabricius* 290].

[TERTULLIEN. *Apologétique*, tr. p. *J. B. Vassoult*, Paris 4°].

1715

5 *Dissertations curieuses de l'auteur inconnu.* En Belgique 8°. (La 2e sur l'exist. de Dieu).

GRAINVILLE (le P. de, S. J.). *Lettre sur l'usage qu'on peut faire des médailles par rapport à la religion*, Mém. de Trévoux, août 1715, p. 1411.

JAQUELOT. *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres du Vieux et du Nouveau Testament*, Rot. 12 ; 3e *éd.* Amst. Arkstée et Merkus 1752, 2 v. 12.

JONCOURT (de). *Lettres critiques sur divers sujets importants de l'Ecriture sainte* (an.). Amst. Humbert 12 (2e lettre essaie de sauver la prophétie de Jacob).

L'OISELEUR (abbé). *Propositions importantes sur la religion avec leurs dépendances*, Paris Estienne 1715-21, 4 v. 4°. (V. 1714). *Trév.*, sept. 1718, 395. *Ed. compl.* 1724, 6 v. 4° sous titre : « *Apologie pour la religion et pour l'église de J.-C.* » ; Paris Barbou 1727.

SCHEURLEER (Henri) ou ROUSSET (Jean) [d'après Barbier]. *Le parti le plus sûr, ou la vérité reconnue en 2 propositions, au sujet du Discours de la liberté de penser (de Collins), par le Chevalier à qui l'auteur de ce discours l'avait adressé*, Brux. 8°.

1716

FÉNELON. *Lettres sur divers sujets concernant la religion et la métaphysique*, Paris Estienne 8° ; *rééd.* 1718, 1787, 1802.

GENEST (abbé Charles Claude). *Principes de philosophie ou preuves naturelles de l'exist. de Dieu et de l'immortalité de l'âme.* Paris Estienne 8° ; *rééd.* Amst. 1717 (poème).

LECLERC (Jean). *Histoire ecclésiastique des 2 premiers siècles*, Amst. Mortier 4° (dans les *Prolégomènes :* preuve par la propagation du christianisme).

LECLERC (J. Th.). *De revelationis veritate*, Genève 4° (Thèse).

POLIGNAC (de). *Anti-Lucrèce.* Exorde et un fragment, dans « *Mémoires de littérature* », Amst. 8°, t. I, 413. (V. édit. latine du poème 1745, française 1749).

[STEELE. *Le Spectateur ou le Socrate moderne, tr. de l'anglais*, Paris Papillon 1716-26, 6 v. 12 ; *rééd. augm. ib.* Mérigot 1754, 12. (T. II, discours 18 : de l'immortalité de l'âme].

WERENFELS (Samuel). *Sermons sur des vérités importantes de la religion ;* 4e éd. par *Turrettin*, Genève Fabri et Barrillot 1720, 8° (S. 1 sur résurrection de J.-C.). *N. r. l.* 1716, 395.

1717

ARCHIMBAUD (abbé). *Traité où l'on prouve l'éternité de bonheur et de malheur après la mort et la nécessité de la religion* dans le « *Nouveau recueil de pièces fugitives d'histoire et de littérature* », t. I, p. 14. Paris Lamesle, 4 v. 12.

— *ib.* t. IV, 69, *Discours dans lequel on essaye de démontrer la spiritualité de l'âme et son immortalité.* (L'auteur se fit connaître à Archimbaud sous le nom de PIERRE HORISSE).

BRUEYS. *Traité du légitime usage de la raison principalement sur les objets de la foi*, Paris 16 ; *rééd. ib.* Coignard 1727, 16.

CLARKE (Samuel). *Traités de l'existence et des attributs de Dieu, des devoirs de la religion naturelle et de la vérité de la religion chrétienne, tr. de l'anglais par Ricotier, précis de 16 sermons prononcés à Londres* (à la fondation Boyle), Amst. Bernard, 2 v. 12 ; *rééd. ib.* 1727-28, 3 v. 8° ; 1744 s. l. *id.*; 1756 s. l. (Avignon), 3 v. 12 ; 1825 Blois et Paris Naudin, 3 v. 16. (Original Lond. 1705).

DENYSE. *La vérité de la relig. chrét. démontrée par ordre géométrique*, Paris Delaulne, 8° ; *rééd.* 1719, *ib.* Jombert. V. *Eur. sav.* 1718, 257.

DURAND (David). *La vie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rot. Fritsch 12. V. *Eur. sav.*, juil. 1718, 77. (Défend la Providence).

HERVÉ. *Réflexions de M. Hervé, ancien évêque de Gap, sur différentes matières de religion*, Paris Collombat 12. (Apologétique populaire).

Réflexions sur la félicité dans cette vie mortelle, Paris Biliot 12. *Trév.*, juil. 1718, p. 106 (La vertu chrétienne la donne).

1718

CALMET. *Dissertation sur l'excellence de l'histoire des Hébreux par-dessus celles des autres nations*, en tête de l' « *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament* », Paris Emery, 2 v. 4°.

CEILLIER (Dom Rémy, bénédictin). *Apologie de la morale des PP. de l'Eglise contre les injustes accusations du Sr Jean Barbeyrac*, Paris Emery gr. 4°.

CROUSAZ (J. P. de). *Examen du traité de la liberté de penser écrit à M. D. Lig.*** par M. D. Cr.****, Amst. L'Honoré et Chatelain 8° ; *rééd.* Lond. 1766.

DOMINIQUE DE COLONIA (le P., S. J.). *La rel. chrét. autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens*, Lyon Plaignard, 2 v. 12 ; *rééd.* 1826, Besançon p. Labouderie. V. *Trév.*, nov. 1718, avr. 1719.

[HAADLY, évêque de Bangor. *Sermons, tr. de l'anglais par Ricotier*, Amst. 2 v. 8°].

SANDRET (le R. P.). *Instructions ou conférences sur quelques matières de religion*, 2e éd. Rouen Boullenger 12.

1719

Dr B. *Essais sur la Providence et sur la possibilité physique de la résurrection. Tr. de l'anglais du Dr B****, La Haye Vaillant 12 ; *rééd.* Amst. Ledet 1731, 12. V. *Bibl. anc. et mod.*, t. XIII, 227 ; — *J. lit.* [62], t. XVII, 210 (Ouvrage *français* de JEAN BION, réfugié, et PH. MARCHAND, d'après Barbier).

BALTUS. *Jugement des SS. PP. sur la morale de la philosophie païenne* (an.), Strasbourg Doulssecker, gr. 4° ; *rééd.* 1733 sous titre : « *Parallèle de la philosophie chrét. et de celle des païens* ». V. *Trév.*, mai 1720. (Contre Souverain et Dacier).

DE LA RUE (le P., S. J.). *Sermons pour le carême*, Paris Rigaud, 3 v. 8°. V. *Trév.*, sept. 1719, p. 1426 (2 Serm. sur la Vérité de la religion, t. I, 233 et t. II, 1 ; — sur la Providence, t. II ; — sur la résurrection, t. III).

Dissertation sur la prophétie de Jacob, Mém. Trévoux, oct. 1719, p. 1575.

MARTIN (David). *Traité de la religion révélée, où l'on fait voir que les livres du V. et du N. T. sont d'inspiration divine...* Lewarde Halma, 2 v. 8° ; *rééd.* Amst. 1723, 2 v. 8°.

PESTALOSSI. *Dissertation critique sur Jonas dans la baleine*, Mém. Trévoux, sept. 1719, p. 1468.

PICTET. *Dissertationum theologicarum de religionis christianæ præstantia et divinitate Decas, cum oratione de Crucis trophæis...* Genève Fabri et Barrillot, gr. 8°. V. *Nouv. lit.*, t. X, 32.

ANONYME. *Le philosophe chrétien, ou nouvelle philosophie tirée de la Parole de Dieu*, Lond. Delage 12, 41 p. V. *Bibl. angl.* [44], t. VI, 254. (Programme d'un ouvrage où l'auteur détruira le carthégianisme (*sic*) et l'épicuréisme.

SERRY. *Religionis christianæ veritas et defensio*, 4° ; *rééd.* Mediolani Bellagatta 1729, 4°. (Merveilles de la vie de J.-C. et de la Vierge).

1720

CALMET. *Dissertations qui peuvent servir de Prolégomènes de l'Ecriture sainte*, Paris Emery, 3 v. gr. 4° ; *rééd.* 1722. V. *Trév.* 1722, p. 2051.

GACON (François). *Satire contre les athées.*

LÉGER (Antoine). *Sermons sur divers textes de l'Ecr. sainte*, Genève Fabri et Barrillot, 3 v. 8°. (Un sermon dans chaque volume sur les Effets de la foi).

PICTET. *14 Sermons*, Genève 8°.

Recueil de diverses pièces sur la philosophie, la religion naturelle, l'histoire, les mathématiques, etc..., par MM. LEIBNIZ, CLARKE, NEWTON *et autres auteurs célèbres, tr. de l'anglais et pp. Des Maizeaux*, Amst. du Sauzet, 2 v. 12 ; *rééd.* 1740 *id.* V. *Fabricius*, p. 387. (Original en 1717 : « *A collection of papers...* »). Dans le t. II, Leibniz défend contre Shaftesbury l'argument du pari, de Pascal.

SAURIN (Jacques). *Discours historiques, critiques, théologiques et moraux sur les événements les plus mémorables du V. et du N. T.*, Amst. 1720-28, 2 v. fol. (Le Discours préliminaire est apologétique. Disc. 41 contre les Juifs).

1721

PÉGORIER (César). *Maximes sur la rel. chrét., où l'on donne le précis des preuves qui en montrent la vérité...* Lond. Delage, 8°. (V. *Bibl. angl.* [44], t. IX, 473).

PLANTIER (Jacques). *Réflexions sur l'histoire des Juifs pour servir de preuves à la vérité de la religion chrétienne.* Genève Fabri et Barrillot, 2 v. 12.

[SHERLOCK. *Traité sur la Providence, tr. de l'anglais,* La Haye Néaulme 8°].

TURRETIN (J. Alph.). *Dissertationes de veritate religionis christianæ,* Genève 4° (1. de l'excellence de la doctrine, 2. du caractère du Christ maître et des premiers apôtres, 3. des miracles). Thèses soutenues sous sa présidence.

1722

CROUSAZ (de). *5 sermons sur la vérité de la rel. chrét.,* Amst. Steenhouwer et Uytwerf 8°. T. II en 1723, La Haye 8° (Serm. 2, 3, 4, 5 apologétiques).

HOUTEVILLE (abbé Claude François). *La vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits,* Paris Dupuis 4° ; *rééd.* 1740, 3 v. 4° (éd. retouchée, très supérieure) ; Amst. Du Sauzet 1744, 1749, 4 v. 12 ; 1765. V. *Trév.,* juin 1722, juil. p. 1154 ; avr. 1724 ; juin 1740 ; janv. et mars 1750.

ANONYME. *Lettre écrite en province au sujet du livre de La Religion...,* Trév., août 1722, p. 1329.

DESFONTAINES (abbé) et HONGNANT (le P. Claude René, S. J.). *Lettres de M. l'abbé *** à M. l'abbé Houtteville au sujet du livre de la Religion chrétienne prouvée par les faits* (an.), Paris Pissot 12. (V. *Mém. hist. et crit.,* déc. 1722, p. 80), *rééd.* 1742, 72.

FOURMONT. *Lettre de R. Ismael ben Abraham, juif converti, à M. l'abbé Houteville sur son livre intitulé: La religion chrétienne...* Paris Thiboust 12 (an.).

SAINT PIERRE (abbé de). *Observations générales sur le livre intitulé...* Mém. Trév., avr. 1725, p. 631.

D'INGUIMBERT (Joseph Dominique), cistercien. *Specimen catholicæ veritatis, cui athei deistæ... velamina prætendere nituntur,* Pistorii ap. Gatti 4° (Compilation. L'Ecriture contient ce que les plus grands génies n'ont pu découvrir).

[PRIDEAUX. *Histoire des juifs et des peuples voisins, tr. de l'anglais,* Amst., 5 v. 12 ; *rééd.* 1726, *28,* 32, 42, *44* (pp. le *P. Tournemine*). Original : Lond. 1715-18, 6 v. 8°. Le livre V traite de l'authenticité du Pentateuque].

1723

ABBADIE. *Le triomphe de la Providence et de la religion ou l'ouverture des 7 sceaux par le fils de Dieu... Avec une nouvelle et très sensible démonstration de la vérité de la rel. chrét.* Amst. Le Cène, 4 v. 12. (V. *Rossel :* « Hist. de la littér. fr. hors de France », p. 422).

EYNARD (Jacques). *De veritate religionis Christi* (Thèse) : *de efficacia christianismi,* Genève Fabri, 4°.

HUET. *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain,* Amst. 8° ; *rééd.* 1738, 1741. (Critiqué p. *Baltus :* « *Sentiments... sur le Traité...* », Paris Simart 1726, 12 (*Mém. de Desmolets,* t. II) et par le *P. du Cerceau,* Trév. 1725, p. 989).

LOMBARD (le P. Jean, S. J.). *Abrégé des controverses sur la religion ou Méthode courte pour discerner la véritable rel. chrét. d'avec les fausses qui prennent ce nom,* Nancy Barbier 16 ; *rééd.* Paris Coignard 1725, in-12 sous titre : « *Méthode courte et facile...* », Nancy Baltazard 1728 ; 3e éd. Paris Delusseux 1731 ; 4e *ib.* 1736, 8° et 12° ; Lyon Delaroche 1740 ; Paris Berton

1743 ; Bordelet 1755, 8° *avec les 10 preuves de la religion du R. P. Campian* ; Paris Berton 1756, 12 ; inséré dans le *Recueil de pièces sur la religion*, Bordelet 1766, 12 ; *Migne*, Dém. év. t. 14 (V. *Trév.* 1724, p. 1925). Le 1er quart de l'ouvrage démontre la vérité du christianisme en général, surtout par ses effets historiques.

OSTERVALD. *12 sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Genève Fabri et Barrillot, 8° ; *rééd.* 1725 (V. *Bibl. anc. et mod.*, t. 19, p. 218 ; — *Mém. hist. et crit.*, août 1722, p. 3). (Apologétique pragmatiste ; V. surtout S. 2).

[SHERLOCK (Guillaume). *Sermons sur divers textes... tr. de l'anglais par Elie de Joncourt*, La Haye Néaulme, 2 v. 8°. (V. *Bibl. anc. et mod.*, t. 19, p. 214)].

1724

ARCHIMBAUD (Philippe). *Disputatio apologetica pro veritate religionis christianæ adversus incredulorum difficultates*, Genève Fabri et Barrillot, 4° (thèse).

CROUSAZ (J. P. de). *Traité du beau, n. éd. augmentée d'un chapitre sur « la Beauté de la religion »*, Amst. L'Honoré et Chatelain, 2 v. 12 ; *1re éd. ib.* 1715 et 1723 (V. *J. lit.* 1714, t. V, p. 82).

DEROCHES. *De veritate religionis christianæ* (thèse), Genève 4°.

GROTIUS. *Traité de la vérité de la religion chrétienne, tr. du latin avec des remarques* (par l'abbé *Goujet*), Paris Lottin 12. (V. *J. sav.*, avr. 1724 ; — *Trév.* août ; — *Nouv. lit. du P. Desmolets*, janv.) ; *2e éd. ib.* 1754, 12].

LECLERC (Jean). *De eligenda inter dissentientes christianos sententia liber, et « Contra indifferentiam religionum »*, à la suite de son édition latine de *Grotius* : « De veritate religionis christianæ editio accuratior », La Haye Vaillant et Prevost, 12.

1725

Epître à Diognète, dans laquelle l'auteur sur les ruines de l'idolâtrie et du judaïsme établit les plus solides fondements de la religion chrétienne, tr. du grec (par le *P. Le Gras*, de l'Oratoire, d'après Barbier). Paris Armand, 8°, 40 p.].

[NIEWENTYT. *L'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris Vincent gr. 4° (original hollandais 1715), trad. par *Noguez* sur la 5e édit. de la version anglaise ; *rééd.* Amst. Pauli 1727, 1760. V. *Trév.*, avr. 1726].

ANONYME. *La Religion, poème avec un discours pour disposer les déistes à l'examen de la vérité*, Paris L'Hermite 8° (151 p.). V. *Trév.*, mai 1726.

SAURIN (Jacques). *L'état du christianisme en France*, La Haye Husson 8° (Bonne étude des causes du déisme en France).

1726

C. D. P., prêtre B. *L'évidence de la religion ou la certitude de la religion chrétienne, catholique, apostolique et romaine*, Rouen 16 (Prouve par les prophéties. Banal et fortement inspiré de Bossuet).

LÉORAT (A.). *Apologie de la foi catholique*, Avignon 2 v. 12.

VAN EFFEN (Juste). *Le Misanthrope, Réflexions sur le caractère des esprits forts*, 2 v. 8° (Imite le genre du « Spectateur anglais »).

1727

BRUEYS. *Traité du légitime usage de la raison, principalement sur les objets de la foi*, Paris Coignard 16. (V. *Trév.* juil. 1727, p. 1356).

CROISET (R. P. Jean, S. J.). *Parallèle des mœurs de ce siècle et de la morale de J.-C.*, Lyon et Paris Coignard, 2 v. 12 ; *rééd.* Lyon Bruyset et Brux. T'Serstevens 1729 *id.* ; Paris, Lyon et Brux. 1735 ; *3e éd. cor.* Bruyset 1743 ; Lyon 1779 (Le 2e vol. renferme une apologie de la rel. chré.). V. *Trév.* oct. 1728, p. 1929.

[Derham (William). *Théologie physique ou démonstration de l'existence et des attributs de Dieu tirée des œuvres de la création. Tr. de l'anglais* (par *J. Lufneu*). Rot. Breman 8° ; *rééd.* Paris Chaubert 1732, La Haye 1740. (Original 1713). V. *Trév.*, fév. 1728].

[Ditton (H.). *La vérité de la rel. chrét. démontrée par la résurrection de J.-C., tr. de l'anglais par A. D. L. C.* (Armand *de La Chapelle*), Paris Chaubert 4° ; *rééd.* Amst. Wetstein 1728, 2 v. 8° et 4° ; Paris 1729, 4°. (V. *Trév.*, juin 1729, p. 986)].

Latreille (J. Col. de). *Sermons sur divers sujets...* Amst. Changuion, 2 v. 8°.

Muralt (Béat Louis). *L'instinct divin recommandé aux hommes*, s. l. 12 ; *rééd.* Zurich 1753, 8° ; Lond. et Paris Périsse 1790, 12.

Le triomphe de la religion sur les indifférents, Nancy Cusson, 8° (an.).

1728

Baltus. *La religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties de l'A. et du N. T. suivant la méthode des SS. PP.*, Paris Billiot et Quillau, 4°. V. *Trév.*, août 1728, p. 1407.

Bessonnet (Jacob). *Sermons...* Genève Bousquet 8° ; *rééd. ib.* Gosse 1748. V. *J. lit.* [62], 1729, 109.

Houteville. *Essai philosophique sur la Providence*, Paris Dupuis 12 (contre *Bayle*). V. *Trév.*, août 1728.

1729

[Derham. *Théologie astronomique ou démonstration de l'existence et des attributs de Dieu par l'examen et la description des cieux. Tr. de l'anglais sur la 5e éd.* (par *Fr. Bellenger*), Paris Chaubert 8°].

[Gibson (Edmond). *Lettre pastorale de Mgr. l'évêque de Londres aux fidèles de son diocèse... à l'occasion de quelques ouvrages qui ont paru depuis peu en faveur de l'incrédulité. Tr. de l'anglais*, Lond. 8°. V. *J. lit.*, t. XIV, 308 ; — *Trév.*, mars 1730, p. 423].

Serces (Jacques). *Traité sur les miracles, dans lequel on prouve que le diable n'en saurait faire pour confirmer l'erreur.* Amst. Humbert, 12.

[Sherlock (Thomas). *L'usage et les fins de la prophétie dans les divers âges du monde, en 6 discours. Tr. de l'anglais d'une 2e éd. revue et corrigée, par Abraham Le Moine*, Amst. Wetsteins et Smith, 8° ; *rééd.* 1733 et Paris Tilliard 1754, 2 v. 12. (Original 1725). V. *J. lit.*, t. XIV, 396. *Trév.*, 1754, p. 2885].

[Steele. *Le héros chrétien, tr. de l'anglais par M. A. de Beaumarchais, et les Vertus païennes par le traducteur.* La Haye Schurleer, 12. V. *J. lit.* 1729, 445].

1730

Bertheau (Charles). *Sermons, 2e éd. augmentée de 2 sermons dans le 1er tome et du tome second entier.* Amst. Mortier, 2 v. 8°. (*J. lit.*, t. XVII, 284).

Les charmes de la société du chrétien, Paris Estienne 12, an. (161 p.). *Trév.*, mars 1731, p. 444.

Lavaur (de). *Conférence de la fable avec l'histoire sainte*, Paris Bordelet, 2 v. 12. *Trév.*, juil. 1730, p. 1237.

Molinier (abbé). *Sermons choisis sur les mystères, la vérité de la religion, etc...* Paris Lemercier et Lottin, 5 v. 12. (Il parut dans les années suivantes 9 autres volumes). 5 serm. apologétiques. V. *J. lit.* [62], t. XVI, 120 ; *Trév.*, juil. 1731, mai 1735, 882. *Migne* [10], t. 44.

Saint Réal. *Méthode courte et aisée pour combattre les déistes.* Œuvres, 5 v. 8° (V. *Trév.*, sept. 1730, p. 1672) ; *rééd.* Amst. 1740, 6 v. 12 ; Paris 1745, 3 v. 4° ; 1751 ; 1755-56, 8 v. 12 ; 1757, 4 v. 16.

Turretin (J. Alph.). *Traité de la vérité de la religion chrétienne, tiré du latin de M. J. Alphonse Turretin, professeur en théologie et en histoire ecclé-*

siastique à Genève, Genève Bousquet 8° ; *rééd.* 1736. Volumes suivants par VERNET : 2e Genève Gosse 1740 ; 3e *ib.* 1745 ; 4e *et* 5e *ib.* 1747. *Edition corrigée par un théologien catholique*, Paris Garnier 1753, 2 v. 12 ; *édition de Lausanne* 1772, 6 v. 8° ; 9e vol. Lausanne soc. typogr. 1782 ; *10e* Genève 1788. (V. *J. lit.*, t. XVI, 316 ; — *Trév.*, 1745, p. 2005 : « *Lettre écrite de Genève sur un nouveau Traité...* » ; août 1746, p. 1659 ; déc. 1747, p. 2473 ; janv. 1748, p. 124, mars 452, mai 1047).

VELLES (de). *De l'immortalité de l'âme*, 12.

1731

[BEVERIDGE (Guillaume). *Pensées secrètes ou réflexions sur la religion et sur la vie chrétienne, tr. de l'anglais sur la 11e éd.*, Amst. Wetsteins et Smith, 2 v. 12 ; *rééd.* Amst. et Leipzig Arkstée et Merkus 1744, 8° ; 1756].

DUPIN (Louis Ellies). *Traité théologique et philosophique de la vérité*, Utregt Le Febvre, 12 (terminé et publié par *Dom Edme Perreau*. Hist. de St-Maur, p. 583). Dogmatique, mais contient une réfutation de la théorie de *Spinoza* sur les rapports de la raison et de la foi.

HUBER (Marie). *Le monde fou préféré au monde sage*, Amst. Wetsteins et Smith, 2 v. 12 ; *rééd.* 1733 ; *augm.* Lond. 1744.

Instruction d'un père à sa fille sur la religion, les mœurs et la conduite dans le monde, (an.), Paris Estienne 12.

LENGLET DUFRESNOY (abbé). *Réfutation des erreurs de Benoit de Spinosa par* M. DE FÉNELON, *archevêque de Cambrai, par le P.* LAMI, *bénédictin et par M. le comte de* BOULLAINVILLIERS, Brux. Foppens, 12 (Le *Journal littéraire* [62], t. XIX, 185, dévoile l'hypocrisie du titre : l'ouvrage est destiné à montrer la faiblesse des réponses).

1732

BUFFIER (le P. Claude, S. J.). *Exposition des preuves les plus sensibles de la véritable religion*, Paris Cavelier, 12 ; *rééd.* dans le « *Cours de sciences sur des principes nouveaux et simples* », *ib.* 1732, fol., Traité 9 ; à part : 1761, 12 ; 1822, 28 ; et *Migne*, Dém. év. 1844, t. 9. V. *Trév.*, mai 1732, 888 ; *J. sav.* 1732, 150 ; *Mercure*, déc. 1731, p. 3013 ; *Nouv. eccl.* 1732, 149.

— *Addition au Traité du P. Buffier sur les preuves les plus sensibles de la religion. Lettre à M. le C... de...*, Mém. Trévoux, juin 1732, p. 957 (Disculpe Dieu de vengeance).

EDMONT, évêque de Londres. *Préservatif contre l'incrédulité et le libertinage, tr. de l'anglais par Abr. Le Moine*, La Haye 8°. *Trév.*, déc. 1734, 2218 ; mars 1735, 507].

Entretien instructif d'un père avec son fils sur les premiers principes de la religion et de la morale, ou Catéchisme raisonné, tr. de l'anglais par Milord ***, Amst. 12 (Original en 1686, dans les idées conciliantes de *Leclerc*), *Bibl. univ.*, t. IX, p. 95].

Epître à Uranie contre les impies, Mercure, mars 1732, p. 605 (en réponse à celle de *Voltaire* et sur les mêmes rimes).

MERLIN (le P. Charles, S. J.). *Réfutation des critiques de M. Bayle sur Saint Augustin*, Paris Rolin 4° ; *rééd. augm.* sous titre : « *Véritable clef des ouvrages de Saint Augustin* » (Voir *Mém. Trévoux* 1736, p. 2605), *ib.* 2 v. 4°, 1737. *Migne*, Patrol. lat., t. 47, col. 883-1114.

[SHERLOCK (Th.). *Les témoins de la résurrection de J.-C. examinés et jugés selon les règles du barreau, tr. de l'anglais sur la 6e éd. par A. Lemoine*, La Haye Gosse et Néaulme, 8° ; *rééd.* Paris Tilliard 1753, 12 (Original en 1729. Un des ouvrages les plus marquants de l'apologétique au XVIIIe siècle). *J. lit.*, t. XX, p. 20 ; — *Trév.*, juin 1734, p. 965 ; juil. 1753, p. 1681].

1733

Bibliothèque britannique (45), oct.-déc., t. II, 1re part., *art. 2 et 6 sur les « Lettres philosophiques » de Voltaire.*

CROUSAZ. *Examen du pyrrhonisme ancien et moderne,* La Haye de Hondt, fol.; *J. lit.,* t. XX, p. 1.

DESCHAMPS (Fr. Mich. Chrétien). *La religion défendue* (poème en vers libres contre l' « *Epître à Uranie* »), s. l. 8°, 46 p. ; *autre éd.,* Rot. Johnson 1733, 8° ; *rééd.* 1755. *Trév.* juin 1733, 939 : « Cet ouvrage a été fort goûté à la cour et à la ville ».

Dialogue sur l'existence de Dieu, (an.), Journ. littéraire, t. XX, 247 (Banal).

PRÉVOST (abbé). *Le Pour et contre,* t. I, n° 11, *sur les « Lettres philosophiques » de Voltaire.*

VELLES (le P. Cl. Jules de). *Traité de la simplicité de la foi,* Paris Lamesle 12. *Trév.* 1733, p. 2094.

Réfutation en vers de l'Epître à Uranie, (an.), Mercure, mars 1733, p. 523.

La vérité combattue et victorieuse dans tous les âges, ou discours sur les événements de tous les siècles envisagés par rapport à la religion, (an.), Francfort Schœnberg, 12.

1734

[BERKELEY. *Alciphron ou le petit philosophe, en 7 dialogues contenant une apologie de la religion chrétienne contre ceux qu'on nomme esprits forts, tr. de l'anglais par de Joncourt,* Paris Rolin, La Haye Gosse et Néaulme, La Haye Gibert, 2 v. 12. *Trév.,* avr. 1735, p. 760].

Journal littéraire, t. XXIII, p. 350, *sur les « Lettres philosophiques ».*

MAURICE (Antoine). *Dissertatio de resurrectione J.-C.*

MOLINIER (le P.). *11e et 12e discours contre les impies du temps et les fondements de l'impiété moderne,* Paris Lottin 12. V. *Trév.* 1735, 882 ; Lanson, *R. h. l.,* avr.-juin 1912.

1735

BOULLIER (David Renaud). *Réflexions sur quelques principes de la philosophie de M. Locke à l'occasion des Lettres philosophiques de M. de Voltaire.* Bibl. française [61], 1735, t. XX, 2e part., p. 189. V. ci-dessous 1753.

DU GARD (abbé). *De spiritualitate et immortalitate animæ humanæ oratio,* Parisiis Simon 4°. V. *Obs. sur les écrits mod.* [50], t. IV, 229.

[GRÉGOIRE DE NAZIANZE. *Discours contre l'empereur Julien l'apostat, tr. p. l'abbé Troïa d'Assigny avec des remarques,* Lyon, 12].

LE COQ DE VILLERAY (d'ap. Quérard, Bibliogr. voltairienne, p. 121, n° 578). *Réponse ou Critique des Lettres philosophiques de M. de V*** par le R. P. D. P. B.,* Basle (Paris) Revis 12 ; *rééd.* Cologne 1737, 12 « *par M. l'abbé P*** »* (Sur l'attribution, v. Desnoireterres II, p. 41 n.).

BONNEVAL (de) [d'après Barbier]. *Lettre de M. de B. sur la Critique des Lettres philosophiques de M. de Voltaire,* Bibl. fr. t. XXII, 38 (Défense de Voltaire et surtout de Locke contre le précédent).

Mémoires de Trévoux, janv., fév. 1735, p. 95 et 316, *sur les Lettres philosophiques.*

MOLINIER (abbé). *Lettres servant de réponse aux Lettres philosophiques de M. de V***,* s. l. (Paris), 12 (82 p.), an. V. *Bernard,* « Le Sermon au XVIIIe siècle », p. 59.

TOURNEMINE (le P., S. J.). *Lettre à M. de *** sur l'immatérialité de l'âme et les sources de l'incrédulité.* Mém. Trévoux, oct. 1735 (contre Voltaire et Locke). Critiquée dans *Bibl. fr.* 1738, t. 26, p. 23 : « *Réponse à la Lettre du R. P. Tournemine sur la nature de l'âme* ».

1736

DUGUET (Jacques Joseph). *Traité des principes de la foi chrétienne,* Paris Alix, Paris Cavelier, Paris Guérin, 3 v. 12 ; *rééd.* chez Alix et Guérin 1737 ; Castres Robert 1790, 8°. (Composé vers 1716, publié avec une préface de *Lenet,* génovéfain).

Lettres écrites à un ami à l'occasion du livre de M. Tindal intitulé « Christianity as old as the Creation ». (an.). Bibl. française, t. XXII, p. 53 et 254 (Assez fort).

TOURNEMINE. *De la liberté de penser sur la religion.* Mém. Trévoux, janv. 1736, p. 98 ; inséré dans les « *Mémoires d'une société célèbre* », t. II, 330.

TRUBLET. *Chapitre de l'Incrédulité, dans les Essais sur divers sujets de littérature et de morale,* 12 ; *rééd.* Cette 1737 ; *4e éd.* Paris Briasson 1749, 2 v. 12 ; 5e 1754 ; Amst. 1755, 4 t. 12. (V. *Hurter,* t. III, 144).

MERLIN (le P.). *Apologie d'Arnobe calomnié en plusieurs endroits du Dictionnaire de M. Bayle,* Mém. Trévoux, p. 933-959 ; 1050-58.

— *Examen d'un raisonnement que M. Bayle attribue à Origène, ib.* 1077-95.

— *Apologie de Lactance calomnié..., ib.* 1220-37 ; 1400-17.

— *Dissertation sur la polygamie des patriarches où l'on réfute les calomnies que M. Bayle a faites... ib.* 1591-1691.

— *Défense d'un passage de S. Basile, ib.* 2816-32.

1737

BALTUS. *Défense des prophéties de la religion chrétienne* (contre *Grotius* et *Simon*), Paris Didot, 3 v. 12. *Obs. sur les écrits mod.* [50], t. XI, 145 ; — *J. sav.* 1738, 57 ; — *Le Pour et le Contre,* t. XIII, 180 ; — *J. de Verdun* [42], nov. 1737, p. 341, déc. 411.

— *Lettre de l'auteur de la Défense des prophéties à M. ***,* Trév., mars 1738, 524 (Que les prophéties des Psaumes et d'Isaïe expliquées par Grotius se rapportent nécessairement à J.-C. seul).

CROUSAZ (de). *Examen de l'Essai de M. Pope sur l'homme,* Lausanne Bousquet, 12 ; *rééd.* Paris Briasson 1748 et 1766.

DUGUET. *Traité des principes de la foi chrétienne,* Paris Alix, 3 v. 12.

LA CHAMBRE (abbé Fr. Ilharart de). *Traité de la véritable religion contre les athées, les déistes, etc...* Paris Guérin, 5 v. 12 (an.). (*Trév.* 1738, janv. 44, fév. 279, mars 494 ; — *Bibl. fr.,* t. 28, p. 290). ID. *Lettre en réponse à celle que M. *** lui avait écrite après la lecture du « Traité »...* Trév., août 1739, p. 1655.

LE FEBVRE (le P. Jacques, S. J.). *Bayle en petit ou Anatomie de ses ouvrages,* s. l. (Douai), 8° ; *rééd.* Paris Bordelet 1738, 12 ; *augm.* Paris Cailleau et Paris Huart et Moreau 1747, 12, sous titre : *Examen critique des ouvrages de Bayle ;* suivi de : *Entretiens sur la raison, suite de la critique des ouvrages de Bayle.*

MERLIN (le P.). *Apologie de David contre la satire que M. Bayle a faite des actions de ce saint roy. Pour servir de supplément au journal de Trévoux du mois de juil. 1737,* Paris Chaubert, 12.

— *Défense de S. Chrysostome,* Trév., p. 351, 516, 917, 2050, 2063.

— *Apologie des SS. PP. en général contre une accusation calomnieuse dont le ministre Blondel a osé les charger et qui est adoptée par M. Bayle... ib.* 2077-86.

ROUSSEAU (J. B.). *Epître de M. Rousseau à M. Racine,* datée du 1 sept. 1737 (contre les esprits forts, à l'occasion du poème de « *la Religion* » et publiée avec celui-ci).

RACINE (Louis). *Epître à M. Rousseau, en réponse à la précédente, ib.*

TURRETINI (J. A.). *Cogitationes et dissertationes quibus principia religionis naturalis et revelatæ adstruuntur et defenduntur,* Genève, 2 v. 4°.

1738

ABBÉ B. *Les déistes à M. Ch...* Paris, 12. V. *Trév.,* janv., p. 189 (attaque le déisme épicurien).

[BENTLEY (Richard). *La friponnerie laïque des prétendus esprits forts d'Angleterre, ou remarques de Philéleuthère de Leipsick sur le Discours de la liberté de penser. Tr. de l'anglais par M. N. N.* (Armand *de La Chapelle*), Amst. Wetstein et Smith, 12].

[Burnet (Gilbert). *Défense de la religion tant naturelle que révélée contre les infidèles et les incrédules, extraite des écrits publiés pour la fondation de M. Boyle par les plus habiles gens d'Angleterre, tr. de l'anglais par de La Chapelle,* La Haye Paupie 1738-44, 6 v. 8°. *Nouv. Bibl.* [64], oct. 1738, p. 56, 214 ; sept. 1740, p. 3].

Caillard (Gaspar), pasteur à Dublin. *Sermons...* Amst. Du Sauzet, 2 v. 8° (S. 1 sur la certitude de la résurrection de J.-C.). *Bibl. fr.*, t. 27, p. 1.

Du Fay (le P., S. J.). *Sermons pour le carême,* Lyon La Roche, 4 v. 8° ; *rééd. ib.* Bruyset, 1762, 3 v. 12. V. *Trév.* 1738, p. 2270. (T. I, s. 2 « sur la Religion », — banal) ; *éd. compl.* Paris 1775, 9 v. 12.

Huber (Marie). *Lettres sur la religion essentielle à l'homme, distinguée de ce qui n'en est que l'accessoire. Les 2 premières parties,* Amst. Wetstein et Smith, 12 ; *2e éd. contenant les 4 parties,* Lond. 1739, 2 v. 8° ; *éd. complète avec Supplément et Lettres posthumes,* Lond. Nourse 1756, 4 v. 8° (an.). (*Trév.* 1740, fév. 212, mars 496) ; *rééd.* 1789.

Merlin (le P.). *Dissertation sur les miracles contre les impies* (an.), s. l. 12. (V. *Trév.* 1742, 355, 1003, 1603). *Rééd.* 1742. (Contre Bayle).

— *Réflexions sur l'article d'Abel* (du Diction. de Bayle), *Trév.* 1738, p. 678

— *Réflexions sur l'article de Caïn, ib.* 821.

— *Apologie d'Abraham,* 1601.

— *Apologie du prophète Elie,* 1783.

— *Réflexions sur le Discours de la conformité de la foi avec la raison qui est à la tête de la Théodicée de M. Leibnitz. Par M. M***,* 699.

[Stackhouse. *Le sens littéral de l'Ecriture sainte défendu contre les principales objections des antiscripturaires et des incrédules modernes. Tr. de l'anglais (par Charles Chais) avec une dissertation du traducteur sur les démoniaques dont il est fait mention dans l'évangile.* La Haye Scheurleer, 3 v. 12 ; *rééd.* 1741. *Bibl. fr.*, t. 27, p. 189 ; — *Nouv. Bibl.* 1738, p. 198, 423].

Surian (abbé). *Sermons choisis,* Liège, 12. V. 1778.

1739

Antoine (le P. P. Gabriel, S. J.). *Démonstration de la vérité de la rel. chrét. et* catholique, (an.), Nancy Balthazard, 12.

La Guille (le P. Louis, S. J.). *Préservatif pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage,* Nancy Pierre Antoine, 8°.

Pluche (abbé). *Histoire du ciel considéré selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse,* Paris Estienne et La Haye Néaulme, 2 v. 12 (pour confirmer la cosmogonie de Moïse). *Nouv. Bibl.*, avr. 1740, p. 476 ; — *Bibl. fr.*, t. 30, p. 123, 299 ; t. 32, p. 1 ; t. 33, p. 1. — *2e éd.* Paris 1740, contient un *Supplément avec réponse aux critiques ou « Révision de l'Histoire du ciel »* ; Paris 1742, 43 ; La Haye 1744 ; Paris 1748, 57, 65.

1740

[Buddeus (Jean François). *Traité de l'athéisme et de la superstition, tr. en français par Louis Philon, ci-devant Dr de Sorbonne, et mis au jour par Jean-Chrétien Fischer.* Amst. Mortier, 8°]. V. *Bibl. fr.*, t. 32, p. 220. (Original 1717, contre *Bayle* et *Spinoza*).

Roches (Fr. de), pasteur à Genève. *Défense du christianisme ou préservatif contre un ouvrage intitulé « Lettres sur la religion essentielle à l'homme »,* Lausanne et Genève Bousquet, 2 v. 12.

Jamet (P. Ch.). *Lettres critiques sur le goût et sur la doctrine de Bayle,* 8°.

— *Promptuaire de la métaphysique du Dictionnaire de Bayle,* s. l. 12.

1741

Boullier. *Lettres sur les vrais principes de la religion, où l'on examine un livre intitulé « La religion essentielle à l'homme ». On y a joint une défense des Pensées de Pascal contre la critique de M. de Voltaire et 3 lettres relatives à la philosophie de ce poète.* Amst. Catuffe, 2 v. 12.

[Breitinger. *Examen des lettres sur la religion essentielle dans lequel on discute les principes qu'il faut employer pour déterminer l'essence de la religion, tr. du latin,* Zurich Orell, 8°. (Original *ib.* 1741) contre *Huber*].

Deslandes (André F. Boureau). *De la certitude des connaissances humaines ou examen philosophique des diverses prérogatives de la raison et de la foi avec un parallèle entre l'une et l'autre. Tr. de l'anglais* (Traduction supposée). Lond. Robinson 12.

[Fabricius (J. Albert). *Théologie de l'eau ou Essai sur la bonté et la sagesse et la puissance de Dieu. Tr. de l'allemand* (par le Dr *Burnand*), La Haye Paupie, 8° ; *rééd.* 1743, Paris Chaubert (Original 1734)].

Pallu (le R. P. Martin, S. J.). *Réflexions sur la religion chrétienne,* Paris Chardon, 12. (Ouvrage nul et injurieux, indigne d'un jésuite).

[Saint Augustin. *Le livre de l'utilité de la foi, tr. en français,* 12].

1742

Auroux des Pommiers, prêtre. *Traité sur la nécessité de s'instruire de la vérité de sa religion et sur les moyens de s'en assurer,* Paris Paulus du Mesnil, 12.

[Lesser. *Théologie des insectes ou démonstration des perfections de Dieu en tout ce qui concerne les insectes, tr. de l'allemand par P. Lyonnet,* La Haye Swart, 2 v. 8° ; *rééd.* Paris Chaubert 1745 ; *Trév.,* mars 1747, p. 389].

Racine (Louis). *La Religion, poème,* Paris Desaint et Saillant, 8° ; *rééd. ib.* chez les Associez 1743 ; 46 ; 47, etc. Œuvres 1752, 6 v. pet. 12. *Migne* [9], t. VIII.

Bonneval (René de). *Réflexions sur l'anonyme* (Voltaire) *et sur ses conseils à M. Racine au sujet de son poème de la Religion,* s. h. n. l. 8° (7 p.).

Lettre de M. D. L. M. à M... au sujet des conseils donnés à M. Racine, s. n. n. l. 12 (20 p.).

[Sykes (Ashley). *Examen des fondements et de la connexion de la religion naturelle et de la révélée, tr. de l'anglais* (par *Silhouette*), Amst. la Compagnie, 2 v. 12].

[Warburton (W.). *Dissertations sur l'union de la religion, de la morale et de la politque, tirées d'un ouvrage de W. Warburton* (1736), *par de Silhouette,* Lond. Darrès et La Haye Mœtjens, 2 v. 12].

1743

Du Tertre (le P. Rodolphe, S. J.). *Entretiens sur la religion où l'on établit les fondements de la religion révélée contre les athées et les déistes.* Paris Clousier, 2 v. 12 ; *J. sav.,* 1743, 387, 494, 531 ; — *Trév.,* juil. 1715.

Panckoucke (A. Ch. Jos.). *Essais sur les philosophes ou les égarements de la raison sans la foi,* Amst. 12 (Attribué par Barbier à *Schmidt d'Avenstein*). Contrepoids aux panégyriques des philosophes païens.

1744

Caylus (de) C. D. G. *Recueil de mandements de Mgr. l'évêque d'Auxerre depuis l'année 1744,* s. l. 12 (V. 1746).

Joly (abbé). *La religion chrétienne éclairée des lumières de l'intelligence par le dogme et par la prophétie,* Paris Delatour, 2 v. 12 ; tomes 3 et 4 *ib.* 1752-53 ; t. 5 à 6, 1754-55. (*Trév.,* juil. 1744 ; mars 1754 ; juil. 1755) ; *rééd.* 1770 sous titre : « *La rel. chrét. éclairée par le dogme et par la prophétie* », Dijon Bidault, 4 v. 12.

Lefebvre (le P. Jacques, S. J.). *La seule religion véritable démontrée contre les athées, les déistes et tous les sectaires,* Paris Bordelet, 12 ; *rééd.* Humblot 1761 (Preuves externes).

Pacaud. *Discours de piété,* Paris, 3 v. 12 ; *Migne* [10], Choix de sermons, t. 45.

[Warburton. *Essai sur les hiéroglyphes,* 2 v. 12 (Trad. partielle de « *Divine legation of Moses* », 1737-41].

1745

POLIGNAC (cardinal de). *Anti-Lucretius seu de Deo et natura libri IX*, 8° (pp. l'abbé *de Rothelin*) (V. 1716 et 1749).

1746

CAYLUS (C. D. G. de). *Recueil de mandements de Mgr. l'évêque d'Auxerre depuis l'année 1705* ; Auxerre Fournier 1746-54, 4 v. 12.

GAMACHES (E. S. de). *Système du philosophe chrétien par M. de G****, Paris Joubert, 8° (V. *Grimm* II, 30 ; — *Trév.* 1747, p. 35) ; *rééd.* 1751 *ib.* David.

GAULTIER (abbé J. B.). *Le poème de Pope intitulé « Essay sur l'homme » convaincu d'impiété*, La Haye, 8° (an.) ; *rééd.* 1747 *ib.*

MARAN (Dom Prudent). *Divinitas Domini nostri J.-C. manifesta in Scripturis et traditione*, Paris, fol. *Tr. française* en 1751 : « *La divinité de N.-S. J.-C. prouvée contre les hérétiques et les déistes par les Ecritures de l'A. et du N. T., etc...*, Paris Collombat, 3 v. 12 (*Trév.* 1752, p. 1458).

POLIER (George). *Pensées chrétiennes mises en parallèle ou en opposition avec les Pensées philosophiques* (de Diderot). La Haye et Rouen, la Compagnie 1746-47, 12 ; *rééd.* 1751 sous titre : *Réfutation des Pensées philos. par les seules lumières de la raison et les principes de la saine philosophie, par M. le baron de ***.*

1747

BEAUZÉE. *Exposition abrégée des preuves historiques de la rel. chrét. pour lui servir d'apologie contre les sophismes de l'irréligion*, Paris Delaguette, 12 ; *rééd.* 1749, (V. *Trév.*, mars 1750, p. 528) ; 9 fois au XIXe siècle. *Migne* [9], t. X, 1174.

DESMONTS (Dom Remy). *Le libertinage combattu par le témoignage des auteurs profanes*, Charleville Thesin, 4 v. 8°. (V. *Trév.* 1747, p. 1811). (Nouveau Thomassin).

GERDIL. *L'immatérialité de l'âme démontrée contre Locke*, Turin, 2 v. 4°.

LAFITAU. *Sermons pour le carême*, Lyon Duplain, 4 v. 12.

MONNET (abbé). *Lettres d'une mère à son fils pour lui prouver la vérité de la rel. chrét.* Paris Saillant, 3 v. 12 ; *augm.* 1758, 67, (V. *An. lit.*, 1767, t. II, 336) ; 68, 76.

MURALT. *Lettre sur l'esprit fort, dans la 3e éd. des « Lettres sur les Anglais et les Français »*, Paris, 12.

VALOIS (le P. Yves, S. J.). *Entretiens sur les vérités fondamentales de la religion pour l'instruction des officiers et gens de mer.* La Rochelle Desbordes et Mesnier, 2 v. 12 ; *rééd.* Lyon Perisse et Delaroche 1751, 4 v. 16 (avec les *Entretiens sur les vérités pratiques*, v. 1748). V. *J. sav.* 1748, p. 164; *Trév.* 1748, p. 1227, 1471 ; 1752, p. 2163 ; — *Clef du cabinet* [41], sept. 1748, p. 166 ; — *Nouv. eccl.* [48], 1748, 27 mars et 17 sept. ; 1752, p. 15.

1748

BOULLIER. *Recueil de Sermons*, 12.

Discours de l'évêque de Tours, président de l'assemblée du Clergé, pour se plaindre au roi des progrès de l'impiété.

La foi du chrétien en forme de catéchisme touchant les dispositions et la manière de prier Dieu prouvée par les oracles de l'Ecriture sainte avec les objections et leurs solutions. Paris 8° ; *Trév.* 1748, p. 1145.

GAUCHAT. *Le temple de la vérité*, Dijon 12 ; *rééd.* 1784 (Annonce le plan des « *Lettres critiques* », 1755).

JOLY (Louis Phil.), chanoine de Dijon. *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, Paris Guérin et Dijon Hermil-Andrea, 2 fol. ; *réimpr. de 1re partie* (lettres A-F), Paris Ganeau et Dijon Desventes, 1752 fol.

LE PRINCE DE BEAUMONT (Mme). *Le triomphe de la vérité ou Mémoires de*

M. de Villette. Nancy, 2 v. 12 ; *Trév.*, oct. 1748, p. 2117 ; — *Grimm* I, 201. (Une fille élevée dans l'ignorance de la religion sent naître en elle les premiers principes qui mènent à la nécessité de la révélation).

VALOIS (le P.). *Entretiens sur les vérités pratiques de la religion pour l'instruction des officiers et gens de mer*, La Rochelle Desbordes, 2 v. 12 ; tomes 3 et 4 *ib.* 1752 (V. 1747).

1749

ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE. *La Spectatrice danoise ou l'Aspasie moderne*, ouvr. hebdomadaire, Copenhague, 3 part., 8°.

CAZALEZ (abbé). *Réflexions sur la divinité de la religion et contre le déisme*, Paris Langlois, 12 ; *Trév.*, mars, p. 571.

DULARD. *La grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature, poème en 7 chants*, Paris Desaint et Saillant, 16 ; *rééd.* 1751, 58, 67, 1804 ; 8e *éd.* 1820.

FORMEY. *Pensées raisonnables opposées aux Pensées philosophiques avec un essai de critique sur le livre intitulé « les Mœurs »*, Berlin Voss, pet. 8° ; *rééd.* 1756 avec la *Lettre de Gervaise Holmes à l'auteur de celle sur les Aveugles*, Leyde, 8°.

LA CHAMBRE (abbé Ilharart de). *Lettres sur l'écrit intitulé Pensées philosophiques et sur le livre des Mœurs*, 12 ; *Grimm* I, 254.

LECZINSKI (Stanislas). *Le philosophe chrétien*, 12.

LOMBARD (le P.). *Réflexions sur l'impiété prise du côté littéraire*, La Rochelle, 12. V. *Grimm* I, 322 ; — *Trév.*, août, p. 1678. (Soyons chrétiens et il renaîtra des Racine).

POLIGNAC. *L'Anti Lucrèce, poème sur la religion naturelle, trad. par M. de Bougainville*, Paris Savoy, 2 gr. 8° ; *rééd.* 1755 ; 67, 2 v. 12 ; Brux. 1772.

TURGOT, prieur de Sorbonne. *Discours sur les avantages que le christianisme a procurés au genre humain*. Œuvres, éd. G. Schelle, Paris Alcan 1913, sq. 8°. T. I, 194-214. (V. Masson [166], I, 241).

[VERENFELS (Samuel). *Œuvres diverses concernant la religion, tr. du latin par Samuel Bourgeois*, Neufchâtel, 2 v. 12].

1750

BERKELEY. *Dialogues entre Hylas et Philonoüs dont le but est de démontrer clairement la réalité et la perfection de l'entendement humain, la nature incorporelle de l'âme et la providence immédiate de la divinité contre les sceptiques et les athées, tr. de l'anglais par l'abbé Jean Paul de Gua de Malves*, Amst. 12].

CHAUFFEPIÉ (Jacques Georges de). *Article : Bayle*, du *Dictionnaire historique et critique*, La Haye 1750-56, 4 v. fol., t. I, p. 131.

CHEBRON DU PETIT CHATEAU (abbé de). *Idée de la vérité et de la grandeur de la religion démontrée par des preuves claires et à la portée de tout le monde*, (an.), Paris Hérissant, 12. *Trév.*, déc. 2809.

Dissertationes de præcipuis religionis fundamentis, Paris, 4° (an.).

FORMEY. *Le philosophe chrétien*, Leyde Luzac, 8° ; *augm. ib.* 1752-65, 6 v. 12 (Soit : *Discours moraux* 1753, *Philosophe chrétien* 1755-58, *Dévotions chrétiennes et raisonnables* 1765. *Sermons* partiellement apologétiques : V. t. II, 4, 15, 16, 21-24 ; III, 2, 23 ; IV, 7, 14, 16, 18, 19, 24, 27 ; V, 5, 10, 11 ; VI, 17.

SEGAUD (le P., S. J.). *Sermons*, Paris Coignard, 1750-51, 6 v. 12 ; plus. rééd. ; *Migne*, t. 47. *Trév.* 1751, p. 1853.

1751

ALLAMAND. *Pensées antiphilosophiques* (an.), La Haye Van Cleef, pet. 8°.

BASTIDE (J. Fr. de). *Le tombeau philosophique ou Histoire du marquis de B... par M. le chevalier de la B...* Amst., 2 part. 12 (V. *Grimm* II, 68 : une maîtresse abandonnée entre dans un cloître « où l'ennui la tue, et l'amant est conduit par son désespoir et par ses remords dans la solitude »).

BERTHIER (le P., S. J.). *9 articles sur l'Encyclopédie. Mém. Trévoux :* janv., fév. (Supplément), mars, 3 art. sur le Prospectus ; — oct. 1751 à mars 1752, 6 art. sur le 1er volume.

CHARPENTIER (L.). *Lettres critiques sur divers écrits de nos jours, contraires à la religion et aux mœurs* (an.). Lond., 2 v. 16 (Paris). *Trév.*, mai 1246, juin 1497.

Discours sur la décadence de l'idolâtrie, où l'on fait voir que cette décadence doit être uniquement attribuée à J.-C. et à la publication de son évangile, Trév. mai, p. 991-1015.

DUHAMEL (abbé). *Lettres d'un philosophe à un docteur de Sorbonne sur les explications de M. de Buffon,* Strasbourg Schmouck s. d. 12 ; *rééd. ib.* 1754.

FRANÇOIS (abbé Laurent). *Preuves de la religion de J.-C. contre les spinozistes et les déistes, par M. L. F.,* Paris Estienne et Hérissant 1751-55, 8 v. 12 ; *réimpr. des 4 premiers volumes* en 1752 et 1754 *ib.* Les 4 derniers imprimés sous titre de « *Défense de la rel. chrét. contre les difficultés des incrédules* », Paris Hérissant 1755, 4 v. 12. (*Trév.* 1751, juil. 1547, sept. 2040, nov. 2386 ; — 1752, avr. 850, nov. 2631 ; — 1755 juil., p. 1757, août 1925).

GAULTIER (abbé J. B.). *Les Lettres persanes convaincues d'impiété,* s. l. pet. 12 (an.).

Lettre au P. B. J. (Berthier, jésuite) *sur 2 brochures : le Monde* [son origine et son antiquité], *l'autre sur l'Ame et son immortalité.* A Londres 1751. — *Mém. Trévoux,* mai 1271 et juil. 1584.

LIGNAC (abbé Lelarge de). *Lettres à un Amériquain sur l'Histoire naturelle générale et particulière de M. de Buffon,* Hambourg, 3 v. 16 (an.).

— *Suite des Lettres... sur les 4e et 5e volumes de l'Histoire naturelle et sur le Traité des animaux de M. l'abbé de Condillac, ib.* 12 (Pour l'attribution V. *Mornet.* « Les sciences de la nature au XVIIIe siècle », p. 259, n° 136). *J. Encycl.*, 15 nov. 1760, p. 3 ; — *Mercure,* 15 avr. 1756, p. 84, nov. 76 et déc. 102.

Réflexions décisives sur le judaïsme par M. F. G. K. D. C. E. A., Paris Quillau, 8° (44 p.). Apologie du christianisme par le succès.

ROUSSEL (abbé). *Principes de religion ou Préservatif contre l'incrédulité,* Paris Prault 16 ; *augm.* 1753. *Trév.*, juil. 1753, p. 1699. (Banal).

1752

BEAUMONT (Christophe de). *Mandement de Mgr. l'archevêque de Paris portant condamnation d'une thèse soutenue en Sorbonne le 18 nov. 1751 par Jean Martin de Prades, prêtre du diocèse de Montauban.* Paris Simon, 4°.

— *Mandement contre l'Encyclopédie,* 31 janv. 1752.

BELSUNCE (de). *Avertissement de Mgr. l'évêque de Marseille sur l'incrédulité,* 17 sept. 1752.

BONHOMME (le P.). *Réflexions d'un franciscain avec une lettre préliminaire adressée à M...* (*Diderot*) *auteur en partie du Dictionnaire encyclopédique,* 12. Suite en 1754 : « *Réflexions d'un franciscain sur les 3 volumes de l'Encyclopédie* », Berlin, 8° ; *rééd.* 1759 sous titre : « *L'éloge de l'Encyclopédie et des Encyclopédistes* », La Haye, 8° (an.). Attribué aussi au *P. Fruchet,* cordelier, avec la collaboration du *P. Hervé* S. J.

BOUDIER DE VILLEMAIR. *Réflexions sur quelques vérités importantes attaquées dans plusieurs écrits de ce temps,* Paris Jorry, 8°. *Trév.*, fév. 352.

CAYLUS (Charles de). *Instruction past. de Mgr. l'archevêque d'Auxerre sur la vérité et la sainteté de la religion méconnue et attaquée en plusieurs chefs par la thèse soutenue en Sorbonne le 18 nov. 1751,* in-12.

DUHAMEL (abbé). *Lettres flamandes ou histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle,* 1752-53, Lille (Auxerre) Danel, et Mons Migeot, 2 v. 12 ; *rééd.* 1754 (seulement les 14 dernières), 1755. V. *Grimm,* 1 nov. 1753. (28 lettres dont 14 contre Pope et Voltaire, 14 contre Prades).

GAUTIER (abbé Joseph). *Réfutation du Celse moderne ou objections contre le christianisme, avec des réponses.* Lunéville et Paris Delalain, 12 ; *rééd.* 1765 *ib.* (an.).

Gourlin (abbé). *Observations importantes au sujet de la thèse de M. l'abbé de Prades*, 12.

Lefranc de Pompignan (J. G.), évêque du Puy. *Questions diverses sur l'incrédulité*, Paris Chaubert, pet. 12. *Trév.*, fév. 259 ; mai 1095. *Rééd.* 1753, 57.

Nouvelles ecclésiastiques. 12 mars, *article sur la suppression des t. I et II de l'Encyclopédie ;* 3 juillet, *réponse à la préface du t. III.*

Pontbriand (abbé de). *L'incrédule détrompé et le chrétien affermi dans la foi par les preuves de la religion exposées d'une manière sensible*, Paris Coignard et Boudet, 8°. *Trév.*, juin 1268.

Recueil de pièces concernant la thèse de l'abbé de Prades, Paris 1752-54, 3 v. 4°.

Touron (le P. Antoine), dominicain. *De la Providence, traité historique, dogmatique et moral avec un discours préliminaire contre l'incrédulité et l'irréligion*. Paris Babuty, 8° ; *rééd.* 1754. *Trév.*, mars 1753, p. 616.

Verthamon de Chavagnac (Michel de). *Mandement de Mgr. l'évêque de Montauban portant condamnation...* (de la thèse de Prades), Montauban et Paris Mérigot 4°.

1753

Astruc (J.). *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse*, Brux. Fricx, 12. (L'intention de l'ouvrage est, d'après l'auteur, apologétique). *An. lit.* 1754, t. IV, 73-86.

Belsunce (de). *Instruction pastorale de Mgr. l'évêque de Marseille sur l'incrédulité*, Marseille, 8° ; *rééd. ib.* Brebion 1754 (*Trév.* 1754, p. 542).

Boullier. *Apologie de la métaphysique à l'occasion du Discours préliminaire de l'Encyclopédie, avec les Sentiments de M*** sur la Critique des Pensées de Pascal par M. de Voltaire. Suivis de 3 lettres relatives à la philosophie de ce poète*, Amst. Catuffe 16. (an.).

— *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques de M. de Voltaire par rapport à notre âme, à sa spiritualité et à son immortalité, avec la Défense des Pensées de Pascal contre la critique du même M. de Voltaire par* *** (an.), Paris Duchesne et St-Omer Fertel, 12 ; *rééd.* 1754. Ce sont les Lettres publiées avec l'Apologie ci-dessus ; la 1re avait paru en 1735 dans la *Bibliothèque française* [61]. V. *Bibl. impart.* de Formey [54], 1754, t. X, 262. *Rééd. augm.* 1754 ; 59 dans la « *Guerre littéraire ou choix de quelques pièces de M. de Voltaire avec les réponses* », s. l. 12.

— *Examen de la thèse de l'abbé de Prades et Observations sur son Apologie*, Amst. Rey, 12 (an.).

Brotier (le P., S. J.). *Examen de l'Apologie de M. l'abbé de Prades*, s. l. 8° (74 p.).

Du Roujoux (P. V.). *Tractatus de religione*, Reims Florentain, 2 v. 8° (Apologie banale, sans valeur).

La folie des prétendus esprits forts, des impies, des indifférents et des séparatistes dévoilée par divers auteurs, Berlin la Compagnie, 2 v. 12 (Anthologie apologétique).

Simon (Grégoire). *Thesis Jo. Mart. de Prades theologice discussa et impugnata*, 12.

Valois (le P.). *Observations sur ce que la religion a à craindre ou à espérer des académies littéraires*, Montauban 12 ; *rééd.* Amst. 1755.

1754

Denesle. *Examen du matérialisme, relativement à la métaphysique et à la morale*, Paris Vincent, 2 v. 12 ; *rééd.* 1765 sous titre « *Les préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur la nature de l'âme humaine ou Examen...* », *id.* (*Trév.* 2951 ; — *An. lit.*, t. II, 338).

Formey. *Mélanges philosophiques*, Leide Luzac, 2 v. 12 (Renouvelle preuve de la nécessité de la révélation).

— *Remarques sur la Défense de lord Bolingbroke* [*de Voltaire*], *insérée dans la seconde partie du t. 50 de la Bibliothèque raisonnée, pour servir de ré-*

ponse à cette défense. — Bibliothèque impartiale, t. IX, p. 279-96 et t. X, 353 (Défend notamment Moïse).

GAUCHAT (abbé). *Rapports des chrétiens et des hébreux avec un discours préliminaire sur la loi,* Paris 1754-57, 3 v. 12.

HOUDART DE LA MOTTE. *Plan de preuves de la religion,* Œuvres, Paris Prault, 11 v. 12, t. VIII (7 p.).

LEFRANC DE POMPIGNAN. *La dévotion réconciliée avec l'esprit,* Montauban Teulières et Paris Chaubert, 12 ; *rééd. ib.* 1755 ; Paris 1779.

[LYTTLETON (George). *La religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de St Paul, tr. de l'anglais avec 2 discours de Jérémie Seed sur l'excellence intrinsèque de l'Ecriture sainte, par l'abbé Guénée,* Paris Tilliard, 12] ; *Trév.,* mars 626 (Original 1747). V. 1758.

PARIS (abbé). *La religion vengée des impiétés de la thèse et de l'Apologie de l'abbé de Prades, ou recueil de 9 écrits contre ces 2 pièces et contre les impiétés des libertins de notre siècle,* Montauban, 12 (an.).

TROYAT D'ASSIGNY (Louis). *St Augustin contre l'incrédulité ou Discours et pensées recueillis de divers écrits de ce Père, les plus propres à prémunir les fidèles contre l'incrédulité de nos jours,* Paris Lottin, 12. (Précédé d'un discours contre le panthéisme, l'optimisme leibnizien et la matière pensante de Locke).

VERTHAMON DE CHAVAGNAC. *Mandement de l'évêque de Montauban au sujet de la rétractation de l'abbé de Prades,* Montauban, 4°.

[WARBURTON. *Dissertation sur les tremblements de terre et les éruptions de feu qui firent échouer le projet de l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem, tr. de l'anglais par l'abbé Mazéas,* Paris, 2 v. 12 (Original 1750-51) ; *rééd.* 1757].

1755

ASTRUC. *Dissertation sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme,* Paris Cavelier, 12.

BONHOMME (le P.). *Lettre de M***, conseiller de la grand chambre à M***, président des enquêtes, sur l'intérêt que le Parlement de Paris prend à la gloire du roi et au bien de la religion,* s. l. 4° (22 p.).

BURY (Rich. de). *Lettre de M. de B... à M. de Voltaire au sujet de son Abrégé de l'histoire universelle,* Lond. Nource, 8° (96 p.).

Critique de l'Histoire universelle de M. de Voltaire au sujet de Mahomet et du mahométisme, s. d. 4° (43 p.). Voltaire répondit par : *Lettre civile et honnête à l'auteur malhonnête de la Critique de l'Hist. universelle.*

Critique de l' « Analyse de Bayle », Mém. Trévoux, avr., mai, juin, p. 1084, 1157, 1486 (Attaque surtout le pyrrhonisme et le manichéisme).

CAYLUS (de). *Observations théologiques et morales sur le livre du P. Berruyer, jésuite, intitulé : Histoire du peuple de Dieu depuis la naissance du Messie jusqu'à la fin de la Synagogue, IIe partie,* s. l., 2 v. 12.

DUHAMEL (abbé J. R. A.). *Projet d'instruction pastorale sur les erreurs du livre intitulé : Hist. du peuple de Dieu...* s. l. n. d. 12 (an.).

— *La vérité catholique sur le mystère du Fils de Dieu incarné, contre les erreurs et les hérésies du P. Berruyer... ou Défense du Projet d'instruction pastorale,* s. l. 1756, 12 (an.).

Exposition de la doctrine du P. Berruyer sur la divinité de J.-C. et sur la nécessité de sa médiation, tirée principalement des dissertations latines qui se trouvent à la fin de la seconde partie de l'Hist. du peuple de Dieu, Amst. 12 (an.). Paraît écrit pour obliger l'archevêque de Paris à lancer un mandement contre Berruyer.

GAUCHAT (abbé). *Lettres critiques ou analyse et réfutation de divers écrits modernes contre la religion,* Paris Hérissant 1755-63, 19 v. 12 (Les t. 9 et 10 contiennent les « *Principes de certitude* », qui sont une apologie du christianisme).

GUÉNARD (le P. Antoine, S. J.). *Discours sur les bornes de l'esprit philosophique,* Paris, 4° ; *rééd. Migne,* t. 12 (Prix d'éloquence de l'Académie française).

LUZAC (Elie). *L'homme plus que machine* (contre La Mettrie).

MAILLE (le P., de l'Oratoire). *Le P. Berruyer jésuite, convaincu d'arianisme, de pélagianisme, de nestorianisme, etc...*, La Haye, Néaulme, 12.

MONTIGNOT (abbé). *Remarques théologiques et critiques sur l'Histoire du peuple de Dieu depuis la naissance du Messie jusqu'à la fin de la Synagogue*, Aléthopolis 12. (V. *Nouv. eccl.*, p. 134, 165).

[SCHÜTZE (Gottfried). *Les esprits forts de l'antiquité germanique et septentrionale comparés aux incrédules modernes, dissertation tr. de l'allemand*, Brux. 12 .

1756

AGNEAUX DEVIENNE (Dom Ch. J. B. d'). *Lettre en forme de dissertation contre l'incrédulité*, 12. V. *suite* 1757.

L'Anti naturaliste ou Examen critique du poème de la religion naturelle, Berlin, pet. 8° (21 p.).

CASTEL (le P. L. B.). *L'homme moral opposé à l'homme physique de M. R(ousseau). Lettres philosophiques où l'on réfute le déisme du jour*, Toulouse, 12. *Rééd.* dans le t. 29 des Œuvres de Rousseau, éd. de 1782.

CHAUFFEPIÉ (Jacques Georges de). *Sermons*, Amst. 8°.

FORMEY. *Le triomphe de l'évidence, avec un discours préliminaire par M. de Haller et un discours sur l'esprit philosophique*, Berlin, 2 v. 12.

GAULTIER (abbé J. B.). *Lettres théologiques dans lesquelles l'Ecriture sainte, la tradition et la foi de l'église sont vengées contre le système impie et socinien des PP. Berruyer et Hardouin*, 3 v. 12.

JOLY DE FLEURY. *Réquisitoire contre l'Analyse de Bayle (de Marsy), l'Histoire du peuple de Dieu (Berruyer), la Christiade (roman sacré de l'abbé de la Baume), 9 avril*, 4°. V. Fonds Joly de Fleury [1], 1683, fol. 257 sq.

MALEVILLE (abbé de). *La religion naturelle et la révélée, établies sur les principes de la vraie philosophie et sur la divinité des Ecritures* (an.), Paris Nyon 1756-58, 6 pet. 12 (*Trév.*, oct. 2501 ; nov. 2693 ; — 1759, avr. 773).

MARAN (dom Prudent). *Les grandeurs de J.-C. et la défense de sa divinité contre les PP. Hardouin et Berruyer, jésuites*, En France, 12 (an.).

PICHON (abbé). *La raison triomphante des nouveautés ou Essai sur les mœurs et l'incrédulité, par M. l'abbé P*** D. en T.*, Paris Garnier 12 (*Trév.*, juil. 1917).

Réponse à M. de V.(oltaire) ou Défense de l'axiome : Tout est bien, poème. J. encycl., 1 avril, p. 76.

ROUSSEAU (J. J.). *Lettre à M. de Voltaire sur son poème sur la destruction de Lisbonne*, 18 août. Publiée le 23 oct. 1759 dans le journal de *Formey*. Cf. *H. Beaudouin :* « La vie et les œuvres de J.-J. Rousseau », Paris Lamulle et Poisson 1891, 2 v. 8°, t. I, 432 sq.

RONDET (Laurent Etienne). *Réflexions sur le désastre de Lisbonne*, En Europe, 12. (V. *Grimm*, III, 321).

SENNEMAUD (le P., S. J.). *Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre*, La Haye et Paris, 12 (an.).

THOMAS (Antoine Léonard). *Réflexions philosophiques et littéraires sur le poème de la Religion naturelle, rééd.* 1801, 8° ; *Migne*, t. XI, 369-452 ; *Œuv. compl.*, pp. Garat et de Saint-Surin, Paris Didot 1822, 6 v. 8°, t. IV. (V. *Grimm*, III, 349).

TOURON (le P.). *La main de Dieu sur les incrédules ou Histoire abrégée des Israélites souvent infidèles et autant de fois punis*, Paris Babuty, 3 v. 12.

VALOIS (le P.). *Lettres d'un père à son fils sur l'incrédulité*, s. l. n. d., Paris, 12 ; *rééd.* 1766 et 1767, Nantes Marie, 8°, sous titre : *Avis d'un père à son fils en forme de lettres sur l'incrédulité du jour ;* 1775 Besançon Charmet : *L'incrédulité dévoilée ou Lettres d'un père à son fils sur les incrédules de ce siècle.*

1757

[ADDISON. *De la religion chrétienne, tr. de l'anglais avec un discours préliminaire... par Gabriel Seigneux de Correvon, conseiller de la ville de Lausanne*, Lausanne Vernet, 2 v. 8° ; *rééd.* Genève 1773, 3 v. 8°, sous titre : « *Notes*

sur le traité d'Addison de la vérité de la religion chrétienne » (preuve par les faits).

AGNEAUX DEVIENNE (d'). *Lettres sur la religion par un religieux bénédictin* (an.), Avignon Fez, 12. *Trév.*, juil., p. 1720. (Sans valeur).

Epître d'un homme désintéressé à M. de Voltaire sur son poème de la Religion naturelle ; examen du Voltérianisme en prose et en vers, s. l., 8°.

FORBIN (Chev. Gaspard François Anne de). *Accord de la foi avec la raison dans la manière de présenter le système physique du monde et d'expliquer les différents mystères de la religion* (an.). Cologne et Paris Desaint et Saillant, 12 ; *rééd.* 1768. *Trév.*, sept. 2230. (Contient une physique antinewtonienne, une démonstration de la Trinité, une compilation d'*Huet*. Illisible).

HAYER (le P.), récollet. *La spiritualité et l'immortalité de l'âme avec le sentiment de l'antiquité tant sacrée que profane par rapport à l'une et à l'autre*, Paris Chaubert et Hérissant, 3 v. 12.

— Jean SORET, etc... *La religion vengée ou réfutation des auteurs impies par une société de gens de lettres*, Paris Chaubert et Hérissant 1757-63, 21 v. 12. (V. *d'Alembert à Voltaire*, 23 janv. 1757). Périodique médiocre. Attaque notamment Bayle, Helvétius, Voltaire, l'Encyclopédie, Diderot, Toussaint, Montesquieu, Rousseau.

LE BALLEUR (le P.), cordelier. *La religion révélée défendue contre les ennemis qui l'ont attaquée*, Paris Lambert, 4 v. 12 ; *rééd.* 1763 ; 5e vol. chez Panckouke, 1765.

MOREAU (Jacob Nicolas). *Premier mémoire sur les Cacouacs* inséré dans le *Mercure de France*, 1er vol. du mois d'octobre, p. 15, sous le titre de « *Avis utile* », réimpr. à la suite du

— *Nouveau mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, Amst. 12 (an.) ; *rééd.* dans : *Variétés morales et philosophiques*, Paris 1785, 2 v. 16.

NONNOTTE (le P., S. J.). *Examen critique ou réfutation du livre des Mœurs*, Paris Bordelet 12. *Trév.* 1758, p. 1960.

PALISSOT. *Petites lettres sur de grands philosophes* (an.), Paris, 12.

Parodie antidotique du poème de la Religion naturelle de M. de Voltaire, par M. P. A. A. A. P., La Haye Rogissart, 12.

PLUQUET. *Examen du fatalisme, ou exposition et réfutation des différents systèmes de fatalisme*, Paris Didot et Barrois, 3 v. 12.

MENOUX (le P. de, S. J.). *Défi général à l'incrédulité*, p. avec l'ouvrage intitulé « *Ouvertures de paix universelle* », de QUÉRIAU, Clermont-Ferrand, 8° ; *rééd.* seul Paris Delaguette, 4° ; Avignon 1758, pet. 8° ; *augm.* Nancy Baltazar, *id.* 12.

Remarques sur « la Religion naturelle », poème de M. de V(oltaire), Louvain, pet. 8° (72 p.).

[WEST (Gilbert). *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de J.-C. ; tr. de l'anglais par l'abbé Guénée*, Paris Tilliard, 12]. Contre Woolston.

1758

ALÈS (vicomte d'). *De l'origine du mal, ou examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière*, Paris Duchesne, 2 v. 12. V. *Grimm* III, 488 (Se rattache au débat sur le Désastre de Lisbonne).

BEAUMONT (de). *Mandement de Mgr. l'archevêque de Paris portant condamnation d'un livre qui a pour titre « de l'Esprit »*, Paris Simon, 12 (36 p.) ; *rééd. ib.* Desaint et Saillant 1760.

CHAUMEIX (Abr. de). *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie et essai de réfutation de ce dictionnaire, avec un Examen critique du livre de l'Esprit*, Bruxelles Hérissant, 8 v. 12. En 1760, l'abbé *Leclerc de Montlinot* publia des « *Préjugés légitimes contre Abr. Jos. de Chaumeix* », Lille Panckoucke, 12.

FORMEY. *Les preuves de l'existence de Dieu ramenées aux notions communes*, 8°.

GAUCHAT. *Catéchisme du livre de l'Esprit, ou Eléments de la philosophie de l'Esprit mis à la portée de tout le monde* (an.), 12. (Extrait du t. XII des « *Lettres critiques* »).

GIRARDIN (abbé J. B.). *Réflexions physiques en forme de commentaire sur le chap. 8 du livre des Proverbes depuis le verset 22 jusqu'au v. 31*, Paris 12 ; *rééd.* Besançon 1759 (Prouve la Providence par l'ordre du monde). V. *suite* en 1766.

JOLICART. *Le faux heureux détrompé, ou l'impie fortuné devenu malheureux, par un chanoine régulier de St Augustin* (an.), Brux. (Besançon), 12 (Réfute aussi Telliamed dans un supplément).

[LYTTLETON. *Preuve indépendante de toute autre de la vérité de la rel. chrét. ou Considérations sur la conversion et l'apostolat de St Paul, tr. par Jean des Champs*, Lausanne 12]. V. 1754, trad. *Guénée*.

PÉRUSSAULT (le P., S. J.). *Sermons choisis*, Lyon, 2 v. 12 ; 2 *réimpr.* et *Migne*, t. 51.

RIVARD (F. D.). *Instruction pour la jeunesse sur la religion et sur plusieurs sciences naturelles*, Paris Lottin, 2 v. 12.

SAINT CYR (abbé Giry de). *Catéchisme et décisions de cas de conscience à l'usage des Cacouacs avec un discours du patriarche des Cacouacs pour la réception d'un nouveau disciple*, Cacopolis (Paris), 12.

SAUVIGNY (Billardon de). *La religion révélée, poème en réponse à celui de la Religion naturelle, avec un poème sur la cabale anti-encyclopédique*, Genève (Paris), pet. 8° (64 p.).

TOURON (le P.). *Parallèle de l'incrédule et du vrai fidèle ou l'impie en contraste avec le juste pendant la vie et à la mort*, Paris Babuty, 12.

1759

AUDIERNE (le P. Joseph d'). *Lettres curieuses, utiles et théologiques*, Rennes 1759 sq., 6 v. 12 (Critique notamment Bayle).

BEAUSOBRE (Isaac de). *Sermons sur le ch. 12 de l'évangile selon St Luc*, Lausanne, 2 v. 8°.

BOULLIER. *Discours philosophiques, le 1er sur les causes finales, le 2d sur l'inertie de la matière et le 3e sur la liberté des actions humaines*, Amst. et Paris Guillyn, 12.

— *Pièces philosophiques et littéraires, par M. B...* s. l. 12 (Contient des *corrections et additions aux Lettres* publiées en 1753, des *Observations sur la Lettre sur les aveugles*, un *Discours sur les miracles*, contre Locke et Prades, la *Défense inédite de quelques pensées de Pascal*).

CARACCIOLI (Louis Antoine). *L'Univers énigmatique*, Avignon Delaire, 12 ; *rééd.* 1760, 61, 62, 65.

DU FOUR (abbé) d'Avignon. *L'âme, ou le système des matérialistes soumis aux seules lumières de la raison* (an.), Avignon Jouve et Challiol, 12.

FUMEL (de). *Mandement et Instruction pastorale de Mgr. l'évêque de Lodève touchant plusieurs livres ou écrits modernes*, Montpellier Rochard, 4° (15 p.) ; *rééd.* Avignon Delorme et Guibert 1761. V. 1765.

GARNIER (le P. Pierre Ignace, S. J.). *Pensées du marquis de *** sur la religion et l'église...* Paris Lemercier, 12 ; *rééd.* Avignon 1760, 8°. (*Trév.*, juin 1760, p. 1508) ; Paris 1763.

GUYON (abbé Cl. Marie). *L'Oracle des nouveaux philosophes, pour servir de suite et d'éclaircissement aux œuvres de M. de Voltaire*, Berne, 2 v. 12 ; *rééd.* 1760 avec une *Suite*, et 1765. V. *Trév.*, juil., p. 1792. Critiqué par CHAUMEIX, *Le sentiment d'un inconnu sur l'Oracle des nouveaux philosophes pour servir d'éclaircissement et d'errata à cet ouvrage*, Villefranche chez Philaleté à la bonne foi, 1760, 12.

GROS DE BESPLAS (abbé). *Le rituel des esprits forts ou le voyage d'outre monde* (an.), Paris, 12 ; *rééd. ib.* Berthier 1762 avec sous titre : « *ou le tableau des incrédules modernes au lit de la mort* ». An. lit. 1760 et 1762, t. IV, 346.

JOLY DE FLEURY. *Réquisitoire contre l'Encyclopédie, l'Esprit, la Religion naturelle*, 23 janvier et 6 févr. V. Extraits dans CHAUDON, *Dictionnaire anti-philosophique*, Avignon 1767. Complet dans *Nouv. eccl.*, 3 avr.

LEFRANC DE POMPIGNAN. *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, Paris Chaubert, 3 pet. 12. V. *Trév.*, avr. 838, juil. 1607, oct. 2352.

Le Masson des Granges (abbé). *Le philosophe moderne, ou l'incrédule condamné au tribunal de sa raison* (an.), Paris Despilly, 12 ; *rééd.* 1765 et 67. *Trév.*, sept. 2218. (Banal, mais bref et clair).

*Lettre à M. *** traduite de l'anglais, au sujet d'un livre qui a pour titre « de l'Esprit »*. Amst. aux dépens de la Compagnie.

Lettres sur le 7e volume de l'Encyclopédie. (V. *Grimm*, IV, 83). Apologie des moines.

Lignac (de). *Examen sérieux et comique des discours sur l'Esprit, par l'auteur des Lettres américaines* (an.), Amst., 2 v. 8°.

Fitz-James. *Mandement de Mgr. l'évêque de Soissons pour le jubilé universel accordé par N. S. P. le pape Clément 13 au commencement de son pontificat.* Soissons Courtois et Paris Despilly, 4°.

Mérian. *Histoire naturelle de la religion, tr. de l'anglais de M. D. Hume avec un examen critique et philosophique de cet ouvrage,* Amst. Schneider, pet. 8°.

Millot (le P., S. J.). *Discours sur les préjugés contre la religion,* Lyon Buisson, 8° (63 p.).

Nouveau précis de l'Ecclésiaste sur les mêmes passages de M. de Voltaire, par C. G. P. R., Amst. van Harrevelt, 8° (19 p.).

Rémond de Saint-Sauveur. *Remerciement d'un particulier à MM. les philosophes du jour.* (V. *Grimm*, IV, 80).

Salchli, professeur à Lausanne. *Lettres sur le déisme,* Paris Guillyn, 8°. *Trév.*, mars 581.

1760

Cailleau (A. C.). *Les philosophes manqués, comédie nouvelle en un acte et en prose, à Criticomanie chez le Satyre,* 12 (25 p.).

Chaumeix. *Les philosophes aux abois ou Lettres de M. de Chaumeix à MM. les Encyclopédistes au sujet d'un libelle anonyme intitulé : Justification de plusieurs articles du Dictionnaire encyclopédique* (par *Leclerc de Montlinot;* v. 1758 au mot *Chaumeix*), Brux. et Paris Lamesle, 8°.

Coste (L.). *Le philosophe ami de tout le monde, ou conseils désintéressés aux littérateurs, par M. L. C. qui n'est point littérateur.* Sophopolis chez le Pacifique, 12 (36 p.).

Fitzjames. *Mandement et instruction pastorale de Mgr. l'évêque de Soissons portant condamnation 1. du Commentaire latin du Fr. Hardouin sur le N. T. ; 2. des 3 parties de l'Histoire du peuple de Dieu par le P. Berruyer; 3. de plusieurs libelles publiés pour la défense de la 2de partie de cette histoire.* Paris Desaint et Saillant, 4°.

Formey. *L'Anti-sans soucy ou la folie des nouveaux philosophes naturalistes, déistes et autres impies dépeinte au naturel,* 8° ; *augm.* 1761, Bouillon Limier, 2 v. 16.

Gerdil (le R. P., barnabite). *Recueil de dissertations sur quelques principes de philosophie et de religion,* Paris Chaubert, 12, *Trév.*, mai 1761, p. 1206. (Réaction contre le monisme).

[Haller (baron de). *Discours sur l'irréligion, tr. de l'allemand par Seigneux de Correvon,* Lausanne, pet. 8°].

Le Chapelain (le P., S. J.). *Discours sur quelques sujets de piété et de religion.* Malines et Paris Humblot, 12. (V. surtout S. sur l'incrédulité, 2e part., p. 181). V. 1767.

Le matérialisme confondu en vers et en prose, par odes et par pensées philosophiques. Paris Jorry, 12.

Lignac (de). *Le témoignage du sens intime et de l'expérience opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes,* Auxerre Fournier, 3 v. 12.

Palissot. *Les Philosophes, comédie en 3 actes en vers,* Avignon Chambeau, 8°.

Hugary de Lamarche-Courmont. *Réponse aux différents écrits publiés contre la comédie des Philosophes,* s. l. 12 (76 p.).

Le Prévôt d'Exmes. *Réflexions sur le système des nouveaux philosophes,* Francfort, 12 ; *rééd.* 1761 (86 p.).

Richebourg (de). *Recherche de la religion.* Paris Lottin, 12 ; *rééd.* 1762 (Apologie prétentieuse et nulle).

Sermons pour opposer à l'incrédulité, dédiés à M. de Voltaire, tr. de l'allemand, Brux., 12].

STANISLAS LECKZINSCKI. *L'incrédulité combattue par le simple bon sens, Essay philosophique par un roy* (an.), s. l. n. d., Nancy, 8°. (Attribué par Sommervogel et Hurter au P. DE MENOUX S. J., qui a édité les œuvres philosophiques de Stanislas).

TRICALET (abbé Pierre Joseph). *Précis historique de la vie de J.-C., de sa doctrine, de ses miracles et de l'établissement de son Eglise, accompagné de réflexions et de pensées choisies sur la religion et sur l'incrédulité.* Paris Lottin, 12 ; *rééd.* 1777.

WALPURGIS (Marie Antoinette Walpurgis de Bavière, princesse de Pologne) (Quérard). *La Laïs philosophe ou Mémoires de Mme D*** et ses Discours à M. de Voltaire sur son impiété, sa mauvaise conduite et sa folie,* Bouillon Limier, pet. 8° ; *rééd.* 1761 avec une « *Suite de la Laïs philosophe ou Sentiments de repentir de Mme D***, imitation du roi prophète pénitent* », *id.*

1761

BÈZE (abbé de), chanoine de Ste Opportune. *L'erreur confondue, poème en 6 chants,* Avignon (Paris), 12. (*Grimm*, V, 51).

LULLIN (Amédée), pasteur et professeur à Genève. *Sermons...* Genève, 2 v. 8° ; *rééd. ib.* Philibert et Chirol 1770. (S. 1 : l'Eucharistie considérée comme une preuve de la vérité de l'évangile).

TÉLEKY DE SZEK (Joseph), comte du St Empire romain. *Essai sur la faiblesse des esprits forts* (an.), Amst. Rey, 12.

Les idées sur la loi naturelle, ou Réflexions sur le livre de l'Esprit, par M. l'abbé..., Amst., 12. (V. KEIM, « Helvétius », p. 418).

1762

ANDRÉ (abbé) *Réfutation du nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau intitulé Emile ou de l'éducation,* Paris Desaint, 8°. — 2e *partie* en collaboration avec *Dom* DÉFORIS : *La divinité de la rel. chrét. vengée des sophismes de J.-J. Rousseau, ib.* 1763, 8°. V. *J. hist.*, déc. 1763.

Arrêt de la cour de Parlement qui condamne un imprimé ayant pour titre Emile... à être lacéré et brûlé par l'Exécuteur de la Haute Justice. Extrait des registres du Parlement du 9 juin 1762, Paris, 4°.

ABBÉ C***. *Anti Emile ou précis simple d'une éducation solide,* Lyon Delaroche, 12 (46 p.). Déclamatoire et vide ; seul le chrétien est pieux, juste, patriote.

BEAUMONT (de). *Mandement de Mgr. l'archevêque de Paris portant condamnation d'un livre qui a pour titre « Emile »,* Paris Simon, 4° (20 p.). Attribué à Jacob Nicolas *Moreau.*

COMPARET (J. A.). *Lettre à M. J.-J. Rousseau sur son livre intitulé Emile,* Genève Gosse, 12 (32 p.). Contre le Vicaire savoyard.

DELAMARE (le P. Jean François, S. J.). *La foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison et l'incrédulité convaincue d'être en contradiction avec la raison dans ses raisonnements contre la révélation,* Paris Brocas et Humblot, 12 ; *rééd.* 1766, 69, 73 *ib.* ; 1817 et *Migne*, t. XI, 851. *An lit.* 1762, t. I, 193 ; — *Trév.* 1762, mars 717, avr. 1119.

DELUC (Jacques François). *Observations sur les savants incrédules et quelques-uns de leurs écrits,* Genève, 8° ; *rééd.* 1766.

Examen du nouvel ouvrage du P. Berruyer intitulé « Réflexions sur la foi adressées à M. l'archevêque de Paris », s. l. 12.

GOURLIN. *Catéchisme et symbole résultant de la doctrine des PP. Hardouin et Berruyer,* Avignon, 2 v. 12 (an.).

GRIFFET (le P. Henri, S. J.). *Lettre à M. D*** sur le livre intitulé Emile* (an.), Amst. et Paris Grangé, 8° (84 p.).

Jugement doctrinal de la Faculté de théologie de Paris sur un livre qui a

pour titre : Histoire du peuple de Dieu... 2de partie, s. l., 3 v. 12 (rédigé par l'abbé Louis Legrand).

LEBRUN (abbé), précepteur des pages de la Reine. *Explication physico-théologique du Déluge et de ses suites*, J. eccl., nov., p. 178 et déc. 256.

LEGRAND (abbé Louis). *Censure de la Faculté de théologie de Paris contre le livre qui a pour titre : Emile ou de l'éducation*, Paris Le Prieur, 8° et 4° ; *rééd.* 1775, lat. et fr. (*J. hist.* 1775, déc. 802) ; 76.

MALVIN DE MONTAZET. *Mandement et instruction pastorale de Mgr. l'archevêque de Lyon sur l'Histoire du peuple de Dieu* (par Berruyer), 12.

MARIN (le P. Michel Ange), minime. *Le baron Van Hesden ou la République des incrédules*, Toulouse Birosse, 5 v. 12 (Dialogues prolixes, illisibles).

NONNOTTE. *Les erreurs de Voltaire*, Avignon Fez, 2 v. 12 ; *rééd.* Liège Collette 1766 ; Lyon Jacquenod 1767 ; *augm.* Lyon Requilliat et Paris Costard 1770 ; Lyon *ib.* 1774 ; 77 ; 3 *éd.* au XIXe siècle. (*An lit.* 1762, t. 6, p. 217 et 1770, t. 6, p. 145 ; *J. de Feller*, mai 1774, p. 327 ; oct. 1780, p. 255). V. tome 3e 1779.

PINTO (Isaac), juif portugais. *Apologie pour la nation juive ou Réflexions critiques sur le 1er chap. du t. VII des Œuvres de M. de Voltaire au sujet des Juifs, par l'auteur de l' « Essai sur le luxe »*. Amst. 12. (Inséré dans Guénée : « *Lettres de quelques juifs* », 1769).

PLUQUET (abbé). *Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain par rapport à la rel. chrét., ou Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes, précédé d'un discours dans lequel on recherche quelle a été la religion primitive des hommes...* Paris Nyon, Barrois, Didot le jeune, 2 v. 12 ; *rééd.* 1766, 76.

1763

BEAUMONT (de). *Instruction pastorale sur les atteintes données à l'autorité de l'église*. Paris, 12.

BONHOMME (le P.). *L'Anti-Uranie ou le déisme comparé au christianisme. Epîtres à M. de Voltaire*, Avignon et Paris Valleyre et Cailleau, 8°. (V. *Courtalon-Delaistre*, 1765).

BORDE (Ch.). *Profession de foi philosophique*, Amst. Rey et Lyon Périsse, 12 (35 p.). Contre Rousseau. Faussement attribué par Grimm à Montazet. (*Corresp.* V, 392).

CARACCIOLI. *Le langage de la raison* (an.), Paris Nyon, 12 ; *rééd.* Liège Bassompierre 1764.

— *Le langage de la religion, par l'auteur du Langage de la raison*, Paris Nyon et Liège Bassompierre, 12.

FORMEY. *Anti-Emile*, Berlin Pauli, 8°.

GERDIL. *Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation contre les principes de M. Rousseau par le P. G. B.*, Turin Reycends et Guibert, 8° ; *rééd.* sous titre d'*Anti-Emile*, *ib.* et 1765.

LEFRANC DE POMPIGNAN. *Instruction pastorale de Mgr. l'évêque du Puy sur la prétendue philosophie des incrédules modernes*, Le Puy, 4°. (*Trév.*, août, oct. et nov. ; et 1764, p. 1147) ; *rééd. ib.* Clet et Paris Chaubert 1764, 2 pet. 12.

MARIN (L. Cl. Fr.). *Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage* (an.), Amst. 12; *rééd.* 1768 (Contre *Rousseau*).

PICHON (abbé). *Cartel aux philosophes à 4 pattes ou l'Immatéralisme opposé au matérialisme*, s. l. n. d. 4° (7 p.).

PUGET DE SAINT PIERRE. *Analyse des principes de M. J.-J. Rousseau*, La Haye, 16. (Faible et trivial).

TRICALET (abbé). *Les motifs de crédibilité, rapprochés dans une courte exposition, prouvés par le témoignage des juifs et des païens, développés par les Pères des 4 premiers siècles de l'église et par les auteurs modernes les plus célèbres qui ont écrit en faveur de la religion chrétienne*, Paris Lambert, 2 v. 12. Ouvr. posthume.

VERNES (Jacob). *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, Genève et Amst. Néaulme, 12 ; *rééd.* 1764. V. *Trév.* 1765, avr., p. 963.

— *Dialogues sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, 8°.

— *Réponse à quelques lettres de J.-J. Rousseau*, 8°. V. 1765 : *Recueil d'opuscules.*

WARTEL (D.), moine de Cysoing. *L'athéisme dévoilé dans un nouveau discours sur l'étude de l'histoire naturelle*, 8°.

YVON (abbé). *Lettres à M. Rousseau pour servir de réponse à sa lettre contre le mandement de M. l'archevêque de Paris*, Amst. Rey, 8°. (Ne contient qu'une lettre sur 15 annoncées ; une autre édition : Londres (Paris), 8° *id.*, en contient deux). *Trév.*, sept. 2260 ; — *Grimm*, V, 392.

— *Discours sur l'histoire de l'Eglise*, Paris, 3 v. 12 ; *rééd.* Liège Plomteux 1779, 2 v. 8° : « *Histoire philosophique de la religion* » (an.).

1764

BELLET (abbé). *Les droits de la religion chrétienne et catholique sur le cœur de l'homme* (an.), Montauban Fontanel et Toulouse Birosse, 2 v. 12 (Très faible).

BITAUBÉ, pasteur à Berlin. *Examen de la Confession de foi du vicaire savoyard contenue dans l'Emile*, Berlin Pauli, 8°.

BULLET. *Histoire de l'établissement du christianisme tirée des seuls auteurs juifs et payens, où l'on trouve une preuve solide de la vérité de cette religion.* Besançon et Paris Panckoucke, pet. 4° ; *rééd.* Paris Méquignon 1814, 8° et partiellement 1817, 25. Traduit en anglais et en allemand.

DÉFORIS. *Préservatif pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules... suivi d'une Réponse à la lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont*, Paris Desaint, 12 (an.). Ouvrage très goûté, rapidement vendu. V. *Hist. lit. St Maur*, p. 764 ; — *Trév.*, sept. 688.

DIDIER (le P.), récollet. *Analyse de la lettre de J.-J. Rousseau à M. l'archevêque de Paris*, Avignon, 12.

FIDEL (le P.), de Pau. *Le chrétien par le sentiment*, Paris Gogué, 3 v. 12. *Trév.*, juil. 1767, p. 155.

FORMEY. *Emile chrétien consacré à l'utilité publique*, Berlin (Amst.) Néaulme, 2 v. 8° ; *rééd.* 1767.

— *Défense de la religion et de la législation, tirée de l'Emile chrétien.* (Autre titre : *Profession de foi du Vicaire savoyard et Tableau abrégé du Contrat social*), Berlin, 8°.

FRANÇOIS (abbé Laurent). *Examen du Catéchisme de l'honnête homme, ou dialogue entre un caloyer et un homme de bien* (an.), Brux. et Paris Babuty, 12. *Trév.*, nov. 1311 et 1765 janv. 209.

LE COUSTURIER (Nicolas Jérôme), chanoine de St-Quentin. *Discours prononcés en différentes solennités de piété*, Paris Brocas et Humblot, 8° ; *rééd. ib.* Moutard 1773 et 78 (1 Discours sur la révélation). *J. lit.*, août 1775, p. 241.

LIGNAC (de). *La présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux prouvée possible par les principes de la saine philosophie*, ouvr. posth. pp. *Brisson*, Paris Rozet, 12 (Distingue le « corps primitif » et le « corps accidentel »).

LINGUET. *Le fanatisme des philosophes* (an.), Lond. et Abbeville de Vérité, 8° (43 p.). Ouvrage fanatique. Un seul passage excellent, sur l'hypocrisie des philosophes. *An. lit.* 1764, t. 7, p. 166.

Cte DE LOVESON. *Emile chrétien, ou de l'éducation*, Paris, 2 v. 12.

MONTILLET (J. F. de), archevêque d'Auch. *Lettre pastorale au clergé de son diocèse*, 12 (Passait pour inspirée par le jésuite Patouillet).

ROUSTAN (Ant. Jacques). *Offrande aux autels et à la patrie, contenant : Défense du christianisme ou réfutation du ch. 8 du Contrat social*, etc... Amst. Rey, 8°.

SAAS (abbé). *Lettres sur l'Encyclopédie pour servir de Supplément aux 7 volumes de ce dictionnaire*, Amst. (Rouen), 8°. (Corrige des erreurs, dénonce la mauvaise foi et l'intention anti-religieuse).

1765

ALÈGRE (le P. d'), de la Doctrine chrétienne. *Sermons nouveaux sur les vérités les plus intéressantes de la religion,* Avignon Chambeau 1765-68, 3 v. 12.

BAUCLAIR (de), citoyen du monde. *Anti-Contrat social,* La Haye Staatman, 12.

BERGEON (Jacob), pasteur à Neuchâtel. *Remarques d'un ministre de l'évangile sur la 3e des Lettres écrites de la Montagne,* s. l., 8°.

BERGIER (abbé). *Le déisme réfuté par lui-même, ou examen des principes d'incrédulité répandus dans les divers ouvrages de M. Rousseau, en forme de lettres,* Paris Humblot, 12 ; *2e et 3e éd.* 1766 ; *4e* 68 et 70 ; *5e* 71, 74; *6e* 1822. *Trév.,* juil. 340.

BILLIARD DE LOVIÈRE. *Démonstration de la foi catholique ou réfutation de la sceptique profession de foi du prétendu Vicaire savoyard, par un curé flamand,* Courtrai de Langhe, 2 v. 12 (an.).

[CAMPBELL (Jean). *Dissertation sur les miracles, tr. de l'anglais par Jean de Castillon,* Utrecht Pruyt, 12 ; *rééd. ib.* 1767. (Contre l'Essai sur les miracles de Hume). V. 1767].

CARACCIOLI. *Le cri de la vérité contre la séduction du siècle, par l'auteur de la Conversation avec soi-même,* Paris Nyon, 8°.

CLAPARÈDE, pasteur et prof. en théologie à Genève. *Considérations sur les miracles de l'évangile pour servir de réponse aux difficultés de M. J.-J. Rousseau dans sa 3e Lettre écrite de la Montagne,* Genève Philibert, 8°.

COURTALON-DELAISTRE. *Epître au R. P. B.(onhomme) sur l'Anti-Uranie,* (an.), Troyes Lefebvre, 8° (9 p.). Renouvellement du monde par le christianisme.

DESBICY (abbé). *Lettres d'un honnête homme qui étudie sa religion pour pouvoir servir de réponse à la 3e des Lettres écrites de la Montagne.* Bordeaux, 12 (1re lettre).

DU BOS (A.). *Remarques sur un livre intitulé: Dictionnaire philosophique portatif, par un membre de l'illustre Société d'Angleterre pour l'avancement et la propagation de la doctrine chrétienne,* Lausanne Heubach, 8° (an.).

FABRY DE MONCAULT, comte d'Autrey. *Le pyrrhonien raisonnable ou méthode nouvelle proposée aux incrédules par M. l'abbé de ***,* La Haye Néaulme, 8°. *Trév.,* juil. 328.

FIDEL (le P.). *Le philosophe dithyrambique* (an.). Paris de Lormel, 12. (Montre le vice des écrivains impies, le vice des lecteurs. Œuvre délirante).

FRANÇOIS (abbé). *Réponse aux difficultés proposées contre la rel. chrét. par J.-J. Rousseau dans l'Emile et le Contrat social,* Paris Babuty, 12, *Trév.,* avr. 966.

FUMEL (de). *Instruction pastorale de Mgr. l'évêque de Lodève sur les sources de l'incrédulité du siècle,* Paris, 12. (Contre Rousseau et les jansénistes complices des philosophes).

GUÉNÉE (abbé). *Lettre du rabbin Aaron Mathataï à Guill. Vadé et Lettre du lévite Joseph ben Jonathan à G. Vadé,* Amst. (Paris), 8° ; *rééd.* dans « *Lettres de quelques juifs* », 1769 (Critique d'une note de Voltaire sur le veau d'or).

JOLY DE FLEURY. *Réquisitoire au sujet de 2 libelles : le Dictionnaire philosophique portatif et les Lettres écrites de la Montagne.*

Neuf pièces d'éloquence et de critique contre les incrédules (1765-71), 12.

PAPILLON DU RIVET (le P., S. J.). *Sermons,* Tournay, 4 v. 8° ; *rééd.* 1768. *Migne,* t. 59.

PINOT D'HAUTECOUR (J. L.). *Discours sur divers sujets de religion avec des réflexions sur les objections contre la religion,* Nantes, 12.

PORTALIS. *Observations sur un ouvrage intitulé « Emile »,* Avignon Chambeau, 12 (45 p.). Introuvable ; analysé par *Sainte-Beuve,* Causeries du lundi, Paris Garnier 1865, t. 5, p. 445.

Recueil d'opuscules concernant les ouvrages et les sentiments de M. J.-J. Rousseau sur la religion et l'éducation, La Haye Staatman, 12 (Lettres sur le christianisme, de *Vernes,* Lettres du même à *Rousseau* avec les réponses, touchant le « Sentiment des citoyens », Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage, Pièces concernant l'excommunication projetée contre Rousseau par le consistoire de Motiers, Lettre de M. C. de R... à l'auteur du Catéchisme

de l'honnête homme, Lettres d'un allemand à l'auteur de l'Espion chinois).

SIGORGNE (abbé). *Lettres écrites de la plaine en réponse à celles de la Montagne, ou Défense des miracles contre le philosophe de Neufchâtel* (an.), Amst., 16.

— *Le philosophe chrétien ou Lettres à un jeune homme entrant dans le monde sur la vérité et la nécessité de la religion* (an.), Lyon Bessiat et Paris Desaint, 12 ; *rééd. augm.* 1776 Mâcon, 8°. *Trév.*, juil. 331, sept. 740.

TORNÉ (abbé). *Sermons prêchés devant le roi pendant le carême de 1764*, Paris Saillant, 3 v. 12. (V. t. III, Sermons sur l'incrédulité). Migne, t. 64.

VERNES. *Examen de ce qui concerne le christianisme, la réformation évangélique et les ministres de Genève dans les 2 premières Lettres de M. J.-J. Rousseau écrites de la Montagne*, Genève Philibert, 8°.

1766

ALLETZ (P. A.). *Argumenta quibus innititur christiana religio : hoc est loca ex Scripturis sacris petita, quæ hanc solam veram esse religionem demonstrant.* Paris Desventes de la Doué, 12.

BESSET DE LA CHAPELLE. *L'incrédule convaincu ou fondements de la rel. chrét. en 3 dialogues entre un gentilhomme et son tuteur*, Paris Despilly, 12, tr. de l'anglais.

CARACCIOLI. *La religion de l'honnête homme*, Paris Nyon, 12. (On ne peut être honnête sans religion) ; *rééd.* 1768, 71.

COGER. *Examen d'un discours de M. Thomas qui a pour titre : Eloge de Louis, dauphin de France*, Paris de Hansy, 8° (63 p.). Thomas n'avait pas mis la religion parmi les principales qualités du prince.

FABRY DE MONCAULT. *L'antiquité justifiée, ou réfutation d'un livre qui a pour titre : l'Antiquité dévoilée par ses usages* (de Boulanger-Holbach), Amst. et Paris Vallat la Chapelle, 8° (an.). (Mentionné par erreur en 1776 par Pérennès, Barbier, Lanson). V. *Trév.*, mars 1767, p. 569.

FÉRAUD (le P. J. Fr., S. J.). *Discours sur la philosophie et singulièrement sur cette question : pourquoi les incrédules passent-ils pour philosophes ?*

GIRARDIN (J. B.). *L'incrédule désabusé par la considération de l'Univers, contre les spinosistes et les épicuriens*, Epinal, 2 v. 12. (Suite des « Réflexions physiques », 1758).

GRIFFET (le P., S. J.). *Sermons*, Liège, 4 v. 8° ; *rééd. ib.* 1773, 4 v. 12 ; Rouen 1776, 4 v. 12. *Migne*, t. 56.

MALEVILLE (abbé Guillaume de). *Histoire critique de l'éclectisme ou des nouveaux platoniciens* (an.), Paris Saillant, 2 v. 12. V. *An. lit.* 1766, t. VII. (Redresse quelques erreurs malignes des Encyclopédistes, dans l'art. Eclectisme, etc...).

MONTMORIN (de), évêque duc de Langres. *Instruction pastorale sur la religion* (2 mai 1766), Paris Humblot, 4° (*Trév.*, août 374).

La réalité et l'éternité des peines de l'enfer démontrée par des raisons philosophiques contre l'irréligion et la superstition, Amst., 8°.

RULLÉ, curé de St-Pierre de Caen. *La religion chrétienne prouvée par un seul fait ou dissertation où l'on démontre que des catholiques à qui Huneric roi des Vandales fit couper la langue parlèrent miraculeusement le reste de leur vie ; et où l'on déduit les conséquences de ce miracle contre les Ariens, les Sociniens et les Déistes, et en particulier contre l'auteur d'Emile, en répondant à leurs principales difficultés*, Paris Barbou, 12.

VALOIS (le P.). *Avis sur l'incrédulité moderne*, Paris, 8° ; *rééd.* 1767, *id. : Avis charitable à ceux qui ont le malheur de vivre dans l'incrédulité.*

1767

BERGIER. *La certitude des preuves du christianisme ou réfutation de l'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne* (par Lévesque de Burigny), Paris Humblot, 12 ; *rééd.* 1768, 70 *ib.*, 71 et 73 avec « *Réponse aux Conseils*

raisonnables (de Voltaire) *pour servir de Supplément à la Certitude...* » *ib.*, 12. *Migne*, t. 11. — V. 1769.

[Campbell. *Dissertation sur les miracles dans laquelle on réfute les principes de David Hume dans son Essai sur les miracles, tr. de l'anglais par M. E.* (*Eidous*), Amst. et Paris Merlin, 12]. V. une autre traduction 1765.

Censure de la Faculté de théologie de Paris contre le livre qui a pour titre Bélisaire, Paris Simon, 12 ; *rééd.* 1768.

Champion de Pontalier (le P. François, S. J.). *Variétés d'un philosophe provincial par M. Ch... le jeune*, Brux. Vasse et Paris de Hansy, 12. (Recueil d'études ; 3e de la Religion, 6e de la Philosophie moderne).

Chaudon (Dom Louis Mayeul, dit), bénédictin. *Dictionnaire anti-philosophique pour servir de commentaire et de correctif au Dictionnaire philosophique et aux autres livres qui ont paru de nos jours contre le christianisme, ouvrage dans lequel on donne en abrégé les preuves de la religion et la réponse aux objections de ses adversaires, avec la notice des principaux auteurs qui l'ont attaquée et l'apologie des grands hommes qui l'ont défendue*, Avignon Girard et Seguin, 8° ; *rééd.* 1769 ; 71, 2 v. 8° ; 74 *id.* ; 75, 4e *éd.* entièrement refondue sur les mémoires de divers théologiens, sous le titre de « *Anti dictionnaire philosophique* », Paris Saillant et Nyon, Avignon Aubanel et Niel, 2 v. 8° ; 80, Paris Bastien, *id.* ; 85.

(Ne pas confondre avec Nonnotte, Dictionnaire philosophique de la religion, 1772).

Coger (abbé). *Examen du Bélisaire de M. Marmontel*, Paris de Hansy, 8°. *Trév.*, mai 322.

Clémence (abbé Jos. Guill.). *Défense des livres de l'A. T. contre l'écrit intitulé : La Philosophie de l'histoire*, Amst. la Compagnie, 8° ; *rééd.* Paris Pillot 1768.

Expérience physique sur la manière dont notre globe a pu être inondé ; Trév., mars, art. 17, p. 436. V. *J. eccl.*, nov. et déc. 1762 (La Terre s'est mise à tourner plus vite, et l'eau est montée à la surface).

François (abbé). *Examen des faits qui servent de fondement à la rel. chrét., précédé d'un court traité contre les athées, les matérialistes, les fatalistes*, Paris, 3 v. 12. *Trév.*, juin 549 ; — *Voltaire* : Dict. phil., art. *Prophéties*.

[Giorgi. *Controverse sur la rel. chrét. et celle des mahométans entre 3 docteurs musulmans et un religieux de la nation maronite, tr. de l'arabe par M. Le Grand, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales*, Paris Lacombe, 12]. *Trév.*, juin 456. (Donné comme la traduction d'un ms arabe datant d'environ 500 ans. Repousse l'accusation d'idolâtrie, montre la supériorité de la morale chrétienne).

Larcher (P. H.). *Supplément à la Philosophie de l'histoire de feu M. l'abbé Bazin, nécessaire à ceux qui veulent lire cet ouvrage avec fruit.* Amst. Changuion, 8° (an.) ; *rééd.* 1769 Paris. *Trév.* nov. 240 ; — *An. lit.* 1769, t. III, 145.

Le Chapelain (le P., S. J.). *Sermons*, Paris Lemercier, 6 v. 12 ; *rééd.* 1768, 1772 ; tr. en allemand, *id.* ; 78, *Migne*, t. 59. (V. notamment S. sur l'Immortalité, l'Importance de l'éducation chrétienne, l'Incrédulité des esprits forts du siècle). *An. lit.* 1770, t. IV, 97.

Lettre à M. Marmontel par un déiste converti, à l'occasion de son livre intitulé : Bélisaire, dans laquelle on fait une critique du 15e chapitre de ce fameux roman, s. l., 12 (77 p.).

Lettres à l'auteur du Traité des miracles, En France, 12. (Contre le « Traité des miracles » de *La Boissière*, Paris Despilly 1763, 12, qui affaiblissait la preuve par les prodiges).

Luzac (Elie). *Seconde lettre d'un anonyme à J.-J. Rousseau*, Paris Desaint, 8°. (Sur l'Emile ; la 1re critique le Contrat).

Nonnotte. *Réponses aux éclaircissements historiques et aux additions.* (Ajouté à l'édition de 1767 des « *Erreurs de Voltaire* » et aux éditions postérieures).

Soanen (Jean), évêque de Senez. *Sermons*, 2 v. 12 ; *rééd.* 1769 et 71.

Trévoux (Mémoires de). *Article sur la possibilité du Déluge*, mars 1767.

Viret (le P. Louis), cordelier. *Réponse à la Philosophie de l'histoire. Lettres à M. le marquis de C***.* Lyon Duplain, 12.

1768

AUBERT (François). *Réfutation de Bélisaire et de ses oracles MM. J.-J. Rousseau, de Voltaire*, etc... Basle et Paris Boudet, 12.

BULLET (J. Bapt.). *L'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris Valade, 8° ; *rééd.* 1773. *J. sav.* 1769, p. 749.

EULER. *Lettres à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie*, St-Pétersbourg 1768-72, 3 v. 8° ; *rééd.* Berne, Soc. typogr. 1775 et 78 ; Paris Royez 1787-89, p. *Condorcet* et *de la Croix*, expurgée des passages les plus chrétiens ; Cournot 1842, 2 v. 8° ; Saisset, Paris Charpentier 1843, 8° et 1859.

FABRY DE MONCAULT. *Les Quakers à leur frère V. (Voltaire). Lettres plus philosophiques que... sur sa religion et ses livres.* Lond. et Paris Vallat la Chapelle, 8°. (*J. Verd.*, mai 1769, p. 350 ; — *J. sav.* 1769, p. 48, 149). *Rééd.* 1777.

[FORBES DE CULLODEN (Duncan). *Réflexions sur les causes de l'incrédulité par rapport à la religion, tr. de l'anglais par M. E. (Eidous), avec une « Dissertation dans laquelle on prouve l'importance dont il est pour la société d'admettre la doctrine des peines et des récompenses éternelles ».* Paris Pillot, 12]. V. une autre édition 1769.

GAUCHAT. *Accord du christianisme et de la raison*, Paris Hérissant, 4 v. 12.

LEGGE (de). *Pièces relatives à l'examen de Bélisaire, contenant 1° Réponse à l'apologie de M. Marmontel ; 2° Lettre de Voltaire à M*** et les réponses de M*** ; 3° Critique théologique du ch. XV de Bélisaire par M. de Legge*, Paris, 12. *An. lit.* 1769, t. III, p. 47.

[LELAND (Jean), ministre à Dublin. *Nouvelle démonstration évangélique où l'on prouve l'utilité et la nécessité de la rel. chrétienne... tr. de l'anglais et considérablement augmenté de notes et remarques*, Liège Plomteux, 4 v. 12] ; *rééd.* Paris Desaint 1769. *J. Verd.* 1769, t. CV, 283 ; — *Trév.*, nov. 1769, p. 371. (Original en 1764). *Migne*, t. 7.

Lettre à l'auteur de l'Examen philosophique de la règle de St-Benoît, ou l'examen religieux de l'Examen philosophique. En France, 8°.

La république des philosophes, Genève, 12.

ROUSTAN. *Lettres sur l'état présent du christianisme et la conduite des incrédules*, Lond., pet. 12. (Utilité du christianisme. Mauvaise foi des philosophes).

SAURIN. *Principes de la religion et de la morale extraits des ouvrages de Jacques Saurin* (par l'abbé *Pichon*), Paris Vente, 2 v. 12. (Le 1er vol. renferme les articles apologétiques, le second ceux de morale).

Seixième chapitre de Bélisaire, Constantinople et Paris Vallat la Chapelle, 12 (56 p.). Combat la tolérance.

VASSE. *Le danger de la lecture des livres contre la religion par rapport à la société.*

1769

[ABBÉ D'A... *Traité contre l'incrédulité, contenant les discours et pensées recueillis des divers écrits de St Augustin les plus propres à prémunir les fidèles contre l'incrédulité de nos jours*, Paris Crapart et Gaugnery, 2 v. 12].

BERGIER. *Apologie de la religion chrétienne contre l'auteur du Christianisme dévoilé et contre quelques autres critiques*, Paris Humblot, 2 v. 12 ; *rééd.* 1770, 71, 76. *Trév.*, juil. 189.

— *Œuvres*, Paris Humblot, 7 v. 16.

— *Réponse aux Conseils raisonnables (de Voltaire) pour servir de supplément à la « Certitude des preuves du christianisme »*, Paris Humblot, 12 ; *rééd.* 1771. *Migne*, t. 8, p. 197. *Trév.*, juillet 188. — V. 1767.

BONNET (Charles). *La Palingénésie philosophique ou idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants ; ouvrage qui contient le précis des recherches sur le christianisme*, Genève Philibert, 2 v. 8°. Ce précis fut réédité sous le titre de « *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme* », Genève *ib.*, 8°, 1770 et 76.

CARACCIOLI. *Les derniers adieux de la maréchale de *** à ses enfants, par l'auteur de la Conversation avec soi-même*, Paris Bailly, 12. (Religion seule source sûre de vertu et de bonheur. 18e soirée).

CHAUDON. *Les grands hommes vengés ou examen des jugements portés par M. de V. (Voltaire) et par quelques autres philosophes sur plusieurs hommes célèbres, par M. des Sablons,* Amst. et Lyon Barret, 2 v. 8°.

DESCHAMPS (Dom). *Lettres sur l'esprit du siècle* (an.), Lond. Young, 8°.

FORBES. *Ouvrages de feu M. Forbes, lord président des assises d'Edimbourg, contenant des pensées sur la religion naturelle et révélée, une lettre à un évêque, des réflexions sur l'incrédulité, tr. de l'anglais par le P. Houbigant,* Lyon Berthoud, 8°]. « *Réflexions* », rééd. seules 1775.

GAUTHIER (le P. Louis François Chalon), capucin. *L'Homme, discours contre les beaux esprits du siècle, prononcé à Lyon le 17 juil. 1768,* Lyon de Laroche et Paris Méquignon, 12 (38 p.). *An. lit.* 1769, t. I, 166.

GUÉNÉE (abbé). *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire, avec un petit commentaire extrait d'un plus grand,* Paris Moutard, 8° ; *rééd.* 1771, 72 ; 76, 3 v. 12 ; *augm.* 81. *Trév.,* août 1769, p. 366; fév. 1772, p. 371 ; avr., p. 5. — *J. eccl.,* mai 1769, p. 99. — *An. lit.* 1769, t. III, 26. — *Cor. lit.,* t. II, 231.

GUIDI (abbé). *Entretiens sur la religion entre un jeune incrédule et un catholique, à l'occasion d'un miracle opéré par le Saint Sacrement sur un paralytique, à la procession de la paroisse de St Côme, le jour de la Fête Dieu, 25 mai 1769,* En France, 12 (an.).

— *Entretiens philosophiques sur la religion,* Paris Moutard 1771 et 72, 2 v. 12. (Suite des précédents. Sur la Providence). *Trév.,* oct. 1771, p. 159 ; oct. 1772, p. 132.

HAYER (le P. Hubert). *L'existence de Dieu,* Paris Desprez, 12. *J. Verd.,* août 126 ; — *An. lit.* 1769, t. IV, 323.

JACQUIN (abbé Armand Pierre). *Sermons pour l'Avent et le Carême,* Paris Desaint, 2 v. 12. *J. eccl.,* mai 177 (Attaque les philosophes, *passim* et notamment dans S. sur le Scandale).

JAMIN (Dom Nicolas), bénédictin de St Maur. *Pensées théologiques relatives aux erreurs du temps* (an.), Paris Humblot, 12. *Rééd.* Brux. 1772, 73, 74, 76, 78, 88 ; Riom 98. *J. Verd.* 1769, t. CV, p. 534. L'*Histoire de St Maur* (p. 797) dit que le privilège fut révoqué et les exemplaires supprimés par arrêt du Conseil d'état (4 fév. 1769), à cause des tendances anti-jansénistes de l'ouvrage.

*Lettre de M. l'abbé B*** à l'auteur de l'Année littéraire; au sujet du Mandement de M. l'archevêque de Paris qui condamne le roman de Bélisaire.* Année littéraire 1769, t. I, 193. (Approuve le mandement).

MALEVILLE (abbé Guillaume de). *Examen approfondi des difficultés de M. Rousseau de Genève contre le christianisme catholique* (an.), Paris, 12.

PELVERT (abbé Bon François Rivière, dit). *Lettres d'un théologien sur la distinction de Religion naturelle et de Religion révélée et sur les opinions théologiques,* s. n. n. l. 12 (2 lettres). 3e lettre 1770, en tout : 2 v. 12. La partie sur les opinions théologiques a été refondue et augmentée en 1776 : « *Lettres... où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules* ». (6 lettres).

POSTEL (le P. Henri, S. J.). *L'incrédule conduit à la religion catholique par la voie de la démonstration,* Tournay Serre, 12. (Raisonnements en forme contre les athées). 2e partie contre les hérétiques en 1772 : *La vérité de la rel. cath. démontrée contre toutes les sectes, ib.* 12.

Réfutation d'un libelle impie intitulé : « l'Evangile du jour », précédé de la défense du Canon des livres saints contre les philosophes modernes et autres ennemis de la religion révélée. Liège Dessain, 8°. (Sans valeur).

REYNAUD (abbé Marc Antoine). *Lettres aux auteurs du Militaire philosophe et du Système de la nature,* 12 (66 p.) ; *rééd.* 1792.

ROUSSEL (abbé Claude). *La loi naturelle,* Paris Humblot, 12. *J. eccl.* août 184 ; — *An. lit.* 1769, t. IV, 335. (Elle est antérieure à la loi divine écrite et d'accord avec elle).

SAURIN. *Extrait de la morale de Saurin ou extraits analysés de sermons de M. Saurin,* 2 v. 12 (par *Gauchat*) ; *rééd.* Paris Hérissant, 1776.

VERNET. *Reflexions sur la religion, les mœurs et le culte,* Genève, 8°.

1770

ALLAMAND, professeur à Lausanne. *L'Anti Bernier ou nouveau Dictionnaire de théologie, par l'auteur des P... A...* (Pensées antiphilosophiques), s. l., 2 v. 8°. (Contre la « Théologie portative de l'abbé Bernier » (*d'Holbach*).

ANSART (André Joseph). *Expositio in Canticum canticorum Salomonis*, 12. (Contre *Voltaire*).

Avertissement du clergé de France assemblé à Paris par permission du roi aux fidèles du royaume sur les dangers de l'incrédulité, Paris Desprez, 8° et 4° (96 p.) ; *rééd.* 1771. *An. lit.* 1770, t. IV, 171.

BROGLIE (Joseph Amédée de). *Mandement de Mgr. l'évêque d'Angoulême sur l'avertissement de la dernière assemblée du Clergé contre l'incrédulité*, Poitiers Faulcon, 12.

BURY (Richard de). *Lettre sur les ouvrages philosophiques condamnés par l'arrêt du Parlement du 18 août 1770*, La Haye et Paris Vente, s. d., 12 (an.). Sans valeur.

CAMUSET (abbé). *Pensées antiphilosophiques*, Paris Pillot 12. *An. lit.* 1770, t. III, 295. (Contre les Pensées philosophiques de Diderot).

CLÉMENT (abbé Denis Xavier). *Sermons*, Paris Desaint, 4 v. 12 ; *Migne*, t. 54 et 55 ; *Trév.*, janv. 1771, p. 148.

CONZIÉ (Louis François Marc Hilaire de). *Instructions pastorales de Mgr. l'évêque d'Arras sur les funestes effets de l'incrédulité*, Arras Nicolas, 8°.

CRESPIN (abbé), chanoine d'Auxerre. *Discours de la Cène prononcé devant le roi*. An. lit. 1770, t. III, 62, Extraits.

DESCHAMPS (Dom). *La voix de la raison contre la raison du temps et particulièrement contre celle de l'auteur du « Système de la nature », par demandes et réponses*, Brux., 8°.

FRANÇOIS (abbé). *Observations sur la « Philosophie de l'histoire » et sur le « Dictionnaire philosophique » avec des réponses à plusieurs difficultés*, Paris, 2 v. 8°. *An. lit.*, janv. 132.

[GERDIL. *Exposition abrégée des caractères de la vraie religion, tr. de l'italien par le P. de Livoy, barnabite, sur la 2e édition* (1767), Paris Hérissant, 12]. *Trév.*, janv. 1771, p. 180.

GRIFFET (le P., S. J.). *L'insuffisance de la religion naturelle prouvée par les vérités contenues dans les livres de l'Ecriture sainte, avec des dissertations sur la version des 70, sur la Vulgate et sur les nouveaux systèmes du P. Hardouin et de M. l'abbé de Villefroy*, Liège Bassompierre, 2 v. 12. *Rééd.* 1771. *Trév.* juin, 424 ; *An. lit.* 1770, t. III, 103. (Arriéré, aucune critique).

GUIDI (abbé). *Lettres à M. le Chevalier de *** entraîné dans l'irréligion par un libelle intitulé : « Le militaire philosophe »* (de Naigeon), En France, 12 (an.).

LAULAHNIER (de), évêque d'Egée. *Essai sur la rel. chrét. et sur le système des philosophes modernes, accompagné de quelques réflexions sur les campagnes par un ancien militaire retiré*, Paris Pierres, 12 ; *rééd.* Langres Bonnin et Paris Humblot, 1773, sous titre : « *Pensées sur différents sujets* » ; *refondu*, Paris Nyon 1780 sous titre : « *Réflexions critiques et patriotiques sur différents sujets, pour servir principalement de préservatif contre les maximes de la nouvelle philosophie* ». *Trév.*, déc. 1770, p. 559.

LE PRINCE DE BEAUMONT (Mme). *Les Américaines ou la preuve de la rel. chrét par les lumières naturelles*, Lyon Bruyset Ponthus, 6 t. en 3 v. 12.

[LESLEY (Charles), évêque de Carlisle. *Ouvrages contre les déistes et les juifs avec des défenses et un traité du jugement particulier et de l'autorité en matière de foi... tr. de l'anglais par le P. Houbigant*, Paris Lottin, 8°. *Trév.*, avr. 1771, p. 124].

MATHON DE LA COUR. *Discours sur le danger de la lecture des livres contre la religion par rapport à la société*, Paris Lejay, 8°. (Couronné par l'Académie de la Conception à Rouen). *An. lit.*, 1770, t. IV, 40.

Nos philosophes déconcertés, étrennes dédiées à leurs crédules... admirateurs et dupes, La Haye, 8°.

Les nouvelles Provinciales, ou lettres d'un parisien à un ami de province sur la doctrine des philosophes modernes, Paris, 2 v. 12.

ORLÉANS DE LA MOTTE (d'). *Réflexions de Mgr. l'évêque d'Amiens sur l'Avertissement du Clergé qu'il communique au clergé séculier et régulier de son diocèse,* Amiens Caron, 12.

PAULIAN (le P., S. J.). *Dictionnaire philosopho-théologique portatif, contenant l'accord de la véritable philosophie avec la saine théologie et la réfutation des faux principes établis dans les écrits de nos philosophes modernes,* Nimes Gaude, 8° (an.) ; *rééd.* Paris Bassieu 1774. (Contre Voltaire. Très médiocre).

PINEAULT. *La nouvelle philosophie dévoilée et pleinement convaincue de lèse-majesté divine et humaine au premier chef,* En France, 12 (an.).

REINAUD (abbé Marc Antoine). *Traité de la foi des simples, dans lequel on fait une analyse de cette foi, l'on prouve qu'elle est raisonnable et l'on répond aux objections des incrédules,* s. n. n. l., 12.

RIVE (abbé J. J.). *Lettres philosophiques contre le Système de la nature,* dans le « *Portefeuille hebdomadaire de Bruxelles* ».

VIRET (le P.). *Le mauvais diner ou lettres sur le Diner du comte de Boulainvilliers,* Paris Bailly, 8°.

1771

[ADDISON. *De la religion chrétienne, tr. de l'anglais par Seigneux de Correvon,* Genève Philibert, 3 v. 8°].

BAILLY (Louis). *Tractatus de vera religione, theologiæ alumnorum usui accommodatus,* Divione Bidault, 2 v. 12 ; *rééd.* 1772, 76, 81, 84. — *Trév.,* août 378 ; mars 1773, 563. (Ce Traité, quoique didactique, renferme un manuel complet d'apologétique classique, destiné à munir les jeunes prêtres).

BEBESCOURT. *Les mystères du christianisme approfondis radicalement et reconnus physiquement vrais,* Lond. Galabin et Baker, 2 v. 8° ; *rééd.* 1775 et 85 (an.).

BERGIER. *Examen du matérialisme ou réfutation du Système de la nature,* Paris Humblot, 2 v. 12 ; *rééd.* 1772, 75, 81.

— *Réponse à la lettre insérée dans le « Recueil philosophique » au sujet du livre intitulé : la Certitude des preuves du christianisme,* Rome et Paris Humblot, 12 (68 p.). *Migne,* t. 8, p. 233.

BERNIÈRE (abbé de). *L'élève de la raison et de la foi,* Le Mans Monnoyer, 2 v. 12.

BURY. *Lettre sur les ouvrages philosophiques condamnés par l'arrêt du Parlement du 18 août 1770.* Paris Vente, 8°.

CAMUSET (abbé). *Principes contre l'incrédulité, à l'occasion du Système de la Nature,* Paris Pillot et Edme, 12. *Trév.,* mai 257.

CASTILLON (J. F. Salvemini di Castiglione). *Observations sur le livre intitulé : Système de la nature,* Berlin, 8°. *J. sav.,* mai 1773.

DIESSBACH (le P. Nic. Jos. Albert de, S. J.). *Le chrétien catholique invariablement attaché à sa religion par la considération de quelques-unes des preuves qui en établissent la certitude,* Turin Fontana, 2 v. pet. 8° ; *Migne,* t. 9. (Compilation sans valeur d'un jésuite allemand. Preuve par les miracles).

DINOUART (abbé). *L'art de se taire, principalement en matière de religion,* Paris Desprez, 12. *Trév.,* oct. 173.

FABRICY (le P. Gabriel), dominicain. *Discours préliminaire sur la révélation et sur les caractères d'authenticité et de vérité des titres primitifs qui en constatent l'existence,* Paris Desaint, 8°. (Préface de l'ouvrage : « *Des Titres primitifs de la révélation* », 1772).

FELLER (le P. François Xavier de, S. J.). *Entretien de M. de Voltaire et de M. P. Dr en Sorbonne, sur la nécessité de la religion chrétienne et catholique par rapport au salut* (an.), Liège, 8° ; *rééd.* Strasbourg Libraires associés 1772 (85 p.).

— *Observations philosophiques sur les systèmes de Newton, de Copernic, de la Pluralité des Mondes, etc..., ouvrage utile à ceux qui veulent se précautionner contre le ton de la philosophie moderne,* Liège Bassompierre, 12 ; 2e *éd.,* Paris Berton 1778 par *Flexier de Réval* (pseud.) ; 3e Liège 1788 par *de Feller* (*J. hist. de Feller,* mars 1779, p. 412 ; mai 1789, p. 19).

Féraud (le P. J. Fr., S. J.), d'après Sommervogel corrigeant les bibliographes antérieurs. — *La petite Encyclopédie ou Dictionnaire des philosophes ; ouvr. posthume d'un de ces Messieurs.* Anvers Gasbeck, 12 ; *rééd.* 1781. (Dirigé surtout contre *Helvétius*).

Hyacinthe (le P.). *La nouvelle philosophie réfutée par elle-même, ouvrage dans lequel on renverse le système des matérialistes, suivi de l'examen du livre de l'Esprit, de M. Helvétius,* Avignon, Libraires associés, 12.

Luynes (Paul d'Albert de). *Instruction pastorale de S. E. Mgr. le Cardinal de Luynes, archevêque de Sens... contre la doctrine des incrédules, et portant condamnation du livre intitulé : Système de la nature.* Sens Tarbé, et Paris Despilly, 12. *Trév.,* mai 214.

Malebranche (abbé). *Observations sur l'incrédulité des philosophes modernes, pour servir d'introduction à l'exposition de la doctrine catholique,* Sedan Jacquemart et Paris Desprez, 12 (an.). Tous les vrais philosophes ont été spiritualistes. Action de la religion sur les sentiments.

Pey (abbé). *La vérité de la rel. chrét. prouvée à un déiste,* Paris Humblot, 2 v. 12. *Trév.,* avr. 85.

Réponse aux difficultés d'un théiste ou supplément aux Lettres sur l'état présent du christianisme, Lond., 8°.

Rochefort (Dubois de). *Pensées diverses contre le système des matérialistes à l'occasion d'un écrit intitulé : Système de la nature* (an.), Paris Lambert, 12. *Trév.,* mai 248.

Sabatier de Castres (abbé Antoine). *Tableau philosophique de l'esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses ouvrages et de mémoires à l'histoire de sa vie,* Genève Crammer, 12. (Assez indirectement apologétique. Discrédite *Voltaire* par le récit de ses querelles).

Sixte de Murvaux (le P.), capucin. *Le miroir des esprits forts,* Bouillon Foissy, 2 v. 12 (an.).

Vernes. *Confidence philosophique* (an.), Lond., 8°. (*Trév.,* déc. 516. *An. lit.* IV, 194) ; *rééd.* 1772 ; 76, Genève, 2 v. 8° ; 79 *id.* ; Lond. 88.

1772

Adam (le R. P.). *Instruction du P. Gardien des capucins de G... (Gex) à un jeune frère quêteur partant pour le château de F.(erney), ouvr. tr. de l'italien.* Amst. (Avignon), 8° (99 p.).

L'Antidéisme ou portrait des incrédules propre à en donner une juste idée. Réflexions antiphilosophiques ou le bon usage de la raison pour servir de remède à l'incrédulité, Amst. et Paris Cellot, 12 (78 p.). *Trév.,* août 373 (2 opuscules sur cette idée : l'incrédulité sape les Etats).

Boudier de Villemaire (P. J.), écuyer. *L'irréligion dévoilée et démontrée contraire à la saine philosophie,* Lond. et Paris Dufour et Monory, 8° ; *rééd.* 1774, 79 (en sous-titre : « *ou la Philosophie de l'honnête homme* »).

Discours sur le matérialisme ou le Système de la nature, Paris Dufour, 8°, poème (10 p.). *Trév.,* juil. 180.

Emery (abbé Jacques André). *Esprit de Leibnitz. Pensées de Leibnitz sur la religion, la morale, l'histoire et la philosophie,* Lyon, 2 v. 8° ; *rééd.* Paris Nyon 1803. (Leibniz est opposé aux philosophes incrédules).

Flexier de Réval (abbé) [anagr. de *Xavier de Feller*]. *Catéchisme philosophique ou recueil d'observations propres à défendre la rel. chrét. contre ses ennemis. Ouvrage utile à ceux qui cherchent à se garantir de la contagion de l'incrédulité moderne et surtout aux ecclésiastiques chargés de conserver le précieux dépôt de la foi,* Liège Bassompierre et Brux. Van der Berghen, 8° ; *rééd.* 1773, 76 ; 2e *éd. augm.* Paris Berton 1777 ; 3e *augm.* Liège et Rouen 1787-88, 3 v. 12 ; 4e *augm.* pp. abbé Paul *Du Mont,* Liège et Clermont 1805, et *8 rééditions* au 19e siècle. (Apologie banale et sans valeur). V. *J. hist. de Feller* 1774, janv. 15 et nov. 416 ; — *Annales lit. et mor.* III, 293.

Fabricy. *Des titres primitifs de la révélation ou considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'A. T., dans lesquels on montre les avantages que la religion et les lettres peuvent reti-*

rer d'une nouvelle édition projetée de ce texte comparé avec les mss hébreux et les anciennes versions... Rome Durand, 2 v. gr. 8°. *J. encycl.* 1771, p. 191, 386.

GAUCHAT. *Le philosophe du Valais, ou Correspondance philosophique,* Paris Le Jay, 2 v. 12. *J. encycl.,* fév. 1773, p. 144. (Hist. d'un philosophe Tartufe).

[HALLER (Albert de). *Lettres sur les vérités les plus importantes de la révélation, tr. de l'allemand,* Yverdon, 8°].

HOLLAND (George-Jonathan). *Réflexions philosophiques sur le Système de la nature de d'Holbach,* Lond. (Neuchâtel), 8° ; *rééd.* 1773, Paris Valade, 2 v. 12 ; *augm.* 1775 Neuchâtel. *J. sav.,* juin 1773.

JOLY (Romain). *Le phaëton moderne* (an.), s. l. n. d., 8° (poème de 13 p. sur le philosophe qui prétend « du Saint des Saints révéler le mystère »).

KERANFLECH (de). *Dissertation sur les miracles pour servir d'éclaircissement au système de l'Impuissance des causes secondes* (de Malebranche), Rennes Vatar, 8° (58 p.).

LEFRANC DE POMPIGNAN. *La religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même,* Paris Humblot, 12. — *Migne,* t. 12. *Trév.,* nov. 350 ; *J. encycl.,* mars 1773, p. 206.

DUCARNE DE BLANGY. *Deux Lettres à M. D. V. (Voltaire) par un de ses amis sur l'ouvrage intitulé : l'Evangile du jour,* Amst. et Paris Gueffier, 8° ; *augm.* 1773 : 1re, 2e et 3e Lettres... *ib.,* 3 v. 8°. *Trév.* 1773 mai 368 ; déc. 546.

NONNOTTE. *Dictionnaire philosophique de la religion où l'on établit tous les points de la doctrine attaqués par les incrédules et où l'on répond à toutes les objections, par l'auteur des Erreurs de Voltaire,* s. l. (Avignon), 4 v. 12 ; *rééd.* Lyon et Liège 1773 ; Besançon et Paris 1774 ; s. l. 75 : « *Nouveau Dictionnaire antiphilosophique* » ; 1818, 20, 35.

Petit traité philosophique sur la religion, Avignon, 12.

La religion naturelle et la révélation, ou dissertations théologiques, philosophiques et critiques contre les incrédules, Lyon, 5 v. 8°.

ROSE (abbé Jean-Baptiste). *La morale évangélique comparée à celle des différentes sectes de religion et de philosophie, par M. R. P. D. en Th.* (M. Rose prêtre Dr en théologie), Besançon Charmet, 2 v. 12 ; *rééd. ib.* et Paris Moutard 1773. *J. encycl.,* fév. 1773, p. 426.

1773

ARNAVON (abbé d'). *Discours apologétique de la rel. chrét. au sujet de plusieurs assertions du Contrat social et contre les paradoxes des faux politiques du siècle,* Paris Jorry, 8° (69 p.) ; 2e *éd. ib.* titre modifié : « *au sujet de cette fausse assertion de J.-J. Rousseau : « La loi chrétienne est au fond plus nuisible qu'utile à la forte constitution des Etats* ».

BOULOGNE (abbé). *Discours sur le sujet proposé par l'Académie de Montauban: Il n'y a pas de meilleur garant de la probité que la religion.* (Couronné).

BULLET, doyen de l'Université de Besançon. *Réponses critiques à plusieurs difficultés proposées par les nouveaux incrédules sur divers endroits des livres saints,* Paris Berton 1773-75, 3 v. 12 ; *augm.* d'un 4e vol. par l'abbé *Moïse,* prof. en théologie au collège de Dôle, *ib.* 1783 ; 5 *rééd.* au 19e siècle.

L'élève de la raison et de la religion, par un citoyen. Paris Barbon, Villefranche de Rouergue Verdeilhié, 4 v. 12.

FELLER (de). *Examen critique de l'Histoire naturelle de M. de Buffon, par M. Flexier de Reval,* Luxembourg, 12.

RICHARD (le P. Ch. Louis), dominicain. *La nature en contraste avec la religion et la raison, ou l'ouvrage qui a pour titre : de la Nature* (par Robinet) *condamné au tribunal de la foi et du bon sens.* Paris Pyre, 8°. Richard défendit son ouvrage dans « *Observations sur le compte rendu de l'ouvrage intitulé : « la Nature en contraste »...* (*An. lit.* 1773 n° 28, let. VIII) à la suite des « *Observations modestes* »... V. 1774. Il maintient contre Fréron que *Robinet* est un athée.

1774

CHAUDON. *L'homme du monde éclairé. Entretiens* (an.), Paris Moutard, 12.

DU VOISIN (abbé J. B.). *Dissertation critique sur la vision de Constantin,* Paris, 12.

FLORIS (abbé). *Des droits de la vraie religion soutenus contre les maximes de la nouvelle philosophie,* Paris Berton, 2 t. en 1 v. 12.

GÉRARD (abbé Philippe Louis). *Le comte de Valmont ou les égarements de la raison, lettres recueillies et publiées par M...* (an.), Paris Moutard, 5 v. 12 ; *rééd.* 1777-78 ; 84, 87.

HAYER. *L'utilité temporelle de la religion chrétienne,* Paris Desprez, 12. *J. hist.,* oct. 1775, p. 471.

HESPELLE (abbé Augustin), curé de Dunkerque. *La seule véritable religion démontrée contre les athées, les déistes et tous les sectaires,* Paris Hérissant, 2 v. 12 ; *rééd.* 1780 : « *La Théotrescie ou...* », 3 v. 12.

LAGET. *L'influence de la rel. chrét. sur le bonheur de la société démontrée en 5 sermons (ouvr. posth.),* Amst. 12. *Trév.,* avr. 1775, p. 28.

PARA DU PHANJAS (abbé). *Les principes de la saine philosophie conciliés avec ceux de la religion, ou la philosophie de la religion* (an.), Paris Jombert, 12 ; *rééd.* 1792 ; *Migne,* t. 9. (Utilise toutes les preuves. Banal).

PINTO (Jos. de). *Précis des arguments contre les matérialistes avec de nouvelles réflexions sur la nature de nos connaissances, l'existence de Dieu, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme,* La Haye Gosse, 8° ; *rééd.* 1775. (Insiste sur les preuves tirées de la psychologie).

RICHARD (le P.). *Observations modestes sur les pensées de M. d'Alembert et sur quelques écrits relatifs à l'ouvrage qui a pour titre : la Nature en contraste avec la religion et la raison,* aux Deux Ponts et Paris Crapart et Pyre, 8° (76 p.). V. 1773.

1775

Avertissement de l'assemblée générale du Clergé de France (1775) aux fidèles de ce royaume sur les avantages de la rel. chrét. et les effets pernicieux de l'incrédulité (rédigé par LEFRANC DE POMPIGNAN), Paris Desprez, 12, *rééd.* 1776.

AYMÉ, chanoine d'Arras. *Les fondements de la foi mis à la portée de toutes sortes de personnes, ouvrage principalement destiné à l'instruction des jeunes gens qui sont à la veille d'entrer dans le monde,* Paris Berton, 2 v. 12. Autre éd. : « *Catéchisme raisonné sur les fondements de la foi, nouv. éd. à laquelle on a joint des extraits de lettres de Fénelon sur les vérités de la religion et son entretien avec M. de Ramsai sur le même sujet, id. — 12 rééd.* de 1818 à 1855.

CARACCIOLI. *Lettres intéressantes du pape Clément 14 (Ganganelli), tr. de l'italien et du latin* (an.), Paris, 12 ; *2e éd. augm. de la traduction des passages latins,* Paris Lottin 1776, 2 v. 12 et Liège Bassompierre ; Lottin 1777.

DUVAL. *La nouvelle philosophie à vau l'eau ou le philosophe du temps confondu par la présence du roi. Dialogue moral,* Amst. et Paris Musier, 8°. *J. lit.,* oct. 568.

DU VOISIN (abbé). *L'autorité des livres du N. T. contre les incrédules,* Paris Berton, 12.

GUÉNARD (le P., S. J.). *En quoi consiste l'esprit philosophique, conformément aux paroles de St Paul : non plus sapere quam oportet sed sapere ad sobrietatem, discours couronné par l'Académie française* (1775), Paris, 12 ; *rééd.* dans les « *Tablettes d'un curieux* », t. II, Paris 1789.

HERVIEUX DE LA BOISSIÈRE (abbé). *Les contradictions du livre intitulé : De la philosophie de la nature avec un discours préliminaire sur la rel. chrét. contre les philosophes de nos jours,* s. l. n. d. (an.), 12.

JAMIN (Dom). *Placide à Scholastique sur la manière de se conduire dans le monde par rapport à la religion,* Paris et Liège Demazeau, 12. *J. lit.,* nov. 705. (Lettre d'un directeur à une jeune dame dont la foi chancelle).

M. P. P. C. *Entretiens philosophiques et critiques sur plusieurs points de morale et d'histoire, ou Examen des principes de la philosophie moderne dans les matières de religion et de critique,* Avignon Musier, 12. (Examine les difficultés contre l'A. T. et le N. T. et fait converser *Boulainvilliers* avec un abbé. Sans valeur).

Reynaud (abbé). *Errata de la Philosophie de la nature par un R. P. Picpus,* 12.

Richard (le P.). *La défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la politique et de la société dans la réfutation des ouvrages qui ont pour titre l'un :* Système social *ou principes naturels de la morale et de la politique avec un examen de l'influence du gouvernement sur les mœurs ; l'autre : la* Politique naturelle *ou discours sur les vrais principes du gouvernement* (ouvrages d'*Holbach*), Paris Moutard, 8°.

— *Réponse à la lettre écrite par un théologien (Condorcet) à l'auteur du Dictionnaire des 3 siècles (Sabatier de Castres),* Paris Hérissant, 8° (35 p.).

— *Voltaire parmi les ombres* (an.), Versoy et Paris Hérissant, 12 ; *rééd.* Genève et Paris Simon, 1776. V. 1776.

Saint-Martin (Louis-Claude de). *Des erreurs et de la vérité ou les Hommes rappelés au principe universel de la science par un ph[ilosophe] inc[onnu],* Edimbourg (Lyon), 8°.

Travenol. *Œuvres mêlées,* 8°. Contient : *A l'auteur de l'épître à Uranie* (en vers). Insignifiant.

1776

Bardou (Jean), curé de Rilly. *L'esprit des apologistes de la rel. chrét. ou réunion des preuves les plus sensibles et les plus convaincantes qui ont servi pour sa défense avec les réponses aux principales difficultés,* Bouillon Brasseur, 3 v. pet. 8° (Compilation).

Baudrand (le P., S. J.). *L'âme affermie dans la foi et prémunie contre la séduction de l'erreur, ou preuves abrégées de la religion à la portée de tous les esprits et de tous les états,* Lyon Périsse, 12 ; *rééd.* 1779, 81 ; et 28 fois de 1781 à 1870.

Clémence (abbé Jos. Guill.), chanoine de Rouen. *Les caractères du Messie vérifiés en Jésus de Nazareth,* Rouen Dumesnil, 8°. (Banal exercice de cabinet).

Guérin du Rocher (Pierre, ex-jésuite). *Histoire véritable des temps fabuleux, ouvrage qui, en dévoilant le vrai que les histoires fabuleuses ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les antiquités des peuples et surtout à venger l'Histoire sainte,* Paris Berton 1776-77, 3 v. 8°. *J. sav.,* juin 1779 ; *Bibl. du nord,* juin 1778. V. *Bonnaud* 1777 et 86, *Chapelle* 1779.

Louis (abbé). *Discours sur la vérité de la religion chrétienne et catholique,* Nancy Baltazard, 12.

Malvin de Montazet (de). *Instruction pastorale de Mgr. l'archevêque de Lyon sur les sources de l'incrédulité et les fondements de la religion,* 1 février, Lyon de la Roche et Paris Simon, 12.

Muyart de Vouglans. *Motifs de ma foi en J.-C., par un magistrat* (an.), Paris, Hérissant, 12. V. *Suite* en 1785.

Pichon. *Les arguments de la raison en faveur de la philosophie, de la religion et du sacerdoce, ou Examen de « l'Homme », de M. Helvétius, par M. l'abbé Pichon, historiographe de Monsieur...* Lond. et Paris Vente, 12. (Ultra banal).

Richard (le P.). *Voltaire de retour des ombres et sur le point d'y retourner pour n'en plus revenir, à tous ceux qu'il a trompés.* Brux. et Paris Morin, 12 (an.), *rééd.* Lond. 1777. (Répétition abrégée de « *Voltaire parmi les ombres* », 1775).

Rossignol (le P., S. J.). *Vues philosophiques sur l'eucharistie,* Embrun, 8°. (Essai d'explication physique du mystère).

Roustan. *Examen critique de la 2de partie de la Confession de foi du Vicaire savoyard, par M. R.,* Lond., 8°. (V. *Rod.* L'affaire J.-J. Rousseau, p. 83).

Yvon (abbé). *Accord de la philosophie avec la religion, ou histoire de la religion divisée en 12 époques. Tome I contenant le Discours préliminaire,* Paris Moutard, 12. *Rééd.* Paris Valade 1782, 8° ; 1785 *ib.* et Panckoucke, 2 v. 8°, sous titre : « *Histoire de la religion où l'on accorde la philosophie avec le christianisme* ». *J. encycl.,* mars 1786, p. 219. (Sans valeur).

1777

BONNAUD (abbé J.-J.). *Lettre à M. de La Harpe folliculaire des philosophistes en réponse à la critique contre l'ouvrage de M. l'abbé Guérin du Rocher insérée sous le nom de M. de Voltaire dans le 15e numéro du Journal de politique et de littérature du 25 mai 1777*, Amst., 12 (53 p.).

CRILLON (abbé Louis Athanase Balbe-Berton de). *Mémoires philosophiques du baron de *** (Créon), chambellan de S. M. l'impératrice reine*, Vienne et Paris Berton, 8° ; *rééd.* 1779 Berton, 2 v. 8° ; 1823, 27 ; *Migne*, t. XI.

DU CONTANT DE LA MOLETTE (abbé). *La Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules* (Voltaire), Paris Leclerc 1777-78, 3 v. 12. (V. ouvrages analogues 1780 et 85).

— *Nouvelle méthode pour entrer dans le vrai sens de l'Ecriture sainte*, Paris Leclerc, 2 v. 12.

FLEXIER DE REVAL (DE FELLER). *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg Chevalier, 2 v. 12 ; *rééd.* Paris Berton 1778 ; Lyon Guyot 1816, 19 ; *Migne*, Or. sacrés [10].

G[OURCY] (abbé de). *Essai sur le bonheur*, Vienne-Paris, Mérigot, 12.

HERVIEU DE LA BOISSIÈRE. *De la vérité et des devoirs qu'elle nous impose.*

LA BERTHONYE (le R. P.), dominicain. *Œuvres pour la défense de la rel. chrét. contre les incrédules et contre les juifs*, Paris Desaint, 2 v. 12. (T. I contient 10 instructions contre les incrédules. T. II : 2 instructions, réponses aux objections, 3 sermons apologétiques).

MARC (abbé). *Les égarements de la philosophie pour servir de supplément au livre intitulé : le Déisme réfuté par lui-même ou Lettres à M. Rousseau de Genève sur les erreurs philosophiques répandues dans ses écrits.* Amst. Rey, 8° (an.). Relève avec injures les contradictions de *Rousseau.*

M. L. D. *Appel au bon sens*, Lond. 12 (69 p.). Conseils pour réfuter matérialistes, théistes et déistes. Sans valeur.

NEUVILLE (Charles Frey de, S. J.). *Sermons*, Paris, 8 v. 12 ; *2e éd. corrigée*, Lyon, *id. ; rééd.* 1829 ; *Migne*, t. 57. (V. notamment : S. sur la calomnie, contre l'*Encyclopédie*).

[STURM. *Considérations sur les œuvres de Dieu dans le règne de la Nature et de la Providence, tr. de l'allemand*, La Haye Gosse, 3 v. 8° ; *rééd.* 1796 : « *Considérations sur Dieu... extraites des œuvres de M. S., rédigées par un théologien catholique* », Turin Bertolero, 3 v. 8°]. Précurseur de Chateaubriand.

1778

BERTIER (le P. Joseph Etienne). *Histoire des premiers temps du monde prouvée par l'accord de la physique avec la Genèse, par les philosophes ; contre ces petits écrits des jeunes épicuriens que les ignorants leur attribuent*, Paris Valade, 12; *rééd. ib.* Royez 1784.

DE LA CROIX (Louis Etienne). *La vérité rétablie*, s. l., 12. (Contre le *Dictionnaire philosophique.* Mystique ; défend « le verbe intérieur »).

DE LUC (J. A.). *Lettres physiques et morales sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme, adressées à la reine de la Grande-Bretagne*, La Haye Detunc 1778-79, 6 v. 8°. (Le dernier volume (let. 137-148) fait l'apologie de Moïse. Un chapitre d'apologétique générale : miracles, prophéties, etc...).

DU MARSIS (abbé). *Discours pour convaincre l'incrédule, ramener le protestant, convertir le pécheur...* Paris et Liège, 12.

DU VOISIN. *L'autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules*, Paris Berton, 12 ; *rééd.* 1788.

GIN (Pierre Louis Claude), magistrat. *De la religion, par un homme du monde, où l'on examine les différents systèmes des sages de notre siècle et l'on démontre la liaison des principes du christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états*, Paris Moutard, 5 v. 8° ; *rééd. ib.* 1779 et Garnery 1804, 4 v. 8° : « *De la religion du vrai philosophe* » ; 1806, 3 v. 8°.

NEUVILLE (Claude Frey, S. J.). *Sermons*, Rouen, 2 v. 12 ; *Migne*, t. 57.

POULLE (abbé Louis de). *Sermons*. Paris. 2 v. 8° ; 3 *réimpr. ; Migne*, t. 55.
REGNIER (abbé Claude François). *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*, Paris Nyon, Berton, Crapart, et Lyon Perisse, 6 v. 12. (Utilité sociale de la religion. Prolixe et faible).
SURIAN (J. B.), évêque de Vence. *Petit carême* (prêché en 1719). Lyon, 12 ; *Migne*, t. 50. V. 1738.
VILLIERS (Marc Albert de), prêtre et avocat en Parlement. *Dignité de la nature humaine considérée en vrai philosophe et en chrétien*. Paris d'Houry, 8°.

1779

AGUESSEAU (d'). *Méditations métaphysiques sur les vraies ou les fausses idées de la justice, où l'on essaie d'éclaircir et de résoudre cette question importante si l'homme peut trouver en lui des idées naturelles du juste ou de l'injuste*, t. XI des *Œuvres*, Paris Libraires associés 1759-89, 13 v. 4°. (V. 1783). Contre *Locke*. V. *Ollé-Laprune*. La philosophie de Malebranche, t. II, 207.
L'Anti-bon sens ou l'auteur de l'ouvrage intitulé « le Bon sens » convaincu d'outrager le bon sens et la saine raison à toutes les pages, Liège Pansmay, 12.
BASTON (abbé). *Voltairimeros ou première journée de M. de V... dans l'autre monde*, Brux., 12. (Dialogues des morts avec Jeanne d'Arc, Fréron, Collins, le sanhédrin, etc...).
BEURIER (Vincent Toussaint), eudiste. *Conférences ou discours contre les ennemis de notre sainte religion, savoir les athées, les déistes, les tolérants, les juifs, les payens, les mahométans, les hérétiques, les schismatiques, les matérialistes et les antiprêtres*. Paris Berton 8° ; *rééd. ib.* Onfroy 1801.
CHAPELLE (abbé Louis). *L'histoire véritable des temps fabuleux confirmée par les critiques qu'on en a faites par M. l'abbé Ch... ancien professeur de philosophie*, Liège et Paris Berton, 8°. (Défense de l'ouvrage de *Guérin du Rocher*, 1776).
Entretien d'un chevalier converti avec une marquise touchant la religion, Paris Morin, 12.
FÉLICE (Fortuné Barthélemi de). *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, Yverdon, 4 v. 12.
[JENYNS (Soame). *Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme, tr. de l'anglais par de Feller*, Liège Boubers et Lemarié, 12], avec des observations du traducteur.
ID. (orthographié JENNINGS). *Vue de l'évidence de la religion chrétienne considérée en elle-même, tr. de l'anglais par Le Tourneur*, Paris Berton, 8° ; *rééd.* 1803, 12. (Original en 1776).
LAGET (G.). *Sermons sur divers sujets importants*, Genève Philibert et Chirol, 8°. (5 sermons sur la bienfaisance sociale du christianisme).
NONNOTTE. *L'esprit de Voltaire dans ses écrits, tome III des « Erreurs de Voltaire »*, 12. V. 1762.
PEY (abbé). *Le philosophe catéchiste ou Entretiens sur la religion entre le comte de *** et le chevalier de ****, Paris Humblot et Volland, 12 ; *rééd.* Berton 1780. (Vulgarisation de l'apologétique).
RICHARD (le P.). *Réflexions d'un citoyen qui aime son prince, sa religion, sa patrie, sur l'ouvrage intitulé : Félicité publique* (de François Jean marquis de Chastellux) *et sur celui qui a pour titre : Dictionnaire universel des sciences...* (de Robinet, Castilhon, Sacy, etc...), Deux Ponts, impr. Ducale, 12.
VOILARD (abbé). *Discours contre l'incrédulité dans lesquels on en découvre les causes et où l'on en réfute les principes et les systèmes. Par M... Chanoine de...*, Paris Berton, 12.

1780

BERGIER. *Traité historique et dogmatique de la vraie religion avec la réfutation des erreurs qui lui ont été opposées dans différents siècles*. Paris Moutard, 12 v. 12.

Du Contant de la Molette. *L'Exode expliqué d'après les textes primitifs avec des réponses aux difficultés des incrédules.* Paris Moutard, 3 v. 12. (V. 1777 et 1785).

Du Voisin. *Essai polémique sur la religion naturelle.* Paris Berton, 12.

Feller (de). *Examen impartial des Epoques de la nature, de M. le Comte de Buffon par l'abbé F. X. de F.*, Luxembourg Chevalier, 8°. *4e éd.* Maestricht 1792.

Fleury (abbé). *Opuscules* (pour servir de Suite à l'Histoire ecclésiastique), *pp. Rondet,* Nîmes, 5 v. 8°. (V. Discours sur l'Ecriture sainte et Discours sur la poésie des Hébreux).

Gourcy (abbé de), vicaire général de Bordeaux. *L'Apologétique et les Prescriptions de Tertullien, nouv. édition avec la traduction et des remarques,* 12. *J. hist.,* janv. 1781. (V. 1785).

[Haller (Alb. de). *Lettres sur la religion révélée, contre Voltaire, tr. en français par L. Fréd. Kœnig,* Berne, 2 v. 8°]. Original allemand 1771.

Hayer. *La charlatanerie des incrédules,* 12.

Lambert (le P. Bernard), dominicain. *Requête des fidèles à NN. SS. les évêques de l'assemblée générale du Clergé de France* (an.), s. l. n. d. 12.

Phangouse (abbé). *La religion prouvée aux incrédules avec une lettre à l'auteur du Système de la nature, par un homme du monde* (an.), Paris Debure, 12 ; *rééd. ib.* Bastien 1782 : « *L'incrédule convaincu de la vérité de la rel. chrétienne... par M... prêtre* » ; — *ib.* Debure 1785 : « *Réflexions importantes sur la religion suivies d'une lettre à l'auteur... par M. L... F... P...* (l'abbé Fangouse, prêtre).

1781

Bailly (Louis). *L'immortalité de l'âme ou Essai sur l'excellence de l'homme, par M. B***,* Dijon Bidault, 12 ; *rééd.* Liège 1805 : « *De l'immortalité de l'homme ou Essai sur l'excellence de sa nature.* »

Barruel (abbé Augustin, S. J.). *Les Helviennes ou Lettres provinciales philosophiques,* Amst. et Paris Laporte, 12 ; *rééd.* Amst. et Paris Moutard 1784, 2 v. 12 ; *ib.* 1785, 3 v. 12 ; Amst. et Paris Briant 1788, 5 v. 12 ; 1812, 1823, 4 v. 12. V. *J. eccl.* de Barruel, juil. 1788, p. 260.

Boulogne (abbé). *Eloge de Louis, dauphin de France, père du roi ; discours qui a remporté le prix d'une société amie de la religion et des lettres,* Paris Mérigot, 8°. *J. hist.,* 1er juillet. (La France est démoralisée par l'incrédulité).

Cambacérès (de). *Sermons de M. l'abbé de Cambacérès, prédicateur du roi, chanoine et archidiacre de l'église de Montpellier,* Paris Mérigot, 2 v. 12 ; *rééd.* 1788, 3 v. 12, *avec un Discours préliminaire sur l'apologétique.* (4 serm. apologétiques sur 17 : divinité de la religion ; les incrédules ; la parole de Dieu ; résurrection de J.-C.).

Censure de la Faculté de théologie de Paris contre l'Histoire philosophique (Hist. philos. et polit. des établissements et du commerce des Européens dans les 2 Indes, par *Raynal*), Paris Clousier, 8° ; *rééd.* 1782.

Entretiens philosophiques sur la religion, 2e éd. Paris Moutard, 3 v. 12 (entre un jeune officier et Alcime, chrétien), *J. hist.,* 15 octobre.

Feller (de). *Dictionnaire historique,* Liège, 6 v. 8° ; *augm.* 1789-97 ; *rééd.* 1818; 1848-56 ; 1860. (Apologétique dans les articles sur les défenseurs de la foi).

Lefranc de Pompignan. *Mandement de Mgr. l'archevêque de Vienne portant défense de lire les œuvres de J.-J. Rousseau et l'Histoire philosophique du sieur Raynal,* 4°.

1782

Aubry (Dom J. B.). *Questions philosophiques sur la religion naturelle, dans lesquelles on propose et on résoud avec les seules lumières de la raison les objections des athées, des matérialistes, des pyrrhoniens et des déistes,* Paris Barrois et Belin, 8°. (Dialogues clairs et lisibles entre un incrédule et un philosophe spiritualiste). L'auteur répondit aux critiques faites par *Guinot*

dans ses « Leçons philosophiques », par des *Lettres critiques sur plusieurs questions de la métaphysique moderne* », 1783.

Boismont (abbé de), de l'Académie. *Sermon pour l'assemblée extraordinaire de charité qui s'est tenue à Paris, à l'occasion de l'établissement d'une maison royale de santé en faveur des ecclésiastiques et des militaires malades, le 13 mars 1782*, Paris Imprimerie royale, 4° (51 p.) et Paris, 8° (47 p.). (« Que la raison tombe aux pieds d'une religion bienfaisante. Ce titre seul atteste sa divinité »). V. *Grimm*, XIII, 153.

Camuset (abbé). *De l'architecte des corps humains ou le matérialisme réfuté par les sens* (an.), Paris Hérissant et Barrois, 16.

Clémence (abbé J. G.). *L'authenticité des livres tant du Nouveau que de l'Ancien Testament démontrée et leur véridicité défendue, ou Réfutation de « la Bible enfin expliquée », de V...* (an.), Paris Moutard, 8° ; trad. en grec Vienne 1794, 4° ; *rééd.* Nancy 1826.

Dourneau (abbé). *L'immortalité de l'âme, poème.* Paris Le Berton, 8°.

Dubois de Launay (abbé, S. J.). *Nouvelle analyse de Bayle où lui-même réfute par des assertions positives et par les plus solides arguments tout ce qu'il a écrit contre les mœurs et contre la religion*, Paris Mérigot, 2 v. 12. *Migne*, t. 6, p. 613.

Gerdil (cardinal). *Discours philosophiques sur l'homme, sur la religion et ses ennemis, suivis des lois ecclésiastiques tirées des seuls livres saints, par feu M. l'abbé de *** Dr de Sorbonne, prévôt de l'église collégiale de ***, publiés par M. F., etc. D. L. S. P. D. P.*, Paris Berton, 12.

Saint-Martin (L. Cl. de). *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, 2 parties, Edimbourg (Lyon), 8° ; *rééd.* par *Papus*, Paris Chacornac 1901, 8°.

1783

Aguesseau (d'). *Lettres sur divers sujets et Réflexions diverses sur J.-C. ou caractères divins de J.-C. dans sa doctrine et dans ses œuvres*, t. XII des *Œuvres*, p. 237-401. Paris Libraires associés 1759-89, 13 v. 4° ; *rééd.* à part, Yverdon 1785, 3 v. 12.

Chaillet. *Sermons sur les dogmes fondamentaux de la religion naturelle, par M. Chaillet, serviteur de J.-C.*, Neuchâtel Société typographique, 8°.

Chassanis (Charles). *Essai historique et critique sur l'insuffisance et la vanité de la philosophie des anciens comparée à la morale chrétienne, tr. de l'italien de Don Gaëtan Sertor*, Paris, 8°. (Traduction supposée).

D'Escherny. *Les lacunes de la philosophie*, Amst. et Paris Clousier, 12.

Fontaine (Jean Claude), professeur et chanoine d'Annecy. *Réfutation de la nécessité et du fatalisme*, Annecy Durand, 2 v. 8°.

Fuschs. *Méthode abrégée d'étudier la religion par principes et d'en démontrer la vérité*, Strasbourg Levrault, 8°.

Harel (le P. Elie). *La vraie philosophie*, Strasbourg et Paris Guillot, Rouen Yeury, 8°.

1784

Boudier de Villemert. *Pensées philosophiques sur la nature, l'homme et la religion* (an.), Paris Royez 1784-86, 4 v. 24.

Caraccioli. *J.-C., par sa tolérance, modèle des législateurs*, Paris Cuchet, 12 ; *rééd.* 1785, *ib.*

Gerdil (cardinal). *Œuvres pp. le P. Torelli*, Bologne 1784-91, 6 v. 4°.

Elisée (Jean François Copel, dit le P.). *Œuvres oratoires pp. le P. Césaire*, Paris Mérigot, 1784-86, 4 v. 12. (V. t. I sermon sur l'Incrédulité). *Migne*, t. 59. *J. hist.*, 1 nov. 1785, p. 323.

Laberthonie. *Relation de la conversion et de la mort de M. Bouguer, membre de l'Académie royale des sciences*. Paris, 12 ; *rééd.* 1785 ; 1811.

Para du Phanjas. *Tableau historique et philosophique de la religion depuis l'origine des temps et des choses jusqu'à nos jours, t. I : la Religion primitive depuis la création jusqu'à Moïse*, 8°. (Seul tome paru. Le 2e devait être : la Religion de Moïse ; le 3 : la Religion évangélique).

1785

BRÉMONT (abbé Etienne), chanoine de N.-D. de Paris. *De la raison dans l'homme, ouvrage où l'on examine l'étendue de ses connaissances, les bornes de ses facultés...* Paris Hérissant, 3 v. 12 ; *augm. de 3 vol.* jusqu'en 1787.

BRUNET (abbé Fr. Florentin), lazariste. *Parallèle des religions,* Paris Knapen 1785-92, 5 v. 4° (an.) (les 2 premiers volumes imprimés à Châlons d'après Barbier).

CAMUSET. *Pensées sur le théisme ou défense d'Aligler-Ber* (Clootz : « Certitude des preuves du mahométisme »), *par l'auteur des Principes contre l'incrédulité,* Paris Simon, 12. (Pensées détachées, sans valeur).

DU CONTANT DE LA MOLETTE. *Le Lévitique expliqué d'après les textes primitifs avec des réponses aux difficultés des incrédules,* Paris Moutard, 12.

DU VOISIN. *De vera religione ad usum candidatorum theologiæ,* Paris Prévost, 2 v. 12.

FONTAINE (J. Cl.). *Le véritable système sur le mécanisme de l'Univers, ou démonstration de l'existence du premier moteur,* Annecy, 2 v. 8° (V. 1783).

GOURCY (de). *Suite des anciens apologistes de la rel. chrét., St Justin, Athénagore, Théophile d'Antioche, Tertullien, Minucius Félix, Origène, traduits ou analysés : ouvrage demandé et approuvé par l'Assemblée générale du clergé, avec quelques discours sur la religion,* 2 v. 8° ; *rééd.* Paris Lambert 1786.

LAMOURETTE (abbé). *Pensées sur la philosophie de l'incrédulité, ou réflexions sur l'esprit et le dessein des philosophes irréligieux de ce siècle.* Paris Simon, 8° ; *rééd. ib.* chez l'Auteur 1786.

LANCELIN. *Le triomphe de la religion ou Essai sur la rel. chrét. dont on se propose de prouver la certitude par une réfutation abrégée des systèmes de la philosophie moderne et par la nécessité, l'existence et la confirmation de la révélation...* (an.), Paris Cailleau, 12. (Injurieux et sans valeur).

LE GROS (abbé Ch. François). *Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau et de M. Court de Gébelin, par un solitaire* (an.), Genève Chirol et Paris Duchesne, 8°. *Suite ib.* 1786 : « *Examen des systèmes de J.-J. Rousseau et de Court de Gébelin* », 8°.

LIGER (abbé). *Triomphe de la rel. chrét. sur toutes les sectes philosophiques,* Paris Berton, 12.

MOREAU (J. N.). *Essai sur les bornes des connaissances humaines, par M. G., V. de V.,* Lausanne-Paris Mérigot, 12.

MOREL (Hyacinthe), prêtre de la Doctrine chrétienne. *Lettre à un jeune matérialiste,* 12 ; *rééd.* dans « *Mes distractions ou poésies diverses* », Paris et Avignon an VII (1799), 12.

MUYART DE VOUGLANS. *Preuves de l'authenticité de nos évangiles contre les assertions de certains critiques modernes. Lettre à Mme de *** par l'auteur des « Motifs de ma foi en J.-C. »* (V. 1776), Liège, et Paris Durand et Belin, 12.

Projet sur les moyens de combattre l'incrédulité, présenté à l'Assemblée du clergé de 1785.

REY (abbé), aumônier de l'ordre de St-Lazare. *Considérations philosophiques sur le christianisme,* (an.), Brux. et Paris Belin, 8°. (Preuve par les miracles. Vise surtout *Rousseau.* Sans valeur).

RICHARD (le P.). *Exposition de la doctrine des philosophes modernes* (an.). Malines, 12 (69 p.). Caricature de la physique de *Buffon,* de la morale d'*Helvétius.*

SIGAUD DE LA FOND. *La religion défendue contre l'incrédulité du siècle... par l'auteur de l'Ecole du bonheur,* Paris Hôtel Serpente, 6 v. 12. *Suite* en 1787. (Interminable histoire sainte où l'on réfute *Voltaire* pas à pas).

1786

BONNAUD (abbé J. B.). *Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir, ou Lettre en réponse à la critique manuscrite d'un jeune philosophe sur l'ouvrage intitulé « Histoire véritable des temps fabuleux », par M. l'abbé Gué-*

rin du Rocher, La Haye, 8°. (Simple abrégé de l'ouvrage de *Guérin,* 1776). *J. hist.,* 1 déc. 1790, p. 538. *Rééd.* Liège 1790, 8°.

CHAMPION DE PONTALLIER (le P., S. J.). *Le théologien philosophe* (an.), Paris Guillot, 2 v. 8°.

LA LUZERNE (de). *Instruction pastorale de Mgr. l'évêque duc de Langres sur l'excellence de la religion,* du 15 avril 1786, Paris Desprez, 12. *Rééd.* 1793, 96 ; 1809, 10, 18.

PARTZ DE PRESSY (Fr. Jos. Gaston de). *Instructions pastorales et dissertations théologiques de Mgr... évêque de Boulogne sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères considérés en général, pour les justifier et les venger des calomnies de Bayle, de J.-J. Rousseau et d'autres philosophes impies qui osent les accuser d'être incroyables, inintelligibles, contradictoires et absurdes,* Boulogne Dolet, 2 v. 4° ; *rééd. Migne* [9], 1842 (Instructions de 1767, 72, 74, 76, 86).

1787

BAUDISSON (abbé). *Essai de l'union du christianisme avec la philosophie, où l'on expose les progrès de la philosophie dans les siècles modernes, pour en conclure que les plus grands philosophes ont été soumis à la religion et que la religion a rendu les plus grands services à la philosophie.* Paris Berton, 12.

CHAIS (Charles). *Sermons...* La Haye Scheurleer 1787-90, 2 v. 8°.

LE GROS (abbé Ch. François). *Analyse et examen du système des philosophes économistes, par un solitaire,* Genève Barde et Paris Duchesne, 12. *J. eccl.,* juin 1788, p. 129. (Le mal physique ne vient pas de la nature mal suivie ; il résulte du mal moral).

PELVERT. *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et des nouveaux philosophes* (an.), Paris Méquignon, 2 v. 12. (Les modernes ont aggravé toutes les erreurs des anciens).

SIGAUD DE LA FOND. *Economie de la Providence dans l'établissement de la religion, suite de « la Religion défendue contre l'incrédulité du siècle »* (V. 1785) an. Paris Hôtel Serpente, 2 v. 12.

SILLERY (marquise de). *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie,* Orléans Couret de Villeneuve, 2 v. 16 ; Paris, Imprimerie polytype, 8°.

1788

ARCHANGE (Frère), du tiers ordre de St François. *Discours adressé aux juifs et utile aux chrétiens,* Lyon, 8°.

BAUDUIN (abbé), de l'Oratoire. *La religion chrétienne justifiée au tribunal de la politique et de la philosophie, ouvrage relatif aux erreurs dominantes,* Liège, 12 (an.), *rééd.* 1797.

BERGIER. *Dictionnaire de théologie, extrait de l'Encyclopédie méthodique. — Encyclopédie méthodique : Théologie,* Liège Plomteux 1788-90, 3 v. 4°. *Rééd. du Dictionnaire seul,* Liège, Société typographique 1789-92, 8 v. 8° ; Toulouse 1801 ; Besançon et Paris 1843 ; 1857-58.

GIBERT (E. Guernesey). *Observations sur les écrits de M. de Voltaire principalement sur la religion en forme de notes par M. etc... ministre de la chapelle royale de St-James,* Lond. Spilsbury, 2 v. 12. (N'ajoute rien à Guénée). *Rééd.* Berne Soc. typogr. 1791 : « *Anti-Voltaire ou remarques sur la religion* ».

LAMOURETTE. *Les délices de la religion ou le pouvoir de l'évangile pour nous rendre heureux,* Paris Mérigot, 12.

LE GROS (abbé). *Analyse et examen de « l'Antiquité dévoilée », du « Despotisme oriental » et du « Christianisme dévoilé », ouvrages posthumes de Boullanger, par un solitaire* (an.). Genève Barde Manget et Paris Duchesne, 8°.

LINGUET. *Examen raisonné des ouvrages de M. de Voltaire considéré comme poète, prosateur et philosophe.* Brux. Lemaire, 8° ; *rééd.* Paris Egron 1817.

NECKER (Jacques). *De l'importance des opinions religieuses.* Lond.-Lyon Regnault, 8°. V. abbé J.-L. AUBERT, *Parallèle de l'Importance des opinions re-*

ligieuses par Necker avec la Religion considérée... par Mme de Genlis. Paris, 8°. Abbé Et. Brémont. *Représentations adressées à M. N*** à l'occasion de son ouvrage « De l'importance... » suivies de la réfutation succincte de la doctrine des philosophes économistes,* Genève et Paris Varin, 8°.

Paulian (abbé Aimé Henri, S. J.). *Le véritable Système de la Nature, ouvrage où l'on expose les lois du monde physique et celles du monde moral d'une manière conforme à la raison et à la révélation,* Nîmes Gaude, 2 v. 12 ; Avignon Niel, *id.* (Compilateur injurieux et illisible. Donne une bibliographie utile des réfutations du « Système de la Nature »).

Romilly. *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte, nouv. éd. augm.,* Genève Barde et Manget, 3 v. 8°. (V. t. I, Nécessité de la révélation ; t. II, Comparaison de l'évangile et de la philosophie).

Sabatier de Cavailhon, ancien professeur d'éloquence. *La religion appui des Etats. Ode,* J. encycl., juin, p. 290.

[Young (Edouard). *Le triomphe du chrétien* (une des « Nuits »), *tr. de l'anglais par Dom d'Agneaux-Devienne,* 8°].

1789

Barruel. *Le patriote véridique ou discours sur les vraies causes de la révolution actuelle,* Paris Crapart, 8°.

Bergier. *Quelle est la source de toute autorité ?* s. l. n. d. (Paris), 8° (48 p.).

Berthier (le P. Guill. Fr., S. J.). *Observations sur le Contrat social de J.-J. Rousseau* (terminées et publiées par l'abbé *Bourdier-Delpuits,* ex-jésuite), Paris Mérigot, 12.

Cardon de Garsignies, vicaire général de Tournay. *L'esprit du christianisme,* Lille Danel, 18.

Chaix d'Est-Ange (abbé Richard). *De l'influence de la religion sur le patriotisme et la liberté. Discours pour la bénédiction des drapeaux du district de St-Victor* (Paris), Valleyre, 8° (29 p.).

Fauchet (abbé Claude). *De la religion nationale,* Paris Bailly, 8°.

Gerdil. *Observations sur les « Epoques de la nature », pour servir de suite à l'examen des systèmes relatifs à l'antiquité du monde* (dans l' « *Essai d'instruction théologique* », t. 4, Parme). V. *Hurter.*

Lamourette. *Pensées sur la philosophie de la foi, ou le système du christianisme entrevu dans son analogie avec les idées naturelles de l'entendement humain.* Paris Mérigot, 12.

Nonnotte. *Les philosophes des 3 premiers siècles de l'église, ou portraits historiques des philosophes payens qui ayant embrassé le christianisme en sont devenus les défenseurs par leurs écrits. Ouvrage avec lequel on fera aisément la comparaison de ces philosophes anciens avec ceux d'aujourd'hui,* Paris Crapart, 12 ; *rééd. ib.* et Brux. Le Charlier 1792 ; 1818. (V. *J. hist.,* août 1790, p. 563).

Pey. *La loi de la nature développée et perfectionnée par la loi évangélique,* Montauban Crosilles, 12. *Rééd.* 1826, Biblioth. cath. de Belgique, 8°.

1790

Aubry (Dom). *Leçons métaphysiques à un milord incrédule sur l'existence et la nature de Dieu,* Paris Belin, 12.

Daunou (abbé). *De la religion publique ou réflexions sur un chapitre du Contrat social de J.-J. Rousseau.* J. encycl. fév. t. I, 456 et t. II, 98. Réimpr. dans « *l'Esprit des journaux* », avr. 1790.

Dutoit-Membrini. *De l'origine, des usages, des abus, des quantités et des mélanges de la raison et de la foi,* Paris (Lausanne), 2 v. 8° ; *augm.* 1793 : « *La philosophie divine appliquée aux lumières naturelle, magique, astrale, surnaturelle, céleste et divine par Keleph ben Nathan* », s. l., 3 v. 8°.

Jauffret (abbé). *De la religion à l'Assemblée nationale* (Paris), Le Clère, 8° ; *rééd.* 1791 : « *De la religion, aux Législateurs* », 1798, *ib.* ; 1802 : « *De la religion, aux Français* » ; *5e éd.* Metz 1820.

Lettre pastorale de Monsieur l'évêque de Toulon aux fidèles de son diocèse, 15 oct. 1790. Dans *Barruel :* Collection ecclésiastique, t. I, 446. (Apologie de la religion par les méfaits de la Révolution).

MARABAIL (L. de), curé de la Bastide, diocèse de Mirepoix. *Le catholique par raison ou preuves démonstratives de la divinité de la religion catholique,* Paris Musier, 12.

ROSE (abbé). *L'esprit des Pères, comparés aux plus célèbres écrivains sur les matières les plus intéressantes de la philosophie et de la religion,* Besançon, 3 v. 12.

1791

AUBRY. *Questions aux philosophes du jour sur l'âme et la matière.*

BARTHÉLEMY (I.). *Accord de la religion et de la liberté,* 8°.

FAUCHET (abbé). *Sermon sur l'accord de la religion et de la liberté, prononcé dans la Métropole de Paris le 4 févr. 1791.* Paris impr. du Cercle social (s. d.), 8° (32 p.).

LEFRANC (N.), supérieur des Eudistes de Caen. *Le voile levé pour les curieux ou Secret de la révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie,* Paris Valade, 8° ; *rééd. ib.* Crapart 1792 ; Lepetit et Guillemard, *id. ;* Liège Duvivier 1827 : « *Hist. de la franc-maçonnerie...* » V. 1792 du même : « *Conjuration...* », etc...

1792

Le chemin du bonheur tracé aux jeunes gens par un de leurs meilleurs amis (par demandes et par réponses), Hambourg, 12.

LEFRANC (abbé). *Conjuration contre la rel. cath. et les souverains, dont le projet, conçu en France, doit s'exécuter dans l'Univers entier,* Paris Lepetit et Crapart, 8°. V. 1791.

VERNES (Jacob). *Sermons prononcés à Genève,* Genève Didier, 2 v. 8°.

1793

Les catholiques du Jura. Entretiens sur la religion entre des personnes de la campagne et des soi-disant philosophes et autres ennemis de la religion, 8°.

JACQUES (Mathieu-Joseph), doyen de la Faculté de théologie de Lyon. *Preuves convaincantes du christianisme, en forme de dialogue à la portée de tout le monde.* Neufchâtel, 12 ; *rééd.* Paris 1804 ; Dôle 1812.

PEY. *Le philosophe chrétien considérant les grandeurs de Dieu dans ses attributs et dans les mystères de la religion,* Louvain, 8°.

1795

BERNIS (cardinal de). *La religion vengée, poème en 10 chants,* Parme Bodoni, pet. fol. et 4° ; Parme, 8° ; Paris et Strasbourg Kœnig ; *rééd.* Œuvres 1797 ; Paris 1805 ; Delalain 1824.

GRATIEN (J. B. Guill.), évêque de Rouen. *La vérité de la rel. chrét. démontrée par les miracles de J.-C.,* Rouen, 8°.

LA HARPE. *Réfutation du livre de « l'Esprit » prononcée au Lycée républicain dans les séances des 26 et 29 mars et 3 et 5 avril.* Paris Migneret, 8°. *Rééd.* dans « *La philosophie du 18e siècle* » (1805) et, depuis, dans toutes les éditions du *Cours de littérature.* V. *Ann. cath.* [58], 15 juin 1797, art. de *Boulogne.*

LAMBERT (le P. Bernard), dominicain. *Apologie de la rel. chrét. et cath. contre les blasphèmes et les calomnies de ses ennemis,* Paris Le Clère, 8° (an.), *rééd.* 1796.

1796

Bonald (de). *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile* (s. l.), 3 v. 8°.

Jauffret. *Du culte public ou de la nécessité du culte public en général*, Paris Leclère, 2 v. 8° ; *rééd.* 1802.

La Harpe. *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire ou de la persécution suscitée par les barbares du 18e siècle contre la rel. chrét. et ses ministres*, Paris Migneret, 8° ; *éd. cor.* 1797 ; Paris Chaumerot 1821.

Lambert (le P.). *La vérité et la sainteté du christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs d'un livre intitulé : Origine de tous les cultes ou religion universelle, par Dupuis, citoyen français ; par l'auteur de l'Apologie de la religion.* (V. 1795). Paris Le Clère, 8°.

Maistre (Joseph de). *Considérations sur la France*, Lond. (Lausanne), 8° ; 3 *rééd.* clandestines à Paris, à Lyon et à Bâle, 1796 et 1797 ; *éd. revue par l'auteur*, Paris Potey 1821, 8° ; *éd. ne varietur, Œuvres*, Lyon Vitte 1891, 14 v. 16, t. I.

1797

Audrein (abbé Yves Marie). *Apologie de la religion contre les prétendus philosophes, prononcée dans l'église métropolitaine de N.-D. de Paris...* Paris Galletti, 8°.

Toustain-Richebourg (comte de). *Réalités des figures de la Bible, ouvrage où par les preuves de fait et de raisonnement et par l'analogie des objets surnaturels et mystérieux avec les choses naturelles et communes, on établit la révélation, les miracles et toute la doctrine du christianisme... par une ex-victime de la tyrannie anti-sociale et du fanatisme anti-religieux* (an.), Paris Le Clère, 8°. (Commente *Fontaine et Sacy :* « Les figures de la Bible »).

1798

Mouchon. *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Genève Bonnant, 2 v. 8°, t. I. Serm. sur les misères de l'homme. (Pascalien).

1799

Deluc (Jean André). *Lettres sur l'éducation religieuse de l'enfance*, Berlin, Bureau des arts, 8°, s. d.

Emery (abbé). *Le christianisme de François Bacon, chancelier d'Angleterre, ou Pensées et sentiments de ce grand homme sur la religion*, Paris Nyon et Belin, 2 v. 12 (an.).

1800

Aubry (Dom J. B.). *L'Anti-Condillac ou harangue aux idéologues modernes*, Paris Aubry, Moreau et Laurent, 24. (L'idée que toute connaissance vient par les sens compromet la croyance en Dieu).

Bernardi (Jos. Elzéar Dom.). *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la Révolution, par un officier de cavalerie* (an.), Paris Lottin, s. d., 8°. V. *Ann. philos.*, de Boulogne [58], 1800-1801.

Bonald (de). *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social ou Du Pouvoir, du Ministre et du Sujet dans la société.* Paris, 8° ; *rééd. ib.* Leclère 1817. (Dieu prouvé par les conditions du langage).

Boulogne (abbé Et. Antoine de). *Article sur le christianisme de Bacon.* Annales philosophiques 1800-1801.

Du Voisin (abbé J. B.). *Démonstration évangélique*, Brunswick, 12 ; 2e *éd.* Berlin et Paris Lamy, *id. ; 3e éd.* Paris 1802 ; 4e 1805 suivie d'un « *Essai sur la tolérance* » ; 5e 1810 ; 6e Paris Méquignon et Lyon Périsse 1821, 2 v. 8° ; 1826, 35, 75, Migne [9].

Rousseau (abbé). *L'évangile code du bonheur... par M. L. H. R. D.* Trieste, Impr. arménienne, 8°.

1801

Aléa (Léonard). *Antidote de l'athéisme ou Examen critique du Dictionnaire des athées anciens et modernes* (de Sylvain Maréchal), Paris, 8° ; *rééd.* 1802 *ib.* Moussard, 2 v. 8° : « *La religion triomphante des attentats de l'impiété* ».

Ballanche (P. S.). *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts,* Lyon Ballanche et Barret, Paris Volland, 8°. (Manifeste catholique. V. *Giraud,* « Chateaubriand », 1904 [141], p. 93 sq.).

Deluc (J. A.). *Lettres sur le christianisme adressées à M. le pasteur Teller,* Berlin, 8° (contre le rationalisme) ; *rééd.* 1802.

Gérard (abbé). *La théorie du bonheur, ou l'art de se rendre heureux mis à la portée de tous les hommes* (an.), Paris Bossange, an IX, 12.

La Palme (de), évêque d'Aoste. *Les principes de la doctrine catholique justifiés par eux-mêmes,* Lyon, 12.

[Porteus (Beilby), évêque de Londres. *Abrégé des principales preuves de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne, tr. de l'anglais par J.-L. Chirol,* 12].

Etrennes religieuses pour l'an de grâce 1801 [et suiv.], in-12. V. p. 85 et année 1802, p. 219 des *articles sur l'utilité sociale du christianisme.*

1802

Bataillard. *Accord du christianisme avec la philosophie ou Lettre d'un écrivain orthodoxe aux membres de l'ancien et du nouveau clergé,* Paris Leclère, 8°.

Birotteau (F. J. E.). *Essai sur les rapports de la rel. cath. avec la société civile,* Perpignan, 12.

Chassanis (Charles). *Du christianisme et de son culte contre une fausse spiritualité,* Paris Moutardier et Varin, 8°.

Chateaubriand (de). *Génie du christianisme ou beautés de la religion chrétienne.* Paris Migneret, 5 v. 8°.

Delisle de Salles. *Mémoire en faveur de Dieu,* Paris Fuchs, 8° ; *rééd.* Brunswic 1804, 2 v. 8°.

Didier (Paul). *Du retour à la religion,* Paris Giguet et Michaud, 8° (75 p.) ; *augm.* 1810.

Gin. *Continuation du « Discours sur l'Histoire universelle » jusqu'à 1789,* 2 v. 12.

Gonthier. *La voix de la religion au 19e siècle, ou Examen de quelques écrits religieux qui paraissent de nos jours,* Lausanne 1802-03, in-12.

La Luzerne (de). *Dissertations sur la vérité de la religion,* Langres Bournot, 8° ; *rééd.* 1843-44, 12.

— *Les Prophéties,* 8° ; *rééd.* 1843-44, 12.

Lasausse (abbé J. B.). *Conversations d'un curé avec ses paroissiens. Dialogues chrétiens sur la religion.* Lyon, 2 v. 8°.

Lecoz, archevêque de Besançon. *Défense de la révélation chrétienne et preuve de la divinité de J.-C. ou Lettre sur le « Mémoire en faveur de Dieu »,* Paris Guerbart, 8° ; *rééd. Migne* [9], t. 13, p. 651.

INDEX

A

Abauzit. 423.
Abbadie. 9, 61. **99-141**, **199**, 233, 430, 440, 476, 507.
Aben-Ezra. 26, **28**, 50, 109.
Académie. **458**.
Adam (le P.). 436 n.
Aguesseau (d'). **483**.
Albigeois. 382, 383 n.
Aléa. **493**.
Alembert (d'). 298 n., 343, **354 n.**, **358 n.**, 368 n., 369, 374 n., 423, 439, **458**, 473, 493.
Alexandre (le P.). 208 n.
Alexandre Sévère. 98.
Alexandrie. **258**, 265 n.
Allamand. 307, 446.
Allix, **51**, **203 n.**, 270.
Ambroise. 287.
Amerpoel. 192 n.
Amyraut. 152 n., 507.
André (abbé). **414**.
Angliviel de la Beaumelle. 294 n., **342**, 358 n.
Anquetil. 470.
Antiochus Epiphane. 68 n.
Antiochus l'Illustre. 116.
Antonin le Pieux. 388.

Apion. **71**.
Apollonius de Thyane. **276**.
Apologétique, définition 8 n. 1 ; évolution 506 sq.
Apologétique intellectualiste. 13, 16, 64 n. 3, **75** sq., 340, 450, 507, 513.
Apologétique historique. 21, 95, 138, **216**, **404** sq., 450, 506, 507, 514.
Apologétique psychologique et pragmatique **17** sq., 47, 80, **127** sq., 206, 216, **243-254**, **321** sq., **344**, **405** sq., 451, **475-489**, 506, 511 sq., **514**.
Arboux. 499 n.
Argens (d'). 293 n., 380 n.
Argenson (d'). 332 n., 399 n.
Aristobule. 71, 258, 265 n.
Aristote. 71, 192.
Arminius. 157, 247 n.
Arnaud (abbé). 458.
Arnauld (Antoine). 25, 46 n., 85, 199.
Arnavon (d'). 480 n.
Arnobe. 316 n.
Asselin. 462 n., **479**.
Assémanni. 352.
Astié. 23 n.
Astruc. 204, **290**, 377 n., 468, 469, **510**.
At (R. P.). 7 n. 1, 498 n.
Athénagore, 287, 345 n.
Aubert (François). 418 n.
Aubert de la Chenaye des Bois. 293 n.
Aubert de Versé. **37**.
Aubertin. 5, 152 n.
Aubry. 494, 499.
Audrein. 500, 502. 505.
Augustin (St). **22**, **154**, 230, 265 n., 266, 283, 287, 316, 449 n.
Auroux des Pommiers. **338**.
Aymé, **466**.

B

Bachaumont. 421 n., 440 n., 449 n., 458 n., 459 n., 461 n., 466 n.
Bacon. 484 n., 493.
Bailly (abbé). 424 n., 450 n.
Ballanche. 488 n.
Baltus. 85, 255, 257, **264**, **271**, **287**.
Barbeyrac. 182, **284**, **328**.
Barbier (avocat). 356, 401 n.
Bardou. 465 n.
Barin. 192.
Barnabé. 352.
Barni. 403 n.
Barrère. 505.
Barruel. 367, 421, 460 n., **463**, 472, **473**, 482 n., **486** n., 490, 503.
Baruzi. 171 n., 172 n.
Bartholmess. 403 n., 411 n., 424 n.
Basile (St). 265 n., 316 n., 344 n.
Basnage. 152 n., 187, 201, 204, 213, 239, 247, 255.
Bassinet. 461.
Bastide (abbé Louis). 268.
Batalerius. 24 n.
Baudisson. 190 n., 484.
Baudran. 489.
Bâville. 211.
Bayle. 13, 15 n., **41**, 80, 82. 100, **144-180**, 217, 224 n., 228, 241, 245, 253, 255 n., **291**, 296 n., 302, **315-321**, 360 sq., 398 n., 401, 407, 411, 420, 423, 465 n., 472, 500, 508, 512.

Beauclair (de). 420 n.

Beaumarchais (A. de). 199 n.
Beaumarchais (Caron de). 412.
Beaumont (Christophe de). 212 n. 332, 334 n., 363, 364, **406** sq. 423, 458, 492 n.
Beauregard. 462 n., 479, 480 n.
Beauvais (abbé). 461.
Beauvau (de). 458.
Beauvoir. 14 n. 3.
Beauzée. **357** n.
Bebescourt. 452 n.
Becker. 209.
Belin (Jean). 15.
Bellarmin. 222.
Belsunce (de). 301, 307 n., 309 n., **312**, **355**.
Benoist (Elie). 179, 180, 243 n.
Benoît XIV. 333, 356 n., 390.
Bentley. 182 n.
Bergier. **421** sq., **441**, **445**, **449**, **451**, 459, 480.
Bergson. 195.
Bernard (abbé). 8 n., 211 n., 297 n., 346 n., 355 n., 400 n., 401 n., 459 n., 461 n., 464 n., 479 n.
Bernard (Jacques). 159, 178-179, **253**.
Bernard (St). 316 n.
Bernardi. **504**.
Bernardin de Saint-Pierre. 193, 411 n., 515.
Bernier (François) voyageur. 11 n.
Bernis (de). 500.
Berruyer. **254** n., 305, 345 n., 364, **390-392**, 464 n.
Bersot. 403 n., 410 n., 448 n., 453 n.
Berthier (le P.). **368**, 373, 390 n., **493**.
Bertier. 474, 489 n.
Besoigne. 479.
Besombes de Saint-Geniès. 489 n.
Bethléem (de). 336.
Beuchot. 435 n.
Beurier, prêtre eudiste. 463 n., 467, 499 n.
Beurrier (le P. Paul). **15**, 64 n., 92.
Bibliothèques privées. 5, **517**.
Blackmore. 274.
Blanc (abbé). 515 n.
Blondel. 10, 221 n.
Blount. 276.

Bochart. 87, 209, **243**, 258.
Bœhme (Jacob). 495.
Boileau (abbé). **213**.
Boismont (Thyrel de). **462**.
Boissy d'Anglas. 500 n.
Bolingbroke. 299, **388**, 428 n., 430.
Bompart (Jean). 90 n., 260 n.
Bonal. 64 n.
Bonald (de). **499**, 503 n.
Bonaparte. 475, 493.
Bonhomme (le P.). **368**, **385**, 426, 443 n.
Bonjour. 258 n.
Bonnaire. 502 n.
Bonnaud. 462 n., 470 n.
Bonnet (Charles), naturaliste, 424, 484 n.
Bonneval (de). 297, 347.
Bossuet. 11, 45, 61, 62 n., 65, 70, **90-99**, 117, 171, 201, 245, **270**, 346, 407, 442 n., 448, 510, 514, 515.
Bost (Charles). 267 n., 269 n.
Boudier de Villemair [ou de Villemert]. 301, **478**.
Bougainville. 193 n.
Bouguer. 478 n.
Bouhours. 75 n.
Boulanger. 427 n., **444**, 445, 473, 474.
Boulainvilliers (de). 25 n., 280 n., 430.
Boullier. **296-300**, **309**, **330**, **337**, 379, 384, **388**.
Boulogne. 459 n., 462, 479, **484**, 498 n.
Bourbon (duc de). 212.
Bourdaloue. 466 n.
Bourdier-Delpuits. 494 n.
Bourgoing. 259.
Bourignon (Antoinette de). 142, 324 n.
Boutauld. 185.
Bouvier (Bernard). 403 n., 409 n.
Boyer, évêque de Mirepoix. 374 n.
Boyle (Robert). 182 n.

Breitinger. 329 n.
Brémont. 482 n.
Bricaud. 498 n.
Bridaine, 355.
Broglie (abbé de). 460 n.
Brotier. 333.
Brucker. 59 n.
Brueys. 232 n., **269**.
Brunel. 5, 458 n., 461 n.
Brunet. **486**.
Brunschvicg. 22 n. sq., 26 n., **40** n.
Buddeus. 249 n., 316 n., **319**.
Buffier. 195 n., 277.
Buffon. 10, **291**, **310-312**, **380**, 431 n., 444 n., 457 n., **471-475**, 510.
Buisson. 157 n.
Bullet. 451 n., **470**.
Burigny (Levesque de). 72, 353, 421, **440-442**, 450 n., 469 n., 514.
Burnet. 15 n. 2, 171 n., 302 n.
Bussy. 100.
Butini. 255.

C

Cacouacs. **375**.
Cagliostro. 494, 497 n.
Cahen (Léon). 276 n.
Calas. 360 n., 365, 366, 410 n., 427, 430 n., 512.
Calmet. 202, **207**, 270.
Calvin. 154, 169, 442 n.
Cambacérès (abbé de). 478.
Camisards. 198, **268**.
Campagnac. 502 n.
Camuset. 448 n., 472.
Camuzat. 367 n.
Capelle. 44 n., 50.

Capéran. 443 n.
Caraccioli. **396 n.**, **398**, **416**, 453. 462, 479, **480** n.
Caro. 497 n.
Carrau. 299 n.
Carré de Montgeron. (V. Montgeron).
Casaubon. 258.
Cas de conscience (Affaire du). 211.
Caussy. 294 n.
Caylus (de). 332, 334, 336, 392 n., 472 n.

Ceillier. 286.
Celse. 10, 257.

Chaillet (de). **478.**
Chaldéens. 105, **203,** 260.
Champion (Edme). 406 n., 408 n.
Champion de Pontaillier. 474.
Chapelle (abbé). 470 n.
Chardin. 186 n., 279.
Charlemagne. 382, 396.
Charon, chanoine. 217, 281.
Charpentier. 341 n.
Charron (Pierre). 13.
Charte Livry (de). 293.
Chassanis. 498 n., 502.
Chastel 7 n. 1.
Chastellux. 371 n., 472 n.
Chateaubriand. 6, 7, **475,** 480, **485** n., 486, **487** n., 488, 502, 507, 512, 513.
Chaudon. 431, **454.**
Chauffepié. 319.
Chaumeix. 368 n, **369-371, 373,** 390 n., 393.
Chaumont (de). 278.
Chaumont-Quitry. 491.
Chauvin. 217.
Chavannes (J.). 322 n.

Chebron du Petit Château (de). 341.

Chine. 11 n., 72, 180, **203,** 321, 333, 335, 357, **380,** 389, 398 n., 465.
Chiniac de la Bastide. 464 n.
Choiseul (duc de). 363, 430 n., 458.
Choisy (Fr. Timoléon de). **74.**
Choyseul du Plessy-Praslin (Gilbert de). **72.**
Chrysostome. 316 n.
Cicéron. 259, 263, 288, 348 n.

Claparède. 417 n., **419** n., 421, 454.
Clarke. 182, 275, 354, 403 n.
Clémence. 432, 469 n.
Clément (abbé). **400,** 401 n.
Clément d'Alexandrie. 287.
Clément de Rome. 235, 352.
Clément XI. 211 n.
Clément XIII. 254 n., 264, 368, 382 n., 390, 425, 431.
Clément XIV. **462.**
Clergé. **425,** 443, **451, 458-460, 463-465,** 477, 479, 499, 505, 510.
Clootz. 360, 448 n., 457, 472.

Coger. 431 n., 442 n.
Colbert, évêque de Montpellier. 254 n., 302 n., 390 n.
Colerus. 25 n., 37 n.,
Collé. 212 n., 292 n., 372 n., **397** n., 401 n., 430 n., 443, 458 n., **479,** 488 n.
Collins. 182 sq., 200, 204, 239, 245, **269,** 427 n.
Collot. 505.
Comte (Auguste). 182.
Concordat. 475, 490.
Condillac. 298, 360, 484 n.
Condorcet. 457, 466 n., 504 n.
Confucius, 289 n.
Constance (concile de). 383.
Constantin. 382.
Constituante (assemblée). 475, 493.
Constitution civile du clergé. 475, 490.
Convulsionnaires. 198, **276,** 325. **351.**
Coquerel (Athanase). 327 n.
Corneaux. 463 n.
Cornill. 220 n.
Cotolendi. 279.
Cotton. 185.
Couchoud. 26 n., 28 n. sq.
Coulau. 31.
Courcelles. 152.
Court (Antoine). 305 n.
Couthon. 500.
Couturat. 172 n., 176 n.
Coyer. 397 n.

Craig. 223, **393** n.
Crampon. 118 n., 471 n.
Crillon (abbé de) **488.**
Critique biblique. **44** sq., 201, 334, 404, **428-440,** 446, **468-475.**
Croisés. 346, 383.
Croisset. 214.
Crousaz (de). 85, **200,** 211 n., 223 n., **245, 249,** 251, **274,** 301, **315,** 319 n.
Cubières de Palmezeaux. 491 n.
Cuendet. 403 n.
Cunæus. 209.
Cuppé. 427 n.
Cyprien (St). 255, 287, 313 n., 344 n.

D

Dacier. **284.**
Damiens. 364, 390 n.
Dangeau (abbé de). **74,** 296 n.
Danton. 502 n.
Darwin. 195.
Daunou. 475, **481,** 512.

Deferrière (abbé), 12 n.
Deffand (Mme du). 361.
Déforis. **414** sq.
Déistes anglais. 181, **291,** 333, 429, 508, 516.

Delacroix (Henri). 77 n., 252 n.
Delamare (S. J.). 393, 465.
Delaunaye (Fr. H. Stan.). 474.
Delbos. 176 n.
Delille. 458
Delisle de Sales. **472**, 474.
Deluc. 382 n., **472.**
Delvolvé. 41, 146 n. sq., 149 n., **155**, 170 n.
De Maillet. **380** n., 447.
Démocrite. 447.
Denis (Fr. Paul). 145 n.
Denis (J.). 91 n., 154 n.
Denyse. 238, 252.
Derham. 193.
Des Barreaux. 13.
Descartes. 10, 25, 61, 84, 139, 170, 192, 195, 310 n., 392.
Deschamps (Fr. Mich. Chrétien). 296 n.
Desfontaines. 101, 201 n., 203 n., 222 n., **230, 271**, 301 n., 366.
Deslandes. 294 n., 334, 337.
Desmaizeaux. 182.
Desmarets de Saint-Sorlin. 141.
Desmont (Olivier). 170 n.
Desmonts (le P.). **344.**
Desnoireterres. 5, 294 n., 297 n., 343 n., 348 n., 354 n., 358 n., 363 n., 365 n., 384 n.-386 n., 398 n., 401 n., 409 n., 413 n., 424 n., **426 n.-440 n.**, 453 n.
Des Vœux. 351 n.
Déterminisme. 187, 196 sq., 495.
Develles. **200.**
Dez. 237.
Dezobry. 460 n.

Diderot. 228, **292, 303**, 331, 333, 350, **361**, 368 n., 372 n., 378, 409, 427 n., 458 n., 460 n., 496, 509-511, 514.
Didier (Paul). 480 n.
Dinouart. 367, 423, 448 n.
Diodore. 203.
Dion Cassius. 383.
Diroys. 73.
Dodwell. 210 n., 313.
Dominique de Colonia. 239.
Dordrecht (synode de). 160, 246 n.
Dortous de Mairan. 25 n., 40, **82.**
Douen. 269 n., 480 n.
Dozenne. 246.
Dragonnades. 224 n.
Drews. 493 n.

Dubois (cardinal). 355 n., 463.
Dubois de Launay. 316.
Dubos (abbé). 41 n., 152 n., 153, 186 n.
Du Bos. 432.
Duclos. 448, 458.
Du Closel. 479, **481** n.
Du Contant de la Molette. **469.**
Ducros (Louis). 304 n., 367, 368 n.
Du Four (abbé). **377.**
Dufour (Ed.). 413 n.
Dufourcq. 188 n., 289.
Du Gard. 301.
Duguet. 202, 235, 253, 507.
Du Halde. 203, **380** n.
Duhamel. 60 n., **300, 310**, 392 n.
Dulard. **344** n.
Dumarsais. 369.
Du Moulin. 267 n.
Dupin (Louis Ellies). **59**, 201, 216 n., 232 n., **276.**
Duplessis. 401 n.
Duplessis-Mornay. 14, 279 n., 507.
Dupuis (Charles-François), conventionnel. 463 n., 474, **491-493.**
Durand (David), pasteur. 279, **315.**
Durckheim. 372 n.
Dutoit-Membrini. 322 n., **410** n., 495, **497**, 498 n.
Dusauzet. 367 n.
Dussault. 513.
Duvoisin. 459, **469**, 470, 476 n., 485, **501.**

E

Ebionites. 280 n., 353.
Economistes. 474.
Egyptiens. 105, **203**, 208, 265, 357, **470.**
Elisée (le P.). 461.
Emery. 340, 484 n.
Encyclopédie. 332, **360** sq., **368-371**, 409, 458, 495, 511.
Epinay (Mme d'). 406 n.
Episcopius. 247.
Ernesti. 468.
Esaïe (ou Isaïe). 27, 91 n., **270.**
Esdras. 29, 89, **110**, 207.
Espagne (Jean d'). 91.
Esséniens. 122, 240.
Estienne. 195.
Euler. 189, 424.
Eusèbe. 70 n., 71, 85 n., 221 n., 256, 352, 382 n.
Exégèse. 26, **44.** (V. Critique biblique).

F

Fabricius (J.-Alb.). 192 n., **193**, 247 n.
Fabricy. 441 n.
Fabry de Moncault. **394, 444, 450.**
Fatio (Nicolas). **322.**
Fauchet. 462, 481, 487 n., 503 n.
Faydit, 258, 262 n.
Feller (de). 367, **443**, 451 n., **473.**
Fénelon. 31, **41-43**, 137, 171 n., **194, 240.**
Ferrand (Louis). **68**, 89 n., 92, 222 n., 240 n.
Fichte. 82 n.
Fidel. 452 n.
Figures de l'Ancien Testament. 21, 22, **63.**
Filleau de la Chaise. 20, 53, **65**, 112, 242 n.
Fitzjames. **373**, 392 n., 399 n.
Fleetwood. 273 n.

Fleury (abbé). 209, **486.**
Floris. 459, 465, 472 n.
Flotte. 85 n.
Fontaine. 501 n.
Fontenelle. 184, **188-191**, **197**, 214, **255**, 261, 267, 508.
Formey. 85 n., 175 n., **306**, **309**, **344**, 346 n., 365 n., 367, 377 n., **379**, **418**, 484 n.
Fourmont. 202, 207, **230**, 264.
Franck (Ad.). 495 n.
Franc-maçonnerie. **302**, **503.**
François (Laurent). **357**, **387**, 433 n., **450.**
Frassen. 208 n., 468.
Frédéric II. 365, 382, 426, 448.
Fréret. 30, **380**, 440.
Fréron. **366**, 392 n., 397 n., 400 n., 433 n., 451 n.
Frommel. 137.
Fumel (de). 360, **399**, 406 n.
Fuschs. 466 n.

G

Gaillard. 458.
Galilée. 347.
Gamaches (de). 341.
Garasse. 13.
Garat. 496, 499.
Garrigue. 182.
Gaubil. 203.
Gauchat. 101, **320**, **374**, 379 n., 380, 381 n., 385 n., 393, 466 n.
Gaulonites. 240.
Gaultier (abbé J.-B.). 181 n., 301, **312**, 392 n.
Gautier, prêtre. **313-315.**
Gazier. 72 n.

Gébelin (Court de). 474.
Genest. 192.
Genlis (comtesse de). 408 n., **466.**
Geoffrin (Mme). 479 n.
Geoffroy (le P.) S. J. 460.
Gérard (abbé). 459, **476**, 504 n.
Gerbet. 421 n.
Gerdil. **379**, 415 n., 474 n.
Gerhardt. 171.

Gibson. 218 n., 270.
Gin. **480.**
Girard (J.-B.). S. J. 307.
Girard des Bergeries. 63.
Girard du Haillan. 383.
Giraud (Victor). 23 n., 488 n., 503 n.
Gnostiques. **353.**
Gomar. 157.
Gordon (Thomas). 427 n.
Goujet (abbé). 14 n., 367 n.
Gourcy (de). 459, **478.**
Gourlin. 332, 335.
Gousset. 270.

Graverol. 36 n.
Grasset (Dr). 227 n.
Grécourt (de). 226.
Grégoire (abbé). 499 n.
Grégoire de Nazianze. 345 n.
Grégoire de Nysse. 265 n.
Grenier (les frères de). 365, 512.
Griffet. 460.
Grimm. 285 n., 317 n., 320 n., 343, 364 n., 368, 369 n., 372 n., 373 n., 377 n., 378 n., 381 n., 384 n., 388 n., 390 n., 394 n., 395 n., 397 n., 398 n., 401 n., 402, 406 n., **408** n., 413 n., 415 n., 419 n.-421 n., 431 n., 432 n., 440 n.-450 n., **453** sq., 457 n., 458, 460 n., 462, 464 n., 466 n., 472 n., 476 n., 479 n., 482 n., 483 n., 497 n., 502 n.
Gros de Besplas. **396** n.
Groteste de la Mothe. 25 n., 31 n., **57**, 269.
Grotius. **14**, 15 n., 22, 80, 89, 258, 272, 505 n., 507.

Guasco. 479 n.
Guénée. 384, **433-440**, 466 n., 512.
Guenet. 459.
Guérin du Rocher. **469**, 470 n.
Guhrauer. 171.
Guidi. **444** n., **452**, 464 n., 465, 479.
Guignebert. 220 n., 265 n., 280 n.
Guignes (de). 353, 470.
Guignion de Montfort. 355 n.
Gunkel. 88 n.
Guyon (abbé). **386**, **389**, 393 n., 464.
Guyon (Mme), 11, 137, 322, 409, 497.

H

Hallays (André), 307 n.
Haller. 484 n.
Hardouin (le P.). 345, **391.**
Harel. 489 n.
Harnack. 96 n.
Havet. 18 n. sq.
Hayer. 300, 377 n., **378**, 476.

Hébert. 232 n.
Helvétius. 169, 310 n., 361, 363 sq., **371-377**, 387, **398** n., 403 sq., 427, 472, 488 n., 500, 511.
Herbert. 183.
Hérodiens. 240.
Hérodote. 203, 208, 436, 454 n., 470 n., 506.
Hervé, évêque de Gap. 241 n.
Hervieux de la Boissière. **417**, 472.
Hespelle. 489 n.
Hideux. 31.
Hiéroclès. 287.

Hobbes. 26, 44, 50, 112, 291, 333.
Höffding. 403 n.

Hognant. 230.
Holbach (d'). 169, 313 n., 360, 402, 415 n., 421, 426, 427 n., **444-450**, 457, 472, 473, 491, 511.
Holland. **448**.
Holtzmann. 220 n., 280 n.
Hooke. **333** n., 412 n.
Houteville. 25, 65, 72, 76, 100, 217, **219-231**, 264, **267**, **274**, **285**, **289**, 316, 333, 388, **406** sq., 417, 440, 509, 514.

Huber (abbé). 321.
Huber (François). 322.
Huber (Jean). 321.
Huber (Marie). 170, 293, **321-331**, 350, 411, 413 n., 423, 507, 510, 516.
Huet. 9, 36 n., 61, **83-90**, 145 n., 153, 257, 295, **469**, 493, 507.
Humbert (le P.). 489 n.
Hume. 177, 360 n., 365.
Hurons. 11 n., 280.
Hurter. 264 n., 354 n.
Hus (Jean). 383.

I

Iarchi (Rabbi Selomoh). 70 n.
Illuminisme. **494-498**.
Incrédulité. 9, **62**, **185**, **213**, **354**, 465 sq., 508.
Inde. 11 n. 1.
Infâme (l'). 362, 365, 427, 428.
Inspiration. 30, **46**, 55, 59.

J

James (William). 410 n.
Jamet. 318 n.
Jamin. **454** n., 515 n.
Jansénius. 211 n., 374.
Jaquelot. **40**, 158 n., 159, **161-167**, 174, n., **191**, **205**, **233**, 255, 258, 317, 386, 512.
Jauffret. 498 n.
Jeanne d'Arc. 383.
Jeanty Laurans. 193 n.
Jeremias (Alfred). 493 n.
Jérôme (St). 28 n., 287, 352, **470**.

Joblot. 193 n.
Jolicart. 396.
Joly (Henry). 77 n.
Joly (Louis-Philippe). 319.
Joly (le P. Romain). 455 n.
Joly de Fleury. 363 n., 364, **373**, 390 n., 406 n., 412 n., 426.
Joncourt (de). 182, 271.
Josèphe. 71, 97, 123, 206, 221, 239, 313 n., 353.
Joubert. 486, 503 n.
Journaux. 5, 153, 297, 300, **366-368**, 440, 448 n. 3, 490, **498**.
Juifs. 20, **383**.
Julien. 288, 382 n., 430, 457.
Julius Africanus. 89 n.
Jurieu. 25, **153-157**, 258, **267**, 423, 508.
Jussieu. 193 n.
Justin. 71, 266, 344 n.

K

Kant. 22, 103, 170, 176, 177, 323, 410, 411.
Keim. 363 n., 369 n., 371 n., **372**, 375 n., 377 n., 402 n., 403 n.
Kennicott. 442 n., 468.
Keranflech (de). 418.
Kortholt. 24 n.

L

Labadie. 31 n.
La Barre (de). 366, 410 n., **426**, 427, 512.
La Bastide (de). 427 n.
La Berthonye. 137, 242 n., 478 n., 489 n.
Laborie. 501.
La Bruyère. 185, **189**.
La Chambre (Ilharart de). **340**.
La Chapelle (de). 182.
Lactance. 71, 316 n., 382 n.
Lacy. 269 n.
La Faye (de). 264.
Lafitau. 355.
La Guille. **356**.
La Harpe (de). 457 n., 458, 460 n., 462 n., 470, 491 n., 500, **503**.
La Hontan (de). 11 n., 280.
La Luzerne (de). 466 n., 485.
Lambert (le P.). 457 n., **463**, **492**, **500**.
Lamennais. 399 n.
La Mettrie. 293 n., 301 n., 334 n., 447, 473.
Lamoignon. 363.
La Monnoye. 319 n.
Lampride. 221.
Lamothe-Houdar. 217, 432.
Lamourette. **485**, 512.
Lamy (Bernard). 52, 185 n., **281**.
Lamy (François). 30, **37-39**, 199, **232**, 235, 286 n.
Lancelin. 463 n.
Lanfant. 462 n., 479.
Lanfrey. 421 n.
Langlois. 228 n.
Languet. 465.
Lanson. 6, 10 n., 13 n., 25 n., 30, 86 n., 92 n., 181 n., 185 n., 188 n., 191 n., **197**, 240 n., 253 n., 255 n., 280 n., 285 n., 293 n., 294 n., 300 n., 302 n., **313**, 503 n.
La Peyrère. 26, 28 n., **44**, 50, 104, 113, 140, 203, 209.
La Placette. 36 n., 159 n., **206**, **247**, 251, 255, 484.

Laplanche. 502 n.
La Quintinie. 193 n.
Larcher, **367, 432.**
La Réveillère-Lépeaux. 498 n., 500 n.
La Reynie (abbé de). 489.
Laroque (de). 152, 281.
La Rue (de). 218.
La Serre. 302 n.
La Taste. 336 n., 351 n.
Latouche-Bœsnier. 241 n.
Laubrussel. **208,** 237 n.
Laulahnier (de). 416 n., **478.**
Lavater. 497.
Lavaur (de). 257 n., 259.
Lavisse. 498.

Le Balleur. 384 n.
Leblond. 474.
Lebreton. 458 n.
Le Brun (abbé), précepteur des pages de Marie Leczinska. 393 n.
Le Brun (Pierre), oratorien. 197.
Le Chapelain. 399 n., **400,** 460.
Lecky. 193 n.
Leclerc (Jean). 10, 31, **44,** 85 n., 138, **158, 160, 186, 204,** 216, **235,** 252, 253, 262, 278, 289, 348, 411, 423, 506.
Leclerc (abbé Laurent Josse). 316.
Leclerc de Montlinot. 371 n.
Le Coq de Villeray. **296.**
Le Cousturier. 461.
Le Febvre (le P.). **317.**
Lefranc (abbé) eudiste. 492 n., **497,** 498, **503.**
Lefranc de Pompignan (Jean-Georges), évêque du Puy. 7, **339, 342,** 393, 420 n., 425, 427 n., **452,** 458, 477 n.
Lefranc de Pompignan (Jacques), poète, **365,** 397 n.
Léger (Antoine). 248 n.
Legge (de). **443.**
Le Gobien. 180, 203, n.
Le Gros, 472 n., 474.
Leibniz. 9, 15 n., 88 n., 163, **170-177,** 226, 291, 295, 379, 484 n., 508.
Lejeune, oratorien. 14 n. 3.
Le Masson des Granges. **394.**
Lemoine. 494.
Le Moine, pasteur. 182, 270, 276 n.
Lenain de Tillemont. 65 n.
Lenet. 236.
Lenfant. 218 n.
Lenglet-Dufresnoy. 25 n., 350.
Lentulus (lettres de). 59.
Léon X. 383.
Léon XIII. 59 n.
Le Pelletier (abbé). 203 n.
Le Prévôt d'Exmes. 396 n.
Le Prince de Beaumont (Mme). 451 n.
Lequien. 202 n.
Le Rouge. 336.
Leroy. 372 n.
Le Roy (Ed.). 229 n.
Lescœur. 259 n.
Leuwenhœk. 193.
Le Vassor. **52,** 161 n.
Levesque de Burigny. (V. Burigny).

Libertins. **13, 62,** 185, 213, 285, 356, 362 n.
Lichtenberger. 247 n., 265 n., 348 n., 408 n., 480 n., 499 n.
Liger. 481 n.
Lightfoot. 53.
Lignac (de). **310, 376, 379,** 398, 402.
Limborch. 24 n.
Lincoln. 310 n.
Linguet. **398,** 480.
Linné, 484 n.
Lisbonne (désastre de). 176, 362, 364, 381, 385, 409 n.
Locke. 10, 103, 138, 217, **245, 273,** 292, **295, 300,** 333, 349, 354, 360, **370,** 411, 510.
Loiseleur. 199, 263.
Loisy. 90 n.
Lombard. 289.
Loménie de Brienne. 334, 336 n., 458.
Louis (abbé). 488 n.
Louis XIV. 10, 396.
Louis XV. 10, 358, 363, 458, 462 n.
Louis XVI. 460 n., 467.
Louvreleuil. 269.

Luchet (de). **497.**
Lucrèce. 191.
Luther. 257 n.
Luynes (duc de). 384 n.

M

Mabillon. 10.
Mably (de). 484 n.
Machault. 463.
Magendieu. 64.
Magny. 322 n.
Maimonide. 28 n.
Maisonneuve. 244 n.
Mahomet. 122, 133, 221, **279,** 306 n., 316 n., 381, 382.
Maigron. 188.
Maille. 392 n.
Maine de Biran. 499.
Maistre (Joseph de). **504.**
Maldonat. 145 n., 147 n., 201 n., 262 n.
Malebranche. 16, 25 n., **38-41,** 61, **75-83,** 144, 163, 170, 174 n., 217, 282, 295, 419, 448, 507, 513, 515.
Malesherbes (de). 348, 358 n., 363, 480 n.
Maleville (de). 417.
Mandeville. 183, 293 n.
Manéthon. 71, 203, 208.
Manichéens. 148, 160, 316, **319.**
Marais (Mathieu). 152.
Maran. **344,** 392 n.
Marana. 279.

Marc Antonin. 284.
Marc Aurèle. 221, 385.
Maréchal (Sylvain). 385 n., **493.**
Margival. 28 n., **45** n.
Marie Leczinska. 384.
Marie Stuart. 383.
Marin (Fr.-Louis-Claude). 412.
Marion, camisard. 268.
Marion, pédagogue. 151 n., 152 n.
Marivaux. 181 n.
Marmande (de). 182.
Marmontel. **442-444,** 457 n., 458.
Marsham. **69** sq., 210 n.
Marsy (de). **320,** 364.
Martianay. 52, 204 n., 208.
Martin (abbé). 459.
Martin (David), pasteur. 189, **206, 235,** 243 n., 245.
Martin (Raymond). 14 n. 2.
Martines de Pasqually. **495,** 503 n.
Martini (le P.) S. J. 203.
Massé (Jacques). 185, 280.
Massillon. 30, 466 n.
Masson (Pierre-Maurice). 6, 121 n., 187 n., 195 n., 322 n., 323 n., 348 n., 354 n., **402 n.-420 n.,** 442 n., 449 n., 453 n., 472 n., 476 n., 479 n., 485 n., 487 n., **488** n., 492 n., 498 n., 503 n.
Mathiez. 480 n., 502 n.
Mauduit. 9, 62, **67.**
Maupertuis. 177, 365 n., 424 n., 484 n.
Maury (abbé). 462.
Mazel. 182.

Mélanchton. 64 n.
Mendelssohn. 177, **448.**
Menoux (de). 392 n.
Méré (de). 13.
Mérian. **365,** 424.
Merlin (le P.) S. J. **316, 338.**
Mersenne. 14.
Meslier (Jean). 30, 365, **428,** 447, **491,** 495.
Mesmer. 494, 495, 497.
Mézeray. 14 n. 3.

Michelet. 181 n.
Migne. 100 n., 207 n., 215 n., 278, 341 n., 346 n., 347 n., 355 n., 357 n., 393 n., 400 n., 442 n., 461 n., 462 n., 467 n., 469 n., 479 n., 481 n.
Mill, philologue. **204,** 313.
Millot. 393.
Mirabaud. 294 n., **313-315,** 447 n.
Mirabeau (comte de). 485 n.
Mirabeau (marquis de). 399.
Miracles. 21, 27, **273-278, 350, 404** sq., 450, 452, 506, 509.
Miromesnil. 467.
Missions. 347, 352, **355.**
Misson. 269 n.

Modernistes. 45 n., 515 sq.
Moïse. (Voir Pentateuque).
Moïse (abbé). 470.
Molinier (abbé). 211 n., **215, 296.**
Monmerqué. 100 n.
Monnet. **357.**
Monnier (Henri). 229 n.
Monod (Albert). 213 n., 478 n.
Monod (Victor). 152 n., 154 n., 177 n.
Montaigne. 13.
Montaigu. 199.
Montazet (Malvin de). 462 n., **477.**
Montausier. 100.
Montesquieu. 181, 211, 234 n., 293 n., **312,** 348, **378,** 472, 510.
Montgeron (Carré de). 276, 351.
Montmorin (de). 426.
Moreau (Jacob-Nicolas), avocat. 375.
Morellet. 504 n.
Morelli. 364.
Morin. 44 n.
Morize. 285 n., 361 n.
Morland. 193 n.
Mornet. 193 n., 194 n., 196 n., 291, 310 n., 366 n., 367 n., 380 n., 472 n., 517, **525.**
Moultou. 423 n.
Mourgues. 257 n., **265, 286.**
Muralt (Béat de). 322.
Murvaux (Sixte de). 455 n.
Mussard. 293 n.
Muyart de Vouglans. **469 n.,** 489.
Mystiques. **141** sq., 324 n. 1, 247 sq., **494-498,**

N

Naigeon. 293 n., 313, 415 n., 427 n., **491.**
Napoléon. 480 n., 482, 493.
Naudé. **169,** 176 n., **315.**
Navarrete. 203.
Nazaréens. 280 n.
Nazelle. 515 n.
Necker. 253, 475, **481-483,** 493.
Needham. 447.
Nestorius. **391 n.**
Neuville (Charles de). 400, 401 n.
Neuville (Frey de). **355.**
Newman. 12 n., 502, **515 n.**
Newton. 196, 379, 484 n.
Nicolas. 265.
Nicolas de Cusa. 64.
Nicole. 245.
Nieuwentyt. 193.
Ninon de Lenclos. 13.
Nonnotte. 7, **381-384,** 385 n., 431 n., 433 n., 465, **484.**
Nougaret. 491 n.
Nourrisson. 171.
Nouveau Testament. 29, 45, 64 n., **120** sq., **430** sq., 469 n. 6.

O

Occultisme. 227 n., 494 sq.
Olivetan. 189 n.

Ollé Laprune. 38 n., 77 n. sq. **82**, 259 n., 281 n., 310 n., 484 n.
Onias. 68 n.
Optatien. 382 n.
Oracles sibyllins. 59.
Origène. 316 n.
Orphée. 265.
Ostervald. 189 n., 210, 215, 249 n. 253.

P

Pagès. 322.
Pajon. 218 n.
Palissot. **397.**
Panckoucke (André-Joseph). 318 n., **343**.
Papillon du Rivet. 400, 460.
Papin (Isaac). 158 n., 218, **289.**
Papus. 494 n., 495 n., 496 n., 503 n.
Para du Phanjas. 474.
Paraguay. 445.
Paris, théologien janséniste. 333.
Pâris (diacre). 276, 304, 307, **351**, 452.
Paris-Duverney. 463.
Parisot. 187, 193.
Parlement. **357**, **362**, 399 n., 411, 425, 510.
Parodi. 403 n.
Parrhase. Voir Leclerc (Jean).
Partz de Pressy (de). 465.
Pascal. 7, 9, 12, **17-23**, 61, 67, **76**, 101, 137, 151, 154, 166, **190**, 252, 282, 294, **298**, 346, 354, **357**, 394, **414**, 447 n., 476, 502, 507, 509, 512, **515.**
Passions, réhabilitées. 151, 305, 355, 371, 510.
Paulian. 465, 472 n.
Pavillon, évêque. 307.
Payne (Thomas). 499 n.
Pélissier (Léon). 255 n.
Pélisson (Paul). 100.
Pellisson. 285 n.
Pelvert (abbé Rivière, dit). **464.**
Pentateuque. 28, **45** sq., **65** sq., 74, 88, **109** sq., 205 sq., 263, **290**, 334, 337, 429, 432, 448 n., **469**, 510.
Pereira (Bento). 28 n.
Pérennès. 357 n., 392 n.
Pérès. 493 n.
Pères de l'Eglise. 9, 22, 46 n., 118, **256**, **261**, 284, 286, 316 n., 344 n., 426, 477, **484.**
Périer (Etienne). 20.
Perrault (Dom). 232 n.
Pérussault. **346**, 355.
Pesch. 516 n.
Pestalozzi. 198.
Petiot. 75 n.
Petit Didier. 59 n., 60 n.
Petitot. 20 n., 21 n.
Pey. 459, 494.
Peyrat. 268 n.
Pezron. 201, **202**, 334.
Pianesse (de). 75 n.
Picaudé. 195 n.
Picheral Dardier. 305 n.
Pichon. **395**, 399 n.
Picot. 472 n.
Pictet (Bénédict.). 36 n., **212**, **246**, 281, 348, 484, 507.
Pie VI. 431.
Pie X. 143.
Piétisme. 322.
Pigalle. 439 n.
Pilate (actes de). 59, 121 n., 206, 208, 239.
Pineault. 448 n.
Pinto. **435.**
Piron. 363 n.
Phangouse. 466 n.
Pharisiens. 240.
Philon. 258, 313 n.
Philostrate. 276.
Plantier. 239.
Platon. 71, 98, 103, 261, 265, 287.
Pline le Jeune. 119, 127, 235, 352.
Plotin. 265 n.
Pluche. **193**, **195**, 380, 484 n.
Pluquet. 377.
Plutarque. 256.
Poiret. 23, **142**, 147, 324 n.
Polier. **304.**
Polignac (cardinal de). 192, 318 n.
Pompadour (Mme de). 363, 386.
Pontbriand (de). 345 n.
Pope. 177, **292**, **301**, 357, 362, 510.
Porphyre. 71, 108, 257.
Portalis. 188 n., 334 n., 364 n.
Port Royal. 45 n.
Poulle. **400**, 401 n.
Poulpiquet (de). 244 n.
Prades (abbé de). 293, **304** n., **331-338**, 363, 368 n., 417, 510.
Préadamites. (V. La Peyrère, **104**, **113**).
Prémontval (de). 358, 399 n.
Preuves externes. 22, 138, **216** sq., 349.
Preuves internes. 22, 127, **243-254**, **344**, 349.
Prévost (abbé). 368.
Prideaux. 207, **280.**
Prophéties. 21, 27, **68**, 92, **94** sq. **115** sq., **266-273**, **351**, **404** sq., **428**, 506, 509.
Puffendorf. 284.
Puget de saint Pierre. 415 n.
Puiseux. 381 n.
Pyrrhon. 164, 319.
Pythagore. 71, 98, 104, 265, 284.

Q

Quakers. 11, **295**, 450 n.
Quirinius. 89 n.

R

Rabaut (Paul). 213 n., 305 n., 478 n.
Rabaut Saint-Etienne. 479, 501.

Racine (Jean). 72 n., 83.
Racine (Louis). 83 n., 88, 292 n., **300**, 301, **346**.
Radicati. 293 n.
Ramsay. 292 n.
Rapin (le P.) S. J. 62, 185 n., **289**.
Rationaux (théologiens). 157.
Ray. 193.
Raynal. 317 n., 318 n., 337 n. 342 n., 344 n., 347 n., 355 n., **356**, 363 n., 364 n., 369 n., 380 n., **457**, 460, 483 n.
Raynaud (le P.). 401 n.

Réaumur. 193 n.
Rébelliau. 6, 211 n., 267 n., 275 n.,
Réforme. 34 n., 64 n., 350, 383, 405, 430.
Refuge. 5, 9, 152 sq., **157**, 181.
Régis. 11 n., 231.
Regnerus a Mansveldt. 24 n.
Reinaud (ou Reynaud), prêtre. **415** n., **472** n.
Reland. **279**.
Rémond le Grec. 293 n.
Remontrants. 157.
Renan. 228 n., 409 n.
Renaudot. 255 n.
Resnel. 301.
Reuss. 270 n., 272, 433 n.
Réveil religieux du 19e siècle. 12.
Réville (Albert). 88 n.
Révocation de l'Edit de Nantes. **211**, 383.
Révolution. **490-505**, 513.

Riballier. 442 n., 444 n., 449 n., 465 n.
Richard (le P. Ch.-L.). 462 n., 472, 479 n., 489 n.
Richelieu (duc de). 426 n., 458.
Ricotier. 182.
Rippert de Monclar. **359**.
Ritter (Eugène). 322 n., 323 n.
Rivarol. 479, 503 n.

Robertson. 484 n.
Robespierre. 411 n., 500, 502, 505.
Robinet. 447 n. 472.
Rochefort (Guillaume de), commis des fermes. **448** n.
Roches (de). **329**.
Rochette, pasteur. 365, 426 n., 512.
Rod (Ed.). 407 n.
Rœderer. 513.
Rohan (cardinal de). 463.
Roger (Louis). 270.
Roland (Mme). 411 n.
Rollin. 255, 344, 435.
Rondet. 486.
Rose. 484 n.
Rossel. 200 n.
Rossi. 468.
Rothelin. 192.
Rousseau (J.-B.). 300.
Rousseau (J.-J.). 6, 12, 121 n., 151 n., 177, 224 n., 323, 348, 357, **365**, **385**, 397 n., **402-424**, 426 n., 428 n., 449, 465 n., **474**, **475-489**, 496, 507, 510, 511, 512, 514, 516.
Rousset, réfugié. 182.
Roustan. 5, 215 n., **419**, 425 n., **455**, 504 n.
Ruchat. **323**.
Rulié. **418**.

S

Sabatier (Auguste). 12 n., 242 n., 251.
Sabatier de Cavaillon. 466 n.
Sabellius. **391**.
Sacy (de). 207 n., 501 n.
Sadducéens. 240, 462.
Sagnac. 211 n.
Saint-Aignan (de). 390 n.
Saint-André (de), médecin. 197.
Saint-Cyr (abbé de Vaux du Giry de). **374**, 378 n.
Saint-Evremond. 13, 250, 302 n.
Saint-Florentin. 307, 363.
Saint-Glain. 24.
Saint-Hyacinthe. 293 n., 367 n.
Saint-Just. 500.
Saint-Lambert. 292 n., 384 n., 387 n.
Saint-Martin (Louis-Claude de), le philosophe inconnu. 494 n., **495-497**, 499.
Saint-Pierre (abbé de). 230 n.
Saint-Rambert (de). 192 n.
Saint-Réal (de). **338**.
Saint-Simon. 235 n.
Saintyves. 229 n.
Sainte-Beuve. 235 n.
Sainte-Thérèse. 409.
Salchli. **393**.
Sales (François de). 101.
Sallengre. 367 n.
Sanchoniaton. 71, 313 n.
Saurin. 158 n., **177-178**, **212**, 213 n., 241 n., 254.
Saussure (Léopold de). 381 n.
Sauvigny (de). 385.
Sayous. 100 n., 168 n.

Scaliger. 69.
Scherer. 153.
Schinz. 403 n.
Schleiermacher. 12, 502, 507, 515.
Schœpfer. 497 n.
Scolastique. (V. Apologétique intellectualiste).
Sebonde (Raymond de). 85 n.
Segaud. 355.
Segond. 118 n., 471 n.
Séguier, avocat général. 426, 458, 460, 483 n.
Seignobos. 228 n.
Seippel. 403 n.
Semler. 204, **468**.
Sénèque. 59, 239, 283, 487.
Sennemaud. **394**, 399 n.

Septchênes. 474.
Séquestra (Sylvain). 21 n.
Serces. 198, 275.
Servois. 499.
Sévigné (Mme de). 100.
Shaftesbury. 268, **275.**
Sherlock (Thomas). 182. **269, 275.**

Sibylle. 239.
Sicard (abbé). 498 n.
Sigaud de la Fond. 433 n., 476, 489 n.
Sigorgne. **418.**
Silhouette. 301, 476 n.
Silleri, évêque de Soissons. 31.
Sillery (Marquise de). V. Genlis.
Simon (Richard). 10, 31, 36, **44,** 201, 204, **262, 267,** 272, 442 n., 468, 506, 510.
Simon de Montfort. 383.
Sirven. 427.
Sixte de Murvaux. 455 n.
Smalcius. 135.
Socin. 136.
Socrate. 103, 349, 410.
Sommier. 244.
Sorbonne. **332-337,** 356, 373, 390 n., 412, 442 sq. 459, 465.
Soret. 378 n.
Souciet, 203.
Souverain. 201, **261.**
Spanheim (Frédéric) le jeune. 24 n., 49. **62,** 246 n.
Spener. 322.
Spencer (Herbert). 151 n.
Spencer (John), théologien, 210 n.
Spinoza. 8, 13, **24-43,** 82, 109 sq., 152, 231, 291, 295, 302, 303, **319,** 324 n., 341, 353, 357, 360, 377, 440, 447, 506, 512.
Staël (Mme de). 411 n., 482 n.
Stanislas Leczinski. 392 n., **393.**
Steele. 199 n., 240 n.
Strabon. 263.
Strowski. 13 n., 20, 85 n.
Suard. 368, 458.
Suétone. 97, 125, 314.
Swammerdam. 193 n.
Swedenborg. 495, 497.

T

Tacite. 97, 235, 314, 352, 493.
Tamponnet. 332 n.
Tassin (Dom). 38 n., 232 n.
Tatien. 344 n.
Tavernier. 186.
Teleky de Szek. **393.**
Telliamed. **380.** (V. de Maillet).
Tencin (cardinal de). 463.
Tertullien. 22, 37, 127 n., 239 n., 287, 478 n.
Thallus. 239.
Théodicée, de Leibniz. **9.**
Théodoret. 387.
Théophilanthropes. 411 n., 475, 499 n.
Théopneustie. 45.
Thérapeutes. 240.
Thomas (Antoine-Léonard) académicien. 458.
Thomas d'Aquin (Saint). 9, 38, 61, 232 n., 378.
Thomassin. **259,** 266, **283.**
Thoyras. 383.
Thureau-Dangin. 515 n.

Tibère. 127.
Tilladet. 264 n.
Tillotson. 182, 245, 289, 354.
Tindal. 183.
Tite Live. 506.
Toland. 180, 182, 224 n., **262,** 275, **280,** 398 n., 427 n.
Tolérance. 149, 154, 226, 317, **358,** 389, 435, **460,** 479, 482, **501.**
Tolstoï. 151 n., 420.
Torné. **461.**
Tournefort. 193 n.
Tournemine. 207 n., 271, **300,** 358, 390 n.
Touron. 339, 397 n., 399.
Toussaint. **292, 309,** 355, 427 n., 510.
Toustain-Richebourg (de). 501.
Trappe (abbé de la). 307.
Tricalet. **396.**
Trinité. 64, 242, **261-266,** 326 n., 329 n., 391, 447, 452.
Trogue Pompée. 111.
Troyat d'Assigny. **300.**
Trublet. **354,** 461.
Turgot. **358,** 360 n., 467, **480.**
Turrettin (J.-Alphonse). 176 n., 241 n., 329, **347-354.**
Turrettin (Samuel). 269.
Tyssot de Patot. 280 n.

U

Unigenitus (Bulle). 211.

V

Vacant et Mangenot. 8 n., 244 n.
Vallade. 192.
Valois (le P. Yves de) S. J. **356,** 398 n.
Van Dale. 197, 209, 255 n.
Van der Linde. 24 n.
Vanini. 13, 106, 315.
Van Swieten. 484 n.
Varennes (Ph. de), moraliste. **243.**
Varron. 69.
Vaudois. 382.
Vauvenargues. 189.
Védas. 384.
Vernes (Jacob), pasteur. 157, **413, 420, 453.**

Vernet (Jacob). 241 n., 308 n., **347-354.**
Verthamon de Chavagnac (de). 332, 335, 336, 556, 557.
Vespasien. 123.
Vessière (ou Veyssière) de La Croze. **249-251** 285 n., 507.

Vicaire savoyard (le). 23 n., 360, **402-424,** 442, 449, 454, 511 sq.
Viguié (Ariste). 205 n., 527.
Villefroy (de). 391 n.
Villemin. 403 n., 423 n., 424 n., 435 n., 439 n., 525.
Villermoz. 494 n., 497 n.
Villey (Pierre). 309 n., 525.
Villiers (de), prêtre. 483.
Vincent de Paul (saint). 310 n.
Vinet. 12 n., 18, 21 n., 206 n., 327 n., 502, 515 n.
Viret (le P. Louis), cordelier. **432.**
Virgile. 258.
Voisin (Joseph de). 14.
Volney. 387, 492.
Voltaire. 11, 139, 182, 214, 228 n., 269 n., **292, 294** sq., 305 n., 321 n., 343, 348, 352, 357, 358 n., **361, 363-**367, 375 n., **381-390,** 395 n., **398** n., 402, 410 n., 413 n., 419 n., 421, 423, 425 n., 426 n., **427-443, 447,** 450 n., 454 n., 457 n., **471,** 479, 488 n., 494, 508, **509,** 511, 512.
Vossius. 258.
Vulgate. 49, 52 n., **391,** 433 n., 438 n., **470,** 471 n.

W

Walpurgis de Bavière (Marie-Antoinette de). 390 n.
Warburton. 476 n., 481.
Watson. 499 n.
Weiss (Charles). 100 n., 168 n.
Weisshaupt. 497 n.
Wendland. 229 n.
Werther, de Gœthe. 488.
Wolf (Jean-Chrétien). 288 n., 380.
Wollaston. 182.
Woolston. 184, **275,** 430 n.

Y

Yvon (Pierre).**31-36.**
Yvon (abbé). **358, 394.**

Z

Zimmermann, prof. de théologie à Zurich. 329 n.
Zoroastre. 492.

TABLE DES MATIÈRES

Préface

CHAPITRE I

Vue d'ensemble. — Les précurseurs

1. **Objet et ordonnance de cette étude** (7).

2. **Etat de l'apologétique en 1670 :** l'ennemi, la défense. Apologies intellectualistes. — Grotius. — *Pascal* inaugure une apologétique nouvelle (13-23).

CHAPITRE II

Spinoza

1. **Le Traité théologico-politique** retire à la Bible son privilège. — L'exégèse indépendante. — Critique du Pentateuque (24-31).

2. **Les premiers réfutateurs de Spinoza :** *Yvon* (31-36) — Aubert de Versé — François Lamy — Malebranche — Jaquelot — Bayle — Fénelon, attaquent *sa philosophie.* — Peu la comprennent. Les deux plus grands sont gagnés par le panthéisme (36-43).

CHAPITRE III

Jean Leclerc et Richard Simon

1. **L'éveil de la critique :** le sens littéral — la théopneustie ébranlée. — Les attardés (44-52).

2. **Les défenseurs de la tradition :** Le Vassor — Groteste de La Mothe — Dupin, gagnés à divers degrés par l'esprit nouveau (52-60).

CHAPITRE IV

L'âge d'or de l'apologétique classique

Malebranche — Huet — Bossuet — Abbadie

1. **L'ennemi à convaincre :** progrès de l'incrédulité (62).

2. **Les assembleurs de matériaux :** Girard des Bergeries et les Figures (63). Magendieu et la Trinité (64). — Filleau de la Chaise et Moïse (65). — Mauduit et

l'argument du pari (67). — Ferrand et les 70 semaines (68). — L'apologétique prend le ton des honnêtes gens : Choiseul — Diroys — Choisy et Dangeau (72-75).

3. **Malebranche** (75). — Les preuves philosophiques (77). — Les preuves sensibles (80).

4. **Huet**. Son « scepticisme » (83). — Sa Démonstration (86). — Erudition et délire (87).

5. **Bossuet**. L'Histoire universelle (90). — Orchestration magnifique d'un petit nombre de thèmes (91). — Analyse du « Discours » (92). — Sa valeur apologétique liée à celle des prophéties (99).

6. **Abbadie**. Son succès (99). — La révélation naturelle (102). — La révélation judaïque (108). — L'introduction à la révélation chrétienne (115). — La révélation chrétienne (119). — Preuves externes (*id.*). — Preuves internes (127). — Divinité de J.-C. (132) — Le fort du Traité (136). — Ses points faibles (138).

7. **Les Apologies mystiques :** Desmarets de Saint-Sorlin — Poiret (141-143).

CHAPITRE V

Bayle

Souveraineté de la raison et de la conscience (144)

Le Dieu du spiritualisme chrétien choque l'une et l'autre. **Le problème du mal** (147-152).

1. **Les premiers adversaires** (152) : Jurieu l'orthodoxe (153) — Les rationaux : Leclerc, Jaquelot (157). — Victoire de Bayle (167). — Son action sur le protestantisme (169).

2. **Leibniz,** dans la « Théodicée », n'absout Dieu qu'en le soumettant à une mathématique morale (170-177).

3. **Le christianisme anti-social :** Saurin, Bernard, Benoist (177-180).

CHAPITRE VI

De Bayle à Voltaire

Le déisme anglais (181-184)

1. **Etat des esprits au début du 18e siècle.** Progrès de l'incrédulité (185). — L'initiation scientifique et déterministe, Fontenelle (187). — L'utilisation apologétique des sciences, Pluche (192). — Baisse de la superstition et de la croyance au surnaturel (196). — Imprudents et rigoristes (198). — La critique historique. Souverain, Fourmont, Pezron : l'antiquité du monde ; Leclerc : « Commentaire sur le Pentateuque » et « Ars critica » (200). — Résistance des conservateurs, protestants et catholiques, Calmet (204). — Clairvoyance de Laubrussel (208). — La discorde des sectes et les persécutions (210). — Formes de l'incrédulité (213-215).

2. **Simplification de l'apologie ;** la démonstration par les faits (215-218).

3. **L'apologétique historique :** *Houteville.*

Les miracles — Les prophéties — Objections. — Ce livre marque une défaite (219-231).

4. **La chimérique distinction du contenant et du contenu de la foi.**

Régis — F. Lamy — Jaquelot — Leclerc — Martin — Duguet — Dez — Denyse — Dominique de Colonia — Plantier. — La distinction ne satisfait point le rationaliste (231-242).

5. **L'apologétique psychologique**

plus fréquente chez les protestants. — Bochart — Sommier — Dozenne — Pictet — Basnage — La Placette — Fénelon — Crousaz (243-249). — *Veyssière de la Croze* (249). — Elle est peu goûtée des contemporains — L'argument tiré des fruits spirituels de la foi devient la preuve par l'utilité sociale du christianisme : Jacques Bernard (251-254).

6. **Apologies particulières.**

Le silence des oracles : Fontenelle et Baltus (255-257). — *La primauté d'Israël :* Faydit, de Lavaur ; compromise par Thomassin, Souverain, Toland, Loiseleur ; défendue par Huet, Baltus, Mourgues (257-266). — *Les prophéties* compromises par Jurieu et les prophètes camisards ; attaquées par Collins ; défendues par Bastide, Samuel Turrettin, Bossuet, Roger, Calmet, de Joncourt, Desfontaines, Baltus ; abandonnées par Gibson (266-273). — *Les miracles* minés par les chrétiens : Locke, Houteville, Crousaz, Clarke, les Convulsionnaires ; par les déistes : Shaftesbury, Woolston ; défendus par Dupin, Buffier (273-278). — *L'excellence du christianisme,* surtout en morale : de Chaumont, Leclerc ; atténuée par Chardin, Cotolendi, Reland, Toland, Tyssot de Patot, apologistes des mahométans ; maintenue par Prideaux, Charon, Pictet ; approfondie par Bernard Lamy ; anéantie par Thomassin, Dacier, Barbeyrac ; contre lesquels s'élèvent Mourgues, Ceillier, Baltus. Développement de la morale laïque (278-288). — Les apologistes le plus lus (289).

CHAPITRE VII

Des Lettres philosophiques à l'Encyclopédie

1734-1754

I

LES LIVRES SUBVERSIFS SE MULTIPLIENT

Astruc et la composition du Pentateuque. — Buffon et la formation de la Terre (290). — *Réhabilitation de l'homme ;* l'Anti-Pascal : Pope, Diderot, Toussaint, Marie Huber et Prades (291-294).

1. **Les Lettres philosophiques.**

La matière pensante. — Les Réfutateurs : Le Coq de Villeray, Molinier, Boullier (294-300).

2. **Locke** et l'empirisme

combattu par Tournemine, Troyat d'Assigny, Hayer, Belsunce (300-301).

3. **Pope** déiste, attaqué par Gaultier (301-303).

4. **Diderot,** ses tendances « matérialistes ».
Les « Pensées philosophiques » critiquées par Polier, Formey, Allamand.
La « Lettre sur les aveugles » critiquée par Boullier (303-309).

5. **Toussaint** et la morale indépendante.
« Les Mœurs » blâmées par Formey (309).

6. **Buffon** et la physique indépendante.
De Lignac est incompétent (310-312).

7 **Montesquieu** l'impie.
Gaultier et Belsunce (312-313).

8. **Mirabaud** et la thèse de l'illusion.
Gautier souligne le progrès de sa critique (313-315).

9. **Bayle,** nouvelles attaques. — Les catholiques découvrent son impiété. — Merlin, l'abbé Leclerc, Crousaz, Le Febvre, Joly, Chauffepié ; Gauchat impuissant contre de Marsy (315-321).

II

L'INFILTRATION DU RATIONALISME DANS LES ÉGLISES

1. **Marie Huber** et le rationalisme religieux.
Une piétiste fille de Bayle, mère du Vicaire savoyard — Le moralisme pragmatiste. — Réfutateurs : Journaux de droite et de gauche — Les pasteurs de Roches et Boullier lui opposent la vertu morale des dogmes (321-331).

2. **L'abbé de Prades** ami des Encyclopédistes.
La thèse. — Levée de boucliers générale : Jésuites, Sorbonne, Evêques, Parlement, Jansénistes, Protestants (331-338).

III

APOLOGIES GÉNÉRALES

1. **L'ornière classique.**
Saint-Réal et la conception carrée des origines. — Touron et la Providence (338-340).

2. **Concessions à l'esprit moderne.**
De la Chambre modernise le fond de l'apologétique, Chebron du Petit Château la forme. La Beaumelle et Lefranc de Pompignan font avancer la discussion du paradoxe de Bayle. — Desmonts et Formey cherchent la révélation dans les auteurs païens (340-344).

3. **La preuve interne.** — Maran, Pérussault (344-346).

4. **Louis Racine,** disciple de Pascal et de Bossuet (346).

5. **Turrettin-Vernet,** la meilleure apologie du siècle. Juste équilibre des preuves internes et externes (347-354).

IV

ETAT DES ESPRITS

Le clergé s'émeut. — Démarches officielles des Assemblées, Mandements, Missions, Ouvrages pour la préservation de la jeunesse.

Le Parlement s'éveille. — Condamnations d'ouvrages.

Progrès des idées de tolérance. — Yvon, Turgot (354-359).

CHAPITRE VIII

De l'Encyclopédie à Emile et au Dictionnaire philosophique

1754-1762-1764

Les tendances positivistes communes à tous les philosophes (360-362).

Circonstances favorables à la propagande philosophique : Guerre fratricide des gardiens de la foi, — hontes extérieures, — misère intérieure, — prêtres et rois n'assurent pas le bonheur de l'espèce humaine (362-364).

Le fort du combat — L'apologétique faiblit. — Les journaux dénoncent, blâment, insultent, mais réfutent peu (364-368).

1. L'Encyclopédie et l'Esprit. — L'Anti-matérialisme.

L'Encyclopédie : le P. Bonhomme injurie ; Chaumeix, le « Pauvre diable », s'égare en un débat de philosophie pure (368-371).

L'Esprit, traité de morale empirique et de pédagogie laïque. — Réfutateurs : Chaumeix fait à l'auteur un procès de tendance. — Moreau, Gauchat, auteur d'un périodique anti-philosophique, et Saint-Cyr extraient le venin de l'ouvrage. — De Lignac et Dufour opposent au sensualisme l'intuition cartésienne et l'expérience intime (371-377).

L'Anti-matérialisme. — Les vérités élémentaires du spiritualisme remises en question sont défendues par Pluquet, Hayer rédacteur d'un périodique apologétique, Boullier, Gerdil, Formey, Lignac, Gauchat et tous les adversaires des doctrines transformistes de Buffon et de Telliamed (377-380).

2. Voltaire.

Histoire. — Notoriété injustifiée de Nonnotte : « les Erreurs de Voltaire » (381).

La Religion naturelle. — « L'Antinaturaliste » — « l'Anti-Uranie » (384).

Le Désastre de Lisbonne. — Rousseau et l'accent religieux (385).

Candide, l'Ecclésiaste, le Cantique. — Guyon (386).

Le Catéchisme de l'honnête homme. — Faiblement réfuté par François « le pauvre imbécile » (387).

Réfutations générales. — L'honnête Boullier. — Guyon pense bassement : « l'Oracle des nouveaux philosophes ». — « La Laïs philosophe », opuscule saugrenu d'une princesse de Pologne (388).

3. Berruyer, l'indiscipline et l'hérésie dans l'Eglise.

C'est dans une intention apologétique qu'il affaiblit l'Ecriture, la Tradition, les Mystères (390-392).

4. Ouvrages généraux.

Décadence marquée de l'apologétique. — Rétrogrades : Maleville, Lefranc, de Lamare. — Médiocres : Chaumeix Gauchat, Millot, Salchli, Stanislas. — Ceux qui s'ingénient : Teleky de Szek, Yvon, Fabry de Moncault, Le Masson des Granges (392-394).

La critique indirecte, on juge l'arbre à ses fruits : Sennemaud, *Pichon,* Tricalet, Palissot, Lignac, Caraccioli, Linguet, de Fumel (394-399).

La prédication apologétique : Charles de Neuville, Papillon du Rivet, Poulle, Clément, Le Chapelain (399-401).

CHAPITRE IX

J.-J. Rousseau

1. **La lumière intérieure** prouve le spiritualisme et tout le rationnel du christianisme, — le surnaturel éveille un « doute respectueux » (402-407).
Rousseau apologiste déconcerte rationalistes et croyants (408-411).

2. **Rousseau et les chrétiens.**
Condamnations d' « Emile » — de Beaumont n'entend pas la méthode du Vicaire savoyard — Marin lui conseille d'étudier l'administration — Vernes lui reproche d'oublier le péché. — *Presque tous les contradicteurs de Rousseau le suivent sur le terrain des preuves internes. André* et *Déforis* utilisent Pascal : misère de l'homme injustifiable dans le théisme — Reinaud et Caraccioli : les mystères suspectés sont étroitement liés à la doctrine reconnue divine. — Maleville touche le point faible : le sentiment intérieur prouve aussi bien l'Alcoran (411-417).
Désarroi général sur la preuve par les miracles, cette preuve est à vau l'eau. — Hervieu de la Boissière — Formey — Sigorgne, tournent dans le cercle du miracle et de la doctrine — Roulié et Keranflech reculent sur les lignes d'Houteville et de Malebranche (417-419).
Le christianisme anti-social. — Réponse très moderne de *Roustan* (419-421).
Bergier, le meilleur adversaire de Rousseau et le meilleur apologète de la fin du siècle. — Désormais peu d'apologistes échapperont à l'influence de Rousseau — l'abbé Dinouart — Le christianisme libéral en Allemagne et en Suisse (421-424).

CHAPITRE X

Du Dictionnaire philosophique au Système de la Nature

1764-1770

La lutte continue. — Les philosophes redoublent d'efforts sans avancer aucune idée nouvelle (425-427).

1. **Voltaire.** — Cherche à frapper « l'Infâme » au nœud vital *en discréditant la révélation écrite* — Sentiments de Jean Meslier, Sermon des cinquante, Dictionnaire philosophique, Philosophie de l'histoire, Questions sur les miracles, Questions sur l'Encyclopédie (427-431).
La Défense porte surtout contre le Dictionnaire philosophique et la Philosophie de l'histoire — Succès du « Dictionnaire antiphilosophique » de *Chaudon* ; — Du Bos, Clémence, Larcher : la documentation de Voltaire est de seconde main ; — Viret dévoile ses falsifications de textes ; — *Guénée* seul adversaire digne du grand moqueur. Les « Lettres de quelques Juifs » reprochent à Voltaire : son manque de sens historique et de connaissances géographiques, ses gasconnades d'érudition, sa mauvaise foi. Voltaire helléniste, Voltaire antisémite (431-440).

2. **Burigny.** — « L'Examen des apologistes », ouvrage très solide, résume l'effort critique accompli depuis Spinoza, impose la notion d'un développement historique de la révélation. *Bergier* défend le christianisme avec modération mais laisse une impression de défaite (440-442).

3. **Marmontel.** — « Bélisaire » provoque un esclandre démesuré.

De Legge voudrait éclairer les esprits à la flamme des bûchers. — De Feller concède au déisme le salut des païens vertueux (442-444).

4. **D'Holbach et Boulanger**, les capucins athées. — « Le Christianisme dévoilé » reprend le thème du christianisme antisocial. Voyez le Paraguay, répond Bergier. Allamand oppose à la « Théologie portative » une défense très moderne de la Bible.

Le « Système de la nature » (1770), sorti du courant spinoziste, renouvelle le panthéisme. — Les déistes s'insurgent : Voltaire, Frédéric, Holland. Les chrétiens sont lassés, sauf le « champion infatigable », *Bergier*, qui prévoit que la philosophie se suicide par ses excès. — L' « Examen du matérialisme » (1771) est tout imprégné de Rousseau (444-450).

5. **Apologies générales.**

L'apologétique traditionnelle est épuisée : François, Fabry. — Premiers pas dans la voie ouverte par Rousseau : l' « Avertissement » de l'assemblée du clergé de 1770. — Zélateurs imprudents : Bergier et l'explication naturaliste des religions — Lefranc laisse à choisir entre Rome et le pyrrhonisme — Guidi exploite un miracle moderne — Fidel, Caraccioli, *Vernes* accusent la philosophie d'inspirer la débauche et l'assassinat — Des capucins vantent l'intolérance, que *Roustan* montre absente de l'évangile (450-456).

CHAPITRE XI

Du « Système de la Nature » à la Révolution

1770-1789

I

VICTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

L'Eglise, qui lutte encore, est grièvement blessée : — L'Académie « repaire de l'incrédulité » — Dispersion des jésuites — Le roi promet mollement de traquer les livres — La prédication contaminée par le siècle. — Diminution du clergé, sa décadence morale, son ignorance, relâchement dogmatique de plusieurs défenseurs de la foi. — Affaiblissement de la culture religieuse dans la jeunesse et dans le peuple — Efforts pour y remédier : les évêques, Du Partz de Pressy, de la Luzerne; les écrivains, Guidi, la marquise de Sillery, Beurier (457-468).

II

LES DERNIERS DÉFENSEURS DE LA FOI : ATTARDÉS ET PRÉCURSEURS

1. **Les attardés.**

Regain de la critique dans l'Eglise. — Au temps de Semler et d'Ernesti les catholiques français défendent les livres saints par la critique la plus usée, celle d'avant Simon. — Du Contant de la Molette et Du Voisin. — Guérin du Rocher aggrave Huet. — Bullet, érudit patient, est un critique sans méthode. — La critique historique aura seule raison de la critique rationaliste (468-471).

Apologies particulières. — Se préoccupent surtout de défendre Moïse et la Genèse contre *Buffon* ; — Deluc : le miracle est une voie simple — De Feller : depuis 3000 ans la température terrestre est la même — Barruel et « les Helviennes » :

les huîtres ont digéré les tours de Notre-Dame ! — contre les nombreux auteurs de systèmes sur les origines de l'humanité : Le Gros (471-475).

2. **Les précurseurs.**

Apologies générales. La double postérité chrétienne de Rousseau.

Pragmatisme essentiel : le Christianisme est vrai parce qu'il est bon. — Un roman apologétique, « le Comte de Valmont », de l'abbé *Gérard*, prouve la religion en la montrant à l'œuvre dans la vie d'un homme. — L'Assemblée du Clergé de 1775, l'archevêque de Lyon, l'abbé de Gourcy, Boudier de Villemert, de Laulahnier, les prédicateurs, exploitent avec prédilection les preuves psychologiques (475-479).

Les Politiques : les chrétiens à la Daunou. Il y a une « liaison des principes du christianisme avec les maximes fondamentales de la tranquillité des états ». — Gallicans, anti-cléricaux, tolérants. Fauchet, *Daunou* ; *Necker* disciple de Rousseau, dans son livre « De l'importance des opinions religieuses », sépare la cause du christianisme de celle du pape et des rois. Preuves de sentiment ; accent généreux. (479-483).

Les précurseurs de Chateaubriand. — Le Christianisme est honorable et beau. — De Villiers réhabilite l'homme créature de Dieu — Nonnotte les Pères. — Baudisson : la science et la foi sont unies chez les plus grands hommes. — De la Luzerne trace le plan du « Génie du Christianisme » — Lamourette s'attendrit sur l'église au crépuscule, la croix entourée d'arbres, le peuple prosterné. — L'Académie de la Conception et la supériorité littéraire de la Bible. — Chillon : la religion est l'unique remède au mal des jeunes Werther. — Signe précurseur d'une renaissance religieuse : regain de la littérature édifiante (483-489)

CHAPITRE XII

La Révolution

De 1789 à Chateaubriand (1802)

Le bourreau va changer de camp. Il tuera la cause qu'il sert (490).

1. **Dernières attaques, dernières ripostes.**

« L'Origine de tous les cultes » et le P. Lambert. — Sylvain Maréchal et Aléa (491-494.

2. **Avant la Terreur. Fermentation antirationaliste.**

Le terrain perdu par la foi n'a pas été entièrement gagné par le rationalisme. Epidémie de *crédulité* : Cagliostro, Mesmer. — Renaissance du *mysticisme* en Europe : Swedenborg, Lavater, Saint-Martin, Dutoit-Membrini, les sectes secrètes. — Les Chrétiens orthodoxes protestent contre ce « délire » et cette « fausse spiritualité » dont l'Eglise va bénéficier : Luchet, l'abbé Lefranc, Chassanis (494-498).

3. **Après la Terreur. La renaissance religieuse.**

En 1795 la presse catholique reparaît et refait ou fait l'instruction religieuse du public. — Renaissance du *spiritualisme* : de Bonald, Aubry — Programme apologétique des évêques. — *Faiblesse des apologies* ; elles visent surtout le paradoxe de Bayle sous sa forme rajeunie : le christianisme incompatible avec la République. — Le P. Lambert, les « Annales de la religion », les prêtres constitutionnels. — Tolérance de plusieurs apologètes : de Toustain-Richebourg. Un attardé : Du Voisin (498-502).

Mais désormais les rôles sont intervertis, les chrétiens attaquent. — L'exploitation apologétique de la Révolution française. — Un argument qui a pris la force d'un fait : l'*irréligion anti-sociale*. — Du Voisin, Barruel, Laharpe : c'est la faute à Voltaire. — Lefranc : c'est la faute aux maçons. — Bernardi formule la doctrine. — J. de Maistre dévoile magnifiquement dans la Révolution la main de Dieu (502-505).

Conclusion

Recul de l'apologétique, au cours du siècle, de position en position : la démonstration d'abord métaphysique et rationnelle, puis historique, puis psychologique, cherche un point d'appui de plus en plus intérieur. On pressent désormais le retour à Pascal. — Le 18e siècle a aidé les croyants à découvrir l'essence de leur foi et le critère de la vérité religieuse. — Malgré le réveil orthodoxe du 19e siècle à ses débuts, le christianisme traditionnel sortira de la lutte profondément modifié (506-516).

Appendice (517)

Bibliographie (519-585)

OUVRAGES CONSULTÉS (519-531)

I. **Ouvrages généraux. — Recueils de documents. — Recueils bibliographiques. — Dictionnaires** (519-521).

II. **Journaux et Mémoires** (521-523).

III. **Histoire des idées :** ouvrages modernes d'histoire générale et de critique (524). Histoire des idées religieuses (525-527).

Ouvrages divers de théologie, d'histoire, de critique et de morale du 17e et du 18e siècle (528-531).

OUVRAGES ÉTUDIÉS (531-585)

Apologies du christianisme par ordre chronologique de 1670 à 1802.

Index alphabétique (586-597)

PRINCIPALES ABREVIATIONS

Les numéros renvoient à la Bibliographie

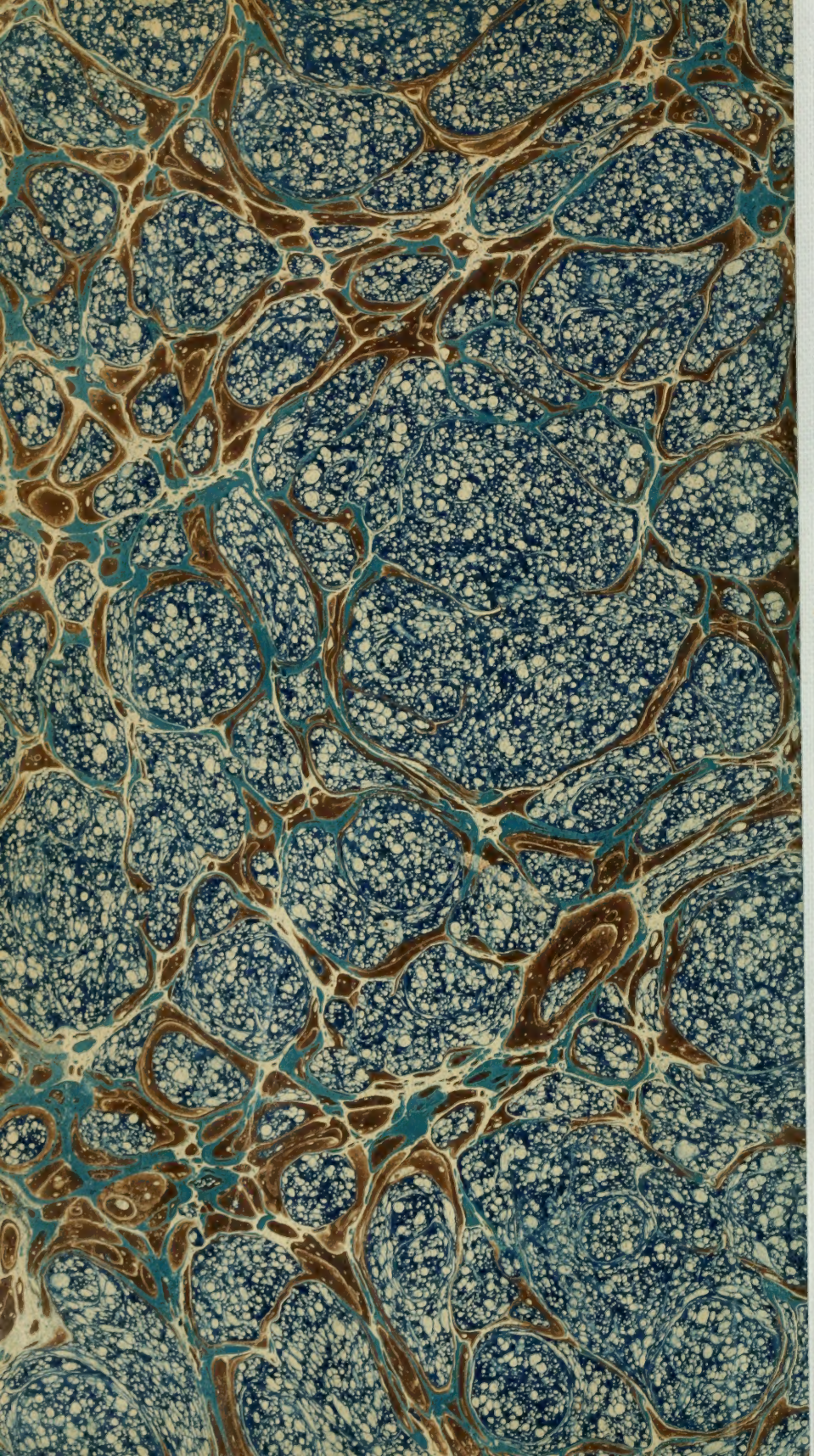
An. cath.	—	Annales catholiques, de Boulogne [58].
An. lit.	—	L'Année littéraire, de Fréron [53].
An. rel.	—	Annales religieuses, de Sicard et Jauffret [57].
Bibl. brit.	—	Bibliothèque britannique [45].
Bibl. crit.	—	Bibliothèque critique, de Richard Simon [250].
Bibl. fr.	—	Bibliothèque française [61].
Bibl. univ.	—	Bibliothèque universelle de Leclerc [36].
Bull. prot.	—	Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.
Cor. lit.	—	Correspondance littéraire de Grimm etc, [73].
Eur. sav.	—	L'Europe savante [60].
Hist. crit. r. l.	—	Histoire critique de la République des lettres.
Hist. sav.	—	Histoire des ouvrages des savants [38].
J. eccl.	—	Journal ecclésiastique, de l'abbé Dinouart [55].
J. encycl.	—	Journal encyclopédique [66].
J. hist.	—	Journal historique et littéraire de Feller [43].
J. lit.	—	Journal littéraire, de Sallengre etc. [62].
J. sav.	—	Journal des savants [35].
J. Verd.	—	Journal de Verdun [41].
Jug. sav.	—	Jugement des ouvrages des savants.
Migne Dém. év.	—	Démonstrations évangéliques [9].
Nouv. Bibl.	—	Nouvelle Bibliothèque [64].
Nouv. eccl.	—	Nouvelles ecclésiastiques [48].
N. r. l.	—	Nouvelles de la république des lettres [63].
R. Cours.	—	Revue des cours et conférences.
R. h. l.	—	Revue d'histoire littéraire de la France.
R. métaph.	—	Revue de métaphysique et de morale.
R. univ.	—	Revue universitaire.
Trév. ou Mém. Trév.	—	Journal de Trévoux [39].

CAHORS & ALENÇON, IMPRIMERIES COUESLANT. — 19.041.

ERRATA

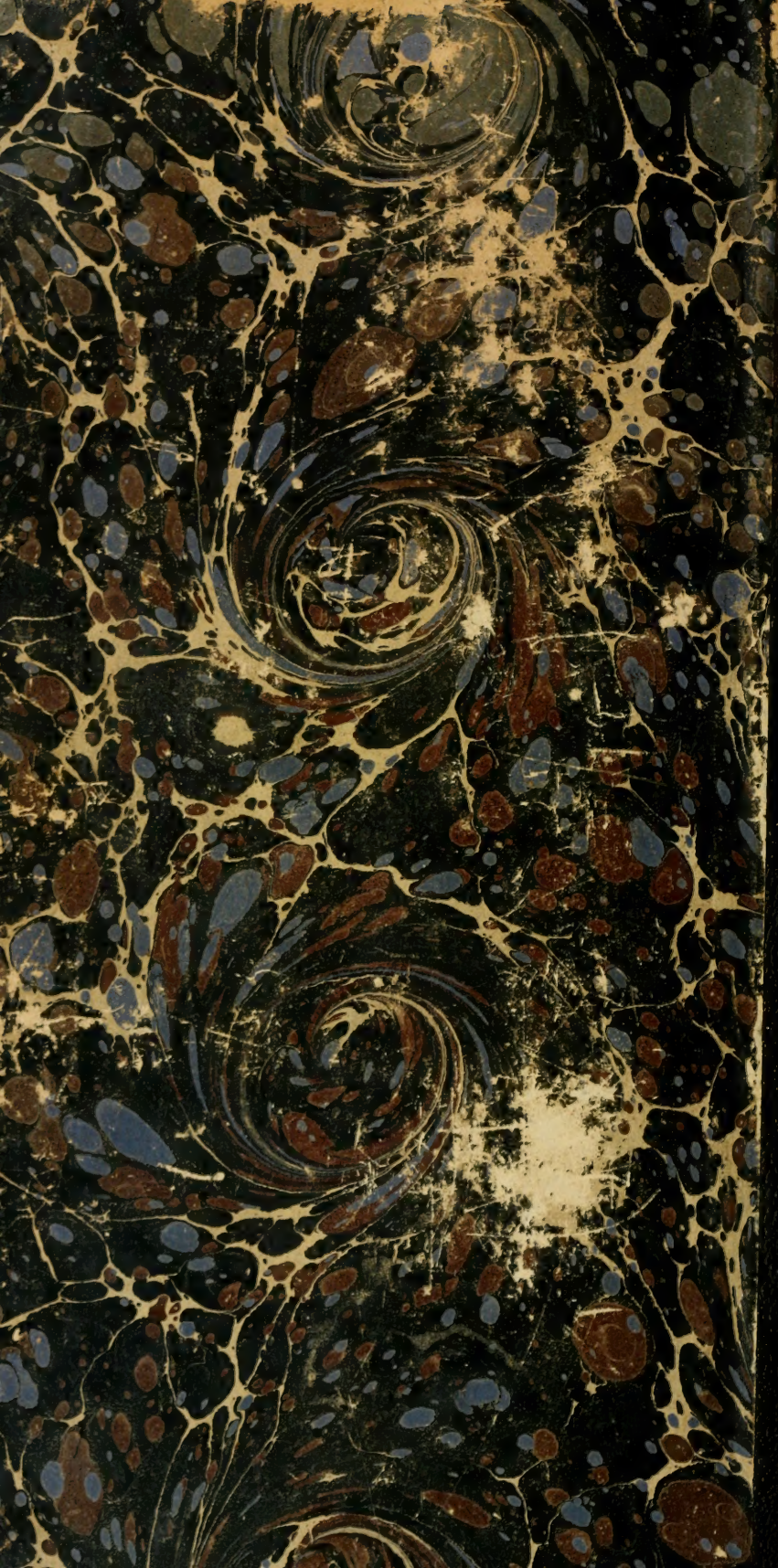
Page 177, ligne 3, au lieu de : ces devanciers, lire : *ses* devanciers.

Page 372, note 1 ; p. 589, au lieu de : Durckheim, lire : *Durkheim*.



PQ
245
M6

Monod, Albert
De Pascal à Chateaubriand

ROBARTS LIBRARY
DUE DATE

MAR 3 - 1991